
3 1761 07464646 4

LA

SOCIÉTÉ PAYSANNE BERNOISE

D'APRÈS

JEREMIAS GOTTHELF

GABRIEL CUNCHE
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE DE STRASBOURG

LA SOCIÉTÉ PAYSANNE BERNOISE

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE

D'APRÈS LES ROMANS DE

JEREMIAS GOTTHELF



NEUCHATEL
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A., ÉDITEURS


LIBRARY
MAY 26 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A Monsieur Henri LICHTENBERGER,

Professeur à la Sorbonne.

Hommage respectueux.

PRÉFACE

Sur la dalle, ombragée d'un frêne pleureur, qui, dans le paisible cimetière de Lützelflüh, recouvre la dépouille mortelle de l'illustre pasteur, on lit, à côté d'une sentence apostolique, ces mots empruntés aux Proverbes de Salomon :

« Celui qui prononce des choses véritables, rend un témoignage juste; mais le faux témoin fait des rapports trompeurs... La parole véritable est toujours ferme; mais la fausse langue n'est que pour un moment... » (*Proverbes*. XII, 17-19).

Ils s'appliquent parfaitement au grand homme de bien que fut Gotthelf, à l'honnête et courageux citoyen, à l'ardent patriote qui consacra son existence entière au bonheur de son petit pays, qui, suivant son expression, se servit de la force que Dieu lui avait donnée, selon ses facultés et sa conscience, mais sans prétendre à la certitude de la réussite et en laissant à Dieu le soin du succès, et, sans peur et sans reproche, sans défaillance ni compromission, en franc et loyal chevalier, lutta contre les ennemis du dedans et ceux du dehors pour le triomphe de ce qu'il croyait la bonne cause, en tout cas, pour des idées singulièrement nobles et hautes. Il put se tromper, mais de semblables erreurs honorent un homme. Du reste, aucun de ses compatriotes ne lui en tient rigueur. De plus en plus les adversaires politiques du défunt rendirent justice à ses mérites, et lorsque, l'année qui suivit sa mort, le sculpteur Christen envoya au gouvernement l'ébauche d'un buste de Jérémie Gotthelf qu'il désirait exécuter en marbre, tous les membres donnèrent leur adhésion à ce projet, à l'exception du seul Steiner qui déclara s'y opposer pour des raisons politiques (1).

Jusqu'à ces derniers temps, la dalle funéraire du cimetière de Lützelflüh et la simple pierre commémorative, dressée près de l'établissement de Trachselwald, étaient les seuls monuments élevés à la mémoire du pasteur-écrivain. Mais à quoi bon un monument ?

---

(1) Blösch, *Erinnerungen*. 18 Juin 1855.

Comme le dit son biographe Manuel, « le plus beau monument de Bitzius c'est dans le cœur des hommes qu'il l'a trouvé... Et sa considération, nous en avons la certitude, ne fera que grandir avec les générations ».« Quand les esprits, devenus plus calmes, ajoute-t-il — et nous nous contentons de reproduire ses paroles en substance — apprécieront plus impartialement les luttes de notre époque, le temps, qui éclaircit tout, fera aussi paraître plus grande et plus imposante la figure de cet homme. Sans doute, celui qui élève la voix au milieu des discordes populaires ne saurait échapper aux contradictions violentes et aux amères inimitiés qui en sont inséparables; cependant, s'il a eu en lui-même quelque chose de juste, s'il a été un métal de bon aloi, s'il a révélé au monde des choses durables et vraies, le jour où on lui rendra les honneurs qu'il mérite ne peut manquer d'arriver. Le peuple recherchera cette figure avec amour, et se réjouira de la contempler. Le bon or sera découvert, et plus d'un s'étonnera de ne pas l'avoir aperçu plus tôt, d'avoir si peu reconnu le prix de ce métal. Pour Bitzius aussi, cette satisfaction arrivera, ou plutôt elle est déjà arrivée. Quand son portrait à l'huile fut apporté à Berthoud, dans la salle de l'exposition industrielle, pendant l'été qui suivit sa mort, les gens de la campagne ne cessèrent de faire cercle autour. Pour bien des gens, Bitzius mort n'est déjà plus le même homme que Bitzius vivant. Combien de haines déjà ensevelies par le temps ! Combien d'animosités ne s'éteignent-elles pas d'un jour à l'autre ! Le peuple comprend d'instinct combien apparaissent rarement, au milieu de lui, des hommes capables de lui montrer ses beaux et ses vilains traits dans un miroir aussi fidèle. Il aimera l'homme à qui il est redevable de la peinture de ces traits, et mieux il se connaîtra lui-même et plus il l'aimera. C'est à l'esprit même du peuple que l'écrivain a emprunté ces traits, et c'est à ce peuple qu'il les restitue, en éternel souvenir. Il a rendu permanent et stable ce qui disparaît si facilement, ce qui est si vite entraîné par le fleuve de la vie, il a même réussi à faire faire halte à notre époque, dans sa fuite si hâtive, en la forçant à rendre témoignage d'elle-même à ceux qui en verront une autre. Et, quand il a eu accompli cette œuvre, il est allé se reposer. Sa mission était remplie. Ce qu'il était chargé de faire, il l'avait fait. Il déposa la plume, et, comme le dernier d'une génération en train de disparaître, il s'est mis à suivre lui-même cette époque qui avait été la sienne, et qu'il pouvait encore nous montrer en peinture... » (1).

Gotthelf coula en bronze une époque finissante de l'histoire bernoise; avec une intense vérité d'expression, il peignit le portrait

(1) Manuel. *A. Bitzius. Sein Leben und seine Schriften*. Berlin 1857, p. 168 s.

de son peuple, de ce peuple dont il était, dont il possédait à un si haut degré les qualités distinctives, et qu'il connaissait si bien. Car il fut peintre plus encore que poète, ainsi que le fit remarquer J.-V. Widmann, dans les vers d'un prologue, composé lors de l'inauguration, en 1869, de la salle du nouveau musée bernois, qu'orne également un buste de Gotthelf.

« *Schon ist bei ihnen einer, den wir kennen,*
Ein Mann aus unsres Volkes Fleisch und Blut,
Ein Dichter, wenn ihr wollt — fast mehr zu nennen
Ein Maler. O, wie hat er dich so gut,
Du bernisch Volk, gemalt ! Die Farben brennen,
Als hätt'er in des Schöpfers Lebensglut
Den Pinsel eingetaucht, sein Volk zu schildern :
Dem Gotthelf half ein Gott zu jenen Bildern... (1). »

Et certes, l'éloge est mérité; tous ceux qui ont longuement savouré les énergiques peintures du pasteur, admiré son coup d'œil pénétrant, son habileté géniale à représenter des êtres bien vivants et la vigueur avec laquelle il trace un caractère, ne pourront qu'y applaudir.

Les héros de Bitzius ne sont point d'inconsistants fantoches, des abstractions pâles et décolorées, mais des hommes bien concrets, entourés d'une abondance de détails saisis sur le vif. Avec quelle sûreté de touche il a su fixer sur sa toile ces robustes paysans, maîtres hommes sous leur enveloppe un peu rude, et leurs dignes compagnes, ces luronnes bien bâties, à la poigne vigoureuse, ménagères accomplies qui mènent leur personnel au doigt et à l'œil, et dont la domination un peu hargneuse et tyrannique se fait accepter de tous, mari compris, parce que tous comprennent qu'elle ne s'exerce que pour le bien général, et ces jeunes garçons qui ont la tête si près du bonnet, et ces jeunes filles qui voudraient bien aussi devenir des paysannes et diriger une ferme, types remarquables de cette race d'hommes, pleine de sève, qui, depuis des siècles, peuple les territoires de l'Emme et de l'Aar et a conservé intactes les vertus ancestrales, véritable moelle de l'Helvétisme ! De son peuple Gotthelf a tracé un portrait d'une ressemblance frappante. C'est qu'il ne s'embarrasse pas de vains scrupules; il ne garde pas d'hypocrites ménagements. Carrément, il enfonce le fer dans l'abcès et le débride. Qu'il s'agisse des écoles, du paupérisme, de l'Etat, de l'Eglise, de la famille, de la médecine et des charlatans, de la vie quo-

(1) Cité par Vetter. *J. Gotthelfs Leben. Schluss.* (Sonntagsblatt des *Bund*, 1896. N° 22).

tidienne du peuple, le romancier déploie la même infatigable ardeur à signaler le mal et à y apporter le remède. Jérémie des souffrances et des travers des paysans bernois, il s'occupa de toutes les questions importantes de la vie sociale. Il connaît merveilleusement ses compatriotes et les peint au naturel; il ne flatte pas ses modèles, certes non, et il ne se gêne pas pour dire à ses braves Emmenthaliens des choses désagréables; mais qui aime bien châtie bien, et il les aime du plus profond du cœur !

C'est surtout quand il combat ses adversaires politiques qu'il n'a pas la main douce. Au premier rang des champions conservateurs chrétiens, il lutte avec l'énergie du désespoir, moins en somme contre la politique radicale que contre la secte du radicalisme et sa propagande dissolvante. Il est convaincu que son pays tant aimé court à la ruine, et il croit le servir en défendant contre les empiétements de l'esprit moderne ce qu'il y a de bon dans le vieil esprit bernois. Et peut-être n'avait-il pas complètement tort, puisque un compatriote de l'écrivain conclut à une étude sur la politique de Gotthelf par un souhait significatif. « En Suisse, dit-il, pour notre bonheur nous l'espérons, l'Etat de l'Esprit du temps a fait son entrée après avoir remporté la victoire sur l'Etat de l'Esprit bernois. Mais puisse-t-il s'être assimilé beaucoup, beaucoup de choses du vieil esprit bernois ! » (1).

Reconnaissons toutefois que notre digne pasteur n'a pas toujours jugé avec impartialité la politique de ses adversaires, ni bien compris les besoins de son temps. Les radicaux ne firent pas toujours, certes, une politique irréprochable; bien des critiques qu'il leur adresse sont fondées, mais les radicaux furent, en somme, les artisans du progrès; alors que Bitzius rêvait de je ne sais quel chimérique retour à une vie patriarcale, désormais impossible, ils furent des hommes de leur temps; distinguant avec netteté les aspirations d'une société qui évoluait, ils contribuèrent à aiguiller la Suisse sur la voie où s'engageaient l'une après l'autre les grandes nations voisines; ils voulurent de leur pays faire une nation moderne, ouverte aux idées, à la civilisation modernes. Et la prospérité de la Suisse contemporaine, issue de la politique radicale, atteste que les craintes de Gotthelf, touchant les conséquences de cette politique odieuse, étaient vaines, et qu'elle ne conduisait pas précisément le pays aux abîmes redoutés par son patriotisme sincère, mais peu clairvoyant (2).

---

(1) LÖTSCHER. *J. Gotthelf als Politiker*. Bern, 1905. Conclusion.

(2) Si l'on veut se rendre compte de l'Etat économique et social de la Suisse moderne, qu'on lise le livre si documenté de M. PIERRE CLERGET : *la Suisse au XXe siècle*. A. Colin, 1908.

« Bitzius, dit fort justement un de ses biographes, n'était pas un Politique, encore moins un diplomate; il ne se tenait pas au-dessus des partis, mais au beau milieu de la lutte. « Je n'écris pas non plus, je combats », dit-il dans une de ses lettres ultérieures. Comme il vivait en bas, parmi le peuple, il ne pouvait avoir un coup d'œil, une vue d'ensemble que rien ne gêne sur la lutte et les efforts d'une époque agitée, qu'il nous est possible maintenant de juger avec plus de mansuétude et de justice, puisque nous jouissons des bienfaits qu'elle nous a apportés, alors que lui et ses contemporains ne connurent que la fermentation et non pas la clarification » (1).

Oui, l'époque où Gotthelf vécut et écrivit fut une époque agitée, une époque de fermentation. La Suisse passait par une crise, politique, économique et sociale. La révolution française qui fondit sur ce petit pays comme un orage, y avait tenté un essai de république unitaire, mais cet essai fut vain, et il n'en pouvait être autrement; comment, en effet, établir la centralisation à outrance dans un pays qui n'est qu'une succession de vallées, dont chacune est géographiquement une république séparée ? Napoléon le comprit; par l'acte de Médiation il fait amende honorable à l'histoire, reniée par la révolution, il travaille sur l'histoire et avec l'histoire; aux treize cantons anciens il ajoute six états alliés ou sujets; mais, s'il ne veut pas de la république unitaire, créée de toutes pièces en 1798, il ne revient pas tout à fait à l'ancienne Confédération reconnue au traité de Westphalie, à la ligue d'Etats, sans lien permanent, sans lien de chair. « Il y avait auparavant, dit M. Charles Benoist (2), à qui nous empruntons quelques considérations, treize membres et point de corps qui eût son existence propre, qui à peine eût quelque existence autre que les treize vies locales des treize cantons : il y a maintenant un corps en dix-neuf membres et, bien qu'ils ne soient pas privés de toute liberté de mouvement, cependant une volonté commune, un sens plus haut d'une mission nationale plus large, détermine leurs mouvements divers, les dirige et les coordonne. Ce n'est pas l'Etat centralisé, de style français et d'inspiration jacobine, mais ce n'est déjà plus l'Etat éparpillé ou, pour mieux dire, une mosaïque d'Etats; ce n'est plus l'Etat acéphale... Quelque chose apparaît déjà, qui ne s'impose pas encore par son évidence; un embryon d'Etat central, de pouvoir central, le germe de la Confédération moderne. Mais ce n'est déjà plus une confédération d'Etats, et si ce

(1) *Leiden und Freuden eines Schulmeisters.* (Ausg. Springer 1877). *Préface*, p. 24.

(2) *Revue des deux Mondes*, 15 Janvier 1895. *Une Démocratie historique, la Suisse.*

n'est pas encore l'Etat fédératif, au moins va-t-on s'en rapprocher au fur et à mesure que le germe va s'épanouir et que l'embryon va se développer. L'évolution de ce germe, de cet embryon de pouvoir ou d'Etat central est, à elle seule, toute l'histoire de la Suisse depuis le commencement du siècle. La croissance de l'Etat central, les résistances des Etats particuliers; la croissance du pouvoir central, les résistances des pouvoirs cantonaux ou des libertés cantonales, les tentatives d'expropriation graduelle des anciens Etats historiques par l'Etat politique et juridique moderne, dans toute l'histoire de la Suisse au XIX[e] siècle, pour qui la regarde en philosophe, il n'y a guère que cela... » Et M. Charles Benoist étudie le développement, dans la Confédération moderne, depuis le début du siècle, de cet embryon d'Etat ou de pouvoir central, qui se poursuit avec régularité au-dessus et au travers de tous les faits. « L'Etat ou le pouvoir central, constate-t-il, est, au début, assez vague, assez relâché, peu stable et comme intermittent. Il n'est pas muni de tous ses organes. Jusqu'en 1848, il n'a pas, à proprement parler, de législature, si l'on ne veut pas donner pour une législature la Diète, qui est toujours une réunion d'envoyés des cantons à attributions rigoureusement circonscrites, et de tout près, par un mandat impératif. Mais voici que deux nouveaux courants se forment, de l'un à l'autre desquels flotte et se trouve entraînée la Confédération nouvelle : un courant centraliste ou fédéraliste, un courant régionaliste ou, plus exactement, cantonaliste, n'allant pas le premier jusqu'à l'unification parfaite, le second jusqu'à la séparation radicale, mais agissant, le premier dans le sens de l'extension, le second dans le sens de la restriction du pouvoir central. Toutefois, courants nouveaux et Confédération nouvelle jaillissent de l'histoire. Ils découlent d'elle et elle coule en eux. Le courant fédéraliste est de plus en plus puissant et le devient d'autant plus qu'il draine et canalise les anciens courants, s'en grossit et les fait servir à une même fin. On n'oserait dire qu'il les absorbe, mais il les recouvre ou il s'en recouvre suivant les cas, et notamment le courant centraliste moderne a trop souvent capté de la force à l'ancien courant religieux. Le courant allemand et le courant français s'affaiblissent lorsque, plus haut que le patriotisme cantonal, réclame sa place et s'affirme un patriotisme fédéral, le patriotisme helvétique, quand la Suisse devient assise, comme une nation parmi les nations, dans sa neutralité garantie par l'Europe... » (1).

C'est ainsi que se comporta la Suisse, démocratie historique, lors de la crise de civilisation qui s'empara de l'Europe entière. Ce n'était qu'une crise de croissance, mais Gotthelf s'effraya de symp-

---

(1) Ch. Benoist, *ibid.*

tômes qu'il crut menaçants pour l'avenir de son pays. Nous le verrons se réjouir lorsque la domination des familles fut abolie par la révolution de 1830; il plaça tout son espoir dans le nouvel ordre de choses, dans une démocratie plus ou moins limitée; plein de confiance dans de nouvelles lois libérales, dans la protection d'un gouvernement issu du peuple, il mit joyeusement la main à l'œuvre et travailla à édifier une civilisation chrétienne, qui assurerait la prospérité de son peuple. Mais les intérêts matériels, trop longtemps négligés, firent alors entendre leur voix puissante, et renversèrent le gouvernement de 1830. Le parti libéral, auquel appartenait le pasteur, fut brutalement mis au rancart; en 1850, il devait revenir un instant au pouvoir; mais Gotthelf sentait bien que la victoire ne serait que de courte durée, que la cause libérale était au fond définitivement perdue. Il voyait son pays, son pays qu'il aimait si ardemment, en proie aux dissensions politiques, aux querelles religieuses incessantes : c'était l'affaire des couvents d'Argovie, la question des Jésuites, les corps francs; de ces événements le cœur du grand patriote souffrit beaucoup. Il avait beau multiplier les avertissements, supplier, menacer, son peuple, égaré, ne voulait rien entendre et continuait sa course folle vers les abîmes, vers la ruine. Son biographe nous dit que le 4 novembre, jour où éclata la lutte fratricide, la guerre du Sonderbund, fut amère à son âme autant que le jour de la mort d'un ami. A la suite de cette guerre, pour éviter de nouveaux dangers, la Diète décréta la révision de la Constitution fédérale : le « Staatenbund » d'autrefois allait devenir un « Bundesstaat »; après de longues luttes, le peuple suisse obtenait la victoire, mais comme cette victoire était due à la guerre civile, Gotthelf manquait d'enthousiasme : on avait opportunément limité la souveraineté cantonale; la fusion des multiples intérêts particuliers en un tout homogène était peut-être réalisée pour le bien du pays, mais ce résultat avait été payé trop cher. La jeune école de droit, les partisans du radicalisme avaient triomphé, mais que de ruines amoncelées sur leur passage ! Quel gâchis et quel désordre dans l'administration, dans les finances ! Quel bouleversement dans la société ! Partout on se heurte à des débris, débris des vieilles coutumes détruites, des mœurs et des traditions vénérables, des lois éprouvées par l'usage; sur ce tas confus de décombres s'élèvent de nouvelles constructions encore inachevées, auxquelles travaillent architectes et ouvriers, indécis du but. C'est un chaos lamentable de lois anciennes et nouvelles, véritable maquis où se complaisent les avocats clandestins et les hommes d'affaires véreux; la religion s'en va; l'immoralité grandit; les auberges, foyers de politique, pullulent dans le pays, pour la perdition des familles. Des fonction-

naires sans conscience exploitent le peuple au haut comme au bas de l'échelle. Et Gotthelf s'emporte, et il tonne contre les maudits politiciens, et il se lamente, et il prêche le retour à la vie patriarcale et religieuse d'autrefois, au vieux « Bernergeist » des ancêtres, comme s'il était possible à un fleuve de remonter à sa source. Or, la Suisse, comme l'Allemagne, comme toutes les nations, évoluait, entraînée de façon irrésistible dans la voie du progrès. La conquête et la domestication des forces naturelles avaient fait, dès le commencement du XIXe siècle, un pas considérable; la mentalité de l'homme se modifiait, se développait dans le sens du subjectivisme; une vaste conception d'ensemble mécaniste du monde s'élaborait peu à peu; et l'intelligence humaine ne se soumettait plus aussi docilement que par le passé au joug d'une religion fondée sur la foi au miracle. Non contente d'organiser une connaissance rationnelle et expérimentale de l'univers, de fonder la Science, elle apprenait à discipliner les forces de la nature; elle constituait la technique rationnelle : à l'empirisme de jadis se substituait progressivement le procédé scientifique. L'homme prenait conscience de sa puissance, de son autonomie. L'autoritarisme ancien avait fait son temps; sur les ruines de celui-ci le subjectivisme moderne s'élançait à la conquête du pouvoir scientifique, technique, économique et politique. A un idéal suranné succédait un idéal plus approprié à cette ardeur conquérante, celui de la « libre entreprise ». « Le grand fait qui domine l'histoire économique et sociale de l'Allemagne, comme d'ailleurs de l'Europe entière, au XIXe siècle, dit M. Lichtenberger, c'est le développement que prend le capitalisme ou, pour nous servir de la formule plus générale en usage chez les économistes allemands, le régime de l' « entreprise » (Unternehmung) (1). Ce régime va modifier complètement les formes anciennes de l'activité économique, l'industrie domestique, le travail ouvrier et la vie agricole.

Jusque vers le milieu du XIXe siècle, le paysan faisait presque tout lui-même. On portait des habits et des chemises qu'on avait filés et tissés soi-même avec le lin qu'on avait soi-même cultivé; le chef de famille charpentait et assemblait en majeure partie en personne, la maison à entrevous de bousillage, avec son toit de chaume protecteur. Quand son habileté ne parvenait pas à des résultats suffisants, il faisait alors appel à un mercenaire, qu'on prenait, comme on disait « in der Stör ». C'était soit un tailleur, soit un cordonnier, soit un menuisier. Mais en général, le paysan se suffit presque entièrement à lui-même : tour à tour il est forgeron, charpentier, charron. Ce n'est que dans des cas très rares qu'il se voit forcé de

(1) *L'Allemagne moderne. Son évolution*, 1907, p. 13.

recourir à des gens du métier, ou d'acheter à la ville les objets qu'il est incapable de produire lui-même. Dans la deuxième moitié du siècle l'antique travail domestique, accompli dans la maison paysanne, en vue de subvenir aux besoins de ses habitants, tend à disparaître. L'état de choses patriarcal se modifie, chaque travailleur se spécialise, ne besogne plus exclusivement pour sa consommation ; il vend au marché ses produits, et avec son gain il achète les choses dont il a besoin. Le paysan se confine de plus en plus dans les travaux agricoles, s'en remettant à des spécialistes du soin de produire en gros les objets qu'il fabriquait autrefois aux heures de loisir, et de ce fait, nous allons voir la grande industrie prendre un développement de plus en plus considérable (1).

Les effets de la libre entreprise ne sont pas moins grands sur l'agriculture. Pendant la première moitié du XIXe siècle, il s'est produit en Allemagne une révolution dans le régime de la propriété agraire : l'exploitation individuelle a remplacé l'exploitation collective. On sait comment le village allemand fut constitué à l'origine : lors du partage de la *Dorfflur* entre les *Genossen*, chaque famille reçut le droit de participer à toutes les parties constituantes de cette *Dorfflur*. Ce droit s'appelle *Hufe*. Les éléments d'une *Hufe* étaient 1° la « *Hofstätte* », c'est-à-dire la maison d'habitation, les écuries, granges, jardins, propriété privée du paysan; 2° les terrains de culture dans la campagne; mais ces terres ne se trouvaient pas au même endroit, n'étaient pas d'un seul tenant. D'après un plan ingénieux, elles étaient dispersées sur toute l'aire de culture qui, lors de la constitution du village, fut divisée en un certain nombre de parts d'égale grandeur, appelées « *Gewanne* » ou « *Kämpe* »; ces « *Kämpe* », au nombre de 30 à 40 environ, se composaient de morceaux de terre de qualité à peu près équivalente. Dans chacune d'elles, à chaque famille fut attribuée une parcelle d'égale grandeur, ce qu'un couple de bœufs (Joch) pouvait labourer en un matin (Morgen). A l'origine, ces portions étaient de temps en temps réparties à nouveau par le sort entre les *Genossen* ; mais de bonne heure s'établit la possession fixe du vivant du paysan, et bientôt ces terres se transmirent par héritage dans la même famille, constituant une propriété privée. Des partages, des échanges eurent lieu, si bien qu'au début du XIXe siècle l'aire de culture présentait un tableau bigarré, partagé qu'elle était en des centaines et des milliers de parcelles. Chaque paysan en possédait souvent des centaines épar-

(1) Cf. K. LAMPRECHT. *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*, 1902. 1904. II. Ergb. 1 Hälfte, p. 293, et LICHTENBERGER, loc. cit. Ch. II. *Les effets de l'entreprise sur les formes anciennes de l'industrie.*

pillées sur tout le finage (1). 3° Un autre élément de la *Hufe* consistait dans les droits d'usage que possédait chaque famille sur la partie indivise du domaine communal, de l'*Allmende;* elle se composait de forêts et de pâturages. Sur ce terrain les *Genossen* avaient seulement le droit de faire paître leur bétail, et de ramasser du bois. La conséquence de ce morcellement des terres était que le paysan ne pouvait organiser son exploitation à son gré, vu l'absence de chemins d'accès. La *Gemenlage* entraînait la nécessité d'une exploitation collective d'après un plan arrêté par les anciens de la *Dorfgemeinde*. Ce plan prescrivait les espèces de plantes que devait cultiver dans son champ le *Genosse,* fixait l'époque où il devait labourer et rentrer sa récolte; c'était la « *Flurzwang* ».

De temps à autre aussi l'aire de culture restait en friche, pour permettre à la terre de se reposer, car la production de fumier était faible. Cette période de repos revenait tous les trois ans; les deux autres années on cultivait successivement des céréales d'hiver (seigle ou froment) et des céréales d'été (orge, avoine, seigle et froment d'été). En conséquence, un tiers de tout le finage était planté en blé d'hiver, un tiers en blé d'été, l'autre tiers restait en friche et était utilisé comme pâturage; ce mode d'exploitation se nommait la *Dreifelderwirtschaft.* En Allemagne, c'était encore au début du XIXe siècle le système de culture prédominant; çà et là on y avait apporté quelque amélioration (*verbesserte Dreifelderwirtschaft*) en semant la troisième année, l'année de jachère, une plante fourragère; on pouvait ainsi augmenter le bétail et la production d'engrais, et par suite aussi améliorer le sol.

Dans la première moitié du siècle s'accomplit en ce pays la liquidation de la propriété féodale, grâce aux édits de Stein (1807), supprimant le servage, au Regulirungsedikt et au Landeskulturedikt de Hardenberg (1811) et à la Gemeinheitsteilungsordnung (1821). Le paysan germanique, qui, au cours des siècles, était tombé sous la domination du seigneur, et devait payer à ce dernier, maître du sol, une redevance en argent ou en nature, secoue le joug de la communauté rurale ou du seigneur. Moyennant redevance, il devient propriétaire absolu de son bien, qu'il peut cultiver à sa guise. Les *Allmenden* sont partagées, les droits d'usage rachetés, la « *Gemenlage* » abolie, les parcelles dispersées, appartenant au même

---

(1) Cf. à ce sujet également SOMBART. *L'économie allemande au XIXe siècle,* Berlin, Bondi, 1903. L'auteur, décrivant un voyage à travers l'Allemagne il y a cent ans, évoque entr'autres choses l'aspect bigarré de la campagne, p. 12. Le volume s'ouvre sur un tableau à dessein chargé en couleurs : diligences, bourgs, villages, vie des champs et des villes, que suit l'exposé du système économique de cette période lointaine dans ses caractères extérieurs et dans son organisation intérieure. — Sur les effets de la libre entreprise, voir Chapitre III, p. 50 ss.

propriétaire, sont le plus possible groupées en un seul tenant. Cette individualisation de la propriété fut un bien pour une partie de la population rurale, pour les paysans intelligents à qui elle permit de faire preuve d'initiative, d'utiliser les progrès de la technique agricole. Pour les petits propriétaires ce fut désastreux : le lien de solidarité unissant entre eux les *Dorfgenossen* étant rompu, ils se trouvaient seuls, désarmés devant la concurrence croissante. C'est à cette époque que la culture commença vraiment à se perfectionner : A l'antique *Dreifelderwirtschaft* qui épuisait le sol succéda la *Fruchtfelderwirtschaft*, faisant alterner régulièrement les graminées et les plantes à feuilles. Le fourrage augmentant par le fait d'une culture plus intensive des plantes fourragères, le bétail s'accrut et par suite le fumier fut plus abondant. La technique se perfectionne, on substitue à l'antique routine des méthodes plus rationnelles fondées sur la connaissance scientifique des conditions de la croissance végétale, sur les découvertes de Liebig en chimie agricole. Au cours du siècle l'agriculture allemande allait, surtout dans la période qui va de 1830 à 1870, prendre un essor considérable, au point que la valeur des terres tripla et quadrupla; il est vrai qu'à partir de 1880 la situation devait changer, du fait de la concurrence des pays neufs, producteurs de céréales, comme dans toute l'Europe occidentale d'ailleurs.

En résumé, dans le premier tiers du XIXe siècle, le paysan ne mène pas une existence indépendante de propriétaire absolu, il fait partie intégrante et dépend de la communauté rurale.

De cette vie indissolublement liée à la *Gemeindeleben* de son village il a les avantages et les inconvénients. Le mot « *Nachbar* » a conservé beaucoup de son antique et importante signification. Le voisinage unit les villageois dans la défense contre les dangers communs de l'eau et du feu, dans l'assistance contre les calamités et les dommages qui les menacent. Les *Genossen* sont unis par la communauté de sentiments dans la joie et la souffrance (mariage, enterrement). Presque partout subsiste la communauté de la forêt et du pâturage; ce sont les paysans qui organisent le plan d'exploitation du finage. Dans ce système les petits ne sont pas trop malheureux; ils ont une vache et une paire de chèvres qu'ils mènent paître sur les communaux, le long des sentiers, dans les allées forestières. Le paysan subvient lui-même à ses besoins essentiels. La fluctuation des prix ne le touche guère. Chef de cette grande communauté de production et de consommation, le *Vollbauer*, entouré de sa famille, secondé par une nombreuse domesticité, dirige son exploitation en maître écouté et respecté. Il cultive ce dont il a besoin, il est son propre artisan, il porte des vêtements filés, tissés, parfois

même teints dans sa maison. Lui s'occupe plutôt des travaux agricoles, aux femmes échoit le gouvernement intérieur, tout ce qui regarde le ménage, certaines occupations aussi, le filage entr'autres. Grands et petits, hommes et femmes, tout le monde seconde ses efforts. Un lien solide attache la famille du paysan à la terre cultivée de père en fils. Cette terre, on la travaille avec amour d'une façon collective. Dans certaines régions le bien reste indivis entre les ayant-droit; ici elle passe au fils aîné, là au fils cadet (c'est le cas dans l'Emmenthal). Et alors les frères et sœurs de l'héritier privilégié demeurent à son service pour exploiter en commun le patrimoine des ancètres. Les valets et les servantes font partie de la famille, tout aussi attachés qu'elle à la terre. Quant au petit paysan, il est enrégimenté, il travaille à son rang, contribuant pour son humble part à seconder ces grandes unités de production, aussi bien celle du village que celle de l'exploitation rurale particulière. Ce sont là les mœurs patriarcales. Mais bientôt cette antique société patriarcale se désagrège. En Prusse, nous venons de le voir, ce sont les édits de Stein, de Hardenberg qui y introduisent des germes de décomposition. Peu à peu l'exploitation individuelle se substitue à l'exploitation collective. La vieille *Markgemeindeverfassung*, aux tendances moyen-âgeuses et socialistes est supprimée, les fondements matériels de la vie commune sont démolis, les *Allmenden* partagées, les droits d'usage rachetés. La libre concurrence va pouvoir se donner carrière; les gros tenanciers gagneront à cette révolution, mais les petits et les humbles perdront au partage de la communauté; le lien moral qui les rattachait à l'aristocratie villageoise est brisé. Plus de droits de pâture dans les champs, les prairies, les pacages, les forêts; plus de droit de conduire les porcs à la glandée, de ramasser et de couper du bois. Que de bienfaits disparus ! Le petit paysan se sent comme expatrié de sa petite patrie villageoise ; seul et désemparé, il veut tenter une nouvelle vie, il s'en va à la ville grossir les rangs des prolétaires dans les usines et les fabriques.

L'abolition de la vie communautaire villageoise va avoir sa répercussion sur la communauté domestique du paysan propriétaire. Quelle force elle avait autrefois cette communauté ! Quelle cohésion ! Dans les contrées, où les héritiers également proches avaient droit à une part égale de la succession, les « *Gemeiner* » demeuraient ensemble sur le bien indivis, ils maintenaient l'antique communauté des membres de la famille, travaillant de concert à l'exploitation de la ferme. Dans les pays où l'usage favorisait soit l'aîné, soit le cadet, les autres fils servaient sous les ordres de leur frère, La terre des ancètres apparaissait comme une personne d'une durée éternelle en quelque sorte, se perpétuant à travers les générations,

et en droit de réclamer les services. Autour des membres de la famille s'était groupée la domesticité, la complétant pour ainsi dire, en faisant encore partie par extension, partageant en tout cas la même nourriture matérielle et spirituelle, puisque valets et servantes s'asseyaient à la table commune et fréquentaient l'église en commun. L'esprit des temps nouveaux, le *Zeitgeist*, odieux à notre Gotthelf, va désagréger cette belle famille paysanne, si chrétiennement unie. Qui voudrait maintenant tisser de la toile et porter des vêtements à l'antique, alors que le marchand de la ville vous offre à bien meilleur marché ses tissus de fabrique ? Et du reste il faut bien, n'est-ce pas, suivre la mode ? Personne ne veut plus être son propre forgeron, son propre charron, au moment où partout s'introduisent les machines agricoles. Le travail domestique tend à disparaître, à mesure que s'accroît la population adonnée au travail industriel. Autrefois, aux heures de loisir que leur laissaient les occupations agricoles, les domestiques, en hiver surtout, filaient sculptaient le bois, raccommodaient les toitures, faisaient du charronnage. Maintenant le maçon construit des murs massifs, le couvreur couvre la maison de tuiles; les ouvriers de toutes sortes pénètrent dans la ferme. Tout cela modifie singulièrement l'organisation du travail, une partie de la domesticité devient superflue. D'autre part, le vieux système économique n'est plus possible avec la culture plus intensive du sol, la disparition de l'antique routine, la suppression des droits d'usage, l'abolition de l'exploitation collective. Le paysan ne travaille plus seulement pour subvenir à ses besoins; il a maintenant besoin d'argent, et comme il lui faut vendre ses produits, il doit tenir compte de la concurrence des autres producteurs, s'efforcer d'être plus habile, mieux outillé, afin de lutter avec plus de chances. Sa mentalité change: il pèse les profits et les pertes, il devient calculateur, car il s'agit d'équilibrer son budget et de faire honneur à ses affaires, songe de plus en plus à ses intérêts personnels; l'esprit de solidarité diminue; la famille paysanne qui formait un tout si compact avec sa vie patriarcale se désunit. Le paysan se transforme lui aussi en un entrepreneur qui s'efforce de tirer de ses ouvriers le maximum de rendement; ces derniers à leur tour font entendre leurs revendications et ne veulent plus travailler aux conditions d'autrefois; eux aussi se mettent à calculer. La discipline familiale est dénoncée entre maîtres et domestiques. Les liens sociaux tendent à se briser, un vent d'indépendance souffle. On est au tournant d'une évolution grave. « Le maître, dit M. Lamprecht, commença à calculer, et les membres de sa famille en firent tout autant. Et ces membres trouvèrent assez fréquemment qu'au dehors, à l'étranger, ils feraient mieux leur chemin que chez eux,

dans la situation de domestiques; ils s'émancipèrent; suivant l'étoile de leur propre fortune, ils s'en allèrent à la ville, à la fabrique, à l'armée, au service du roi, souvent ils se donnèrent le plus d'air possible, gagnant les contrées étrangères, les pays situés au delà des mers. Et les domestiques pensèrent comme eux. Ce qu'on a appelé l'état patriarcal disparut : le maître calcula, le serviteur aussi calcula, et entre les deux se glissa de plus en plus, froide expression de leur froid calcul, l'argent » (1). C'est vers 1830, 1840, ajoute l'historien, que commence ce mouvement, et il est instructif, dit-il, d'en rechercher les premiers germes dans les ouvrages de Jérémie Gotthelf. Cette évolution psycho-sociale qui entraînera après elle de profondes modifications dans l'économie et dans le droit, n'a pas échappé en effet à la perspicacité du grand peintre de la société paysanne bernoise; mais il ne se rendit pas compte de l'importance du mouvement, de sa force irrésistible; il crut que la société souffrait d'un malaise passager, qu'il serait peut-être possible de guérir assez vite, en recourant à des remèdes appropriés : retour à la vie chrétienne, application plus stricte de la morale évangélique, par exemple; elle était, par la faute de ses gouvernants du jour, aiguillée sur une mauvaise voie, mais de sages exhortations, une politique meilleure suffiraient sans doute à la ramener dans le droit sentier, dont elle n'aurait jamais dû, pour son bonheur, s'écarter un instant. Aussi ne cesse-t-il de prêcher, de moraliser, de fulminer, fougueux « iconoclaste qui dans le temple de sa fantaisie dresse sa chaire. A pas puissants il l'escalade, et le voilà qui tonne contre l'esprit de vertige du siècle, contre les sorciers du jour, les odieuses nouveautés, contre les Diplomates et les Savants, qui fulmine au sujet des petits messieurs et des petites dames de qualité, au sujet des dix commandements et des avocats, vrai Jérémie vomissant des flammes et rempli de courroux, exhortant et convertissant... » (2). Il n'a pas compris qu'une nouvelle vie économique naissait en Suisse comme dans l'Allemagne voisine, sur les ruines de l'ancienne, qu'il assistait à l'enfantement, laborieux mais nécessaire, d'un monde nouveau répondant à des besoins, à un idéal nouveaux. De cette nouvelle vie économique, si différente de l'existence patriarcale chère au cœur de notre pasteur, M. Sombart a dégagé avec beaucoup de finesse les divers éléments (3); il nous montre le jeu des forces économiques qui régissent la société d'aujourd'hui, nous dépeint l'activité conductrice du capitaine d'industrie, la fièvre de l'or, le flux

(1) LAMPRECHT, loc. cit. II. Band. *Ergänzungsbuch*. I Hälfte. p. 368.
(2) SAITSCHIK. *Meister der schweiz. Dichtung des 19. Jahrh.*, p. 4.
(3) *Die deutsche Volkswirtschaft im 19 ten Jahrhundert*, par WERNER SOMBART. Berlin, Bondi.

et le reflux de l'activité économique, insiste sur l'importance des différents facteurs : facteur sol, facteur population, facteur système juridique, facteur technique. Après cette étude analytique il s'occupe de l'étude génétique : voici la genèse de l'économie moderne : banques et bourses, commerce, transports, industrie, agriculture, relations de l'économie allemande avec le marché du monde, l'auteur passe tout en revue. Un dernier livre esquisse les traits principaux de la nouvelle société : M. Sombart étudie le développement de la civilisation, et le sens de ce développement, la distribution nouvelle des professions, la répartition de la propriété et des revenus, les classes sociales au début du siècle et les classes sociales constituées à travers le XIX[e] siècle. Grâce à l'abondante documentation de l'écrivain, il nous est facile d'observer jusque dans ses moindres rouages le mécanisme de la vie moderne. Gotthelf l'aurait trouvé bien compliqué, il se serait, s'il avait pu vivre dans ce monde nouveau, demandé si la vie d'autrefois ne valait pas infiniment mieux, et si l'humanité était en progrès. Peut-être en effet l'homme était-il plus heureux jadis; il n'en est pas moins vrai que le développement incroyable de la puissance humaine impose l'admiration. « On peut douter, si l'on veut, dit M. Lichtenberger, du « progrès » de l'humanité en ce sens qu'il n'est pas sûr que l'homme d'aujourd'hui soit plus heureux, ou plus sage, ou même plus en sécurité que celui d'autrefois. Nous avons nettement conscience, en revanche, que le pouvoir collectif dont dispose l'humanité civilisée vis-à-vis de la nature s'est augmenté dans d'énormes proportions... » (1).

Mais Gotthelf eut le tort de vivre dans une époque de transition, d'être venu au monde trop tard, ou, si l'on veut, trop tôt. Homme d'un passé aboli en partie, il se sentait mal à l'aise au milieu de cette société qui évoluait; il sentait le sol trembler sous ses pas et appréhendait pour son pays les conséquences des transformations graves en train de s'accomplir sous ses yeux. Un avenir prochain allait démontrer l'inanité de ses craintes, craintes que ne semble plus partager sa fille, mieux placée que lui pour juger nettement la situation. C'est du moins ce que laisseraient croire les dernières lignes de la biographie, composée par elle, et publiée en tête du « Maître d'école » (1877) : « Plus de vingt ans, écrit-elle, ont passé depuis sur cette tombe. Notre petite patrie, comme notre grande, a subi un bouleversement considérable; de nouveaux moyens de communication ont déterminé de nouvelles habitudes de vie, des manières de voir nouvelles. Insensiblement, mais sans relâche, la vie populaire s'est façonnée au goût du temps nouveau qui apportait avec lui d'autres idées, d'autres mœurs.

(1) LICHTENBERGER. *L'Allemagne moderne; son évolution*. Paris 1907, p. 1.

Bitzius mourut à la limite de cette nouvelle époque du développement de son pays.

A son pays, à son peuple il offrit l'entière affection, le dévouement entier de son noble cœur; leur prospérité fut l'inspiration et le but de sa vie. Peu lui importait que seules les générations à venir récoltâssent les fruits de ses semailles, de cela il ne se tourmentait pas. Sa devise était : devant Dieu le grand point c'est d'être sincère » (1).

---

(1) *Leiden und Freuden eines Schulmeisters*, 1877. *Préface*, p. 40.

CHAPITRE PREMIER

GOTTHELF ÉCRIVAIN RÉALISTE
FIDÉLITÉ DE SES PEINTURES. — NATURE ET CAUSES DE CE RÉALISME.

Il n'entre pas dans notre dessein d'étudier dans Gotthelf l'écrivain, de rechercher quelle peut être, au point de vue purement littéraire, la valeur de son œuvre, ni quelle en est l'importance dans l'histoire de la littérature allemande et même européenne.

Gotthelf fut le peintre de l'Emmenthal. « Quiconque veut se renseigner sur la vie matérielle et morale du peuple des campagnes bernoises, dans la première moitié du XIX[e] siècle, doit avant tout prendre en main les œuvres de J. Gotthelf, et il tombera sur une mine presque inépuisable... (1) ». Telle est notre intention; nous voulons nous renseigner sur les conditions économiques et sociales de la vie paysanne en Suisse, plus particulièrement dans le canton de Berne, entre 1800 et 1850. Nous nous apercevrons, du reste, que les récits du pasteur offrent un intérêt moins local, plus général qu'on ne le croirait au premier abord, et qu'en fin de compte, on n'y trouve pas seulement l'histoire de la classe paysanne suisse, mais encore celle de la paysannerie européenne vers cette époque. « Ses ouvrages, dit un critique, renferment en effet toute l'histoire naturelle, toute l'histoire de la civilisation des paysans suisses jusque dans les moindres détails, bien plus, l'histoire naturelle des paysans en général, de l'Europe occidentale du moins; et c'est pourquoi ils conserveront leur valeur, même quand le dernier paysan véritable sera mort (2) ». En conséquence, nous

---

(1) K. Geiser. *Land und Leute bei Jeremias Gotthelf.* Neujahrsblatt der liter. Gesellsch. Bern auf das Jahr 1898.

(2) Adolf Bartels. *Jeremias Gotthelf.* München und Leipzig 1904. p. 19. (2[e] édition).

verrons dans Bitzius plutôt le moraliste et le sociologue; nous nous préoccuperons plus de la réalité qu'il a peinte que de la façon dont il l'a peinte, nous nous intéresserons davantage au fond qu'à la forme. Les productions si originales du pasteur de Lützelflüh soulèvent, par exemple, un curieux problème, celui des origines du naturalisme au début du XIXe siècle; nous ne nous attarderons pas à le résoudre, nous contentant d'établir, de façon aussi nette que possible, que notre romancier fut bien en effet un naturaliste, et que, par suite, nous pouvons nous en rapporter à lui en général et puiser avec assez de confiance, sinon en toute sécurité, dans l'abondant trésor de documents qu'il a rassemblés.

Sur l'écrivain nous ne dirons donc que peu de mots (1). Il fut puissant et original, cet homme que Gottfried Keller ne craignit pas d'appeler le plus grand génie épique de notre temps; il mérite, certes, mieux que les quelques lignes banales dont on fait suivre son nom dans les histoires de la littérature. Si la renommée de Gotthelf passa les frontières, elle fut de courte durée. De 1845 à 1865, à l'époque où fleurissait la nouvelle villageoise, il compta, ainsi qu'Auerbach, pas mal d'admirateurs en Allemagne. L'éditeur Julius Springer, de Berlin, publia plusieurs éditions des œuvres du poète suisse, en vingt-quatre volumes, avec la biographie de C. Manuel que nous avons utilisée. Puis vint l'oubli presque complet; et le grand public ne connaît plus guère que les deux ou trois ouvrages parus dans la bibliothèque universelle de Reclam, en 1886 : *Uli le valet*, *Uli le fermier*, et quelques petits récits. Malgré l'excellente introduction de Ferdinand Vetter à la nouvelle édition d'*Uli le valet*, dans le texte original, il est peu de gens qui aient lu Gotthelf en entier, et jusqu'à Adolf Bartels, il semble bien qu'aucun critique allemand ne se soit douté de la véritable signification de son œuvre.

En France, notre grand romancier féminin George Sand sut tout de suite reconnaître le mérite de ces peintures si vraies de la vie villageoise — pourtant elle ne pouvait goûter le charme de la langue — et elle rendit au talent de son confrère, le pasteur de Lützelflüh, un éclatant hommage. Il manquait sans doute à notre compatriote, et la connaissance approfondie de l'œuvre suisse, et surtout, répétons-le, la connaissance de ce rude

(1) Sur Gotthelf écrivain voir encore MANUEL, loc. cit. p. 171 ss. — *Revue des deux Mondes*, 1er Août 1851. — St RENÉ TAILLANDIER : *le romancier populaire de la Suisse allemande : J. Gotthelf.* — *J. Gotthelf. Au village. Nouvelles suisses* traduites par MAX BUCHON, avec préface de George Sand. — *J. Gotthelf der Volksschriftsteller* : Dr CLEMENS BROCKHAUS. Berlin. Springer 1877. — Dr J. Stiefel : *Ueber J. Gotthelfs « Erzählungen und Bilder aus der Schweiz »*. Zürich 1888. — G. KELLERS *nachgelassene Schriften u. Dichtungen*. Berlin 1893. — *Jeremias Gotthelf und J.-J. Reithard in ihren gegenseitigen Beziehungen*, von Dr R. HUNZIKER. Zürich 1893. — R. SAITSCHIK. *Meister der schweiz. Dichtung des 19. Jahrh.* 1894 (article sur Gotthelf). — L. HALLER : *J. Gotthelf. Studien zur Erzählungstechnik*. Bern. Francke, 1906.

et expressif dialecte bernois dans lequel elle est écrite (1); il ne lui était donc guère possible de porter sur cet écrivain, qui lui était ainsi doublement étranger, un jugement sûr et complet. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur de « *la Petite Fadette* » et de « *la Mare au Diable* » a assez bien saisi la physionomie originale de l'auteur d'*Uli le valet*. Voici en quels termes elle apprécie Gotthelf, dans la préface en tête du volume de Marc Buchon : « *Au Village* ». «... La première peinture suisse qui m'ait frappée, comme vraiment originale, est celle de Gotthelf; elle est paysanne et montagnarde, et elle n'est que cela. Elle ne fait point d'écarts dans le domaine de la fantaisie; elle coule comme une eau qui va à son but; mais c'est une eau puissante, une source toujours pleine, elle reflète toujours les mêmes aspects, mais elle montre comme dans un miroir la richesse et la variété des tableaux qu'elle saisit et emporte. Gotthelf ne décrit pourtant pas; à quoi bon décrire quand on a la puissance de faire voir ? Il y a dans les émotions de ses personnages assez de poëme ou de drame intérieur pour que l'imagination saisisse le cadre de ces tableaux vivants. Gotthelf est positif, il est abondant et sobre : ce qui est la solution d'un grand problème. Il parcourt rapidement sa montagne, sans consentir à vous laisser tomber dans la contemplation. S'il est poète, vous n'en savez rien et il n'en sait rien lui-même, mais rien qu'en vous faisant jeter les yeux sur un détail nécessaire à son récit, il vous transporte en pleine poésie et vous inspire le regret d'avoir passé si vite. Il n'est pas artiste de parti-pris, il ne veut pas l'être. On prétend même qu'il affichait un certain mépris pour les règles de l'art, n'attachant à ses récits d'autre valeur que la sincérité, et ne poursuivant d'autre but que la moralisation des bonnes gens. Mais il était doué, et se conformait, sans le savoir, aux vraies lois de la composition. Tout est en proportion et au point de perspective dans ses récits. Il a du goût sous sa rude enveloppe de couleur rustique, et, sans avoir l'air d'y toucher, il fouille le cœur humain avec aisance. Il est en même temps très pieux et très gai. Pasteur protestant, homme du devoir, père de famille, ami tendre et dévoué de son troupeau, il semble ignorer qu'il existe un monde troublé et compliqué au delà de ses horizons de neige. Il dit ce qui le frappe, il rapporte ce qu'il entend. Aux premières pages du

(1) Voir : STICKELBERGER : *Ueber die Sprache Gotthelfs. Zum* 100sten *Geburtstag Gotthelfs.* Zürich 1897. — E. FANCKHAUSER ; *Die Flexion des Berner Dialekts nach J. Gotthelf. Inaugural Dissertation.* Basel 1898

« Le Bernois de Gotthelf est le dialecte de la Bsse Emmenthal : on y rencontre fréquemment aussi des formes venues d'autres régions du canton, surtout de la Hte Argovie. Je parle du dialecte dans sa plus rigoureuse pureté, tel qu'on l'entend résonner dans la bouche du paysan, de l'ouvrier. Non seulement le vocabulaire, mais encore la flexion des gens cultivés est souvent entremêlée d'allemand littéraire, souvent une phrase est pensée en nouveau haut allemand et, seule, la prononciation est dialectale. A cela on peut être contraint, parce que le dialecte est pauvre en mots abstraits. De cette manière on trouve naturellement aussi chez Gotthelf de l'allemand bernois habillé en Hochdeutsch, (p. ex. dans les discours d'un pasteur, d'un maître d'école, etc.)... ». E. FANCKAUSER. Ibid. Introduction.

premier venu de ses contes, on est tenté de lui dire : ceci ne vaut pas la peine d'être raconté, c'est l'histoire de tout le monde; mais bientôt on est saisi par un état de choses particulier qui vous révèle les instincts et les affections d'une race précisément indiquée, race excellente, mâle et douce, sérieuse, rangée, laborieuse et hospitalière. On sent bien que pour supporter avec patience les longs hivers de la montagne, pour suppléer par le labeur et l'industrie à la rudesse du sol et du climat, il faut des âmes paisibles et des corps de fer, et l'on comprend, après les avoir regardés par les yeux de Gotthelf, l'amour du pays, qui caractérise ces nobles types, leur fière indépendance, la douceur de leurs mœurs, et le besoin légitime de s'appartenir qui domine tout chez eux. Gotthelf fait sentir tout cela sans aucune déclamation, et souvent sans y faire la plus simple allusion. Il ne tire aucune conséquence de ses études, il les donne telles qu'elles lui sont venues, elles sont belles et touchantes, elles sont vraies, elles sont l'expression de la Suisse telle qu'elle s'est constituée et comportée dans le cours de son histoire... » (1).

Si presque tous les critiques louent la profondeur psychologique de Gotthelf, la vérité et le rendu plastique de ses tableaux, admirent le peintre remarquable de caractères, ils s'accordent aussi à déplorer chez le romancier bernois le manque de fini artistique, sa prolixité parfois fatigante, ses interminables digressions. (Ce sont là des défauts que l'on retrouve chez Jean-Paul, l'écrivain favori de sa jeunesse). N'a-t-on pas dit de Bitzius : « il n'est pas le poète le plus parfait, mais il y a en lui l'étoffe de dix poètes ». (2)? Tous lui reprochent également le peu de mondanité de sa langue, et la trop grande fréquence des trivialités ou des malpropretés.

Ses amis n'avaient pas manqué, dès ses débuts en littérature, de lui signaler ces défauts. « Les plus grands hommes, lui écrivait en 1839 Karl Bitzius, n'ont pas dédaigné de présenter les produits de leur esprit sous une forme soigneusement travaillée; si tu fais le contraire, on peut croire, avec beaucoup d'apparence, à de la présomption et à de la négligence de ta part à l'égard de ton public ». (3).

Et le pasteur se rend bien compte de ce qui lui manque. « Qu'en ce qui concerne tout particulièrement la forme, j'offre de grandes défectuosités, je le sais bien; je n'ai nullement été formé au métier d'auteur; je suis entraîné par mon sujet, emporté dans un tel tourbillon qu'il ne m'est plus guère possible de modifier ce que j'ai écrit. Aussi m'est-il trop difficile d'aplanir, d'économiser la matière et les mots... » (4).

(1) *J. Gotthelf : Au village. Nouvelles suisses traduites par* Max Buchon. Préface. V-XII.

(2) Rudolf Heym. Cité par Brockhaus, loc. cit. p. 23.

(3) *Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Werke J. Gotthelfs.* Bern, Schmid et Francke, 1898-1901. p. 66.

(4) Ibid. p. 68.

Il était bien rare, en effet, nous dit un de ses biographes, qu'il limât ses écrit. Jamais il ne changeait la marche d'un récit une fois commencé. Ses œuvres naissaient d'un seul jet; au début, il arrivait à l'auteur de ne pas savoir comment elles finiraient, et parfois, il était le premier surpris de la conclusion. L'interrogeait-on à ce sujet, il avait coutume de répondre: « Je vais où je suis mené, mais le but, je l'ignore » (1). Dans une autre lettre à Karl Bitzius, il fait les mêmes aveux : « ... L'habileté technique, qui discerne les hors-d'œuvre et polit l'ensemble, me fait absolument défaut, j'ai deux fois parcouru le tout et biffé 100 pages au moins. Certainement, ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué. Mais il faut être miséricordieux pour moi. Je suis tout de suite, comme un lourdaud, tombé au beau milieu des livres, pendant que la plupart des autres écrivains pouvaient s'essayer à de moindres travaux; mais nous n'avons pas de vie littéraire, j'ai vécu en dehors de toutes relations littéraires, aucune main ne s'est tendue pour me hisser, pour m'entraîner. Aussi, toutes mes qualités, je ne les dois qu'à la Nature, et si je réussis à produire quelque chose d'artistique, c'est par instinct » (2).

Cela est vrai. Il ne faut pas chercher dans Gotthelf ces qualités de style, qu'on admire par exemple chez un autre écrivain remarquable de la Suisse allemande, Gottfried Keller. Né tardivement à la littérature, sans avoir pu dès sa jeunesse, comme c'est d'ordinaire le cas pour les auteurs de profession, faire l'apprentissage de son métier, il devait forcément manquer un peu de cette habileté technique, de ce tour de main indispensable à l'homme de lettre, qui ne s'acquièrent qu'à la longue, et tout son génie n'a pu que dans une certaine mesure y suppléer.

Il semble bien d'ailleurs — phénomène assez rare dans l'histoire littéraire — que le peintre si original de la vie bernoise n'ait guère été influencé par les ouvrages de ses devanciers ou de ses contemporains. Sans doute, comme le fait remarquer Bartels, à l'Académie de Berne, il a étudié les philosophes populaires, Engel et Fries; en compagnie de ses condisciples d'Université, il a joué des drames de Schiller, de Körner; il est probable qu'il n'ignora pas les écrits populaires de la littérature suisse, « *le ménage d'un paysan philosophe* » (1761) de Johann Kaspar Hirzel, de Zurich, et « *Léonard et Gertrude* » de Pestalozzi (1781). Peut-être a-t-il lu également la *biographie* de Jung-Stilling, les ouvrages de Hebel et de Möser, peut-être bien aussi ceux de son compatriote Ulrich Hegner, et le « *Goldmacherdorf* », d'Henri Zschokke (3). Mais ce sont là de ces lectures qu'un homme cultivé, qu'un pasteur suisse a faites, a dû faire, sans que pour cela il puisse être sérieusement question d'y rechercher les sources des romans de Gotthelf. On pourrait admettre à la rigueur une influence

(1) *Leben* 1877, p. 26.
(2) *Beiträge*, p. 69. Voir encore MANUEL, p. 219 s.
(3) BARTELS, loc. cit., p. 13 s.

lointaine et indirecte de Walter Scott sur notre pasteur. C'est en 1815 que parurent en Allemagne les premières traductions de l'illustre Ecossais; de 1820 à 1830, celui-ci jouit dans ce pays d'une faveur extraordinaire, il éveilla chez la plupart des écrivains du siècle l'amour de la fiction, et orienta le roman, et même l'histoire, dans de nouvelles voies (1). Or, nous savons que Gotthelf aimait beaucoup Walter Scott (2), et il peut se faire que l'auteur d'Uli ait appris dans « *Waverley* », « *Guy Mannering* » ou « *l'Antiquaire* » le grand art de peindre avec vérité les caractères et les mœurs et d'intéresser le peuple. En tout cas, quel meilleur modèle aurait-il choisi? Walter Scott n'étudia-t-il pas de préférence la vie et le caractère humains dans les classes inférieures de sa patrie, chez les paysans, les fermiers? ne découvrit-il pas la nouvelle villageoise bien avant les George Sand et les Auerbach? (3). Quant à ce qui concerne la période de son activité littéraire, Bitzius courut d'autant moins le risque de subir une influence quelconque, que ses multiples et obsédantes occupations ne lui laissaient guère de loisirs pour faire des lectures. Il lui fallait vaquer aux devoirs de son ministère pastoral, et représentons-nous qu'ils étaient nombreux et lourds dans une paroisse aussi étendue que celle de Lützelflüh. La composition de tous ces romans, de tous ces contes et récits villageois qui constituent une œuvre considérable, lui demandait beaucoup de temps ; Gotthelf avec cela collaborait à des journaux, à des revues, publiait des almanachs; puis il y avait l'éducation des enfants à surveiller, des devoirs d'hospitalité à remplir, de jour en jour plus absorbants, au fur et à mesure que croissait la réputation de l'écrivain. Si l'on veut bien réfléchir à toutes ces choses, on comprendra qu'au presbytère de Lützelflüh les heures réservées à la lecture ne pouvaient être très nombreuses.

Le biographe, après avoir recherché les raisons qui poussèrent Bitzius à écrire, finit par constater chez le pasteur un manque absolu d'impulsion poétique (4). Bitzius était né homme d'action; le rêve de sa jeunesse avait été d'agir pour le bien de son peuple; il avait cru d'abord qu'il pourrait réaliser ce rêve au moyen de la parole; mais la nature ne l'avait pas favorisé sous ce rapport : elle ne lui avait pas départi les dons qui font le grand orateur, l'entraîneur de foules; en lui bouillonnait une énergie qui, ne trouvant pas à s'employer dans les limites étroites d'une église de campagne, fit un beau jour éruption, ainsi qu'un lac crève ses digues. N'ayant pu par le verbe produire sur les masses tout l'effet qu'il voulait, Bitzius eut recours au livre; il se fit écrivain, non pour conquérir de la gloire, mais pour moraliser son peuple. N'oublions pas, d'ailleurs, que la tendance pédagogique est particulière à la littérature suisse, qu'on la retrouve aussi

(1) *Der deutsche Roman des 19. Jahrh.*, von H. Mielke. Berlin 1898, p. 181 s.
(2) Manuel, p. 26.
(3) H. Mielke, loc. cit.
(4) Voir Bartels, p. 7 ss.

bien dans les nouvelles de G. Keller que dans les récits de Pestalozzi. Bitzius possédait au plus haut point ce que nous appelons le sens social ; il fut bien plutôt prédicateur qu'écrivain. Il voyait dans la littérature un moyen, non une fin; pratique avant tout, il s'efforça de faire œuvre utile, et ne se soucia guère d'être un styliste. Au lieu de se perdre dans les nuages des rêves, il demeura toujours sur le terrain des faits, et comme le dit fort bien Bartels : « L'idée que nous nous faisons du « Poète » ne convient pas du tout à Gotthelf : il était absolument lié aux phénomènes de la vie réelle et s'efforçait de les transformer. La composition littéraire ainsi comprise suppose chez un auteur une connaissance très approfondie des circonstances sur lesquelles on veut agir. Cette connaissance ne peut s'acquérir qu'avec l'aide d'une force d'intuition considérable, mais, même en ce cas, elle ne s'acquiert pas en un tour de main, et en outre, elle ne prend de valeur que quand l'esprit a toute sa maturité; ainsi s'explique, comme déjà Manuel nous l'expose longuement, le début tardif de Gotthelf dans la littérature, de même que toute l'impétuosité de ce début, pour mieux dire de la production elle-même, laquelle offre toujours le caractère de l'action ». (1).

Pour Gotthelf écrire c'était agir. Ecrivain social d'abord et avant tout, poète par surcroît, l'esthétique ne le préoccupait que fort peu. Lui reprocher, comme beaucoup l'ont fait, son manque de culture artistique, c'est ne pas le comprendre. Homme d'action, il devait, étant forcé d'écrire, demeurer un naturaliste, dans le vieux sens du mot, comme le fait remarquer Bartels avec justesse (2). Et le même critique consacre tout son volume à nous prouver que Bitzius fut également un naturaliste dans l'acception moderne du terme; il affirme que le « *Miroir des Paysans* » marque une date importante dans l'histoire de la littérature; avec cet ouvrage commence une nouvelle période de la peinture du peuple; il parut deux ans avant le « *Münchhausen* » d'Immermann, et peignit avec une fidélité impitoyable la vie paysanne, la considérant comme un monde en soi, ce qu'Immermann n'avait pas osé faire.

Le « *Miroir des Paysans* », qu'on ne s'y trompe pas, « ce n'est ni plus ni moins que l'entrée en scène du naturalisme dans la littérature, c'est-à-dire de cette tendance artistique qui vise à ne rien cacher, à ne rien dénaturer, à ne pas composer, à ne pas transfigurer ni embellir, bref, qui veut rendre, non pas la poésie des choses, mais bien les choses elles-mêmes, exactement comme elles sont (3). Or, Gotthelf, de l'avis de Bartels, peut se vanter, quoiqu'on prétende souvent que ce n'est pas possible, d'avoir reproduit dans ses œuvres la réalité. C'est qu'il se trouvait placé dans les meilleures conditions du monde, alors que ce ne fut pas le cas pour la

(1) Bartels, loc. cit. p. 12.
(2) Ibid., p. 8.
(3) Ibid., p. 14.

plupart des écrivains soi-disant naturalistes. Nous savons comment s'écoulèrent les années d'enfance et d'adolescence de Bitzius; à Utzenstorf, il vécut au milieu des paysans; mis de bonne heure par son père au courant de l'économie agricole, il apprit comme un campagnard à travailler la terre, à manier la bêche et le hoyau, à soigner les chevaux et les vaches; peu à peu il s'initia à tous les secrets d'une exploitation rurale. Il prenait ses ébats avec les enfants du village; avec eux il courait à travers les bois et les champs, se familiarisant avec les gens et les bêtes.

Et toute sa vie il la passa parmi le peuple; pasteur de campagne, il vécut réellement avec le peuple, alors que les naturalistes d'école sont gens cultivés qui, trop conscients de leur culture, condescendent bien parfois à entrer en contact avec le peuple, mais, ne pouvant l'étudier que d'une façon superficielle, sont condamnés à ignorer toujours certains secrets, certaines aspirations mystérieuses d'âmes si différentes de leur âme citadine. Ah! certes, il les connaissait bien, Gotthelf, ses paysans de l'Emmenthal ! Son ministère lui permettait de plonger plus profondément que quiconque dans le secret des cœurs. Par sa bonhomie et sa rondeur, il avait su capter la confiance de ses ouailles. Familièrement il s'asseyait à leur foyer, s'entretenait des choses du ménage avec la maîtresse de maison, parlait d'agriculture au mari; au temps des labours ou des semailles, il s'arrêtait au bord du champ, pour faire un brin de causette avec les travailleurs dont il savait comprendre les idées, dont il partageait les préoccupations; au besoin même, il leur donnait un conseil toujours écouté avec respect. Dans son cabinet de travail, il recueillait les confidences des aïeules, écoutait patiemment les lamentations des affligés. Partout, l'œil au guet, l'oreille attentive, il étudiait, observait, amassait, fourmi laborieuse,, des trésors de faits (1). Reithard, racontant la vie de Bitzius, nous le montre se mêlant sans façon au peuple des campagnes, indifférent aux conditions sociales. « On voyait le pasteur de Lützelflüh, sans s'inquiéter des convenances, mais aussi sans jamais se commettre, vider joyeusement à l'auberge de nombreuses chopes au milieu des paysans, et prendre un vif intérêt aux conversations sur le ménage et l'économie rurale, les affaires de la commune et la politique... » (2). En matière d'agriculture, répétons-le, il est compétent comme un agriculteur. Qu'on lise par exemple dans « *Käthi* » les détails qu'il donne sur les différentes sortes de pommes de terre, leur floraison, leurs maladies, les soins dont il faut entourer les précieux tubercules (3). Qu'on lise également « *La fromagerie de la Vehfreude* », et l'on sera surpris des connaissances techniques de l'auteur : la préparation du fromage de gruyère, tout ce qui touche aux vaches, à leur

(1) *Leben* 1877, p. 28.
(2) HUNZIKER, loc. cit. p. 85.
(3) *Käthi la grand'mère*, p. 164 s. (J. Gotthelf. Volksausgabe seiner Werke im Urtext. Bern, Schmid et Francke, 1900. T. X.)

nourriture, au lait, n'offre plus de secrets pour lui. Si bien même que certaines personnes, paraît-il, lui reprochèrent d'avoir, par d'intempestives révélations, porté un sensible préjudice au commerce du pays (1). Quant aux affaires du ménage, il les connaissait dans leurs moindres détails et, en matière de cuisine, il aurait rendu des points à plus d'une paysanne ; et cela même n'est pas sans agacer un peu Gottfried Keller : celui-ci en effet, dans un de ses articles consacré à « *Esprit du temps et esprit bernois* », reproche à Gotthelf ses trop fréquents bavardages culinaires, ses histoires de garde-manger; il lui fait un crime d'étaler sa science des pots de lait, des toits à porcs et des poulaillers, et d'essayer ainsi, par une habile flatterie, de conquérir les bonnes grâces des ménagères, pour leur inculquer en douceur ses idées religieuses et politiques (2). Keller, en prêtant à son illustre devancier de semblables intentions, se montrait quelque peu injuste; mais au fond ses critiques ne font que confirmer ce que nous avançons; un écrivain qui connaît aussi bien que Gotthelf les dessous de la vie paysanne et les secrets du ménage, et sait nous faire entendre les mille bruits confus de la ferme, « depuis l'intarissable babil de la fermière jusqu'aux grognements des porcs » (3), est un vrai réaliste. « Car il avait, dit Bartels, vécu près de quarante ans au milieu des hommes et des circonstances qu'il peignait, et il avait (à son insu) non seulement la puissance d'intuition du poète, mais encore le sens pratique du politique social qui ne pouvait courir le risque de s'égarer sur la justesse et la portée de sa peinture. On peut affirmer avec quelque assurance que, de tous les écrivains populaires, c'est Gotthelf qui a le mieux connu le peuple... » (4).

Un critique a fait, à propos de Keller, cette remarque : « le goût réaliste est un des traits du caractère national, tel que les mœurs démocratiques ont contribué à le façonner. Il y a, en effet, affinité, harmonie préétablie, entre la démocratie et le réalisme; tant par les peintures matérielles que par le choix des personnages, il reflète la vie populaire, comme le genre classique exprimait autrefois l'urbanité d'une aristocratie de salon » (5). Et il rapproche Gotthelf de Pestalozzi; ce dernier écrivit également pour l'éducation du peuple des romans villageois, mais entre les deux écrivains populaires il y a des différences notables. « Sous l'influence des idées de Rousseau, Pestalozzi considérait les paysans comme des âmes nobles, accidentellement corrompues par une mauvaise éducation; Gotthelf, moins chimérique, avait observé leur grossièreté native et foncière ». C'est très exact. On pourrait peut-être ajouter ceci : Gotthelf était pas-

(1) Manuel, p. 133.
(2) G. Kellers *nachgel. Schriften.* Blätter für liter. Unterhaltung 1852. N° 47).
(3) *Revue des deux Mondes.* 1er Août 1851.
(4) Bartels, loc. cit. p. 15.
(5) *Revue des deux Mondes*, 15 Février 1885. *Gottfried Keller*, p. J. Bourdeau.

teur, c'est-à-dire ministre d'une religion fondée sur le dogme du péché originel. Aussi devait-il être plus que quiconque enclin à apercevoir surtout dans l'homme les faiblesses et les vices qui, depuis la chute d'Adam, sont inhérentes à sa nature. Bourdeau insiste lui aussi sur le réalisme de Bitzius. « Ce Bossuet champêtre, dit-il, s'adressant à des esprits à peine éveillés, ne tombe pas dans l'erreur des prédicants de village, qui déversent en flots d'éloquence sur leur auditoire la réfutation d'hérésies inconnues ou de dogmes incompréhensibles. Il captive, au contraire, l'attention de ses lecteurs, en plaçant sous leurs yeux les images, et sous leur nez les odeurs les plus propres à secouer leur engourdissement. Les valets de charrue et les filles de ferme qu'il met en scène, plantés entre des pots cassés et de vieux balais d'écurie, exhalent un vague parfum de fumier. Gotthelf pourrait prendre pour devise ce vers d'un poète réaliste de l'antiquité : *Hominem pagina sapit...* Notre page sent l'homme. La crudité de son langage fait penser à nos écrivains de l'école naturaliste; mais il en diffère absolument d'esprit et de tendance. Loin de chercher ses inspirations dans le matérialisme et le pessimisme, il ne flatte la bassesse du goût populaire que pour corriger les passions mauvaises, prêcher une morale pure et répandre le décalogue. Ses nouvelles sont autant de paraboles tirées, comme celles de l'Evangile, de la vie rustique... On peut rapprocher de son œuvre celle de B. Auerbach, le délicat conteur de la Forêt-Noire : Auerbach moralise également à sa façon; au lieu d'un verset de l'Evangile, c'est une proposition de Spinoza qui servirait d'épigraphe à chacune de ses œuvres. Dans ses procédés réalistes, G. Keller se rattache plus étroitement à J. Gotthelf, bien qu'il soit étranger à toute préoccupation religieuse ou métaphysique, car si l'auteur des « *Gens de Seldwyla* » est un moraliste, c'est à la façon des satiriques... » (1).

Et puisque nous parlons de Gottfried Keller, disons que, s'il a parfois été injuste envers son prédécesseur et a apprécié avec quelque sévérité ses idées religieuses ou politiques — les deux hommes n'étaient pas en effet dans le même camp — il a su pourtant, à l'occasion, merveilleusement caractériser l'œuvre accomplie par le pasteur de l'Emmenthal. Et il y avait quelque mérite à cela, puisque en littérature non plus ils ne pensaient pas de même, comprenant de façon différente leur rôle d'écrivain. Mais est-il possible de mieux rendre l'impression que Gotthelf fait sur ses lecteurs ? Ses romans, dit Keller, sont « une véritable friandise pour tout gourmet et tout vrai connaisseur de la vie populaire... D'un coup de sa pelle robuste et tranchante, il lève un pesant morceau de terre, le charge sur sa brouette littéraire, qu'il culbute à nos pieds avec un croustilleux gros mot. Alors il nous est permis de choisir, d'examiner à cœur joie. Voilà de la bonne terre de champ, du gazon, des fleurs et de la mauvaise herbe, de la bouse de vache et des pierres, de précieuses monnaies d'or enfouies et

(1) *Revue des deux Mondes*, 15 Février 1885. *Gottfried Keller*, p. J. Bourdeau.

de vieux souliers, des tessons et des os, tout cela apparaît au jour, pue et embaume, pêle-mêle, dans la paix et la concorde. Majestueusement, il édifie une ferme bernoise, avec tous ses magasins à provisions, avec la cuisine et le cellier et les tranquilles « Gaden » des filles; mais ce qu'il n'a garde d'oublier non plus, ce sont l'étable à cochons et les lieux d'aisance, et dans la « *Fromagerie* » en particulier, on parle tellement des fonctions animales de digestion et de sécrétion, que le lecteur trop délicat porte involontairement plus d'une fois son mouchoir à son nez... » (1). Dans un autre article, après avoir témoigné à B. Auerbach une sympathie visible, — à l'entendre, les récits de la Forêt Noire, véritables tableaux de genre à la Léopold Robert, si artistement travaillés, si achevés, sont « pour le peuple du pain blanc de jours de fête », — il constate qu' « il n'en est pas de même pour Gotthelf. Celui-ci possède la même intensité de talent, le sens de l'économie domestique et de la vie populaire; il aime surtout à pénétrer les conditions de la vie rustique; il est peut-être capable de descendre plus profondément encore dans la technique et la tactique de l'existence paysanne, qu'il reproduit avec la plus grande fidélité, avec toute la saleté du costume et du langage, semblable en cela à un Hollandais... » (2). Mais à côté de cela, quel manque absolu d'éducation esthétique ! Si Gotthelf comme pasteur, est au-dessus de son public, en tant qu'écrivain, il demeure enfoncé dans le peuple et semble travailler sans mesure ni réflexion. Comme on le voit, ce sont les habituels reproches, un peu trop mérités hélas ! Si le conteur zurichois y insiste, il n'oublie pas par contre les qualités de premier ordre de Bitzius. Il sait admirer en lui le peintre incomparable des paysans, le merveilleux psychologue qui analysa, comme nul ne l'avait fait avant lui, l'âme villageoise, impénétrable aux gens des villes.

« Chez lui, dit-il, on ne rencontre pas de figures vagues et sans caractère. Chaque personnage chez lui est à sa place et soutient bien son rôle jusqu'au bout. Gotthelf peut se faire gloire d'une extrême diversité, et l'on trouve dans ses œuvres des nuances tout à fait fines. Il sait établir une différence entre deux paysans rusés et cauteleux.... Ce sont surtout les femmes qu'il s'entend très bien à peindre. O les excellentes grosses vieilles paysannes qu'il nous représente, le recours de toute la contrée, bienveillantes et avisées ! De quelle amusante façon ces épouses confortables et pourtant finement organisées, savent, pour leur propre bien, mener leurs revêches maris par le bout du nez, c'est au point que le cœur vous en rit, et qu'on se souhaite à soi-même d'être placé sous leur tutelle prévoyante ! Et comme les jeunes filles et les jeunes femmes sont bien dessinées ! La meilleure preuve, c'est que soi-même on en tombe toujours amoureux aussi, ou que, du moins, pour parler le langage de Gotthelf, on se trouve

(1) G. Keller. *Nachgel. Schrift.* p. 121-123. [Art. II (1851). Blätter für lit. Unterhaltung. 1851. Nos 76-77.]
(2) Ibid. p. 93. [Blätter für lit. Unterh. 1849. Nos 302-305.]

« sauwohl » en leur compagnie. Leurs amours sont retracées avec infiniment de finesse et de maestria... » (1).

Saitschik, un autre critique pénétrant de Bitzius, reconnaît également chez lui ces qualités géniales qui font le poète épique, l'art entr'autres d'obtenir de puissants effets avec les moyens les plus simples. « Si Gotthelf, de propos délibéré, ne fût pas resté fidèle à des grossièretés esthétiques, s'il eût assujetti son imagination aux règles de l'art, il occuperait sans nul doute sa place parmi les plus grands poètes épiques... Gotthelf est le sain enfant de la Nature, dans la tête de qui les choses se reflètent telles qu'elles sont, sans subir la moindre réfraction. Son imagination est ouverte aux impressions de la vie, elle recueille tout à la fois, sans effort ni fatigue. La puissance de celle-ci ne consiste pas à embrasser les choses dans leur ensemble, à les pénétrer profondément, ni à les élaborer, mais bien à les rendre d'une façon simple et naturelle. Cette simplicité des moyens de représentation, que nous rencontrons dans les œuvres de Gotthelf, n'a pas été égalée jusqu'ici. Ce sont des métaphores simples, des allégories simples qui, par elles-mêmes, ne sont d'aucun effet poétique, mais, qui, rattachées les unes aux autres, exercent, par leur connexité, une puissante influence sur notre imagination. Gotthelf ne peint pas, il raconte, souvent il fatigue par les séries de détails à n'en plus finir, qu'il entasse les uns sur les autres, c'est de la description, nous n'avons pas encore d'image claire de l'ensemble, mais le voilà qui, à l'improviste, dessine d'une main hardie une figure plastique, un bout de paysage, et le Tout s'anime, revêt un éclat poétique, la foule de détails entassés acquiert de la cohésion, le récit prend étroitement contact avec la peinture et s'unit à elle pour une nouvelle vie poétique. Insensiblement surgissent du récit des figures humaines; vivants, ils se dressent devant nous, tous ces paysans, toutes ces paysannes, nettement découpés, logiquement développés de l'ensemble, agissant avec une nécessité psychologique, comme les héros des drames shakspeariens... » (2). Gotthelf est un grand peintre de caractères, il a créé une foule de personnages que nous ne pouvons plus oublier, et pourtant sa palette n'est guère riche. « Sa caractéristique ne repose pas sur des contrastes pittoresques, il a à sa disposition un très maigre coloris, il peint surtout avec les moyens de la description. Il ne concentre pas les traits essentiels, à l'avance il ne sait pas ce qui est essentiel et ce qui n'est pas essentiel, il crée de façon tout aussi immédiate que l'épopée populaire... » (3). Chez lui, pas de ces raccourcis saisissants, pas de ces larges et vigoureux coups de pinceau que l'on admire chez d'autres poètes. Pour camper ses figures d'une intensité de vie si extraordinaire, il procède à la manière des pointillistes. « Ce qu'il y a de grandiose dans le talent de

(1) G. Keller. *Nachgel. Schrift.* p. 117 s.
(2) Saitschik, loc. cit., p. 6 et 7.
(3) Ibid. p. 9.

Gotthelf réside précisément en ceci : par l'application insensible des touches une à une, il parvient à façonner des personnages typiques, qui se dressent si vivants devant nous que nous nous figurons tenir une conversation avec eux, et qu'ils se gravent dans notre mémoire avec une force extraordinaire... » (1). Car ces personnages, ce ne sont pas de vaines abstractions, des êtres conventionnels. « Il ignore toute personnification de vices et de vertus; ce qu'il nous représente, ce sont des hommes de chair et de sang, des créatures humaines complètes, avec toutes leurs qualités marquantes, avec leurs inclinations et leurs désirs, avec leur sensibilité et leur vouloir, si solidement articulées qu'il n'est pas possible de remarquer l'absence d'une seule pièce dans les caractères qu'il construit; il dessine fortement les contours, qui sont plastiques, sans vouloir l'être » (2).

Il est vrai que les héros de ses récits ne sont pas des êtres bien compliqués, et l'on pourrait craindre que l'auteur, n'ayant à peindre toujours que les mêmes paysans, simples et frustes, ne courût le risque de se répéter, d'ennuyer le lecteur par une trop grande uniformité. Mais qu'on se rassure ! « On pourrait peut-être se demander, dit Saitschik, étudiant le caractère d'Uli, quelle personnalité intéressante peut bien constituer un semblable paysan bourru, quelle variété on peut arriver à découvrir dans une vie si monotone ? Il a l'œil à la vache, fait boire le cheval, va aux champs, voit parfois des fantômes, a des rêves, se rend deux fois l'an au prêche, prend part à un jeu patriotique, se chamaille avec des camarades; que peut avoir d'empoignant la peinture d'une existence de ce genre?...» (3). Une petite nouvelle, pensera-t-on, suffira amplement à nous montrer tout cela. « Et maintenant arrive Gotthelf qui n'en a jamais assez à raconter sur cette vie; il tient là-dessus des journaux d'une méticuleuse prolixité, donne du relief à cette monotonie qu'il transforme en une étonnante diversité, il parcourt en entier dix années et plus de l'existence de ces gens simples, les détaille successivement, avec un luxe inépuisable de traits qu'il déverse comme d'une corne d'abondance... » (4). Gotthelf est un observateur pénétrant; chez lui le sens de la vision est aussi développé que chez un peintre, il a la mémoire sûre, mais c'est surtout un merveilleux psychologue. Aussi tous ces robustes gars de l'Emmenthal, ces filles délurées, ces paysans madrés, nous les connaissons, grâce à lui, comme si nous avions longtemps vécu avec eux. Il sait nous faire voir les différences qui existent entre ces lourdauds des campagnes bernoises. « C'est cette espèce d'hommes, robuste et massive, que Gotthelf nous présente dans une série inépuisable de caractères. Ses récits nous dévoilent tout un monde en petit, nous voyons les mobiles qui gouvernent ces hommes, les idées et les sentiments

---

(1) Saitschik, loc. cit., p. 8.
(2) Ibid., p. 8.
(3) Ibid., p. 12.
(4) Ibid., p. 12 s.

qui constituent le principal fondement de leurs actes, comment l'individu et son milieu réagissent l'un sur l'autre... » (1). Mais, répétons-le, ce qui manque le plus à Gotthelf, c'est le grand art de dire beaucoup en peu de mots; dans ses œuvres, souvent trop longues de moitié, il y a bien des digressions, bien des superfluités fastidieuses. Aussi l'écrivain réussit-il mieux à peindre les personnages secondaires que les personnages principaux, en général caractérisés par une trop grande abondance de détails minutieux. Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'il arrive de cette manière à produire des effets puissants. « Il expose en détail des particularités avec une méticuleuse exactitude, décrit plus qu'il ne montre, rapporte plus qu'il ne peint.... Qu'il nous parle de la vache à l'étable et du fromage dans la fromagerie, ou qu'il retrace des émotions et des états d'âme, il est tout aussi prolixe. Son imagination puissante s'égare dans une prose de compte-rendu, elle cesse de devenir intuitive, et produit un effet fatigant, elle commence à faire appel à notre mémoire et non plus à notre œil intérieur. Mais tout à coup jaillit un vif éclair, qui, d'un jet de clarté électrique, illumine cette prose, le fumier et le champ, les vaches et les vachers, la ferme et l'auberge; et nous avons devant nous de la vraie poésie, profonde et calme, traduite en des tableaux puissants et saisissants... » (2).

Dans ce procédé qui consiste à accumuler les détails, à les mettre sur le même plan, sans se soucier d'y faire un choix, ni d'en graduer l'importance, il est impossible ne ne pas reconnaître la méthode des écrivains réalistes; Gotthelf l'emploie inconsciemment, soit; mais il est réaliste, on ne saurait le nier. C'est du reste l'opinion de Saitschik : « Gotthelf, dit-il, est un réaliste de la plus belle eau. Il dépeint la vie de ses paysans avec cette vérité crue qui ne recule pas devant les fonctions naturelles les plus intimes, il parle sans détour, toutes les fois qu'il met sur le tapis la question des mœurs corrompues, et il ne nomme que trop souvent les choses par leur trop vrai nom... » (3).

A. Bartels, de son côté, consacre tout un volume à démontrer que les récits villageois de Gotthelf ressemblent en bien des points aux romans de Zola ou de G. Hauptmann. Personne, prétend-il, n'a jusqu'ici compris l'importance de Gotthelf, dans l'histoire littéraire. « Bitzius est un phénomène dont les charcutiers de la littérature — que ce soient des professeurs de littérature ou des rédacteurs de feuilletons, ou de spirituelles dames — n'ont jamais su tirer grand'chose; aussi l'ont-ils fourré dans la classe des écrivains populaires qu'au point de vue esthétique on daigne à peine prendre en considération » (4). Pour lui Gotthelf est, aussi bien que le Français Balzac, le père du Naturalisme, non seulement allemand, mais euro-

(1) Saitschik, loc. cit., p. 19.
(2) Ibid. p. 3 s.
(3) Ibid. p. 8.
(4) Bartels, loc. cit. p. 1.

péen » (1), et affirme que l'on rencontre déjà dans ses ouvrages, non pas à l'état embryonnaire, mais plus ou moins développés, certains éléments caractéristiques, certaines tendances du roman ou du drame moderne, en France, en Russie, en Allemagne et dans les pays scandinaves. « On peut trouver chez Gotthelf, non seulement le naturalisme dogmatique de Zola qui poursuit des fins morales déterminées, mais encore le naturalisme naturel des grands écrivains russes qui introduit dans les œuvres littéraires ce que nous appelons le « goût de terroir »; les tendances politiques des (premiers) drames d'Ibsen, ses hommes de parti, un tantinet caricaturés, font tout aussi peu défaut chez Gotthelf que l'esprit social des Allemands modernes, lequel s'est jeté avec une prédilection toute particulière sur les tableaux de la vie des pauvres gens... » (2). Puis Bartels passe en revue les ouvrages marquants du pasteur, et chacun d'eux lui fournit des arguments nouveaux à l'appui de la thèse qu'il soutient. Il examine d'abord le « *Miroir des paysans* », cette poignante autobiographie, qui nous donne à un si haut point l'impression de la plus parfaite objectivité et surprit assez désagréablement les contemporains de l'auteur par la brutalité des peintures et le mordant du dessin (3). N'est-ce pas là du naturalisme? Mais cette dénomination de roman naturaliste, le « *Maître d'école* » la mérite à plus juste titre. Qu'est-ce autre chose en effet que la peinture de l'homme professionnel, du « milieu » où il vit et dont il dépend, de leurs réactions réciproques? Et tout cela n'est-il pas conforme à la doctrine d'un Zola? (4).

Qu'y a-t-il également de plus naturaliste que le petit récit : « *Comment cinq jeunes filles périssent lamentablement dans l'eau-de-vie ?* » « *L'Assommoir* » du romancier français renferme-t-il de plus sombres peintures des bas-fonds sociaux ? Tolstoï dans « *la Puissance des ténèbres* », G. Hauptmann dans : « *Avant le lever du Soleil* », sont, de l'avis de Bartels, bien inférieurs à Gotthelf. Gotthelf, dans cette œuvre, se rapproche considérablement du naturalisme moderne, « du naturalisme criard » qui a une prédilection pour les créatures déchues, pour les situations désespérées, voire même horribles » (5). Il convient néanmoins d'apporter quelques atténuations; il y a tout de même des différences notables, et le critique les signale, entre Gotthelf et les écrivains de l'école de Zola. Il n'a pas, comme ces derniers, un penchant maladif à narrer d'horrifiantes histoires de la vie réelle. Ecrivain social, Bitzius, voulant combattre l'ivrognerie, peint sans ménagement les ravages exercés par ce fléau, mais il n'accumule pas à plaisir les traits horribles, les détails répugnants, il se borne à dire le nécessaire (6). « *Dursli le buveur d'eau-de-vie* » est un ou-

(1) Bartels, loc. cit., p. 3.
(2) Ibid., p. 4 s.
(3) Ibid., p. 20 s.
(4) Ibid., p. 23 s.
(5-6) Ibid., p. 26 s.

vrage du même genre, et, à ce propos, Bartels note que le cauchemar de l'alcoolique est bien dans le même ton que l' « *Annele* » de G. Hauptmann (1). Dans « *Uli le valet* »,Gotthelf se montre tout aussi naturaliste que dans ses romans antérieurs; qu'est-ce que cet Uli en effet ? Ce n'est rien moins qu'un personnage idéal; doué d'une intelligence, d'une force de volonté très ordinaires, ce valet est un représentant on ne peut plus vulgaire de l'humanité; ce n'est qu'au prix d'un pénible apprentissage qu'il parvient enfin à s'élever au-dessus de son humble condition. Et Gotthelf, en vrai naturaliste, se garde bien de faire violence à la marche habituelle des événements humains; il méprise ces bonnets magiques dont abusent certains romanciers, moins soucieux que lui de la vérité, lorsqu'ils veulent conduire au bonheur leurs héros. Les scènes réalistes ne manquent pas dans ce récit; mentionnons, prise au hasard entre tant d'autres, la scène où les deux servantes jalouses en viennent aux mains, et cette lutte épique qui se termine par une chute lamentable dans la fosse à purin; et nous ne parlons pas des nombreux épisodes empruntés à la vie des champs, épisodes qu'imprègne une charmante poésie naturelle. Remarquons entre parenthèses avec Bartels que le naturalisme de Gotthelf n'a jamais cette sombre teinte pessimiste, si fréquente chez les romanciers modernes (2). Voici maintenant « *l'Ame et l'argent* », où se rencontre ce caractère, tracé d'une façon étonnante, du Dorgrütbauer, incarnation inoubliable de l'égoïsme, de la rapacité paysanne. L'œuvre est écourtée et manque de conclusion, mais c'est encore là une ressemblance avec les procédés naturalistes. Dans « *Anne Bäbi Jowäger* », Gotthelf nous dessine dans toute sa vérité le type de la paysanne bernoise, et même de la paysanne en général; et que dire de ce Hansli, son mari, de son fils Jakob, de Sami le valet et de Mädi la servante ? Peut-on camper sur leurs pieds des personnages plus vrais et plus vivants ?

Et Meyeli, l'aimable fillette, pauvre et timide, n'est-elle pas prise sur le vif ? (3).

Chemin faisant, Bartels défend l'écrivain bernois contre les attaques de Gottfried Keller; sans doute Gotthelf a trop négligé la forme; à ses romans il manque trop souvent le fini artistique; mais Gotthelf est un naturaliste naturel, tandis que les romanciers de l'école de Zola pourraient s'appeler plutôt des naturalistes artificiels (4). Puis il continue son examen; il montre tout ce qu'ont de naturaliste, dans « *la Banqueroute* », cette sombre peinture sociale, et les minutieuses descriptions d'une vente à l'encan, et les mille détails d'inventaire qui encombrent de longs chapitres, remplis d'épisodes pathétiques ou comiques, et les séances de conseil munici-

(1) Bartels, loc. cit., p. 38.
(2) Ibid., p. 39 s.
(3) Ibid., p. 88 s.
(4) Ibid., p. 100 s.

pal, etc., etc... (1). Et après avoir signalé l'importance de « *Jakob le compagnon* », de « *Käthi la grand'mère* », deux ouvrages dirigés contre les doctrines socialistes, il passe rapidement sur « *Uli le fermier* », suite un peu inférieure d' « *Uli le valet* », et en vient à la « *Fromagerie de la Vehfreude* », tableau frappant de la vie d'association dans une commune villageoise. Ce grand récit, qui fait songer à « *la Terre* » de Zola — bien que l'impression finale qu'il laisse au lecteur soit moins triste — est d'un réalisme tel que G. Keller s'en est trouvé choqué. Nous avons enregistré plus haut le jugement très sévère qu'il a porté sur l'œuvre. Manuel déjà en avait blâmé les couleurs un peu crues, et d'autres se sont plaints d'y rencontrer « trop de crotte et de puanteur ». Il n'en est pas moins vrai que « *la Fromagerie* » est extrêmement curieuse, car elle nous retrace avec une singulière exactitude l'histoire naturelle du Village. A côté de fraîches idylles comme les relations amoureuses de Félix et d'Anneli, on y trouve une abondance de détails techniques concernant la préparation des fromages, bien propre à réjouir le cœur d'un naturaliste moderne. Là encore le pasteur de Lützelflüh a été un précurseur, c'est incontestable (2).

Nous ne suivrons pas Bartels plus loin, lorsqu'il énumère les œuvres ultérieures de Gotthelf. Dans quelques-uns de ces petits récits, nouvelles ou tableaux empruntés à la vie bernoise, que notre fécond romancier villageois lançait aux quatre vents, le critique allemand note de temps à autre un trait naturaliste; ce naturalisme consiste parfois dans le choix du sujet, parfois dans certains détails d'exécution. Mais la thèse, soutenue par A. Bartels, ne nous semble plus avoir besoin d'arguments nouveaux à son appui ; nous conclurons donc, nous aussi, que Gotthelf possède toutes les qualités distinctives des écrivains naturalistes à partir de Zola. Chez lui on trouve « la peinture exacte du « Milieu », de l'activité professionnelle, l'intrépidité en face de ce qui est laid, et même grossier et repoussant, le mépris de la composition artistique, la tendance sociale ». (3).

Si notre intention était d'étudier d'une façon plus approfondie le naturalisme de Gotthelf, nous ne manquerions pas d'insister sur les différences notables qui existent cependant entre le pasteur de Lützelflüh et les modernes partisans des doctrines de Zola. Et d'abord il est bien certain que notre romancier a fait du naturalisme un peu sans le savoir, ainsi que Monsieur Jourdain faisait de la prose. Il ne s'efforçait nullement, comme plus tard Zola, d'appliquer avec rigueur une méthode ; il est trop évident qu'il n'eut aucune des prétentions scientifiques du romancier français, lequel voudrait que l'observateur se doublât d'un expérimentateur. « L'observateur... donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de

---

(1) BARTELS, loc. cit., p. 101.
(2) Ibid., p. 138 s.
(3) Ibid., p. 216.

départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude... » (1). Il ne songe guère à prendre le titre pompeux de « juge d'instruction des hommes et de leurs passions » (2). S'il a, comme Balzac, étudié des tempéraments, peint fidèlement des milieux, amassé lui aussi sa petite provision de documents humains, il ne se qualifie pas comme lui de « docteur ès-sciences sociales » (3). Sans doute, il a réuni un certain nombre des qualités que Zola exige du romancier naturaliste, il n'a que rarement fait résider l'intérêt de ses récits « dans l'ingéniosité d'une fable bien inventée et développée selon certaines règles ». « Au lieu d'imaginer une aventure, de la compliquer, de ménager des coups de théâtre qui, de scène en scène, la conduisent à une conclusion finale », il lui est arrivé le plus souvent de prendre « simplement dans la vie l'histoire d'un être ou d'un groupe d'êtres », dont il a enregistré les actes fidèlement ». Presque toujours ses romans répondent à l'idéal cher à notre compatriote. « L'œuvre devient un procès-verbal, rien de plus; elle n'a que le mérite de l'observation exacte, de la pénétration plus ou moins profonde de l'analyse, de l'enchaînement logique des faits. Même parfois ce n'est pas une existence entière, avec un commencement et une fin, que l'on relate; c'est uniquement un lambeau d'existence, quelques années de la vie d'un homme ou d'une femme, une seule page d'histoire humaine, qui a tenté le romancier... » (4). Mais Gotthelf, pour être un bon naturaliste, manque un peu trop d'impersonnalité. Le roman naturaliste d'après Zola est « impersonnel, je veux dire que le romancier n'est plus qu'un greffier qui se défend de juger et de conclure. Le rôle strict d'un savant est d'exposer les faits, d'aller jusqu'au bout de l'analyse, sans se risquer dans la synthèse; les faits sont ceux-ci, l'expérience tentée dans de telles conditions donne de tels résultats; et il s'en tient là, parce que, s'il voulait s'avancer au delà des phénomènes, il entrerait dans l'hypothèse; ce seraient les probabilités, ce ne serait pas de la science. Eh bien ! le romancier doit également s'en tenir aux faits observés, à l'étude scrupuleuse de la nature, s'il ne veut pas s'égarer dans des conclusions menteuses. Il disparaît donc, il garde pour lui son émotion, il expose simplement ce qu'il a vu. Voilà la réalité; frissonnez ou riez devant elle, tirez-en une leçon quelconque, l'unique besogne de l'auteur a été de mettre sous vos yeux des documents vrais... L'intervention passionnée ou attendrie de l'écrivain rapetisse un roman, en brisant la netteté des

(1) E. ZOLA. *Le roman expérimental*. Paris 1880, p. 7.
(2) Ibid., p. 10.
(3) Ibid., p. 121. (Ibid. *Lettre à la Jeunesse*).
(4) Ibid., p. 123-124.

lignes, en introduisant un élément étranger aux faits, qui détruit leur valeur scientifique... » (1). Or, Gotthelf l'a plus d'une fois, hélas ! brisée, cette netteté des lignes; plus d'une fois, son intervention passionnée ou attendrie est intervenue, au risque de détruire la valeur scientifique de ses récits ! Sans doute, il a ce sens du réel que Zola reconnaît à Balzac et considère comme la qualité maîtresse du romancier (2); malheureusement on peut lui adresser le reproche — jadis c'était le plus bel éloge qu'on put faire à un écrivain — d'avoir de l'imagination (3). Il en a, certes, notre pasteur, et de la plus exubérante parfois ! Mais ce dont E. Zola lui aurait surtout fait grief, s'il l'avait connu, c'est d'être un spiritualiste chrétien. Nous savons que la philosophie positive a été la grande inspiratrice de l'art en France depuis 1851, et a donné naissance au naturalisme en littérature. Zola, entiché de science, de méthode expérimentale, n'a dans la bouche que les grands mots d'expérimentation, de déterminisme scientifique; de la psychologie, du moins dans le vieux sens du terme, il ne fait pas grand cas. « Nous continuons, dit-il, par nos observations et nos expériences la besogne du physiologiste... Nous faisons en quelque sorte de la psychologie scientifique, pour compléter la physiologie scientifique... En un mot, nous devons opérer sur les caractères, sur les passions, sur les faits humains et sociaux, comme le chimiste et le physicien opèrent sur les corps bruts, comme le physiologiste opère sur les corps vivants. Le déterminisme domine tout. C'est l'investigation scientifique, c'est le raisonnement expérimental qui combat une à une les hypothèses des idéalistes... ». (4). Nourri de la Philosophie positive d'Auguste Comte et de la Métaphysique positive de Vacherot, Zola ignore l'âme, l'antique psychologie, les croyances métaphysiques religieuses ; il croit que le roman doit s'efforcer de « posséder le mécanisme des phénomènes chez l'homme, montrer les rouages des manifestations intellectuelles et sensuelles telles que la physiologie nous les expliquera, sous l'influence de l'hérédité et des circonstances ambiantes, puis montrer l'homme vivant dans le milieu social qu'il a produit lui-même, qu'il modifie tous les jours, et au sein duquel il éprouve à son tour une transformation continue. Ainsi donc, nous nous appuyons sur la physiologie, nous prenons l'homme isolé des mains du physiologiste, pour continuer la solution du problème et résoudre scientifiquement la question de savoir comment se comportent les hommes, dès qu'ils sont en société... (5). Et il définira le roman expérimental « une formule scientifique ». Le roman pour lui « est l'étude des êtres et des choses soumis à l'observation et à l'analyse en dehors de

(1) E. Zola, loc. cit. p. 125 s.
(2) Ibid. p. 208-212.
(3) Ibid. p. 205.
(4) Ibid. p. 16 s.
(5) Ibid. p. 19 et 20.

toute idée préconçue d'absolu... ». Or, le spiritualisme, la conception chrétienne du monde, sont à la base des romans de notre pasteur, et Zola aurait dédaigneusement rangé A. Bitzius dans la classe de ces « écrivains idéalistes qui admettent des influences mystérieuses échappant à l'analyse, et restent dès lors dans l'inconnu en dehors des lois de la nature... » (1). Dans un article que nous avons déjà cité, Saint René Taillandier insiste de façon fort juste sur ce dualisme que l'on constate chez Gotthelf : réalisme cru des peintures, tendances idéalistes. « Parfois, hélas ! dit-il, la réalité l'enivre. Au lieu de dominer son sujet, il se laisse entraîner à l'aventure par les mille détails qui sollicitent son pinceau, mais sous les peintures les plus audacieusement vraies, dans ses tableaux que remplissent mille bruits confus, depuis l'intarissable babil de la fermière jusqu'aux grognements des porcs, il y a toujours une pensée morale, une ardente conviction chrétienne qui anime et transfigure l'ouvrage entier. D'un côté la réalité la plus franche, de l'autre le plus pur idéal. Pourquoi s'abandonne-t-il ainsi à une sorte de fougue joyeuse dans sa complète reproduction de la nature ? Parce qu'il sait de quelle lumière sereine son religieux enthousiasme va inonder sa toile... » (2).

On voit que Gotthelf diffère sur bien des points des modernes naturalistes. Mais peu nous importe que le pasteur de Lützelflüh soit ou non un naturaliste de la bonne école, un naturaliste selon les règles, les règles édictées par Zola. Il nous suffit que presque tous ses critiques s'accordent à reconnaître la grande objectivité de ses récits, la vérité, même souvent trop crue, de ses peintures, ainsi que la puissance de vie de ses personnages. Et c'est bien ce qu'ils ont fait, aussi bien les contemporains et amis de l'auteur que les historiens les plus récents de la littérature. Le 20 Février 1839, Wyss écrivait déjà à Gotthelf : « ... Je crois que tu as quelque chose de la *Camera obscura* de Daguerre, dans laquelle se fixent les plus intimes émotions du cœur — particulièrement du cœur féminin... » (3). Dans une lettre du 1er Mars 1839, Théodore Müller rendait hommage à la vérité de ses caractères : « Vos caractères ont le mérite de la vérité individuelle; ils sont taillés en plein dans la chair fraîche, non seulement du paysan de l'Emmenthal, mais en général du paysan bernois — autant que je le connaisse... » (4). Le médecin Fueter, l'ami auquel Gotthelf s'adressait fréquemment, lorsqu'il avait besoin de renseignements techniques, vante aussi le peintre scrupuleux de la réalité : « Ton talent, écrit-il, est éminemment objectif,... peut-être a-t-il pu se développer si bien, parce que, vivant à l'écart de l'arène littéraire moderne, tu n'as pas été exposé aux mêmes influences que la foule des écrivains actuels ; auto-

(1) E. ZOLA, loc. cit., p. 34.
(2) *Revue des deux Mondes*, 1er Août 1851.
(3) *Beiträge*, p. 59.
(4) Ibid. p. 62.

didacte littéraire, dirais-je volontiers, tu es resté primitif, naturel, objectif, original... » (1). La même constatation est faite par tous les critiques, par tous les historiens de la littérature qui ont eu à s'occuper de Bitzius. Que ce soit pour l'en blâmer ou pour lui en faire un mérite, tous signalent la franchise brutale de ses tableaux, la verdeur de ses expressions, le mordant du dessin; ce sont les expressions qui, par exemple, reviennent à chaque page sous la plume de Manuel, lorsqu'il apprécie les romans de Gotthelf (2). Reithard, dans la « *Schweizerzeitung* de 1843 (Nos 36-40-41), s'exprimait ainsi à propos du « *Miroir des Paysans* »: « Les maladies de l'époque actuelle et de l'époque de la Restauration ont trouvé ici un clinicien et un peintre à qui aucune tache de pourriture n'a échappé... A la base de ses peintures de l'activité sociale, il n'y a rien qui ne soit fondé sur les faits... » (3).

Dans une notice biographique, parue dans les « *Neue Alpenrosen* » (2e année 1849. III. VI), il fait de son ami le plus grand éloge : « J. Gotthelf — c'est notre conviction — est un des écrivains les plus géniaux de notre temps, et, comme peintre des âmes et du peuple, il n'a pas été surpassé. On voit ses personnages vivre, ils se présentent devant nous bien achevés... » (4). A son avis, ils sont même représentés un peu trop au naturel, et Reithard se demande « s'il était bon de peindre certains personnages en souquenille sordide ou même dans une complète nudité » (5). Saint René Taillandier admire la vie intense répandue dans tous les ouvrages du romancier bernois; il trouve, lui aussi, que les héros de ces récits villageois sont marqués du sceau de la réalité, il regrette pourtant comme tant d'autres que cette réalité soit parfois reproduite de façon un peu crue, il déplore l'abondance fatigante des détails minutieux, mais il n'en rend pas moins justice à l'écrivain. « ... Il sait, il voit, il sent les choses de la campagne, avec une franchise énergique, avec une sympathie pénétrante, et il a pour les reproduire des procédés et des couleurs d'une singulière originalité. Le plus souvent les autres romanciers rustiques ont recours à une simplicité affectée ou à une poésie d'emprunt... Rien de pareil dans les récits de Gotthelf; c'est bien le tableau de la vie qui se meut sous nos regards. Les longueurs mêmes du récit (l'auteur ne s'en fait pas défaut) ne sont jamais complètement sans excuse. O l'heureuse habileté dans ce qui semble parfois une négligence ! Le charmant va-et-vient ! Que ce babil de la ferme est reproduit avec gaîté ! Comme tout cela chante et bavarde au milieu des gloussements des poules et des beuglements des vaches ! L'idiome de l'auteur, tout imprégné d'odeurs agrestes, a vrai-

(1) *Beiträge*, p. 579.
(2) Manuel, passim.
(3) Hunziker, loc. cit. p. 62.
(4) Hunziker, loc. cit. p. 71.
(5) Ibid. p. 67.

ment une saveur étrange... ». (1). Brockhaus, examinant l'un après l'autre les principaux reproches que l'on adresse généralement à Gotthelf : sa prédilection visible pour les situations dépassant les bornes de ce qui est esthétiquement permis, sa peinture trop crue des malpropretés, sa complaisance exagérée pour les trivialités, sa langue trop peu mondaine, s'efforce de démontrer que pour la plupart ils sont injustifiés, il loue même l'écrivain de ne pas avoir suivi l'exemple de certains romanciers villageois qui revêtent de l'habit paysan des types empruntés à la société citadine, et d'avoir montré les paysans bernois tels qu'ils sont, tels qu'ils agissent, avec toute la rudesse de leurs mœurs et de leur langage. La vulgarité, le caractère parfois répugnant de certaines situations, de certains tableaux se justifie, dit-il, par les tendances de Gotthelf qui veut corriger les abus et les abolir. La Bible d'ailleurs ne connaît guère non plus la pruderie (2).

Nous avons déjà mentionné les jugements de G. Keller, de Saitschik et de Bartels sur Gotthelf. Dans les articles, assez courts en général, que les différentes histoires de la littérature lui consacrent, (et ils ne font guère que reproduire sans grandes variantes les mêmes banalités), c'est toujours le caractère réaliste de ses romans que l'on fait ressortir, pour lui en faire d'ailleurs le plus souvent un grief. Prenons Stern, par exemple ; il range Bitzius parmi les réalistes se rattachant à Freytag et à Otto Ludwig. Après avoir rendu hommage à ses éminentes qualités d'éducateur du peuple, à sa saine compréhension de la vie populaire, à ses vertus, à son bon sens, à son humour, de même qu'à la puissance de son imagination et à son talent plastique, que sais-je encore ? il ne lui ménage pas les critiques : « ... Les récits de Gotthelf, dit-il, étaient d'une telle objectivité, étaient si vivants, remplis au bon moment d'un sentiment si chaud qu'on les regarda avec raison comme des témoignages d'une véritable faculté poétique. Mais, parmi les étoiles conductrices de la poésie, cette faculté ne vit briller que l'étoile de la vérité; celle de la beauté, elle ne l'aperçut que par intervalles. Trouvant son plaisir à rechercher le détail caractéristique, Jeremias Gotthelf introduisit également dans le domaine de la description ce qui est grossier, repoussant et laid, il se plut à offenser les âmes sensibles et éprises d'esthétique par des observations, des boutades et des façons de parler, comme on n'en rencontre que trop dans les romans intitulés « *Uli le Valet* », « *Uli le Fermier* » et « *La Fromagerie de la Vehfreude* »... » (3).

Concluons : les récits de Jeremias Gotthelf sont vrais, ils sont objec-

---

(1) *Revue des deux Mondes*, 1er Août 1851.
(2) Brockhaus. *J. Gotthelf der Volksschriftsteller.*
(3) Adolf Stern. *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Goethes bis zur Gegenwart.* (Marburg und Leipzig, 1886, p. 110 s.

tifs; ses personnages sont des hommes en chair et en os, empruntés à la vie réelle. Cela, tous les critiques le répètent à l'envi. Maintenant que l'on appelle Gotthelf un réaliste à la manière de Balzac, ou un naturaliste précurseur de Zola, ainsi que l'a fait A. Bartels, nous n'y attachons aucune espèce d'importance. Il nous suffit d'avoir établi que les œuvres du pasteur de Lützelflüh sont un miroir en somme assez fidèle reflétant, sans les déformer, en tout cas sans les embellir (1), la vie et les mœurs des paysans suisses à une certaine époque de l'histoire. Gotthelf a été placé par la nature dans de merveilleuses conditions pour bien observer la vie rustique, il a pu emmagasiner dans son cerveau un incomparable trésor de faits, amassés au jour le jour grâce à une perspicacité, à une force d'intuition géniales, et conservés par une mémoire d'une remarquable fidélité, vraie chambre obscure où toutes choses se fixaient. De ces observations, de ces faits précis, de ces détails saisis sur le vif il a nourri ses livres, composés sur le tard, dans toute la maturité de son esprit. Ses œuvres, où il nous montre les paysans de son pays dans toute leur nudité, sans la moindre feuille de figuier (2), sont des tranches de vie. Elles constituent pour quiconque s'occupe de l'histoire de la civilisation de précieux documents.

Ce qui fait la faiblesse du naturalisme, c'est que, laissant une part trop grande aux détails, il court le risque de voir au bout de quelques années diminuer la valeur artistique des œuvres qui s'inspirent de ses doctrines. Mais si, au point de vue littéraire, les romans naturalistes sont plus que d'autres exposés à subir les injures du temps, historiquement parlant, ils conservent toute leur valeur de documents humains. Les récits de Gotthelf sont loin d'être dépourvus de mérite esthétique; ils renferment des peintures de caractères remarquables et de merveilleuses analyses psychologiques, mais ce n'est pas par là qu'ils nous intéressent; ce que nous y cherchons, ce sont des renseignements sur les différentes manifestations de la vie paysanne en Suisse; tout ce qui touche à la vie collective des campagnards bernois, arrangements extérieurs de l'habitat, occupations quotidiennes, coutumes de toutes sortes, croyances et traditions dont ces coutumes sont solidaires, etc., voilà ce dont nous nous occupons plus particulièrement. En un mot, nous ne faisons pas de la littérature, mais de la « *Volkskunde* », pour employer un mot à peu près intraduisible en français, par lequel les Allemands désignent un ensemble de recherches portant sur à peu près tout ce qui, dans la société, n'est pas l'objet d'une ré-

(1) Cf. ce que dit Saitschik à propos du Miroir des Paysans : « Gotthelf semble en quelque sorte par sa première œuvre vouloir dire : voilà ce dont je suis capable, pas plus et pas moins : je présente à mes paysans un miroir qui projette parfois une lumière trop crue, et non pas un miroir artistique répandant sur les choses une lumière qui les transfigure en les élevant dans une sphère supérieure, mais pas non plus un miroir concave qui grossit les objets pour les représenter de façon d'autant plus frappante ». *Meister der schweiz. Dichtung*, p. 43.

(2) Hunziker, loc. cit. p. 67.

glementation définie. Nous avons l'intention d'étudier l'Emmenthal, les mœurs de ses populations rurales, nous ne pouvons avoir de meilleur guide que Gotthelf. Car dans ses livres, nous dit Saitschik, « il n'y a rien d'artificiel ni de factice, c'est la nature villageoise avec tous ses parfums et ses puanteurs, nous ne respirons pas un air poétiquement distillé, mais bien l'air naturel du village; l'auteur ne nous mène pas toujours dans la forêt ou dans les champs et les prés verdoyants, il ne choisit pas toujours des chemins propres; souvent avec lui il nous faut passer par-dessus un fumier, nous accommoder de l'air de l'étable dont le citadin n'a pas l'habitude, parfois aussi séjourner près d'une fromagerie plus longtemps que ne le peuvent supporter nos nerfs olfactifs... » (1). Surmontons pourtant nos dégoûts, nous serons récompensés de notre peine. « Quand nous avons lu d'un bout à l'autre avec attention quelques-uns de ses grands récits, nous voyons devant nous le village entier, ce ne sont pas seulement des fragments de paysages, c'est la vie rurale qui est évoquée de façon typique dans tous ses détails. L'auteur nous présente un coin de Suisse, l'Emmenthal et la Haute-Argovie, avec ses aspects naturels, ses mœurs, son caractère... » (2).

---

(1) Saitschik, loc. cit., p. 23.
(2) Ibid., p. 14.

CHAPITRE II

LE CADRE DE SES RÉCITS
DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES SUR L'EMMENTHAL

Dans un passage de son « *Paupérisme* », Gotthelf caractérise ainsi la contrée qu'il a évoquée d'une façon si fidèle en ses savoureux romans, en ses humoristiques nouvelles, la « petite patrie » où il passa la plus grande partie de sa laborieuse existence, et dont son génie a révélé à de nombreux lecteurs la pittoresque originalité.

« L'Emmenthal, nous dit-il, est un pays montueux qui, à distance, paraît sombre, mais a, vu de près, un air d'aimable intimité; la végétation n'offre aucune exubérance, nulle luxuriante profusion, mais les herbes des collines sont succulentes, et les pesants fromages de l'Emmenthal témoignent de leur parfum en Russie et en Amérique. L'horizon est étroitement limité par des coteaux boisés, au pied desquels s'étendent les innombrables vallées, arrosées par des ruisseaux gazouillants : ceux-ci, avec un paisible murmure, roulent leurs galets, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le sein de l'Emme qui, également paisible et presque méprisée par les profanes, descend doucement la vallée. Mais tous ces petits ruisseaux, malgré leur air paisible et insignifiant, bouillonnent tous avec une indomptable fureur, rompent toutes les digues et font trembler et tressaillir d'effroi les riverains... ». (1).

Beaucoup de gens par le monde ne connaissent de l'Emmenthal, chanté par le romancier bernois, que les excellents fromages, universellement réputés. A d'autres titres pourtant que la bonté de ses fromages et la splendeur de ses grasses prairies, cette contrée mérite d'être louée.

C'est en effet une des régions les plus aimables et les plus spécifiques de la Suisse. Il n'y faut sans doute pas chercher, comme dans l'Oberland voisin, des perspectives émouvantes, ni des sites sublimes; grâce riante, gaie fraîcheur, charme attirant, tels sont les mots qui viennent immédia-

(1) *Le Paupérisme*, p. 160. (Volksausgabe im Urtext. Bern, 1899. T. VII).

tement à l'esprit du touriste qui parcourt l'Emmenthal. Ses yeux se reposent avec plaisir sur les coquets villages enfouis dans la verdure de leurs vergers, de leurs jardins. Une impression de douceur et d'intimité tranquille se dégage des maisons propres et bien entretenues; on se dit que l'on aimerait y vivre. Et partout le paysage offre un aspect harmonieux, avec ses vallons où serpentent d'innombrables ruisselets aux eaux claires, ses champs fertiles, dont les cultures variées escaladent les coteaux, couronnés de forêts touffues. Le pays est en effet un des plus fertiles de la Suisse, s'il est en même temps un des plus charmants. Et parfois, lorsque la grâce reposante de toute cette verdure, de toute cette fraîcheur, de tous ces murmures est sur le point de devenir un peu monotone, voici qu'une vallée s'ouvre vers le Sud, et alors, contraste violent, surgissent dans l'azur les cimes étincelantes des colosses de l'Oberland. Au tableau riant que forment les blancs villages endormis dans la plaine et les fermes ensoleillées éparses sur les collines, les pics dentelés, les glaciers éblouissants constituent un arrière-fond grandiose.

Tel est le lieu de la scène où ce Shakspeare de campagne (1) a fait évoluer ses vivants personnages. C'est dans ce milieu verdoyant qu'il nous faut les replacer, si nous voulons bien les comprendre, c'est le cadre qu'il conviendrait de donner à la large et massive figure de notre pasteur, si nous voulions en saisir nettement la physionomie. Des détails géographiques plus précis nous semblent en conséquence nécessaires.

L'Emmenthal fait partie du canton de Berne. Reportons-nous à une carte dressée en 1830, c'est-à-dire quelques années avant la publication de la première œuvre de Gotthelf; nous voyons que ce canton était alors divisé en 27 bailliages ou districts, répartis eux-mêmes entre 6 provinces : — 1° l'*Oberland*, avec les districts de Saanen, Ober-Simmenthal, Nieder-Simmenthal, Thun, Frutigen, Interlachen, Oberhasle; 2° le *Mittelland*, avec les districts suivants : Schwarzenburg, Seftigen, Laupen, Berne, Konolfingen, Fraubrunnen, Burgdorf; 3° l'*Emmenthal*, avec les deux districts de Signau et Trachselwald; 4° la *Haute-Argovie*, avec les districts de Wangen et d'Aarwangen; 5° le *Seeland*, avec les districts de Aarberg, Büren, Nidau, Erlach; et enfin 6° les districts du *Leberberg* : Courtlary, Moutier (Münster), Freybergen (Franche-Montagne), Porrentruy (Bruntrut), Délémont (Delsberg).

A cette époque, le canton entier comptait 357.660 habitants (309.620 protestants, 47.900 catholiques, 140 juifs). Sur ces 357,660 habitants, environ 40.000 vivaient dans l'Emmenthal, 35.000 dans la Haute-Argovie (2).

Les géographes distinguent en Suisse trois grandes régions naturelles

(1) *J. Gotthelf der Volksschriftsteller.* Dr CLEMENS BROCKHAUS. Berlin. Springer, 1877, p. 29.

(2) Voir : *der Canton Bern in Oberämter eingeteilt*, von V. WEISS. Oberlieutenant in Königl. Sizil. Diensten. Bern 1830.

qui sont, du Sud au Nord, les Alpes, le Plateau et le Jura. Le Plateau recouvre environ 29,5 % de la superficie totale de la Suisse; c'est une grande cuvette, comprise entre le Jura et les Alpes, remplie de dépôts de l'âge miocène, recouverts de débris glaciaires. Ce nom de plateau est du reste impropre, car cette partie du pays est formée de quantité de collines, entre lesquelles les rivières du bassin du Rhin se sont creusé de profondes vallées. Le Plateau varie d'ailleurs d'altitude : au pied du Jura se trouve l'endroit le moins élevé, entre 350 et 400 mètres, tandis que, du côté des Alpes, certains points atteignent jusqu'à près de 2.000 mètres. Le climat y est meilleur que dans les régions des Alpes et du Jura. La température moyenne de l'année oscille entre 7° et 10°. Mais si la zone abritée par le Jura des vents d'Ouest est relativement sèche, la quantité de pluie augmente à mesure qu'on se rapproche des Alpes.

Plus favorisé donc que les deux autres grandes régions, le Plateau est un pays de culture et d'élevage. On y cultive la vigne et les céréales; l'industrie y est également florissante. Et c'est sur sur le Plateau que la population est le plus dense : tandis que dans les Alpes la densité n'est que de 27 habitants par kilomètre carré, elle s'élève à 121 dans le Jura et à 146 sur le Plateau, où, du reste, se trouvent 15 des 18 villes suisses comptant plus de 10.000 âmes. C'est à cette région naturelle qu'appartient l'Emmenthal. La chaîne des Alpes bernoises, l'Oberland bernois, qui se rattache au nœud du Saint-Gothard, y envoie ses infinies ramifications. D'innombrables chaînes, chaînons, promontoires, accidentent curieusement le sol et s'abaissent graduellement vers la plaine. « C'est la grande région des pâturages, celle où, sur les débris du calcaire, croît l'herbe la plus savoureuse » (1).

C'est aussi la contrée des communes industrieuses et prospères qui, de tout temps, ont fait la gloire du canton de Berne. Le géographe leur paie un juste tribut d'admiration.

« Berne, dit E. Reclus, a des usines au bord de l'Aar, des faubourgs industriels en dehors de ses promenades, et dans les environs les vastes carrières de molasse d'Ostermundigen, mais les grandes industries nationales, fabrication des fromages, tissage des lins et des draps, se poursuivent surtout dans les riches communes de l'Emmenthal, Langnau, Sumiswald, Burgdorf, possédant toutes un grand nombre de ressortissants dans le reste de la Suisse et même à l'étranger. Langnau a plus de 17.600 « bourgeois » (2).

(1) Élisée Reclus. *Nouvelle Géographie universelle*. III. *L'Europe centrale*. Paris, 1884. Suisse (1-129), p. 20.

(2) E. Reclus, loc. cit. p. 99. Sur la Suisse en général, voir : Charles Knapp et Borel. *Geogr. Lexikon der Schweiz* (3 Bände), et plus particulièrement II (article *Emmenthal*).

Lire encore : Kræmer : *die Landwirtschaft im schweiz. Flachlande*.

M. le Dr H. Frey doit faire paraître prochainement, Kartenverlag Kümmerly et Frey. Bern, une étude sur la géographie physique de l'Emmenthal.

A strictement parler, l'Emmenthal comprend les districts de Signau et de Trachselwald, embrassant 18 paroisses. Sa longueur est de 9 à 10 lieues environ, sa largeur de 4 à 5 lieues, si l'on tient compte des montagnes des vallées latérales. Sa superficie est de 506,1 kil. q. Les deux vallées principales sont celles de l'Emme et de l'Ilfis; longtemps resserrées, elles ne commencent guère à s'élargir que vers Emmenmatt et Langnau. Des deux côtés se détachent quantité de petites vallées secondaires, étroites, appelées *Gräben* ou *Schächen* (1). Bordées de collines boisées et couvertes de prairies qui s'enchaînent et se succèdent presque sans interruption, elles font de l'Emmenthal une sorte de labyrinthe passablement enchevêtré.

Les montagnes y sont peu élevées. La plus haute est le Hohgant ou Furggengütsch (2199 m.). Au Nord l'Emmenthal, par une pente insensible, s'abaisse à travers différents échelons de culture jusqu'à ne plus former que des collines basses, avec des champs, des prés et des bois, tandis que dans sa hauteur il présente le caractère alpestre (2).

Un historien de l'Emmenthal compare avec justesse cette contrée à un puissant sapin parasol, dont les racines plongeraient dans l'antique dépôt détritique que les eaux primitives entraînèrent autrefois là où se trouvent actuellement Kirchberg et Burgdorf. « ... Ce sapin a de grandes et de petites branches qui, à leur tour, se ramifient, dix fois, cent fois; il les étend commodément de chaque côté, à travers les vallées du Rügsbach, de Biglen, celles du Goldbach, de Schwanden, du Grünenbach, du Dürrgraben, du Frittenbach et à travers quantité d'autres vallées et vallons encore. Notre sapin bifurque aussi, a un « *Zwieseledolden* », comme dit l'habitant de l'Oberland, et cela à partir d'Emmenmatt; chaque partie étend à son tour ses rameaux. L'une des branches de la fourche s'appelle l'Ilfis et s'élève là où se trouvent Langnau, Trubschachen, etc..., étalant son ombelle près du Schratten. L'autre garde le nom d'Emme, monte dans la direction de Schüpbach, Eggiwyl, Schangnau et, près du Scheibengütsch et du Tannhorn, baigne majestueusement sa tête dans l'espace du ciel... » (3).

Plus loin le même auteur, qui décidément affectionne les comparaisons, trouve que l'Emmenthal ressemble à une grande lettre, à un petit livre ouvert, à un éventail; c'est « ... une grande lettre, des Schratten jusqu'à Kalchofen, des Hundschüpfen jusqu'au Napf, voire même un petit

---

(1) On nomme *Schächen* le terrain bas couvert de buissons et qu'inonde l'Emme. Pour remédier aux débordements on a construit des digues (*Tentsche*) qui suivent maintenant la rivière des deux côtés et beaucoup d'anciens *Schächen* ont été ainsi transformés en cultures. (*Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Werke J. Gotthelfs*. Ergsbd. Ferd. Vetter, Bern, 1898, p. 352-356-368-655).

(2) *Das malerische und romantische Emmenthal*. E.-A. Türler. Burgdorf, 1887, p. 1 et ss.

(3) *Das Emmenthal nach Geschichte, Land und Leuten*. I. Imobersteg, Bern, 1876, p. 3.

livre de plus d'un demi-cent de feuillets, posé grand ouvert, avec, comme titres, Lützelflüh, Sumiswald, Langnau, Signau; ou si tu veux un éventail à demi déployé dont les branches sont : Schinenzinggen, Hohenenzi, Raffrütte, Arni, Schonegg, avec les vallées du Rügsbach, du Biglenbach, du Goldbach, du Grünenbach, du Frittenbach, et celles de l'Ilfis, de l'Emme supérieure et du Rötenbach... » (1).

La rivière principale de l'Emmenthal est l'Emme qui prend sa source dans une étroite vallée encaissée, entre le versant septentrional du Riedergrat et le versant méridional du Hohgant. Elle est alimentée par plusieurs ruisseaux et décrit un arc de cercle du Nord-Est au Nord-Ouest autour du Hohgant. Plus loin, elle traverse la vallée du Bumbach, la contrée de Schangnau, se perd pendant un quart de lieue, se fait étroite mais très profonde dans le sauvage Rebloch, arrose la vallée d'Eggiwyl, reçoit là le Rötenbach sur la rive gauche, et, continuant sa course vers le Nord-Ouest, grossie en aval de Langnau de l'Ilfis, son principal affluent de droite, et d'un grand nombre d'autres petits ruisseaux, descend vers Burgdorf, Kirchberg, pour se jeter dans l'Aare près de l'Emmenholz, en aval de Solothurn.

L'Emme, avec ses sinuosités, parcourt une étendue de 24 lieues, de 13 en ligne droite. Ses affluents principaux sont : l'Ilfis, le Frittenbach inférieur, la Grüne, le Goldbach, le Biglenbach, le Rüegsbach, le Biembach, l'Urtenenbach (2). La hauteur de ses eaux est très inégale; le plus souvent calme et inoffensive, l'Emme roule ses flots verts entre les saules de ses rives et murmure sur son lit de sable et de galets, mais il lui arrive trop fréquemment hélas ! grossie par les orages qui enflent les ruisseaux de montagne dont elle est tributaire, d'atteindre en quelques heures un niveau extraordinaire, et alors, torrent furieux et dévastateur, elle se déchaîne avec une violence inouïe à travers la vallée, entraînant les arbres arrachés, les ponts et les maisons. C'est un véritable fléau pour les riverains affolés. Malheur à eux lorsque « les deux sauvages sœurs, enfantées par des mères différentes, la colérique Emme et l'Ilfis effrontée, se précipitent dans une étreinte furieuse, hurlantes et courroucées à travers le pays... » (3). C'est ainsi que dans les années 1831, 1837, 1842, 1853, l'Emme fit des siennes, occasionna d'épouvantables ravages. Aussi l'on peut imaginer la terreur qui s'empare des gens de l'Emmenthal, lorsque retentit dans le pays ce cri d'alarme : « le voiturier d'Eggiwyl a attelé ses chevaux et s'approche », qui annonce à tous l'arrivée redoutable du monstre. Car c'est sous ce nom que l'on désigne plaisamment l'Emme dans la

---

(1) *Das Emmenthal nach Geschichte, Land und Leuten*. I. Imobersteg, Bern. 1876, p. 168.

(2) *Das malerische und romantische Emmenthal*. E.-A. Türler, p. 3 s.

(3) J. Gotthelf. *L'inondation de l'Emmenthal*, p. 19. (Voir E. Friedrich. v. Mülinen. *Beiträge zur Heimatkunde des Kantons Bern deutschen Teils*. Bern, 1879. Erstes Heft. II. *Emmenthal*, p. 81 s.

langue du peuple, l'Emme étant à partir d'Eggiwyl utilisée pour le flottage (1).

Si l'on veut se faire une idée de ce dont la rivière, d'ordinaire si calme, est capable, qu'on lise « *l'Inondation dans l'Emmenthal* », où Gotthelf a peint de main de maître l'horreur d'une semblable catastrophe. Sur cette tempête qui se déchaîna du 10 au 13 août 1837 on trouve des renseignements détaillés dans les journaux de l'époque (2); mais rien ne peut égaler la saisissante évocation de Gotthelf. Il sait rendre avec une incomparable intensité de vie tous les phénomènes atmosphériques qui accompagnent le débordement. Nous avons l'obsédante vision des maisons démolies et entraînées par les flots, des troncs d'arbres charriés, des gens épouvantés qui adressent au ciel des prières désespérées, périssent dans l'eau boueuse ou sont sauvés après d'indicibles angoisses; devant nous se succèdent les épisodes tragiques ou même comiques : c'est une jeune fille emportée par le courant, dont l'affreux souvenir nous poursuit, un pauvre charbonnier que les eaux s'obstinent à blanchir et qui, miraculeusement repêché, a tout oublié de son infortune, sauf ce détail : la rivière lui a enlevé ses habits valant au moins 81 batz et 2 paires de souliers, dont l'une avait des talons tout neufs; c'est un petit garçon qui, au milieu des vagues furieuses, continue à apprendre son catéchisme, jusqu'à ce qu'on vienne le retirer du péril; ce sont des mères qui fuient, serrant leur enfant contre leur sein. L'auteur, par une accumulation de pittoresques détails, de mots saisissants, nous fait vivre ces heures d'effroi qui suscitèrent tant de beaux exemples de dévouement. La rivière roule sous nos yeux dans ses eaux limoneuses des rouets, des tables, des pans de maisons, des arbres séculaires; nous entendons les ponts craquer sous les coups de bélier des troncs emportés en une course folle et s'abîmer avec fracas, nous entendons les racontars des gens, les histoires effrayantes d'accidents qu'ils colportent de lieu en lieu. Tous veulent avoir à certains signes prévu le cataclysme, ce sont des grenouilles, des crapauds qui étaient montés sur les arbres, des pieux qu'ils ont, vers minuit, entendu enfoncer au bord de l'Emme. Car pas mal de paysans superstitieux croient ferme à la légende du seigneur de Brandis qui, trop dur pour le pauvre monde, fut, en punition de sa cruauté, condamné, chaque fois qu'un débordement de l'Emme menace, à sortir de sa tombe, et à consolider avec sa hache d'armes les pieux branlants de la digue, à en enfoncer de nouveaux, et à avertir par ses martèlements, les riverains, qu'ils doivent veiller et se garer des eaux dévastatrices (3).

(1) *Beiträge*, 353. (Ergsbd. Ferd. Vetter).

(2) Voir entr'autres : *Intelligenzblatt für die Stadt* Bern (1837. Nos 65-66). — *Volksfreund de Burgdorf* (1837. Nos 66-67-68). *Chronique de la ville de Berne*. p. 20 ss. — Lire encore : J. Gotthelf. *Käthi*, p. 380 ss.

(3) Sur cette légende voir : *l'Inondation*, p. 41 ss. (Volksausg. im Urtext. T. IV).

On voit par là que l'Emme, malgré son air doucereux, n'est pas toujours commode, et de quelles fureurs elle est capable, quand elle est lâchée, ou plutôt quand est lâché le fabuleux serpent de l'Emme. Après avoir brisé les parois rocheuses de la montagne où Dieu, depuis l'an 64, l'a, paraît-il, attaché, il se précipite, gigantesque, vers sa vieille Emme, guidé par un petit nain vert debout sur son front. Serpent et nain, pour dire vrai, ne sont vus du reste que par les innocents (1).

Qu'il nous soit maintenant permis d'abandonner l'hydrographie comme aussi l'orographie du pays de Gotthelf. Laissant aux spécialistes le soin de mesurer exactement les altitudes, de dénombrer avec une scrupuleuse fidélité les plus infimes ruisselets, d'en décrire les multiples sinuosités, faisons plus ample connaissance avec l'aimable Emmenthal, et pour cela mettons-nous gaiement en route, entreprenons à travers les replis des verdoyants labyrinthes de coteaux, et les vallons fertiles, au bord des torrents montagnards, par les sentiers en lacet, un court voyage circulaire.

Ce voyage sera peut-être un peu bref, car le temps dont nous disposons est limité; peut-être aussi un peu capricieux et zigzagant, malgré les guides nombreux à qui nous pourrions nous adresser pour diriger nos pas (2).

Si nous considérons dans l'Emmenthal non pas la circonscription politique de ce nom, mais bien la vallée de l'Emme et ses vallées latérales, il nous faut commencer notre excursion par Burgdorf, qui est la vraie porte de l'Emmenthal. Burgdorf, que Gotthelf appelle « le diamant de la vallée », est une petite ville extrêmement gracieuse, avec son pittoresque château qu'entoure une couronne de jardins, de promenades ombreuses et de prairies parsemées d'arbres; elle domine, de sa colline arrondie sur la rive gauche de l'Emme, la large vallée de la rivière qui, la plupart du temps enclose de buissons, arrose jusqu'à Emmenmatt de luxuriantes prairies, des vergers touffus, encadrée de montagnes peu élevées, aux plis boisés, aux pentes herbeuses où dorment, dans un tranquille isolement, éparses çà et là, les brunes maisons des riches paysans. Burgdorf (3), dans la langue populaire Burdlef, en français Berthoud, compte environ 6600 habitants; le commerce et l'industrie y sont florissants. On y trouve de nombreuses filatures de lin, de laine, des fabriques de céruse, de vernis, des manufactures de tabac; Burgdorf est aussi une place importante pour le commerce des fromages. Son château, bâti en 712, et où habitèrent successivement

(1) *L'inondation*, p. 22 s. et *Beiträge*, p. 349.

(2) *Das Bernbiet ehemals und heute*. H. Kasser. I, *das Emmenthal*. Bern. 1905.

Das malerische und romantische Emmenthal. E.-A. Türler. Burgdorf. 1887.

Das Emmenthal nach Geschichte, Land und Leuten. I. Imobersteg, *Bern*. 1876.

E.-Fr. von Mülinen. *Beiträge zur Heimatkunde des Kantons Bern, deutschen Teils*. I Heft. II. *Emmenthal*, Bern. 1879.

(3) Kasser, p. 2. — Mülinen, p. 93. — Türler, 146, loc. cit.

les seigneurs de Zähringen et les puissants comtes de Kyburg en guerre perpétuelle avec Berne, fut, en 1384, assiégé par les Bernois et cédé à Berne qui y érigea un bailliage jusqu'en 1798. De 1798 à 1804, le célèbre pédagogue Pestalozzi y demeura et y inaugura son fameux institut. C'est de là qu'en 1830 partit le mouvement populaire, dirigé par les frères Schnell contre le gouvernement patricien. C'est maintenant le siège de l'Amtsbezirk.

De Burgdorf faisons un crochet vers Heimiswyl (1), qui de tout temps fut unie à Burgdorf. C'est un joli petit village paroissial, situé au fond d'un fertile vallon latéral, la vallée du Heimiswylbach qui, coulant dans la direction du Sud-Ouest, amène à l'Emme les eaux du Kaltacker et de l'Heiliglandhubel. Reprenons le chemin de la vallée maintenant : admirons au passage les maisons aux larges pignons, aux toits fortement abaissés vers le sol. Devant nous s'ouvre vers le Sud-Est la splendide contrée qui, sans interruption, déroule à droite et à gauche ses rangées de collines verdoyantes; très loin, l'on aperçoit les créneaux neigeux des hautes chaînes de montagnes. A nos côtés, l'Emme coule doucement entre les saules de ses rives bien endiguées. Elle se glisse « aussi décente », dit le vieil écrivain populaire Kuhn (*Alpenrosen* 1822), « que si elle allait droit sur un homme » (2). Mais nous savons ce qu'il faut penser des airs modestes de cette jeune fille. Qu'une nuée crève et se déverse dans les gorges en forme d'entonnoir qui se trouvent autour du Napf, et voici les eaux jaunes qui roulent furieuses entre les digues. Autrefois, quand les rives n'étaient pas encore protégées aussi solidement partout, Oberburg a connu la colère de l'Emme. Le 22 Août 1764, par exemple, cette localité fut à quatre pieds sous l'eau et subit des dégâts considérables.

Oberburg (3) est le premier village que nous rencontrons, ensuite c'est Hasle (4). Tous deux « reposent doucement et aimablement dans un beau bassin de l'Emme qui s'arrondit avec grâce, Oberburg avec son antique église sur le roc, Hasle avec la sienne légèrement construite, sur un terrain marécageux d'un rendement médiocre... » (5). Sur la même rive que Heimiswyl nous trouvons, en poursuivant notre route, Rüegsau, avec sa tour qui s'élève du milieu des profonds « *Gräben* ». Comme Heimiswyl, il envoie vers l'Emme son ruisseau.. Tous deux ressemblent à des sentinelles postées sur les monts élevés qui surveillent l'entrée de l'Emmenthal. Car c'est ici que commencent à se montrer « les étincelantes maisons de

(1) KASSER, p. 30.
(2) KASSER, p. 35.
(3-4) KASSER, p. 33-35. — MÜLINEN, 126. — TÜRLER, 154-155.
(5) *L'inondation*, p. 50, (L'église d'Oberburg a été reconstruite. *Beiträge*, p. 355).

l'Emmenthal, les plus appétissantes maisons paysannes de la Suisse, peut-être même du monde entier, les grillons de l'Emme... ». (1).

Près d'Oberburg déjà, les collines se rapprochent, et la vallée devient plus étroite. De Rüegsau poussons vers Lützelflüh, le joli et pittoresque village où vécut notre Gotthelf. Situé sur le versant Sud-Ouest du Brandisberg couronné de forêts, il mérite de retenir notre attention. C'est ici que le voyageur peut le mieux admirer le bel ordre et la netteté de ces demeures de l'Emmenthal, pour la plupart entourées de frais jardins. Les environs charment les regards par leurs superbes prairies, leurs forêts touffues. Lützelflüh, un des endroits les plus aimables de la contrée, est placée au croisement de plusieurs vallées.

Là débouche du Nord-Est la vallée du Grünenbach; au Sud-Ouest s'ouvre une splendide perspective sur le Haut-Emmenthal. « Les yeux radieux, baignant son pied dans les flots de l'Emme, Lützelflüh regarde vers le haut les puissantes montagnes d'où vient la rivière, en bas la montagne bleue vers laquelle elle coule; librement et joyeusement, par-dessus le pays béni, elle regarde du côté de sa sœur Rüederswyl, où un sombre mont jette des ombres hâtives, mont qui n'obscurcit pas toutefois les hommes, mais cherche seulement à tirer un rideau devant le Nesselgraben... » (2).

Au sommet du Brandisberg, s'élevait autrefois le château de Brandis, demeure de riches et puissants seigneurs qui possédaient une partie de l'Emmenthal. Le château passa en 1607 à Berne, et jusqu'en 1798, c'est là que résidèrent ses baillis; mais en 1798, il fut brûlé et il n'en reste même pas les ruines. De là, on jouit d'un coup d'œil magnifique sur la plaine du Goldbach et au loin sur toutes les vallées qui, à gauche de l'Emme, s'ouvrent sur cette rivière (3). Un nouveau crochet nous conduit à Trachselwald. De loin son château, perché sur une saillie de la chaîne des hauteurs entre le Dürrgraben et la vallée du Grünenbach, et jadis la résidence des seigneurs de Trachselwald, fait signe au voyageur. Les baillis bernois l'habitèrent aussi jusqu'en 1798; c'est maintenant le siège de l'Amtsbezirk de Trachselwald. La partie orientale de ce district (Rohrbachgraben) est le pays renommé des ramilles à balai (4). A part son château, cette localité ne présente pas grand intérêt. Le vrai centre intellectuel de la région est Sumiswald, grand village, un des plus beaux du canton, situé sur le plateau entre la vallée du Grünenbach et celle du Griesbach. Là viennent se terminer les collines de l'Ahorn et du Fritzenberg qui partent du Napf. Abrité tout autour par des hauteurs boisées, agréablement posté à la bifur-

(1-2) *L'inondation*, p. 50. — Voir Kasser, p. 37. — Türler, p. 180.

(3) Türler, p. 156. — Kasser, p. 41. — Mülinen, p. 123. — Sur le Château de Brandis voir : *Imobersteg*, p. 3-20. — Mülinen, p. 87 s., et encore Mülinen : *die Freien von Lützelflüh und Brandis* dans ses « *Weltlichen und geistlichen Herren des Emmenthals im Mittelalter* ». Archiv. des histor. Vereins. Band VIII, p. 73-81.

(4) *Beiträge*, 368. J. Gotthelf. Volksausgabe, im Urtext. Band IV, p. 99.

cation de deux vallons que sillonnent de nombreux ruisseaux, le village offre en été un séjour recherché des touristes et des citadins, qui y goûtent, sous les ombrages des jardins bien entretenus, des tonnelles et des vergers, un repos enchanteur (1).

Dans la même direction, obliquons légèrement vers l'Est, et nous trouverons Vasen (2). Tout près le Kurzeneigraben a son embouchure; c'est ce ruisseau qui, avec le Hornbach, alimente le Grünenbach; vrais types de ces torrents montagnards, enfants des Alpes, ils prennent naissance au pied du puissant massif du Napf et, sur un lit de galets que leurs eaux rongent, ils se précipitent entre les flancs escarpés de la vallée où l'on aperçoit, dispersées çà et là, les cabanes des alpages. D'ailleurs, toutes ces chaînes de montagnes, tous ces *Gräben* qui, autour du Napf, s'étendent et rayonnent dans l'Emmenthal et l'Entlebuch, se ressemblent singulièrement : partout les mêmes forêts de sapins, les mêmes landes verdoyantes, les mêmes chalets aux toits de tavillons pendant jusqu'à terre. C'est sur ces Alpes que sont conduites en été les bêtes pour y brouter une herbe savoureuse. De ces Alpages Vasen est en quelque façon la porte.

A une demi-lieue derrière Vasen, la route abandonne le fond de la vallée et, par de multiples lacets, s'élève le long des hauteurs septentrionales. Elle nous conduit à la Fritzenfluh, franchit un tunnel et descend sur Eriswyl et Huttwyl. Là se trouve la ligne de partage des eaux entre l'Emmenthal et la Haute Argovie, et depuis les temps les plus reculés la frontière ecclésiastique. Eriswyl, Huttwyl, Dürrenroth et Walterswyl appartinrent jusqu'en 1874 au décanat et chapitre de Langenthal. Par contre, ces régions sont, depuis bientôt cinq cents ans, politiquement rattachées à l'Emmenthal. Au delà du tunnel on a une vue très belle; les regards embrassent le grandiose panorama formé par toutes les chaînes de collines qui s'abaissent insensiblement jusqu'aux murailles bleues du Jura.

Mais si l'on veut jouir d'une perspective encore plus magnifique, il faut monter sur les hauteurs de l'Ahorn et du Bärhegen. De là on aperçoit au loin les clochers de Madiswyl, Lotwyl et Langenthal et, plus loin encore sur la droite, les deux tours de l'antique abbaye de St-Urbain, et même, lorsque le temps est clair, le château de Säli près d'Olten et les tours d'Aarburg.

De Vasen, en suivant une crête de montagnes qui sépare les deux communes de Wysachengraben et d'Eriswyl et s'étend jusqu'à Huttwyl (3), on peut atteindre cette dernière localité. Des deux côtés s'allongent des vallées, d'où se détachent quantité de vallons latéraux, de « *Seitengräben* ». Aux flancs de ces « *Gräben* », s'accrochent ce qu'on appelle les « *Streitbare Heimwesen* ». Ces petits biens sont en effet, à cause de leur situation es-

(1) Türler, 176. — Mülinen, 146. — Kasser, 57.
(2) Kasser, p. 64. — Mülinen, 172. — Türler, 171.
(3) Kasser, p. 70. — Mülinen, 111. — Türler, 176.

carpée, très difficiles à cultiver. En une demi-heure nous parvenons à Eriswyl (1), en continuant notre route; c'est un gentil village paroissial, bien bâti, au milieu de collines aux pentes douces, de prairies grasses et de fermes dispersées un peu partout. De proprettes maisons, construites dans le goût de l'Emmenthal, lui donnent une physionomie très agréable. Cette commune, une des plus riches du canton de Berne, est depuis des années un centre important de filatures de lin et de chanvre. Dans les environs on cultive en grand ces deux plantes textiles. De même qu'à Vasen, on entend résonner dans les caves d'Eriswyl les métiers des tisserands. L'industrie domestique du tissage, introduite dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, s'est répandue dans toutes les parties de l'Emmenthal, et surtout du district de Konolfingen, et a apporté à Eriswyl une prospérité dont témoignent les belles maisons de maître qu'on y peut admirer. De grands industriels, dont les familles sont depuis une centaine d'années à la tête de la fabrication des tissus, continuent à être les rois de la toile; malheureusement, devant les progrès du tissage mécanique, le vieux tissage à la main recule de jour en jour et, ne pouvant soutenir la concurrence des produits à bon marché que confectionnent les machines, il essaie de se maintenir en se spécialisant dans les tissus chers et solides.

A partir d'Eriswyl, la route suit la vallée du Langetenbach. Sur ce ruisseau se trouve Huttwyl. A en croire Imobersteg, Huttwyl et ses environs du côté de Rohrbach est l'endroit où l'on peut le mieux se reporter au temps passé. « En 795 déjà s'élevait l'église de St-Martin à Rohrbach; environ 50 ans plus tard résonnaient les noms de Sazauwa (Saszau) et d'Owistwilare (Auswyl), situés entre Rohrbach et Huttwyl (Huttiwilare); Zeerl. Urk. 1. 3. 4. — Telle est la première apparition du nom de Huttwyl, endroit des huttes ou endroit de la garde (Hut) en tant que situé à la frontière du vieux royaume burgunde » (2). Huttwyl est une des rares communes de l'Emmenthal qui possède encore des biens de corporation, des *Allmenden* (3). Elle appartenait autrefois aux puissants comtes de Kyburg et était alors entourée de murs et de remparts. En 1340, les Bernois prirent cette forteresse d'assaut et la réduisirent en cendres. En 1537, la ville fut de nouveau consumée par les flammes. Décidément vouée au feu, elle fut encore en 1834 incendiée par la foudre, et ses maisons, que les habitants s'obstinaient à rebâtir en bois, ne furent plus au bout de deux heures qu'un monceau de cendres. Actuellement elle est reconstruite en pierre et présente un ensemble assez coquet.

Rebroussons maintenant chemin, et, suivant la route de la vallée, regagnons en passant par Dürrenroth (4) la vallée de l'Emme. Nous allons re-

(1) Kasser, p. 68. Mülinen, 106. — Türler, 175.
(2) Imobersteg, p. 44.
(3) *Beiträge*. p. 102.
(4) Kasser, p. 76. Türler, p. 177.

trouver toutes les particularités de l'Emmenthal, les éternelles collines mollement arrondies, les *Gräben*, les fermes splendides, les champs bien cultivés. Saluons au passage Häusermoos et Walkringen qui n'offrent guère d'intérêt; nous sommes à Affoltern (1), village situé à une assez grande altitude et d'où la vue est belle. De cet endroit on aperçoit une grande partie des Alpes bernoises. Là se trouve la limite de partage des eaux séparant au Nord les ruisseaux tributaires du Langeten, au Sud les cours d'eau alimentant l'Emme. D'Affoltern on gagne, à travers de fraîches forêts, Sumiswald dont nous avons déjà dit un mot plus haut. Sumiswald compte avec Langnau parmi les villages les mieux bâtis et les plus aimables de la Suisse. Il est très ancien « ... C'est le lieu zum heiligen Oswald, Sumoldeswald, Sumoswald (zum Oswald), comme il était écrit au vieux temps, maintenant tout prosaïquement, sans qu'aucun homme s'aperçoive de l'origine du nom : Sumiswald » (2). Si l'agriculture et l'élevage du bétail y sont prospères, l'industrie ne l'est pas moins. Sumiswald est avec cela une place importante pour le commerce des fromages, de la toile, des lainages et des fers. Des ouvriers habiles y fabriquent des pendules, des instruments de musique, etc... A une demi-heure à l'Est du village se dresse, sur un rocher surplombant la rive gauche de la Grüne, une imposante construction qui ressemble à un château. C'est là que résidèrent, de 1701 à 1798, successivement 19 baillis bernois. En 1812, le château fut acheté par la commune qui y installa un hôpital.

Par une courbe assez forte une route descend vers le village de Grünendorf dans la vallée du Grünenbach. Le Grünenbach, sauvage torrent forestier, prend sa source au Hornbachgraben, s'appelle d'abord Hornbach et, en aval de Vasen, après sa jonction avec le Kurzeneybach il prend le nom de Grünen. Alors il roule entre les verts buissons, sur un fond de cailloux, ses eaux d'un vert foncé à travers la vallée de Sumiswald, puis, grossi du Griesbach et du Dürrbach, il se jette dans l'Emme, à une lieue en amont du pont de Lützelflüh.

Nous connaissons Trachselwald. En poursuivant toujours vers le Sud par un antique chemin solitaire nous gagnons Ranflüh (3), après avoir gravi les pentes escarpées du Ramisberg, d'où la vue embrasse du côté opposé de la vallée les villages de Rüderswyl et de Lauperswyl (4), avec au fond l'Emme bruissante, et au loin les crêtes boisées qui s'élèvent de plus en plus jusqu'aux parois rocheuses du Hohgant, et plus loin encore, les cimes neigeuses de la Jungfrau, entourée d'autres resplendissants colosses. Ranflüh est un joli village dans une position agréable et ensoleillée au pied septentrional du Ramisberg; Gotthelf en vante lyriquement les magni-

(1) Kasser, p. 78. Türler, 178.
(2) Imobersteg, p. 26.
(3) Kasser, p. 79. — Mülinen, p. 179. — Türler, p. 159.
(4) Kasser, 83-84. — Türler, 161-162.

fiques campagnes, « das goldene Gelände », dit-il quelque part (1). En face de Ranflüh, sur l'autre rive de l'Emme, s'élève Rüderswyl, village paroissial, au milieu des prairies et des vergers, d'où l'on a également une très belle vue sur la vallée de l'Emme, les fermes éparses dans l'air lumineux, les pentes fleuries des collines de l'Emmenthal qui s'abaissent, couvertes de boquetaux, vers la rivière, et sur une partie du Jura.

Car le Jura, comme les Alpes, fournit souvent au paysage de l'Emmenthal un magnifique fond de tableau. Notre pasteur en a à plusieurs reprises exprimé avec émotion toute la poésie. Il l'appelle « la montagne bleue, la bordure azurée » dont le bon Dieu a garni la Suisse (2). Ailleurs il dit : « Derrière moi s'étendait la tranquille montagne bleue, qui appartient moitié à Berne, moitié à Soleure, derrière laquelle habitent les Français au sang léger, et que la propre main de Dieu a élevée en guise de cloison entre leur esprit et notre esprit, entre leur pays et notre pays... » (2).

Sur la même rive que Rüderswyl on trouve, en remontant l'Emme, Lauperswyl, « le vieux Lauperswyl avec de magnifiques vitraux qui étincellent au loin » (3). A quelque distance de là, c'est le confluent de l'Emme et de l'Ilfis; « à travers le sol fertile de Langnau où habitent des gens industrieux, la sauvage Ilfis s'élance, près d'Emmenmatt, dans l'Emme.Celle-ci alors adresse encore près de Schüpbach d'aimables œillades aux belles prairies de Signau et s'infléchit vers la montagne dans l'étroite vallée d'Eggiwyl. Entre des collines ou des montagnes couvertes de sapins elle coule avec rapidité et arrose mainte belle ferme au pied des monts... » (4). C'est grâce au labeur incessant des hommes que ces prairies de Signau sont si plantureuses. Imobersteg nous renseigne à ce sujet : « La vallée de Signau était autrefois à peu près un marécage et le demeura jusqu'à il y a quelques dizaines d'années.

C'est de la nature marécageuse du sol, qu'est provenu ce nom de Signau, Sicknau, sickernde Au, prairie imprégnée d'eau. Dans les temps anciens le fond de la vallée n'était qu'un bien communal couvert de méchante herbe. Vers 1850, au prix de grands sacrifices, grâce aux efforts les plus persévérants d'hommes éclairés, le dragon fut vaincu, l'humide vallée fut asséchée, et maintenant présente la plus belle étendue de prairies » (5).

Ce qu'est Eggiwyl, placé au débouché de l'étroite vallée, Gotthelf va nous le dire : « Tranquille, se dresse dans l'angle où le Rötenbach se jette dans l'Emme, Eggiwyl avec sa petite église au bord de la vallée. Le Rötenbach s'est creusé un vallon étroit mais aimable, et de toutes les mon-

---

(1) *L'Inondation*, p. 51. — *Beiträge*, 104.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 9. — *Beiträge*, p. 98-348-604. — *Un rêve de la Saint Sylvestre*, p. 231. (Volksausgabe im Urtext. Band VII).
(3) *L'Inondation*, p. 51. *Beitr.*, 356.
(4) *L'Inondation*, p. 51.
(5) IMOBERSTEG, p. 60 s.

tagnes il fallut que chaque averse charriât la meilleure terre, pendant qu'en de nombreux endroits la marne grasse s'étale dans les profondeurs. De beaux biens, des scieries, des moulins se rencontrent dans cette jolie vallée; on y voit aussi pourtant, du côté de Rötenbach, de misérables maisonnettes; mais leurs habitants y vivent plus confortablement au soleil que beaucoup d'habitants de palais ne vivent à l'ombre... » (1). Et le romancier n'a pas assez d'admiration pour cette belle vallée de l'Emme en général « qui, vers le bas, débouche dans un bassin, où jadis l'Aare et l'Emme, après leur course rapide depuis les montagnes, laissaient se reposer leurs eaux au soleil, et qui, vers le haut, se fait toujours plus étroite, jette un coup d'œil dans d'innombrables vallées latérales et se termine là-haut dans les montagnes en crevasses et en fentes rocheuses... » (2). A partir d'Eggiwyl, qui pourtant compte plus de 3.000 habitants, nous ne trouvons plus nulle part de village considérable. Ce ne sont que hameaux et fermes dispersés qui s'étendent jusqu'à la région des Alpages. Si l'on pousse par exemple jusqu'à Rötenbach, on sent la proximité des pacages de l'Alpe aux arbres fruitiers de plus en plus maigres et plus rares, aux champs qui se rétrécissent, aux clôtures de lattes. Quant au village, placé au croisement des vallées boisées du Jasbach et du Rötenbach, il se resserre dans un fond étroit (3).

D'Eggiwyl on gagne, à travers des pâturages alpestres, Schangnau, blotti contre le pied de l'Oberberg, à une altitude de 932 mètres, au milieu de sombres forêts de sapins. L'honneur de Schangnau, ce sont justement ces pacages, supérieurs à ceux de tout le Haut-Emmenthal pour la qualité de leur herbe. Un pasteur du XVIII[e] siècle, dont Imobersteg rapporte l'opinion, écrivait dans une chronique : « On a peine à trouver en Suisse une contrée où l'on apporte autant de zèle et d'habileté à améliorer le pâturage et à augmenter la croissance de l'herbe que dans l'Emmenthal... » (4). Mais Schangnau détient le record à ce point de vue. C'est le modèle parfait d'un village de l'Alpe. De splendides landes herbeuses, des forêts touffues couronnent les hauteurs; au Sud, le Hohgant dresse du fond vert de la vallée sa masse imposante de rochers escarpés; à l'Est de ce dernier s'élève dans les airs la pyramide du Tannhorn, tandis qu'au Nord-Est l'horizon est borné par les crêtes, coupées de crevasses, du Schrattenfluh. « Schangnau constitue la partie la plus élevée de l'Emmenthal ; à cause du vaste territoire montueux qui s'étend entre lui et Eggiwyl, il paraît séparé de l'Emmenthal; mais le ruban de l'Emme, qui ondule en des gorges profondes, Rebloch, etc., depuis l'extrémité Ouest de Schangnau

(1) *L'Inondation*, p. 51.
(2) Ibid., 51-52.
(3) Kasser, p. 99. — Mülinen, p. 130. — Türler, p. 123.
(4) Imobersteg, p. 127.

jusqu'à Eggiwyl, le rattache à sa mère patrie, l'Emmenthal. Mœurs, langage, manière de vivre, agriculture, sont semblables... » (1).

Si, après avoir remonté l'Emme jusqu'à sa source, nous rebroussons chemin jusqu'à Schüpbach, tournant vers l'Est nos pas et franchissant l'Ilfis, nous arrivons à Langnau (2), la véritable capitale de l'Emmenthal. Jusqu'en 1798, Signau était le chef-lieu du bailliage bernois de ce nom, qui comprenait les communes de Signau, Eggiwyl, Rötenbach et Biglen.

Aujourd'hui il ne donne plus à l'Amtsbezirk que le nom et a dû céder à Langnau le siège du ressort. « Langnau, Langenowa, nous dit Imobersteg, la plus anciennement nommée dans l'Emmenthal, mais aussi la plus jeune, qui se pare de virginaux atours pour recevoir dignement ses quotidiennes visites de Berne et de Lucerne... » (3), se chauffe au soleil dans la longue plaine au bord de l'Ilfis, protégée des vents du Nord par les collines qui s'élèvent jusque vers Rämisgrath et Rafrütti. C'est probablement à cette situation privilégiée que cette localité doit d'avoir attiré les premiers colons de l'Emmenthal. Le voyageur se sent en effet invité à s'arrêter au milieu de cette verdoyante vallée, de ces coquettes maisons ombragées par de beaux arbres.

Habitée par une population intelligente et active, experte en matière de commerce et d'industrie aussi bien que d'agriculture, cette bourgade est le grand entrepôt des fromages. Dans d'immenses magasins s'entassent quantité d'exemplaires de ces meules savoureuses, dont le poids atteint parfois jusqu'à 150 kilogr. « ... Ah! ce Langnau, s'exclame Gotthelf, c'est une bien adorable chose; ni village, ni bourg, ni ville, il est exactement comme les jeunes filles qui sont aussi le plus adorables, quand d'elles on ne sait dire si elles sont encore des enfants, des jeunes filles ou déjà des femmes : Langnau est un enfant gâté des montagnes sur lesquelles croissent les fromages de l'Emmenthal, c'est par suite le port naturel des fromages où abordent les produits des montagnes, par suite, c'est là aussi, comme de juste, que se tient la grande bourse ou la grande vente aux enchères des fromages... » (4). Et l'auteur (jouant sur le mot Buch-livre) insiste sur l'excellence de la situation : « Langnau, au débouché de plusieurs vallées, est en quelque sorte la serrure du plus grand livre, de l'Entlibuch (5), il est le marché principal, non seulement de l'Emmenthal, mais aussi du territoire dés Länder (5). Langnau est une artère importante où le sang afflue et d'où il ne se retire pas tout » (6).

---

(1) Imobersteg, p. 118 s. et Kasser, p. 105. — Mülinen, p. 137. — Türler, p. 186.

(2) Kasser, p. 108. — Mülinen, p. 119. — Türler, 127.

(3) Imobersteg, p. 79 s.

(4) *La Fromagerie*, p. 209.

(5) Länder désigne les habitants de l'Entlibuch lucernois et de son hinterland contigus à l'Emmenthal. (Districts de Sursee et Willisau). (Voir *Beiträge*, p. 369).

(6) *La Fromagerie*, p. 209 et ss.

Il ne nous reste plus guère, pour avoir une idée générale du pays, qu'à faire un dernier crochet de Langnau sur Trub (1). Suivons pour cela les eaux vertes de l'Ilfis, cette sœur de l'Emme, et nous sommes en peu de temps à Trubschachen (2), gracieux village caché au fond d'une étroite vallée, dont les pentes sont jonchées de petits biens, de *Heimwesen* prospères, jusqu'aux hauteurs plantées de sapins. Au Nord de Trubschachen, s'ouvre la vallée de Trub, arrosée par le Trubenbach. Si nous la remontons jusqu'au bout, nous parvenons à l'Alpe de Mettlen, d'où, par un chemin en zigzag, on grimpe au Napf, le Rigi de l'Emmenthal. Ce qui domine dans cette région, ce sont les prairies, les incomparables prairies. Au printemps, l'œil erre avec délices sur une immense mer de verdure. L'air y est vif et salubre, aussi la vallée de Trub nourrit-elle une population saine et robuste, et est-elle la patrie des plus renommés lutteurs de la Suisse.

Dans cette rapide promenade, nous avons longé les eaux claires et perfides de l'Emme, qui renferment, dit-on, des paillettes d'or, de l'Ilfis, sa sœur jumelle, aux subites fureurs tout aussi redoutables, nous avons côtoyé quantité de ces torrents de montagne qui l'été, réduits à un mince filet d'eau, coulent paresseusement dans leur lit de galets trop large, et, l'hiver, roulent à pleins bords leurs flots bourbeux; non contents de suivre les vastes vallées verdoyantes et plantureuses, semées de coquets et riches villages, de fermes imposantes, et arrosées par ces deux rivières les plus considérables de la contrée, nous avons remonté un certain nombre de ces vallées latérales plus étroites, mais non moins aimables, souvent même d'une plus charmante intimité que les grandes; au passage, nos regards ont plongé avec délices dans ces vallons, dans ces échancrures plus resserrées encore, dans ces *Gräben* et ces *Schächen* dont chacun nous réservait quelque surprise, poétique : hameau dormant au soleil, fermes cossues perchées sur un vert promontoire, vieille église nous faisant signe au loin de sa tour vénérable, ou scintillant de tous ses vitraux. Et parfois, au détour de quelque chaîne de collines, de ces collines qui s'arrondissent de si douce façon, c'était la brusque et sublime révélation des géants alpins, des masses rocheuses se profilant avec une sauvage grandeur sur le ciel bleu, le grandiose spectacle d'une cime couverte de neiges, étincelante comme de l'argent.

Et de notre excursion à travers les frais méandres de ce labyrinthe qu'est le pays de Gotthelf, et où l'on aimerait s'égarer à loisir, nous emportons l'impression que l'Emmenthal est véritablement un des pays, non seulement les plus bénis de la Suisse, eu égard à sa fertilité, mais aussi les plus gracieux. Beauté des villages, richesse des fermes, splendeur des vergers, fraîche douceur des jardins, murmure des ruisseaux montagnards,

(1) Kasser, p. 112.
(2) Mülinen, p. 166. — Türler, p. 134.

intimité paisible des vallons retirés et solitaires, verdure des gra[illegible]ries qui parfume le lait des futurs fromages, délices des collines aux molles ondulations, coins de forêts aux sombres aiguilles, tout s'unit pour séduire et retenir le voyageur. Trop rapide, répétons-le, a dû être notre promenade à travers ce pittoresque pays. Notre intention était d'en donner une idée générale qui permît au lecteur des récits de Gotthelf d'en replacer plus aisément les personnages dans le cadre naturel où ils vécurent.

Quand, plus tard, nous étudierons la réalité peinte par le grand romancier bernois, les détails nombreux et bien vécus empruntés à ses œuvres évoqueront dans notre esprit ce pays de l'Emmenthal avec une force, une fidélité, une vérité incomparables. Il surgira, nous en sommes certain, avec une vie que nous avons été impuissant à lui donner; le génie de l'écrivain aura fait ce miracle.

En tant que pays de culture, l'Emmenthal est une contrée fertile. Ses vallées, ses vallons qui s'entrelacent d'une façon si curieusement variée, renferment des prairies riches en herbes, des champs luxuriants, de magnifiques vergers. « C'est ici qu'on peut trouver les biens de paysans les plus grands et les plus beaux. C'est ici que vivent ces magnats de village, ces « *Hofbauern* » que J. Gotthelf a peints avec tant de maîtrise, qui disposent de capitaux considérables, pratiquent l'agriculture dans le vrai sens du mot, comme une industrie libre et indépendante, peuvent faire en grand l'élevage du bétail et entasser les céréales sur le grenier ». (1).

Le sol de l'Emmenthal est fertile, mais n'en réclame pas moins du paysan qui le cultive des soins pénibles. Au dire de Gotthelf, il est lent mais vigoureux et ne livre ses produits qu'après un dur labeur ». (2).

Mais de ces soins le cultivateur n'est pas chiche; il ne ménage pas sa peine. En nul pays la terre n'est travaillée avec plus de zèle ni plus de science. 43 % du sol sont consacrés aux prairies et aux champs, 13 % sont occupés par les pâturages alpestres, et 25 % par les forêts. La culture du lin y est plus répandue que dans toute autre partie du canton, et l'élevage du bétail, en particulier des chevaux, très renommés, y est en honneur.

Au point de vue de la constitution géologique, l'Emmenthal est un pays d'érosion, et, comme le dit Imobersteg, sur le mode lyrique : « Jadis il y eut un temps où l'Emmenthal n'existait pas; où, à sa place, une incommensurable masse de Nagelfluh s'étendait, bien nivelée, des Hundschüpfen jusqu'au Napf, comme nous disons maintenant. Dans sa jeunesse, la vieille terre soulevait et abaissait sa poitrine dans une puissante respiration; le terrain s'affaissait, se soulevait. Il y eut une époque où cette masse détritique était abaissée; alors partout c'était la mer, et c'est ici précisément le territoire où se brisaient ses flots, où, dans un travail qui

(1) Türler, p. 6.
(2) *Le Paupérisme*, p. 161.

dura des millénaires, elle transforma des chaînes de montagnes entières en galets, et ces galets, elle les entassa en une masse dont les côtes de l'Emmenthal et ses étonnantes murailles de Nagelfluh ne sont plus que les restes. Quant aux autres débris, à cet immense remblai de la vallée, il s'en alla, descendit en Argovie, en Alsace, et Dieu sait à quelle distance, au temps où la magnifique chaîne des Alpes émergeait peu à peu des profondeurs, et avec elle également les *Vorländer*, donc aussi le territoire qui s'appelle maintenant l'Emmenthal. Alors commença le travail, qu'on n'a jamais pu mesurer, des eaux, des courants, des flots diluviens; le soulèvement du sol leur donna de la force pour démolir et emporter, et ils ne cessèrent d'entraîner au dehors cette énorme masse détritique que lorsque tout fut en équilibre.... La place où tu te tiens maintenant, l'Emmenthal que tu parcours..., tout cela est le produit de l'affouillement des eaux, des courants; la formation des innombrables vallées et vallons, échancrures et *Gräben* est leur œuvre... » (1).

Et si nous voulons contrôler la poétique évocation de l'Emmenthal primitif à l'aide de renseignements plus techniques empruntés à la science, nous verrons qu'en effet ce qui caractérisa dans la région alpine le système miocène, ce fut la prédominance des roches détritiques. Parmi ces roches, on trouve des grès calcaires ou argileux, faciles à travailler, qui ont reçu le nom de mollasses. « C'est, dit de Lapparent, une formation littorale, effectuée aux dépens des îles, sans doute très peu étendues et très instables, qui constituaient le massif des Alpes à l'époque miocène... ». A côté des mollasses, la roche la plus caractéristique de la formation est un conglomérat, dit Nagelfluh, formé tantôt de cailloux calcaires impressionnés (Nagelfluh calcaire), tantôt de morceaux roulés de granite, de porphyre, de variolite, etc., (Nagelfluh polygénique). Les conglomérats mollassiques du Nord de la Suisse, contiennent des fragments de roches exotiques, étrangères aux Alpes, qui auraient été amenées là par des courants venus des Vosges et de la Forêt-Noire, massifs plus anciens que les Alpes. Quant aux conglomérats calcaires, disposés suivant trois amas triangulaires, ils seraient les débris d'une chaîne disparue qui aurait formé une ligne en avant du bord septentrional des Alpes. C'est ainsi que le Stockhorn serait un reste de cette chaîne, ayant fourni les matériaux de la Nagelfluh calcaire du lac de Thoune.

La mollasse encadre en Suisse le versant septentrional des Alpes d'une ceinture de collines boisées, aux ondulations douces. Au dire des savants, c'est « une formation littorale due à la dégradation, par les eaux atmosphériques, fluviales ou marines, d'une côte soumise à de fréquentes oscillations, prémisses du soulèvement alpin. »

Et, dans le système de la mollasse suisse, la mollasse marine supérieure

---

(1) Imobersteg, p. 3 s.

de Berne, Fribourg, Lausanne, appartient, paraît-il, à la subdivision de l'Helvétien. Cette mollasse « qui marque un mouvement prononcé du sol avant le grand soulèvement alpin, couronne en général les collines de la Suisse occidentale et s'élève près de Berne à une assez grande hauteur. C'est un grès coquillier, à ciment calcaire, qui s'enchevetre, en quelque sorte, avec les couches d'eau douce, sans qu'il y ait de separation tranchée entre les deux ordres de dépôts ». (1).

Ce sol, que le géologue nous montre constitué de dépôts de l'époque miocène (mollasses), recouverts en grande partie de débris glaciaires, ce terrain où le calcaire s'alliait harmonieusement à l'argile, était très favorable à la végétation. Avec cela l'Emmenthal est bien partagé sous le rapport de l'eau; d'innombrables ruisseaux, sans parler des rivières comme l'Emme et l'Ilfis, y entretiennent une fraîcheur constante et fertilisent les terres par leurs alluvions. Aussi cette province du canton de Berne est-elle avant tout une contrée de paysans. La configuration du sol, ce morcellement en une infinité de vallées, de vallons, ce fouillis de collines invita de tout temps les habitants à vivre dispersés, en une farouche indépendance, au fond des vals silencieux, dans les tranquilles retraites des « *Gräben* », sur les flancs des coteaux, à s'y tailler un petit bien, qui, peu à peu, grâce à un travail infatigable, s'arrondit, se transforma en une « *Hof* » imposante, véritable home où le paysan se créa une vie libre et pleine d'intimité.

Il serait peut-être intéressant de remonter, avec l'érudit historien de l'Emmenthal, aux temps lointains, d'étudier avec lui le passé curieux de ce peuple de laboureurs que devait chanter Gotthelf. Nous verrions, à l'époque des « *Twingherren* », les serfs cultivant l'épeautre, le seigle, l'avoine, les haricots et les pois et, courbés sur le sol en un dur labeur, s'exténuant, afin de pouvoir apporter à leurs Seigneurs la dîme annuelle de ces fruits de la terre, sans compter le lin, la toile, les porcs, les poules et les œufs. Plus bas que ces terrains cultivés, s'étend l'immensité des *Allmenden.* Dans les vastes forêts de hêtres et de chênes les porcs sont conduits à la glandée. Puis, peu à peu, à travers le pays, les fermes se multiplient sur les flancs des vallées, escaladent les collines, étalent leurs pâturages et leurs champs. Quant au *Schachenland* sur les bords de l'Emme, c'est un pâturage communal.

Pendant des siècles cela va ainsi; puis, comme la population s'accroît, les pauvres occupent insensiblement le *Schachen;* les meilleures parties des prairies sont transformées en cultures. Et la servitude disparaît un jour, la terre paysanne tenue en fief devient possession particulière, le paysan vassal devient le libre paysan. Mais ce qui ne disparaît pas et ne fait que chan-

(1) Nous empruntons ces détails au *Traité de géologie* de A. de Lapparent. Paris, 1883, p. 1044 ss.

ger de nom, ce sont les vieilles redevances, les « *Erblehenzinsen* » qui sont maintenant des impôts fonciers, des « *Bodenzinsen* », tandis que les « *Tagwen* », les corvées pesant sur l'ancien serf, se transforment en charrois, en « *Fuhrungen* » au château du Landvogt. Nous savons en effet que l'impôt de la dîme, le « *Zehntpflicht* », cet obstacle considérable au développement de l'agriculture, contre lequel se révolta le peuple à un moment, supprimé par l'Helvétique, fut rétabli par la Médiation qui en rendit possible le rachat. Il était réservé à la Constitution de 1846 de donner une solution définitive à cet important problème (1).

Ce n'est guère que dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, à partir surtout de la fondation de l' « *Œkonomische Gesellschaft* » en 1759, que l'agriculture prit son essor dans l'Emmenthal et que l'on commença à exploiter le sol d'après des méthodes rationnelles. On travailla à supprimer les communaux, les « *Gemeinweiden* », et cette contrainte surannée, la « *Zelgzwang* », qui réglementait la production. Les prairies artificielles firent leur apparition, les engrais augmentèrent par le fait du maintien des vaches à l'écurie (*Stallfütterung*). On essaya des engrais artificiels. Les pâturages autour de la maison furent cultivés; la charrue s'attaqua même aux pâtures de l'Alpe, aux « *Küheralpen* », domaines des vachers, qu'on ne retrouve plus guère de nos jours que dans quatre communes élevées de l'Emmenthal (Eggiwyl, Trub, Rötenbach, Schangnau), avec quelques restes dans celles de Sumiswald et de Langnau.

De tout temps, le lait a été dans l'Emmenthal une des branches principales de l'alimentation et des profits. La fabrication du beurre y fut prospère. Puis ce furent les premières fromageries villageoises qui, de 1820 à 1830, se fondèrent à Kiesen, Wangen, Trubschachen, et, malgré les pronostics des Küher, les résultats furent excellents; peu à peu elles se multiplièrent, au point qu'à l'époque où Imobersteg écrivait, le canton de Berne en comptait déjà environ un millier. Un moment le pays fut pris d'une véritable fièvre, et tout village voulait avoir sa fromagerie. Désire-t-on quelques chiffres ? L'annuaire statistique du canton de Berne indiquait pour 1870 que la production connue de 986 fromageries dans 264 communes était de 157656 quintaux, d'une valeur approximative de 9.630.000 fr., et de 19.418 quintaux de beurre, d'une valeur approximative de 1.940.000 francs, sans parler de 760.000 fr., provenant de la vente des autres produits. Cette même année, le bailliage de Signau comptait environ 83 fromageries, le bailliage de Trachselwald en possédait 48. En 1883, l'Emmenthal seul, c'est-à-dire les deux districts de Signau et Trachselwald, avait en tout 125 fromageries, le fromage mis dans le commerce représentait une valeur de 3.059.449 francs (2).

Mais, si la bonté du sol a été pour beaucoup dans la prospérité de

(1) IMOBERSTEG, Chap. XI, p. 282 ss.
(2) IMOBERSTEG, p. 291 s. et TÜRLER, p. 11.

l'Emmenthal, il faut rendre hommage surtout aux qualités éminentes de ses habitants. C'est dans cette contrée que l'on rencontre la race de paysans la plus laborieuse, la plus intelligente peut-être de toute la Suisse. Dans ces « *Höfe* » isolées s'est créée, au cours des siècles, une classe rurale modèle : fière et indépendante, repliée sur elle-même, développant dans cette solitude ses vertus solides, ardente au labeur, dans une lutte longue et patiente avec le sol, elle s'est, de génération en génération, appliquée, avec un acharnement admirable, à faire rendre à la terre tout ce qu'elle pouvait rendre, à faire prospérer le patrimoine transmis par les ancêtres, à l'embellir, à l'arrondir; elle a mis sa gloire à augmenter sa richesse, mais aussi elle a eu l'orgueil du nom, le respect des usages et des traditions qui font la force des familles; une certaine morgue aristocratique a fini même par la gâter un peu, mais cette hauteur, parfois dédaigneuse, l'a préservée des compromissions dégradantes, des honteuses déchéances, et il faut bien avouer que ces grands paysans des « *Höfe* », seigneurs incontestés de leurs rustiques manoirs, ont une certaine allure.

Nulle part peut-être, l'amour de la terre ne fut plus ardent que chez ces gens de l'Emmenthal. C'est ainsi que la guerre des paysans, qui éclata en 1653 dans le canton de Berne, partit surtout de l'Emmenthal. Quel but poursuivaient les révoltés ? Etaient-ils enflammés par de généreuses et nobles idées ? Luttaient-ils pour la liberté, par exemple ? Non pas. Ce qu'ils réclamaient, c'était l'abolition des restrictions qui limitaient les achats et les ventes. Ce n'étaient pas des libertés politiques, mais bien des libertés économiques qu'ils revendiquaient.

Laborieux, économes, âpres au gain, les cultivateurs de cette contrée étaient également sobres, frugaux et tempérants. Imobersteg nous dit — il est vrai que l'observation vaut surtout pour le Haut-Emmenthal, patrie des Kühher et des bergers, — que les vieillards se souviennent encore (son livre est de 1876) du temps où le dîner (*Zimmis*) n'apparaissait sur la table qu'à 3 heures de l'après-midi. Pommes de terre, pain, fromage et lait en faisaient tous les frais (1).

La pomme de terre a dû être installée complètement dans l'Emmenthal dans la première moitié du XVIII[e] siècle. En 1764, le pasteur de Signau écrit : « En place de pain, les gens se servent de pommes de terre, qu'ils mangent dans le lait... » (2).

Alors le café, dont les mêmes gens devaient faire plus tard une si grande consommation, était une denrée de luxe. On l'achetait par demi-quart de livre. On l'écrasait à l'aide d'une pierre, après l'avoir enveloppé d'un chiffon. Une cafetière était un objet étonnant (3). Le dimanche matin seulement on buvait du café dans les fermes.

(1) Imobersteg, p. 286 ss.
(2) Cité par Imobersteg, p. 287.
(3) Imobersteg, p. 288.

En 1764, le pasteur de Trub vante « la tempérance que les habitants de Trub ont à cœur, vu que dans toute la commune on ne peut trouver un véritable ivrogne, et que personne tout le long de la semaine ne va boire au cabaret » (1).

Il est bon d'ajouter pourtant que, dans l'Emmenthal, on s'était mis, cent ans auparavant, à faire de l'eau-de-vie et à distiller les cerises. Et, en 1656, nous voyons le gouvernement manifester son mécontentement d'avoir appris que « la consommation excessive, tout à fait nuisible et funeste pour le corps et l'esprit, d'eau-de-vie de cerises et autres eaux-de-vie, faisait trop de progrès, même chez les plus petites gens ». Les distillateurs dûrent comparaître devant le *Chorgericht*. Leur marchandise fut confisquée, leurs alambics détruits (2).

Mais en général, les sains principes, l'ordre, l'économie, la sobriété dominaient, contribuant à la richesse de cette partie du canton. Un rapport officiel de 1796 constate d'ailleurs cette prospérité, en désignant l'Emmenthal comme la contrée du pays bernois où l'agriculture est le plus florissante, où l'élevage du bétail, le commerce et l'industrie sont le plus en honneur. « Notre agriculture n'est dans aucune contrée, peut-être de la Suisse entière, plus florissante qu'ici. L'élevage du bétail est pratiqué avec intelligence et application; industries, fabrications de toutes sortes, occupent les laborieux habitants; le bien-être est partout visible » (3). Déjà un paysan (Jost de Brächershäusern) écrivait en 1653 : « Dans les fermes tout est en abondance » (4). Une autre personne s'exprime ainsi, en 1685 : « Au peuple bernois il ne manque rien pour mener une vie confortable » (5).

Le pays traversa pourtant parfois de mauvaises époques. Dans un certain nombre de mandats, le gouvernement se lamente sur la misère des temps, sur la disette d'argent, et exhorte le peuple à se corriger de son dérèglement et à ne pas gaspiller ce qu'il possède. Du reste, la confusion des monnaies, les restrictions apportées à l'achat et à la vente, l'exploitation du sol suivant des méthodes peu rationnelles, la communauté de pâturages dans les *Allmenden*, les multiples impôts féodaux, dîmes, etc., ne pouvaient guère servir l'agriculture. Avec cela, la population, à partir du XVIe siècle, s'était mise à augmenter peu à peu, sans qu'à cet accroissement correspondissent de nouveaux débouchés ou un perfectionnement de l'économie rurale. Et ce n'est guère que vers le XVIIIe siècle, que le peuple semble secouer sa torpeur, et qu'on préconise de nouvelles méthodes d'exploitation, que le commerce prend son essor sous l'influence des idées du pro-

---

(1) Cité par IMOBERSTEG, p. 295.
(2) IMOBERSTEG, p. 288.
(3) Cité par IMOBERSTEG, p. 295.
(4) IMOBERSTEG, p. 295.
(5) Ibid.

grès. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à partir de cette date la population ait doublé (1).

L'Emmenthal est avant toutes choses un pays de culture et d'élevage, mais l'industrie y tient également — y a tenu plutôt — une place très importante; mentionnons surtout l'industrie de la toile et celle des lainages. Et cela ne date pas d'hier. Vers 1260 déjà, nous voyons relatés dans des prestations linum et pannus, du lin et de la toile, pour les bailliages de Gutisberg et d'Emmenthal, donc les environs de Burgdorf où fleurit de nos jours la fabrication de la toile. Cette industrie fut, pendant tout le cours du XVIII[e] siècle, avec la culture, la principale source de revenus, ainsi qu'en témoignent force rapports, adressés à cette époque par les pasteurs au gouvernement, et qui, tous, signalent le filage, le tissage et le commerce des toiles comme étant les principales occupations des gens de l'Emmenthal, en dehors du travail de la terre. Nous avons vu que cette industrie textile décline maintenant; elle s'est retirée dans le Bas-Emmenthal, laissant au Haut la fabrication des tissus en demi-lin (Halblein) (2).

Durant la première moitié du XIX[e] siècle, la contrée où vécut Gotthelf subit une crise funeste que nous aurons l'occasion d'étudier ultérieurement. Le paupérisme y sévit d'une façon désastreuse, et ce ne fut qu'en 1857, qu'une loi heureuse transforma l'assistance publique, après de longs tâtonnements, et fit disparaître presque entièrement la mendicité. De cette époque date une activité industrielle remarquable, dont les foyers les plus intenses sont situés sur une ligne serpentine partant de Huttwyl, traversant Eriswyl pour gagner Vasen, le village le plus industriel peut-être du pays, atteignant Sumiswald et, le long de l'Emme, remontant jusqu'à Langnau, Schüppbach, Signau. Des expositions brillantes eurent lieu, en 1870, à Sumiswald, en 1871, à Langnau, et témoignèrent des résultats obtenus par l'active population de l'Emmenthal (3). L'état florissant des caisses d'épargne et de prêt, sur le mouvement desquelles Imobersteg nous donne des chiffres éloquents, est d'ailleurs une des meilleures preuves de la situation économique excellente dans la deuxième moitié du siècle (4).

Si nous voulions être complet, si notre tâche était d'étudier d'une façon toute particulière l'histoire de l'Emmenthal, il nous faudrait, au risque de nous perdre dans la nuit des temps, évoquer la migration de ces tribus allemandes venues du Nord, les farouches Alamans faisant irruption dans l'Helvétie romaine et, vers 400, commençant à s'y fixer, au grand détriment de la culture latine. L'habitant actuel de cette contrée témoigne, d'ailleurs, par sa langue et sa structure physique, qu'il est bien le descendant de ces sauvages guerriers. « Le sang primitif celte et helvète s'est

(1) Imobersteg, p. 296.
(2) Imobersteg, p. 297 ss.
(3) Imobersteg, p. 301.
(4) Ibid, p. 302.

anéanti ou fondu en de multiples mélanges, de même que le sang italien qui s'était infiltré, et Alamans et Burgondes constituent la souche originelle des populations actuelles de l'Helvétie » (1). Les envahisseurs imposèrent si bien leur domination, qu'après une demi-douzaine de siècles écoulés (de 400 vers 1000), on ne trouve plus trace de Romains ni d'Helvètes. Tout le pays était alemanisé. Les mœurs étaient germaniques. A cette époque commencent à s'élever sur les deux rives de l'Emme quantité de burgs — pour la plupart en ruines actuellement ou complètement disparus — habités par les *Burg-* ou *Zwingherren*. Le burg des Seigneurs de Lützelflüh remonte à ce moment. Et déjà ce nom de localité est allemand. « Weder lützel noch viel » disons-nous encore maintenant, et lützel (branlant, s'émiettant) pouvait bien être la masse rocheuse (Fluh) où se dressait le burg; et même le village de Lützelflüh s'élève sur une couche de Nagelfluh qui apparaît au jour du côté de l'Emme et se montre dans sa nature friable » (2). Le château de Brandis, près de Lützelflüh, autrefois résidence d'une puissante famille qui s'éteignit en 1512 avec Jean de Brandis, puis des Dieszbach, Scharnachtal, v. Mülinen, qui le vendirent à Berne, enfin, de 1608 à 1798, des baillis bernois, parmi lesquels on rencontre un ancêtre de Gotthelf, date également de ces temps reculés.

Depuis longtemps sont en ruines les burgs de Schweinsberg (entre Neuenschwand et Eggiwyl), de Spitzenberg près de Langnau, de Reckenberg (entre Aeschau et Schüppbach), de Friesenberg dans la commune de Wynigen, de Rüti au Dürrgraben derrière Trachselwald, de Wartenstein au-dessus de Lauperswyl, et de Grimmenstein près de Wynigen.

Quant aux châteaux ultérieurs, résidences des grands baillis, Burgdorf, Brandis et Sumiswald, Trachselwald et Signau, deux d'entre eux furent détruits, Brandis et Signau, pendant la Révolution de 1798, Sumiswald, autrefois résidence des chevaliers de l'ordre teutonique, est devenu un hôpital; seuls, les châteaux de Burgdof et de Trachselwald sont encore les sièges des Amtsbezirke (3).

Dans la préface de son livre, Imobersteg résume poétiquement l'histoire de l'Emmenthal. On aperçoit d'abord, dit-il, « ... avant tout les antiques chevaliers qui passent dans leur cotte de mailles, sur les plus proches paliers de la vallée, en remontant le pays, çà et là des burgs à des intervalles convenables, au-dessous d'eux une contrée plus ou moins bien cultivée sur laquelle résident les *Schupposenmannli* » dans des chaumières basses

(1) WURSTEMBERGER. *Gesch. der alten Landsch. Bern.* (Cité par IMOBERSTEG. p. 148). — Voir d'ailleurs pour l'histoire de l'Emmenthal : IMOBERSTEG. *das Emmenthal nach Geschichte. Land und Leuten.* — 1re partie. p. 3-155 : *das Emmenthal unter den Zwingherren oder die mittelalt. Zeit.* — 2e partie. 159-302 : *das Emmenthal unter Bern oder die neuere Zeit.*

(2) IMOBERSTEG, p. 5. Sur le Château, voir : MÜLINEN, pages 87 ss. *Beiträge*, et *Die Freien von Lützelflüh und Brandis.* Band VIII, 73-81.

(3) MÜLINEN, *Beitr.* 81-82.

et tapies contre terre... ». Puis la scène change, et ce sont d'autres tableaux qui s'offrent à nos yeux. « ... De ces burgs plusieurs sont tombés en ruines; quelques-uns tiennent de plus en plus ferme. C'est là que trônent les baillis de messeigneurs de Berne. Le pays se trouve déjà mieux cultivé, gens et maisons sont déjà plus nombreux; les petits villages deviennent des villages et commencent à prendre une sorte d'aspect imposant. La population laborieuse se presse vers le haut, vers le bas; elle monte jusqu'aux pâturages alpestres, descend dans les *Schächen*. La vie est calme et heureuse; cependant l'agriculture, les mœurs agricoles refoulent en silence, mais de façon continue, vers le haut de la vallée, les vieilles mœurs pastorales des ancêtres. Tout d'un coup nous voyons les pointes des lances étinceler; des gens vont de village en village; une foule mugit, roule ses flots houleux. C'est le peuple en armes qui se lève pour la conquête de ses droits soi-disant foulés aux pieds. L'esprit des temps modernes veut briser ses barrières étroites, ouvrir librement ses ailes. Puis le silence se fait de nouveau, un silence de mort, et le silence dure jusqu'au jour où le bruit de la foule mugissante se fait plus fort, jusqu'au jour où, dans les tempêtes et les aspirations tumultueuses des temps nouveaux, l'ancien ordre de choses craque et s'effondre... » (1).

Nous ne suivrons pas l'auteur, lorsqu'en d'érudits chapitres, copieusement documentés, il étudie ces vieux « *Twingherren* », les seigneurs de Lützelflüh ou les chevaliers de l'ordre teutonique à Sumiswald, ou bien encore ceux de Trachselwald, de Signau ou de Schweinsberg, dont il nous déroule amoureusement les généalogies d'après d'antiques parchemins (2).

Effleurons rapidement l'époque plus moderne où l'Emmenthal vivait sous la domination de nos gracieux seigneurs de Berne et de leurs baillis (3). Ces « *Landvögte* », que Berne installa dans les châteaux des seigneuries acquises, jouissaient d'un pouvoir considérable. Ils exerçaient la basse juridiction, étaient en une seule personne ce que sont les gouverneurs, les présidents de tribunal. Dans son château, entouré de vastes domaines dont il percevait les revenus, s'approvisionnant de bois dans les forêts de l'Etat, le bailli menait une vie fastueuse, d'autant qu'aux revenus de ses domaines venaient encore s'ajouter quantité de redevances, d'amendes. Dans son château, il était un seigneur omnipotent, qui tenait dans sa main tous les fils de son bailliage, et tous les fils aboutissaient à Berne.

Lisons la peinture que nous fait Imobersteg. « Au château résidait le bailli, mandataire auréolé de puissance de mes gracieux seigneurs de Berne.. Ses familiers, ses protégés, habitaient dispersés à travers le bailliage; mais il n'en laissait aucun voir complètement le dessous des cartes; à aucun il n'accordait une entière confiance. Perché sur son coursier, il

(1) Imobersteg. *Préface*.
(2) Imobersteg, pages 3 à 155.
(3) Ibid., p. 159-168.

chevauchait, accompagné du greffier et du piqueur, dans les communes; devant lui les gens tombaient à genoux. Son veneur chassait par la forêt, ses chiens aboyaient, son arquebuse retentissait à travers l'étendue de son ressort. Du château partaient les gardes du corps qui parcouraient le pays, prêtant ici l'oreille, épiant là; par leurs yeux le seigneur bailli pouvait voir dans tous les coins... ». Les communes n'ont nulle indépendance : chaque année le bailli nomme les autorités, le tribunal séculier et ecclésiastique, les assermente devant la commune assemblée. Les prêtres sont son bras droit. Par le *chorgericht* il tient son monde en bride. Les gens, habitués de toute éternité à diviser l'humanité en deux classes : les seigneurs et les sujets, sont soumis, obéissants. Qu'on ne se figure pas pourtant que tout ce petit peuple soit toujours bien calme et si muet que cela; « les enfants dans ce grand ménage de l'Etat persistaient à souvent bouder, à raisonner souvent, à courir tous les deux jours à Berne, à réclamer telle chose, à demander telle autre, à corner aux oreilles des pères du pays, jusqu'à ce que ceux-ci les entendissent. Et même quand, par aventure, ces derniers faisaient semblant d'être en colère ou même se fâchaient, les enfants n'avaient pas trop peur; ils savaient bien que le père « d'r Aetti » se calmerait. L'ours était en effet une bonne pâte d'homme, d'une inépuisable bonté... » (1).

Nous noterons cependant, si nous ne nous étendons pas plus longuement sur l'histoire de l'Emmenthal, quelques moments capitaux de son passé.

A l'approche de la Réformation, en 1528, les paysans de la vallée de l'Emme, imitant en cela ceux de l'Oberland, montrèrent une grande répugnance à adopter des modifications à leurs croyances religieuses; mais Berne leur fit sentir brutalement le poids de son bras puissant, et les amena peu à peu à se résigner à ce qu'ils ne pouvaient empêcher.

Le 30 mars 1559, Berne promulgua les statuts et droits du district de l'Emmenthal, lesquels furent confirmés, le 17 novembre 1659, sous le titre de « Règlement révisé des trois bailliages de Trachselwald, Brandis et Sumiswald » (2). Un événement important qui remua le pays au XVIIe siècle fut le grand soulèvement de 1653, auquel participèrent les trois bailliages, mais surtout Langnau, Huttwyl et Sumiswald (3). Pendant l'Helvétique, 1798-1803, l'Emmenthal fut divisé en Haut et Bas-Emmenthal, avec Langnau et Sumiswald pour chef-lieux respectifs. Depuis 1803, appartiennent à l'Emmenthal les districts de Signàu et de Trachselwald, avec Langnau et Trachselwald comme sièges de district. Les communes de l'Emmenthal se divisent ou en quarts (Langnau, Sumiswald, Trub, Rüegsau, Rüderswyl, Wynigen, Hasle), ou en tiers (Signau, Schangnau, Dür-

(1) Imobersteg, p. 167.
(2) Ibid., p. 173-176.
(3) Ibid., p. 189-234.

renroth), ou en Höfe, comme Affoltern et Walterswyl, ou en biens, comme Eggiwyl et Rötenbach (1).

Et puisque nous parlons de communes, peut-être quelques mots touchant l'organisation communale ne seront-ils pas inutiles. Quelle fut l'origine des communes dans l'Emmenthal, et pour quelles raisons leur organisation n'y fut-elle pas la même que dans les autres contrées du canton ? (2).

Le seigneur ou *Twingherr*, soucieux de la vie morale de ses gens, leur construisit en bonne place, au centre de ses terres, près de son burg, une église. A côté de l'église s'éleva le presbytère. La maison de Dieu, entourée de son cimetière, devint bientôt un centre de ralliement pour tous les manants dispersés, l'endroit où l'on venait se recueillir sur la tombe des ancêtres; elle exerça une influence attractive, et, insensiblement, d'autres maisons s'édifièrent tout autour, adossées à la sainte demeure. Pour répondre aux besoins de ces premiers habitants, tour à tour vinrent s'établir au même endroit le mercier, le marchand de sel, l'aubergiste, l'écrivain; et c'est ainsi que peu à peu se forma un groupement villageois. Tels furent les débuts de la vie communale. Dans l'Emmenthal on en resta au développement de cet unique point de concentration, et nous devons chercher les raisons de cette manière d'agir dans la nature même du sol. Dans la partie plus plate du canton, les gens à l'origine se fixèrent dans les endroits qui leur offraient les conditions les plus favorables, et, peu à peu, ils en vinrent à constituer un « *Bäuert* », une corporation de paysans, une « *Dorfgenossenschaft* » dont chaque membre jouissait de droits d'usage sur l'*Allmende*, ainsi que de privilèges sur la forêt. Tous les habitants de ces corporations étaient avec d'autres « *Bäuert* » coparoissiens de telle ou telle église. Ces « *Dorfgenossenschaften* » furent donc des communautés unies par les liens des privilèges, des droits d'usage, des « *Rechtsamegemeinden* » fondées dans le but de cultiver, d'exploiter la terre. Par la suite, elles se transformèrent en communes d'habitants (*Einwohnergemeinden*) et en « *Burgergemeinden* » (communes bourgeoises). C'est ainsi que nous trouvons en pays plat des paroisses nombreuses, des *Kirchgemeinden* qui se divisent en plusieurs *Einwohnergemeinden*, par exemple la paroisse de Münsigen dans les environs de Berne, qui comprend les communes de Münsigen, Gysenstein, Häutligen, Niederhünigen, Rubigen, Stalden, Tägertschi. Diessbach, Höchstetten, Kirchberg, etc..., sont dans le même cas. Dans l'Emmenthal au contraire, rien de semblable, si l'on excepte toutefois une seule paroisse : Eriswyl avec Wyszachengraben. Dans le même périmètre se trouvent réunies la commune ecclésiastique, la commune des habitants et la commune bourgeoise. C'est que la nature du sol est absolument différente : le terrain y est morcelé en vallées et val-

(1) Mülinen. *Beiträge zur Heimatkunde*, p. 84 s.
(2) Imobersteg, loc. cit. Chapitre III, 183 ss.

lons, forçant les paysans à vivre dispersés dans les « *Höfe* ». L'endroit seul où se dressait l'église, autour de laquelle se groupèrent les maisons, put exercer sur les habitants disséminés une force d'attraction suffisante. Là seulement put se développer un village. En cet unique endroit un noyau de population avait chance de se former et de vivre; car le seul lien qui réunissait tous ces éléments épars était le lien paroissial, la « *Kirchhörigkeit* ».

Dans la suite des temps la population s'accrut. La bonté du climat et du sol qui exerça une heureuse influence sur la vigueur et l'énergie des gens, les qualités prolifiques de la race, le fait de la dispersion des fermes favorisèrent cette augmentation, signalée déjà dans des documents vers 1570 (1). Le pays se trouva bientôt entièrement partagé. Alors ceux qui n'avaient trouvé aucune place pour se fixer, les « *Hauslosen* » se retournèrent du côté des « *Schächen* », de l'*Allmende*. Et, du XVIe siècle au milieu du XVIIe, ce sont des querelles, des contestations qui n'en finissent pas entre les « *Schachenmännli* » et les paysans, qui se plaignent de l'amoindrissement continu de leurs communaux, des différends à propos du bois qui pousse au bord de l'Emme, à propos de l'entretien des berges, etc. (2). Comme presque tout bout de terrain avait un légitime possesseur, nombre de gens, n'ayant nul bien au soleil, privés de tout moyen d'existence, errèrent d'un endroit à l'autre. A cette époque il n'y avait pas encore de commune bourgeoise; nulle assistance n'existait par conséquent. De tous ces mendiants les autorités ne savaient comment se débarrasser. Le flot montait, toujours plus menaçant, des misérables sans feu ni lieu. Durant un siècle, on fut impuissant à remédier au fléau. De véritables battues furent organisées, par exemple en 1644, 1647, 1666, 1680, 1691, 1727, etc. Des « *Landjegenen* » (3) traquèrent partout les mendiants, que l'on s'efforçait de refouler sur leur pays natal. Vains efforts. Inutilement le gouvernement promulgua quantité de « *Bättlerordnungen* » (4). La dernière en date fut celle de 1690, qui résume toutes les précédentes. Elle pose en principe que toute commune a le devoir d'entretenir ses propres pauvres et doit en conséquence dresser une liste de ses indigents, en indiquant leur degré de nécessité, puis répartir les frais d'assistance entre tous les gens à l'aise, au prorata de leur fortune. Quant aux malheureux, ils sont tenus de se rendre dans leurs communes respectives (5).

Cette ordonnance fut un acte nécessaire et juste en même temps. Jusqu'ici en effet, les pauvres diables étaient ballottés de commune en commune, rejetés comme des épaves par les égoïstes paysans, membres des « *Genossenschaften* ». C'était le commencement des communes bourgeoises

(1) IMOBERSTEG, p. 234 s.
(2) Ibid., p. 249 s.
(3) Ibid., p. 254.
(4) Ibid., p. 255.
(5) Ibid., p. 256 s.

de nos jours. On créa un certificat d'origine. La commune fut divisée en bourgeois « *Burger* » et en étrangers domiciliés « *Hintersassen* ». Il y eut la caisse des « *Hintersassen* » alimentée par les droits d'entrée. Dans chaque endroit l'assistance s'organisa sérieusement; il y eut un « *Almosner* » à poste fixe pour distribuer les aumônes. Le principe, d'après lequel le devoir d'assister ses enfants incombait à chaque commune, était gros de conséquences; il devait devenir fatal à l'Emmenthal. Par le fait de sa propagation considérable, de certaines coutumes, celle du Minorat entre autres, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, il émigrait chaque année quantité de bourgeois. Et alors la brusque rentrée dans leurs communes respectives de ces milliers de « *Burger* », rapatriés pour cause d'infirmités ou d'indigence, menaçait de transformer la contrée en un véritable hôpital. La Constitution de 1846 supprima l'obligation d'assistance qui pesait trop lourdement sur les communes, en fit une affaire de législation. Et alors on tâtonna; on essaya sans grand succès d'organiser des sociétés volontaires de bienfaisance. Les projets de lois sur le paupérisme se succédèrent. La loi du 1er Juillet 1857 devait mettre fin à ce lamentable état de choses (1).

L'organisation communale se présente très diverse suivant les endroits. Voici ce qui se produisit le plus couramment toutefois : les tribunaux, les « *Chorgerichte* » institués par les baillis et les *Twingherren* formèrent le « *Gemeindrat* », chargé des affaires communales et des devoirs de tutelle. Ce Conseil en beaucoup d'endroits administrait aussi bien les affaires communales publiques que les affaires purement bourgeoises. Dans l'Helvétique il y eut des modifications apportées à ce système : la municipalité administrait la commune, une chambre spéciale avait la gestion du bien bourgeois. La Médiation rétablit les chefs de la Commune que la Révolution avait supprimés. La Constitution de 1831 fixa les attributions des communes d'habitants, seules véritables assemblées politiques, tandis que les communes bourgeoises devaient se confiner dans l'assistance aux pauvres, les affaires de tutelle. D'après la Constitution de 1846, les assemblées communales élisent les chefs de la commune, les « *Gemeindevorgesetzten* » (2).

Le conseil municipal des habitants est la seule autorité chargée du pouvoir exécutif et de la police, et la loi communale de 1852 n'a fait que confirmer ce principe.

---

(1) Imobersteg, p. 257 ss.

(2) Le président du Conseil porte le nom, dans le Jura catholique, de Maire, et dans les autres districts ou cantons, de président de commune ou de syndic; c'est lui qui est spécialement chargé de veiller aux intérêts de la communauté. Cependant, les localités populeuses comme Berne et Bienne et toutes celles du Canton de Neufchâtel qui ont plus de 400 habitants, possèdent un Conseil général de commune, nommé par les électeurs, lequel est chargé de la discussion des affaires communales, du budget, etc...

CHAPITRE III

GOTTHELF GÉOGRAPHE PITTORESQUE DE L'EMMENTHAL. LE PAYS ET LES GENS DANS SON ŒUVRE.

I. — L'EMMENTHAL PAYS CLASSIQUE DES « *HÖFE* ». — DIFFÉRENCE ENTRE LES « *DÖRFER* » ET LES « *HÖFE* ». — LA « *HOF* » : SITUATION, ASPECT GÉNÉRAL, STRUCTURE, DISPOSITION INTÉRIEURE ; LA CUISINE, LE « *STÜBLI* », LES « *GADEN* », LE « *SPYCHER* », LE « *STOCK* », LE « *GÄNTERLI* » ; LE LIT. ÉCURIES, JARDIN. DÉPENDANCES DE LA FERME. QUELQUES TYPES DE BELLES FERMES.

Nous avons cru bon, avant d'aborder l'étude des œuvres de Gotthelf, de faire appel au concours des historiens et des géographes. Il nous semblait nécessaire que le lecteur eût quelques données générales sur le pays immortalisé par le génie de notre pasteur. Mais quand bien même nous aurions accumulé les renseignements sur les montagnes et les rivières, quand le lecteur connaîtrait l'altitude exacte des principaux sommets, le cours des moindres ruisseaux, la population des localités qu'ils arrosent, quand il n'ignorerait rien du sol et de ses produits, de l'activité industrielle et commerciale des habitants, se ferait-il une image bien nette de l'Emmenthal ? Tous ces détails, qui risquent d'être secs et monotones, ne suffiraient sans doute pas à lui rendre la physionomie du pays. Si nous voulons que surgisse devant nos yeux, que puissamment s'évoque un Emmenthal bien vivant, et non plus un Emmenthal de carte géographique, avec des lignes noires, vertes ou bleues, des points et des hachures, il nous faut ouvrir les romans villageois de Gotthelf, nous plonger dans la lecture si passionnante de ses récits populaires; l'auteur se chargera de nous faire le meilleur cours de géographie, de géographie pittoresque, la plus intéressante de toutes, sinon la plus scientifique. Alors ce qui n'était qu'une abstraction décharnée va prendre corps et âme; nous allons voir s'arrondir et se dérouler les gracieuses collines, nous entendrons les torrents montagnards rouler sur les galets leurs eaux transparentes, où s'ébattent les truites; au fond des vallées verdoyantes, ou sur les crêtes ensoleillées, les fer-

mes coquettes surgiront tour à tour. Nous respirerons avec délices l'amère odeur des forêts de sapins ou les parfums puissants qui s'exhalent des gras pâturages. Les gais carillons des vaches résonneront harmonieusement à nos oreilles sur les pentes des alpages. Nous vivrons de la vie rude mais saine des robustes paysans. Cette vie, du lever au coucher, à travers les saisons qui se succèdent, n'aura plus pour nous de secrets. Car l'auteur ne nous a pas dépeint des paysans de convention, idéalisés comme ceux de George Sand, des paysans à l'eau de rose pour lecteurs mondains; ce sont de vrais campagnards avec leurs vices et leurs vertus, qui peinent et transpirent dans une lutte de tous les instants avec la glèbe nourricière, qui accomplissent de poétiques travaux, semailles, fenaison, mais souvent aussi s'acquittent de plus rebutantes corvées; et plus d'une fois, au cours de nos lectures, nos narines qu'ont délicieusement charmées au mois de Juin les aromatiques effluves des foins coupés, seront offusquées par les odeurs trop violentes des fumiers que l'on charge sur les chariots, ou des porcheries dont on fait la toilette.

*
* *

L'Emmenthal est par excellence le pays des « *Höfe* », de ces riches fermes que dans notre excursion à travers la contrée nous avons vues disséminées de toutes parts, soit blotties au fond de quelque « *Graben* » abrité, soit perdues en un vert repli de terrain, soit serrées frileusement contre le flanc des coteaux, ou encore majestueusement perchées au sommet de quelque montagne. Nous avons vu que le morcellement de l'Emmenthal en une quantité de vallées latérales, de vallons et d'échancrures avait influencé le mode de répartition des habitants sur le sol; que dans un semblable pays il ne pouvait y avoir de centre créateur, de centre d'attraction en dehors de l'agglomération qui se forma autour de l'église (1). Le système des « *Höfe* » isolées devait prédominer; les habitants dispersés de tous côtés n'avaient pour les réunir entre eux que le lien paroissial, le lien de la « *Kirchhörigkeit* ». Et s'il est vrai que les modernes habitants de l'Emmenthal, comme du reste tendraient à le prouver la langue et la structure physique, soient les descendants de ces Alemans qui se fixèrent dans la Suisse centrale et orientale, cet amour de l'isolement, de la vie indépendante qu'on a toujours remarqué chez eux ne serait qu'un trait de caractère hérité de leurs rudes ancêtres. Les Alemans avaient de l'antipathie pour les places fortes, constate Kasser qui fait ressortir le contraste existant entre le pays bernois jonché de fermes isolées et les localités de la Suisse occidentale aux agglomérations serrées (2).

(1) Geiser. *Land und Leute bei J. Gotthelf.* Neujahrsblatt der litt. Gesellschaft Bern auf das Jahr 1898.
(2) Kasser, loc. cit., p. 16.

Plus bas, dans les plaines de Burgdorf, du côté de Wangen, d'Aarwangen, de Fraubrunnen commence la région des « *Dörfer* », des villages, avec leurs maisons collées les unes contre les autres et leur finage extrêmement morcelé, ce qui est dû sans doute à l'antique assolement triennal qui entraînait l'éparpillement des parcelles dans les soles (1).

Dans son « *Maître d'école* », Gotthelf nous décrit un semblable village, Gytiwyl (2). Lors de son vicariat à Utzenstorf, l'écrivain avait eu l'occasion d'étudier des agglomérations de ce genre, nombreuses dans la riche plaine qui l'entourait.

La différence entre la plaine et la montagne n'existe pas seulement dans les habitations; mais les paysans des « *Dörfer* » et des « *Höfe* » offrent encore de remarquables dissemblances de caractère. Un petit récit de Gotthelf nous les fera toucher du doigt. Il a pour titre : *la Visite* (3). La jeune Stüdeli qui est née dans la plaine, dans les villages d'en bas, « aus den Dörfern herauf » (4), comme on a coutume de dire dans l'Emmenthal, s'est mariée avec Pierre, le fils du paysan de la salle de danse. Elle a montré une grande répugnance à quitter son pays. « Ce qui était le plus désagréable pour Stüdeli, c'était d'être forcée de s'éloigner tellement de sa petite mère et encore avec cela, d'aller là-haut, dans l'Emmenthal, dans ces montagnes noires et désolées » (5).

« Stüdeli devait donc monter des villages dans les *Höfe*, et elle était intimement convaincue qu'elle avait fait une sorte de mésalliance, parce que dans les villages on était plus civilisé, qu'on connaissait beaucoup mieux les usages de la vie que là-haut dans cette sauvage contrée. Elle avait fréquenté une école secondaire, savait écrire en français, c'est-à-dire faire des lettres françaises, disait « merci bien », avait été dans une école de travail, savait broder des pantoufles et des bretelles. Dans son village, Stüdeli comptait parmi les plus cultivées, elle avait même lu « *Martin, l'enfant trouvé* », et entendu parler du « *Juif errant* » » (6). Si Stüdeli nourrissait des préjugés contre les habitants de la montagne, ceux-ci en revanche rendaient aux gens des villages mépris pour mépris. « Par contre, on considère dans les montagnes et dans les fermes les villageois comme une race d'hommes plus vulgaire et plus grossière, à peu près comme à Londres les habitants des quartiers distingués considèrent les gens de la Cité, ou à Berne les gens de la Junkerngasse ceux de « Hinter den Spychern ».

(1) Geiser, loc. cit. Les gens de la Haute Argovie et de l'Emmenthal appellent « *Dörfer* » les grandes agglomérations paysannes situées sur l'Emme inférieure : Koppigen, Utzenstorf, Bätterkinden, etc.. (*Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Werke J. Gotthelfs*, p. 611).

(2) *Joies et souffrances d'un maître d'école.* I. p. 357.

(3) *Récits et tableaux de la vie populaire en Suisse.* Berlin 1855, p. 144. Tome V.

(4) *La Visite*, p. 145.

(5) Ibid., p. 147.

(6) Ibid., p. 148.

Prétentieux, on l'est donc dans les deux camps; mais ce qui est vrai, c'est que l'orgueil des villages se manifeste d'une façon bien plus lourde, bien plus outrageante que celui des fermes... » (1). Ce n'est qu'à contre-cœur que Stüdeli se résigne à monter à la salle de danse, à quitter le pays natal pour l'étranger; s'en aller à plus de trois lieues de chez elle, pensez donc, n'était-ce pas un affreux malheur ! « Là-haut, tout semblait étranger à Stüdeli, tout lui paraissait autre, même les gens; avec eux elle était absolument déroutée. Ils étaient plus taciturnes, parlaient plus bas, employaient l'a plus que l'o, disaient ja au lieu de jo, o au lieu de au, juraient rarement, et, quand un reproche était formulé par eux, il était tourné de telle sorte qu'elle ne savait qu'en penser, si c'était chair ou poisson... » (2).

Au début, elle se figure être tombée chez des bigots ou des piétistes, et ne peut se faire au caractère des gens, à l'exactitude méticuleuse qu'ils apportent dans leur travail, à leurs habitudes d'ordre et de propreté. Tout cela lui semble une peine inutile qu'ils se donnent. « Il fallait que tout fût à sa place précise, quand bien même on aurait dû s'en servir le lendemain, et autour de la maison il semblait toujours que ce fût dimanche... » (3).

Elle fait du reste la même fâcheuse impression sur les gens, à qui son langage paraît grossier. Il arrive parfois à Stüdeli de pousser des exclamations déplacées, des « tonnerre ! » qui scandalisent. Elle choque par la malpropreté de sa chemise et de ses mains, et les habitants de la salle de danse voient avec déplaisir qu'on la prendrait plutôt pour une servante que pour la bru. Puis c'est la différence de vocabulaire qui les sépare. Les expressions qu'emploie la jeune femme font souvent rire à ses dépens. Ainsi elle s'attire, à son grand dépit, des servantes de la maison, le surnom de Birligstüdeli, parce qu'au lieu d'appeler les tas de foin des Schöchli, elle les nomme comme dans son pays des Birlig. « Lorsque Stüdeli parla là-haut de ses Birlig, les gens prêtèrent l'oreille, et lorsqu'enfin ils s'aperçurent de ce que Stüdeli entendait par là, ils s'étonnèrent grandement, et trouvèrent au plus haut point risible que là-bas on appelât de semblables tas Birlig; c'étaient des Schöchli, et celui qui l'ignorait devait être né aux antipodes... » (4).

Dans ce milieu si différent, la pauvre fille ne tarde pas à gagner le mal du pays. Un jour elle n'y peut résister, elle s'échappe et fait une fugue chez sa mère. Mais son court séjour dans son village lui est profitable. Inconsciemment, elle s'est déjà si bien habituée à sa patrie d'adoption, que le pays ne lui paraît plus aussi séduisant qu'autrefois. Bien des choses la choquent maintenant. Elle critique les perches à haricots du jardin mater-

(1) *La Visite*, p. 148.
(2) Ibid., p. 149.
(3) Ibid., p. 149.
(4) Ibid., p. 154.

nel. Le village où elle est née, au-dessus duquel elle ne voyait rien, elle le trouve malpropre. La netteté et la belle ordonnance des fermes où elle vit depuis quelque temps, la rendent sévère pour le désordre et l'incurie de ses compatriotes. Ses yeux se sont ouverts. « Le village sembla à Stüdeli différent d'autrefois. Jadis, elle l'avait tenu pour le plus beau de tout le canton; maintenant, devant bien des choses elle secouait la tête. Les toits de chaume, avec leurs visages bruns et leurs efflorescences vertes, lui paraissaient tout à fait vilains; ils pendaient comme de vieux et laids bonnets de nuit enfoncés sur les fenêtres petites. Quoique ce fut dimanche, cela n'avait pas du tout l'air nettoyé, il y avait des ordures derrière la maison et des ordures devant, du bois d'œuvre, des bourrées, du bois de toute sorte, des voitures et des chariots, bref, tout ce qu'on peut imaginer était pèle-mèle. Çà et là, on aurait dit absolument qu'on avait traîné et rassemblé tout le matériel, afin de pouvoir en cas de besoin dresser aussitôt autour de la maison une barricade de chars. Les tas de fumier nageaient dans une sauce brune, qui se risquait aussi sur la route et se mêlait volontiers à l'eau du ruisseau, avec laquelle les femmes du bas du village faisaient le café; aussi soutint-on toujours qu'au bas du village on buvait du café plus fort et plus brun qu'en haut... » (1). Quant aux habitants, elle est choquée de leur grossièreté; elle rend visite à une vieille cousine et trouve tout sale chez elle; dans la chambre où on la reçoit, elle se sent, en dépit du bon accueil, mal à son aise. « C'était une chambre tout autre que jadis, étroite, basse, pleine de mouches, noire et pas débarrassée... » (2). Et le plus comique, c'est qu'à table chez sa mère, son jeune frère se moque d'elle et l'affuble du sobriquet de Kriesistüdi, parce qu'au lieu de dire Kirsi, comme au village, Stüdeli a dit Kriesi ! Il l'accuse de vouloir faire la distinguée, de jouer à la paysanne de l'Emmenthal. De cette visite, décidée dans un coup de tête, Stüdeli, à qui d'ailleurs sa mère a donné de sages conseils, revient avec des idées plus saines. Désormais, elle sent qu'elle sera heureuse de vivre à la salle de danse; à demi-convertie déjà à des habitudes différentes, elle n'aura plus guère à faire pour s'enraciner complètement dans sa nouvelle patrie, pour devenir une vraie paysanne de la montagne. Peu à peu elle s'accoutumera à la méticuleuse propreté des habitants des « *Höfe* », elle prendra leurs manières aristocratiques et fermées, au point que le jour n'est pas éloigné où elle ne pourra même plus supporter l'expansivité un peu grossière de ses compatriotes, ni tous les vices ou travers qu'engendre la vie en commun des villages.

C'est que le paysan de l'Emmenthal a une originalité bien marquée, des vertus comme des défauts bien tranchés, dont il faut rechercher la source dans la vie toute particulière qu'il mène en ses montagnes. Sa ferme est isolée du monde; parfois éloignée de plusieurs kilomètres des au-

(1) *La Visite*, p. 171.
(2) Ibid., p. 172.

tres habitations; la neige persistante des rudes hivers vient souvent l'y bloquer pendant de longs mois; cette solitude est favorable à la méditation, à la vie de l'âme, mais risque aussi de la racornir, de la fermer aux sentiments altruistes. Autour de la maison d'habitation s'étendent des prés et des champs plus ou moins vastes. Ce bien est la joie et l'orgueil du paysan, le théâtre de ses exploits. Par une lutte infatigable avec un sol fertile mais difficile, ses pères l'ont constitué peu à peu. Chaque génération l'a arrondi dans la mesure de ses forces ; c'est là que lui-même du matin au soir il peine, continuant l'œuvre des ancêtres qui dorment au cimetière. Toute son activité, toutes ses pensées sont concentrées sur ce coin de terre, si riche en souvenirs, sur ce patrimoine que des coutumes héréditaires spéciales ont maintenu à travers les siècles dans sa famille. Sans doute il peut arriver, qu'à rester ainsi confiné dans cette sphère étroite, son esprit se rétrécisse, qu'il prenne des habitudes d'égoïsme (1); mais en revanche, il y a le beau côté de la médaille. L'isolement de la *Hof* empêche le paysan de dépenser son argent au cabaret, augmente en lui le goût de l'économie, le force à se replier sur lui-même, à tendre toutes les facultés de son intelligence vers ce but : l'amélioration de ses terres, le perfectionnement de son exploitation rurale. Il donne à la vie morale plus d'intensité, aux mœurs parfois une certaine austérité puritaine, mais développe en même temps des qualités d'ordre, de labeur, d'épargne qu'on ne trouve nulle part au même degré. C'est ainsi qu'au cours des siècles s'est constituée dans l'Emmenthal une race de paysans riche, laborieuse, intelligente et fière, véritable aristocratie rurale, telle que l'Europe n'en offre guère. L'habitant de cette contrée partage d'ailleurs avec ses compatriotes du canton de Berne cet amour très vif de la terre. « Le vrai Bernois a un penchant pour l'agriculture : l'artisan, aussitôt que cela lui est possible de quelque manière, achète un petit morceau de terrain, tous ses efforts tendent à devenir un paysan. Le gentilhomme, chaque fois qu'il le peut, a sa résidence à la campagne, et fait le paysan, et se démène comme un beau diable, ainsi qu'on a coutume de dire (bauert wie ein heller Teufel)... » (2). Mais c'est dans l'Emmenthal qu'on trouve réunies à leur plus haut point les qualités fondamentales du paysan. C'est là qu'on peut étudier cette race vigoureuse de cultivateurs, cette « *Bauersame* » vraiment remarquable, dont Gotthelf a noté les principaux traits de caractère. « Semblable à son pays est l'habitant de l'Emmenthal. Son horizon n'est pas vaste, mais pour les choses les plus proches son œil est fin et perspicace. Il ne se jette pas précipitamment sur les nouveautés; uniforme comme ses collines doit être sa vie; mais ce qu'une fois il a saisi, il le tient ferme avec une vigueur

(1) « Les gens de l'Emmenthal sont un peuple particulier; égoïstes, parce qu'ils habitent pour la plupart isolés, ils sont, par suite, à la fois peu communicatifs et un tantinet orgueilleux; chacun se croit un petit seigneur dans sa forteresse. » *Lettres de J. Gotthelf à Burkhalter*. Josz. Bern, 1897, p. 39.

(2) *Le grand bailli et le juge*. Récits et tableaux. Tome V, p. 75.

merveilleusement tenace. Il ne parle pas beaucoup, il ne mène pas grand bruit, il ne fait pas de bonds : mais quand une fois il met la main à quelque chose, il n'a pas de cesse que tout ne soit dans l'ordre, et une fois qu'il est lâché, gare à vos membres. Avec cela, réside en lui un sens tout particulier de la propreté qui s'étend aux maisons, aux instruments agricoles, au bétail, aux habits, bref à tout; même les mendiantes ne mendient qu'avec des chemises fraîchement lavées... » (1).

*
* *

La ferme, la « *Hof* » se dresse tantôt sur la hauteur des collines et, émergeant des forêts, des prairies et des champs de blé, domine la vallée au milieu de laquelle l'Emme roule ses eaux vertes. Tantôt elle est tapie dans une de ces vallées latérales, dans un de ces « *Gräben* » dont il est si souvent question dans l'œuvre de Gotthelf, et qui, déroulant la luxuriance de leurs vergers et de leurs prés, arrosés par de gais ruisseaux, s'ouvrent à droite et à gauche, lorsque nous remontons le cours de la rivière. Rien que parmi les « *Gräben* » dont le nom commence par un S, on pourrait citer: le Schärergraben (Trachselwald), le Schartengraben (Sumiswald), le Schlegelgraben (Trub), le Schmiedengraben (Eggiwyl), le Schneidersgraben (Dürrenrot), le Schopfgraben (Eggiwyl), le Schwandengraben (Rüderswyl), le Schorgraben (Sumiswald), etc... (2). C'est dire leur nombre ! Entourées d'arbres fruitiers, avec leurs joyeuses rangées de fenêtres étincelant au soleil, les maisons de l'Emmenthal se détachent d'une façon pittoresque sur l'arrière-plan des crêtes boisées ou des montagnes neigeuses. Par l'impression idyllique qu'elles procurent, par leur propreté coquette et leur organisation vraiment modèle, elles méritent, parmi la quantité d'habitations jolies qui ornent le canton de Berne, l'admiration toute spéciale du voyageur. Tout y est fait pour charmer les regards et les rafraîchir : le jardin bien soigné avec sa palissade en bois, la fontaine jaillissante et son auge massive, où le garçon de ferme, tout en faisant boire ses bêtes, batifole avec les filles, la ruche qui bourdonne, le banc où le grand-père vient se reposer le soir, ou vers midi se chauffer au soleil en fumant sa pipette.

La maison est bâtie en bois, et les énormes montants, aux intervalles remplis par des planches épaisses, lui donnent une solidité à toute épreuve. Le toit est recouvert en tavillons et, descendant très bas vers le sol, abrite la galerie, la « *Laube* » qui court autour des chambres et orne sa balustrade de pots d'œillets et de géraniums, ainsi que le « *Schopf* » la large terrasse qui entoure les riches demeures paysannes (3). Dans la construction des maisons les plus anciennes on n'a pas employé pour ainsi dire une livre de fer. Si l'on rencontre des exceptions, ce sont des innovations qui

(1) *Le paupérisme*, p. 160.
(2) Voir *Beiträge*, 17.
(3) *Uli le Valet*, p. 19. — *Beiträge*, p. 456.

ne sont pas toujours le signe d'une prospérité plus grande; car, ainsi que le fait justement remarquer l'auteur d'une monographie, « sous les modestes toits de tavillons on voit souvent trois, quatre, parfois même six harnais de chevaux pendus à côté ou au-dessus de l'écurie, dans laquelle se trouvent tout autant de chevaux vigoureux, bien nourris et bien entretenus. A côté de la grange, plusieurs faux, plusieurs charrues et autres instruments agricoles suspendus... témoignent que le propriétaire attache plus d'importance au soin de ses prés et de ses champs qu'au seul luxe extérieur de sa maison, dépense plus pour la beauté de ses chevaux, de ses vaches et du reste de son bétail que pour des « herrschelige Narregrümpel », qui ne contribuent pas à son bonheur... » (1). Si la maison de l'Emmenthal a, au premier abord, quelque chose de positif, de lourd, elle n'en réalise pas moins, par l'intelligente disposition de toutes ses parties, par leur accommodation pratique à tous les besoins de la vie rurale, comme aussi par la propreté de l'intérieur et la beauté de ses formes, l'idéal de la demeure paysanne.

L'auteur signale également le conservatisme qui est la marque distinctive de l'architecture dans l'Emmenthal. Ce conservatisme, on le retrouve du reste dans les mœurs, les usages, le costume; nul peuple n'est plus attaché aux formes sanctifiées par la tradition que celui de cette contrée (2).

Toutes les maisons ont le même cachet. Dans toutes, par exemple, les solives du toit sont dissimulées derrière un lattis demi-circulaire, et le pignon sous ce lattis est peint.

On pénètre dans la ferme par une entrée imposante l' « *Yfar* » (Einfahrt). C'est par là que s'engage la voiture lourdement chargée. Franchissant la rampe et le « *Brugg* », elle se dirige vers le sol carrelé de l' « *Estrich* » après avoir passé par la « *Tenn* », aux deux côtés de laquelle s'étend le grenier à foin, la « *Heubüni* », puis, par le grenier à gerbes et autres denrées, la « *Garbenbüni* ». Entrons dans la maison d'habitation. La porte conduit directement à la cuisine qui va d'un chéneau à l'autre. Au milieu, adossé au mur, se dresse le foyer. Immédiatement au-dessus fait saillie le « *Flammenstein* » destiné à saisir les étincelles au passage. Le foyer est d'ailleurs ouvert jusqu'au dessous de la « *Füür-Tili* ». Devant la cuisine, sur le pignon, se trouvent les chambres où l'on se tient d'ordinaire, les « *Wohnzimmer* ». Au-dessus sont les chambres à coucher, les « *Kammern* ». La grande pièce du coin, exposée au soleil, est la « *Stube* » joliment lambrissée, avec, d'un côté de la porte, le « *Buffert* » sculpté, et de l'autre, le banc de repos, le « *Lotterbank* » autour du poêle (3). Dans l'angle de la fenêtre se dresse la table immense. Le long des cloisons courent

(1) Tübler, loc. cit., p. 17.
(2) Tübler, p. 18.
(3) Sur l'Ofentritt voir le *Miroir des Paysans*, p. 9 et le *Maître d'école*, I, p. 125, II, p. 65, et encore *Käthi*, p. 165.

les bancs les « *Sitzbänke* ». Au-dessus sont suspendus au mur, dans une courroie, les couteaux et les fourchettes. Dans le coin le plus intime de la Stube repose sur un « *Lädli* » la bible, lecture habituelle des longues veillées d'hiver (1).

Gotthelf, en maints passages de ses récits, nous a familiarisés avec les différentes parties de la maison. Il évoque quelque part la cuisine vaste et brillante « avec deux grandes plaques de cheminée des deux côtés de l' « *Heli* » (l'espace sous le plafond d'une cuisine qui n'a pas de hotte de cheminée), dans laquelle six longues et larges bandes de lard, des saucisses, de la viande, des jambons souriaient aimables et succulents... » (2). Mais ce dont il est le plus souvent question, c'est du « *Stübli* ».

C'est dans le « *Stübli* » que le maître d'Uli fait entrer le valet pour s'entretenir avec lui. « Il vint et entra avec une sorte de respect dans ce sanctuaire, dans cette petite chambre, le Saint des Saints de cette maison... » (3). Le Saint des Saints dans le grand monde est le salon. C'est le souci des messieurs et des dames de la ville, mais combien plus utile aux époux semble à notre Gotthelf cette pièce intime qu'est le « *Stübli* », « où avec loyauté, à demi-voix, ils délibèrent sur les affaires communes, où aucun ne se laisse entraîner à dire un mot plus haut que l'autre, à quelque éclat de voix, où aucun ne quitte la chambre que d'accord avec l'autre, le *Stübli*, le sanctuaire du mariage où douleurs et joies, espérances et chagrins, sentiments et croyances sont sincèrement partagés, sincèrement accueillis, élaborés et supportés... » (4). Et, plus loin, l'auteur ajoute : « ... Nulle femme de chambre, ni welche, ni originaire de Buchholterberg (5), n'annonça Uli; il entra seul, mais cependant avec une sorte de respect; car dans cette pièce il n'était encore jamais entré que quand le maître lui avait lavé la tête ou donné son salaire. Aussi y pénétra-t-il cette fois comme dans un mystérieux bois sacré, où des choses pouvaient vous arriver que n'avaient encore contemplées les regards d'aucun mortel... » (6).

Le « *Gaden* », la chambre à coucher, a aussi un rôle important. C'est là que les jeunes paysannes rêvent d'amour, c'est sous ses fenêtres que viennent rôder la nuit les soupirants, les « *Kiltgänger* ». Par le vasistas, le « *Läufterli* », s'échangent à la clarté mystérieuse de la lune, à voix très basse pour ne pas réveiller les parents, les longues conversations, préludes des futurs mariages. Et parfois même le jeune homme, à force d'insistances, réussit à s'introduire dans la chambrette virginale, afin d'y mieux

(1) Voir *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*. Erster Jahrgang. Heft. 3, Zürich 1897. (Description d'un tableau de G. Lory à la fin du fascicule).
(2) *Le Miroir des paysans*, p. 130.
(3) *Uli le Valet*, p. 127. Voir aussi *Uli le Fermier*, p. 63.
(4) *Uli le Valet*, p. 127.
(5) Commune montagnarde du district de Thun. *Beitr.*, p. 435.
(6) *Uli le Valet*, p. 128.

plaider sa cause. Mais il risque d'être, comme ce pauvre Käser, surpris par la brusque arrivée du père qui, une lanterne à la main, est monté par le trou carré situé au-dessus du poêle, communication du « *Stübli* » avec le « *Gaden* » (1).

Le grenier lui-même, le « *Spycher* », est fréquemment mentionné dans les œuvres de Gotthelf, et nous n'aurions garde de le passer sous silence. « Le grenier est le grand trésor dans une maison paysanne; aussi est-il la plupart du temps un peu à l'écart de l'habitation, afin que, si celle-ci brûle, il soit encore possible de sauver celui-là, et quand la maison prend feu, le paysan crie : « Sauvez le grenier, le reste n'a pas tant d'importance ». Il contient non seulement du grain, de la viande, des quartiers de pommes, des habits, de l'argent, des provisions de drap et de fil, mais encore des papiers et des bijoux. On pourrait presque le nommer le cœur de la vie rustique. Aussi, quand des voleurs veulent faire du butin, c'est le grenier qu'ils forcent et non la maison; c'est pourquoi le grenier est bien garanti; d'habitude il est construit avec des demi-sapins, ce qu'on appelle des *Helblig* (halbe Tannen), et bien pourvu de serrures solides et savantes. De même que le roi ne laisse pas pénétrer le peuple dans son trésor, mais seulement le trésorier, et qu'il montre, lorsqu'il est de bonne humeur, ses trésors à de bons amis, rarement tous ses trésors pourtant, de même il n'entre dans le *Spycher* que le paysan, et la paysanne, en qualité de trésorière; et c'est cette dernière également qui, parfois, quand elle est bien tournée, montre à une proche parente ou à une sœur, ses richesses; mais pareillement, il est rare qu'elle les montre toutes. Cependant ni sœur, ni parente, ne manifesteront jamais le désir d'être conduites au *Spycher;* plus grande est la curiosité, plus on la dissimule. On sait par soi-même que, sitôt que l'on voit se manifester la curiosité, la méfiance naît, et que l'on cache avec soin ce que la curiosité voudrait bien savoir ou voir. . (2).

C'est là qu'Anne Bäbi introduit sa jeune bru, Meyeli; celle-ci, pour ne pas être accusée d'excessive curiosité, a attendu la deuxième invitation de sa belle-mère.

« ... Avec fierté Anne Bäbi allait devant; elle entra majestueusement dans les salles sacrées; mais Meyeli suivait humblement, et c'est presque avec un respectueux frisson, comme si elle pénétrait dans un sombre sanctuaire, qu'elle franchit ce seuil si plein d'importance. Jamais encore elle n'avait été dans un *Spycher;* son parrain n'en possédait pas, et elle encore bien moins. Qu'ont besoin de *Spycher* des gens qui n'ont pas de trésors ! Mais elle en avait vu beaucoup du dehors, en avait beaucoup entendu par-

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 242. Sur le trou du poêle voir encore *Anne Bäbi*, I, p. 225.
(2) *Anne Bäbi*, II, p. 44 s.

ler, elle avait souhaité parfois de pouvoir, une fois seulement, y jeter un coup d'œil, de loin seulement, et à l'heure actuelle son désir était exaucé, et avec cela elle entrait dans un *Spycher* qui un jour serait sa propriété.

Au début cet espace faiblement éclairé paraissait presque désert; quelques habits pendaient à des perches, et du grain s'étalait dans des coffres; mais comme la sorcière d'Endor faisait lever les morts de leurs tombeaux, Anne Bäbi fit surgir des trésors des bahuts et des caisses : des rouleaux de toiles de toutes sortes, des choses fabriquées, du fil de chanvre et de lin, des tissus; c'était au point que Meyeli en tombait presque sans connaissance, et qu'elle devait laisser échapper les exclamations l'une après l'autre, rien que pour avoir de l'air, et le mieux de tout, les sachets remplis d'espèces sonnantes, dissimulés sous les quartiers de pommes et la menue paille, Anne Bäbi ne les lui montra pas encore... » (1).

De ces trésors Anne Bäbi est fière. Ils lui sont chers comme la prunelle de ses yeux. Les voir gaspiller, cela lui déchirerait le cœur. D'ailleurs, elle est bien décidée à ne pas lâcher la clef du *Spycher* que la mort ne l'étende dans son lit (2).

Le *Spycher* est également le pays de Cocagne des petits enfants. Mias aime y accompagner sa grand'mère, qui le gâte et le bourre de friandises : « Dans le grenier étaient les provisions de fruits secs : des pommes, des poires, des cerises et des prunes, il y en avait là de pleines caisses; aller au grenier était ma félicité; car toutes les fois j'en sortais toutes mes poches remplies. Par exemple, il était bien risible de voir ma grand'mère, lorsqu'elle voulait aller au grenier; elle n'avait pas de repos que je ne l'eusse remarqué, ou bien, si je n'étais pas dans la chambre, elle courait par toute la maison avec la clef du grenier, jusqu'à ce qu'elle m'aperçût et que je visse la clef. Naturellement, je me pendais aussitôt à son tablier et voulais l'accompagner. Mais elle alors faisait toujours celle qui s'y refusait absolument, elle me grondait : il me fallait toujours voir ce que je ne devais pas; elle menaçait de se plaindre au grand-père, qui d'ordinaire en quelque écurie contemplait en riant ce jeu. Peu à peu, elle me permettait de l'accompagner, mais affirmait catégoriquement qu'elle ne me donnerait rien du tout, et la fin de l'histoire était que je ressortais les poches pleines, avec force chamailleries de la grand'mère, laquelle cependant, si j'avais oublié d'emplir une poche, me l'aurait elle-même fait remarquer » (3). Le grenier est encore par-dessus le marché une retraite sûre pour les confidences. « Quiconque veut dire un mot en confidence va volontiers dans le grenier d'en haut ou encore en pleins champs, là où à la ronde il n'y a ni un arbre, ni un carré de haricots. C'est que dans une semblable maison on n'est nulle part en sûreté; il y a bientôt un bon ami à la porte ou

(1) *Anne Bäbi*. II, p. 46.
(2) Ibid., p. 47.
(3) *Le Miroir des paysans*, p. 16 s.

à la cloison; on a même des exemples que l'on n'est pas à l'abri du potier dans le poêle, du ramoneur dans la cheminée... » Hansli y emmène Jakobli pour s'entretenir avec lui loin des oreilles indiscrètes; là le jeune homme fait à son père l'aveu de son amour pour Meyeli (1).

A côté de la maison s'élève le « *Stock* » ou encore « *Stöckli* »; c'est une sorte de petit pavillon où se retirent les parents, lorsqu'ils cèdent la ferme à leurs enfants, ou encore qui sert de demeure au propriétaire, quand il a un métayer. Joggeli va habiter dans le *Stöckli*, pour céder la place à son fermier Uli. Les fils et les filles ne détestent pas d'y coucher à l'occasion, car ils y sont plus libres. Les vieux y prennent leurs invalides et s'y préparent en paix à la mort (2).

« ... Le fils de Sime Sämeli avait son lit dans le *Stock*, c'est-à-dire dans le petit bâtiment sans granges qui se trouve à côté de tant de maisons paysannes bernoises. Le *Stock* offre quelque chose de très particulier. Il ne déplaît pas aux fils et aux filles d'y demeurer; là les sorties nocturnes, les visites nocturnes ne peuvent être surveillées par les valets et les servantes qui couchent dans la maison. Mais, lorsque le fils devient paysan, il quitte le *Stock*, va s'établir dans la maison, afin de pouvoir veiller sur elle. Le vrai paysan a, comme le lièvre, les oreilles et les yeux ouverts en dormant. Il entend les aboiements du chien, il entend quand les chevaux font du bruit dans l'écurie, il entend quand on fait du bruit dans les *Gaden*, il entend, quand des pas suspects se glissent autour de la maison ou d'un *Gaden* dans l'autre. Lorsque le paysan a passé des années à veiller, est devenu grand-père, lorsque, ses forces décroissant, il s'est senti pris d'un ardent désir de repos, il déménage de la maison et s'établit de nouveau dans le *Stock*, mais pas seul maintenant, en compagnie de sa vieille, qui avec lui a supporté la bonne et la mauvaise fortune, a gardé et veillé avec lui; et parfois, vient s'attacher à eux un petit-fils chéri, qui a découvert le trésor d'amour des grands-parents et a su se l'approprier. Mais ils ne transportent pas leurs pénates de l'autre côté, pour pouvoir plus librement se glisser dans le monde, mais au contraire, afin de se détacher peu à peu du monde, afin de se reposer des fatigues du monde et de se préparer au dernier déménagement d'ici-bas, le déménagement pour la froide tombe, où la porte s'ouvre de l'éternelle lumière. Un semblable *Stock* est donc d'abord l'habitacle d'où l'on se glisse furtivement dans le monde, et dans lequel le monde se glisse avec ses plaisirs; mais c'est encore le dernier gîte du voyageur fatigué, où le corps et l'âme prennent congé l'un de l'autre... » (3).

Si de la maison nous passons maintenant au mobilier, nous voyons

---

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 342.

(2) *Uli le Valet*, p. 123. — *Miroir des paysans*, p. 35 s. — *Uli le Fermier*, p. 16-27-46. (*Beitr.*, p. 441).

(3) *La visite à la campagne. Récits et tableaux*. Tome III, p. 23 s.

que certains meubles tiennent une place essentielle dans la vie du paysan de l'Emmenthal, c'est le cas du « *Gänterli* ». Le « *Gänterli* est une armoire en saillie qui va jusqu'au plafond de la pièce et a une hauteur d'environ deux pieds. « Cette armoire, nous renseigne Gotthelf, on l'appelle le *Gänterli*, et on la rencontre, sinon dans la plupart des *Stuben*, tout au moins presque dans toutes les petites pièces. Ce *Gänterli* est un réceptacle d'une importance grande, en maint endroit il est à peu près ce qu'est le cœur dans notre corps; c'est le trésor de la maison, il cache des bijoux, des papiers et du numéraire. Chez les pauvres gens les joyaux sont, cela se comprend, très simples; c'est un anneau qui ressemble à de l'or, une pièce d'argent brillante, un beau verre, une bouteille blanche (1). Ce qu'on appelle les « *Einbünde* » des enfants, les cadeaux des parrains le jour du baptême, forment la transition des bijoux aux papiers. L'*Einbund* consiste avant tout en une feuille peinte, gentiment coloriée, avec souvent deux anges en haut, et en bas une belle sentence de la Bible ou un vers, puis on y lit l'indication du jour et la signature du parrain. Cette feuille est artistement pliée et renfermait à l'origine l'*Einbund* (de einbinden, envelopper) proprement dit, une belle pièce de monnaie allant d'un florin jusqu'à un double louis d'or. Auprès de ces « *Einbünde* » se trouve l'argent des enfants, dans une tirelire ordinairement ou une petite boîte, les Batz qu'ils attrapent de droite et de gauche, cadeaux ou gains. Dans une grande boîte sont renfermés les papiers, extraits baptistaires et actes de mariage, certificats; parfois même ce sont des quittances, parfois encore un contrat de louage, voire même un écrit, un partage de succession, un acte de désintéressement de cohéritiers qui, demeuré Dieu sait comme dans les mains du possesseur, est absolument dépourvu de valeur, mais est cependant gardé avec grand soin, parce que, on ne peut jamais savoir...! Ici se trouve enfin aussi l'argent comptant, le trésor domestique, séparé en deux parties. Devant, dans un petit panier ou une soucoupe brisée, est la caisse pour les dépenses courantes; elle se compose de monnaies plus ou moins mauvaises. Derrière, dans un coin, repose un petit sac ou un vieux bas, en tout cas bien noué, pour empêcher une intromission irréfléchie de la main; c'est là-dedans qu'est l'argent que l'on reçoit pendant l'année; il est destiné à acquitter le loyer ou autres redevances. Si, après le payement de la dette, il reste de l'argent, alors voilà l'occasion de se payer quelque chose de neuf, un objet nécessaire : de la literie, une brouette, une hache, quelques chemises ou encore des vêtements, et s'il y a encore du boni, Ah! alors, la joie est grande, et c'est chose délicate que d'examiner ce qu'on fera maintenant. Les uns pensent aux enfants et amassent les futurs frais d'école, d'autres à leurs vieux jours, et se ménagent un oreiller de repos; d'autres ont des élancements dans tous les membres : « Femme, dit l'hom-

(1) V. *Beitr.*, p. 646.

me, qu'en penses-tu, si nous nous accordions pour une fois une petite joie? Que préfères-tu? un miroir, une armoire? ou bien si nous allions au marché, et que nous nous payions un peu de plaisir, petite femme, qu'en penses-tu?... » (1).

Chaque fois que Käthi ouvre l'armoire, c'est un événement solennel pour le petit Johannesli. Ce sont de pauvres gens, et l'enfant n'est pas blasé sur les plaisirs du monde. La grand'mère lui permet de regarder longuement les « *Einbünde* » et le petit trésor qui lui appartient en propre. Elle-même tire le vieux bas renfermant toute sa fortune, quelque chose comme trois thalers et demi, énorme somme constituée par deux ou trois pièces de 3 batz de Bâle, un demi-thaler de Brabant, une pincée de francs et de demi-florins, et encore, dans ce maigre tas y a-t-il pas mal de demi-batz de Saint-Gall, monnaie de mauvais aloi, vite usée, et qu'on n'accepte pas volontiers en paiement (2).

La pauvre vieille bonne femme a bien de la peine à joindre les deux bouts; elle ne possède que son bas de laine; mais des paysans plus cossus, comme Hansli Jowäger par exemple, ont d'autres cachettes. Ils ont de petits trésors un peu partout, au grenier, dans la cave, dans la huche, que sais-je encore ? Et chaque fois que Hansli a rempli un nouveau sac et veut le cacher en quelque endroit, Anne Bäbi, sa femme, est dans les transes : Si un incendie éclatait, comment rassembler tout leur avoir éparpillé ainsi ? Ne vaudrait-il pas mieux le placer ? Mais Hansli n'est pas de cet avis. Les papiers peuvent, eux aussi, brûler, puis c'est bien ennuyeux de toujours courir après les débiteurs, quand on veut revoir son argent ou toucher les intérêts. « Je suis, dit-il, comme le roi David qui préférait être dans la main de Dieu que dans celle des hommes; c'est ainsi que je confie mon argent plutôt à Dieu qu'aux hommes. Car, Anne Bäbi, si la guerre devait venir, ou la disette, ou un incendie, Dieu nous en préserve, ne serions-nous pas tout heureux d'avoir de l'argent, de n'être forcés de tourmenter personne, de pouvoir attendre les événements ? Anne Bäbi, s'il me fallait un jour poursuivre le monde, courir après l'argent, Anne Bäbi, je ne le supporterais pas, je n'aurais plus une heure de bonne.» — « En vérité, Hansli, en vérité », disait Anne Bäbi, « tu as raison, ce serait terrible; et qui sait à quel point notre Jakobeli devrait en supporter les conséquences, le pauvre gamin, toute sa vie il lui faudrait entendre répéter cela ». Alors Hansli délibérait avec Anne Bäbi pour savoir où l'on pourrait cacher le nouveau sac, dans un endroit sûr et commode cependant, pour que personne ne le trouvât, et qu'on l'eût tout de même sous la main en cas de besoin » (3).

---

(1) *Käthi*, p. 119 s.
(2) Ibid., p. 121 s. *Beiträge*, p. 647.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 10.

Telle est aussi la façon de procéder de Hans Joggi. Ses thalers dorment en plus d'une cachette, répartis en plusieurs sachets et bas de laine. « ... à cause des fripons; s'ils en trouvent un, il reste malgré tout les autres... » (1). Et quand, après un bon repas de Nouvel an, il veut établir son bilan, supputer ses richesses, dans le calme de la Stube, les enfants couchés, c'est lui-même qui va dénicher son trésor. Il n'apporte cependant pas tout son magot sur la table, il laisse un petit sac contenant une douzaine de gros thalers; il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, que la femme sache ce qu'on possède à un kreuzer près, car alors les femmes sont en proie au démon de la coquetterie et de l'orgueil. Mais quel n'est pas son étonnement, quand Anne Mari dépose devant lui une somme assez coquette, économies réalisées à son insu sur la vente des fruits, du laitage, du beurre et des œufs ! Et il admire avec quelle astucieuse habileté elle a su lui dissimuler l'existence de semblables réserves (2).

Dans d'autres maisons c'est la paillasse qui sert de coffre-fort. C'est là que la cousine va dénicher le sac lourd et sonnant de son vieux mari avare (3).

L'endroit où l'on serre les lettres, les papiers, n'est d'ailleurs pas moins curieux. L'espace entre le travon de la chambre et le plancher constitue pour le susdit Hans Joggi, — il est vrai que ce n'est pas un grand clerc, — le secrétaire toujours ouvert où il fourre toutes les paperasses qui entrent dans la maison. Anne Marei y dépose la lettre du capitaine, arrivée un jour que son benêt de mari était aux champs. Ni elle, ni lui, ni aucun des enfants n'y entendent goutte, car elle est écrite en cette « maudite écriture nouvelle, à laquelle la centième partie des gens ne comprend rien, que l'on devrait interdire, car on ne l'a inventée que pour tromper le monde et lui faire signer on ne sait quoi... » (4). La lettre restera là, malgré son importance, jusqu'à ce que quelqu'un soit en état de la déchiffrer, et bientôt elle est profondément oubliée.

Si le *Gänterli* est un meuble d'importance dans la ferme, le lit, où le paysan de l'Emmenthal vient, après les rudes journées de labeur, étendre ses membres fatigués, est également digne de notre attention. Par le moelleux de ses couvertures et de ses édredons il est approprié au climat parfois très rigoureux de cette contrée montagneuse. Dans tous les pays de montagnes en effet, où les hivers sont interminables, le lit est l'objet des soins les plus attentifs de la fermière, qui met tout son orgueil à le consciencieusement capitonner de laine et de plumes. Tel le lit où la jeune épouse de Jakob Jowäger dort la nuit de ses noces. « Le lit était si moelleux et si chaud qu'elle n'en avait vu encore de semblable. Combien l'édredon dif-

(1) *Le paysan endetté*, p. 142.
(2) Ibid, p. 144 s.
(3) *Uli le Fermier*, p. 197.
(4) *Le paysan endetté*, p. 152.

férait de la mince petite peau dont elle était forcée de se couvrir autrefois, et quel matelas en comparaison de celui sur lequel elle reposait autrefois et à travers lequel on pouvait, sinon contempler, du moins sentir les planches de chalit. Ici on n'avait pas épargné les plumes, et l'on voyait bien que plus il en entrait dans les taies, plus grande devait avoir été la joie de la paysanne qui les remplissait : c'était vraiment un de ces lits où, quand les membres sont harassés, on pourrait manquer en dormant le jour du jugement dernier. Il était pénible à Meyeli de le quitter. On ne se fait pas une idée du bienfait qu'est un lit moelleux et chaud, quand toute une grande journée on a été exposé au vent et aux intempéries, ni de l'influence puissante qu'il exerce sur ceux qui durant mainte longue nuit ont grelotté dans des grabats, et ne connaissent que par ouï-dire les couches moelleuses et chaudes; un lit de ce genre, moelleux et chaud, leur apparaît presque comme un vestibule du ciel... » (1).

Lorsque, par les chauds après-midi du dimanche, la paysanne, de garde à la ferme, fuyant l'ardeur du soleil et les mouches importunes, a cherché un refuge dans l'*Hinterstube*, pour y faire quelque lecture spirituelle, elle est irrésistiblement attirée par le large lit qui, derrière les rideaux ombreux, l'invite à goûter dans le calme et la fraîcheur les douceurs d'une petite sieste, à se mettre quelques instants sur l'oreille, comme on dit en dialecte (2). Le paysan, éreinté par ses pénibles travaux, y dort d'un sommeil pesant, tel le propriétaire du Nägeliboden qui, sitôt couché, se met à ronfler si fort que les vitres tintent comme dans un tremblement de terre (3). Et le réveil n'est pas toujours commode. Elle en sait quelque chose la femme d'Eglihannès. Ce n'est qu'à la sueur de son front qu'elle parvient à tirer du lit son mari qui doit partir en voyage. Mal réveillé, il bougonne, et il n'est pas aisé de le harnacher ! « Il grognait comme une vieille truie, ne savait où rien se trouvait, hurlait après ses bas comme si le feu était à la maison, et il les tenait dans une main pendant qu'il les cherchait de l'autre ; il en fut de même pour le pantalon, à chaque pièce d'habillement ce fut pire... » (4). Au point que la femme se ferait catholique la même nuit, si cela devait durer. Mais il arrive aussi que, malgré sa fatigue, l'homme ne peut s'endormir aussi vite qu'il le voudrait d'un bon sommeil réparateur. C'est souvent le moment favorable que l'épouse choisit pour faire au paysan, loin des oreilles indiscrètes, les observations qu'elle croit justes, pour lui adresser une semonce conjugale, un « Gardinenpredigt ». Et Dieu sait si les luronnes de l'Emmenthal ont la langue

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 28.

(2) *L'âme et l'argent*. Tome VII de l'édition publiée actuellement par l'éditeur Rentsch. Munich et Berne, 1911, p. 86.

Le Miroir des Paysans, p. 246.

(3) *La fromagerie*, p. 382.

(4) *La fromagerie*, p. 273.

bien pendue ! Le pauvre Bodenbauer l'apprend à ses dépens la nuit où sa ménagère qui, disons-le bien vite, n'est pourtant pas coutumière du fait, le harcèle longuement, infatigablement, à propos de ses arrangements avec Hagelhans. Ah ! miséricorde, quel sermon ! Et que le Bodenbauer n'ait pas le malheur d'objecter quoi que ce soit ! Les reproches tombent sur lui, comme s'il était exposé à un feu de peloton, et même mitraillé par des pièces de 24 (1).

Quittons maintenant la maison d'habitation, et allons faire un tour du côté des écuries. Vastes et admirablement entretenues, elles renferment force chevaux au poil luisant, quantité de vaches bien nourries. Dans la ferme de l'Egg, où Mias apprend le métier de valet, la garnison, comme on dit dans l'Emmenthal, est nombreuse.« Dans l'écurie hennissaient au moins 6 chevaux, mugissaient 8 à 10 vaches, et lorsque le vacher revenait, un demi-cent et plus » (2). Les bonnes vaches de son pays, Gotthelf nous les a rendues familières, autant que des personnes. Nous apprenons à les distinguer les unes des autres, à faire, par exemple, la différence entre le « *Zingel* », dont le corps est rayé ou marqué d'une ceinture (cingulum), et le « *Star* », reconnaissable à son étoile (3). Et comme le riche propriétaire est fier de la prospérité de ses étables ! C'est là qu'il conduit d'abord les visiteurs, après le copieux repas qu'il leur a offert. Johannès, le maître d'Uli, ne manque pas, quand sa sœur vient le voir, d'y mener son beau-frère. Et tous deux admirent, apprécient en connaisseurs. Ils vantent ce qui mérite un éloge, mais ne craignent pas de formuler une critique à l'occasion. C'est un cheval dont le bas-ventre est un peu maigre, un autre dont le signe blanc sur le front gagnerait à être plus petit. Un troisième devrait avoir les oreilles plus rapprochées. Puis c'est le tour des vaches. « Johannès racontait depuis combien de temps chacune portait, combien de lait chacune donnait, ce que celle-ci ou celle-là lui avait coûté, et quelle chance étonnante il avait eue avec telle ou telle autre... » Et ce sont des discussions, des observations à propos de la lourdeur de la tête, du pis plus ou moins beau, plus ou moins carré d'une génisse, de l'époque favorable ou non où telle vache doit faire son veau... (4).

Dans la crainte de respirer des odeurs un peu violentes, nous ne nous engagerons pas dans le « *Säugängli* » (5), qui nous conduirait à l'étable des porcs. Nous y aurions admiré de lourds représentants de la race lucernoise (6), quelque truie aux pesantes mamelles, le nez agrémenté d'un anneau pour l'empêcher de ronger les bords de son auge (7). Nous suivrons

(1) *Uli le fermier*, p. 478 ss.
(2) *Le Miroir des paysans*, p. 131.
(3) *Uli le Valet*, p. 205. *Beitr.*, p. 436.
(4) *Uli le Valet*, p. 24-25.
(5) *Beitr.*, p. 117.
(6) *Beitr.*, p. 13.
(7) *Beitr.*, 652.

plutôt Trini et Lisi faisant le tour de la propriété. Après avoir donné un coup d'œil aux rosiers et aux œillets du coquet jardin, nous nous dirigerons vers les « *Pflanzblätze* » (1), nous déplorerons avec Eisi le tort que les pucerons ont fait à ses plantations de lin, dont les fleurettes bleues ondulent doucement; nous admirerons comme il sied les « *Bäunde* » (2), les champs de chanvre, de « *Werch* », quoique cette année les tiges soient un peu inégales. Trini, la visiteuse, tout en vantant chaque chose, avec un peu d'exagération polie, s'applaudira intérieurement que son lin soit plus beau. Elle constatera avec plaisir qu'il n'y a point ici de trous autour des choux, de « *Kabislöcher* » (3) comme chez elle. Cependant elle sera forcée d'envier en secret les carottes magnifiques; et Eisi lui en donnera de la semence, en se promettant bien d'y mêler d'autre graine, et en échange, Trini fera cadeau à Eisi, quand celle-ci viendra la voir, de haricots comme certainement elle n'en a jamais eu. Ils ont des gousses d'un demi-pied de longueur, sont larges comme le pouce, et avec cela si tendres qu'ils vous fondent dans la bouche ainsi que du sucre (4).

Parmi les « *Pflanzblätze* » le carré de haricots mériterait une mention toute particulière. C'est là en effet, à l'abri des vertes tiges enroulées autour des perches longues, que les paysannes aiment échanger des confidences (5), ou vont cacher leur tristesse aux regards curieux. C'est là que se glisse Aenneli pour y pleurer tranquillement loin des valets et des servantes (6).

Ce n'est d'ailleurs jamais sans une satisfaction intime que le paysan parcourt l'étendue de ses biens. Nous voyons le dimanche Johannès, réveillé de très bonne heure par les chants de milliers de pinsons, de merles et d'alouettes, aller donner un coup d'œil à ses champs. « Il traversa, levant haut les jambes et à longs pas, l'herbe puissante, s'arrêta auprès du champ de blé luxuriant, au bord des plantations bien ordonnées, près du lin qui doucement se balançait; contempla les cerises grossissantes, les arbres à pépins surchargés de petits fruits, attacha quelque chose ici, ôta là quelque chose de nuisible, et en contemplant ses récoltes il ne se réjouissait pas seulement du prix que cela vaudrait un jour, non pas seulement du profit qu'il réaliserait, mais encore de la bonté du Seigneur qui comblait la terre, de sa magnificence et de sa sagesse qui chaque matin se renouvelaient... » (7). Aenneli, malgré les ennuis qu'elle a dans son ménage, ressent la même joie à constater l'état florissant de son domaine. Après avoir

(1) *Beitr.*, 456.
(2) *Uli le Valet*, p. 92.
(3) *Beitr.*, 432.
(4) *Uli le Valet*, p. 23-24.
(5) *Anne Bäbi*, I, p. 152.
(6) *L'âme et l'argent*, p. 39.
(7) *Uli le Valet*, p. 15.

fait sa ronde autour de la maison, visité les écuries, dit bonjour à ses porcs qui l'accueillent par d'aimables grognements et qu'elle remercie d'une poignée d'herbe verte, elle va voir son verger. « De là Aenneli sortit à pas lents dans le verger (la *Hofstatt*), alla lentement d'arbre en arbre, se réjouit de l'abondance dont si richement ils se paraient, réfléchit auprès de chaque espèce, à quoi elle était bonne, et, comme un général dispose ses troupes pour le combat, Aenneli rangea toute cette masse de fruits suivant leur valeur et leur usage, fruits pour conserver, pour vendre, pour sécher au four, pour faire du cidre et de l'eau-de-vie, et arriva sans s'en apercevoir près du lin qui, dru et svelte, s'élançait, s'efforçant de rattraper le chanvre, lequel avec arrogance le regardait du haut de sa grandeur. C'est ainsi qu'Aenneli allait toujours, d'une chose à l'autre, et tout était luxuriant et beau, et, lorsque, arrivée à la limite derrière la maison, elle embrassa le tout d'un coup d'œil, alors le cœur lui bondit presque de joie, car elle n'avait encore jamais vu tout si beau, et de plus belle ferme il n'y en avait vraiment pas, pensait-elle... » (1).

Les dimanches, c'est aux champs de haricots ou de choux, à moins que ce ne soit aux plantations de lin, qu'Anne Bäbi, en mère prudente craignant pour son fils les mauvaises fréquentations, les beuveries au cabaret, et les batailles, leur fréquente conclusion, emmène le docile Jakobli, les jours où elle ne lui cache pas, dès après le sermon, son chapeau de fête ou ses beaux habits. Le dimanche après Pâques, l'astucieuse femme a su garder au logis le pauvre gars, qui aurait bien voulu aller jouer aux œufs derrière l'auberge avec les camarades de son âge. Cette fois encore, malgré l'intervention peureuse du faible Hansli Jowäger et les larmoyantes protestations de Jakobli, elle réussit à entraîner ce dernier, résigné, sur ses pas. En route, elle fait ses réflexions sur les arbres et les champs des autres cultivateurs, évalue leurs propriétés, discute leur généalogie, tous leurs tenants et aboutissants, et passe ainsi en revue la moitié du village. Ils arrivent enfin à leur propre champ de lin, dont Anne Bäbi ne peut rassasier sa vue. Elle songe à ce que vont penser les Schnitzigebüri, qui veulent toujours être plus malins que les autres, quand ils verront son lin et le compareront au leur. Puis il lui prend fantaisie d'aller voir si des arbres qu'elle possède d'un autre côté veulent bientôt fleurir, oui ou non, et malgré les frissons de Jakobli, symptômes précurseurs de la variole qu'il couve, il faut qu'il emboîte le pas à sa mère entêtée (2).

Nous avons constaté la satisfaction visible avec laquelle Johannès et Aenneli considéraient les arbres de leur verger. Cet amour des arbres, tout vrai paysan de l'Emmenthal l'a au cœur. Quelle joie que celle de Hans Joggi quand ses arbres sont bien fleuris ! « C'est vraiment, dit-il,

(1) *L'âme et l'argent*, p. 88.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 27 ss.

comme si chaque arbre était une rose ». Quand il est venu prendre possession de la ferme où il s'endettera, c'est avec tristesse qu'il a vu trop de troncs couverts de mousse et de gui, trop de branches mortes. Il se propose bien, dès qu'il en aura le loisir, de faire un peu la toilette de son verger. « C'est dommage pour les arbres, c'étaient au fond de beaux arbres, mais on les avait négligés d'une façon impie; les derniers fermiers qui ont été ici, il faudrait les pendre dans les arbres les plus hauts, pour servir d'exemple aux autres » (1). Et il a bien raison de les aimer, bien raison de souffrir en les voyant si mal soignés. De quelle utilité ne sont-ils pas en effet pour une maison ! Les pommiers surtout sont une véritable ressource; fraîches, les pommes servent de dessert, on en fait du cidre doux; coupées en rondelles, séchées au four ou sur la « *Kunst* » (2), elles entrent pour une part notable dans l'alimentation du fermier. Quant aux cerises, la ménagère en tire de petits profits, en les vendant au prochain marché. Beaucoup également sont séchées; les petites, on les distille et l'on en fait d'excellent kirsch, dont le paysan ne dédaigne pas de boire une petite goutte pour se remettre le cœur, quand il a fait une longue course ou qu'il a été surpris aux champs par une averse.

Mais, dans cette rapide revue d'une ferme au pays de Gotthelf, nous serions incomplet, si nous oubliions une chose essentielle, devant laquelle les belles dames de Berne, égarées à la campagne, froncent avec un dégoût marqué leur nez patricien, à moins qu'elles ne le cachent aussitôt dans leur petit mouchoir parfumé. Ce quelque chose est d'une importance capitale pour le cultivateur. Il est l'orgueil de la ferme. On l'étale avec vanité, on le tapote, on le bichonne avec complaisance. C'est le tas de fumier, à la hauteur plus ou moins grande duquel se mesure la richesse de l'exploitation rurale. Gotthelf, en bon réaliste qui ne recule pas devant la peinture de certains objets peu poétiques, qui d'ailleurs sait, pour avoir passé sa vie à la campagne, quelle bénédiction est pour les terres un bon fumier bien gras, nous décrit en connaisseur le fumier d'Hansli Jowäger. « Derrière la maison se trouvait le beau tas de fumier appétissant, le vrai cœur de la ferme bernoise; il était entouré par le purin brun, comme un pudding à la sauce brune (crème au chocolat) » (3).

Dans les fermes pauvres et mal tenues, le fumier, réduit à sa plus simple expression, a un aspect misérable qui ne donne pas haute idée des gens : tel ce fumier dont Jakobli contemple « le lamentable petit tas, qu'un capucin aurait presque porté sous son froc... » (4).

---

(1) *Le paysan endetté*, p. 67.

(2) La « *Kunst* » est une banquette aménagée contre le poêle de grès, qui devient chaude quand on fait à manger dans la cuisine. Käthi en possède une dans sa *Stube*. (*Käthi*, p. 165).

(3) *Anne Bäbi*, I, p. 9.

(4) Ibid., p. 213.

Sans aller jusqu'à y dessiner leur blason ou les armes d'Autriche, comme ce conseiller auquel Gotthelf fait quelque part une malicieuse allusion, beaucoup de paysans dressent leur tas de fumier en belles assises régulières aux bords artistement tressés (1).

Et qu'on ne se figure pas qu'ils agissent ainsi dans un but esthétique tout simplement. Ils veulent conserver les qualités de leur engrais, et même l'améliorer, grâce à ces tresses. « En Suisse... et plus spécialement dans l'Oberland bernois, les paysans mettent une véritable coquetterie à entourer les tas de fumier avec des tresses de paille; la propreté y gagne en même temps que l'évaporation trop rapide de l'humidité ou le dégagement d'ammoniaque sont paralysés. Ce but est si complètement atteint, dit le docteur Sacc, « qu'à deux centimètres au-dessous de cette couche extérieure de paille, si fraîche et si propre, la putréfaction est déjà complète, ce qui n'arrive jamais aux fumiers hérissés et informes autour desquels et dans lesquels l'air joue presque librement » (2).

Si nous voulons maintenant rapprocher tous ces éléments épars, de façon à donner au lecteur une vue d'ensemble de cette ferme que nous avons décrite dans ses parties essentielles, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à Gotthelf une description entre tant d'autres. En quelques lignes il a évoqué, en un passage du *Miroir des Paysans*, la ferme de l'Egge (3), bâtie sur une croupe de montagne, où Mias s'essaye un certain temps au métier de valet; il a peint également du même coup la ferme voisine.

« Sur l'Egg se dressaient deux imposantes maisons paysannes, entourées de bâtiments plus petits, toutes deux brillantes de propreté, ceintes de tas de bois soigneusement empilés, de portes cochères majestueuses, mais de petits jardins, de jardins aux étroits petits sentiers, avec de hautes bordures de buis, où poussaient force légumes et aussi quelques rosiers et quelques œillets; entre les contrevents, et sur un banc au-dessous d'une des fenêtres supérieures, il y avait des pots de fleurs où ne faisaient défaut ni le romarin favori, ni le myrte significatif. Sous les toits aux vastes dimensions jaillissait la fontaine abondante, et, dans l'auge immaculée, l'eau faisait des bulles, garantes de sa bonté. Dans les nombreuses fenêtres se réflétait, doré, le soleil couchant, et, devant les maisons, étaient assis des femmes, épluchant des légumes, et des hommes qui fumaient leur petite pipe; sur la terrasse, des enfants jouaient, et vers la fontaine s'en allaient de lourdes vaches, qui parfois s'essayaient à un bond pesant, et des chevaux hennissants se cabraient à la bride... Toutes deux, perchées sur l'Egg, dominaient les deux flancs de la montagne et le pays qui, en

(1) *Le Miroir des Paysans*, p. 154, *Beitr.*, p. 14 et p. 727.
(2) *Leçons de chimie agricole*, par Adolphe Bobierre. 2e édition. Paris, 1872, p. 406.
(3) L'Egge est une arête montagneuse dans l'Emmenthal.

pente douce, s'y étendait au loin; elles dominaient la belle vallée et, au-delà, les blanches montagnes aux joues rougissantes sous les feux du couchant; de l'autre côté, elles plongeaient leurs regards dans de vastes plaines où, en son lit blanc, un fleuve trompeur serpente jusqu'à la montagne bleue, derrière laquelle demeurent ces gens dissolus qui ne sont jamais contents et qui veulent toujours tout gouverner... » (1).

En maints endroits de ses livres, Gotthelf nous a crayonné un vivant portrait de ces belles fermes de l'Emmenthal où se déroulent les intrigues sombres ou gaies de ses romans villageois. Il décrit avec amour leur richesse et leur prospérité, l'abondance des provisions de toutes sortes qu'elles renferment entre leurs poutres massives, la vie large, indépendante et patriarcale, qu'y mènent leurs habitants. Et ces fermes opulentes ne font pas défaut dans le pays bernois. « Dans le canton de Berne il y a mainte belle ferme, mainte riche agglomération paysanne, et dans ces fermes habite maint respectable couple, célèbre au loin par sa vraie crainte de Dieu et la solide éducation qu'il a donnée à ses enfants, et une richesse est cachée là, amassée dans les greniers et les chambres, dans les coffres et dans les bahuts, une richesse dont le monde volage, le monde à la dernière mode, qui fait argent de tout, parce qu'il a besoin de beaucoup d'argent, ne se fait aucune idée... » (2). Et ce ne sont pas seulement des provisions de grain, de chanvre, de toile, des bandes de lard ou des jambons, que la ferme contient en abondance. Le numéraire n'y manque pas non plus. Pour parer aux éventuels besoins, il y a « une somme d'argent qu'on ne trouverait pas bon an mal an dans plus d'une maison seigneuriale. Cet argent, très souvent, n'a pas de demeure fixe. Comme une sorte de lutin, mais sans méchanceté, il se promène dans la maison, est tantôt ici, tantôt là, tantôt en tous lieux, tantôt dans la cave, tantôt au grenier, tantôt dans le « *Stübli* », tantôt dans le coffre, et parfois aux quatre endroits en même temps, et encore à une demi-douzaine d'autres. Quand un bout de terre est à vendre qui convient à la ferme, on l'achète et on le paie comptant. Père et grand-père ne sont jamais non plus restés redevables de quoi que ce soit à personne, et ce qu'ils achetaient, ils le payaient comptant et de leur propre argent... ». Cet argent sert aussi à l'occasion à rendre service à un parent, à un ami, à un brave homme de la commune qui a des embarras momentanés. En ce cas, ce n'est pas un placement que l'on songe à faire, c'est un secours charitable que l'on offre, et cela, sans papier, sur parole, car les gens sont encore honnêtes.

---

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 128 s.
Le lecteur désireux de se faire une idée exacte d'une ferme de l'Emmenthal, de sa structure, de son organisation, et des gens qui l'habitent, pourra feuilleter le livre intitulé ; *Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums*. EMMANUEL FRIEDLI Erster Band : « *Lützelflüh* ». De magnifiques illustrations reproduisent les types les plus curieux de maisons et de paysans de Lützelflüh. — (A. Francke, Bern).

(2) *L'âme et l'argent*, p. 7.

Malgré leur richesse, les gens sont simples et modestes. L'homme porte des vêtements en milaine pour aller à l'église ou au marché ; la première levée, la dernière couchée, la femme prépare elle-même tous les mets qui apparaissent sur la table, et ne craint pas de mettre ses mains blanches dans la pâture des porcs. C'est ainsi que les choses se passent à Liebiwyl. « Quiconque veut voir une semblable honnêteté nobiliaire (adeliche Ehrbarkeit) n'a qu'à aller à Liebiwyl... Là s'élève une belle ferme, lumineuse au soleil; au loin les fenêtres étincellent, et tous les ans la maison est lavée avec la pompe à incendie. Aussi a-t-elle l'air neuve, et pourtant elle est déjà vieille de quarante ans... Une galerie commode, gentiment sculptée, avance sous le toit, tout autour de la maison court une terrasse, faite, autour des écuries, de petites pierres étroitement jointes, autour des chambres, de larges dalles. De beaux poiriers et autres arbres environnent l'habitation, entourée d'exubérante verdure; une colline met à l'abri de la bise, mais par les fenêtres on voit les montagnes qui, si hardiment, si vaillamment, bravent la vicissitude du temps, les vicissitudes humaines... » (1).

Et Gotthelf nous présente les habitants de cette charmante demeure. « ... Quand le soir vient, le visiteur aperçoit assis à côté de la porte, sur un banc, un homme qui fume une petite pipe; à le voir, on ne dirait pas qu'il a largement dépassé la soixantaine; et, de temps en temps, sur le seuil apparaît une longue personne au visage aimable, à la mise proprette, qui a quelque chose à dire ou à demander à l'homme, c'est la femme de cet homme. Au fond, dans le « *Schopf* », un joli garçon, élancé et l'air hardi, fait boire les beaux chevaux bai-brun, pendant qu'un frère aîné porte de la paille dans l'écurie, et dans le jardin se lève parfois, au-dessus des légumes et des fleurs, un joyeux visage de jeune fille qui demande à la mère si elle a besoin de son aide, ou bien qui maugrée contre les ravages des courtilières dans les choux, des chats dans la salade, contre la rouille des roses, et demande au père quel serait le remède. Des domestiques et des journaliers rentrent peu à peu des champs; les poules l'une après l'autre s'en vont dans le poulailler, pendant que le pigeon fait encore à sa pigeonne une cour très empressée... » (2). N'est-il pas vrai que voilà un tableau idyllique et enchanteur ?

Qu'on interroge les gens du voisinage, il n'y a pas une note discordante. Tous s'accordent à célébrer la bonté, la richesse des fermiers de Liebiwyl. Christen et sa femme jouissent d'une considération universelle. Ils ont su se faire aimer du monde par leur bienveillance et leur libéralité, leur douceur à l'égard de leurs domestiques : « C'étaient des gens merveilleusement bons et terriblement riches. Lorsque, il y a de ça environ

---

(1) *L'âme et l'argent*, p. 8.
(2) Ibid. p. 8.

trente ans, ils s'étaient mariés, ç'avait été le plus beau couple que depuis longtemps on eût vu dans une église. Plus de cent voitures les avaient accompagnés, et encore beaucoup étaient venus à cheval, ce qui alors était bien plus la coutume que maintenant, oui, même les femmes, on les avait vues de temps en temps à cheval, surtout aux mariages. La noce avait duré trois jours, et pour la nourriture et la boisson, on n'avait rien épargné, on en avait parlé d'un bout à l'autre du pays. En revanche, on leur avait fait aussi des cadeaux de mariage, à leur en donner à eux-mêmes le frisson. Deux jours ne leur avaient pas suffi pour les enlever, et encore avaient-ils dû prendre du monde pour les aider; mais c'est qu'il n'y avait jamais eu encore de maison plus fameuse dans tout le pays. Une ferme de ce genre, une des plus belles, et entièrement payée, et plusieurs milliers de livres de titres hypothécaires (1 livre = 1/2 florin) par-dessus le marché, on ne trouvait pas cela partout. Mais ils ne gardaient pas leur argent pour eux seuls; ils savaient encore que les riches sont les intendants de Dieu, et doivent rendre compte des florins qu'ils ont reçus. Si quelqu'un les priait d'être parrains, ce n'était jamais non, ils ne pensaient pas non plus, depuis que le bois est devenu si cher, que les pauvres gens n'en avaient plus besoin. Les domestiques menaient une existence, comme ils n'en auraient pas de sitôt retrouvé une pareille ailleurs; là on ne croyait pas encore qu'il fallait que tout le travail fût fait en un jour, on ne regrettait pas chaque gouttelette de lait qui apparaissait sous les yeux des travailleurs. Bref, c'étaient des gens comme il faut... » (1).

Tous deux, le mari et la femme, sont d'ailleurs parmi les favorisés du sort. En entrant en ménage, ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux. Ils possèdent de l'argent, avec cela des qualités d'ordre et d'économie qui doivent assurer la prospérité de la maison. « ... Nos époux étaient tous deux nés riches; aucun n'avait rien à reprocher à l'autre. Lui, avait hérité de la ferme avec peu de dettes; elle, avait apporté environ quarante ou cinquante mille livres. Tous deux étaient économes, dépensaient peu pour les choses inutiles, quittaient peu la maison, avaient en outre bon cœur, étaient serviables, secourables et bienfaisants. D'après la coutume patriarcale, ils mettaient aussi l'argent en commun, la femme plongeait la main dans le tiroir aussi bien que le mari; et de noter les dépenses et les recettes journalières il n'était pas question. Pour ce tiroir ils n'avaient qu'une clef, et quand l'un d'eux la réclamait, jamais l'autre ne lui demandait pour quel motif il voulait prendre de l'argent... » (2).

Non moins digne de notre admiration est le Knubelhof, où, gâté et dorloté par sa vieille nourrice, cet original de Michel, dont Gotthelf nous conte avec humour les burlesques aventures, vit, heureux comme un coq

(1) *L'âme et l'argent*, p. 8 s.
(2) Ibid. p. 11 s.

en pâte, en compagnie de son chien Bäri, servi par des valets dévoués qui, Sami, le fidèle Sami, en tête, se jetteraient au feu pour lui. « Le Knubelhof comptait parmi les belles fermes : il était riche en pâturages et en forêts, en eaux et en prairies, en vergers et terres labourables, bref, c'était une de ces fermes où un vrai paysan est un gentilhomme et une vraie paysanne une petite reine. En même temps que de la ferme, Michel hérita de beaucoup d'argent, argent liquide, argent placé, il hérita de toutes choses à foison au grenier et dans les coffres, dans les écuries, la cave et les chambres... » (1).

Le dévouement sans limites de la vieille Anni fait à Michel une existence dorée, exempte de soucis. « Anni, sa nourrice, n'était pas au Knubelhof la majesté, mais le factotum, elle dirigeait le ménage fidèlement, comme si c'eût été le sien propre, et avec intelligence et discernement... » Il n'est pas de petits soins, de délicates attentions qu'elle n'ait pour son Michel, devant lequel elle est en adoration, qu'elle continue à soigner « comme si c'eût été un enfant au maillot », lui réservant à table les meilleurs morceaux, lui confectionnant de petits plats, ne l'abreuvant que du lait le plus crémeux de ses pots. « Michel était le pivot autour duquel tout tournait, le grand paysan, le Puissant, et cependant à vrai dire il restait l'enfant, que tous traitaient en enfant, et dorlotaient, avec respect pourtant. Le Knubelhof était une espèce de pays de Cocagne que tous recherchaient, que personne ne quittait de bon gré. Michel n'était pas regardant avec ses gens, nourriture et boisson étaient bonnes et servies à profusion, les salaires n'étaient pas meilleurs qu'en d'autres endroits, mais Michel n'en était pas à quelques thalers de plus, quand on savait faire à son idée. En ce qui concerne le travail, personne n'avait besoin de se surmener; par le mauvais temps, Michel faisait peu trotter ses gens, jamais en tout cas il ne le faisait par méchanceté, comme c'est en quelques endroits l'habitude, mais seulement lorsqu'il y avait nécessité. Il avait du monde en suffisance et non moitié moins qu'il ne fallait, aucun domestique n'était contraint de travailler pour deux, s'il ne voulait bâcler sa besogne et être en retard; chacun pouvait faire bien et commodément la tâche qui lui incombait. Aussi le Knubelhof avait-il meilleur aspect que tant d'autres fermes où l'on lésine sur les bras, et où le temps est toujours trop court, vu le peu de gens et la grande quantité de travail, car Michel n'était pas tourmenté par l'avarice, le but de sa vie n'était pas de devenir plus riche encore, d'économiser chaque année tant et tant de florins, mais il voulait dans la plus belle ferme être le paysan le plus célèbre et le plus fort... » (2).

---

(1) *Michel à la recherche d'une femme* (*Récits et tableaux*. Berlin, 1850. I, p. 148).
(2) *Michel à la recherche d'une femme*, p. 150 s.

Et c'était en vérité une ferme comme on en voyait peu, si nous nous en rapportons au témoignage de la vieille nourrice. « Une ferme comme celle-là, il n'y en a pas, ni sur terre ni au ciel, disait-elle. Les poules y pondent quinze jours plus tôt qu'ailleurs, et, quand je vais à la ville, les dames les plus distinguées s'enquièrent de moi, et me donnent volontiers un demi-kreuzer de plus pour la livre de beurre : il n'y a pas de beurre aussi doux que le beurre de Knubelhof, disent-elles toujours... » (1).

Autre type de belle ferme : la Säublume (la ferme des pissenlits), où le grand bailli va voir son ami le juge. « ... La Säublume était à cent lieues à la ronde la plus belle ferme; elle était ainsi appelée à cause de ses grasses prairies, de sa situation ensoleillée; aussi était-ce toujours là qu'on voyait les premiers pissenlits jaunes... » (2). Et voici un croquis de la maison : « C'était une grande maison, imposante, avec de nombreuses fenêtres, ombragée par des arbres puissants. Bien qu'elle ne fût qu'en bois, il est cependant certain que plus d'un gentilhomme polonais ou hongrois était plus mal logé, d'une façon moins confortable, et aurait été heureux de troquer sa demeure seigneuriale contre cette demeure paysanne. En ce qui concerne spécialement les provisions, il n'aurait pas fait un mauvais échange. Peut-être que dans une douzaine de manoirs réunis on n'aurait pas trouvé autant de chemises, de draps et de couvertures, de toile de lin et de fil, que dans cette unique maison de campagne et dans son grenier... » (3). Le grand bailli est stupéfait des richesses qu'il aperçoit ; c'est que, comme dit Gotthelf : « Une ferme est un vrai musée de raretés pour des citadins, et, quand on est bien accompagné, on peut en une demi-journée apprendre plus d'économie rurale qu'en un semestre à l'Université... » (4). Quant à la femme du bailli, amplement pourvue cependant, en bonne Bernoise, de linge, de toile, de draps de lit et de nappes, elle n'en revient pas de sa surprise, lorsque l'amstrichterin lui étale tous ses trésors. Elle en conçoit même tout au fond de son cœur un peu de jalousie. « Mais lorsque la femme du juge ouvrit sa chambre aux provisions, où elle renfermait la toile blanchie et la toile non blanchie, ce qui n'était pas cousu et ce qui était confectionné, alors madame la baillive... sentit une grande jalousie dans son cœur, car en semblables choses elle n'était pas aussi riche... » (5).

C'est encore la ferme du Nidleboden, où le vieux et excellent cousin Hans Joggeli, dont l'héritage est guetté par une nuée de parents plus ou moins éloignés, achève une existence toute de douceur et de bonté, rendu indulgemment sceptique par une longue expérience des hommes.

---

(1) *Michel à la recherche d'une femme*, p. 166.
(2) *Le grand bailli et le juge.* (*Récits et tableaux.* V), p. 64.
(3) Ibid. p. 70.
(4) Ibid. p. 74.
(5) Ibid. p. 75.

Vieux garçon qui, suivant l'expression de Gotthelf jouant sur le mot Hof, « avait une plus grande cour (Hof signifie en même temps ferme et cour — den Hof machen — courtiser) et plus d'amoureux que mainte belle fille sans ferme et sans argent » (1), il voit de jour en jour, au fur et à mesure qu'il s'affaiblit, croître sa parenté. Et, comme il le dit lui-même: « sa tête est trop petite pour cette nombreuse parenté, et parfois il lui a presque semblé que tous les ans de nouveaux cousins et de nouvelles cousines poussaient du sol comme le trèfle naturel dans de bons champs » (2). Ces héritiers impatients, il les lasse par son entêtement de mauvais goût à vivre. L'aubergiste est furieuse contre « ce diable de petit bonhomme dur à la détente, qui abattra encore des noix avec nos os. Mais les gens avares (et de plus vilain chien que lui il n'y en a pas sur terre) sont tous ainsi, ils ne peuvent pas mourir. Trois jours après le jugement dernier, on sera encore forcé de les assommer... » (3). Et vraiment, l'héritage a de quoi séduire. « Mais aussi, c'est que cela valait la peine d'hériter, car l'héritage ne consistait pas seulement en quelques ustensiles cassés, en quelques vieux bas et plusieurs vieux souliers sans semelles ou autres vieilleries, mais en une des plus belles fermes qu'on n'appelait pas pour rien le Nidleboden (Nidle signifie lait gras), et en capitaux, dont personne ne connaissait le montant, mais qui devaient s'élever à une très forte somme... » (4).

Faisons ensuite mention de la belle ferme où le riche célibataire Joggeli, resté orphelin, songe à amener une femme, afin de redonner à la maison, en proie aux servantes, une direction qui lui fait défaut. Elle ne le cède en rien aux précédentes. « Dans le Bernois, mais je ne dis pas où, il y a une ferme ensoleillée. Des poiriers et des pommiers, puissants comme des chênes, l'entourent; des allées de cerisiers courent de là dans tous les sens, et aussi loin que la vue peut porter dans la direction du coteau, s'étend autour de ce dernier un merveilleux tapis vert, plus précieux que n'en possède un roi : des prés de cent mille livres. Sous le large auvent jaillit une fontaine magnifique, devant les fenêtres claires on voit quelques pots de fleurs, et tout autour de la maison, c'est un vrai dimanche; tout est rangé, tout est propre; pas un fétu de paille ne traîne, par un bout de bois ne s'aperçoit... » (5).

Nous n'avons que l'embarras du choix : il faudrait pour être juste, citer la maison du Bodenbauer Johannès. C'est là, sous la sage direction de ce remarquable paysan, homme bon, laborieux, avisé et plein d'expérience, qu'aidé et réconforté par des conseils marqués au coin du bon sens, Uli, au début domestique paresseux et débauché, se forme peu à peu, après

(1) *Hans Joggeli, le cousin à héritage.* Berlin, Springer, 1848, p. 11.
(2) *Hans Joggeli, le cousin à héritage.* Springer, Berlin, 1848, p. 24.
(3) Ibid. p. 10.
(4) Ibid. p. 11.
(5) *Hans Joggeli à la recherche d'une femme.* (*Récits et tableaux I*), p. 1.

bien des défaillances, au prix d'un dur apprentissage, se réveille de la passivité un peu bestiale où il s'endormait, devient un valet actif et travailleur, un homme enfin qui, confiant en lui-même, songe à l'avenir et fait effort pour améliorer sans cesse sa condition (1).

Ce sont encore les deux « Höfe » que Gotthelf oppose dans « *Esprit du temps et esprit bernois* », dont il nous montre les destinées bien différentes, en raison de l'esprit qui les anime. « Le Hunghafen était situé dans la vallée, sa plus grande richesse consistait en des prés comme on en trouve rarement; des noyers et d'autres arbres faisaient une couronne de jolie verdure autour des puissants bâtiments, un grand ruisseau clair coulait à travers la campagne. L'Ankenballe par contre s'élevait sur le flanc d'une montagne dans un renfoncement, une « Dühle », protégée de trois côtés contre le vent et les intempéries. Au loin étincelaient, surtout au soleil couchant, les nombreuses fenêtres de la belle maison. Des poiriers gros comme des chênes se dressaient dans le verger. Deux fontaines abondantes faisaient sous de larges toits bouillonner leur eau fraîche dans de grands bacs, d'où elle coulait dans deux grands étangs. C'est par ces étangs que la contrée était irriguée... » (2).

Ces deux fermes qu'habitent les deux familles de Hunghans et d'Ankenbenz, amies et apparentées depuis maintes générations, jouissent dans le pays d'une longue réputation bien méritée. En parlant de leurs propriétaires, les gens répètent à l'envi que « c'étaient les hommes les plus riches et les plus considérés de la commune très aisée de Küchliwyl; leurs fermes étaient de vrais manoirs dans le pays, leur famille les possédait depuis des centaines d'années... » (3). Le Hunghafen et l'Ankenballe sont de ces maisons cossues qui renferment tout en abondance, où les visiteurs sont accueillis avec la plus large hospitalité et traités sans lésinerie, de ces maisons « où l'on n'est pas forcé de bondir vers les 17 points cardinaux, lorsqu'on doit faire le café pour trois personnes, où l'on a tout sous la main, où l'on n'a pas besoin de rien épargner, par crainte que le lendemain on n'ait plus rien pour déjeuner... » (4).

Mais peu à peu, nous en verrons ultérieurement les raisons, tandis que la ferme d'Ankenbenz continue à prospérer sous l'intelligente direction de son propriétaire, la ferme de Hunghans marche à grands pas vers la ruine. Et l'amour de la terre est si fortement ancré dans le cœur des cultivateurs de l'Emmenthal, qu'à la vue du désordre qui règne maintenant au Hunghafen, de l'état lamentable où la négligence et l'incurie de ses maîtres ont mis cette belle propriété, naguère encore si florissante,

---

(1) *Uli le Valet.*
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 5.
(3) Ibid., p. 4.
(4) Ibid., p. 9.

Ankenbenz se sent pris de pitié. « Ankenbenz avait aussi le cœur plein de compassion, et non seulement pour les gens, mais encore pour cette belle fortune, pour la ferme en particulier. Un vrai chef de famille n'honore pas seulement sa propre fortune, mais toute fortune légitimement acquise, et de même que le juste n'a pas pitié seulement de son propre bétail, mais de tout bétail qui est maltraité, un vrai chef de famille éprouve les mêmes sentiments pour toute fortune qui est gaspillée, il a de la compassion surtout pour une ferme qui est usée, c'est-à-dire mal traitée. Cette ferme, le vrai paysan se l'imagine comme une sorte d'être vivant qui a conscience de ces mauvais traitements... » (1).

C'est que gouverner une maison de ce genre, la faire prospérer, n'est pas une mince affaire. Il faut à la tête de semblable exploitation rurale un maître, un homme énergique, laborieux, intelligent, qui n'ait pas peur de ses peines, se lève tôt, se couche tard, ait suffisamment de poigne pour commander à tout un peuple de valets et de servantes, ne s'en laisse pas conter et ait l'œil à tout. Joggeli, vieux, méfiant et tâtillon, n'est justement pas l'homme qu'il faudrait à la Glungge, ce beau bien fertile de plus de 100 Jucharten, où Uli va servir comme maître valet en quittant le Bodenbauer (2).

Uli n'est pas plus tôt arrivé chez son nouveau maître qu'il regrette amèrement son ancienne place. Tout va à la débandade. Partout la négligence, le désordre, l'incurie. Point de commandement, l'anarchie règne en souveraine maîtresse. Les valets qu'Uli a à commander sont insolents et apathiques. Pourtant il se met courageusement à l'ouvrage, mais il a fort à faire. Tout est sale, le purin coule dans l'écurie, du fumier on ne semble pas avoir grand souci, les chevaux ont sur leur litière les pieds de derrière plus haut que la tête, on a laissé dans la paille la moitié du grain, et le grenier ressemble à une bauge. Quant aux outils agricoles, ils sont dans un tel état qu'on n'ose les regarder (3). Et ce ne sera pas trop de toute l' « *Eigelichkeit* » d'Uli (c'est par ce mot que dans l'Emmenthal on exprime la propreté, l'ordre, la ponctualité) (4) pour triompher de tous ces obstacles, dont le moindre encore n'est pas la méfiance de Joggeli.

Nous avons essayé en rapprochant les uns des autres ces successifs croquis, lesquels sans doute offrent quantité de traits communs, mais aussi quelques traits particuliers à chacun, de former une sorte de portrait composite de la ferme de l'Emmenthal. Nous pensons avoir donné de ces manoirs paysans une idée suffisamment haute, et nous comprenons maintenant que Gotthelf avait tout lieu d'être orgueilleux de ses compatriotes, de

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 364.
(2) *Uli le Valet*, p. 160. — Jucharte = 3600 m².
(3) Ibid., p. 166 s.
(4) Ibid., p. 168.

ces « gentilhommes en sarrau de demi-toile », et de préférer leur large aisance et leur vie indépendante et fière à la maigre existence des employés ou fonctionnaires des villes, à la misère des populations industrielles. L'écrivain nous conte quelque part le fait suivant : dans une auberge de village, un vieux paysan qu'un boucher de la ville défiait d'aligner sur la table autant de thalers que lui, sortit tranquillement une petite vessie de porc de la poche intérieure de son habit, la détortilla avec flegme, et en tira près de soixante louis d'or. Et il fut un temps, c'est toujours Gotthelf qui nous l'affirme, où un paysan qui allait aux champs ne portait sur lui pas moins de cent thalers dans une bourse de ce genre. D'après la tradition, lors des partages de succession, dans les grandes fermes, on ne comptait pas l'argent qu'on trouvait au logis, on le mesurait et on le distribuait aux héritiers dans les boisseaux servant pour le blé (1). Et ce détail en dit long !

II. — LES PETITS *« HEIMWESEN »*. — LES PAYSANS ENDETTÉS. — LES FERMIERS : LES HEUREUX ET LES MALCHANCEUX. — LES *« TAUNER »*. — LES DOMESTIQUES.

A un échelon au-dessous de ces opulentes « *Höfe* », véritables cités agricoles où vivent non seulement la famille du paysan, mais encore une nombreuse domesticité, sans compter les *Tauner* (Tagelöhner), les journaliers, il nous faut placer les petits « *Heimwesen* » exempts de dettes.

De ce genre est le bien de Hansli Jowäger, lequel demeure à Gutmütigen, dans une contrée fertile du pays bernois.Sa maison, que Gotthelf nous décrit, ne le cède en rien à toutes celles dont nous venons de parler. Qu'on en juge : « La maison de Hansli n'était pas au milieu du village, mais un peu à l'écart dans un beau verger, auprès duquel un joyeux ruisseau passait en bondissant. Devant, il y avait un gracieux petit jardin avec de petits sentiers et de grands choux, entre lesquels se voyaient quelques œillets de Pentecôte... Au delà, on apercevait les montagnes couvertes de neiges éternelles qui, par-dessus les contreforts, regardaient dans le vaste pays... La maison était une brave maison paysanne de la vieille espèce. Son auvent descendait très bas, mais l'intérieur comme l'extérieur étaient propres... » (2).

Cette description s'adapterait assez bien à la contrée d'Utzenstorf que Gotthelf avait eu l'occasion d'étudier pendant son vicariat, de même qu'il conviendrait peut-être aussi de situer dans la même région le pays natal

---

(1) *Hans Joggeli*, p. 6 et 7.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 9.

de Meyeli, la femme de Jakobli. Ce village de Raxigen, éloigné de plusieurs lieues de la maison des Jowäger, serait, paraît-il, le village de Zielibach, entre Utzenstorf et Gerlafingen. La contrée est celle que l'on nomme dans l'Emmenthal et la Haute Argovie les « *Dörfer* », c'est-à-dire les gros villages placés sur l'Emme inférieure, Kirchberg, Utzenstorf, etc... (1).

En tout cas « ... Hansli n'était pas un paysan de pacotille; il avait un cheval à l'écurie et trois ou quatre vaches, et aurait pu avoir plus de marchandises encore, s'il n'avait pas été de l'avis suivant : puisque lui-même aimait manger son content, il fallait aussi que son bétail mangeât son saoûl, et il était bien plus commode au printemps de voir arriver chez soi des gens pour acheter du foin que d'être forcé de courir les maisons à la recherche du fourrage, de même que les habitants du canton de Lucerne courent après les pommes de terre. Les dettes ne le tourmentaient pas ; son bien était payé, et c'était un de ces paysans — il n'y en a plus tant — qui, sans qu'on le sût, avaient du foin dans leurs bottes, qui avaient ici un petit sac d'argent et un petit tas là : dans le grenier, dans la cave, dans la huche et Dieu sait où encore... » (2).

Au-dessous encore ce sont les « *Schuldenbauern* », les paysans endettés, les petits paysans qui passent leur existence à se débattre au milieu des soucis d'argent, qui sont toujours tourmentés par la perspective du loyer à payer, ne peuvent, faute de capitaux, améliorer leur situation, sont forcés de vivre misérablement au jour le jour, sont la proie des usuriers, des marchands de biens malhonnêtes, et, ne pouvant s'enraciner nulle part, malgré leur bonne volonté, sont ballottés d'une ferme dans l'autre en de perpétuels déménagements. Bien rares sont ceux qui, à force d'énergie et de labeur, parviennent à se maintenir à flot. Nous n'avons qu'à lire la navrante histoire du paysan endetté Hans Joggi. D'abord « *Güterbube* », puis valet, il a épousé une brave fille, laborieuse et économe, et il a lui-même ces deux qualité, gâtées il est vrai par un peu de simplesse d'esprit. Ils ont acheté d'abord un petit bien qui peu à peu a prospéré entre leurs mains. Puis l'ambition est venue à Hans Joggi, et il a songé à acquérir une propriété plus grande, tout de suite grisé par la vente à beau bénéfice de celle où il a fait ses premières armes. Mais l'homme à qui il l'a vendue est un mauvais payeur qui le paie surtout de belles promesses et ne lui montre pas souvent la couleur de ses thalers.

Des marchands de biens surviennent qui entraînent Joggi au cabaret et profitent de son ivresse pour lui colloquer une ferme qui ne vaut pas grand'chose, et qu'il s'engage à payer par annuités, comptant sur le recouvrement de ses propres créances. Mais, comme son acheteur ne le payera pas, il sera forcé de mettre en branle les gens de justice, toutes sortes

(1) *Beiträge*, p. 604-608-611.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 9 s.

d'agents d'affaires, sera lui-même harcelé par ceux des marchands de biens. Et il aura beau s'adresser, éperdu, à qui il voudra : personne ne prendra sa défense, ne protégera ses intérêts. Le Regierungsstatthalter le renverra au président du tribunal qui, levant désespérément les mains au ciel, protestera de son impuissance, tout en l'adressant à un jurisconsulte véreux, lequel le plumera et fera traîner les choses en longueur. Tout le monde, du haut en bas de l'échelle, se renvoie la balle, fait son Ponce-Pilate, dégage sa responsabilité, jusqu'au jour où les créanciers expulsent Joggi de son pauvre domaine. Et rien n'est triste comme le récit de ses infortunes.

Le lendemain de l'Annonciation, jour de terme et de déménagement en pays bernois, Hans Joggi et sa femme Anne Marei s'acheminent avec leur mobilier et leurs bêtes vers leur nouvelle demeure, la ferme qu'ils se sont laissé mettre sur les bras. Ils y vont avec courage et bon espoir, se remémorant avec confusion leur ivresse à tous deux le jour de l'achat. « Anne Marei disait qu'elle avait été pleine comme jamais de sa vie, et que jamais de sa vie cela ne lui arriverait plus, qu'elle avait honte encore maintenant. Heureusement qu'il faisait sombre, lorsqu'elle était retournée à la maison, sans quoi elle n'oserait plus se montrer devant personne; et Hans Joggi s'était trouvé plus souvent sur le nez que sur les jambes; aussi, pendant quinze jours, avait-il eu un nez tel que cela lui avait fait peine, ce nez aurait plutôt ressemblé à une auge de rémouleur qu'à un membre humain » (1).

La première nuit qu'ils passent sous leur nouveau toit, ils sont tout attristés; Anne Marei pleure, comme si elle avait déjà le pressentiment de leurs futures infortunes. La nouvelle ferme s'appelle la Kesslere. Elle est grande, mais en mauvais état; le toit, les écuries sont délabrés. Mais ils s'éveillent avec des idées plus riantes et reprennent courage : tout s'arrangera avec du travail. Mais qu'il y a de choses à faire ! Les bois ont été coupés, des terres ont été vendues, ainsi que des prés qui sont cependant « ce que le pis est chez une vache ». Il ne reste plus que le plus mauvais terrain, appauvri avec cela faute d'engrais, et une maison trop vaste « qui est à peu près à la ferme ce qu'est le sarrau à un homme décrépit, dont on dit : il n'en a plus pour longemps, il est « complètement tombé de ses habits », son sarrau ne tient plus quasiment à son corps que comme à une perche de clôture » (2). Voilà dans quel état a été laissé un bien par une famille déclinante qui n'a plus les vertus des ancêtres. Joggi n'en possède plus que le squelette; il ne l'a payé que 10.000 florins; eu égard à l'étendue de la ferme, c'est peu, mais c'est cher, si l'on suppute le revenu. Avec quelques thalers d'avance les deux époux se mettent à l'œuvre, et ils n'ont à compter que sur eux-mêmes, ils n'ont pas d'amis secourables, pas de fa-

(1) *Le paysan endetté*, p. 33.
(2) Ibid., p. 38.

mille, ou plutôt ils appartiennent à une famille nombreuse qui ne tient guère à s'occuper d'eux. Ils ne perdent pas une minute, car toute la maison a besoin d'un sérieux coup de balai. Et tout de suite un malheur s'abat sur eux, leur enfant, le petit Hans Uleli se noie dans un étang. Une immense tristesse s'empare du misérable Joggi devant ce fâcheux début, d'autant que la réputation de la ferme étant mauvaise, une certaine défaveur s'attache immédiatement à ses propriétaires .

Les voisins se répètent que ce doivent être de vilaines gens, ces nouveaux fermiers : pour venir échouer là, il faut n'avoir pu demeurer ailleurs. L'accident survenu au petit ne fait que renforcer ces préjugés. On attribue la mort de Hans Uleli à la négligence. Lors de l'enterrement, de charitables voisines ne manquent pas, en un flux de paroles, de faire à Anne Marei désolée une peinture bien noire de la Kesslere, de lui raconter l'histoire des précédents propriétaires qui s'y sont ruinés. On s'apitoye faussement sur le sort de la fermière; quel péché a-t-elle bien pu commettre pour que Dieu la punisse ainsi ? Dans le fond de leur cœur les commères ressentent une secrète satisfaction à se trouver dans une situation bien meilleure. Gotthelf montre admirablement la bêtise méchante de tous ces gens qui, avec cela, sont superstitieux, ne parlent que de maisons hantées, de revenants. La Kesslere, à ce qu'affirme une de ces bonnes langues, est dans ce cas : des esprits y apparaissent la nuit.

Malgré tout, Hans Joggi se met courageusement à la besogne. Il s'occupe d'abord des semailles. Comme c'est chose grave que d'ensemencer des terres que l'on ne connaît pas, surtout au printemps, il s'est renseigné de côté et d'autre; les avis recueillis ont été malheureusement contradictoires (1). Hans Joggi se rend compte pourtant d'une chose, c'est qu'à la Kesslere il faudra du fumier, beaucoup de fumier, car la terre est épuisée. Mais les engrais coûtent cher. Cependant la fortune semble vouloir sourire au paysan. Le printemps cette année est précoce; la pousse est bonne. Pluie douce et chaleur se succèdent à souhait (2). L'été n'est pas inférieur au printemps. Somme toute, les affaires ne vont pas trop mal. Le fermier et sa femme se reprennent à espérer.

La renommée de la Kesslere commence à devenir meilleure. Le moment arrive de conduire le fumier aux champs; en ce pays la difficulté est considérable : il faut monter terre et fumier dans des bannes. Avec cela, l'engrais est toujours peu abondant, car Joggi n'a pu acheter beaucoup de paille; d'autre part, il n'a pas d'argent pour se procurer des engrais artificiels. Un jour le capitaine qui leur a vendu la ferme et est resté leur créancier vient rendre visite à nos gens, et leur terreur est grande. Le gaillard se montre plein d'amabilité; prodigue d'éloges et de bons con-

---

(1) *Le paysan endetté*, p. 65.
(2) Ibid., p. 67.

seils, il rentre les griffes. Sans bornes est la joie du pauvre ménage qui se félicite d'avoir un si charitable créancier. Noël arrive, le nouvel An. Anne Marei a engraissé de magnifiques cochons qu'elle conduit à la ville avec orgueil. Elle et son mari, à l'auberge de l'Ecrevisse d'Or, se donnent un peu de bon temps et achètent une petite provision de vin pour l'année, trois mesures d'une piquette bon marché ! (1). Ils reviennent tout joyeux avec leurs maigres achats et il faut voir l'allégresse des enfants en présence du bon repas de nouvel An qui se prépare et auquel ils font honneur.

Les petits couchés, les deux époux comptent leurs économies. Anne Marei apporte fièrement sa tirelire.De se voir si riches ils sont tout étonnés; ils font des projets d'avenir. Le printemps reparaît. Cette fois Joggi est heureux : il a un superbe tas de fumier qu'il contemple avec complaisance. Et les durs labeurs recommencent. Un beau jour arrive une lettre du capitaine. Le paysan qui n'est pas grand clerc la met entre la poutre et le plafond, dans ce fameux secrétaire dont nous avons parlé, et l'oublie là. Dans cette lettre, le créancier réclamait de l'argent. Peu après, se montre l'huissier, menaçant d'expulsion. Joggi explique naïvement qu'il n'a pas d'argent, mais que son acheteur lui en doit; il n'est pas encore allé le trouver, mais comment, avec tant de travail, quitter la ferme et perdre une journée; du reste, quand son débiteur à lui pourra le payer, il ne manquera pas de venir. L'huissier admire cette simplicité et explique que ce n'est pas ainsi que l'on procède. Joggi doit se secouer, faire rentrer ses créances, sans quoi il court le risque d'être mis sur le pavé. Et c'est pitié que d'entendre les raisons du fermier : l'intérêt du capitaine est que Joggi travaille sans perdre une minute, de façon à gagner le plus de thalers; c'est ce qu'il fait, alors ? L'huissier est un homme de la vieille école, il est bon et humain, il conseille au propriétaire de la Kesslere d'aller le lendemain chez son débiteur, puis de là chez le capitaine pour lui expliquer la chose. Joggi y consent en rechignant. Le lendemain il fait traîner les choses en longueur; d'abord il trait ses vaches, puis déjeune, puis il lui faut se faire la barbe, et cela l'ennuie, parce que d'habitude il se coupe; aussi lui arrive-t-il de sauter un dimanche ou deux, au point de ne plus ressembler à une créature humaine; puis vient la toilette, pendant laquelle Anne Marei, ainsi qu'à l'ordinaire, fait office de valet de chambre; et les chemises ne vont pas, ou elles sont trop grossières ou trop étroites. En route le paysan flâne encore, s'attarde à examiner les champs, fait ses réflexions, admire, critique l'avoine, le lin, l'esparcette. Il arrive à son ancienne propriété, la trouve en mauvais état et à l'abandon. Le maître n'est pas là, il est à l'auberge, en train de jouer aux cartes avec son bon ami le gendarme, en face d'une chopine d'eau-de-vie. Quand Joggi expose le but

---

(1) *Le paysan endetté*, p. 128 s.

de sa visite, il est arrangé de la belle façon par les deux hommes. Le gendarme lui reproche d'avoir trompé son acheteur. Joggi se fâche, leur dit leurs vérités : Au lieu de paresser ainsi son débiteur ferait mieux de soigner son bien; cela vaudrait mieux que de boire chopines au cabaret ! On le traite de fripon, d'aristocrate. Le gendarme a son tour également. Joggi l'accuse de s'occuper de ce qui ne le regarde pas et de négliger ce qui le regarde. Finalement, Joggi se laisse éconduire avec de belles paroles. Le débiteur se prétend le camarade du capitaine, il lui touchera deux mots de l'affaire et arrangera les choses. Notre homme s'en va content d'avoir terminé enfin cette ennuyeuse corvée. Quelques jours plus tard, réapparition de l'huissier qui menace encore, parle de saisie, de vente et est furieux de voir des gens si stupidement entêtés. Joggi raconte ses démarches : l'huissier ne sait s'il doit rire ou se fâcher, il tance vertement le niais, et l'engage à réunir tout son argent et à aller le porter au capitaine en lui demandant un délai. Mais ce capitaine, il n'est pas facile de le rencontrer. Joggi ne trouve que sa femme. Tous deux se querellent et finalement il faut qu'il aille trouver le « Mijor » à la Spinnhubbele; c'est entre ses mains qu'est maintenant l'affaire. Le fermier ne parvient pas à le voir, mais il est accueilli avec sans-gène par le secrétaire qui le menace de le faire vendre, s'il n'apporte au plus tòt la somme due et les intérêts et, après s'être fait offrir une bouteille de bon vin, lui conseille de faire poursuivre son débiteur récalcitrant par un homme d'affaires énergique, et de s'entendre avec le capitaine qu'il pourra rencontrer le lendemain au marché de Böckliwyl. Et les bouteilles se succèdent ! Le pauvre fermier a une sueur froide quand il lui faut changer un gros thaler, et avec cela, le secrétaire lui emprunte encore trois autres thalers. Au retour, Joggi a le cœur bien triste; Anne Marei le gourmande, parce qu'il est forcé de se remettre en route le jour suivant, malgré le travail qui presse; et puis, le naïf n'a-t-il pas promis à la femme du capitaine de lui faire goûter du bon beurre de sa ménagère. Et voilà Anne Marei obligée elle aussi de s'absenter; elle emporte une motte de vingt livres, ne trouve qu'une servante grincheuse qui la reçoit impoliment, prend le beurre et ne la paie pas; aussi, grande est sa colère. Quant à son mari, parti pour Böckliwyl, il se fait arranger de la belle manière par son créancier, qui ne veut rien entendre et prétend avoir passé l'affaire à un autre. Il avait besoin d'argent : que Joggi se débrouille. Quand il apprend pourtant que l'homme a de l'argent sur lui, il s'adoucit, et le résultat est que le Mijor prélève ses frais sur cette faible somme, que le capitaine se fait donner 30 thalers, à titre de dédommagement pour le délai accordé, qu'un autre coquin consent pour 20 autres thalers à se charger des intérêts du fermier. Anne Marei est au désespoir en voyant tant de bel argent dépensé en pure perte, et gémit d'avoir épousé pareil sot. Les voilà maintenant pleins de dettes « comme un mendiant a la tète pleine de poux ».

Le délai accordé à Joggi — quatre mois — lui paraît énorme; pendant ce temps son débiteur à lui pourra payer. Il finit par oublier le terme fatal et continue, bien tranquille, à mener son tran-tran. Cet été, la température a été inconstante. L'année est peu favorable. Aussi ne se remplissent guère les « trésors de Hans Joggi, les vieux bas et les vieilles poches de tablier » (1).

Puis c'est une vache qu'on est forcé de tuer parce qu'elle gonflait, et dont on vend la viande à vil prix. Les voisins disent que c'est le commencement, le mauvais signe, que Joggi suit l'exemple de ses prédécesseurs. Tout en lui reprochant de ne pas avoir été malin, de s'être laissé flouer par des fripons, on rend hommage cependant à ses qualités de travailleur. Peu à peu, malgré cela, on s'écarte des fermiers. Egoïstement, froidement, on les laisse s'enfoncer. En attendant, Joggi se soucie aussi peu du terme qu'un poisson d'une pomme. Qu'a-t-il à s'inquiéter ? Il ne peut penser à tout, il s'occupe de son bien, que peut-on lui reprocher ? Le « Kumidant » s'est chargé du reste de son affaire. Que l'argent rentre quelques jours plus tôt ou plus tard, qu'importe; ce qui importe, c'est qu'un champ soit ensemencé à temps. Voilà ce qu'il répond au capitaine qui vient lui apprendre que le délai expire dans quinze jours. Malgré sa quiétude, le paysan va tout de même, quelque temps après, trouver l'homme à qui il a confié ses intérêts, et chercher son argent qu'il se figure recouvré. Il est bien reçu ! S'il s'imagine qu'on a du temps à perdre pour semblable bagatelle ! Et on l'expédie cavalièrement avec des paroles peu courtoises. Que faire ? Que dire maintenant au capitaine ? Celui-ci ne veut pas endosser la créance de Joggi. Vendre son bien ? Il ne trouvera pas acquéreur, quand on saura qu'il ne fait pas ses affaires. Chercher de l'argent chez des amis, des parents ? Joggi n'a pas de parents disposés à s'occuper de lui; chacun a tiré de son côté, et il n'a pas de relations. Quant aux maîtres chez qui il a servi autrefois, ah ! ils se soucient bien de lui ! Par son caractère méfiant et renfermé il n'a su se faire aimer de personne. Il retourne chez le Mijor; il a vendu un veau et une partie des vingt thalers de la vente passent dans la poche du vieux filou, qui promet cette fois de parler au capitaine. Quelques jours plus tard, guidé par le secrétaire de ce Mijor, il s'en va à Berne chercher un prêteur. Tous deux courent chez les notaires. Le secrétaire, heureux une fois par hasard de manger à sa faim, aux frais d'autrui, se régale le long du chemin, force son pauvre compagnon à entrer dans toutes les auberges, boit, absorbe, se bourre, et Joggi à son grand désespoir est contraint à tout instant de délier les cordons de sa vessie de bœuf. Coût du voyage : passé 10 thalers. Résultat : néant. Ils reviennent à moitié ivres, s'endorment dans la voiture, manquent de verser, se perdent dans les ténèbres. Joggi ne rentre qu'au petit jour. Anne

(1) *Le paysan endetté*, p. 199.

Marei est consternée; elle a péché par orgueil, elle était fière d'être devenue une « *bäuerin* », elle voit qu'il lui faudra redescendre : quel crevecœur! Une tentative qu'elle fait chez d'anciens maîtres échoue. Le Kumidant abandonne Joggi; on ne peut rien tirer de l'homme à qui ce dernier a vendu son premier bien. La paresse et la dissipation l'ont conduit à la misère. La maison est à moitié vide, presque tous les meubles et les outils ont été vendus en cachette à bas prix, avec la complicité des voisins.

Donc, rien à faire; inutile de poursuivre. La situation de Joggi est désespérée, il s'en rend compte maintenant. C'est la ruine. La rage, la soif de vengeance s'emparent de son âme. On peut redouter qu'Anne Marei n'attente à ses jours; on la retrouve la nuit évanouie sur la tombe de son enfant; elle gagne une fièvre typhoïde dont elle réchappe. Malgré les mauvais conseils que les voisins lui donnent, Joggi ne veut pas mettre quoi que ce soit clandestinement à l'abri de ses créanciers. Le dénouement inévitable est arrivé : l'encan. En attendant mieux, toute la famille va travailler chez un certain Gnürzi Uli qui abuse de leur situation, triche sur les comptes et les floue indignement. Anne Marei est définitivement guérie. Une âme charitable, l'aubergiste de l'Ecrevisse d'Or, cherche une bonne place à ces gens qui lui font pitié. Joggi entrera comme domestique chez un Seigneur de Stierengried, vieillard entêté, autoritaire et un peu bizarre, au fond bon et généreux, malgré la facilité avec laquelle il brandit sa canne sur les gens qui osent le contredire. Hans Joggi, sa femme et ses enfants vont vivre désormais heureux; ils travaillent comme des nègres, font rendre à la terre du Seigneur le double d'autrefois et parviennent à contenter leur original de maître qui leur paie de bons gages.

Telle est l'histoire d'un pauvre petit paysan qui s'efforça vainement — comme beaucoup d'autres dans l'Emmenthal — de se créer une vie indépendante. La plupart des qualités du bon cultivateur, Joggi les possédait. S'il n'était pas très intelligent, avouons-le, il avait de l'ordre, il était laborieux; économe; mais l'Etat ne protégeait peut-être pas alors suffisamment ces honnêtes petits propriétaires contre les friponneries de toute une clique de spéculateurs éhontés, de trafiquants avides. Cette histoire, nous l'avons racontée en détail, car elle nous fait pénétrer bien avant dans l'existence d'humbles travailleurs de la terre, touchants par le zèle méritoire qu'ils apportent à s'élever au-dessus de leur condition, touchants par leur naïveté même et leur ingénue candeur; elle aide à faire connaître une classe de paysans, moins brillante à coup sûr, mais plus intéressante peut-être que celle des orgueilleux propriétaires des « *Höfe* », en tout cas plus près de notre cœur.

Un autre type de paysan endetté est ce Sepp, du Nägeliboden, un des personnages secondaires de la « *Fromagerie de la Vehfreude* ». Son existence, que Gotthelf nous retrace, fut du moins plus heureuse que celle de Hans Joggi. Le Nägeliboden fait, dans le long récit du pasteur, en quel-

que sorte pendant au Dürluft habité par ce couple comique que forment Eisi et Peterli. Mais les deux biens sont très différents d'aspect, de même que sont très différents les propriétaires. Peterli est maigre comme sa ferme. « ... Au Dürluft (et la ferme ne portait pas pour rien son nom) il existe rarement des raisons sérieuses de devenir gras. La ferme était située sur une petite colline, exposée à tous les vents; il semblait que l'air emportât l'engrais, et que, par suite, le sol baillât presque de maigreur... Avec cela, Peterli n'était pas non plus l'homme indiqué pour soutenir comme il fallait la ferme; il était laborieux, mais les jours où il lui venait une idée, il aurait pu les marquer en rouge dans le calendrier, et les jours fériés n'auraient pas été par trop nombreux. Aussi, ne savait-il jamais épargner les courses, ni dans une seule course terminer deux affaires ; il ne savait combiner son ouvrage, de façon à faire du temps tout le cas convenable, si bien que pour le travail des champs il était d'ordinaire si en retard qu'il commençait ce qu'on nomme un « *Werk* », c'est-à-dire la fenaison, la moisson, etc., seulement quand les autres avaient fini. En outre, il possédait beaucoup de dettes et peu de fumier, il avait quantité de domestiques, mais rien que des domestiques à un demi-batz, toutes choses qui ne sont pas précisément faites pour remettre sur pied une ferme maigre... » (1).

Du reste, misérable et ridicule esclave, il tremble devant son épouvantable mégère de femme, Eisi, qui lui fait des scènes terribles quand il n'a pas suivi à la lettre ses instructions, qui lui arrache les cheveux au besoin.

« Le Nägeliboden était un « *Heimwesen* » de moyenne grandeur, il était situé entre le Dürluft et le village, à peu près au milieu de la communauté fromagère. Sur un clair fond de cailloux coulait la plus belle eau de source; la ferme avait l'air maigre; la maison menaçait ruine, elle s'élevait pourtant au milieu d'arbres proprement entretenus, d'une croissance luxuriante... » (2). Ce bien aussi a été négligé, et nombreuses sont les dettes. Sepp l'a hérité de ses parents. Lui et sa femme Bethi, une ancienne servante, ont quelques économies, quand ils viennent s'y installer. Mais une ferme qui a été laissée à l'abandon, « cela ressemble à un marais sans fond, qui engloutit tout et, malgré cela, reste toujours le même marais ». Quand il s'agit de désintéresser les créanciers, d'acheter ce qui manque, « alors leur petit argent c'est comme rien, comme l'eau qu'on verse sur une pierre brûlante ». Tous deux sont prudents pourtant, tous deux ont pour principe de ne pas acheter ni faire faire quoi que ce soit à l'avance, dans l'espoir de bénéfices ultérieurs, de ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. On risque trop de déceptions à ce jeu. Cependant les débuts sont durs, partout dans la maison, dans les écuries,

(1) *La fromagerie de la Vehfreude*, p. 10 s.
(2) *La fromagerie*, p. 34.

quelque chose est à refaire ou manque. La toiture est mauvaise, les portes ont besoin de réparations, etc... Plusieurs années s'écoulent ainsi, années de travail acharné et de privations. Mais leur amour réciproque leur fait supporter leur misère. « Leur situation leur paraissait souvent tout à fait pareille à une souquenille de mendiant qui est mûre de tous les côtés; se remue-t-on, cela fait un trou, raccommode-t-on à gauche, cela craque à droite, bouche-t-on ici, le dos éclate, jamais on n'en finit avec le raccommodage, et à tout ce rapiéçage, que gagne-t-on, rien qu'une souquenille de mendiant, tous les jours plus mauvaise... » (1). Sepp et Bethi ne désespèrent jamais, ils ont confiance en Dieu et en leur activité. Ils comptent bien voir arriver le jour où, à force de jeter des pierres dans ce marais sans fond, on les verra apparaître à la surface. Quand, après la constitution d'une société fromagère à la Vehfreude, tout le village est en proie à la fièvre, troquant ses vaches contre de nouvelles, meilleures laitières, renouvelant ses étables, Sepp, prudent, conserve les vaches qu'il possède; il n'imite pas les autres qui recherchent en tous lieux et achètent à grands frais des « g'reiste Kühe », c'est-à-dire des bêtes qui, juste au bon moment, à l'époque du fromage, donneront le plus de lait. Il s'évite ainsi les cruelles déceptions qui attendent ses voisins trop pressés. Par son énergie, son intelligente activité — qualités que sa femme possède au même degré — Sepp, en dépit des tracasseries et des calomnies des gens qui le jalousent, arrivera à se tirer heureusement d'affaire, à se mettre à flot, tandis que le Dürluft, mal dirigé par l'incapable Peterli, homme sans caractère et sans volonté, et par cette abominable sorcière d'Eisi, mauvaise bête criailleuse et jalouse, marche de jour en jour vers une ruine inévitable.

Le père de Peter Käser, le maître d'école, peut être aussi rangé dans la catégorie peu reluisante de ces paysans endettés, dont toute la vie besogneuse n'est qu'une lutte sans cesse renouvelée pour la conquête du pain quotidien. Dans son autobiographie d'une si poignante vérité, Käser nous parle longuement de ses parents, de son père, « un homme maigre et pâle, de sa profession tisserand ». Le travail acharné auquel il se livre dans sa cave obscure a délabré sa santé. « Tous les hivers il avait le rhume; et quand l'hiver durait huit mois, comme en l'année 1836, où pendant quatre mois seulement il ne neigea pas, il toussait huit mois durant ». De sa mère, pauvre créature déprimée par une constante misère, vieille avant l'âge, et qui, découragée, se néglige. « Ma mère était une femme, comme on en voit par milliers à la campagne, ni grande, ni petite, sans signes particuliers, mais les traits de son visage s'étaient dégradés avant l'âge; le dimanche, ou bien quand elle quittait la maison et était lavée et habillée, elle n'était pas précisément laide, mais en semaine et au logis,

---

(1) *La fromagerie*, p. 36.

elle ressemblait souvent plus à une traînée qu'à une créature humaine... » (1). Et il nous fait la peinture du petit bien où ils vivent misérables. « Ils possédaient un petit « *Heimwesen* », sur lequel, dans les bonnes années, l'on pouvait à grand'peine faire vivre une vache et quelques brebis, en mettant soigneusement à contribution toutes les épluchures de pommes et de pommes de terre. Du grain, on ne pouvait en semer que peu; mais ils tenaient énormément aux plantes textiles, parce que le père était tisserand, et parce que la mère était une femme, c'est-à-dire parce qu'elle aimait à se vanter d'avoir fait tant et tant de lin et de chanvre. Ce n'était pour la terre d'aucun profit, elle n'en restait que plus maigre. Il fallait acheter d'autant plus de pain, de cela on ne tenait pas compte, mais ce pain on l'épargnait minutieusement. C'était d'ailleurs un petit bien où les bonnes années étaient rares, surtout quand on ne pouvait convenablement le fumer et qu'il fallait s'en remettre de sa prospérité à la fertilité naturelle du sol... Il se trouvait sur la lisière d'une forêt, avait un sol pierreux, beaucoup d'ombre, était accidenté et privé d'eau, à part celle qui coulait de la fontaine domestique, mais celle-ci, dans les années de sécheresse, n'avait qu'un filet à peine gros comme une aiguille à tricoter » (2). La maison délabrée a un certain cachet romantique, justement parce qu'elle menace ruine. Elle fait l'admiration des voyageurs. « Un jour des voyageurs étrangers, pendant qu'au village on donnait à manger à leurs chevaux, passèrent de notre côté en se promenant. Lorsqu'ils arrivèrent dans le verger, où les arbres si joliment gris et verts regardaient par-dessous la mousse et le gui, et s'approchèrent de la maison qui, à moitié aveugle, cachait sa confusion derrière ses fenêtres en papier et dissimulait son toit chauve sous toutes sortes de plantes et de débris, à demi-perdue dans les arbres et l'ombre du bois, ils dirent que cet endroit était en vérité par trop romantique... Que la maison n'eût pas meilleure apparence, à cela il y avait deux bons motifs. Mon père ne possédait pas un petit bien entièrement libéré, il lui fallait tous les ans payer une redevance de 50 couronnes. Son père était déjà endetté. Et sa dette augmenta encore, parce qu'il lui fallut rendre de l'argent à ses sœurs. Ainsi s'accumula de génération en génération le poids des dettes... » (3). C'est d'ailleurs le sort commun de tous ces petits propriétaires qui tirent le diable par la queue.

« Mais aussi personne certainement ne mène une vie plus difficile que le possesseur d'un petit bien endetté, qu'il ait ou non un métier; il est toute son existence suspendu entre la vie et la mort, il ne peut vivre, il ne peut mourir, si grand que puisse être son zèle. Les charges sont en proportion plus grandes que dans des biens plus considérables, il est moins facile d'apporter des améliorations; on n'en a pas non plus les

(1) *Souffrances et joies d'un maître d'école*, I, p. 25.
(2) Ibid., p. 25 s.
(3) Ibid., p. 26.

moyens; ce que l'on plante il faut qu'on l'emploie à la maison; et avec cela on reste affamé, et il faut encore par-dessus le marché acheter. Si l'on n'a pas de métier, il n'existe pas de profit accessoire et l'on ne peut réunir l'argent de la redevance; si l'on a un métier et qu'on ne soit pas très habile, on bousille dans son bien et dans son métier, on ne fait rien de bon et on n'arrive non plus à rien... » (1). Le père de Käser lui, ne sort pas de sa cave, sans cesse occupé à manœuvrer la navette; le reste, il le néglige. « Mon père considérait son métier comme la chose essentielle, et cela lui répugnait jusqu'au fond de l'âme quand il devait faire quoi que ce soit en dehors de sa cave de tisserand; alors personne ne pouvait le contenter. La femme et, plus tard, les enfants devaient prendre soin de tout; et c'est le deuxième motif pour lequel la maison n'avait pas meilleure apparence. On peut s'imaginer comme cela marche quand une femme, qui est ou en couches ou enceinte, est forcée de s'occuper de tout, doit allaiter et garder les enfants, engraisser les porcs, donner à manger aux vaches, faire la cuisine pour les gens, planter, arroser, sarcler, faucher, battre, filer, et quels doivent être ses sentiments, quand elle ne peut s'en tirer, ni avec du travail, ni avec de l'argent; quand elle voudrait parfois s'enfoncer dans la terre, exténuée de fatigue, et les jambes enflées; et avec cela, c'est un enfant qui crie ici, un autre là-bas, et c'est l'homme qui lui demande en roulant des yeux furieux, pourquoi telle chose n'est pas encore faite, ni celle-là non plus, et quand donc on pourra enfin manger, et pourquoi elle laisse les enfants ainsi brailler » (2).

Pour nourrir tout le ménage, pour donner la becquée à toutes ces bouches affamées de petits, il faudrait que la femme ne dépensât rien. Chaque kreuzer employé suscite des questions à n'en plus finir, le mari n'a aucune idée des besoins domestiques. Il n'a en tête — perpétuelle obsession — que les 50 couronnes qu'il doit débourser chaque année. Rendons-lui cette justice, que lui-même travaille avec ardeur, mais, soit manque d'habileté, soit défaut de chance, il gagne peu. Aussi, ce sont de perpétuelles récriminations contre les marchands pour qui il travaille, et qui rognent sans cesse sur les misérables salaires. Puis il s'imagine que son gain doit suffire à payer son terme, et le reste à son idée devrait être employé à solder ses dettes : quant aux frais du ménage, à toutes les indispensables dépenses, n'y a-t-il pas pour les couvrir le revenu du petit bien ? Tous les ans, à la craie, sur quelque porte ou bien dans sa tête, il fait des calculs, il payera telle ou telle chose, mais tous les ans, ses calculs se trouvent être faux, et il doit s'estimer heureux quand il peut s'en tirer sans dettes nouvelles. Il n'envisage jamais que les recettes, aux dépenses il ne songe pas; et un beau jour elles lui tombent sur la tête

(1) *Souffrances et joies d'un maître d'école*, I, p. 26 s.
(2) Ibid. p. 27.

dru comme grêle. « Par exemple, il fallait que le charpentier fît un trou à purin neuf, parce que l'ancien tombait en ruine. Cela coûtait de l'argent; aussi, pendant plusieurs jours, n'adressait-il pas une bonne parole à sa femme. La vache ne voulait plus porter, il fallait l'échanger, ajouter de l'argent. Il disait : « femme, attention maintenant que ça ne marche pas avec celle-ci comme avec l'ancienne — sans quoi, ça ira mal pour toi ! » C'étaient des maladies qui survenaient aux enfants et occasionnaient des frais; des maladies sur le lin, qui diminuaient les revenus. Et tous les jours la femme devait avaler sa soupe de grognements. Et quand à cela venaient encore s'ajouter des couches, alors il lui fallait s'entendre dire tous les jours qu'elle ne savait rien d'autre que faire des enfants, et lorsque, comme c'est la coutume à la campagne, elle voulait se faire saigner, elle devait employer tous les artifices pour se procurer les quatre ou cinq batz nécessaires pour la cure d'usage » (1).

Parfois il arrive que la femme se rebelle à son tour, et donne au mari quelques coups de boutoir, à moins qu'elle n'épanche au dehors ses rancœurs. A l'occasion, elle lui répondait : « qu'il était bien facile d'être assis à l'ombre et de commander, et se plaignait par aventure auprès d'une voisine que son mari fût le plus dangereux brutal, le plus sale chien qui pût exister, jamais plus sale chien que quand elle attendait un enfant. Plus tard, les enfants durent entendre à leur tour ce qu'elle avait sur le cœur contre leur père...» (2). Ce n'est pas que leur ménage soit meilleur ni pire que beaucoup, il est ce que sont des milliers d'autres. « Ces froissements quotidiens, cette lutte sans joie avec les soucis et les peines de la vie avaient foncièrement aigri les cœurs, si bien que l'on considérait toutes choses sous leur plus mauvais jour, que tout était accueilli avec amertume, mais surtout le bonheur du prochain... » (3). La religion, — car ils en ont à leur manière, — ne les a pas rendus plus charitables ni meilleurs, bien au contraire : « Ils déblatéraient souvent contre le monde, et, quand ils voulaient bien ravaler quelqu'un, ils disaient : il ne croit ni à Dieu ni à Diable. Ils nous faisaient prier, nous autres enfants, et, au beau milieu de la prière, la mère disait : regardez là-bas ce sacré fripon qui nous a volé nos pommes ! Le père allait assez souvent à l'église, parce qu'il avait affaire au village et qu'il aimait à apprendre quelque chose de neuf, et en hiver surtout, quand on avait des porcs à vendre, à savoir ce qu'ils valaient. La mère, par contre, allait communier tout au plus une fois tous les deux ans. Et chaque fois nous redoutions la chose; car, le matin avant de partir, elle était d'une humeur sans pareille; elle tournait de tous côtés dans la cuisine comme une furie, et l'enfant qui lui courait dans les jambes recevait des coups... » (4).

---

(1) *Joies et souffrances d'un maître d'école*, I, p. 30 s.
(2) Ibid. p. 32.
(3) Ibid. p. 32.
(4) Ibid. p. 32 s.

Telle est la vie que mènent dans leurs « *Heimwesen* » les petits paysans : vie de privations continuelles, d'inquiétudes épuisantes, de lutte quotidienne, vie morose et hargneuse trop souvent, sans un réconfort, sans un rayon de lumière. Le souci constant du pain à gagner, des dettes à payer, la préoccupation d'arriver à joindre les deux bouts, comme dit le peuple dans sa langue, les accable, aigrit leur âme, en fait de malheureuses bêtes de somme. Très rares sont ceux qui, comme Sepp, arrivent à améliorer leur condition; plus nombreux sont ceux qui meurent de faim comme le père de Käser, ou sont forcés de descendre un échelon et de redevenir domestiques comme Hans Joggi. Nous sommes loin de la vie plantureuse des riches « *Bauern* » dans leurs magnifiques et confortables « *Höfe* » !

*
* *

Au-dessous de ces paysans endettés viendrait maintenant la classe des fermiers. L'existence d'un fermier n'a plus de secrets pour nous, grâce à Gotthelf qui a consacré un de ses plus beaux récits à nous en retracer les conditions. « *Uli le valet* » nous montre un domestique se transformant peu à peu, grâce aux bons conseils de son maître, devenant de jour en jour un homme plus moral, plus conscient de sa dignité et des devoirs de son métier.

Nous aurons l'occasion de reparler de cet ouvrage. Dans « *Uli le fermier* », qui est la suite naturelle du premier volume, nous retrouvons notre héros devenu fermier de la Glungge. On pourrait avec raison appeler ce livre le bréviaire du fermier, tellement il renferme de précieux conseils, de renseignements nécessaires et de bonnes leçons à l'usage de celui qui a le noble mais périlleux désir de s'élever au-dessus de sa condition, et veut assumer les risques et les responsabilités que comporte l'exploitation d'une ferme. Aussi analyserons-nous longuement le roman de Gotthelf ; nous suivrons pas à pas, jour par jour, l'ambitieux Uli dans sa lente et souvent pénible ascension vers de plus hauts sommets, vers une situation plus enviable et plus heureuse; nous étudierons les péripéties nombreuses de ses années d'apprentissage, nous admirerons son énergie, et après bien des déboires, bien des faux-pas, lorsqu'il triomphera définitivement, nous nous associerons à son bonheur.

Nous sommes au lendemain du mariage d'Uli avec la douce Vreneli, l'enfant adoptive de la Glungge. Vreneli est la meilleure des femmes, cependant Uli est inquiet. Le voilà fermier, mais il lui va falloir maintenant lutter pour son propre compte, payer — alors que toute sa fortune ne dépasse guère 600 thalers, — plus de 800 thalers de loyer. Où les prendre ? Et s'il allait être vaincu ? Sa femme vient amicalement le surprendre pour lui annoncer que le déjeuner est sur la table. A quoi bon, lui dit-elle, se

casser tant la tête, Dieu sera leur comptable. Puis ce sont les détails de prise de possession de la ferme. C'est l'inventaire des instruments agricoles, du bétail, l'estimation. Le prix demandé est peu élevé, mais il fait dresser les cheveux sur la tête d'Uli : il songe à ses modestes économies. Pensez donc ! huit vaches, et chacune estimée en moyenne à 60 thalers. Quelle somme déjà ! Et l'inventaire n'est pas fini. La somme totale dépassera de plus du quadruple sa petite fortune. Puis c'est l'intérêt à 4 %; et l'obligation de pourvoir ultérieurement à tout manque éventuel. La date du 15 Mars est fixée pour l'entrée en jouissance. Le vieux Joggeli et sa femme ont déménagé, l'âme emplie de tristesse. Ils passent leur première nuit dans le « *Stock* » où désormais ils habiteront, et le vénérable couple, en proie à toute sorte d'idées funèbres, ne peut fermer l'œil. Toujours grognon, Joggeli ne décolère pas de toute la nuit et accable de reproches et d'invectives sa femme résignée. Quant à Uli et à Vreneli, confus de coucher maintenant dans leur grand lit de l'*Hinterstube* où leurs maîtres ont si longtemps dormi, ils ne peuvent eux non plus clore la paupière. Certes, dit Uli, on est bien dans une bonne chambre chaude en hiver, mais si, après avoir pris l'habitude d'une pièce confortable, il allait falloir se réaccoutumer à une froide ? Sa femme le rassure. Tous deux prient et finissent par si bien s'endormir qu'ils ne s'éveillent que tard dans la matinée. Et de ce jour commence pour les époux une vie d'activité. Uli se démène aux champs comme un vrai diable, Vreneli dans son ménage et son jardin ne chôme guère. Suivant la comparaison de la cousine, « elle court, comme si elle avait des roues sous les pieds, et Uli travaille comme s'il était composé uniquement de ressorts de montre » (1). Joggeli, grincheux, se lamente : si on l'avait aidé moitié autant, il serait le double plus riche. Les jours s'écoulent, rapides; tout marche à souhait, les affaires prospèrent. Dans toute grande ferme existent de vieilles traditions de bienfaisance; elles engagent les nouveaux fermiers, et Vreneli, pour qui d'ailleurs c'est chose aisée que d'être bonne et charitable, continue à se montrer aumônière au pauvre monde; mais comme elle se voit forcée de restreindre ses dons, eu égard à leur situation, elle mécontente quelques pauvres qui disent d'elle tout le mal possible, ce qui la peine fort. Vient le temps de la récolte, ramenant le traditionnel festin des « *Sichelten* ». Uli serait bien tenté de lésiner, mais Vreneli l'amène à se conformer aux antiques usages. Le festin, très copieux, dure jusqu'à 5 heures et demie. Le lendemain se passe à dormir, à manger et à boire derechef. A midi, le fermier a grand'peine à tirer de leurs lits les dormeurs. Ce jour-là, Joggeli a emmené boire Uli et lui expose ses idées. Un orage survient. Le vieillard, qui tremble de peur, regrette de ne pas avoir sur lui la lettre que la mère de Dieu laissa jadis tomber du ciel, et qu'il a achetée deux flo-

(1) *Uli le fermier*, p. 22.

rins à un Lucernois. Celui qui porte la lettre dans son habit n'a rien à redouter des éléments (1). Heureusement Joggeli la sait par cœur. De retour au logis, il se fourre sous les couvertures et garde le lit quatre jours, croyant avoir la fièvre et pestant. La tête montée par lui, Uli songe à prendre de nouveaux domestiques moins chers, malgré Vreneli qui s'efforce de lui faire comprendre que son intérêt est d'avoir des valets expérimentés. Le fermier, convaincu qu'il a raison, qu'il doit montrer qu'il porte les culottes, se renferme dans un mutisme complet. Comme il est également muet devant les domestiques, ceux-ci s'impatientent. Pourquoi le maître ne les interroge-t-il pas, ne leur dit-il pas ses intentions ? Ils se plaignent aussi de la diminution de la viande, de la fréquente absence du lait sur la table, de la barbe du pain moisi. Devant les incertitudes d'Uli, les deux meilleurs valets cherchent une autre maison; ils sont remplacés par d'autres qu'Uli paie aussi bon marché que possible. Vreneli voudrait faire quelques acquisitions en linge, son mari n'entend pas de cette oreille, il ne songe plus qu'à gagner de l'argent. Et voilà les ennuis qui commencent avec les valets qu'il a engagés. Venus déguenillés, ils n'en veulent faire qu'à leur caprice. Une fille naît : les fermiers choisissent comme parrain Hagelhans, une espèce d'ours qui vit dans la seule compagnie de son chien au Blitzloch. Johannès, le premier maître d'Uli, est venu au baptême; il donne à son ancien domestique les meilleurs conseils, celui entr'autres de ne pas vendre tout son blé pour avoir de l'argent, mais d'accumuler des provisions en vue des années mauvaises. Il blâme Uli d'avoir remplacé son personnel expérimenté par des jeunes gens inhabiles, paresseux et indociles, et l'amène à reconnaître que Vreneli avait bien raison et qu'il aurait dû l'écouter.

Le terme arrive. Joggeli se demande avec curiosité si Uli payera ou non. Celui-ci ne se presse pas de venir. Bien que toute l'année il n'ait fait que cela, il compte l'argent qu'il a en réserve, ici dans un petit paquet, là dans une corbeille, ailleurs encore dans un bas. Il sue à grosses gouttes, se perd dans le calcul de son bilan, car dans son livre ne se trouvent indiquées que les grosses dépenses; les dépenses journalières n'y figurent pas. Cependant il semble se dégager de ses comptes qu'il a économisé plus de 200 thalers. Dans ses écuries il a des bêtes d'une valeur moindre que celles qu'il avait prises en charge, mais par contre il possède une certaine quantité de grain, plus qu'il n'en faut pour les besoins de la maison jusqu'à la moisson prochaine. Vreneli, de son côté, a fait des provisions. D'abord il est content, puis s'avise que cette année a été exceptionnelle, que dans ce cas son bénéfice n'est pas ce qu'il devrait être. Que sera-ce alors dans des années mauvaises ? Tout bien calculé, il aurait mieux valu pour lui rester valet. Heureusement que Vreneli vient comme à l'or-

(1) *Uli le fermier*, p. 59.

dinaire lui remonter le moral, et c'est le visage souriant qu'il va payer son propriétaire, lequel avait déjà renoncé à tout espoir et grognait. On frappe: c'est Uli enfin; mais peut-être a-t-il attendu le soir, se dit le méfiant, pour lui faire passer de mauvaises pièces. Il met ses lunettes : l'argent est bien de bon aloi. Il n'aura pas longtemps, il est vrai, le plaisir de le contempler, car tour à tour son gendre et son fils viennent, ayant flairé les écus de loin, l'en dépouiller. Et devant son sac vide ses réflexions sont amères : il n'a plus de ferme où s'occuper, ses enfants le dévalisent; c'est sa femme qui est cause de tout du reste; c'est elle qui lui a conseillé de louer son bien; il devait avoir le repos, et il est joli ce repos au milieu des querelles de famille ! — Cette année le printemps est tardif; vents et neiges se succèdent. Le travail se fait plus difficile, les domestiques indisciplinés opposent au maître la force de l'inertie. Uli se démène. Il travaille même le dimanche et ne songe plus qu'au gain, néglige sa femme et son enfant. Vreneli, la douce Vreneli, ne peut vivre heureuse dans cette atmosphère. « Ce n'était pas le travail qui était à charge à Vreneli : c'était l'atmosphère dans laquelle le travail devait être accompli. Ce n'est pas avec des doigts gelés qu'on délie des nœuds... » (1). Cependant, malgré les difficultés du début, l'année est bonne en somme. Colza, lin, pommes de terre, trèfle, ont bien donné. Mais Uli se tourmente, les valets ne le respectent pas, malgré son autoritarisme, parce qu'ils se croient les égaux de l'ancien domestique. Ils lui font dans le pays une mauvaise réputation. Les met-il à la porte, il a toutes les peines à en trouver d'autres, et encore, pas des meilleurs. Les bons ne veulent servir que chez des paysans et non chez des fermiers. Uli, de nouveau père, cette fois d'un garçon, propose pour parrains l'aubergiste, personne d'une amabilité exagérée et intéressée, et le meunier, un flatteur qui a su capter ses bonnes grâces, mais ne le paie pas, tous deux antipathiques à Vreneli. Mais Uli est fier de leurs éloges; il se figure qu'ils le recherchent pour sa supériorité; sa femme a beau essayer de lui faire comprendre que ces gens-là affectent la bonté tant qu'ils ont besoin de lui, il met cette sortie sur le compte de la jalousie féminine, et entend, cette fois encore montrer qu'il est le maître. Au bruyant repas de baptême, la fermière est triste et mélancolique. Du reste, la grosse joie qui s'y donne carrière semble à son âme délicate indigne d'une cérémonie chrétienne. Avant le départ, l'aubergiste débouche une bouteille de vin de Champagne. Ce vin dont un ami de France lui envoie chaque année un panier, vaut, affirme-t-il, deux florins la bouteille, et le roi de France n'en boit pas de semblable. Au fond, c'est une boisson quelconque, fabriquée dans le canton de Vaud, du champagne « qui vous pèse aussi lourd dans la tête que de la choucroute de trois ans sur l'esto-

(1) *Uli le fermier*, p. 159.

mac » (1). Vreneli, qui prend pour argent comptant les vantardises de l'homme, est toute chagrine de boire au baptême de son enfant du vin si cher. Elle le trouve d'ailleurs abominable, alors que, de confiance, les autres convives le vantent grandement, quoiqu'au fond ils soient peut-être de son avis; mais cela coûte cher, et longtemps encore ils se feront gloire d'avoir bu du champagne !

Uli calcule de plus en plus; il calcule le jour, il calcule la nuit. Il a des difficultés avec le meunier qui lui présente des comptes embrouillés. Cette fois encore, il est exact à régler son terme; Joggeli de son côté se demande où il va bien pouvoir cacher l'argent reçu pour le mettre à l'abri des mains crochues de ses enfants. Les deux sangsues, son fils et son gendre, se montrent bientôt en effet, et il leur raconte pour gagner du temps, qu'il n'a rien touché encore. Tous deux se retournent alors vers Uli qui, sans leur éclaircir ce mystère, ne veut rien leur donner. Ils l'injurient et le menacent, puis se remettent à harceler le vieillard, le pressant de leur délivrer au moins un billet sur le fermier, lequel, imprudent, n'a pas exigé de quittance; et il est sur le point de céder, quand la cousine arrive à temps pour empêcher semblable ignominie : sous la paillasse, elle va dénicher le sac d'argent, et se sauve avec chez Vreneli. De nouveaux ennuis surviennent avec les domestiques. Le fermier, craignant les dangers d'incendie, leur a défendu de fumer. Ils n'en font rien, et Uli est forcé de battre en retraite, de même qu'il cède sur le chapitre de l'ivrognerie. Puis, c'est sa femme qui s'aperçoit que le lait disparaît, que les poules ne pondent plus. Y a-t-il des martres, ou les poules sont-elles ensorcelées ? Le pot aux roses finit par se découvrir. Le trayeur vole les œufs et le laitage. Mais, malgré une surveillance de tous les instants, on ne peut le prendre en flagrant délit. Un beau soir pourtant, on entend un grand cri, on accourt; en voulant se rendre à sa cachette aménagée sous le toit, le vacher est tombé, s'est cassé une jambe. Il gît sur le sol, au milieu des coquilles brisées, dans une mare de lait...

L'année est médiocre, les semences n'ont pas réussi, le lin n'est pas beau, de fruits il n'y en a pas, l'herbe n'est pas savoureuse, car il a trop plu. Les pommes de terre ont été mangées par les bêtes, le blé a versé, est rouillé, rend peu. L'argent dans l'armoire n'augmente guère, les coffres au grenier ne s'emplissent pas. Uli est impatient et de mauvaise humeur; Vreneli toujours mélancolique. Comme elle a les qualités d'une vraie paysanne, à savoir un esprit judicieux, une bouche d'or et la main ouverte, elle est généreuse. Aussi son mari qui redoute toujours de devenir pauvre, lui reproche-t-il ses dons et le temps qu'elle perd à écouter les gens et à les assister dans leur misère. Si elle achète le moindre chapeau à son enfant, il se fâche : dans les circonstances actuelles, répète-t-il, il

(1) *Uli le fermier*, p. 182.

faut se garder de toute dépense inutile. Il trouve à redire à la nourriture, trop abondante à son avis. La paysanne de la Glungge réconforte la pauvre femme découragée, lui conseille la douceur et la résignation; qu'elle montre sans cesse à son mari un visage aimable et souriant. Vreneli essayera de mettre en pratique ces bons avis, mais qu'il est dur de faire bonne mine quand le cœur est gros de chagrin. Parfois, impuissante à refouler sa douleur, elle éclate en sanglots, puis se chapitre, se dit qu'elle n'a aucune raison de pleurer, qu'elle n'a pas perdu d'enfant, qu'aux années mauvaises de bonnes années succèdent : en vain; elle sent confusément qu'il y a autre cause secrète à sa mélancolie; ce n'est pas le manque d'argent qui l'afflige, ni la détresse possible, c'est une anxiété mystérieuse et indéfinissable qui pèse sur son âme. A la fin, n'y tenant plus, elle confie, tout en larmes, ses angoisses à Uli, le matin du nouvel an, au moment où une autre année commence, grosse de joies ou de douleurs inconnues. Uli croit d'abord à une indisposition passagère, et se prépare à aller quérir les gouttes d'Hoffmann, mais c'est bien de cela que la jeune mère a besoin ! Elle raconte ses pressentiments : un malheur est près de fondre sur eux. Comment le conjurer, si Uli persiste dans sa défiance, s'ils ne s'entendent plus comme aux premiers jours de leur mariage. L'homme, touché enfin, commence seulement à se rendre compte des trésors de douceur et de sensibilité que recèle le cœur de sa femme ; il comprend maintenant la nature de cette amabilité quotidienne qu'il a maintes fois prise pour de l'indifférence, de la légèreté ou même de la méchanceté. Malgré cette explication cordiale, Vreneli ne peut retrouver sa sérénité; elle est toujours en proie à de maladifs pressentiments; et c'est en vain que par un petit café consolateur la bonne cousine essaye encore de la remonter.

Trois ans se sont écoulés depuis qu'Uli a pris la ferme. Son contrat avec Joggeli avait été, grâce au Bodenbauer Johannès, passé avec prévoyance. Il était fait pour une durée de 6 ans, mais les deux parties avaient, la troisième année, le droit de le dénoncer. Joggeli, plumé par ses enfants, voudrait bien à son tour plumer quelqu'un par compensation. Il va trouver son fermier, lui disant que quelqu'un offre plus que lui de la ferme. C'est un mensonge, mais Uli s'emporte : qu'il traite avec cette personne, quant à lui il s'en ira ailleurs, il n'est pas en peine de trouver un paysan comme Joggeli ! Vreneli, de connivence avec la cousine, insinue au rusé vieillard qu'Uli songe réellement à quitter la Glungge et a déjà une place en vue; et, après réflexion, le bonhomme fait venir son fermier et se raccommode avec lui. Uli a de nouvelles difficultés avec l'aubergiste et le meunier qui le lanternent, quand il s'agit de régler leurs comptes. Ils lui échauffent la tête, lui répètent qu'il est ridicule de vouloir payer Joggeli au jour fixé; cela ne se fait pas; il vaut mieux employer fructueusement ses thalers que de les donner à un vieux ladre de cet acabit. Et le jeune

homme, à court d'argent, ne sait à quel saint se vouer. Sa mauvaise humeur retombe sur sa femme, il veut la soupe froide quand elle est chaude, et chaude quand elle est froide. Puis le mauvais temps survient, on ne peut travailler. Autre ennui grave : Uli a vendu récemment une vache et a trompé l'acheteur. Celui-ci, furieux, menace de le poursuivre en justice, s'il ne consent pas à reprendre la bête. Voilà donc notre fermier avec un procès en expectative. Vreneli lui fait de doux reproches, il aurait mieux valu agir avec plus de scrupule, en tout cas il ne faut pas aller devant le tribunal. Uli, suivant son habitude, s'emporte : les femmes n'entendent rien à ces choses. Son ami, l'aubergiste, l'approuve et l'encourage à tenir bon; quoiqu'aussi ignorant de toute procédure qu'un enfant, Uli n'en démord pas, il veut son procès et il l'aura. Tous les efforts de sa femme, ses larmes, ses supplications, se heurtent à son entêtement. « Tu n'y entends rien », telle est la réponse invariable. Le cœur anxieux, la douce épouse se résigne. A la grâce de Dieu ! Uli fera comme les petits qui doivent se brûler pour apprendre à craindre le feu. Avec le temps viendra la sagesse.

Et les domestiques recommencent à faire parler d'eux. On a beau à tout moment les remplacer, c'est toujours la même chanson. Les bons valets ne viennent plus s'offrir à la Glungge, et plus ses gens sont mauvais, plus il faut qu'Uli se montre méchant avec eux, et plus souvent il en change, plus le travail devient pénible, et plus la mauvaise renommée du fermier augmente. Il est « comme une grive sur un gluau, comme un homme qui est tombé dans un marais, plus il se débat, plus il s'enfonce profondément » (1). De tous les désagréments Vreneli supporte comme de juste le contre-coup; et les désagréments se succèdent : intrigues amoureuses de valets qui ont des suites fâcheuses, histoires de vols, négligences coupables dans les écuries, imprudences coûteuses, tracas du procès en train, etc., etc... Uli ne rêve plus que plaidoiries, avocats, témoins, preuves. Déjà les frais dépassent de plus du double la valeur de la vache. Vreneli doit se faire violence pour conserver sa sérénité. Puis c'est la cousine qui va mourir. Que fera la pauvre petite quand sa bonne étoile se sera éteinte ? Joggeli est furieux contre sa femme, parce qu'elle est malade. C'est qu'il se rend bien compte de ce qu'elle est pour lui ; aussi devrait-elle être toujours en bonne santé. Elle meurt, et grande est la consternation du vieux; habitué tout en grognant à se laisser mener par elle, il sent maintenant combien il est faible; il est comme un enfant abandonné. Ses filles Elisi et Trinette se le disputent, toutes deux prétendent l'emmener chez elles, pour exploiter son désarroi et en tirer de l'argent. Mais Joggeli a plus de confiance encore en Vreneli et préfère rester. Avant de partir, Johannès, son fils, bientôt suivi du gendre, car tous

(1) *Uli le fermier*, p. 305.

deux sont inquiets, va trouver en cachette la fermière pour la prier de veiller au grain. Elisi a préparé un chargement complet d'affaires ayant appartenu à la défunte, et qu'elle songe à emporter. Mais le lendemain à son réveil, quand elle veut contempler son butin, il a disparu; son mari a fait main basse dessus pour payer ses créanciers.

Et le procès d'Uli traîne toujours en longueur, interminable. Le jeune paysan est exploité par les hommes d'affaires; à la veille du jugement il est plein d'inquiétude, et regrette amèrement d'avoir entamé cette malheureuse histoire. Mais il gagne : son adversaire est débouté de sa plainte et condamné aux dépens; Uli est aux anges; mais bientôt les remords s'emparent de son cœur, quand il s'entend reprocher par l'homme à qui il a vendu la vache sa malhonnêteté et son manque de bonne foi. A l'auberge il ne peut avaler une bouchée; il a beau se répéter que les juges lui ont donné raison, sa conscience lui crie qu'il a tort. Il arrive juste en face de ses champs pour assister à un formidable orage de grêle. A l'abri sous un arbre, il contemple en s'arrachant les cheveux la ruine de ses récoltes. Malgré le bon accueil qu'on lui fait au logis, il ne peut retrouver la tranquillité; il raconte à sa femme les péripéties du procès, ses remords, les malédictions de sa dupe, il voit dans cette grêle désastreuse un commencement de punition que le ciel lui inflige. Malgré la lecture de la Bible, il ne peut se résigner à son malheur. Comment va-t-il se tirer d'affaire maintenant ? Voilà justement Joggeli qui vient réclamer son dû. Le brave Bodenbauer et sa digne épouse arrivent se mettre à sa disposition et l'aider dans sa détresse. Mais Uli est si découragé qu'il voudrait mourir. Son ancien maître arrange les choses avec le propriétaire de la Glungge, réconforte Vreneli, donne à tous deux des conseils. Il connaît bien Uli et le juge ainsi : « ... Uli était un valet excellent, on ne pouvait le souhaiter meilleur; maintenant qu'il est fermier il fait des bêtises... c'est ainsi : maint homme est un bon soldat et un mauvais colonel ! Il est économe, aime l'ordre, se donne du mal et ne fait cependant que des stupidités qui ne mènent à rien; il fait le brave homme, trafique avec des marchands, plaide, a de mauvais domestiques; il ne manque plus que les Juifs. S'il s'en tire, je n'en doute pas, il y a encore en lui l'étoffe d'un homme; la femme est bonne; c'est elle qui lui tient la tête au-dessus de l'eau... » (1). A la suite de toutes ces contrariétés, le fermier tombe malade, d'une fièvre typhoïde, et Joggeli ne cesse de le harceler au sujet de son argent qu'il craint de perdre. Vreneli, qui sait commander aussi bien qu'obéir, déploie des trésors d'énergie pour faire marcher l'exploitation. Infatigable, elle se prodigue pour remédier aux dégâts causés par la grêle, et sa patience est mise à de rudes épreuves par ses mauvais domestiques. Fatiguée des instances du propriétaire, elle fait venir le Bodenbauer qui lave la

(1) *Uli le fermier*, p. 360.

tête au vieux grigou, lui paie l'arriéré, et négocie avec lui, pour qu'il consente à assumer une partie des dégâts. Le jour, elle est partout à la fois, elle surveille tout, a la main, l'œil à tout; la nuit, elle garde son mari en danger de mort et délirant. Uli est enfin sauvé : la convalescence est longue, mais en même temps que le corps, l'âme est guérie. Il se réveille à la vie avec des sentiments nouveaux. Et pourtant sa situation est difficile ! Il lui faut en premier lieu rembourser le Bodenbauer. Il n'a plus dans son grenier que du foin et des pommes de terre, il doit acheter du pain. Heureusement que sa femme a fait des provisions : elle a des quantités de chanvre et de lin, peut-être pourra-t-on vendre un peu de fil ? Le meunier et l'aubergiste, ces amis éprouvés, n'ont pas donné signe de vie pendant la maladie d'Uli. Les yeux de ce dernier sont dès lors dessillés. Il va un beau matin trouver le premier des deux bons apôtres qui lui présente un compte embrouillé à plaisir, d'après lequel l'homme du moulin ne redevrait que peu de chose. Son, paille, farine s'y emmêlent inextricablement. Que peut dire Uli ? Il a si souvent changé de valets qu'il ne peut objecter grand'chose. Il est possible que certains d'entre eux se soient fournis au moulin à son insu. Puis il a maintenant les procès en horreur. Le meunier en rechignant finit par payer à Uli l'argent qu'il lui doit, mais comme on jette un morceau de pain à un chien, en l'accusant de friponnerie, et en faisant une allusion méchante à l'histoire de la vache. Uli comprend l'avantage qu'il y a à rester toujours honnête, et combien une seule action improbe peut être décisive pour toute une vie. Chez l'aubergiste autre antienne : tout est bien en règle, mais il n'a pas d'argent. Dès qu'il en aura, il pensera à Uli, dût-il même mendier et courir jusqu'à Constantinople ! Conciliant du reste, il propose de faire un écrit sur papier timbré, intérêts à 4 et même 5 %, qui pourra être présenté à Joggeli quand il réclamera de l'argent. « Ne t'offense pas, ajoute-t-il, si pendant ta maladie je ne suis pas allé te voir, mais on disait que tu n'en reviendrais pas. Cela m'a fait trop de peine pour que je puisse y aller; je n'aurais fait qu'inquiéter ta femme. Personne ne sait combien j'ai le cœur tendre; parfois il me faut en avoir honte et je n'ose le faire voir; cela paraît par trop risible pour un homme de ma taille, d'être obligé de pleurer comme un enfant » (1). Uli est invité avec cela à boire une bouteille de vin vieux et à souper avec cette âme sensible. Il revient guilleret à la maison, mais Vreneli se montre plus sceptique, et il écoute ses raisons, car maintenant il a confiance en elle, de même qu'en Dieu. Tous les malheurs qui lui sont arrivés, pense-t-il, ne sont rien; l'essentiel est que tous deux s'entendent bien, le ciel les aidera. Son âme, autrefois fermée à ce qui n'était pas le gain, se pénètre de plus en plus de l'esprit chrétien qui

---

(1) *Uli le fermier*, p. 384.

l'aide à supporter gaîment les misères de l'existence et l'égoïsme des gens. Agréable surprise ! le fils du Bodenbauer arrive avec une voiture lourdement chargée de semences. Puis les domestiques se mettent à travailler de meilleur cœur, heureusement influencés par la douceur que leur témoigne maintenant le fermier. Un jour il compte ses vaches, suppute leur valeur, mesure son grain, passe en revue ses chevaux, ses provisions sur les greniers, dans la cave, le *Gänterli* » et les chambres, puis tient conseil avec sa femme et esquisse des plans d'opérations. Comme l'engrais fait défaut et que le fourrage est peu abondant, (le regain a manqué) ils décident de réduire leur bétail, de vendre les brebis et les vaches qui ne sont pas d'une utilité immédiate. Uli le fait à contre-cœur, il craint que les voisins ne clabaudent et ne répandent le bruit qu'il est à court d'argent. Cette fois il se montre scrupuleusement honnête, et sa vertu est récompensée : il vend ses vaches un bon prix. Quant à Joggeli, il a, lui, bien du malheur. Le voilà qui a aveuglément signé un papier reconnaissant au mari d'Elisi la somme de 15.000 thalers. Cette reconnaissance a été réalisée, et maintenant on réclame l'argent au vieillard. Quelques jours après, apparition hurlante d'Elisi qui cherche son mari, parti depuis une quinzaine sous prétexte de voyage. Puis, avec la vitesse d'un boulet de canon, Johannès tombe à la Glungge. Joggeli se lamente, s'arrache les cheveux. Johannès qui a fait son enquête et est maintenant convaincu de la réalité du papier signé par le vieillard, ne décolère plus contre son beau-frère, son père, le banquier qui a avancé de l'argent, et qu'il maudit et voue à la potence et à la roue. Le père nie comme un beau diable, on lui a sans doute dérobé sa signature par surprise. C'est un vacarme épouvantable. Vreneli doit prendre Elisi dans sa maison pour la protéger contre Johannès et Trinette. Elisi hurle à l'intérieur « comme un chien au pied d'un arbre sur lequel un chat s'est réfugié ». Vreneli protège le vieillard contre la rage de ses enfants, s'attirant les insultes de Johannès qui prétend qu'ils s'entendent tous deux comme larrons en foire. Et alors Trinette fait une scène de jalousie à Johannès à propos de la jeune fermière. Les scellés sont mis. Trinette veut emporter tout ce que possède Joggeli et le pauvre homme reste là, désemparé, ahuri, rejetant tous les torts sur sa défunte. Sur les conseils de Vreneli, Uli va chercher le Bodenbauer, leur providence. Celui-ci, après avoir hésité à se mêler de l'affaire, finit par se décider et trouve le propriétaire de la Glungge au milieu des gens de justice. Trinette et Elisi se battent, les chiens aboient, c'est une scène indescriptible. Joggeli se refuse à payer, il a été trompé par un coquin, que celui-ci paie ! Le Bodenbauer, plein de sagesse, arrange les choses, conseille à Joggeli de céder; il ne peut renier sa signature. Et comme la fortune du vieux paysan est singulièrement réduite, il l'engage à demander l'assistance de la commune. Johannès est furieux et ne veut pas souffrir que son père soit ainsi mis en tutelle. Voyant qu'il ne peut se faire

écouter, le Bodenbauer s'en va, offrant à Vreneli et à Uli l'hospitalité de sa maison en cas de besoin. Car maintenant, leur dit-il, ils doivent s'attendre à tout avec Joggeli et avec ses enfants, avides araignées qui l'ont sucé comme unè mouche. Le désordre va régner à la Glungge, des procès sont imminents, la vente de la ferme est probable, et le vieux va être réduit à l'hôpital ou à la mendicité. Mais Vreneli répond noblement qu'elle ne laissera pas aller lès choses jusque-là; tant qu'elle aura un morceau de pain, elle nourrira son maître. N'a-t-elle pas assez longtemps mangé le sien ? La situation des fermiers n'en reste pas moins épineuse. Le terme, comment le payer ? Ils ont bien un peu d'argent d'avance, mais il faut vivre jusqu'à la récolte. Ils ont encore une créance sur l'aubergiste, mais quelle est la valeur de ce papier ? Quant à une réduction de la somme qu'ils doivent, il n'y faut pas songer. Joggeli est trop avare pour cela, puis il est presque tombé en enfance, et est du reste terrorisé par son garnement de fils. Avec cela, si la ferme passe à un autre propriétaire, une nouvelle estimation est nécessaire. Uli devra en ce cas parfaire les différences éventuelles, et sera peut-être forcé de quitter la ferme plus tôt. Les assignations pleuvent dru sur la Glungge. De partout des créanciers réclament de l'argent. Johannès y répond par des procès où il entraîne son père. Il engage même ce dernier à aller en justice à propos des 15.000 thalers. Les criailleries d'Elisi finissent par ouvrir les yeux aux autorités communales, qui insistent pour la mise en tutelle de Joggeli; mais celui-ci à son tour pousse les hauts cris à cette proposition, qu'il regarde comme un crime de lèse-majesté. Il y a là matière encore à un fâcheux procès où toutes sortes de révélations ennuyeuses pourraient être faites, où les moindres événements de la vie privée seraient soumis à une enquète et étalés au grand jour.

En attendant, Joggeli, le terme échu, ne veut pas entendre parler de rabattre un kreuzer. Nouvelle visite de Vreneli au Bodenbauer, qui ouvre au grand large ses tiroirs pour tirer d'embarras son ancien valet; car le papier de l'aubergiste présenté au préalable au propriétaire, puis à Johannès, n'a eu aucun succès. Joggeli se dispose à jurer devant la justice qu'il n'a pas signé de billet à son gendre, et cela malgré les objurgations de Vreneli qui lui représente toute la gravité d'un faux serment. Mais le jour où il doit comparaître devant le tribunal il est frappé subitement d'apoplexie et meurt peu après. Johannès est furieux de ce contre-temps fâcheux. Les gens de justice apposent les scellés, sans se préoccuper des hurlements de Trinette et d'Elisi. Sans respect pour le mort, ces deux mégères recommencent leurs batailles, terminées par un soufflet vigoureux de Johannès. Le bien est vendu aux enchères. Uli et Vreneli anxieux se demandent combien ils ont encore de temps à rester à la Glungge et ils assistent navrés au lamentable spectacle des amateurs qui visitent la maison, inventorient brutalement ce qu'elle renferme, à l'arrivée des créan-

ciers du beau-frère en fuite, qui promènent partout leurs mains indiscrètes et leurs yeux inquisiteurs.

C'est Hagelhans du Blitzloch qui est l'acquéreur de la ferme. Bourru bienfaisant, il propose à Uli de le prendre comme fermier. Ce Hagelhans est un type curieux d'original. D'une taille colossale et d'une force herculéenne, grand batailleur et redresseur de torts, grognon, misanthrope, il est l'épouvantail dont on menace les enfants. — Attends, le Hagelhans va te prendre ! — Un nouvel accord est conclu. Uli prend la ferme à bail pour dix ans, il paiera 100 thalers de moins de loyer, et, s'il a besoin d'argent pour son exploitation, il pourra payer les intérêts d'un terme. Quant aux dettes, c'est le nouveau paysan de la Glungge qui les prend à sa charge. Uli est joyeusement stupéfait en entendant ces conditions si favorables. Cependant, à la réflexion, il se méfie et fait part de ses craintes à sa femme qui le rassure : le Hagelhans devient vieux, se lasse de vivre ainsi à l'écart, et veut sans doute montrer des sentiments plus humains.

Lorsque les gens apprennent la conduite du vieil original à l'égard des fermiers, ils inventent toutes sortes de calomnies, suspectent ses relations avec Vreneli. Trinette et Elisi sont jalouses, et cette dernière ne manque pas d'aller charitablement raconter à la fermière les méchants bruits qui courent sur elle. Vreneli, avec sa bonté coutumière, songe qu'Elisi est dans le malheur et lui pardonne ses méchancetés. Elle a d'ailleurs la consolation de voir son Uli, autrefois inquiet et fébrile, retrouver son ancienne sérénité. Hagelhans ne se fait pas tirer l'oreille pour apporter à la propriété les améliorations nécessaires. Chose surprenante ! il ne se fâche pas un jour que sa filleule lui tient tête, il devient décidément bon. Il finit un beau jour par avouer à la fermière qu'il est son père ; alors elle le prie de n'en pas souffler mot pour l'instant à son mari, qui ne pourrait supporter le coup de cette subite richesse. Qu'Hagelhans laisse Uli se relever par ses propres efforts, qu'il l'aide au besoin; pour les gens aussi il est nécessaire que le secret soit gardé; puis Vreneli pourrait devenir fière, le faire sentir à Uli qui serait humilié, et alors adieu tranquillité et amour dans le ménage ! Aussi longtemps que le fermier croira sa femme pauvre — et elle ne lui dira rien jusqu'à ce que leurs affaires soient en bonne voie — la bonne vieille entente subsistera. Hagelhans est ravi de voir que sa cousine a si bien élevé sa fille, il conçoit pour la douce et délicate enfant une respectueuse admiration, et reconnaît la justesse de ses raisons.

Uli est allé, pour mettre en repos sa conscience, trouver l'homme à qui il avait vendu sa vache et l'a dédommagé largement. Tout désormais lui réussit, et le moment est proche où Hagelhans lui révélera enfin son secret et fera de lui un riche paysan.

Telles sont les dures épreuves que doit subir un valet qui veut s'élever

au-dessus de sa condition et occuper dans la hiérarchie paysanne une meilleure position sociale. Et il faut bien avouer que l'exemple d'Uli n'est pas fait pour encourager ceux qui, comme lui, rêvent d'améliorer leur sort. Devenir dans l'Emmenthal le libre propriétaire d'une ferme n'est en vérité pas chose aisée! Gotthelf a fait faire à son héros une dure école, comme le lui fit observer un paysan éclairé de ses amis; mais l'auteur n'était pas, ainsi qu'il le répondit, partisan de ces « chapeaux magiques », par le moyen desquels certains écrivains ont l'habitude de faire le bonheur de leurs personnages. Il considérait cette littérature comme funeste, l'accusant de rendre les gens paresseux et nonchalants. Son but à lui était d'éveiller partout l'énergie et de ne pas trop faciliter au monde le devoir et la tâche journalière (1). Aussi, au lieu de choisir comme personnage principal de son récit quelque beau caractère exceptionnel, un valet de génie qui, par sa volonté, la sûreté de son jugement, se fût facilement tiré des plus mauvais pas, a-t-il pris un homme comme on en rencontre journellement. « Uli, dit justement Manuel, est un caractère ordinaire, un « Alltagscharakter », dont le jugement manque de fermeté, il est d'une médiocrité d'esprit et d'une versatilité qui souvent nous impatientent, et néanmoins sa loyauté franche et persévérante force notre estime, et il nous faut avouer que la voie suivie par Uli, quoique passablement pénible, est ouverte encore à mainte personne qui ne la néglige que par paresse, et que ce livre est un livre populaire dans la meilleure acception du terme, car il indique à beaucoup, beaucoup de gens, par des faits que nous pouvons constater chaque jour, la route naturelle à prendre pour s'élever dans la vie d'une condition pénible et subalterne à une situation meilleure et plus agréable » (2). C'est juste; mais il est permis de se demander si les réelles qualités que possède malgré tout Uli, car il de bons bras, le goût du travail, il est économe, et, chose inappréciable, il a une femme de cœur et de tête pour le soutenir aux heures de découragement, si tout cela aurait suffi à le faire triompher des innombrables obstacles qui se dressaient sur sa route. Nous doutons que, livré à ses propres forces, il fût parvenu au but de ses efforts. Et Gotthelf l'a si bien compris que, malgré sa répugnance pour les dénouements inattendus, il a finalement recours à une sorte de « deus ex machina » qui est le Hagelhans du Blitzloch (3). Sans l'intervention presque miraculeuse de ce dernier, le pauvre Uli aurait couru grand risque de ne jamais non seulement devenir un riche paysan, mais encore de redescendre de sa condition de fermier à celle de valet.

---

(1) Manuel. *A. Bitzius. Sein Leben und Seine Schriften*, p. 85.
(2) Ibid., p. 85 s.
(3) Ibid., p. 127.

*
* *

Au dernier échelon de l'échelle sociale étudions enfin les « Tauner » (1) (Tagelöhner), les journaliers qui vont travailler dans les fermes. Ils constituent la classe la plus pauvre à la campagne; quand la besogne presse, au cœur de l'été par exemple, le fermier est heureux de faire appel à leur concours; qu'il s'agisse de faire la moisson ou de ramasser les pommes de terre, les bras sont précieux, et jamais il n'y en a de trop. Lorsque la maladie atteint les indispensables tubercules, qu'il faut les arracher le plus rapidement possible, sous peine d'en perdre la plus grande partie, c'est à eux qu'on a recours. Ce travail tombe parfois à un moment où l'on est surchargé de besogne. L'année a été pluvieuse, et l'on est en retard pour tout. On n'en a pas fini avec le regain et les avoines; toute la sainte journée, il faut labourer les champs, si l'on veut semer de bonne heure; avec cela les arbres craquent sous le poids des fruits. « Alors les mains se firent rares. Ce ne furent pas seulement les gens habituels qui durent entrer en danse, et aucun paysan ne liarda et ne prétendit venir à bout de tout avec ses propres gens. Alors on expédia des messagers aux carrefours, et l'on ramassa tout ce qu'on trouva, ne demandant pas si les gens étaient sourds, aveugles ou paralytiques, mais simplement s'ils savaient arracher ou tout au moins ramasser des pommes de terre (2) ».

En temps ordinaire chaque pauvre a sa maison, à laquelle il est attaché, qui lui fait gagner un peu d'argent, où il retourne à dates fixes; il trouverait même mauvais que le paysan s'adressât à quelqu'un d'autre pour exécuter un travail qu'il s'est habitué à considérer comme lui revenant de droit. « Un journalier de ce genre fait souvent la grimace et dresse les oreilles, on ne sait pourquoi. Il a entendu dire que Jöre Joggi commence demain à faire les foins, et personne ne lui a encore rien dit. Alors on frappe à sa petite fenêtre : tout à coup ses regards deviennent joyeux, il ouvre et entend ces mots : « Pierre, demain on commence les foins; ne manque pas; le trayeur devait te le dire hier, mais il a oublié. » — « C'est un imbécile et il reste un imbécile », dit Pierre, et il demande : « Dans quel pré est-ce ? » et il est heureux de recommencer à gagner... » (3). C'est que dans cette société patriarcale, telle encore que nous la voyons constituée dans l'Emmenthal au commencement du XIXe siècle, le riche a besoin du pauvre, comme le pauvre a besoin du riche. « Le riche, pour qui le pauvre travaille, est considéré par le pauvre comme sa Providence visible, qui ne le laisse jamais en plan, et le riche est cela en effet. Si le pauvre a besoin de quelque chose : argent, bois, attelage, parrains, chez

(1) Tandis que les domestiques habitent à la ferme, les *Tauner* demeurent dans une petite maison à eux.

(2) *Käthi la grand'mère*, p. 153.

(3) Ibid. p. 153.

son paysan ce n'est jamais non, comme il dit; et si le pauvre dit : « demain il faut absolument que je sois à la maison », le riche dit : « C'est ennuyeux, ça me contrarie, mais du moment que tu ne peux faire autrement, soit; mais viens après-demain; tu sais ce qu'il y a à faire ». A son tour, le pauvre se considère également comme nécessaire au riche; il croit que sans lui cela ne pourrait pas marcher là-bas; c'est son orgueil. Il regarde son gain comme la chose essentielle, ses propres plantations comme une chose accessoire dont la femme et les enfants ont à s'occuper, et, s'il le faut absolument, il dit : « Maître, si tu peux avoir besoin de la femme ou des enfants, dis-le, ils viendront aussi; ce qu'ils ont à faire à la maison, ils peuvent toujours le faire » (1).

Cependant ces rapports pleins de bonhomie entre fermiers et journaliers ne restèrent pas toujours empreints de cette simplicité patriarcale. Au temps où, suivant l'expression de Gotthelf, « comme deux oiseaux inconnus égarés, les mots de « liberté et d'égalité » s'envolèrent de France et, franchissant le Jura, gagnèrent notre pays », les *Tauner*, jaloux des paysans, commençaient déjà à relever la tête et à formuler leurs revendications. Ces grands mots, mal compris, tournèrent d'ailleurs aussi bien la tête des paysans que celle de leurs ouvriers. « Alors les mots liberté et égalité furent entendus par beaucoup de gens d'une façon toute pratique, d'une façon palpable, comme si la liberté était le droit d'agir à son goût, à son gré, et l'égalité le droit de dépouiller à son goût, à son gré, quiconque possède quelque chose, jusqu'à ce qu'il ne possède pas plus que quelqu'un qui n'a rien. C'étaient de grands seigneurs ceux qui entendaient ainsi ces mots, particulièrement les généraux français, lesquels impudemment pillèrent la Suisse, comme de grands seigneurs. Aussi, rien d'étonnant à ce que beaucoup de paysans les comprissent aussi de la même manière, supprimâssent les dîmes et voulûssent partager avec les seigneurs de Berne. Et pourquoi les journaliers également n'auraient-ils pas cru exacte cette interprétation de ces deux mots, pourquoi n'auraient-ils pas voulu partager avec les paysans les forêts et les fermes ?... Si les paysans partageaient avec les seigneurs, ils ne savaient pas du tout pourquoi ils ne partageraient pas, eux, avec les paysans, mais c'était l'égalité et la liberté, cela ! Ils tinrent donc des réunions pour discuter le partage et la façon de s'y prendre. Ces réunions n'étaient sans doute pas du goût des paysans, et ils déblatéraient violemment contre cette canaille qui se remuait avec tant d'insolence, et semblait avoir oublié la sainte volonté de Dieu : à savoir que le journalier et les enfants du journalier devaient rester journaliers toute l'éternité, maintenant en ce monde, et un jour au ciel. Les paysans pensaient en effet que l'égalité consistait en ceci : ceux qui se trouvaient au-dessus d'eux, qui jusqu'à ce jour avaient été plus

(1) *Käthi la grand'mère*, p. 154 s.

qu'eux, devaient être rabaissés à leur niveau, devenir leurs égaux, ou si possible, un peu moins encore; mais ce qui était au-dessous devait rester dans sa situation actuelle, alors tout était bien, et quiconque était né leur esclave devait leur rester assujetti sa vie durant... » (1).

C'est à une réunion de ce genre, où l'on doit discuter le partage des fermes, que nous voyons au début de Dursli, le brave Hans Joggi se préparer à se rendre. Lui et sa femme ont la tête très montée contre les paysans. « Il avait jeté dans le coin le panier commencé, et elle avait lancé une pierre au chien de leur fermier qui poursuivait justement son chat. « Attends un peu, avait-elle crié, sale chien, maudit chien de paysan que tu es ! Si bientôt nous avons nous aussi un chien, et un bien plus gros que toi, il te montrera qui est ton maître, saligaud que tu es ! »... (2). »

Et nous assistons à la toilette de ce foudre de guerre qu'est Hans Joggi; nous entendons les amusantes recommandations que lui fait sa femme. Elle passe soigneusement en revue son homme, et ne le laisse partir que muni des meilleurs conseils. La scène est si drôle que nous ne résistons pas au plaisir de la reproduire. Aussi bien nous fait-elle plus intimement pénétrer dans un humble milieu de pauvres gens.

« ... A une réunion de ce genre on ne s'en allait pas comme cela, mais en habits de dimanche; il fallait que ces sacrés paysans apprissent à qui ils avaient affaire, disait-elle. Elle lui avait déjà campé hardiment sur sa tête bouffie le tricorne qu'elle avait brossé avec son tablier, et maintenant elle considérait encore une fois religieusement son citoyen Hans Joggi de la tête aux pieds, et ses regards tombèrent finalement sur les bas. O ciel ! quel fut son effroi, lorsque tout à coup les dix-sept trous bien connus de ces bas frappèrent sa vue, et, à travers ces trous, les jambes bien connues de son mari. Ces trous, elle les avait vus cent fois, sans ressentir une émotion particulière dans son âme; maintenant seulement que son citoyen Hans Joggi devait se rendre à une réunion, maintenant seulement, ces trous lui pesaient lourdement sur le cœur... Mais d'autres bas Hans Joggi n'en possédait pas, et pour le raccommodage, Sabine n'avait jamais été sorcière. Puis, l'automne passé, elle avait perdu l'aiguille qu'un tailleur avait oubliée, un jour qu'il travaillait à la maison... Alors l'avisée Sabine songea tout à coup à ses propres bas, souleva sa cotte mûre, considéra les bas à ses propres jambes, par devant, par derrière, et vit alors pour la première fois combien ils étaient meilleurs que ceux de son mari. Les siens n'avaient que trois à quatre trous, et encore tout à fait insignifiants, aucun n'était plus grand qu'une grosse noix — sans compter naturellement les pieds que l'on pouvait cacher dans le sou-

---

(1) *Dursli le buveur d'eau-de-vie*, dans le Tome IV. (Volksausgabe im urtext), p. 197 s.

(2) Ibid., p. 198.

lier. Avec rapidité, elle défit les jarretières nouées, et, soigneusement, afin que les trous ne s'agrandissent pas, elle fit glisser les bas de ses jambes un peu bleues et enflées. Alors subitement lui sautèrent aux yeux les coins particuliers aux bas de femme; l'angoisse lui serra le cœur, à l'idée qu'avec les incommodes culottes courtes encore en usage chacun s'apercevrait forcément tout de suite que son citoyen Hans Joggi portait des bas de femme; quelles risées cela occasionnerait, et comme ces sacrées femmes de paysans riraient d'une réunion où les hommes avaient des bas de femme... » Mais c'est une femme de ressource, et elle ne se décourage pas pour si peu. « ... Pendant que Hans Joggi restait toujours là debout, perche à haricots stupéfaite, Sabine avait déjà déniché sous le poêle une paire de guêtres que le grand-père de Hans Joggi avait portée à la bataille de Vilmergen, et que, depuis, Hans Joggi et son père mettaient à chaque revue. Elles avaient un air tout à fait guerrier et couvraient parfaitement trous et coins, si bien que nul fin matois n'eût été en état de reconnaître que les jambes du citoyen Hans Joggi étaient logées dans les bas de la citoyenne Sabine... » Enfin, rien ne cloche plus, le citoyen est décidément paré et gréé, il fera honneur à sa citoyenne. « ... Lorsque Sabine eut examiné son Hans Joggi sur toutes les coutures, avec un plaisir sans mélange, elle lui donna le signal du départ. Martial sous son tricorne et dans ses guêtres de Vilmergen, il déboucha de la maison. Sur le seuil se tenait la citoyenne Sabine, et avec satisfaction elle le regardait aller... » Ce n'est cependant encore qu'une fausse sortie. Il y a encore les ultimes recommandations à adresser au journalier belliqueux. « Mais lorsqu'il eut fait vingt pas si martialement, elle cria : « Hans Joggi ! » Aussitôt Hans Joggi fit demi-tour, et perçut ces paroles impératives de son épouse : « Ecoute, Hans Joggi, ne prends pas moins de terre qu'il n'en faut au moins pour deux vaches, sans cela gare à toi. Et ne te laisse pas donner de petits champs maigres. Prends des prés ! Prends des prés ! ils sont plus faciles à travailler et donnent encore plus d'herbe ». Ainsi dit la citoyenne Sabine, qui jusque-là, tous les deux ans, pouvait, pendant dix-neuf ou vingt semaines, maintenir une maigre bique entre la vie et la mort. Et Hans Joggi dit : « Ne te fais pas de soucis, je ne prendrai pas moins que pour deux vaches et une jument. Puis, plein d'espoir, il se mit en chemin, l'homme courageux, et sous la porte de la maison sa femme se tint debout, aussi longtemps qu'un petit morceau des guêtres de Vilmergen était encore visible, aussi longtemps qu'une pointe du tricorne du citoyen Hans Joggi dépassait encore les haies. Mais la citoyenne Sabine n'entra pas en possession de ses deux vaches, ni de son gros chien, et le citoyen Hans Joggi n'eut pas sa jument... » (1).

Car, après qu'on eût tenu pas mal de réunions de ce genre, qu'on se

(1) *Dursli le buveur d'eau-de-vie*, p. 198, 199, 200, 201.

fût bien dit de part et d'autre des injures, que les journaliers eurent abandonné leur peu d'argent dans les auberges, tous en fin de compte se retrouvèrent plus pauvres qu'avant; tous, pauvres comme riches, aspirèrent au repos. Les Français avaient sucé le pays, l'Helvétique n'avait laissé à l'Etat que des dettes. Les vieux seigneurs reparurent, et il fallut payer la carte. Les paysans refirent connaissance avec les dîmes et les impôts fonciers, les journaliers, les *Tauner* demeurèrent *Tauner* (1).

Dursli le buveur d'eau-de-vie, le triste héros du petit récit auquel nous empruntons cet épisode comique de Hans Joggi, est le fils d'un « *Tauner* », mais d'un de ces journaliers qui possèdent un droit d'usage sur la forêt, ce qu'on appelait une « *Rechtsame* », en plus de leur vache et de leur maisonnette. Une « *Rechtsame* » est un privilège accordé au propriétaire d'une ferme de prendre du bois dans la forêt. Tantôt ce privilège est propre à certain pays, tantôt il dépend d'un nombre déterminé de « *Jucharten* », tantôt il est attaché à certaines maisons. En quelques endroits ces droits d'usage peuvent être séparés des maisons, achetés et vendus comme une propriété indépendante (2). Le père de Dursli possédait une « *Rechtsame* » de ce genre. Il exerçait le métier de tonnelier, faisait des cuveaux et des baquets, des sabots, et jamais il ne travaillait en journée dans les champs. On le comptait parmi les « *Tauner* » à cause de son droit d'usage. Pendant qu'il travaille son bois, le garçon garde les vaches, mais comme le gaillard, joli du reste et spirituel, est peu surveillé, il en profite souvent pour courir le cotillon.

Le tonnelier d'ailleurs, tout fier de son rejeton, n'a pour les fredaines de celui-ci qu'une indulgence souriante, et dans la semaine il fait volontiers une paire de sabots de plus, pour que Dursli, le dimanche, se paie le luxe de danser seul trois danses, alors que les autres danseurs doivent le regarder (3). A ce jeu, il ne ramasse pas beaucoup d'argent. Puis, un beau jour; il lui faut payer une caution, il est acculé à l'encan, lorsqu'un riche paysan se présente et lui achète son droit d'usage, ce qui lui permet de garder sa cabane. Il vivotera tout doucement, la corde de bois qu'il est d'usage d'attribuer à ceux qu'on nomme les « *Rechtsamelosen* », aux pauvres gens qui n'ont aucun privilège, lui suffira à peu près pour les besoins de son métier (4).

*
* *

Il nous reste maintenant pour être complet à parler de la classe des domestiques. Deux romans de Gotthelf surtout : « *le Miroir des paysans* »

(1) *Dursli le buveur d'eau-de-vie*, p. 201.
(2) Ibid., p. 209.
(3) Ibid., p. 212.
(4) Ibid., p. 213.

et « *Uli le valet* » nous fourniront sur ce point d'amples et curieux renseignements.

Le « *Miroir des paysans* », ce récit où l'on trouve esquissés et, en quelque sorte, à l'état embryonnaire, les sujets des romans ultérieurs de notre pasteur, reflète avec une brutale franchise la vie paysanne dans ses mauvais comme dans ses bons côtés, dans ses mauvais surtout; il nous montre en même temps d'une façon palpable les rapports des maîtres avec leurs domestiques. Ce livre, le premier sorti de l'imagination féconde du conteur populaire, est l'autobiographie d'un jeune paysan, de bonne heure abandonné et laissé à la charge de l'assistance, qui le place dans différentes fermes. Peu à peu il s'élève, au prix de quelles épreuves, lui aussi, de la misérable condition de « *Güterbube* » à celle, plus reluisante déjà, de valet. En cette dernière qualité, il connaît des fortunes diverses, endure bien des misères qu'il nous narre longuement, avec une vérité poignante, avant d'entrer au service de la France et finalement de revenir au pays natal, la révolution de Juillet terminée.

Le père de Jeremias Gotthelf était le fils aîné d'un paysan qui possédait une ferme assez considérable et avait une famille nombreuse : quatre fils et trois filles. Le grand-père et la grand'mère de Mias, paysans de vieille roche, étaient de rudes travailleurs, bien qu'un peu routiniers; elle, active, infatigable, préparait la nourriture des gens et des porcs, soignait son jardin, filait son chanvre avec ardeur. Lui, régnait sur les champs et les écuries, mais pliait le dos devant sa ménagère bruyante et autoritaire; ils avaient de l'argent dans le *Günterli;* tous deux savaient lire l'imprimé, et souvent le grand-père faisait la lecture dans le « Recueil » ou le « Vrai Christianisme »; mais par exemple, ils étaient incapables d'écrire ni de lire l'écriture. Avec cela très malins en affaires, et tenant peu à l'instruction de leurs enfants. Lire à peu près, prier, voilà pour eux les deux choses essentielles. Seul, le cadet, qu'ils choyaient comme la prunelle de leurs yeux, savait vaguement écrire et calculer. Quant à l'aîné des enfants, le père de Mias, il lui fallait travailler ferme et aider le grand-père, dur pour les autres et pour lui. A ce régime, il est devenu un ouvrier émérite, mais sans initiative, grossier, taciturne et insouciant, mais non dépourvu de sensibilité. Il a épousé la fille d'un petit boutiquier, jolie, coquette, nullement habituée à travailler aux champs ni à tenir un ménage, mais plutôt à coudre, à tricoter ou à rêver sur le banc devant la porte de la boutique. L'union a déplu aux grands-parents, aussi la nouvelle épouse reste-t-elle chez ses propres parents, le père de Jérémias chez les siens où il travaille toujours de plus belle, sans recevoir d'autre salaire que des reproches à l'occasion. De la bru on se désintéresse; à chaque couche on lui envoie une motte de beurre, et c'est tout. La mère de notre héros a déjà trois enfants quand son père meurt. Poussé par le désir de paraître, ce dernier avait peu à peu dissipé sa petite for-

tune, si bien qu'à sa mort c'est la misère. Le mari prend alors avec lui sa femme et ses enfants, et sollicite des grands-parents une chambre libre dans la ferme. Et c'est l'histoire habituelle; la bru ne s'arrange pas avec sa nouvelle famille; elle ne peut s'accommoder de la nourriture ni des travaux des champs. A tout propos, ses beaux-frères, ses belles-sœurs se moquent d'elle. Son caractère s'aigrit. C'est environ un an plus tard que naît Mias. En venant au monde, il pousse une douloureuse lamentation, comme s'il avait le pressentiment de sa triste destinée; aussi son père s'entête-t-il à lui donner le nom de Jérémias. Pourtant l'enfance du garçon est heureuse : la grand'mère le bourre de nourriture, le cajole. Tous sont aux petits soins pour lui. L'enfant, par exemple, n'aime pas aller dans la chambre de sa mère, devenue une femme sans ordre qui laisse tout traîner, parée un jour d'une façon déraisonnable, le lendemain affublée comme un souillon. Le pauvre Mias, pivot autour duquel tourne tout le ménage, mange son pain blanc le premier; sa vie ultérieure sera loin d'être aussi heureuse que les débuts.

Un beau jour, l'oncle Sami épouse la fille d'un riche paysan. Celle-ci ne tarde pas à prendre dans la ferme une place prépondérante, se mêlant de tout, trouvant à redire à tout. Le petit Jérémias, pour qui elle n'a que de mauvaises paroles, est bientôt déchu de son antique splendeur. La grand'mère elle-même est supplantée; elle, autrefois si autoritaire, elle laisse tout faire et abandonne même la cuisine, qui devient détestable. Dans cette commune on a le respect exagéré de la fille riche. Puis le grand-père vend la ferme à Sami, frustrant ainsi ses autres enfants, non pas que ce soit un méchant homme, non, il est ce que sont cent autres paysans. Toute sa vie il n'a songé qu'à amasser un gros tas. « Ses enfants, il les considérait comme des fourmis qui devaient charrier toujours plus de provisions à ce tas. Que ce tas, amassé à force de lésineries, demeurât entier, même après sa mort, telle était son idée favorite. Qu'il forçât ainsi ses autres enfants à devenir des mendiants, il n'y pensait pas du tout, ou bien il pensait peut-être que le mieux serait qu'aucun d'eux ne se mariât, mais qu'ils restassent les serfs non rémunérés de leur frère » (1).

Lorsque la chose est connue, c'est une querelle générale : on se lance les pots de lait au visage, on se mord, on s'arrache les vêtements. Le père de Mias se jure de ne plus travailler dans la maison, et disparaît sans laisser de traces, pour ne reparaître que quelque temps après avec un cheval et une voiture. Il vient déménager. Il a trouvé un bien à louer dans le voisinage. Mais le propriétaire est un paysan finaud et retors qui l'a trompé en lui colloquant une maigre ferme : elle se compose d'une vieille masure, sur la montagne, à côté du *Stock* où habite le possesseur de ce « *Bergheimwesen* », d'un verger, de terres assez étendues, mais situées en grande

(1) *Le miroir des paysans*, p. 30.

partie sur des pentes escarpées. Au-dessous de la demeure, il n'y a guère qu'un bout de terrain qui puisse être irrigué par la fontaine. Le propriétaire fournit les bêtes, les instruments agricoles, après une estimation où le vieux renard a su ménager ses intérêts ! Dans un bien de ce genre, l'exploitation est autrement pénible qu'en terrain plat : il faut monter la terre sur les flancs abrupts, hisser le fumier à la corde dans des bannes. Le père de Mias doit prendre un valet et une servante, les bêtes de trait se révèlent mauvaises à l'usage. De nouveaux domestiques sont nécessaires. Les frais augmentent; avec cela, la maison est mal dirigée. La femme, ignorante et paresseuse, n'a pour elle que sa langue. Ce sont sans cesse des querelles. Le paysan rapace est toujours sur leur dos, sachant sous une feinte amabilité amener l'eau à son moulin. Il a su s'arranger pour que, dès le début, le fermier ait des réparations à faire. Celui-ci s'enfonce de jour en jour, se débat en efforts inutiles; épuisé par les salaires à payer à un personnel trop nombreux, par toutes sortes de dépenses imprévues, il ne peut payer son terme, et le propriétaire se gêne de moins en moins, pressure outrageusement le pauvre diable, finit par commander en maître dans la maison; un beau jour, le père de Mias qu'il a par méchanceté pure envoyé couper un arbre sur le sommet à pic de la montagne, a les deux jambes fracassées. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que son bourreau est là, procédant à l'inventaire. Une liste à la main, il examine un à un les objets laissés en charge au fermier, réclame certaines choses inscrites après coup. Après la vente effectuée d'une façon peu honnête, voilà la veuve sur le pavé avec ses quatre enfants, sans appui, sans ressources.

L'aventure pitoyable du père de Mias aurait pu trouver plus haut sa place; elle aurait tristement illustré la rubrique consacrée à la classe des fermiers, et n'eût fait qu'apporter une nouvelle preuve à l'appui de notre constatation, que pour un travailleur qui réussit à triompher des obstacles, dix se ruinent.

Mais revenons à notre misérable famille. La veuve finit par se caser chez un frère qui tient un petit commerce. Les frères et sœurs de Mias sont recueillis par des parrains ou marraines. Lui, qui n'a personne, reste seul au monde. A huit ans le voilà réduit à la triste condition de « *Güterbube* ». Un beau matin, le pauvre abandonné, un foulard neuf noué autour du cou, s'achemine, guidé par sa mère, vers le pays natal, vers la « *Bettlergemeinde* », sorte de grand marché aux enfants, dont Gotthelf nous fait une peinture saisissante : « Là étaient déjà rassemblés quantité de gens. Des gens qui amenaient des enfants; des gens qui voulaient prendre des enfants en pension, des parents qui voulaient mettre leurs enfants sur le dos de la commune, et sur le visage desquels se lisait la joie secrète de pouvoir bientôt se débarrasser de leur propre chair, de leur propre sang. Dans un coin une femme était assise, avec deux belles petites filles à côté d'elle. Toutes trois pleuraient amèrement et ne cessaient de

se tenir réciproquement par le cou. C'était une veuve qui avait dû comparaître devant l'assemblée pour faire décider si l'on préférait mettre ses enfants en condition ou lui donner son loyer... C'était presque comme un jour de marché. On se promenait, on regardait des pieds à la tête les enfants qui étaient là, pleurants et ahuris, on toisait leurs petits paquets, on les ouvrait même, et l'on tâtait les petits vêtements pièce par pièce; on questionnait, on faisait l'article, absolument comme à un marché. Un père, qui avait amené quatre enfants, les criait, appelait chaque passant pour lui imposer l'un ou l'autre. Il se démenait pis que la marchande de petits pains, près de son panier, offrant sa marchandise. La plupart des gens se rassemblaient autour d'un homme hurlant, jurant, et d'un enfant qui criait à vous déchirer le cœur. C'était un père avec son fils. La commune avait mis ce dernier en pension; le père voulait le garder, et l'enfant criait toujours : « Ah, au nom de Dieu, ne me rendez pas à mon père, tous les jours il me tue presque de coups, et ne me donne rien à manger ! » Et le père pestait alors contre son enfant, voulait le frapper; l'enfant se cachait de son père entre les jambes des spectateurs... L'encan marchait avec lenteur; les premiers sur la liste passèrent en premier, ceux qu'on devait mettre de nouveau en condition vinrent en dernier. Midi arriva, le soleil était ardent, les enfants sentirent la faim, les petits particulièrement avaient soif; aux uns on achetait quelque chose, cela ne faisait qu'augmenter la faim et la soif des autres, si bien que peu à peu, c'est à peine si, au milieu des pleurs et des cris, on s'entendait parler; finalement un brave homme eut pitié des pauvres petits et, avec quelques Batz, apaisa ces lamentations... »

Le petit Mias, attendant un amateur, est parqué parmi ce bétail humain; comme les autres, il halète sous les rayons brûlants, les minutes lui paraissent bien longues, et il a tout le temps d'observer ses camarades d'infortune, pendant qu'il grignote le pain que sa mère lui a acheté. « Ma mère m'avait acheté un petit pain blanc d'un Batz; le tenant dans ma main, je restais auprès de la veuve et de ses deux fillettes; car elles me plaisaient beaucoup. Leur mère leur avait acheté aussi pour toutes deux un petit pain d'un demi-batz; elle-même n'en mangea pas; elle se réjouissait de la joie des enfants et s'en rassasiait. Mais cette joie fut de courte durée, le pain fut bientôt mangé, la faim n'avait pas disparu; alors les fillettes implorèrent d'un air bien suppliant les yeux maternels pour en avoir encore un; mais la pauvre mère n'avait plus un demi-batz pour les pauvres enfants. Mon cœur s'émut; je rompis des morceaux de mon petit pain, et les tendis aux fillettes. Elles me regardèrent avec timidité, et mon petit pain avec tendresse; mais aucune ne bougea la main. Mais comme je les pressais avec beaucoup d'amabilité, la plus jeune finit par se risquer, suivie par l'aînée tremblante, à prendre mon pain. Maintenant la joie était dans mon cœur et dans le leur... »

Et les scènes d'ignoble marchandage continuent. « ... Voyez, qui voudrait de ce gamin, il est robuste et gaillard, et il est bien habillé, c'est une moitié de valet ou une bonne d'enfants complète ! C'est ainsi qu'on me cria. Je fus examiné, on discuta le pour et le contre; un homme déguenillé mit sur moi une enchère, c'est-à-dire déclara me prendre pour quelques couronnes. Vraisemblablement, il comptait avec mes hardes habiller ses propres enfants en guenilles. Mais pourtant on ne voulut pas me donner à lui; on m'offrit derechef et l'on me vanta. J'étais positivement un beau brin de gamin, grand, bien râblé, un peu pâle seulement, et j'avais beaucoup de vêtements, ce qu'on n'oubliait pas. On m'examina de nouveau, des propos divers s'échangèrent; l'un après l'autre les gens s'approchaient de moi; mon cœur se serrait, je me mis à pleurer, me suspendis à ma mère et voulus m'en aller. Enfin on persuada un assez brave paysan de me prendre chez lui comme bonne d'enfants... Il se laissa convaincre, me prit pour dix couronnes par an, après m'avoir exhorté à me bien conduire... Pour faire du bon sang à mon nouveau maître, ma mère lui paya encore une chope de vin, et il vanta l'heureuse existence que je mènerais chez lui, si je voulais être obéissant, puis il se lança dans un éloge général, prônant tout ce qui lui appartenait, en commençant par sa propre personne, pour finir par le chien noir assis entre ses jambes, si bien que je me mis en route avec lui plein de bonne humeur, et que je ne m'affligeai pas outre mesure en faisant à ma mère mes adieux » (1).

Le maître de Jérémias est un de ces paysans besogneux qui ont bien de la peine à supporter le poids de leurs dettes, et ne parviennent à faire un pas en avant que dans les années particulièrement favorables. Sa ferme est grande, mais peu fertile, et, comme le propriétaire est impuissant à l'exploiter d'une façon plus intensive, elle ne s'améliore guère. La femme est active, s'entend au ménage, porte même, dit-on, les culottes. Elle a cinq enfants, l'aîné est un garçon qui a un an de plus que Mias; le plus jeune, dont Mias doit spécialement s'occuper, n'a qu'un an. Bientôt la pauvre bonne d'enfant, la « *Kindemeitschi* » sans expérience, fait cette triste constatation qu'on ne l'appelle plus par son nom de baptême. Elle n'est plus que le « *Bueb* », une pauvre créature qui n'appartient plus à personne, mais au bien sur lequel elle vit : le « *Güterbueb* ». Un jour que, sevré d'affection, Mias veut grimper sur les genoux du paysan et lui demander s'il l'aime aussi, les autres petits le repoussent avec brutalité en lui criant que ce n'est pas son père, qu'il n'a pas de père : « das isch nit dy ätti, du hesch kei ätti, du bisch nume dr Bueb ! » Ces mots cruels résonnèrent longtemps d'une façon douloureuse dans son cœur bien gros. Désormais, il refoulera toute tendresse. On se moque bien de son amour, on croit en avoir assez fait en lui donnant la pâture. Seule

(1) *Le miroir des paysans*. Chapitre 7.

au monde, l'infortunée bonne d'enfants, chargée de veiller sur les rejetons du paysan, aura pas mal de tintouin avec eux. Par méchanceté, pour la moindre chose, ils poussent des cris, et c'est le *Bueb* qui est giflé. Mais, comme celui-ci s'avise à son tour de les rosser et de leur faire payer les coups qu'il reçoit pour eux, il finit par être moins tourmenté par ses jeunes bourreaux. Malgré tout ils ont toujours raison, le *Bueb* toujours tort.

Un beau matin, on se décide à envoyer les enfants à l'école. Muni du catéchisme sale d'un des petits, Mias les accompagne, mais il lui faut porter le sac renfermant le lait, le pain et les pommes du dîner. Nous reviendrons ailleurs sur l'instruction qu'on donnait à cette époque dans les écoles de village. Disons seulement que presque tout le travail consiste à rester des journées entières penché sur le questionnaire où l'on épelle sans oser lever la tête, sous peine de faire connaissance avec la verge. Le *Bueb* est toujours tenu à l'écart par ses condisciples; quand on l'accepte pour jouer, c'est lui l'éternel bouc émissaire. Le maître d'école ne l'aime pas beaucoup, car Jérémias ne peut guère piquer comme les camarades des pommes à la menaçante férule, afin de faire sa cour et de détourner les bourrasques. L'après-midi, après un court repos de 11 heures à 1 heure, est en tout semblable à la matinée : on commence par la prière, puis c'est la récitation inintelligente et de nouveau la prière. La classe est morne, mécanique, aussi peu intéressante que possible. De retour au logis, le *Bueb* doit mener les enfants au lit, les endormir, en butte à toutes leurs exigences, à leurs tracasseries, puis aider à éplucher les légumes pour le jour suivant. Il lui faut ensuite prendre en main son catéchisme, et, dans ce véritable livre de torture, s'exercer une ou deux heures à épeler et à lire des choses incompréhensibles, jusqu'à ce que, accablé de fatigue, il s'endorme sur le bouquin crasseux. Au lit, il se querelle encore, avant de goûter le sommeil, avec un des petits qui veut tirer à lui la couverture ou prendre le milieu.

A l'approche de Pâques, Mias se réjouit déjà des beaux œufs qu'on ne va pas, croit-il, manquer de lui donner, et qu'il se fait une félicité de teindre avec du bois du Brésil, des feuilles de campanule ou des pelures d'oignon. Mais, amère est sa déception! Les poules ne pondent pas pour un *Bueb*, lui répond la paysanne. Heureusement une voisine charitable lui donne des œufs; il s'habitue peu à peu à aller chez elle se consoler de sa misère, malgré la défense qui lui est faite. De plus en plus, dans la maison de ses maîtres où l'on n'a jamais pour lui une bonne parole, il s'aigrit, devient hargneux et indocile, et finalement, il est forcé de se mettre en quête d'une nouvelle place.

Seulement, comme la souffrance l'a rendu renfermé, on le croit méchant, et les gens ne veulent plus le prendre, lorsqu'il reparaît à la *Bettlergemeinde*. Il finit par échoir à un vieil homme mal habillé, qui

l'emmène dans une masure délabrée, aux fenêtres sales et étoilées. « Tout autour de la maison gisait le fumier de quelques poules, d'une bique et de ses petits; dans la maison on voyait quelques outils pour travailler le bois, et quelques copeaux qui composaient toute la provision de bois. A la porte d'entrée, petite et enfumée, avec son seuil usé par le frottement des pieds, se tenait une vieille femme sale, ayant dans la main une grande cafetière en terre ébréchée du haut, qui nous dit que nous avions le temps d'arriver, qu'elle aurait sans cela soupé seule, et qu'alors nous aurions pu voir ce que nous aurions eu à manger. La chambre n'avait pas meilleur aspect que les alentours de la maison. Dans un angle il y avait un misérable lit sans rideaux, dans le deuxième une table fragile et malpropre, dans le troisième un poêle fendu en quatre, et dans le quatrième enfin une huche grossière, et à côté un rouet avec de la filasse; sur le sol creusé de trous erraient des poules, et sur la table un chat était assis. Je me sentis mal à mon aise. Cependant, lorsque la vieille apporta le café et cala la table, afin qu'elle ne branlât pas trop; lorsqu'une copieuse omelette arriva par là-dessus ainsi que du bon pain, j'oubliai ce qui m'entourait, car j'étais affamé et las. Quand nous eûmes mangé, et lorsque j'étais sur le point de m'assoupir, la vieille disposa en le secouant un sac rempli de feuilles sur le poêle, m'invita à m'y coucher, me recouvrit de guenilles et me dit de bien dormir. Tel était mon nouveau lit. J'en aurais presque pleuré, mais l'omelette était bonne, et le sommeil était bien puissant... » (1).

Dans sa nouvelle place, Mias n'a pas à garder d'enfants, il est délivré d'un grand souci. Sa tâche consiste à chercher la pâture de la chèvre, à surveiller les poules, de façon qu'elles ne perdent pas leurs œufs, à ramasser de temps en temps du crottin ou du bois, etc. Elle ne lui déplaît pas trop. Il est heureux de pouvoir à la belle saison aller au bois chercher de l'herbe, cueillir des fraises, des myrtilles, des framboises ou des mûrons. Quelle joie de mener paître la bique le long du ruisseau, de s'amuser à contempler les ébats des poissons ! Parfois, notre petit gars s'en va sur les routes avoisinantes recueillir le précieux engrais qui les jonche; il se bat avec les enfants des alentours, ses concurrents, à moins qu'il ne conclue avec eux un traité d'alliance. Il rôde autour des auberges, dérobe l'avoine des chevaux, vend le fumier ramassé, rapporte l'argent à la maison, ou bien encore il mendie avec ses petits camarades. Finalement, il se met à marauder et à voler; tout cela au grand contentement de ses maîtres peu scrupuleux, qui, eux non plus, n'emploient pas toujours des moyens bien recommandables; sous prétexte de vendre leurs paniers et leur bric-à-brac, ils s'introduisent partout, disent la bonne aventure, se font entremetteurs, colportent les nouvelles, à la fois charlatans, cour-

(1) *Le miroir des paysans*, p. 98 s.

tiers d'amour, maraudeurs. Le soir au retour, ils se narrent leurs exploits, et font bombance avec leurs rapines, leur argent malhonnêtement gagné.

On finit pourtant par apprendre la singulière éducation que reçoit le petit abandonné chez ses parents adoptifs, et on le fait revenir, à son grand regret d'ailleurs, car il jouissait là d'une liberté qui lui était chère. Cette fois, Mias tombe mieux. Il va apprendre le métier de valet dans cette riche ferme de l'Egg dont nous avons parlé plus haut. La vie y est large, généreuse, hospitalière et patriarcale. Mias est bien habillé, bien nourri, traité avec bienveillance. Comme ses maîtres remarquent que son instruction a été plutôt négligée, qu'il sait à peine épeler, il lui faut le matin et le soir, guidé par l'un ou par l'autre, mais le plus souvent par Mareili, la bru, prendre son livre et s'exercer à lire. Puis on l'envoie à l'école, école où les choses ne vont guère mieux que dans l'autre. Il apprend pourtant à déchiffrer ses lettres, et bientôt on le juge apte à la lecture de la Bible des enfants, autre matière à épellation tout aussi obscure pour lui.

Dans cette ferme de l'Egg la domesticité est nombreuse : quatre valets, deux servantes, et parfois encore deux fileuses. La place est recherchée, la nourriture abondante, le travail n'a rien d'exagéré, les maîtres traitent avec douceur leurs subordonnés. « Les façons des maîtres étaient sévères et graves; aussi leur témoignait-on le respect qui leur était dû, et l'on ne se demandait jamais qui était le maître ou le valet. Les domestiques n'étaient jamais initiés aux secrets de la maison; jamais il n'arrivait que les membres de la famille se querellassent, à plus forte raison se plaignissent les uns des autres, devant les domestiques, ou fissent d'eux des confidents... Malgré tout cela, malgré le respect que l'on témoignait extérieurement aux maîtres, tous les domestiques n'en formaient pas moins une bande d'alliés, liguée contre les maîtres, et cependant, à leur tour, ils étaient en lutte perpétuelle, guerroyaient entre eux infatigablement, et tout cela la plupart du temps d'une façon si mystérieuse, que les maîtres ne s'en apercevaient que rarement ou même jamais. Si les domestiques travaillaient seuls, c'étaient avant toutes choses les maîtres qui faisaient le sujet des débats; les faiblesses de chacun étaient épluchées; Mareili en particulier, qui dirigeait le ménage, était leur plastron. Tantôt on prétendait qu'elle épargnait le pain dans la soupe, tantôt la graisse dans les choux; sous le règne de la vieille femme on vivait mieux; mais elle n'osait plus rien dire; Mareili jouissait maintenant d'un plus grand crédit auprès du vieux que sa propre femme; mais elle le flattait aussi en conséquence. C'était un festin de seigneur pour toute la domesticité, quand on remarquait quelque petite zizanie dans la famille; alors on se chuchotait mystérieusement à l'oreille, on s'interrogeait : « As-tu entendu aussi, as-tu vu? » L'un voulait-il faire un peu plus que d'ordinaire,

apporter un zèle particulier à une chose, les autres lui lavaient la tête, lui reprochant de vouloir seulement se faire valoir aux dépens des autres. Mais c'est contre la bienfaisance, très grande, qu'ils maugréaient le plus; ils s'imaginaient qu'ils y perdaient d'autant plus, qu'autant les mendiants recevaient de tranches de gâteaux, d'autant moins on leur en donnait à eux. Aussi, avaient-ils coutume les jours de viande de s'empiffrer à gogo, à se faire presque péter les boyaux... » (1).

Ils épient aussi les filles du maître, s'occupent de leurs amoureux. Ils ne sont d'accord que contre les maîtres, entre eux ils se jalousent et se déchirent. Chacun se prétend lésé, alors que les autres ont du bon temps; chacun accuse l'autre d'essayer de se faire bien venir. Des rivalités d'amour divisent fréquemment les valets et servantes. « Les servantes croyaient que les valets étaient là pour elles; elles étaient fort en colère, quand ceux-ci allaient plus loin; les valets ne supportaient pas volontiers des amoureux étrangers; mais, d'un autre côté, les servantes ne s'accordaient pas entre elles, parce que chacune voulait avoir celui que fréquentait l'autre, et il en était presque de même des valets. La plus jalousée de toutes était la servante maîtresse, qui devait aider à la cuisine et, en particulier le matin, faire à manger pour le monde; on lui enviait l'ombre de la cuisine, alors que les autres étaient forcés d'être au soleil; on lui enviait les miettes de la table qui lui revenaient; aussi était-elle en revanche recherchée par les valets, parce qu'elle mettait parfois en réserve des miettes de ce genre, pour amorcer ses soupirants, et qu'elle régalait les heureux élus d'un morceau de lard froid, d'un bout de saucisse ou d'un vieux gâteau. Comme c'était elle qui sortait le plus tard, on avait là la meilleure occasion de la vilipender. On disait alors: Marcili va bien encore lui donner une tasse de café ; on en prendrait bien encore une aussi; les rondelles de pomme de terre qu'elle a fait cuire le matin sentaient la bouse de vache à vous secouer tout le corps; on flairait à distance que le trayeur avait couché avec elle. Tous ces propos revenaient aux oreilles de la servante maîtresse, car précisément pour un bout de saucisse ou un vieux gâteau il y avait toujours des traîtres. La plus irritée contre elle était, comme de juste, l'autre servante, qui n'avait pas de semblables délices à distribuer, et était forcée de se contenter des amoureux dont l'autre ne voulait pas. Elle achetait bien parfois, lorsque son désespoir était à son comble, une chopine ou une demi-chopine d'eau-de-vie, pour venir en aide à sa propre amabilité; et le moyen était efficace aussi longtemps que l'eau-de-vie durait. Avec quelle astuce ceux qui avaient commerce ensemble savaient se rencontrer, pour échanger une confidence ou se concerter, tantôt en arrangeant le foin, ou bien près des porcheries, ou en faisant les lits dans la petite chambre des valets; de ces choses je ne veux pas parler, ce se-

(1) *Le miroir des paysans*, p. 138 s.

rait trop long. A toutes ces intrigues les journaliers prenaient une part plus ou moins grande, et jouaient le rôle d'intermédiaires; la plupart cependant cherchaient un moyen terme pour ménager la chèvre et le chou. Régulièrement, dans le courant de l'année, on en choisissait un comme bouc émissaire, parfois même il y en avait deux. C'est sur eux qu'on faisait tout retomber, c'est à eux que chacun s'attaquait, avec eux que l'on avait toujours quelque sujet de querelle, et c'est cependant à eux qu'on imputait la responsabilité de toute querelle. Par tous les artifices possibles plus que par des paroles précises, on attirait sur eux l'attention des maîtres, on leur faisait perdre leur faveur, jusqu'à ce qu'on les congédiât pour avoir la paix dans la maison. L'admission de nouveaux domestiques était pour ceux qui restaient un nouveau champ ouvert à de nouvelles intrigues, et chacun avait quelqu'un en vue qu'il aurait aimé amener. On excitait cousins et cousines à se présenter, on les recommandait chaudement à l'occasion; mais on cherchait aussi à introduire en contrebande des connaissances de la salle de bal, des maîtresses secrètes. Contre une jolie servante accessoire qui se présentait, celle qui restait savait alléguer toutes sortes de choses, et les valets faisaient aussi leur possible pour ne laisser pénétrer personne qui pût les supplanter, et maint pourboire était distribué dans ce but; tout cela s'accomplissait avec une astuce telle que les maîtres s'en apercevaient rarement » (1).

Quelles sont les occupations de Mias dans la ferme de l'Egg ? Désireux de plaire à ses maîtres, le garçon fait tout son possible pour les satisfaire. Multiple est sa tâche : il doit être le serviteur des six autres domestiques, aider le trayeur à préparer le fourrage, à couper de l'herbe, à traire; le charretier à panser les chevaux et à conduire le fumier; les deux autres à couper du bois; il doit porter l'eau à la servante maîtresse, monder les porcs, aider l'autre servante à sarcler le jardin, à essuyer la vaisselle. Il lui faudrait presque avoir le don d'ubiquité; quand ce n'est pas la première servante qui veut ses gouttes d'Hoffmann, c'est l'autre qui réclame une chope d'eau-de-vie; le trayeur a besoin d'un paquet de tabac, le charretier de clous de soulier, et ces commissions doivent se faire en cachette des maîtres. Mais comme Mias est franc à l'égard de ces derniers, les autres domestiques le traitent de Judas, et, ligués contre lui, font si bien qu'ils arrivent à le faire partir, en l'accusant faussement de toutes sortes de méfaits. Le paysan, le croyant hypocrite et dissimulé, le renvoie à la Bettlergemeinde. C'est la quatrième fois que Mias est mis aux enchères. Il a maintenant 14 ans, est robuste, bien habillé; c'est un morceau de choix qui fait venir l'eau à la bouche à bien des fermiers, lesquels se promettent de tirer le plus de travail possible de lui, sans lui donner de gages, tout en touchant le bel argent de la commune. Il entre chez

(1) *Le miroir des paysans*, p. 140 s.

un maître rusé, dont la femme l'est plus encore. Tous deux ont une habileté non pareille à amener l'eau à leur moulin, sous des apparences d'honnêteté. « Le paysan ne voulait de bien à personne qu'à lui-même, et cependant, on le tenait pour un homme bon et sincère; il savait comme pas un donner un œuf pour avoir un bœuf, et rarement il ratait un coup. Il ne contredisait que rarement ou même jamais, disait partout oui, vantait tout, autant qu'il le pouvait, même les mendiants des rues; de cette façon il ne s'aliénait personne, et le bailli et le pasteur faisaient grand cas de lui... Il flattait par exemple le maître d'école d'une façon toute particulière, lui envoyait mainte bouteille de lait, — lait toujours à demi-écrémé au reste, — et l'exhortait à tenir raide ses enfants, à ne leur faire crédit de rien. A la maison, il vilipendait le maître devant les enfants, et lorsqu'un d'eux avait été battu en classe, il entrait dans une violente colère, tempêtait : il allait lui dire son fait au magister... Sa femme allait tout particulièrement bien avec lui. Elle était avide, égoïste comme lui, et s'entendait très bien aussi à déguiser ses défauts; elle savait flatter par devant et sourire, et par derrière donner comme lui son coup de patte; seulement elle était plus violente, se laissant parfois emporter par la colère... Elle ne voulait pas passer pour une femme qui regarde à la nourriture avec ses gens, et cependant chaque bouchée que l'on mangeait lui faisait mal. Du pain, il y en avait toujours pour chacun dans le tiroir de la table; mais la plupart du temps il était dur comme de la pierre, ou gris, car on cuisait au plus toutes les trois semaines; et bien qu'il fut sur la table, chacun savait pourtant qu'on n'en devait pas prendre, surtout quand il y avait des pommes de terre... Mais c'est avec la viande, qu'elle-même aimait particulièrement, qu'elle était le plus amusante; elle avait deux manières de la ménager, et elle les faisait alterner, afin qu'on ne s'en aperçût pas. Un dimanche, quand tout le monde était revenu de l'église et avait une faim sérieuse, on appelait à table et l'on servait la soupe. Lorsqu'elle était mangée, il fallait attendre un peu, puis venaient les légumes. On commençait bien gentiment à mettre la main au plat, on mangeait quelques fourchettées; la viande n'arrivait toujours pas; on avalait encore quelques bouchées, jusqu'à ce que la maîtresse crût qu'on en avait presque assez; alors apparaissait tout un gros tas de viande. et l'on pouvait en prendre autant qu'on voulait, même parfois elle disait encore : « Prenez donc, il y en a assez là ». Mais on n'en tirait pas beaucoup plus sur son assiette, parce qu'on ne voulait pas avoir l'air de ne manger que de la viande, afin qu'il ne vous arrivât pas la même aventure qu'à ce journalier qui s'en tenait seulement au lard et à la viande, et auquel le maître, à moitié bleu de colère, finit par crier : Uli, Uli, des choux aussi ! des choux aussi ! — Le dimanche suivant, on voyait apparaître aussitôt les légumes et la viande sur la table; mais la viande n'était qu'à demi-cuite, et si dure qu'on aurait pu en se la lançant, se faire réciproquement des trous dans la tête. Naturellement, on se fatiguait de mâ-

cher, et l'on portait la main vers ce qui était plus facile à avaler, et la plus grande partie de la viande restait. L'après-midi, quand la servante courait après quelque galant, la maîtresse remettait le tout dans le pot, et le faisait cuire jusqu'à ce qu'il fût assez tendre. Elle les mangeait elle-même, ces restes, en cachette, pendant la semaine; car même son mari n'en voyait pas grand'chose... » (1).

Jérémias doit se faire maintenant inscrire pour l'instruction religieuse et suivre les cours de catéchisme que fait le pasteur en été, et, en hiver le maître d'école. Le jour venu de l'examen, il ne manque pas une réponse, et obtient l'Autorisation, qui clôture sa vie enfantine et fait de lui un homme. A cette occasion, ses maîtres lui achètent un chapeau en laine noire, un gilet à boutons jaunes et un foulard de soie rouge. Dans de vieux vêtements du dimanche de leur défunt père, ils lui ont fait tailler un pantalon et un habit qui transportent de joie le jeune garçon. Mias en a maintenant fini avec son temps de pension; chez son dernier paysan il a appris pas mal de choses : il sait traire, conduire. En somme, il ne s'est pas déplu dans cette maison, car on semblait avoir pour lui une certaine estime. Quand il se rappelle les différents endroits où il a passé, il songe qu'il aurait pu être plus malheureux. Malgré tout, il ressent le mal du pays, et, le plus triste, c'est qu'il n'en a pas de pays. A l'école il n'a pour ainsi dire rien appris. Il sait lire; malheureusement il ne comprend rien à ce qu'il lit. Que va-t-il faire maintenant qu'il a son « *Erlaubniss* » ? Il a bien dans l'idée de devenir un paysan, mais il ne s'avise guère de faire ce qu'il faut pour cela; il laisse les choses aller comme elles veulent. « Comme si une ferme paysanne était un pigeon rôti, comme s'il était au pays de Cocagne où les pigeons vous tombent sans plus de façon dans la bouche quand on la tient ouverte au bon moment »! Il manque du reste d'initiative, et n'est pas des plus malins. Quant à apprendre un métier, il n'y pense pas. Ainsi que tout valet de ferme, il est habitué à considérer la classe des artisans comme une classe inférieure. Il avait beau jeter les yeux autour de lui, il ne voyait pas de fils de paysan, fussent-ils sept sur une maigre ferme, apprendre un métier, ils préféraient se laisser écorcher comme des serfs. Il voyait en revanche chaque artisan, aussitôt en possession d'un kreutzer, s'acheter de la terre et s'efforcer de devenir un paysan, après avoir suspendu les outils au clou. Il faut avouer d'ailleurs que les exemples qu'il a sous les yeux n'ont rien d'encourageant : ce sont des cordonniers incapables d'acheter pour 6 kreutzers de cuir, des tailleurs réduits à l'hôpital, des forgerons recueillis à tour de rôle par des âmes charitables, des maçons en guenilles, des serruriers voleurs, des menuisiers sans travail, des boulangers sans farine, mais avec des nez rouges, des tisserands aux regards

(1) *Le miroir des paysans*, p. 149 ss.

affamés, etc., etc. Mias, en fin de compte, reste chez son maître, il devient valet, sans qu'il ait été question de salaire; un autre « *Güterbube* » le remplace. Il s'occupe sérieusement de son affaire et se sent heureux. Il court plus après ses vaches qu'après les filles, ne fréquente pas les bals, ne boit pas; avec cela, robuste, grand, large d'épaules, c'est le valet idéal. Son maître, sans lui donner à proprement parler de gages, lui fait parfois des cadeaux. De tous côtés on essaie de l'enlever à la ferme. Naïf, Jérémias se figure que le paysan lui garde ses gages fidèlement, pour les lui remettre plus tard, et il ne veut pas le quitter.

Un jour que le feu prend à la ferme, en manches de chemise, nu-pieds, avec un magnifique dévouement, le jeune valet se prodigue, et est assez heureux pour sauver la presque totalité du bétail. Personne ne lui en sait gré. Le paysan ne cesse de geindre sur les pertes qu'il a éprouvées, nul ne songe à s'occuper du pauvre gars, éreinté, affamé qui, lui, a perdu tout son avoir : son chapeau, ses habits, sa montre et ses chemises, et se sent gagner par le découragement. Seule, la fille d'un voisin, Aenneli, s'intéresse à lui dans son affliction. Elle lui apporte un foulard de soie, avec 10 batz noués dans un coin; Jérémias laisse son cœur s'ouvrir à de tendres sentiments. Le soir il va furtivement s'entretenir avec Aenneli sous la fenêtre du « *Gaden* ». Et vraiment cette jeune fille est charmante. Elle n'est pas de celles « qui ne connaissent aucune pudeur, qui ne peuvent assez vite ouvrir leur fenêtre, qui ne dorment que sur le coude, afin qu'aucun bruit ne leur échappe, de ces filles qui vous invitent à entrer avant qu'on ne le leur demande, qui, aux marchés et dans les bals, prient et mendient, et même se pendent formellement aux basques de votre habit, afin qu'on revienne à la maison avec elles... » (1).

Ainsi qu'elle le dit elle-même à son amoureux, une nuit qu'elle lui a permis l'accès de sa chambre, elle rougirait qu'on la prît pour une de ces dévergondées « qui paient du vin aux garçons ». La pauvre petite n'a guère été plus heureuse que son soupirant. Elle a perdu sa mère, parents et maîtres lui ont fait subir force mauvais traitements. Elle s'exténue à la tâche, et ne parvient à contenter son monde. Poursuivie par le maître, en butte à la jalousie de la maîtresse, elle n'aurait pu sans la prière supporter ses souffrances. Jérémias est aux anges; il ne se sent plus seul au monde. Il continue, toujours payé de belles paroles, à mener de front son travail — et il y a de l'ouvrage, on reconstruit la maison — et son amour, que tous deux cachent aussi bien que possible aux yeux curieux.

Un matin, le valet est allé au marché vendre une vache, il y rencontre Aenneli qui apporte du fil et du beurre. Ils vont ensemble à l'auberge, par extraordinaire; échauffé par le vin, Mias fait danser sa bien-

(1) *Le miroir des paysans*, p. 194.

aimée, quelqu'un lui donne un croc-en-jambe, et c'est le signal d'une mêlée générale. Le garçon revient couvert de sang. Maintenant que leurs amours sont connues, ils n'ont plus de tranquillité. On les épie, on leur fait des farces, on brise les fenêtres d'Aenneli; de toutes les façons on s'efforce de désunir les deux jeunes gens. On raconte au valet que le maître d'Aenneli, ainsi qu'un domestique, voient la fillette d'un trop bon œil, à Aenneli que les filles de la maison courtisent Mias. La servante tombe malade, elle avoue à son amoureux qu'elle se croit enceinte, et ils décident de se marier au plus tôt. Le valet insiste auprès de son fermier pour qu'enfin leurs comptes soient réglés; mais ce dernier tergiverse, cherche des faux-fuyants, déblatère contre Aenneli, essaie de détourner Mias de ce mariage. C'est en vain : les pauvres fiancés se résolvent à aller chez le pasteur pour la publication des bans. A la nuit tombante, furtivement, ils frappent à la porte du presbytère, la fille toute tremblante derrière son amoureux, cherchant à se dissimuler à la curiosité éveillée de la servante. Cette formalité accomplie, ils s'en retournent, se forgeant déjà mille félicités, songeant au jour proche où ils pourront librement s'aimer; quelque temps après, cruel désenchantement ! le pasteur, qu'ils n'ont pas vu lors de leur déclaration — il étudiait, et c'est à sa femme qu'ils ont eu affaire — fait appeler le valet, le sermonne furieusement, lui reproche de songer trop tôt au mariage. C'est ainsi de nos jours, lui crie-t-il, chaque servante est trop paresseuse pour servir, elle ne cherche qu'à mettre la main sur un homme, sans réfléchir à la misérable situation qu'elle se crée : des nichées d'enfants, la détresse, et au bout de tout cela, la mendicité et le vol ! Au reste, Mias est redevable à la commune, et il doit d'abord rembourser, avant d'être publié, les dépenses qu'il a occasionnées. A quelle somme peut bien se monter cette dette, se demande avec anxiété le malheureux : personne ne le lui a dit, son maître moins que quiconque; car alors Jérémias se serait efforcé d'obtenir ses gages afin de payer son dû. Il est si furieux qu'il dit au pasteur tout ce qu'il a sur le cœur : en vérité on n'attend pas que les gens aient un enfant illégitime ou se marient, pour leur rappeler qu'ils doivent quelque chose. Il va ensuite trouver son fermier, à qui il reproche de l'avoir laissé dans l'ignorance, et réclame les gages de cinq ans de services. Le fermier, madré paysan, aurait bien voulu garder le valet et ne lui rien donner cependant. « Un paysan endurci de ce genre se laisserait plutôt écorcher que de donner à un valet un salaire convenable; il préfère la plus mauvaise valetaille; car un paysan endurci de ce genre ne connaît que la différence entre dix et vingt couronnes, mais non la différence entre un homme et un homme, et quand bien même il aimerait le travail meilleur d'un meilleur valet, il ne peut gagner sur sa nature trop chienne de le payer... » (1).

(1) *Le miroir des paysans*, p. 217.

Néanmoins, il se décide — voyant qu'il faut en passer par là — à rendre ses comptes, mais à sa façon : les quatre premières années, Mias n'était encore qu'un gamin qui ne gagnait guère que ses vêtements et sa nourriture; son maître lui a, de temps à autre, malgré cela, donné pas mal d'argent, une fois même il lui a donné d'un coup trois thalers pour une montre, sans compter les pourboires qu'il lui a laissés. Quant à la dernière année, comme le paysan reconnaît que son valet s'est bien conduit, il veut bien lui donner 18 couronnes; comme Mias en a déjà touché 12 sur cette somme, c'est donc 6 couronnes qui lui reviennent et sont à sa disposition. Aux protestations de sa dupe le rusé répond par de bonnes paroles, rappelle son incendie, fait de belles promesses pour l'avenir, engage le valet à quitter cette femme qui l'a perdu et à rester dans sa maison.

Jérémias s'attendait à toucher au moins une cinquantaine de couronnes, et il apprend du secrétaire de la commune qu'il en redoit soixante ! Quelle désillusion cruelle ! Les amants infortunés mettent en commun leur petit pécule, et se reprennent à espérer. Le garçon finit par trouver une bonne place; il aura beaucoup de travail, mais aussi de bons gages (32 couronnes). Chaque dimanche, il revient voir Aenneli : celle-ci sentant son terme approcher, travaille à sa layette, qu'elle fabrique avec toutes sortes de vieilleries. L'accouchement est difficile. On envoie chercher le médecin, lequel, ayant affaire à de pauvres bougres, demande d'abord si on le paiera, et ne veut pas se déranger pour si peu. Comme Mias insiste, se fait fort de régler les honoraires de ce répugnant avare, il se décide enfin, sans toutefois se presser. Hélas ! ses soins sont vains. La délivrance est mortelle à Aenneli, qui retombe toute sanglante sur sa couche à côté de son enfant, arraché par morceaux. Rien ne peut rendre le désespoir de l'infortuné, de nouveau seul au monde, sans appui, sans consolation. Puis c'est le menuisier qui vient s'enquérir du paiement du cercueil, le maître d'école qui se félicite bruyamment de la mort du petit être : il y a déjà trop d'enfants illégitimes ! Le pasteur qui moralise et voit dans l'événement la juste punition du péché. Egaré par la douleur, Mias est enragé contre le médecin qui s'est conduit comme un boucher, contre le paysan, cause du retard apporté à leur mariage, contre la commune qui ne l'a pas averti de sa dette, contre le gouvernement qui tolère semblables choses; puis il finit par se reprocher amèrement d'être, en fin de compte, la cause première de la mort d'Aenneli. Il ne rêve que vengeance, songe à rompre les os au médecin, à brûler la maison et les récoltes du paysan. Il néglige son travail; son cœur ne trouve un peu de repos que sur la tombe de sa fiancée. Là, tous ses méchants projets s'évanouissent, chassés par la douce image de la malheureuse fille. Malgré tout, Mias reste sombre et solitaire; à tout moment il se querelle; il a un jour une affaire avec les filles de son ancien maître, devenu Statthalter, et leurs danseurs; il injurie les premières, profère des insultes contre leur

père, cogne sur les derniers, si bien qu'on le jette en prison. Il s'évade, et, séduit par les belles promesses d'un sergent recruteur, entre au service du roi de France.

Nous ne le suivrons pas dans cette nouvelle phase de son existence tourmentée. Ce qui nous intéressait, c'était la peinture de la vie d'un pauvre « *Güterbube* », la description saisissante des difficultés nombreuses qu'un orphelin, par le fait de l'incurie coupable des pouvoirs, a à surmonter, s'il veut gagner son pain, et rester droit et honnête; c'était le tableau curieux des divers milieux paysans où se passent l'enfance et la jeunesse de Mias; c'étaient les renseignements que nous fournissait l'autobiographie du valet sur les rapports des maîtres et des domestiques, si différents suivant les maisons . Nous avons pu voir que, si dans certaines fermes, animées d'un véritable esprit chrétien, l'existence des domestiques était douce et heureuse, dans beaucoup d'autres, le maître ne cherchait qu'à exploiter ses gens au mieux de ses propres intérêts, sans se soucier de les instruire, de les former, de développer leur vie morale et intellectuelle.

Dans quelques fermes, les domestiques sont les amis de leurs maîtres, dont ils partagent même les plaisirs. Au Knubelhof, par exemple, cet original de Michel est plein de bonté pour ses gens. Il ne les fait pas trop travailler, il est large, généreux, ne regarde pas à la nourriture ni à la boisson. Quand il s'en va en expédition, il emmène avec lui ses domestiques, son fidèle Sami en tête. Quand il est forcé, et cela arrive fréquemment, de faire le coup de poing dans les auberges ou les salles de danse, il est intelligemment secondé par eux. Qu'on lise à ce propos le savoureux récit de la bataille, que livre un jour Michel, entouré de ses lieutenants, aidé du chien Bäri, qui s'entend comme pas un à sauter à la gorge des gens ou à leur mordre les mollets (1).

Et les domestiques sont fiers de leur jeune maître. Ils se jetteraient au feu pour lui; il faut les entendre chanter à l'occasion ses louanges : « Homère, parlant d'Achille ou d'Ajax, s'exprimait sans doute d'une façon plus coulante que ces valets, quand ils vantaient les exploits de leur maître; mais ses héros, il ne les représentait pas plus grands que ces valets ne représentaient le leur » (2). Sami surtout est un type bien amusant. « Sami était l'inévitable compagnon que Michel emmenait toujours avec lui lorsqu'il faisait trois pas hors des limites du village. C'était une sorte d'interprète en toutes affaires, qu'il s'agît de divertissements ou de la vente d'une vache... ». Aussi, quand Michel cherche femme, il est naturellement de la partie. « ... Qu'il dût l'accompagner aussi dans sa recherche d'une femme, cela allait de soi » (3).

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 138 ss.
(2) Ibid., p. 156.
(3) Ibid., p. 186.

Dans un autre roman de Gotthelf, c'est encore un Sami que nous voyons, en compagnie de la servante Mädi, prendre une part importante au ménage. Leur influence à tous deux, il est vrai, n'est grande dans la maison, que parce que leurs maîtres n'ont peut-être pas toutes les qualités d'initiative et d'énergie nécessaires, pour imprimer une direction ferme à la vie domestique. Ce personnage de Mädi est, certes, un des plus comiques que Gotthelf ait dépeints. Mädi est la digne servante de cette Anne Bäbi Jowäger, si originale avec son entêtement un peu borné, son esprit de contradiction, son mélange de dureté et de bonhomie. Elle est fantasque, encombrante, tyrannique. Elle est raisonneuse, rageuse, mais avec cela dévouée au plus haut point, à sa façon toutefois qui n'est pas toujours la bonne. Sans cesse elle récrimine, sans cesse elle grogne; au fond, cette vieille fille n'est acariâtre que parce qu'elle a le mariage en tête. A une aubergiste avec laquelle elle fait causette, elle raconte de façon amusante les petites indispositions que lui cause le célibat. « Elle a aussi de temps en temps quelque chose, dit-elle; parfois elle a les jambes lourdes, à ne pouvoir les remuer, d'autres fois, la tête embrouillée au point qu'il lui semble qu'elle va perdre l'équilibre; mais ce dont elle souffre le plus, c'est d'un poids sur le cœur, à croire qu'elle a un cochon de 300 livres couché sur la poitrine. Alors, elle s'est souvent demandé si le mariage ne serait pas bon contre ce malaise, et si un mari ne lui remettrait pas le cœur. Elle a déjà bu pas mal de tisane de cerfeuil; mais elle se figure qu'un mari serait un meilleur remède. Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'elle ne possède rien du tout; des robes, elle en a plus que mainte paysanne, elle a treize bonnes chemises et elle ne sait combien de raccommodées, avec cela, de la toile pour en faire trois neuves dans l'armoire, où il y a encore pas mal d'écus, combien, elle ne pourrait pas le dire elle-même... » (1).

Mädi a rencontré un jour en route un entremetteur, lequel lui a parlé d'un veuf, solide gaillard qui lui conviendrait bien. Il possède un petit domaine, trois vaches et pas de dettes, de l'argent placé. Il est encore dans la force de l'âge, il n'a pas 70 ans et a encore toutes ses dents de devant. Le compère finit par emprunter 20 batz à la servante. Comme l'aubergiste, à qui Mädi a raconté ses petites histoires, est d'avis que le mariage serait peut-être bon aussi pour son jeune maître, triste et languissant, la naïve fille se demande au retour si elle ne ferait pas l'affaire de Jakobli. De ce jour, elle rôde empressée autour de lui, minaudant avec ses grâces fanées de célibataire rancie; ses idées amoureuses finissent par lui faire perdre la tête. On songe à marier Jakobli avec une grosse donzelle du Zyberlihocker, mais le garçon qui a une autre fille en vue, s'effraie à l'idée de ce mariage voulu par Anne Bäbi. Et ce sont

(1) *Anne Bäbi*, I. p. 92-93.

des discussions, de perpétuelles querelles entre la maîtresse toujours plus acariâtre et Mädi toujours plus fantasque avec ses projets matrimoniaux. Et les portes se claquent violemment, la vaisselle est bousculée avec rage. La servante profite de l'absence de la fermière, partie seule pour s'occuper du contrat, et s'efforce de circonvenir le jeune garçon désemparé. « Elle rôdait toujours autour de Jakobli, comme un chat rôde autour des jambes du trayeur dont il attend du lait mousseux... » (1). Elle essaie de lui faire comprendre qu'il n'a pas à chercher bien loin pour trouver la femme qui lui convient. Mais Jakobli est sourd, il a en tête la blonde Meieli et avoue à l'amoureuse fille que plutôt que d'épouser celle qu'on lui destine il préférerait mourir. Mädi lui raconte d'ailleurs de cette dernière pis que pendre. Qu'il n'aille pas se laisser enjôler par une de ces grosses « seilles à choucroute »; il lui faut une brave fille, solide à l'ouvrage; et qui n'est pas loin d'ici, insiste-t-elle. Jakobli s'obstine à ne pas comprendre. Dépitée, Mädi manque sa bouillie aux pommes, qu'elle laisse brûler, ainsi que les rouelles de pommes de terre où elle oublie de mettre le sel et la graisse.

Inutile de dire, comme les hommes sont mécontents de son repas, qu'elle menace pour la centième fois de rendre son tablier. Elle erre dans la demeure comme une guêpe furieuse. Anne Bäbi sur ces entrefaites est revenue avec le projet de contrat. Jakobli frissonne, lui faudra-t-il épouser la grosse paysanne du Zyberlihocker ? Il ressent un étranglement à la gorge « comme s'il avait dans le gosier une poire d'étranguillon entière » (2). La servante, qui a laissé échapper les cochons, pour éloigner sa maîtresse, accourt le consoler et lui offre sa main qu'il refuse. Elle est d'ailleurs habituée à se voir repoussée : elle a déjà donné son cœur à Sami, le valet, qui n'en a eu cure. Elle n'en a du reste pas bu une tasse de café de moins. Anne Bäbi s'entêtant à marier Jakobli à son idée, Mädi conseille à ce dernier de faire le malade. Et, avec tous les ennuis qu'il a, le garçon le devient réellement. On court trouver une sorcière : elle répond que Jakobli a une autre fille en tête; il ne guérira pas s'il ne la possède. Comme elle ajoute que cette fille est honnête, mais pauvre, la vieille célibataire se figure qu'il s'agit d'elle, et revient transportée de joie. Un jour, n'entendant plus parler de rien, la Louison du Zyberlihocker vient s'informer de la santé de son fiancé qui va se cacher à l'écurie, et nous assistons à une scène d'un haut comique. Mädi, toujours persuadée qu'elle est la femme réservée au fils de ses maîtres, le prend de très haut avec Louison, et savoure à l'avance la déception de celle-ci, quand elle saura la vérité. Jakobli, qu'on presse de faire publier les bans, lanterne et avoue qu'il a changé d'avis. Louison s'irrite : c'est que le garçon en a une autre en tête, Dieu sait qui ? une coureuse, une fille de

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 173.
(2) Ibid. p. 191.

rien; elle voudrait bien la voir, cette souillon ! Mädi, s'appliquant à elle-même toutes ces flatteuses épithètes, répond sur le même ton. Torchon de cuisine, guèpe, sorcière, gros soufflet gonflé, tête à mailloche, sac de graisse, poteau de jardin en jupons, auge à porcs à demi-rongée, telles sont les aménités échangées. Finalement, les deux femmes se prennent aux cheveux (1). Mais bientôt la pauvre servante est cruellement détrompée. Ce n'est pas elle qui est aimée. « Mais c'est qu'aussi on ne peut en réalité s'imaginer rien de plus terrible que ce qui arrivait à Mädi; le réveil d'un marin, qui a rêvé que son navire entrait par le plus gai soleil dans un port sûr, et qui, en ouvrant les yeux, voit ce navire se briser sous la plus furieuse tempête contre un affreux écueil, n'est certainepas moitié aussi horrible que celui de Mädi s'éveillant de sa douce erreur. Avoir largement dépassé la quarantaine, et trouver encore un épouseur, et un jeune, elle, une servante, lui, un fils de paysan, et un riche. Qu'on se représente tout ce que renferment ces mots; y en a-t-il une, parmi mille servantes quadragénaires, qui ait l'espoir d'épouser un fils de paysan, fils unique, riche et jeune ? Et Mädi n'avait pas seulement l'espoir, ce mari elle l'avait déjà sous la main, il était dans le sac, elle avait depuis longtemps pensé que ce serait le plus sage parti pour ce pauvre diable; mais elle avait renoncé à lui, et tout à coup, à l'improviste, il lui revenait; car, s'il en avait une en tête, qui d'autre qu'elle cela pouvait être ? Car il n'en connaissait pas d'autre, avec aucune fille il n'avait de fréquentation, à aucune il n'avait seulement adressé la parole. Et nulle personne n'avait dit le contraire; il semblait à Mädi que tout confirmât ses conjectures : la conduite d'Anne Bäbi, les propos de Jakobli; et c'est la raison pour laquelle elle avait si bravement tenu tête, comme une poule mère devant ses poussins, pour laquelle elle avait tranché le nœud de l'affaire, mis Lisi en fuite; et maintenant, c'était d'une autre qu'il parlait, et d'elle il n'était plus question ! qu'on se représente donc bien la grande douleur de la pauvre Mädi, et qu'on n'aille pas croire, par hasard, qu'une semblable Mädi, un torchon de cuisine de quarante ans, ne soit pas tout aussi sensible aux douleurs et aux joies de l'amour que la fille du pasteur de Taubenheim (2) ou une actuelle princesse de clair de lune, ou quelqu'autre Mam'selle de la ville... » (3).

Ces quelques traits que nous avons rapportés suffisent sans doute à donner une idée de cette peu banale servante qu'est Mädi. Il est vrai que de tels domestiques sont plutôt rares dans les maisons paysannes. Aussi bien, l'intérieur de ces Jowäger est-il une pétaudière. On n'y sent pas la forte poigne du maître; le paysan Hansli manque totalement de caractère. En face de sa femme tyrannique, volontaire et capricieuse, il a pris le parti

(1) Voir *Anne Bäbi*, I, p. 329 ss.
(2) Allusion à la ballade de Bürger.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 337.

de se résigner. « He nu so deh ! » telle est sa formule familière, où se reflète sa passive résistance, la force d'inertie qu'il oppose à sa ménagère. Heureusement que l'astuce agissante de Sami, le maître valet, vient souvent en aide à sa flegmatique nature, sans quoi la maison s'en irait à la dérive. Mais encore une fois c'est l'exception. D'ordinaire, dans une ferme véritable, et après tout, la maison des Jowäger n'en est pas une, dans une de ces aristocratiques « *Höfe* » de l'Emmenthal, les choses se passent différemment; les maîtres ne s'y abaissent guère à prendre leurs domestiques pour confidents, à les associer aussi étroitement à leur vie intime; rare est la familiarité; et si, la plupart du temps, le paysan et sa femme sont bons pour leurs subordonnés, les traitent sans affectation de morgue, ils n'oublient tout de même pas les distances qui séparent les différentes classes de la hiérarchie rustique.

A propos d'Uli le valet, Manuel la signale, cette hiérarchie établie dans la société paysanne de cette époque, aux castes si nettement tranchées.

« Uli nous montre... la vie du campagnard, mais particulièrement les rapports entre le campagnard qui commande et celui qui sert, entre le propriétaire foncier et le travailleur, entre maître et valet, et il nous introduit dans ce monde, agité de passions multiples, qui, à l'intérieur de cette sphère d'activité que nous désignons du nom général de vie villageoise, constitue un tout complexe, graduel, organiquement coordonné. En ce sens, ce fut pour Bitzius et ses conceptions une chance extrême qu'il vécût dans une contrée, comme l'Emmenthal et la Haute-Argovie, où l'élément rural aristocratique, où la grande propriété foncière était la chose dominante, la forme typique dans laquelle s'emboîtaient, en quelque sorte hiérarchiquement, les autres parties de la société, les non-possédants ou ceux qui ne possédaient que dans une moindre mesure. Cette grande propriété foncière, ces grandes fermes indivises avec leurs privilèges et leur économie perfectionnée, étaient l'image d'un monde en petit, dans lequel il y a des classes, des degrés, une hiérarchie, comme il y a dans la grande société des éléments patriarcaux, bourgeois, prolétariens, qui tantôt se soutiennent amicalement, tantôt se regardent avec hostilité. La matière des romans de Bitzius, puisée dans des contrées où la propriété est plus nivelée, le sol fortement morcelé, aurait été bien moins riche, n'aurait pas eu cette variété. La grande maison paysanne, par contre, est comme un état en petit; elle a ses dimensions, c'est un organisme composé de multiples éléments » (1).

Et Manuel ajoute qu'Uli a pour sujet ce petit royaume, ce royaume de la grande ferme paysanne, et que Gotthelf aurait pu intituler son livre: « la Ferme bernoise ». L'auteur s'y est proposé de peindre les rapports entre maîtres et domestiques, entre propriétaire foncier et salariés, sous

(1) Manuel, p. 82 s.

leur vrai jour, sans rien dissimuler des mauvais côtés de ces rapports. C'est dire tout l'intérêt qu'il offre pour nous au point de vue sociologique.

Le Bodenbauer Johannès et sa femme sont des paysans de l'ancienne roche. Uli, leur valet, est rentré ivre après deux heures du matin, et la fermière est d'avis que son mari lui lave un peu la tête. « Et puis tout de même nous devons, dit-elle, nous en faire un cas de conscience : les maîtres sont les maîtres, et l'on peut dire ce qu'on veut, à la mode nouvelle, que ce que les domestiques font en dehors de leur travail ne regarde personne; les maîtres sont pourtant maîtres dans leur maison, et de ce qu'ils tolèrent dans leur maison, de ce qu'ils permettent à leurs gens, ils sont responsables devant Dieu et devant les hommes... » (1).

Mais dans une ferme comme celle du Bodenbauer, ces remontrances se font de façon discrète. On y met les formes. « Il règne en effet dans beaucoup de maisons rustiques, et en particulier dans celles qui appartiennent à la vraie noblesse paysanne, c'est-à-dire dans ces maisons où la propriété s'est depuis longtemps transmise par héritage dans la famille, où, par suite, se sont établies des mœurs familiales, où s'est constitué un honneur de famille, cette très belle coutume de ne provoquer absolument aucune querelle, aucune scène violente qui pourrait attirer en quelque façon sur soi l'attention des voisins. Dans un calme orgueilleux la maison s'élève au milieu des arbres verts; avec une contenance tranquille et grave les habitants se meuvent dans la maison et autour d'elle, et par-dessus les arbres résonne tout au plus le hennissement des chevaux, mais non la voix des gens. Les reproches y sont brefs et peu bruyants. Mari et femme ne se comportent jamais à l'égard l'un de l'autre, de façon à ce que d'autres les entendent; sur les fautes des domestiques ils gardent souvent le silence, ou font une observation en quelque sorte en passant; ils se contentent de laisser échapper un mot, une indication, si bien que c'est à peine si les autres s'en aperçoivent. Quand il s'est passé quelque chose de particulier, ou bien que la mesure est comble, ils appellent le coupable dans le « *Stübli* », et aussi secrètement que possible, ou encore ils vont le trouver, quand il est occupé à quelque travail solitaire, et le chapitrent entre quatre yeux, comme on a coutume de dire, et d'habitude le maître s'est bien préparé à cette tâche. Il chapitre avec un calme parfait, très paternellement; il ne cache rien au pécheur, pas même les détails les plus pénibles, mais lui rend aussi justice, lui représente les conséquences de sa conduite par rapport à son sort futur. Et quand le maître a fini, il est content, et l'affaire est si bien réglée que celui qui a été chapitré, pas plus que les autres, ne remarque dans la façon d'être du maître pas la moindre trace ni d'aigreur, ni de brusquerie, ni de quoi

(1) *Uli le valet*, p. 6.

que ce soit. Ces semonces ont, la plupart du temps, un bon effet, en raison du ton paternel qui y domine, du calme avec lequel on les adresse, des ménagements dont on use devant les autres. On peut à peine se faire une idée de l'empire que l'on a sur soi-même, de la modération tranquille qu'on remarque dans de semblables maisons » (1).

C'est dans le « *Stübli* » que Johannès emmène Uli pour le réprimander. Il lui reproche avec douceur sa conduite; cela ne peut plus durer ainsi; le maître ne peut confier ses vaches et ses chevaux à un homme qui a la tête échauffée par le vin ou l'eau-de-vie, pas plus que le laisser entrer dans l'écurie avec sa lanterne ou sa pipe. Puis, quand toute la nuit on a couru, il est impossible que le lendemain on fasse de bon ouvrage. On dort sous les vaches, pendant qu'on les trait, on ne voit, on n'entend rien, on ne sent rien. On est comme un corps sans âme. On n'a en tête que les jupons.

Furieux de ces remontrances, Uli s'emporte en paroles violentes contre les maîtres : « Mais il en est ainsi aujourd'hui, on n'en fait jamais assez, au goût des maîtres, quoi que l'on fasse; l'un est pire que l'autre. Plus ça va, moins ils voudraient donner de salaire, et la nourriture devient tous les jours plus mauvaise. A la fin, il faudra ramasser des courtilières, des hannetons et des sauterelles, si l'on veut avoir de la viande et un peu de graisse dans les légumes » (2). Voilà ce qu'il crie à Johannès. Le Bodenbauer pourtant ne se fâche pas. Toujours calme, il insiste sur les mauvaises habitudes de son valet, les équipées nocturnes, le tabac, les femmes, des traîneuses comme Anne Lisi, qui le perdront. Il ne craint pas de mettre les points sur les i. Cette Lisi « c'est la pire des donzelles à dix lieues à la ronde, on entre chez elle comme dans un colombier, elle a des relations avec tous les gueux... » (3). Il essaie d'ouvrir les yeux au domestique; quand il y aura un enfant à endosser, c'est Uli qui paiera pour les autres et se mettra dans la misère. « Car, pour quelqu'un qui n'a rien, qui est toujours à court, qui est forcé ou de mendier ou de faire des dettes, ou de mourir de faim, la disette dure en vérité, quel que soit du reste le bon marché de tout, d'année en année, éternellement » (4). Qu'Uli réfléchisse; mais s'il ne veut pas changer, il peut partir. Le maître lui accorde huit jours pour prendre une décision.

Voilà le ton du paysan avec ses domestiques, paternel mais ferme. Le Bodenbauer est sincèrement peiné, quand il voit un de ses serviteurs s'enfoncer dans le mal. « Et de même qu'il était plein de compassion, lorsqu'un valet ou une servante était malade physiquement, cela lui faisait aussi de la peine, quand il voyait leurs âmes en danger; et comme il fai-

(1) *Uli le valet*, p. 6.
(2) Ibid. p. 9.
(3) Ibid. p. 10.
(4) Ibid. p. 10.

sait venir le médecin pour des serviteurs malades, il cherchait également à soigner leurs âmes malades » (1).

L'état moral d'Uli inquiète Johannès. Une nuit que le maître et le valet sont seuls dans l'étable, occupés à veiller une vache qui va vêler, la conversation est renouée sur le même sujet. De nouveau, le Bodenbauer engage Uli à cesser la vie qu'il mène, à renoncer à ses débauches nocturnes, à sa gueuse de Lisi, à prendre enfin de bonnes résolutions. « Oui, tu en parles à ton aise, réplique Uli; tu as la plus belle ferme à la ronde, tes écuries sont pleines de beau bétail, ton grenier est bondé, tu as une brave femme, une des meilleures qui soient, de beaux enfants; tu peux bien te réjouir, tu as des choses auxquelles tu peux prendre plaisir. Si je les avais, il ne me viendrait pas à l'idée de me débaucher, je ne songerais pas à Anne Lisi. Mais qu'ai-je? Je suis un pauvre petit diable, je n'ai personne au monde qui soit animé à mon égard de bonnes intentions; mon père est mort, ma mère aussi, quant à mes sœurs, chacune pense à elle. Avoir du mal, telle est ma part en ce monde : si je tombe malade, personne ne veut me garder, et si je meurs, on me fourre dans la terre comme un chien, et aucun homme ne me pleure. Oh, que n'assomme-t-on les gens comme nous, quand ils viennent au monde ! » Et, disant ces mots, le grand et robuste Uli se mit à pleurer à chaudes larmes... » (2). Mais le maître remet les choses au point « ... Non pas, non pas, Uli, dit-il, tu n'es pas du tout dans une si mauvaise position, pourvu que tu veuilles m'en croire. Laisse là ta vie déréglée, et tu peux encore devenir un homme. Il existe pas mal de gens qui n'ont pas eu plus que toi, et qui, maintenant, possèdent une ferme et des étables pleines de bêtes ». — « Oui, dit Uli, semblable chose n'arrive plus, et puis pour cela, il faut avoir plus de veine que je n'en ai » — « Ce sont de sots propos, dit le maître; comment quelqu'un peut-il parler de veine, quand il rejette et gaspille tout ce qui lui vient dans les mains ? Je n'ai pas encore vu de pièce de monnaie qui ne voulût pas sortir de la main, quand on la donnait. Mais c'est justement là ton défaut, tu ne crois pas que tu pourrais devenir encore un homme. Tu as dans l'idée que tu es pauvre et que tu resteras pauvre, et que cela ne dépend pas de toi, aussi restes-tu pauvre. Si tu avais une autre foi, les choses iraient aussi différemment. Car tout dépend toujours de la foi ». — Mais pour l'amour de Dieu, maître, dit Uli, comment donc pourrais-je devenir riche ? Combien mince est mon salaire ! De combien de vêtements j'ai besoin ! Avec cela, j'ai encore des dettes ! A quoi sert alors d'économiser ? Et puis, devrai-je me priver de toutes les petites joies ? » — « Mais, pour l'amour de Dieu, où en arriveras-tu, si maintenant déjà tu as des dettes, alors que tu es bien portant et que tu n'as à te soucier de personne ? Tu feras forcément

(1) *Uli le valet*, p. 16.
(2) Ibid. p. 30.

en gueux, et alors personne ne voudra plus de toi; tu gagneras toujours moins, et pourtant tu auras toujours besoin de plus. Non, Uli, réfléchis donc un peu : cela ne peut plus aller ainsi. Maintenant il est encore temps, et je te le dis franchement, ce serait dommage pour toi » (1).

Mais Uli n'a décidément pas la foi « ... Je n'arriverai à rien; un pauvre garçon comme moi reste un pauvre garçon... » Infatigable, le maître revient à la charge et, dans un véritable sermon, emprunte à ses souvenirs de catéchisme et d'instruction religieuse toutes sortes d'arguments. Il vante le bon emploi que tout homme doit faire de ces deux grands capitaux que nous avons reçus de Dieu : les forces et le temps. Le pasteur l'a bien dit : quiconque entre en condition doit considérer le service, non comme un temps d'esclavage, mais comme une période d'apprentissage, le maître, non comme un ennemi, mais comme un bienfait du ciel. Le temps où il sert, il doit le regarder comme une occasion à lui fournie de s'habituer au travail, à l'activité; une occasion de se créer parmi les hommes une bonne renommée durable, etc., etc. La subite arrivée d'un beau veau noir, avec une étoile blanche au front, met fin à son éloquence. Une seule chose reste acquise, c'est qu'Uli demeurera à la ferme. Du reste, le valet semble avoir pris de meilleures résolutions; il se remet avec courage au travail et ne mérite que des éloges. Les paroles de Johannès ont produit tout de même leur impression; plus Uli réfléchit, plus il se dit qu'au fond le paysan pourrait bien avoir dit vrai. Il songe avec plaisir qu'il ne tient peut-être qu'à lui de ne pas rester un pauvre domestique méprisé et de devenir un homme estimé dans sa commune. Une seule chose le laisse perplexe : comment lui, Uli, arriverait-il à posséder de l'argent, un certain avoir ? Cela lui paraît franchement impossible. « Il avait 30 couronnes, donc 75 livres d'argent comptant (2), deux chemises et une paire de souliers, comme gages. Or, il lui restait presque encore quatre couronnes de dettes, il avait déjà touché pas mal sur son salaire annuel. Jusqu'ici, il n'avait pu s'en tirer avec le revenu de son travail; maintenant il devait payer ses dettes, mettre de l'argent de côté, cela lui semblait impossible... Sur les 30 couronnes, il lui en fallait pourtant dix au moins pour les vêtements, et avec cela encore il ne pouvait être fastueux; pour les bas, les souliers, les chemises, — il n'en avait que trois bonnes et quatre raccommodées — pour le lavage, etc., c'était encore au moins une dépense de huit couronnes; toutes les semaines, un petit paquet de tabac (et la plupart du temps il en usait plus), de nouveau deux couronnes : restaient encore dix couronnes. Il y avait maintenant

(1) *Uli le valet*, p. 31.

(2) Une couronne vaut 25 (anciens) Batz (= nouvelle monnaie 3 fr. 75 = 3 Mark : 1 Batz = 4 Kreuzer = 15 Rappen d'aujourd'hui ou centimes). 1 L. 10 Batz (1 fr. 50 = 1 Mark 20 Pfennig) ; 30 couronnes font donc exactement = 75 L. *Beitr.* p. 433.

cinquante nuits de samedi, cinquante après-midi de dimanche, et parmi ceux-ci encore six dimanches extra, dimanches de danse, et des marchés, nul ne savait combien; c'était une revue, peut-être bien même une période, sans même compter les occasions qui s'offraient accidentellement de faire la noce, comme les soirées de mariage, les beuveries lors de l'ouverture et de la fermeture d'auberges, les tirs, les parties de quilles, les mascarades qui faisaient de nouveaux progrès, les réunions nocturnes, la plus dangereuse de toutes les mauvaises coutumes, les réjouissances lors de la fabrication du charbon, etc. (1)... S'il comptait maintenant pour l'ordinaire, toutes les semaines, seulement 2 batz pour l'eau-de-vie ou le vin, cela faisait encore quatre couronnes. Sautait-il trois dimanches de danse, il avait besoin cependant, s'il lui fallait payer le violoneux, régaler une fille, s'il voulait, comme c'est l'usage, rentrer saoûl, d'au moins une couronne et parfois d'une pièce de trente-cinq (2 florins 20 kreutzers) pour chacun des trois autres dimanches. Alors il n'avait plus pour les marchés, les revues et toutes les autres petites débauches, que trois couronnes. Avec cela, pensait-il, il n'est vraiment pas humainement possible de s'en tirer. Deux marchés déjà et la revue coûtaient plus que cela; pour le reste, il n'avait donc absolument rien. Il recomptait toujours, essayait de retrancher sur les habits, les autres dépenses; mais la chose n'allait pas. Il lui fallait pourtant s'habiller, se faire laver; il ne pouvait non plus courir pieds-nus. C'est ainsi qu'il pouvait compter comme il voulait, il aboutissait toujours à cette triste vérité, qu'au lieu d'avoir de l'avance il était en déficit... » (2).

Pendant qu'Uli est occupé, il ne cesse de ruminer tout cela dans sa tête, et il se persuade de plus en plus que le maître s'est trompé. En attendant, il a rompu avec Anne-Lisi, et son cœur est tout joyeux d'avoir brisé des chaînes qui lui pesaient. Un jour qu'il a aidé Johannès à conduire des pierres, ils entrent à l'auberge; le fermier n'est pas regardant avec ses serviteurs, quand l'occasion se présente, il n'a pas l'habitude, parce qu'un valet l'accompagne, de commander de plus mauvais vin, ni de faire servir un demi-batz de pain pour deux personnes. La langue d'Uli commence à se délier, et le voilà qui fait part à son maître du résultat de ses longues méditations. « J'ai, dit-il, durant mainte journée, fait des calculs, à m'en faire presque sauter la tête; mais j'ai toujours obtenu le même résultat : de rien il ne sort rien, et rien retranché de rien ne laisse pas de reste » (3). Mais le Bodenbauer lui fait voir qu'on peut calculer bien différemment, et à sa manière il établit le budget du

(1) Voir à propos des « *Tanzsonntage* », des « *Niedersingeten* », des « *Anund Aussaufeten* », des « *Tschämeln* », des « *Springeten* », des « *Abendsitze* » : *Beiträge*, p. 433.
(2) *Uli le valet*, p. 37 ss.
(3) Ibid. p. 43.

valet : « A la somme que tu as fixée pour ton habillement, je ne veux pas changer grand'chose. Il est possible que, dans les premiers temps, tu aies besoin de plus d'argent encore, si tu veux te mettre convenablement en état, et notamment avoir des chemises, afin d'épargner les frais de blanchissage, et en général être vêtu les dimanches et jours ouvrables comme il sied à un brave garçon. Pour le tabac, par contre, tu as mis deux couronnes; c'est trop. Un valet qui est forcé d'aller dans l'écurie et dans la grange, ne doit pas fumer de toute la journée, jamais avant la cessation du travail. Chez moi, tu n'as pas besoin de fumer pour chasser la faim, et si tu pouvais t'en déshabituer complètement, cela te servirait beaucoup dans ton métier de valet. Quelqu'un qui ne fume pas touche partout des gages plus forts. Les dix autres couronnes, que tu comptes pour des divertissements de toutes sortes, je te les biffe entièrement, du premier kreutzer au dernier. Oui, ouvre donc le bec, et regarde-moi comme les cigognes regardent un toit neuf. Veux-tu guérir et devenir quelque chose ? En ce cas, il te faut te proposer une bonne fois quelque chose de bien, te proposer de ne pas gaspiller un seul kreutzer de tes gages, en aucune façon. Si tu as l'intention de courir seulement un peu moins qu'auparavant, de dépenser un peu moins que d'habitude, c'est comme si tu crachais en l'air. Une fois à l'auberge, tu n'es plus maître de toi, la vieille camaraderie, la vieille habitude t'entraîne, et tu dépenses de nouveau tes gages de deux ou trois semaines... Reste à la maison, et ainsi tu économiseras non seulement dix couronnes, mais bien autre chose avec cela. Tous les petits valets se lamentent sur la quantité de souliers et de vêtements dont ils ont besoin, et sur l'obligation où ils se trouvent d'être exposés aux intempéries; mais sais-tu comment ils abîment la plupart de leurs habits ? Avec leurs vagabondages la nuit, par tous les temps, à travers tous les obstacles, et avec tout ce qui se passe à cette occasion. Quand on a les habits vingt-quatre heures sur le corps, on les use évidemment plus que si on ne les portait que quatorze heures. On ne court pas en sabots après les jupons, et quand fait-on sauter le plus de clous de souliers, le jour, ou la nuit, alors qu'on ne voit ni pierre, ni trou, ni fossé ? Et dis-moi : quel air ont les habits du dimanche, quand on a traîné, saoûl, de tous les côtés, qu'on s'est réciproquement tiraillé, qu'on s'est roulé dans la boue ? Que de vêtements du dimanche s'en sont ainsi allés en morceaux, que de pantalons devenus inutilisables, que de chapeaux perdus ! Il est certain que plus d'un petit valet dépenserait moins pour ses vêtements, s'il restait au logis; des filles, je n'en veux seulement pas parler... Enfin, Uli, tu n'as pas seulement trente couronnes, mais encore maint Batz de pourboire, quand on vend une vache, un cheval, etc. Emploie-les, s'il te faut faire quelque course, et que tu ne puisses éviter d'entrer à l'auberge. Avec cet argent tu peux, je ne m'y oppose pas, boire une chope à une revue, tu peux amasser une petite

somme, si tu dois accomplir une période; cela suffit parfaitement pour ces besoins. Tu as déjà touché pas mal d'argent sur ton salaire, mais si tu veux m'en croire et m'obéir, cette année même tu sortiras de tes dettes; l'année suivante, tu pourras commencer à mettre de côté. Et si tu m'en crois, il n'est pas dit alors que je ne te donnerai que trente couronnes de gages. Quand un domestique est bien à son affaire, qu'il n'a pas l'esprit porté seulement vers les folies; quand je peux lui confier quelque chose, et que cela marche aussi bien, que je sois là ou non, et qu'il ne me faut pas toutes les fois rentrer à la maison avec le souci qu'une bêtise n'ait été faite, alors, Uli, je ne regarde pas à quelques couronnes. Songes-y, Uli : meilleure est l'habitude, meilleur est le renom, d'autant meilleurs sont aussi les gages... » (1).

Comme on le voit, ce sont les conseils de la sagesse et de l'expérience qui sortent de la bouche de Johannès. Uli, en les entendant, ouvre de grands yeux, dresse comiquement l'oreille; il ne se croit pas de taille à les mettre à exécution. Il va essayer pourtant. Mais bientôt, en présence du notable changement qui se marque dans la conduite du valet, la jalousie des autres domestiques commence à s'éveiller. Ceux-ci redoutent que le maître, en voyant le travail accompli par un bon valet, n'établisse des comparaisons, qui ne seraient pas à leur avantage, et ne les oblige à faire plus; or, ils ne veulent pas se tuer à la besogne, ni changer quoi que ce soit à leurs habitudes.

« Aussi, très fréquemment, la domesticité n'est-elle qu'une bande conjurée contre les maîtres. Le complot a pour but : d'obtenir de haute lutte autant de gages, autant de liberté, une existence aussi bonne que possible, et, quand cela ne marche pas comme on veut, d'exciter autant qu'on peut la colère des maîtres. Il faut beaucoup d'énergie et une grande sagacité pour détruire des complots de ce genre, et beaucoup d'amour et de sincère bienveillance pour ne pas les laisser naître. Il y a cependant des domestiques dont on ne peut d'aucune façon briser ou apaiser l'hostilité, et qui, par suite, se comportent hostilement à l'égard de tout maître, et troublent la paix partout où ils peuvent aller » (2).

Les autres domestiques de la ferme commencent donc à lancer des pointes à Uli, à l'accuser de faire le rapporteur auprès des maîtres. Le jeune garçon souffre de cette malveillance qui l'enveloppe, mais n'en persévère pas moins dans ses efforts pour gagner la faveur du fermier. Puis ce sont les voisins qui essaient de lui échauffer la tête contre le Bodenbauer. Et à ce propos, Gotthelf nous fait le portrait d'un maître bien différent de Johannès dans sa manière d'agir à l'égard de son personnel. « ... Il s'entendait magistralement à enjôler les domestiques étrangers, et.

---

(1) *Uli le valet*, p. 43 ss.
(2) Ibid. p. 49.

quand il les tenait, à les exploiter d'incroyable façon. Il blâmait rarement ses valets; il les vantait à outrance, et les poussait ainsi à des efforts excessifs, et il se faisait une bosse de rire quand ils s'essoufflaient bien et se crevaient. Il ne voyait pas d'un mauvais œil leurs débauches, et même à la maison, ils avaient la liberté de se livrer à tous les dérèglements : servantes et valets pouvaient avoir commerce entre eux comme des époux; c'est ce qui faisait que beaucoup, en dépit des gages médiocres, restaient chez lui. Il leur avançait volontiers de l'argent, car lorsqu'ils étaient ses débiteurs, ils étaient aussi plus ou moins ses esclaves; les dettes, c'était la corde par laquelle il les tenait solidement... » (1).

Ce paysan a remarqué Uli, il serait heureux de l'avoir, ce serait « un joli appeau pour les servantes, qui volontiers s'engagent dans une maison où l'on a la liberté, et où se trouve par-dessus le marché un joli valet ». Ajoutez à cela qu'Uli possède d'autres qualités, précieuses pour ce singulier maître; celui-ci le jugeait « un bon âne de somme qui s'entendait au travail, mais libertin et un peu simple d'esprit; il semblait justement être l'homme dont on peut user et abuser » (2).

Le voisin excite Uli, le raille d'abord de rester à la maison le dimanche : veut-il devenir bigot ? Puis il change de ton, et le vante outre mesure : depuis bien longtemps il n'a pas vu un valet qui fût digne de lui dénouer les cordons de soulier. Quel dommage qu'un homme pareil soit tombé sur un maître qui ne l'estime pas à sa juste valeur, l'accable d'ouvrage et paresse pendant ce temps ! Il est vrai que le Bodenbauer, poursuivant la régénération de son domestique, l'a laissé ensemencer un champ, lui a mis la charrue en mains; mais c'est dans le but de lui apprendre son métier, que tant d'autres ignorent toute leur vie. Et le voisin conclut en se demandant ce que Johannès ferait et comment les choses iraient à la ferme, si ce phénix des valets allait s'engager ailleurs.

Car c'est un moyen qui infailliblement réussit auprès des domestiques, désireux de montrer qu'ils sont indispensables, d'amener les maîtres à venir les supplier humblement de rester, de les forcer à convenir que sans eux il serait impossible de s'en tirer. « Mille petits valets et petites servantes à un demi-batz rêvent des années entières qu'ils sont indispensables, et lorsqu'arrive Noël et qu'ils portent leur paquet plus loin, personne n'a l'idée de courir après eux et de leur dire : « Benz, Lisi, reste donc là, pour l'amour de Dieu »; ils ont beau regarder derrière eux, personne ne vient. Alors, peut-être bien déjà la semaine suivante, la curiosité de voir comment on s'y prend sans eux les pousse à entrer dans une maison voisine, où ils peuvent voir quelque chose, entendre quelque chose touchant les nouveaux domestiques et l'état des affaires. Et voici que cela marche, et que les nouveaux domestiques sont à peu près comme

(1) *Uli le valet*, p. 51.
(2) Ibid. p. 51.

les anciens, et, quoiqu'ils se consolent en espérant que cela ne durera pas quinze jours, cela va pourtant comme l'année précédente d'une Noël à l'autre. Et à chaque Noël, ils émigrent plus loin, et personne ne songe à les rappeler, et partout cela marche sans eux... » (1).

Cette fois encore, la ruse réussit, et le malin paysan constate avec une satisfaction méchante l'effet produit par ses propos. Le Bodenbauer s'aperçoit tristement qu'il y a encore quelque chose de changé chez Uli. Quelque temps après est projetée entre deux villages une partie de « *Hurnuss* » (2). Uli est choisi comme champion. Le maître lui représente les ennuis, les frais que ce divertissement peut lui occasionner, et déjà le valet est sur le point de reprendre sa parole, mais, poussé de nouveau par le voisin envieux, il se laisse embrigader. Les gens du village d'Uli sont vaincus dans ce rustique tournoi. Des batailles s'ensuivent entre les jeunes rivaux. Finalement, Uli est forcé de payer sa part du festin offert aux triomphateurs, et revient avec ses vêtements en lambeaux. Comme le garçon ne sait pas lire, on veut abuser de sa naïveté pour le contraindre à signer un écrit où il se reconnaît seul coupable de la bagarre. Les sages conseils du Bodenbauer le tirent encore d'embarras. C'est décidément un bon maître : il songe à occuper honnêtement l'esprit de ses domestiques, qui, dans les longues veillées ou les dimanches d'hiver, ne savent à quel saint se vouer. Ces jours-là, Uli a de la peine à rester au logis. « Le plus dur pour lui, c'étaient les soirs d'hiver où il n'y avait rien à faire, ainsi que les dimanches d'hiver; alors il lui semblait que quelqu'un le tirait par tous les cheveux vers un de ces lieux de réunion fréquentés par la jeunesse, où au début on s'occupe apparemment à des choses innocentes, où l'on joue des noix, puis de l'eau-de-vie, puis de l'argent, d'où l'on s'échappe enfin pour assouvir plus amplement ses désirs. Une très grande quantité de maisons offrent une particularité à laquelle on est assurément redevable de beaucoup de mauvais domestiques. Dans nombre de maisons, les domestiques mâles, en effet, n'ont pas de chambre claire et chaude où ils puissent se tenir. Ils couchent dans les chambres du haut; ces chambres, sombres dans la plupart des endroits, sont froides partout; rares sont celles qui renferment des chaises, à plus forte raison des tables : ce sont simplement des gîtes, où souvent en hiver le givre se dépose sur la couverture, et où quiconque a le rhume de cerveau doit fréquemment attraper sous le nez des glaçons, quasiment gros comme ceux qui pendent par centaines aux toits de chaume. Là, en hiver, ils ne peu-

(1) *Uli le valet*, p. 53 s.

(2) Le *Hurnuss* [sans doute de *Horniss* (frelon), m. h. d. *hornuz*. Cf. également m. h. d. *hurren*, se mouvoir rapidement, suisse : jouer à la balle] est une sorte de jeu que l'on joue avec une « petite boule en bois », *Stalder Id.* 2, 56, 65; *Schw. Id.* 2, 1629. — *Beiträge*, p. 433.

Lire dans *Gotthelf. Uli le valet.* Chapitre VI, la peinture qu'il fait de ce jeu bernois.

vent se tenir autre part qu'au lit, et l'on n'a pourtant pas toujours envie de dormir; de toute autre occupation il n'est pas question, pas même de coudre un bouton ou de raccommoder un bas en cas de besoin. Dans la pièce où l'on mange, on ne les tolère pas la plupart du temps. D'ordinaire, c'est la chambre d'habitation de tout le ménage. Mais les domestiques ne doivent pas y être. Tant qu'on ne les appelle pas pour manger, ils ne doivent pas y pénétrer; et quand le repas est fini, ils doivent de nouveau sortir; sans quoi, la ménagère fait les gros yeux, et quand cela ne sert à rien, le maître reçoit la mission de dire au valet que son tabac pue trop, ou bien, pour couper court à tout, que dès qu'il a mangé, il n'a plus rien à faire dans la pièce; qu'il peut monter dans son « *Gaden* », que c'est là sa place. Les servantes sont un peu mieux loties; il leur est permis de rester dans la chambre, même les soirs où il n'y a rien à préparer; elles doivent filer. Mais les après-midi du dimanche, en beaucoup d'endroits, ce n'est pas non plus d'un mauvais œil qu'on les voit s'en aller, et plus d'une paysanne déjà a demandé à la servante, si elle ne voulait donc jamais s'éloigner de la maison; s'acagnarder au logis, ça ne donnait vraiment rien de bon; on ne faisait rien d'une fille qui ne sortait pas de la maison. Elle, quand elle était jeune, on n'aurait pas pu le dimanche la retenir chez elle, même avec une corde neuve, il lui fallait s'en aller folâtrer quelque part.

Il y a bien par-ci par-là des chambres de domestiques; mais alors les servantes le plus souvent s'en emparent, et n'ont pas honte d'en chasser les valets sous un prétexte quelconque : tantôt elles veulent couper leurs œils-de-perdrix, tantôt se changer, etc., et les valets doivent céder. Il y a quelques dérogations à cette règle, dans les maisons où les maîtres n'ouvrent pas l'œil, et où les domestiques peuvent vivre entre eux comme ils l'entendent, où les valets sont franchement les amants des servantes; alors la toilette se fait avec pas mal de sans-gène. Qu'on se figure donc ce qu'il doit forcément advenir d'un valet qui, pendant des années, n'a pas un endroit pour écrire ou lire quelque chose; qui, pendant toute une année, n'arrive peut-ère pas une demi-douzaine de fois à consulter le calendrier ; qu'on relègue dehors, dans l'écurie, près du bétail, ou en haut, dans le sombre *Gaden*, dont on se moque encore par-dessus le marché, quand au lieu d'aller à l'écurie, il voudrait aller une fois au catéchisme. Qu'on réfléchisse, raisonnablement, n'est-il pas naturel que ces êtres humains tombent forcément plus ou moins au niveau des bêtes?... Ceux qui sentent encore en eux un instinct meilleur, qui ne veulent pas s'abêtir complètement, ceux-là quittent écurie et *Gaden* et recherchent d'autres créatures humaines — de la société. Mais le plus souvent cette société se compose précisément de gens qui n'ont pas de home, pas de place tranquille à la maison... Çà et là, on s'amuse à un jeu innocent; mais en beaucoup de lieux, les conversations déjà excitent la plus gros-

sière sensualité; les boissons produisent le même effet, et l'on peut à peine attendre la nuit et ses ombres obscures pour laisser libre carrière au désir malaisément refréné... Et une part considérable de cette immoralité provient de ce que la classe des serviteurs n'a pas, dans ses heures d'oisiveté, une place agréable à une table, une place chaude auprès d'un poèle ou sur un poèle chaud. Beaucoup de gens, d'ordinaire raisonnables, se plaignent de la perversité des domestiques, de leur manque de sentiment, d'intelligence, et je ne sais quoi encore, et ces gens assignent souvent à leurs serviteurs un gîte qu'on ne pourrait même pas compter au nombre des chenils fastueux. Et quand on leur fait cette observation, que celui qui est logé comme les bêtes ne peut pourtant pas valoir beaucoup mieux que les bêtes, ils disent qu'il leur est impossible de s'arranger autrement, que les loyers sont bien chers et que le bois n'est pas non plus pour rien. Je n'y contredis pas, mais alors ils doivent aussi s'accommoder des domestiques devenus ce qu'ils sont dans des chenils et dans des trous... » (1).

Telle est dans beaucoup de fermes de l'Emmenthal la malheureuse situation des valets et des servantes; le paysan se croit quitte à leur égard, quand il leur a assuré un salaire convenable, la pâtée et le gîte. De leur vie morale il n'a cure. Et c'est contre quoi Gotthelf s'indigne avec raison. Le Bodenbauer, qui, lui, est un bon maître, songe à porter remède au mal. Il décide, malgré le peu de goût de sa femme pour des innovations dangereuses, que dorénavant les domestiques, Uli le premier, auront la permission de rester dans la chambre au coin du feu; ils pourront librement lire la Bible, écrire ou travailler.

La première fois qu'Uli pénètre dans la *Stube*, il se sent tout gêné. Il est entré pour ne pas rester dehors exposé à la bise froide, et sur l'invitation de Johannès. « Cependant il avait pris un air grave, comme s'il eût été en visite, et il ne savait pas bien où il devait s'asseoir. Il s'assit enfin au bas bout de la table, et le maître lui donna la Bible qui se trouvait à l'autre extrémité, et il lui montra encore d'autres livres sur le Buffet, en lui disant que quand il n'aurait plus envie de lire dans la Bible, il n'avait qu'à prendre là ce qui lui plaisait. Collé à la table et au banc, Uli se mit à lire, mais là il se trouvait sur le chemin des deux servantes. L'une voulait justement poser là où il tenait sa Bible l'écuelle d'eau dont elle se servait pour se peigner; et comme il se reculait un peu, la deuxième prétendait justement là où il était maintenant repasser une chemisette; et s'il se reculait encore plus loin, c'étaient ses jambes qui gênaient, et elles se plaignaient de ne pouvoir librement s'approcher et s'éloigner de la table. Alors il commença aussi à se fâcher : il avait aussi bien qu'elles le droit d'être là, c'était le maître en personne qui l'avait invité à entrer,

(1) *Uli le valet*, p. 79 ss.

il y avait aussi bien place sur la table pour la Bible que pour une semblable chemisette usée. Mais les servantes dirent qu'elles se moquaient bien du maître ! qu'elles n'avaient jamais été habituées, depuis qu'elles étaient là, à se voir chassées par les valets de leur place à cette table. Ce serait, ma foi, amusant si le maître voulait tous les jours introduire une nouvelle coutume, si pendant toute une journée elles devaient avoir dans le nez les culottes pleines de bouse de vache; qu'il suffisait qu'elles leur empuantissent tous leurs repas. Cela ne regardait nullement le maître, ici il n'avait rien à commander. Uli dit qu'il pensait que le maître avait autant à commander ici qu'une servante à un demi-batz, qu'il savait que ses culottes ne puaient pas tant que d'autres qu'elles avaient eues sous le nez des nuits entières.... » (1).

Le bruit de cette querelle parvient aux oreilles de la maîtresse qui accourt et partage l'avis de ses servantes; mais le maître impose à sa femme sa volonté, et lui explique les raisons qui l'ont amené à introduire cette sage réforme dans sa maison. La cause est décidément entendue. De ce jour les valets eurent aux veillées et les dimanches une place tranquille auprès du poêle, dans une chambre chaude et claire. La fermière a cependant de la peine à se résigner. « La paysanne manquait de suffoquer, quand Johannès allumait la deuxième lampe, afin qu'un valet pût lire dans le calendrier. Il fallait pourtant bien, en pas mal d'endroits, que les valets allassent au lit sans lumière, et maintenant voilà que Johannès leur en donnait une, comme cela, pour leur amusement ! Il lui semblait qu'en vérité ce n'était pas convenable » (2).

Elle s'y habitue pourtant à la longue, de même que les domestiques prennent l'habitude de rester suivant le cas dans la « *Wohnstube* » ou dans l' « *Hinterstube* ». Là, ils se couchent sur le poêle ou s'asseyent à la table, à leur guise, pour y lire, s'y exercer à calculer ou à écrire, s'aidant réciproquement, parfois conseillés par le maître, s'adressant au besoin au maître d'école par l'intermédiaire des enfants. A ce régime, le personnel s'améliore rapidement. On a moins de difficultés avec eux, entre eux ils n'ont plus autant de querelles. Leur niveau intellectuel s'élève peu à peu, de même que leur moralité est en progrès. Les après-midi s'écoulent avec une incroyable rapidité. La fermière elle-même commence à revenir de ses préventions, et parfois elle offre gracieusement le café aux servantes et aux valets.

Mais bientôt, de même qu'en hiver les mouches se rassemblent à l'endroit où le soleil luit plus chaud, cette chambre bien chauffée dans la ferme du Bodenbauer ne tarde pas à attirer les domestiques des alentours, et tout ce monde, qui n'a en tête que l'amusement, fait dans la maison un

(1) *Uli le valet*, p. 84.
(2) Ibid. p. 88.

tel vacarme, chantant, se querellant, tenant des propos plus ou moins édifiants, que Johannès se voit forcé de mettre le holà.

Grâce à son travail, à ses goûts d'économie, Uli voit de jour en jour ses affaires devenir plus florissantes, mais, séduit par l'espoir d'augmenter plus rapidement sa petite fortune, il a la faiblesse de prêter son argent à droite et à gauche. Ce n'est qu'à grand'peine qu'il parvient à rentrer dans ses fonds, et, sur les conseils de son maître, il place ses petites économies à la Caisse d'épargne. Il devient un homme si posé que les deux servantes, Stini et Uersi, en tombent en même temps amoureuses; il a en effet le renom d'un garçon laborieux et économe, et tout renom attire, « de même que chaque fleur attire un insecte, chaque fruit un rongeur... Ce titre de « garçon économe » est un appeau, et il se trouve sur le champ, non pas des insectes sans doute, mais des filles, qui voudraient bien piper l'oiseau » (1).

L'auteur nous fait un portrait, peu séduisant dans son réalisme, des deux rivales, la servante-maîtresse et l'autre servante. « La première était grognonne : elle ne prononçait pas dans toute l'année trois bonnes paroles, — et vilaine : elle avait des verrues couvertes de poils dans le visage, et des marques de petite vérole, et les yeux rouges et les lèvres blanches, et le nez bleu; à côté de cela, elle était laborieuse, économe, et elle aurait aimé par-dessus tout avoir un mari; mais son amour, elle ne savait le montrer que par des grondements et des grognements (un mélange de cris de chien et de chatte); et chaque fois elle grondait et grognait le plus fort contre celui qu'elle aimait le mieux. Il semblait qu'elle voulût à tout moment fondre sur lui, le pincer, l'égratigner ou le mordre... Mais l'autre était un être frivole, avec une âme frivole, un visage frivole, un corps frivole : le tout revêtu d'une belle couleur rouge et blanche, bien frotté, bien luisant; quant aux yeux, elle savait les faire briller si doucement, elle savait si bien faire, avec sa bouche en cœur, la sucrée, qu'il semblait à chacun qu'il dût y rester collé. Elle aimait à s'attifer, n'en travaillait que plus à contre-cœur, ignorait l'épargne; bien vivre ne lui en plaisait que mieux; mais ce qu'elle aurait aimé par-dessus tout, c'était un mari. Un mari représentait pour elle le salut, le bonheur, la félicité, bref tout ensemble. Elle ne grondait pas, et ne mordait pas; elle savait se faire provocante, et se frottait à vous comme une chatte, quand elle est de bonne humeur. Elle disait que quand une fois elle aurait un mari, elle voulait l'aimer comme pas une, et qu'ensuite ils prendraient un peu de bon temps... » (2).

Toutes deux donc, se promettant du mariage des félicités différentes, ont jeté leur dévolu sur Uli. Elles lui font la cour, le harcèlent sans cesse, et, jalouses, se déchirent à belles dents. Mais là encore, laissons la pa-

---

(1) *Uli le valet*, p. 103.
(2) Ibid. p. 103 s.

role à Gotthelf. Il s'entend à merveille à exprimer les sentiments obscurs qui s'agitent dans l'âme de ces humbles, à nous faire comprendre la psychologie de leurs amours peu reluisantes. « Stini (Christine) se querellait avec Uli toutes les fois que dans la cuisine il voulait avec une allumette soufrée ou encore avec un copeau allumer sa pipe : ses doigts n'étaient pas trop distingués pour prendre une braise; il ne se brûlerait pas après tout en le faisant. Elle le rudoyait toutes les fois qu'il voulait mettre de l'huile dans sa lanterne; tantôt il remplissait trop la lampe, tantôt une goutte tombait à côté. Il faudrait bien qu'il apprît plus tard à économiser autrement, disait Stini. Ses souliers de cuir attendaient souvent dans la cuisine une semaine avant qu'on les graissât. Stini n'y touchait pas. C'était bien assez bon pour lui de porter des sabots; qu'avait-il besoin de souliers pour traîner autour de la maison ? C'était une nouvelle mode ! Stini espérait, que si Uli n'avait pas de souliers, il serait forcé de rester au logis. Quand parfois, après la cessation du travail, les valets étaient encore assis sur les bancs devant la maison, Stini les expédiait au lit. « Ce n'est pas étonnant », disait-elle à Uli, « que le matin tu fasses ainsi le paresseux, alors que le soir tu ne peux jamais aller te coucher; tu ne feras jamais rien de ta vie... » (1).

C'est ainsi que Stini fait sa cour, quand elle est amoureuse ! Uersi (Ursule) s'y prend autrement. « Uersi était flatteuse, faisait sa petite bouche sucrée, se mettait tout près de lui, sous ses yeux, avait toujours quelque chose à faire près d'Uli : ou bien elle devait l'aider, ou bien c'était lui; elle le taquinait, jusqu'à ce qu'il fût forcé de la toucher ou de lutter avec elle. Tantôt elle voulait lui voler son mouchoir, tantôt lui prendre une fleur à son chapeau, elle voulait lui fourrer dans la poche des pommes douces ou des poires blettes. Quand on fauchait le blé, elle voulait javeler derrière lui, et avait toujours une bonne parole pour lui sur la langue, et une déclaration d'amour dans les yeux. Elle voulait un mari, disait souvent Uersi, et il serait heureux avec elle; on ne vivait, n'est-ce pas, qu'une fois, et alors on serait vraiment bien bête de vouloir se faire des misères, de ne pas être heureux ensemble... » (2).

Et il est comique de les entendre déblatérer l'une contre l'autre, essayant de se supplanter. Uli, entre les deux servantes, ressemble à l'âne de Buridan. Il penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Uersi et Stini ont chacune bon bec; à leur service elles ont force arguments plus ou moins honnêtes; méchancetés, calomnies, elles font flèche de tout bois. Stini, qui est vilaine, fait naturellement fi de la beauté. Si elle n'a pas une de ces frimousses qu'on n'ose exposer au soleil, de peur qu'elle ne déteigne, elle a en revanche, ce qui vaut mieux, deux douzaines de chemises, sept

(1) *Uli le valet*, p. 104 s.
(2) Ibid. p. 105.

paires de bas d'été et cinq bas d'hiver (car elle en a perdu un), quatre corsages, et de l'argent, elle ne veut pas dire combien. Le sort d'Uli serait meilleur que s'il épousait Uersi, cette créature débauchée, qui n'a pas même d'argent pour acheter de la laine, quand elle veut raccommoder ses bas. Uersi se moque à son tour de Stini, de la grande envie qu'elle a de se marier, quoiqu'elle puisse en dire; il est vrai que Stini a beau tendre ses canines ainsi qu'un sanglier, personne ne veut s'y prendre. Elle ronfle la nuit à faire sauter des éclats à la cloison, rugit en rêvant à des amoureux qui la plantent là. Elle porte au lit des chemises avec sept desquelles on ne ferait pas un torchon à fourneau; en guise de jupon, elle attache des chiffons à un fil, comme si c'étaient des haricots, et se les noue autour du corps, ne pouvant assez vanter la chaleur de ce vêtement. Quant à ses bas, ils ne tiennent plus ensemble que par un miracle. Ah ! il serait bien volé l'homme qui épouserait Stini, croyant prendre une femme riche ! « Uli, ce serait une femme qui te conviendrait, disait Uersi, alors tu en aurais plein le nez, jusqu'à ne plus sentir le fumier de porc, pas même la bouse de vache... » (1). Car cette jeune fille est mal embouchée. Trou puant, fosse à purin, telles sont ses expressions favorites, quand elle parle de sa rivale. Un beau jour, Uersi, exaspérée par la jalousie, enlève les planches de la fosse à purin, et fait tomber dedans la malheureuse Stini qui en sort dégouttante; furieuse, cela se conçoit, elle se jette sur l'auteur de cette plaisanterie de haut goût, avec tant de rage qu'on a grand'peine à séparer les deux mégères hurlantes. Il faut lire dans Gotthelf le récit savoureux de cette aventure (2).

Heureusement, la ferme du Bodenbauer est une maison convenable où l'on ne tolère pas que les domestiques se rendent nuitamment visite. Avec cela, les deux filles couchent dans le même lit, et une visite d'Uli dans le *Gaden* des servantes eût, dans ces conditions, déchaîné un joli vacarme. Mais Uersi et Stini, exaspérées par ces obstacles, n'en recherchent que plus ardemment le jeune valet pendant la journée. Nulle part ce dernier n'est à l'abri des entreprises des deux amoureuses. Qu'il soit occupé à traire dans l'étable, qu'il soit dans le grenier en train de préparer le fourrage des bêtes, qu'il travaille au fumier, partout il a l'une ou l'autre sur les talons, tantôt Stini querelleuse, qui grogne, tantôt Uersi qui lui fait les yeux doux. L'infortuné valet, qui sent le ridicule de son rôle, qui sait aussi que ce manège finit par lasser ses maîtres, est excédé, et il est bien aise de la baignade forcée de Stini. Cet événement comique lui permet de se débarrasser d'Uersi comme de sa rivale.

Revenu des idées de mariage qui lui ont un moment troublé le cerveau, Uli s'est remis au travail avec un zèle nouveau. Ses chevaux sont les plus beaux à dix lieues à la ronde, ses vaches ont le poil luisant, ja-

(1) *Uli le valet*, p. 107.
(2) Ibid. p. 112 s.

mais le Bodenbauer n'a eu encore un aussi beau tas de fumier. Le valet s'entend comme pas un à conduire les chariots, il tient le manche de la charrue comme un vieux paysan, pour les semailles il ne craint personne. Ses gages ont peu à peu augmenté, et s'élèvent maintenant à quarante couronnes; il en a économisé au moins vingt, et cependant il est bien habillé, possède plus de chemises que maint fils de paysan. A la Caisse d'épargne il a plus de cent couronnes. Aussi l'ambition lui vient, et il songe à une place meilleure. Il s'en ouvre franchement à son maître, et celui-ci, cette fois encore, sans égoïsme, ne songeant qu'à l'intérêt de son domestique, lui fait entendre les conseils de la sagesse. « Je comprends, dit-il, que tu ne puisses toujours rester chez moi; tu es jeune, et il te faut mettre à profit tes jeunes années; augmenter beaucoup encore ton salaire, cela m'effraie également, et pourtant ce serait peut-être plus avantageux pour moi. Mais comment peux-tu songer à acheter ou à prendre un bien à ferme ? Que veux-tu entreprendre avec tes cent couronnes ? Quelque chose de grand, ce n'est pas possible; cent couronnes, autant dire rien. Et lorsqu'on n'a pas aussi en mains un peu d'argent, on ne peut absolument rien faire, on est toujours acculé. Il faut tout vendre meilleur marché à ceux qui paient comptant et qui s'aperçoivent bien vite qu'on a besoin d'argent; on ne peut jamais attendre le bon moment. Par contre, on doit acheter tout plus cher à ceux qui vous fournissent à crédit; on ne peut jamais se défendre, on est toujours en retard, jusqu'au jour où l'on est forcé de faire la culbute. C'est encore pire quand il s'agit de quelque chose de petit. Je frémis chaque fois que je vois quelqu'un s'accrocher à un petit « *Heimwesen* », où l'on a soi-même le libre emploi de tout ce qui y pousse; d'où tirer l'argent du loyer ? Les « *Kuhheimetli* » (biens où l'on ne peut nourrir qu'une ou deux vaches) sont de beaucoup les plus chers, qu'on les achète ou qu'on les prenne à ferme; dans de semblables domaines la plupart se coulent... Là où le fermier a un métier accessoire ou quelque autre source de profit, c'est différent. Avec l'argent que tu as, tu ne peux payer aucun de ces biens, tu as tout au plus de quoi payer la « *Bsatzig* » (les bêtes nécessaires dans une ferme; on occupe les montagnes, c'est-à-dire on envoie vers les hauteurs le bétail nécessaire): que veux-tu entreprendre alors ? Non, pour cela, patiente encore; tu perdrais ton avoir, en moins d'un tour de main. Mais si par hasard j'entends parler d'une place où tu puisses toucher de bons gages, je ne te retiendrai pas... » (1).

Et justement quelque jours après cet entretien, un vieux cousin du paysan, ce méfiant Joggeli avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et qui est à la tête d'un train de campagne assez considérable, a besoin d'un maître-valet, honnête et laborieux. Voilà bien l'affaire d'Uli. Ce der-

(1) *Uli le valet*, p. 137 s.

nier cependant montre quelque répugnance à accepter la place. Il hésite à entrer chez ce vieux finaud, à quitter ses bons maîtres. Lorsqu'il s'en va enfin, c'est au milieu de l'affliction sincère de tous. On lui fait des cadeaux, on le traite comme s'il eût été l'enfant de la maison. Et, nous le savons, à la Glungge, ferme mal tenue (son nom l'indique d'ailleurs) (1), où tout marche à la débandade, où les valets insolents et apathiques n'en font qu'à leur tête, Uli aura bien plus de peine que dans la maison si bien ordonnée du Bodenbauer. Le maître valet, suspecté à tout instant par son maître, en butte à l'hostilité des autres domestiques, regrettera plus d'une fois la douce existence de jadis. Pécuniairement, sa situation est cependant meilleure : Soixante couronnes de gages ! deux paires de souliers, quatre chemises, et des étrennes au Nouvel an, si l'on est satisfait de lui. Mais il ne volera pas l'argent qu'on lui donne, car malaisée est la tâche. Il aura à lutter d'abord, — et cela le changera désagréablement de l'affectueuse confiance que lui témoignait Johannès, — contre la méfiance extraordinaire de Joggeli, lequel n'entend pas, comme il le dit, se laisser mener par un domestique, et encouragera au besoin, par jalousie, les autres valets dans leur résistance. Il faudra vaincre la force d'inertie du vacher, du valet d'écurie, du charretier... Au début, Uli se voit contraint, pour se faire respecter, de leur faire à tous, dans une lutte où il est vainqueur, sentir sa force physique. Puis on n'obéit pas à ses ordres, ou bien c'est en rechignant. Le dimanche qui suit son entrée à la Glungge, le maître valet, fidèle à ses nouvelles habitudes, va à l'église. Ses compagnons de route lui dépeignent Joggeli, ses manies et ses travers. Si Uli s'arrange avec les domestiques, Joggeli l'épiera jusqu'à ce qu'il ait trouvé un prétexte pour le mettre à la porte; s'il veut, au contraire, rétablir l'ordre dans la maison, Joggeli, s'imaginant que le maître-valet a l'intention d'empiéter sur ses attributions, le forcera à donner congé. Uli, qui est déjà convaincu par lui-même de la vérité de ces dires, se persuade que sa position est intenable. Quand il revient de l'église, ce sont d'agaçantes railleries; puis ses subordonnés le prient de leur payer sa bienvenue à l'auberge. Croyant désarmer leur hostilité, Uli y consent, et, après force bouteilles vidées, après mille flatteries que lui prodiguent ses compagnons, il est finalement attiré à la sortie du cabaret dans un guet-apens dont, grâce à sa force physique, il se tire à son avantage.

Le maître valet avec cela a du fil à retordre, quand il s'agit de réformer les méthodes de culture, de renouveler les écuries, de mettre la maison sur un bon pied. Il n'est pas soutenu par Joggeli, qui au contraire lui tend à tout instant des pièges pour éprouver sa bonne foi. C'est ainsi

---

(1) *Glungge* est un verbe qui signifie branler, fainéanter, être déréglé; à rapprocher du Sbst. *Glünggi*, personne sans ordre; le nom convient donc bien pour désigner cette ferme de Joggeli, où règne le plus grand désordre, la plus extrême malpropreté. Voir *Beiträge*, p. 435.

que le vieillard envoie, un jour qu'il li est allé à la foire vendre deux vieilles vaches et en acheter d'autres plus jeunes, un émissaire chargé de faire en route marché avec lui et de s'assurer de son honnêteté. En tout, Joggeli se montre grognon et récalcitrant. Il ne cède qu'en rechignant aux bons avis d'Uli. Et que de difficultés rebutantes rencontre ce dernier, quand il s'agit de faire quoi que ce soit ! Le moment de la fenaison venu, les journaliers ne veulent pas se lever de grand matin, ou bien ce sont les faux qui ne coupent pas. Ce sont des ergotages sans fin, des prétextes, des échappatoires, si bien que, devant tant de mauvaise volonté, Uli ne sait plus à quel saint se vouer. Avec une joie maligne, Joggeli savoure ce spectacle. Exaspéré, le garçon réclame ses gages et veut partir, ne se sentant pas soutenu. Devant sa ferme résolution, le vieillard cède, renvoie le vacher et le valet d'écurie. Ceux-ci partis, le maître valet se prodigue, redouble d'ardeur au point qu'on s'aperçoit à peine de l'absence de deux domestiques. Il n'a d'ailleurs pas caché à son paysan qu'il fallait que les choses changeassent à la Glungge; carrément, énergiquement, il a exprimé l'avis qu'il y fallait désormais une poigne (1).

Et Joggeli met les pouces, il consent à laisser commander Uli, mais cette fois en disant aux autres domestiques qu'ils doivent obéir, ce qui jusqu'alors n'avait pas été le cas.

Au fond, il est toujours jaloux du valet; il lui déplaît de voir qu'Uli a su gagner l'estime et l'affection de tous, de la fermière, de Vreneli, jeune parente pauvre recueillie à la maison. Il craint sans cesse d'être dupe. Notre héros continue à améliorer l'exploitation de la Glungge. Il s'entend à merveille à faire rapporter à la terre de belles moissons, à drainer les prairies, etc. Les domestiques lui prêtent des vues intéressées, d'orgueilleuses prétentions : sans doute il voudrait devenir un paysan. Et de fait, à voir la façon dont les choses tournent, ils semblent avoir raison. Joggeli a une fille, Elsi, enfant gâtée, capricieuse, coquette et frivole; elle se croirait déshonorée si elle travaillait; elle passe son temps à s'attifer, à faire la revue de ses chaînes, de ses bagues, de ses agrafes, de ses rubans. Au début peu aimable pour le maître valet, elle s'est peu à peu engouée de lui, au point de le laisser paraître le plus ridiculement du monde : toute la journée elle tourne autour de lui; puis un beau matin, subitement elle reprend à son égard ses grands airs. Bref, elle se comporte comme une petite fille mal élevée. Un jour elle se décide à aller, accompagnée d'Uli, voir son frère Johannès à Frevelingen; elle a emporté quantité de toilettes de rechange et entre Trini, sa belle-sœur, et elle, c'est un amusant assaut de coquetterie.

Réciproquement elles cherchent à s'étonner, à s'écraser de leur luxe; plusieurs fois dans la journée elles changent de costume. Elsi revient fu-

---

(1) *Uli le valet*, p. 223.

rieuse de l'accueil qu'on lui a fait, et en route, se montre de nouveau pleine d'attentions pour le valet, à la tête duquel elle se jette littéralement.

Ce voyage de Frevelingen accoutume Uli à l'idée d'arriver tout de suite au bonheur en épousant une fille riche. Elsi a bien des défauts, mais elle a en revanche de l'argent, et le maître valet songe à l'ébahissement des gens de son village, s'il y revenait dans une belle voiture à lui, et quand le bruit se répandrait qu'il possède des chevaux et des vaches à foison. Parfois pourtant, il réfléchit que la jeune fermière est maladive, indolente, sans ordre, peu économe, et se dit qu'il ne pourra vivre avec une pareille femme. La pauvre et douce Vreneli lui semble infiniment plus séduisante. Le père Joggeli, en constatant le manège, soupçonne naturellement Uli de ne montrer tant de zèle au travail que par pur intérêt. Quant à sa femme, elle sermonne Elsi qui a des crises de nerfs, est jalouse de Vreneli, a de brusques sautes d'humeur avec Uli, se démène, crie, gémit, veut mourir. Cette comédie dure un an, à la grande joie des gens. Trinette et son mari l'aubergiste arrivent sur ces entrefaites, et reprochent à Elsi sa conduite indigne. Epouser un domestique, y songe-t-elle ! cela finit par une scène entre les deux belles-sœurs que la fermière et Vreneli sont forcées de séparer.

Un jour, dans une auberge, Uli rencontre le Bodenbauer qui lui demande si les bruits qu'on fait courir sur son compte sont fondés. On a même raconté que les choses étaient allées si loin qu'Uli n'avait plus qu'à épouser. Celui-ci se disculpe, et le paysan est soulagé, car, à son avis, ce mariage serait une sottise : cette fille laide et maigre, ignorante de la tenue d'un ménage, fantasque et paresseuse, n'est pas, malgré tous ses écus, la femme qui convient au valet. Que ferait-il de cette fille « au visage blafard, transparente de maigreur, qui doit rentrer au moindre coup de vent, de crainte d'être emportée ? » La richesse ne fait pas le bonheur. Mieux vaut souvent une femme sans un batz, mais brave et laborieuse, que d'autres avec des cent mille livres de dot. D'ailleurs, le Bodenbauer a remarqué que rarement le mariage d'un valet avec la fille du maître donne de bons résultats. Uli sent la justesse de ces conseils, mais il en est malgré tout mécontent. Il croit que son ancien maître est jaloux de son bonheur, et prend la résolution ferme d'exiger d'Elsi qu'elle parle de ce mariage à ses parents. Mais la jeune fille ne se presse guère, malgré ses instances; bientôt elle part aux bains de Gurnigel où, par ses toilettes extravagantes, son bavardage vulgaire, elle fait d'abord la joie des baigneurs, qui se gaussent de sa sottise; mais, lorsqu'on apprend que c'est une héritière de 50.000 florins, un revirement se produit : on tourne autour d'elle, on lui fait la cour. Un négociant en toiles de coton, dont le ventre s'adorne d'une chaîne d'or presque aussi retentissante que les grelots d'un cheval, avec cela hâbleur et beau danseur, fait la conquête d'Elsi

et de sa mère. Il leur offre des parties de plaisir, les régale, si bien que la jeune fermière s'engage presque à devenir sa femme. Au maître valet personne ne songe plus. Elsi y a-t-elle même jamais songé sérieusement? C'était un caprice, une passionnette !

De retour à la Glungge, la maigre coquette ne fait plus semblant de connaître son ancien soupirant. Joggeli, en apprenant les projets nouveaux, n'est guère satisfait, car il va perdre certainement son valet. Puis, qu'est-ce que ce beau monsieur de la ville ? Quelque chevalier d'industrie probablement ! Uli veut cracher son mépris à la face de l'oublieuse, Vreneli le retient en lui représentant qu'il est préférable d'affecter l'indifférence complète; les gens n'y comprendront rien. Puis Elsi vaut-elle bien la peine qu'on s'afflige de la perdre ? Sur ces entrefaites, arrive le fiancé. Par ses belles phrases, les connaissances multiples qu'il étale en toute matière : dégustation des vins, chanvre, semences, il séduit Joggeli. C'est un citadin, sans doute, mais au moins celui-là sait que les vaches ont des cornes, et que les chevaux n'en ont pas. Il achève du reste de conquérir le vieux, en exhibant un portefeuille bourré d'effets, de lettres de change, paperasses auxquelles le paysan ne voit que du feu, et part après avoir comblé Elsi de cadeaux.

Quand le fiancé a quitté la Glungge, Joggeli et sa femme s'inquiètent. Que va dire Uli ? Mais Uli rend grâces au ciel de ne pas avoir épousé pareille fille. Elsi lui apparaît maintenant dans toute sa laide réalité. Il a d'ailleurs pris la résolution de quitter la ferme, et il y persiste. Les informations prises sur le futur gendre ne sont pas encourageantes; mais quinze jours plus tard, le négociant reparaît, et, à force de paroles dorées, il vainc les scrupules du fermier qui lui donne sa fille. Vreneli, à son tour, fait part de son intention de partir en même temps qu'Uli : il lui est impossible de rester dans une maison où l'arrivée du négociant a tout bouleversé. C'est ainsi que ce dernier a vendu toute la provision de fil, de chanvre et de blé, sous prétexte que le moment était favorable. D'argent, au reste, Joggeli n'en a pas vu trace. D'autre part, toujours sur les conseils du gendre, l'antique abondance qui régnait à la Glungge a fait place à une mesquine économie. Le nouveau venu prend toutes choses en mains, et prétend chicaner la paysanne sur chaque fournée de gâteaux, lui demander compte de chaque poignée de farine qu'elle emploie.

Un jour, la paysanne de la Glungge exprime le désir d'aller rendre visite au cousin Johannès, le Bodenbauer. Elle emmène avec elle dans le « Wägeli » le valet Uli et la jeune Vreneli. Cette dernière a un bouquet au corsage, et voici qu'une espiègle servante en attache un semblable au chapeau du valet, de sorte que, dans toutes les auberges où ils entrent, les gens les prennent pour de jeunes mariés. Vreneli, taquinée, se fâche et veut repartir à pied à la maison. Quand on n'est qu'une pauvre orpheline comme elle, il faut bien se défendre, répond-elle à la paysanne

qui s'étonne de ce caprice. Ah ! il y a bien des filles riches qui seraient heureuses de lui ressembler, constate alors la maîtresse; en tout cas elle donnerait beaucoup pour que son Elsi fût comme Vreneli; car en vérité, le mariage ne l'a guère changée, l'enfant gâtée; toute la sainte journée elle reste là, les bras ballants, à faire la dame; elle n'entend rien au ménage, elle lui donne bien du tourment. Tandis qu'à Vreneli toutes choses réussissent : on dirait qu'elle a en mains la baguette des fées. Cet éloge ramène la bonne humeur dans l'âme de la douce petite. Uli, de son côté, est heureux de revoir le pays où si longtemps il a vécu. Chez le Bodenbauer on lui fait un accueil charmant, mais de nouveau Vreneli s'irrite, en entendant Johannès affirmer que les deux jeunes gens semblent faits l'un pour l'autre. La paysanne de la Glungge prend à part son cousin, et s'ouvre à lui de ses projets : Uli devrait épouser Vreneli, et elle le prendrait comme fermier de leur domaine. Vreneli, mise au courant, bien qu'au fond de son cœur elle aime depuis longtemps celui qu'on lui destine, proteste cependant avec énergie. Elle doute de l'affection du maître valet; s'il consent à la prendre pour femme, c'est qu'il faut bien se marier, quand on a une ferme à exploiter. Et c'est une scène charmante que celle où Uli donne à la jeune fille l'assurance qu'il l'aime lui aussi, et que cet amour est sincère. Vreneli, émue joyeusement, réserve cependant sa réponse. C'est une âme douce, affectueuse, qui a soif d'affection partagée, car elle n'a jamais eu de père ni de mère pour l'aimer, la choyer. Au retour, bercée par les cahots du *Wägeli*, elle réfléchit longuement, et, peu à peu se laisse séduire par l'idée d'avoir Uli comme mari; elle fait de beaux rêves d'avenir. Le lendemain matin, dans une idyllique entrevue à la fontaine, elle fait au jeune homme le naïf aveu de son propre amour; elle consent à être à lui. Dans son lit, le propriétaire de la Glunge a un long entretien avec sa femme. Mécontent qu'on ait ainsi arrangé les choses sans lui, qu'on l'ait pris pour un benêt, il ne veut pas entendre parler de la combinaison projetée; il fera bien voir qui est le maître. Mais Vreneli, connaissant bien le méfiant, conseille à la cousine de ne plus souffler mot. Elle commande un coffre, comme si son intention était de quitter le logis. On laissera entendre qu'Uli s'est arrangé avec un autre paysan, et Joggeli ne manquera pas de dire: « Si vous voulez me forcer, forcez-moi, mais je ne veux y être pour rien ». Et tout se passe ainsi que la jeune fille l'avait prévu; le paysan de la Glungge finit par s'entendre avec Uli : et ce sera le Bodenbauer qui servira d'intermédiaire et de caution. L'affaire, il est vrai, a été un instant sur le point d'échouer, par le fait de l'intervention furieuse du gendre et d'Elsi; mais Johannès, l'aubergiste, est arrivé comme une bombe, et a reproché au négociant en toiles de coton ses dettes et quantité d'autres vilaines choses : n'a-t-il pas été élevé dans la mendicité ? Son père n'a-t-il pas couché souvent à l'écurie de la Glungge ? C'était un vieux déguenillé avec une balle

sur le dos et des souliers veufs de semelles aux pieds. Et devant ces révélations, le gendre est forcé de baisser pavillon, d'autant qu'il est remis à sa place carrément par Joggeli, heureux de se sentir appuyé. Comment, crie-t-il à son tour, le vieux malin, un individu venu on ne sait d'où, trancherait du maître chez lui, chez un paysan dont la famille a possédé le domaine de père en fils ! Quelle insolence de la part d'un goujat qui est né dans la rue ! Furieux tout à coup, le gendre se rebiffe, réplique qu'il n'a épousé la fille que pour son argent; s'il avait su que ce fût une bête aussi fainéante, aussi vilaine, aussi dégoûtante — et nous atténuons — il n'aurait pas voulu même la toucher avec une baguette, et autres aménités de ce genre ! Il menace de traiter Elsi comme un chien. La querelle continue quelque temps sur le même ton. Un incident comique en amène le dénouement : le gendre, qui a voulu courtiser et serrer d'un peu trop près Vreneli dans la cuisine, est mis honteusement en fuite par la jeune fille, armée d'une bûche. Au milieu des rires et des cris, Elsi et son mari quittent la ferme, des menaces à la bouche.

A partir de ce jour, les choses tournent plus favorablement pour Uli. Il prend la Glungge à ferme dans des conditions avantageuses; l'estimation du bétail, des instruments agricoles, du mobilier est peu élevée. Il y a bien quelques réserves : Uli doit par exemple nourrir une vache, engraisser deux cochons pour Joggeli, lui fournir une quantité suffisante de pommes de terre, semer pour lui une mesure de lin et deux de chanvre, donner un cheval chaque fois que le paysan l'exigera. Mais, en somme, le nouveau fermier ne fait pas un trop mauvais marché. Vreneli reçoit la dot promise, un lit et une armoire de toute beauté. Johannès, de son côté, a envoyé aux jeunes gens un beau berceau que Vreneli, confuse, s'obstine longtemps à ne pas laisser entrer dans la maison, affirmant que c'est une erreur. Mais qu'Uli est donc un peu galant fiancé ! Déjà il a l'esprit obsédé par les soucis de sa nouvelle situation. Quand il est près de sa future femme, il rumine toutes sortes de choses, au lieu de lui faire sa cour; il songe à ce qui lui rapporterait le plus d'une jument ou de deux truies, il se demande anxieusement si le lait des vaches rouges vaut mieux que celui des noires. Il est toujours plongé dans des réflexions de ce genre, d'où Vreneli a peine à le tirer. Du reste, Vreneli elle-même, malgré sa mine rieuse, médite également la nuit sur ses futurs devoirs de ménagère. Le jour cependant, on ne s'en douterait guère : elle chante comme un rouge-gorge, agace et plaisante son fiancé, au point que la bonne cousine s'effare : elle ne comprend plus rien aux jeunes filles d'aujourd'hui. Quand elle a dû épouser Joggeli, il lui est arrivé de pleurer des journées entières. Elle secoue la tête d'un air entendu : cela ne présage rien de bon, tout cela. Joggeli, inévitablement, augmente les inquiétudes de la bonne femme en lui répétant : « Tu peux voir ce qu'il en est; ils n'iront pas un an sans faire la culbute. Mais je n'y puis rien, je l'ai assez

dit que cela n'irait pas bien; mais on ne me croit pas, on ne m'a jamais cru ».

Après mille tergiversations, Vreneli se décide à aller à la cure pour la publication des bans. Le soir où ils s'y rendent tous deux, une effroyable tempête de neige se déchaîne. Le pasteur fait un petit sermon à la fillette, la réprimandant paternellement pour s'être montrée capricieuse, et souhaitant que cette course à travers la bourrasque soit la plus mauvaise et la plus rude qu'ils aient à accomplir durant leur vie. Enfin les noces sont proches. La vieille cousine, qui a déjà pris possession du « *Stöckli* », nettoie la grande maison de fond en comble. On fait venir tailleurs et couturières. Uli s'est résolu à faire bénir son union dans son pays natal, soi-disant parce que les frais seront moins considérables, au fond pour faire admirer sa jolie fiancée et son superbe « *Wägeli* » à ceux qui l'ont connu pauvre. Le voyage est assez long : dès avant trois heures du matin, nos deux fiancés se mettent en route. En chemin, l'aimable Vreneli expose à Uli sa façon de comprendre le mariage. Il peut être certain qu'elle sera une bonne et fidèle petite femme, si de son côté il se conduit en mari loyal et bon. Mais s'il essaie de l'opprimer, de la mettre en tutelle, si elle ne peut dire librement son mot dans les affaires du ménage, ni dépenser un kreutzer à sa guise, il verra le résultat. C'est que Vreneli a, toute sa vie, été forcée de se défendre, à cause de sa position, et si tout le monde a essayé de la tyranniser, personne n'a pu y réussir; Uli n'en viendrait pas à bout plus qu'un autre. Bâtarde, orpheline souvent rebutée, elle a dû fréquemment, pour cacher sa tristesse, prendre une mine souriante, et plaisanter, la mort dans l'âme; elle s'est accoutumée à refouler ses larmes, à renfermer ses peines secrètes. Elle est prête à être pour son mari une femme douce, obéissante et affectueuse, aussi longtemps qu'elle sera aimée. Mais si Uli voulait la tourmenter, en faire son chien, elle croit qu'elle deviendrait vite un méchant diable. Au contraire, elle se jetterait au feu pour quelqu'un qui l'aime. Tout le monde en revoyant Uli est heureux. L'aubergiste, le pasteur lui font bon accueil. A l'auberge même, la jeune fille échange ses vêtements de voyage contre la fraîche toilette de mariée; la femme de l'aubergiste lui attache en personne le bonnet et la couronne de myrte. Et tout émue, si émue qu'on doit lui frotter les tempes et lui faire boire des gouttes d'Hoffmann, elle se rend à la chapelle pour la bénédiction nuptiale. Après le petit discours édifiant et moral du pasteur à la cure, les deux époux retournent au cabaret, où, en compagnie du Bodenbauer et de sa femme, ils font une frugale collation, attablés devant une soupière fumante, une mesure de vin et un pot de thé bien sucré.

Précédemment, nous avons eu l'occasion, en nous occupant de la classe des fermiers, de faire par anticipation connaissance avec notre Uli, fermier de la Glungge. Et nous avons vu que par son caractère inquiet,

son souci constant d'économiser, il a bien failli compromettre ses affaires et le bonheur de son ménage, mais qu'enfin, grâce surtout à la providentielle intervention de Hagelhans, il était sauvé et en passe de devenir un riche paysan. Nous ne reviendrons pas là-dessus; mais peut-être cette deuxième partie du roman nous fournirait-elle encore nombre de renseignements curieux sur les rapports existant à cette époque entre les maîtres et les domestiques. Uli en effet, à la tête maintenant d'une grande maison paysanne, va avoir à commander tout un personnel. Saura-t-il bien choisir ses serviteurs ? Quelle sera sa conduite à leur égard ? Imitera-t-il le Bodenbauer qui a su si bien le former, ou bien son second maître Joggeli ? C'est de ce dernier qu'il subit tout d'abord la fâcheuse influence. Joggeli un jour lui a exposé ses idées touchant les domestiques d'aujourd'hui. On les nourrit à son avis comme des princes et ils ne sont jamais contents.

« Et la façon dont il faut maintenant les nourrir, sacrebleu ! n'est vraiment pas convenable; et ils ne sont cependant jamais contents; auparavant, un paysan aurait cru qu'il vivait comme un seigneur, s'il avait eu une vie comme celle que veut mener maintenant le plus mauvais valet. J'aime encore à me rappeler qu'on voyait rarement du café sur une table et du pain non moins rarement. On avait des raves, des choux, des fruits frais, tant que durait la saison, puis des fruits secs, de la soupe d'avoine, de la bouillie d'avoine et du lait. Voilà ce qu'on mangeait, et l'on s'en trouvait bien, et l'on pouvait certes travailler tout aussi bien que maintenant. De la viande, on n'en avait dans la plupart des endroits que le troisième dimanche. On la servait au déjeuner déjà, on la laissait toute la journée sur la table, de façon que chacun pût aller en prendre aussi souvent qu'il lui plaisait. Mais personne ne mangeait à s'en faire mourir; c'était rarement de la viande fraîche, plutôt de la viande séchée, bien salée, souvent vieille de trois ans, et on ne se donnait pas grand' peine pour la dessaler. Cela vous donnait une brave soif; le paysan allait à la cave et étanchait cette soif avec du lait; la valetaille était pendue toute la journée au tuyau de la fontaine, au point qu'on aurait pu croire que chacun devait être attaché à la pompe à incendie, et malgré cela, tous étaient satisfaits... » (1). Maintenant, c'est bien différent. « Le pain ne doit jamais manquer sur la table; du café, ils en veulent au moins deux fois par jour; les choux, ils ne les regardent plus guère, et si on leur sert des raves plus de trois fois par an, ils se plaignent à grands cris à Dieu d'être complètement glacés; s'il ne les délivre pas des raves, il leur faudra devenir de vivants glaçons. Tous les dimanches, il faut qu'il y ait de la viande, effectivement, et de la viande fraîche encore, qu'on doit acheter, et dont un seul valet, quand il a encore trois dents de bonnes

(1) *Uli le fermier*, p. 56.

dans le bec, vous mange en une demi-heure une livre entière, s'il parvient à l'attraper. Oui, maintenant le matin à neuf heures ils veulent encore quelque chose, ils veulent de nouveau quelque chose à trois heures, ils ne veulent qu'être couchés et bâfrer, et cependant ils ne sont jamais satisfaits, quoi que l'on puisse faire... Oui, je suis bien heureux d'en être sorti; plus ça va, plus les choses marchent mal, et celui qui n'en est qu'à ses débuts, je le plains; je ne désire pas être à sa place; je ne saurais comment m'y prendre » (1).

Joggeli, comme on le voit, est passé maître dans l'art de monter la tête aux gens. Uli a le tort de l'écouter, et songe à remplacer son personnel, et à engager des domestiques moins chers. Août approche, c'est le moment où l'on demande aux valets et servantes s'ils veulent rester ou non, où l'on en cherche d'autres, si on n'est pas satisfait de leurs services. Le changement n'a lieu du reste qu'à la Noël ou même après le Nouvel an. Pendant ce laps de temps, on laisse liberté entière aux domestiques, aux servantes surtout, de s'occuper de leurs petites affaires, de mettre en ordre leur linge et leurs vêtements. Les vrais maîtres et les vrais domestiques se pourvoient à ce moment et règlent leur situation. Le reste trotte longtemps encore de-ci, de-là, pour découvrir une place, s'en rapportant un peu au hasard, ou promettant à quelque entremetteur deux ou trois batz s'il leur procure un emploi. Certains paysans, froidement spéculateurs, attendent eux aussi le plus tard possible, et n'engagent leur monde qu'à la dernière minute. Il y a bien assez de gens, disent-ils, si l'on attend jusqu'à Noël, on aura à meilleur compte ceux qui n'ont pu trouver à se caser.

Août est arrivé, et Uli n'a pas encore ouvert la bouche pour dire ce qu'il compte faire. Mädi, la servante s'inquiète; la gardera-t-on ? Il serait bientôt temps de le dire ! Vreneli en parle à son mari. « Oui, dit Uli, c'est une affaire qui m'a depuis longtemps tracassé, et ce disant, il se grattait la tête, comme s'il eût voulu tirer de la chair une écharde ; c'était un de ces clous à tête que Joggeli lui avait, sans qu'il s'en doutât, enfoncés dedans. Vois-tu, nous vivons ici sur un trop grand pied. Avec les gages qu'il me faut payer aux domestiques, on pourrait affermer un véritable bien; songes-y, deux cent thalers, sans compter les journaliers, ni le maréchal-ferrant, ni le charron, ni le tailleur, ni le cordonnier. Je ne sais vraiment où je dénicherai tout cet argent. Alors j'ai pensé que je pourrais m'en tirer tout aussi bien avec des domestiques moins chers, et économiser au moins cinquante thalers de ce seul chef. A côté de cela, si tu veux garder Mädi, je ne m'y oppose pas. Peut-être qu'elle se contenterait aussi d'un salaire un peu moindre; réfléchis, elle a vingt-quatre thalers par an, une paire de souliers et deux chemises :

(1) *Uli le fermier*, p. 57.

mais ce sont des gages de valet, cela ! » (1). Vreneli a beau répéter à l'avare fermier que son intérêt est d'être bien servi par des gens convenablement payés, par des domestiques d'expérience, il s'entête dans son idée, désireux avant tout de montrer qu'il est le chef. Du reste, une certaine timidité, une certaine gaucherie qu'il apporte dans son rôle, tout nouveau encore pour lui, de fermier, l'empêche de s'expliquer franchement, carrément avec son personnel, qui s'impatiente et ne comprend rien à ces tergiversations. « T'a-t-il parlé, se demandent-ils l'un à l'autre, t'a-t-il interrogé pour savoir si tu voulais rester ou t'en aller ? — L'un des valets disait : je ne le sollicite pas; ce n'a jamais été mon habitude de questionner à propos du service : c'était le maître qui devait m'interroger, et s'il ne me demande rien d'ici à dimanche, j'accepte chez le meunier aux choux. Le service y est dur, mais aussi le salaire y est en conséquence, et il faut gagner de l'argent, pendant qu'on est jeune. « Un autre disait : « Je ne voudrais pas me presser; il ouvrira bien le bec; cela m'ennuyerait de partir, je n'aime pas changer ». « Attendez, samedi je dois aller avec le maître chercher de la menue paille; alors peut-être une parole en amènera-t-elle une autre ». « Je le veux bien, disait un autre, mais que cela me ferait beaucoup de peine de m'engager ailleurs, cela je ne puis le dire. Il n'est plus le même. On n'en peut jamais assez faire, et cependant il n'est jamais satisfait. Il me semble qu'il a déjà oublié ce qu'aime ou n'aime pas un valet, et il pense qu'il lui faut tirer des champs et des prés, des bêtes et des gens, tout ce qu'ils peuvent donner, et les pressurer jusqu'à la dernière goutte, afin de devenir un homme riche... » (2). Des récriminations se sont entendre au sujet de la nourriture : la viande diminue, le lait à plusieurs reprises a fait défaut sur la table, le pain a de la barbe, etc... Finalement, les deux meilleurs valets cherchent une autre place. Or, c'est l'usage que les domestiques qui s'en vont participent encore avec les maîtres au repas du Nouvel an. « ... C'est le repas d'adieux, après lequel ils continuent leur route dans leur pèlerinage vers un nouveau poste. Beaucoup à cette occasion mangent et boivent encore à en éclater, pour contrarier leurs anciens maîtres, et faire de leurs droits l'usage le plus étendu; mais ce dont ils se repaissent avec le plus de plaisir, c'est de l'idée qu'ils les laissent, ces maîtres, bien en colère... Il n'en alla pas ainsi à la Glungge; on fut chiche de paroles; en ce qui est du boire et du manger, cela ne marcha pas non plus, malgré les instances de Vreneli. Aussi, cette sincérité que parfois le vin provoque, ne se manifesta-t-elle pas; les glaciales natures bernoises ne dégelèrent pas; on fit les choses brièvement, et tristement la nouvelle année fit son entrée à la Glungge; et lorsque le matin suivant, ceux qui s'en allaient prirent congé et dirent : « Adieu, et ne soyez pas fâchés, les

(1) *Uli le fermier*, p. 63.
(2) *Uli le fermier*, p. 82.

visages aussi étaient tristes; cependant, il n'y eut pas une voix qui ne tremblât en disant à Vreneli : « Adieu et ne sois pas fâchée ». « Adieu », dit alors Vreneli, « et, si tu passes devant chez nous, entre à la maison, et dis-nous comment tu vas. Entends-tu ? Et n'oublie pas; je ne serais pas contente, si tu ne le faisais pas. Mieux tes affaires iront, plus j'en serai heureuse. Mais il n'y a pas de danger pour toi; si tu te places bien, tout marchera bien; s'il t'arrive quelque ennui inattendu, et que nous puissions t'aider, ne nous oublie pas et songe à nous » (1).

L'après-midi, les nouveaux domestiques font leur entrée, tout gonflés de leur importance. « Ce qui grouille dans la tête d'un semblable petit valet, il est rare qu'un homme se le représente, fût-il un savant, même un savant allemand. Ils s'en vinrent comme des chaudières à vapeur, debout sur deux mauvais pieds il est vrai; mais par tous les trous la vapeur sifflait et soufflait, vu qu'ils étaient gonflés autant que leur peau était capable de le supporter. D'abord, ils s'en faisaient terriblement accroire, du fait qu'ils avaient réellement une place, et une place dans une maison si célèbre et si grande. A ceux qu'ils rencontraient, ils demandaient s'ils étaient encore loin de la Glungge, et il fallait que chacun sût que c'était là l'homme fameux, — on devait déjà en avoir entendu parler, — qui y entrait comme vacher ou comme charretier, ou même comme maître valet (car ils n'y regardaient pas de si près). C'est qu'aussi ils se figuraient réellement que des gens comme eux n'avaient jamais encore cheminé sur ces chemins, (car ils ne marchaient pas, ils cheminaient). Lorsqu'enfin en cheminant ils furent arrivés à destination, ils durent naturellement montrer qui s'en venait là cheminant, et alors ils arrivèrent réellement comme des chaudières à vapeur debout sur leurs deux pieds... Peu à peu arrivèrent aussi les bagages; ils étaient lamentables; on eût dit qu'ils sortaient de la guerre de sept ans et avaient participé à tous les combats » (2).

Mädi qui, malgré tout, est restée, car elle aime la maison, est furieuse contre Uli. Ils sont jolis, ses nouveaux valets ! Il va se faire avec eux pour plus de deux cents thalers de mauvais sang. C'est bien fait pour lui; mais cela ne sera pas drôle ! Toutes les semaines, il va falloir laver les guenilles de ces gueux; pendant la moitié de la semaine, ces oripeaux pendront à sécher sur les haies autour de la ferme, et les gens se figureront, en voyant tant de chemises en lambeaux, qu'il y a là des chiffonniers. Et avec cela, qu'il est agréable à laver, ce linge ! On n'ose le toucher, cela ne supporte ni le blanchissage, ni le soleil, le moindre zéphyr en emporte des bribes au diable. Uli n'est guère de meilleure humeur; il sent qu'il a commis une sottise. « Uli s'était imaginé que s'il

(1) *Uli le fermier*, p. 93.
(2) Ibid. p. 94 s.

louait de petits valets bon marché pour les emplois supérieurs dans ses écuries, ils s'en viendraient bien humbles, ayant conscience que leurs forces actuelles n'etaient pas à la hauteur de leur tâche, et avec la résolution de compléter aussitôt que possible ce qui leur manquait. Mais sacrebleu ! comme Uli s'était trompé grossièrement ! Il ne venait pas le moins du monde à l'idée de ces petits drôles qu'ils eussent encore quelque chose à apprendre... Ils avaient toujours fait ainsi, ils étaient habitués ainsi; partout où ils avaient été, ç'avait été bien ainsi; ils ne savaient pas pourquoi cela ne serait pas bien ici aussi. Telle était la réponse qu'ils vous servaient à toute remontrance. Cette réponse, ils la faisaient avec d'autant plus d'arrogance qu'ils considéraient Uli comme leur pareil. Un homme comme lui, qui après tout avait commencé par être valet, n'allait pas vouloir les dresser. Par quelqu'un qui n'était pas plus qu'eux ils ne se laisseraient pas ennuyer; ils prétendaient lui faire voir qu'ils n'ignoraient pas ce qu'il avait été, si par hasard il voulait l'oublier... » (1).

Aussi Uli n'a-t-il que des ennuis avec eux. Et il n'ose se plaindre, car c'est de sa faute. Quand il n'est pas sur le dos de ses valets, tout marche de travers. Est-il au bois, on ne fait que des sottises à la maison, est-il à la maison, on revient du bois avec un chariot brisé ou un cheval blessé.

Pour le baptême de son premier enfant, Uli se rencontre avec son ancien maître, le Bodenbauer, et est heureux de faire appel à son expérience. Il lui raconte ses déboires avec ses nouveaux domestiques, leur arrogance, leur mauvaise volonté, leur insubordination. Et le sage paysan lui en explique les raisons. « ... Pour des places comme les tiennes tu as engagé ces drôles bien trop à la légère; ils ne comprennent pas du tout, à ce qu'il semble, les fonctions qu'ils doivent remplir, mais simplement qu'ils sont charretiers et vachers. Quand quelqu'un ne sait pas ce qu'il a à faire, il considère toute remontrance comme une tracasserie. Prends une créature qui toute sa vie n'a fait cuire que la pâture des porcs, et place-la dans une cuisine de maîtres en qualité de cuisinière, il se passera des années avant qu'elle comprenne qu'il existe une différence entre une auge à porcs et une table de maîtres, et la question est de savoir si jamais elle arrivera à préparer une cuisine humaine pour ses maîtres. Il en est de même pour l'ouvrier. Tu seras toujours le plus mal servi par ceux qui, d'apprentis qu'ils étaient, se sont, de leur autorité privée, promus à la dignité de maîtres... » (2).

Uli n'a pas fini de pester contre ses valets ignorants et présomptueux. C'est une véritable armée indisciplinée. « Vous est-il déjà arrivé de tirailler une chèvre, afin qu'elle marche plus vite ? Alors vous avez vu comment la chèvre, au lieu d'accélérer le pas, s'arc-boute sur ses quatre pattes,

(1) *Uli le fermier*, p. 96 s.
(2) Ibid. p. 122 s.

et ne veut plus du tout bouger de place. Il en va de même avec les domestiques qui sont indisciplinés : ils retiennent, ralentissent de plus en plus, et à la fin s'arrêtent complètement. Chacun en quelque sorte joue le rôle d'un gourdin qui se jette entre les jambes du maître, quand il veut aller plus vite. Cette insubordination infecta peu à peu les journaliers eux aussi; cela fit un épouvantable ménage. Uli s'exténuait de travail comme un cheval dans un moulin à tympan. Comme la roue tourne, les jours s'écoulaient; mais de même que le cheval n'avance pas, Uli semblait cloué par un charme et ne pas progresser. Plus le travail était mauvais, plus les gens se plaignaient de la sottise d'Uli : Avec lui on ne pouvait jamais assez besogner, disaient-ils, même quand on s'éreintait comme un chien. Naturellement, on avait repos toujours plus tard, il fallait qu'Uli poussât toujours plus ses ouvriers, adressât plus de blâmes, aussi ces gens avaient-ils apparemment motif de se plaindre... Le travail, qui d'ordinaire était fait le samedi soir, était reporté au dimanche matin, et quand Uli n'était pas là en personne, on ne faisait rien du tout. Les plus gueux des petits valets étaient des rôdeurs de nuit, comme ils le sont pour la plupart, ils ne se levaient pas le dimanche, et tout ce que pouvait dire Uli était inutile; ils n'avaient nulle foi en lui, mais ils avaient contre lui des préventions, se figurant qu'au fond de tout ce qu'il disait il y avait des intentions intéressées... » (1).

Autrefois le Bodenbauer avait fait comprendre à Uli toute l'importance qu'a pour un domestique un renom bon ou mauvais. Uli s'est bien pénétré de cette vérité, il a su peu à peu s'élever au-dessus de sa condition; mais il n'a pas réfléchi que pour un maître il est non moins important d'acquérir une bonne ou une mauvaise réputation. C'est que parmi les domestiques, — et ceux-ci s'entendent entre eux de façon merveilleuse, forment contre l'autorité un bloc plein de cohésion, — maisons, maîtres, maîtresses sont cotés à leur juste valeur. Et comme valets et servantes ont donc mauvaise langue ! « Ah Dieu ! si mainte bonne petite femme savait de quelle façon on la qualifie parmi la domesticité, comme son nom est noirci dans l'histoire universelle de la chambre des domestiques, et quels racontars terriblement stupides et grotesques on répète sur son compte, elle tomberait certainement en syncope... » (2).

Il faut que les maîtres, la femme surtout, aient du tact, du doigté, sachent s'y prendre avec leur personnel; un bon renom en quelques instants se perd, tandis qu'il faut des années pour s'en créer un. Quand une place se trouve vacante dans une maison mal notée, il ne se présente guère de domestiques soucieux de leur bonne réputation. Un bon valet se considère comme valant cent fois mieux qu'un mauvais maître, et il

(1) *Uli le fermier*, p. 153 s.
(2) Ibid. p. 161.

croirait au-dessous de sa dignité d'offrir ses services; partout il trouvera à s'engager sans difficulté. Ceux qui se présentent, ce sont les domestiques médiocres ou même mauvais, ceux qui ont l'idée préconçue de n'en faire qu'à leur tête et de ne pas se laisser ennuyer. (Gotthelf emploie un terme plus expressif que celui-là !) « Ne fais que ce que tu veux, et ne te laisse pas ennuyer; tu n'y resteras pas toujours n'est-ce pas, personne encore n'est resté là longtemps, répète-t-on comme un refrain dans tous les coins... » (1). A cela Uli n'avait pas songé; voilà la dure expérience qu'il fut forcé de faire. Novice encore dans l'art difficile de dresser des domestiques, il ne sut pas dès les débuts montrer la patience, l'égalité d'humeur nécessaires.

« Uli avait chassé le charretier, il avait un jour bâtonné le vacher; il n'était pas près d'avoir le calme d'un paysan expérimenté, de vieille race aristocratique. Il n'y avait pas un paysan qui s'entendît mieux que lui au travail, fût plus apte à commander; et ce qui le rendait le plus furieux c'était de voir que ses domestiques ne voulaient pas reconnaître la chose, mais au contraire continuaient à le considérer comme un de leurs pareils; que, lorsqu'il donnait un ordre, on lisait grossièrement sur leurs visages : « Tu n'es pas plus que nous, pourquoi devrais-tu mieux savoir ? », qu'ils n'avaient même pour lui aucun respect, qu'ils s'occupaient de son affaire, comme si c'eût été la leur, comme s'il n'avait absolument rien à y voir. Il apprit ce que c'est que de dresser des valets et des servantes; le fil de sa patience se rompit, et après chaque rupture, il était plus difficile de le renouer... » (2). Uli se disait que les domestiques ne sont pas rares, que plus d'un serait heureux de servir chez lui. Il s'était trompé dans son choix, soit, une autre fois il choisirait mieux. « Mais le charretier chassé, le vacher bâtonné, d'autres qui durent partir, des journaliers qui avaient fait cause commune avec les domestiques, et qu'Uli avaient congédiés, tous ces drôles vous eurent des gueules comme des trompettes; ils décrièrent Uli à dix lieues à la ronde, tout comme s'il avait eu des cornes sur la tête, des griffes aux doigts et des serres aux pieds, et en outre inventèrent des mensonges si monumentaux qu'on aurait pu vraiment trébucher là contre. Néanmoins les paysans y ajoutaient foi volontiers; car Uli n'était pas un des leurs, mais aurait bien voulu devenir ce qu'ils étaient; les domestiques y ajoutaient foi volontiers, parce qu'Uli était un homme qui prétendait s'élever au-dessus d'eux, et comme tous aimaient à y croire à ces mensonges, ils y croyaient d'autant plus fermement » (3).

Aussi, l'affluence des candidats ne fut-elle pas aussi grande que le fermier se l'était imaginé. Les meilleurs domestiques ne se montrèrent pas, parce que notre homme n'était qu'un fermier. Ceux de deuxième

(1) *Uli le fermier*, p. 163.
(2) Ibid. p. 163 s.
(3) Ibid. p. 164.

qualité étaient effrayés par la mauvaise réputation de la maison. Uli fut forcé de faire son choix parmi les valets de troisième qualité. Mais qu'il était malaisé ce choix ! Cette catégorie comprend en effet deux sections : la première se compose de novices : milice indisciplinée encore, la deuxième de gens qui ont des vices rédhibitoires. « Les uns ont les doigts trop longs, d'autres le gosier trop large, une trop grande soif, d'autres les jambes trop lentes, d'autres une trop bonne langue, d'autres une colère trop ardente, d'autres un amour trop brûlant, bref quelque chose qui ne convient pas, et est très incommode, notamment pour un maître... (1). Ces gens sont forcés d'aller chercher des places au loin, là où on ne les connaît pas encore; ils doivent se contenter de ce qu'ils trouvent. Leurs certificats devraient faire mention de toutes les particularités qui les caractérisent, mais les certificats sont mensongers, et les maîtres, par faiblesse ou par pitié mal comprise, se trompent honteusement les uns les autres.

Au début, le fermier de la Glungge n'est pas trop mécontent du nouveau personnel qu'il a pris à son service. Il se félicite déjà d'avoir eu cette fois la main heureuse, quoique sa femme lui fasse justement observer que « les balais neufs balaient bien ». Puis les valets et servantes nouvellement engagés, qui appartiennent à cette fameuse seconde section de la troisième catégorie, ne montrent pas dès les premiers jours leurs défauts mignons. Mais au bout de quelques semaines, leur naturel reprend le dessus, et le balai neuf est redevenu un vieux balai qui ne balaie plus guère. Uli ne tarde guère à s'en apercevoir. Comme, pour son compte, il a perdu cette mauvaise habitude, il déteste que les valets fument dans la grange ou pendant leur travail. Rien en effet n'est plus agaçant pour un maître que de voir, au plus fort de l'ouvrage, ses gens s'arrêter à tout instant pour bourrer une pipe ou se demander du feu. « Quand on a de la besogne par-dessus les bras, que tout pas perdu est si préjudiciable », y a-t-il quelque chose qui vous exaspère plus que de voir « valets et journaliers vider tranquillement leurs pipes, les rebourrer, s'offrir réciproquement du tabac, essayer d'obtenir du feu, d'abord avec les allumettes qu'ils portent dans leur poche ouverte, enfin, quand ça ne veut pas marcher, avec un briquet usé; et lorsque finalement tous ont du feu, l'un dit de nouveau : « donne-moi encore du feu, toi, le mien est éteint »; et quand celui-là en a enfin, un deuxième dit, puis un troisième : « donne-moi du feu, toi, le mien est éteint... ». Quand avec cela le maître voit fumer autour du foin, vider les pipes dans la paille, jeter les allumettes où cela se trouve, alors à la contrariété s'ajoute le souci des conséquences que peut avoir semblable légèreté » (2).

(1) *Uli le fermier*, p. 165.
(2) Ibid. p. 201 s.

C'est ainsi qu'éclatent les incendies. Aussi le fermier essaye-t-il d'empêcher ses gens de fumer, mais il n'y parvient pas; comme toujours il se heurte à la force d'inertie qu'on lui oppose. Puis c'est le charretier qui est ivrogne. Aux reproches que le maître lui adresse, il répond en gémissant qu'il est sujet à des crampes d'estomac. C'est, dit-il, de la même maladie que Bonaparte est mort. Or, quelqu'un lui a indiqué un bon remède, c'est fort, cela ressemble à de l'eau-de-vie de genièvre; quand il est forcé d'en prendre, il ne sait de longtemps s'il est debout sur les jambes ou sur la tête. Il faut qu'il en soit ainsi, rien à faire à la chose, Uli ne sera pas assez déraisonnable pour l'empêcher de boire son remède. C'est enfin le vacher qui vole les œufs et le lait, et qu'on a bien de la peine à pincer.

Telles sont les avanies auxquelles s'expose un fermier quand, ne songeant qu'au gain, il emploie des valets bon marché, de ces « halbbatzige Knechte » dont Gotthelf a si judicieusement parlé dans un autre de ses ouvrages. L'auteur montre qu'un domestique de pacotille, si bon marché qu'on le paie, est, tout compte bien fait, beaucoup plus onéreux qu'un bon serviteur largement rémunéré. « Un valet à un demi-batz mange d'ordinaire une fois autant qu'un valet raisonnable, pendant que le raisonnable non seulement travaille plus et mieux, mais est encore après tout en état de remplacer le maître ,de le satisfaire, sans qu'on ait toujours l'œil sur lui. Comprenez donc une bonne fois, braves gens, que ce qui est le meilleur marché est d'habitude le plus cher. Pourquoi n'a-t-on pas dans les fermes des vaches d'Unterseen ? Pourquoi n'achetez-vous pas vos chevaux aux marchands de vaisselle ambulants ? » (1).

III. — LES GENS DE L'EMMENTHAL. — CARACTÈRE. — OPINION DE BARTELS. — AMOUR DE L'ARGENT. — AVARICE. — PRATIQUES ET PEU SENTIMENTAUX, SOUVENT BORNÉS ET IGNORANTS, EMPORTÉS ET BRUTAUX, PLEINS DE MÉFIANCE, LES PAYSANS BERNOIS SONT ORDONNÉS, LABORIEUX ET ÉCONOMES.

A. Bartels, dans le volume qu'il a consacré à Gotthelf, a porté un jugement peut-être un peu sévère, mais au fond assez juste sur le caractère des paysans de l'Emmenthal. « De même que tous les Suisses, les habitants de ces contrées ne sont rien moins que ce qu'on appelle un peuple sympathique, il manque à leur caractère, comme à leur manière de vivre, tout le romantisme, toute la poésie que l'on prête aux représentants d'autres races allemandes, avant tout aux gens des montagnes.

(1) *Le paupérisme*, 132 s.

L'argent et les biens, la poursuite ouverte, impitoyable de la fortune, semblent parmi ce peuple bernois avoir de tout temps joué un plus grand rôle qu'ailleurs, où tout au moins on voilait ces aspirations; les formes de la vie sont absolument prosaïques, les coutumes populaires, qui sont étroitement liées à la nature, n'existent plus guère, toutes les fêtes se bornent au fond à manger et à boire à l'auberge, la poésie populaire, les lieds et proverbes, ont presque disparu, en revanche sans doute la sagesse pratique de la vie, la raillerie et la satire sont fortement développées, la langue est grossière et crue. Mais les vieillards, la plupart du temps réfléchis, souvent avares jusqu'à la sordidité, les jeunes gens, emportés, grossiers, mais pleins d'énergie, les femmes accortes, quoique souvent bornées, les jeunes filles calculatrices, avec cela souvent sensuelles, parfois aussi frottées à leur avantage de culture française, forment pourtant, somme toute, une vigoureuse race de paysans, avec toutes les imperfections morales des paysans allemands (allemands de l'empire), mais sans cette passivité qui, de vieille date, est, chez eux, héréditaire... » (1).

Gotthelf lui-même, malgré des sympathies bien naturelles pour son peuple, tout en insistant à l'occasion sur les réelles qualités de la race bernoise, ne nous en a pas dissimulé les nombreux défauts. Et certes, le paysan de l'Emmenthal aime l'argent avec exagération. L'argent, la richesse, tels sont les dieux qu'il vénère le plus. « Christen et Aenneli étaient des gens foncièrement honnêtes, parmi les plus honnêtes que l'on pût voir à la ville et à la campagne, mais la valeur d'un homme, ils l'estimaient pourtant d'après sa richesse, et la valeur d'une vie d'après les économies faites; il a hérité de tant et de tant, à tel moment et à tel autre il a commencé à mettre de l'argent de côté, et maintenant, pensez donc, il laisse — » (2). Les gens de Gytiwyl, c'est le pasteur de cette localité qui l'affirme au maître d'école Peter Käser, « regardent comme un honneur de s'asseoir dans le chœur et de porter le manteau; mais à cet honneur on ne parvient pas par les aptitudes, mais bien par la richesse. Celui qui a le plus de terre et le plus gros tas de fumier, c'est à lui qu'on fait le plus grand honneur, qu'il sache à côté de cela ce qu'il veuille; il peut même devenir juge, sans savoir lire l'écriture » (3). La richesse est dans ces campagnes le seul criterium.

Les avares pullulent; tous heureusement ne sont pas des Harpagons répugnants comme Harzer Hans, ce cousin à héritage, dont la ladrerie est inimaginable. Il pousse l'avarice jusqu'à aller dans les bois, en compagnie de sa femme, tous deux revêtus de haillons, chercher des fagots

(1) Bartels. *J. Gotthelf*, p. 17 s.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 34.
(3) *Maître d'école*, I, p. 391.

d'épines. Harzer Hans possède pourtant des forêts, devant les fenêtres de sa maison il a d'immenses tas de bois et de bourrées. Ses approvisionnements sont considérables; il a trois grandes fermes, de l'argent prêté, et il ne veut même pas laisser aux pauvres les ronces et les épines, que sa ménagère doit brûler, alors que les bonnes bûches pourrissent. L'avarice est d'ailleurs héréditaire dans sa famille. Le père de notre ladre faisait encore faire tous les ans une douzaine de chemises, qu'il laissait manger au grenier par les mites et les rats. Le fils, lui, porte de vieux habits qu'il raccommode lui-même. Quand ses chemises ont des trous dans le haut, il prend des pièces dans le bas, et quand le bas ne suffit plus, il les rafistole avec de vieux pantalons de coutil. Solitaire et invisible dans son domaine jalousement clos, il fait mener à sa pauvre femme Lise, qu'il regrette du reste d'avoir épousée, parce que sa fortune n'était pas assez grande, une existence pire que celle d'un chien. Il n'a pas de lit, mais dans un coin de la chambre il existe un réduit comme on en voit dans les étables pour les truies pleines. Son cœur est dur et impitoyable. Harzer Hans n'habite pas pour rien à Hartherzige. Il n'a ni sensibilité, ni conscience, ne croit ni à Dieu ni à Diable, n'a guère qu'une peur, celle des revenants. Passé maître dans l'art de pressurer ses fermiers, de faire d'avantageux placements, il a une veine insolente : tout lui réussit. Superstitieux, il a recours aux Capucins pour essayer par des prières de se débarrasser de sa femme. Comme le résultat se fait attendre, il la confie, après bien des marchandages, aux soins d'un fermier qui, moyennant une maigre rétribution, se chargera de son entretien. Mais au bout de quelque temps, Harzer Hans, fatigué de payer, finit par enfermer Lise au fond d'une étable, dans un réduit si étouffant et si étroit, que le fermier doit souvent l'ouvrir à la hâte, car les vaches tirent la langue. On marchande la nourriture à la malheureuse, mais elle s'obstine à ne pas mourir. Survient un incendie qui éprouve assez gravement notre avare, mais ne lui sert pas de leçon. Il fait reconstruire sa maison, et c'est une belle occasion pour lui de liarder, de marchander, de batailler âprement avec les ouvriers qui travaillent pour lui sans enthousiasme. Des revers de fortune succèdent à l'incendie. La santé de Harzer Hans devient mauvaise. Il lutte avec une énergie désespérée, comme un vieux sanglier, faisant front à tout et à tous. Et, chose désolante, au fur et à mesure qu'il dépérit, sa femme a meilleur appétit, meilleure mine; les gens le taquinent : Lise lui survivra; il a mauvaise figure, lui. L'Harpagon, furieux, leur dit des injures, mais il a foi en sa solide constitution. Un beau jour, Lise est prise d'une fièvre violente. Le vieillard se demande déjà comment il règlera les frais d'enterrement, le prix qu'il mettra au repas funèbre, au vin. Il interrompt ses réflexions pour aller s'assurer si sa femme est morte; il la trouve sur son lit, les yeux grands ouverts, le regardant de façon étrange et faisant de la main un geste mystérieux lui

indiquant ou le ciel ou le cimetière; il en est si saisi qu'il meurt subitement, et, quelques minutes après, sa malheureuse victime expire également, et cette double mort, le geste de Lisi, sont pour les voisins superstitieux une ample matière à commentaires plus ou moins effrayants (1).

Les parents d'Eisi, l'aubergiste de la Gnepsi, n'ont eux non plus d'amour que pour Mammon. Au reste, travailleurs infatigables; mais en dehors de leur travail, de leur argent, de leur bêtes, ils ne connaissent rien; ils n'ont d'affection pour rien; « la femme en a tout au plus pour ses cochons à l'engrais, de la Saint-Martin jusqu'à Pâques ». Peu scrupuleux d'ailleurs sur le mien et le tien, n'ayant pas grand commerce avec le monde, de peur d'être trompés, mais n'hésitant nullement à l'occasion à voler le boucher, quand ils lui vendent un veau, ils passent pour des gens honnêtes; tout leur bonheur consiste à liarder, à lésiner, à amasser, des thalers. « Le père haïssait toute lecture, cela ne rapportait rien, disait-il. Il grognait souvent à propos de la fréquentation de l'église, surtout lorsque le temps était mauvais; on usait des souliers et l'on n'en avait rien de plus; on avait, n'est-ce pas, reçu l'instruction religieuse, et l'on savait peut-être bien ce qu'on devait faire et croire, disait-il. Il n'avait non plus aucune conversation religieuse avec ses enfants, excepté quand un voisin qu'il haïssait tombait dans le malheur. Alors il disait qu'il était tout de même bon qu'à un homme comme cela il tombât parfois une tuile sur le nez, sans quoi personne ne croirait plus finalement qu'il y a un Dieu au ciel... » (2).

Cet amour excessif de l'argent fait que beaucoup de paysans sont durs au pauvre monde. Ce n'est qu'en tremblant que la vieille Käthi aborde son propriétaire, lorsqu'elle va lui payer un acompte sur le terme échu de sa location. Maigre somme pourtant que celle qu'elle doit verser pour l'humble maisonnette où, en compagnie de son petit-fils et de quelques poules, elle mène une existence laborieuse et résignée ! Néanmoins le paysan ne lui en fait pas grâce. Un violent orage de grêle a saccagé le petit champ de lin de la vieille, noyé ses pommes de terre. En recueillant tout l'argent que contenait son « *Günterli* », elle a réuni trois thalers et demi. Elle a vendu au meunier, autre âme dure et impitoyable qui l'a exploitée, la poignée d'épis glanés par elle. Tout cela ne fait pas le compte. Il s'en faut de deux thalers. « Elle dénoua le cordon qui attachait le bas, vida l'argent sur la table, disant qu'il devait compter combien il y avait; elle l'avait fait aussi, mais elle pouvait s'être trompée... « Donc il manque encore deux thalers », dit le paysan qui avait compté l'argent; tu me les apporteras aussitôt que tu pourras ». — « J'aimerais pouvoir le

(1) *Hans Joggeli le cousin à héritage et Harzer Hans, également un cousin à héritage*, p. 95-140, Berlin 1848.
(2) *La banqueroute*, p. 28.

faire, avant qu'un nouveau terme fût échu; mais en ce moment je ne sais vraiment pas où prendre l'argent », répondit Käthi. — « Hé », dit la paysanne, pour ces deux thalers je ne voudrais pas te chagriner, Käthi; Christen, s'il plaît à Dieu, te tiendra compte de ce que tu as eu la grêle ». — « Hé », dit Christen, « vois un peu à te les procurer; si je puis alors te faire remise de quelques kreutzers, tu les prendras toujours. Moi aussi j'ai été grêlé, et il ne vient à l'idée de personne de me faire pour cela cadeau d'un kreutzer ».

Et comme après cette conversation la femme du paysan lui reproche d'être le plus vilain avare du monde, de n'avoir pas tout de suite fait grâce à la pauvre vieille de ces deux malheureux thalers, de l'avoir laissée dans l'angoisse, et d'être même assez ladre pour les prendre ces thalers, si elle les lui apporte plus tard, le propriétaire de Käthi expose sa manière de penser. « De semblables gens il ne faut pas les rendre insouciants, dit Christen, il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont pas au monde simplement pour vous importuner et vivre à vos dépens ». — « Ce n'est pas cette femme-là du moins que tu rendras insouciante; mais ce fut toujours l'usage chez les braves gens de faire remise de leur dette aux locataires, quand ils avaient été grêlés », répliqua la femme. — « Je le veux bien, que ce soit l'usage ou non; mais pourquoi devient-on tous les jours plus judicieux et plus malin, sinon pour abolir de vieux et stupides usages comme ceux-là et n'en soigner que mieux ses propres intérêts » (1).

Ce paysan ne mérite-t-il pas bien le nom que Gotthelf lui a donné de Grotzenbauer ? (Grotz = tronc d'arbre) (2). Il a en effet toute la rudesse et toutes les aspérités d'une souche.

Les gens de l'Emmenthal ne sont pas seulement avares, ils sont souvent routiniers. Le brave pasteur de Gytiwyl nous raconte les déboires qu'il a eus, lorsque, plein de belles illusions, il a voulu améliorer un peu ses paroissiens, essayer de les arracher à des errements surannés, de les faire entrer dans la voie du progrès. « J'abordai à cœur ouvert mes Gytiwylois, je les plaignis de la dispersion de leurs champs, de la mousse qui y poussait, je leur parlai de marne, d'étangs, de labourage moderne, etc... Je leur offris mes services pour l'arpentage de leur terres, afin qu'ils fissent des échanges, que chacun pût réunir tout son bien en une seule pièce. Cela constituerait des fermes si commodes; alors ils pourraient y bâtir leurs maisons, en tout cas travailler beaucoup plus facilement. Ils m'écoutèrent en ouvrant de grands yeux, avec une extrême ferveur, m'imaginais-je, mais ils ne dirent rien. Comme ils ne voulaient toujours pas commencer, malgré les renseignements que je continuais à leur donner, et comme j'insistais, toujours plus impatient, l'un d'eux finit par

(1) *Käthi*, p. 128 s.
(2) *Beiträge*, p. 651.

me dire : « Écoutez, Monsieur le pasteur, laissez-nous tranquilles avec cela, il n'en sortira rien. Les gens qui écrivent de semblables choses dans les livres ne sont pas à moitié aussi intelligents qu'on le croit, ils n'entendent goutte à ce qu'ils écrivent » (1).

Et ils opposent au pasteur leur force d'inertie, la tenacité de leurs préjugés séculaires.

« Je pensais, nous dit encore ce novateur bien intentionné, qu'on devait éclairer les gens, pour les rendre plus sages et meilleurs, et organiser leur condition d'une façon plus raisonnable. J'introduisis dans mes sermons quantité de choses d'une utilité générale, j'offris toutes sortes de livres; mais cela ne fit que les importuner. Les uns les prirent, ces livres, mais les rendirent sans les avoir lus, et d'autres me dirent : « Monsieur le pasteur, nous autres nous n'avons pas le temps de lire; quand on a été toute la journée dehors, à tous les vents, on a sommeil le soir, et le dimanche, on a la Bible et parfois encore la gazette hebdomadaire, où l'on peut voir ce que le blé et le seigle ont valu en dernier » (2).

Le pasteur essaie d'un autre moyen. Peut-être qu'en faisant vibrer la corde de l'amour-propre il les amènera à désirer augmenter leurs connaissances; résultat nul. Ils ne mettent pas leur vanité à en savoir plus que les autres; leur seul orgueil est d'avoir le plus de terres, le plus grand nombre de bêtes à l'écurie, le plus de gerbes, le plus bel attelage, et le plus gros tas de fumier. Ce sont les seules choses auxquelles les gens de Gytiwyl tiennent. Quant à leurs sentiments religieux, ils sont à l'avenant. « Avec zèle ils viennent au prêche le dimanche, et ils sont assis là pleins de dignité; mais jamais encore je n'ai remarqué qu'un sermon les ait touchés, excepté lorsqu'ils croient que je les persifle. De même qu'il paient ponctuellement la dîme, ils font aussi avec assiduité leur visite au bon Dieu, afin qu'il n'épargne pas la pluie ni le soleil, chaque chose en son temps » (3).

Déçu du côté des parents, il se retourne alors vers les enfants, et tente, par le moyen de l'école, d'agir sur la jeunesse. Mais la maison d'école est petite et misérable, les livres de lecture et les tableaux manquent. Le salaire du maître est dérisoire. Et cependant la commune est riche. Mais quand le pasteur parle de dépenses nouvelles, les gens se fâchent tout rouges, et ne veulent pas donner un kreutzer de plus.

« Ils avaient de quoi manger, de quoi travailler, disaient-ils; leurs enfants ne devaient pas devenir des Messieurs. Qu'est-ce que cela rapporterait aux enfants que les vieux devinssent des gueux, pour faire apprendre quelque chose aux enfants ? Voilà ce que disaient ces mêmes gens qui étaient capables de mettre 60 à 100 couronnes rien que dans le

---

(1) *Maître d'école*, I, p. 388 s.
Ibid. p. 389 s.
(2) *Maître d'école*, I, p. 390.

costume d'une fille, lorsqu'il s'agissait de se montrer. On n'avait jamais vu encore quelqu'un mener particulièrement bien sa barque et faire par suite meilleure figure, parce qu'il était devenu un malin; on n'avait qu'à regarder les maîtres d'école, ces crève-de-faim... Ils pouvaient donc obtenir tous les honneurs possibles et s'enrichir par-dessus le marché, leurs fils trouvaient des femmes riches, leurs filles des hommes riches, jamais on ne leur demandait : sais-tu lire ou écrire, mais bien : combien de mille livres possèdes-tu, combien de terre as-tu, combien dois-tu, ou combien as-tu d'argent de prêté ? Aussi combien cela devait leur paraître sot qu'on leur demandât de dénouer leur bourse pour des choses qui ne rapportaient rien ! » (1).

Christen et Aenneli, les opulents fermiers de Liebiwyl, ne tiennent guère à l'instruction pour leurs enfants; ils aiment à répéter que ceux-ci « n'avaient pas besoin de se casser la tête à beaucoup apprendre; mais ils devenaient ferrés sur la Bible, c'était l'essentiel, disaient le père et la mère, c'est ainsi que, sans être bien malins en calcul et en écriture, eux étaient parvenus à leur situation. Et positivement, tous deux n'étaient pas sorciers en ces deux matières, et quand Christen devait écrire son nom, il prenait un élan, comme s'il voulait sauter un fossé large de douze pieds, et lorsque Aenneli n'était pas d'accord dans ses calculs avec le marchand de beurre, elle s'y mettait soudain, sitôt qu'il prenait la craie, et elle approuvait tout ce qu'il écrivait, elle savait bien pourquoi » (2).

Nous avons vu dans quel embarras une lettre mettait le paysan endetté Hans Joggi, sa femme et ses enfants qui n'entendent goutte à cette « maudite écriture nouvelle ».

A la ferme de la Glungge, lorsqu'il s'agit d'écrire une lettre, c'est toute une affaire. La mère en est incapable. Quant à Joggeli, « une plume lui était rudement plus désagréable que sous le nez une allumette soufrée allumée... » (3).

L'ignorance de la plupart des paysans en géographie est phénoménale. « Alors, à trois lieues, on ne savait rien les uns des autres, c'est tout au plus s'il arrivait aux oreilles des bruits vagues, comme s'ils venaient du pays de Cocagne. Six lieues de distance formaient un abîme infranchissable à la plupart. L'habitant de l'Emmenthal parlait de l'Argovie (la région de Kirchberg à Murgenthal) comme si c'eût été pour lui de l'hébreu; l'habitant de l'Argovie secouait la tête, quand on lui parlait du Guggisberg; pour celui du Seeland, la Laponie n'était pas plus étrangère que l'Oberland. Où se trouvaient les bonnes gens de Laupen ? on l'ignorait dans la moitié du canton. Et lorsque les habitants de l'évêché

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 391 s.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 22.
(3) *Uli le fermier*, p. 141.

de Bâle venaient chez nous, ils pensaient que tout le vieux canton était autour de Burgdorf. Quand un Oberlandais venait dans l'Emmenthal, tout le monde le regardait avec des yeux curieux, pour voir s'il n'avait pas un glacier sur le dos; et les braves paysans de l'Emmenthal parlaient encore une fois moins, par crainte de se trahir devant le malin client. Et quand un homme de l'Emmenthal allait dans l'Oberland, c'était toute une histoire; dans tout le pays on colportait la nouvelle qu'il y avait peut-être un bon coup à faire, qu'il y avait là quelqu'un de l'Emmenthal. Dans le Seeland, les enfants couraient derrière l'habitant du Guggisberg et demandaient : « père, est-ce que les gens du Guggisberg sont aussi des hommes ? — Et si le père leur répondait que oui, ils ne pouvaient presque le croire, mais répliquaient : « Mais ils n'ont pas de cols de chemise ! » (1).

Avec cela, dans chaque village les gens se figurent que chez eux tout est mieux qu'ailleurs, qu'on y travaille mieux, qu'on y est plus entendu en toute espèce de choses (2). Dans une des bourgades où Peter Käser exerce ses fonctions de maître d'école, on se moque de lui, parce qu'il dit *ni* au lieu de *nei*, *ja* au lieu de *jo*, *Krisi* au lieu de *Kiersi*, etc. On lui conseille de perdre cette mauvaise habitude; on ne parle pas ainsi ! « Ces gens pensaient que le vrai langage était justement celui qu'ils parlaient, que leur langue était celle que comprenait le bon Dieu, et qu'on parlait au ciel. Il y en avait bien un une fois qui avait assisté à un sermon welche, et qui disait en voyant les gestes violents du prédicateur : « il peut se donner toute la peine qu'il veut, le bon Dieu ne le comprend pourtant pas; je ne voudrais pas être un welche; car cela ne sert à rien de prier dans une semblable langue que personne ne comprend » (3).

Les campagnards, qui ignorent la géographie, même la plus élémentaire, ne connaissent guère mieux les affaires de leur pays. Comment en serait-il autrement ? Les journaux ne pénètrent pas dans les villages ou sont rares. Ecoutons ce que nous dit de l'endroit où il a résolu de se fixer, après ses nombreuses aventures, cet infortuné Mias, dont nous avons déjà retracé les malheurs: « Mes paysans étaient du nombre de ceux pour qui le monde extérieur était totalement étranger. Il n'y avait que deux gazettes dans le village; le secrétaire de la commune détenait l'une, le maître d'école l'autre; le Statthalter avait la feuille officielle... Mais les gens lisaient rarement les journaux en entier, parce que les caractères étaient pour eux trop purs, et ce qu'ils lisaient ils ne le comprenaient souvent pas... On peut conclure de cela que la revision de la Constitution ne leur tenait pas précisément à cœur; ils ignoraient complètement ce que

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 356.
(2) Ibid. p. 372.
(3) Ibid. p. 201 s.

cela signifiait, et disaient qu'ils en avaient assez de tout ce bruit. Aux décisions de la Conférence de Bade ils ne comprenaient rien non plus, et croyaient qu'il s'agissait d'un changement de religion pour les habitants de l'évêché. Cela ne sert à rien, disaient-ils, ils n'y gagneront pas grand' chose ou rien du tout, à être catholiques ou réformés... Mes paysans n'étaient donc pas de grands politiques; d'une quantité de questions du jour ils ne se souciaient pas, dès qu'elles n'avaient pas rapport à leur vie journalière ou leur sac... » (1).

Ils sont casaniers, n'aiment guère s'éloigner de chez eux. Quand Vreneli s'en va à un baptême, elle fait son début dans le monde. « C'était la première fois depuis son mariage que Vreneli s'éloignait à ce point de sa maison, à plus de trois lieues de distance » (2). Ils ne se couchent pas volontiers dans un autre lit que le leur. La paysanne Lisi prétend qu'on se lève alors plus fatigué qu'on ne s'est couché (3). La vieille Käthi s'effraye à l'idée de passer la nuit ailleurs que sous son toit. « La paysanne leur offrit de coucher chez elle, mais Käthi déclina cette offre, parce qu'elle ne savait ce qu'elle éprouverait la nuit en un lieu étranger » (4). Et quelle est sa joie, lorsque de retour avec son petit-fils d'un voyage qui lui a semblé bien long, elle retrouve sa modeste cabane; lorsqu'ils « eurent attrapé le seuil de la maisonnette et qu'ils furent assis chez eux, commodément, à leur aise, avec devant eux leur table, derrière eux leur lit. Ah Dieu ! éprouver un pareil bonheur, ils ne l'espéraient plus, et maintenant, depuis que Käthi avait mis d'autres bas, ils étaient au sec et chez eux... Derrière eux les attendait le lit chaud, dans ce lit un doux repos pendant de nombreuses heures, et le matin, un réveil rendu délicieux par la conscience d'être chez soi, de pouvoir rester chez soi... » (5).

Ils sont orgueilleux. La paysanne Aenneli, pour aller chercher son fils, prend leur plus beau cheval, le Dragon, « parce que celui-ci était une bête magnifique, qui faisait s'arrêter les gens, lorsqu'il s'en venait comme à travers les airs. Elle dit aussi à la servante d'écraser de la poudre de brique, de l'apporter dans l'écurie, et donna l'ordre de frotter le laiton des harnais et d'étriller le cheval avec une propreté méticuleuse, de façon qu'on ne vît plus un grain de poussière dans la crinière ni ailleurs... Les coussins du Wägeli durent être particulièrement époussetés et brossées... » (6). Quand Resli se dispose à aller voir sa fiancée, le souci de tous est qu'il fasse bonne figure et donne aux gens une haute idée de la richesse de la maison; son frère n'épargne pas ses peines à cette occasion. « Presque toute la matinée il eut à faire avec les chevaux, il les sor-

---

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 397 s.
(2) *Uli le fermier*, p. 261.
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 331 s.
(4) *Käthi*, p. 209.
(5) Ibid., p. 218 s.
(6) *L'âme et l'argent*, p. 161.

tait l'un après l'autre de l'écurie, les menait à la fontaine et n'en finissait pas d'étriller et de laver... Anne Lisi qui passait et le voyait de nombreuses fois plonger chaque queue dans le seau d'écurie et l'égaliser ensuite, disait que c'était dommage qu'il ne fût pas devenu femme de chambre; sans doute mainte dame de qualité serait heureuse d'en avoir une comme cela... L'après-midi, Christeli astiqua les harnais, alla au grenier chercher les plus beaux, et il fallut que le laiton devînt brillant comme un miroir. Il les fit endiabler à la cuisine, voulant toujours quelque chose, tantôt un chiffon de lin, tantôt un chiffon de laine, tantôt il réclamait du vinaigre, tantôt il réclamait de l'huile. Christeli voulait montrer qui on était, et qu'à Liebiwyl on avait encore le moyen d'avoir un attelage... Longtemps encore on devait parler de l'attelage et de la ferme à laquelle il appartenait, là-bas où il n'y avait pas une vraie maison. Le beau monde attache beaucoup d'importance à un bel équipage. Deux chevaux attelés, c'est déjà quelque chose; pour en avoir quatre, il faut être comte. Un vrai paysan fait le comte, il met au moins quatre chevaux à la voiture, deux vigoureuses juments par derrière, deux jeunes étalons, légers comme l'air, par devant. Les uns marchent vaillamment, les autres sautillent, mais quand le besoin se fait sentir,que la voiture parvient à la montagne, alors ils unissent consciencieusement leurs forces et tirent dans les harnais, chacun aussi fort qu'il peut. C'est une joie d'aller ainsi avec quatre robustes chevaux à travers bois et campagnes, quand conducteur et chevaux sont habitués l'un à l'autre, que les uns courent sous le fouet de l'autre, sans que celui-ci dise un mot, comme il veut, où il veut. Aussi, le fouet est-il une sorte de sceptre, et de pouvoir le manier on se fait un point d'honneur... Resli avait le fouet. Christeli ne l'avait jamais convoité; malgré cela, il mit tous ses soins à l'attelage, et se délecta en songeant aux yeux qu'ouvriraient les gens, à leurs questions au sujet du propriétaire de l'attelage, lorsqu'ils verraient les quatre fiers chevaux bais avec les beaux harnais et la puissante voiture de planches courir à travers le pays, comme si ce fardeau avait la légèreté de la plume... » (1).

Les paysans de l'Emmenthal sont foncièrement pratiques; ils manquent de sentimentalité; vit-on en effet de beaux sentiments ? « Benz n'était pas sentimental, c'était un paysan bernois. Ceux-ci vivent avec la nature dans une union fidèle et laborieuse, à peu près comme vivent des maris raisonnables avec leurs femmes; les maris sont, comme on le sait, rarement passionnés pour leurs femmes, et, quand ils sont sensés, ils se réjouissent plus des vertus de celles-ci que de leurs beautés » (2). Le réveil de la nature au printemps ne laisse cependant pas insensible le cultivateur, qui peut-être il est vrai ne songe guère alors encore qu'à ses in-

---

(1) *L'âme et l'argent*, 306 s. — Voir encore *Maître d'école*, I, 382.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 211.

térêts. « Quelque prosaïque et sec que puisse être un paysan, au printemps pourtant son cœur s'élargit, et il voit plus loin que le bout de son nez. En face de ses champs, de ses prés, de ses jardins, il éprouve les sentiments d'un père debout au milieu d'une douzaine d'enfants florissants. Qu'adviendra-t-il d'eux ? Quels fruits porteront-ils, songe-t-il involontairement. De même que les visages des enfants fleurissent, que la santé gonfle leurs membres, la joie et l'espérance fleurissent et se gonflent dans son âme... » (1). Telles sont les impressions d'Uli à l'approche du renouveau, et lui aussi du reste est « une de ces natures bernoises circonspectes » (2), peu accessibles à la poésie et au rêve.

Anne Marei, la femme du paysan endetté, n'a pas non plus un tempérament trop romanesque. « Anne Marei n'était rien moins que sentimentale; certes, elle ne savait rien des contemplations de la nature, n'avait même pas entendu dire que la nature était belle et faisait impression sur les hommes, mais elle disait que, quand, par un semblable temps, elle regardait la campagne, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer, le voulût-elle ou non... » (3). Elle traverse, disons-le bien vite, une période de sensibilité maladive, depuis la mort de son petit Hans Uli, dont toutes les nuits elle rêve, et la splendeur d'une belle nuit de Noël, froide et étoilée, a de façon exceptionnelle excité ses nerfs. Car sa religion à elle non plus n'est guère compliquée ! « Anne Marei aurait été très courroucée, si quelqu'un lui avait reproché de ne pas avoir de religion, ni de croyance; mais cette foi était très sommaire, elle consistait à peu près en ceci : il fallait croire en Dieu, alors on était sauvé, à côté de cela, il fallait bravement travailler et ne rien faire de mal. Si on lui avait alors demandé ce qu'elle entendait par mal, elle aurait dit : eh, mais, chaque enfant sait ce qui est mal, et quand on ne fait rien de mal; si on avait continué à la questionner, elle se serait indignée bien fort en disant : c'est de la folie, mais tout le monde sait qu'on ne doit pas voler, ni tuer, ni être débauché, ni faire un faux serment » (4). On voit tout de suite qu'Anne Marei n'est pas près de verser dans le mysticisme !

Pratiques en religion, ils considèrent, quand ils sont pieux, leur foi comme un moyen de prospérité terrestre. Prennent-ils femme, ils songent souvent plus au sac apporté par la fiancée qu'à la beauté de son visage; ils considèrent surtout l'augmentation de richesse que le mariage leur procurera; et la richesse ils la font passer bien avant la beauté, chose trop fugitive. Sur la beauté, beaucoup ont du reste des idées toutes particulières, et l'esthétique des gens de l'Emmenthal n'est certes pas celle d'un habitant cultivé des villes. Les filles minces, sveltes, au teint délicat n'ont

(1) *Uli le fermier*, p. 20 s.
(2) Ibid. p. 16.
(3) *Le paysan endetté*, p. 113.
(4) *Le paysan endetté*, p. 43.

pas leurs sympathies en général. Ce qu'il leur faut, ce sont de solides gaillardes aux hanches puissantes, à la tête large et rubiconde, et pesant un bon poids. Un grand nombre de jeunes gens partagent les sentiments des servantes Mädi et Stüdi, lorsqu'elles dénigrent la jeune et jolie fiancée de Félix, le fils de l'Ammann, au village de la Vehfreude. « Elles ne savaient pour quelles raisons Félix l'avait prise. En ce qui concerne la beauté, elle n'offrait vraiment guère matière à éloges; pesée avec tous ses vêtements, elle ne dépasserait pas de gros les cent livres; était-ce pour son teint ? Alors ce n'était certes pas la peine de prendre une femme. Une fois qu'il lui faudrait vraiment aller au soleil, elle aurait bientôt la peau comme une autre. A côté de cela, elles ne voyaient rien que n'eussent aussi toutes les autres filles; pour la bouche et le nez, elle ne l'avait pas non plus à un autre endroit que tout le monde » (1). Mädi trouve que Félix aurait mieux fait de la prendre, elle, que cette enfant « qui ne pesait pas beaucoup plus d'un quintal » (2). — Uli, travaillé par des idées matrimoniales, est séduit par la belle prestance de Käthi, une jeune fille qu'il a rencontrée en allant vendre une vache au marché. C'est une luronne qui travaille comme un homme, et taillée, il faut voir ! « Käthi était une personne, comme on dit « von den töllsten eine », une personne de la plus belle mine; elle avait une carrure comme un roc, une tête comme un boisseau, des bras comme une tinette à beurre, et des jambes, elle l'avait dit elle-même, encore plus grosses. Käthi était une fille de paysans; le père avait un gros bien, Käthi avait le sac, de l'argent plus que maint paysan... Ce serait un heureux gaillard, celui qui obtiendrait Käthi, une créature laborieuse » (3). Quand Anne Bäbi veut marier son Jakobli, elle a en vue une fille de ce genre, et le portrait que Gotthelf nous fait de la belle n'a rien de flatteur. C'était « une fille grande, carrée d'épaules, avec des joues comme un vieux manteau de dragon, une poitrine qui faisait saillie ainsi qu'un réduit à porcs, et des bras comme des boudins, des pieds larges comme les sabots à une voiture aux larges bandages... » (4). C'est une maîtresse femme, au verbe haut, qui n'a pas froid aux yeux. Elle sait ce qu'elle veut et s'entend à poser ses conditions à la future belle-mère. Aussi cette dernière conçoit-elle tout de suite pour la bru de ses rêves un immense respect; elle se dit que « si Jakobli l'obtenait, il serait le plus heureux du monde ». Lorsque la fille du riche fermier Niegenug d'Unsegen se marie avec un oncle de Mias et vient habiter à la maison des grands-parents, elle ne tarde guère à supplanter complètement la grand'mère et à tout régenter à sa guise. Et la vieille, pourtant si autoritaire et énergique, ne bronche pas; sa bru est une fille si riche ! « Elle était habituée à traiter les gens moins riches qu'elle à sa fantaisie,

(1-2) *La fromagerie*, p. 505 s.
(3) *Uli le valet*, p. 126.
(4) *Anne Bäbi*, I, p. 157.

de haut en bas; même au pasteur, qu'elle estimait du reste beaucoup, elle faisait toujours sentir qu'il ne possédait pas une ferme comme elle; par contre, elle suivait des yeux, avec une véritable dévotion, toute personne plus riche qu'elle. Or, sa bru était riche; aussi avait-elle pour elle du respect, et n'osait-elle affirmer vis-à-vis d'elle ses droits » (1). Les Dorngrütbauern, les parents d'Anne Marcili, n'ont en tête que l'argent, ils marieraient sans remords leur enfant au vieux Keller Joggi, infirme et catarrheux, et la petite gémit. « Ah, ils pensent qu'avec de l'argent on a tout, qu'à l'argent toutes les magnificences viennent se coller, comme la poussière à un gluau. Aussi ne s'occupent-ils de rien autre que du seul argent, et ils me présentent au monde, comme on pique de pauvres vers à l'hameçon, lorsqu'on veut prendre des poissons. Je ne suis rien pour eux; ils ne songent pas à mon corps, à mon âme, à ma vie, à mon éternité, ils ne songent à rien qu'à l'argent qu'ils veulent attraper avec moi, et de mes paroles, de mes prières, ils se soucient juste autant que le pêcheur se soucie des frétillements du ver qu'il pique à sa ligne » (2).

Disons pourtant que ce sont surtout les parents, oublieux de leurs vingt ans, revenus des illusions de la jeunesse, plus rassis, qui rêvent de femmes riches pour leurs enfants. Après tout, les jeunes gars de l'Emmenthal ont un cœur comme les autres. Félix, tout fils d'Amman qu'il est, s'amourache d'une fillette pauvre; Jakobli a en tête la blonde Meïeli, dont la dot tient tout entière dans un modeste paquet de guenilles; mais l'amour ne joue, malgré tout, jamais chez ces froids montagnards, un rôle considérable; ils ignorent en général les violents emportements, les délicates attentions, les tendresses empressées, les serrements de main et les œillades langoureuses, tout ce manège galant où se complaisent les amants à l'ordinaire.

« Les garçons de Gotthelf peuvent bien suivre ouvertement un jupon de femme, mais s'agit-il de faire un sérieux aveu d'amour, à cela ils peuvent difficilement se résoudre, quand bien même ils promèneraient dans leur corps un sentiment mûri depuis longtemps... Ils ignorent l'amour en tant que sentiment prédominant, et toujours le bon sens et le calcul se glissent, pour y jouer un rôle, dans leurs affaires de cœur... » (3). Qu'on n'aille pas les croire de glace ! « Ils sont tendres et sensibles à leur manière; et puis, ils sont sensibles, alors qu'on ne le dirait guère. Donner des marques extérieures de leurs sentiments, cela ne rentre pas dans leurs habitudes. Non seulement les hommes ignorent toute tendresse exubérante, mais même aux femmes cette tendresse est étrangère. Baisers et embrassades sont si rares dans les œuvres de Gotthelf que l'on peut croire que les Alemans bernois considèrent ces incidents naturels comme entièrement superflus... » (4).

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 26.
(2) *L'âme et l'argent*, 193.
(3) Saitschik. *Meister der schw. Dichtung*, p. 17.
(4) Ibid., p. 16.

Tout à l'heure, nous avons fait allusion à leurs sentiments esthétiques en matière d'amour. En ce qui concerne les vêtements, ils témoignent d'un goût aussi sûr. Un jour qu'Anne-Bäbi, son mari et le petit Jakobli sont allés au marché, le gamin tombe en arrêt devant l'étalage d'un chapelier. Il ne peut détacher ses regards d'une casquette verte avec une houppe dorée et une bordure rouge, elle-même ourlée d'un galon jaune. Et la mère éprouve la même admiration muette. Elle se sent tirée comme par tous les cheveux vers la coiffure rutilante; cette casquette merveilleuse, il lui faut la prendre en mains, et elle n'a de cesse qu'elle ne l'ait achetée. Cette horreur enfonce bien jusque sur les oreilles du petit, mais cela ne fait rien : la tête du gamin grossit tous les jours ! Le choix des culottes donne lieu à d'interminables discussions entre les deux époux. Hansli serait d'avis de faire porter à son rejeton des « Spitzhosen », à la manière des vieux paysans bernois ou du moins des culottes avec des taillades jusqu'au genou et des boutons pour les fermer. C'est furieusement commode quand une puce vous tourmente ou que votre jarretière se dénoue... (1).

N'allez pas parler de mode à Hansli Jöwager ! Il est ennemi des innovations, comme sa femme du reste. Lui, a depuis des années le même valet, elle, la même servante. Le tailleur de Hansli habillait déjà son père; quand son cordonnier mourut, Hansli prit le garçon de celui-ci. S'il fume la pipe, il n'en finit pas de battre son briquet; il a pour principe de ne rien gaspiller; aussi tant qué sa pierre à feu peut lui tenir dans les doigts, il ne la jette pas, quand bien même elle serait devenue toute ronde comme une bille de marbre. Anne Bäbi a beau lui faire des remontrances, il persévère. Un jour, elle lui apporte une boîte d'allumettes; il faut voir comme elle est reçue : son grand-père et son père ignoraient cette invention du diable, et aussi longtemps qu'il aurait un mot à dire chez lui, de semblables engins n'entreraient pas dans sa maison. Hansli serait même d'avis que le gouvernement les interdît, ces sacrées allumettes, car elles sont cause de la moitié des incendies (2).

Ils sont affreusement matériels, et comme l'a dit Bartels, tous leurs plaisirs consistent à bien boire et à bien manger. Baptêmes, mariages, enterrements, tout leur est occasion de s'emplir le ventre, au point, suivant leur expression, de ne plus pouvoir dire Babi (3). Il faut voir l'abondance des mets qui paraissent sur une table dans une ferme cossue, lors d'une visite d'amis ou de parents. Les invités se fourrent de la nourriture et de la boisson jusqu'au gosier, et même parfois plus haut encore; la fille du paysan Niegenug, à l'occasion d'un semblable festin, où, malgré sa bonne volonté, elle ne peut plus avaler une bouchée de plus, fait une typique

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 18 ss.
(2) *Anne Bäbi*, II, p. 9.
(3) *Käthi*, p. 173.

déclaration, mais d'une telle crudité que nous préférons renvoyer le lecteur au texte ! (1).

Les femmes, comme nous le savons, aiment se faire fréquemment saigner; c'est pour elles le prétexte d'un bon petit traitement, vin vieux et viande fraîche, que le médecin ne manque pas de leur prescrire. Quant aux filles, elles ne font guère de difficultés pour entrer à l'auberge et se faire offrir par les garçons une petite collation et une chopine de vin. Si elles se laissent tirailler par le bras avant de franchir le seuil, c'est pour la forme, uniquement pour faire un peu de manières.

Les hommes sont violents, brutaux et querelleurs, tel ce Félix de la Vehfreude qu'on a pu appeler le « duc des rôdeurs de nuit ». Il n'y a guère de roman de Gotthelf où nous ne lisions le récit d'une de ces terribles bagarres au cabaret, sanglantes batteries auxquelles tout est prétexte, une allusion moqueuse aussitôt relevée, une rivalité au bal entre garçons, une bousculade en passant. Parfois même ont lieu des batailles en règle entre deux villages voisins, et alors ce sont des nez qui saignent, des fronts bossués, des membres éclopés, que l'on soigne aux frais de l'agresseur qui s'est fait pincer. Et cet agresseur, condamné à payer les frais du traitement, est choisi d'ordinaire parmi les combattants les plus riches (2).

Les jeunes filles sont calculatrices; elles spéculent sur leur mariage et ne songent presque toutes qu'à devenir de riches paysannes. Elles guettent les opulents fils de fermiers. C'est ainsi que plus d'une voudrait bien épouser le célibataire de la Knubelhof. Michel n'est peut-être pas le mari idéal, c'est « un veau mal léché ; mais cela vaudrait la peine de le lécher » (3). Mädi, une des filles du Rosebabisegg, s'est mis dans la tête qu'elle parviendrait à se faire épouser par lui; elle est rusée, sait comment il faut prendre le garçon, elle le flatte, se montre pleine d'empressement pour le chien Bäri, pour Sami le valet, elle enjôle tout le monde et arrive à ses fins.

Sensuelles, comme les garçons d'ailleurs, elles ont toujours sous les fenêtres de leurs « *Gaden* » quelque soupirant avec qui la nuit elles engagent des conversations amoureuses, qu'elles introduisent même dans leur chambre et parfois sous les rideaux de leur lit; il en est plus d'une qui se présente devant le pasteur, pour faire bénir son mariage, avec une couronne sur la tête, mais un ventre déjà proéminent. Vreneli, elle, est digne de porter la couronne de myrte, symbole d'innocence; l'aubergiste en la lui attachant, lui fait compliment de sa sagesse : c'est qu'elle a trop

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 20. — Voir aussi *Uli le valet*, p. 368, ainsi que la description d'un repas pantagruélique dans le petit récit : « *le grand bailli et le juge* ». — Récits et tableaux, V, p. 77 ss.

(2) *Le Miroir des paysans*, p. 242. — *Uli le valet*, p. 66 ss. — *Käthi*, p. 261 s. — *La fromagerie*, p. 380 et passim. — *Michel en quête d'une fiancée*, p. 138 ss., 278 ss. (Récits et Tableaux, I), etc., etc.

(3) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 131.

souvent l'occasion de voir entrer chez elle des filles à gros ventre; celles-là elle voudrait plutôt les pendre par les tresses, leur arracher les cheveux que de les parer de la fleur virginale (1).

Elisi, la fille de Joggeli, cette enfant gâtée et capricieuse, maladive et détraquée, à qui le médecin a affirmé qu'elle retrouverait ses joues rouges, lorsqu'elle aurait un mari, est travaillée jour et nuit de désirs amoureux. Elle se frotte comme une chatte au maître valet Uli, lui fait mille agaceries; lors d'une promenade en voiture, elle lui offre à l'auberge à boire et à manger, et au retour, sous l'influence du bon vin, elle se serre contre le jeune garçon, et manifeste le désir d'être embrassée par lui. « ... Elle s'appuyait contre Uli, tenait toutes sortes de propos, et finit par avouer qu'elle avait envie de lui donner un baiser; y trouvait-il quelque chose à redire ? Depuis qu'elle avait été en pays welche elle n'en avait plus donné; il lui fallait pourtant essayer si elle savait encore. Au pays welche, lorsqu'on jouait aux gages, on lui avait toujours dit que personne ne savait embrasser aussi bien qu'elle. Que pouvait objecter Uli ? L'Elisi le baisa alors à cœur-joie, et il lui rendait bien par-ci par-là un baiser, mais assez froidement. Et l'Elisi les trouvait en vérité bien froids aussi, ces baisers, et elle dit qu'il en donnerait de plus ardents à Vreneli, et cela sans y être invité... C'était tout de même curieux; ce n'étaient que des baisers, et ils vous faisaient pourtant si grand plaisir; on ne le croirait jamais, si on ne l'avait éprouvé soi-même. Et elle, une fille riche, elle n'en avait pas reçu pendant tant d'années, qu'elle avait entièrement oublié quel bien ils vous faisaient. Mais à l'avenir il n'en serait plus ainsi pour elle, « pas vrai, Uli ? » (2).

Elisi, en effet, a été élevée en pays welche. Comme sa santé était peu robuste, on lui a épargné le travail. On a conseillé à ses parents d'en faire une femme distinguée et cultivée. Comme Trinette elle sait dire « bonsoir, merci bien ! », ou, comme Johannès, saluer les gens d'un gracieux « Bunschur ! »; elle a appris à broder, mais elle est restée ignorante au possible. Quand elle est avec sa mère au Gurnigel, les beaux messieurs qui la font danser — car la danse est une des rares choses qu'elle sache bien — la prennent d'abord pour une de ces écervelées sentimentales qui lisent des romans. « Ils s'informèrent de ses lectures, si elle connaissait Clauren et Kotzebue et Cramer, la questionnèrent sur Lafontaine, La Motte-Fouqué et autres, sur la *Pastétique* d'Eberhard et les *Soupirs de l'amour* de Stapfer. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils faisaient fausse route. De toute l'année l'Elisi ne lisait rien; depuis qu'en classe elle avait déposé le catéchisme, et la grammaire au pays welche, elle n'avait peut-être plus tenu un seul livre, à peine avait-elle touché l'almanach, et

(1) *Uli le valet*, p. 428. — Voir encore *Le maître d'école*, II, p. 97.
(2) *Uli le valet*, p. 275.

même il était douteux qu'elle eût pu écrire une ligne sans fautes. L'Elisi ne s'occupait que de ses vêtements, de sa personne, de ses repas, de son mariage, et de rien d'autre... » (1).

Quelques jeunes paysannes ont passé par l'école secondaire et alors Gotthelf n'a pas assez d'invectives pour stigmatiser l'instruction qu'elles y ont reçue. La femme du capitaine, propriétaire du paysan endetté, est de ce nombre. « Selon toute apparence c'était une fille d'une école secondaire, cultivée, versée dans l'histoire naturelle et autres branches savantes, cependant elle hésitait toujours entre les grenouilles et les porcs, elle confondait sans cesse, ne sachant plus lesquels des deux avaient des queues, lesquels n'en avaient pas... » (2).

Mais presque toutes, filles ou femmes, sont un peu bornées; un type assez courant dans le pays est cette Anne-Bäbi, têtue, autoritaire, bougonne, superstitieuse, qui s'entend si drôlement à la médecine. Dans cette bonne femme si magistralement peinte par Gotthelf, mélange curieux de dureté et de bonhomie, de sottise et de bon sens, Bartels, s'inscrivant en faux contre Manuel, veut voir, avec quelque apparence de raison, le type accompli de la paysanne (3).

Bavardes, toujours à l'affût des cancans du village, elles sont souvent grossières et mal embouchées; elles ne redoutent pas les gros mots, ni les propos d'une verdeur, d'une crudité excessives; en cela d'ailleurs, elles ne font guère qu'imiter leurs maris. Ne parlons pas, si on veut, des filles comme Anne Lisi, cette amoureuse, abandonnée par Uli, qui vient le relancer à la ferme et l'arrange de la belle façon (4), des servantes, comme Stini et Uersi, qui, excitées par la jalousie, se crient d'ignobles injures (5). Après tout, ce ne sont que des gens du peuple. Mais leurs maîtres, leurs maîtresses, s'oublient parfois singulièrement! Sans sortir de la Glungge, que dire des propos galants, des spirituelles plaisanteries, que Johannès adresse à sa sœur, lors d'une visite que celle-ci lui fait (6), des mots aimables que le gendre emploie pour caractériser Elisi sa femme. C'est une « affreuse râpe, un vilain crapaud, une paresseuse souillon » (7). Elisi, d'ailleurs, a une bonne langue pour se défendre. « Chez Elisi, toutes les forces intellectuelles et physiques étaient réunies dans un seul membre, à savoir la langue... Nous avons en allemand bernois des mots tout à fait remarquables pour désigner les différentes espèces et variétés de bavardage : *dampen*, *dämperlen*, *klapperen*, *stürmen*, *schwadronieren*, *poleten*, *hässelen*, *giftlen*, *schnäderen*, *ausführen*, *kifeln*, *rühmseln*, etc. *Hässeln* et

(1) *Uli le valet*, p. 298 s. — *Beitr.* 438-439.
(2) *Le paysan endetté*, p. 174.
(3) Bartels, loc. cit., p. 88. Manuel, p. 105.
(4) *Uli le valet*, p. 40 s.
(5) Ibid. p. 166-107-111.
(6) *Uli le valet*, p. 270.
(7) Ibid. p. 396.

schnädern pourraient être les deux mots les plus significatifs pour marquer les tendances des entretiens d'Elisi... » (1).

Au village il n'en manque pas comme elle du reste. Les « *Kaffeeschwestern* » comme on appelle les commères, y foisonnent. « Le mot *Kaffeeschwestern* est un vieux mot, bien connu, et personne en l'entendant n'est assez simple pour croire qu'il est question de sœurs qui aiment uniquement le café; chacun sait aussitôt que ce sont des créatures à la langue prompte qui, avec le café, aiment le bavardage par-dessus tout... » (2).

Quand meurt la femme de Joggeli, les enfants de ce dernier se chamaillent de honteuse façon, au sujet de l'héritage. C'est un vacarme affreux, les femmes s'insultent comme les héros d'Homère, se hurlent les pires injures, poussent des cris sauvages, ainsi que font les Indiens, lorsqu'ils assaillent la cabane d'un visage pâle (3). Ah ! non certes, elles n'y mettent guère de formes dans leurs discussions ! Quand encore Joggeli s est laissé duper, et a signé un papier où il reconnaît devoir 15.000 thalers au mari d'Elisi, Trinette et Elisi s'acharnent sur le vieillard, puis de nouveau ont une furieuse querelle. Vreneli a toutes les peines du monde à les empêcher de se sauter au chignon et de se griffer. Cesse-t-elle de les surveiller, elles se lancent l'une sur l'autre, hargneuses, et les yeux injectés, pendant que les chiens s'entre-déchirent de leur côté et font à coups de gueules leur partie dans ce joli concert. On ne sait si l'on est dans le royaume des bêtes ou bien parmi des êtres humains (4).

En tout cas, elles sont curieuses, les paysannes de l'Emmenthal, même cette bonne Vreneli, qui ne craint pas à l'occasion d'écouter à la porte (5). A la Vehfreude, les hommes ont projeté d'aménager une salle spéciale pour y tenir les réunions de leur société fromagère. Les femmes ne veulent rien savoir. Voyons pour quelles raisons : « à vrai dire les femmes ne faisaient pas partie de la communauté fromagère; mais quand les réunions avaient lieu dans une maison particulière quelconque, la femme intéressée pouvait du moins demeurer dans la pièce contiguë, ou, s'il n'y en avait pas, écouter à la porte et renseigner aussitôt quelques amies sur les débats; celles-ci pouvaient répandre ces nouvelles, si bien que d'ordinaire les faits et gestes des hommes étaient connus à la maison, avant même leur retour, et que ces derniers trouvaient l'opinion de leurs femmes déjà formulée. De temps en temps aussi, comme par hasard, une femme faisait une apparition dans les assemblées, Madame la baillive en particulier. Elles pensaient que la chose serait insipide, si elles n'y mettaient pas leur grain de sel... » (5).

(1) *Uli le fermier*, p. 134 s.
(2) *Uli le fermier*, p. 134.
(3) Ibid. p. 322.
(4) Ibid. Chap. 23 passim.
(5) Ibid. p. 195.
(6) *La fromagerie*, p. 70.

Peut-être nous accusera-t-on d'avoir surtout insisté sur les défauts du paysan de l'Emmenthal, de n'en avoir montré, ainsi qu'on en a fait parfois le reproche à Gotthelf, que les « *Schattenseiten* ». Beaucoup de ces défauts au reste, avarice, excessif amour de l'argent, ignorance et superstition, prosaïsme et absence de sentiments esthétiques, ne lui sont pas particuliers; ils sont inhérents à la classe rurale, et peut-être ne nous serait-il pas difficile de les retrouver chez les paysans de plus d'une province française. Balzac et Zola nous ont peint, avec des couleurs sans doute un peu noires, des campagnards qui offraient bien des points communs avec ceux du romancier bernois. Mais, si nous voulons être juste, il nous faut, à côté des paysans durs et avares, comme le Dorngrütbauer d'*Argent et esprit*, le Grotzenbauer de *Käthi*, sordides comme Harzer Hans, égoïstes et méfiants comme le vieux Joggeli, citer avec honneur le Bodenbauer Johannès et Ankenbenz, ces deux types accomplis du cultivateur honorable, sage, posé, charitable, ou encore l'Ammann de *la Fromagerie*, qui avec tant de dignité et de noblesse remplit ses difficiles fonctions. N'oublions pas non plus Hans Joggeli, cet autre cousin à héritage; il ne ressemble pas, lui, à Harzer Hans; il sait faire un usage intelligent de sa fortune; il est plein d'expérience et de bon sens, charitable aux malheureux. Si nous passons aux jeunes gens, Félix, le fils de l'Ammann, est sans aucun doute, brutal et emporté, rempli de morgue et d'arrogance; mais au fond, si la tête est mauvaise, le cœur est bon; le garçon sait à l'occasion montrer des sentiments généreux, chevaleresques même; et ne devons-nous pas aimer ce jeune Resli, fils modèle, fidèle amant, nature joyeuse et enthousiaste, qui parfois fait preuve de tant de virile résolution ?

Du côté des femmes également, que de figures sympathiques ! Certes, des mégères comme l'Eisi de la Vehfreude ou son homonyme l'aubergiste de la Gnepfi, ou encore la digne épouse du Dorngrütbauer, sont loin de mériter notre estime et notre affection; mais nous devons rendre hommage aux solides vertus de la cousine, la résignée victime de Joggeli, nous admirons la noble compagne du Bodenbauer, si entendue dans son ménage; de même, l'âme si douce et si belle d'Aenneli dans *Argent et esprit*, ne peut que plaire à notre âme.

Et que dire de ces charmantes femmes, de la Mädeli du *Maître d'école*, de Meïeli, la femme de Jakobli Jowäger, de Bäbeli, le bon ange du malheureux buveur d'eau-de-vie ? N'ont-elles pas de quoi nous séduire ces créatures affectueuses, modestes et dévouées ?

Et toutes les jeunes filles heureusement ne ressemblent pas à cette maigre et fantasque Elsi, si avide des baisers des hommes, à cette Lisi du Ziberlihoger, à ces monstres en jupons, pour lesquels nous ne ressentons que de la répulsion ou de la pitié. Peut-on trouver des êtres plus charmants, plus délicatement virginaux que Vreneli, la femme d'Uli, qu'Anne

Mareili dans *Argent et esprit*, que la Gretli d'*Esprit du temps et esprit bernois*, que l'Aenneli de *la Fromagerie*, qu'Anne Lisi, la sœur de Resli, que Sophie dans *Anne Bäbi*, que tant d'autres ?

Gotthelf nous énumère quelque part les qualités qu'un paysan doit posséder, sans lesquelles il ne peut être ni rester longtemps un paysan : il doit être laborieux, économe, honnête, et craindre Dieu (1). Or, le paysan de l'Emmenthal les a au plus haut degré ces qualités si nécessaires, au dire du romancier. La prospérité de cette région du canton de Berne, où la terre est plus fertile, mieux cultivée que partout ailleurs, atteste la vigueur d'une race qui n'a pas peur de ses peines; la richesse que l'on constate dans chacune de ces puissantes fermes isolées en dit assez long sur l'esprit d'économie dont les gens sont animés. Les fils de paysans jettent parfois leur gourme d'une façon un peu fougueuse, mais, dignes fils de leurs pères, ils savent s'arrêter à temps; et Gotthelf nous affirme qu'avant les ravages causés dans les mœurs par l'esprit du temps, des dettes dans le genre de celles que contracte Hans, le jeune gars du Hunghafen, étaient une exception. Sans doute, ils devaient bien quelques thalers par-ci par-là, mais c'était peu de chose; et quand, d'aventure, l'un d'eux avait trop dépensé à l'auberge ou s'était battu, il allait trouver son père et lui disait tout simplement : Père, il te faut payer, et le père payait, parfois même avec une secrète satisfaction. On ne songeait pas à s'adresser aux usuriers (2).

Sans doute, le paysan de l'Emmenthal est peu sentimental, peu exubérant, il est froid et pratique. Il est difficile à échauffer, mais par exemple, une fois mis en mouvement, on a de la peine à le calmer (3). Il manque de vivacité, ne sait se bouger, ni prendre une résolution par lui-même; il a tendance à s'arrêter, à s'immobiliser au point où il en est; mais en revanche sur ce point il déploie des trésors de sagesse, de ruse, d'ingéniosité et de persévérance. C'est de tout cela que s'est faite au cours des temps la force du peuple bernois (4). Ennemis des innovations dangereuses, les gens de cette contrée de la Suisse sont attachés à leurs vieilles traditions, mais s'ils se montrent circonspects, c'est plutôt par piété et par prudence que par lourdeur ou gaucherie. Beaucoup partagent la manière de voir de Benz. « Benz était un vrai paysan, un de ceux qui ne s'attachent pas mordicus aux vieilles choses, mais qui veulent d'abord examiner prudemment les nouveautés, avant qu'elles ne leur occasionnent de la fatigue et des frais, qui ne courent pas après chaque folie que l'on proclame à son de trompe la chose la meilleure et la plus nécessaire; au

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 78.
(2) Ibid., p. 405.
(3) *L'âme et l'argent*, 136.
(4) *Le Miroir des paysans*, p. 176.

contraire, il secouait la tête avec d'autant plus de méfiance que justement on la trompettait avec plus de fracas... » (1).

Peu bruyant dans l'expression de ses sentiments, entêté et méfiant, le Bernois est avec cela des moins maniables, Gotthelf nous l'affirme. « Le peuple dans le canton de Berne est un peuple particulier; il crie rarement assez fort pour qu'on l'entende aussi en dehors du village (je parle de ce qu'on appelle le menu peuple). Il crie à la fontaine, aux veillées, dans les auberges, mais toujours, suivant une vieille habitude, à mi-voix, si bien que ceux qui ne sont pas à la fontaine, qui n'assistent pas aux veillées, ou ne sont pas assis dans les auberges, n'en savent rien, ou ne savent que des choses confuses. Aussi n'ajoutent-ils pas foi aux récits des gens et, lorsqu'ils sont d'un autre avis, ils vont jusqu'à penser que c'est une invention de leur part... Donc le peuple ne crie pas fort, ne s'attroupe pas, ne se lance ni dans les massacres, ni dans les émeutes; mais il s'arme d'une obstination silencieuse et indomptable qui, récalcitrante, sourde à toutes considérations, se refuse à obéir, ou ne cède qu'à la force, et d'une insondable méfiance, qui derrière tout flaire des panneaux, des pièges, de mauvaises intentions, d'insidieuses tentatives. Il laisse ordonner, déblatère contre ces ordres, compte sur la négligence apportée dans l'application des lois, fait en silence ce qu'il veut et considère toute personne qui donne un ordre quelconque avec des regards où se lit cette pensée : tu ne nous plieras pas pourtant à toutes tes volontés » (2).

Sous leur enveloppe un peu rude, les paysans bernois cachent un remarquable bon sens, beaucoup d'esprit malicieux. Ce sont à l'occasion de rusés diplomates, dont Gotthelf ne se lasse pas de nous faire admirer la subtilité. Raisonnablés à l'excès, ils mettent en quelque sorte leur point d'honneur à ne jamais se départir de leur flegme, de leur sang-froid. Même dans leurs dérèglements, dans leurs amours comme dans leurs batteries, ils apportent un certain orgueil, hautain et dédaigneux. Car l'orgueil semble bien un trait dominant de leur caractère. Tous, depuis le puissant paysan des fermes jusqu'au moindre valet, ont d'eux-mêmes une opinion très avantageuse. Sans doute, dans leurs mariages, ils reconnaissent pleinement les différences de condition, et il est rare qu'un pauvre valet se hasarde à porter ses visées sur une riche paysanne. « ... Mais cette différence est purement extérieure; quand il s'estime intérieurement, le valet se regarde comme rapproché du paysan de grande maison par une affinité élective, et il n'est pas accoutumé à témoigner une confiance exagérée en la capacité naturelle du maître et son intelligence... » (3). Esprits indépendants et fiers, ils n'admettent qu'avec difficulté les avis ou les remontrances; tout ce qui ressemblerait à une main-mise sur leur liberté

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 19.
(2) *Le Miroir des paysans*, 401 s.
(3) SAITSCHIK, loc. cit., p. 17 s.

individuelle. Ce n'est qu'en prenant toutes sortes de ménagements qu'un maître peut essayer de remettre son domestique dans la bonne voie, et encore prêche-t-il souvent dans le désert; car notre homme n'en veut faire qu'à sa tête. « ... Paroles et sermons n'ont pas le pouvoir de l'instruire, pour cela il est trop indépendant de nature, il ne reconnaît que la vie comme maîtresse, et quand l'expérience lui aura montré qu'il est plus commode et plus utile de choisir une autre voie, alors seulement il réfléchira bien là-dessus, il arrangera en silence l'affaire avec lui-même, pèsera le pour et le contre, se permettra encore quelques récidives, comme arrière-goût. et enfin tentera l'expérience de la conversion... » (1).

Et puisque nous avons cité Saitschik, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à ce critique judicieux de la littérature suisse le jugement d'ensemble qu'il porte sur le caractère des paysans bernois. « Le trait fondamental de leur caractère consiste en une sincérité qui confine fort à la grossièreté, en un robuste bon sens qui affecte d'ignorer les inclinations de l'âme, pour les reconnaître avec d'autant plus de force intérieurement. Ce qui les distingue tous, depuis l'orgueilleux paysan des fermes jusqu'au vacher, depuis la maîtresse jusqu'à la servante, c'est un singulier mélange de façons ouvertes et d'obstination opiniâtre. Si l'on entend par ouverture de cœur la franchise expansive, les paysans de Gotthelf ne sont rien moins qu'ouverts, mais ils le sont en ce sens qu'ils ne connaissent aucune crainte, ne supportent aucun blâme; que quand on les blesse, ils disent orgueilleusement la vérité. La servante et le valet savent toujours bien la distance qu'il y a entre eux et les maîtres, mais ils attachent beaucoup d'importance aussi à leur propre valeur et ignorent la flatterie, la prière, la supplication. Ce sont des paysans qui ont derrière eux une longue liberté politique, qui ne furent pas trop accoutumés à ployer l'échine devant les nobles et les grands... » (2).

IV. — LA PAYSANNE.

Nous n'avons pas ménagé notre admiration à ces belles fermes du pays bernois dont Gotthelf nous parle avec une si légitime fierté; nous avons encore devant les yeux ces splendides maisons paysannes : l'Ankenballe, le Nidleboden, le Knubelhof, la ferme du Bodenbauer Johannès « véritables manoirs », habités par des « gentilshommes en sarrau de milin « qui se distinguent par une honorabilité nobiliaire » (3). Nous avons dit la richesse considérable renfermée dans ces importantes de-

(1) Saitschik, loc. cit., p. 17 s.
(2) Ibid. p. 15 s.
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 4.

meures, l'or mesuré au boisseau après un décès, les paysans allant à la charrue avec des cent thalers serrés dans une vessie sous leur blouse. « Dans de telles fermes, nous dit le romancier, un vrai paysan est un gentilhomme, et une paysanne une reine ». Dans une maison où l'on a tout en abondance, où l'on n'est pas forcé de faire comme ces gens de la ville, « qui pour chaque bouchée, pour chaque vétille, sont obligés de mettre la main à la poche » (1), on comprend qu'une maîtresse de ménage soit heureuse, et le mépris de la paysanne Sime Sämelene pour les pauvres citadins est bien naturel. Etre une paysanne cossue, voilà le rêve de Lisi; elle le réalise en épousant le cousin Harzer Hans; hélas ! elle déchantera au bout de quelques mois de mariage. « Le mariage ne lui déplaisait pas, mais elle voulait devenir une vraie paysanne, une paysanne telle que, si elle se tenait sur le pas de la porte avec les poings sur les côtés, aucun chat ne pût passer près d'elle » (2). Harzer Hans lui semble l'idéal des maris : pensez donc ! il possède des forêts, où il peut abattre pour 20 ou 30.000 florins de bois, trois grandes fermes, il a de l'argent prêté on ne sait combien, il a des espérances. Lise se voit déjà à la tête de tous ces biens. Quelle félicité ! « Etre paysanne en un endroit si riche, posséder des bahuts et des coffres, une cave et un grenier remplis de provisions, de la viande toute l'année, du lait en suffisance, des chevaux à l'écurie, avoir toujours quelque chose à offrir aux pauvres gens, aux femmes qui apportent des nouvelles et vantent ce qu'on a, avoir de temps à autre un moment de loisir pour boire un café dans l'*Hinterstübli* ou pour fabriquer des crêpes, des œufs à gogo, et partout où l'on va, entendre chuchoter : vois là-bas, cette femme, c'est la paysanne de Hartherzige, ce sont des richards, et on dit que c'est une femme rudement bonne et fameuse !... » (3). En effet, que de provisions, que de réserves accumulées patiemment ! « On aime les provisions de toutes sortes, juste pour la même raison que l'Oberlandais aime de vieux jambons et du fromage centenaire, pour la même raison que des maisons nobiliaires aiment les arbres généalogiques, preuves de l'existence ancienne d'une famille... » (4).

Mais pour être à la tête d'un semblable ménage il faut une maîtresse femme, car ce n'est pas une besogne facile que de vaquer aux nombreuses occupations inséparables d'un pareil train de maison. Quelque active que puisse être la maîtresse, il y a des jours où elle succombe sous le poids de sa tâche. Que de devoirs, que de soucis, que de responsabilités ! Elle doit commander à tout un bataillon de valets et de servantes, préparer plusieurs fois par jour des marmitées de nourriture pour toutes ces bouches

(1) Récits et tableaux, III. *La visite à la campagne*, p. 47 ss.
(2-3) *Hans Joggeli le cousin à héritage et Harzer Hans, aussi un cousin à héritage*, p. 101 s.
(4) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 145.

affamées par le travail au grand air, brasser la pâture des cochons, soigner le jardin et les plantations, distribuer le grain aux poules, s'occuper des enfants; au besoin il lui faut, quand au temps de la moisson, de l'arrachage des pommes de terre, le travail presse, donner un coup de main aux hommes. « A une vraie ferme il faut une vraie paysanne; fait-elle défaut, alors paysan et ferme ont perdu leur éclat. Une paysanne ne peut être remplacée, ni par une cuisinière, ni par une femme de charge, à plus forte raison par une demoiselle de compagnie qui sert convenablement le thé. Il faut que ce soit une paysanne... » (1).

Une vraie paysanne est toujours à son poste. Elle sait « que c'est au logis qu'elle est le plus belle, elle est en quelque sorte la lumière de la maison et l'intendante partout présente de Dieu » (2).

Sans doute, la tâche du paysan est pénible. Les saisons qui se succèdent avec leurs travaux multiples, labours, semailles, fenaison, moisson, ramènent les mêmes soucis, les mêmes fatigants coups de collier. L'homme, en lutte perpétuelle avec la nature capricieuse, est sans cesse en proie aux préoccupations; c'est qu'aussi nul métier n'offre ce caractère de précarité : les années mauvaises succèdent aux bonnes, un orage inopiné peut détruire en quelques heures les plus belles espérances; ce sont les maladies qui surviennent sur les récoltes, les compromettent, c'est une vache qui enfle, un cheval qui périt. Ce sont des bêtes à vendre, à acheter, à soigner. Quels tracas, quelles inquiétudes toujours renaissantes pour le campagnard! Malgré son ardeur au travail, malgré son intelligence, ses qualités d'ordre, d'économie, il n'est jamais entièrement sûr du lendemain; il dépend de l'air, de l'eau, de la chaleur comme du froid, et les promesses du printemps peuvent être démenties par l'été. Commander à des domestiques, se faire obéir et respecter d'un nombreux personnel, demande aussi une énergie considérable, et non seulement de l'énergie, mais encore du tact, du savoir-faire, un doigté particulier. Uli nous en a donné la preuve. Nouveau venu parmi les fermiers, il lui faudra faire un apprentissage assez rude avant de bien connaître son métier de paysan, de maître de maison.

Mais la paysanne n'en est pas moins, malgré tout, l'âme de la grande maison rustique. C'est elle qui donne le branle au tran-tran journalier. La première levée, la dernière couchée, elle ne se contente pas de préparer le repas des gens et des bêtes, elle a l'œil à tout; elle veille au bon ordre, à la propreté du logis, gouverne avec autorité le peuple frivole des servantes, toujours enclin à la paresse ou à l'amusement, fixe à chacun sa tâche, excite, encourage, redresse une erreur, gourmande d'un mot bref en passant; il ne lui suffit pas de commander et de surveiller la besogne, elle ne craint pas de mettre elle-même la main à la pâte, d'enfoncer ses

(1) *Récits et tableaux*. Tome V, p. 63.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 10.

bras ronds dans les pommes de terre fumantes destinées aux porcs; elle épluche les légumes, s'occupe du laitage, du beurre, va quérir les œufs au poulailler; car elle règne en souveraine maîtresse sur les produits de l'élevage; elle saura sur l'aire donner son coup de fléau aussi bien que le plus robuste valet. Entre temps, elle débarbouille les enfants, les habille, les équipe pour l'école. Les jours de marché, elle va vendre à la ville quelques denrées, en tire de jolis profits qui contribuent à augmenter sa petite réserve particulière. Car la paysanne a fréquemment un petit magot à elle, qu'elle dissimule parfois à son mari, tout en ayant comme lui la haute main sur le tiroir où est l'argent. Les dimanches, les jours de fête, et ceux où l'on se rend à la foire, c'est elle qui surveille la toilette de tout le monde : elle aide le paysan qui grommelle et ne trouve pas ses affaires, lui donne son mouchoir qu'il oublie, lui passe à l'occasion sa chemise, lui noue sa cravate de façon savante. C'est une activité de tous les instants; dans la longue et laborieuse journée il n'y a guère de moment de perdu, et cependant, la paysanne trouve encore par-ci par-là le moyen d'échanger, à l'abri des perches verdoyantes du carré de haricots, de mystérieuses confidences avec quelque commère, de traiter quelque secrète affaire avec une vieille colporteuse, entremetteuse matrimoniale, messagère d'amour, ou d'offrir à une amie qui survient un de ces bons petits cafés consolateurs si chers aux campagnardes bernoises. Et même, le soir venu, lorsqu'elle est étendue dans le grand lit à côté de son Hans ou de son Sepp, qui, lui, voudrait bien dormir un peu, elle ne peut arrêter sa langue infatigable; et la voilà qui tient au paysan résigné de longs discours, un de ces « *Gardinenpredigten* » où elle s'entend, la rusée, à faire prévaloir ses idées.

Mais sa fonction principale est de veiller aux repas, à leur bonne ordonnance, à leur exactitude comme à leur durée. Dans une ferme bien tenue, ces repas ont lieu à l'heure, et l'on ne souffre pas le moindre retard. C'est qu' « il n'y a rien qui fasse plus mauvais effet dans une maison que quand, le soir après la cessation du travail, ou le dimanche à midi, ou bien à un repas de moisson, les gens sont forcés de flâner des heures, avant qu'on les appelle pour manger » (1). Il faut voir comme certaine maîtresse presse le déjeuner, un peu lent à son goût, d'un lieutenant que son fils lui a amené en visite. C'est que tout est réglé comme un papier de musique, que le moindre retard imprévu cause de graves perturbations dans le sévère emploi du temps qu'elle s'est tracé. « Elle pressait le pauvre Jakobli... terriblement, jusqu'à ce qu'enfin elle put desservir. Une ménagère de ce genre est dans une maison paysanne celle qui marque le temps, elle est l'horloge domestique; c'est par les différents repas qu'elle règle ce temps, elle doit prendre soin que dans les inter-

(1) *Uli le fermier*, p. 43.

valles il se passe ce qu'il faut, afin qu'au moment opportun gens et porcs aient leur part. Une vraie paysanne, qui ne se fait pas aider, mais envoie tous les bras aux champs, est forcée de se remuer et de bien mettre à profit la matinée, si elle veut en avoir fini à point nommé avec le dîner. Aussi, le matin, ne se laisse-t-elle pas volontiers retarder, et si une fois elle a attendu quelqu'un, celui-là peut parler d'une façon aussi intéressante qu'il veut, il ne trouve pas chez elle une auditrice bienveillante, mais une paysanne qui, de toutes les manières possibles, lui témoigne son impatience et son désir de débarrasser la table et d'en finir... » (1).

En temps ordinaire, ce n'est déjà pas une petite besogne que de faire la cuisine pour un personnel aussi nombreux que celui d'une grande ferme. Qu'on songe au nombre de bouches à satisfaire ! Que de jambons, de choux, de pommes de terre ne faut-il pas apprêter ! C'est souvent une véritable tribu qu'abrite le vaste toit en bardeaux : ainsi qu'aux époques patriarcales, tous les membres de la famille habitent ensemble, se réunissent à la même table : grands-parents, père et mère, garçons et filles; à ceux-ci viennent s'ajouter les domestiques, valets et servantes, tous les journaliers que le paysan emploie. Et si l'on réfléchit aux vertus prolifiques des gens de l'Emmenthal, une famille offre en vérité un aspect suffisamment imposant. Il existait en outre dans cette contrée qui nous occupe une curieuse coutume, celle du minorat : le fils cadet jouissait des privilèges accordés ailleurs au premier né : c'est à lui que revenait la ferme; la plupart du temps, ses autres frères demeuraient sur le bien indivis, à l'exploitation duquel ils contribuaient par leur travail commun, ainsi que de simples mercenaires. Le fils cadet se mariait-il, il amenait sa jeune femme, et celle-ci, nous l'avons vu, supplantait parfois, surtout si elle était riche, la vieille ménagère dans le gouvernement de la maison. Par contre, il arrivait que la nouvelle épousée d'un des autres enfants restât après son mariage chez ses propres parents, alors que le mari continuait son service dans la ferme des siens. C'est ainsi que l'oncle Sami amène la fille du paysan Niegenug, tandis que la mère de Mias demeure chez son père, au début du moins. A la mort de celui-ci, elle vient rejoindre son mari et occuper une chambre vacante dans le *Stöckli*. Or, tous ces frères désavantagés, tous ces parents qui restent sur le bien familial, pour le cultiver collectivement, ne laissent pas de former une espèce de communauté assez nombreuse, et l'on comprendra sans peine quelle rude tâche c'est pour la paysanne que de veiller à l'entretien de ce monde.

Mais il est des jours où la fermière n'y suffit pas. Quand, par exemple, arrivent les « *Sichelten* », les banquets de moisson, il faut voir l'animation que présente la cuisine ! La maîtresse perd la tête, de toute la journée elle n'a pas une minute de répit, occupée qu'elle est à faire cuire des

---

(1) *Récits et tableaux.* Tome III, p. 30.

viandes ou à préparer des monceaux de gâteaux. Son visage prend aux flammes de ses fourneaux des rougeurs d'écrevisse. Les manches de sa chemisette retroussées, elle s'active et s'affaire, car pour faire honneur à la maison, il faut que la table croule littéralement sous l'abondance des mets variés. Veut-on une idée de ces repas pantagruéliques ? Voici le menu qui figure sur la table de la Glungge : « il y avait, dans plusieurs écuelles, une soupe jaune au safran, où le pain était coupé si épais qu'on aurait pu s'agenouiller sur une soupière, sans que sur le pain une empreinte se marquât. Puis venait de la viande de bœuf, fraîche et séchée, du lard, des quartiers de pommes, des gâteaux de trois sortes; le tout amoncelé en tas élevés, et quelques bouteilles de la contenance d'une mesure se dressaient sur la table, et pour tout cela il y avait à peine de la place, si bien que celles qui servaient étaient souvent dans le plus grand embarras, ne sachant où poser les mets. Les moineaux dans le millet doivent se trouver bien; mais cependant ils ne sauront de longtemps encore ce qu'on ressent à une table de *Sichelten* qui ploie sous sa charge, et sous laquelle il est impossible de tenir ses jambes tranquilles, parce qu'elles voudraient bien aussi monter voir ces choses qui là-haut sentent si remarquablement bon... » (1).

Mais ce n'est pas tout. Dans le *Stübli* il y a une table particulière pour les invités de marque, pour les Elisi et les Trinette qui ne veulent pas se commettre avec le vulgaire; leurs palais plus délicats exigent des nourritures moins grossières. « Dans le *Stübli* une table particulière était mise; dessus il y avait du vin rouge, il y avait des poissons à la sauce, et des petits pois et des rôtis de veau et de pigeon, des poissons frits, du jambon et des gâteaux, des petits pains aux œufs en guise de pain, et un petit pot rempli de thé sucré pour les amateurs, et du dessert...» (2). Le lendemain, la fête recommence, les mets plus ou moins raffinés, en tous les cas copieux, continuent à se succéder sans interruption. Et ce ne sont pas seulement les gens de la maison, les parents et les amis, les domestiques qu'il s'agit de régaler, mais encore la foule nombreuse des mendiants. Ceux-ci n'oublient pas la date et, connaissant les vieilles traditions de générosité, de bienfaisance et d'hospitalité en honneur dans telle ou telle ferme, ils s'acheminent de ce côté, au jour béni des *Sichelten*, en essaim épais. Noblesse oblige. Se montrer parcimonieux en pareille circonstance serait, pour un paysan qui se respecte, déchoir. « Une grande maison rustique, possédée depuis cent années et plus par la même famille, surtout quand y habitent de bonnes paysannes, est presque dans une contrée ce que le cœur est dans le corps; le sang y afflue, s'en écoule à flots, porte la vie et la chaleur dans tous les membres; elle est ce qu'est pour les vaches sur les hauts pâturages un sapin abri, plusieurs fois

(1) *Uli le valet*, p. 240.
(2) *Uli le valet*, p. 240.

séculaire, sous lequel elles se réfugient, quand il ne fait pas bon dehors, quand le soleil est trop ardent, quand il va grêler, ou que quelque autre chose se prépare, que les vaches n'aiment pas; elle est la grande cruche inépuisable, qui dispense non seulement l'huile nécessaire à une veuve et à son petit garçon, mais qui fournit encore bon an mal an à des centaines, à des centaines de gens, consolations et conseils, aliments et boisson, ainsi que le gîte et maints chauds vêtements. Une telle maison offre l'image de la générosité la plus grande et de la plus scrupuleuse économie. Là, on ramasse les brins de paille et on ne compte pas les aumônes... Une maison de ce genre est une maison miraculeuse; mais aussi est-elle également une sorte de saint lieu de pèlerinage, vers lequel s'achemine quiconque a le cœur affligé, connaît la détresse dans son corps ou dans son âme. Mais si maintenant d'une semblable maison l'âme s'en va, c'est-à-dire la paysanne ou le paysan, la maison reste, et de même que des enfants retournent toujours vers le cadavre de leurs parents, pour voir si l'âme ne serait pas revenue, de même les gens continuent à retourner à la maison, ils frappent à la vieille porte, prêtent l'oreille pour voir si la vieille main fidèle, qui jamais ne fut vide, n'est pas là de nouveau, distribuant les dons, accompagnés d'un mot aimable... Un fermier s'installe-t-il dans la maison, dans le trésor de la ferme, le lieu de pèlerinage des pauvres et des affligés, alors l'auréole de la maison ne s'évanouit pas immédiatement; la foule continue à se rendre en pèlerinage de ce côté, suivant une vieille habitude; elle ne prête pas attention aux changements survenus dans l'état des choses, elle exige de la maison ce qu'elle exigeait jusqu'alors. La foule pose en fait que la bienfaisance de la maison est un devoir, que doit assumer tout habitant, qu'il soit ce qu'il veut... » (1).

Sinon les pauvres ne tardent pas à faire entendre leurs récriminations, à décrier en tous lieux la ferme qui les frustre aussi injustement de leurs droits ! Vreneli ne tarde pas à s'en rendre compte. Tant qu'elle a habité avec la vieille cousine, elle ne s'est pas montrée regardante, mais maintenant qu'elle a la Glungge à son compte, les morceaux de pain qu'elle distribue se font de jour en jour plus petits; elle ne peut plus donner de vieux linge ou de vieux habits, et les mendiants lui jettent à la face sa lésinerie; et cependant elle est bonne et bienfaisante, dans la mesure de ses moyens. La moisson approche; c'est l'habitude de fêter cette époque de l'année par des réjouissances culinaires. Le laboureur, en signe de reconnaissance pour les bienfaits dont Dieu l'a comblé, clôt la récolte par une sorte de repas de sacrifice : il donne à manger aux pauvres gens, nourrit et abreuve copieusement son personnel de valets, de servantes et de journaliers, sans oublier leurs femmes et leurs enfants.

« De semblables repas sont les points lumineux dans l'existence de

---

(1) *Uli le fermier*, p. 26 ss.

bien des gens: s'ils disparaissaient, la même nuit s'étendrait sur la vie d'un très grand nombre que si toutes les étoiles s'éteignaient au ciel. C'est triste, quand au-dessus d'une vie il n'y a pas d'autres étoiles que des repas, mais il est sot de vouloir contester leur valeur, leur importance » (1).

Aussi Vreneli se sent-elle l'âme pleine d'angoisse. Elle sait les dépenses qu'occasionnent ces festins. Elle n'ignore pas que chez elle ils n'auront pas la même splendeur que chez le vieux Joggeli; mais quelles réductions Uli, si avare, si lésineur, ne va-t-il pas opérer dans la somme que voudrait tout de même consacrer la fermière à ces bombances traditionnelles ? Elle tremble à l'idée des méchants propos que de mauvaises femmes ne manqueront pas de tenir sur son compte, si les réjouissances sont trop mesquines. Uli, quelque temps auparavant, ne lui a-t-il pas déjà bien recommandé de ne pas faire de folies ? Vreneli s'ingénie donc à l'avance à économiser. Il faudra beaucoup de beurre, alors elle se retire presque le lait de la bouche, elle fait sur tout de la gratte, mais le résultat n'est pas brillant. Quand elle passe en revue ses provisions, elle se désespère. Elle songe aux baquets de beurre fondu qu'on use en pareil cas pour préparer les beaux tas de *Küchli* dorés. Et Uli qui ne cesse de lui répéter qu'il n'est écrit nulle part qu'en ce jour chaque pauvre doit se donner une indigestion de ces *Küchli !* La pauvre femme déploie tous les trésors de son éloquence pour amener son mari à mieux comprendre les devoirs que lui impose sa nouvelle condition. Comme elle le dit : « Le pauvre qui, pendant des mois, ne voit ni viande ni vin, se réjouit de ce repas comme un enfant se réjouit de la venue de Noël, et pourquoi ne le devrait-il pas ? A un repas on veut avoir de tout en suffisance, se rassasier de tout; ce qu'on voudrait encore avoir et qu'on ne vous donne pas, compte beaucoup plus que ce que l'on reçoit. Les repas sont dans la vie ce que sont les étoiles au ciel par une nuit sans lune, et non pas seulement à cause du manger et du boire. Les cœurs aussi se dégèlent; car voilà enfin que de nouveau c'est dimanche dans les cœurs... » (2). Au lieu du vin à quatre batz la mesure qu'Uli veut acheter, qu'on prenne du bon vin. Le mauvais ne réjouit personne, on le boit comme de l'eau; il est donc en fin de compte le plus cher. Uli songeait à en donner une mesure pour deux convives, il y en aura, la jeune femme arrache une par une ces concessions, en suffisance sur la table, assez pour qu'on ne craigne pas à chaque bouteille tirée au tonneau que ce soit peut-être la dernière, et pour qu'on ne soit pas forcé de remplacer le vin par du petit lait. On tuera une brebis et il y aura la viande de bœuf et de porc nécessaire. Le jour arrivé, Vreneli se met courageusement à la besogne. Les marmites bouillent, sur le feu pétillant les viandes rôtissent, embâumant la

(1) *Uli le fermier*, p. 29 s.
(2) Ibid. p. 36,

cuisine, le beurre grésille dans les vastes poêles, et sur le champ, aussi nombreux que les flocons de neige qui tombent du ciel en hiver, arrivent de tous les coins de l'horizon des bandes affamées de mendiants et de guenilleux. La fermière ne suffit pas à la tâche; elle a beau jeter dans les poêles du beurre et de la pâte, les poêles sont des gouffres aux béantes noirceurs qui engloutissent tout; en vain, elle se démène comme un vrai diable, elle est impuissante à satisfaire ces bouches insatiables. «... Comme les moineaux flairent le cerisier qui porte des cerises précoces, et s'en viennent de fort loin avec leurs becs expéditifs et leurs petits ventres jamais rassasiés, les mendiants arrivèrent, attirés par le parfum du beurre chantant dans la poêle, et, voraces, ils criaient de loin déjà : « Une aumône, pour l'amour de Dieu », et ils trépignaient d'impatience à la porte; pleins d'une douce espérance, ils ne pouvaient tenir leurs jambes tranquilles... » (1). Heureusement que la cousine vient donner un coup de main à la jeune femme, car celle-ci ne sait plus à quel saint se vouer. Environnée de nuages de fumée et de vapeur, le visage cramoisi, elle a de l'ouvrage par-dessus les bras. Toutes deux travaillent si bravement que, lorsqu'Uli revient, Vreneli peut lui montrer avec fierté des montagnes de gâteaux de toutes sortes; il y en a pour le soir, pour le dîner du lendemain, on en a mis en réserve pour être distribués; et le fermier ouvre des yeux comme des roues de charrue, mais tout de même n'adresse aucun reproche à sa femme. Le repas est donc copieux à la Glungge, malgré les craintes qu'on avait pu concevoir. Le personnel de la ferme y fait honneur. On n'entend que le bruit des cuillers frappant les assiettes en cadence. Cependant, la première faim satisfaite, les gens y mettent moins de précipitation; ils se disent qu'ils ont toute la nuit pour manger, et que plus ils iront lentement, plus ils pourront aller longtemps. Les propos joyeux commencent à s'échanger, coupés de bruyants éclats de rire. Les jeunes s'envoient des plaisanteries, les vieux racontent les exploits de leur jeunesse, leurs batailles, les bons tours qu'ils ont joués à leurs maîtres. Minuit est déjà sonné depuis longtemps que maîtres et domestiques et journaliers sont encore attablés. Parfois, un des convives s'accoude et fait un petit somme, puis se réveille pour boire un coup et se remet finalement à manger avec un nouvel appétit. De temps à autre, il en est un qui se lève, va faire un tour dehors, et rentre dévorer et absorber, comme si le festin venait de commencer. « Un petit nombre restaient assis, comme s'ils étaient cloués là pour toute la vie; c'étaient les vétérans qui, dans cinquante *Sichelten* avaient acquis ce calme flegmatique qui est capable de boire et de manger vingt-quatre heures d'affilée, s'il le faut, sans en avoir jamais de trop. Mais ils devenaient terriblement ennuyeux, semblant ne prêter l'oreille qu'à une seule chose : la masse engloutie ne se

(1) *Uli le fermier*, p. 37 s.

tassait-elle pas, pour qu'ils pussent faire glisser dans leur gosier un morceau et boire un coup par là-dessus » (1).

Le jour commence à poindre, faisant pâlir les lumières, éclairant les visages défaits, aux yeux vitreux, des convives, qui, enveloppés de nuages de fumée, restent collés à leurs bancs, incapables de se lever. Le fermier, malgré sa fatigue, ne peut quitter ses hôtes. Sa femme s'est couchée plus tôt, car il lui faut à l'aube préparer le repas de midi. Après une dernière bouchée, une dernière lampée de vin, tout ce que leur peau peut supporter sans éclater, les gens s'en sont enfin allés l'un après l'autre vers la couche où ils cuveront leur orgie. Seuls, deux ou trois durs à cuire s'entêtent à demeurer, se faisant violence pour boire et manger encore. Ce qu'ils veulent au fond, c'est narguer le maître, jusqu'à ce qu'il finisse par perdre patience et leur dise de partir. Alors ils se retirent avec quelques mots méchants, et toute leur vie ils seront heureux de raconter comment ils ont lassé la patience de tel maître, ce qu'il leur a dit et ce qu'ils lui ont répondu. « Uli dut tenir jusqu'à cinq heures et demie du matin, alors seulement le dernier dit : « Si personne ne veut plus rester, il me faut aussi m'en aller; sans quoi je passerais pour le plus effronté, et cependant je me trouve encore bien là. Il me semble que je viens seulement de m'asseoir ». Il s'en alla pourtant, et de telle façon qu'on voyait bien qu'il devait être assis depuis pas mal de temps; car c'est à peine s'il trouva la porte, et lorsqu'il la tint enfin, il ne vit pas la clanche, quoique le soleil l'éclairât... » (2).

Nous avons vu que les habitants de l'Emmenthal étaient des gens prosaïques et de sentiments peu relevés d'ordinaire; que toute leur joie consistait dans les plaisirs de la table. Aussi, n'est-ce pas seulement à l'occasion de ces *Sichelten* que la fermière doit mettre, comme le peuple dit « les petits pots dans les grands », et donner la mesure de ses talents culinaires. Quand des parents ou des amis viennent lui rendre visite « kommen zu Dorf », selon l'expression, les repas pantagruéliques recommencent de plus belle. La paysanne est fière alors d'avoir une table bien garnie, de même que le paysan d'étaler devant son seuil de monumentaux tas de fumier (3).

Mais les bêtes elles aussi réclament impérieusement leur dû, et la fermière doit songer à leur donner satisfaction. Comme Gretli, elle doit

---

(1) *Uli le fermier*, p. 51.
(2) Ibid. p. 53.
(3) Cf. *Récits et tableaux*. Tome V, p. 77 ss. Le menu du repas offert à un bailli en visite se compose, outre les brouilles du début, gâteaux de toutes sortes, *Strübli*, *Küchli*, etc., arrosés de café et de crème blonde, d'un magnifique jambon, de rondelles de poires d'étranguillon séchées au four, de rondelles de poires vertes et sèches, de lard, de bajoues de porc, de viande salée, de salade, de vin, de thé. — Et l'hôtesse s'excuse : Si elle avait pu prévoir cette visite, elle se serait arrangée pour avoir un petit plat de poisson ! — Voir encore : *L'âme et l'argent*, p. 267. *Uli le valet*, p. 368.

souvent plonger ses bras ronds dans l'onctueuse pâture qu'elle prépare aux cochons, récompensée d'ailleurs de son zèle par les joyeux grognements qui saluent son approche. « Les porcs entendirent de loin son pas, l'accueillirent avec de puissants grognements auxquels les plus petits mêlaient les petits cris aigus, les piaillements de leurs petites voix perçantes. Avec grâce et énergie Gretli maniait le sceptre des porcheries, le balai court; armée de ce balai, elle batifolait en quelque sorte avec un vieux couple de porcs... » (1). C'est encore la paysanne qui a le souci de faire cuire le pain pour la maisonnée. C'est une de ses plus importantes attributions, celle dont elle est le plus fière. « Cuire de bon pain fait partie de la réputation d'une femme, et c'est un des point les plus délicats ; aussi faut-il d'ordinaire que le mari l'aide dans cette tâche. Lorsqu'ensuite une femme sait en outre engraisser les bêtes et faire des petits gâteaux, et au besoin encore peigner et tresser ses cheveux sans le secours d'autrui, alors c'est une raffinée,... « eine ausgespitzte »... comme on a coutume de dire, et elle porte la tête aussi fièrement que si elle avait dessus un bonnet de docteur de Bâle, de Zürich ou de Berne » (2).

Ce à quoi elle n'aime guère que l'on touche, par exemple, — car c'est sacré, et elle seule peut en disposer, — c'est au pot de beurre. Lorsque Trini vient rendre visite à son frère, le Bodenbauer Johannès, comme tout le monde est à l'église, le paysan lui conseille de profiter de cette absence pour faire des gâteaux. Il y a du beurre à la cave, dit-il, il va aller le chercher. Mais Trini est femme, elle ne veut rien entendre. « Non, Johannès; je ne le ferai pas, dit Trini. Il n'est pas du tout nécessaire de faire des gâteaux, et puis je ne fais pas de gâteaux dans une poêle étrangère et avec du beurre des autres. Je n'aimerais pas moi non plus que quelqu'un touchât à mes cuviers de beurre (3). » Et à son retour de l'église, la paysanne lui sait gré de ce tact.

La fermière a encore la haute main sur le jardin et les plantations. Elle est orgueilleuse du bel aspect de son chanvre et de son lin. Lorsque du monde vient la voir, tandis que les hommes visitent les écuries et font un tour dans les champs, la femme montre à ses amies les « *Pflanzblätze* » (4), leur fait admirer ses carottes, ses raves, ses choux et ses haricots.

Quand le besoin s'en fait sentir, robuste et vigoureuse, elle ne craint pas de donner aux hommes un solide coup de main; et l'auteur nous dit que Meïeli, la jeune femme de Jakobli Jowäger, « battait toute la journée allègrement et bravement; elle abattait et levait le fléau si bien que Mädi en conçut une extrême jalousie » (5).

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 482.
(2) *Le Maître d'école*, p. 262.
(3) *Uli le valet*, p. 21.
(4) *Uli le valet*, p. 23, et *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 11.
(5) *Anne Bäbi*, II, p. 54. (Voir *Beiträge*, 617, sur le maniement du fléau).

Il y a parfois à la campagne en effet des moments de presse; quand le temps de la récolte est venu, que les cerises sont mûres, qu'il faut songer au lin, au chanvre, la femme de Joggeli en attrape la fièvre bilieuse. « Ou bien il n'y avait personne qui voulût lui cueillir ses cerises, sinon les moineaux; le chanvre mûrissait trop ou on le laissait s'échauffer en tas; le lin, on oubliait ou de l'arracher, ou de le conduire au routoir ou de l'y retourner. Pour rien on n'avait le temps » (1). C'est en automne surtout que la paysanne doit se prodiguer. « Il y a des époques dans l'année où une vraie paysanne doit presque dormir debout, si elle ne veut rien négliger. Une époque de ce genre est l'automne, jusqu'à ce qu'on soit entré dans la mauvaise saison..., surtout quand c'est un automne où tout abonde, lorsqu'il y a quantité de fruits aux arbres et beaucoup de denrées en terre; jusqu'à ce que tout soit à sa vraie place, qu'on ait veillé à tout, de façon à ce que rien ne s'abîme, il n'y a pas pour une paysanne beaucoup de tranquillité ni de loisirs » (2).

Les femmes de cette contrée ont du reste été dressées de bonne heure à la besogne. « Les vraies filles de paysans battent aussi; elles ont appris dès leur plus tendre jeunesse; depuis l'âge de dix à douze ans peut-être on les forçait déjà à travailler sur l'aire » (3).

Qu'il fasse chaud ou froid, la « *Bäuerin* » est esclave de son devoir. La maîtresse de Johannès s'en va elle-même, montée sur son *wägeli*, chercher au marché voisin sa provision de vin pour la récolte. Et il fait une chaleur accablante. La sueur ruisselle sur son front, son visage est cramoisi. « Une paysanne comme elle était vraiment la plus malheureuse créature du monde, grommelait-elle ; de pauvres femmes pouvaient partir le matin à la fraîcheur; mais les gens de sa sorte devaient d'abord s'occuper de préparer un déjeuner en bonne et due forme, puis veiller encore au dîner; car s'il manquait une miette, on tombait sur elle, on ne s'en fait pas une idée, et quand elle rentrait, on lui faisait des mines, à faire étouffer une vache... » (4).

Lorsque le mari se rend au marché, la femme l'aide à faire sa toilette et ses préparatifs. Assistons au départ du Bodenbauer; il va monter dans son *wägeli*. « La paysanne noua encore le foulard au cou de Johannès, lui arrangea le col de sa chemise, comme elle pensait qu'il lui allait le mieux, lui fourra un mouchoir dans la poche, après l'avoir déployé, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas par hasard de trous; elle lui demanda : « As-tu maintenant tout ? » Et comme Johannès fouillait dans toutes ses poches, il vit qu'il lui manquait encore de l'amadou, que la

---

(1) *Uli le valet*, p. 232 et *Beitr.*, p. 436.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 68.
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 425.
(4) *Käthi*, p. 323.

femme alla lui quérir dans la cuisine... » (1). La voiture se met en mouvement; au bout de quelques mètres elle s'arrête. Qu'y a-t-il encore ? « ... « Cours vite, Uli », dit la femme, « il a oublié quelque chose. Une seule chose m'étonne, c'est qu'il n'oublie pas un beau jour sa tête à quelqu'endroit; d'homme plus oublieux que lui il n'y en a pas », grommela la paysanne, pendant qu'Uli courait et apprenait que le maître avait encore oublié des papiers dans le tiroir de la petite table; sa femme devait les lui donner, il les avait préparés. De loin, la femme avait déjà entendu l'ordre et les apporta à Uli. Alors le maître continua sa route et disparut; et lorsque la paysanne rentra dans la chambre, pour débarrasser, elle se dit à elle-même : « Chaque fois je suis heureuse, quand enfin il est parti; on n'a jamais à faire qu'avec lui; il ne peut jamais parvenir à s'en aller, et pourtant, il a toujours oublié quelque chose » (2).

C'est qu'en général en Suisse les hommes filent doux devant leurs terribles ménagères. Gotthelf ne nous le cache pas : « Dans le pays suisse où tous les hommes paraissent souverains, quantité de femmes sont réellement souveraines, et nous voudrions voir l'homme qui prétendrait porter la main sur une semblable femme souveraine » (3). Ce sont des luronnes qui n'ont pas froid aux yeux. A l'occasion elles savent faire le coup de poing comme des hommes. Nous n'en voulons pour preuve que la conduite de l'Amtsrichterin, la maîtresse de la Säublume, une nuit que des garçons, des « *Nachtbuben* » sont venus au village faire du vacarme et rosser les gens. Aidée de sa servante Lisabeth, elle leur a tenu tête avec courage, et les a mis en fuite. Aussitôt qu'elle a entendu le bruit de la lutte, les vociférations sur la route, elle n'a plus pu résister. Une ardeur mystérieuse s'est emparée d'elle. « ... Viens, Lisabeth, cria-t-elle; elle prit à la cuisine dans l'âtre une écumoire courte avec un lourd crochet de fer au bout, Lisabeth prit un autre instrument pesant et court, et les voilà toutes deux dans la cohue, frappant à droite, frappant à gauche, et à chaque coup un des rôdeurs de nuit était par terre; ils étaient facilement reconnaissables parce qu'ils dissimulaient leurs têtes, si bien qu'en un clin d'œil la moitié des polissons étaient couchés sur le carreau, l'autre moitié en fuite... » Toutes sans doute ne sont pas d'aussi redoutables guerrières, et il convient peut-être de ne pas trop le regretter, car, comme le dit Gotthelf, il faut y regarder à deux fois avant d'épouser une gaillarde de cette trempe; « elle ne convient qu'à un homme solide, au poignet vigoureux, à tout autre je ne voudrais pas en conseiller une de ce genre. Du reste, les exemplaires de cette sorte sont rares, ce qui est réellement heureux pour les hommes, car les mâles ne sont pas non plus semés trop dru » (4).

(1-2) *Uli le valet*, p. 140 s.
(4) *Käthi*, p. 228.
(3) *Récits et tableaux*. Tome V, p. 72

Le plus grand nombre n'ont pas la vigueur de cette femme de juge, presque toutes n'en sont pas moins de maîtresses femmes qui savent ce que c'est que de commander. On ne badine pas avec elles; donnent-elles un ordre, elles le font sur un ton qui n'admet guère de réplique (1). Elles font trembler leurs maris, bien petits garçons devant elles. Quand les gens de la Vehfreude, après avoir refusé de bâtir une école, songent à fonder dans leur village une fromagerie, ils baissent déjà le dos en pensant à ce que diront leurs despotiques épouses. « Car les habitants de la Vehfreude connaissaient deux choses parfaitement : en premier lieu leurs bêtes, en second lieu leurs femmes, et celles-ci étaient à poigne. Elles ne voyaient pas d'un bon œil les fromageries, les hommes le savaient, et les réflexions qu'elles feraient, s'il leur revenait aux oreilles que les hommes avaient inopinément adopté quelque innovation, sans que les femmes l'eussent quelques mois ou quelques années passée au crible, on ne pouvait se les représenter, car cela ne s'était pas encore vu... » (2). Après avoir délibéré, ils sortent de l'auberge, mais hésitent à franchir le seuil de leur demeure. Comment vont-ils être accueillis ? « Les hommes se recueillirent alors pour paraître avec toute leur présence d'esprit devant leurs épouses, à peu près comme de bons catholiques, quand ils s'approchent du confessionnal » (3). Mais ils ont beau ne s'avancer qu'avec lenteur, il leur faut bien franchir le pas. Et l'auteur nous fait pénétrer dans la maison de l'un d'eux, le Peterli du Dürluft. Eisi, son acariâtre ménagère, l'attend avec la plus extrême impatience. Elle lui a donné ses instructions, gare à lui s'il ne les a pas suivies à la lettre, s'il a voté pour la construction d'une maison d'école. En ce cas, lui avait-elle dit, « il ferait mieux de ne pas se montrer de sitôt au logis, car aussitôt qu'elle pourrait le tenir, elle lui arracherait les cheveux jusqu'à ce qu'il eût une tête comme une rave tondue, il pouvait y compter » (4). Peterli a beau lui balbutier quelques vagues explications, embrouillant les deux choses : la maison d'école et la fromagerie, Eisi ne veut rien entendre. Et, saisissant le pauvre hère qui bafouille de terreur et n'a pas su rendre compte de son mandat, elle met ses menaces à exécution. « En conséquence Eisi plongea tous ses dix doigts dans les cheveux de Peterli, si bien qu'il sut ce que c'est que d'avoir des mains étrangères dans la chevelure; elle l'empoigna par les cheveux et les oreilles, et vous le secoua de telle manière que Peterli en vit trente-six chandelles » (5).

Quand ils rentrent trop tard de l'auberge, les paysans, craignant une

---

(1) *Käthi*, p. 210.
(2) *La fromagerie*, p. 9.
(3) Ibid., p. 10.
(4) *La fromagerie*, p. 12.
(5) Ibid., p. 14.

réception semblable, ne se décident qu'à la dernière minute à franchir le Rubicon. Ils s'efforcent, en leur jetant quelque appât, d'amadouer leurs terribles compagnes. « Alors la plupart méditent de quelle façon ils pourront détourner l'orage; les uns achètent du vin, un petit pain, mais le plus grand nombre, découvrant d'instinct le côté faible des femmes, ne rapportent pas à la maison quelque chose pour la faim ou la soif, mais quelque chose pour la curiosité. Ils savent qu'aussitôt qu'ils peuvent lui jeter en pâture une belle et bonne nouveauté, la femme oublie les péchés du mari pour s'accrocher des dents aux péchés du voisin. Plus d'une femme aussi querelle son mari, non pas parce qu'il rentre tard, mais seulement pour en exprimer des nouvelles et des secrets, de même qu'on presse une éponge pour que l'eau en coule » (1).

Les types de paysannes autoritaires et despotiques, qui mènent leur maison et souvent leur mari tambour-battant, abondent chez Gotthelf. C'est d'abord Lisi, la fermière de l'Ankenballe; énergique, résolue, le coup d'œil pénétrant, elle administre d'excellente façon le domaine qu'elle se réserve, sans empiéter sur les attributions de son mari, actif, laborieux et intelligent lui aussi du reste. Quel frappant contraste elle forme avec son amie, Gretli, la paysanne du Hunghafen, si molle, si geignarde, si passive ! Il faut voir, quand Benz lui annonce une visite, comme elle remue son monde; elle vient de constater qu'elle n'a plus de beurre frais ; elle appelle Gretli, sa fille. « Vite, fillette, prépare tout, il faut faire le beurre. — Oui, mère, cria la fillette qui s'envola d'un bond, se noua un tablier autour du cou, pour protéger ses coquets vêtements, se mit avec grande joie à l'œuvre, sans demander : mère, quand mangerai-je alors ? Marei, sers le dîner, vite ! fut le deuxième commandement. Marei, la forte servante maîtresse, s'avança d'un pas robuste à travers la cuisine, commanda à son tour aux esprits subalternes de lui prêter leur concours, et, rapides et empressés, elle les eut sous la main. Venez manger ! fut le troisième commandement, et au même temps tous se levèrent cette fois, même l'indiscipliné « *Güterbube* » qui était là depuis six mois déjà, et ne savait pas encore grand'chose de l'obéissance » (2).

Tout marche, on le voit, militairement. Le personnel des domestiques est bien stylé; il obéit au doigt et à l'œil. Le matin, il ne se le fait pas dire deux fois, quand il s'agit de sortir des couvertures. « C'était une coutume domestique à l'Ankenballe; tout le monde se remuait, aussitôt que la maison reprenait vie; on n'était pas forcé d'aller d'un lit à l'autre, les choses ne se passaient pas comme dans la chanson du tailleur : alors dame maîtresse vint et nous tira par les jambes ! En quelques minutes,

---

(1) *Le miroir des paysans*, p. 28.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 8.

sans dame maîtresse, tout le monde était sur pied, et chacun marchait vers l'endroit où était sa place » (1).

Nous avons déjà fait connaissance avec la femme de Simmen Sämeli, ce curieux caractère où la rudesse se mêle à l'orgueil, nous avons vu la façon cavalière dont elle presse le déjeuner de l'infortuné lieutenant que son fils lui a amené, ce meurt-de-faim de la ville pour lequel elle n'a pas assez de mépris. Et que dire de la digne épouse du Bodenbauer ? La cousine, elle non plus, ne manque pas d'une certaine énergie, énergie qui, au besoin, sait se faire souple pour arriver à ses fins; car, avec un mari comme le méfiant Joggeli, il ne faut pas aborder l'obstacle de front, mais plutôt le tourner; il est nécessaire en ce cas, pour bien mener son ménage, d'avoir plus d'une corde à son arc. Nous n'aurions garde d'oublier madame la baillive de la Vehfreude. « Elle était toute petite, voire même mince, mais tout le village la redoutait comme le feu, et son mari, qui pesait exactement trois quintaux, dansait au son de son violon... » (2).

Elle a un très grand défaut, elle est curieuse. « Madame la baillive, qui se considérait comme le premier personnage politique de l'endroit, non seulement ne regardait pas comme un défaut, mais considérait comme un devoir d'apprendre ce qui se passait à la Vehfreude, naturellement afin de pouvoir au besoin remédier au mal. Elle avait donc l'oreille ouverte, la main ouverte et la bouche doucereuse pour toute servante qui entrait dans son domaine et voulait lui raconter quelque chose de nouveau » (3). Elle se soucie peu des gens, n'a guère d'égards même pour Monsieur le bailli, son époux; elle n'a d'yeux que pour son fils chéri, son petit Félix, qu'elle cajole, gâte et dorlote, et qui ne se gêne guère pour la rabrouer à l'occasion. Elle est ingénieuse et rusée, quand elle procède à une enquête sur un point intéressant. Par exemple, lorsqu'elle veut avoir des renseignements sur la paysanne du Nägeliboden, elle a toutes les finesses d'un vieux juge d'instruction. « ... Ils avaient un champ de ce côté du village, on y avait semé des carottes qu'elle n'avait pas encore vues... » (4). C'est un bon prétexte pour aller rôder autour de la maison, et recueillir les éléments de son enquête. « Inviter la paysanne du Nägeliboden à comparaître devant elle, comme cela aurait sans doute convenu à un grand'bailli, Madame la baillive ne le pouvait pourtant pas; lui envoyer une lettre eût été chose difficile pour elle; elle n'avait pas non plus d'huissier à sa disposition...» (5). Comme les gens ne sont pas accoutumés à la voir souvent, son passage fait sensation, et tout le monde se demande quelle raison mystérieuse et puissante a pu arracher la noble dame aux douceurs de la *Stübli*.

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 330.
(2) *La fromagerie*, p. 70.
(3) Ibid., p. 126.
(4-5) Ibid., p. 158.

« Madame la baillive appartenait à cette catégorie de femmes qui passent la plupart du temps à la maison, ne paraissent plus jamais aux travaux des champs, mais ne sont pas pour cela oisives, à cette catégorie de femmes qui, si un beau jour elles traversent le village, font sensation, au point que toutes les têtes bondissent aux fenêtres, que les poules, étonnées, tendent leurs cous, que le coq en reste muet sur son fumier, que tout le monde se demande : que peut-il bien y avoir ? où veut-elle aller ? Ce sont d'ordinaire de maîtresses femmes, comme il en faut aux paysans, mais qui paraissent vraiment se faire plus rares, du fait de la culture et des lumières... Ainsi cheminait à travers le village Madame la baillive, au milieu de l'attention générale, avec des arrêts variés. — Eh Seigneur ! qu'est-ce qui te prend, veux-tu aller à la noce ? — Cette question partait de mainte porte de cuisine, montait de maint carré de choux; et là-dessus on débitait un petit bout de causette, on battait le buisson, pour en faire sortir les tendances de Madame la baillive. Mais c'était une fine mouche, on pouvait battre aussi longtemps qu'on voulait, on ne faisait rien sortir... » (1). Gotthelf nous dit, en effet, qu'elle possédait au plus haut point le tact parlementaire, qu'elle n'aurait pas été la dernière au parlement allemand (2). Arrivée au Nägeliboden, elle note d'abord le bon ordre qui règne autour de la maison; tout est propre et bien débarrassé, comme si c'était dimanche; puis, s'étant approchée de la clôture du jardin, elle fait semblant d'admirer les belles choses qu'il renferme. La paysanne répond modestement que tout serait plus beau, s'il n'avait pas fait si sec; elle aussi se demande où Madame la baillive veut en venir, et, prudente, attend qu'elle démasque ses batteries. « C'est ainsi qu'un mot en amenait un autre, et, comme la chatte autour du pot, Madame la baillive tournait doucement autour de son but, jusqu'à ce qu'enfin elle put demander : « Qu'as-tu fait de ta sœur, qu'elle ne porte plus le lait, est-elle malade ?... » (3). Et, adroitement, elle tire les vers du nez à la jeune femme, apprend ce qu'elle voulait savoir. Avec cela, ce n'est pas une mauvaise personne; « elle n'était pas le diable, c'était seulement une femme, une femme orgueilleuse, impérieuse, mais pleine de bon sens, et ayant bon cœur » (4). Nous ferons cependant une petite réserve avec Manuel. Celui-ci rappelle les différences qui existent entre les femmes de l'Emmenthal et celles de la Haute-Argovie, et les retrouve chez la baillive, originaire de cette dernière région. « C'est une femme de sens, dit-il, estimée et d'une sagesse extrême, mais dépourvue de ces intimes qualités de cœur, de cette profondeur d'âme qui sont propres plus aux femmes de l'Emmenthal qu'à

(1-2) *La fromagerie*, p. 159.
(3) Ibid., p. 160 s.
(4) Ibid., p. 504.

leurs voisines de la Haute-Argovie, davantage tournées vers le monde extérieur ». Cette tendresse plus vive, cette profondeur de sentiments, qui est à son avis un trait du caractère des montagnards, il la signale, par contre, chez la paysanne Aenneli d'*Argent et esprit* (1).

V. — LA VIE A LA FERME. — EXISTENCE BIEN RÉGLÉE : LE LEVER, LE DÉJEUNER, LE DINER ; PLACES A TABLE, ALIMENTS, BOISSON. LE SOUPER. — VISITES, FÊTES. — LES OCCUPATIONS A LA FERME. — LE DIMANCHE, LES DIVERTISSEMENTS. — LES FOIRES ET MARCHÉS.

L'existence d'un paysan est réglée d'une façon merveilleuse, à l'intérieur de la maison, par cette horloge très exacte qu'est une bonne ménagère, à l'extérieur, par cette autre horloge que Dieu a suspendue au ciel. « A un vrai paysan Dieu a montré la voie à suivre, il lui a partagé l'année, il lui règle son emploi du temps, et tout marche d'après l'horloge qu'il lui a suspendue par la fenêtre du ciel, à savoir le bon soleil clair... Alors le paysan va son chemin, honnêtement, bravement comme le soleil, chaque jour il fait sa besogne quotidienne, plus courte ou plus longue, dedans ou dehors, constamment d'après l'ordre du jour de Dieu... » (2). De bonne heure il est debout. Sa femme a soin, d'ailleurs, s'il s'oubliait dans la tiédeur des draps, de le réveiller. « Une nuit obscure couvrait la terre ; encore plus obscur était l'endroit où une voix étouffée appela à plusieurs reprises « Johannès ». C'était une petite chambrette dans une grande maison paysanne; du grand lit qui remplissait presque tout le fond venait la voix. Dans ce lit était étendue une paysanne en compagnie de son mari, et c'est à ce dernier que la femme criait « Johannès », jusqu'à ce qu'enfin il se mit à grogner et en dernier lieu à demander : « Que veux-tu, qu'y a-t-il ? » Il te faut te lever et donner à manger aux bêtes. Quatre heures et demie sont déjà sonnées... » (3).

Quant aux domestiques, nous le savons, ils ne se font pas tirer l'oreille, ni même les jambes, pour sortir de leur lit, dans une ferme qui marche bien. La servante maîtresse est déjà à son poste dans la cuisine. En un clin d'œil, la flamme crépite dans l'âtre, l'eau est mise sur le feu, le lait qu'on va quérir à la cave est versé dans le grand poêlon, et ne tarde pas à bouillir. Tout cela, le temps de respirer, et le déjeuner, le « z'Morgen » est à point (4). Le paysan est allé pendant ces apprêts soigner ses bêtes ;

---

(1) *Manuel*, p. 257.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 366.
(3) *Uli le valet*, p. 5.
(4) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 330 s.

s'il fait beau, en été, il a donné un petit coup d'œil à ses champs. Il se montre à la porte de la cuisine et demande si le déjeuner est servi. La maîtresse verse le café, le lait dans les écuelles, appelle les valets et les servantes, et l'on se met joyeusement à table (1).

En cas de départ matinal, le menu est plus consistant. On ne peut, n'est-ce pas, laisser partir ainsi les gens dans la fraîcheur malsaine de l'aube avec quelque chose de réchauffé, une tasse de café clair, ou même avec un verre de Schnaps; il faut pour le moins, sinon une omelette, un bon « *Rösti* », un plat réconfortant de pommes de terre rôties. Afin de se réveiller à temps, la ménagère soucieuse s'est couchée à demi-habillée. « D'habitude, c'est la bonne mère en personne qui est la cuisinière; il est rare que cette besogne elle la confie à une servante, quand le fils s'en va en voiture, ce serait trop de confiance dans la servante, et on ne la traite pas si familièrement. De fait, c'est aussi la vieille maîtresse, la vraie maîtresse du logis, qui allume le feu dans la demeure le matin, et l'éteint le soir; elle est la maîtresse du feu, et le feu est son serviteur, elle est la prêtresse de la maison... » (2).

Après cette frugale collation, chacun se rend à son travail. A l'heure exacte, la même voix de la fermière — elle ne hait rien tant que l'inexactitude — se fait entendre à la porte de la cuisine, appelant son monde pour le dîner. Le maître va se laver les mains dans l'auge de la fontaine (3), et vient prendre place à table, suivi bientôt de tous les domestiques, qui, après s'être essuyé les leurs à l'essuie-mains de la cuisine, s'asseyent à leurs places respectives. Car, dans une société aussi hiérarchisée, on observe strictement les préséances. Lorsque Meyeli fait son entrée chez les Jowäger, par modestie et timidité elle veut se mettre au bas bout de la table, mais elle est vertement rabrouée par Mädi : est-ce que par hasard cette intruse voudrait la chasser de la place qu'elle occupe depuis une éternité ? Confuse, la tremblante jeune femme reste plantée au milieu de la chambre, ne sachant que faire ? Anne Bäbi la tire avec rudesse de son incertitude. « Pourquoi ne peux-tu pas venir t'asseoir; doit-on t'appeler encore à part? ». — « Je ne sais pas bien où me mettre, pour ne gêner personne ». — « Ne vois-tu pas qu'il y a là de la place, sur le « Vorstuehl » (la chaise mobile devant la table) ? grogna Anne Bäbi. Meyeli avait bien vu la place, mais comme cette chaise se trouvait au-dessus d'Anne Bäbi, elle ne s'y serait pas volontiers assise sans qu'on l'y invitât, pas plus qu'elle ne se serait assise au-dessous, où était la place de celle qui faisait les honneurs de la table (4). — Le grand air, les rudes travaux des champs aiguisent les appétits de ces gaillards bien endentés, et l'on n'en-

(1) *Uli le valet*, p. 16.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 309 s.
(3) *Uli le valet*, p. 7 s.
(4) *Anne Bäbi*, II, p. 34 s.

tend plus que le bruit des cuillers heurtant les écuelles. Que mange-t-on ? La soupe, les pommes de terre rôties ou bouillies forment la base des repas; le jardin et les plantations fournissent en abondance les choux, les raves et les haricots, et les aûtres légumes, assaisonnés de lard ou de jambon. Autrefois, c'est Joggeli qui le constate avec tristesse, la viande n'apparaissait sur la table qu'un dimanche sur trois, maintenant il en faut tous les dimanches, viande fraîche et viande salée (1).

Des fruits, frais en été, cerises, pommes et poires du verger, secs en hiver et coupés en rondelles, alternent en desserts variés. Souvent, par les fortes chaleurs, le menu se simplifie; en été les gens ne mangent rien avec plus de plaisir que du lait et de la salade : « le doux et l'acide pêlemêle, comme cela se passe aussi dans le monde » (2). Le lait est la boisson habituelle; du vin, on n'en boit qu'exceptionnellement, les jours de fête, lors d'une visite, dans les grandes circonstances, ou encore au temps de la moisson, quand les gens ont besoin d'être un peu stimulés. La plupart du temps, il n'est pas fameux. Ainsi Joggeli, — il est vrai que c'est un ladre, —n'a dans sa cave qu'une certain Taveller qui vient de Biel; c'est une pique aigre, un « *Kuttlenrugger* », avec lequel au pays welche on empoisonne les souris » (3). C'est à Biel que l'Amtsrichter va aussi chercher le sien, et il ne vaut guère mieux. « Il raconta que presque tous les ans il allait en voiture au petit lac chercher du vin pour ses gens, seulement du·léger; et quoiqu'il fût aigre, ils ne le buvaient qu'avec plus de plaisir, parce qu'il leur étanchait d'autant mieux la soif » (4). — Nous savons comment les choses se passent lors du dîner; le soir, après que la cloche de l'église a sonné le « *Feierabend*, la cessation du travail, les travailleurs s'accordent quelques minutes de flânerie autour de la maison, fument une pipe sur le petit banc placé devant la porte; la ménagère à l'heure dite réitère ses appels, et à la lueur du crépuscule, en été, à la clarté fumeuse de la lampe où brûle l'huile de colza, en hiver, c'est autour de la grande table massive la même mastication lente et silencieuse.

Gotthelf nous fait d'ailleurs assister à quelques repas de ce genre, ou nous fournit de précieux rensignements sur les menus paysans. Quand Uli vient prendre ses nouvelles fonctions à la Glungge, il trouve Joggeli attablé, en compagnie de Johannès, devant de la viande fumante, fraîche et salée, de la choucroute et des rouelles de poires (5). La fermière assure au nouveau venu qu'il sera heureux chez eux. On a tous les jours son petit morceau de viande, mais les domestiques n'en voient que le dimanche; où irait-on, n'est-ce pas, s'il fallait leur en donner tous les

(1) *Uli le fermier*, p. 56 s.
(2) *Uli le fermier*, p. 68.
(3) *Uli le valet*, p. 268.
(4) *Récits et tableaux*, page 74, Tome V.
(5) *Uli le valet*, p. 162.

jours ! (1). La table de la maison où sert le fils de vieille Käthi n'est en somme pas trop mauvaise non plus, quoique le valet en puisse dire. Et quand notre homme, se trouvant sans place, est forcé de vivre quelque temps chez sa mère besogneuse, il sent la différence. « Il maigrissait beaucoup à cette chère; il était habitué à tout autre chose : là-bas, il avait tout à foison, on ne faisait jamais plat net. Deux grandes demi-miches étaient placées à un bout et à l'autre de la table; on avait du lait en suffisance; et si quelque part il y avait quelque chose qui manquait, on grognait aussitôt tout du long de la table, comme si on en avait le droit; on grognait à propos des soupes trop maigres; il était rare que la viande fût du goût de tous; ou bien elle leur semblait trop dure, ou trop tendre, d'ordinaire trop maigre, et souvent l'on entendait faire à mi-voix cette plaisanterie, qu'elle devait provenir d'une chèvre qui était montée au ciel; et plus rarement encore les choux étaient comme il faut... et maint petit valet florissant de santé faisait la grimace sur les meilleures choses, médisant de la nourriture qui devenait tous les jours plus mauvaise, plus immangeable; et cependant, la paysanne faisait la cuisine depuis quarante ans déjà, et plutôt mieux tous les ans que plus mal » (2).

Chez sa mère le valet déchante. « On n'osait presque plonger la cuiller dans une écuelle, par crainte qu'il ne restât rien dedans, et que tout ne demeurât suspendu à la cuiller; et si les choux avaient vu le beurre ou non, on l'ignorait, car ils ne pouvaient le dire, et du reste on ne s'en apercevait pas; au sujet de la viande il n'y avait pas lieu de se plaindre, car on n'en voyait pas trace » (3). Mais la vieille Käthi est une pauvresse.

Dans les riches fermes on vit mieux que cela. L'opulent propriétaire de la ferme de l'Egg n'est pas un homme qui frustre son estomac. Il revient avec Mias de la « *Bettlergemeinde* »; sa petite fille se hâte de lui servir à manger. « Empressée, elle lui versa à boire, et soufflant sur le pot au lait à fleurs, elle fit tomber dans sa tasse la crème épaisse de dessus, lui mit du sucre, malgré qu'il objectât qu'elle le sucrait trop, posa devant lui le pain substantiel, qu'elle avait sorti du tiroir de la table, et à côté un morceau de ce blond fromage de l'Emmenthal aux grands yeux mouillés » (4).

Parfois la ménagère, en certaines circonstances, corse un peu le menu, frugal en temps ordinaire cependant; quand Jakobli revient de la bénédiction nuptiale et ramène sa blonde épousée, Anne Bäbi les régale d'un bon petit repas. Il y a deux services : le premier se compose d'une copieuse *Eierlätsch* où elle a savamment mélangé les œufs, le lait et la

---

(1) *Uli le valet*, p. 165.
(2) *Käthi*, p. 268.
(3) Ibid., p. 269.
(4) *Le Miroir des paysans*, p. 130.

farine, et que les convives arrosent de café bien noir; le deuxième comprend de la viande et des *Schnitze;* et la boisson est cette fois du vin (1). Lorsque le jeune homme, dans son enfance, était malade, c'est déjà avec une bonne *Eiertätsch* que son originale et fantasque mère essayait de le remonter (2).

Faisons en passant remarquer le rôle considérable que joue le café dans l'alimentation d'une famille paysanne. Si les femmes de l'Emmenthal surtout n'avaient pas le café, elles mourraient. De la plus pauvre à la plus riche, elles ont pour le noir breuvage une prédilection marquée. Il soutient les forces de la vieille Käthi, que Gotthelf nous montre à un certain moment faisant sauter dans la poêle les précieux grains, au-dessus de la flamme crépitante (3). Une voisine vient-elle faire un petit brin de causette, la première chose que l'on songe à lui offrir c'est une tasse de café. Quand la paysanne a un souci quelconque, c'est dans le café odorant qu'elle le noie. Que de petits cafés ainsi préparés en cachette du mari dans la cuisine ! Aussi Gotthelf a-t-il raison d'affirmer que le café et les paroles sont les vrais consolateurs des femmes. Quand ces deux choses ne produisent plus d'effet, alors c'est fini, la situation est désespérée (4). Il ne manque pas de femmes qui se gobergent ainsi, tandis que les gens sont aux champs. Parfois même, au petit café elles ajoutent quelques crêpes, qu'elles savourent ainsi dans une égoïste solitude (5).

Le dimanche, par exemple, on se rattrape largement de cette frugalité relative. Voici la description d'un repas dominical à l'Ankenballe. « Après un bénédicité que chaque enfant disait à son tour, on mangea de bon appétit la soupe à la viande, on attaqua joyeusement la viande qui était de trois sortes : bœuf salé et non salé, et lard; on mangea avec cela des légumes, de beaux haricots... La viande, on le sait, altère, aussi, avec une générosité qu'on ne rencontre pas en tous lieux, mit-on sur la table quelques « *Kacheln* » remplis de beau lait, pas de lait bleu, et la plupart s'en délectèrent, délicieusement, mieux qu'ils ne se fussent délectés de n'importe quelle autre boisson » (6).

Mais le dimanche comme les autres jours, il est rare que les repas dans une ferme de l'Emmenthal soient bien bruyants. Personne, en présence des maîtres, n'ose se permettre une observation ou une question; les deux servantes ne se risquent même pas à montrer des visages moqueurs, quand Uli, rentré ivre le matin, apparaît avec un visage meurtri et encore ensanglanté (7). Leur faim satisfaite, les domestiques essuient

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 23.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 66.
(3) *Käthi*, p. 343.
(4) *Le paysan endetté*, p. 59.
(5) *Käthi*, p. 335.
(6) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 8.
(7) *Uli le valet*, p. 7 s.

leur bouche et leur cuiller (1) ; les servantes desservent rapidement, les autres mettent les coudes sur la table, disent un bout de prière, remettent leur casquette et disparaissent (2).

Nous avons déjà dit un mot du luxe dont la paysanne aime à faire parade quand des gens viennent la voir, « *kommen z'Dorf* ». Nous ne parlons pas de courtes visites; en pareil cas, on offre parfois un petit verre de Kirschwasser avec du pain. Pour faire honneur au docteur, Meyeli apporte sur la table une belle bouteille blanche, pleine d'une eau-de-vie vieille de plus de dix ans, un petit verre à pied, et sort la miche du tiroir. Elle a eu soin, car elle est maintenant au courant des habitudes du pays, de placer cette bouteille et ce pain au haut bout et sur le derrière de la table; tandis qu'elle-même va s'asseoir en bas sur la « *Vorstuhl* », de façon à laisser entre le docteur et elle la longueur et la largeur de la table (3). Dans certaines parties de ces régions les cerises viennent en abondance, et, quand les moineaux lui en laissent, le fermier distille un kirsch excellent ; et il ne dédaigne pas, à l'occasion, de boire une goutte de « *Bätziwasser* ». De temps à autre, quand il fait froid, par un matin brumeux et humide, cela ne peut pas faire de mal, Gotthelf lui-même semble le reconnaître (4).

Lorsque des parents arrivent à la ferme pour y passer une journée en famille, on leur fait l'accueil le plus somptueux. Trini, accompagnée de son mari et de ses trois enfants, vient un beau dimanche embrasser le Bodenbauer, son frère, qu'elle n'a pas vu depuis quelque temps. Le reste de la maison est à l'église. Le paysan Johannès, après les salutations d'usage, les « *Gottwilche* » échangés de part et d'autre, a donné l'ordre à sa fille de préparer un café qui réchauffera les visiteurs. Lui-même est allé au cellier, il y prend de la crème fraîche, coupe une tranche de fromage, et pose le tout sur la table à côté d'une solide miche de pain. Il commande ensuite de mettre dans le pot une plus grande quantité de viande, d'ajouter au menu un imposant jambon et de préparer tout pour qu'au retour la mère puisse faire les beignets.

L'après-midi se passe à visiter les écuries et les plantations. Le moment du départ est venu vite; mais avant de monter en voiture il faut encore que les hôtes entrent un instant dans la *Stube*. On ne peut ainsi les laisser s'en aller l'estomac vide. « A l'intérieur se dressait de nouveau l'imposante cafetière, à côté s'étalaient une puissante motte de beurre, des « *Chüechli* », du beau pain blanc, des gâteaux de miel, de la marmelade de cerises, du fromage, du jambon et du petit lait doux. Trini en était

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 23.
(2) *Uli le valet*, p. 8.
(3) *Anne Bäbi*, II, 375 s.
(4) *Comment cinq jeunes filles périssent lamentablement dans l'eau-de-vie*, p. 117.

presque stupéfaite et demanda à quoi donc pensait Eisi; mais ils venaient de dîner, il lui semblait qu'elle pourrait encore atteindre du doigt ce qu'elle avait mangé, et qu'elle était rassasiée jusqu'au lendemain soir. S'ils venaient chez eux, elle ne pourrait jamais les servir ainsi, elle ne savait où elle prendrait tout cela. Mais Eisi dit que Trini voulait seulement se moquer d'elle, car c'est chez elle qu'elle avait appris à traiter les gens; si l'on était chez eux, mais on n'en finirait pas de manger de toute la journée... » Eisi se fait si pressante que ses hôtes trouvent encore par-ci par-là une petite place pour y fourrer un « *Chüechli* » ou une tranche de beurre. « Après que la cafetière eut été remplacée par la bouteille de vin, et que, malgré force refus, on eut à cette dernière fait également honneur, l'on monta, après une dernière santé portée, dans le *Wägeli* qui était prêt depuis longtemps » (1). Notons en passant ce détail : le vin ne se sert, d'habitude, qu'à la fin du repas (2); et pour bien montrer que cette large hospitalité n'est pas une exception dans les fermes de l'Emmenthal, donnons encore une autre description d'une visite, cette fois chez les grands-parents de Mias. Aussi bien, nous y gagnons de faire toujours plus ample connaissance avec cette race originale de campagnards, de pénétrer plus avant dans leur âme. Où donc, mieux que dans l'intimité de la *Stube*, aurions-nous chance d'étudier la psychologie de ces paysans ? Ils sont fermés d'ordinaire, tandis qu'autour d'une table bien garnie, dans la joie d'un bon repas, dans la chaleur communicative que procurent aux convives l'abondance de la chère et le vieux vin capiteux, les voilà qui se déboutonnent peu à peu, et nous pouvons alors voir le fond de leur nature. « Les hôtes furent conduits dans l' « *Hinterstube* », qui joue dans toute ferme un rôle très important... La grand'mère retourna aussitôt à la cuisine, après avoir essuyé avec son tablier les bancs d'une éclatante blancheur... Grand'mère voulait servir les mets dans l'ordre, avant tout un café, dont l'accompagnement nécessaire était du pain blanc, mais ensuite tout ce qu'il est d'usage de servir. Il y avait donc beaucoup à faire : il fallait griller, moudre du café, aller chercher du pain, faire bouillir du lait, couper de la viande, laver des « *Schnitze* » (quartiers de pommes séchés au four), préparer de la pâte pour les « *Küchli* », et au préalable allumer un bon feu et l'entretenir. C'était une femme vigoureuse; mais elle n'avait tout de même pas dix jambes ni vingt mains; elle cria donc : « Stüdeli, Lisebetli, Bäbeli », puis « Stüdi, Lisebet, Bäbi ! », mais personne ne répondit; elle cria : « Hansli, Joggeli, Christi, Peterli ! », et derechef « Hans, Joggi, Christen, Peter ! », mais personne ne vint... » On juge de la colère de la vieille. Alors le petit Mias offre d'aider grand'mère avec ses frères et sœurs. Et voilà les quatre petits à l'ouvrage. « Kätheli

(1) *Uli le valet*, p. 20, 21, 25, 26.
(2) *Uli le fermier*, p. 356.

alla chercher le pain et lava les « *Schnitze* », Benzli alla quérir le vin, et Aenneli grilla, moulut, fit bouillir, et tous nous accomplîmes notre besogne à la satisfaction de la grand'mère, moi avant tout, qui veillais au feu et lui tins l'échelle, lorsqu'elle coupa du lard et de la viande. Le café fut bientôt fait et servi, après qu'on eut étendu une nappe bien ajourée, qu'on eut tiré du « *Bufferl* » aux fenêtres vitrées les « *Kacheli* » à fleurs, essuyé la poussière avec le tablier et versé dans les tasses...» La grand'mère remplit encore une fois le pot au lait; mais les convives ne veulent plus de café et retournent leurs « *Kacheli* » dans la soucoupe, le « *Plättli* ». La fille du paysan Niegenug, malgré le nom qu'elle porte, (jamais assez) affirme n'en plus pouvoir avaler une goutte. Puis on va faire le tour classique du propriétaire. Pendant ce répit, la viande a eu le temps de s'attendrir, les « *Küchli* » attendent au chaud, une partie du vin est déjà sur la table dans une belle bouteille. On appelle les gens « qui finissent par s'en venir, aussi lentement que possible, afin qu'on n'allât pas croire au moins qu'ils avaient par hasard envie de manger ou de boire ». D'ordinaire, on mange silencieusement. « Chacun mangeait bravement, sans interruption, que ce fussent des pommes de terre ou des choux, jusqu'à ce qu'on eût terminé; puis s'essuyait la bouche avec sa manche, essuyait sa cuillère à la nappe, plantait les coudes sur la table, tenait son chapeau devant son visage et passait ensuite son chemin... » Mais cette fois, il n'en va plus de même, à la grande surprise du petit Mias. « La grand'mère présentait les plats à la ronde et même emplissait l'assiette des convives, comme s'ils n'avaient pas eu de bras; elle ne cessait de répéter : « Prenez donc ! mangez donc ! ». Puis elle s'excusait que la chère fût si mauvaise chez eux, elle ne pouvait leur offrir mieux, et puis elle criait de nouveau : « Sami, verse donc, et porte une santé ! » Quoique tout fût bien bon, le paysan et sa fille mangeaient pourtant comme si cela leur était désagréable; ils pignochaient avec leur fourchette dans leur assiette, comme si elle avait renfermé de la menue paille, et cependant ils vantaient la grand'mère et son repas; pour la boisson ils firent de même; seul le paysan parfois buvait un bon coup par oubli...» (1).

C'est que les circonstances sont particulières. Les convives sont gens de marque : le paysan cossu Niegenug d'Unsegen et sa fille, venus pour arranger le mariage de cette dernière avec l'oncle Sami. Et des deux côtés il s'agit de faire bonne contenance, de montrer qui l'on est. Mais bientôt les langues se délient, et le repas s'anime. C'est à qui du grand-père, de Niegenug, de sa fille, tiendra le crachoir le plus longtemps, se vantera le plus. En pareil cas, ces froids montagnards sont un peu du Midi. « Je ne reconnaissais plus du tout le grand-père à cause de la jactance avec laquelle il faisait valoir sa fortune et ses enfants ». En revanche, le paysan

---

(1) *Le miroir des paysans*, p. 19, 20, 21.

et sa fille se décernent de façon tout aussi peu modeste les plus grands éloges. L'un parle avec orgueil du nombre de gerbes de blé qu'il a faites, des sommes considérables qu'il a prêtées à intérêt, l'autre, à l'entendre, est le modèle des filles, il faut que tout le monde sache à quelle heure elle se lève, pour combien de porcs et combien de gens elle fait chaque jour à manger, la quantité de chanvre qu'elle file entre temps. « Parler semblait leur donner faim; plus longtemps ils mangeaient et buvaient, plus vite ils venaient à bout de leurs verres, et plus vite ils débarrassaient leurs assiettes. Bien plus, lorsqu'il commença à faire nuit, et qu'il fut question du départ, Sami n'en finit plus de remplir les verres, si bien que la grand'mère craignit de ne pas avoir envoyé chercher assez de vin, et renonça à les presser; mais ils burent sans qu'on les pressât; pour les gâteaux et la viande il en fut de même; il semblait qu'ils éprouvassent du regret à l'idée de tout ce qu'ils étaient obligés de laisser... » (1).

Le petit Mias est stupéfait de cette voracité, et ne peut s'empêcher de dire à sa grand'mère qu'à son avis ils pourraient s'arrêter, qu'ils doivent être rassasiés. Il s'attire un vigoureux soufflet et est mis à la porte.

A part les visites, certaines fêtes sont encore dans l'année l'occasion de bombances. Nous avons vu la quantité de victuailles variées qui sont englouties lors des « *Sichelten* ». Pour célébrer dignement Pâques, Noël ou le Nouvel an, le paysan, fidèle à ses vieilles habitudes, fait ripaille en famille. Même de pauvres petits paysans endettés n'ont garde de manquer à la tradition. Pour cette fois ils s'offrent du vin. Il ne leur arrive pas si souvent de s'égayer un peu le cœur. Sous ce rapport, ils sont loin d'être aussi favorisés que les détenus dans les prisons de Berne. « Un petit paysan de ce genre n'est pas un détenu, un petit paysan de ce genre ne voit parfois du vin dans toute une année que deux ou trois fois, un détenu en voit tout autant en une semaine, plus que maint gentilhomme prussien » (2). Après avoir acheté leur petite provision à l'auberge de l'écrevisse d'or, les gens de la Kesslere festinent comme ils ne l'ont pas fait depuis longtemps, en l'honneur de l'année qui commence et qui leur apportera peut-être plus de joie que celle qui s'en va. Nul ne peut dire la gaîté débordante qui règne dans cet humble intérieur à l'idée du bon repas en perspective. Les enfants travaillent assis à la table, mais ils sont fiévreux et n'apprennent guère. « Ils ne pouvaient s'empêcher de penser au vin qui devait aujourd'hui leur échoir en partage. La mère au dehors, comme si elle voulait rôtir une sorcière, travaillait à faire cuire de la vieille viande, laquelle vraisemblablement provenait du veau qui avait vu la lumière du jour dans l'arche de Noé. Un os de jambon se montrait aussi au-dessus du pot, et des poires attendaient le moment d'être mises sur le feu. Comment s'étonner si les enfants quittaient si fréquemment leurs livres pour aller

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 22.
(2) *Le paysan endetté*, p. 128.

voir où en étaient les affaires à la cuisine, et pour du moins rapporter en attendant, — lorsque la mère, brandissant une cuillère à pot, les en chassait, — plein leur nez de ces suaves parfums dans la chambre... » (1). Et quand la ménagère annonce enfin que le repas est prêt, quel délire ! Si les enfants avaient su ce que c'était qu'un hurrah ! ils eussent certainement poussé un triple hurrah. Ils ne peuvent se lasser de s'extasier sur les délices de ce festin magnifique. Depuis la soupe jusqu'aux gâteaux de Noël, les « *Weihnachtsringe* » du dessert, ils nagent dans une joie céleste, ne parvenant pas à s'imaginer que les riches puissent manger de meilleures choses. Un semblable jambon, de pareilles torsades, et du vin, du vin à 5 batz, pensez donc ! Et le bonheur des parents n'est pas moindre, doublé par la félicité de leurs enfants. Ces derniers, d'abord excités par ce bon repas et ce vin dont ils n'ont pas l'habitude, sentent bientôt leurs yeux s'appesantir. L'homme au sable est passé; on est forcé de les porter au lit (2).

Naturellement, la cuisine ordinaire d'un Hans Joggi ou encore d'une pauvre vieille Käthi est loin d'être aussi abondante, aussi relevée que celle d'une grande maison paysanne, comme l'Ankenballe, la Säublume ou le Knubelhof. Dans son humble maisonnette recouverte de chaume, aux fenêtres presque aveugles, Käthi mène une existence en somme peu brillante, la bonne grand'mère; ce n'est pas à dire qu'elle soit malheureuse, loin de là ! Elle trouve dans sa religion un réconfort aux heures d'affliction. Pour se distraire, elle a son petit jardinet où poussent des œillets et des roses. Le minuscule bout de terre qui y est contigu est pour elle une source de revenus appréciables. Il est planté de lin, de haricots, de pommes de terre; quelques raves et quelques têtes de choux y voisinent, et tout cela suffit à alimenter sa table. Il est vrai qu'il ne faut pas grand'chose pour nourrir un si petit ménage : une grand'mère âgée, son petit-fils et deux poules; voilà toute la famille qui vit contente de peu dans une dépression verdoyante d'un vallon, au bord d'un ruisselet rempli de truites, tributaire de l'Emme (3). Quelques batz qu'elle tire de son lin, des fraises, des mûres ou des framboises qu'elle va cueillir au bois en été, ou des deux ou trois poignées d'épis glanés dans les champs au temps de la moisson, permettent à la vieille femme de vivoter. Pleine d'une simplicité évangélique d'ailleurs, elle s'en remet à Dieu, au vieux Dieu qui vit encore, comme elle aime à le répéter, du soin de la tirer d'affaire dans les mauvais moments. Frugale, oh bien frugale est sa cuisine ! Des pommes de terre rôties constituent pour elle et le petit le comble des délices. « Vois, petit, je n'ai pas le temps maintenant, répond-elle au gamin, lequel voudrait l'emmener regarder les poissons qui sautent dans l'eau, il me faut pré-

(1) *Le paysan endetté*, p. 139.
(2) Ibid., p. 140 s.
(3) *Käthi*, p. 10 s.

parer le repas, faire un « *Erdäpfelrösti* », pense donc, un *Rösti*, comme tu les aimes tant » (1). Et encore pour rôtir ces pommes de terre n'use-t-elle pas beaucoup de beurre ! Du café avec cela, et voilà tout le menu (2). Le dimanche, par exemple, c'est un peu meilleur. « Käthi n'avait au pot ni poule ni autre viande quelconque; c'était trop cher pour elle, et pour entretenir du feu toute la matinée, le bois manquait. Cependant elle ne laissait pas volontiers passer un dimanche sans avoir sur la table quelque chose de meilleur que d'habitude, tout au moins pour Johannesli. Cela faisait en quelque sorte partie de sa religion. Ce n'était pas un jour comme un autre, disait Käthi; il devait vous rappeler les bons jours, les saints jours du paradis qui étaient perdus, et les bons et purs jours du ciel qui étaient promis. Aussi, l'homme devait-il en ce jour vivre plus purement et mieux qu'aux jours ordinaires, aussi bien intérieurement qu'extérieurement. La plupart du temps, elle préparait un petit plat avec des œufs ou des fruits doux, ou bien elle faisait une salade au lard, ou bien même on voyait apparaître, à côté du pain, pour un demi-batz ou même pour un batz entier de fromage. Cette fois, elle avait fait rôtir des œufs et du pain... » (3). En été, la forêt lui fournit des desserts aussi abondants qu'exquis, qui ne coûtent que la peine de les ramasser. « Lorsque dans la forêt le coucou se tait, que dans le bocage le merle est muet, alors mûrissent, dans les bois et les buissons, des baies de toutes sortes pour tous ceux à qui le Seigneur du ciel donne la pâture. Leur récolte est libre; aucun seigneur ne perçoit la dîme, nulle borne ne restreint le vaste champ des cueillettes; dans l'ombre fraîche le petit oiseau vole vers la pâture que Dieu lui a préparée, le pauvre cherche les baies sucrées sous le feuillage... » (4). Avec les fraises on peut préparer par exemple un bon « *Erdbeeristurm* » (des fraises dans du lait avec de la farine d'avoine), comme sait les faire la mère de la Mareili aux fraises; on peut apprêter une savoureuse marmelade (5).

Puis Käthi la grand'mère a la ressource que lui offrent ses poules ; ressource précieuse certes. Les deux poules, une noire et une blanche, lui fournissent suffisamment d'œufs pour ses besoins minimes. Les poules sont des bêtes capricieuses, qui n'en font qu'à leur tête et vous causent parfois bien des désagréments et des déceptions. Tantôt elles attrapent la pépie, quand ce n'est pas l'hydropisie, d'autres fois ce sont leurs nerfs, leur tête qui ne vont pas, à moins que leur foie ne se gonfle. Elles pondent mal, elles engraissent trop, elles dédaignent l'avoine, ou courent

---

(1) *Käthi*, p. 16.
(2) Ibid., p. 19.
(3) Ibid., p. 43 s. Voir sur la façon dont Käthi accommode sa salade au lard. *Käthi*, p. 79.
(4) *Käthi*, p. 89.
(5) Voir : *Récits et tableaux*. Tome III. *La Mareili aux fraises*.

après les coqs, puis c'est la mue qui survient trois fois par an, et alors tout ce qu'elles mangent, elles le consacrent à la beauté de leur plumage, au lieu d'en faire des œufs. Mais des poules, comme celles de Käthi, ne peuvent se permettre ces fantaisies, elles ont autre chose à faire, vraiment ! « Des poules pauvres, c'est-à-dire des poules de pauvres gens, ont une vie bien différente, hélas ! elles ne savent même pas ce que c'est que l'avoine, elles vivent heureuses des pauvres miettes de la table du maître, elles sont heureuses au fond de leur cœur, quand notre Seigneur fait briller le soleil, leur conserve la terre accessible, et qu'elles peuvent chercher leur nourriture; elles ne pensent pas aux plumes, mais elles pondent magnifiquement. Ah ! chez des poules qu'importent donc les plumes, les œufs ne sont-ils pas toujours la chose importante ? Des plumes de poule — fi ! Les poules de Käthi étaient des poules intimes, faciles à contenter, elles partageaient la misère, profitaient du soleil dehors, étaient satisfaites de peu, pondaient des œufs, ne laissaient pas seulement tomber de plumes. Elles ne pondaient pas tous les jours, mais tous les deux jours, du moins aussi longtemps qu'elles pouvaient aller au soleil; et sept œufs, n'est-ce pas, par semaine, quand l'œuf vaut un kreutzer ou même cinq œufs deux batz et huit kreutzers, ce n'est pas une bagatelle pour un ménage pauvre. Quand le samedi Käthi allait au village avec cinq œufs, elle pouvait en échange rapporter de chez le boulanger un petit pain ou presque une demi-livre de beurre, et il lui restait pourtant encore deux œufs, pour faire une omelette comme plat de jour de fête... » (1).

Un beau jour pour Käthi et le gamin, c'est le jour de l'an. Sur la table alors il y a du rôti, du vin et des quartiers de pommes sucrés, un vrai festin de Sardanapale ! « Johannesli se délectait furieusement de ces mets, et il ne pouvait assez vanter le rôti, et cependant il gémissait de temps à autre de ne pouvoir y mordre, une omelette serait bien plus commode; meilleure, aurait-il dit volontiers, mais il était, lui aussi, infecté déjà par ce poison du monde qui fait que les gens jugent meilleur ce qui est rare et cher. Et ce qu'il vantait le vin ! Mais en le buvant, il faisait secrètement la grimace, et, en fin de compte, ne pouvait s'empêcher de demander à la grand'mère une gorgée de lait : le vin était bien meilleur, cent fois meilleur, mais il pourrait lui tourner la tête, disait le petit diplomate » (2)... N'empêche que ce n'est pas toujours commode d'équilibrer un budget comme celui de Käthi ! Elle doit montrer une extrême ingéniosité, faire des miracles d'économie, la vieille maman.

« Elle doit s'inquiéter, quand le demi-quart de livre de café est fini, de savoir où elle prendra les 4 ou 5 kreutzers nécessaires à l'achat d'un

(1) *Käthi*, p. 230 s.
(2) *Käthi*, p. 255.

nouveau quart; elle doit presque peser les petits morceaux de pain, afin que la miche de deux livres fasse ses huit jours; elle doit entre temps se tuer de travail pour 2 ou 3 batz, pour gagner à force de labeur l'argent d'un pain frais; elle doit prendre soin du beurre comme de la prunelle de ses yeux, et même avec les pommes de terre procéder avec délicatesse, et considérer comme un gain d'en employer une de moins qu'elle n'avait compté » (1).

Voyons maintenant quelles sont les occupations du paysan suivant les différentes saisons de l'année. Lorsque l'hiver touche à sa fin, que la neige a disparu, et qu'on en a terminé avec le bûcheronnage, le paysan fait un peu la toilette de la ferme. Uli, le maître valet, débarrasse à ce moment les alentours; des morceaux de bois çà et là traînent; il les range et les aligne en beaux petits tas; il nettoie les arbres du verger que la mousse a envahis, enlève le gui, coupe les branches mortes; il fait vider la fosse à purin, curer les canaux d'irrigation dans les prairies (2).

Souvent, dans l'Emmenthal, le printemps est tardif, froid ou pluvieux, mais parfois aussi, il semble fait à souhait pour réjouir le cœur de l'homme des champs, témoin ce beau printemps à la Kesslere. « C'était un beau printemps précoce, le temps était favorable à la pousse, et presque aucun jour n'était perdu, les courtilières avaient une existence malheureuse, elles n'avaient absolument pas le loisir de se donner de l'agrément avec les plantes délicates : à peine les avaient-elles vues germer que celles-ci leur avaient poussé au-dessus de la tête. Anne Marei semait-elle quelque chose au jardin, plantait-elle des choux, etc..., dans le « *Pflanzblätz* », le bon Dieu était tout de suite prêt, et arrosait les semences d'une pluie chaude, et si l'on disait : ça suffirait maintenant, maintenant il serait bon que la pluie cessât, la pluie s'arrêtait et le soleil revenait... » (3).

Quant aux arbres, jamais ils n'ont été si bien préparés; ils ressemblent à des roses, tant ils sont couverts de fleurs. Pour l'herbe, avec ces alternatives de pluie et de soleil, elle pousse à souhait, à la grande joie de Hans Joggi, dont la provision de foin est presque épuisée et qui, en avril déjà, pourra couper du fourrage (4).

C'est au printemps que se font en partie les semailles, bien que dans l'Emmenthal on sème plutôt en automne. Mais les semailles de printemps sont beaucoup plus variées. Quiconque s'y entend peut gagner de l'argent, mais il faut s'y connaître, et c'est tout un art, « tout comme l'art du marin, et on ne l'apprend pas dans les livres; ici l'expérience et la sagacité sont la chose capitale. La connaissance du sol, de ce qui convient à chaque sol, est bien plus difficile à acquérir en pays de montagne que

(1) *Käthi*, p. 269 s.
(2) *Uli le valet*, p. 197.
(3) *Le paysan endetté*, p. 66 s.
(4) Ibid., p. 68.

dans la vallée, car chaque ferme a plusieurs sortes de terrain. Il faut savoir, si l'on doit semer dru ou clair, il faut chercher à trouver le moment favorable, s'évertuer à utiliser le beau temps, et parfois on tombe juste, et parfois pas, tout votre art, toutes vos ruses sont vaines, car Dieu est le maître et nul autre, c'est lui qui donne la pluie précoce et la pluie tardive, qui règle s'il est bon de semer tôt, ou s'il eût été meilleur de semer tardivement, qui tient dans sa main la gelée et la neige, ainsi que les ardeurs du soleil et les vents...» (1). De vieux paysans, qui ont toujours vécu dans la même ferme, éprouvent de l'angoisse, lorsqu'il s'agit de franchir cette période délicate, « quand il fait tantôt trop humide, tantôt trop sec, que le temps presse, et qu'au ciel sont encore suspendues la gelée et la neige ». Que sera-ce alors pour un petit paysan comme Joggi, qui n'a pas le sou, et qui ne connaît pas le sol de la Kesslere. « Qu'on se figure maintenant le pauvre Hans Joggi dépensant ses derniers batz pour acheter des semences, du chanvre et du trèfle, qui avec cela sont particulièrement chères ce printemps-là, et obligé maintenant de tenter la fortune dans une ferme qu'il n'a jamais vue en été » (2). Le printemps suivant est par contre détestable. «... L'hiver traînait, ne voulait absolument pas s'en aller, la neige revenait toujours, il semblait qu'elle ne voulût pas, elle non plus, reconnaître l'autorité du soleil..., enfin la neige disparut, mais elle avait considérablement nui au grain. Des vents âpres soufflaient, le travail dehors n'était ni plaisant ni joyeux. Quand il faut garder son sarrau, et avec cela encore les gants de coutil, le travail manque de charmes... » (3). Cette fois, l'herbe ne donne pas grande satisfaction. « Mais ce qui était la chose essentielle, l'herbe ne voulait pas pousser, on était déjà très avant dans le mois d'avril, et de faucher l'herbe il n'était pas question, et sur le grenier on pouvait exactement compter pour combien de jours le fourrage suffirait encore. Hans Joggi se grattait vigoureusement les cheveux, et disait que cela marchait de nouveau comme l'avaient dit les anciens, plus il y avait de foin, plus il se faisait rare au printemps suivant... » (4). — A l'époque du renouveau, le campagnard a beaucoup à faire. Le père de Mias, dans le petit *Bergheimwesen* qu'il a pris à ferme, suffit à peine à la tâche, mal secondé du reste par une femme paresseuse. « Maintenant le printemps venait avec tous ses travaux : conduire du fumier, mettre les terres en état pour l'avoine, le lin, le chanvre, etc... Le matin il fallait se lever tôt, cela faisait mal à ma mère; le déjeuner n'était jamais prêt à temps. La servante devait l'aider, disait-elle; et le père était d'avis, non seulement que la servante ne devait pas l'aider, mais qu'elle-même devait se mettre en mesure de quitter la maison aussi-

(1) *Le paysan endetté*, p. 65.
(2) Ibid., p. 65.
(3) Ibid., p. 150.
(4) Ibid., p. 150.

tôt que possible pour venir aux champs. Partout on manquait de bras, car la plupart des terres étaient escarpées, il fallait monter la terre, et le fumier devait être traîné à la corde dans des bannes, ce qui exige bien plus de temps qu'on ne se l'imagine en pays plat » (1).

C'est en avril qu'Uli le fermier s'occupe de défoncer un terrain anciennement mis en herbe, et c'est une besogne pénible, et qui demande à être bien faite, étant donné la nature du sol dans l'Emmenthal. Si la terre est fertile en effet, elle réclame pour produire une activité de tous les instants, elle exige du paysan des soins intelligents et infatigables. Gotthelf, dans son roman, « Uli le fermier » caractérise de façon extrêmement pittoresque cette nature toute particulière du sol, dont il ne suffit pas de gratter un peu la surface (2). « Car avec cette lourde terre suisse, dit-il, il faut faire pénétrer profondément le sillon de la houe, jusqu'à fond, si l'on veut que les plantes domestiques croissent bien portantes; elle est dure à la desserre et lourde, mais franche, la nature suisse. Il lui arrive aussi de tomber malade, elle fait semblant d'être près de mourir, et n'est plus bonne à rien qu'à produire des plantes rampantes ou parasites; mais alors elle est prise de convulsions qui la tordent; des souffles furieux remuent tout sens dessus-dessous, comme une cuisinière remue une soupe aux légumes; surviennent ensuite des vomissements terribles; objet de stupéfaction et d'horreur, elle rend des pelotons entiers de vermine variée, que nous ne voulons pas nommer, des bêtes petites et grosses; une fois tout cela expectoré et rejeté à la place qui convient, alors les souffles s'apaisent; les tranchées, les convulsions, les contorsions cessent, et la vieille nature redevient fraîche et saine... » (3). Oui, la terre y est difficile à travailler, et parfois, suivant la longueur du sillon, le nombre des journaliers occupés à houer peut atteindre et même, sur certains biens, dépasser la douzaine. Encore faut-il que la besogne ne fasse pas peur aux gens, et surtout que le temps soit favorable. Uli, fermier, gémit d'être forcé de donner des salaires à des valets « pour se sécher les dents au vent ». Puis en avril les bourrasques de neige, de grêle ou de pluie chassent fréquemment les ouvriers des champs, et l'on ne peut abattre beaucoup d'ouvrage. Il est vrai que parfois on est heureux aussi d'une semblable après-dînée, pour s'acquitter de certaines besognes que le beau temps a fait différer (4).

Puis l'été vient, amenant les longues journées, la fenaison, la moisson. C'est une période de labeur acharné pour le paysan; tous les bras dis-

---

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 37.

(2) Comme à la Glungge, par exemple, avant l'arrivée d'Uli, où l'on se contente de peler les terres, ainsi qu'on enlève la crème de dessus le lait. *Uli le valet*, p. 251.

(3) *Uli le fermier*, p. 252 s.

(4) Ibid., p. 254.

pénibles sont mis alors à contribution : valets et servantes, jeunes et vieux, sont aux champs depuis l'aube jusqu'au soir. On fait appel aux nombreux journaliers attachés depuis longtemps au même domaine. Uli, maître valet chez Joggeli, est bien mal secondé par le personnel indiscipliné qu'il a sous ses ordres; et cependant, lorsqu'il s'agit de couper l'herbe dans les vastes prairies qui dépendent de la Glungge, il y a un bon coup de collier à donner. Uli était habitué à commencer le fauchage de grand matin, vers les trois heures. Mais au début personne ne veut se lever et il a grand'peine à tirer du lit son monde au plus tôt à quatre heures. Le vacher et le charretier y mettent la plus extrême mauvaise volonté, et quand ils viennent au pré ils commettent toute espèce de sottises, veulent dépasser le maître valet qui leur montre finalement sa supériorité et les laisse à dix pas derrière lui. Quand Uli tient les valets, ce sont les journaliers qui lui font défaut, et qui ont à peine le temps, une fois arrivés enfin, de faucher une bande avant le déjeuner. Il constate avec amertume la différence qui existe entre faucher avec de bons ouvriers ou avec des paresseux mal intentionnés: « Uli n'aurait jamais cru combien il était différent de faucher de 3 heures à 10 heures du matin avec dix garçons robustes, munis de bons outils et ayant du cœur au ventre, ou avec dix paresseux travaillant tous suivant cette cadence « si je n'y arrive pas aujourd'hui, j'y arriverai bien demain », et dont l'un ici décampe, pendant que l'autre là-bas est étalé » (1). Et le soir, la même comédie recommence, finissant par lasser sa patience. « Venait-il au pré, sur l'heure de midi, après le battage des faux et l'équipement des voitures, le foin n'était pas retourné, ni mis en tas : il fallait qu'il attendit; sortait-il avec les autres, alors il fallait attendre les voitures. Chargeait-il au pré, tandis qu'une partie des gens devaient décharger, ceux-ci ne faisaient rien de leur besogne; les voitures ne revenaient jamais, ils étaient forcés d'attendre des demi-heures les bras croisés. Procédait-il au déchargement, ils en venaient à bout, mais le charretier n'amenait pas de foin, ils pouvaient longtemps rester couchés à l'ombre. Le soir, personne n'avait le temps de râteler; il lui fallait se fâcher pour obtenir qu'on le fit; de faire des tas il n'était absolument pas question; il pouvait les faire lui-même, s'il voulait en avoir... » (2).

Avec cela, cet été, le temps est très inconstant. De belles journées sont suivies de quantité de jours pluvieux. Les jours où le temps est favorable, on devrait travailler avec une ardeur double; mais il est loin d'en être ainsi, et Uli se désespère. Et voilà qu'un orage menace. Il s'agira de se presser, si l'on veut mettre le foin en lieu sûr avant qu'il n'éclate; la mauvaise volonté des domestiques ne fait au contraire qu'augmenter; le

(1) *Uli le valet*, p. 212 s.
(2) Ibid., p. 213.

vacher ne se montre pas, le charretier conduit ses chevaux, comme si c'étaient des escargots; Uli perd patience, et finit par entrer dans une violente colère; cette fois, il a gain de cause près de Joggeli, et les deux mauvais drôles sont congédiés. Mais il faut se hâter : « Dehors le vent commençait à souffler; au ciel les nuages volaient; de noires murailles... s'élevaient lentement; les oiseaux cherchaient les fourrés, les poissons bondissaient après les moucherons; des rafales entraînaient au haut des airs tantôt du foin, tantôt de la poussière. Dehors Uli se démenait pour rentrer autant de foin que possible... Le vent arrachait l'herbe des fourches; les crinières des chevaux volaient; les chargeurs suivaient au vol les andains; les belles râteleuses se trémoussaient comme des chevreuils fugitifs, portant, derrière eux, dans leurs tabliers bondés, le foin râtissé. « Tiens toi ! » cria d'en bas une voix; les chevaux puissants partirent au trot; ceux qui passaient le foin bondissaient derrière, jetaient sur la voiture tout en courant des fourchées, que le chargeur à genoux recevait dans ses bras étendus. De lourdes gouttes bruissaient; le vent soufflait plus violent; quelqu'un sauta après la perche d'attache; en un clin d'œil elle fut sur le chariot, abattue et fixée avec d'épaisses harts; agiles, les râteleuses se hâtèrent autour de la voiture, la peignèrent, la lissèrent. Alors la tempête accourut à fond de train; la pluie lourde étincelait; des craquements se faisaient entendre dans les nuages noirs; la poussière tourbillonnait bien loin devant la pluie. Les puissants chevaux volaient, allongeant le pas, mais guidés par la main sûre d'Uli, vers la grange. Les fourches sur les épaules, les faneurs couraient derrière, les tabliers sur les épaules ou sur la tête, les gaies faneuses constituaient l'arrière-garde en déroute; au milieu des rires et des plaisanteries, elles se secouaient à l'abri du toit... » (1). Et n'est-il pas vrai, quoique Gotthelf soit loin d'être un styliste, que voilà une peinture assez alertement troussée d'une rentrée de foins par un temps d'orage ? (2).

Nous sommes maintenant au cœur de l'été; c'est le moment où la campagne est dans toute sa splendeur; l'auteur, en quelques lignes, en esquisse un croquis expressif : « La récolte approchait de la maturité, les arbres se garnissaient de fruits, les plantes de toutes sortes brillaient dans la verdure luxuriante, sur laquelle, aristocratiquement, se détachaient les champs de blé jaunes » (3). Ajoutons-y, pour faire pendant, cette pittoresque évocation d'une ardente journée de juillet. « C'était une brûlante et lourde journée d'été, peu de temps avant la moisson; le seigle ployait déjà son dos de philistin et inclinait la tête, comme un vieux professeur, quand il s'étudie à la politesse. Le blé était défleuri et se re-

(1) *Uli le valet*, p. 218 s.
(2) Lire encore la peinture de l'orage dans *Uli le fermier* (Chapitre XIX).
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 315.

dressait hardiment, ainsi que de jeunes porte-drapeau qui voudraient devenir généraux » (1).

Huit jours plus tard, il faudra se mettre à couper le seigle (2), et dans trois semaines le blé. En temps de récolte, on ne s'endort pas à la ferme. Le paysan et sa femme sont débordés par l'ouvrage. Tout se présente à la fois, et il faudrait qu'ils eussent le don d'ubiquité. « La récolte venait avec toutes ses exigences. Au temps de la récolte coïncident divers travaux. Les cerises sont mûres; le lin, le chanvre veulent être arrachés, soignés. En maints endroits on commence aussi à labourer, à semer le colza, etc. Il n'y a pas de grosse occupation comme la récolte, où il faille ainsi aborder tout ensemble, et mettre à profit le temps, où les travailleurs demandent ainsi à être répartis, afin que chaque chose reçoive les soins qu'elle mérite, que rien ne s'abîme. C'est pendant la récolte que la capacité du campagnard est vraiment mise à l'épreuve... » (3). Quand la Glungge était exploitée par Joggeli et sa femme, comme la direction manquait de fermeté, les choses allaient un peu au petit bonheur; la cousine se désespérait à en tomber malade, en voyant que certains travaux restaient en souffrance, les cerises séchaient sur l'arbre, on oubliait d'arracher le lin ou le chanvre. Certaines denrées étaient, par la négligence des domestiques, trop souvent gâtées. Avec Uli cela change. « Uli ne perdait rien de vue, c'est pourquoi aussi il avait du temps pour tout. Chaque instant était mis à profit; chaque ouvrier savait ce qu'il avait à faire... On ne perdait pas de temps à rester debout, à questionner, à réfléchir. Il n'y avait jamais non plus de querelles, on ne se déchargeait pas de son fardeau sur un autre; car ce fardeau était également réparti; aussi, personne ne se sentait-il écrasé... » (4). Quand on va ce train-là, on en abat de la besogne, et la paysanne ne se sent pas de joie en voyant arriver les paniers de cerises, le lin et le chanvre s'élargir à ses pieds en beaux tas.

La moisson est clôturée par le repas traditionnel, les *Sichelten*, « un des jours les plus importants de la vie paysanne ». Nous avons décrit ces réjouissances, escomptées longtemps à l'avance par les domestiques et tout le monde qui vit à la ferme. Ce festin, auquel viennent s'attabler valets, servantes et journaliers, consacre en quelque sorte la reconnaissance que le cultivateur doit avoir au ciel pour l'abondance et la beauté des biens dont Dieu l'a comblé. C'est qu'en effet « la récolte est pour le paysan une époque importante, une époque sacrée; du rendement de cette récolte dépend son existence ou tout au moins sa prospérité » (5).

---

(1) *Uli le fermier*, p. 331.

(2) Il faut lire la charmante description, d'une fraîcheur idyllique, que Gotthelf a faite d'une claire matinée de juillet, au temps de la récolte du seigle. (*Le Maître d'école*, II, p. 456).

(3) *Uli le valet*, p. 232.

(4) Ibid., p. 232 s.

(5) *Uli le fermier*, p. 29.

La première moisson que fait Uli à la Glungge, en qualité de fermier, est splendide et excite la jalousie de Joggeli, le propriétaire. « Jamais de sa vie il n'avait eu semblable champ plein de blé. Epais comme les poils d'une brosse se dressaient les épis, et cependant pas un n'avait versé » (1). Quand, avec cela, les fruits ont bien donné, les cerises en particulier, si précieuses à beaucoup de points de vue, le paysan a lieu de se montrer joyeux. A la Kesslere, Anne Marei est aux anges en constatant l'abondance des cerises, c'est dans un pauvre petit ménage comme le sien un appoint nullement à dédaigner. « Anne Marei en tira maint beau batz, beaucoup furent séchées au four, les petites mises en tonneau pour être distillées, et elle avait un joli profit en perspective » (2).

Il y a, du reste, des années où tout marche à souhait. « Il semblait que le bon Dieu s'assurât d'abord de l'avis d'Uli et des idées de Vreneli, avant de faire le temps, avant de faire pleuvoir ou briller le soleil. Uli pensait-il : maintenant une pluie chaude serait bonne, il venait une pluie chaude, on ne savait absolument d'où; et quand il disait : cela suffit maintenant, il faudrait de nouveau du soleil, la pluie s'en allait, on ne savait où, et le soleil était là » (3). Il faut dire que le soleil et la pluie sont choses autrement importantes à la campagne qu'à la ville. « Celui qui ne fait attention au soleil et à la pluie qu'eu égard à la promenade, et ne sait quelle importance ils ont tous deux pour le paysan, celui-là ignore à quel point diffère, nous ne voulons pas dire la belle venue des plantes, mais l'activité du travail, si le temps est favorable ou s'il ne l'est pas. Il y a des années où, avec le double d'efforts et de frais, on n'arrive à rien, où l'on est toujours en retard, où il faut tout bâcler, si l'on veut faire la besogne la plus urgente avant le retour de l'hiver; et en revanche, des années où tout marche comme sur une voie ferrée, où l'on n'est nulle part en retard, où il n'est jamais nécessaire de se démener, ni de courir la poste, où l'on a temps pour tout, sans nul souci de la venue de l'hiver, où tout va bien, où il semble que l'homme soit le maître, que sa main soit une baguette magique, et sa bouche toute puissante... » (4). De même, au point de vue de la production, les années de disette succèdent aux années d'abondance, les vaches maigres aux vaches grasses. « Il y a des années où chaque poteau de palissade et chaque pied de genévrier semblent produire quelque chose, où le paysan gagne de l'argent d'une façon inattendue, plus presque qu'il ne peut en prendre, et cela veut dire beaucoup. Ce sont les années où les produits principaux, le blé, le foin, ont bien réussi, et avec cela toutes ou presque toutes les denrées accessoires, lin, chanvre, colza et fruits, où l'argent pleut par tous les trous, au point

(1) *Uli le fermier*, p. 30.
(2) *Le paysan endetté*, p. 85.
(3) *Uli le fermier*, p. 23.
(4) *Uli le fermier*, p. 23 s.

qu'il ne vient presque pas à bout de le compter, et peut payer l'impôt foncier avec le produit de ses noyers... » Ces années-là, se remplissent les coffres-forts de Hans Joggi, c'est-à-dire ses vieux bas, ses vieilles poches de tablier (1). Parfois aussi, les choses tournent mieux que le cultivateur ne se l'était figuré. D'abord rien ne va, le temps n'est jamais comme il voudrait qu'il fût. Il redoute une mauvaise récolte, et voilà que tout finit bien, que l'année compte parmi les meilleures. C'est ainsi qu'une année où Uli désespérait déjà, il se voit comblé par la nature. « Uli fit plus de cent thalers avec son colza, avec ses semences de trèfle et de lin; il avait une masse de pommes de terrre en surabondance... » (2).

D'autres fois, et c'est le revers de la médaille dans la vie rurale, le paysan n'a vraiment pas de chance. Sans être stérile, l'année est maigre. Il y a peu de denrées à vendre. Les semences ont raté, le lin n'est pas beau, de fruits nulle trace, les pommes de terre ont été mangées par les bêtes, l'herbe ne donne pas de lait aux vaches, n'est pas « *melchig* » (3). Comme il a trop plu, le blé a versé, est atteint de la rouille, rend peu sur l'aire, etc.

L'été comme le printemps a ses caprices; et il y a des périodes où le temps change avec une rapidité déconcertante. Alors on entend de tous côtés les paysans se plaindre de ne pouvoir travailler. Ils rôdent, les bras ballants, autour de la ferme, comme des âmes en peine. « ... Ils se sèchent les dents à l'air autour de la maison, regardent vers les nuages et vers le soleil, répétant dans chaque coin du logis : si seulement l'on savait comment cela ira, s'il pleuvra encore demain on non; s'il pleuvait encore, nous ferions telle ou telle chose; mais s'il ne pleut plus, ce serait vraiment maladroit d'avoir entrepris quelque ouvrage qu'il faudrait alors abandonner de nouveau... » (4).

Quand ce n'est pas la pluie, c'est la sécheresse qui désole les gens. L'herbe ne pousse pas ; et dans un village, comme la Vehfreude, par exemple, où l'on élève un grand nombre de vaches en vue de la fromagerie récemment fondée, c'est une catastrophe. « C'était un été sec où la deuxième et la troisième pousse ne venaient pas du tout ou seulement d'une façon très lente. Les habitants de la Vehfreude, avec cela, ne s'étaient pas particulièrement souciés du fauchage, ils commençaient du reste à faucher toujours très tard, et cela par orgueil, afin qu'on n'allât pas croire par hasard qu'ils en avaient besoin et n'avaient plus de foin sur le grenier. Cette fois, ils avaient extraordinairement attendu, afin d'avoir de l'herbe au moment bien exact où l'on commencerait à faire le fromage. Ils oubliaient que lorsque le foin reste sur pied trop longtemps, il

(1) *Le paysan endetté*, p. 199.
(2) *Uli le fermier*, p. 159.
(3) Ibid., p. 223.
(4) *Le paysan endetté*, p. 198.

constitue une mauvaise nourriture, donne peu de lait et nuit beaucoup à la repousse... » (1).

Mais les jours se font déjà plus courts, les matinées et les soirées plus fraîches. Des brouillards, que le soleil a peine à dissiper, traînent sur les collines. L'été touche à sa fin. Qu'on n'aille pas croire que le paysan n'a plus grand'chose à faire. A la campagne, il n'y a pour ainsi dire jamais de repos. A peine la moisson est-elle finie, qu'il faut s'occuper de l'épandage du fumier; puis ce sont les labours qui vont recommencer. Septembre arrive, les pommes de terre sont bonnes à arracher, leurs fanes se dessèchent. « C'était l'automne. Les arbres étaient chargés de fruits, les prairies étaient pleines de vaches, les champs pleins de gens qui arrachaient les pommes de terre, les poiriers pleins d'écureuils, les bois pleins de chasseurs, le pays welche plein d'aubergistes ». En ces quelques phrases pleines d'une brièveté expressive, qu'il ne peut s'empêcher de clore par un malicieux coup de patte, Gotthelf évoque un des aspects les plus charmants de la campagne. C'est le moment où la nature est dans sa pleine maturité, où elle semble vouloir prodiguer toutes ses splendeurs, étaler tous les trésors qu'elle renferme dans son sein; c'est aussi le moment mélancolique, chanté par les poètes, où les arbres jaunissants commencent à laisser tomber leurs feuilles une à une, où les cieux se font d'un bleu plus attendri, où les choses ont des douceurs attristées et moribondes. Mais notre pasteur, en bon Bernois, positif et peu sentimental, n'a garde de s'attendrir sur le déclin de l'année.

A cette époque, la femme du Bodenbauer a fort à faire. Elle est occupée dans son cellier à ranger sur des claies les fruits nombreux et variés qu'on y décharge et ne sait où elle casera tout cela. Le cellier est plein jusqu'en haut, et il y a encore une quantité de paniers remplis qui attendent. Que fera-t-on de ces pommes et de ces poires ? Johannès n'a d'autre ressource que d'aller en vendre une charge à quelque distillateur (2).

Uli, à la Glungge, connaît un automne de ce genre. « Il y avait beaucoup de fruits, et comme Uli n'avait pas besoin d'acheter le bois pour les faire sécher..., il amassa une abondante provision en vue des mauvaises années. Des pommes de terre, il y en avait au point qu'on savait à peine où les loger, et des raves et des carottes, comme il est rare d'en voir. On aurait pu en conduire au marché des charretées entières, si l'on avait eu des gens et des chevaux de trop » (3).

Quand les pommes de terre sont arrachées, et c'est une grosse besogne, on entre dans une période d'accalmie relative, de détente, pendant laquelle l'homme des champs peut se reposer un peu des rudes labeurs

(1) *La fromagerie*, p. 164.
(2) *Uli le valet*, p. 138 s.
(3) *Uli le fermier*, p. 89.

de la moisson, des fatigues éreintantes de la récolte. C'est « l'époque de transition entre l'automne et l'hiver : les semailles sont terminées, les pommes de terre sont arrachées, mais le battage, le filage n'ont pas encore commencé, c'est le moment où l'on termine au dehors et au dedans, où l'on prépare son nid, en vue de confortables quartiers d'hiver. Les uns s'occupent des betteraves, d'autres font la lessive, soignent les fruits, creusent des fossés autour des champs, charroient, font sécher au four, raccommodent et ramonent, teillent le chanvre et le sérancent, bref, s'occupent de quantité de choses, et presque dans chaque maison de choses différentes... » (1). C'est encore une fois une période de calme, mais non de repos. Car, à la campagne, n'y a-t-il pas toujours quelque besogne nécessaire ? Les prés, par exemple, ont besoin d'entretien : ce sont des rigoles à creuser, des canaux à nettoyer dont on conduit la vase dans les champs. Et nulle part les prairies ne sont l'objet de plus de soins que dans l'Emmenthal. « *Gräben* » et « *Wühren* » (canaux et rigoles d'irrigation) les sillonnent. A la Glungge, nous voyons Uli s'occuper de travaux de drainage dans un terrain trop humide. Il y établit des « *Tonen* », profonds canaux souterrains, recouverts de bois ou de pierres qui rassemblent l'eau et l'emmènent, de sorte que la surface du pré devient sèche et fertile (2).

Puis vient le battage, auquel, nous l'avons vu, les femmes prennent assez fréquemment part. La bru d'Anne Bäbi Jowäger s'entend comme un homme à dénouer les liens des gerbes, à étendre les épis sur l'aire, à balancer le fléau en cadence et suivant les règles de l'art (3). Comme un homme, elle sait « den Flegel niederhalten », c'est-à-dire faire tomber la tête du fléau lourdement et bien horizontalement sur les épis, et, « den Flegel stellen », c'est-à-dire lever verticalement le manche et la tête du fléau, de façon que pendant une seconde ils forment une ligne droite (4). Le battage occupe la première moitié de l'hiver. Car « dans une vraie maison paysanne, l'hiver se divise en deux parties, la période qui précède le nouvel an et celle qui lui succède, à peu de chose près, car le temps ne se tranche pas de façon aussi nette, cela dépend de Dieu, suivant qu'il donne plus ou moins de gerbes, fait l'hiver plus tôt ou plus tard. La première moitié est occupée par le battage. A ce travail prennent part tous les habitants de la maison, les fils et les filles, le père et la mère, quand il le faut. Naturellement ces derniers, lorsque l'aire est remplie par la nouvelle génération, demeurent d'abord en arrière. La mère reste entièrement à l'écart, elle ne peut supporter la poussière et prend facilement froid aux pieds, cependant il n'est pas dit, si une de ses filles vient à

(1) *Anne Bäbi*, II. p. 33.
(2) *Uli le valet*, p. 252.
(3) *Anne Bäbi*, II, p. 54.
(4) *Beiträge*, p. 617.

manquer, qu'elle ne la remplace pas une matinée. Le père bat à l'occasion lui aussi de bonne heure avant le déjeuner, et tant que le vacher a à faire à l'étable, il aide le soir à monder, veille à ce que le grain soit bien proprement nettoyé, et tient le compte du blé qui entre dans le grenier... » (1).

« Dans la deuxième moitié de l'hiver la troupe rompt les rangs ; une partie s'en va couper du bois dans la forêt, l'autre rentre à la maison pour filer. C'est un beau moment pour cette partie comprenant le sexe féminin qui travaille dur et sait, par suite aussi, apprécier la vie plus tranquille dans la salle chaude... » (2). La paysanne, elle, commence déjà plus tôt à filer. Elle consacre à cette besogne les quelques heures qu'elle a de libres, où elle n'est pas forcée de vaquer aux occupations du ménage. D'ordinaire, elle a renoncé à filer du beau, elle abandonne ce soin aux plus jeunes qui ne sont pas sans cesse dérangées, et peuvent toujours être à leur ouvrage. Elle, toujours obligée d'aller et de venir par la maison, file de la filasse de chanvre plus grossière.

C'est le moment où, dans l'intimité de la « *Stube* », on se serre frileusement autour du vaste poêle en faïence, pendant qu'au dehors le vent fait rage, que la pluie glacée fouette les vitres, que la neige tombe en blancs flocons, couvrant d'une couche épaisse les champs et les prés, c'est le moment « où les habitants derrière leurs petites vitres rondes sont assis autour des lampes chagrines, où les rouets gaiement ronronnent, où, longuement étendue, la jambe de maint Hans Joggi brandille autour du poêle » (3).

En hiver, quand des masses de neige d'une éblouissante blancheur s'étendent dans les campagnes, s'entassent sous le souffle de la bise dans les dépressions de terrain, jusqu'à atteindre la hauteur d'un homme (4), effaçant les chemins, la ferme est pour ainsi dire coupée du monde; et il n'est guère possible aux gens de mettre le nez dehors par une de ces journées comme Gotthelf nous en décrit une. « La neige tourbillonnait sur la terre; cinglant, le vent sifflait sur la plaine, fouettait et faisait lever la neige qui pensait avoir trouvé le repos sur la terre, la ramenait de nouveau dans les tourbillons, jusqu'à ce qu'elle pût se cacher derrière une haie dans un chemin creux; là, elle s'entassait comme des soldats derrière les retranchements, quand la grêle de mitraille balaie la campagne. La solitude régnait dans la vaste étendue blanche, de temps à autre seulement, d'un vol oblique et inquiet, une corneille fendait l'air agité, cherchant sa compagne qui peut-être, irritée et boudante, était perchée sur une borne... » (5). Les seules visites que reçoivent alors les gens sont celles de

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 425.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 426.
(3) *Uli le valet*, p. 414.
(4) Voir *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 519.
(5) *Anne Bäbi*, II, p. 389.

ces sinistres et croassants volatiles. « Il ne vient personne, sinon par aventure, lorsque le vacher est occupé à ranger le fumier, une corneille affamée qui s'y pose... » Mais le travail ne chôme pas pour cela. Chacun a sa petite besogne qu'il accomplit avec ardeur. « Dedans on file, comme s'il fallait filer la paille du toit, les valets coupent du bois, quand le battage est terminé et qu'il y a du bois près de la maison, ou bien ils font des liens pour les prochaines gerbes. Qui sait menuiser, raccommode les outils, fabrique des manches de hoyau, des manches de hache et des têtes de fléau de rechange. Le soir, on se rassemble dans la *Stube*, on dévide les bobines pleines, on prépare pour les manger ou pour les sécher des pommes ou des pommes de terre, on coupe même en petits morceaux des carottes et des raves, qui, bien séchées au four, amélioreront le véritable café... » (1).

L'hiver est plutôt long dans ce pays de montagnes. Souvent il traîne, n'en finit plus, il « *harzet* », comme on dit là-bas. Puis, peu à peu, le soleil reparaît, la neige fond, et les gens osent de nouveau se risquer au dehors. Il n'est pas rare même qu'en février déjà on ait de belles journées. Il est vrai que le paysan n'augure rien de bon d'une température trop douce à cette époque de l'année. Février, « ... c'est un mois singulier; il sait aussi agréablement minauder qu'une jeune fille qui aimerait à la folie avoir un mari. Quand il fait tant l'aimable, cela ne vaut jamais rien; mais c'est absolument comme pour une jeune fille, chez qui les mines les plus aimables avant le mariage se changent si volontiers après en mines renfrognées et furibondes. Il est bien préférable que février fasse une figure comme une vieille sorcière qui doit mourir et n'y tient pas, qui voudrait à la mort montrer les dents, et n'en a plus, qui voudrait avec d'horribles grimaces chasser la mort de son lit... » Mais que février fasse belle figure ou figure de sorcière, les jeunes filles s'en moquent. Quand gens et bêtes restent au logis — car on ne mettrait pas un chien dehors, tellement il y a de boue ou de neige — elles courent, légères et rieuses, à leurs plaisirs. « Les chats ne quittaient plus le poèle chaud, les lièvres se rassemblaient dans les garennes de sapins les plus épaisses, ils tenaient là de grandes réunions populaires; seules, les jeunes filles voltigeaient çà et là comme les chauves-souris, de préférence entre chien et loup; elles laissaient même leurs sabots sous le poèle, et sautaient en souliers de bal à travers la neige qui leur allait jusqu'aux genoux, ou à travers la boue, sans doute poussant un cri à chaque saut, cri intérieur seulement, cela va sans dire, jusqu'à ce que la sauterie commençât à la salle de danse; alors, elles se sentaient de nouveau heureuses, sinon comme cinq cents cochons absolument, du moins comme le poisson au fond de l'eau... » (2).

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 517 s.
(2) *Récits et tableaux*. Tome III, p. 158. Springer 1852.

Enfin c'est le printemps, « on revoit des alouettes dans les champs, et dans les vergers les perce-neige, plaisir des enfants. La jeunesse des écoles devient plus turbulente et plus sauvage. Elle se prenait d'un nouvel amour pour la vie, son sang paraissait devenir plus ardent... » Et le pauvre maître d'école a bien du fil à retordre avec tous ces petits garnements, auxquels le renouveau met du vif-argent dans les veines. « Il ne peut plus les arracher au jeu de bouchon, les faire entrer dans la salle, une fois qu'ils sont dehors... ». Les ménagères sont tout heureuses aussi de pouvoir prendre un peu l'air, après les interminables mois de claustration.

« Dans les jardins on voyait de nouveau des femmes; on travaillait dans les vergers, et de belles lessives blanches, étendues en une simple rangée, afin de paraître d'autant plus grandes, pendaient à sécher au bon soleil; la poussière de mars tourbillonnait sur les routes, et joyeux, les chiens s'y roulaient... » (1).

Un nouveau cycle recommence, ramenant les mêmes occupations, toujours nouvelles dans leur monotonie. A la ferme, la vie n'est guère mouvementée et n'offre que peu de distractions. Le paysan se lève de bonne heure, vaque à ses travaux immuables, mange, peine, n'est jamais oisif. Lorsque la cloche du soir sonne dans le crépuscule la fin du labeur quotidien, il s'en va à pas lents fumer sa pipe sur le petit banc placé devant la maison, et goûte là quelques instants de repos bien gagné. Le samedi soir, le travail cesse plus tôt; c'est une coutume que l'on observe ponctuellement dans la plupart des fermes. Ce jour-là, après six heures, on ne fait plus rien. On préfère terminer le dimanche matin ce qu'on a pu laisser de côté le samedi. Profitant de ce court répit, les jeunes gens, les domestiques surtout, vont chez le tailleur et le cordonnier ou chez le mercier, les garçons se rassemblent, les jeunes filles papillonnent de-ci de-là, folâtrent avec leurs amoureux (2).

Le dimanche arrive, halte reposante; si l'on est dans la belle saison, et que le temps soit favorable, le paysan fait une promenade matinale, va donner le coup d'œil du maître à ses champs. La fermière appelle son monde pour le déjeuner, puis l'on se prépare à aller à l'église. Le chef de famille demande tout à coup aux gens attablés : « Qui va à l'église ? », et c'est l'habituelle mauvaise volonté des domestiques à obéir à cette invite. « La femme dit que telle était son intention, et qu'à cause de cela elle avait déjà fait ses tresses, afin de pouvoir partir à temps; et comme elle parlait, plusieurs voix d'enfants l'interrompirent : « Mère, je veux aller avec toi ! ». Mais deux valets et deux servantes restèrent muets. Comme on leur demandait si aucun d'eux ne voulait aller à l'église, l'un répondit

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 77.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 106 s.

qu'il manquait de souliers, l'autre de bas » (1). Bref, tous ont de bonnes raisons à faire valoir, et le maître n'est pas content. Ces gaillards-là n'ont jamais le temps d'aller prier Dieu, mais ils en ont toujours de reste, lorsqu'il s'agit de rôder. Le matin, on ne peut les tirer de la maison, et l'après-midi, il semble qu'ils en partent comme de la bouche d'un canon, et jusqu'au soir on n'en voit plus trace. Et c'est bien heureux encore quand on parvient à les faire sortir de leur lit ! « Le dimanche, comme on le sait, on se lève rarement de bonne heure dans une maison paysanne, on jouit du sommeil et du repos, n'est-ce pas après tout le jour pour cela, et le moindre petit valet a droit au repos; ce droit, d'ordinaire, les servantes aussi se l'arrogent, elles ne se pressent pas d'allumer le feu et de faire le déjeuner; d'où il résulte que, dans tant de maisons où la maîtresse n'y tient pas comme il faut la main, on n'a plus le temps de fréquenter le service divin.... (2).

La petite Anne Bäbeli, elle, restera au logis pour surveiller le dîner. Il faut bien qu'elle s'habitue à avoir un peu de responsabilité et d'initiative. Le père a un mot à dire à Uli et gardera la maison; d'ailleurs la vache est près de vêler. Johannès veut donc se débarrasser des servantes curieuses qui fourrent partout leurs oreilles, en les envoyant à l'église. En rechignant elles obéissent. Rien ne leur est plus désagréable que « d'aller à l'église, de se laver et de se peigner maintenant déjà, elles craignent que l'après-midi les traces de ces deux opérations ne se voient plus qu'à moitié, et que leur peau bien polie et bien rouge d'avoir été frottée ne soit redevenue jaune et malpropre. Et faire deux fois une véritable toilette ce n'est pourtant pas encore la coutume chez les servantes paysannes, Dieu soit loué ! elles examinent tout au plus dans le miroir, aussi souvent qu'il convient, comment la chose tient encore, si la bouclette sur le devant du front est encore bien frisée... » (3). Quant au valet, il n'est pas mieux disposé. « Il n'avait pas encore fait sa barbe, disait-il, et son rasoir ne coupait pas; il avait pensé à sauter ce dimanche et à faire alors repasser le rasoir pendant la semaine. Mais le maître dit qu'il pouvait, pour cette fois, se servir de ses instruments à barbe et se raser là dans la pièce; que lui-même passerait bien après. Ces ordres étaient irrévocables, mais leur exécution fut difficile. La mère fut dix fois forcée d'adresser des avertissements. Tantôt l'une ne savait où était le torchon, tantôt l'autre avait égaré un de ses bas du dimanche, et lorsqu'elle le trouva enfin entre la paillasse et le bois de lit, elle vit à son grand effroi qu'elle n'avait pas son meilleur mouchoir : il était introuvable. Elle eut presque envie de braver le paysan et de ne pas aller à l'église; mais l'autre avec qui elle était par hasard d'accord ce jour-là, lui fit la leçon et lui promit de lui prêter le

(1) *Uli le valet*, p. 16.
(2) *La fromagerie*, p. 466.
(3) *Uli le valet*, p. 171.

sien, si le besoin s'en faisait sentir, vu qu'à l'église on ne peut guère fourrer le nez dans ses doigts ni dans son tablier... » (1). Avec ces atermoiements, les minutes se passent, la paysanne s'impatiente, car l'heure est arrivée de partir. « La paysanne était prête depuis longtemps, elle avait dit à son Johannès : Bhüet = di Gott ! »... recommandé à Anne Bäbeli de ne pas trop mettre de bois : la viande provenait d'une jeune vache, et parfois le pasteur était bien long, surtout quand il y avait un baptême; elle était debout devant la maison avec deux enfants, dont l'un, un petit garçon, portait le psautier, et les servantes n'étaient toujours pas là; le « *Mänteli* » (chemisette) de l'une ne voulait pas aller, et l'autre frottait encore un soulier qui ne voulait pas reluire plus qu'il n'était dans sa nature. — Meyeli, dit la paysanne, va leur dire que je vais devant, qu'elles doivent me suivre et faire en sorte d'être à l'église avant qu'on ait fini de sonner et de ne pas m'arriver derrière comme une balle de carabine. — Et, majestueuse, elle prit lentement les devants, tenant d'une main le joli petit garçon, de l'autre la jolie petite fille... Un quart d'heure plus tard, deux jeunes filles, avec des visages semblables à des écrevisses enflées, passaient comme des bombes par le même chemin... » (2).

Chaque ferme fournit ainsi son contingent de fidèles. Raides et solennels, ils s'en viennent par petits groupes, s'espaçant le long des haies verdoyantes, dans les sentiers sinueux qui descendent des collines; en route, on rencontre d'autres groupes pareils; on s'arrête parfois pour faire un brin de causette; des saluts aimables s'échangent. Autour de l'église, la foule est déjà nombreuse, car les gens, isolés pendant toute une grande semaine les uns des autres, aiment bavarder un peu avant l'office. « Ils se racontent ce qu'ils savent et recueillent de quoi alimenter pour toute une semaine leur curiosité » (3). De grosses bonnes femmes s'entretiennent de choses telles que celles-ci : comment il faut arroser les choux; qui, la nuit passée, a couché près de telle ou telle jeune fille. Des hommes rassis se vantent de la quantité de lait que leurs vaches leur donnent chaque jour, à moins qu'ils ne déplorent le faible rendement du blé cette année, d'autres discutent le cours des céréales ou des affaires de chicane. Les maîtres d'école des différentes communes se rencontrent dans le petit cimetière; ils se pavanent, s'efforcent d'éblouir le nouveau collègue par le récit de leurs exploits pédagogiques et des succès qu'ils obtiennent (4). Puis l'office commence, suivi avec recueillement par ces fidèles venus des quatre coins de la paroisse, d'assez grandes distances parfois. Des chants graves font retentir la petite église aux murs nus, aux vitraux clairs; le pasteur commence à dire la prière, l'assistance se lève, puis c'est la lecture du

(1) *Uli le valet*, p. 18.
(2) *Uli le valet*, p. 17 ss.
(3) *Le Maître d'école*, I, p. 207.
(4) Ibid., p. 208.

texte emprunté à la Bible, toujours bien choisi, approprié à l'intelligence, aux sentiments de ces paysans frustes, à leur vie si proche de la nature. D'une voix forte, mais exempte de déclamation, qui trouve un écho dans toutes les âmes, le pasteur commente ce texte, le développe, empruntant ses métaphores, ses allégories aux choses familières à son auditoire. Aussitôt l'Amen prononcé, tout le monde se hâte de quitter l'église. « Lorsqu'on entendit l'Amen, ces formes humaines s'évanouirent sur le champ. On eût dit des esprits conjurés mis en fuite par une parole puissante. C'était une autre puissance qui les chassait, c'était le devoir de veiller à ce que les gens qui rentraient à la maison ne fussent pas forcés d'attendre longtemps le dîner... » Aussitôt que le sacristain a ouvert les portes, la foule s'y engouffre, les femmes sont en tête, et gardent une contenance grave aussi longtemps qu'elles sont sous le porche de l'église, puis on les voit soudain déployer toutes leurs voiles et cingler chacune vers son port c'est-à-dire vers son ménage. «... Dans le chœur de l'église demeurèrent les hommes qui étaient assis dans les stalles. Le pasteur s'avança vers eux, les saluant et échangeant avec eux quelques mots, après quoi il quitta aussitôt l'église... » (1). Il y a surtout affluence de monde à l'office lorsque les gens y sont attirés par quelque événement qui excite au plus haut point leur curiosité ; lorsque, par exemple, un jeune paysan vient de se marier, c'est avec la plus vive impatience que les filles du village ou des alentours attendent la première apparition de la jeune épousée. Il est d'usage qu'elle se montre le deuxième dimanche après son mariage. « Car à la campagne, où l'on n'a pas de théâtre, le peuple des femmes ne déteste pas se donner à l'église en spectacle au public... » Voltaire n'avait-il pas déjà dit quelque part que la grand'messe était le théâtre du pauvre ! C'est ainsi qu'on brûle de voir la Meyeli de Jakobli Jowäger. Ce jour-là, les curieuses de l'endroit — et elles sont nombreuses — se sont donné rendez-vous. « Mais ce même dimanche, dans les chaises des femmes, il y eut plus d'un torticolis; car toutes les fois qu'on entendait quelqu'un entrer par la porte de derrière, toutes les têtes se tournaient comme au commandement; elles se tournèrent et se retournèrent jusqu'à ce que personne ne pénétrât plus dans l'église, et toujours en vain; car nulle Meyeli n'apparut... » (2).

Le dimanche, le repas est meilleur que d'habitude. Souvent la veille on a cuit au four et, suivant la coutume, en même temps que le pain on a confectionné des gâteaux en quantité telle qu'il en reste presque toujours pour le lendemain. Les gens de la ferme se régalent de « *Küchli* » dorés, de « *Züpfe* » ou de « *Dreizinke* ». (Les *Züpfe* sont tout particulièrement goûtés. C'est une pâtisserie faite avec de la farine blanche, des œufs et du

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 2 s.
(2) *Anne Bäbi*, II, p. 64.

beurre, qui pèse parfois plusieurs livres, a deux ou trois pieds de longueur, et est plus grande qu'un petit enfant) (1).

Aussitôt la dernière bouchée avalée, garçons et filles s'éclipsent, vont à l'auberge ou à la salle de danse. Que feraient-ils au reste à la maison ? Nous avons vu quelle perturbation cause au début dans de séculaires habitudes l'autorisation donnée à Uli par son maître le Bodenbauer de venir s'asseoir à la grande table de la *Stube*, pour y lire la Bible ou travailler (2). La chambre des domestiques ne présente pas assez de confort pour qu'ils s'y tiennent volontiers. Où trouver un endroit chaud en hiver ? Il y a bien l'écurie, mais on s'en lasse. Ne vaut-il pas mieux aller à l'auberge où l'on trouve de la compagnie, où l'on s'amuse, où l'on joue aux noix, aux cartes, aux quilles (3), au bouchon (*Stöckeln*) ou aux sous (*Kreuz und Bär*), en buvant de l'eau-de-vie ? (4). Il y a aussi la ressource, le dimanche après Pâques, des joyeuses parties d' « *Eier auflesen* » derrière l'auberge. (Les joueurs se partagent en deux camps : une section doit jeter dans des bannes les œufs posés sur le sol, et cela sans les briser, pendant que l'autre section accomplit une course déterminée) (5). Quelques jeunes filles pieuses, en général de pauvres servantes, car ce n'est guère la mode que les riches paysannes y assistent, se rendent à la « *Kinderlehre* » au catéchisme, pour y entendre de la bouche du pasteur la parole divine. Par exemple, quand l'instruction religieuse est donnée par un maître d'école jeune et célibataire, le nombre des auditrices augmente. « ... Il était encore garçon, dit Gotthelf d'un maître d'école, qui réunit autour de son orgue quantité de jeunes minois affriolants, et il avait quarante couronnes de salaire, et plus d'une jeune fille serait volontiers devenue madame la Maîtresse d'école et rêvait de mener près de lui une existence remplie de saucissons de foie, et ces filles pensaient lui faire la cour en allant au catéchisme... O ce sont les jours filés d'or et de soie pour un maître d'école jeune, quand une rangée de têtes forme ainsi le cercle autour de lui et que des douzaines d'yeux lui font doucement entendre : toi, dis, toi ! sais-tu où est mon *Gaden*, notre Ringgi n'aboie pas !... » (6).

Quand c'est un dimanche de danse, un « *Tanzsonntag* » où, de par ordre de l'autorité il faut qu'on danse », ainsi que le constate avec tristesse notre pasteur, la jeunesse ne s'ennuie pas. Il existait en effet dans le canton de Berne à cette époque une loi fixant les six dimanches de l'année où l'on avait permission de danser. Ces jours-là, garçons et filles

(1) *Hans Joggeli*, p. 16.
(2) *Uli le valet*, p. 79 ss.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 27.
(4) *Uli le valet*, p. 79. *Le Miroir des paysans*, p. 106. *Beiträge*, p. 13.
(5) *Anne Bäbi*, I, p. 30. *Beiträge*, p. 604.
(6) *Le miroir des paysans*, p. 158 s.

s'ébattent dans toutes les auberges du canton (1). Même les jeunes paysannes de bonne famille s'en vont sauter et baller au son du violon. C'est ainsi que la jeune Gretli de l'Ankenballe ne craint nullement de se compromettre en faisant une apparition dans la salle de danse. Il est vrai qu'elle emmène avec elle la servante de la maison, à laquelle elle devra — sa mère le lui a bien recommandé — offrir une bouteille de vin, ainsi qu'un peu de viande rôtie et de la salade, s'il ne se trouve pas de garçon pour l'inviter (2). La pauvre domestique en rencontre bien un, mais qui lui joue le mauvais tour de s'en aller sans payer, après avoir copieusement bu. Comme le raconte ensuite l'infortunée Bäbi, « ce grand pouilleux fit venir une bouteille, commandant ce qu'il y avait de meilleur, but ensuite comme une vache qui a mangé du foin brûlé, et lorsqu'il l'eut à lui seul presque avalée, il courut dehors, disant qu'il avait un mot à dire à quelqu'un, ne revint pas, et qui fut forcée de payer la bouteille, ce fut moi, et il ne m'en avait donné qu'un seul verre, le chien qu'il est ! De ma vie je ne dirai plus à personne de me payer une bouteille !... » (3). En un langage un peu cru peut-être cette servante nous ouvre des horizons nouveaux sur la galanterie des jeunes gars de l'Emmenthal.

Si la vie est d'ordinaire assez monotone à la ferme, qu'on se rassure, les divertissements ne manquent pas dans l'année, et les paysans ont de nombreuses occasions de se rattraper. Quand ce ne sont pas les « *Tanzsonntage* », ce sont les « *Niedersingeten* », les « *Ansaufeten* », les « *Aussaufeten* », les « *Tschämeln* », les « *Springeten* ». On n'en finirait pas d'énumérer les amusements, les réjouissances variées qui mettent un peu de gaîté dans l'existence de ces braves campagnards. A cette nomenclature déjà longue il conviendrait en effet d'ajouter encore les dimanches de moisson, les « *Schnittersonntage* », les veillées de la Saint-Sylvestre, où l'on enterre la vieille année, les fêtes en l'honneur de l'année qui commence, « *Alt* = et *Neujahrsnächte* », les « *Schnitzet* », les « *Spinnet* », les « *Flegeten* », les « *Metzgeten* », car tout est prétexte à bombances, aussi bien la préparation des fruits séchés que le filage; et la clôture du battage, le jour où l'on tue le cochon, sont célébrés par une ripaille, tout aussi bien que la fin des moissons l'est par les « *Sichelten* », dont nous avons parlé antérieurement. Et nous allions oublier une fête importante : le soir du 31 juillet, le « *Verfassungsabend* » ! (4).

Il arrive parfois que dans tel village des environs il y ait deux divertissements le même jour. Gretli n'a que l'embarras du choix: à Gäuchli-

(1) *Uli le fermier*, p. 280 s.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 82 ss.
(3) Ibid., p. 94.
(4) Voir les explications de Gotthelf lui-même à propos de ces réjouissances diverses : *Le Maître d'école*, I, p. 230 ss. — *Uli le valet*, Chapitre IV. — *Uli le fermier*, Chapitre III. (*Beiträge*, p. 101 et 433).

wyl, l'aubergiste du haut du village donne une « *Grännete* », c'est-à-dire un concours de grimaces, tandis que celui du bas a comme attraction un « *Sackgumpel* », sorte de course en sac. Quantité de gens, avides de s'amuser, se dirigent vers cet endroit. Chaque cabaretier s'ingénie à varier les plaisirs pour amener chez lui le plus grand nombre de clients (1). De temps à autre encore, c'est une partie de « *Hurnuss* » qui met aux prises les meilleurs champions de deux bourgs (2).

Le plus souvent, il ne reste personne au logis que la paysanne. Et encore lui arrive-t-il d'aller faire un petit tour du côté de ses « *Pflanzblätze* », pour voir comment ses carottes ou ses haricots poussent. Anne Bäbi en avait l'habitude, heureuse ainsi de détourner son fils qui l'accompagnait en pareil cas, des mauvaises fréquentations. A l'occasion, si la chaleur est trop accablante, la porte bien close, elle se retire au frais dans le mystère de l' « *Hinterstube* » pour y faire un somme ou, comme Aenneli, pour y méditer tristement sur les petites misères de son ménage. Aussi, les alentours de la ferme sont-ils déserts. « Par les beaux dimanches, et là surtout où il n'y a pas de petits enfants, souvent l'après-midi les alentours d'une maison paysanne sont solitaires. On peut tourner deux fois autour de la maison, on ne remarque rien de vivant, sinon peut-être un porc qui annonce sa présence, si l'on s'approche trop de son auge, ou un cheval qui hennit à travers le ratelier vide. Parfois, au troisième tour, on aperçoit un Hans ou un Peter qui, à l'ombre d'un arbre, dort profondément, le visage vers la terre, mais les tibias étendus vers le ciel. Mais, très souvent, c'est en vain que l'on cherche sous les arbres de semblables indicateurs célestes, il faut frapper à la maison, trois fois, quatre fois, avec force et patience; alors, à la septième ou huitième fois, il finit par sortir, par la porte de derrière de la *Stübli*, une voix furieuse : « Quelqu'un frappe-t-il ? « C'est la voix de la paysanne qui, fuyant l'armée des mouches, s'est réfugiée dans la pièce de derrière; d'abord, elle avait voulu faire une lecture spirituelle, mais une force irrésistible l'avait attirée sous l'épais rideau qui entoure le vaste lit, et là bientôt, dans le calme inaccoutumé, un bienheureux petit sommeil l'avait prise dans ses bras, jusqu'à ce que l'importun frappeur vint la réveiller. Après l'avoir expédié, la paysanne le suit un petit moment des yeux, va à la fontaine, se réveille en buvant quelques gorgées de la belle eau qui fait de petites bulles, et fait ensuite sa ronde autour de la maison et dans la « *Hofstatt* », jusqu'à ce que le moment arrive de préparer le souper ou qu'il lui prenne fantaisie de se confectionner privatim un petit café... » (3).

En temps ordinaire, quand ce n'est ni fête ni dimanche, les soirées sont longues à la ferme. Heureusement, l'on a parfois, pour se distraire, la

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 84 s.
(2) *Uli le valet*, Chapitre VI. *Beiträge*, p. 433.
(3) *L'âme et l'argent*, p. 86.

ressource de quelque mendiant ou colporteur, à qui l'on offre une large hospitalité, en échange des nouvelles ou des cancans ramassés de droite et de gauche. Pendant toute l'année, c'est un défilé de petit monde aux professions aussi multiples que bizarres. A la Säublume, par exemple, si sagement administrée par la vieille servante Anni, l'affluence est grande de tous ces petits porte-ballè, qui s'en vont de village en village, de ferme en ferme, pour vendre leur pacotille, sans parler des coquetiers et des marchands de toutes sortes. Anni jouit en en effet d'un crédit considérable à dix lieues à la ronde. Elle n'est à la vérité qu'une servante, une ancienne bonne d'enfants, mais elle est en même temps l'administratrice d'une des plus belles fermes de la région. C'est elle qui s'occupe du commerce des œufs, des poules, du laitage, qui touche l'argent, car Michel a en elle une confiance illimitée, et ne se soucie de rien.

« ... Coquetiers et vendeurs de vaisselle, marchands de pigeons et de fil, fabricants de balais, aiguiseurs de ciseaux, vendeuses de petits pains et ramasseurs de chiffons, marchands de beurre, raccommodeurs de casseroles, recolleurs d'écuelles, ramasseurs de soies de porcs et de plumes, bouchers, meuniers, colporteurs de foulards, d'eaux de toilette, d'eau des Carmélites, de baume d'Arwangen et d'huile de pommes de pin, et autres bonnes choses, ne faisaient qu'aller et venir... ». Tous connaissent le chemin de la Säublume et n'ont garde de l'oublier dans leur itinéraire; ils savent la richesse de la maison, ils n'ignorent pas qu' « une vraie ferme de ce genre est une mine inépuisable d'innombrables magnificences, et vraisemblablement une mine bien plus durable que les mines d'or de la Californie... ». Comme le papillon est attiré par la flamme, les mendiants en tournée de ce côté viennent avec confiance frapper à la porte et demander l'hospitalité. « ... Beaucoup de ces messieurs et de ces dames nommés plus haut, ainsi que les mendiants, couchent, aussi souvent qu'ils le peuvent, dans les maisons paysannes et les fermes. Mais encore quantité de gens parcourent le pays, qui volontiers économisent leur argent et y sollicitent la couchée. Ont-ils ainsi passé une fois la nuit dans un endroit, ils se considèrent comme des connaissances, ils se regardent comme présentés, et en quelque sorte autorisés à réclamer l'hospitalité; reviennent-ils une autre fois, ils vous disent sans crainte aucune : « Gott wilche, me voilà de retour aussi, pourriez-vous encore me loger ? ». Les coucheurs on les met dans l'écurie chaude, parfois même dans un lit, car, même ici, il y a une hiérarchie. Mais la plupart du temps aussi, souper et déjeuner vont avec le gîte » (1).

Le paysan en général se montre très large en matière d'hospitalité; il est persuadé qu'un pauvre, étant un envoyé de Dieu, a droit à tous les égards. Mais si le mendiant est accueilli à bras ouverts, il est dans une

(1) Récits et tableaux. *Michel en quête d'une fiancée.* Tome I. p. 180.

certaine mesure tenu de payer le pain et le lard qu'on lui offre, et sa place chaude à l'étable, en distrayant son hôte, en le tenant au courant des nouvelles et des questions du jour. Comme les poètes autrefois remerciaient du bon accueil reçu, en chantant quelques beaux vers, ils témoignent à leur façon leur gratitude par quelque histoire inédite, quelque cancan ramassé au hasard de leurs courses vagabondes, tous ces porteurs de besace, marmiteux et déguenillés, ces vieilles pauvresses au chef branlant. « Cette grande hospitalité est coûteuse, elle offre aussi cependant ses avantages. Quand un coucheur, de quelque sorte qu'il soit, n'est pas tout à fait bête, il cherche à reconnaître le bienfait reçu, en amusant ses hôtes. Dans des fermes solitaires, le temps souvent s'écoule avec bien de la lenteur et de la monotonie, surtout par les longues soirées, pour le peuple des hommes qui ne file pas, n'a pas de travail domestique (quand le déjeuner du lendemain est préparé), qui avec cela n'aime pas lire. Alors, une personne de ce genre, qui vient de l'étranger ou simplement d'une autre contrée du pays, et qui a quelque chose à raconter, est tout à fait la bienvenue. On échange les cancans de village sur le pasteur, le maître d'école, le médecin, le Conseil municipal, etc., et quand la personne venant de l'étranger a quelque histoire à raconter, vraie ou fausse, toute la maison s'en régale... » (1).

Et puis, par l'intermédiaire de ces gens, on peut faire bien des choses. Car ils cumulent les fonctions : messagers d'amour, courtiers matrimoniaux, ils joignent à leur petit commerce, impuissant par lui seul à les faire vivre, une agence de renseignements, une sorte de bureau de placement pour filles et garçons en mal de mariage. Ils s'acquittent à merveille de leur rôle et ont l'oreille des mères : vantant ici, là dénigrant telle ou telle fillette, tel ou tel gars du voisinage, suivant la mission dont on les a chargés et l'argent qu'on leur donne. Fréquemment la ménagère les consulte, échange avec eux de mystérieuses confidences dans le carré de haricots ou autre endroit sûr de ce genre. « L'instant où la ménagère peut avec le plus de commodité glisser à semblable personne un mot en confidence, c'est celui où elle l'appelle pour déjeuner, après que les autres se sont levés de table; alors la pièce est vide et les communications ne sont pas entendues... » (2).

La paysanne Lisi, elle-même, bien qu'elle ne soit pas une de ces femmes « qui vivent de babillage comme un poisson vit d'eau et une hirondelle de mouches », n'en est pas moins femme. Et, de temps à autre, elle cède volontiers à quelque commère la marche chaude du poêle, et volontiers la fait causer. Elle est bien excusable, n'est-ce pas ? Elle ne sort guère que pour aller à l'église. Aussi, quand elle est dans la *Stube* occupée à filer, qu'on frappe à la porte et que, par l'entre-bâillement du

---

(1) Récits et tableaux. Tome I, *Michel en quête d'une fiancée*, p. 180 s.
(2) Ibid., p. 181.

« *Läufterli* », elle aperçoit la vieille Salatanni, « un rayon de soleil vole sur son visage », et quelle oreille favorable elle prête aux racontars de la bonne femme ! Celle-ci s'entend, du reste, comme pas une à plaider sa cause et à flatter les gens, tout en dégustant le café savoureux que lui offre la ménagère (1).

Un autre type d'entremetteuse est la Beselise. « La Beselise était une personne rusée, elle ne faisait pas seulement le commerce de balais, mais encore le commerce de veuves et de jeunes filles, quand il y avait de l'argent à gagner... » (2).

Les noces, les enterrements, par les copieux festins dont ils fournissent l'occasion, permettent aussi de temps à autre au paysan de se détendre et d'oublier les soucis de son métier. Il y a encore les marchés et les foires. Le paysan voyage peu, il n'aime guère, nous l'avons constaté, quitter sa maison. Aussi, quand l'homme se rend au marché voisin, pour vendre ou acheter des bêtes, quand la femme y va porter les produits de la ferme, ses œufs, son beurre ou ses poulets, ou faire quelques emplettes indispensables, c'est presque un événement dans leur vie casanière. Il faut lire dans Gotthelf les amusantes péripéties d'un semblable voyage de la famille Jowäger. Ils ont décidé d'aller tous ensemble à une foire de Soleure. A l'aube, Anne Bäbi se démène déjà : il lui faut sortir les habits du dimanche de son monde, passer en revue les bas, nouer les cravates, fourrer à chacun un mouchoir dans la poche, s'attifer elle-même, préparer le fil qu'elle désire emporter, car elle ne veut pas s'en aller à vide. Elle en sue de détresse; c'est le déjeuner qui n'est pas prêt, les souliers qui ne sont pas graissés, la jument qui n'est pas harnachée, le siège du *Wägeli* qui n'est pas attaché ! Anne Bäbi, en effet, a voulu partir en voiture, car elle ne tient pas à courir à pied, les jambes lui faisant tout de suite mal. Son mari Hansli, malgré sa répugnance, l'accompagnera, car la jument n'est pas commode, lorsqu'elle est harnachée, et la ménagère ne veut pas entendre parler de Sami, le valet, pour les conduire. Jakobli, que sa maladie a laissé borgne et marqué de la petite vérole, sera également de la partie; on lui doit bien ça, pour l'avoir si remarquablement soigné; ce voyage lui fera plaisir; il verra un peu Soleure. Sami est furieux, il doit équiper le cheval, et n'a rien de ce qu'il lui faudrait. La charrette à ridelles n'a pas de siège; il va falloir en emprunter un, et il rapporte un objet informe et pesant, non verni, avec d'immenses oreilles aux deux coins. Dans sa colère, il n'étrille pas la jument. Quant au char, il néglige de le graisser. Si la paysanne veut avoir, dit-il, le derrière en haut d'une voiture, eh bien, qu'elle la graisse elle-même ! Jakobli, compatissant pour sa mère, oint les souliers ; Hansli, par

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 427 ss.
(2) *Käthi*, p. 358. — Voir encore *Anne Bäbi*, I, p. 119 s.

crainte de sa femme, donne un coup d'œil au cheval. La bête attelée, lâchée enfin par le valet, n'a rien de plus pressé que de courir s'enfoncer avec la charrette dans un champ de trèfle; Mädi, la servante, n'apporte pas le panier de fil, si bien qu'Anne Bäbi doit descendre le chercher elle-même. « Enfin tout était en ordre; on pouvait quitter le rivage, c'est-à-dire sortir du trèfle. Anne Bäbi et Jakobli étaient assis sur le siège; mais Hansli restait debout derrière; il pourrait ainsi tenir mieux la jument, avait dit Anne Bäbi. Lentement se mit en mouvement sur la route la charrette non graissée, remplie tout autour de boue et de trèfle, de vieille et de fraîche date; et quand la jument, la crinière et la queue amplement pourvues de paille et de fleurs de foin, s'avisait de partir d'un trot lourd qui faisait furieusement sauter de droite et de gauche sur son cou le large collier, Anne Bäbi poussait aussitôt de grands cris : « Seigneur Jésus, Seigneur Jésus, retiens-la, retiens-la, vois donc, elle voudrait aller ! »... Et chaque fois que la jument dépassée par quelque cheval plus rapide, s'avise honteuse de sa lenteur, d'essayer elle aussi de trotter, ce sont les mêmes terreurs, les mêmes exclamations.

Tout le long de la route ce sont aussi des étonnements risibles, d'amusantes et naïves réflexions de gens pour qui tout est nouveau, et la moindre taupinière un mont. La pomme dorée sur la coupole de l'église de Soleure les stupéfie. Cela ne me surprend pas, dit Anne Bäbi, que les gens de cette ville n'aient pas d'argent dans leurs bourses, puisqu'ils mettent ainsi leurs richesses dans les airs, sur les clochers. Jakobli s'effraie à l'idée de traverser l'Aare. Anne Bäbi le rassure : il y a un pont, et on peut passer sans se douter qu'on est au-dessus de l'eau. Arrivé là, Hansli doit descendre et tenir la bête par la bride; elle n'a jamais vu de porte, n'est-ce pas, et alors on ne sait pas ce qu'elle ferait, s'il lui fallait la franchir seule ; et puis, il y a là un soldat avec un fusil ; cela pourrait l'épouvanter. Enfin, tout se passe bien. Les voilà dans la ville. Mais où descendre ? Anne Bäbi a bien entendu parler d'une auberge sur le marché aux cochons, elle ne sait cependant si on peut y amener aussi le cheval. Elle a également entendu dire qu'à l'Aigle les aubergistes étaient bernois. Elle pense qu'il serait préférable d'aller là. C'est qu'elle craint les catholiques, les « Kartholische », on ne sait jamais comment ils traiteraient un pauvre bidet qui ne peut raconter les mauvais procédés employés à son égard. La bonne femme a son idée de derrière la tête. Elle doit se rencontrer avec une entremetteuse, la Vreni Maurer : celle-ci a promis de la mettre en relations avec une fille à marier qui ferait bien l'affaire de Jakobli. Lentement, en franchissant une deuxième porte et le marché aux chevaux, on arrive à l'hôtel de l'Aigle. On dételle. Hansli porte au cheval un gros sac renfermant plus de fourrage qu'il n'en aurait fallu à un chameau pour traverser le Sahara. Mais une bête, qui avait marché tant d'heures, et avait même parfois été forcée de galoper, devait

manger plus que d'ordinaire ! Puis les deux époux vaquent à leurs affaires respectives. Après avoir traversé le pont, où ils ont grand soin de passer bien au milieu, ils se séparent. Hansli doit aller au marché au fil, Anne Bäbi a toutes sortes d'emplettes à faire. Ils se retrouveront à l'auberge du marché au cochons. Jakobli excite la curiosité des gens : sans doute que le bon Dieu l'a pris pour une feuille de chou pour le grêler ainsi. Et de fait il a de quoi frapper le monde, le pauvre garçon, avec sa figure en écumoire, où ne luit qu'un œil, d'un beau bleu par exemple. Anne Bäbi achète un foulard pour Sami, un corset pour Mädi. Chez le grand marchand de denrées coloniales, Betin (1), elle fait des dépenses folles : une demi-livre de café et un quart de livre de sucre, pour un batz de levure à gâteaux, provisions qu'elle enfouit dans les vastes poches de sa cotte, où en cas de besoin une mesure de vin et une « *Züpfe* » de 5 batz auraient facilement trouvé place, et la voilà à la recherche de la Maurer Vreni ; elle s'informe d'elle à l'auberge du marché aux cochons, se frayant avec peine un passage à travers les gorets grognonnants. De Maurer Vreni pas de trace; suante et essoufflée, la paysanne se fait servir pour elle et Jakobli une demi-chope ; puis, avec de nouvelles forces, elle se relance à travers la ville allant de Pinte en Pinte, sans trouver nulle part la commère qu'elle cherche. Quand, éreintée, elle revient à la susdite auberge, après avoir bien tourné dans les rues, elle apprend que la courtière et la fille à marier viennent d'en sortir. Anxieuse, elle va de nouveau à l'Aigle, où elle ne rencontre pas Hansli. La faim se fait sentir, elle pense que quelque chose de chaud ne leur ferait pas de mal ; et cependant, il aurait mieux valu attendre le paysan, cela coûte moins cher de se faire servir à manger pour les trois ensemble que pour chacun individuellement. Elle se décide tout de même à casser une croûte, après avoir recommandé au valet d'écurie d'ouvrir l'œil, et de lui signaler aussitôt l'arrivée d'Hansli, reconnaissable à son bonnet blanc, aux boucles de ses souliers et aux boutons de ses culottes. Anne Bäbi ne cesse de geindre sur la soupe trop claire, la viande trop dure, sur la saveur « carthotique » qu'ont toutes choses dans cet hôtel. Il va être quatre heures, et toujours pas de Hansli ! La bonne femme n'y résiste plus, il faut le chercher : Jakobli ira voir d'abord ce que devient la jument ; quant à elle, elle ira sur le pont voir si son homme ne revient pas. Jakobli, dans sa visite à l'écurie, se heurte à un grand corps étendu dans la paille : c'est son père, et il se hâte d'aller annoncer la bonne nouvelle à sa maman. Sur le pont, il a beau regarder à droite, à gauche, pas d'Anne Bäbi. Anxiété du garçon : sa mère serait-elle tombée à l'eau, a-t-elle été volée, s'est-elle enfuie? Il interroge les gens qui se gaussent de lui, en lui demandant si sa petite mère se distingue par des signes particuliers, a

(1) A propos de ces détails sur Soleure, lire *Beiträge*, p. 607-608.

des cornes sur la tête, ou bien s'il veut têter ! Il découvre enfin l'étonnante créature : elle est retournée voir à l'auberge du marché aux cochons si elle n'y trouverait pas Hansli. Mais, rengrégement de mal, à l'Aigle où ils reviennent de compagnie, Hansli a de nouveau disparu, et avec lui la charrette et la jument. Ils franchissent au pas de course la porte, le faubourg, la deuxième porte, retournent sur le pont, Hansli persiste à demeurer invisible; mais il y a là une voiture et une jument qui ont tout l'air d'être les leurs. Où peut être le maître? Il faut être fou pour abandonner ainsi son attelage, et avec cela dans un pays où tout est « Cartholique », où les gens pourraient bien le voler ! Sans doute le bonhomme est reparti à pied, prenant les devants, pour aller soigner les vaches. Il se sera dit que l'on trouverait bien la voiture sans lui. Et Anne Bäbi remonte sur son siège, et les voilà en route, lentement, bien lentement, car ni la jument ni Anne Bäbi ne sont pressées; puis il y a une côte. A tout instant Jakobli se lève, dit qu'il ne voit rien, qu'il ne croit pas que son père soit devant. Au haut de la montée, la bête s'arrête et se soulage à son aise, ce qui lui attire cette observation de la paysanne : « N'aurais-tu pas pu attendre que l'on soit à la maison, sale bête que tu es, et avec cela encore tu en fais un plein panier ! » Et soudain, voici qu'au milieu d'un nuage de poussière, culottes volantes, on voit accourir par derrière Hansli furieux qu'on soit parti sans lui. Il explique son affaire : comme on ne voulait pas le tolérer avec son char devant l'hôtel de l'Aigle, où il gênait le monde, il s'en est allé, puis s'est aperçu qu'il avait oublié son fouet, il a couru le chercher et en même temps prévenir Anne Bäbi du départ. A son retour, plus de voiture. Nous passons sur cette scène de récriminations où mari et femme se reprochent mutuellement leurs sottises. Mais une seule chose est certaine, c'est que le brave Hansli est revenu pour longtemps des charmes que peut offrir un voyage à la ville. Il fera chaud, répète-t-il, avant qu'on le reprenne à s'embarquer dans semblable aventure ! (1).

Disons cependant tout de suite que les Jowäger ne sont pas des gens comme les autres. Tous ne sont pas aussi simples d'esprit, aussi bornés, la plupart des paysans qui vont vendre ou acheter des bêtes au marché, les femmes qui y portent leur fil ou leurs denrées, se comportent de façon plus intelligente, et ne manifestent pas à la ville cet ahurissement comique. Beaucoup trop de gens même, au goût de Gotthelf, montrent un fâcheux empressement à se rendre au marché des villes voisines, sans que le besoin s'en fasse véritablement sentir; beaucoup trop ne partagent hélas ! pas la répugnance de Hansli Jowäger.

La mère de Mias, par exemple, est, elle, toujours disposée à quitter la maison sous le moindre prétexte. Elle prouve par A plus B à son mari

(1) *Anne Bäbi*, I. Tout le chapitre IX.

qu'il est bien préférable de vendre son beurre à la ville qu'au marchand qui passe; elle en tire toujours au moins un kreutzer de plus. Ce qu'elle oublie de dire, c'est le prix que lui coûtent la chope ou la bouteille de vin, la saucisse rôtie ou le petit pain blanc qu'elle s'offre ou rapporte à cette occasion (1).

Anne Marei, la femme du paysan endetté, est plus sage. Elle sait que le temps qu'on perd en allées et venues a aussi sa valeur. Elle ne ressemble pas à cette paysanne qui se vantait « qu'un revendeur n'avait voulu, pour un lot de légumes pris à la maison, lui donner que quatre kreutzers. Ohé ! s'était-elle dit; elle les avait portés au marché (à deux lieues de distance), et elle en avait, pensez donc, tiré six kreutzers, presque la moitié de plus; c'est ainsi qu'il fallait agir, quand on n'était pas trop paresseuse et qu'on voulait faire ses affaires... » (2).

Et Gotthelf l'approuve, la sage Anne Marei, de n'aller au marché qu'en cas de nécessité absolue, quand elle a quelque chose de plus fin à vendre, des poires par exemple qu'on n'estime pas à leur juste valeur à la campagne. C'est qu'à son avis les marchés des petites villes ou des bourgades ont leurs bons et mauvais côtés (3) ; ils peuvent, suivant les gens, être pour les habitants de la contrée environnante très avantageux ou très nuisibles. Ceux qui y portent des produits qu'ils ne pourraient vendre à bon prix chez eux, et s'en reviennent aussi vite que possible dans la matinée même, après avoir bu une chope, ceux-là tirent du marché un profit réel. Mais pour beaucoup de paysans c'est une occasion de paresser, de faire bombance; ils perdent inutilement un temps précieux, quand ils ne deviennent pas la proie de ces hommes d'affaires véreux, sombres et malfaisantes araignées embusquées là derrière leur toile, à l'affût des gogos qu'ils s'entendent à sucer.

Et l'auteur note ce phénomène surprenant, « qu'autour d'un marché, dans la même région, il y a des villages pauvres et des villages opulents. Examine-t-on les choses, on rencontre d'ordinaire dans les villages pauvres des habitués du marché, qui vont régulièrement s'y tapir dans toutes les cavernes possibles, et n'en ressortent qu'à la tombée de la nuit, quand personne ne voit d'où ils viennent. Ils apportent de tout au marché, mais ne rapportent rien de bon chez eux, pas d'argent du moins, tout au plus une mesure de vin ou d'eau-de-vie... Cette maladie est, comme la lèpre des Juifs, en partie guérissable, en partie incurable... » (4).

Les gens raisonnables, ceux qui se contentent d'une demi-chope de vin, après s'être défaits de leur beurre ou de leurs œufs, après avoir vendu

---

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 39.
(2) *Le paysan endetté*, p. 88.
(3) Sur les grands marchés (de Langnau entr'autres) lire : *La fromagerie*, chapitre XIV. — *Le Maître d'école*, I, p. 43 ss.
(4) *Le paysan endetté*, p. 91.

ou acheté chèvres, brebis et porcs, ces « *Manneli* » et ces « *Hausmuetteni* » qui ne voudraient pas trop s'attarder, et mangeraient bien tout de même un petit morceau, arrosé d'un coup de vin, entrent en route quelques instants à l'auberge, et là, les coudes sur la table, leurs sacs ou leurs paniers à côté d'eux, devant leur chopine, ils s'entretiennent du prix des denrées, puis rentrent de bonne heure. Ils n'ont pas d'argent ni de temps de trop. Mais les paysans plus cossus demeurent à la ville et s'offrent un repas copieux, à la table d'hôte, à l' « *Ordinäri* » (1) d'un de ces petits hôtels à l'usage des gens de la campagne qu'emplit ces jours-là le brouhaha confus des clients affamés et altérés qui tous voudraient être servis les premiers et appellent à grands cris, à grands coups de poings sur la table, l'hôtelière cramoisie et surmenée. Les femmes ne dédaignent pas d'accompagner leur mari au marché, afin de profiter de ces petites douceurs, car elles sont un peu portées sur leur bouche. Les jeunes filles y sont attirées par d'autres raisons. C'est au marché que les amoureux se retrouvent. Au milieu de la foule, ils ont toute facilité pour échanger d'aimables propos; sans être dérangés, ils peuvent passer toute une journée ensemble dans quelque coin perdu, dans quelque petite salle d'auberge peu fréquentée (2).

Au fond, le paysan, bien que ce ne soit pas pour lui une petite affaire, nous l'avons vu, que de se mettre en route, tant les préparatifs demandent de temps et de peine (3), n'est pas fâché de voir un peu de pays. En chemin, pendant que le *Wägeli*, bien astiqué et reluisant, (le paysan de l'Emmenthal, différent en cela des gens de la Haute-Argovie ou des environs de Berne, n'aime pas qu'il y ait de la vieille crotte aux roues de sa voiture, ni de l'herbe dans les jointures des planches) (4) roule sur la route poudreuse, il est heureux de passer l'inspection des champs d'autrui, il apprécie en connaisseur, critique, fait des études comparatives (5), et la conclusion la plus fréquente est que ce qu'il possède est cent fois plus beau que tout ce qu'il voit. Puis les enfants sont bien aise, eux aussi, que le papa aille à la ville; il leur rapporte, s'il est en veine de générosité, du pain d'épices, un petit pain blanc ou quelque autre friandise (6). Chacun donc y trouve son compte, le père, la mère et les enfants !

Telle est la vie que l'on mène dans une ferme de l'Emmenthal, vie simple et peu mouvementée, toute de labeur, où les seuls plaisirs consistent dans de bons repas de temps à autre, les dimanches et jours de fêtes, lors des visites, des baptêmes, des enterrements ou des mariages, en quelques sauteries à la salle de danse, en beuveries bruyantes au cabaret, ou

---

(1) *Uli le valet*, p. 119. — *Beiträge*, p. 435.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 184.
(3) *Uli le valet*, p. 140.
(4) *Uli le valet*, p. 140.
(5) *Uli le valet*, p. 205. — *Anne Bäbi*, I, p. 33 et 429.
(6) *Le Maître d'école*, I, p. 38.

en batteries patriotiques, vie sans aucune distraction intellectuelle, si l'on excepte les offices du dimanche, qui tourne dans le même cercle restreint d'occupations monotones, comme un cheval attelé à la batteuse tourne dans la grange, mais, en somme, vie bonne et saine, bien propre à faire aux gars de robustes poumons, un bon sang rouge, des muscles leur permettant de prendre entre le pouce et les autres doigts une pleine mesure de seigle, et de la retourner sur la main (1), ou autres semblables prouesses, à donner aux filles ces larges hanches, ces croupes solides et ces figures de pleine lune, si appréciées là-bas.

Une ferme de l'Emmenthal est un petit monde en raccourci qui se suffit presque entièrement à lui-même. Avec l'aide de sa famille, de ses nombreux domestiques, le paysan exploite ses terres dans la plus large et la plus orgueilleuse indépendance. Il vit copieusement des produits de son domaine, car il produit en grande partie pour sa propre consommation : il boit le lait de ses vaches, mange les œufs de son poulailler, la viande de ses porcs, qu'il égorge lui-même. Il est son propre boulanger. Ses brebis lui fournissent de la laine pour ses vêtements, le fil de ses chemises est filé à la maison pendant les longues veillées d'hiver. Si le toit de la ferme a besoin de quelque réparation, il se connaît suffisamment à la charpente pour l'exécuter. A l'occasion, il sait être forgeron ou charron, remettre un manche à un outil, raccommoder tel ou tel instrument agricole. A cette époque patriarcale, le paysan doit être un homme universel, versé dans tous les métiers. Il n'a guère recours aux professionnels que quand il ne peut absolument pas faire autrement. « Les grands-parents (de Mias), prenaient deux fois par an le tailleur et le cordonnier à la maison (auf die Stör, comme on dit); ainsi mes frères et sœurs recevaient aussi leur part d'habits et de souliers... » (2).

Chez les Jowäger, on n'aime pas beaucoup raccommoder ni coudre, et l'on s'en remet presque entièrement de ce soin au tailleur. « C'était en effet un de ces ménagés où l'on ne cousait pas un point, où l'on ne tricotait pas une maille. Y avait-il un trou quelque part, on le portait jusqu'à ce que vint le tailleur, et il venait d'ordinaire deux fois l'an, et il rapiéçait tout depuis les bas jusqu'aux gants de coutil, et puis tout devait tenir jusqu'à son retour. Il y avait bien aussi une petite corbeille à fil sur le banc, mais personne ne s'en servait que Hansli, quand il voulait faire une embouchure neuve à un bout de pipe qu'il ne pouvait plus bien tenir dans sa bouche édentée, ou encore Sami, lorsqu'il s'était coupé et bandait avec du simple fil la blessure qu'il enduisait alors de graisse de char... » (3).

Anne Bäbi et Mädi n'auraient cependant pas mieux demandé que de

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 180. — *Beiträge*, p. 14.
(2) *Le Miroir des paysans*, p. 15.
(3) *Anne Bäbi*, II, p. 52 s. — Voir encore *Uli le valet*, p. 155.

coudre un peu de temps en temps; « mais ce sacré enfilage d'aiguille les contrariait. On n'avait plus maintenant d'aiguilles comme autrefois; jadis, on vous passait le fil à travers l'aiguille, comme à souhait, tandis que maintenant cela ne voulait plus passer : tantôt le fil était trop gros, tantôt le trou trop petit » (1).

Mais, en somme, ce n'est que dans de rares cas que le paysan se voit forcé d'avoir recours aux autres. Les achats qu'il fait à la ville les jours de marché ou de foire se réduisent à peu de chose : une demi-livre de café ou un quart de livre de sucre, une casquette ou un foulard, un petit pain mollet ou un pain d'épices, telles sont les emplettes habituelles. Il préfère ce qui vient de chez lui : l'huile nécessaire à son éclairage, il la tire de son colza ou de son lin; elle lui semble bien meilleure que celle qu'on achète. La vieille Käthi partage ce préjugé : « En d'autres années, Käthi avait eu de l'huile provenant de son lin; ah, comme son huile à elle brûlait belle et claire : de pareille elle n'en trouverait jamais chez le boutiquier, si chère qu'elle fût... » (2).

Car, à cette époque où subsistent encore les formes anciennes de l'activité économique, où l'industrie domestique est florissante, le petit boutiquier, le marchand en détail, que l'on retrouve dans chaque village, suffit amplement aux besoins de cette population agricole que l'esprit du siècle n'a pas encore gâtée. Il tient toutes sortes de choses, de la mercerie, des draps et des étoffes, de l'épicerie, il est la ressource des ménagères; lui et l'aubergiste sont les deux gros commerçants de l'endroit !

VI. — LA VIE AU VILLAGE — LE « *KILTGANG* » — LES « *NACHTBUBEN* » — LA CURIOSITÉ AU VILLAGE; BAVARDAGE ET MÉDISANCE LE CULTE — LES NOTABLES — LES « *SCHAECHEN* » ET LEURS HABITANTS.

Là où les maisons paysannes se serrent étroitement autour de l'église et forment une agglomération villageoise, ou dans les gros bourgs de la Haute-Argovie, comme par exemple Utzenstorf et Herzogenbuchsee, la vie est sans doute un peu plus animée et bruyante que dans ces fermes solitaires dont nous avons essayé de donner une idée. Les mœurs sont les mêmes, les occupations semblables, mais peut-être ces villages n'offrent-ils pas le même aspect propre et coquet que nous avons eu l'occasion d'admirer dans les imposantes « *Höfe* » de la montagne. Avec leurs toits de chaume, semblables à des bonnets de nuit enfoncés jusqu'aux yeux, leurs fumiers mal soignés souvent, dont le purin coule à travers les

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 53.
(2) *Käthi*, p. 139.

rues, ils ont, certes, moins bonne mine et donnent une idée moins avantageuse des gens qui y habitent. Nous avons étudié le cas de cette jeune fille, Stüdeli, originaire d'un de ces villages de la plaine, « *aus den Dörfern herauf* », qui se marie avec un paysan de la montagne. Au bout de quelques mois passés dans la ferme de son mari, elle montre la plus grande répugnance pour son existence ancienne. Elle ne pourrait plus vivre maintenant dans son pays natal (1). L'isolement de la ferme force le paysan à se replier sur lui-même ; son existence plus concentrée est favorable à l'éclosion de sentiments graves et élevés ; la vie de l'âme y gagne en noblesse et en profondeur; dans les agglomérations villageoises, si le campagnard se montre peut-être plus sociable, moins taciturne qu'ailleurs, en revanche, il y contracte souvent bien des vices inhérents à la société, des habitudes de paresse, de dérèglement et d'intempérance. Les vertus qui font la force du paysan des « *Höfe* » de la montagne tendent à s'affaiblir; les angles des caractères s'arrondissent, sans doute, au contact des autres, mais c'est au détriment de la personnalité, si marquée chez les grands « *Hofbauern* » de l'Emmenthal.

Comme type d'un village de la plaine, nous pourrions prendre cette bourgade où Peter Käser vient exercer ses fonctions de maître d'école. « Le petit village sans église était bien gentiment situé entre des champs et des forêts. Vénérables, les graves toits de chaume tendaient du milieu des arbres verts leurs faîtes moussus, et devant les maisons étaient plantés arrogamment les tas de fumier élégants et proprets... Sur le côté, s'étendait une étroite vallée bien arrosée, et dans le fond, on voyait s'allonger l'aimable montagne bleue... » (2). Celui de Gytiwyl, où il transporte ensuite ses pénates, nous donnerait également bien l'idée d'un gros bourg de cette région. « Le village se trouvait au cœur de la partie agricole du canton. De vastes champs bordés de forêts de hêtres et de chênes, l'entouraient. Il semblait que ce fût là le pays du trèfle, et les champs de pommes de terre étaient grands comme des Allmenden... Les maisons hautes et vastes, étaient couvertes de paille... » (3)...

Le village s'éveille de bonne heure. Parfois même, bien longtemps avant l'aube, apparaît sur le pas de sa porte quelque paysan matinal, qui n'a pu attendre plus longtemps, et a hâte de revoir ses vaches ou de sentir l'odeur de son fumier (4). Puis, peu à peu, de chaque toit on voit s'élever une petite fumée bleue, annonçant que dans la maison la paysanne est levée et prépare le « *z'Morgen* », fait bouillir le lait crémeux et cuire le café odorant. Les vachers vaquent à leurs occupations à l'écurie. La rue est encore silencieuse. Seuls, quelques chiens font leur promenade ma-

(1) *La Visite*. Récits et tableaux. Tome V. p. 144 ss.
(2) *Le Maître d'école*, p. 189.
(3) Ibid., p. 357.
(4) *Le Maître d'école*, I, p. 311.

tinale. Des enfants vont chercher du lait. D'une fenêtre sombre sort une tête qui n'a pas encore fait connaissance avec l'eau de la fontaine. Devant l'auberge, la servante endormie, à moitié habillée, et passant par ses pantoufles trouées ses pieds qui n'ont pas été lavés depuis huit jours, manie le balai (1). L'on voit d'autres servantes courir avec des baquets au puits, aussi vite que s'il y avait le feu; elles s'y attardent, comme si elles attendaient que la gelée les y attachât, et font les grands bras en bavardant, comme si Dieu les avait momentanément transformées en moulins à vent (2). Partout, il est vrai, on ne se lève pas si tôt. Au village près de la Kesslere les gens font un peu les messieurs, ils restent tard à l'auberge, prétendant qu'il y a avantage à agir ainsi : N'est-ce pas la meilleure façon de prévenir les incendies ? Car il y a bien des chances pour que quelqu'un de ces buveurs attablés sente la fumée ou voie le feu. Pour porter en cas de malheur les premiers secours, on a sous la main tout de suite les troupes nécessaires, réunies, avec leurs culottes aux jambes (3). Vers huit heures, si la période scolaire n'est pas encore terminée, les enfants, troupe turbulente, se hâtent vers l'humble et misérable maison d'école, au toit de paille chauve par places (4), à la porte de laquelle parfois, surtout au moment de l'examen, la marchande de petits pains guette les écoliers, pour leur soutirer les quelques batz qu'on leur distribue à cette occasion (5). Ceux qui viennent de fermes isolées, distantes quelquefois d'une demi-lieue, apportent dans leurs sacs des provisions, du lait, du pain, des pommes, car ils ne s'en retournent pas à midi. Et souvent, quand le temps est mauvais, en hiver, lorsque la neige obstrue les chemins, ils n'arrivent guère avant neuf heures. De onze heures à une heure, dans l'intervalle des classes, ils mangent leur dîner frugal et s'amusent. Mais la classe est terminée, les portes s'ouvrent, et, malgré la présence du maître qui, la férule à la main, surveille la sortie, c'est une furieuse poussée, une bousculade enragée d'enfants qui se chamaillent, se houspillent avec des cris sauvages, au grand dam des casquettes, des catéchismes et des genoux, à la grande terreur des gens d'âge ou des vieilles femmes. Tous s'écartent de leur chemin, car cette jeunesse indisciplinée ne respecte rien, et maint père de famille apparaît sur sa porte pour écarter de son logis la trombe hurlante (6). L'après-midi, le même manège recommence, mais tant que les écoliers ânonnent le ba-ba, ou ruminent les incompréhensibles questions du catéchisme, entre les murs délabrés de la salle d'école, le village est tranquille. Parfois on voit passer, semblables à des oiseaux mi-

(1) *Comment cinq jeunes filles...*, p. 140.
(2) *La banqueroute*, p. 238.
(3) *Le paysan endetté*, p. 323.
(4) *Le Maître d'école*, I, p. 357.
(5) *Le Maître d'école*, II, p. 157.
(6) *Le Miroir des paysans*, p. 79 ss.

grateurs, des mendiants déguenillés qui s'arrêtent devant la porte de l'auberge et demandent l'aumône; ou bien encore c'est un petit bonhomme, appuyé sur un long bâton, qui trottine, son bonnet de fourrure enfoncé sur les oreilles, laissant flotter au vent les vastes pans de son habit à bandes de lard, de sa « *Speckseitenkutte* », et parfois s'arrête pour prendre une prise ou bourrer une pipette; ou quelque bonne femme, les mains dans la poche de sa robe, qui fait une petite halte, le temps de tailler une courte bavette (1). Çà et là, un coq, sur son tas de fumier, chante au milieu de ses poules caquetantes.

Les aspects du village sont divers suivant les saisons : en hiver, avec ses toits couverts de neige, il a l'air mort; les maisons, bien closes, où les gens se chauffent dans l'intimité de la « *Stube* », assis autour du poêle ou couchés sur la marche de faïence, sembleraient inhabités, n'était parfois le mugissement d'une vache, le bruit d'un sabot heurtant le pavé de l'écurie, l'ébrouement d'un cheval devant son râtelier. Puis les jours s'allongent, les femmes reparaissent dans les jardins, étendent au soleil les blanches lessives (2). Au fur et à mesure que les mois s'écoulent, des occupations multiples, revenant à date fixe, sollicitent le paysan. Ce sont les semailles, les hersages. Avril est arrivé, il s'agit de labourer et de planter les pommes de terre. Voici mai ; ce sont les jachères à briser, les fossés à curer. Juin : les foins mûrissent. Juillet, août : les moissons deviennent blondes; une joyeuse armée de faucheurs s'ébat du matin au soir dans la campagne, et les javelles dorées s'alignent sous les faux sifflantes; sous les portes cochères les chars lourdement chargés passent en oscillant. La moisson est terminée, mais il faut profiter de ce que les chemins sont secs pour charrier les fumiers. Et dès l'aube, le village ressemble à une ruche bourdonnante, qui laisse échapper un essaim d'actives et industrieuses abeilles. Des portes de la maison, des portes des écuries sortent gens et bêtes. Avec de joyeux bêlements les brebis, entourées de leurs agneaux folâtrants, se hâtent vers le pâturage, bondissent devant les vaches graves et lentes, lesquelles ne se permettent guère qu'un trot lourd de temps à autre. Des bœufs courbent à regret leur cou puissant sous le joug, et mugissent de façon sauvage, quand, avec des coups sur les naseaux, on les pousse dans les brancards du chariot où s'entasse le fumier (3). Septembre est arrivé, c'est autre chose : il est temps d'arracher les pommes de terre. Hommes et jeunes filles, avec pioches et hoyaux, partent de grand matin, et les voilà derrière la charrue qui suivent les longs sillons, ramassent les précieux tubercules, remplissent les sacs, en échangeant de joyeuses plaisanteries. La ménagère active débarrasse encore les alentours de la maison; ce n'est que longtemps après les autres

(1) *La banqueroute*, p. 238 s.
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 77.
(3) *Le Maître d'école*, I, p. 183.

qu'elle se décide à mettre son tablier propre, à fermer la porte et à rejoindre aux champs les travailleurs. Elle traverse le village d'un air majestueux; elle n'ignore pas que les gens ont les yeux fixés sur elle, qu'on épie quand et comment elle s'en va à son ouvrage, et cela se voit à sa mine. La campagne s'anime d'une vie joyeuse; elle est parsemée de groupes de ramasseurs robustes dont les rires sonores se mêlent au carillon argentin des clochettes pendues au cou des vaches. Et parfois, un lièvre sort d'une touffe de pommes de terre, et, en bonds puissants, s'élance à travers les mottes retournées. Hommes et bêtes s'arrêtent, lèvent la tête, se signalent avec de grands cris l'animal effaré. C'est un court répit; bientôt le travail reprend avec une ardeur nouvelle (1).

La récolte des pommes de terre est en effet chose grave au village. « Parmi toutes les récoltes, celle des pommes de terre est, sinon la plus joyeuse, du moins la plus importante pour l'existence. Alors, le riche et le pauvre récoltent, et pauvres comme riches accomplissent peu de travaux avec plus de plaisir que l'arrachage des pommes de terre. Il y a des paysans et des paysannes qui ne travaillent guère aux champs, mais quand on récolte les pommes de terre, ils sont de la partie; et il est rare que l'on trouve un paysan ou une paysanne qui ne participe pas une demi-journée au moins à cette recherche de trésors toute particulière ; avec quelle éclatante gaîté en effet se fait la besogne, si le temps est serein et sec, et quelle animation autour des beaux pieds, qui en promettent beaucoup de ces trésors cachés; comme l'on brandit haut la pioche, pour amener au jour, lisse et propre, d'un seul coup, le trésor tout entier ! — « Non, mais voyez, voyez donc », crie l'heureux chercheur, « comme elles sont grosses, comme il y en a ! », et pendant qu'on regarde, que l'on compte, un autre, à l'autre extrémité, pousse un grand cri à propos d'une trouvaille encore plus heureuse... » (2).

Ce sont des heures de rude travail qui donnent au paysan de robustes appétits, heures rapides cependant, qui s'écoulent si vite que le soir est là sans qu'on s'en doute. Et quand dans le crépuscule tinte la cloche, annonçant le repos, après un repas frugal auquel tous font honneur, les gens ne sont pas fâchés d'aller étendre leurs membres las dans le grand lit de l'*Hinterstube* ou sur les grabats des *Gaden*.

C'est ordinairement entre chien et loup que les ménagères vont faire leurs petites emplettes chez le boutiquier du village. Le peu de lumière qui subsiste ne permet pas de travailler, mais suffit amplement pour une brève course. A cette heure indécise, on voit aussi les jeunes filles légères folâtrer çà et là; elles aiment ces demi-ténèbres à la faveur desquelles elles peuvent, sans être vues, courir à des rendez-vous clandestins donnés par leurs galants. Comme le dit Gotthelf, « le petit brin de lumière leur suffit

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 184.
(2) *Käthi*, p. 158.

à trouver ce qu'elles cherchent, et la nuit leur est ensuite agréable pour dissimuler leur trouvaille, pour envelopper dans l'obscurité ce dont il leur faudrait avoir honte... » (1). Mais notre pasteur est un bien austère moraliste !

Puis la nuit se fait de plus en plus sombre. Une à une, les maisons s'endorment, toutes leurs lumières éteintes; c'est l'heure où les servantes amoureuses, jalouses de leur amant, quelque vacher ou charretier, parti immédiatement après le souper et pas encore rentré, se lèvent, le cœur bourrelé d'inquiétude et de soupçons, se glissent dehors et rôdent autour du logis, tels des esprits qui ne trouvent pas le repos dans la tombe (2). C'est l'heure où les jeunes paysans vont frapper doucement aux carreaux du *Gaden*, suppliant la bien-aimée de leur cœur de se montrer pitoyable, et de leur ouvrir la fenêtre de sa chambrette (3). Parfois la fillette n'est pas trop cruelle, et permet au soupirant transi de s'étendre quelques minutes à côté d'elle sous les grands rideaux (4) ; parfois, comme Aenneli, elle est inexorable et ne consent, et encore au prix de quelles pudiques résistances, qu'à un timide et tremblant baiser à travers le *Läufterli* (5). Car, dans l'Emmenthal et la Haute-Argovie, les filles sont un peu sensuelles, et ces visites nocturnes d'amoureux dans les chambres à coucher sont chose courante au village; Gotthelf déplore avec amertume, toutes les fois qu'il en a l'occasion, cette vicieuse coutume du « *Kiltgang* ». Il dit quelque part : « C'est une coutume qui a survécu et qui est cause d'infiniment de malheurs, qu'on ne peut abolir par des lois, mais seulement en éveillant la sensibilité morale, en élevant l'homme au-dessus du niveau de la bête et en en faisant un être raisonnable... » (6). Nous voyons Mias accueilli à bras ouverts dans le *Gaden* de la jeune Anneli, qu'il ne quitte qu'au matin; et quoique celle-ci soit une fille douce et rangée, elle n'a bientôt plus rien à refuser à son amant; elle se trouve enceinte des œuvres du valet, lorsque Mias songe à régulariser par un mariage leur équivoque situation.

Quand ce peu reluisant amoureux qu'est Jakobli Jowäger est allé au Zyberlihoger rendre visite à la fiancée que sa mère lui destine, après une journée où on l'a bien berné, bafoué, où l'on s'est gaussé copieusement de sa simplicité, il soupire après le moment de se coucher, mais il ne craint qu'une chose, c'est d'être forcé de se conformer à l'usage qui lui fait un devoir de passer le reste de la nuit dans le *Gaden* de sa future. En matière de « *Kilt* » il est d'une inexpérience ridicule, et se demande ce

(1) *Käthi*, p. 139.
(2) *La fromagerie*, p. 465.
(3) Ibid., p. 411.
(4) *Le Miroir des paysans*, p. 197 ss.
(5) *La fromagerie*, p. 454 s.
(6) *Le Maître d'école*, I, p. 322.

qu'il adviendra de lui s'il lui faut demeurer seul la nuit avec une fille. Heureusement Lisi, c'est la mère qui l'affirme, n'aime pas à être réveillée une fois qu'elle dort, surtout quand elle a bu. Jakobli couchera donc dans le réduit aménagé au-dessus du trou du poêle, et il est aux anges. Et comme le paysan, traditionaliste convaincu, adresse à sa ménagère des reproches, parce qu'elle n'a pas introduit le jeune homme dans le *Gaden* des filles, il s'attire cette réponse qu'elles ont déjà leurs nids pleins (1). Contre cette déplorable coutume du « *Kiltgang* » le clergé ne cessa de faire entendre ses vives protestations, et le synode ecclésiastique du canton s'occupa à plusieurs reprises, en 1836 et 1837, de remédier au mal; mais il était bien profondément enraciné (2). Ainsi donc, la douce Mädeli ellemême, le jour où son galant, dans une scène charmante, du reste, vient de lui déclarer son amour, ne peut s'empêcher de chuchoter ce tendre et timide reproche à l'oreille de Käser, qu'il n'a jamais désiré passer quelques heures de la nuit couché à ses côtés. C'est qu'alors, quoi qu'il en dise, il ne l'aime guère. Et quand ils sont fiancés, le vieux père de la fillette s'étonne, le soir, que le maître d'école songe à s'en aller ainsi. Que signifie pareille conduite ? Depuis quand est-ce l'habitude qu'un fiancé quitte alors sa bien aimée ? Sont-ce des modes nouvelles ? Ou bien se croit-il trop distingué pour dormir à côté de la petite ? Et comme Mädeli, toute réflexion faite, partage la réserve pudique de Käser, le vieux cordonnier se retourne contre elle, et lui demande si, parce qu'elle va épouser un maître d'école, elle se croit devenue une dame. Elle n'est pas meilleure que ne l'a été sa mère. Alors ? Donc au lit tout de suite, et pas tant de manières ! Et les gens du village, qui remarquent les assiduités de Peter auprès de Mädeli, leur prêtent à tous deux toutes sortes d'intentions malhonnêtes, leur attribuent je ne sais quels vices honteux, parce qu'ils ne passent pas la nuit ensemble, comme le font les jeunes personnes de leur âge en pareil cas. S'il n'y avait pas quelque chose de louche dans la conduite du maître d'école, s'attarderait-il ainsi, en plein jour, en présence du père, c'est-à-dire à une heure aussi indue, aux côtés de la fillette; aucun homme d'honneur, certes, n'agirait de cette façon !

C'est la nuit également que les garçons font leurs farces; dans le village qu'habite la vieille Käthi, la grand'mère, ils se rassemblent, le samedi soir, près d'un tas de madriers, fumant, bavardant, projetant des escapades nocturnes. Les « *Nachtbuben* » agitent la question de savoir si l'on ira à Sprützligen attraper un gars de l'endroit, pour le rosser d'importance et le traîner ensuite dans l'eau, car les gens de cette localité ont vraiment grand besoin d'une leçon. Un autre propose, les batailles coûtent

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 224 ss.

(2) Sur le Kiltgang, voir : *Le Miroir des paysans*, p. 193 ss.-207-214. — *Le Maître d'école*, I, p. 322 ss. et 386. — *Beiträge*, p. 107. — *Le Maître d'école*, II, p. 56-60-73-76 s.

en effet de l'argent, et l'on court trop de risques, d'aller piller les poires d'un paysan de Schnürfligen, pour le plaisir de faire sortir le vieux ladre en chemise sur le pas de sa porte; puis, il a une jolie fille; si l'on réussit à éloigner le bonhomme de cette dernière, qu'il garde jalousement, la voie sera libre. Finalement, on décide de jouer un bon tour à cet autre avare qu'est le Grotzenbauer, le propriétaire de Käthi : ils feront en même temps une bonne action. Le Grotzenbauer a assigné aux vieilles pauvresses du village un coteau couvert d'épines pour y faire des fagots. On ira tous y couper du bois, et ma foi, tant pis si, dans l'obscurité et l'ardeur du travail, on abat des branches de hêtre ou de petits sapins. Puis, on portera cette provision de combustible devant la maison des vieilles bonnes femmes. Cela épargnera aux paysans le charroi. Et le lendemain, la grand' mère Käthi est presque pétrifiée d'étonnement, en découvrant devant son huis un magnifique tas de cotrets du meilleur bois qu'on put rêver (1). Une autre fois, c'est encore le Grotzenbauer qui est choisi comme tête de Turc. Par une nuit sans lune, les jeunes polissons s'avisent de battre sous ses fenêtres une lugubre marche funèbre, pendant qu'un gaillard, juché dans un arbre, annonce à la commune assemblée la mort de l'avare paysan, et qu'une autre voix mystérieuse, énumérant tous les détails de la succession, avec la solennité d'un notaire ou d'un commissaire-priseur, glace le bonhomme d'effroi dans son lit (2). A la Vehfreude, il n'est pas de mauvais tour que les *Nachtbuben* ne jouent à Eglihannes, un vieil usurier. Une nuit, ils scient une passerelle au-dessus d'un ruisseau, et le font choir dedans : jurant, pestant, il a toutes les peines du monde à reprendre pied sur la rive (3). A Käser, le maître d'école, il ne déplait pas non plus, à l'occasion, de se mêler aux garçons du village et de faire quelque bonne farce. Un jour il découvre, cachées dans un tas de bois, deux semelles de soulier qu'y a malhonnêtement dissimulées le cordonnier, après les avoir prélevées sur le cuir à lui fourni dans la maison où il travaille. On les fourre dans de la pâte, et on en fait des beignets que le bonhomme emporte avec force remerciements chez lui (4). C'est chez le maître d'école, autour du poêle en faïence, que fréquemment se tiennent les conciliabules mystérieux où l'on prépare les coups à faire. Les gars de l'endroit racontent leurs exploits nocturnes, parlent de leurs maîtresses et font venir l'eau à la bouche de Käser, en lui vantant telle ou telle fille peu farouche. Ils lui apprennent les belles phrases à prononcer sous les fenêtres des *Gaden*, l'entraînent dans toutes sortes d'aventures où il n'a pas toujours le beau rôle, car ils exploitent son inexpérience. Ils le font par exemple grimper au haut d'un poirier qu'on met au pillage, et se sauvent en criant aussi

(1) *Käthi*, p. 170 ss.
(2) Ibid., p. 294 ss.
(3) *La fromagerie*, p. 254 s.
(4) *Le Maître d'école*, I, p. 154.

fort que possible : voilà le paysan qui arrive; ils font un épouvantable vacarme quand il est dans quelque chambre de fille en amoureuse conversation (1). Peter, oublieux de la dignité qui sied à un éducateur de la jeunesse, s'est laissé prendre aux pièges d'une vertu peu farouche, Bäbeli; un jour, en compagnie de la mère de la jeune fille, il festoie gaiement; au moment où, échauffé par le vin, il a pris la donzelle sur ses genoux et l'embrasse, les garçons surviennent, brisent les vitres, font brutalement irruption dans la chambre, et, troublant ce charmant tête-à-tête, entraînent le maître d'école, effaré du scandale, à travers le village réveillé par le tumulte et les cris bruyants de ces inattendus défenseurs de la morale outragée (2).

Les *Nachtbuben* sont la terreur des paysans paisibles et des ménagères, qui redoutent leur mauvaise langue plus encore que leurs farces. Médisances, calomnies, sont colportées par ces drôles de droite et de gauche. Ils s'en vont répétant que l'une n'épargne pas le seigle dans son pain, que l'autre ménage le lard, et que ses saucisses sont sèches comme un pet de hanneton, alors que telle autre n'y met que de l'ail, etc.; et le malheur est qu'ils parlent en connaissance de cause; car, dans les réunions à la maison d'école, ils ont eu l'ocasion, en faisant bombance avec les cadeaux offerts à Peter par certains parents d'élèves, d'étudier comparativement le pain ou les saucisses de provenances diverses (3).

Les *Nachtbuben* ne font d'ailleurs que rendre la pareille à certaines ménagères furieuses qu'on cancane à leur sujet ; car beaucoup de femmes au village n'ont pas la langue moins bien pendue qu'eux, et ne se montrent guère plus charitables à l'égard de leur prochain. Que de commères, que de « *Dorfbasen* » mauvaises comme des vipères, soufflant partout le chaud et le froid, courant de porte en porte colporter les racontars ramassés de çà, de là. La curiosité, le bavardage sont leurs péchés mignons à ces braves paysannes, que nous avons vues, du reste, s'occuper avec tant de zèle et de sagesse de leur intérieur. Dans ces villages, presque aussi isolés à cette époque que les fermes de la montagne, pour ainsi dire sans communications avec le monde avoisinant, où les journaux ne pénètrent guère, où les distractions intellectuelles font totalement défaut, quel autre aliment pourraient-elles bien offrir en pâture à leur esprit que des cancans ou des médisances ? Au village, tout le monde se connaît, et il n'est guère possible que ce qui se passe chez les uns et chez les autres reste longtemps secret. Comment vit le maître d'école dans son ménage, ce que dans leur intimité peuvent faire le pasteur et sa vénérable épouse, les propos tenus par telle ou telle personne, les petites discussions

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 237 s.
(2) Ibid., p. 294 s.
(3) Ibid., p. 261 s.

entre mari et femme, tout cela devient matière importante à conversations entre bonnes bavardes, lors des longues veillées d'hiver ou des visites de voisinage. Le moindre bruit dans la rue fait immédiatement s'entr'ouvrir tous les *Läufterli* — car les fenêtres on ne peut guère les ouvrir, suivant l'ancienne mode elles sont clouées dans la cloison — (1) et apparaître des têtes curieuses. La *Stube* du maître d'école est en hiver le rendez-vous des commères de l'endroit qui viennent bavarder avec la mère de Käser (2). Certaines d'entre elles ont une mémoire surprenante.

Les propos calomnieux tenus depuis des années sur le compte de l'un ou de l'autre, les méchancetés réunies de droite et de gauche, bref, toute la chronique scandaleuse de trois communes, est gravée dans leur tête. Leur en offrez-vous l'occasion, leur langue se met en mouvement, et elles vous récitent, sans oublier un iota, pendant plusieurs heures d'horloge, les histoires qu'elles collectionnent. Et avec cela, une imagination qui ajoute aux faits, les décuple, transforme une mouche en éléphant, et sait si bien pétrir ensemble tous ces racontars qu'on ne peut plus distinguer le vrai du faux !

Et Gotthelf s'étonne de découvrir semblables caboches chez des femmes qui, jeunes filles, ne montraient pas une intelligence particulière (3). Lorsque Félix, le fils de l'Ammann, est amoureux d'Aenneli, les deux amants ont beau être aussi prudents que possible dans leurs rendez-vous, ils n'en sont pas moins espionnés, sans qu'ils s'en doutent, par cette vilaine bête d'Eisi : celle-ci n'a pas de repos qu'elle n'ait découvert le pot aux roses et fait part de l'intrigue à la baillive. La femme de l'Ammann lui recommande bien le silence, mais les servantes ont épié, elles aussi; « lorsque Eisi conversait avec leur maîtresse, six yeux et six oreilles étaient aux aguets, et lorsqu'elle l'accompagna derrière la maison, toutes les trois servantes volèrent à leurs trousses : l'une sur le grenier, l'autre abandonnant l'aire, dans la petite allée entre les étables à pourceaux..., la troisième, dans l'angle de derrière de la maison... » (4).

Un nouveau pasteur, un nouveau maître d'école arrivent-ils au village, vous pensez comme les langues s'en donnent; les gens en ont pour des semaines à les étudier, à noter leurs moindres propos, leur tenue, leur manière de s'habiller, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils n'ont pas dit dans telle et telle circonstance. Qu'on n'aille pas pourtant croire que ces villageois n'ont que des défauts : ils savent à l'occasion se montrer charitables, et la vieille Käthi pourrait nous en dire long sur ce point. Les habitants de sa bourgade n'ont pas tous la dureté du Grotzenbauer, et c'est à qui donnera à la grand'mère une écuelle de lait, lui fourrera sous le bras la moitié d'une

(1) *Käthi*, p. 294.
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 274.
(3) *Le Maître d'école*, I, p. 135 s.
(4) *La fromagerie*, p. 427.

miche, lui apportera des pommes de terre (1). Quand une mère a son enfant malade, les voisines accourent; elles ne mettent pas toujours beaucoup de tact, ni de délicatesse dans leurs consolations, mais elles ne se font pas tirer l'oreille pour faire cadeau d'un petit pain blanc, d'une *Züpfe* ou d'une demi-livre de café (2). Car, en somme, tous sont plus ou moins imprégnés de cet esprit chrétien que, chaque dimanche, le pasteur du haut de sa chaire s'efforce de leur inculquer. Sans doute, ce christianisme s'entache dans ces âmes un peu grossières de pas mal de superstitions; il n'en reste pas moins le seul levain moral capable de développer les sentiments nobles et généreux dans ces fortes natures bernoises, pétries de matérialité et d'égoïsme.

La religion est restée en faveur dans ces campagnes. Le dimanche, en tout cas, fournit, nous l'avons vu, à la plupart des paysans l'occasion de revêtir leurs plus beaux atours et de faire à fond leur toilette. Aux tintements de la cloche, peu à peu, l'on voit sortir de chaque maison des familles entières qui s'avancent à pas comptés et d'un air grave, engoncées dans leurs habits de coupe surannée. De bons propriétaires comme Hansli Jowäger portent encore des habits à longues et larges basques, des « *Speckseitenkutten* », des gilets où les poches ont des couvercles, des culottes tailladées jusqu'au genou, et dont la fente est rarement boutonnée ; et leur chef s'adorne d'un chapeau à large bord, à moins que ce ne soit d'un bonnet à pompon. Ils sont suivis d'une Anne Bäbi, toute raide dans la cotte de mariage de sa grand'mère, et solidement d'aplomb dans des souliers à semelles massives, fortement échancrés. Anne Bäbi tient par la main son rejeton très sage et très beau : sur ses cheveux gras et lissés, le petit porte fièrement la fameuse casquette verte, trop grande pour sa tête. Au col de sa chemise, qui lui monte bien haut de chaque côté du visage, il arbore un éclatant foulard, noué avec force par la maman. Les souliers sont oints d'une graisse abondante. D'autres petits garçons, celui de la Bodenbäuerin, par exemple, non contents d'étaler la soie rouge de leur cravate, ont piqué à leur casquette un œillet, pendant que la petite sœur a paré son corset d'un bouquet, et qu'à l'opulente poitrine de la mère se balance une branche de romarin. Certains hommes, suprême élégance, portent, comme Joggeli, au-dessus de leurs souliers graissés avec soin, des guêtres montantes. Quant aux jeunes filles, les coquettes comme Elisi, qui ont reçu en pays welche une belle éducation, se distinguent du vulgaire par la beauté de leur « *Stündelikappe* », ornée de dentelles et de rubans de prix ; aux mains elles ont des mitaines, et tiennent avec autant de grâce que possible un coquet mouchoir blanc. Leur chemisette est finement brodée ; à leur corsage brille une grosse

(1) *Käthi*, p. 34.
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 179.

broche ; une chaîne de montre en or, de lourdes agrafes, des breloques et des chaînettes y pendent, bien sonnantes et scintillantes. Leur chevelure est célestement peignée, à la mode du jour, c'est-à-dire relevée en coup de vent vers le ciel. Certaines sont à tel point serrées dans leur corset, qu'on croirait que le vacher ou le charretier les a aidées à le lacer. Au dire d'un docteur que fait parler Gotthelf, ce serrage exagéré par la coquetterie féminine produit des meurtrissures où l'on pourrait fourrer un fer à repasser, fait les ventres semblables à un grand panier à cerises, donne aux filles des airs hydropiques (1). Quelques-unes, pour se faire le front plus brillant, l'ont frotté avec une couenne de lard; l'auteur nous affirme, et nous devons le croire, que cette cette habitude était assez fréquente chez les jeunes personnes de l'Emmenthal (2); au reste, c'était un moyen peu coûteux pour adoucir la peau, et ce cosmétique d'un nouveau genre valait peut-être bien les laits et les vinaigres de toilette préconisés par les parfumeurs. Mais la plupart sont restées fidèles au vieux costume bernois de leurs ancêtres. Autour du cou s'étale le « *Göller* » : c'est un col de velours noir, qui, étroit par devant, s'élargit un peu sur l'épaule. A ce col sont fixées, devant et derrière chaque épaule, par des broches ou des rosettes d'argent, les lourdes chaînettes qui passent sous les bras et y pendent (3). Sur la chemisette bien blanche est attaché le foulard de soie, et par-dessus, quand elles ne portent pas la large chemise, les jeunes femmes enfilent le « *Kuttli* », sorte de casaquin de fin drap noir. Elles sont assez sages pour ne pas s'affubler de ces horreurs de chapeaux à la mode, enlaidis de plumes et de rubans étranges, et s'en tiennent aux « *Schwefelhütchen* », coiffures de paille teinte avec du soufre, ou au bonnet de soie ou de satin, avec sa passe relevée en dentelles de crin, (*die Haube mit den Blonden*) (4). Sous leur « *Kittel* » elles montrent des pieds largement chaussés; elles n'imitent pas la sottise de ces jeunes coquettes qui s'ingénient à tromper le cordonnier, quand il leur prend mesure, et, voulant montrer de fines extrémités, aboutissent à ce beau résultat : à se déformer les pieds et à souffrir d'intolérables supplices, si intolérables qu'elles en sont parfois réduites à enlever leurs bottines pour marcher (5).

Tout ce monde pénètre, l'air grave et recueilli, dans la petite église et se tasse dans les bancs de chêne polis par l'usage. On voit se diriger vers le chœur et s'asseoir avec dignité dans leurs stalles les membres du

---

(1) Au sujet du costume, voir : *Anne Bäbi*, I, p. 7-17-18-74-429. — *Beitr.* 612. — *Uli le valet*, p. 19-237-267. — *Beitr.* p. 437. — *Uli le fermier*, p. 231-243. — *Beitr.* p. 444 et *passim*.

(2) *Le Maître d'école*, II, p. 41.

(3) Voir : *Dursli*, p. 259 et *Beiträge*, p. 445.

(4) *Anne Bäbi*, I, p. 262-467. — *Beiträge*, 661-616. — *Le Maître d'école*, II, p. 267. — *Comment cinq jeunes filles...*, p. 160. — *Beitr.*, 369. — *Argent et esprit*, p. 187.

(5) *Anne Bäbi*, I, p. 469. — *Uli le fermier*, p. 273 s. — *Beitr.*, p. 616.

Chorgericht, élus par la commune. Tous, depuis le *Statthalter*, leur président, qui représente le *Landvogt*, jusqu'au dernier d'entre eux, ils ont conscience de l'importance de leurs fonctions. Juges respectés et craints, ils ont à prononcer sur toute transgression des lois et coutumes religieuses : jurons, travail pendant le sermon, non-fréquentation de l'église, affaires de mœurs et autres fautes du même genre dépendent de leur juridiction (1).

Au village comme à la ville, les classes sont bien tranchées. Il y a des notables, des gens que l'importance de leur tas de fumier, à moins que ce ne soit l'ampleur de leur abdomen, a désignés à l'attention et au choix respectueux de leurs concitoyens. Gotthelf nous a dessiné quelque part les silhouettes amusantes de semblables gros bonnets. Lors d'un examen que font passer à de futurs maîtres d'école le pasteur de Gytiwyl et le commissaire des écoles, on attend, avant de commencer, l'arrivée des « *Vorgesetzte* »; mais ceux-ci ne se montrent pas : ce sont des gens de qualité, qui ne se dérangent pas ainsi au premier appel. L'*Ammann* est allé à la forge, il a, répond sa femme, tout à fait oublié l'examen, il viendra aussitôt qu'il sera de retour. Le « *Gerichtsäss* » fait dire qu'il ne faut pas compter sur lui dans la matinée, il a du fumier à conduire, il fera son possible pour venir l'après-midi. Quant au « *Chorrichter* », il leur souhaite le bonjour, et s'en rapporte absolument à ces Messieurs, mais il doit labourer le matin, et le soir ensemencer un champ (2). Si, à certains endroits, les chefs de la commune ne sont pas trop orgueilleux, à Gytiwyl ils ne vous honorent même pas d'un regard, ou bien, leurs grosses mains grasses à lard dans leurs poches de gilet, ils vous toisent arrogamment des pieds à la tête, comme de grands baillis l'auraient pu faire jadis (3). Ils vous font sentir la distance qu'il y a entre un vulgaire paysan et des hommes de leur rang. Etre *Ammann*, *Gerichtsäss* (4), c'est-à-dire assesseur au tribunal inférieur du village, *Kirchmeier* (5), c'est-à-dire intendant des édifices et biens ecclésiastiques, pensez donc ! tout le monde n'en est pas capable. Ce sont là des fonctions grandement estimées et procurant à qui les exerce la considération générale. On a sa stalle dans le chœur, avec son nom inscrit dessus. Faire partie des « *Vorgesetzte* » est, certes, un honneur qu'on ne saurait trop apprécier, dont on a le droit d'être fier. Quand vous allez communier, vous avez le droit de porter le Manteau, signe distinctif de votre rang. Souvent les titulaires de ces hautes fonctions ne brillent pas par leur intelligence : Gotthelf nous les montre à l'occasion faisant preuve de la plus crasse ignorance. Mais, en général, ces pères de

---

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 299-358. — II, p. 64. — *Beitr.* p. 102-107.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 358.
(3) Ibid., p. 362.
(4) *Beitr.*, p. 12. *Récits et tableaux*, Tome III, p. 159.
(5) *Beitr*, p. 114.

famille honorables, ces paysans de vieille souche, ces « *Dorfmagnaten* » (1), par leurs vertus, leur sagesse, leur expérience, constituent une élite, une aristocratie, dont en bien des circonstances l'action bienfaisante s'est fait sentir au bon vieux temps, à cette époque pariarcale que Gotthelf regrette de voir disparaître de jour en jour. C'est ainsi, nous dit-il, que les anciens huissiers faisaient partie de ces magnats de village. S'il y en eut de mauvais, on en vit beaucoup qui auraient mérité des couronnes civiques pour les services nombreux rendus à la commune, aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine physique. Conseillers éclairés, ils faisaient entendre leur voix conciliante dans les procès et les différends villageois, et ne soufflaient pas sur la flamme comme les gens plus ou moins véreux qui les ont remplacés (2).

A côté des paysans riches, possesseurs de beaux biens au soleil, ayant de l'argent en quantité dans le « *Gänterli* » ou ailleurs, des provisions abondantes dans le mystère de leur « *Speicher* », nous n'aurions garde d'oublier d'autres personnes qui, à des points de vue différents, jouissent également d'une certaine considération dans le village, soit qu'elles y exercent des professions libérales, soit qu'elles se livrent au commerce. Mettons à part le pasteur. C'est le porte-parole de Dieu dans la commune, et, comme tel, il est respecté de tous, grands et petits. Il est plus ou moins écouté, suivant l'influence qu'il a su prendre dans sa paroisse. Un jeune homme, inexpérimenté, radical et tranchant comme le jeune vicaire d'Anne Bäbi, n'aura, par exemple aucune chance de réussir à se gagner l'âme de ses ouailles, tandis qu'un pasteur d'un certain âge, plein de douceur, de modération, surtout s'il demeure un certain nombre d'années au même endroit, se fera aimer d'elles peu à peu. Mais à cette lente conquête des cœurs il faut apporter beaucoup de patience, de tact, une connaissance approfondie du milieu, qui ne s'acquiert qu'à la longue. Le maître d'école, suivant les endroits, est un personnage plus ou moins estimé lui aussi ; il doit également avoir le doigté ; l'histoire de Peter Käser est là pour nous montrer les difficultés de l'emploi dans un village de paysans ignorants, méfiants et avares. Puis il y a le docteur, dont il est vrai on méprise parfois la science pour courir chez des charlatans ou des rebouteux. A force de philanthropie et de dévouement, il lui arrive pourtant de se tailler une place enviable dans la société rurale. Le secrétaire de mairie joue parfois un grand rôle à la campagne : par sa science, sa connaissance de la calligraphie, il impose aux rustres illettrés. Ces notables commerçants que sont l'aubergiste ou le mercier jouissent d'un crédit considérable. Et que l'on ne sourie pas : la mercière, par exemple, quand elle s'entend à flatter la vanité des braves paysannes, fait de très

(1) *Käthi*, p. 279. — *Beitr.*, 653.
(2) *Le paysan endetté*, p. 156 s.

bonnes affaires, et sa boutique, qui renferme un peu de tout, est fort achalandée. C'est un organe indispensable. C'est là que la fermière conduit sa bru, lorsqu'elle est en veine de générosité. Pour peu que la commerçante soit habile, connaisse l'art d'exploiter les petites faiblesses et les travers de sa cliente, elle ne la laisse pas partir sans lui avoir colloqué force choses auxquelles cette dernière ne songeait guère en entrant. Bonnets, jupons, casaquins, s'entassent sur le comptoir, et la paysanne se demande avec effroi comment elle va faire pour emporter tout ce butin (1). Souvent, la « *Krämerin* » est de mèche avec les paysannes qui volent en secret dans leur ménage du chanvre, du fil, du blé, par exemple, pour en tirer des bénéfices illicites; elle leur donne en échange de l'argent ou des marchandises (2). Sa boutique est pour les femmes ce que l'auberge est pour les hommes : c'est là que tous les événements, les secrets, les racontars, se concentrent comme en un lieu de ralliement, pour se répandre dans les environs.

Dans cette agence de renseignements, la mercière rusée s'entend à merveille à tirer les vers du nez à ses clientes; celles-ci parfois il est vrai y mettent toute la complaisance possible, lorsque, par exemple, elles ont intérêt à entretenir sur leur propre compte des bruits flatteurs, à faire de la réclame en vue de projets par elles caressés (3). Le boucher est loin d'être un commerçant méprisé. Nous voyons le Stephan de la « *Banqueroute* », cherchant à se faire une position, songer tout d'abord à la boucherie. Au village, c'est le métier noble, comme dans les villes le commerce de marchand de vin est un commerce noble (4). Au bout de quelque temps, le jeune homme, dégoûté de son apprentissage, finit par devenir aubergiste : autre profession lucrative, lorsqu'on est habile, que par des divertissements variés « *Sackgumpete* » ou « *Grännete* », on sait attirer la clientèle, et surtout lorsqu'on n'est pas trop scrupuleux sur le choix des moyens. Sans parler des dimanches de danse, qui amènent quantité de jeunes garçons et de filles, vite altérés par la chaleur et la poussière de la salle de bal, ni même des dimanches ordinaires, il ne manque pas en semaine de ces buveurs au gosier toujours sec que l'on retrouve en tout pays. Sur eux l'enseigne de la « *Pinte* », le haut sapin orné de bouteilles enrubannées, exerce une invincible attraction (5). Les buveurs de demi-chopes, les « *Halbschöppler* », comme on les appelle, avec plus ou moins de régularité, vers huit ou dix heures, se glissent furtivement dans l'auberge pour y boire leur ration habituelle, puis disparaissent avec rapidité, reviennent avant midi, s'évanouissent de même que la première fois,

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 83 ss.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 71.
(3) *L'âme et l'argent*, p. 169.
(4) *La banqueroute*, p. 23.
(5) *Dursli*, p. 289. — *Beitr.*, p. 387.

et répètent le reste de la journée après dîner, puis après souper, le même manège. Et quand quelque pauvre diable, à force de vider des chopes, laisse sa raison au fond du verre, il n'est pas rare que l'aubergiste malhonnête lui additionne son vin de moitié eau, tout en ne se gênant pas pour lui faire payer moitié plus qu'il n'a consommé (1).

A côté de ce qu'on pourrait appeler la haute société villageoise, il y a le menu fretin : les petits fermiers, les paysans endettés, les journaliers et tout ce petit monde très mêlé, aux métiers étranges et variés qui habite les « *Schächen* ». On appelle « *Schächen* » le terrain bas longeant l'Emme et fréquemment inondé par les débordements de cette rivière, dont nous connaissons les fureurs. Ce terrain, en maints endroits, est recouvert d'arbustes épais, mais depuis que des digues ont été élevées pour protéger le pays contre ces inondations épouvantables, beaucoup de ces anciens « *Schächen* » ont été transformés en terrains de culture, en gardant toutefois leur nom primitif (2). Là, s'entasse une population pauvre, mais laborieuse, souvent bruyante, que Gotthelf a peinte sur le vif. « Dans un *Schachen* demeurent toutes sortes de gens; c'est là en effet que vont tous ceux qui ne veulent ou ne peuvent payer que peu de loyer. Aussi, dans un *Schachen* les gens habitent-ils entassés l'un sur l'autre, comme des harengs dans une tonne... ». Et quelle diversité dans les professions et les industries de cette plèbe bigarrée et grouillante ! Là, se trouve de tout, « ... jusqu'à des flotteurs et des fondeurs, des compères tailleurs et gantiers, des émouleurs et des fabricants de balais, des ouvriers en peignes et des chaussetiers, des pêcheurs et des joueurs de violon, des marchands de brebis et des repasseuses de fin, des chaudronniers et des polisseuses, des tueurs de cochons et des ramasseurs de chiffons, des fabricants de paniers et des limeurs de scies, des négociants en volailles et des entremetteurs, des poseurs de ventouses et des tonneliers, etc., etc... ». Ce sont en majorité de très braves gens; mais dans leurs rangs se glissent pas mal de chenapans et de nomades qui plantent tantôt ici, tantôt là leur tente, maraudent partout et viennent en cet endroit manger leur butin et assouvir leurs mauvais penchants. S'il y a des « *Schächen* » habités par une population honnête, il y en a d'autres où la racaille domine, surtout quand une fabrique est proche; près de ces derniers, il ne fait pas bon passer le soir, on ne se sent pas rassuré du tout, tellement les gens ont des mines patibulaires; et, comme dit Gotthelf, on n'est de nouveau dans son assiette que quand on les a à une demi-lieue derrière le dos (3). C'est dans un « *Schachen* » de ce genre que demeurait Lisabeth, la fille d'un cordonnier et d'une la-

---

(1) *La banqueroute*, p. 58 ss.

(2) Voir *l'Inondation de l'Emmenthal* et *Beiträge*, p. 352 et 368. Des digues (Tentsche) accompagnent maintenant l'Emme des deux côtés dans sa course à travers les régions plates.

(3) *Comment 5 jeunes filles*, etc., p. 115 s.

veuse, avec toute une bande de frères et sœurs. Rien d'étonnant à ce que, dans un semblable milieu, elle ait été amenée à contracter de repoussantes habitudes d'ivrognerie. Le père et la mère ont fort à faire pour nourrir leur marmaille, ils n'ont pas le temps de surveiller l'éducation des enfants, qui passent leurs journées dans la rue. Lisabeth, chargée de reporter le linge aux ouvriers, entend des conversations peu édifiantes. Peu à peu, gagnée par les mauvais exemples qu'elle a sous les yeux, pervertie par de détestables fréquentations, elle se perd et se met à boire. Et que boit-on dans ce *Schachen !* Gotthelf nous affirme que l'eau-de-vie, le « *Bätziwasser* » fait avec des déchets de fruits, de pommes en particulier, et même avec des pommes de terre (1), y remplace couramment le lait. Et la pauvre Lisabethli est bientôt digne de figurer à côté des quatre autres horribles mégères dont l'auteur nous conte la lamentable histoire.

VII. — LES ÉTAPES DE LA VIE DU PAYSAN : NAISSANCE, BAPTÊME, ENFANCE — JEUNESSE, MARIAGE, MALADIE, REMÈDES POPULAIRES, CHARLATANS — MORT, ENTERREMENT.

Etudions maintenant le paysan de l'Emmenthal de sa naissance à sa mort, et suivons-le à travers les principales étapes de son existence.

Dans quelque grosse ferme isolée sur le penchant d'une verte colline, dans une maison rustique d'un de ces importants villages que nous avons essayé de dépeindre, une jeune femme se trouve dans une position intéressante. Prenons, par exemple, la jeune Meyeli Jowäger; au bout de quelques mois de mariage, elle est sur le point de donner un héritier à ce pauvre borgne de Jakobli, le paysan à la triste figure. Lorsque les premiers malaises que comportait son état se sont fait sentir, Anne Bäbi, la mère, fidèle aux préjugés tenaces qui avaient cours alors dans les campagnes, n'a pas manqué de faire saigner sa bru à deux reprises. La sage-femme, mandée en hâte, après avoir examiné la malade, a été d'avis qu'une bonne petite saignée ferait le plus grand bien, cela allégerait certainement le cœur de Meyeli. L'opération faite, celle-ci n'en éprouve guère de soulagement; elle se sent tout aussi faible et déprimée qu'auparavant. Quelques semaines plus tard, nouvelle apparition de la sage-femme qui attribue tout à une trop grande lourdeur du sang; vite, une seconde saignée, et à coup sûr les choses iront beaucoup mieux, mais pas une saignée pour rire; il faut ne pas y aller de main morte, si l'on veut que le résultat soit bon. Une fois, n'est-ce pas, qu'on a fait un trou, qu'il sorte un peu plus de sang ou un peu moins, c'est tout comme. Ils sont ridicules, les médecins

---

(1) *Comment 5 jeunes filles...*, p. 109.

qui ne voudraient jamais saigner le monde, ou qui, lorsqu'ils s'y résignent, ne parviennent qu'à remplir un dé à coudre ! A quoi cela peut-il bien servir, je vous le demande ? Tel charlatan, pour un demi-batz, vous fait couler une fois autant de sang que tel autre docteur pour un batz. Ne serait-on pas bien fou de faire appel à ce dernier ? Et la sage-femme console Meyeli. Qu'elle ne se chagrine pas, tout ira bien. L'année est bonne. Jusqu'ici, partout, les accouchements ont été faciles. Pourquoi ici celà marcherait-il mal ? Ah ! ce n'est pas comme certaines années où rien ne va. Tantôt les enfants viennent trop tôt, tantôt ils ne veulent pas venir, ou bien encore la fièvre fait des siennes. Elle saigne donc la jeune femme; et de fait, Meyeli se trouve mieux. Ses idées deviennent plus riantes, elle ne songe plus à la mort, et la sage-femme triomphe. On voudrait l'empêcher de faire fonctionner sa lancette, mais c'est stupide : personne n'est jamais mort d'une saignée, bien au contraire, quantité de gens s'en sont bien trouvés. Meyeli est là pour le dire : avant même que le sang n'eût coulé, elle avait déjà meilleure mine (1).

Quelques jours avant le terme, Anne Bäbi, accompagnée de sa bru, se rend au « *Speicher* », et, après avoir longtemps fouillé parmi les provisions multiples qui sont entassées là, après s'être assurée que les mites ne s'y sont pas mises, elle décroche un vieil uniforme qu'elle suspend à une perche au soleil et époussette avec soin : c'est l'habit de noces de Jowäger. Autrefois en effet, au temps où les gens étaient encore quelque chose, on se mariait en uniforme; maintenant, affirme la paysanne, n'importe quelle guenille est assez bonne pour ce monde de pas grand'chose. Et comme Meyeli s'étonne, et se demande ce que Anne Bäbi veut faire de cet habit, celle-ci lui répond qu'elle le verra bien. Le moment de la délivrance est imminent; Sami reçoit l'ordre d'atteler et d'aller quérir l'accoucheuse. La bonne femme se précipite à son armoire, en tire l'uniforme fané, court au lit de sa bru, et, malgré les résistances de celle-ci, qui trouve ridicule de faire ainsi des sottises en un moment si grave, la force à l'endosser, l'aide à passer les manches, boutonne elle-même l'habit de noces; et voilà Meyeli, moitié riante et moitié pleurante, couchée en la blancheur des draps dans ce belliqueux accoutrement, bien étrange en pareille circonstance. Anne Bäbi lui explique qu'elle tient cette fois à respecter de vénérables traditions. Quand une femme sur le point d'accoucher revêt cet uniforme, les enfants qui naissent sont de vrais lurons, sains et solides, des Suisses de bonne trempe. Anne Bäbi autrefois n'a pas voulu le faire, elle en a été bien punie, car son Jakobli est chétif et malingre. La sage-femme arrive, elle est heureuse de voir qu'elle est chez des gens qui ont encore de

---

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 115, 121 s. — Sur cette manie de saigner et sur les sages-femmes, voir tout le Chapitre V. — *Correspondance de Gotthelf avec Fueter*, N° XIX. — *Beiträge*, p. 581. — N° XXIX. — *Beitr.*, p. 591, et encore *Anne Bäbi*, II, p. 258.

la religion; et c'est plutôt rare par le temps qui court; les jeunes se moquent de tout, ne croient à rien; aussi voit-on tant de personnes avec des mines de papier mâché. Mais ici les choses iront bien, elle en répond. Et il faut croire que l'uniforme a du bon, car Meyeli met au monde un gros et robuste poupon, un jeune guerrier aux cris puissants (1). Il est l'objet de l'admiration générale. Jakobli le porte de l'un à l'autre avec enthousiasme; jamais on n'a vu un enfant aussi merveilleux, dit-il; et, sans la sage-femme, il l'aurait montré à ses poules et à ses pigeons, même à la jument à l'écurie.

Anne Bäbi, impatiente, ne peut attendre la permission de faire cuire une bouillie au petit. Alors, toujours respectueuse des saines traditions, elle arrache un feuillet, choisi avec soin dans le nouveau Testament que sa marraine lui a donné, le découpe en petits morceaux dans la bouillie, en s'efforçant de bien mélanger le tout. Sa mère à elle a fait ainsi; et Anne Bäbi ne s'en est pas trouvée mal. L'enfant à qui on fait avaler cette mixture sacrée devient pieux, les vices n'ont pas de prise sur lui, plus tard c'est un modèle de vertu. Oui, c'est une sainte coutume, et quand Anne Bäbi ne sera plus là, Jakobli fera bien de ne pas l'oublier (2). De même, les saintes écritures, placées sous le traversin du nouveau-né, lui portent bonheur (3). Anne Bäbi, du reste, comme beaucoup de paysannes, est superstitieuse à l'excès. Quand, plus tard, Meyeli lui donne une petite fille, ne s'avise-t-elle pas de placer le petit être vagissant sous la table; c'est, paraît-il, une excellente façon de lui apprendre l'humilité, si nécessaire dans la vie (4).

Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, c'est à qui des voisines viendra offrir ses services. Elles sont heureuses, sans doute, de se rendre utiles dans la maison désemparée, mais ne sont pas fâchées non plus de la distraction qui leur est ainsi offerte. A un accouchement elles prennent le même plaisir que certains hommes à un incendie; plus les choses vont mal, plus les gens ont de contentement. Pendant que la pauvre mère se tord sur son lit de douleur, ces bonnes commères circulent bien tranquillement à travers les pièces, se racontent leurs couches, plus terribles les unes que les autres. L'une fait du café, l'autre lit des prières dans un livre. Il faut lire la scène de l'accouchement dans le *Maître d'école;* il y a là un type bien amusant de grosse vachère. Elle a appris que la femme de Peter Käser était en mal d'enfant, et pour un empire elle n'aurait pas cédé sa place auprès de la jeune Mädeli. Cette large et massive paysanne étale sa corpulence dans la chambre à coucher; puis on la voit soudain secouer la tête, son visage s'assombrit; finalement, elle éclate

(1) *Anne Bäbi*, II. p. 122 ss. Voir aussi le *Miroir des paysans*, p. 376 ss. — Grimm. *Myth. Nachtr.* N° 871. (*Beiträge*, p. 618).
(2) *Anne Bäbi*, II. p. 128 s.
(3) *Beiträge*, p. 619.
(4) *Beiträge*, p. 619.

et reproche aux voisines assemblées leur bêtise et leur ignorance. Si elle ne s'en mêle pas, les choses n'iront pas bien. Il n'y a qu'à empoigner Mädeli et à la mettre debout la tête en bas, alors la délivrance sera facile. Elle s'y connaît, elle a eu déjà douze enfants, et la plupart du temps elle était occupée alors à faire le fromage dans la montagne. Alors son mari, avec l'aide d'un ou deux domestiques, la dressait ainsi sur son grabat, et cela allait comme sur des roulettes. Käser est si bouleversé qu'il est sur le point, quoique maître d'école, de céder aux sollicitations de la vachère. Assisté de celle-ci, il a commencé de soulever dans ses bras sa femme gémissante, quand, fort heureusement, la sage-femme survient, mettant obstacle à l'exécution de cette entreprise stupide, à la fureur de la grosse vachère qui s'en va grommelante, en se lavant les mains de ce qui pourra arriver (1). Mais toutes les sages-femmes ne sont pas aussi éclairées, la plupart sont aussi superstitieuses que les paysannes, leurs clientes.

L'enfant né, le père se met en route pour chercher des parrains et des marraines. Quand le « *Kindbettimann* », revêtu de ses plus beaux atours, un foulard bien noué autour du cou, le chapeau de laine sur la tête, traverse le village, les gens le suivent curieusement des yeux. Tous se demandent chez qui il va entrer. Dirige-t-il ses pas vers quelque maison, ces cris retentissent : « Mère, voilà un homme qui vient, il a un chapeau et ses habits du dimanche, est-ce à toi qu'il en veut ou au père ? »; et la mère de demander qui c'est, et, suivant la réponse, de s'écrier qu'il aurait bien pu se passer de venir. Aussi, d'ordinaire, attend-on le crépuscule, ou même l'obscurité, pour de semblables visites. Le « *Kindbettimann* » apparaît de préférence lorsque la famille est à table; il frappe un coup timide à la porte de la cuisine et refuse d'entrer, si bien que tout le monde devine immédiatement de quoi il retourne. Les pauvres gens, comme Peter Käser, choisissent volontiers des parrains et marraines cossus et de noble condition, l'*Ammann* ou sa femme, ou le *Statthalter*. Ils ne sont pas toujours bien accueillis, et parfois même on ne se gêne pas devant eux pour déplorer l'importunité des solliciteurs : se figurent-ils par hasard qu'on n'est sur la terre que pour leur servir de compères ? (2). Parfois cependant, on leur fait bonne mine. Vreneli, à la Glungge, reçoit gracieusement un visiteur de cette sorte; elle l'invite à entrer dans la *Stube*, lui sert, selon la coutume, une petite collation; coutume dangereuse d'ailleurs pour le bonhomme endimanché : il est habitué à ne se rassasier qu'une fois dans la journée, et le voilà aujourd'hui forcé de manger et de boire trois fois. Aussi, lorsqu'il quitte la maison du troisième compère, ses jambes sont-elles souvent molles et flageolantes. A pas chancelants, il se di-

(1) *Le Maître d'école*, II. p. 130 ss. (*Beiträge*, p. 109. Cette coutume serait, paraît-il, encore en usage aujourd'hui à Guggisberg, lorsque l'on présume une mauvaise position de l'enfant).
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 139 ss.

rige enfin vers le presbytère pour y déclarer les noms des parrains choisis, et il lui arrive parfois de ne plus pouvoir se les rappeler, tant ses idées sont confuses (1).

Dans les ménages peu fortunés chargés de famille, la venue d'une nouvelle bouche à nourrir n'est pas vue d'un bon œil. La mère de Peter Käser, après le futur maître d'école, a eu successivement deux filles. La voilà enceinte pour la sixième fois, elle met au monde un deuxième garçon. Dans la misérable demeure du tisserand besogneux, c'est une catastrophe : les parents ne cessent de gémir, lorsque dans quelque ferme voisine il meurt un enfant, eux n'auront jamais pareille chance. Les filles grommellent que leur mère pourrait bien s'arrêter enfin, car ces naissances répétées diminuent de façon considérable l'héritage. Le vieux tisserand harcèle sa femme qui, à son goût, reste trop longtemps couchée; il lui donne cependant six kreutzers pour s'acheter une petite miche blanche. Aussitôt qu'il lui est possible, la mère se rend à l'église, afin de pouvoir s'offrir à l'auberge une chope de vin chaud, sans que son mari la gronde. Elle presse le baptême, escomptant, car la miche touche à sa fin, les cadeaux des parrains après la cérémonie. Elle a hâte aussi de recevoir la mesure de vin et le petit morceau de viande que le paysan lui rapportera du repas de baptême à l'auberge (2). Etre parrain, cela représente des frais assez considérables : il y a d'abord les cadeaux à l'enfant, l' « *Einbund* », don en argent enveloppé dans le certificat de baptême, et qui autrefois se composait d'un thaler neuf (40 batz) le plus souvent, plus tard d'une pièce de 35 (35 batz—5 livres), l' « *Alegig* », constitué par une petite chemise, de petits bas, une robe, des souliers. On prend les plus belles pièces de ce trousseau pour en revêtir le nouveau-né, et on le porte, ainsi vêtu de ses plus splendides atours, à la table de la mère, lorsque le repas se fait à la maison, pour le faire admirer de tous les convives. Si les parrains se sont montrés peu généreux, il arrive parfois que, pour leur faire honte de leur ladrerie, on fasse circuler le bébé entouré de tresses de paille (3). Quand Meyeli se rend à une cérémonie de ce genre, Hansli Jowäger rassemble tout son argent afin de trouver le plus beau Neuthaler destiné à l' « *Einbund* », et Jakobli de sa plus belle écriture copiera la plus jolie sentence sur une feuille de papier où l'on enveloppera la pièce d'argent. Mais ce n'est pas tout, il y a encore les cadeaux à l'accouchée, et nous voyons Anne Bäbi se préoccuper de faire préparer les « *Züpfe* » à offrir. Elle n'épargne pas les œufs, et Sami part chez le boulanger après mille recommandations, au sujet du beurre à employer ; il devra être de

---

(1) *Uli le fermier*, p. 254 ss.

(2) *Le Maître d'école*, I. p. 53.

(3) Sur l' « *Einbund* » et l' « *Alegig* » et les autres cadeaux de baptême, voir *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 291. — *Le Maître d'école*, I. p. 52. — *Beiträge*, p. 92.

première qualité (1). Aussi, redoute-t-on en général d'être choisi comme parrain : c'est trop coûteux. En beaucoup d'endroits, en effet, il faut, par-dessus le marché, songer à la grande bonne année, « *das grosse Gutjahr* » (2) ; c'est le premier cadeau de Nouvel an au filleul, il se compose le plus souvent d'un vêtement. Les autres « *Gutjahre* » sont des dons en argent de 5 à 10 batz, et, chaque année, il est d'usage de donner quelque chose jusqu'au mariage. Les parrains doivent compter aussi sur l'importunité des parents, surtout lorsque ces derniers sont pauvres. Toute l'année, ce sont des appels à leur générosité, pour le moindre motif on vient frapper à leur porte et quémander. Gotthelf nous apprend des détails bien curieux à ce sujet : il y a des maisons où l'on doit tenir un compte en règle des filleuls, leur nombre dépassant fréquemment la centaine ! Il cite une personne à qui les dépenses résultant de ce fait enlevaient bon an mal an l'argent d'une forge : 240 couronnes !

Il en est toutefois qui recherchent avec empressement l'occasion d'être parrains ou marraines ; il y a des filles avides de se marier ; on les voit venir le soir avec une *Züpfe* sous leur tablier et manifester leur vif désir d'être commères, mais de préférence avec tel ou tel garçon. Une mère apparaît un beau jour avec une mesure de vin et laisse entendre qu'il ne déplairait pas à son fils d'être choisi, si l'on prenait comme marraine telle fille riche. Les baptêmes ne sont souvent que des rendez-vous officiels, des prétextes pour rapprocher des filles de leurs amoureux, et il arrive parfois que ces rapprochements sont très étroits ! (3).

Les parrains trouvés, le pauvre « *Kindbettimann* » n'est pas au bout de ses peines. De bon matin il doit veiller à ce que ceux-ci aient de quoi se sustenter, prendre ses précautions pour que sa femme soit soignée comme il faut et ne pâtisse pas non plus. Pendant la cérémonie, il lui faut réfléchir s'il n'a rien oublié, s'il a bien dit à la marraine le nom de l'enfant, prendre garde que les compères se conforment strictement aux usages du pays. Le baptême terminé, il doit avoir l'œil sur ses invités, les maintenir ensemble « comme un troupeau de puces », afin que personne ne s'échappe, crier à tout moment : « Venez donc ! » jusqu'à ce que tout son monde soit réuni chez lui ou à l'auberge. Et quand il les tient bien tous, il y en a toujours un ou deux qui soudain s'esquivent, sous un prétexte ou sous un autre. Et c'est l'aubergiste à presser, car les instants qui précèdent le repas sont bien ennuyeux; personne ne veut trop causer, de peur de perdre l'appétit; et quand enfin la soupe est sur la table, plus personne, les convives ont disparu. Il faut se mettre à leur recherche, les tirer, les entraîner vers l'auberge, car, bien que l'eau leur vienne à la

(1) *Anne Bäbi*, II. p. 80.
(2) *Le Maître d'école*, p. 52. — *Beiträge*, p. 92 .
(3) *Le Maître d'école*, I, p. 53. — *Le Miroir des paysans*, p. 145. — *Beitr.*, p. 92.

bouche à l'idée du bon dîner qu'ils vont faire, ils font des cérémonies, croyant que c'est de bon ton. Et le cabaretier s'impatiente : les mets vont se refroidir. Alors les retardataires apparaissent l'un après l'autre, on doit rapporter les plats déjà servis. Dans toute auberge où a lieu un repas de baptême, il est rare qu'il n'y ait pas quelques parasites aux aguets; sous le fallacieux prétexte d'un mot à dire à un convive, ils viennent sans gêne s'installer à la table et se faire donner à boire et à manger. Parfois même, ce sont les invités qui, peu scrupuleux, se montrent généreux aux frais d'autrui et racolent de droite et de gauche des connaissances, pour leur offrir un coup de vin. Et le « *Kindbettimann* » est forcé de faire contre fortune bon cœur; il regarde avec résignation ces invités sur lesquels il ne comptait pas, avec résignation il voit défiler les bouteilles sur la table, s'efforçant dans son for intérieur de supputer à combien pourra s'élever la note de l'aubergiste ravi. Ne dépassera-t-elle pas la somme qu'il pensait consacrer au repas ? Cruelle angoisse ! Et quand il rentre au logis, il lui faut essuyer les reproches de sa femme au sujet de sa trop longue absence, de la somme à payer, qu'elle trouve peu en rapport avec ce qu'elle-même a pu retirer de la ripaille (1). « Très souvent un repas de baptême est ce qu'on appelle une joie de longue durée. On est assis devant mangeaille et boisson. Tout est là en abondance ; mais il manque le véritable assaisonnement, la gaîté et la conversation amusante. On est assis là derrière la table, et l'on mange, et ce repas ressemble presque à la mastication de la bonne vache, quand elle est couchée dans la paille fraîche, qu'elle ferme d'aise les yeux à demi, remue avec lenteur la mâchoire de côté et d'autre, et rumine. C'est ainsi qu'on voit souvent des gens assis des demi-journées à table, et la mâchoire va toujours son train, mais lentement... » (2).

Le départ de l'enfant pour l'église est parfois entouré de curieuses superstitions. Anne Bäbi, comme de juste, n'a garde de les oublier. Au moment où l'on enveloppe le bébé dans ses langes, la bonne femme y introduit une mince tranche de pain et un petit morceau de fromage, afin de préserver dans l'avenir l'enfant des privations (3). Et qu'à l'église, pendant la cérémonie, le petit n'aille pas s'aviser de crier et de pleurer, cela présagerait des douleurs et des chagrins nombreux pour plus tard. A moins pourtant qu'on ne remédie aussitôt à la chose. La sage-femme de Mädeli revient en courant à la maison après le baptême, elle sue d'angoisse ; à la porte déjà, on l'entend crier : « Vite, femmes, sans quoi cela n'ira pas bien ! » L'enfant n'a fait que gémir, mais il n'y a pas de temps perdu, il existe un remède infaillible pour conjurer le mauvais présage ; qu'on lui donne vite du vin; et, pendant que la sage-femme boira, la mère devra prier avec ardeur et bénir le marmot. Et de fait, lors-

(1) *Le Maître d'école*, II. p. 146 ss.
(2) *Anne Bäbi*, II. p. 88.
(3) *Anne Bäbi*, II, p. 164., *Beitr.*, p. 619.

que l'accoucheuse eut bu trois verres, en invoquant la Sainte Trinité, que Mädeli eut trois fois répété le Notre Père, et béni l'enfant avec ferveur, celui-ci se mit à dormir d'un profond sommeil. Il était sauvé ! (1). Notons encore cette superstition : les enfants morts sans baptême étaient à cette époque enterrés sous la gouttière du toit de l'église, pour les faire participer à une sorte de baptême posthume, et les soustraire à la puissance des mauvais esprits. Semblable coutume existait pour les mères mortes en couches, et enterrées avec leur enfant non baptisé ou illégitime (2).

Les soins qu'on donne aux nouveaux-nés sont loin d'être toujours très intelligents. Un moderne hygiéniste jetterait les hauts cris en voyant comment un bébé de quelques jours est traité chez les Jowäger. Chaque fois que l'enfant ouvre la bouche, on pense qu'il veut téter, qu'il a faim. A tout moment on l'apporte à sa mère, afin qu'elle satisfasse ce grand appétit présumé. S'il ne veut pas prendre le sein, c'est qu'il préfère de la bouillie; vite, qu'on lui réchauffe sa pâtée. Est-elle à point, on vous prend le petit sur les genoux, et on lui entonne la nourriture, avec d'autant plus de force que les cris sont plus vigoureux. Le pauvret s'étrangle, il tousse et devient violet, alors on le promène en sautant dans la chambre, afin de faire descendre et de bien tasser ce qui lui est resté au gosier. Et qu'on n'aille pas dire à Anne Bäbi que l'enfant mange trop. S'il venait à mourir, elle ne voudrait pas qu'il pût se plaindre à Dieu de n'avoir pas eu son content. Qu'importe qu'il crie, tousse, s'étouffe, au contraire, c'est le bon moyen pour lui dilater la poitrine et lui faire de robustes poumons. Meyeli, pour faire plaisir à sa belle-mère, doit s'occuper sans cesse de son fils; elle n'a pas une minute de répit. S'agite-t-il dans son berceau, si Meyeli ne fond pas sur lui, comme un vautour sur une colombe, Anne Bäbi se précipite, grommelant qu'il faut bien qu'elle s'occupe du malheureux petit, puisque personne n'y fait attention.

Sur le sevrage, la dame Jowäger a aussi des idées toutes particulières. Pour qu'un enfant vienne bien, il faut qu'il tette deux ans; elle a donné le sein plus longtemps à Jakobli, et elle connaît des femmes qui ont allaité leur rejeton sept ans et plus; et l'on voudrait sevrer celui de Meyeli au bout d'un an à peine ! Cela ne peut rien donner de bon (3) !

Anne Bäbi n'est-elle pas du reste plus experte en la matière que quiconque, elle qui a soigné de façon si intelligente son petit Jakobli ? La naissance de l'enfant a été dans l'existence monotone des Jowäger un événement considérable. Jusqu'alors, ils n'avaient connu que les petits malheurs de la vie paysanne; comme tout le monde, ils avaient gémi de voir la rouille sur leur lin, les courtilières dans leurs plantations; telle année,

(1) *Le Maître d'école*, II. p. 150.
(2) *Le Miroir des paysans*, p. 289. — *Beitr.*, p. 16. — *Le Maître d'école*, II. p. 184. — *Beitr.*, p. 110.
(3) *Anne Bäbi*, II. p. 137 ss.

les sauterelles avaient ravagé l'herbe, telle autre, les choux avaient eu à souffrir des bêtes; tantôt le beurre, les œufs diminuaient de prix; tantôt les vaches donnaient moins de lait, et il fallait en acheter de nouvelles, etc., etc... Quand Jakobli fut là, les vaches passèrent au second plan. C'est qu'aussi on avait rarement vu un enfant aussi intelligent, aussi malin; tous, valets et servantes, tailleur et cordonnier, les bonnes femmes qui passaient à la maison, vendeuses, colporteuses, s'extasiaient sur sa beauté, avouaient que pas un n'était digne de lui dénouer les cordons de soulier. A trois ans il savait déjà dire : *das walt' Gott;* à quatre, il débitait comme pas un la prière enfantine : *Speis' Gott* (1); à cinq, il connaissait déjà la moitié du Notre Père, et à six, l'a b c n'avait plus de mystères pour lui. Quand le père revêtait son habit du dimanche, le petit lui apportait son bâton. Il imitait le cri de la vache et de la brebis, savait que cet homme à la redingote noire était le pasteur, ne voulait pas être pris par Mädi, parce qu'elle sentait mauvais. Et cependant, à l'école, il ne fut pas le premier et ne se distingua nullement, à la grande colère des Jowäger. Anne Bäbi et son mari n'avaient pas manqué pourtant de préparer une demi-douzaine de fois le maître d'école à l'apparition de leur fils. Ils l'avaient deux fois invité, afin qu'ils s'habituassent l'un à l'autre. Et de quels soins la mère n'avait-elle pas entouré la toilette de Jakobli, le premier jour qu'il alla en classe. Les cheveux de l'enfant étaient bien peignés, bien lissés, le col de sa chemise était relevé très droit, son foulard hardiment noué. Dans une poche de la culotte elle lui avait fourré un beau syllabaire, dans l'autre un mouchoir, et elle avait conduit le moutard par la main au maître d'école; à ce dernier, elle avait confié une provision de noix et de pommes, destinée à faire patienter l'enfant s'il s'ennuyait trop à son banc. Mais les progrès de Jakobli sont lents, et les parents le constatent en hochant la tête. Ah ! de leur temps les maîtres d'école se donnaient autrement de peine ! Aussi, Anne Bäbi qui avait déjà préparé un beau jambon destiné au maître, après les premiers exploits de son élève, le remit-elle dans le grenier. Elle ne le donna que plus tard, le jour où elle entendit faire l'éloge de la docilité et de la tranquillité du petit. Le vicaire n'est pas non plus de leurs amis; on s'attendait à des compliments de sa part, et il n'a pas même paru se douter qu'il y eût au monde un Jakobli.

Si ce dernier ne répondait décidément pas aux espérances qu'on avait fondées sur son intelligence, en revanche, il se développait physiquement et devenait un joli petit bonhomme aux beaux yeux bleus, au visage rose et blanc surmonté de cheveux pâles. Il y avait bien de temps à autre quelque anicroche du côté des yeux, des oreilles ou du nez, qui de façon désagréable se mettaient à couler. Mais Anne Bäbi prétendait que c'étaient précisément ces enfants-là qui, plus tard, donnaient les hommes les plus ro-

(1) *Beitr.*, p. 604 et 640.

bustes. Et Dieu sait si Jakobli était soigné, bichonné, dorloté ! Tout ce qu'il y avait de bon était pour lui. On lui mettait dans sa tasse la meilleure crème; y avait-il à la cuisine un bout de viande, vache ou porc, c'était pour Jakobli (1).

Il faut dire qu'il était fils unique. Dans les familles nombreuses, comme celle du tisserand Käser, les choses ne se passent pas ainsi. Il y a là huit enfants et les misérables parents considèrent cette nichée comme une charge bien lourde; ils portent envie à ceux qui n'ont point d'enfants ou n'en ont qu'un. Le tisserand désirait vivement un garçon à qui laisser son petit bien, mais sa femme ne lui donne d'abord que des filles qu'il ne peut supporter. Aussi, lorsque Peter vient au monde, la joie est grande dans l'humble logis. C'est le Kronprinz tant souhaité, le futur héritier du « *Kuhheimet* » et des 3.000 livres de dettes qui le grèvent. De ce jour, le tisserand, tout à ses projets d'avenir, ne regarde plus à la dépense. L'enfant apprendra ce qu'il est possible d'apprendre, on en fera un savant, dût la chose coûter cent couronnes et plus. Au lieu de rester comme son père un pauvre petit tisserand, il deviendra un gros négociant en toiles. Il prendra une femme riche, il se fera bâtir une superbe maison, etc... Le tisserand considère avec respect son rejeton. Toute la maison est aux ordres de celui-ci. Il fait ses volontés, alors que ses sœurs encaissent les coups de bâton. Le père va-t-il au marché, il n'a garde d'oublier de lui rapporter quelque gâterie, un petit pain blanc, un pain d'épices. On emmène l'enfant au marché de Burgdorf, dès que ses petites jambes lui permettent ce voyage. Il n'est pas d'attention délicate que l'on n'ait pour lui. Mais hélas ! tout cela n'a qu'un temps, et la naissance inopinée d'un autre garçon vient détrôner le Kronprinz et le faire rentrer dans le rang. Peu à peu, au fur et à mesure que le successeur grandit, c'est vers lui que s'en vont les beaux pains d'épices blonds, les pains mollets. De même qu'il a supplanté Peter, comme héritier du petit bien, il a pris aussi sa place dans le cœur du tisserand. L'instruction de l'aîné est négligée maintenant; la mère se venge d'avoir été forcée d'obéir à ses caprices, en exagérant les cajoleries à son rival, en le rabrouant, lui, en toute occasion. C'est désormais le Benjamin, le « *Nestbutzen* » qui est le favori de la maison; les beaux jours sont finis pour Peter Käser, et il s'en apercevra bien, le pauvre enfant, exposé maintenant aux rebuffades hargneuses, aux coups, aux mauvais traitements, qui lui semblent d'autant plus durs après les flatteries d'autrefois (2).

Mais qu'ils soient fils uniques ou appartiennent à une famille bénie du ciel, qu'ils s'appellent Jakobli ou Peter Käser, qu'on songe à leur faire donner une belle instruction ou qu'on se désintéresse de ce qu'ils sauront, tous les enfants à cette époque sont logés à la même enseigne. L'école du

(1) *Anne Bäbi*, I. p. 12 sss.
(2) *Le Maître d'école*, I. Chapitres III et IV.

bon vieux temps n'est guère capable d'en faire des puits de science ! (1).

Le maître de Peter Käser n'est guère brillant, certes. « Notre maître d'école avait un nez de priseur et les yeux rouges, et tous deux, les yeux et le nez, lui mouillaient éternellement le visage, lequel à part cela ne voyait pas d'eau ; les petits ruisseaux coulaient à travers les sillons des rides dans tous les coins, mêlaient souvent leurs eaux, et peignaient sur le visage gonflé les stries les plus amusantes, surtout quand le maître essuyait de temps à autre avec sa manche la surabondance de liquide au-dessous de la bouche, et la promenait involontairement sur les joues... » (2). Avec cela, enragé buveur de schnaps, il lui arrivait de boire même pendant la classe. Comme son salaire était insuffisant à le faire vivre, il cumulait les fonctions pédagogiques et le métier de tonnelier. Il passait pour un malin, car il savait mesurer les tas de foin de ses paysans, écrire leurs lettres ou leurs certificats. En matière d'instruction, il n'était pourtant pas grand clerc, et, dans sa classe, les élèves ne faisaient pas grand'chose. Matinées et après-midi s'écoulaient à de fastidieuses récitations, à de mornes épelages, et encore ne travaillait-on pas aussi bien tous les jours. Souvent, le bonhomme avait la tête lourde des fumées de l'alcool, ou bien il avait des baquets à fabriquer, des cercles de tonneaux à confectionner. En ce cas, il confiait à un ou deux adjudants le sceptre, c'est-à-dire la férule. C'était d'ordinaire aux plus riches d'entre les écoliers, qu'il donnait ainsi l'occasion de s'exercer dans l'art de tyranniser leurs futurs sujets. Nulle discipline, nul respect pour le maître dans cette école. Par exemple, les coups pleuvaient dru. C'était à qui jouerait au pauvre vieil alcoolique les plus vilains tours : on lui fourrait du crottin gelé dans les vastes poches de sa lévite, on lui remplissait sa tabatière de poussière de saule, on enfonçait des clous dans les morceaux de bois qu'il voulait charpenter. Quand il s'endormait, et cela arrivait fréquemment, surtout l'après-midi, le vacarme habituel s'apaisait, pour faire place à un silence de mort ; puis, les élèves tenaient conseil pour savoir quelle farce on pourrait bien faire au bonhomme, et alors, suivant le cas, on l'attachait avec des cordes aux pieds du fourneau, on lui barbouillait le visage d'encre, on lui dessinait une moustache, on lui bouchait les narines avec du papier, avec de la poix on le collait par les cheveux au poêle. La chose faite, tous s'éclipsaient en silence, à l'exception d'un seul qui, par quelque fenêtre, guettait l'issue de l'aventure. La femme du maître d'école, surprise du grand silence de la salle de classe, venait alors réveiller son mari et l'accablait d'insultes. Le tonnelier pédagogue ne disait rien, mais le lendemain la férule tapait ferme sur ceux qu'il soupçonnait d'avoir organisé

(1) Nous reviendrons sur ce sujet ultérieurement, et nous consacrerons un Chapitre spécial à l'Ecole primaire du bon vieux temps. — Ch. V. 5.

(2) *Le Maître d'école*, I, p. 48.

l'affaire. Pour se faire bien venir de lui, certains écoliers apportaient au maître des cadeaux variés : du pain, du lard, du lait, de la charcuterie... Et Peter Käser, pour ne pas être en reste de générosité, s'ingénie, comme son père ne veut pas entendre parler de dons, à voler à la maison des œufs, des pommes, des fruits secs.

A cette époque, les parents se montrent peu soucieux d'envoyer régulièrement leurs enfants à l'école; car, à quoi cela sert-il d'apprendre ? Lire, oui, sans doute, cela peut être utile dans la vie, puis cela est nécessaire pour la confirmation; mais voit-on que les pauvres en deviennent plus riches, parce qu'ils sont un peu plus savants ? Quand, à la cuisine, il y a quelque besogne urgente, des pommes de terre à laver par exemple, les enfants sont retenus à la maison. Et que diraient les gens, si tous les jours on voyait un grand garçon s'en aller à l'école ? Ils se figureraient bien vite qu'il n'est bon à rien, et qu'on n'a pas de travail à lui donner. Peter demeure parfois au logis, on lui fait préparer le fourrage, le bois, dévider les bobines. Mais, malgré la mauvaise volonté manifeste de ses parents, il fait de rapides progrès et témoigne d'un goût très vif pour l'étude. En un clin d'œil, il apprend les questions de son catéchisme; il récite des demandes entières, sans reprendre haleine, si dru qu'on n'eût pas été dans le cas de fourrer dans les intervalles la pointe d'une aiguille; il sait par cœur quantité de psaumes. Le fils du tisserand est bientôt un des plus malins de l'école, et le maître le ferait volontiers asseoir sur un des premiers bancs, s'il ne craignait de mécontenter le fils de l'huissier, en mettant avant lui sur la liste d'examen un garçon d'aussi basse extraction. A la rentrée suivante, les progrès de Käser sont prodigieux. Jusqu'au Nouvel an, le travail scolaire n'est guère considérable : on ne fait que répéter, et alors il n'est pas question d'écriture, ni de calcul.

Pour beaucoup d'écoliers, qui ne viennent qu'après le battage, la répétition dure jusqu'au Carnaval. Les résultats n'étaient guère brillants; de tout l'été la plupart des enfants n'avaient pas vu de livre; les épeleurs devaient rapprendre leurs lettres; les questions apprises l'hiver précédent, étaient complètement oubliées. Ceux qui avaient su lire étaient forcés de se remettre à épeler. Un trop grand nombre ne réussissaient pas à dépasser la limite à laquelle ils étaient arrivés à la fin de la dernière période scolaire. Peter, qui a travaillé pendant l'été, tout seul, se répétant ce qu'il a appris, n'a pas de peine à paraître un aigle. Il devient le bras droit du maître. Celui-ci, à l'occasion, le choisit pour le remplacer; et, pour bien tenir ce rôle, certaines conditions sont nécessaires : il faut en savoir plus long par cœur que les autres élèves, afin de ne pas avoir besoin de livre, quand on les fait réciter. Il faut être capable de lire à l'envers, pour pouvoir suivre des yeux dans le catéchisme des enfants debout devant soi... Longtemps, le tonnelier se refuse à enseigner à Peter à écrire et à calculer, malgré les instances de ce dernier. Cela ne rapporte rien, lui dit-il; et puis Käser n'a

pas le sou, il n'aura donc pas à calculer l'argent placé, à supputer les revenus. Il ne peut songer à devenir un des chefs de la commune, car qui diable voudrait être « *Vorgesetzte* », si le premier venu savait écrire et calculer, pouvait fourrer son nez dans tout. Mais le fils du tisserand insiste vivement, et le bonhomme se laisse arracher la promesse de l'initier aux secrets de la calligraphie et du calcul, s'il se conduit bien et apprend à lire à l'envers.

Mais longtemps après seulement le vieux maître d'école se décide à tenir cette promesse. Il n'ose, dit-il, assumer devant les autorités la lourde responsabilité de pousser si loin un garçon comme Käser. Les paysans ne manqueraient pas de dire que si des gens de son espèce voulaient tout apprendre comme leurs propres enfants, ils n'avaient qu'à apporter aussi des saucisses et des « *Küchli* » au maître. Quand il y consent enfin, à son corps défendant, il fait promettre à son élève favori de ne jamais prétendre faire un exemple d'examen; quand le pasteur viendra, il devra vite cacher sous la table sa page d'écriture. Mais le pauvre écolier a toutes les peines du monde à se procurer les quatre batz nécessaires à l'achat des fournitures indispensables : encre, plumes, papier, etc..., car les parents protestent contre ces dépenses à leurs yeux inutiles.

Le calcul et la calligraphie ne peuvent, disent-ils, que faire de mauvaises gens, c'est à cause de cela qu'il n'y a plus de foi dans le monde. Il est contraint de voler à son père une poupée d'œuvre et un mouchoir de poche qu'il vend en cachette; mais bientôt, il peut tracer de belles lettres, bien reconnaissables pour celui qui sait, et même il est capable d'en dire le nom, ce qui n'est pas chose commune. En ce qui concerne le calcul, l'addition et la soustraction allèrent encore, mais la multiplication lui donna bien du tracas, vu son ignorance de la table de Pythagore. Pour la division ce fut pire : en effet, pour les opérations de ce genre, on marchait à tâtons, en l'absence de toute règle sur laquelle on pût s'appuyer. Rares étaient ceux qui, avant de sortir de l'école, étaient en état de diviser le plus petit nombre. Quand, par hasard, on le pouvait, tout était bien vite oublié, et chaque hiver, au prix des mêmes peines, des mêmes hésitations, il fallait recommencer dès le début. Ce qui rendait les progrès impossibles, c'est que le maître n'expliquait jamais pourquoi il fallait procéder de telle façon et non autrement. En était-on à la multiplication, la soustraction était déjà au pays des vieilles lunes; la chose était si bien admise qu'un jour le pasteur, ayant, lors d'un examen, voulu donner une addition, s'attira cette réponse du maître : « Que Votre Révérence me pardonne, nous n'avons pas fait de calculs de ce genre depuis longtemps, nous en sommes à présent à la division ». Et aucune des notabilités présentes ne songea le moins du monde à s'en étonner. Et le Statthalter fit cette constatation, que même chose lui arrivait, quand il y avait un certain temps qu'il n'avait pas eu l'occasion de pratiquer. La bonne volonté,

le zèle de Käser conquièrent si bien le maître d'école qu'un beau matin il vide son sac, et, sortant toute sa science, révèle au jeune garçon le secret de la numération. Ce secret, il ne l'a encore confié à personne, sans quoi ces imbéciles se figureraient immédiatement qu'ils n'ont plus besoin de maître; il consiste dans la façon de disposer les chiffres. Aucun élève ne s'en est jamais soucié; aussi, ne réussissent-ils jamais à mener à bonne fin une opération, si simple qu'elle soit, et sont-ils toujours forcés de recourir à lui; car ils mettent sans cesse la charrue avant les bœufs. Mais en faveur de Peterli, le tonnelier veut bien faire une exception. « Alors, attention, Peterli », dit-il, « si tu veux poser des nombres, il te faut toujours commencer par la tête, justement ainsi qu'on écrit et qu'on parle. On dit cent cinquante, aussi pose d'abord 1, cela signifie cent, et puis après 50, cela signifie alors cent cinquante. C'est ainsi qu'on dit également mille, dix, cent mille d'abord, et seulement ensuite ce qui vient après. Mais fais bien attention, et n'oublie d'écrire aucun des chiffres que l'on dit. Il vaut mieux que tu en poses un de trop, qu'un de moins. Et si quelqu'un t'écrit des nombres pour que tu les énonces, n'oublie pas que, s'il y a trois chiffres, cela signifie qu'ils font cent, que quatre font mille, cinq, dix mille, six, cent mille. Nul chrétien n'a besoin d'en savoir plus. On dit qu'il y a encore des millions, cependant je n'en ai pas encore vu.

Et encore une chose, Peterli, dont il faut te souvenir. Si l'on commence par cent mille, tu dois toujours écrire six chiffres, bien qu'on n'en énonce pas six. Tu dois alors intercaler des zéros, un, deux ou trois, suivant les besoins; et tu ne tarderas pas à voir où ils conviennent le mieux » (1). Tel était le grand secret ! Et qu'on ne crie pas à l'invraisemblance, à l'exagération : Käser nous l'affirme de façon catégorique : « ... je ne mens vraiment pas : c'est ainsi qu'il en était il y a trente ou quarante ans, non pas seulement dans une, mais dans quantité d'écoles de campagne du canton de Berne... ». Lorsque quelqu'un, sachant par cœur ses questions, ses notes, et force psaumes et histoires (2), ne voulait pas s'en tenir là, et allait trouver le maître d'école pour le prier de parfaire ces connaissances, de lui apprendre à écrire et à calculer, voilà ce que le magister lui répondait : « Ecoute, Christen, pourquoi veux-tu apprendre cela, tu n'en as pas besoin; si tu as quelque chose à écrire ou quelque calcul à faire, viens donc me trouver, je le ferai bien. Si chacun voulait tout apprendre, il n'y aurait bientôt plus de religion du tout, déjà maintenant, plus cela va, moins les gens croient » (3).

Les riches s'efforcent d'empêcher que les pauvres ne s'instruisent;

---

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 75 s.

(2) Histoires tirées du Nouveau Testament; 2e volume de la Bible des enfants d'après Hübner, intitulé « *auserlesene biblische Historien u. s. w.* — (*Beitr.*, p. 93-96-97).

(3) *Le Maître d'école* I, p. 76 s.

eux-mêmes, malgré leur bonne volonté, ne parviennent pas toujours à acquérir les connaissances nécessaires, lorsque le maître d'école est un malin politique. Tout se tient : les paysans donnent au magister un salaire de famine, et celui-ci leur en donne pour leur argent, et, les laissant dans l'ignorance, il les force à être tributaires de sa science en toute occasion.

Voilà comment les choses se passaient au village habité par les parents de Peter Käser (1). L'école, fréquentée par Mias, alors qu'il était « *Güterbub* » et « *Kindermeitschi* », ne valait guère mieux. Empruntons quelques lignes à l'autobiographie du pauvre garçon. Voyons-le par une froide matinée de décembre s'en aller en classe en compagnie des deux enfants du paysan chez qui il sert. On lui a donné un vieux catéchisme tout sale, tandis qu'un des petits, Johannesli, en a un beau avec de superbes animaux dorés. Il porte comme de juste le sac renfermant les provisions du dîner : l'école est éloignée d'une demi-lieue. « De la neige était fraîchement tombée, et pendant un bon bout de chemin il n'y avait pas de voie frayée. Moi, avec le petit sac et le catéchisme barbouillé, je devais marcher devant, les autres pouvaient alors avancer plus commodément dans mes pas; ainsi nous cheminions vers l'école, où nous parvînmes après neuf heures du matin. Le maître d'école, des lunettes sur le nez, lisait justement la liste des élèves comme nous arrivions; sur cette liste je fus donc moi aussi dûment inscrit, puis aussitôt placé parmi ceux qu'on appelait les « *Fragenbüchler* », pendant que mes deux compagnons séchaient sur le poêle leurs pieds qui n'étaient guère aussi humides que les miens. La lecture faite, le maître d'école cria : « Apprenez ! ». Il prit une forte verge sous le bras, et se promena de côté et d'autre dans la salle, s'arrêtant çà et là. Et lorsqu'il demeurait immobile, un ou plusieurs enfants se levaient et attachaient des pommes à la pointe de sa férule, et quand il sentait que c'était fini, il faisait demi-tour et demandait : « Qui donc, mille diables, a pu me faire cela ? Si je le savais, je le...! ». De cette colère on riait, et l'auteur de l'acte, de façon à se faire connaître; alors le maître disait : « Pour cette fois je veux bien remettre la punition, mais, la prochaine fois, je t'apprendrai ! Les pommes étaient enlevées et mises dans un petite armoire de la salle; puis il replaçait la verge sous son bras et criait : « Apprenez ! », se promenait derechef, et recevait de nouvelles pommes, au milieu de l'allégresse générale; et comme ils étaient heureux ceux qui avaient des pommes à attacher à la férule ! (2)... Cela va sans dire, aucun des enfants ne regardait dans son livre, mais tous prenaient plaisir à ce bruyant manège, avidement, ils guettaient, curieux de savoir où le maître s'arrêterait, et qui avait encore des pommes pour prolonger ce plaisir. Peu à peu, la provision de fruits diminuait, au fur et à me-

(1) *Le Maître d'école*, Chapitre V.

(2) Il paraîtrait que le maître d'école de Grünenmatt près de Lützelflüh procédait ainsi, vers 1810, 1820. *Beitr.*, p. 12.

sure que s'emplissait l'armoire, et, quand le maître s'était arrêté deux fois, sans attraper quelque chose au bout de sa férule, il disait : « Maintenant il vous faut réciter ». Ceux qui avaient appris des demandes, devaient les réciter. A nous autres les petits on criait de temps en temps, quand le bruit devenait trop grand : « Apprenez ! ». Lors de la récitation, la baguette jouait un autre rôle; quelques-uns en sentaient les vigoureuses atteintes, ou bien ceux qui récitaient, ou bien ceux qu'on soupçonnait d'avoir fait du tapage. En effet, quand le bruit était par trop fort, il y en avait toujours un de bâtonné pour ce motif, mais sans longue enquête pour savoir s'il était réellement le coupable. C'est ainsi que je reçus moi aussi le premier jour ma volée de coups, sans que j'eusse soufflé mot. Comme, à ce propos, je pleurais, un enfant me dit : « Pourquoi n'as-tu pas piqué de pommes à la baguette ? Qui n'en met pas fait connaissance avec elle »... ». Et le pauvre Mias, qui n'en peut donner des pommes, à moins de les voler, n'est pas très bien vu à l'école. « Avant tout, je m'ennuyais terriblement, J'avais toute la journée le Fragenbuch devant moi, pas pour apprendre par cœur, mais pour épeler quelques lignes d'un bout à l'autre, afin de pouvoir ensuite une fois par jour les bredouiller couramment au maître; levais-je les yeux du catéchisme, et n'avais-je pas de pommes, je recevais des coups ou du moins je m'entendais dire : « Apprenez, apprenez ! ». Or, comment un garçon de neuf ans peut-il, pendant une heure, regarder au même endroit et rester tranquillement assis, et encore avec cela en un endroit où il ne voit rien d'amusant, rien qu'il comprenne, où il ne voit que des lettres et des mots bêtes qui n'ont pas de sens pour lui ? Les yeux me faisaient mal; je sentais des démangeaisons dans les mains et les pieds, cela me piquait à la tête, je devais constamment me gratter, il m'était impossible de rester assis tranquille, m'ennuyant de la façon la plus effroyable; quand cela eût dû me coûter la tête, il me fallait parfois lever les yeux, dire quelque chose au voisin, ou prendre quelqu'un par les cheveux, ou le tirer par l'habit; même quand je regardais dans le livre, je ne pouvais épeler plus d'un mot à part moi, je ne savais pas si c'était bien comme j'avais dit, j'ignorais ce que cela signifiait. Les yeux me papillottaient bientôt; je ne voyais plus ni lettres, ni mots, je regardais à la dérobée autour de moi, je soupirais après la fin de la classe ou même après la récitation; si à cette occasion j'attrapais de temps à autre des coups, c'était après tout plus amusant... L'après-midi s'écoulait à l'école comme la matinée. On commençait par la prière, puis venait le bruyant divertissement des pommes, puis la récitation, et ensuite de nouveau la prière... Tout le temps qu'elle durait, je ne pouvais me tenir tranquille, car elle durait bien longtemps; jusqu'à ce que les trois prières d'usage eussent été récitées l'une après l'autre, il s'écoulait presque un demi-quart d'heure; à tout cela je ne comprenais goutte non plus, et je ne sais plus de ces prières que la rime suivante : *Höllenpein, schrein in den Himmel 'nein.* J'allais presque ou-

blier que quelques-uns calculaient et écrivaient encore deux fois par semaine. Le maître d'école n'y attachait pas grande importance; il disait qu'aucun de ces élèves ne deviendrait pasteur, et que des agents on en avait déjà beaucoup trop, que ce n'étaient que des corrupteurs et des athées; que tous ces gens-là ne croyaient à rien, jusqu'à ce qu'un beau jour le diable les prît par les cornes... La prière était-elle enfin dite, et la classe terminée, on peut s'imaginer avec quelle hâte nous nous précipitions hors de la geôle, et avec quelle pétulance s'épanchait la vivacité juvénile, si longtemps garrottée. Pendant deux heures, nous avions été moralement morts et physiquement enchaînés, c'était une éternité pour un enfant ! Maintenant, la vie paralysée coulait de nouveau à grands flots dans tous les membres, et dès que les portes s'ouvraient, sur le seuil éclatait un vacarme qui retentissait au loin; comme la chasse infernale, on se précipitait, on culbutait dehors. Il était rare qu'il n'y eût pas quelque genou écorché... Tous, surtout les personnes faibles, de loin déjà s'écartaient de notre route, et lorsqu'approchait le vacarme de la classe lâchée, maint père de famille se mettait sur le pas de sa porte, afin de garantir ses biens et d'écarter de sa maison les écoliers... » (1).

Voilà pour l'enseignement. Veut-on maintenant savoir dans quelles conditions d'hygiène et de confort se donnait l'instruction ? Dans son autobiographie, Peter Käser nous décrit la maison d'école où il fit ses débuts en qualité de sous-maître. « La salle avait pendant l'été servi de chambre aux provisions et de décharge. C'est là qu'on avait entassé les fruits et conservé les pommes de terre à cochons; là, qu'étaient les rouets, et le lin et le chanvre venant du broyage. La salle n'était guère plus grande qu'une chambre ordinaire de paysan, et pas plus haute..., et elle devait contenir plus de deux cents enfants. Dans la pièce il y avait quatre tables. La plus grande traversait la chambre, deux autres étaient placées le long des murs, la quatrième était près du poêle.. Les fenêtres étaient rondes, brillaient de toutes les couleurs ; depuis des années on ne les avait pas lavées; je ne crois pas qu'on eût pu en pousser une. Fenêtres et contre-chassis restaient là, été comme hiver, immmuables, sales et sombres. Toute la maison répondait aux fenêtres, était petite et malpropre... » Et Käser nous décrit le toit de chaume, chauve par places et laissant pendre des mèches de paille... « ... Et les paysans considéraient cette maison comme un sanctuaire inviolable. Il n'y en avait pas un parmi eux qui aurait mis la main à l'œuvre, ou qui se serait soucié de remettre le toit à neuf avec quelques bottes de paille ; la maîtresse d'école pouvait bien se fâcher tant qu'elle le voulait. Il y a plus, une fois elle perdit une chèvre, morte de froid dans la petite étable transparente, et, comme elle voulait rendre toute la commune responsable de ce dommage, on lui répondit

---

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 80 ss. Voir encore ibid., p. 134 ss.

froidement qu'elle ne devait faire que ce qu'elle pouvait; que c'était elle-même qui était coupable : pourquoi voulait-elle s'obstiner à garder des chèvres en hiver ! L'ancien maître d'école n'en avait pas eu, lui, en hiver... »

Le poêle est vieux, il est crevassé de toutes parts, laisse échapper, par les fissures, la fumée en joyeux tourbillons, de sorte que dans la salle on pourrait convenablement saler jambons et saucisses; on n'a garde de le remplacer. Le plancher est rempli de trous et de fondrières, au point qu'il faut déployer beaucoup d'habileté pour placer les tables debout, et que maint enfant y laisse ses sabots; le maître est souvent forcé de venir délivrer le malheureux pris au piège. Encore si pour alimenter le méchant poêle on avait de bon bois, mais les paysans ne fournissent que des ramilles vertes, pleines de neige et de glace. Et Käser doit se lever à cinq heures, s'éreinter jusqu'à six à allumer le feu, employant deux fagots à l'allumage des trois autres, pour n'obtenir en fin de compte qu'une fumée aussi noire et épaisse que celle d'une lande qu'on défriche et qu'on écobue. L'eau inonde le poêle, submerge les cotrets et coule dans le corridor, où elle sert de bain de pieds aux élèves, et la salle se remplit d'une vapeur si lourde qu'il faut aspirer deux fois de suite pour réussir à reprendre haleine (1).

Tel est le cadre où s'exerce l'activité, souvent bien intentionnée, presque toujours maladroitement ignorante du maître d'école. C'est là que le chef de Peter, au grand dam des pauvres petits confiés à ses soins, déploie les ressources de sa pédagogie malfaisante, dont il n'est pas peu fier depuis le jour où le bailli lui a dit qu'il ne serait pas possible d'en trouver un plus borné que lui dans le monde entier. Et Dieu merci, cela a du poids ce que dit Monsieur le Bailli ! (2).

Lorsque les classes d'hiver touchent à leur fin, le moment de l'examen approche : c'est un grand jour pour les enfants, pressés d'étaler leurs connaissances et de toucher la récompense de leur travail, les beaux batz brillants qu'on leur distribue à cette occasion. Les jeunes filles se réjouissent de pouvoir se montrer sans camisole, en blanches manches de chemises. C'est pour le maître d'école une jolie épine hors du pied; puis il va recevoir ses quelques thalers, et pourra, contre argent comptant, faire raccommoder ses souliers du dimanche qui en avaient grand besoin (3).

L'examen lui procure de petites joies, des satisfactions d'amour-propre; oh ! bien maigres, en vérité, ces satisfactions ! Si le magister veut montrer ce qu'il a fait — pas grand'chose la plupart du temps, mais ce peu lui a coûté bien de la peine — les autorités présentes étendent les jambes longuement, l'*Ammann* bâille à la dérobée et prie le pasteur de presser l'examen qui n'en finit pas. Il tombe bien parfois un éloge à propos d'une

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 124 ss. — Voir encore ibid., p. 384.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 129.
(3) Ibid., II, p. 27-28-34.

belle page d'écriture, mais quand le père de l'écrivain est là; personne ne s'avise que c'est le maître d'école qu'il conviendrait de féliciter; au contraire, on complimente le père d'avoir mis au monde un garçon si intelligent. Et l'homme savoure le compliment, il se rengorge, se carre sur sa chaise. Il arrive qu'à la fin on daigne témoigner au maître d'école quelque satisfaction; ses élèves, en somme, ne s'en sont pas trop mal tirés, peut-être la lecture a-t-elle un peu péché cependant; en conséquence, on veut bien lui accorder une petite somme pour le chauffage, quoique, à vrai dire, on ne lui doive rien. En ce cas, la joie de l'humble pédagogue ne connaît plus de bornes.

Ces modestes joies, Käser ne les connut pas lors de son premier examen à Gytiwyl. Le pasteur vint tout gâter, en effet. Pendant la récitation, il ordonne à l'improviste à tous les élèves de poser leurs livres et de les mettre sous la table. Il déteste, dit-il, ces perpétuels coups d'œil jetés dans le catéchisme, cette façon d'aller becqueter quelques mots toutes les minutes pour les dégorger. Cela lui rappelle un pasteur qui, lisant son sermon, baissait et levait sans cesse le nez, ainsi qu'une poule qui boit. Cela ne fait pas l'affaire de Peter, ni de ses écoliers. « Mais pour mes enfants, habitués au livre, il en alla de même que pour des enfants qui sont accoutumés à une téterelle, sans laquelle ils ne peuvent ou ne veulent absolument pas dormir, si sommeil qu'ils aient. Ils ne purent réciter comme il faut, ne surent que faire de leurs mains ; dès le début déjà ils se troublèrent, et la récitation, pour laquelle je m'étais donné une peine considérable, alla excessivement mal... » Par exemple, Käser se rattrape sur la Construction. Au grand ébahissement du juge de Chœur, les enfants se tirent à la perfection des questions d'usage, qui, de qui, à qui? De son temps, on ne connaissait pas tout cela, dit ce dernier. On vous apprenait à bien prier, à prier si vite que cela ronflait comme un rouet, et on faisait tout de même son chemin dans le monde, on s'entendait aussi bien que les savants d'aujourd'hui à mener sa barque. Mais, là encore, l'indiscret pasteur fait des siennes. « ... Au moment où j'étais le mieux en train il demanda : « Enfants, vous avez parlé de cèdres, qu'est-ce que c'est que ça? » Grand silence. « Est-ce un homme ou une bête? » « Une bête », dit enfin l'un d'eux. « Est-ce un quadrupède ou un reptile? » « Un quadrupède », fut la réponse. « Un bœuf ou un âne? » « Un âne ». — « Non », dit le pasteur, « les cèdres sont des arbres. Mais dites-moi maintenant ce que signifie le mot Liban, est-ce aussi un arbre, ou bien est-ce un oiseau ? ». — « C'est aussi un arbre », dirent plusieurs. « Est-ce un sapin ou un prunier ? ». — « C'est un prunier », tel fut le résultat de longues réflexions. Le pasteur gronda les enfants, parce qu'ils ignoraient cela. Eh ! mon Dieu, pouvaient-ils le savoir; mais je ne le leur avais jamais dit ! et qui d'autre le leur aurait appris ? L'*Ammann*, dit en effet au pasteur que lui-même ne le savait pas non plus, et qu'il ne s'en était ja-

mais étonné. Il trouvait que cela ne servait absolument à rien de vouloir tout expliquer aux enfants, que cela ne faisait que les rendre curieux, et alors, on ne savait plus comment s'y prendre avec eux à la maison. Il continuait à trouver que la foi était la chose essentielle : et ne dit-on pas d'ailleurs que seule la foi vous sauve... » (1).

Lorsque l'enfant atteint ses quinze ans, il reçoit du pasteur l'intruction religieuse et fréquente le catéchisme, enseigné, en été, par le pasteur, en hiver, par le maître d'école. Il se prépare en vue d'obtenir l' « *Erlaubnis* », vers Pâques, c'est-à-dire la permission de s'approcher de la table de communion. L' « *Unterweisung* » se termine par la cérémonie de l'admission publique à l'église. C'est le moment où le jeune Bernois revêt, en quelque sorte, la toge virile. De ce jour, il n'est plus un enfant, mais un jeune homme, qui revendique avec orgueil toutes les libertés dont jusqu'alors il a été sevré. Aussi Anne Bäbi voit-elle avec terreur approcher l'instant où l'autorité maternelle est méprisée par le jouvenceau, en butte aux artifices du démon (2).

L'âme douce et naïve de Jakobli est vivement impressionnée par les divins enseignements du pasteur. De jour en jour, le garçon devient plus grave, malgré les exhortations de sa mère, qui lui répète qu'il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux; le pasteur est fou de tracasser ainsi les enfants, de les angoisser avec tous ces scrupules de conscience; il devrait bien savoir, depuis qu'il prêche, que ses beaux discours ne servent à rien, qu'un homme ne change pas pour tout cela (3). Nous avons déjà vu comment elle procéda pour empêcher son fils, après la première communion, d'imiter les jeunes gens de son âge, d'aller au cabaret ou de jouer l'après-midi aux quilles. Elle l'emmène visiter les plantations, lui cache le soir ses vêtements du dimanche; elle vide ses poches, compte ce que le garçon a dépensé, ne lui laisse en général que de grosses pièces d'argent, car elle connaît sa répugnance à les changer ; et si, par hasard, Jakobli a employé un kreutzer, il faut qu'elle sache à quoi. Hansli Jowäger, lui, ne voit pas d'un très bon œil cette espèce de tyrannie exercée par une mère sur son enfant. « Sans le moindre souci, il aurait vu Jakobli rester dehors des nuits entières; pourquoi donc, en effet, se serait-il affligé de ce que son grand-père, son père et lui-même avaient fait, de ce qui était l'usage ? Sans nul déplaisir non plus, il aurait appris que Jakobli avait été mêlé à une batterie et s'était bravement comporté, et, si une batterie de ce genre avait coûté 20, 40 couronnes et plus, il n'aurait pas soufflé mot, mais peut-être aurait-il dit en comptant l'argent : « c'est beaucoup d'ar-

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 30 ss.
(2) *Le Miroir des paysans*, p. 158. — *Le Maître d'école*, I, p. 197 s. — *Anne Bäbi*, I, p. 22.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 24.

gent, mais quand on l'a, cela fait d'autant moins, et qui sait si à l'endroit où étaient ces thalers, il n'y en a pas encore plus » (1).

Dans la plupart des communes, il est d'usage que les enfants qui se préparent à la première communion ne fréquentent plus l'école. Quand, par hasard, un jeune vicaire novateur veut modifier l'antique routine, l'honorable commune assemblée lui répond que, de mémoire d'homme, on n'a vu un enfant de l'instruction religieuse continuer à aller en classe. Aussi, que peut-il bien rester plus tard chez l'homme adulte des connaissances acquises dans de semblables conditions ? Qu'a fait le petit écolier sur les bancs vermoulus de la salle délabrée, obscure et enfumée ? Guère autre chose que d'apprendre par cœur, comme un perroquet, des mots et des phrases qu'il ne comprenait pas. Comme l'enfant, une fois confirmé, ne touche plus à un livre, le fastidieux travail qu'il a accompli de longues années se trouve vain. L'école de cette époque n'est qu'un moulin où l'on moud de la folle farine pour la jeter au vent (2). Et qu'on ne croie pas que les enseignements du catéchisme soient plus profitables. A l'instruction religieuse, les élèves n'ont d'autre souci que de répondre vite aux questions posées. Voilà l'essentiel. « Qui le pouvait, s'en réjouissait. Les faibles frissonnaient et tremblaient, non pas tant devant le pasteur que devant la moquerie et les risées des autres. Insensiblement, il se formait en nous, il est vrai, une foi, un Credo, composé des superstitions saugrenues racontées aux veillées, et des choses entendues à l'instruction. Mais notre sentiment religieux n'était pas échauffé, notre volonté n'était pas stimulée, notre âme ne s'enflammait pas pour une vie pieuse. Et la raison, certainement l'unique raison de tout cela, c'est que nous n'étions préoccupés que de pouvoir répondre, attentifs seulement à la question proprement dite... » (3).

Le dimanche après Pâques, les jeunes gens qui ont obtenu l' « *Erlaubnis* » doivent se rendre à l'église du chef-lieu, pour y prêter serment de fidélité. « Ce qu'était un hommage et ce qu'il signifiait, nous dit Käser, de cela nous nous souciions peu. Mais aussi comment des garçons de quinze à seize ans auraient-ils su ce que c'est qu'une prestation de serment, alors qu'on ne leur avait jamais dit ce que c'est qu'un état, ce que veut dire l'autorité, et quels devoirs incombent à chaque citoyen; des gamins qui n'avaient entendu dire du bailli que ceci : ou bien que c'était une bonne pâte, ou un méchant diable, ou un homme terriblement orgueilleux; des gamins qui n'avaient pas la moindre idée d'aucune loi, devaient maintenant prêter serment d'obéissance : n'était-ce pas là une stupidité ? » (4).

---

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 29.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 78.
(3) Ibid., p. 80.
(4) Ibid., p. 83 s.

L' « *Erlaubnis* », pour ces petits paysans, ce n'est pas seulement la permission de communier avec les autres fidèles, c'est encore la permission d'agir en hommes, de goûter aux délices du « *kilt* », d'aller à l'auberge, de faire la nuit du vacarme dans les rues du village, de se battre à cœur joie. Le jour de la prestation de serment est le premier jour où l'on peut montrer au monde toute l'étendue de ses droits, où l'on peut étaler avec une fierté bien légitime des libertés récemment conquises. Longtemps avant cette date mémorable, chaque adolescent se préoccupe d'avoir quelques kreutzers en poche; il économise, mendie auprès des parents, vole, emprunte; puis, revêtu de son bel habit neuf des dimanches, il s'achemine, en compagnie de ses camarades, sous la conduite du *Statthalter* vers le chef-lieu du district. Le sermon entendu, le serment prêté, alors que le *Statthalter* s'en va dîner à la table du grand bailli, les jeunes gens, eux, devraient retourner au logis. On le leur a sagement conseillé, mais ils n'ont garde d'obéir : n'ont-ils pas, tout comme les gros bonnets, le droit de manger et de boire leur saoûl ? Et pour cela ils n'ont pas besoin de l'argent des autres ! Ils courent s'attabler dans quelque auberge où déjà sont réunis des garçons d'autres communes. Poitrinant avec fierté, ils franchissent le seuil, commandent à grands coups de poings, trinquent à casser les verres. C'est à qui se gonflera le plus, fera le plus de bruit. Mais nous sommes encore au temps où chaque village hait l'autre, où chacun a son surnom, où deux communes n'arrivent par hasard à s'accorder que contre une troisième, où, presque toutes les fois que des gens de localités différentes se rencontrent dans un cabaret, des querelles sanglantes naissent bientôt, des batailles furieuses ont lieu, auxquelles prennent part, non seulement les adultes, mais encore les barbons. Les jeunes gens qui viennent de prêter serment de fidélité et d'obéissance veulent se montrer dignes de leurs pères; le vin ne tarde pas à échauffer les cerveaux, les railleries, les mots piquants, les allusions blessantes volent de côté et d'autre, les plus âgés attisent le feu, et, en un clin d'œil, les verres sifflent à travers les airs, suivant les paroles, et la mêlée s'engage, sauvage et brutale. Les beaux habits du dimanche s'en vont en morceaux, les têtes, lourdes d'alcool, s'ensanglantent. Et, si l'on songe que beaucoup de ces gamins émancipés fument pour la première fois à pleines bouches du tabac de trois kreutzers dans des pipes d'un kreutzer, on peut se figurer dans quel état ils regagnent leurs pénates, et quel souvenir ils peuvent bien garder, le lendemain, du serment pompeusement prêté. Empruntons à Gotthelf un croquis de cette cérémonie. Käser va nous décrire ses impressions en ce jour solennel. « J'avais mis de côté quelques batz, reçus à l'examen, j'avais fait une visite à mon parrain, vendu mon encrier et mon étui à plumes..., gagné quelques kreutzers au bouchon, si bien qu'à force de gratter, j'avais ramassé cette richesse inouïe pour moi : 12 batz $\frac{1}{2}$. Je les comptai plus d'une fois pendant cette longue semaine, aussi secrète-

ment que possible, car personne dans la maison ne devait rien savoir de mon trésor. Mais le dimanche, après m'être humecté copieusement les cheveux, après les avoir une demi-heure peignés et bien lissés sur les yeux, je mis l'argent dans la poche droite de mon pantalon, et, à peine éloigné de la maison, je les y fis toute la journée sonner avec la main, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dedans... Nous partîmes, le *Statthalter* devant; celui-ci certainement n'avait pas déjeuné comme il faut, afin qu'à midi l'appétit ne lui manquât pas. Le pasteur fit un long sermon, mais auquel je ne prêtai guère l'oreille; car j'avais la main droite dans la poche droite de mon pantalon, et de la gauche je me lissais les cheveux. Puis le grand bailli s'avança, un beau grand seigneur, de taille à faire envie au plus vigoureux vacher; il avait un long sabre au côté et un chapeau à trois cornes à la main, et il prononça une brève allocution; il dit en effet : « Avez-vous entendu ce que Monsieur le pasteur vous a si bien dit ? Maintenant écoutez ce que va vous lire le greffier du bailliage, et ensuite levez trois doigts de la main droite et répétez après moi ce que je vous dirai. Monsieur le greffier, lisez ! ». Celui-ci était un petit homme pointu et maigre, que le bailli aurait presque pu fourrer dans la poche de son habit, s'il n'y avait pas eu le nez, car ce nez était bien long et bien pointu, et absolument fait pour être mis dans tout.

D'une voix de coq, il lut quelque chose concernant l'autorité et l'obéissance, la fidélité et la vérité, et là-dessus, le bailli prononça de nouveau quelque chose, que l'on devait, les doigts levés, redire après lui; mais nous qui étions assis derrière, nous n'y entendîmes goutte, et, imitant ceux qui étaient devant nous, nous marmottâmes entre nos dents; et nous ne pouvions attendre le moment d'être hors de l'église. Le sol nous brûlait littéralement les pieds, et l'argent semblait remuer dans nos poches. Enfin les portes s'ouvrirent, nous fûmes lâchés; cependant, au cimetière, le *Statthalter* nous exhorta encore à rentrer aussitôt à la maison, et à ne pas faire de sottises. Il aurait pu s'en dispenser, sachant bien que nous ne ferions nul cas de l'avertissement... Et nous allâmes, et nous bûmes, et nous menâmes grand tapage d'une façon digne de nos pères. Chacun de nous se croyait un héros; sur les routes, on ne respectait personne, et en chemin déjà, avant même qu'on ne fût arrivé à l'auberge, il y eut quelques rixes, prélude de ce qui allait venir... ». Tous ces gaillards boivent comme de juste force bouteilles, et les scènes habituelles se produisent. « ... Ce qui se passa, je ne veux pas le décrire plus amplement. Je me contenterai de dire en quelques mots que je perdis tout mon argent, qu'un beau foulard me fut déchiré, que je reçus des coups, et de solides, d'abord d'autres garçons, puis de gens adultes qui se mêlèrent à la querelle; qu'ivre, je rentrai à pas chancelants à la maison, une pipe à la bouche, et qu'avec d'autres j'avais concerté une promenade chez les filles; mais que je fus forcé de rester couché près d'un haie et de... rendre gorge,

et que je crus ma dernière heure venue. Là, je me dégrisai, mon esprit de fanfaronnade gisait à bout de force dans la crotte, et harassé, épuisé, malade, misérable, je me glissai vers la maison, et je fus ravi de ne pas être encore avec cela empoigné par mon père, de pouvoir tranquillement gagner mon lit et y reposer ma tête lourde. Voilà ce qu'on appelait un jour de prestation de serment ! » (1).

***

A dater de ce jour, les jeunes paysans de l'Emmenthal se considèrent comme émancipés. A part quelques jouvenceaux un peu simples d'esprit, comme Jakobli Jowäger, que la mère s'efforce de garder le plus longtemps possible sous son aile, et de préserver des mauvaises fréquentations, ils deviendront, le dimanche, des clients plus ou moins assidus des auberges; les jours de danse, ils seront des habitués joyeux des salles de bal, il courront les fêtes et les réjouissances, rôderont la nuit sous les fenêtres des « *Gaden* », se chamailleront, se battront de façon patriotique; ils grossiront la troupe des « *Nachtbuben* » qui, parmi les ténèbres propices, réveillent de leurs farces spirituelles ou stupides les paisibles habitants du village.

Quant aux filles, elles ne se montrent guère moins amoureuses du plaisir que les garçons ; ce sont de véritables luronnes qui n'ont pas froid aux yeux ; les propos souvent un peu verts de leurs soupirants ne sont pas pour leur faire peur. Librement, elles fréquentent aussi les bals et les fêtes, s'attablent au cabaret devant une bouteille de vin, et ne font guère de cérémonies pour acceper à boire ou à manger, quand ce ne sont pas elles qui, sans vergogne, sollicitent des rafraîchissements de leurs danseurs. Toutes ont, du reste, pour la danse une passion violente. C'est un goût qu'elles apportent en naissant, la plupart n'ont nul besoin d'apprentissage. Il en est d'elles comme des jeunes chiens : les lance-t-on à l'eau, dès la première fois ils s'en tirent bravement (2).

Le vieux Bartli, le fabricant de paniers, en sait quelque chose; il n'ignore pas combien il est difficile de garder une fille bien sagement au logis. Avec un soin jaloux, il s'efforce de soustraire sa Züsi à tous ces garçons, loups dévorants qui rôdent autour de la maison, mais il a beau veiller sur elle, comme un avare sur son trésor, l'enfant trouve le moyen d'échapper à cette surveillance étroite. Un jour ils vont de compagnie à un marché voisin. De tous côtés résonne une joie bruyante. Par les fenêtres ouvertes on entend les gais accords des violons et le trépignement cadencé des valseurs. Et la petite Züsi a le cœur bien gros de ne pouvoir

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 86 ss.
(2) *Bartli le fabricant de paniers.* — Récits et tableaux de la vie pop. en Suisse. Springer. 1856, Tome IV.

se mêler à la danse comme les autres fillettes de son âge. Soudain, sort d'une auberge un garçon qui, malgré la résistance de l'enfant et les imprécations du vieux, s'efforce d'entraîner Züsi vers la salle de bal. Et c'est l'habituelle scène comique entre gens qui connaissent les usages et n'ont garde de s'y soustraire : le garçon tire de toutes ses forces la jeune fille sur laquelle il a jeté son dévolu, celle-ci fait une brave résistance, car il ne faut pas qu'elle ait l'air d'accepter trop vite ; il est de bon ton de se faire un peu désirer. C'est ce qu'on appelle « *Schrysz* » en pays bernois. Une fille a « *Schrysz* », quand elle est fêtée, recherchée, qu'on se l'arrache. « Les jeunes filles, en effet, quand des garçons veulent les mener boire ou danser, doivent d'abord se défendre bravement, elles ne le font cependant pas toutes, ou du moins toutes ne font pas tant de manières, de crainte que les garçons n'emploient pas les forces qu'il faut, ne mettent de la complaisance à avoir le dessous et ne renoncent à la chose. Mais il arrive aussi que deux garçons tiraillent la même fille, jusqu'à ce que vêtements et bras s'en aillent presque du corps, ou bien, quand une fille veut sérieusement rentrer à la maison, qu'ils la traînent de façon formelle en arrière, au point qu'un étranger croirait qu'ils ont reçu l'ordre de l'amener morte ou vivante » (1).

Le père fulmine, rugit des injures et des malédictions, mais le jeune homme, encouragé par les rires approbateurs des assistants, heureux de faire pièce au vieillard, réussit à entraîner Züseli, bien aise au fond de cette douce violence. La fillette danse de tout son cœur, elle est aux anges, et elle emportera de ses débuts dans le monde une impression inoubliable. La nuit venue, le méfiant fabricant de corbeilles se relève, craignant quelque rendez-vous concerté entre son enfant et l'entêté danseur, il se cache dans son carré de haricots, prête l'oreille, et voici que dans le *Gaden* virginal il entend comme un bruit étouffé de voix ; à pas de loup il se glisse vers le lit, et c'était la douce Züseli qui en rêve se croyait encore au bal et fredonnait : « Drli, drli, drlum, drlurili ». Furieux, il la secoue avec violence et d'une voix rude l'arrache à sa félicité !

Outre le plaisir qu'elles y prennent, les jeunes campagnardes voient encore dans la danse un excellent moyen de se rapprocher des riches fils de paysans, d'essayer sur eux le pouvoir de leurs charmes en vue du mariage rêvé, sans compter qu'au bal on peut toujours se faire offrir une bonne petite bouteille, un succulent morceau de rôti, ce qui n'est pas à dédaigner, en attendant mieux. « Un garçon offre-t-il à une jeune fille la main pour danser, immédiatement naissent dans le cœur de celle-ci toute une charretée d'espérances. Tout d'abord, c'est une bouteille de vin que le danseur fait venir, après, vient le manger, un beau petit

(1) *Bartli le fabricant de paniers.*

morceau de rôti, suivi d'un joli retour en voiture à la maison, et pour finir, un joyeux jour de noce... » (1). Cette main qui se tend vers elle, c'est en quelque sorte la clef d'une armoire remplie de magnificences, et cette armoire s'ouvre à vous, dès que vous savez vous servir de cette clef. Mais hélas ! il arrive, qu'après une danse ou deux, le jeune homme, sur qui on avait fondé tant d'espérance, laisse la pauvrette s'en aller sans un mot tendre, sans un compliment. Adieu la belle armoire ! Et comme elle, le cœur qui commençait à s'ouvrir, se referme et s'enténèbre.

Quand un garçon a fait choix d'un danseuse, il ne manque guère, après deux ou trois tours de danse, de lui offrir quelque rafraîchissement. Si la fillette connaît les usages, il lui sied en ce cas de faire un peu de manières : elle n'a besoin de rien, elle n'a pas soif ! Celles qui se font le plus prier sont naturellement celles qui ont le plus envie d'accepter, « comme plus d'une Stüdi qui, du plus loin qu'elle sent le vin, commence déjà à se lécher les doigts jusqu'au coude, mais qui cependant, lorsqu'on veut la mener en boire, se fait au préalable violemment tirailler, jusqu'à ce qu'un os se brise quelque part dans son corps... » (2). Parfois, il est vrai, le jeune homme, peu scrupuleux, ne se fait pas faute de filer et de laisser au compte de son invitée la bouteille offerte (3). Car ces rustres ne se piquent en général pas beaucoup d'avoir des façons distinguées et courtoises. Quand le vin leur échauffe la cervelle, ils se montrent volontiers querelleurs et grossiers, et les batailles sont chose malheureusement trop fréquente à l'auberge, mêlées brutales où le sang coule, où se fait jour une sauvagerie bestiale. Un exemple seulement : Mias est attablé dans un cabaret quelconque avec la jeune Anneli. Assis dans leur coin, ils bavardent et boivent, pendant que dans la salle emplie de fumée s'agitent en cadence les gros souliers des danseurs. « ... Une bouteille en entraîna une seconde, et nous parlions déjà de rentrer, lorsqu'un garçon arrogant invita Anneli à danser. Anneli refusa; il se mit à la tirailler par le bras et le tablier ; alors le vin dont je n'avais pas l'habitude me fit monter le sang à la tête ; je le repoussai, disant que je voulais moi-même danser. Si auparavant je dansais avec lourdeur, me heurtant violemment à tous les coins, à tous les couples de danseurs, c'était encore pire maintenant. Anneli avait honte, voulait cesser, me priait de rentrer ; sans cela il en résulterait encore une querelle ; et, comme elle disait ces mots, on lui donna un croc-en-jambes qui faillit nous faire tomber. Alors la flamme qui couvait éclata ; grisé moitié par le vin, moitié par la danse, donc complètement ivre, je lâchai la jeune fille, je saisis le donneur de crocs-en-jambes à la poitrine, le jetai,

(1) *L'âme et l'argent*, p. 50.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 52.
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 94.

comme s'il était sorti de la gueule d'un canon, à travers un cercle de gens, contre la muraille. Ce fut le signal d'une effroyable batterie. Les pieds de chaises se brisaient avec fracas, les verres, les bouteilles volaient, les filles bondissaient sur les tables, les lumières tantôt s'éteignaient, tantôt s'allumaient. Sur moi s'étaient lancées toutes les connaissances de l'homme collé à la muraille ; mais, comme une bête furieuse, je frappais à la ronde, ma tête ne sentait ni les bouteilles qui volaient en éclats, ni les pieds de chaises qui se rompaient, je ne sentais pas Anneli qui me tenait par l'habit et voulait m'entraîner hors de la bagarre, je fonçais devant moi et jetais sous moi ce qui me résistait, je combattais sans savoir où j'étais, me frayant dans le corridor un passage vers la porte. Là enfin, Anneli, qui ne voulait pas me laisser, réussit à me maintenir et à me tirer dans un coin. Maintenant je luttais avec elle, et j'étais sur le point de tourner contre elle ma fureur surrexcitée, lorsqu'une lueur tomba sur son visage qui se levait vers moi, mouillé de larmes et angoissé. Cette vue me paralysa ; elle réussit à me tirer de la maison, mais non sans une lutte renouvelée tous les dix pas ; car je voulais toujours rebrousser chemin et me venger de mes blessures ; en ce temps là, en effet, pour chaque pou qu'on vous assommait sur la tête, on ne courait pas encore chez le juge. Mon sang coulait à torrents, mais ne rafraîchissait pas mon ardeur... » (1).

La plupart du temps, ces scènes de pugilat à l'auberge, ou les batailles rangées entre jeunes gens de villages ennemis, n'entraînent pas de suites graves pour leurs auteurs; les blessés étanchent leur sang, soignent leurs visages tuméfiés et ne soufflent mot. Trois semaines après, il n'y paraît plus, et les choses sont tombées dans l'oubli ; mais parfois, cependant, les conséquences sont plus fâcheuses, quand il y a ce qu'en pays bernois on appelle des « *Leistungen* ». Le blessé se met au lit et se fait soigner consciencieusement par un médecin, aux frais de l'agresseur, et cela peut coûter cher à ce dernier, que parfois aussi l'on bannit du pays. — Semblable querelle, on en a des exemples, a coûté pas mal de cent couronnes, dit le Bodenbauer à Uli; c'est bon pour les riches fils de paysans qui ont le moyen de payer les pots cassés ; leurs parents ne seraient pas contents, s'ils n'avaient pas tous les six mois un procès, et quelque cent thalers d'amendes ou de dommages-intérêts à débourser pour leurs fredaines. Mais un pauvre petit valet doit y regarder à deux fois, avant de se lancer dans des affaires de ce genre (2). Car le bailli ne se montre pas toujours très tendre pour les fauteurs de désordres ; il ne se contente pas toujours de vous condamner à l'amende, souvent encore il vous bannit

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 206 s. — et encore : Ibid., p. 242, et *Uli le valet*, p. 66 ss.

(2) *Uli le valet*, p. 58, p. 68. — *Comment Christen conquiert une femme*. 1845, p. 24. — Sur la « *Leistung* », voir *Beiträge*, p. 434.

du pays. Johannès, le fils de la vieille Käthi, s'est trouvé mêlé à une rixe entre jeunes gens de villages rivaux, et il sait ce qu'il lui en a coûté (1). Il fut un temps, en effet, où des haines féroces se perpétuaient entre localités voisines. Gotthelf nous affirme qu'il en était ainsi dans le canton de Berne. « Il y eut un temps dans le canton de Berne où chaque village haïssait l'autre, où chaque village avait son sobriquet, où cette haine, à chaque danse, à chaque marché, et, par-ci, par-là, assez souvent encore dans l'année, était à nouveau cimentée avec du sang, et, par suite, ne vieillissait jamais, mais, sans perdre de sa violence, se transmettait d'une génération à l'autre. Alors, on se battait plus que maintenant ; il coulait plus de sang qu'à présent ; mais alors, c'était une lutte nationale à coups de bûches, de pieds de chaises, de poteaux de palissades, et les dures têtes bernoises en étaient peut-être bien étourdies, mais ne se rompaient pas... » (2). Et l'auteur ne cache pas ses sympathies pour cette époque, du moins pour ces batailles où les gars y allaient franc jeu, tandis que maintenant la racaille ne connaît plus guère que le couteau pour vider ses querelles. Donc, pour en revenir à notre Johannès, il a pris part à une semblable lutte, et le voilà avec un procès sur les bras, au grand ennui de la pauvre grand'mère qui prévoit tous les désagréments que cela va lui occasionner, ainsi qu'à son fils ; elle sait que les procès, grâce aux hommes d'affaires, s'enflent à l'instar de ces vessies que gonflent les enfants pour s'amuser. Puis il va falloir prêter serment, et Johannès est bien décidé, malgré sa culpabilité, à jurer qu'il est innocent. Heureusement, les « *Manne* » interviennent, ces hommes d'expérience dont Gotthelf fait un si vibrant éloge. Pour mériter ce titre de « *Manne* », trois choses sont nécessaires, qu'on ne trouve pas souvent réunies dans la même personne, et qui sont aussi indispensables que trois lignes pour former un triangle : il faut être homme de bon conseil, homme de parole, avoir les doigts propres. Nul besoin de diplôme, de patente, pour être « *Manne* », c'est par ses vertus, par la dignité de sa vie, qu'on arrive à faire partie de cette respectable élite. Heureux les villages qui possèdent de semblables conseillers ! Leur esprit s'en ressent. « ... Les « *Manne* » sont les conseillers du peuple, que vont consulter les veuves et les orphelins, tous les affligés et les gens sans guide. Mais on ne doit pas les confondre avec ceux qu'on nomme les magnats ou les matadors de village; souvent un magnat de village est réellement un conseiller du peuple, dans le meilleur sens du mot, mais souvent aussi c'est un tyran villageois... » (3). L'avocat de Johannès, peu scrupuleux, s'efforce d'amener le jeune valet à prêter serment. Que craint-il ? cela n'a d'importance que

(1) *Uli le valet*, p. 70. — Sur un procès entraîné par une bataille entre villages rivaux voir *Käthi*, Chapitre XVI.
(2) *Uli le valet*, p. 57.
(3) *Käthi*, p. 278 s.

pour les imbéciles qui ont encore foi dans la prêtraille, ces sacrés oiseaux noirs; mais pour celui qui sait de quoi il retourne, un serment, pfft ! c'est comme une prise de tabac ! Mais les sages conseils des « *Manne* » prévalent : ceux-ci ouvrent les yeux à Johannès, et l'affaire s'arrange au mieux de ses intérêts (1).

L'œuvre de Gotthelf nous présente une riche collection de jeunes rustres, dessinés de main de maître, et d'un relief frappant; nous les sentons pris sur le vif : ils sont instinctifs, primesautiers, très près de la nature; ils obéissent à l'ardeur de leur sang, et parfois, emportés par la passion, ils commettent des actes peu recommandables, quittes, lorsqu'ils en ressentent la honte, à passer leurs nerfs sur le premier venu qui leur tombe sous la main. Ils sont arrogants et orgueilleux, font sonner leurs thalers avec ostentation; autoritaires et despotiques à l'égard de leurs inférieurs, ils sont susceptibles, à l'occasion, d'un beau geste, d'une action noble et chevaleresque; car, au fond, s'ils sont mauvais sujets, ils ont bon cœur, et sous une enveloppe un peu rude, ils cachent une certaine sensibilité qui ne se prodigue pas en mots tendres, ni en caresses, mais n'en est pas moins réelle.

Laissons de côté de pauvres diables comme Jérémias ou Uli; ils pourront bien se créer, à force de travail et d'énergie, une meilleure position sociale, mais ce seront toujours des parvenus. Faisons plus ample connaissance avec les riches héritiers des grands paysans propriétaires de « *Höfe* », qui constituent en quelque sorte l'aristocratie terrienne ; leur enfance s'est écoulée, exempte de soucis, au milieu de l'abondance; gâtés, dorlotés par leur mère, orgueil de leur père, ils n'ont eu qu'à se laisser vivre. Les poches garnies d'argent sonnant, aimés des belles filles qui ne leur sont pas cruelles, ils ont, les dimanches et jours de fête, festoyé gaîment à l'auberge en aimable compagnie, couru librement les bals, promené aux veillées, aux divertissements, la grâce robuste de leurs vingt ans, avec, de temps à autre, le régal de quelque bonne batterie, pour leur rafraîchir le sang et les idées. Et d'abord, ce savoureux Michel du Knubelhof mérite une mention toute spéciale. L'auteur nous le montre, un jour de Pâques, fendant majestueusement la foule assemblée pour des parties de « *Düpfen* » ou d' « *Eieraufleset* » (2). C'est un garçon solide et de bonne mine, qui a conscience de sa valeur. Aussi, n'est-ce pas la tête basse, ni avec timidité, qu'il se glisse entre les rangs serrés; les bras largement étendus loin du corps, les jambes écartées, semblable à quelque lourd vaisseau qui remonte le courant et fend les vagues, il se fraie un passage, poussant de côté tout ce qui se trouve sur son chemin, que ce soit une jeune fille jolie ou un drôle arrogant. Il n'y met aucune grossièreté, aucune méchanceté;

(1) *Käthi*, Chapitre XVI, *passim*.
(2) *Michel en quête d'une fiancée*. Récits et Tableaux, Tome I, p. 128-133 ss.

ceux qui se détournent sans peine, il ne les pousse que légèrement, mais que voulez-vous, si l'obstacle résiste, il est bien forcé de pousser un peu plus fort, jusqu'à ce que la voie soit libre. Ce faisant, il ne se départit pas une seule minute de son calme flegmatique, et continue à s'avancer avec une sûre lenteur, sa grosse pipe incrustée d'argent entre les dents, vers le but qu'il s'est fixé. Il a d'ailleurs de quoi mettre à la raison les récalcitrants. « Au petit doigt de la main droite il portait un lourd anneau d'argent, nommé « *Schlagring* ». De semblables anneaux étaient autrefois très à la mode, et, en vérité, ils étaient tout particulièrement utiles pour faire des trous dans les têtes ou enfoncer des dents dans la gorge; ils servaient en quelque sorte de cachets aux grands fils de paysans, qui les imprimaient sur les têtes de leurs semblables » (1).

Et ce Félix de la Vehfreude n'est-il pas lui aussi un type bien curieux ? Manuel le caractérise avec beaucoup de justesse « Félix est « le fils de l'Ammann », et partant, le *princeps juventutis*, le premier parmi les jeunes, comme son père, l'Ammann à la belle prestance, le gouverneur habile, est le premier parmi les anciens. C'est un magnifique compagnon, plein d'outrecuidance et de génialité, un vrai prince Henri shakespearien, nature excellente et très bon cœur, en dépit de tout son emportement, de toute son exubérance. Il est actif, rusé, téméraire, impérieux; c'est un dompteur de chevaux et de filles, l'enfant gâté de sa mère, et il est tout à fait propre à donner le ton à la Vehfreude et à y jouer le premier rôle. Il hait les voies tortueuses, et préfère par-dessus tout faire intervenir les poings... Le fils de l'Ammann est un garçon né coiffé, la fortune lui sourit... » (2). A la maison, il fait toutes ses volontés, car Madame la baillive n'a d'yeux que pour son petit Félix. Duc des « *Nachtbuben* », grand amateur de farces, trop souvent brutales il faut le dire, grand mangeur et beau buveur, malgré ses vices de pendart, malgré sa morgue et son insolence, il nous est sympathique en fin de compte par sa franchise et sa générosité chevaleresque, par une certaine noblesse d'âme que nous sentons sous cette pétulance juvénile. C'est un vrai bernois, il ne dort jamais si bien que quand il s'est battu son saoûl. Il exagère même un peu, et son père, malgré son indulgence, se voit forcé de le rappeler à un plus juste sentiment de la mesure. De temps en temps, une amende à payer pour une bataille, çela ne messied pas à un fils de paysan ; et quelques centaines de thalers de plus ou de moins ce n'est pas une affaire ! Lui-même, quand il était jeune, il en a flanqué aussi des horions, et plus il les flanquait bravement, plus volontiers son père payait les pots cassés, mais

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 130.

(2) *Manuel*, p. 263. G. Keller le caractérise non moins heureusement « un beau fils de magnat, débordant de force et plein d'arrogance, le prince et le duc de la jeunesse turbulente, amie des coups de poing ». *G.-K. Nachgel. Schriften...*, p. 129.

enfin il n'en abusait pas, et il arrivait que d'un dimanche de moisson à l'autre on ne vît à la maison ni « *Manne* », ni huissier. Mais Félix dépasse absolument les bornes. Tous les lundis, l'huissier ou les « *Manne* » sont devant la porte, toutes les semaines, il lui faut aller devant le juge; cela finit par coûter cher (1). Citons encore Resli, dans *Argent et esprit.* En sa qualité de fils cadet, et par suite, de futur héritier de la ferme, il est, lui aussi, le favori de la maison ; mais plus sérieux et plus sage que Félix, c'est un fils modèle qui donne toute satisfaction à ses parents ; ardent, énergique, plein d'entrain et de jovialité, il n'a pas la suffisance arrogante du fils de l'Ammann, et par là, il nous plaît peut-être plus.

Les filles n'ont pas, comme les garçons, la ressource des batailles, quand elles veulent se divertir un peu, ou se détendre les nerfs; cela ne signifie pas que leur conduite soit toujours beaucoup plus édifiante. Certaines sont bien élevées et savent sans doute se comporter avec décence. Des jeunes filles comme Vreneli dans *Uli*, Anne Mareili dans *Argent et esprit*, Gretli dans *Esprit du temps*, comme l'Aenneli de *la Fromagerie*, pour n'en nommer que quelques-unes au hasard, nous charment par la noblesse de leur âme, la délicatesse de leurs sentiments. Jamais nous ne les voyons se départir de cette réserve et de cette pudeur qui conviennent à leur sexe. Mais que dire de Lisi, la créature du Ziberlihoger ? Sensuelle et grossière, vulgaire et mal embouchée, elle exploite de façon ignoble l'inexpérience de Jakobli, s'efforçant par tous les moyens de l'amener au mariage. Et que de jeunes paysannes sont heureuses, lorsqu'on bat à la grange, de se rouler dans la paille avec les garçons et d'y commettre des horreurs ! (2). Combien reçoivent la nuit dans leur *Gaden* hospitalier des amoureux, à qui elles n'ont bientôt plus rien à refuser ! Que de dévergondées le pasteur voit chaque année se présenter au presbytère avec un ventre proéminent ! La Mädeli de Käser peut arborer avec orgueil la couronne virginale ; elle en a le droit; mais plus d'une, le jour de la bénédiction nuptiale, « ne peut plus joindre les mains au-dessus de la tête sans ressentir des coliques, ni voir ses souliers à cause du promontoire qui s'élève au milieu de son corps » (3).

Celles qui ont reçu, comme l'Elisi de la Glungge, une éducation plus raffinée, ne valent parfois guère mieux. Cette enfant gâtée a été élevée en pays welche ; mais les flatteries qu'on lui a prodiguées lui ont tourné la tête. Ne s'entendait-elle pas répéter sans cesse : « Oh, quelle mignonne vous faites, quelle jolie tournure vous avez, et votre teint est si fin, si distingué, vous êtes un « *Göscheli* » comme on dit à Berne ». Et maintenant le milieu où elle est forcée de vivre lui donne la nausée; elle considérerait comme au-dessous d'elle d'aider ses parents aux travaux de la

---

(1) *La fromagerie de la Vehfreude*, p. 253.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 153.
(3) *Le Maître d'école*, II, p. 97.

campagne. Oisive, maussade et capricieuse, elle passe ses après-midi à sortir pour les admirer les belles choses qu'elle possède : coraux, soieries, chaînettes, agrafes, anneaux d'argent, mouchoirs et chemises brodées. Quand elle daigne aller au pré faire la fenaison, elle met des gants longs, deux paires de bracelets ; elle tient d'une main un parasol et ratelle de l'autre. Dans cette oisiveté, sa sensualité s'exaspère, et, faute de mieux, elle tourne autour d'Uli le valet et se fait embrasser voluptueusement par lui à bouche que veux-tu (1).

Quant aux servantes, elles donnent souvent de la tablature aux fermières avec leur amour désordonné des beaux garçons. Aperçoivent-elle derrière quelque haie une jambe de jouvenceau, il n'y a plus moyen de les tenir ; on ne peut plus alors les arracher aux charmes d'un entretien galant (2). Et le dimanche, une fois qu'elles sont à la salle de bal, aussi longtemps que résonne le violon, elles oublient les devoirs de leur charge et ne se font pas faute de laisser à la maîtresse tout le travail du ménage (3).

Toutes, d'ailleurs, servantes et jeunes paysannes, n'ont en tête que l'amour, et, quand elles se sont amourachées de quelque jeune et robuste gars, elles ne sont plus bonnes à rien. C'est le moment « où les cuisinières, ou salent deux fois la soupe, ou ne la salent pas du tout, où les servantes subalternes tordent le fil de travers, où les filles posent le psautier sur la choucroute et s'en vont, le saucissson à la main, à l'église, où elles ne savent plus comment elles s'appellent, et où il est extrêmement dangereux de les envoyer au jardin, attendu qu'elles arrachent à deux mains salade et choux, mais, par contre, laissent bien délicatement en place la mauvaise herbe » (4).

*
* *

Quand, durant quelques joyeuses et folles années, notre fils de famille a bien jeté sa gourme, qu'il a bien bu, qu'il s'est battu tout son saoûl, il songe à faire une fin et à prendre femme, à moins que sa mère, pleine de sollicitude, n'y pense pour lui. Les « *Récits et tableaux de la vie populaire en Suisse* » renferment trois humoristiques et savoureuses petites nouvelles où Gotthelf nous retrace d'amusante façon les aventures de trois garçons qui s'en vont à la recherche d'une épouse, « *auf die G'schaue* », comme l'on dit en pays bernois.

Michel, le riche propriétaire du Knubelhof est las de la vie qu'il mène. Il est excédé de courir les fêtes et les salles de danse, de ces ba-

(1) *Uli le valet*, p. 193 ss., 256 ss. 274 s.
(2) *L'âme et l'argent*, p. 232.
(3) Ibid., p. 249.
(4) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 79.

garres perpétuelles auxquelles il se trouve mêlé quoi qu'il fasse ; cela le fatigue de toujours payer les pots cassés, car, à cause de sa faiblesse de caractère, c'est sur lui que tout retombe sans cesse, à cause aussi de sa richesse. De s'entendre dire à tout propos qu'il n'a pas quitté les jupons de sa vieille gouvernante Anni il a les oreilles rebattues. Il veut se marier, pour en finir une bonne fois avec cette monotone existence de vagabondage et de dissipation qui pour lui n'a plus de charmes. Anni, à qui il fait d'abord part de ses projets, les envisage dès le début avec la plus grande répugnance ; c'est qu'elle connaît les femmes d'aujourd'hui : « O mon petit Michel, dit-elle, le plus habile maquignon est trompé sur la valeur d'une vache, et combien de mille fois plus facile n'est-ce pas pour un jeune dadais de l'être sur le compte d'une fille ! Celles qui savent le mieux faire les doucereuses, le plus gentiment lancer des œillades en dessous, ce sont justement des diables, et elles agissent comme si la grand'mère du diable était leur plus proche cousine » (1). Tous deux alors passent en revue les fillettes en âge de se marier ; aucune ne trouve grâce aux yeux de la vieille servante. Chacune est consciencieusement scrutée sur toutes les coutures. Ce qu'il peut y avoir de défectueux en elle est mis en lumière; et quand, par hasard, les vices signalés ne sont pas absolument rédhibitoires, Anni ne s'embarrasse pas pour si peu. « Anni procédait comme un boucher, lorsque la viande sur la balance fait trop peu pencher le plateau : il ajoute des os, ce qu'on appelle la réjouissance, quelque chose qui fait trébucher l'instrument. A de semblables jeunes filles Anni également ajoutait la réjouissance, un bisaïeul qui avait été dans une maison de réclusion, ... un père qui avait fait un serment qu'on croyait faux, ... une sœur qui avait un enfant illégitime, un frère qui était divorcé, etc., etc... Mais quand il n'y avait absolument rien à alléguer, rien de patent, rien de clair comme le jour, chose rare sans doute, alors Anni disait que c'était cela justement qu'elle redoutait le plus. Partout il y avait quelque chose, et quand on ne savait rien, c'est seulement parce que les gens étaient plus rusés là qu'ailleurs ; ils avaient des motifs d'autant plus sérieux pour dissimuler la vérité, et c'était d'ordinaire dix fois pire que ce que tout le monde savait... » (2).

Une fille du voisinage ne lui plairait du reste pas beaucoup, à cause des beaux-parents : à tout moment ceux-ci viennent importuner leur gendre, lui faire des emprunts. Le beau-père a sans cesse besoin de quelque chose : il envoie un émissaire, ou bien arrive en personne, il prend ce qui lui fait plaisir, sans vous rien demander, sans même vous dire merci. La belle-mère manque de beurre ou de quartiers de pommes, elle n'a plus de viande, que sais-je encore ? Elle quémande, et la fille n'a rien à

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 177.
(2) Ibid., p. 177.

lui refuser. Tout file à la barbe du pauvre mari. Fait-on un jour des *Küchli*, sitôt que la clique en sent l'odeur, la voilà qui accourt, escortée du chien et du chat, et qui mange à s'en rendre malade. Quand on grille le café, aussitôt un gamin survient avec une assiette pour prélever sa part : A la maison, dit-il, on n'en a plus, quand on en aura, on rendra ce qu'on a emprunté ; on le rend, oui, la semaine des quatre jeudis... (1). La servante factotum a des préjugés fortement enracinés : elle se méfie des étrangers, c'est-à-dire des gens qui habitent à quelques lieues de la ferme. Dans le pays bas, les femmes sont grossières et malpropres, dans les environs de Berne, ce sont toutes des donzelles, des traîneuses de marchés, dans le pays haut, elles sont paresseuses et coquettes, dans le centre, elles sont lentes et arrogantes. Nulle part enfin elle ne trouve rien de bien. Avec cela, Anni appartient au parti du juste-milieu, elle ne voudrait pas d'une ménagère qui ferait tout, ni d'une qui ne ferait rien ; Sami, son fils, le fidèle aide-de-camp de Michel, perd patience ; jamais on n'arrivera à rien de cette façon; il faudrait que son maître vît lui-même les filles mariables, afin de faire son choix en connaissance de cause. Mais on le rabroue d'importance : c'est justement ainsi qu'on est roulé, Sami peut bien en être sûr; il ne veut pas être plus malin que sa mère, n'est-ce pas? Ce n'est pas en invitant une fille à boire, en causant quelques minutes avec elle qu'on sait ce qu'elle vaut. « Attablée devant du vin et du rôti, cette mijaurée-là peut faire sa sucrée. Quand on vous oint bravement le gosier, il n'est pas malin de parler avec grâce et douceur, au point qu'on croirait entendre un ange siffler du haut du ciel. C'est le matin qu'il te faut voir une fille, quand elle sort du *Gaden*, près de l'auge des pourceaux, quand elle la nettoie et y verse la pâture, il faut voir à table, comment elle pèle et mange les pommes de terre et quelle figure elle fait alors, si elle mange pour la frime et espère en l'*Hinterstübli*, ou si elle a vraiment faim ; il faut la voir le dimanche, lorsqu'elle va au prêche et, je n'y vois pas d'inconvénient, à l'auberge également, quand les garçons sont pendus l'un à son tablier, l'autre à sa cotte, et qu'un autre la tiraille par la main. Regarde-la, Sami, alors tu sauras ce qu'est la fille, ce dont elle est capable !... » (2). Quoi qu'en dise la mère, Sami se fait fort, lui, si inexpérimenté qu'on le croie, de pénétrer les véritables sentiments d'une fille. A son avis, voici comment Michel devrait procéder : il doit bien faire le méchant, jurer, tonner, faire le diable à quatre, boire comme une vache qui a bu du regain brûlé. Tout de suite on verra si la belle se montre bonne fille, si elle lui permet ces folies, ou bien si c'est une querelleuse, une acariâtre, qui pense que tout doit marcher à son idée (3). Michel ne partage pas cette

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 178.
(2) Ibid., p. 183.
(3) Ibid., p. 185.

opinion ; il lui semble qu'il vaudrait mieux agir de façon différente. Tous deux proposeraient une petite partie de quilles ; on laisserait la blonde enfant se morfondre une heure ou deux, afin de mettre sa patience à l'épreuve ; si ensuite elle était encore aimable et empressée, ce serait bon signe. Anni a une autre idée : son jeune maître devrait se montrer parcimonieux, en régalant les filles ; au lieu de leur offrir un repas copieux, il se contenterait de faire servir du vin à six batz, pour six kreutzers de pain et un morceau de fromage. Mais Sami objecte qu'en procédant ainsi, on s'abaisserait au niveau des fabricants de balais, ou des marchandes d'allumettes. Et le fidèle valet n'est pas un conseiller à dédaigner. En toutes affaires il sert d'interprète, c'est lui qui conçoit les plans; précieuses sont ses ruses diplomatiques, de même qu'Anni est le « factotum aux yeux ouverts », il est l' « inévitable » auxiliaire de Michel le « puissant », que celui-ci songe à acheter une vache ou simplement à se divertir. Maintenant qu'il s'agit d'aller à la recherche d'une femme, cela va de soi que le seigneur du Knubelhof l'emmène avec lui (1).

Mais quelle grave affaire que celle-là ! Tous les trois s'en rendent bien compte : éprouver une femme est chose autrement difficile que pour un fromager éprouver le lait. Qui découvrirait un moyen sûr serait certain de devenir en peu de temps colossalement riche. Et le maître, le valet et la vieille servante unissent leurs lumières. Bien que la réflexion leur soit pénible, ils méditent, réfléchissent jusqu'à ce qu'ils croient avoir enfin trouvé le moyen infaillible. S'il ne vaut rien, alors inutile de chercher plus longtemps ; c'est qu'il n'y en a pas. Et Anni alors les presse de tenter l'épreuve, parce que, dit-elle, chercher n'est pas trouver, et on peut bien peut-être faire une douzaine d'essais avant de tomber juste (2).

Il ne reste plus qu'à régler les conférences. Car c'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire. Quand on a entendu parler d'une jeune fille à marier qui ferait peut-être l'affaire, des parents s'entremettent, le plus souvent on a recours aux bons offices de messagers d'amour spéciaux : marchands d'allumettes soufrées, raccommodeurs de vaisselle, vendeurs d'amadou, à moins qu'on n'emploie certains maquignons, marchands de femmes, comme d'autres font le trafic des chevaux ou des vaches. Par leur intermédiaire, on arrange un rendez-vous en quelque auberge des environs. Le garçon et la fille se rencontrent : on cause ensemble, on se passe réciproquement en revue, si on ne se plaît pas, ou si les négociations n'aboutissent pas, on se sépare froidement, sans que cela ait aucune conséquence. Personne ne trouve à redire à ces rendez-vous, et l'on voit des filles de paysans riches et distinguées les accepter, sans craindre de violer les lois de la décence (3). En la circonstance, c'est une vendeuse

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 185 s.
(2) Ibid., p. 187.
(3) Ibid., p. 187 s.

d'amadou, une « *Schwammfraueli* » qui sera le porte-parole d'Anni. Cette femme a quelqu'un en vue, au « *Hühnersädel* ». Les paysans de cette ferme sont des gens à l'ancienne mode; ils sont pieux et travailleurs, aiment Dieu et leur prochain; économes, ils ne tiennent pas à la coquetterie, ni aux belles manières; mais cependant, malgré leur amour de l'argent, ils ne se refusent rien de ce qu'il faut; jouissant d'un honnête aisance, ils ne sont pas surchargés d'enfants; leur famille se compose de deux filles et de deux garçons, tous quatre dociles et durs à la besogne; et solides je ne vous dis que cela, ils sont bâtis comme des rocs et vous ont des têtes comme des soleils (1). On voit que l'entremetteuse s'entend à vanter sa marchandise. Et comme on lui demande laquelle des deux filles, Eisi ou Bäbi, ferait le mieux l'affaire, elle fait cette réponse amusante : « Je ne le sais ma foi pas, Eisi est un peu plus solide de la tête, Bäbi un peu plus brave de corps. C'est absolument comme lorsqu'on doit choisir entre deux miches de deux livres, on les prend l'une après l'autre entre les doigts et finalement les deux vous plaisent si bien qu'on les voudrait toutes deux. Michel sera comme l'âne entre deux tas de foin... » (2). En conséquence, rendez-vous est pris dans une auberge des environs. Grand émoi au Knubelhof ! Cordonnier et tailleur sont appelés. Michel est tout tremblant à l'idée d'aller à une « *Gschaui* », et il a grand besoin des encouragements de Sami et de sa servante pour s'y résoudre. Anni fait alors la toilette du jeune maître, et elle y consacre tous ses soins. « Anni, suante et dans les transes, se donna toutes les peines, employa tout son art à laver, brosser, peigner son petit Michel. Nul ne sait combien de fois elle lui rabattit, bien lisses, les cheveux par devant sur le front et par derrière sur le col de l'habit, lui tira bellement le col de la chemise au-dessus des oreilles. Le foulard, elle le lui noua de toutes ses forces..., elle lui confectionna ensuite, au prix des plus grands efforts, un nœud dont elle pensait que c'était le plus beau qui eût jamais existé, lui fourra dans la poche le plus joli mouchoir, dont elle laissa, avec beaucoup de sagesse, passer un coin, afin que tout le monde vît que Michel en avait réellement un, consacra deux heures à lui donner des instructions et courut deux fois encore derrière lui pour les compléter... » (3).

Et les voilà enfin partis, le jeune maître du Knubelhof et le fidèle Sami, accompagnés du bondissant Bäri qui jappe joyeusement devant eux. Arrivé au but de son voyage, Michel, repris par sa passion pour les quilles, s'installe à jouer, sans plus se soucier des deux filles. Comme celles-ci s'impatientent et vont s'en aller, il consent tout de même, sur les instances de son valet, à se montrer dans la salle de l'auberge ; mais il faut voir avec quelle amabilité il aborde les fâcheuses. Furieux d'avoir

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 190.
(2) Ibid., p. 191.
(3) Ibid., p. 193.

été arraché à son jeu favori, « Michel s'en vint lourdement vers la table, à laquelle les jeunes filles impatientes avaient de nouveau pris place, s'y assit sans autre cérémonie, sans phrases préliminaires, comme s'il venait seulement de la quitter. Il ne dit même pas : avec votre permission, il fait bien chaud aujourd'hui, vous avez dû aussi bravement suer ? Il cria pour qu'on lui apportât une mesure de vin et dit aux filles : « Que vous en semble ? n'aimeriez-vous pas aussi manger quelque chose ? » — « Oh ! elles n'avaient pas d'ordre à donner ici, dit Bäbi, il leur semblait qu'elles aimeraient être un peu à l'ombre » — « Mais vous devez être alors du Hühnersädel ? », demanda Michel, à demi effrayé. « D'où serions-nous donc sans cela ? » dit Eisi. Souvent la conversation s'arrêtait court, Michel avait les quilles en tête, et les filles se demandaient comment elles pourraient lui faire suffisamment sentir qu'elles avaient aussi quelque part un domicile, et qu'elles ne prenaient pas sa grossièreté pour de la politesse. Elles faisaient leurs pincées, elles hésitèrent longtemps à se laisser verser à boire par Michel, et, le vin dans les verres, elles firent semblant de ne pouvoir le boire... » (1). Pendant ce temps, notre lourdaud cause avec Sami, lui raconte ses prouesses aux quilles, boit sec, paraissant attacher aussi peu d'importance que possible aux deux paysannes, suffoquées de colère devant ce sans-gène. Mais toute la scène serait à citer. « Enfin le repas apparut, un peu de choucroute, du bœuf et un bout de viande de porc. L'hôtesse dit qu'elle tenait encore à leur disposition de beau rôti et du jambon, s'il le désirait, et qu'elle pourrait également leur offrir du dessert, qu'elle avait au four des « *Tattere* » d'une beauté étonnante. — Michel répondit qu'elle n'avait qu'à apporter ce qu'elle avait. — Il ne devait pas se mettre en frais pour elles, dit Bäbi; elles ne désiraient rien, étaient pressées de rentrer ; elles avaient du chemin à faire et auraient de la fraîcheur. » « Aubergiste, apporte ce que tu as », dit Michel, « si les filles n'en veulent pas, un autre le prendra; quant aux frais, ne vous tourmentez pas; celui qui les paiera aura toujours quelque argent de reste après avoir payé. Maintenant, s'il faut commencer, il va peut-être bien falloir que je cesse de fumer ». Il dit, fourra sa pipe dans sa poche, tira le bœuf à lui, abattit un beau morceau de gras, le jeta à Bäri, prit pour lui un morceau semblable, lança le reste sur l'assiette de Sami : « Prends ce que tu veux et fais passer ! ». Sami exécuta l'ordre, et ce que Eisi, sa voisine la plus proche, reçut sur son assiette pour le partager avec Bäbi, n'aurait plus donné à personne grand mal au ventre. Pour le porc, Michel se montra aussi respectueux de la hiérarchie; il se servit le premier, puis servit Bäri, à Bäri succéda Sami, à Sami Eisi, à Eisi Bäbi, qui put avoir les restes. Pour les choux seulement cela ne se passa pas ainsi.

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 196 s.

« — N'y tiens pas, dit Michel, j'en ai aussi chez moi au jardin. Bäri n'en prend pas non plus; Sami, en veux-tu ? » « — N'en suis pas amateur, dit Sami ». « Alors prenez ce que vous voulez, personne d'autre n'en veut, dit Michel, et il poussa les choux devant l'assiette des jeunes filles, pour qu'elles se servîssent à leur gré. Morbleu ! quels yeux elles roulèrent; elles en firent des figures comme des écrevisses cuites... » (1). Mais notre gaillard n'en a cure. Elles ont beau ouvrir des yeux stupides de colère, il les prie de ne pas faire tant de cérémonies. Le plat est là, il faut en profiter. Et pour les autres mets c'est la même chose, si bien que, finalement, les deux paysannes, furieuses, quittent la salle, au grand étonnement de Michel qui, au fond, n'était pas animé de mauvaises intentions, et se croyait même très courtois ! Et ce fut la première « *Gschaui* » du propriétaire du Knubelhof.

Par la suite, ils vont inspecter la Käthi du « Sterngaden », « une longue et maigre Käthi à la peau jaune et aux yeux sombres ». Cette nouvelle entrevue, où notre rustre se conduit avec le même savoir-vivre, se montre tout aussi galant que la fois précédente, ne donne pas de meilleurs résultats. Du coup, la vieille Anni se brouille avec la marchande d'amadou, quoique celle-ci n'en puisse mais. Quand on apprend dans le pays que Michel cherche une femme, les mères du voisinage viennent assiéger la ferme, rivalisent d'amabilité à l'égard d'Anni, la comblent de cadeaux variés, s'efforçant de la corrompre. A tout propos, sous le prétexte le plus futile, les jeunes filles, en mal de mariage, accourent au Knubelhof, dans l'espoir de voir le riche héritier. Anni fait la connaissance d'un nouvel entremetteur, car c'est un homme cette fois, un petit bonhomme sale, colporteur d'huile de pommes de pin, d'huile de genièvre et autres denrées. Il indique une vachère du Milchmussgraben, dont il fait un pompeux éloge : « C'est tout à fait la femme qu'il faut à Michel, pour ce qui est de la membrure, jamais encore tu n'en as vu de plus vigoureuse; et elle vous a une figure, il est impossible de la peindre plus belle, on dirait absolument du lait et du sang; avec cela, c'est une vraie mère à cochons, aucune Lucernoise ne peut rivaliser avec elle... » (2).

Les deux jeunes gens se voient au marché de Hutwyl; mais là encore le chien Bäri envenime les choses. Comme la vachère Mareili est choquée de lui voir toujours offrir les meilleurs morceaux, elle veut y mettre bon ordre et frappe la bête sur le nez avec sa cuiller; Bäri saute sur la fille, la mord à la main, et la paysanne s'en va, furieuse, avec sa mère, au grand ennui de Michel qui, cette fois, s'entendait parfaitement avec la fille et croyait son mariage en bonne voie.

A la vachère succède une autre belle du Rosebabisegg; elle s'est mise

(1) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 197 s.
(2) Ibid., p. 231.

en tête qu'elle parviendrait coûte que coûte à se faire épouser par le propriétaire du Knubelhof et a pris comme intermédiaire une bonne femme « qui a l'étrange réputation d'être le principal espion de Napoléon », et, entre temps, vend des savons et des eaux de senteur. Celle-ci se rend à la ferme, parle d'une guerre imminente, effraie Michel, le persuade de la nécessité de prendre femme, s'il ne veut pas être arraché à ses pénates par la conscription. Finalement, elle lui conseille de se faire dire la bonne aventure. Notre garçon, plein d'émoi à l'idée d'être soldat, va trouver une devineresse au Fluhgraben, pour savoir si quelque part il n'y aurait pas une femme pour lui (1). La sorcière pose sur une table une bouteille d'eau, et, le nez chaussé de lunettes spéciales, y lit l'avenir. Et voici ce que sa science, éclairée probablement par les confidences de l'entremetteuse, lui fait voir dans l'eau limpide : il existe deux filles, et, sans les lui nommer, elle les dépeint sous les traits des paysannes du Rosebabisegg, avec lesquelles le mariage réussirait certainement. Michel les rencontrera au Kuttlebädli.

Et le « puissant » se met en route le dimanche qui suit, et à l'endroit indiqué il trouve les deux belles. L'une d'elles, Mädi, se montre pleine d'empressement pour le chien Bäri; fine mouche, elle n'oublie pas le fidèle Sami dans ses attentions et ses prévenances. Elle sait si bien faire que par sa langue dorée et ses propos flatteurs elle enjôle tout son monde. Michel est aux anges. Au retour, il raconte à la maligne enfant, avec une franchise ingénue, ses infortunes matrimoniales, il explique qu'il vaut mieux que sa réputation. Décidément converti, il invite en galant cavalier ses deux compagnes à entrer à l'auberge, et, comme de juste, il doit les y entraîner de force, car elles ont des principes et connaissent les belles manières.

Et nous avons de nouveau un échantillon des mœurs brutales à la campagne. Quand Michel et les paysannes sont attablés, des jeunes gens qui boivent là cherchent querelle au gars du Knubelhof, ils lui décochent des épigrammes, s'efforçant de lui faire perdre patience. Michel, sur les conseils de Mädi, se contient, ne dit mot et sort; mais un drôle lui donne le classique croc-en-jambes, un verre lui siffle aux oreilles, et Michel, à bout, se retourne, empoigne l'agresseur et le lance sur la table au beau milieu des verres. Bäri fait entendre sa note sonore dans le concert et met finalement en fuite les ennemis de son maître (2).

L'incident clos, les deux amoureux continuent à s'entretenir amicalement dans une longue conversation, émaillée de confidences réciproques; et cette fois, l'affaire ne rate pas : des pourparlers s'engagent avec les pa-

---

(1) Voir : *Michel en quête d'une fiancée*, p. 261 ss., la scène bien amusante chez la devineresse.

(2) *Michel en quête d'une fiancée*, p. 278 ss.

rents de la rusée, le mariage se fait; Mädi, qui s'était juré de devenir la fermière du Knubelhof, est arrivée à ses fins (1).

Lorsque Resli, l'héritier de Liebiwyl, est en âge de se marier, sa mère ne lui ménage pas les sages recommandations. « Resli, plus tôt tu m'amèneras une bru, plus cela me sera agréable; mais fais bien attention à trois choses : prends une femme qui se lave, et pas seulement au-dessus de la collerette, mais encore au-dessous; une femme qui ose toucher à tout et ne redoute pas l'auge des cochons, une femme qu'il ne soit pas nécessaire de saluer deux fois avant qu'elle vous dise une fois merci... » (2).

Resli rencontre un jour au bal une jeune fille étrangère qui lui plaît. Il danse avec elle, lui offre à boire selon la coutume; c'est la fille d'un riche paysan des villages, le Dorngrütbauer. Rentré chez ses parents, le garçon ne cesse de penser à sa jolie danseuse. Comment la revoir ? il fait toutes sortes de plans, mais n'en exécute aucun. Un incendie se déclare aux environs; Resli y court avec d'autres sauveteurs et se comporte courageusement; il lui semble entrevoir dans la foule celle qui lui est chère; au retour, des jeunes gens de localités différentes se chamaillent à propos d'une fille, Resli croit reconnaître la voix de sa bien-aimée, il vole de ce côté, et, dans la bagarre, reçoit un mauvais coup. A demi-mort, il gît sur le sol. Son camarade s'empresse d'aller chercher du secours; quand il revient, plus de Resli. Malgré toutes les recherches, celui-ci reste introuvable; il a été recueilli justement chez le paysan du Dorngrüt, car la jeune Anne Mareili l'a trouvé inanimé et l'a fait transporter dans la maison de son père. C'est dans la chambre de sa belle que l'heureux gaillard rouvre les yeux. Il est au septième ciel. Mais le vieux père, un avare grognon, le met, à peine remis de sa blessure, presque à la porte de chez lui. Les parents du blessé, Christen et Aenneli, arrivent dans leurs plus beaux atours, avec leur cheval le plus fringant, pour voir leur fils. Aenneli n'est pas fâchée en effet de montrer aux gens du Dorngrüt qui ils sont. A l'auberge où Resli s'est logé, on les documente sur ces paysans, dont le cœur est si dur. Le Dorngrütbauer voudrait marier sa fille à une espèce de vieux pingre comme lui, déjà veuf de trois femmes, riche comme un Crésus, et avec cela cacochyme. Ce mariage ne présente que des avantages, car Anne Marei n'aura pas d'enfants, et quand son époux septuagénaire sera mort, elle gardera le magot. On comprend que les parents de Resli ne soient pas enthousiasmés, mais le garçon est fou d'amour. Il est cependant de trop bonne famille pour ne pas se rendre compte que prendre femme est chose grave. Dans une antique maison comme celle de Liebiwyl, que des séries de générations ont marquée de leur empreinte, qui a des traditions enracinées, le mariage est un acte im-

(1) Cf. également = *Comment Hans Joggeli cherche une femme*. Récits et tableaux. Tome I, et *Comment Christen conquiert une femme*. Récits et tableaux. Tome II.

(2) *L'âme et l'argent*, p. 48 s.

portant, ce n'est pas du tout la même chose « que quand deux êtres se rencontrent dans la rue et s'établissent dans la première chambrette venue, la meilleur marché. Et dans une noble maison paysanne, c'est encore bien plus grave que dans une noble maison seigneuriale; dans la demeure seigneuriale le ménage est la plupart du temps entre les mains d'une domesticité héréditaire, dans la maison paysanne c'est la paysanne qui le dirige et qui établit la règle » (1). Et Resli, perplexe, se demande s'il fera bien d'épouser Anne Mareili; il ne manque pas déjà d'une certaine expérience, il a vu telle jeune fille aimable devenir plus tard un véritable monstre. A un rendez-vous donné dans une auberge des environs, il retrouve l'élue de son cœur. Encore toute tremblante, la pauvre petite lui raconte les ruses qu'elle a dû employer pour échapper à la méfiance paternelle, elle lui dit son chagrin, car elle voit bien qu'il lui faudra épouser le vieux et repoussant Kellerjoggi, « avec ses yeux qui toujours dégouttent comme un vieux robinet à vin » (2). Ses parents ne tiennent qu'à l'argent, n'ont aucun sentiment religieux, nulle moralité. Elle étouffe dans cette existence terre à terre, sans idéal. Les deux amants se jurent toutefois une fidélité inébranlable. Qu'Anne Mareili ait confiance en son ami, résiste le plus longtemps possible, Resli a la certitude qu'il arrivera à ses fins. Quelques jours après, le garçon se rend en personne au Dorngrüt, sous prétexte de remercier les gens de leurs bons soins. Il apporte des cadeaux, du sucre et du café ; il s'entretient avec la mère de sa bien-aimée, qui trouve le jeune homme sympathique ; mais, pendant quarante ans de sa vie, la pauvre esclave a été si souvent forcée de plier l'échine devant son autoritaire despote qu'elle n'ose plus lutter; aussi, a-t-elle conseillé à son enfant de céder et d'épouser le Kellerjoggi, après avoir chassé de sa tête ses idées romanesques. Du reste, Anne Mareili n'en aura pas pour longtemps; vite débarrassée, elle sera heureuse après, et fera le bonheur de ses frères, en leur laissant plus tard tout l'argent. Survient le Dorngrütbauer; il ne fait pas le méchant comme on aurait pu s'y attendre; mais ses réponses sont évasives. Un de ces jours il ira à Liebiwyl acheter du bois. On reparlera du mariage; rien ne presse. La raison de son amabilité relative c'est que le Kellerjoggi a essayé de le tromper avec le contrat, et le bonhomme n'aime pas qu'on le prenne pour un petit garçon; il est donc bien aise de montrer qu'il n'est pas embarrassé pour trouver un épouseur à sa fille. Celle-ci se remet à espérer, mais elle est malgré tout sur des charbons ardents : et si les deux vieux rusés s'entendaient à nouveau ? Peut-être aussi son père ne songe-t-il qu'à acheter ses planches le meilleur marché possible, peut-être, quand il les aura, ne voudra-t-il plus entendre parler de cette union ? Elle le connaît, hélas ! et il serait bien capable de jouer ce tour à Resli !

---

(1) *L'âme et l'argent*, p. 181.
(2) Ibid., p. 191.

Anne Mareili accompagne le Dorngrütbauer à Liebiwyl. En route, ils descendent à l'auberge, et le rusé matois fait son enquête habilement. On lui fait le plus grand éloge des parents de Resli. Ce sont des gens cossus, pas marchandeurs, honnêtes, comme on n'en trouve guère. A la ferme, notre amoureux ne vit plus, à son frère Christeli il parle sans cesse avec un enthousiasme croissant de celle qu'il voudrait pour femme. « Elle est grande, presque comme la mère, sans cependant être une perche à haricots, elle a une belle peau, nette et polie, pas couleur rouge vache, mais ne ressemblant pas non plus à un bas blanchi au lavage, de longues tresses, des yeux sombres, et des dents d'une beauté merveilleuse; lorsqu'elle ouvre la bouche, il vous semble voir la grille du paradis, toute battante neuve, et elle sait vous regarder d'un air si merveilleusement souriant que vous croiriez que tout votre être se fond. A part cela, d'ordinaire, elle a un visage grave, presque comme si elle voulait donner un ordre, et elle a des mains, on voit qu'elles connaissent l'eau et le travail, comme il sied à une jeune fille (2) ».

Mais il a affaire à un philosophe un peu sceptique qui lui demande s'il a déjà vu Anne Mareili en colère. C'est une chose importante, et Christeli n'épouserait pas, lui, une fille qu'il n'aurait jamais vue en colère, et bien en colère; il s'arrangerait pour la mettre hors de ses gonds, car c'est la meilleure façon d'éprouver le caractère d'une femme (1). Pendant que les deux frères échangent ces propos, apparaît Anne Mareili, escortée de son père. Elle admire la propreté et le bon ordre de la ferme de Liebiwyl. Quelle différence avec la saleté du Dorngrüt ! Comme elle serait heureuse de venir habiter là ! La gorge serrée par l'émotion, elle reste assise dans son coin, gauche et taciturne; mais son Argus, très à son aise, boit sec, mange comme un ogre, discute et soutient âprement ses intérêts; il s'entête à ne pas donner de dot à sa fille; par contre, les parents de Resli céderont à leur fils la ferme pour 40.000 livres; si le jeune homme meurt avant Anne Mareili sans laisser d'enfants, c'est la veuve qui héritera du bien. Bref, il se comporte en vrai maquignon. Devant ces prétentions exorbitantes, les gens de Liebiwyl demandent à réfléchir. On reprendra ultérieurement les négociations. Satisfait malgré tout de son voyage, le Dorngrütbauer regagne son logis : il a acheté ses planches à bon compte, il a même obtenu qu'on les lui amènerait gratis. Les deux amoureux se quittent mécontents l'un de l'autre : Resli est froissé dans son amour-propre; la pauvre Anne Mareili a souffert aussi de ces marchandages, elle est furieuse contre tout le monde, contre son père, dont la conduite a été si indigne, contre Resli et ses parents, qui n'ont pas su arranger les choses et ont sacrifié son amour à de misérables questions d'argent, contre elle-même, parce qu'elle a joué un rôle bien piteux dans tout

(1) *L'âme et l'argent*, p. 258.
(2) Ibid., p. 258 s.

cela. Elle pleure, mais, en guise de consolation, le bonhomme lui fait part de son opinion sur les gens de Liebiwyl : ce sont des imbéciles, ils veulent faire les malins, mais il les a floués tout de même. Puis il donne à la pauvrette des conseils pratiques, éveille sa méfiance, et l'âme de la jeune fille est à ce moment on ne peut mieux préparée à recevoir ces germes de rancune; elle en veut à son fiancé, aux parents de ce dernier de leur indécision, de leurs atermoiements. Elle se promet bien, si Resli revient, de le recevoir froidement et de lui montrer qu'on ne se moque pas d'elle ainsi.

Et le Kellerjoggi fait une réapparition, plus cacochyme que jamais; car il exagère par ruse sa maladie; il tousse à fendre l'âme, laisse pressentir sa fin prochaine et tente de renouer la conversation matrimoniale : il ne voudrait pas tout de même mourir seul et abandonné comme un chien. Le Dorngrütbauer flaire un piège, il ne laisse pas cependant d'être impressionné par cette comédie : si le vieux disait vrai ! s'il allait mourir !

A Liebiwyl, un conseil de famille s'est tenu dans l'intimité de la *Stube*, pour discuter sur le mariage de Resli. Tous se montrent disposés à le faciliter, à accepter les conditions, à céder la métairie au jeune homme; car ils ne veulent que son bonheur et sont prêts à tous les sacrifices pour cela; mais le fils cadet n'entend pas léser ses chers parents, il fait des réserves. Sa mère, en tout cas, devra garder la direction du ménage pour bien des raisons; et d'abord Anne Marcili a besoin de quelqu'un de sage et d'entendu pour la dresser et la préparer à son futur rôle de maîtresse de maison : les bons principes lui ont toujours fait défaut au Dorngrüt.

Resli conduit un beau matin les planches achetées par le père de son amoureuse. Christeli, son frère, a passé des heures à étriller les quatre chevaux de l'attelage, à faire reluire les harnais, à astiquer le char. Le cadet, détenteur de ce sceptre qu'est le fouet, a voulu partir seul. On lui a recommandé la modération : qu'il ne brise pas les vitres, car il y va de son bonheur. Avec beaucoup de dignité, le jeune homme fait part à son futur beau-père des décisions prises au conseil de famille : on lui assure par écrit la ferme de Liebiwyl pour 40.000 livres; s'il vient à mourir sans héritiers, Anne Marei pourra prendre cet argent et en faire ce qu'elle voudra. La mère continuera à diriger la maison, car il ne lui paraît pas convenable qu'un fils se débarrasse aussi cavalièrement, ainsi qu'on jette au fumier une vieille lavette, de celle qui pendant tant d'années a mené son ménage avec une si grande sagesse. D'autre part, Resli ne voudrait pas qu'après sa mort la ferme sortît de la famille; tant que ses parents vivront, elle restera à leur nom. Le vieux Dorngrütbauer est furieux de ces propositions qu'il juge ridicules. Resli a beau insister, faire valoir ses raisons, parler de son amour, l'avare reste inexorable. Tout est rompu. Malgré la douleur qu'il éprouve, notre héros ne s'abaisse à aucune concession : il ne se croit pas le droit de léser ses frères et sœurs, ses bons parents. Marcili a une crise de larmes, supplie son bien-aimé de céder, tout au moins de faire semblant; une fois

mariés, ils agiront à leur guise. Resli, la mort dans l'âme, résiste; le devoir passera avant l'amour; car le mensonge lui répugne, dit-il, autant que l'injustice. En proie à un véritable délire nerveux, la fille du Dorngrütbauer repousse alors le trop honnête garçon, le laisse s'en aller sans une bonne parole; elle lui croit le cœur dur; s'il ne veut faire aucun sacrifice, c'est qu'il ne l'aime pas. Sans cela s'entêterait-il ainsi, alors qu'il ne s'agit que de misérables thalers ? L'amoureux éconduit, l'argent de ses planches en poche, s'en va la tête droite, digne et fier, mais, en chemin, il assouvit sa fureur sur ses chevaux, qu'il mène d'un train d'enfer, sur un malheureux chien qui s'est permis d'aboyer sur son passage; il est plein de rancune contre celle qu'il ne cesse pas d'aimer, son amour-propre saigne : lui, l'héritier d'une des plus belles fermes, on l'a presque mis à la porte comme un valet, comme le dernier des journaliers qu'il emploie. Il revient avec un refus à Liebiwyl, lui, le joli garçon, dont chaque paysanne rêve de devenir la femme. Puis, peu à peu, sa colère s'apaise, les mauvaises pensées font place à des idées plus raisonnables ; il juge plus sainement la situation et comprend mieux les sentiments d'Anne Mareili, tout en s'applaudissant d'avoir parlé ainsi qu'il l'a fait. Sa conscience lui crie qu'il a bien agi; à la grâce de Dieu maintenant ! Il souffre certes, mais il a fait son devoir.

A la maison, tous redoublent pour lui d'affection caressante. Resli, quoique l'âme ulcérée, ne souffle mot à personne de son malheureux amour. Au plus profond de son cœur il garde l'image de son ex-fiancée. Mais il s'est juré de se comporter bravement et de ne plus tenter la moindre démarche, bien que, parfois, un violent désir s'empare de lui, désir de retourner au Dorngrüt, de revoir une fois encore le visage adoré. Sur ces entrefaites, sa mère, emportée par son bon cœur, est allée soigner une pauvre famille où la mère et les quatre enfants sont malades et dans le plus grand dénuement. Elle prend froid, gagne la dysenterie. Comme le mal empire, elle appelle à son chevet Resli pour lui faire promettre de pardonner à sa fiancée. Rendue plus clairvoyante par l'approche de la mort, elle excuse la conduite d'Anne Mareili, explique les motifs qui l'ont fait agir ainsi; après bien des difficultés — car le jeune homme blessé dans son amour-propre résiste — elle réussit à le convaincre. Survient à l'improviste, amaigrie, pâle, le visage baigné de larmes, la fille du Dorngrütbauer, venue elle aussi à résipiscence. Dans une scène émouvante, la moribonde unit les mains des deux amoureux; elle leur souhaite de longues années de bonheur après les épreuves qu'ils viennent de traverser, et leur recommande la franchise et la sincérité; c'est le seul moyen d'éviter ces malentendus, si funestes à la paix du ménage, dont elle-même a eu tant à souffrir à un certain moment de sa vie conjugale.

Et c'est ainsi que se maria Resli, le riche héritier de Liebiwyl, fidèle amant et modèle des fils.

Jakobli Jowäger doit lui aussi surmonter pas mal d'obstacles, avant de pouvoir enfin épouser sa blonde Meyeli. Il faut dire qu'il a une mère peu ordinaire. Celle-ci veut à tout prix le rendre heureux; sans doute elle l'aime, mais ce qu'elle aime en lui ce n'est pas la créature humaine Jakobli, qui a une volonté, des inclinations propres, c'est son fils, incapable, en tant que sa chose, d'avoir des sentiments et des inclinations. Jakobli, avec cela, n'est pas du bois dont on fait les rebelles. Gotthelf a consacré tout un volume de son « *Anne Bäbi* » à la narration, parfois comique, parfois touchante, des péripéties de ce mariage.

Depuis sa dernière maladie qui l'a laissé borgne et grêlé, — car Anne Bäbi et Mädi, nous le verrons, s'entendent à soigner les gens ! — le jeune Jowäger languit, faible et triste; il n'a de goût à rien, il n'a pas même la force de goûter aux appétissantes omelettes de sa mère. On essaie de l'élixir de Xaveri; cela lui donne la fièvre et lui brûle l'estomac. En désespoir de cause, Anne Bäbi songe au mariage, quoique son mari ne pense pas de même : il trouve qu'il y a déjà bien assez de femmes dans la maison ! Et notre paysanne se met alors à fréquenter assidûment l'église; n'est-ce pas là que l'on peut à loisir passer en revue les beautés villageoises ? Elle ne voit rien à son goût; elle hante les localités balnéaires : là non plus elle ne déniche pas l'oiseau rare. La vieille entremetteuse, la Vreni-Maurer, doit la mettre en relations à la foire de Soleure avec une fille à marier, du Zyberlihoger. Nous avons retracé ailleurs ce voyage à la ville, si fertile en aventures. Au retour, les Jowäger rencontrent sur leur chemin une enfant aux tresses blondes qui, les pieds gonflés d'ampoules, ne peut plus marcher ; ils la font monter dans leur voiture. La petite est orpheline de père et de mère, a été recueillie par un parrain au cœur dur; traitée comme une vulgaire servante, sans cependant recevoir aucun salaire, elle n'est pas heureuse. Jakobli l'admire en silence, et sent peu à peu son cœur s'ouvrir à l'amour; le charmant visage de Meyeli, sa douce voix font sur lui une impression durable, de même qu'il n'est pas indifférent à la jeune fille. A une auberge on descend pour se rafraîchir un peu, et le sensible garçon est reconnaissant à son père de faire entrer l'orpheline et de lui offrir un verre de vin. Mais cette sensibilité ne se manifeste pas au dehors; au contraire, la timidité rend Jakobli taciturne et presque grossier, et Meyeli le croit insensible et s'afflige; quand elle lui a montré son petit pied brun tout meurtri d'ampoules saignantes, le garçon n'a-t-il pas répondu avec froideur qu'il en avait eu de bien plus grosses que ça ! A un croisement de routes on se quitte; la fillette descend et dit avec gentillesse à son niais amoureux : adieu et sans rancune, et celui-ci se sent pris de regrets tardifs : il aurait dû se montrer plus avenant, plus empressé; et il s'endort en rêvant de cheveux blonds et de visage rose.

Anne Bäbi a toujours son idée. Après s'être mystérieusement entretenue dans le plant de haricots avec la susdite Vreni-Maurer, elle décide

une promenade aux bains de Kriegstetten. Comme le chemin passe par Raxigen, le pays qu'habite sa bien-aimée, le jeune Jowäger est tout heureux. En route, la joie lui fait si bien perdre la tête, qu'il laisse aller la jument dans une mare à fumier, salit ses beaux bas blancs et ses culottes, et sa mère est forcée de les lui laver, avant l'entrevue avec les paysans du Ziberlihoger, — car c'est avec ces dernières qu'on a rendez-vous à Kriegstetten. Les deux matrones prennent contact, Jakobli fait connaissance avec la fille qui lui est destinée; elle ne laisse pas de l'effrayer un peu. « Grande, massive, avec des joues comme un vieux manteau de dragon, un avant-corps comme une étable à porcs (1), et des bras comme des boudins, des pieds solides comme les sabots d'enrayage d'une voiture aux larges bandages, garnie richement d'argent comme une pipe du dimanche, ornée d'une belle robe d'Oberland (2), et par-dessus d'un tablier en demi-soie, dont on n'aurait pu dire s'il était vert ou jaune... » (3), c'est vraiment une imposante personne. Elle fait à Anne-Bäbi l'effet d'une maîtresse femme, et elle lui semble posséder toutes les qualités pour rendre heureux son enfant. Celui-ci, pendant tout le temps que dure la conversation, ne pense qu'à sa belle aux cheveux d'or; passif et distrait, il se laisse faire. Au retour, il rencontre Meyeli qui sort d'un champ de haricots et les salue d'un joyeux : « *Gueten Abend geb ech Gott* »; mais là encore, l'émotion empêche Jakobli de se montrer éloquent. Au « *Läbit wohl* » de la jeune fille il oublie de répondre, et s'en veut ensuite de sa bêtise. Il se couche malade; Anne Bäbi ne s'aperçoit de rien, elle n'a en tête que sa paysanne du Zyberlihoger. Quelle belle personne ! résolue, énergique, elle a tout pour elle; de bonne famille, du reste : n'a-t-elle pas un cousin conseiller à Berne ? Quel superbe mariage cela ferait ! Et toute la sainte journée Anne Bäbi rumine des projets de contrat, elle serait d'avis d'activer l'affaire. Et Jakobli, qu'en pense-t-il ? Peu lui importe; le garçon doit être bien heureux qu'on veuille bien s'occuper de lui. D'ailleurs, il n'a pas soufflé mot, il s'est contenté de regarder la fille, comme un corbeau regarde un tas de fumier tout chaud qu'on vient de sortir de l'écurie.

Au lit, Hansli interroge sa terrible ménagère sur les sentiments de son enfant; elle lui tourne le dos dédaigneusement. Et le bonhomme, peu habitué à tenir tête, ne bronche plus. Quelques jours après, Anne Bäbi s'en va seule au marché pour régler les détails du contrat. Elle revient furieuse, mais pleine d'une secrète admiration pour la « Zyberlibüri » qui, dans ce contrat, a fait introduire quantité de clauses à son avantage. Dé-

(1) L'auteur compare la poitrine saillante de la fille à une étable à porcs. parce que celle-ci était la plupart du temps aménagée dans une annexe particulière, au-dessous de la porte cochère. (*Beitr.*, p. 608 et 640).

(2) *L'Oberländsch* était une étoffe de laine qui servait spécialement pour les robes de femmes. (*Beitr.*, p. 609). D'après Vetter, l'*Oberländer-Chittel* serait une robe de femme confectionnée avec le solide « *Frutigtuch* ». (*Beitr.*, p. 640).

(3) *Anne Bäbi*, I, p. 157.

cidément, elle n'avait pas tort de le croire, cette grosse personne est une femme de tête. Lorsqu'au réveil, elle montre le papier à Jakobli, celui-ci n'y comprend goutte. On veut donc le marier, lui? se demande-t-il ahuri. Et devant tant de bêtise, et surtout tant d'ingratitude, la mère se met à pleurer. Ah ! elle est bien récompensée de toute la peine qu'elle s'est donnée ! Le pauvre borgne est plongé dans le désespoir. Mädi, la servante, a beau tourner autour de lui comme le chat autour des jambes du vacher, et même lui offrir sa main, il ne se déride pas. Bon gré, mal gré, il lui faut, le dimanche suivant, soigneusement peigné par sa maman, muni d'un énorme gourdin coupé à sa taille, la poche garnie d'argent et de poires pour la soif, l'esprit bourré de sages recommandations, se mettre en route pour le Ziberlihoger. Lui aussi s'en va « *auf die Gschaui* ». La ferme redoutable ne lui fait pas bonne impression. Pour y arriver, on doit s'engager dans un chemin défoncé, dont les pierres semblent être là depuis le déluge. Elle a l'air mal tenue; on voit une charrue abandonnée dans un champ; des chars traînent dans la « *Hofstatt* »; la clôture du jardin tombe en ruines; le toit de chaume perd par endroits sa paille. Etranglé d'émotion, Jakobli va frapper à la porte de la cuisine; fraîchement accueilli d'abord, il est conduit par la paysanne, qui fait l'étonnée en l'apercevant, dans une grande pièce sombre où un gros homme au visage rougeaud est installé à une table devant des tas de pièces de monnaie et fait ses comptes; Jakobli devra se contenter de ce qui reste, les gens ont mangé depuis longtemps ; et, sur une assiette sale, on lui sert un peu de viande. Lisi, celle que l'on destine au jeune Jowäger, n'est pas à la maison : peut-être rentrera-t-elle, peut-être pas; elle a dit, en effet, qu'elle voulait profiter de ses derniers moments de liberté, et se donner encore un peu de plaisir, pendant qu'elle était fille; car, après le mariage, on ne savait comment les choses iraient. L'homme a fini de compter son argent; après l'avoir rangé dans le « *Gänterli* », il se mêle à la conversation et le prend de très haut avec l'amoureux transi. Il lui fait donner des renseignements détaillés sur ses parents, leur avoir, leurs biens, dénigre tout, mais, par contre, vante à outrance ce qu'il possède, lui; il fait un pompeux éloge de ses terres, dit le nombre de bêtes qu'il a à l'écurie, énumère ses richesses; il vend tant de boisseaux de grain chaque année, le meunier lui doit tant de thalers, mais, n'est-ce pas, ces sacrés fariniers sachant qu'il n'attend pas après son argent, ne se pressent pas, et alors il lui arrive parfois d'être gêné. Mais s'il réunissait tout ce qu'on lui doit, cela ferait un joli tas ! Aussi n'entend-il pas donner ses filles au premier venu; elles ont eu du pain à manger autrefois, elles en auront encore, et il a du travail à leur donner. C'est qu'il faudrait aller loin pour en trouver de pareilles ! « De leur beauté il ne voulait pas parler; mais s'il voulait atteler ses quatre filles à une charrue, ma parole, elles tireraient mieux que quatre taureaux » (1).

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 211.

Puis, comme les femmes lui ont parlé d'un écrit, le paysan manifeste le désir de le voir de près; du projet de contrat il a peine à lire les clauses; il épelle, ânonne, pestant contre ces maudits notaires : du moment qu'on paie leurs grimoires, ils devraient bien par-dessus le marché vous donner quelqu'un pour en faire la lecture. Et il replie le papier; il est bien conçu, ce contrat, dit-il, l'essentiel y est, il n'est pas question de la dot de la fille; mais il réfléchira encore là-dessus, et peut-être lui viendra-t-il encore quelque autre idée.

Le soir arrive; la vieille a préparé un petit café, posé sur la table du pain gris ; comme Jakobli ne montre pas beaucoup d'empressement à tailler dans la miche moisie ni à goûter au clair liquide, elle insiste : qu'il ne fasse pas tant le difficile, il n'a pas dû toujours manger du pain blanc; puis, le meilleur pain devient gris en été; cela ne fait rien, du reste, il n'en est que plus savoureux. Cette frugale collation expédiée, les deux hommes s'en vont de compagnie à l'auberge où l'on trouvera probablement Lisi. Les filles sont en effet au bal, et Jakobli qui ne sait pas danser y fait piètre figure. Comment saurait-il lever la jambe en cadence ? A l'âge où les jeunes garçons apprennent l'art de Terpsychore, il lui fallait avec sa maman Anne Bäbi, visiter les plantations de haricots et de choux ! On se raille de sa gaucherie; un garçon boucher, amoureux de Lisi, lui enfonce d'un coup de poing le chapeau sur les yeux. Et le tremblant souffre-douleur, avec cela, doit régaler toute la famille du Zyberlihoger, sans compter les cavaliers des filles. En rentrant de la salle de danse, on le fait coucher dans une soupente obscure, et ses futurs beaux-frères le briment à son réveil (1).

La tête basse, le malheureux prétendant retourne au logis; Lisi, qui l'accompagne un bout de chemin, le détrousse impudemment, lui vole son petit magot de beaux écus neufs. Désemparé, stupide, Jakobli s'égare en route, rencontre à temps la blonde Meyeli, l'ange aux tresses blondes. Celle-ci lui fait quelques instants la conduite, le console; tous deux s'entretiennent comme des amis, heureux de se revoir après une longue séparation, et le garçon ne ressent pas cette gêne que lui faisait éprouver cette grossière Lisi. La douce présence de l'être aimé lui met comme un baume sur le cœur. « Quand la jeune fille allait devant, il apercevait son corps svelte sur lequel, comme deux fleuves d'or, ruisselaient les tresses soyeuses; il ne pouvait se rassasier de la voir aller si légère que pas même un grain de poussière ne remuait sur le sol, alors que Lisi foulait la terre si lourdement qu'elle imprimait sa trace sur la route la plus dure, et cela pieds nus. S'il lui était venu à l'idée de sauter d'un rocher à l'autre, ce à quoi elle ne songea jamais, après des siècles on aurait pu voir encore les dix orteils de Lisi marqués dans la pierre, et, à côté du saut du diable, on

(1) Lire tout le chapitre XIII. *Anne Bäbi*, I, p. 201 ss. *Comment Jakobli s'en va « auf die Gschaui »*.

aurait eu encore un saut de Lisi. Mais quand la jeune fille marchait à son côté, il lui fallait toujours considérer son aimable petit visage, qu'il ne savait mieux comparer qu'à une petite rose où la rosée étincelle encore; de semblable il n'en avait jamais vu, et comme ce visage contrastait avec les robustes faces de Bäbi et de Mädi qui étaient pleines d'angles et de bosses, de vallées et de gorges, et semblaient à peine échappées au ramoneur de cheminées, tandis que le visage de Meyeli était si beau, si plein, si délicat, qu'on eût dit que le bon Dieu en personne l'avait peint et façonné... Pendant qu'elle marchait ainsi à côté de lui en bavardant, les lèvres se fermaient et s'ouvraient, les petites dents luisaient si blanches entre les deux petites feuilles de rose, qui si gracieusement se fermaient et s'ouvraient, qu'il n'avait plus d'oreilles; il lui semblait que tout en lui était œil, et que cet œil devenait peu à peu un tourbillon, et que ce tourbillon voulait saisir la jeune fille et l'entraîner jusqu'en ses extrêmes profondeurs... » (1).

Et c'est entre Jakobli et Meyeli une scène charmante, pleine d'une idyllique fraîcheur. Le jeune homme veut offrir à boire à sa bien-aimée, mais celle-ci pudiquement refuse, et, bien qu'il lui en coûte, elle prend congé du garçon à une croisée de chemins. « Elle le remerciait, dit la jeune fille, mais il lui fallait se presser, la cousine était toujours furieusement impatiente de la voir revenir, et elle s'était déjà attardée. « Eh, ce n'est pas une bouteille qui te retardera », dit Jakobli, et, comme il avait entendu dire que les filles doivent au préalable se faire tirailler avant de se permettre de goûter au vin, comme on tire par exemple des porcs par les oreilles ou par les pattes de derrière, quand on veut les sortir de l'écurie ou les y faire entrer, il prit Meyeli par la main et dit : « Viens ! ». Cette main était si vivante, jamais encore il n'avait tenu dans la sienne quelque chose de semblable; de véritables flots de vie s'écoulaient d'elle et inondaient son être; il en oubliait de tirer ! il tenait cette main vivante dans sa main, et une fois encore il supplia : « Viens donc ! » Et Meyeli lui abandonnait sa main, et il semblait à Jakobli que de cette main jaillissait toujours de plus vivantes étincelles, comme de la machine électrique s'échappent toujours plus vives les étincelles, à mesure que le contact devient plus intime. Les joues de la fillette devinrent plus rouges, ses yeux plus bleus; sa bouche eut un frémissement; mais elle dit : « En vérité non, merci bien; il me faut partir, ne te fâche donc pas; mais que diraient les gens, si j'allais boire une demie avec un jeune homme étranger, et que dirait la cousine, si elle apprenait la chose ! ». « Elle ne l'apprendra pas », dit Jakobli. « Je l'ignore » dit Meyeli » mais je n'irai pas, je n'ai besoin de rien, et ce qui n'est pas bien n'est pas bien, qu'elle l'apprenne ou non. Mais ne te fâche pas, pour l'amour de toi j'irais volon-

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 238 s.

tiers. Maintenant je dois m'en aller, adieu ! ». Et, disant ces mots, Meyeli voulut reprendre sa main et partir. Mais Jakobli la garda encore, et Meyeli ne fit pas la méchante, et Jakobli dit : « Alors viens chez le mercier; je voudrais bien t'acheter quelque chose ». « Merci, dit Meyeli, mais je ne pourrais emporter ces cadeaux à la maison, comment dirais-je de qui je les tiens ? Quant à mentir, je n'y suis pas habituée ». « Alors prends cela, dit Jakobli, et il voulut mettre dans la main de Meyeli un petit tas de monnaie. « Non pas, dit la fille, mets cet argent de côté jusqu'à ce que nous nous rencontrions de nouveau, si telle est la volonté de Dieu, et paie-moi alors une demie; peut-être cela conviendra-t-il mieux alors. Adieu, porte-toi bien, maintenant il me faut partir ». Et disant cela, elle s'arracha à son étreinte; mais, on le voyait, cela lui faisait de la peine, et quelque chose dans son cœur plaidait en faveur de Jakobli; mais elle persista dans ce qu'elle considérait comme son devoir, quelque peine que cela lui coûtât... » (1).

Jakobli rentre à la nuit noire. Il raconte ses aventures, Anne Bäbi manifeste son admiration pour la façon plutôt énergique dont Lisi a dépouillé son tremblant amoureux. Ah ! voilà bien la femme qu'il faut à cet être mou et sans volonté. Et, comme le garçon se plaint amèrement, sa mère lui répond qu'il n'entend goutte à tout cela. On lui a monté la tête contre les paysans de Zyberlihoger, on le voit; elle excuse leur conduite ! Hansli veut timidement prendre la défense de son fils, il est rabroué d'importance et ne souffle plus mot; il craint, du reste, un procès, car ce qui est écrit est écrit, n'est-ce pas, puis on ne manquera pas d'alléguer que Lisi a reçu de Jakobli de l'argent comme gage de mariage; la bourse subtilisée en fera foi. Bah ! au fond il n'y a pas là de quoi se tracasser; une femme ou une autre; on s'habitue à la longue à tout. Que le jeune homme cède donc ! Anne Bäbi obéit à d'autres mobiles : que diraient les gens, si l'affaire venait à manquer ? Et la voilà qui s'emporte contre son Hansli, une complète nullité, un homme qui se laisse à volonté tourner tantôt à gauche, tantôt à droite. Heureusement qu'elle est là, qu'elle a de la tête pour tous. Et elle n'est vraiment pas commode, quand elle est en colère. C'est comme une bouteille de bière de Mars faisant sauter son bouchon.

Jakobli trouve un défenseur inattendu dans Mädi; il a dédaigné la servante, mais n'importe : celle-ci ne veut pas de ce mariage avec la Lisi du Zyberlihoger, et elle conseille au garçon de faire le malade; mais pas n'est besoin qu'il mente; les ennuis qu'il a eus ces derniers temps ont altéré sa santé, il est forcé de garder le lit. Aucun médecin n'arrive à le guérir, alors on se décide à aller trouver une sorcière. Sur ces entrefaites, le valet Sami, envoyé au Zyberlihoger, revient assez mal impressionné par les futurs beaux-parents de son jeune maître. Jakobli languit toujours, en

---

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 240 s.

proie à un mal mystérieux. A en croire la vieille diseuse de bonne aventure, il a une fille en tête; il ne guérira pas qu'il ne la possède. Si on le force à en épouser une autre, il mourra avant la fin de l'année. La servante Mädi ne se sent plus de joie. Elle se voit déjà la bru d'Anne Bäbi. Nous avons déjà eu, en effet, l'occasion de signaler les tenaces illusions que se forge la pauvre servante quadragénaire, persuadée que c'est elle, la fille honnête et pauvre à qui la devineresse a fait allusion. Nous savons combien fut amère sa déception, quand elle apprit que ce n'était, hélas ! pas elle qu'aimait le jeune maître. Par exemple, Mädi a la satisfaction d'avoir dit son fait à sa rivale et arrangé de la belle manière la grosse paysanne du Zyberlihoger, quand celle-ci est venue s'informer de la santé de son fiancé (1).

Anne Bäbi, tourmentée, craignant de perdre son cher garçon, presse celui-ci de questions, et finit par lui arracher l'aveu de son amour pour la jeune orpheline. Elle est navrée : voilà donc toutes ses combinaisons à l'eau ! Occupez-vous donc des gens ! Désormais, advienne que pourra; elle ne veut plus se mêler de rien. Que Jakobli, à qui elle laisse carte blanche, se tire de là comme il l'entendra. Hansli Jowäger, de son côté, gagné par l'éloquence que déploie son fils pour défendre son amour, promet d'aller voir un homme d'affaires pour arranger les choses. Jakobli redoute, en effet, des complications : le père de Lisi a en mains le projet de contrat, Lisi possède les beaux thalers qu'elle a subtilisés, ne sont-ce pas là des engagements pris, auxquels la justice le forcera à faire honneur? Peut-être lui déférera-t-on le serment, et prêter serment, c'est toujours grave ! Le pasteur, à qui on a recours, rassure le père et le fils, aussi ignorants l'un que l'autre. Entre parenthèses, il est bien amusant d'entendre à cette occasion le vieux Hansli exposer ses idées sur le mariage : de son temps, on ne faisait pas tant de manières; on passait en revue les filles qui pouvaient vous convenir, on jetait son dévolu sur l'une d'elles, on se parlait, et si l'affaire ne s'arrangeait pas, on passait à une autre fille, jusqu'à ce qu'on trouvât chaussure à son pied. Mais jamais il n'a entendu dire que quelqu'un fût mort d'un refus. Lui, par exemple, quand son père l'a jugé mûr pour prendre femme, il a jeté les yeux sur sa vieille : il lui semblait en effet qu'elle ne ferait pas mal dans la maison ! Anne Bäbi est laborieuse; peut-être n'est-elle pas d'une coquetterie raffinée, mais ce n'était pas la première venue. Si elle avait dit non, il n'en serait pas devenu fou pour cela; il aurait cherché ailleurs. Ce n'est pas qu'après le mariage on n'ait parfois des désillusions; mais bah ! on finit par s'habituer à tout; et, en fin de compte, est-il bien nécessaire de tant se démener pour trouver une femme? (2).

Jakobli se met à son tour en campagne; mais, cette fois, sa mère

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 329 ss.
(2) Ibid., p. 362 s.

refuse de lui garnir le gousset. A quoi bon, quand on va voir une créature qui n'a qu'une camisole et la moitié d'un jupon? Par bonheur, papa Hansli fait bien les choses; et c'est lesté d'un suffisant viatique, que notre jeune paysan se dirige, la joie au cœur, vers le village où habite sa bien-aimée. Et l'entrevue des deux amoureux est quelque chose de charmant. Par exemple, le parrain de Meyeli ne fait pas un accueil très bienveillant au jeune Jowäger; mais la fille de l'aubergiste, petite personne vive et mutine, pleine de cœur et d'entêtement, prend en mains leur cause, conseille Meyeli et son fiancé, les conduit au presbytère, s'occupe du trousseau, des moindres détails de la noce. Pendant ce temps, les paysannes du Zyberlihoger sont revenues faire une dernière tentative; elles apprennent la publication des bans; mal reçues chez les parents de Jakobli, elles se voient forcées de manger à l'auberge; une démarche auprès du pasteur ne donne pas de résultats, et elles regagnent leurs pénates, honteuses et confuses, au milieu des lazzis de la population. Anne Bäbi boude toujours, elle disparaît toute une après-midi, puis se dépite de voir que personne ne semble avoir remarqué son absence; son amertume s'épanche en gros mots, se traduit en gestes violents : d'un balai furieux elle corrige les porcs, elle culbute la vaisselle, défend formellement à son fils de sortir de la maison, jusqu'au moment d'aller ramasser, comme elle dit, ses sacrés papiers de mariage; et Hansli se dit que sa femme est décidément une méchante bête; si cela devait continuer ainsi, il finirait par regretter de l'avoir rencontrée. Un beau jour, il a pitié de son Jakobli et se met en route, sous le fallacieux prétexte d'aller acheter une vache. Il se rend à Raxigen, entre à l'auberge, et, après avoir donné à la jeune cabaretière au bon cœur de l'argent pour acheter des cadeaux à Meyeli, il fait connaissance avec celle-ci, la console paternellement, lui bourre les poches de beaux thâlers, pour qu'elle puisse s'acheter ce qui lui fera plaisir. L'orpheline a, par sa douceur et sa beauté, conquis le brave homme, si ému qu'il se donne quelques vigoureux coups de râpe à la figure avec ses doigts calleux. La maman Anne Bäbi, qui a son amour-propre, veut que son fils lui fasse honneur tout de même, et elle se décide enfin à s'occuper des préparatifs et à acheter les habits de noce. Si Jakobli avait épousé Lisi, le repas eût été somptueux, mais comme ses beaux projets s'en sont allés à vau-l'eau, l'entêtée garde rancune au garçon; il n'y aura rien à Gutmütigen. Elle ne veut pas non plus fournir de voiture, et Jakobli est forcé de se rendre à pied à Raxigen. Mais la jeune aubergiste a bien fait les choses et, quand le marié arrive, des salves de coups de fusil résonnent en son honneur. La blonde fiancée est bien jolie sous ses beaux atours, elle a presque honte, elle qui hier encore n'était qu'une humble domestique, en se voyant si richement parée. Aidée par Röseli, la cabaretière, nous la voyons revêtir successivement les différentes pièces de l'original costume bernois « ... Puis autour du cou svelte l'on mit la collerette noire, à laquelle, lourdes et brillantes,

pendaient les chaînettes d'argent. Pour la première fois, Meyeli voyait cette parure, et elle n'osait presque la porter, et pourtant cela lui causait une joie d'enfant... Puis l'on attacha le fichu de soie par dessus la chemise blanche; ensuite elle endossa le casaquin, le « *Chuttli* » de fin drap noir, les bras bien passés dans les manches; on lui posa enfin sur la tête le joli bonnet fait de riches blondes (la passe relevée de dentelles de crin) et garni de larges rubans de soie, et toute équipée, à la couronne près, c'était une ravissante petite fiancée, et Röseli ne se réjouissait pas peu de son œuvre, elle claquait des mains, et disait : « Je n'aurais jamais cru que les habits eussent tant d'importance, et qu'ils t'iraient si bien. Tu es une tout autre personne et je suis heureuse que tu t'en ailles, à côté de toi on ne paraîtrait plus rien. Et quoiqu'on ne soit pas la plus vilaine, et qu'on ait aussi le nez au milieu du visage, en comparaison de toi, on n'est qu'un souillon de cuisine ». « Tu es toujours la même et tu sais te moquer de tous les gens », dit Meyeli, mais sans colère. Ce beau costume, cette étoffe bruissante, ce fichu de soie, ces agrafes qui reluisaient sous le casaquin, tout cela lui paraissait si étrange; il lui semblait qu'elle était une autre personne... » (1). Et de fait, la blonde Meyeli est jolie à croquer, et, malgré son peu de coquetterie, c'est avec plaisir qu'elle se regarde : elle passe sa main sur le fichu soyeux, s'assure à tout moment qu'elle a toujours sur la tête le coquet bonnet de blondes, étend tantôt un de ses petits pieds, tantôt l'autre sous la cotte, contemple avec satisfaction ses beaux bas de laine blanche et ses souliers de noce. «... Et cependant, elle n'avait pas serré les orteils l'un sur l'autre, lorsque le cordonnier lui prit mesure, comme le font beaucoup de jeunes filles coquettes, qui, désireuses d'avoir de petits souliers, trompent le savetier de toutes les façons possibles, afin que celui-ci les fasse bien petits... » (2).

Mais les cloches sonnent; les fiancés se dirigent vers la petite église où le pasteur bénit leur union. C'est un moment de félicité bien douce pour l'orpheline. Hélas ! il lui faut ensuite retourner chez son parrain, qui la traite presque de voleuse, parce qu'elle rassemble les quelques hardes composant son maigre trousseau; il lui faut derechef revêtir ses pauvres habits de tous les jours. Du ciel où elle planait elle retombe dans la triste réalité. Quel crève-cœur, quelle honte elle ressent à empaqueter ses guenilles, ses deux chemises bonnes et ses trois mauvaises, ses trois chemisettes percées, dont elle a toutes les peines à dissimuler les trous nombreux, ses deux cotillons, dont l'un était mauvais et l'autre encore pire, son jupon, qui, jadis, était bordé d'une tresse rouge, mais a maintenant des franges tout autour ! (3). Et quel triste retour dans la

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 467. Pour certains détails du costume, voir *Beiträge*, p. 616.
(2) *Anne Bäbi*, I, p. 469.
(3) Ibid., p. 475.

nuit, lorsque les deux époux s'en reviennent à pied, tâtonnant parmi les ténèbres, vers la ferme des Jowäger.

Le samedi, sur les routes de l'Emmenthal ou de la Haute-Argovie, on a fréquemment l'occasion de croiser de semblables couples, couples de beaux et riches paysans unis par l'intérêt ou par l'amour, couples le gueux, riches seulement de leur jeunesse ; on voit de pauvres hères comme Peter Käser, le maître d'école, et la douce Mädeli ; des amoureux robustes, pleins de confiance dans l'avenir, comme Uli et Vreneli; et parfois on s'étonne de voir une gentille enfant comme Meyeli, si mal appariée à un peu reluisant Jakobli; bien que le fiancé soit borgne, ait la figure semblable à une écumoire, il est aimé — amour voilà bien de tes tours ! — non pas pour les écus qu'il possède, mais pour son bel œil ! Il arrive aussi qu'une humble fille comme Aenneli parvienne, bonheur inespéré, à fixer sous son joug un opulent et orgueilleux fils d'Ammann, un prince de la jeunesse villageoise; mais ces bonheurs-là sont rares en un pays où la richesse joue un rôle si important. Riche est la Gretli de l'Ankenballe : en dot elle apportera à son mari quantité de beaux habits ; qui sait, en effet, sur quelle espèce d'homme elle tombera, s'il aura de l'argent pour offrir des costumes à sa femme, s'il ne sera pas, malgré ses écus, un vilain ladre ! (1).

La femme de Sami, oncle de Mias, a un honnête magot, elle aussi ; par exemple, elle ne brille pas par la propreté. Le soir de la noce, l'héritière du paysan Niegenug d'Unsegen vient habiter sous le même toit que ses beaux-parents, et le lendemain matin, nous assistons à un bien curieux déballage ; c'est le trousseau et la dot de la mariée qui, amenés sur un char, nous réservent des surprises amusantes. On s'était figuré à la ferme que la jeune épousée demeurerait chez ses parents à elle. Aussi, « ... une consternation générale se répandit-elle parmi les jeunes gens, lorsque le lendemain un petit garçon arriva avec une vache, grande mais maigre, à qui on avait attaché un bouquet, lorsqu'à la vache succédèrent deux énormes porcs, suivis enfin d'une voiture chargée d'une armoire, d'un coffre, d'un lit, d'un rouet, d'un berceau, etc... Lorsqu'il s'agit de décharger le mobilier apporté en dot, on trouva très lourds le coffre et l'armoire, et l'on craignit de les endommager; aussi les vida-t-on sur la voiture. Alors, on vit apparaître toute la garde-robe de la jeune femme, mais rien n'était lavé. Vraisemblablement, elle avait craint chez elle de dépenser son savon et son bois, et jugé que les grands-parents pouvaient bien fournir ces deux choses. On retira donc tout pièce par pièce; car rien n'était convenablement emballé, et ceux qui étaient chargés de cet ouvrage prirent soin qu'aucune tache, qu'aucune saleté ne passât inaperçue; on faisait voltiger tout au vent, comme des drapeaux. Et

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 485.

c'était chose curieuse que de voir la jeune femme contempler ce spectacle avec le plus grand cynisme, et le plus indifféremment du monde laisser s'accomplir cette aération... » (1).

Le trousseau de Meyeli, par contre, se réduit à fort peu de choses. Quand, le lendemain de son mariage, la petite orpheline s'éveille dans le grand lit moelleux des Jowäger, qu'elle aperçoit sur une table sa belle parure de mariée et, à côté, dans un coin, les deux minces paquets renfermant toutes ses hardes de pauvresse, elle se sent honteuse et bondit hors de sa couche. Avec cela, le soleil entre à flots dans la chambre, et, les éclairant de sa lumière crue, fait mieux ressortir le contraste entre les atours de noce et les nippes qui s'effiloquent. « Au temps jadis on parlait d'une paysanne qui avait donné à ses servantes, comme cadeau de Nouvel an, des chemises dont chacune pesait huit livres; on n'y avait pas épargné le chanvre, ni les boutons, et elles doivent avoir été solides au porter. Aussi solides n'étaient pas les chemisettes de Meyeli, elles étaient au contraire transparentes, courtes et petites; les poules auraient pu, au travers, picorer l'avoine, et par devant, elles avaient grand'peine à joindre. la cotte était beaucoup trop courte, la lune luisait à travers et montrait les mauvais vieux bas, dont il n'eût plus été possible de dire s'ils étaient tissés, tricotés ou cousus. Du même style était le casaquin, et une fois que Meyeli était dedans, toute la journée elle se demandait avec anxiété comment elle en ressortirait le soir... » (2).

Mais Jakobli, en épousant la fillette, n'a écouté que son cœur; la pauvreté de l'orpheline aux tresses d'or ne l'a pas arrêté un seul instant. En se mariant, il n'a pas songé à faire un bon marché comme tant d'autres, comme ce Steffen, par exemple, qui, sur le point d'ouvrir une auberge, se met en quête de jeunes paysannes ayant un joli petit magot et tombe sur une Eisi (3).

Le maître d'école, Peter Käser, a été séduit par le charme virginal de Mädeli; il l'aime à en perdre la tête, et pourtant ce sont de bien vulgaires considérations qui le font hâter son mariage : chaque bouton qui saute, chaque repas à apprêter, chaque assiette à laver, fait plus vivement sentir au magister les ennuis du célibat. De plus en plus, il se persuade qu'une femme serait nécessaire dans son misérable intérieur, pour s'occuper de la cuisine, lessiver son linge, bêcher le jardinet attenant à l'école. Finalement, après une scène avec sa blanchisseuse qui ne lui a pas rendu une des chemises données au lavage, il n'y tient plus, et court surprendre la gentille enfant du vieux cordonnier; de fréquentes et idylliques rencontres à la fontaine lui ont permis de l'apprécier et l'en ont rendu insensiblement amoureux. Il trouve la belle en train de peigner sa longue

(1) *Le Miroir des paysans*, p. 24 s.
(2) *Anne Bäbi*, II, p. 29.
(3) *La banqueroute*, p. 26 ss. et *passim*.

chevelure, et lui fait une amusante déclaration où il mélange dans sa fureur l'histoire de la chemise, le mariage, la cuisine et les laveuses, puis brusquement, il lui demande si elle veut être sa femme. Il n'aura pas, le brave Käser, à se repentir d'avoir épousé Mädeli. Elle le consolera de ses déboires, sera son bon génie, car elle est aussi brave que jolie. C'est une des figures féminines les plus sympathiques de Gotthelf; et le romancier nous en a tracé un charmant portrait, bien qu'un peu réaliste. Admirons donc avec lui une de ces belles filles de l'Emmenthal chantées par le poète de Signau, C. Wiedmer :

« Bäckli hei sie — früsch wie Rose,
Auge wie der Morgestern... (1). »

« Mädeli était svelte et grande, elle n'avait pas de ces ravissantes joues de lait et de sang, à faire croire que, pour peu qu'on les presse ou qu'on les baise, on va voir jaillir de l'une quelques terrines de lait tout chaud et rouler de l'autre quelques douzaines de pommes de terre bien farineuses et crevassées. La peau de Mädeli avait pris quelque chose de l'atelier du savetier; non pas sans doute qu'elle fût sale et couleur de poix, comme la peau d'un maître-garçon ou d'un maître-gnaffe quinquagénaire; elle avait seulement cette nuance jaunâtre qui, mêlée au brun, avec une intention de rouge, pareille à la rosée du ciel, épandue par-dessus, forme une peau singulière, infiniment plus attrayante avec son émail velouté que le plus beau rouge et blanc, si artistement mélangé soit-il. La chevelure de Mädeli était noire, ses yeux foncés et profonds, comme faits pour s'y noyer. C'est une chose étrange que l'insondable profondeur qu'ont certains yeux... » (2).

Et, après une digression sur la couleur des yeux, Gotthelf ajoute encore quelques traits à la figure de Mädeli; il n'oublie ni les épais sourcils noirs, ni le menton court et ferme, ni les dents blanches. Il nous apprend que son visage était lavé tous les jours, ce qui n'est pas peu dire ! Les doigts étaient déliés, — et ce n'est pas pour déplaire à notre pasteur qui déteste les gros doigts courtauds, semblables à des pinces, — et bien nets eux aussi. Les sombres cheveux de la fillette étaient lissés coquettement et partagés par une raie; le front, limpide, reluisait sans l'aide d'aucune couenne de lard. La tournure alerte, la taille bien proportionnée plaisaient à l'œil, même quand les jambes étaient dépourvues de bas, ou chaussées de méchants souliers (3). L'auteur n'oublie qu'une chose, les pieds, mais cela a-t-il de l'importance à la campagne? « A propos, demanderont des demoiselles ou de petits messieurs indiscrets : et de quelle sorte étaient maintenant les pieds de Mädeli ? O bons petits niais que vous êtes ! A la

(1) Cité par Türler : *das malerische und romantische Emmenthal*, p. 13.
(2) *Le maître d'école*, II, p. 38 s.
(3) Ibid., p. 40 s.

campagne, on ne regarde pas du tout aux pieds, mais aux jambes, et des pieds si larges qu'ils pourraient, déchaux, marcher sur la mer, seraient préférés cent fois aux plus petits petons auxquels s'emmancheraient de petites jambes que l'on enfilerait par le trou d'une aiguille » (1).

En fait de garde-robe, Mädeli n'est guère mieux pourvue que Meyeli. Qu'apporte-t-elle en dot? Pas grand'chose et beaucoup. Elle ne possède qu'une chemise neuve ou deux (2), mais en revanche, n'a-t-elle pas les trésors de son corps virginal, de ses yeux sombres et de son opulente chevelure noire?

Il est rare cependant qu'une fille, si pauvre qu'elle soit, se mette en ménage sans un kreutzer d'économies, « *mit einem blutten Füdle* » (3), suivant l'énergique expression de là-bas. La jeune paysanne, avec laquelle Käthi est si heureuse de remarier son Johannès, a cinquante thalers et un lit (4). Une autre fiancée, sur le point d'enter dans une humble famille de fabricants de balais, rassure ainsi sa future belle-mère, inquiète du trousseau de sa bru. « ... J'ai une chemise entièrement neuve, deux tout à fait bonnes, et puis encore quatre autres, mais qui ne sont plus entières. Mais la mère a dit que je devais encore en avoir une, et le père a dit qu'il voulait me faire des souliers de noce, et ils ne coûteront rien. Puis, j'ai encore une marraine remarquablement bonne, qui, en tout cas, me donnera aussi quelque chose de beau, peut-être bien un poêlon ou une marmite à bouillie, et qui sait s'il n'y aura pas là un jour quelque héritage à faire? Sans doute elle a des enfants, mais ils pourraient mourir... » (5).

Car ces braves mères, quelle que soit leur condition, sont toutes les mêmes : l'amour, la beauté, fariboles ! C'est la richesse à leur avis qui fait le bonheur; et nous les voyons préoccupées surtout de bien marier leurs enfants, c'est-à-dire de trouver à leurs chers petits fils des femmes pourvues d'un magot aussi rebondi que possible. Mais l'amour dont elles font fi vient souvent déjouer leurs savantes combinaisons. C'est ainsi que Félix, le fils de l'Ammann, dédaigne l'épouse que sa tendre mère lui destinait dans sa sollicitude. Madame la baillive a fini par dénicher l'oiseau rare, c'est la fille de l'Ammann de Rächlige. Par sa naissance cette personne, de belle prestance du reste, est l'égale du jeune homme. « ... De corps elle était assez bien bâtie, et quand elle apparaissait sur un marché, elle s'avançait fièrement comme un paon qui fait la roue. Elle chatoyait, que c'en était magnifique; cependant, quand on y regardait de plus près, on apercevait tantôt des bas d'étoupe, tantôt des souliers rapiécés, parfois

(1) *Le Maître d'école*, p. 41.
(2) Ibid., p. 68.
(3) Mit nacktem Hintern. Voir *Beitr.*, p. 438. *Uli le valet*, p. 281.
(4) *Käthi*, p. 346.
(5) Récits et tableaux. Tome II, p. 243. *Le fabricant de balais de Rychiswyl.*

même il y avait, çà et là, une impartiale ouverture dans une pièce quelconque de l'habillement, une sorte de soupirail, c'est probable, comme on en voit actuellement dans la plupart des étables à cause des exhalaisons. Elle avait un pas viril; dans les nouvelles auberges à un demi-batz, les modernes aubergistes à un demi-batz ne la laissaient pas volontiers danser, car ses pieds faisaient vaciller toute la petite maison... » (1). Mais l'humble Aenneli, du Nägeliboden, a fait impression sur le bouillant Félix, et c'est elle qu'il épouse finalement envers et contre tous. Et longtemps encore les bonnes langues de la Vehfreude jaseront sur cette mésalliance : quelle idée aussi d'aller chercher cette étrangère, alors qu'il y avait tant de riches héritières à marier? Et elle n'est pas belle, avec cela, la femme qu'il a choisie, le fils de l'Ammann : c'est une rame de pois, ce n'est pas même une perche à haricots ! (2). Car, nous le savons, à la campagne on n'estime guère les filles minces et sveltes. La Züseli, par exemple, la jeune enfant du fabricant de paniers, ne plaît pas beaucoup aux gens du « russige Graben », avec sa grâce légère de chevrette. Si elle avait pesé un demi-quintal de plus, elle aurait mieux été de leur goût (3).

Le mariage de Jakobli Jowäger est aussi un mariage d'amour; de même, celui de Resli avec la fille du Dorngrübauer; il n'est pas jusqu'à ce vieil avare de Harzer Hans qui ne laisse parler son cœur en épousant la Lise; il est vrai qu'au bout de quelque temps notre ladre, son vilain naturel reprenant le dessus, regrettera amèrement de ne pas avoir pris une femme plus fortunée. Lise aura beau, pour faire oublier la petitesse de sa dot, lésiner, liarder, se montrer dure envers les malheureux, son mari ne lui en saura nul gré; par ses mauvaises paroles, les ignobles traitements qu'il lui infligera, il fera cruellement expier à la misérable créature l'envie qu'elle a eue un jour de devenir la paysanne de Hartherzige (4).

Qu'on n'aille pas croire cependant que les passions soient violentes chez ces campagnards; les coups de foudre n'y sont pas très fréquents; les jeunes gars de l'Emmenthal sont avant tout, répétons-le, pratiques et raisonnables. Sans doute, ils ne sont pas insensibles à la beauté physique; une jolie fille, plantureuse et fraîche, les séduira comme d'autres; encore faut-il qu'elle soit douée des vertus domestiques qui font la bonne ménagère. Quand une fille possède les qualités nécessaires à une paysanne et un beau corps, elle est celle que le prétendant a cherchée. L'expérience lui a démontré, en effet, que là où un homme sain de corps s'unit à une femme bien portante, l'amour ne tarde pas à naître, amour sain lui aussi

(1) *La fromagerie*, p. 452.
(2) Ibid., p. 508.
(3) Récits et tableaux, T. I. *Bartli le fabricant de paniers*, p. 110.
(4) *Harzer Hans*, p. 95-140.

et nullement romanesque. Dans les villes, les différences de goûts, de culture intellectuelle, sont cause qu'il y a tant d'unions disparates, de ménages désaccordés. Les incompatibilités d'humeur sont nombreuses, et telle femme se croit une malheureuse déçue, parce qu'il appert que son mari ne goûte pas comme il faudrait une symphonie. A la campagne, il n'en est pas ainsi. Plus simples, plus uniformes y sont les conditions de l'harmonie (1).

Quand les coups de fusil ont cessé de résonner dans les airs, quand l'union a été bénie par le pasteur dans l'humble église aux clairs vitraux, le nouveau marié ramène la jeune épousée à la ferme paternelle, à moins toutefois qu'elle ne continue, ce qui est souvent le cas, à demeurer chez ses propres parents. L'accueil fait par la belle-mère à sa bru n'est pas toujours des meilleurs (2). Jakobli revient dans la nuit à la maison natale. Anne Bäbi est plus bougonne encore que d'ordinaire. Pourquoi? est-elle mécontente que ce mariage se soit bâclé sans elle? Redoute-t-elle la prochaine arrivée d'une intruse, d'une rivale dans cette demeure où elle est accoutumée à n'en faire qu'à sa tête? Peut-être a-t-elle des remords? En tout cas, elle est bien disposée à rendre l'infortunée Meyeli responsable de tout. Pourtant, elle prépare un bon repas, car ses enfants auront, après les fatigues de la journée, grand besoin de réconfort. Ils tardent bien à venir, nos deux amoureux. C'est qu'en ce moment la blonde Meyeli est assise sur une borne, à un quart d'heure du logis; elle pleure des larmes de découragement, malgré les exhortations que lui prodigue son Jakobli. Une étoile qui file dans le ciel sombre lui semble cependant de bon augure et lui rend un peu d'énergie. Ils se remettent en route, et bientôt Mädi, dont les oreilles sont aussi bonnes que la langue, signale leur approche à sa grommelante maîtresse : sont-ce là des manières, gronde celle-ci, que de s'en venir ainsi dans la nuit, alors qu'il y a plus d'une heure que sept heures sont sonnées ! Sur le seuil de la porte, une voix fraîche se fait entendre : « Que Dieu vous donne le bonsoir, bénisse notre entrée et notre sortie, et nous garde de tout mal dans toute l'éternité ». Anne Bäbi souhaite à son tour la bienvenue à la jeune femme qui, par sa douceur, achève de désarmer le terrible dragon; Meyeli promet de faire en sorte qu'on n'ait pas lieu de se plaindre d'elle et que Jakobli ne se repente jamais d'avoir pris une fille si pauvre. La belle-mère prend note de ces bonnes résolutions, fait observer à sa bru qu'elle n'est pas tombée non plus chez de vilains chiens. Tout de même, on en a vu plus d'une promettre monts et merveilles et ne pas valoir grand'-chose en fin de compte. Enfin on verra bien ! Mais assez de bavardages, et qu'on se mette à table ! Sans quoi le repas va refroidir. Meyeli se montre

(1) *Gottfried Kellers nachgel. Schriften und Dicht.*, p. 131 s.
(2) *Anne Bäbi*, II. Chapitre I.

également pleine d'attentions pour Mädi, lui tend avec grâce la main : Jakobli, dit-elle, lui a raconté les soins dont elle l'avait entouré pendant sa maladie, et la servante, tout en se frottant la main à son tablier, ne sait si elle doit gronder comme une chatte ou grogner comme un chien. Elle grommelle de vagues et rogues paroles de bienvenue, qu'elle fait précéder de réflexions aigre-douces sur ses mains calleuses à peine dignes d'être offertes, et celles des jeunes filles maniérées d'à présent, blanchies dans l'oisiveté. A Sami qui lui demande dans la cuisine si sa nouvelle maîtresse lui plaît, et si elle la trouve aussi belle qu'elle, l'acariâtre créature répond, furieuse, qu'elle ne voudrait pas pour tout l'or du monde posséder une frimousse semblable : d'un bout à l'autre de l'année il faut la garder dans un tiroir, comme un bonnet du dimanche, si l'on ne veut pas qu'elle passe au soleil. Elle dit mille insolences à Meyeli qui tremble de lui déplaire, pendant que, de son côté, celle-ci essuie force rebuffades de la part d'Anne Bäbi. Meyeli redouble de gentillesses, et l'on sent que plus d'une fois elle va droit au cœur de la fantasque belle-mère, moins mauvaise au fond qu'elle n'en a l'air; ou plutôt qu'elle n'en veut avoir l'air; de temps à autre, les yeux de la bonne femme se mouillent; c'est qu'elle n'est pas un diable, ainsi qu'elle le dit elle-même; elle espère même qu'elle et sa bru feront bon ménage ensemble, pourvu toutefois qu'on ne laisse pas la bride sur le cou à Mädi. Car, décidément, la maison des Jowäger est livrée véritablement à l'anarchie. La maîtresse donne-t-elle un ordre, Mädi ne répond pas, fait la sourde oreille, Sami de son côté agit en toute indépendance. Anne Bäbi, il est vrai, n'a aucune des qualités de la bonne ménagère, elle personnifie l'esprit de contradiction. Dans ces conditions, la tâche de Meyeli ne sera pas des plus aisées. Le rôle de bru est déjà, sans cela, assez difficile à tenir. Dans un intérieur de campagne, la besogne est répartie de longue date entre les membres de la famille et les domestiques : chacun a son emploi, sa spécialité, son domaine sur lequel il ne souffre pas d'empiétements. Qu'une bru se présente, c'est-à-dire de nouveaux bras à employer, et les difficultés commencent. Que va-t-on lui donner à faire ? Ne va-t-elle pas troubler l'ordre soigneusement établi ? Pour peu que les gens ne soient déjà pas très bien disposés à son égard, elle risque, l'intruse, malgré toute sa bonne volonté, de mécontenter tout le monde. Se mêle-t-elle de quelque chose, sans qu'on l'en ait priée, on l'accuse de vouloir, dès le premier jour, agir comme si elle était seule maîtresse; attend-elle qu'on l'invite à mettre la main à la pâte, demande-t-elle ce qu'elle doit faire, tout de suite on crie qu'elle manque d'intelligence ; sans quoi, elle en aurait bien elle-même l'idée. D'ailleurs, jusqu'ici on a pu sans elle suffire à la tâche, on n'a jamais eu besoin des secours de personne, on ne voit pas pourquoi une aide étrangère serait indispensable aujourd'hui. Et voilà les aménités que l'on a pour la nouvelle venue, et parfois le ton n'est pas même si courtois, et les grossièretés vont leur train !

Le lendemain de son arrivée chez les Jowäger, Meyeli est saisie d'une violente tristesse à la vue de ses pauvres hardes. Comment se montrer ainsi ? Mädi en allant aux champs raconte à qui veut l'entendre que la bru d'Anne Bäbi est vêtue comme une mendiante et n'ose se faire voir. La maîtresse exprime tout haut son mécontentement qu'on ait dépensé tant de beaux thalers pour la toilette de noce, et se moque de façon peu charitable du piètre costume que la jeune femme doit porter en semaine. Mais elle se radoucit comme toujours, car chez elle le second geste vaut mieux que le premier, et elle consent à fournir à Meyeli l'étoffe pour y tailler des robes plus présentables; et la bru se tire à son honneur de sa besogne de couturière; elle se montre aussi habile dans l'art de raccommoder et de repriser; peu à peu, son inlassable bonne humeur, son activité dans la grange, ses talents de ménagère, lui gagnent le cœur des gens de la ferme et dissipent les préventions.

De jour en jour, elle se transforme, dans cette atmosphère de bonheur elle s'épanouit, à la chaleur du foyer domestique. Son corps, jusque-là transi dans des loques de pauvresse, frissonne de plaisir au contact des épais et solides vêtements. C'est seulement maintenant qu'elle comprend l'énorme différence qu'il y a entre un cotillon de demi-toile et une jupe en beau drap d'Argovie. Elle a un lit moelleux pour s'y étendre voluptueusement, elle peut manger à sa faim, sans que personne la chasse de table; les dimanches et jours de semaine, elle a la liberté de s'asseoir sur la marche chaude du poêle, aussi souvent que cela lui plaît. Seule, Mädi ne désarme pas : la femme de Jakobli a beau lui raccommoder ses chemises, lui repriser ses bas, la mauvaise bête n'a pour tant de complaisance que des brocards et des sarcasmes. Meyeli se montre pour son mari une épouse soumise et attentionnée, et elle a du mérite à cela, car si elle écoutait les conseils de sa belle-mère, le pauvre garçon ferait bientôt pendant à son père Hansli. Quand les hommes disent blanc, moi je dis noir; c'est comme cela qu'il faut agir, si l'on tient à être la maîtresse dans la maison, le maître plutôt, car c'est elle qui porte les chausses, comme dans bien des ménages campagnards de ce pays d'ailleurs; voilà la façon dont elle forme l'inexpérience de sa bru ! Pendant ce temps, les langues marchent au village, la curiosité des gens est à son paroxysme. Comment peut bien être faite la femme de Jakobli Jowäger ?. Pour essayer de l'apercevoir, ils viennent à la ferme sous le moindre prétexte, rôdent autour du verger. « Quand une nouvelle poule arrive dans une basse-cour, tous les yeux de poules (1) se tournent de son côté, tout ce qui a des pattes défile devant elle; ici, elle attrape un coup de bec, là, un autre; toutes veulent voir, n'est-ce pas, si ses plumes sont bien attachées, et c'est heureux quand son acclimatement ne lui coûte que des plumes. Il se passe

(1) Il y a ici un jeu de mots : *Hühnerauge* signifiant œil de perdrix, cor.

quelque chose de semblable, lorsqu'une jeune femme arrive dans un village. « L'as-tu vue ? », demande Hans à Eisi et Stüdi à Benz... » (1). Et chacun de faire ses réflexions ! Aussi, deux semaines de suite, y-a-t-il affluence de paroissiens à l'église, et je vous jure qu'ils ne songent guère à prier Dieu ! Déception cruelle ! les curieux n'y gagnent que des torticolis, à force de s'être retournés, car Meyeli, trompant leur attente, ne paraît pas. Un beau dimanche enfin, la jeune épouse se décide à s'exhiber sur ce théâtre rustique, et les Hans et les Stüdi sont satisfaits. Acceptée par ses nouveaux concitoyens, elle se fera tout doucement sa petite place dans la vie calme et monotone du village, comme elle a su déjà se la faire au foyer des Jowäger; car elle a décidément conquis la fantasque Anne Bäbi, heureuse de voir son cher fils se transformer peu à peu sous la bienfaisante influence de Meyeli (2).

Parfois la belle-fille, la « *Sühniswyb* », évince la maîtresse de maison. La femme de Sami, dès le lendemain de son arrivée, va rôder dans la cuisine, pendant que la grand'mère de Mias y est occupée; elle trouve à redire à tout ce que fait la vieille, prétend qu'elle met trop de beurre dans la marmite, qu'elle n'écrème pas suffisamment les pots de lait. Peu à peu, elle arrive à faire prévaloir ses idées : de ce jour la nourriture devient franchement mauvaise, car la nouvelle ménagère entend réaliser des économies sur le manger et le boire. Les repas sont d'une excessive frugalité, au point que tout le monde dans la maison commence à murmurer qu'on donne aux porcs ce qui revient aux gens, et vice-versa. La grand'mère, dépossédée du trousseau de clefs, emblème de ses fonctions, se contente de soupirer en secret, et pourtant, Dieu sait si c'était autrefois une personne énergique; mais, que voulez-vous, elle a pour la richesse un respect immense, et la bru est riche ! Le paysan Niegenug et sa femme sont des avares fieffés et ont amassé à leur fille une jolie dot. La mère de Mias, mauvaise langue, n'affirme-t-elle pas que le bonhomme allait jusqu'à voler à ses valets les boutons de leurs habits; quant à la paysanne Niegenug et à sa digne enfant, elles se mettaient, à l'entendre, en chemise pour filer, afin de ne pas abîmer leurs robes, et elles exposaient leurs rôtis de pommes de terre au soleil sur le chambranle de la fenêtre pour les réchauffer et économiser le bois (3).

Nous venons de parler longuement du mariage dans les campagnes de l'Emmenthal, de la façon dont les jeunes paysans prennent femme; il nous reste à dire un mot de ceux qui, arrivés à l'âge nubile, persistent à demeurer célibataires. S'ils fuient le conjungo, c'est qu'ils ont des raisons toutes particulières. « Dans le canton de Berne, qui, en dépit de toutes

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 62.
(2) Ibid., Chap. I, II, III.
(3) *Le Miroir des paysans*, p. 23 et 25 s.

les apparences, est foncièrement aristocratique dans son essence, il arrive souvent que des fils de paysans ne se marient pas, afin que la ferme ne soit pas morcelée, que la famille reste riche. On trouve par-ci par-là des fermes où, depuis deux cents ans peut-être, il n'y eut jamais qu'un fils qui se mariât, pendant que les frères célibataires, les cousins traités comme des personnes respectables, demeuraient dans le *Stock*, travaillaient à leur fantaisie, et gouvernaient souvent plus que le paysan régnant. Or, ces cousins ont le plus souvent dans l'économie rurale une partie favorite qu'on leur abandonne sans conteste : nourriture des bêtes, irrigation, charroi, etc... » (1).

Lorsqu'à la Vehfreude il s'agit de conduire les fromages vendus, les hommes qui doivent prendre part à cette expédition ne ferment pas l'œil de toute la nuit. En effet, le départ a été fixé à trois heures, et dans le village, on voit de çà de là, briller des lumières, dans les maisons surtout où habitent des cousins célibataires.

Naturellement, ces vieux garçons, ces oncles ou ces cousins à succession, ont une cour nombreuse; ils sont une riche proie que guettent des nuées d'héritiers avides. Avec une finesse de touche remarquable, Gotthelf, en deux petits tableaux de genre qui se font pendant, nous peint deux richards de cette sorte, l'un, l'avare Harzer Hans, âme vile et méprisable, meurt solitaire et abandonné de tous, et cette lamentable fin nous remplit d'un véritable effroi, l'autre, Hans Joggeli, l'excellent Kirchmeier, homme bon, avec cela plein d'expérience et de sagesse, prend doucement congé de la vie : sa mort est bien le soir d'un beau jour ! (2).

Certains de ces célibataires peuvent avoir eu de très bonnes raisons pour ne pas prendre femme; la plupart, sans doute, n'ont pas obéi à une égoïste pensée; mais Gotthelf ne voudrait pas voir leur nombre augmenter dans sa patrie. Pasteur, il prêche le : « Croissez et multipliez ! » de l'Evangile; c'est un apôtre convaincu du mariage. « ... La vie en commun des époux, leur commun labeur, leurs luttes, leur activité, les délices du foyer et le bonheur domestique, voilà, comme on le sait, le thème principal dans les récits villageois de Gotthelf. Bien que passé maître dans l'art de peindre les sentiments amoureux en eux-mêmes, Gotthelf ne laisse pas que de faire rapidement voile vers le port du mariage, et ce but il aime à le poursuivre à travers toute espèce de peines et de joies, de dangers et de crises. Dans ses nouvelles humoristiques, il s'en va de la façon la plus drôle avec ses garçons et ses filles « *auf Brautschau* ». Les braves garçons de Gotthelf possèdent, la plupart du temps, des mères qui les exhortent à se marier, « car de vraies mères n'aiment

---

(1) *La fromagerie*, p. 270.
(2) *Hans Joggeli*... Berlin, J. Springer, 1848.

pas que leurs enfants restent célibataires ». Et si l'un d'eux ne parvient enfin à trouver une aimable épouse qu'après la mort de sa bonne mère, il est convaincu « qu'il doit sa femme à sa feue mère qui l'a justement guidée vers celle-ci ». Les braves filles de Gotthelf voudraient bien devenir des paysannes, ou tout au moins de bonnes ménagères. Et alors il se plaît particulièrement à marier la jeune fille qui convient à l'homme qu'il lui faut... Gotthelf est le passionné marieur. Et comme il sait admirablement, après toute sorte de complications, amener la rencontre des personnes prédestinées à se convenir, pour en former ces couples qui se complètent si heureusement : l'adroite Mädi, aux yeux farouches et hardis, à la bouche narquoise, et le lourd Michel; le rusé Christen et la circonspecte Stüdi; la silencieuse et pensive Louise et le notaire enflammé pour la patrie, l'esprit libéral, la civilisation, les principes et — la dot; le bon et brave Jacot, souvent en retard, et la modiste Rosalie Gelblächt qui sait frayer la voie; l'adroit, audacieux et enjoué Joggeli et la bonne ménagère Anne Mareili... » (1).

La lune de miel passée — et avec ces froides natures bernoises, si difficiles à dégeler, elle ne dure jamais très longtemps — mari et femme sont bien près d'avoir épuisé les trésors de sentimentalité que pouvaient renfermer leurs cœurs; ils ne tardent guère à devenir ces couples honnêtes et raisonnables que nous voyons apparaître dans chacun des romans de Gotthelf; l'homme, laborieux, actif et probe, vaque avec conscience aux occupations agricoles, commande en maître écouté le peuple des domestiques mâles et des journaliers, la femme, bonne ménagère, entendue à la cuisine, parfois autoritaire et tyrannique, gouverne sagement la maison. Les conjoints sont simples dans leurs goûts, économes, moraux, ils pratiquent toutes les vertus domestiques avec cette austérité que le protestantisme imprime aux sentiments religieux. Ce sont le plus souvent des ménages modèles, bien qu'un peu bornés dans leur horizon; leurs concitoyens les respectent et les considèrent, surtout s'il y a de l'argent dans le « *Gänterli* »; leur seul et unique souci est de faire honneur à leurs affaires, de conserver à la ferme où le ciel les a placés, la prospérité et le bon renom transmis par les ancêtres. Nous pourrions citer un grand nombre de ces vénérables couples : c'est le Bodenbauer Johannès et sa digne épouse, Ankenbenz et Lisi, l'Ammann et son impérieuse ménagère, etc., etc...

Il semble que notre pasteur ait dessiné avec une prédilection toute particulière ses curieuses figures de paysannes. Ce sont, la plupart du temps, des luronnes qui n'ont ni froid aux yeux, ni la langue dans leur poche; elles mènent leur maison tambour battant, et leur bouche à l'oc-

(1) *Ueber Jeremias Gotthelf's « Erzählungen und Bilder aus der Schweiz »*, von Prof. Dr. Jul. Stiefel. Programm der Kantonschule in Zürich. 1888. Als Beilage, p. 16 s.

casion vomit la mitraille. Sans doute, il y a parmi elles des esclaves résignées, comme la femme du Dorngrütbauer, des créatures passives et geignardes, comme la Gretli du Hunghafen, mais elles constituent l'infime minorité. En revanche, que de ménagères énergiques, à commencer par l'épouse du Bodenbauer et la cousine de la Glungge; si la première se cantonne dans son domaine et n'empiète pas sur les attributions de Johannès, la seconde est bien forcée d'assumer toutes les charges du pouvoir, car sa mauvaise chance lui a donné comme mari un Joggeli dont il faut à chaque instant seconder la faiblesse tatillonne ou neutraliser la malfaisante bêtise. Combien sont impérieuses et autoritaires, comme la Lisï de l'Ankenballe, la femme de Simmen Sämeli, combien même portent les chausses comme Madame la baillive de la Vehfreude, quand elles ne vont pas jusqu'à battre, à l'instar de l'Eisi du Dürluft, leur tremblant mari ! Disons tout de suite pourtant que tous les paysans ne sont pas des Peterli. En général, ils sont merveilleusement assortis à leurs ménagères, et, si ces dernières sont de maîtresses femmes, ils sont, eux, de maîtres hommes, travailleurs, avisés et pleins de sens. Gotthelf a incarné en deux types, un peu idéalisés peut-être, le Bodenbauer Johannès et le fermier de l'Ankenballe, les solides qualités héréditaires des populations agricoles de l'Emmenthal. Tous deux sont de magnifiques échantillons de cette énergique race d'hommes qui, depuis des siècles, habite les pays situés au bord de l'Aare et de l'Emme. Quand ils sont en âge de fonder une famille, ces mâles vigoureux et rudes s'unissent à des filles saines et robustes; ils mettent au monde des enfants nombreux, qu'ils élèvent comme ils l'ont été eux-mêmes, c'est-à-dire dans l'amour du travail et le respect des antiques traditions; ils prêchent d'ailleurs d'exemple, persuadés que le jeune garçon et la jeune fille puisent dans la vie familiale leurs meilleurs enseignements. De bons conseils, la connaissance de quelques usages vénérables, un peu de religion uni à beaucoup de superstition, voilà pour l'éducation; car avec cela les ancêtres ont fait leur chemin dans la vie; pourquoi cela ne suffirait-il pas à leurs descendants? L'instruction, nous savons à quoi elle se réduit à cette époque : de vagues notions de lecture, d'écriture, parfois de calcul, vite oubliées pour avoir été mal apprises. Du reste, le paysan n'y attache aucune importance; peu lui chaut que ses fils deviennent des savants; ce n'est pas avec le fatras des livres qu'on parvient à la richesse ! Alors, à quoi bon s'en farcir la tête ? Puis les petits grandissent, les années s'écoulent, le couple rustique vieillit, dans le tran-tran monotone des occupations journalières que ramènent les saisons immuables; il continue à mener la même vie calme et exempte de bouleversements, coupée de petits bonheurs peu saillants : récoltes inespérées, bonnes affaires réalisées, et de petits malheurs inhérents à la profession : grêle qui saccage les denrées, vache malade ou cochon qui crève, et remercie le ciel, lorsqu'il lui accorde la santé, le plus précieux des biens.

De constitution robuste, habitués à vivre au grand air, et quel air ! celui des hautes montagnes, embaumé par les suaves parfums des plantes alpestres, les campagnards de ces régions ignorent les maladies compliquées auxquelles les citadins sont sujets. Du reste, quand le mal s'attaque par hasard à eux, ils le traitent, comme les paysans de tous les pays et de tous les âges, par le mépris, ou ce qui revient au même, avec des remèdes de bonne femme dont le secret s'est transmis de père en fils; ils ajoutent foi aux prédictions des diseuses de bonne aventure, à la vertu miraculeuse de certains philtres mystérieux que des charlatans malins leur vendent très cher, plus qu'aux ordonnances des médecins les plus réputés; et il faut croire vraiment que leur constitution est solide, car ils ne meurent en somme pas plus qu'ailleurs.

Certains remèdes sont particulièrement en faveur dans les campagnes bernoises, au temps de Gotthelf, et il est probable que de nos jours ils font encore merveille, car le paysan ne change guère. On les emploie du reste au petit bonheur. Quand la buveuse d'eau-de-vie Stüdeli ressent dans l'estomac et les entrailles des tiraillements douloureux dûs à l'alcoolisme, les voisines qu'elle consulte varient dans leurs diagnostics : pour l'une, ce sont des crampes, pour l'autre, c'est une hernie stomacale; mais toutes sont d'avis que leur remède est le seul bon, le seul qui guérisse. Et les voilà qui arrivent avec des gouttes d'Hoffmann, de l'eau de gentiane, du genièvre, de l'eau des Carmélites. Elles en administrent de copieuses cuillerées à la malheureuse, dont la douleur ne fait qu'empirer (1). La barbe de bouc est également très employée, elle donne de bons résultats dans quantité de maladies. Quand Züseli languit, perd ses belles couleurs, et se consume d'amour, le vieux Bartli, son père, s'obstine à lui faire boire de cette tisane, sur les conseils d'une commère, experte en l'art de guérir (2).

Mais c'est surtout chez les Jowäger que l'empirisme fleurit. Ennemis des innovations dangereuses, ils n'ont recours au médecin qu'à la dernière limite, et encore ne le font-ils qu'à leur corps défendant. Quand Hansli se blesse en travaillant, il étend sur la plaie vive de la graisse de char, c'est souverain ! Anne Bäbi se sent-elle mal à l'aise, a-t-elle les jambes lourdes ou de la migraine, elle sait ce qu'il y a à faire, ou bien elle mange un morceau de bon fromage, ou bien elle absorbe une infusion de mélisse, et aussitôt elle recouvre la santé. C'est simple, comme on le voit (3). Son fils Jakobli attrape la petite vérole, et c'est encore à la mélisse que l'on songe, quand il ne peut plus avaler le café et l'omelette que sa maman lui a tout de suite préparés (4). Et pendant que la

(1) *Comment cinq jeunes filles...*, p. 146 s.
(2) *Bartli le fabricant de paniers.* Récits et tableaux. Tome IV.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 11.
(4) Ibid., I, p. 36.

maladie suit son cours, Mädi la servante, aussi bête que sa maîtresse, ne cesse d'ingurgiter au pauvre diable mélisse et genièvre, et cela, malgré les prescriptions du docteur. De même, elle oint le visage du patient toutes les demi-heures avec quelque mixture différente. Et les gens d'approuver sa conduite, de lui donner des conseils ! Les uns sont d'avis que du beurre sucré serait bon, d'autres préfèrent la graisse; un autre possède un merveilleux onguent pour les yeux et une eau remarquable. Finalement, le brave Hansli qui en tient pour son remède favori, propose de la graisse de char ! Et pendant qu'Anne Bäbi se lamente, éperdue, à tout moment la porte s'ouvre, laissant pénétrer dans la chambre des essaims de mouches; c'est un perpétuel va et vient de visiteurs; on lève à chaque minute les rideaux du lit, pour montrer le visage boursouflé du malade; et Mädi, affairée, qui jour et nuit ne cesse de frotter et d'oindre, interrompt un instant sa besogne pour écouter les avis et se mêler à la conversation bruyante des intrus. Puis, elle se remet à sa tâche avec des forces décuplées : tantôt elle frotte la figure de Jakobli avec de la peau de lait, tantôt avec du beurre sucré, tantôt avec du saindoux, avec de l'eau pour les yeux, avec un collyre prêté par une voisine, suivant ce qui lui tombe sous la main. Ce serait bien étonnant si dans le nombre il ne se trouvait pas un remède qui fit de l'effet ! Aussi est-il bon de les employer tous, n'est-ce pas ?

Mais les choses tournent mal, le garçon, si intelligemment soigné, est en train de perdre la vue. On fait venir un autre médecin qui, comme de juste, blâme les procédés de l'ignorante domestique. Celle-ci, furieuse, clabaude contre la bêtise des docteurs, et, dépitée, veut rendre son tablier, puisqu'on méconnaît ses services. Anne Bäbi, jalouse au fond de l'affection que Mädi porte à son Jakobli, tient bon cette fois et se soumet aux prescriptions médicales, si bien que le malade entre en convalescence, avec un œil de moins pourtant. Ce n'est plus le beau garçon d'autrefois, si frais, si joyeux de vivre; il reste des heures entières assis sur le banc devant la maison, occupant ses loisirs à donner à manger aux pigeons et aux poules, en butte aux remarques peu charitables des gens, qui, sans souci d'être entendus, affirment à haute voix qu'il vaudrait mieux être mort que de vivre ainsi défiguré. Anne Bäbi a de violents remords quand elle contemple le visage en écumoire de son chéri. N'est-ce pas de sa faute si son Jakobli est infirme ? Lui en tiendra-t-il rigueur ? Hansli, lui, n'attache pas grande importance à la chose : beau ou laid, on meurt tout de même, et l'on va tout de même en paradis. C'est un philosophe : il est d'avis qu'il faut prendre la vie comme elle vient, et en définitive on se fait à tout. Un jour que le pasteur reproche à Anne Bäbi de ne pas avoir fait vacciner l'enfant, le bonhomme ne s'émeut pas pour si peu; il prouve par a+b à l'homme de Dieu qu'on a tort de recourir à ces artifices diaboliques : la vaccine, on sait qui l'a inventée, mais la

petite vérole, personne ne peut dire d'où elle vient, c'est pourquoi il faut bien croire qu'elle vient directement de Dieu, or, ce qui vient de Dieu, on doit le supporter avec patience et résignation. D'ailleurs, si Dieu voulait qu'on se servit du vaccin, pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait connaître à nos ancêtres ? C'est une mode nouvelle ! (1)... Jakobli est toujours faible et triste; il n'a de goût à rien; il dédaigne les appétissantes omelettes maternelles. De nouveau le docteur est consulté. Anne Bäbi voudrait qu'il administrât une purge énergique, seule capable de dégager l'estomac du jeune homme. Comme le médecin affirme qu'il n'y a qu'à laisser agir la nature, la brave mère est furieuse, elle aurait aimé en tout cas que l'Esculape ordonnât quelque chose, n'importe quoi. Comment guérir, en effet, sans absorber de médicaments ? Une commère du voisinage lui indique un certain Xaveri, dont l'élixir fait merveille; et pour le prouver, elle raconte qu'enceinte de sa dernière fille elle ressentait absolument les mêmes malaises que Jakobli : elle n'avait plus de goût à vivre, ses jambes étaient lourdes comme des tours, et le soir elle ne pouvait se lever de sa chaise pour aller au lit. Alors elle a pris de cet élixir qu'on fabrique à Wirthligen et qui coûte cinq batz la demi-chope; une cuillerée matin et soir, et sa santé s'est améliorée, au point que si elle n'avait pas eu des crampes à l'étouffer, jamais elle n'aurait eu de meilleure grossesse que celle-là ! Un vieil homme vient à la rescousse de la voisine : cet élixir, dit-il, n'est pas seulement célèbre dans ce pays, mais on lui a affirmé que le roi de France en buvait tous les matins. En ce qui le concerne, il ne serait plus depuis longtemps de ce monde, sans la merveilleuse liqueur; une fois il s'était cassé la jambe, et l'élixir de Xaveri l'avait remis sur ses pieds. D'autres personnes encore vantent les miraculeux effets du remède, et, finalement, Anne Bäbi se laisse convaincre (2). Elle ne demande pas mieux, d'ailleurs, car elle a, comme ses compatriotes bernois, une prédilection marquée pour les charlatans (3). Mädi, le lendemain, reçoit l'ordre de revêtir ses habits du dimanche et d'aller trouver ledit Xaveri. Arrivée au logis de l'empirique, elle apprend que celui-ci est parti chercher un médecin, un vrai, pour son fils malade. Et Mädi s'étonne : elle croyait que l'élixir guérissait toutes les maladies. Sans doute, lui répond-on, mais cette panacée est bonne pour le commun des mortels, le charlatan ne s'en sert pas pour lui-même, ni pour sa famille (4). La servante n'en demande pas plus long, elle qui, pour calmer ses malaises de célibataire, absorbe de confiance de la tisane de cerfeuil (5). Elle emporte dans la poche de sa cotte la précieuse fiole qui rendra la santé à

(1) *Anne Bäbi*, I, Chapitre III et IV.
(2) Ibid., p. 76 ss.
(3) *Anne Bäbi*, I, p. 75 s. *Beitr.*, 606.
(4) Ibid., p. 88.
(5) Ibid., p. 93.

son jeune maître. Anne Bäbi s'en empare, flaire la drogue, la goûte, et, après en avoir bu une gorgée, est prise de violents haut-le-corps; puis il faut que Hansli, malgré sa répugnance, tâte aussi au médicament; et c'est enfin le tour de Jakobli qui se trémousse et se secoue vigoureusement, à la grande satisfaction de sa mère, car un remède doit produire un semblable effet, c'est signe qu'il est efficace (1). Et, quoique le pauvre garçon s'en défende avec énergie, chaque jour il doit ingurgiter plusieurs cuillerées du fameux élixir; et, toutes les fois, la drogue le secoue de façon épouvantable. Une bouteille est-elle vide, on va vite en quérir une autre. Hansli lui-même en boit une goutte de temps à autre, car il a remarqué que sa santé s'en trouvait bien. La panacée miraculeuse ne donne pas, par exemple, les mêmes résultats chez son fils; chaque soir, Jakobli a la fièvre, la nuit, il a des cauchemars effrayants, le matin, il se réveille la tête lourde, les yeux lui cuisent, surtout son œil borgne; l'estomac lui brûle et il ne se sent jamais si bien que quand Anne Bäbi a oublié de lui faire prendre sa cuillerée (2). En désespoir de cause, la paysanne, voyant le peu d'effet produit par l'élixir si vanté, y renonce et songe alors à marier le garçon. Le jeune homme effrayé tombe de nouveau malade; derechef la tisane de mélisse chauffe pour lui à la cuisine, et il lui faut bon gré mal gré en avaler des écuelles (3). Le mal ne fait que s'aggraver. Anne Bäbi retourne chez le médecin, lui peint les choses sous les couleurs les plus noires, persuadée que l'homme de l'art lui donnera un médicament d'autant plus énergique, et que son enfant sera plus vite debout. Aussi, grande est sa joie quand la purge qu'elle administre au patient produit un effet tel que le souffre-douleur pense en mourir. Tant mieux, s'exclame-t-elle, c'est que le remède est bon. Plus il vous remue, plus vite vous êtes guéri. C'est dommage que la fiole soit vide, Jakobli en aurait bu encore, car l'essentiel est de purger à fond. Le malade ne guérit toujours pas, il est si faible, si abattu, qu'il ne peut plus ouvrir les yeux. Nouveau voyage de la bonne femme chez le docteur; celui-ci est d'avis qu'on pourrait essayer d'un laxatif, si le laxatif ne donne pas de résultats, on recourra derechef à la purge, qu'on fera suivre d'un second laxatif. Jakobli fait la grimace, son père, pour le décider à boire sa potion, est forcé de le raisonner; : si elle n'agit pas maintenant, affirme le brave Hansli, elle sera bonne pour une autre fois. Résultats toujours négatifs. Un autre docteur consulté s'informe longuement des battements du pouls, de la couleur de la langue, de l'appétit, du sommeil; Anne Bäbi répond au petit bonheur à ses questions, exagérant cependant pour augmenter le zèle de l'Esculape et lui arracher un meilleur

---

(1) *Anne Bäbi*, p. 100.
(2) Ibid., p. 113 s.
(3) Ibid., p. 269.

médicament. Elle emporte une drogue dont elle devra matin et soir donner à Jakobli deux cuillerées. Mais elle n'a pas grande confiance dans la science du médicastre, contre qui elle ne cesse de déblatérer. Les renseignements qu'Anne Bäbi lui a donnés manquaient forcément de la précision nécessaire; d'autre part, elle ne tenait pas à ce qu'il passât à la maison pour s'assurer de ses propres yeux de l'état du malade; elle craignait que ces visites ne coûtassent trop cher. Dans ces conditions, le docteur ne pouvait guère diagnostiquer juste. Mais la paysanne ne le rend pas moins responsable du peu de succès du traitement : c'est un ignare, un fripon, qui ne songe qu'à vous subtiliser votre bel argent; comprend-on cela ? il n'a même pas daigné regarder l'urine qu'elle lui apportait, suivant la coutume, dans une bouteille. Il aime mieux, sans doute, vous faire à domicile de petites visites, payées un bon prix, que de donner des consultations. Et pourtant, quatre batz et demi pour une petite fiole, contenant à peine de quoi graisser les oreilles d'un pou, ce n'est pas rien ! Alors Anne Bäbi dirige ses pas vers la demeure d'un de ces charlatans de village, à la porte desquels la foule des gogos se presse et s'écrase. Le rusé bonhomme examine longuement l'urine de Jakobli, hoche la tête, le cas est grave : le garçon des Jowäger, on le voit bien, a été drogué par des savants; que n'est-on venu tout de suite le trouver, les choses n'en seraient pas là; il diagnostique avec une assurance imperturbable; et annonce à la paysanne épouvantée que son fils a une fièvre bilieuse. La maladie a été jusque-là aussi mal soignée que possible, et il ne sait vraiment comment cela ira; il préférerait n'avoir pas à traiter Jakobli dont le cas est peut-être désespéré, mais enfin, son devoir l'y oblige, car personne d'autre ne serait capable de le faire. Et tout en parlant, l'empirique prend une poignée de plantes par-ci, une autre par-là, en remplit un gros sac en papier qu'il noue avec de vieilles ficelles, et Anne Bäbi en a pour ses sept batz (1). Mais les simples, malgré leurs vertus secrètes, n'agissent pas encore assez vite, à son gré; elle prête alors une oreille attentive aux propos d'une commère qui connaît une vieille diseuse de bonne aventure, la Schnupfsäckeli : celle-ci s'entend comme pas une à prédire l'avenir ; sait ce que vous avez perdu, ce qu'on vous a volé. Aussi, nombreux sont ses clients; et qu'on ne croie pas que les gens qui viennent la consulter soient de la racaille; c'est au contraire tout ce qu'il y a de mieux, de plus huppé. Anne Bäbi, de plus en plus convaincue que son fils est ensorcelé et que les médecins n'y peuvent rien, s'accroche à cette dernière planche de salut (2). Et de nouveau Mädi est chargée d'une mission auprès de la Pochette.

(1) A propos de ce charlatan et de ses remèdes lire *Anne Bäbi*, I, p. 291 ss.
(2) Lire le portrait de la devineresse : *Anne Bäbi*, I, p. 293 ss., et en général pour tout ce qui touche aux charlatans, Ch. XVI.

La sorcière prend son jeu de cartes crasseux, le mêle, l'étale en de savantes combinaisons de couleurs, pendant que la servante crédule ouvre de grands yeux pour apercevoir le petit homme gris qui, à ce qu'on lui a affirmé, s'asseoit aux côtés de la devineresse, lorsqu'elle prophétise (1). Nous connaissons déjà l'oracle de cette sibylle rustique, et le trouble où il plongera, durant plusieurs semaines, la quadragénaire amoureuse. Jakobli a une autre fille en tête que celle qu'on lui destine, il ne guérira pas qu'il ne la possède; il mourra certainement s'il faut qu'il se marie contre son gré, et cela avant la fin de l'année, car les cartes le disent, et les cartes ne mentent pas. Nous sommes également rassuré sur la santé et le sort du jeune maître, nous avons vu comment le borgne et grêlé Jacquot finit par épouser Meyeli la blonde.

Celle-ci, devenue enfin la bru d'Anne Bäbi, sera, elle aussi, la victime de l'incorrigible paysanne et de ses médications saugrenues. Lorsqu'elle se trouve dans une position intéressante, elle est forcée de faire connaissance avec la mélisse de la belle-mère. Hansli s'en mêle également, et comme la graisse de char n'est guère indiquée pour les malaises de la grossesse, il remet l'élixir de Xaveri sur le tapis : il en reste encore dans une bouteille; on administre donc l'affreuse drogue à la jeune femme, dont l'état empire immédiatement (2). Alors on pense à autre chose; peut-être qu'une bonne petite saignée ne ferait pas de mal. Saigner, purger, tels sont en effet les deux mots que l'on entend le plus souvent à cette époque dans la bouche des sages-femmes et des paysannes, leurs clientes. Ces deux opérations, chères aux médecins du temps de Molière, sont toujours très en faveur au commencement du XIX[e] siècle dans les campagnes bernoises (3). « Quand, en été, la première pie réapparaît, alors la saignée marche, que c'en est effroyable. Les pies muent, en effet, en été, comme les autres oiseaux, mais s'éclipsent pendant ce temps, on ne sait où; un certain temps, on n'en voit plus une seule; sitôt qu'elles se montrent de nouveau, ce qui a lieu d'habitude au début de la canicule ou quelques jours avant, on doit se faire saigner. Aussi, lorsque la première pie apparaît, mille tonnerres, comme les femmes courent, c'est à qui arrivera la première ! Et là où elles courent, on les saigne pour un batz ou deux, et personne ne pense qu'il peut ainsi offenser Dieu, ne songe à la responsabilité qu'il assume. « Eh ! un peu plus ou un peu moins de sang, qu'est-ce que cela peut faire ? », dit-on... » (4). A tout propos, l'on se fait tirer une pinte de sang. Une femme est-elle sur le point d'accoucher, vite elle se rend chez la sage-femme; un coup de lancette, et tout ira bien !

---

(1) *Anne Bäbi*, I, p. 304 s.
(2) *Anne Bäbi*, II, p. 95.
(3) Si l'on veut être édifié sur les sage-femmes de l'Emmenthal et leurs procédés, qu'on lise le chapitre V, *Anne Bäbi*, II. (Voir *Beiträge*, p. 618).
(4) *Anne Bäbi*, II, p. 107.

« On croit généralement, en effet que, plus on fait couler de sang, plus l'enfantement est facile, et que moins une femme a de sang, moins elle court risque d'avoir des hémorragies, moins le sang a de pression. Aussi saigne-t-on alors dans tous les sens, tantôt au pied et tantôt au bras... » (1). Préjugé stupide, contre lequel Gotthelf s'indigne avec raison. Comme de juste, Meyeli est forcée de se conformer à la tradition. Alors qu'en un pareil moment elle aurait grand besoin de toutes ses forces, elle doit, elle aussi, diminuer la pression de ses artères par d'intempestives saignées (2). Elle est la bru d'Anne Bäbi, n'est-ce pas tout dire ? Si la superstition disparaissait du monde, c'est bien dans cette maison qu'elle trouverait son dernier refuge. Tout le monde, d'ailleurs, chez les Jowäger, aussi bien Mädi la servante que la maîtresse de céans, est un peu malade imaginaire, et éprouve le besoin de se droguer. Mädi, par exemple, ressent toujours quelque chose quelque part et se plaint de ne pas avoir une heure de bonne dans la vie; tantôt c'est en haut qu'est le mal, tantôt c'est en bas, tantôt à droite, tantôt à gauche, mais il s'obstine à ne pas disparaître. La vieille domestique est toujours en train d'expérimenter un nouveau remède, mais les résultats ne varient guère, en fin de compte; et cependant, elle en a essayé de ces remèdes, elle en a consulté des médecins ! Elle en change plus souvent que de bas en hiver, — ce qui, au reste, ne serait pas beaucoup dire, car elle n'en a que deux paires, la moins bonne pour avant le Nouvel an, la meilleure pour après ! (3).

Les ventouses jouent également un rôle considérable dans la médecine paysanne; Joggi, le paysan endetté, presse sa ménagère, lorsqu'elle est malade, de s'en faire poser. Et Gotthelf nous dit à ce propos qu'à la campagne les poseuses de ventouses sont des personnages importants, car elles sont une mine inépuisable de renseignements de toutes sortes et détiennent d'innombrables secrets. « La pose des ventouses dure un bon moment, bien plus longtemps que la saignée, et, pendant cette opération, on n'a pas la langue dans sa poche, au contraire, on s'en sert pour abréger le temps et s'alléger le cœur. C'est alors qu'apparaît au grand jour tout ce qui s'est passé dans le monde, tout ce qui a traversé le cerveau des hommes, et tout cela, la ventouseuse le garde dans sa bonne mémoire, le sert à ses clients, suivant son humeur, selon les besoins... » (4).

Mais partout, chez le maître d'école Peter Käser, comme chez la vieille Käthi, chez les Jowäger, comme chez Uli ou chez Joggeli, à la Glungge, c'est la même foi superstitieuse dans les charlatans et leurs remèdes. Quelqu'un tombe-t-il malade dans une ferme, dans une maison paysanne, tout de suite on court porter à un empirique du voisinage la

(1) *Anne Bäbi*, p. 109.
(2) Ibid., p. 115-121.
(3) Ibid., p. 172.
(4) *Le paysan endetté*, p. 238.

traditionnelle petite bouteille, renfermant l'urine à examiner. Quand Mädeli, la femme de Käser, est enceinte, si grande est sa faiblesse que l'on redoute de la consomption; alors, le brave magister se précipite chez un docteur de ce genre, un malin s'il en fut, célèbre à la ronde pour son habileté à lire dans l'urine des gens les maladies dont ils sont atteints. Et non seulement il vous dit de quel mal vous souffrez, mais encore combien de jours il vous reste à vivre ! Le rusé bonhomme s'entend comme pas un à vous arracher les renseignements dont il a besoin; il tire les vers du nez au maître d'école, lui apprend que sa femme est grosse; mais quel n'est pas l'ahurissement de Peter Käser, lorsqu'à son retour son beau-père, le cordonnier, lui raconte la farce qu'il lui a jouée : ne s'est-il pas avisé de substituer son urine à celle de Mädeli ? Et le savetier de rire comme un fou : en voilà un phénomène bizarre ! un homme de soixante-dix ans qui se trouve dans une position intéressante ! Cela ne se voit pas tous les jours, n'est-ce pas ? (1).

Au temps de Gotthelf, les charlatans pullulaient dans les campagnes de l'Emmenthal; certains jouissaient même d'une renommée universelle, le fameux Micheli de Langnau, entr'autres, avait acquis une véritable célébrité (2). Peut-être n'était-ce pas un puits de science, en tous cas, c'était un homme habile, à en juger par cette anecdote que l'auteur nous raconte : un paysan était venu le consulter pour son frère tombé d'un cerisier, et naturellement il n'avait pas oublié la petite fiole en question. Voulant voir si l'illustre docteur méritait sa réputation, il lui pose à brûle-pourpoint d'indiscrètes questions. « Mais peux-tu me dire de quoi il est tombé ? — Hé ! d'une échelle — Mais peux-tu me dire d'une hauteur de combien d'échelons ? — Hé ! de huit — Cette fois, docteur, tu n'y es pas, il est tombé de beaucoup plus haut — Ecoute, mon garçon, dit Michel froidement, m'as-tu apporté toute l'urine ? — Non, dit le garçon — Eh bien ! dit Michel, les autres échelons étaient dans le reste de l'urine » (3). Le docteur avait été plus fin que le malin paysan. De ces charlatans qu'il considérait comme le fléau de son pays, notre pasteur a croqué d'amusants portraits au cours de ses récits. N'est-ce pas un bien drôle de corps que ce médicastre que Joggeli est allé quérir pour sa vieille femme malade d'une hydropisie de poitrine ? « Un jour, il lui ramena un médecin, de longtemps elle ne sut si c'était un vieux musicien mendiant ou un capucin déguisé; à en juger par la crotte disséminée tout autour de son corps, c'était cette dernière qualification qu'il aurait méritée de préférence; cependant, il n'avait pas de tonsure; au lieu de cela, il avait de la vieille paille d'avoine et des fragments de tiges de chanvre dans les touffes de cheveux incultes qui, par douzaines, pendaient autour de sa tête cras-

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 121 ss.
(2) V. *Beiträge*, p. 109.
(3) *Le Maître d'école*, II, p. 125 s.

seuse. Cet homme, Joggeli l'avait entendu une fois dans une auberge parler de son étonnante habileté... Ainsi il racontait qu'il était excessivement célèbre, et que parfois il ne savait comment faire tête aux solliciteurs; du fin fond de l'Allemagne les plus fameux docteurs lui écrivaient, quand ils étaient dans l'embarras, et lui demandaient son avis... » (1). On voit que notre homme sait se vanter. Voyons-le maintenant diagnostiquer au chevet de la malade, on ne saurait rêver rien de plus comique. « Lorsqu'il arriva, il prit une mine très soucieuse et dit que le mal était grave et, sans doute, bien avancé; si quelqu'un pouvait y porter remède, c'était lui; mais il ne savait pas s'il réussirait encore ou non; la cage thoracique était trop étroite, le poumon et le foie n'avaient plus de place, c'est ce qui arrivait à beaucoup de personnes grasses; au fur et à mesure qu'elles devenaient plus grosses, le poumon, le foie et le cœur grossissaient aussi, c'est compréhensible; alors ils se sentaient trop à l'étroit dans la cage, pour la raison qu'elle n'augmentait pas; elle était en os, et, comme on le sait, de l'os c'est de l'os ! L'essentiel était donc d'agrandir la cage thoracique, afin qu'il y eût de nouveau de la place; il avait depuis longtemps imaginé une machine pour distendre les cages, ainsi devenues trop étroites; mais il n'avait pas encore trouvé de forgeron pour lui en faire une à son idée, parce qu'il fallait que cette machine fût fabriquée avec une particulière finesse, eu égard à son introduction; la chose n'était pas facile. Provisoirement, le mieux était de frictionner deux fois par jour la poitrine avec de la graisse de chien très chaude; cela l'étendait aussi, mais seulement d'une façon lente. C'est pourquoi il fallait également faire quelque chose pour rétrécir le poumon et le foie et leur donner de la place à l'intérieur; en ce cas, il n'y avait rien de meilleur que de boire avant de se coucher un verre d'eau-de-vie et de se purger d'importance... » (2).

Quand les remèdes des empiriques ne produisent pas l'effet qu'on en attendait, on s'adresse en désespoir de cause aux Capucins. Ceux-ci vous vendent toutes sortes de petits paquets, contenant de mystérieuses plantes qui vous guérissent infailliblement ! Avez-vous par exemple des douleurs dans le dos, provenant d'un refroidissement, attachez un de ces paquets sous la queue de votre cheval bai le plus joli, en invoquant la Sainte Trinité, laissez-le là trois nuits de suite, chaque nuit, avant d'aller vous coucher, dites trois fois votre notre Père, en ayant soin d'intercaler après chacun des trois pater un verre de vin rouge bien chaud, et vos douleurs ne tarderont pas à disparaître (3).

Mais hélas ! il arrive fréquemment que, malgré les bons soins des docteurs, patentés ou non, malgré les élixirs, les poudres, les pilules et les

(1) *Uli le fermier*, p. 297 s.
(2) *Uli le fermier*, p. 299 s. Sur les charlatans de cet acabit, voir *Beitr.*, p. 566 ss.
(3) *Le Miroir des paysans*, p. 109 et 120. *Käthi*, p. 192.

simples, malgré les capucins de Soleure, la mort ait le dessus. Le vieux paysan, sa journée faite, s'est endormi pour toujours dans le grand lit de l'*Hinterstube* ; on va le porter dans le cimetière fleuri de roses, qui domine la vallée; il y reposera en paix, à l'ombre de la petite église rustique, auprès de ses ancêtres. Accompagnons-le donc à sa dernière demeure. Quels sont en pareille circonstance les usages dans les campagnes de l'Emmenthal ? De quelles cérémonies particulières y entoure-t-on la mort ? — Il y a d'abord les tristes formalités à remplir : visite au fossoyeur pour la fosse, au menuisier pour le cercueil, au maître d'école pour l'oraison funèbre du défunt (1). Il faut s'occuper ensuite des invitations, et cela demande beaucoup de temps et d'attention. « Il y a beaucoup de besogne, beaucoup de soucis, quand un membre d'une famille considérable est mort, il faut en particulier songer à n'oublier personne dans les invitations au convoi, aucun parent jusqu'à la soixante-dix-septième génération, aucune personne dans la famille de laquelle on soit allé à l'enterrement, aucun parrain, si loin qu'il faille aller le chercher, aucun ouvrier de la maison, aucun locataire, aucun pauvre, ou, suivant la coutume, aucun habitant du village. Par des messagers spéciaux on informe les gens à des lieues à la ronde ; car, dans des cas si importants, on ne croit pas que les lettres offriraient les garanties nécessaires de sécurité et d'exactitude, et l'on n'a pas si complètement tort, surtout depuis que la poste est fédérale... » (2). Au Hunghafen, quand la fermière Gretli est décédée, c'est Lisi de l'Ankenballe qui est chargée de ce soin, et elle a besoin de toute sa présence d'esprit pour mener à bien cette tâche fastidieuse. Puis, il faut faire patienter l'armée des pauvres, et ce n'est pas toujours chose aisée. « Ils flairent un cadavre riche de plus loin que les vautours en Amérique ne flairent un cerf, et parfois ils arrivent en vérité si avides que, si on les laissait faire, ils arracheraient du corps du défunt le linceul dans lequel on l'a cousu. Or, on cherche, sans doute, à les renvoyer après l'enterrement, mais on ne le peut; ils ne lâchent pas le morceau, ils disent effrontément qu'ils viennent de loin et n'ont pas le temps de revenir. Si l'on ne peut rien leur donner en fait de vêtements, ils s'accommoderont d'un autre cadeau... » (3).

Le jour de l'enterrement, tout doit être propre et bien en ordre dans la maison et alentour. Que diraient les invités s'ils voyaient ce jour-là traîner, ici une guenille, là une chemise ? Le fumier doit être bien arrangé, la terrasse balayée comme il faut; la cour plantée d'arbres, la « *Hofstatt* » ne doit pas être encombrée de bannes ou d'ustensiles agricoles, ni l'allée du jardin de feuilles de choux. C'est qu'en pareille circonstance l'inspec-

(1) *Anne Bäbi*, II, p. 195.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 332.
(3) Ibid., p. 332 s. — Voir encore : *le Maître d'école*, II, p. 290 s.

tion d'une grande ferme est plus méticuleuse cent fois qu'une inspection militaire, et Lisi, qui ne l'ignore pas, veille à ce que les servantes fassent le nécessaire, pour que le Hunghafen et ses habitants ne fournissent pas prise à la malignité du monde. Et malgré tout, sans doute ils trouveront à critiquer, ces invités aux yeux fureteurs. « Alors les gens qui attendent les prières funèbres traînent leurs gros pieds autour de la maison et notent chaque chiffon qui n'est pas à sa place, chaque chemise, chaque bas, chaque paire de vieux pantalons qu'ils aperçoivent, soit à une perche de four, soit à quelque autre perche... » (1).

A Küchliwyl, la paroisse dont fait partie Gretli, les enterrements ont lieu entre onze heures et midi. La prière funèbre d'usage, ou plutôt l'oraison funèbre, doit donc commencer dans la maison de la défunte sur le coup de dix heures, car le cimetière est à une lieue de là. Quelques minutes avant, arrivent les personnes qui, une fois encore, veulent contempler le cadavre, puis, l'oraison funèbre terminée, on prévient expressément les invités, désireux de faire à la morte leurs derniers adieux, d'avoir à se hâter, car ensuite on fermera le cercueil. De tous les coins du pays, parents et amis affluent à la maison mortuaire. « En de semblables jours, on peut passer en revue les parentés, s'assurer si elles augmentent ou diminuent, inspecter les connaissances, voir dans quelles régions de la société elles se trouvent » (2). Sitôt le panégyrique prononcé, le cortège se met en marche vers l'église; quand c'est une femme qu'on enterre, les femmes prennent la tête (3). Derrière le cercueil, porté sur une petite voiture attelée d'un cheval, marche une foule plus ou moins recueillie de riches et de pauvres. On y voit « vêtues d'élégants costumes noirs, plantureusement nourries, la chemise blanche sur la large poitrine, des paysannes qui resplendissent au loin, de vieilles petites mères à la démarche tremblante, dont l'habillement misérable, qui recouvre leurs maigres membres, annonce une existence mesquine et triste, de vieux petits hommes aux grossiers manteaux rougeâtres, aux vêtements défectueux, d'imposantes personnes avec des bottes aux jambes et des chaînes de montre sur leurs gilets de soie » (4). Dans la fosse fraîchement creusée on dépose la dépouille mortelle en un coin tranquille du petit cimetière qui, selon l'expression de Gotthelf, devrait être « le parterre chrétien d'une commune chrétienne » et ressemble parfois à « une basse-cour ou à un pâturage à chèvres négligé » (5). Aussitôt la prière à l'église dite par le pasteur, la ménagère ou une parente s'esquive rapidement et va surveiller les domestiques restés

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 337.
(2) Ibid., p. 338.
(3) Ibid., p. 338.
(4) *Hans Joggeli...*, p. 74 s.
(5) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 337.

à la ferme, car ils mangeront là, pendant que le repas d'enterrement se fera à l'auberge.

Ah ! certes, c'est un événement important au village qu'un enterrement riche ! De tous les confins du pays, les pauvres se précipitent à la curée; avec une impatience scandaleuse, ils se disputent les dépouilles encore chaudes, les vêtements du mort qu'on leur distribue. « Avant même que le cadavre ne soit entièrement refroidi, avant que le corps glacé n'ait reçu son dernier vêtement, le linceul, avant que les survivants ne soient parvenus à cacher leur joie ou à mettre un frein à leur tristesse, déjà arrivent des troupes de mendiants, les plus effrontés en tête, et ils réclament, comme un droit, ainsi qu'autrefois les seigneurs réclamaient les biens tombés en déshérence, les habits du défunt. Non seulement il en vient du village même, mais quiconque a jamais, devant la maison mortuaire, reçu de la main de celui qui n'est plus une offrande charitable, pense avoir, par-là même, acquis aussi un droit sur les vêtements de son bienfaiteur... Les voilà donc qui s'élancent comme à un incendie vers la maison, on dirait que l'on a proposé des prix pour les premiers arrivés. Et si en chemin on les exhorte à attendre jusqu'après l'enterrement, ils se rient insolemment de vous et courent. Et quand près de la maison une personne aux yeux gonflés, à la taille affaissée, s'avance à la rencontre de l'essaim furieux, et, d'une voix brisée, supplie qu'on veuille bien l'épargner provisoirement, au moins jusqu'après les funérailles, des grognements se produisent tout autour d'elle, comme en poussent les chiens, quand on veut leur arracher des dents leur nourriture... » (1). Et il n'y a pas que les pauvres qui soient heureux. Dès qu'il apprend le décès de quelque riche paysan, tout le village est en émoi. A la campagne, il est rare que les gens ne soient pas tous un peu parents les uns des autres; et alors, chacun espère participer au repas funèbre auquel ne sont invités que les parents et connaissances, tandis qu'aux obsèques sont conviés, en certains endroits, tous les habitants du village, en d'autres, soit le haut village, soit le bas village. « Les non invités trottent alors, tout capots, vers leur maison et envoient des regards mélancoliques vers les heureux mortels qui s'étalent sur la terrasse devant l'auberge. Aussi, quand arrive la nouvelle d'une mort, cette saisissante pensée saisit beaucoup de gens : « serai-je invité à l'église ou aussi à l'auberge ? » (2).

Dans ce bon pays d'Emmenthal, où le monde est, nous l'avons vu, un peu porté sur sa bouche, ce repas d'enterrement constitue une aubaine envoyée par le ciel. « En quelques-uns de ces endroits, la coutume est d'inviter spécialement les pauvres à un festin et de les y bourrer comme il faut de mangeaille, suivant les antiques usages artistocratiques. Plus

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 291.
(2) Ibid., p. 293.

d'une vieille petite mère toute modeste de ses dents branlantes mâche alors laborieusement son morceau de viande de vache, se réconforte d'un petit bout de ragoût, se remémore le beau temps de sa jeunesse, en face d'un verre de maigre vin du lac, et se trouve si bien, si heureuse, pendant que les autres, jeunes et vieux, bâfrent comme des chiens et entonnent le vin dans leurs gosiers ainsi que des fûts vides, emballent lard et rôti dans des mouchoirs que leurs nez ont salis, et en bourrent, quand ce sont des hommes ou des garçons, les poches de leur habit, quand ce sont des femmes, les poches de leur jupe, à un tel point que leurs poches finissent par déborder sur leurs jambes et, en fin de compte, leur gosier sur leur poitrine » (1).

Un homme bien content aussi c'est le maître d'école, toujours besogneux, qui n'est pas fâché de gagner un peu d'argent en prononçant l'oraison funèbre; car, si la liturgie est l'affaire du pasteur, c'est au magister qu'incombe la tâche de célébrer congrûment les mérites du défunt ou de dire les prières d'usage devant la maison mortuaire (2). Dès que Peter Käser apprend dans la rue la mort d'un vieux célibataire opulent, il court de toute la vitesse de ses jambes annoncer la bonne nouvelle à sa femme. Cela va être un bel enterrement ! Quelle oraison funèbre choisira-t-il? Celle des Chérubins et des Séraphins ou celle du fils perdu? C'est qu'il a à sa disposition plus de deux sujets, même plus de trois, notre pédagogue ! Il n'est pas comme ce maître d'école qui ne possèdait qu'un panégyrique à une livre, un autre à 10 batz, et un autre enfin à 15 batz, de sorte que les gens n'avaient guère l'embarras du choix ! Un enterrement est pour un maître d'école de village une belle occasion non seulement d'augmenter son budget, mais encore de montrer ce qu'il vaut; un discours bien émouvant peut rendre notre homme célèbre à dix lieues à la ronde (3. Peter a choisi décidément l'histoire des chérubins et des séraphins. De tous les hameaux, de toutes les fermes environnantes, la foule des invités accourt, les hommes avec leurs manteaux noirs sous le bras, leurs chapeaux de laine noire sur la tête, les femmes coiffées de bonnets sombres sur leurs tresses retroussées. Et ce monde-là, malgré la solennité du moment, a l'air joyeux et s'entasse bruyamment, bien avant onze heures, dans l'aire et sur la terrasse de la ferme. Les héritiers surtout font de drôles de figures, s'efforçant, en dépit de leur secrète joie, de prendre des mines tristes. Et l'orateur commence à parler. « Le chat, miaulant amèrement, rôdait çà et là dans la maison, se frottant, la queue levée, à tous les jambages de portes, et la mine si furieuse que chacun craignait qu'il ne lui sautât aux mollets. Et au moment où je discourais le plus éloquemment du monde sur mes Séraphins et mes Chérubins, juste comme

---

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 293.
(2) *Beiträge*, p. 114 et 730-733.
(3) *Le Maître d'école*, p. 299.

une vieille petite mère tirait son mouchoir, parce que de loin elle sentait venir une larme, voilà le malheureux chat qui s'en revient, la queue haute, avec des miaulements hostiles; il s'assied au beau milieu du cercueil, promène ses yeux à la ronde, puis me regarde en face. La peur me prit; mes chérubins et mes séraphins trébuchèrent les uns par-dessus les autres, aussi vite qu'ils purent, ne se souciant nullement de l'émotion, mais seulement du chat perché au haut de la bière... » (1). Lorsque le dernier *Amen* est dit, les invités se réunissent à l'auberge, contents d'en avoir fini avec ces tristes formalités, joyeux à l'idée du bon repas qui les attend. Les héritiers du vieux garçon pour qui Käser s'est mis en frais d'éloquence font bien les choses : cervelles, viande de mouton, foie, viande grasse de bœuf, lard et choucroute sollicitent tour à tour l'appétit de ces affamés, dont les pieds ne peuvent plus se tenir tranquilles sous la table. Le vin est de bonne qualité et vous ragaillardit le cœur. D'exquises odeurs de rôtis arrivent encore de la cuisine, et dans une pièce à côté il y a des tables couvertes de jambons et de gâteaux (2). Et les mâchoires de mastiquer et les fourchettes de marcher, car les paysans de l'Emmenthal ont de robustes appétits, surtout quand cela ne leur coûte rien. Au banquet de funérailles du grand'père de Mias, les invités mangent et boivent comme des goinfres, ils s'en fourrent par-dessus la tête, « bis es obenauf guckte », dit Gotthelf (3). Les pauvres gens ne se montrent naturellement pas si généreux; ils se contentent d'offrir à la maison aux parents et connaissances une légère collation, du vin, du pain et du fromage, c'est ce qu'on appelle un « *Käsgräbt* » (4). Quand le paysan endetté Joggi a perdu son petit Hans Uli, nous le voyons aller au village commander à l'auberge trois mesures de vin et trois livres de fromage pour ses invités (5). Les gens aisés, par contre, ceux qui ne regardent pas à la dépense les régalent au cabaret d'un « *Fleischgräbt* » copieux. La veuve de l'aubergiste à la Gnepfi, elle, n'est pas riche, mais elle cherche à le paraître, et ne lésine pas, bien qu'elle eût mieux fait de garder ses écus pour ses enfants. « La foule dirigea ses pas vers l'auberge de la Gnepfi, après que les hommes eurent enlevé leurs manteaux noirs et les eurent soigneusement serrés dans de petits sacs qu'ils avaient apportés avec eux, et que les femmes eurent rattaché solidement autour de leur tête leurs tresses qui ne voulaient pas tenir. Le repas était servi à l'auberge de la Gnepfi, et ce n'était pas seulement un repas de fromage, c'est-à-dire un repas où l'on ne sert que du vin, du pain et du fromage, mais un repas de viande et des meilleurs, car il y avait là du ragoût, de la viande de bœuf et de porc, de la

---

(1) *Le Maître d'école*, p 302 s.
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 303.
(3) *Le Miroir des paysans*, p. 53.
(4) *Barlii le fabricant de paniers*. Récits et tableaux. Tome I, p. 168.
(5) *Le paysan endetté*, p. 48.

choucroute et des haricots secs, puis du rôti, du jambon, de la salade et des tourtes... » (1). La première faim apaisée, les langues jusqu'alors muettes, car il ne s'agissait pas de perdre une bouchée, entrent en branle. Oh ! les idées qui s'échangent entre ces rustres ignorants ne sont, certes, ni très élevées, ni très neuves ! De quoi voulez-vous qu'ils parlent, sinon des choses qu'ils connaissent et qui leur tiennent à cœur : de leurs blés, des différentes variétés que chacun a semées, du rendement des gerbes, de la hausse ou de la baisse des denrées, s'il vaut mieux vendre à domicile ou au marché. Puis, les cochons viennent sur le tapis, et, par une transition fatale, on passe des produits de Lucerne aux Lucernois et aux Argoviens, et voilà la porte ouverte à la maudite politique, destructrice des vertus domestiques et de la concorde entre les citoyens (2).

Dans un pays comme l'Emmenthal, où la plupart des gens sont avides et cupides au suprême degré, la mort d'un parent doit naturellement éveiller d'ardentes convoitises chez les héritiers. Le vieux cordonnier, beau-père de Peter, le maître d'école, ne laisse pas grand'chose : quelques misérables meubles boiteux, des hardes guenilleuses, d'antiques ustensiles de cuisine; malgré tout, il faut voir comment les ayants-droit se disputent ces peu reluisantes dépouilles, tels des chiens se chamaillant à propos d'un os. Une parente a amené une charrette pour emporter plus aisément ce qui lui revient; à peine de retour du cimetière, une belle-sœur s'inquiète de l'héritage à partager, et comme Käser et sa femme exhibent les maigres objets abandonnés par le défunt, elle s'emporte; jamais ils ne lui feront croire que c'est là toute la succession, son mari lui a affirmé qu'il y avait beaucoup plus. D'autres héritiers, non moins impudents, crient à l'escroquerie; et les voilà qui furettent dans tous les coins et les recoins du logis, et qui poussent des cris de triomphe à la découverte d'un pot-à-lait dissimulé dans quelque cachette. Le maître d'école et sa femme auront-ils maintenant le front de mentir? Ne la tient-on pas la preuve qu'ils sont des filous ? Et furieux, les intrus en profitent pour mettre la maison sens dessus-dessous; en fin de compte, ils revendiquent tout ou presque tout ce qui leur tombe sous la main; l'un s'empare d'un poêlon, l'autre d'une cuillère, ils menacent de forcer les armoires si Käser ne leur donne pas les clefs et parlent d'aller chercher les gendarmes. Ce sont des hurlements de sauvages, un vacarme infernal ! (3).

Que sera-ce quand un vieux Crésus comme Hans Joggeli passe de vie à trépas? A peine a-t-il rendu le dernier soupir que les héritiers accourent. On dirait que des corneilles se sont envolées dans tous les sens pour proclamer à des lieues à la ronde que le vieux célibataire du Nidleboden s'en est enfin allé *ad patres*. Et Gotthelf compare ces gens avides aux

(1) *La banqueroute*, p. 8.
(2) *La banqueroute*, p. 9 ss. — *Le Maître d'école*, II. Chapitre XXV.
(3) *Le Maître d'école*, II, p. 194 ss.

Frieslandais et aux Ecossais, pilleurs d'épaves : lorsque sur les récifs de leurs côtes inhospitalières un vaisseau s'est perdu corps et biens, la foule des naufrageurs se précipite. C'est à qui arrivera le premier; chacun voudrait tout pour lui seul, et considère comme un ennemi quiconque cherche à emporter sa part de butin. De même, les héritiers se précipitent vers la maison mortuaire de toute la vitesse de leurs jambes, chacun est anxieux et craint d'être le dernier : peut-être les autres ont-ils déjà escamoté le meilleur de la succession? Ils observent cependant un peu mieux les règles de la bienséance que les Frieslandais. Arrivées sur le seuil de la demeure, les femmes se composent un visage, joignent dévotement les mains, vont s'agenouiller près de la couche funèbre, et, des larmes plus ou moins sincères dans les yeux, marmottent un petit bout de prière, oh ! pas bien long ! puis commencent leur ronde à travers les pièces. Elles inspectent et s'assurent que tous les objets qu'elles ont précédemment notés sont encore à leur place, tirent à l'écart celui des domestiques qu'elles peuvent agripper, le questionnent, curieuses de savoir comment les choses se sont passées, qui a approché du défunt en dernier, combien de temps on a attendu pour faire mettre les scellés, si l'on peut avoir confiance dans l'homme de loi qui s'est acquitté de ce soin, etc... Quant aux hommes, ils montrent en général plus de circonspection; ils font les bonnes âmes, les doucereux, afin de désarmer la méfiance, et d'avoir d'autant plus tôt un bon motif de se fâcher (1). Et c'est à travers la maison un muet défilé « ... Les uns comptaient les bandes de lard, pour voir si elles étaient toutes encore là, d'autres s'édifiaient par la contemplation des beaux chevaux, embrassaient d'un coup d'œil derrière la maison les belles prairies, supputaient en secret ce que pourrait bien valoir la ferme, ou bien passaient en revue à l'intérieur la belle vaisselle dans les importants buffets vitrés, se glissaient dans la grange ou dans les chambres à coucher, et tout cela, avec un air indifférent, afin que personne ne s'en aperçût » (2).

Mais le vieux bonhomme Joggeli, que Gotthelf au commencement de son récit campe devant nous avec tant de relief, ce « vieux petit homme coiffé d'un bonnet de coton blanc, la petite écope, la « *Wasserschäufelchen* » comme on l'appelle, sur l'épaule, de courtes culottes sans boucles aux jambes, culottes faites de demi-toile comme l'habit » (3), que nous voyons, par un beau soir de printemps, revenir de son pré et entrer à l'auberge de l'Ours pour se ragaillardir le cœur d'un verre de bon vin, va causer à ceux qui espéraient hériter de lui une cruelle déception. Le vieillard n'a ni frère, ni sœur, ni proches parents, par contre, il possède une véritable

(1) *Hans Joggeli*, p. 64.
(2) Ibid., p. 72.
(3) Ibid., p. 1.

collection de cousins et de cousines, plus ou moins authentiques. Certains, qui se prétendent de sa parenté, s'entendent à la faire remonter, sinon jusqu'à Adam, du moins jusqu'à Noë (1); et parfois Joggeli s'étonne de cette étrange floraison de cousins et de cousines; car, chaque année, ils semblent surgir du sol « comme le trèfle naturel dans les bons champs » (2). Le Nidleboden, ainsi qu'un sanctuaire célèbre à la ronde, est fréquenté par des nuées de pélerins, adorateurs du veau d'or, qui se regardent de travers. Deux servantes s'occupent du ménage de notre célibataire : Mareili, forte et imposante personne, autoritaire et peu sympathique, exerce sa tyrannie sur la douce Bäbeli, aimable fille pleine de vivacité. Mareili est la cousine du vieux garçon, elle a des espérances sur l'héritage et entretient des relations amoureuses avec un autre cousin, que Joggeli a été forcé de chasser de chez lui à cause de son arrogance, et qui espère bien devenir un jour le maître du Nidleboden. C'est à qui d'ailleurs flattera le bonhomme, essayera de capter ses bonnes grâces; mais il n'est pas dupe de cette comédie intéressée; aux visiteurs curieux de s'assurer de sa santé, il aime à rappeler malicieusement que sa grand'mère est morte presque centenaire. Quant à son grand'père, il aurait certainement atteint le même âge, s'il ne s'était avisé de choir d'un cerisier. Les gens lui font fête, le cajolent, le comblent de présents : on lui apporte des « *Züpfe* »; l'aubergiste lui offre du pâté, des « *Dreizinke* »; « ils sont tendres, lui assure-t-elle, et quiconque ne réussit plus bien à mâcher, les préfère au pain en buvant un verre de bon vin » (3). Dans son for intérieur, elle le traite de vieux pingre et de sale chien, cet entêté qui s'obstine envers et contre tous à ne pas mourir, et qu'on sera forcé d'assommer trois jours après le jugement dernier (4). Chaque cousine qui vient à la ferme plaide sa cause, déblatère contre ses rivales. La mère de Mareili, venue, elle aussi, en visite, pour sonder Joggeli, dit pis que pendre de l'autre servante; elle ne réussit, du reste, qu'à faire déborder la coupe, et le paysan, las de son autoritaire domestique, s'en débarrasse de façon très habile, en l'envoyant en pays welche, sous le fallacieux prétexte de lui faire apprendre le français. Nous voyons ensuite un autre cousin, un hâbleur celui-là, apporter à son tour son petit cadeau, du fromage, et comme de juste, il clabaude, lui aussi, et déchire à belles dents tous ceux qui approchent le vieux Crésus, et en particulier un certain Benz, un filleul de celui-ci, dont l'unique tort est de rendre parfois au paysan des services désintéressés. Au cousin fanfaron et vantard succède une majestueuse fermière, escortée de sa fille, une longue perche chlorotique qu'elle voudrait introduire dans la place.

(1) *Hans Joggeli*, p. 12.
(2) Ibid., p. 24.
(3) Ibid., p. 8.
(4) Ibid., p. 10.

Longtemps Joggeli semble par sa robuste santé défier la mort. Si ses dents ne sont plus très bonnes, il ne dédaigne pas à l'occasion un bon coup de vin vieux. A l'auberge de l'Ours, il n'entend pas qu'on baptise sa boisson : « Anne Bäbi, dit-il, apporte-moi une chope, mais du bon, et qui ne soit pas frelaté; le mic-mac je ne puis plus le supporter, et s'il faut qu'il y ait du mélange, j'aime mieux le faire moi-même » (1). Mais un beau jour ses forces commencent à décliner, et alors l'affluence des visiteurs augmente encore. Les cousins, troupe hypocrite, recommencent à pulluler au Nidleboden. Ils sont là qui épient la fin du vieillard, qui le harcèlent, l'accablent de présents et de protestations menteuses; les uns affectent de lui trouver bonne mine, d'autres font semblant de s'effrayer de sa figure défaite, lui proposent d'infaillibles remèdes, s'offrent à le soigner. Le tranquille logis est envahi par une foule insolente d'inquisiteurs inventoriant chaque pièce avec des yeux avides. Quand les mères sont parties, elles ont toutes des filles à envoyer à la rescousse, une Kätheli, une Nüdeli, une Mädeli qui les remplace à leur poste d'observation. Avec une patience angélique, le pauvre homme subit les assauts répétés de tous ces fâcheux qui l'assaillent « comme les puces un barbet ».

Il y aurait peut-être un moyen infaillible de débarrasser la maison de cette engeance, ce serait, comme le propose le docteur, de faire croire à une fièvre typhoïde contagieuse; mais Joggeli ne veut ni mentir ni plaisanter à l'article de la mort. A son avis, il vaudrait mieux donner à entendre aux gens que le vieillard n'aime pas les visites, qu'il est méfiant et se doute bien qu'on en veut surtout à son magot. Craignant alors que leur empressement ne soit mal interprété, les cousins et cousines s'abstiendront de venir l'importuner et le laisseront aussi tranquille qu'une nonne dans son couvent. Et le moyen réussit, le Nidleboden redevient calme; cependant, les héritiers ne perdent pas de vue pour cela le cousin à succession. Entre chien et loup, ils viennent rôder autour du logis; « ... on voyait au clair de lune des figures étrangères se mouvoir à travers les arbres. D'autres apostaient des espions, la racaille vagabonde, les bohémiens chrétiens, car, au Nidleboden, on n'avait pas encore vu autant de raccommodeurs de chaudrons, de fabricants de paniers, de vendeurs d'allumettes soufrées, de mendiants de toutes sortes... Tous s'arrêtaient plus longtemps qu'il n'était nécessaire, questionnaient le plus possible, cherchaient avant tout à s'assurer de leurs propres yeux que le vieux vivait encore... » (2).

Doucement Joggeli, sans que son égalité d'humeur se soit un seul instant troublée, s'éteint entre les bras de sa fidèle servante Bäbeli. Il meurt sans crainte, en bon chrétien qui n'a rien à se reprocher et s'en remet avec confiance à la miséricorde de Dieu; et beaucoup de gens pleurent la mort

(1) *Hans Joggeli*, p. 3 s.
(2) Ibid., p. 59.

de cet homme de bien, mais peu de larmes sont aussi sincères que celles de la charmante fille, peinte par Gotthelf en quelques mots expressifs : « Bäbeli était, certes, une adorable jeune fille dans sa mignonne gentillesse; elle était svelte et pétulante, et cependant le fond de son œil était baigné d'une humide tendresse, comme l'œil de la chevrette, lorsqu'elle s'ouvre un passage à travers les buissons, pour chercher son petit ou son bien-aimé » (1). Sans arrière-pensée aucune, avec un dévouement sincère, elle a soigné son vieux maître, et elle en sera récompensée : à l'ouverture du testament, elle apprend avec une joyeuse surprise, qu'elle hérite de la belle ferme du Nidleboden; Benz, le vacher, qui s'est occupé avec tant de zèle de l'écurie et des étables, reçoit 10.000 florins. Quant à la clique des flatteurs et des hypocrites, ils n'ont que des broutilles : c'est ainsi que le cousin Hansli, le hâbleur, l'homme aux innovations, si ardent à renouveler le bétail de Joggeli pour y trouver son compte, obtient, pour prix de ses services, une vache malade qu'il avait jadis achetée pour le vieux bonhomme. L'aubergiste empressée est largement payée de ses *Dreizinke*, puisqu'elle hérite de vingt boisseaux de blé, avec lesquels elle en pourra fabriquer de nouveaux. Une autre flatteuse s'entend octroyer dix boisseaux et la moitié des poules de la basse-cour, à une autre échoit la provision de beurre, plus une modique somme d'argent. Mareili, l'ancienne servante maîtresse, reçoit 1.000 florins et 200 aunes de toile. Rien ne peut dépeindre la fureur des infortunés héritiers, à la lecture navrante de ce testament qui déçoit leurs espérances. C'est que le célibataire, sage et perspicace, a su apprécier les gens à leur juste valeur; il a, de façon habile, fait maison nette, ne gardant au Nidleboden que les personnes dont sa clairvoyance avait reconnu les mérites et le dévouement. Et ces serviteurs fidèles, il les a récompensés largement. Les pauvres, eux non plus, n'oublieront pas leur bienfaiteur, car pour eux Joggeli se montra toujours bon et charitable. C'était du bois pour l'hiver, des pommes de terre au printemps, des fruits à l'automne, du terrain qu'il leur cédait gratuitement, c'étaient de beaux batz dans le courant de l'année, des cadeaux de Noël aux enfants, de chauds habits, que sais-je encore ? Pour tous les affligés, pour tous les miséreux, Joggeli était un ami, un père. Aussi, le jour de l'enterrement, est-il accompagné à sa dernière demeure par une double parenté, « une parenté par l'amour, une parenté par le sang » (2).

Harzer Hans, l'autre cousin à héritage, ce sinistre vieillard dont nous avons déjà eu l'occasion de mentionner la malfaisante pingrerie, ne connaîtra pas cette fin douce et sereine de l'homme de bien, ces obsèques émues et recueillies. Nous avons vu avec quelle énergie désespérée le bonhomme lutte contre la mort, et comment, après avoir cru enterrer sa mi-

---

(1) *Hans Joggeli*, p. 36.
(2) Ibid., p. 77.

sérable femme, il succombe quelques minutes à peine après cette esclave résignée qu'il a torturée de mille manières, saisi à la vue de ce doigt mystérieux qui indique ou le ciel ou le cimetière. Comme une traînée de poudre, se répand dans tout le village la nouvelle de cette double mort, suscitant parmi les paysans superstitieux toutes sortes de commentaires. On interprète de façons diverses le geste de Lisi. Ce n'est qu'avec un frisson d'épouvante que les voisins se risquent près de la maison mortuaire, sur laquelle une légende commence à se former. A l'enterrement il y a peu de monde. D'ailleurs, la journée est lugubre. « ... C'était un jour plein de neige et de pluie, si brumeux qu'on aimait dix fois mieux aller au lit que dans la rue. Maintenant c'était une chose extraordinairement rare que de voir le mari et la femme enterrés ensemble; de plus, les gens qu'on enterrait étaient extrêmement riches, et l'on aurait pu croire qu'on verrait un convoi nombreux et beaucoup de monde devant les maisons, mais on se trompait. Toutes les portes des maisons, toutes les fenêtres étaient closes, sur le passage du cortège; on eût dit que chacun redoutait de voir un hôte importun se glisser par les portes ou les fenêtres. Même Schabzinger Anderes ferma tout le plus soigneusement possible, disant qu'il ne croyait sans doute pas à grand'chose, mais que ma foi, on ne pouvait pas savoir... ! C'était aussi un convoi sinistre, il ressemblait à une troupe d'oies sauvages au vol effrayé qu'un tourbillon a saisies ou sur qui a fondu un vautour. Tout le monde se hâtait, même le cheval qui traînait les deux cercueils paraissait effrayé, se pressait et semblait ne pouvoir attendre qu'il y eût six pieds de terre entre lui et son fardeau. On ne jeta dans la vaste tombe que de fugitifs regards; on eût dit que les gens ne se sentaient de nouveau à leur aise qu'après l'avoir laissée loin derrière eux. Quiconque eût cru maintenant que pendant le repas funèbre la joie régnerait, comme c'est souvent le cas lorsqu'une grosse succession attend les héritiers en belle humeur, se fût grossièrement trompé. On parla peu, la plupart du temps à mi-voix, et de choses tout à fait insignifiantes. On mangea avec ardeur et rapidité, chacun était pressé, personne n'avait le temps d'attendre, cela ressemblait en quelque sorte à une halte pendant une fuite, où l'on redoute à tout instant une surprise de l'ennemi... La maison vide si tôt lors d'un repas d'enterrement, jamais il n'avait vu cela, disait l'aubergiste. Près de la demeure des défunts personne ce soir-là ne passa, et le pavillon contigu dans lequel ils moururent est resté vide jusqu'à ce jour, et même il paraît que les moineaux ni nichent pas sous son toit, que sur son toit aucun oiseau ne se pose...» (1).

---

(1) *Hans Joggeli*, p. 139 s.

CHAPITRE IV

L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE DU CANTON DE BERNE AU DÉBUT DU XIX[e] SIÈCLE.

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE QUI BOULEVERSE CETTE SOCIÉTÉ PATRIARCALE. — L'ÉTABLISSEMENT DES FROMAGERIES.

Nous nous sommes efforcé de bien faire connaître l'Emmenthal, de décrire aussi exactement que possible le caractère et les mœurs des gens de ce pays; nous avons étudié la vie matérielle et morale du paysan bernois, dans la première moitié du XIX[e] siècle, et montré quelles étaient les conditions économiques et sociales à cette époque. Les récits de Gotthelf nous ont fourni une abondance de renseignements variés, sous une forme vivante et palpable, et non pas sèche et abstraite. Nous n'avons eu que l'embarras du choix, car les documents ne manquaient pas, ni les traits de mœurs pris sur le vif, ni les peintures d'un réalisme si savoureux ou si poignant. Et trop souvent — mais encore une fois la matière s'offrait à nous si riche, et il fallait hélas ! nous borner — nous avons dû, à notre grand regret, abréger ou même écarter résolument plus d'une pittoresque citation, plus d'une description de haut goût; nous avons été dans la nécessité de trancher dans le vif, d'élaguer bien des branches folles parmi cette végétation exubérante. Maintes fois, nous avons retiré la parole à notre prolixe pasteur, bien que nous ne nous fussions pas lassé d'entendre ses propos pleins d'une verve tout à tour mordante et humoristique. Car, le plus que nous avons pu, nous nous sommes modestement effacé devant lui; nous n'avons eu qu'à le laisser parler, et l'Emmenthal s'est évoqué devant nos yeux. Sur les pas de ce cicerone bien informé, à l'œil perspicace, nous avons parcouru cette contrée du Canton de Berne, si curieuse, si spécifique. Avec lui, nous avons admiré la prospérité, le bel ordre qui règnent dans ces magnifiques « *Höfe* » paysannes, véritables manoirs seigneuriaux, nous avons été frappé des solides qualités de la race, de son respect des saines traditions, de sa ferme discipline, de son honnêteté foncière.

Deux livres de Gotthelf surtout nous ont été précieux : « *Uli le valet* »

et « *Uli le fermier* ». Ils nous ont fait pénétrer dans cet état en petit, dans ce royaume qu'est la grande ferme de l'Emmenthal. « *Uli* » c'est vraiment l'épopée de la vie rurale. Dans le « *Miroir des Paysans* », Bitzius ne nous avait guère donné qu'une légère ébauche de la « *Hof* ». Elle n'y faisait qu'une rapide apparition, tandis que dans *Uli* elle nous est décrite sur toutes ses faces, sous tous les aspects de sa vie, de ses mœurs, de ses institutions. L'auteur nous expose dans cet ouvrage l'administration de la propriété foncière, la conduite du ménage, les rapports entre le propriétaire et la propriété, entre les maîtres et les domestiques, leurs relations, leurs froissements réciproques. Nous y trouvons tracés de main de maître des types de grands propriétaires ruraux : le Bodenbauer Johannès, Joggeli le paysan de la Glunnge (1). Comme le dit fort bien Manuel, Gotthelf aurait pu intituler son livre : *la ferme bernoise* (2).

Dans les deux « *Uli* », l'écrivain nous raconte l'histoire de la ferme, et la vie qu'on y mène. Mais la « *Hof* » nous y apparaît, selon l'expression du même biographe, comme « un organisme qui travaille et acquiert ». Par ses efforts, un humble valet s'élève à la condition de fermier, et en fin de compte, de paysan. La peinture de cette ascension, de ce calvaire douloureux, occupe le premier plan, de même que les rapports entre maîtres et serviteurs; les soucis, les rudes labeurs journaliers, la lutte avec les traverses de l'existence, voilà la chose prédominante. Dans « *Argent et esprit* », l'auteur décrit plutôt la vie de famille dans son intimité, les relations des parents et des enfants. Le sujet de ce beau roman, c'est la collision survenue entre Aenneli et Christen; Gotthelf nous fait toucher du doigt les graves conséquences que peut avoir dans un ménage une mésintelligence engendrée par la perte d'une somme d'argent. La ferme n'est plus un organisme qui travaille et qui acquiert, elle est « au repos, circonscrite et achevée » (3). « Dans *Argent et esprit* », dit encore Manuel, nous voyons le beau côté de la ferme, ce qu'il y a en elle de noble, de patriarcal. Ici elle se montre en quelque sorte dans ses atours du dimanche, pendant que là (dans *Uli*) elle a tout à fait son aspect des jours ouvrables » (3).

Grâce à Gotthelf, la « *Hof* » bernoise n'a plus rien de mystérieux pour nous. Nous en connaissons la structure, la disposition intérieure; nous l'avons parcourue de fond en comble, nous avons visité la cuisine, le « *Spycher* » et le « *Stock* », pénétré dans l'intimité du « *Stübli* », jeté un coup d'œil indiscret dans le tranquille « *Gaden* » des filles; nous avons admiré dans les écuries spacieuses, en faisant semblant d'être connaisseurs, les chevaux au poil luisant, les belles vaches laitières, les porcs gras et bruyants;

(1) Voir SAITSCHIK, loc. cit., p. 51 s.
(2) MANUEL, p. 83.
(3) MANUEL, p. 95. Voir aussi SAITSCHIK, p. 62.

la ménagère nous a montré avec un légitime orgueil le verger verdoyant, le coquet jardin, les plantations soigneusement entretenues; nous nous sommes assis à la table frugale du paysan, nous l'avons accompagné aux champs, au marché de la ville voisine, à l'église, au cabaret, à la salle de danse; depuis son baptême jusqu'à sa mort, nous l'avons suivi à travers les principales étapes de sa laborieuse existence. Mais nous avons tâché surtout de donner une idée exacte de la maison paysanne, de la « *Hof* », honneur des montagnes de l'Emmenthal. Il importe, en effet, d'en bien connaître la structure, le mécanisme, car elle est en quelque sorte la clef de voûte de l'édifice social au temps de Gotthelf. Au cours des siècles, s'était constituée peu à peu, dans cette partie du Canton, une sorte d'aristocratie rurale, formée par les gros propriétaires fonciers qui résidaient dans les « *Höfe* »; la société campagnarde, au commencement du XIXe siècle, était encore fortement hiérarchisée : tout en haut, la caste assez fermée des grands paysans; au-dessous de cette élite, s'échelonnaient les petits propriétaires, les non possédants, depuis le pauvre diable plus ou moins endetté jusqu'au simple journalier, en passant par le fermier. « Cette grande propriété foncière, ces grandes fermes indivises, avec leurs privilèges et leur économie perfectionnée, étaient l'image d'un monde en petit, renfermant des classes, des échelons, et une hiérarchie, de même que dans la grande société il y a des éléments patriarcaux, bourgeois, prolétaires, qui tantôt se soutiennent amicalement, et tantôt se regardent avec hostilité » (1). Telles étaient encore les conditions économiques et sociales de la vie paysanne dans l'Emmenthal, vers le temps où le pasteur de Lützelflüh commença à écrire. La société offrait encore un caractère patriarcal. Mais la situation n'allait guère tarder à se modifier, sous l'influence de causes diverses : bouleversements politiques, révolutions économiques, occasionnées par l'esprit de libre entreprise qui se fait sentir partout en Europe. Une nouvelle époque était à la veille de s'ouvrir pour le monde; et Gotthelf avait l'œil trop pénétrant pour ne pas avoir déjà remarqué d'inquiétantes fissures dans l'édifice social, ébranlé par les idées du jour et la poussée du Progrès; son oreille avait déjà perçu, de côté et d'autre, de sinistres craquements; aussi redoublait-il de vigilance et d'ardeur, réparant ici quelque brèche, consolidant là telle pierre branlante de l'antique bâtisse. Déjà, au moment où il composait son *Uli*, les relations entre maîtres et serviteurs commençaient à s'aigrir; entre la propriété et le salariat, entre le capital foncier et le travail il se creusait un abîme. Les beaux jours du régime patriarcal étaient passés, la masse des non-possédants, tous les petits propriétaires ne s'accommodaient plus aussi bien que jadis de leur état de dépendance vis-à-vis des grands propriétaires fonciers, qu'ils s'étaient habitués jusqu'ici à considérer comme leur provi-

---

(1) MANUEL, p. 83.

dence visible sur terre. Domestiques et journaliers étaient las de travailler à enrichir des maîtres souvent orgueilleux et durs, de peiner, sans être soutenus par l'espoir de s'élever un jour, eux aussi, à la situation de paysan. Et l'envie naissait dans leur cœur, et ils se préparaient à faire entendre hautement leurs revendications. Il faut bien avouer que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes; le développement de la grande propriété entraînait quantité d'inconvénients graves; pour conserver à la « *Hof* » sa prospérité héréditaire, pour maintenir intact le patrimoine transmis par les aïeux, tous les moyens étaient bons. Dans l'Emmenthal, le fils cadet était privilégié : c'est à lui que la ferme échoit en partage. De ce fait, ses frères étaient souvent victimes d'injustices criantes; les aînés, une fois mariés, demeuraient d'ordinaire avec leur femmes et leurs enfants dans la maison paternelle, ils continuaient à travailler pour leur père, sous sa tutelle et sa surveillance, dans une quasi-servitude, et cela n'allait pas, on le comprend, sans conséquences fâcheuses. C'est à cette pratique du non-partage des fermes que l'Emmenthal dut l'existence d'une classe paysanne aisée; et il faut bien reconnaître que le morcellement eût entraîné la ruine économique des petits cultivateurs (1). Quoi qu'il en soit, l'agriculture n'eut pas à souffrir, bien loin de là, de cet état de choses. Jusqu'au XVIIe siècle, elle progressa médiocrement : les charges foncières, les impôts féodaux, la contrainte de la sole (assolement triennal), la maintenaient dans la routine. La vente des produits était paralysée par les barrières qu'on imposait au trafic. Au XVIIIe siècle, il en fut autrement. Si le régime patriarcal laissait peu de liberté au pays, il lui assura, c'est incontestable, une très grande prospérité; il fit beaucoup pour le progrès de l'agriculture. Quantité de patriciens passent l'été à la campagne, entretenant de fréquents rapports avec les paysans, dirigeant en personne l'exploitation de leurs terres. J.-R. Tschiffeli exploitait à Kirchberg un immense domaine, et de dix lieues à la ronde les gens venaient étudier ses innovations. Avec d'autres patriciens il fonda, en 1759, l' « *Œkonomische Gesellschaft* » du canton de Berne qui fut très utile à l'agriculture par ses conseils, et acquit une renommée européenne. C'était la première société agricole d'Europe. Le gouvernement bernois s'occupait avec zèle des paysans : des efforts considérables furent faits pour tirer du sol un meilleur profit; l'antique contrainte de la *Dreifelderwirtschaft* fut supprimée; chacun commença à cultiver ses champs à sa guise; on renonça à la jachère, on introduisit la culture fourragère; on amenda les terres avec des engrais, plâtre, fumier, etc. Les *Allmenden*, où le pâturage cessa peu à peu, furent partagées, ce fut du terrain gagné pour l'agriculture. Comme on gardait même en été les bêtes à l'étable, on obtint plus d'engrais, et l'on put ainsi augmenter considérablement la fertilité du sol. On sema

(1) Imobersteg, loc. cit., p. 238 s.

plus de céréales, afin d'avoir à sa disposition plus de paille pour la litière. Les prairies furent mieux soignées, leur rendement fut accru par le drainage, l'arrosage. Le trèfle, l'esparcette, etc., faisaient un peu partout leur apparition. C'est dans la première moitié du XVIIIe siècle que se propage dans le pays la culture de la pomme de terre, et l'introduction du précieux tubercule contribue, pour sa large part, à bouleverser l'économie rurale. Déjà en 1764, le pasteur de Signau écrit : « Anstatt des Brotes bedienen Sich die Leute der Erdapflen, die sie in der Milch essen und daher in grosser Anzahl gepflanzet werden, weil sie das Gewächs auch verzehnden müssen, diese aber nicht » (1). Au fur et à mesure qu'augmente l'activité agricole, le bien-être s'accroît dans la classe campagnarde. Un domaine administré de façon convenable rapporte le double d'autrefois. Les voyageurs étrangers sont frappés d'étonnement à la vue du bon ordre, de la propreté, de l'aisance qui règnent dans les fermes bernoises. Les fortunes de 100 à 200.000 francs ne sont pas rares dans la Haute-Argovie. Il y a des villages où presque tous les chefs de famille possèdent de 20 à 30.000 francs. Plus riche encore est l'Emmenthal. La prospérité du paysan bernois est proverbiale. Aussi dans cette contrée la profession de cultivateur est-elle tenue en très haute estime. Les trois fils du Schultheis de Hutwyl, bien que celui-ci leur ait laissé à sa mort une fortune de 900.000 francs, restent fidèles à la charrue. Sa fille, dédaignant la main de grands seigneurs bernois, épouse un paysan (2).

Rappelons que l'industrie domestique n'est pas moins florissante, surtout dans la Haute-Argovie, où l'on fabrique des toiles de lin et de chanvre renommées, que l'on exporte en quantité considérable à l'étranger. Vers le milieu du XVIIIe siècle, apparaissent, dans l'Argovie et l'Emmenthal, les premières filatures de coton. Dans le pays de Frutigen et le Simmenthal, le tissage de la laine prend un essor nouveau; Langenthal devient à cette époque un centre important pour l'industrie domestique.

Maintenant, si nous voulons savoir ce qu'est devenue l'agriculture bernoise dans la première moitié du XIXe siècle, c'est à Gotthelf qu'il faut nous adresser. Ses livres reflètent en effet la situation dans laquelle elle se trouvait à ce moment. Dans les « années quarante », les conditions économiques n'étaient pas des meilleures, aussi voyons-nous le parti des jeunes-radicaux réclamer la révision de la constitution, afin de porter remède au mal passager dont souffrait l'agriculture. Plus loin, nous signalerons les conséquences funestes qu'eut pour l'Emmenthal la création un peu partout de fromageries coopératives. Sans doute, beaucoup de gens y trouvèrent leur profit, mais le grand malheur, c'est que les pauvres, les humbles en pâtirent. La culture plus intensive du sol, l'utilisation de toute la

(1) Cité par Imobersteg, loc. cit., p. 287.
(2) K. Daendliker. *Schweizergesch.* Tome III, p. 170 ss.

terre disponible pour des prairies artificielles — car on avait besoin d'une plus grande quantité de fourrage — lésèrent gravement le petit monde qui vivotait des miettes tombées de la table des riches : tonneliers, fabricants de balais, de corbeilles, etc... Au renchérissement du lait s'ajouta la rareté croissante du bois. Puis ce fut la maladie des pommes de terre, en 1845-1846. Quant à l'industrie domestique du tissage de la toile, jusque-là florissante, elle décline au fur et à mesure que se multiplient les fabriques; les machines réduisent à la misère quantité de pauvres fileuses. L'Emmenthal sent de jour en jour peser plus lourdement sur elle le fardeau du paupérisme, car le mode d'assistance est défectueux avec cela; elle aspire à une nouvelle constitution qui l'allégera de ce poids écrasant; elle réclame surtout à grands cris l'abolition des antiques impôts moyenâgeux : le cens et la dîme.

Hâtons-nous de dire que ce ne fut pour l'Emmenthal qu'un mauvais moment à traverser, la période des vaches maigres ne dura pas, et de nos jours l'agriculture et l'élevage du bétail ont pris dans tout le canton de Berne un magnifique essor.

*
* *

La première moitié du XIXe siècle vit se produire dans l'agriculture un bouleversement considérable qui modifia de fond en comble les conditions économiques et exerça en particulier une fâcheuse influence sur le développement du paupérisme dans l'Emmenthal. Les récits de Gotthelf nous renseignent sur les causes, la nature et les conséquences de cette révolution. Un de ses romans, entr'autres, est pour l'historien d'un très grand intérêt; c'est « *la Fromagerie de la Vehfreude* ». Dans ce livre, si curieux à tant de points de vue, l'auteur déroge à ses habitudes; il ne se cantonne plus dans le cercle d'une histoire de famille, il ne nous retrace pas les aventures d'un personnage quelconque, ni les destinées d'une maison; ce qu'il nous raconte, c'est l'histoire du village, de la commune rurale et de sa vie d'association. Un chapitre de l'ouvrage porte d'ailleurs ce titre éloquent : histoire naturelle des fromageries, il nous fournira des indications précieuses.

Au village de la Vehfreude, les paysans sont en émoi. Le gouvernement les a invités à construire une maison d'école; mais ils ne sont pas le moins du monde disposés à déférer à ce vœu. Dans une réunion ils décident, par contre, de fonder une fromagerie; ils ne veulent pas être plus longtemps en retard sur leurs voisins, et comme l'un d'eux le déclare d'un air grave, après avoir débourré sa pipe avec lenteur, il est temps de montrer qu'on sait de quoi il retourne à l'heure actuelle, on est las à la fin de s'entendre dire partout qu'on est arriéré, qu'on retarde de cent ans, qu'on ignore à la Vehfreude la civilisation et ses lumières;

il faut faire comme tout le monde, marcher avec son siècle et prouver aux gens qu'on ne manque ni d'argent ni de culture. « Tout à l'entour on avait des fromageries, et ceux qui n'en avaient pas se faisaient moquer d'eux; là, disait-on, les femmes portaient les chausses, ou bien les hommes ne savaient pas voir ce qui était utile. De semblables fromageries pourtant étaient d'un grand profit, l'argent tombait comme à travers une tige de botte, et tout cet argent-là pour des choses qu'autrefois on n'estimait pas le moins du monde, que l'on avait laissées s'abîmer, ou qui étaient gaspillées en pure perte » (1).

Il y a un peu plus d'une trentaine d'années, nous dit Gotthelf, on ne fabriquait de fromages que sur les Alpes, pendant la belle saison, tant que le bétail allait au pâturage. L'automne venu, le vacher redescendait dans la vallée, et il lui arrivait bien encore sans doute d'en faire quelques petits, mais ils étaient destinés pour l'usage domestique, ou cédés à un aubergiste « qui voulait avec du fromage fort en goût, adoucir son aigre Steffisburger » (2). Dans toutes les parties du canton, on confectionnait, sur les Alpes, une sorte de fromage particulière, et cela, depuis les temps les plus reculés, « *von Ur=Ur=Ur=Vater her* », selon l'expression de Gotthelf; l'on était persuadé que la qualité du produit dépendait du sol, de la nature des plantes qui y poussaient. Dans les vallées, on ne faisait point de fromage, on pensait que l'herbe des régions basses ne valait rien. On était à mille lieues de croire que partout, en plaine comme en montagne, on pût faire de bon fromage, fabriquer, par exemple, de l'Emmenthal dans le Siebenthal, et que cela dépendait autant de l'habileté du fromager que du pâturage. « A la fin du siècle écoulé et au commencement de ce siècle, une grande révolution eut lieu dans l'économie rurale. Jusque là, on menait paître beaucoup dans les champs en jachère, dans la forêt et les gagnages, on élevait des bêtes à cornes et des chevaux, on trafiquait ferme, surtout de ces derniers, avec toutes les contrées du monde. C'est alors qu'on découvrit les prairies artificielles, comme on les nomme, c'est-à-dire que le trèfle, l'esparcette, la luzerne pénétrèrent dans le pays, il devint possible de nourrir les vaches à l'étable, la pratique de la jachère cessa, on ferma les forêts, les pâturages furent défrichés, et l'on planta des pommes de terre en masse, non pas seulement en quelque sorte comme dessert. Sitôt que le bétail fut à l'étable, il y eut du fumier, de l'épais et du clair; on l'employa avec zèle et intelligence, les champs produisirent plus chaque année. Les terres cultivées s'étendirent aussi, au fur et à mesure qu'on avait plus d'engrais; de même, le bétail augmenta, les vaches notamment qui étaient d'un bon rapport; en revanche, avec l'amoin-

(1) *La fromagerie de la Vehfreude*, p. 7.
(2) Ibid., p. 16.

drissement des pâturages, l'élève des bestiaux, celle des chevaux spécialement, diminua. Avec les vaches le lait augmenta, car tout s'enchaîne... On baratta à outrance, mais alors on n'exportait pas comme maintenant le beurre en Hollande, on ne le salait pas... Ce vers écrit sur une porte témoigne du peu de valeur qu'il avait : O Mensch, fass in Gedanken, drei Batzen gilt's Pfund Anken ! On avait du lait jusque par dessus les oreilles, plus d'une femme manquait s'y noyer, plus d'une femme en versait tant dans le trou à fumier, que si elle avait ce lait en purgatoire, elle pourrait, pendant bien des années, étancher convenablement sa soif... » Alors c'était le bon temps pour les ménagères, c'était le temps « où les porcs les plus honnêtes des meilleures maisons ne vivaient presque que de lait »; mais les beaux jours, hélas ! sont passés, des aubaines pareilles ne se retrouveront plus, aussi longtemps que le beurre vaudra plus de trois batz la livre ! constate narquoisement Gotthelf, et il poursuit : « On eut une idée lumineuse; on se demanda si le lait des vaches nourries d'herbe à l'étable ne valait pas tout autant pour faire du fromage que le lait des vaches qui allaient pâturer sur les Alpes... » (1). Qui l'eut le premier, cette idée? Il n'est pas possible de le dire. La première fromagerie fut édifiée à Kiesen par Rodolphe d'Essinger de Wildegg, un Bernois de vieille roche; elle fut bientôt suivie d'une seconde à Wangen, vers 1820. Mais dans le canton de Berne les gens sont prudents en matière d'innovations, et c'est avec défiance qu'ils accueillirent la chose. Au début, Rodolphe d'Essinger eut peu d'imitateurs. On dédaignait le fromage ainsi fabriqué; on affectait d'en trouver l'odeur insupportable. Mais les marchands, pas sots, tout en feignant, eux aussi, de le mépriser souverainement, l'achetèrent à bas prix, le vendirent à l'étranger pour de l'Emmenthal. Les paysans, peu à peu, s'en aperçurent et haussèrent leurs prix; le nombre des fromageries augmenta, et bientôt elles surgirent du sol de tous les côtés, ainsi que des champignons. En quelques phrases pittoresques, Gotthelf nous peint cette période de transition. « Les négociants ne disconvinrent pas que ces choses-là ressemblaient à du fromage, mais elles n'étaient cependant pas du fromage, on ne pouvait, à proprement parler, les mettre dans le commerce, si l'on ne voulait pas pour toute l'éternité compromettre la réputation et le crédit des fromages de l'Emmenthal; elles étaient tout au plus bonnes pour des gens de Buchiberg, dont les gosiers s'étaient endurcis à boire du lait de beurre de sept ans, ou encore pour des Zurichois qui avaient résisté à leur vin, et étaient parvenus à atteindre la vingtième année. En attendant, les marchands de fromage sont en quelque sorte aussi des hommes, avec cela, ce ne sont pas précisément des bêtes. Ils ne pensèrent pas que cette chose dont ils se moquaient, comme si elle eût été capable d'empoisonner

(1) *La fromagerie*, p. 17 s.

des tas de fumier et des trous à purin, voire même de jeunes Zurichois de moins de vingt ans, il fallût absolument la repousser, s'il était possible d'en tirer quelque profit. Çà et là, ils sondèrent, à l'aide de leurs instruments, un de ces fromages avec précaution, considérèrent s'il avait des trous, en goûtèrent en se démenant de terrible façon un tout petit morceau, le recrachèrent ensuite à plusieurs mètres de leur personne, coururent en toute hâte à la fontaine la plus proche, pour sauver leur vie, et laissèrent aux fromagers la peine de repousser soigneusement la sonde dans le trou... » (1). Ces fromages qu'ils achetaient à vil prix, ils les écoulèrent chez les aubergistes du pays, puis s'aperçurent peu à peu qu'à Berlin ou à Saint-Pétersbourg on ne faisait guère de différence entre les produits de la montagne et ceux de la plaine, alors ils se sentirent encouragés à continuer leur fructueux négoce. Comme auparavant, ils froncèrent avec dédain le nez sur les fromages de la vallée, « ainsi que des jeunes filles de dix-sept ans le froncent sur un long et mince vieux garçon de soixante-dix ans » (2), et s'efforcèrent de payer leurs acquisitions aussi bon marché que possible. Cela n'eut d'ailleurs qu'un temps; les campagnards se montrèrent plus exigeants, et les fromageries rapportèrent de beaux bénéfices; mais, vers 1830, il y eut des années de sécheresse, parfois le fourrage manqua, le foin valut jusqu'à 20 et 25 couronnes, ou 50 francs suisses, la toise cubique. « Contraints par la nécessité, les paysans consacrèrent tous leurs soins aux herbages. Dans l'Emmenthal en particulier, c'est alors seulement que l'esparcette s'acclimata tout à fait, et même on commença à cultiver le trèfle, là où autrefois on n'aurait jamais cru qu'il pût prospérer. A partir de 1838, le temps fut favorable à l'herbe, la surabondance de fourrage fut cause aussi de l'augmentation du bétail. De ce jour, s'accrut le nombre des fromageries, d'heure en heure, serions-nous tenté de dire; elles sortirent de terre presque en une nuit, comme les champignons, en dépit des difficultés grandes qu'elles eurent à vaincre » (3). Ces difficultés, Gotthelf, décidément ferré sur la question comme un véritable fromager, les énumère complaisamment (4). Qu'on lise, en effet, tout le chapitre deux de son récit, et l'on verra que les moindres secrets de la fabrication des fromages lui sont connus. Il vous dira que, pour faire un quintal de fromage, il faut compter 12 quintaux de lait, que d'une vache on peut en moyenne tirer cinq quarts de livre de fromage, de sorte qu'avec cent vaches il est possible de confectionner par jour une meule pesant 125 livres, il vous dira encore que l'on fabrique de préférence des meules de 150 à 200 livres, mais qu'il y a bien des inconvénients à cela; en

(1) *La fromagerie*, p. 19.
(2) Ibid., p. 20.
(3) Ibid., p. 21.
(4) Ibid., p. 21 ss. — Sur la fabrication du fromage de gruyère, lire l'ouvrage de H. Friant : *le Gruyère*, Lons-le-Saunier. 1899.

cas de non réussite, en effet, la perte est trop considérable; puis, un homme a trop de peine à les soulever, quand il s'agit chaque jour de les frotter de sel. Puis, s'il est assez facile de trouver un local, il l'est beaucoup moins de dénicher ce merle blanc, le bon « fruitier ». Un mauvais fromager peut, par sa maladresse, faire perdre à la société des sommes considérables, en ruiner pour des années le crédit. Certes, les candidats à ces fonctions délicates ne manquent pas; la situation est agréable, en effet, et rapporte à celui qui l'occupe de 140 à 160, voire même de 2 à 300 florins pour 7 mois de travail environ, sans compter le logement, la crème, le beurre, le petit-lait. Mais combien se présentent qui n'entendent rien au métier, bien qu'ils prétendent le contraire : fils de vachers, valets de vachers ou de fromagerie. Et pourtant, fabriquer un fromage, ce n'est pas une mince affaire. Un fromage peut être manqué pour diverses raisons : le lait est de mauvaise qualité, il provient de pis malades, ou bien le lait de vaches malades a été mélangé à du bon, ou encore au lait fraîchement tiré on a adjoint frauduleusement du lait de fromage, ou même de l'eau, à moins qu'on ne se soit contenté de l'écrémer. Le contrôle est on ne peut plus difficile. Un règlement obvie, dans une certaine mesure, à ces inconvénients; mais, comme chaque membre de la société fromagère y collabore, c'est à qui cherchera à se ménager dans la loi un trou pour en sortir, tout en s'efforçant de retenir prisonniers dans les mailles du filet les associés dont on se méfie. Fréquemment il arrive que, si le paysan est honnête, sa femme est plus experte que lui dans l'art de filouter; parfois, le trayeur est de connivence avec elle; parfois, c'est l'orgueil qui le pousse à frauder; il est fier de fournir au chalet plus de lait que les autres avec le même nombre de vaches. Il ne suffit pas que le fromager soit habile, il faut encore qu'il ait de la probité. Sans doute, il est nécessaire qu'il se connaisse en lait, qu'il sache manier le thermomètre, qu'il soit minutieux, propre, actif, qu'il ne regarde pas à ses peines, quand il s'agit de saler ou de retourner les lourdes meules; mais, avant toutes choses, il ne doit pas frauder : non seulement tout le lait fourni par les sociétaires est confié à sa garde, mais encore il se fait dans un chalet un commerce important. Chaque membre de la société fromagère s'est engagé à apporter tout le lait qui n'est pas indispensable aux besoins du ménage: ceux qui n'ont pas de vaches, les pauvres gens, seraient donc absolument privés de ce précieux aliment. Or, ils ont le droit d'en aller acheter à la fromagerie; là, par exemple, il faut montrer patte blanche, et les pauvres regrettent parfois, eux aussi, le temps passé, le temps où le lait n'était pas une denrée aussi précieuse. Au chalet on se montre moins large que jadis, quand une paysanne « barbotait dans le lait comme les canards dans un étang, et ne faisait aucune différence entre une mesure et un chaudron » (1), et

(1) *La fromagerie*, p. 25.

la mesure actuelle ne contient que quatre litres de lait au lieu de cinq comme autrefois. En quelques endroits, on vend aussi du lait de fromage, c'est-à-dire le liquide qui reste dans la chaudière, le fromage une fois fait; on vend de la crème; partout on fabrique du beurre, qu'on nomme « *Vorbruchanken* »; toute la graisse, en effet, ne s'incorpore pas au fromage, on chauffe alors de nouveau, et ce qui reste de corps gras monte à la surface du chaudron, on l'enlève, on l'égoutte, et, après l'avoir mélangé à de la bonne crème, on le baratte; le beurre de qualité médiocre ainsi obtenu est livré à des marchands qui le débitent par livres. Comme on le voit, non seulement chaque jour, mais à toute heure, le commerce est actif dans un chalet; il est difficile de surveiller le « fruitier », car il a toutes sortes de ruses dans son sac; il peut, par exemple, mettre des balles de plomb dans la corde de la balance qui soutient le plateau des poids, il peut être de connivence avec le caissier ou le secrétaire, inscrire moins qu'on ne lui a livré, etc., etc...

Au début, les fromageries se heurtèrent à une difficulté particulière, l'opposition presque générale des femmes. Les fromageries, en effet, exercèrent une influence considérable sur l'économie domestique, en modifiant de fond en comble le commerce du laitage. Ce fut une véritable révolution. « Jusque-là, la femme avait eu généralement la haute main sur le lait. C'est la femme qui était à la tête du commerce du lait et du beurre, à moins que le mari ne fût par hasard un de ces petits marchands qui aiment à porter régulièrement leur petit panier au marché de Berne ou de Langenthal et à se mettre sur la conscience la petite chope permise. La femme touchait l'argent et remettait au mari ce qu'il lui plaisait. Si, par-ci, par-là, un kreutzer lui glissait entre les doigts, elle n'avait pas besoin toujours de le confesser au mari, et guetter une femme, c'est encore quelque chose de tout autre que de guetter un « fruitier ». Elle pouvait se confectionner un café, le boire avec une crème jaune comme de l'or, telle qu'un roi n'en a guère de pareille; il n'était pas nécessaire que le mari le sût chaque fois, et même s'il flairait et tâtait les tasses et les écuelles, pour se rendre compte si, en son absence, on avait fait ou non du café, il n'était, certes, pas difficile d'avoir assez de ruse pour qu'une tasse ne sentît pas le café ou ne fût plus chaude. Elle pouvait secourir une pauvre femme dans la misère, elle n'avait pas besoin de compter ni de mesurer exactement. Et même, n'en eût-il pas été ainsi, qu'importe; n'était-ce pas un plaisir que de se voir au milieu de la laiterie, avec des pots de lait tout autour de soi, une ou deux douzaines de pots recouverts d'une couche de crème, épaisse comme le doigt, et attendant avec patience que la paysanne vînt les dépouiller de leur peau délicate et appétissante ? Une riche laitière comme cela était quelqu'un, elle avait des raisons de se montrer extrêmement fière. Les fromageries modifient complètement cet état de choses. La paysanne ne reçoit que le strict nécessaire pour le ménage, le

lait s'en va droit à la fromagerie; vide reste le cellier, et vide la main de la paysanne, qui maintenant n'a plus rien à vendre... » (1).

Toutes ces difficultés, inséparables de la fondation d'un chalet, les habitants de la Vehfreude les connurent. Une société fromagère se forma. Après de longues et pénibles délibérations, les gens du village parvinrent enfin à élaborer des statuts, un règlement. Les femmes, négligées par leurs maris, qu'absorbaient de perpétuelles discussions, firent entendre des plaintes amères. Lorsqu'on eut élu un secrétaire, un caissier, un maître de chalet, il fallut songer à un local. Tous furent d'accord qu'on ne devait rien épargner, les hommes reçurent des instructions de leurs ménagères, car chacune d'elles, pour des raisons d'elles connues, aurait voulu avoir la fromagerie près de sa maison. Après des tiraillements nombreux, on se décide enfin pour une place libre au milieu du village, qui n'appartient à personne. Un fromager est choisi; on se flatte de l'avoir lié, par un contrat auquel tous ont mis la main, et qu'ils croient un chef-d'œuvre de ruse et d'habileté. Puis, c'est la grave question des vaches : car il s'agit d'avoir dans ses écuries des vaches comme il les faut, des « *g'reisete Kühe* ». Une « *g'reisete Kuh* », nous apprend Gotthelf, est une vache qui, à propos, donne le plus de lait, c'est-à-dire pendant le temps du fromage. La meilleure vache, c'est celle qui a le veau au début de la saison fromagère. C'est donc une chose extrêmement importante dans un village où il y a une « fruitière » que de posséder des vaches qui vêlent pour ainsi dire au commandement, à l'époque la plus favorable. Mais des bêtes de ce genre il faut les acheter, celles qu'on a il faut les échanger, si elles ne font pas l'affaire du paysan, et au moment où on les veut, les vaches coûtent cher. Puis, il y a des déceptions: On a été trompé sur la date du vêlage, ou bien il se fait mal, ou bien la vache ne donne pas de lait, ou moins que l'on n'avait espéré. Aussi que de bruit, quelle agitation, quand tout un village veut des « *g'reisete Kühe* » ! Le Peterli du Dürluft court avec sa mégère Eisi tous les marchés des environs, à la recherche de vaches. Comme bien d'autres, il dépense son bel argent — il vient de toucher une petite somme, une vieille dette qu'on lui a payée — et ses acquisitions ne sont pas toujours heureuses. Au Nägeliboden, Sepp et Bethi, de braves travailleurs, ont peine à joindre les deux bouts, malgré leur bonne volonté et leur économie, car il leur faut payer de lourdes redevances pour dégager leur petit domaine hypothéqué. Lorsque le village de la Vehfreude est gagné par la fièvre des vaches, quels sont les sentiments de Sepp ? Il a une étable bien garnie, mais ses vaches, ce ne sont pas des « *g'reisete Kühe* ». Ce sont de bonnes et braves bêtes, bien portantes, dociles, bonnes laitières, d'une valeur éprouvée; tous les ans, elles sont prêtes à faire le veau, quand le temps est révolu, mais, selon les occu-

(1) *La fromagerie*, p. 26 s.

rences, c'est aussi bien au temps du fourrage sec qu'au temps de la verdure (1). Sepp les a élevées lui-même, elles sont, au sens propre du mot, des animaux domestiques, et font, pour ainsi dire, partie de la famille. Autrefois, on voyait se perpétuer dans les fermes la même race de vaches; il était rare qu'on en achetât. Des rapports patriarcaux existaient entre bêtes et gens. Et voilà que la fièvre des fromages est venue changer tout cela : la physionomie des étables se transforme : esprit du temps, esprit pernicieux qui dénoues même les liens unissant les hommes à leurs frères inférieurs, c'est là encore un de tes méfaits, constate tristement Gotthelf, défenseur des respectables usages et des vieilles traditions (2).

Ce vent de folie qui souffle sur le village de la Vehfreude épargnera-t-il le Nägeliboden ? Un instant nous en doutons. Les choses ne marchent pas à souhait : deux vaches ne s'avisent-elles pas de vêler à contre-temps ; Sepp et Bethi vont-ils rester en arrière de leurs concitoyens ? Le mieux serait peut-être d'imiter leur exemple ? Toute réflexion faite, après avoir mûrement pesé le pour et le contre, ils s'abstiennent sagement de toute innovation dangereuse. Les paysans de la Vehfreude, eux, attendent avec impatience l'inauguration du chalet, ils ne vivent plus. Enfin les préparatifs sont terminés, le grand jour approche où les opérations vont pouvoir commencer. On a fait magnifiquement les choses, rien n'a été épargné pour que la fromagerie fasse honneur au village; le chaudron seul a coûté 400 florins d'or. Une grande salle a même été aménagée en vue des futures réunions de la Société. Mais il faut bien abandonner, hélas ! cette idée, devant la vive résistance qu'y opposent les femmes, en particulier l'autoritaire épouse de l'Ammann. La curiosité de ces dames ne pourrait en ce cas se satisfaire, en écoutant aux portes, tandis que si les réunions ont lieu dans une maison privée, il est beaucoup plus facile d'espionner sans être vue. Cuisine, laiterie, cellier, chambre aux fromages, tout est parfaitement compris; baratte, linges à fromages, caillette de veau, etc., rien ne manque, bref, les choses sont pour le mieux. Le « fruitier », de petite taille, mais de mine agréable, a l'approbation des ménagères, et c'est là un point important ! Dans une assemblée on discute sur le jour où l'on pendra la crémaillère. A la majorité on choisit le lundi. Certains auraient voulu que le premier lait fût apporté le samedi soir, et qu'on fît le premier fromage le dimanche matin; car, ce jour-là, tout le monde, ayant des loisirs, pourrait assister tranquillement à l'opération; ceux-là sont les gens de progrès, qui se moquent bien de l'église et des devoirs spirituels. D'autres ne l'entendent pas de cette oreille et préféreraient le vendredi. « Quiconque, disaient-ils, avait encore la foi et désirait être heureux en ménage, se mariait le vendredi. Ce qu'on faisait ce jour-là te-

(1) *La fromagerie*, p. 65.
(2) Ibid., p. 66

nait solidement » (1). Quant aux femmes, pour la plupart elles auraient mieux aimé qu'on choisît le dimanche, parce qu'elles auraient eu plus de temps pour regarder. Donc, le deuxième lundi d'avril fut une date mémorable dans l'histoire du village de la Vehfreude. Le dimanche 11 avril, à 6 heures, les garçons et les jeunes filles apportèrent à la fromagerie le premier lait, dans les « *Bränte* » en fer-blanc, cerclées de laiton. Quelle fièvre, quelle ardeur à traire les vaches, quel remue-ménage dans les paisibles intérieurs paysans ! Et il fallait voir le « fruitier » ! Plein de dignité, majestueux, on eût juré un prêtre dans son temple; il semblait présider à des mystères (2). La curiosité des femmes était à son paroxysme ; elles brûlaient de savoir combien chacune avait fourni de lait au chalet; la mine des gens était impayable : ceux qui n'avaient apporté que quelques chopines rasaient les murs, d'un air humble. Tout le monde jubile méchamment en voyant le fermier du Nägeliboden chargé d'une « *Bränte* » à moitié vide. Au Dürluft grand émoi : le gamin de la maison, en voulant ramasser une pierre destinée au chat de Bethi, tombe et renverse son récipient. Bethi est une vilaine sorcière, hurle le petit, c'est elle qui en est cause, avec son maudit chat noir ! Eisi, furieuse, s'en va crier des injures aux gens du Nägeliboden et ameute le village contre Bethi. Quand, le lendemain, la sœur de cette dernière, Aenneli, un joli brin de fille de 17 ans, porte le lait à sa place, on l'insulte. Passons rapidement sur certains détails, sur la manipulation du lait de la veille et de celui du matin, sur la fabrication du fromage, le degré de température auquel on doit chauffer, les précautions à prendre pour que la pâte ne soit pas dure et coriace, mais tendre et onctueuse, le pressage dans des linges, le séchage, la mise en forme (3). Gotthelf, en vrai réaliste, n'oublie rien, il nous parle du lait de fromage que l'on donne aux porcs, du beurre médiocre que l'on fabrique en mélangeant de la crème fraîche aux résidus gras de la chaudière; il traite à fond la question des présures préparées avec des caillettes de jeunes veaux non sevrés, nous dit les qualités qu'elles doivent réunir pour être bonnes, hâtons-nous de constater les heureux résultats de ce premier essai; pour ses débuts à la Vehfreude, le fromager fit un coup de maître. Aussi, la joie était-elle peinte sur tous les visages ! « Le même soir la Vehfreude connut un grand bonheur, et plus d'une femme montra de nouveau à son mari un visage aimable, plus d'une femme qui, depuis des semaines, ne semblait avoir à son service que dix ongles aux dix doigts, sans compter, en cas de besoin, les dents qu'elle avait encore dans la bouche. Pour le mari le soleil se leva, il se risqua de nouveau à approcher de son épouse, montra de la cordialité, s'ouvrit à elle de son espoir en les

(1) *La fromagerie*, p. 73.
(2) Ibid., p. 83.
(3) Ibid., chapitre VI.

nombreuses centaines de florins de bénéfice, des projets qu'il avait faits concernant leur emploi... » (1).

Les semaines qui suivirent, le succès fut tout aussi encourageant. La fromagerie de la Vehfreude marche décidément à souhait. Le lait s'accroît d'une façon surprenante. De nouvelles vaches vêlent au beau moment du vert, partout les gens répètent que cette année l'herbe est remarquablement « *melchig* », que les vaches ont plus de lait que jamais. Certaines bêtes cependant, bien que « *g'reisele Kühe* », n'ont pas vêlé, ou bien ont vêlé trop tard, ou encore sont tombées malades, il en est qui donnent du lait médiocre ou en petite quantité. Mais personne ne veut s'être trompé, être en retard sur les autres; alors, pour que l'on puisse continuer à livrer autant que par le passé au chalet, beaucoup de chefs de famille réduisent dans leur ménage la consommation du précieux liquide au strict nécessaire. « Chacun, dit Gotthelf, se tira donc d'affaire suivant son intelligence et sa conscience, comme il put et voulut. Les uns le firent aux dépens du ménage, ne laissant prendre à la femme que la quantité strictement nécessaire de lait, si bien que de beurre il ne fut plus du tout question, que les soupes et les légumes, si la ménagère n'avait pas d'importantes réserves, n'en virent plus guère, qu'on ne pensa plus à s'offrir un café extra, à moins de l'absorber noir, ce qui n'est vraiment pas agréable à toutes les heures du jour. Là où les choses allaient ainsi, grande était la désolation, et la paix domestique avait fui; le cœur des femmes était plein à éclater de venin et de fiel... » (2).

Mais ceux qui pâtissent encore le plus, ce sont les pauvres. Lorsqu'ils viennent à la ferme, la maîtresse du logis leur donne bien toujours un morceau de pain, mais elle ne peut plus leur faire l'aumône d'une goutte de lait pour étancher leur soif; car il lui arrive souvent de ne pas même en avoir assez pour allaiter son enfant au berceau. Pendant que les hommes mènent la vie joyeuse, attablés à tout propos à l'auberge, où ils discutent les affaires de la fromagerie, supputent leurs bénéfices futurs, en buvant de l'eau-de-vie, en faisant bombance avec l'argent des fromages qu'ils vendront, les femmes n'ont pas un kreutzer à leur disposition pour faire leurs emplettes, quand passe la marchande de savon, d'eau de senteur, de gouttes d'Hoffmann. Ecoutons les doléances d'une paysanne : « Je n'ai plus d'argent pour des choses nécessaires. Jadis j'en avais, lorsque je pouvais encore, comme c'était l'usage partout, garder l'argent d'une mesure de lait ou d'une petite livre de beurre. Ce n'est pas pour mes besoins que je l'employais; mais dans un ménage il y a plus d'une circonstance — l'homme n'entend rien à cela — où l'on est bien contente d'avoir un kreutzer dont on n'est pas obligée de rendre compte; mainte-

(1) *La fromagerie*, p. 98.
(2) Ibid., p. 112.

nant c'est fini. Je ne puis plus même donner un pourboire à une servante, si je suis satisfaite de ses services, ni un Batz à un filleul. Rien non plus à faire avec les œufs. Il ne me tolère plus que trois poules à cause de l'herbe qu'elles gaspillent, et encore, ces poules, il aurait le front de donner leurs œufs aux vaches pour qu'elles aient plus de lait... » (1).

Que font alors beaucoup de ménagères ? Elles volent du grain, du fil et le vendent à moitié prix à la mercière. Il est de fait qu'en général la situation des paysannes n'a rien de séduisant, lorsque le mari donne tout le lait de sa ferme aux fromageries. Trop souvent, à l'heure du dîner, la soupe est atteinte de cécité, la graisse y fait presque totalement défaut, et l'on peut apercevoir le fond de l'écuelle. Les légumes non plus ne sont guère gras. Que les convives aient l'air de s'en plaindre, et la maîtresse du logis répondra : « Cet homme-là (montrant le mari) donne tout le lait au chalet et ne demande pas : peux-tu t'en tirer, avec quoi feras-tu la cuisine? Je ne puis faire de beurre, le lait me manque, je n'ai pas à la maison assez de graisse pour crever l'œil à un pou ; quoi que j'aie pu lui dire, il m'a répondu : les autres peuvent faire, fais aussi comme les autres... » (2). Dans quel désarroi ce manque de laitage ne plonge-t-il pas les ménages ! Comment se tirer d'affaire sans le précieux liquide ? « Mais véritablement aussi c'est une chose épouvantable pour une maîtresse de maison qui, dès sa jeunesse, s'est habituée à considérer le lait comme le pivot autour duquel tournait tout le ménage, comme le vrai « *Chum-mr-z'Hülf* », auquel on recourait dans tous les besoins pressants, que de s'en voir subitement privée et d'être forcée de s'en tirer tout de même, sans rien de nouveau pour le remplacer... » (3).

A la Vehfreude, il en est qui procédèrent différemment. Ils baptisèrent leur lait, y ajoutèrent du lait de fromage. Une vache avait-elle un pis malade, le paysan feignait de n'en rien voir. Bientôt le vacher renchérit sur son maître, la femme vint à la rescousse, ce fut à qui frauderait le mieux. Le gamin qui portait la « bouille » sut à l'occasion compléter son chargement à la fontaine la plus proche. Le fromager s'aperçut vite de la chose, ses fromages réussissaient moins bien que par le passé. Il mit de côté des échantillons qu'il préleva, se plaignit au maître du chalet, le suppliant de faire une enquête. Les abus finirent par devenir si criants que la Société fromagère se réunit pour essayer de remédier au mal. Il faut lire dans Gotthelf le récit si vivant et si comique de ces délibérations villageoises (4). Un grand nombre, ne se sentant pas la conscience très nette, observent un silence prudent. Le « fruitier », le maître de chalet, le caissier et le secrétaire sont mis successivement sur la sellette. Que doit-on

(1) *La fromagerie*, p. 114 s.
(2) Ibid., p. 116.
(3) Ibid., p. 117.
(4) Ibid., p. 120 ss.

penser des accusations du premier, et les autres s'acquittent-ils avec zèle et probité de leur tâche ? On propose de nommer une commission d'enquête. Elle fonctionne bientôt : on procède à l'examen du lait, des vaches, des récipients. Les résultats sont négatifs, pas tout à fait cependant, car pas mal de gens ont maintenant la puce à l'oreille, et à l'avenir il est probable que les fraudeurs se tiendront sur leurs gardes (1).

Cette année-là, l'été fut sec, et les gens eurent bien de la peine à nourrir leurs vaches, aussi, dans une lettre plaisante publiée à l'époque par un Almanach populaire, l'une d'entre elles, Madame Kleb, déplore amèrement cette vie de privations à laquelle elle est réduite, ainsi que ses congénères (2). Bientôt, tout le pays redevient fiévreux, car la saison fromagère touche à sa fin; avec une impatience maladive, on attend à la Vehfreude les négociants en fromage qui ne vont probablement pas tarder à apparaître. Quand deux habitants du village se rencontrent dans la rue, l'éternelle question qu'ils se posent est la suivante : « n'est-il encore venu personne ? » Tous sont aux aguets. Le moindre bruit de voiture au loin leur fait battre le cœur. Enfin, loué soit le Ciel, en voilà un ! Voilà un de ces marchands tant désirés ! Il visite le chalet, examine les choses en détail, goûte à quelques fromages, et, prenant des poses, écrit deux ou trois mots sur son carnet. Finalement, il invite ses auditeurs, qu'impressionne cette mise en scène, à venir au marché de Langnau : on verra alors si l'on peut faire des affaires ensemble, et il s'en va, la mine dédaigneuse, de l'air d'un homme accablé de besogne. Quelques autres marchands apparaissent encore, sondent aussi les fromages, prennent des notes sur un identique calepin, font la même réponse aux questions posées par les villageois inquiets : « Venez à Langnau ! », comme si les affaires ne pouvaient pas tout aussi bien se traiter à la Vehfreude ! Mais nos gens ne se lassent pas, malgré cela, d'attendre le merle blanc, le marchand rêvé qui leur prendra sans barguigner leurs produits. Vaine, hélas ! est leur attente ! Les jours se passent. Rien ! Un dernier client se présente, il se moque de leur naïveté, déprécie le fromage. On se décide alors à tenir une réunion; on délibère longuement, avec gravité : ira-t-on à Langnau, n'ira-t-on pas ? Il en est qui veulent encore faire les malins, montrer qu'à la Vehfreude on n'est pas des meurt-de-faim, mais la majorité est d'avis qu'on ne risque rien tout de même à aller faire un tour du côté de Langnau, pour savoir à quoi s'en tenir. Au fond, tous en effet ne seraient pas fâchés de voir la couleur de l'argent escompté. Donc, c'est dit ! on enverra au marché une délégation ; on élit six membres, l'Ammann vient en tête, Sepp, du Nägeliboden, sera de la partie. Après d'interminables discussions, tous finissent par se mettre d'accord sur les instructions à donner aux délégués; elles se ré-

(1) Sur le fonctionnement de cette commission, voir Chapitre IX.
(2) *La fromagerie*, p. 165 s.

sument en ceci : vendre au plus haut prix, sans doute, mais avant tout, vendre... Pendant ce temps, les négociants en fromages de leur côté tiennent aussi conseil, rendent compte de leurs tournées, utilisent leurs notes, renseignent leurs patrons. C'est à Langnau que se trouve la grande bourse des fromages. Les rapports faits, les notes rassemblées, le plan de bataille conçu, il n'y a plus qu'à attendre les vendeurs. Il faut lire dans Gotthelf la vivante peinture de ce marché considérable; on ne peut s'imaginer l'animation qu'apporte à la petite ville cette affluence de gens venus des quatre coins du canton, des montagnes et des vallées environnantes. Bouchers, pâtissiers, aubergistes sont sur les dents. Les rues étroites sont encombrées d'une foule bigarrée et bruyante : paysans, marchands de cochons, courtiers en fromages, juifs, vendeuses de beurre... Vaches qu'on tire par la corde, moutons débonnaires, chèvres sautillantes, font retentir les airs de leurs cris variés, et tout cela forme une masse grouillante et pittoresque, au milieu de laquelle les voitures ont peine à circuler (1).

Nous retrouvons perdue, empêtrée dans cette cohue, la délégation de la Vehfreude que pilote le bailli. « Au travers de la foule qui attendait avec impatience, se frayaient un passage sept hommes, gros ou minces, semblables aux pleïades qu'on voit briller au haut du ciel... » (2). Dans son ignorance complète des affaires, l'Ammann croit qu'il est préférable d'arriver les premiers; et il s'informe de l'endroit où l'on aurait chance de rencontrer les négociants venus jadis à la Vehfreude. Croyant leur imposer, le brave homme se fait annoncer un peu cavalièrement. A la servante dédaigneuse il jette ces mots avec fierté : « Tu n'as qu'à dire que les délégués de la Vehfreude sont là, accompagnés de l'Ammann, qu'ils sont pressés... » (3). Mais on leur fait répondre qu'on n'a pas le temps de les recevoir; ils insistent, se font indiquer la pièce où se tiennent les marchands. « La servante dit qu'elle voulait bien leur montrer la chambre, mais qu'elle ne les aiderait pas à grand'chose, et elle bondit devant, eux se lancèrent derrière elle à travers toute la maison, plantant bravement leurs lourds souliers et leurs bâtons robustes dans le sol, menant si grand bruit que chacun aurait pu croire que le Landsturm de Hongrie approchait avec Kossuth à sa tête. Ils sont là au 3, dit la fille, et elle s'éclipsa. D'un pas pesant ils avancèrent vers la porte, et ils éprouvèrent une vague angoisse; car, ce qui est mystérieux vous impressionne toujours... Les pas se faisaient toujours plus petits et plus légers, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du redoutable 3. Il faut d'abord frapper, je pense, dit l'Ammann, et du médius il heurta à la porte, le retira rapidement et

(1) Chapitre XIV.
(2) *La fromagerie*, p. 219.
(3) *La fromagerie*, p. 220.

dressa les oreilles, attendant la réponse de l'intérieur, mais à l'intérieur tout resta silencieux. Que quelqu'un frappe encore une fois, dit l'Ammann, mais personne n'en avait bien envie. Eh ! on n'en mourra pas, après tout, finit par dire quelqu'un, et il cogna à la porte avec son bâton. Mais ils eurent beau prêter l'oreille, et retenir leur souffle, même silence qu'auparavant... » (1). En sa qualité de président, c'est le bailli qu'on charge de s'assurer si l'huis est fermé ou non. Il appuie donc sur le loquet, la porte résiste. Nos sept héros dirigent alors leurs pas d'un autre côté, tombent sur une réunion de voyageurs en toiles, cotonnades, sucre et café, et je vous laisse à penser s'ils sont bien accueillis. Découragés, ils ressortent, poursuivent leurs pérégrinations à travers la ville, ne sont reçus nulle part; enfin, après une longue et mortelle attente, ils sont admis à comparaître devant les courtiers en fromages. Se croyant encore à une réunion au chalet de leur village, les délégués de la Vehfreude veulent bavarder, finasser, marchander. Sèchement on leur fait un prix. S'ils l'acceptent, qu'ils viennent le dire; sinon, rien de fait. Pas un liard de plus ! Et sans façon on vous les expédie pour laisser la place à d'autres. Et voilà notre pléïade, nos sept chefs tenant conseil dans un coin. Les douze couronnes qu'on leur offre, à leur avis ce n'est guère; ils recommencent à errer, troupe harassée, lamentable, prêtant l'oreille aux conversations; ils se présentent devant d'autres marchands de fromage : et c'est toujours douze couronnes ! Nos gens croient que l'univers entier est ligué contre eux. Ils tombent enfin sur des négociants plus aimables qui les accueillent avec de bonnes paroles, et se déclarent disposés à acheter les produits de la Vehfreude à des prix plus élevés, après les avoir examinés pourtant; tout heureux, les délégués vont se restaurer à l'auberge, tombent en pleine bataille, sont même forcés de faire le coup de poing pour pouvoir atteindre l'escalier, et, au milieu des débris de verres, de bouteilles, de soupières chavirées, ils s'attablent et mangent de bon appétit, fiers de s'être battus. En cours de route, ils font encore pas mal de libations et rentrent, fortement échauffés, à la Vehfreude. La réception qui les y attend n'est pas des plus chaleureuses.

Beaucoup de gens sont d'avis que les choses auraient pu mieux se passer. Un beau matin, les négociants, donneurs d'eau bénite, viennent, scrutent les fromages, offrent une couronne et demie de plus que les autres n'en offraient à Langnau. A force de marchandages, les paysans de la Vehfreude obtiennent encore des conditions plus avantageuses. Pour ratifier les prix de vente, on tient une réunion de la Société; cette fois, les sept ambassadeurs relèvent la tête, ont le verbe haut; avec emphase ils racontent leurs aventures à Langnau, rendent compte de leur mandat. Au

(1) *La fromagerie*, p. 220 s. Lire, Chapitre XIV, le récit des aventures de la délégation.

moment où tous les paysans sont unanimes à approuver les actes de leurs délégués, voilà qu'un certain Eglihannès, un rival de l'Ammann, annonce qu'un marchand de ses amis serait disposé à payer quatorze couronnes par quintal. Et dans l'assemblée il se produit un soudain revirement. Un vieillard objecte pourtant avec sagesse que, l'acheteur en question se réservant le droit d'exclure les pièces défectueuses, il serait peut-être plus avantageux au fond de vendre au plus bas prix, car comment parviendra-t-on à écouler les rebuts ? Et Eglihannès de sortir un argument qui produit un effet remarquable sur ces niais : les gens de la Vehfreude, s'ils l'écoutent, auront l'honneur d'avoir, la première année, touché pour leurs fromages la somme la plus forte ! Du moment, n'est-ce pas, que leur vanité est en jeu, tous adoptent à une grande majorité la proposition d'Eglihannès. Mais le plus difficile n'est pas fait ; il faut peser le fromage, le conduire, s'occuper de la répartition, du règlement des comptes. Un jour, l'ami de notre conseiller villageois arrive en chaise; dans la chambre où les meules sont rangées en bon ordre, suivant leur âge, le « *Käsgaden* », voilà notre « prince du fromage » qui examine, tâte, enfonce sa sonde, prend des notes, décide d'un mot bref et tranchant s'il accepte ou refuse la pièce présentée. Et quel n'est pas le désespoir des paysans de la Vehfreude, lorsqu'ils le voient mettre impitoyablement au rancart toute une série jugée défectueuse. C'est le moment, se disent-ils avec amertume, où ils ont fraudé, et maintenant voilà le résultat de leurs procédés malhonnêtes ! Le négociant leur démontre d'ailleurs, clair comme le jour, que, de telle date à telle date, ils ont adultéré leur laitage. Bref, 30 fromages sont refusés. Ils se souviendront longtemps des années d'apprentissage. Le payement du tiers de la somme qui leur revient de la vente ramène un peu de joie dans les cœurs un instant attristés; mais de quelle façon va-t-on maintenant se débarrasser du rebut ? La chose ne laisse pas d'être angoissante (1).

Le jour où l'on conduit le fromage à l'acheteur est un jour d'allégresse au village. Les paysans sont fiers de traverser les bourgades voisines avec de belles voitures et de superbes chevaux magnifiquement harnachés. « Sortir ainsi d'un village avec quatre, six voitures et plus, attelées de quatre chevaux, dont chacun vaut ses vingt à vingt-cinq louis d'or et plus, et s'en aller au loin à travers le pays, à quatre, six lieues de distance, en franchissant une douzaine de villages, que veut-on de plus ? Quel sentiment sublime n'éprouve-t-on pas, lorsque partout les gens s'arrêtent, allongent la tête par les fenêtres, lorsqu'en tous lieux on répète : voilà en vérité de beaux chevaux, et voyez un peu les harnais, quatre, cinq et même six voitures, plus belles l'une que l'autre, non mais, d'où cela vient-il, et quels riches paysans il faut que cela soit ! Parfois on con-

(1) *La fromagerie*, Chapitre XV.

naît leur village, et quiconque l'entend nommer sent ce frisson d'orgueil lui parcourir les bras, il fait alors claquer son fouet, si bien que les chevaux de devant relèvent haut la tête et se mettent à danser, comme des jeunes filles de seize ans... » (1).

Ces jours-là, on n'accepte pas de gens avec de vieilles carrioles qui feraient tache parmi ces brillants attelages. Comme on doit partir bien avant l'aube, on passe la nuit blanche. Et c'est à travers la campagne une joyeuse et folle chevauchée, animée d'éclats de rire, de bruyantes plaisanteries, de claquements de fouet et de tintements de grelots. Au retour, quand tous ces gaillards, échauffés par le vin, — car fréquentes sont les haltes dans les auberges de la route, — frappent à tour de bras sur leurs bêtes écumantes, ce sont des galopades furieuses, infernales; les voitures, allégées de leur lourd chargement, volent et bondissent le long des routes de l'Emmenthal. Parfois, de véritables luttes de vitesse s'engagent, les concurrents perdent la tête et, sans souci du danger, foncent les uns sur les autres à toute allure, écrasent les malheureux passants, versent dans les fossés. C'est ainsi que cet écervelé de Félix se lance sur Eglihannès qu'il ne peut souffrir, et manque de causer la mort de sa bien-aimée Aenneli (2).

Arrive enfin le jour, ardemment souhaité, de la répartition des bénéfices, de l' « *Abtheilig* ». Le tiers ou la moitié du prix de vente est distribué au prorata des livraisons de lait faites par les participants à la Société fromagère. Le fromage qui reste est tiré au sort. « On peut s'imaginer l'importance de ce jour, il est pour plus d'un ménage ce qu'est pour une plantation de choux ou de haricots une belle pluie survenant après six semaines de sécheresse. De mai jusqu'en octobre, on n'a vendu ni beurre ni lait, on a vendu peu d'œufs, attendu qu'en été les poules couvent ou bien muent; à part cela, le paysan en été a peu de choses à vendre, à moins qu'il ne possède des réserves de plusieurs années, et cependant, en été, il lui faut beaucoup d'argent, il a des étrangers, des ouvriers, il lui faut beaucoup de café, de vinaigre pour la salade au lard, beaucoup de viande fraîche, surtout au moment des « *Sichelten* ». Ah ! que de fois la paysanne n'a-t-elle pas connu le besoin, enduré des transes, lorsqu'il lui fallait demander de l'argent pour des choses nécessaires, ou même les jours où elle voulait se faire ventouser ou saigner, ou encore aller au bain... » (3). Aussi, avec quelle impatience fiévreuse on attend les beaux écus sonnants et trébuchants, qui vont de nouveau apporter la joie dans la maison désemparée ! C'est à cette date également que l'on s'occupe du « fruitier ». Le maintiendra-t-on dans son emploi ?

---

(1) *La fromagerie*, p. 265 s.
(2) Ibid., Chapitre XVI.
(3) Ibid., p. 315.

Grave question que celle-là ! Si, en effet, le fromager a une femme, tout le monde au village la jalouse, car elle peut se gorger de laitage et de crème, alors que toutes les autres ménagères sont réduites à la portion congrue. N'est-il pas marié, la situation change, on le choie, on tourne autour de lui, toutes les paysannes qui ont des filles à établir sont aux petits soins pour lui, car c'est un sort envié que d'être l'épouse d'un fromager. Le poste est bon, le salaire considérable, tout l'été on a du lait, de la crème à foison, du beurre en surabondance.

La répartition des bénéfices se fait à l'auberge ou au chalet. Autour des tables couvertes de morceaux de fromage, de pots de lait, de mottes de beurre et de miches de pain noir, les gens se régalent; chacun a devant lui son écuelle de café toujours pleine, et se croit à la noce. A la Vehfreude, tous nos bons paysans rayonnent, à la vue de ces monceaux d'argent qui vont tomber dans leurs bourses. Quand ils ont empoché leurs belles pièces luisantes, ils ne cessent de les tâter, de les retâter, de les faire sonner avec complaisance, et c'est à peine s'ils peuvent attendre le moment de les verser sur la table de leur « *Stube* », où, devant la femme radieuse, ils les compteront et recompteront. On partage ensuite les fromages demi-gras, appelés à rendre à la ménagère de précieux services. Mais que faire des pièces refusées ? Les partagera-t-on aussi ? Les mettra-t-on aux enchères ? Eglihannès, cette fois encore, apporte une solution : il se charge de les vendre au printemps.

En ce qui concerne le fromager, il a fait bien des mécontents. On lui reproche ses opinions politiques; puis il ne se montre pas suffisamment docile; mais c'est un joli garçon, il est célibataire, et, d'après les bruits qui courent, il a de l'argent; ce serait un parti avantageux. Et la population féminine lui témoigne d'autant plus de sympathie qu'il ne s'est pas encore prononcé. Au reste, le gaillard s'entend à son métier. Les hommes, influencés par leurs épouses, seraient donc d'avis de le garder. Il n'y a guère que Madame la baillive et l'Eisi du Dürluft qui ne partagent pas l'opinion générale. Eisi a appris que le fromager était l'ami du maître d'école, qu'elle ne peut souffrir, et cela suffit. Le Peterli a donc été envoyé au chalet avec des instructions précises, et nous savons que cette maîtresse femme qui a nom Eisi sait tenir la main à ce qu'elles soient observées. A la réunion, lorsqu'il s'agit d'ouvrir la bouche et de formuler contre le fromager des griefs, tout le monde reste coi. Peterli se décide bravement à parler : il est le seul. Du reste, quand le bailli propose que ceux qui veulent conserver le fruitier lèvent la main, tous sans exception lèvent la main, même Peterli et le bailli. On passe à la contre-épreuve, car les gens n'ont peut-être pas bien compris, et chose amusante, l'Ammann et Peterli lèvent encore la main ! Tous deux sont navrés de leur échec et dans un instant ils vont être bien reçus par leurs tyranniques épouses ! La baillive comble son mari d'injures. Eisi arrache à son Pe-

terli, lequel avec cela ne rapporte à la maison qu'une maigre somme d'argent, la moitié de ses favoris (1).

Sous cette pluie d'argent bienfaisante les femmes de la Vehfreude reverdissent, rajeunissent ; plus alertes redeviennent leurs jambes, surtout quand ces jambes les portent vers la boutique du mercier. Un peu d'aisance reparaît au Nägeliboden, chez ces honnêtes travailleurs : Sepp et Bethi. Beaucoup devront, hélas ! bientôt déchanter, le jour où l'on règlera de façon définitive les comptes de la fromagerie, le jour où, après l'établissement du bilan, il sera question de répartir le reliquat des bénéfices. Eglihannès s'était chargé de vendre les fromages rebutés, mais ses opérations sont louches, il se perd dans ses calculs et présente des comptes aussi peu clairs que possible. Après pas mal de discussions, — car au village de la Vehfreude les paysans ne sont pas grands clercs en la matière et l'on est même forcé de recourir à l'aide d'un étranger, — les choses s'arrangent finalement. Chacun des membres participants reçoit un bulletin, sur lequel figurent le total des livraisons qu'il a faites au chalet et la somme qui lui revient. A cette occasion, l'infortuné Peterli éprouve une déception cruelle : au lieu de toucher de belles pièces d'argent, ne doit-il pas maintenant rembourser 10 kreutzers ? Car sa femme, à son insu, a acheté à crédit au chalet du beurre et de la crème en quantité. Et les moqueries de choir dru sur le pauvre paysan. Les camarades l'emmènent à l'auberge, le font boire, l'enivrent, et, lorsque Peterli regagne tardivement ses pénates, Eisi lui fait une réception plutôt mouvementée ! (2).

Tels furent les débuts de la fromagerie fondée à la Vehfreude. Nous nous sommes étendu un peu longuement peut-être sur le mécanisme, le fonctionnement d'un chalet, sur les péripéties et les incidents souvent comiques qui marquèrent cette première année d'apprentissage. Mais la création de fromageries en pays bernois fut un événement d'une si grande importance, il produisit une telle révolution dans l'économie rurale et domestique, et ce bouleversement eut des répercussions si graves sur le progrès social de ce petit peuple de l'Emmenthal dont nous étudions l'histoire dans Gotthelf, que tous ces détails nous ont semblé nécessaires. Nous allons voir, en effet, quelles furent les conséquences désastreuses de cette transformation qui s'opéra dans l'exploitation agricole, comment ce furent surtout les pauvres gens qui pâtirent de la culture plus intensive du sol et du développement pris par les fromageries.

---

(1) *La fromagerie.* Chapitre XVII.
(2) Ibid., Chapitre XXII.

CHAPITRE V

MAUX DONT SOUFFRE LA SOCIÉTÉ PAYSANNE BERNOISE : PAUPÉRISME, ALCOOLISME, USURE, CHARLATANISME, PAUVRETÉ INTELLECTUELLE.

I. — LE PAUPÉRISME

Sous des dehors brillants cette société emmenthalienne, dont nous avons essayé de décrire les coutumes et les mœurs, cachait bien des misères; elle avait ses plaies secrètes et douloureuses. Et Gotthelf était trop profond observateur, il avait trop longtemps vécu au milieu du peuple pour n'avoir pas su apercevoir, en même temps que les beaux côtés de la vie paysanne, le revers de la médaille. Moraliste avant tout, il écrivit ses livres, moins encore pour amuser le peuple, que pour le rendre meilleur et le guérir de ses maladies. « Presque dans chacun de ses nombreux écrits... Gotthelf a un but pratique; tantôt avec humour, tantôt avec une gravité amère, comme J. Möser, qu'en général il rappelle fort, il met en évidence un mal déterminé dont souffre la société et qui a attiré son attention, afin de travailler à y porter remède... » (1). Nous connaissons le mot de son ami Reithard : « Les maladies de l'époque actuelle et de la période de la Restauration ont trouvé en lui un clinicien et un peintre auquel n'échappa aucune tache de pourriture » (2). Là où le pasteur de Lützelflüh découvre dans la vie du peuple une plaie, il la met à nu, sans crainte et sans ménagement, brutalement il arrache les voiles trompeurs, démasque aux yeux de tous le véritable état des choses, qu'il s'agisse des écoles, de l'assistance publique, de l'état, de l'église et de la famille, de la médecine; « il voulut être, en quelque sorte, pour son peuple, un éducateur et un médecin » (3). Dans

---

(1) JULIAN SCHMIDT. *Gesch. der deutsch. Liter. seit Lessings Tod. III. Band. Die Gegenwart.* Leipzig, 1867, p. 295.

(2) *Schweizerzeitung*, 1843. Nos 36-40-41 (HUNZIKER, loc. cit., p. 62).

(3) LÖTSCHER. *Gotthelf als Politiker.* Bern. 1905, p. 14.

ses récits villageois, ses nouvelles, ses opuscules de circonstance ou de propagande, il toucha à toutes les questions importantes de la vie sociale. Les deux premiers points qui absorbèrent son attention, ce furent la pauvreté matérielle du peuple des campagnes bernoises, et sa pauvreté intellectuelle; ils lui inspirèrent son livre du « *Paupérisme* » et son roman du « *Maître d'école* ». Pauvreté matérielle et pauvreté intellectuelle, tel est, en effet, le double nœud du problème. Le « *Miroir des paysans* » contient déjà en germe tous les ouvrages ultérieurs de Bitzius. Rien que le titre indique la pensée de l'auteur; il est un magnifique programme pour l'exécution duquel notre romancier n'aura pas de trop de toute son existence.

Au premier rang de ces fléaux qui menaçaient la prospérité de l'Emmenthal il faut citer le Paupérisme. Chancre rongeur, il étendait partout ses ravages, prenait des proportions si effrayantes que Gotthelf, dans son ardent patriotisme, s'inquiéta et écrivit son petit ouvrage critique « le *Paupérisme* », où il pousse le cri d'alarme et préconise les remèdes qu'il croit propres à guérir le mal.

L'Emmenthal vit de bonne heure sa population s'accroître avec une rapidité extrême (1); la bonté relative du climat, la fertilité du sol, le paisible système de la ferme employé à l'exploitation agricole, le tranquille isolement de la contrée, tout cela contribua pour une large part à cet accroissement. Des documents qui datent de 1570 environ, signalent déjà une augmentation marquée de la population campagnarde. Faute de place, les gens commencent à envahir les « *Schachen* ». C'est de ce côté que se presse tous ceux qui ne savent où se fixer, la foule des « *Hauslosen* ». Sur les instantes prières des pauvres, le gouvernement, touché par leurs plaintes et leurs lamentations, leur permet de détacher des communaux quelques bouts de terre. Mais les paysans poussent les hauts cris et se plaignent de l'amoindrissement des « *Allmenden* ». Entre les riches cultivateurs et les misérables habitants des « *Schachen* », la discorde règne sans cesse, ce sont de perpétuelles contestations au sujet du bois qui pousse le long de l'Emme, de l'entretien des berges. Il est vrai que si les pauvres empiètent de jour en jour sans vergogne, les riches, de leur côté, ne se font pas faute d'arrondir par tous les moyens leur patrimoine. Par des contrats passés avec les seigneurs, il se font octroyer l'investiture héréditaire des morceaux de terrain qu'ils convoitent, à charge pour eux de veiller au bon état des digues; en d'autres endroits, des associations paysannes, comme les « *Dorfgenossen* » de Langnau, par

---

(1) Voir IMOBERSTEG, loc. cit., p. 234 ss. et 249 ss. — Sur le Paupérisme et les mesures que l'on prit pour le combattre, lire : SCHENK, *die Entwicklung der Armenverhältnisse des Kantons Bern in der neuern Zeit, hauptsächlich während der Jahre 1846 bis Ende 1855*. Bern 1856. Consulter aussi : BLÖSCH : *E. Blösch und 30 Jahre bernischer Geschichte*.

exemple, s'annexent les terres confinant à leurs biens, ou quelque « *Schachen* » avoisinant. En 1601, le seigneur de Brandis concède à la commune de Lützelflüh le Lützelflühschachen. Mais il finit par arriver un moment où toute la contrée est partagée, où tous les biens-fonds ont un propriétaire. Alors, quantité de gens se trouvent absolument dénués de ressources. Comme il n'est pas encore question de « commune bourgeoise », le devoir d'assistance aux pauvres n'existe pas. Les miséreux errent de droite et de gauche, sans cesse traqués, refoulés d'un lieu à l'autre comme des bêtes malfaisantes. Les paysans se virent bientôt submergés sous un flot envahissant de porte-besace et d'affamés. Pendant un siècle, les pouvoirs furent impuissants à apporter un remède au fléau. De temps à autre, le gouvernement ordonne, par exemple en 1644, 1647, 1666, 1680, 1691, etc..., des espèces de battues, des « *Landjegenen* »; elles durent parfois jusqu'à trois jours d'affilée (*dreitägige Landjegi*). On s'efforce de refouler sur leur pays natal ces bandes errantes de guenilleux, l'effroi des riches propriétaires. A partir de 1650, nous voyons se succéder les règlements sur la mendicité, des « *Bättlerordnungen* » variées tentent, en fixant les devoirs des communes, de remédier à ce lamentable état de choses. La « *Bettlerordnung* » du 21 novembre 1690 réunit et condense finalement les règlements précédents. Résumons en quelques mots cette ordonnance, si grosse de conséquences pour l'avenir : Chaque commune a le devoir d'entretenir elle-même ses pauvres, de façon qu'ils ne soient pas réduits à la mendicité. Obligation pour chaque commune de dresser dans chaque paroisse la liste exacte des indigents, et de leurs besoins en vêtements, nourriture, etc., de répartir le montant des dépenses entre les gens fortunés au prorata de leurs ressources respectives. S'il existe un bien d'église, un bien des pauvres, il est loisible d'en employer l'intérêt à ces aumônes. Liberté est laissée aux communes de subvenir aux besoins de leurs pauvres, soit par des impôts, soit par la répartition des nécessiteux sur les domaines ou dans les maisons. Si dans une paroisse une ou plusieurs communes n'ont pas de ressources suffisantes, les autres communes de la même paroisse doivent leur venir en aide. Si une paroisse se voit débordée, au point que l'assistance aux pauvres soit absolument impossible, elle aura recours à l'Aumônerie supérieure. Dès la publication de ce règlement, les indigents sont invités à se rendre dans leurs communes respectives, et, s'ils sont mariés, à s'y fixer. Chaque commune doit, en conséquence, accueillir tous ses pauvres sans distinction, aussi bien ceux qui font partie de l'association villageoise, les « *Dorfgenossen* » que les autres, les étrangers domiciliés, les « *Hintersäszen* ». Les héritages des pauvres assistés échoient en partage aux communes, comme compensation des frais qu'elles ont faits. Les communes ont le droit de mettre en garde valets et servantes contre les mariages prématurés ou conclus à la légère,

de priver au besoin du droit de village ceux qui, malgré toutes les exhortations, tomberaient, absolument dénués de ressources, à leur charge avec femme et enfants, etc.

Ce règlement fut pour l'époque, non seulement un acte nécessaire, mais encore un acte de justice. Pendant que les paysans vivaient heureux sur leurs biens, reliés entre eux par les liens solides de la « *Genossenschaft* », les pauvres, eux, vagabonds et méprisés, ne pouvaient séjourner nulle part. En aucun endroit, ils n'étaient chez eux; chaque commune les rejetait de son sein comme des parias. Il était juste de leur donner enfin une patrie. Le règlement de 1690 y pourvut. Tous les indigents devant se rendre dans leurs communes respectives, le principe était posé des « *Burgergemeinden* », principe qui allait jusqu'à nos jours développer toutes ses conséquences. Il y eut un certificat d'origine, des gens ayant droit de cité, et des étrangers domiciliés; par la suite, il se fonda une caisse des étrangers domiciliés, un « *Hintersässengeld* », alimentée par les droits d'installation. Chaque commune eut ses autorités chargées des œuvres de bienfaisance, son grand aumônier, son « *Almosner* ». Mais si l'idée communale faisait ainsi des progrès, en revanche, le principe posé par la *Bettlerordnung* de 1690 devait avoir plus tard des conséquences désastreuses pour l'Emmenthal. Et voici pourquoi. Nous avons dit que, dans cette partie du canton de Berne, la population s'accroissait avec une effrayante rapidité. Veut-on quelques chiffres ? Le premier recensement officiel eut lieu en 1764; le bailliage de Signau comprenant : Eggiwyl, Langnau, Lauperswyl, Röthenbach, Rüderswyl, Schangnau, Signau, Trub, Trubschachen, comptait, en 1764, 12.303 habitants, or, en 1870, il en renfermait 23.679. Le bailliage de Trachselwald avec Affoltern, Dürrenroth, Eriswyl, Wyszachengraben, Huttwyl, Lützelflüh, Rüegsau, Sumiswald, Trachselwald, Walterswyl, comptait, en 1764, 12.061 âmes, en 1870, la population s'élevait à 23.653. Si nous considérons à part Lützelflüh qui nous intéresse plus particulièrement, nous trouvons que le village où Gotthelf vécut possédait, en 1764, 1.691 habitants, et 3.336 en 1870. La population avait donc doublé de 1764 à 1870 (1).

Mais, dans cette partie du canton de Berne, l'émigration était plus forte que partout ailleurs. Tous les ans, l'Emmenthal voyait s'en aller une grande quantité de ses enfants, si bien que, dans un espace de temps relativement court, chaque commune eut des milliers de citoyens au dehors. A quelles causes faut-il attribuer cette sorte d'exode ? En premier lieu à la pratique du Minorat. « Le Minorat, c'est le droit légitime du plus jeune fils sur la ferme paternelle ou la coutume de transmettre le patrimoine héréditaire, indivis, à un seul membre de la famille » (2). Quand les familles étaient nombreuses — et nous savons que la race des

(1) Imobersteg, loc. cit., p. 237 s.
(2) Ibid. p. 238 s.

paysans emmenthaliens est prolifique — les autres enfants, plutôt que de demeurer auprès de leur frère cadet dans une quasi domesticité, aimaient mieux s'expatrier et aller chercher fortune à l'étranger. Citons encore quelques chiffres, singulièrement éloquents, que nous fournissent les recensements de 1870 et de 1872. Le bailliage de Signau renfermait 23.679 habitants, dont 11.768 bourgeois; mais 60.946 « *Burger* » étaient fixés au dehors. Dans le bailliage de Trachselwald il y avait 23.653 âmes, dont 10.108 bourgeois, or, 37.658 « *Burger* » avaient quitté leur pays. Prenons Lützelflüh, et nous verrons que ce village paroissial comptait 2.336 habitants, 1.504 avaient droit de cité, à l'étranger s'étaient établis 5.712 enfants du pays (1).

Aussi, lorsqu'on discuta la loi de 1857 sur les pauvres, reprocha-t-on à juste titre à l'Emmenthal cette coutume singulière du Minorat qui conduisait à des abus fâcheux. Si tant de citoyens avaient abandonné, sans esprit de retour, un pays où ils ne pouvaient plus vivre, si le paupérisme y sévissait plus encore qu'ailleurs, la faute en était à des usages archaïques et barbares. Cette émigration en masse avait, c'est indéniable, ses bons côtés ; elle apportait aux régions avoisinantes, au *Vorland*, une force active considérable ; au point de vue économique, l'Emmenthal lui dut son salut ; c'est à la pratique en effet de l'indivision des biens que cette région du canton de Berne fut redevable de sa prospérité ; le partage des fermes eût entraîné la ruine de la classe formée par les petits paysans, et tout le pays se serait appauvri (2). Mais la médaille avait son revers. Parmi tous ces paysans émigrés, il y en avait qui tombaient dans la misère, devenaient infirmes, et alors, de temps en temps, ils revenaient dans leurs communes natales. Celles-ci menaçaient de devenir de vastes « *Spittel* ». Les jours où le comité de bienfaisance se réunissait, la foule des miséreux était si nombreuse, qu'on se fût cru à la foire. Pour subvenir aux besoins des pauvres qui étaient légion, on employa les capitaux fournis par les « *Armengüter* », mais c'était en quelque sorte jeter l'argent dans un abîme. Sous le fardeau toujours plus lourd les communes faiblissaient. Décidément la *Bettelordnung* de 1690 ne donnait pas les résultats espérés. Le nombre des assistés ne faisait que croître. Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, les impôts affectés à l'assistance, les « *Armentellen* », étaient devenus écrasants, par suite des charges que le pays eut à supporter au temps de la Révolution. Les communes se plaignaient amèrement : envers les pauvres on ne leur avait imposé que des obligations, sans leur accorder aucun droit : devant la paresse et la débauche elles

(1) Imobersteg, loc. cit., p. 238.

(2) Ibid., loc. cit., p. 238-239. [L'auteur renvoie pour de plus amples renseignements à Fürsprech Berger : *das Vorrecht des jüngsten Sohns im Emmenthal.* 1866].

étaient désarmées. Le gouvernement de la Médiation s'efforça de remédier au mal par les lois de 1804, 1807, 1808. Là encore, les résultats ne répondirent pas aux espérances qu'on avait conçues. Il faut dire que si la législation était défectueuse, elle était également très mal appliquée. Puis vinrent les disettes de 1816, de 1817 : le nombre des nécessiteux augmenta. On vit l'*Armentelle* tripler, quadrupler et même quintupler. Les grosses communes surtout eurent beaucoup à souffrir. Le gouvernement ne put se dissimuler que l'organisation de l'assistance publique était loin d'être parfaite. Il fit une enquête, mit au concours la question du paupérisme, ses causes, les moyens d'y remédier. Il tenta de mettre fin à des abus dangereux pour la prospérité du pays, en limitant les charges imposées aux communes par les « *Armentellen* », en établissant un maximum de taxe qui ne devait pas être dépassé. La Restauration n'apporta pas grandes réformes, le gouvernement qui lui succéda ne fit pas faire à la question du paupérisme un pas en avant. A l'assemblée constituante de 1830, on s'occupa beaucoup, il est vrai, des pauvres. On aurait pu croire que l'on mettrait à profit le changement politique survenu dans le canton pour donner à l'assistance publique une base nouvelle. Mais on avait déjà bien trop à faire, rien qu'en matière purement politique, et, d'un autre côté, on n'avait pas encore étudié, ni préparé d'une façon suffisante, la réforme de l'assistance, pour qu'on pût alors envisager une solution définitive. Une commission spéciale chargée de faire une enquête, d'approfondir la question, conclut qu'il fallait supprimer l'obligation légale imposée aux communes ; c'est là, qu'à son avis, était la cause de tout le mal. Les communes ne devaient plus être tenues de subvenir aux besoins de leurs pauvres, elles ne devaient plus avoir le droit de percevoir des « *Armentellen* ». Il faudra donc compter uniquement sur la charité chrétienne des riches, sur la bienfaisance spontanée des particuliers ? La Commission est aussitôt prise de scrupules, car elle craint fort que le peuple ne soit pas encore suffisamment éclairé et ne se montre pas très enthousiaste dans l'accomplissement des devoirs de solidarité sociale. Elle n'est pas d'avis non plus de transférer à l'Etat l'obligation dont les communes ne s'accommodent plus, de centraliser l'assistance publique en un mot. D'abord, que le devoir incombât aux communes ou à l'Etat, on pouvait toujours formuler contre le système les mêmes objections. En outre, quelles seraient les conséquences inévitables d'une centralisation de la charité publique? l'augmentation du nombre des indigents à secourir, par suite, l'accroissement des impôts que le pays aurait à supporter de ce chef. La Commission, présidée par le conseiller J. Stettler, pense qu'il faut s'en tenir fermement à ce principe, que le soin des pauvres regarde les communes bourgeoises ; mais il reste bien entendu qu'il y a là un devoir de charité chrétienne, que la bienfaisance est entièrement volontaire.

Quant aux frais d'assistance, ils seront couverts, en partie par le revenu annuel des biens des pauvres, des « *Armengüter* », en partie par des collectes libres ; mais, en aucun cas, les « *Armentellen* » ne pourront être ultérieurement perçues par les « *Burgergemeinden* ». Le conseil de gouvernement accueillit favorablement ces propositions, les transmit au département de l'Intérieur, qui se montra moins bien disposé. Dans un rapport de 1838, cette question de la réforme de l'assistance fut encore effleurée; puis le silence se fit peu à peu, et les rapports administratifs suivants ne soufflèrent plus mot de la chose. Pendant ce temps, le fléau du paupérisme étendait ses ravages. Par intervalles, les communes faisaient entendre leurs doléances, réclamaient à grands cris un remède. On interpellait. Le gouvernement répondait qu'on ne saurait guérir le mal dont souffrait le pays par une loi des pauvres. Au cours des discussions, on en vint à mettre sur le tapis le droit statutaire de l'Emmenthal ; on s'accorda à trouver détestable la coutume qui avantageait le fils cadet, on dénonça à la tribune la funeste pratique du « *Kiltgang* », etc... On discuta beaucoup, on ne fit pas grand'chose. La commission fut chargée cependant de préparer une loi. Afin de donner à la réforme projetée une base aussi solide que possible, on se livra à des travaux de statistique, on procéda à des enquêtes minutieuses sur l'emploi du bien des pauvres, dans chaque commune, le nombre des assistés. A grand'peine, on obtint des renseignements incomplets. Et ce n'est qu'en novembre 1844, sept ans après, que les résultats fournis par ces enquêtes seront soumis au Conseil et discutés.

Ces sept années avaient apporté au canton une prospérité plus grande, mais hélas, pendant le même laps de temps, le paupérisme n'avait fait que croître ; c'est en effet l'époque où les fromageries commencèrent à se répandre un peu partout. Nous avons vu plus haut quelle influence elles eurent sur la situation économique. La culture prit plus d'extension, les propriétaires de prairies et de pâturages gagnèrent de l'argent ; mais les pauvres pâtirent du nouvel état de choses dans les proportions où les paysans aisés s'enrichissaient. Auparavant, le pauvre était secouru de façon indirecte par le gros propriétaire foncier ; pour peu qu'il pût justifier d'une certaine quantité de fumier, le pauvre trouvait assez facilement du terrain, il était même recherché. Le long des haies, dans les garennes et les pacages, il pouvait mener paître ses brebis et ses chèvres ; le paysan n'y regardait pas de si près. Dès que les fromageries fonctionnèrent, tout changea. Plus de fourrage permettait d'entretenir plus de bétail, plus on avait de lait, plus l'on fabriquait de fromage, et plus l'on gagnait d'argent. Aussi, tout terrain apte à produire du fourrage acquit-il, dès l'instant, une valeur plus considérable. L'engrais augmenta avec le bétail, et il fut possible de mieux fumer les terres. Les haies furent abattues, les garennes furent essartées,

des bouts de terrain, qu'on n'avait pas songé jusqu'alors à utiliser, furent mis en culture. Les revenus s'accrurent, comme de juste, la prospérité régna dans les fermes, mais les pauvres virent leurs ressources s'évanouir. Déjà, depuis la suppression du Blocus continental, l'industrie de la toile, jusqu'alors florissante, était considérablement en recul ; quantité de familles laborieuses, pour qui le tissage était l'unique gagne-pain, tombaient dans la misère ; la concurrence redoutable des métiers mécaniques priva de son gain mainte pauvre femme, ou réduisit ce gain à des proportions dérisoires. C'est alors que la transformation de l'agriculture, qui utilisait le sol d'une façon plus intensive, vint par là-dessus empirer les choses et porter le dernier coup aux pauvres gens, si à plaindre déjà. Dans son petit récit intitulé : « *Barthli le fabricant de paniers* », Gotthelf signale les conséquences fâcheuses de cette révolution économique. « Au temps jadis il y avait beaucoup de terrain inculte, beaucoup de terrain autant dire sans maître ; ce qui croissait dans semblable terrain était à la merci du premier venu, les pauvres gens possédaient là une mine abondante de toutes sortes de choses, dont ils pouvaient ou faire usage eux-mêmes, ou tirer argent. Quantité d'artisans, de fabricants de râteaux, de tonneliers, de vanniers, de fabricants de balais, même de charrons avaient en quelque sorte des droits de souveraineté sur des terres de ce genre, ils prenaient ce que bon leur semblait, et cela sans payer, ni sans demander la permission. Sur semblable terrain les pauvres gens faisaient paître tout l'été brebis et chèvres, récoltaient pour l'hiver de la litière et du fourrage. Les choses ont changé. Il y a beaucoup de terres de défrichées, et les terres abandonnées se font rares en pays suisse. Ce qui n'appartenait pas à des particuliers, l'Etat se l'est approprié, et chaque fois que sept maigres brins d'herbe sur la maigre bordure d'une route poussent pour l'Etat, celui-ci les afferme, et pour trouver des fermiers honnêtes, on a recours à des encans, tout à fait splendides. C'est ainsi que les particuliers agissent, eux aussi, et des choses qui valent un kreutzer, ils en font argent à leur profit. Ils en ont parfaitement le droit, mais — mais, en tout cas, ce kreutzer ne devrait jamais faire oublier le prochain » (1).

La vie est rendue impossible au petit monde qui vivote en quelque sorte en marge de la société ; comment de petits artisans, comme le fabricant de balais de Rychiswil (2), ou le vannier Barthli, dont Gotthelf nous retrace l'humble histoire, pourront-ils désormais se tirer honnêtement d'affaire? La période de sept années dont nous parlons fut pour l'Emmenthal la période des vaches grasses. Elle fut excellente pour l'agriculture : on récolta des pommes de terre en abondance, mais ce

(1) *Barthli le fabricant de paniers.* (Erzählungen und Bilder aus dem Volksleben der Schweiz. Tome IV. Ausg. Springer 1856).
(2) *Le fabricant de balais de Rychiswyl.* (Ibid. Tome III).

fut plutôt un mal. Comme on avait de tout à profusion, les communes ne se montrèrent pas trop regardantes avec les pauvres, en matière d'assistance elles ne liardèrent pas. Qu'arriva-t-il ? Les miséreux, que l'on gâtait ainsi, devinrent plus exigeants. D'autre part, tous à la campagne se mirent à distiller les pommes de terre : les gens abusèrent de l'eau-de-vie qui, chez les pauvres surtout, devint la boisson courante. Par la faute du gouvernement, le nombre des auberges augmenta, et dans les mêmes proportions s'accrut le nombre des pauvres. Et ces derniers affichaient parfois une révoltante impudence : on voyait des gaillards vigoureux, mais fainéants, gaspiller au cabaret tout leur argent, puis abandonner à la charge de la commune leur famille qu'ils avaient contribué à plonger dans la misère. Un rapport de 1842 signale à l'attention des pouvoirs cette impuissance des communes à empêcher une exploitation scandaleuse, et réclame des moyens coercitifs capables de ramener au devoir ces gens sans scrupules. Quand les communes seront mieux armées contre ceux qui les mettent en coupe réglée, le nombre des pauvres ne manquera pas de diminuer sensiblement.

Que firent les pouvoirs ? Pas grand'chose encore. On ne légiféra guère sur cette question du paupérisme. Il n'y a guère à citer qu'une ordonnance de 1841, concernant les peines disciplinaires dans les maisons de charité. On semble préoccupé avant tout de favoriser l'éducation des classes pauvres, de fonder pour les indigents des établissements *ad hoc*, de soutenir ceux qui ont été créés par des particuliers ou des sociétés philanthropiques. Les efforts de l'administration furent sur ce point secondés par notre Gotthelf : par ses ouvrages de circonstance répandus à profusion, le pasteur de Lützelflüh fit une active propagande en faveur de ces œuvres charitables, il donna lui-même l'exemple, en consacrant à l'hospice de Trachselwald une partie de son temps. Des caisses d'épargne furent ouvertes, on favorisa chez les jeunes gens l'apprentissage de métiers, etc...

Mais, ce qui manquait toujours, c'était un projet de loi réglementant toute la charité publique et susceptible de produire des effets durables. Il vit enfin le jour. S'appuyant sur une quantité de matériaux, rassemblés de toutes parts au cours des diverses enquêtes, rédigé par un membre de la Commission des pauvres, longuement discuté et étudié, il fut, après de nombreux débats au département de l'intérieur, présenté au Conseil exécutif sur la fin de 1844. Ce travail, très soigné, mûrement réfléchi, devait rester, hélas ! à l'état de projet ; il occupe néanmoins une place importante dans l'histoire de la législation des pauvres. On y trouve de précieux renseignements stastistiques, il nous documente sur le nombre d'assistés dans chaque commune, sur le montant des secours distribués, les ressources des diverses « *Burgergemeinden* », qu'elles proviennent de leurs revenus, du produit des « *Armentellen* », ou de la

caisse des pauvres. Recherchant les causes de la pauvreté croissante dans le canton de Berne, le même rapport insiste, entr'autres, sur celles-ci : l'excès de population, l'abus des boissons alcooliques qui tend à se généraliser, la coutume funeste du « *Kiltgang* », le service militaire à l'étranger, l'abandon dans lequel on a trop longtemps laissé les écoles populaires, et surtout l'application abusive des lois sur les pauvres de 1690 et 1807. Il est bon d'ajouter aux précédentes causes certaines causes locales, comme par exemple, dans l'Emmenthal, les règlements et statuts particuliers.

Quels étaient maintenant les remèdes préconisés par l'auteur du projet de réformes? Il rendait d'abord hommage aux économistes, qui soutenaient qu'il était possible de tarir la source principale de la pauvreté en posant ceci en principe : « toute obligation légale d'assistance aux pauvres est abolie » ; selon lui, le but qu'on devait s'efforcer d'atteindre, c'était d'arriver à ne plus compter que sur l'esprit de charité chrétienne pour l'entretien des indigents. Il citait l'exemple de la France, où l'on ne voit pas trace d'assistance obligatoire, et où pourtant l'on fait plus pour les pauvres que partout ailleurs, librement, volontairement ; c'est dans cette voie qu'il espérait voir le canton de Berne s'orienter.

Cette fois encore, en l'année 1844, on aboutissait aux mêmes conclusions que la commission spéciale de 1837. Partout on répétait à l'envi qu'il était urgent de supprimer l'assistance obligatoire, d'abolir les « *Armentellen* », et si l'on n'osait pas encore appliquer ces principes, tous s'accordaient à admettre que les rêves d'aujourd'hui seraient demain réalisés, et qu'il fallait tendre à cette réalisation. Mais si le principe était juste, actuellement il était impossible de le faire passer dans une loi. C'eût été un saut trop brusque que de s'en rapporter, tout de suite comme cela, exclusivement à la charité privée. Par une transition douce, on pouvait toutefois faire un grand pas vers le but rêvé ; on pouvait limiter l'obligation à laquelle les communes étaient astreintes, apporter plus d'ordre dans l'économie communale. Le *Regierungsrat*, aussitôt que le rapport lui eut été adressé par le Département de l'Intérieur, nomma une Commission de trois membres, chargée de délibérer et de donner son avis sur ledit projet. La commission était composée de gens d'une compétence reconnue en la matière, elle se mit avec ardeur à la besogne, s'efforçant de mettre le projet au point, de l'améliorer, de le compléter, bref de le rendre aussi pratique que possible.

Mais, malheureusement, on touchait à la fin de 1845, et rapports de la Commission, beaux projets de réformes furent emportés, comme des fétus de paille, par la tempête qui soufflait sur la Suisse. C'était l'époque de l'expédition des Corps-francs, des destitutions de fonctionnaires, des procès de presse, on préparait la révision de la Constitution,

au Grand Conseil, au Conseil de Gouvernement, on discutait ferme, la discorde régnait, on avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper de la réforme de l'assistance publique. Une ère nouvelle va s'ouvrir pour la Suisse ; cette période de 30 années, qui s'étend de 1816 à 1846, est, comme le montre fort bien Schenk, à qui nous empruntons les détails précédents, l'introduction, la préface d'un nouvel état de choses (1).

*
* *

LE « *PAUPÉRISME* » DE GOTTHELF

Nous avons dit que, de son côté, Gotthelf n'était pas resté inactif. Lui qui vivait dans une intimité constante avec ses paysans de l'Emmenthal, il avait pu, mieux que quiconque, se rendre compte de la gravité du mal dont souffrait son petit pays. Considérant avec raison que cette question des pauvres était la plus importante, et de son temps, et de l'avenir, il s'efforça dans son opuscule : « *le Paupérisme* » (1840), de mettre en lumière les causes de ce fléau et d'en indiquer les remèdes, à son avis pleins d'efficacité.

Au lieu d'écrire, comme il avait fait précédemment, un récit concret, de faire toucher du doigt une plaie sociale par un exemple frappant, et de tirer des faits la leçon qui en découle, Gotthelf a composé cette fois une sorte de traité où il nous expose ses idées sociales et politiques. Chaque époque a eu son fléau, nous dit-il tout d'abord, tantôt ce furent les Turcs, et tantôt la peste, puis vint le choléra, et maintenant c'est la misère. Certes, en tout temps, il y a eu de la misère, mais jamais autant qu'aujourd'hui, que ce soit en Allemagne, en France ou en Angleterre. Oui, il y a toujours eu des pauvres, mais jamais la proportion des pauvres n'a atteint un chiffre pareil ; jamais l'attitude des misérables à l'égard des riches n'a été aussi menaçante, jamais ils ne témoignèrent à la classe des propriétaires des sentiments aussi hostiles. Pourquoi? Aucun malheur pourtant n'est survenu au peuple. Les années fertiles se succèdent. Depuis vingt-cinq ans il n'y a pas eu de guerre dans la plupart des Etats de l'Europe. Et cependant la pauvreté augmente. « Elle est devenue une plante qui pullule, qui se propage comme dans le trèfle la cuscute ; elle ne diminue plus, elle ne fait qu'augmenter, elle est devenue héréditaire, contagieuse, c'est une maladie cancéreuse dans la vie des peuples, une véritable peste de notre temps » (2). Et Gotthelf se sent pris d'angoisse à la vue des progrès rapides du fléau dévastateur. Les gens cherchent dans les murs des

(1) C. Schenk, loc. cit., p. 1-73.
(2) *Le Paupérisme*, p. 11.

villes un refuge contre la pauvreté menaçante, envahissante, de même que jadis on s'enfuyait devant les Huns ou les Turcs. Et le plus effrayant, c'est que les pauvres ne ressemblent plus aux pauvres d'autrefois qui bien humblement imploraient la charité, se contentaient des miettes tombées de la table des riches, priaient pour leurs bienfaiteurs. Sans doute, par-ci par-là, on rencontre bien encore quelques pauvres humbles et reconnaissants, « mais dans le cœur de la plupart fermente la haine contre les riches ; le désir ardent de partager avec eux parle par leurs yeux ; leur bouche exprime sans vergogne l'intention qu'ils ont de régler les comptes, et ce qu'on leur donne, ils le prennent avec un visage sur lequel on lit clairement cette pensée, qu'ils ne reçoivent pas une aumône, mais bien seulement une avance sur la liquidation générale » (1). Et, en passant, Gotthelf fait allusion aux doctrines du Saint Simonisme, et à ces « *Rechtsamelosenvereine* » de son pays, associations composées de tous ceux qui n'ont rien et voudraient arracher leurs biens aux riches, tout en feignant de ne revendiquer que des droits anciens, dont on les aurait injustement spoliés. Les pauvres n'implorent plus la charité, ils réclament de façon arrogante ; devant la faiblesse des communes, ils se montrent de jour en jour plus exigeants, leur insolence n'a pas de bornes, et parfois ils vont jusqu'à la menace. Ceux qui ont de la famille émettent la prétention de laisser leurs enfants à la charge de la commune. Des filles perdues, lorsqu'elles sont enceintes, ont le front de réclamer des dots ; on en voit même qui simulent la grossesse en se capitonnant avec de la filasse. Par crainte de leur méchante langue, on se voit forcé de leur accorder l'argent qu'elles demandent, vrai salaire de prostitution ; Gotthelf cite l'exemple d'une créature de ce genre qui, sur le refus d'une commune de lui donner satisfaction, chargea un homme d'affaires de la poursuivre... Bref, cette question des pauvres est d'une extrême gravité ; elle préoccupe les législateurs, les gens qui pensent, les professeurs. Aussi Bitzius, qui n'est rien de tout cela, s'excuse-t-il de prendre à son tour la parole sur ce sujet délicat. Mais il a depuis bien longtemps étudié ce problème, et il a fait des constatations intéressantes : peut-être les choses qu'il lui a été donné de voir n'ont-elles pas frappé le penseur dans son cabinet de travail, le législateur sur ses banquettes vertes, le professeur dans ses amphithéâtres. C'est pourquoi, tout profane qu'il est, il s'est risqué à faire paraître un opuscule « dans lequel il n'y a pas beaucoup de choses, dans lequel il ne désirerait mettre qu'une seule chose : le pouvoir de pousser les profanes chrétiens à un acte chrétien » (2).

Une des grandes causes du mal, de l'avis de notre pasteur, c'est qu'en appliquant les lois on s'est plus préoccupé de la lettre que de

(1) *Le Paupérisme* p. 13.
(2) Ibid., p. 17.

l'esprit. On a trop oublié que le pauvre était un homme, un frère. On a manqué d'amour ; négligeant l'âme, on n'a songé qu'au corps. Gotthelf rappelle que le chrétien, créé à l'image de Dieu, doit s'efforcer de vivre de façon divine malgré ce corps mortel, de faire de cette terre l'antichambre du ciel, bref, de représenter Dieu en ce monde. De même que les parents doivent pour leurs enfants remplacer Dieu, de même, ceux que Dieu a comblés de ses biens sont tenus de jouer à l'égard des déshérités le rôle de providence divine. Tel est le lien qui doit unir entre eux tous les hommes, de façon qu'ils ne forment qu'une grande famille. Le vrai chrétien considèrera l'assistance à ses frères dans le malheur non pas comme un devoir, mais comme une grâce, comme un très grand honneur, puisque Dieu le fait ainsi participer à la distribution de ses dons. Cette grâce, tout chrétien doit s'efforcer de la mériter ; d'autre part, aucun chrétien digne de ce nom n'aura de plaisir à recevoir paresseusement les dons qu'on lui fait ; il voudra, lui aussi, tâcher de participer à la faveur divine. Le Christianisme ne renferme donc aucun élément qui favorise la paresse, il stimule au contraire l'activité. Si on comprenait bien tout cela, on ne verrait pas de riches au cœur dur, ni de pauvres impudents. Entre riches et pauvres il n'y aurait que de l'amour, et l'esprit dans lequel chaque aumône serait donnée et reçue sanctifierait cette aumône. Malheureusement, que de personnes regardent comme une ennuyeuse corvée de faire la charité aux indigents. De leur cœur l'amour est absent. Ils donnent au hasard, pour accomplir un devoir, ou plutôt pour s'en débarrasser, pour faire une œuvre pie, oubliant que seule l'intention sanctifie le don. L'abîme se creuse de plus en plus entre les bienfaiteurs et les obligés. Dans les classes supérieures, l'orgueil se fait plus hautain. L'antique simplicité a disparu. « La femme noble était, il y a cinq cents ans, cent fois plus près d'une pauvresse par ses idées, par ses occupations, par ses besoins même, qu'une dame actuelle de la noblesse ou du négoce (des dames de ce genre, il y en a sans doute aussi dans d'autres conditions), dont la vie entière se passe uniquement à offrir son moi en représentation, suivant la toute dernière mode » (1).

Peu à peu, les pauvres négligés, méprisés, forment une caste de parias qui, de jour en jour, s'avilit et s'enfonce dans la fange. Leurs enfants, on les laisse à l'abandon. Des âmes, on ne se soucie point ; pour ces malheureux il n'y a pas de place dans les écoles. On n'a cure de leur apprendre à lire, à écrire, à compter ; on les répartit au petit bonheur dans les fermes, on les loue aux paysans, qui les exploitent et s'en font des revenus. Beaucoup, en effet, et c'est une honte, qui se chargent de recueillir de pauvres petits abandonnés, payent, avec l'ar-

(1) *Le Paupérisme*, p. 23 s.

gent de la pension, le loyer de leur domaine. Ainsi qu'un vil bétail, les enfants pauvres sont par les communes mis aux enchères et vendus à la criée, au dernier enchérisseur on les adjuge, c'est-à-dire au moins exigeant. « Qui est-ce qui veut moins de dix couronnes pour cette petite fille, elle est bien bâtie et habillée comme il faut, etc... » Et ce sont de honteux marchandages, d'ignobles enchères où, Batzen par Batzen, les amateurs de chair humaine se disputent la proie convoitée, quittes, s'ils n'ont pas fait une bonne affaire, à se rattraper sur leur acquisition, à faire durement expier à leur souffre-douleur la perte des bénéfices escomptés. Et le maître emmène son tremblant esclave ; souvent il n'a pas de lit pour le coucher. L'enfant devra s'étendre sur le poêle dans des haillons, souffrir de la faim, endurer des privations de toutes sortes. Il n'ira pas à l'école, on ne l'habillera que tout juste pour qu'il ne soit pas nu, il ne fréquentera pas l'église, on le dressera au besoin à voler, à marauder. S'il tombe chez ces gens qu'on dit honnêtes, qui ne songent qu'à gagner de l'argent, travaillent comme des nègres, il lui faudra, du matin au soir, ainsi qu'une brute, peiner, suer, s'exténuer, et personne ne pensera à l'instruire, à faire son éducation, pas plus qu'à lui adresser une bonne parole. Parfois même, ce sera pire ; le petit abandonné sera mis en pension chez des ivrognes ou des voleurs, chez des gens impies et pervers qui le maltraiteront, lui feront subir toute espèce de sévices. Gotthelf nous cite des détails véritablement impressionnants : ce sont des jambes, des bras cassés, des enfants qu'on souille, que l'on pousse au vol, que l'on martyrise ; d'autres sont si mal soignés que leur corps est couvert de poux, car il ne leur est permis de se peigner que le dimanche, et encore, sur le fumier ; en hiver, on les envoie pieds nus dans la neige garder le bétail, on ne leur donne de bas et de souliers que vers Noël, on les dépouille des vêtements dont leurs parrains leur ont fait cadeau, pour en habiller les enfants du maître, etc., etc... (1).

Et jamais il n'y a d'enquête. Les communes, malgré tous ces abus, s'obstinent à confier au premier venu les pauvres petits malheureux laissés à leur charge. Si le cœur des enfants se remplit d'amertume, si leur caractère s'aigrit, il ne faut pas s'en étonner. On leur conserve la vie, que peut-on exiger de plus? quand on a nourri la bête, on s'imagine avoir fait tout ce qu'il y avait à faire ; on se soucie bien, ma foi ! de la créature humaine ! Croupissant dans l'ignorance la plus crasse, ces infortunés ne sont encouragés par personne, personne ne les incite à se perfectionner, à développer leur intelligence, pour parvenir à une situation meilleure ; ils n'apprennent qu'à faire travailler

(1) *Le Paupérisme*, p. 27 ss. A propos des « *Mindersteigerungen* », voir encore *le Miroir des Paysans*, p. 70 ss.

leurs jambes et leurs bras. La plupart des domestiques ainsi formés haïssent leurs maîtres. Comme jamais personne ne leur a témoigné de l'amour, eux-mêmes sont incapables d'aimer. Avec cela, paresseux, ils ne voient qu'une seule chose en ce monde, la jouissance, ils ne recherchent que la volupté. Et comment en serait-il autrement? Dans la ferme il existe par l'incurie du maître une promiscuité scandaleuse. Comment donc des enfants, ayant sous les yeux les plus mauvais exemples, feraient-ils plus tard d'honnêtes serviteurs ? « La plupart des gens chez qui ces enfants séjournent, parents et maîtres, n'ont absolument aucune idée de la vie intérieure de l'homme, que dis-je, ils n'ont aucune idée de la chasteté : ce n'est que quand un enfant illégitime survient qu'on jette les hauts cris. On ne préserve ni l'âme ni la pureté des enfants. Un grand nombre d'entre eux sont forcés, dès leur plus tendre jeunesse, de dormir près de servantes, qui font avec leurs amoureux toutes les choses faisables, les garçons doivent coucher avec les valets et se soumettre à toutes leurs fantaisies ; c'est un bourbier d'immoralité dont on ne se fait aucune idée. Pourquoi le paysan, qui laisse ses propres filles dormir en compagnie de semblables servantes, prendrait-il plus de précautions pour des enfants mis en pension, répartis? Est-ce que dernièrement un paysan, chez qui deux domestiques vivent en concubinage, n'a pas eu le front de fournir cette excuse, que la créature couchait avec sa fille, dans le lit de celle-ci, et qu'en conséquence, personne n'avait à s'inquiéter de savoir qui cette dernière pouvait bien avoir dans son lit, et il fut écouté » (1).

Gotthelf se lance ensuite dans des considérations sur le mariage indissoluble, sa grandeur. Il flagelle l'immoralité de ces garçons vicieux, de ces filles sans scrupules qui ne songent qu'à trouver un épouseur, comme il en voyait trop fréquemment arriver au presbytère, de ces créatures, « qui de bon gré se font catins pour devenir mères, afin de pouvoir être des épouses... » Pour elles il n'a pas assez d'invectives. « Très souvent ces filles ne sont pas même capables, comme les bêtes, de pourvoir à leur vie animale. Elles ne savent, ne veulent pas travailler; elles ne savent même pas filer de façon convenable, à plus forte raison faire la cuisine ; ce qu'elles savent, c'est faire marcher leur bec, mais pas leurs mains, en tout cas, pas les deux ensemble... » (2). Elles sont plus chargées de vices et de péchés « que les chameaux du désert ne le sont de denrées commerciales ». Elles n'ont ni bon sens, ni argent, ni habits, et voilà les femmes qui voudraient être des épouses et des mères ! Et les garçons? les épouseurs? « Souvent, à peine sortis de l'enfance, à peine échappés à la férule, ils portent sur leur visage l'empreinte des

(1) *Le Paupérisme*, p. 33 s.
(2) Ibid. p. 39.

vices, très souvent ils sont à moitié, et même complètement ivres, et très souvent grâce à l'argent des filles, car à jeun ils n'auraient pas fait leur déclaration de mariage » (3). Les jolis parents, n'est-ce pas, que cela peut faire, des mariés comme ceux-là ! Et voilà les pauvres ! voilà les gens qui n'ont aucune idée de Dieu, qui se débattent dans la misère, sans une étoile au ciel pour éclairer leur vie bestiale ! Ce sont ces mariages-là qui engendrent la pauvreté. Et Gotthelf signale en passant les inconvénients graves qu'offre le Droit coutumier de l'Emmenthal. « D'après ces coutumes, la ferme indivise reste au fils cadet, ce qui fait qu'un grand nombre de gens arrivent à ne rien posséder. Il y a là certainement un mal, et il est indéniable que, grâce à toutes sortes de fourberies paternelles et autres, beaucoup d'enfants se trouvent lésés et acculés à la pauvreté... » Une autre habitude encore contribue à augmenter le nombre des pauvres : « les fils aînés se marient, et très souvent ils demeurent avec leur femme et leurs enfants chez leurs parents, ou bien leurs femmes restent auprès des leurs. Là, ils travaillent pour le père, sous la surveillance du père, et non pas pour eux-mêmes, non pas d'une façon indépendante ; leurs femmes non plus ne dirigent pas le ménage. Le père meurt, ils peuvent maintenant s'en aller avec quelques milliers de livres. Mais les années d'énergie, les années où l'on s'enracine dans un métier sont passées ; dix, vingt des meilleures années sont écoulées, sans que l'homme en ait tiré quelque profit, sans qu'il ait pu construire les assises d'une famille, et maintenant seulement, alors que la vieillesse approche, il doit organiser un ménage, fonder une entreprise. Et voilà à cette heure que de tous les côtés cela pèche ; avant qu'on ait eu le temps de s'y reconnaître, l'argent est parti, sans qu'on puisse reprocher de la négligence à l'homme qui est tombé dans la misère. Mais comment un être qui, pendant quarante ans, n'a rien su d'autre que travailler la terre, pourrait-il maintenant, tout d'un coup, employer, utiliser de façon raisonnable quatre, cinq mille livres ?... » (2). En d'autres endroits, il y a d'autres causes locales d'appauvrissement : par exemple, les communaux, les « *Allmenden* », existant dans certains villages, engendrent la paresse, l'inertie routinière.

Et de même que le choléra exerce surtout ses ravages parmi les pauvres gens, négligés et sales, les vices du temps trouvent dans cette masse misérable, abandonnée à elle-même, un excellent terrain de culture. Dans l'âme des pauvres les idées chrétiennes se sont peu à peu obscurcies ; elles ont été remplacées par les idées de liberté et d'égalité. Mais, tandis que les révolutions amenaient un changement considérable dans la vie des autres hommes, la situation des pauvres n'a pas été mo-

---

(1) *Le Paupérisme*, p. 40.
(2) Ibid., p. 42 s.

difiée. Aussi, s'agitent-ils; avides du bien des riches, ils font entendre leurs revendications. Des journaux nombreux soutiennent leur cause, les poussent à faire valoir leurs droits trop longtemps méconnus. Les prétentions augmentent : chacun se croit apte à tenir la place des plus dignes et des plus compétents. C'est une course folle aux emplois. On joue, on spécule. Les coteries exercent leur influence malfaisante. La fièvre semble s'être emparée de tout le monde. La patience endurante de jadis a fait place au désir d'arriver vite et par tous les moyens. Travailler de ses mains, être cultivateur, ouvrier, servir honnêtement, fidèlement, économiser sou par sou, c'était bon pour autrefois ; mais de nos jours il faut arriver aussi rapidement que possible au repos et à la jouissance. « En trafiquant, en se faisant boutiquier, mastroquet, agent d'affaires, gratte-papier, en exerçant le brocantage des femmes et des biens, en jouant à l'homme d'affaires, etc., on fait mieux son chemin, croit-on... » (1). Le domestique n'a qu'une idée : aller dans le Jura français ; la servante rêve de Berne, de la ville où elle espère réussir. Le plus souvent, ils n'y trouvent que la misère et la honte. Du haut en bas de l'échelle, les gens souffrent de la même maladie, et voilà pourquoi le paupérisme étend ses ravages. On voit des fils qui rougissent de faire le métier de leur père, ou qui, mal élevés, n'ont pas été de bonne heure habitués au travail. Comme le pauvre n'a pas d'argent pour spéculer à la Bourse ou prendre un billet à la loterie, il met tout son espoir dans la Révolution. Une révolution le fera l'égal des riches, car elle répartira autrement la richesse. Nul sentiment chrétien n'atténue sa haine, sa bestiale envie. Aux pauvres viennent s'ajouter les gens pourris de dettes, les vicieux et les dépensiers, les ouvriers de fabrique imprévoyants, que le moindre arrêt dans les affaires plonge dans la misère la plus noire. Ah ! qu'ils sont coupables ceux qui éveillent dans l'âme du peuple ces malsaines convoitises et remplacent les sentiments chrétiens par de décevantes utopies ! « Ce sont véritablement des procédés absurdes et infâmes que ceux qui consistent à leurrer les pauvres avec de belles paroles sonores, à leur promener le lard autour de la bouche, à leur montrer les saucisses dans la cheminée, car il faudra que ces altérés, que ces affamés se nourrissent de ces belles paroles, garrottés par terre, avec la bête féroce en eux » (2).

Et Gotthelf passe en revue les remèdes proposés. Certaines méthodes curatives lui paraissent présenter des inconvénients. Il en est, par exemple, qui voudraient abolir l'assistance obligatoire, décharger les particuliers de ce devoir, en le transférant à l'Etat, en d'autres termes centraliser la bienfaisance. Mais alors on verrait immédiatement s'accroître le

(1) *Le Paupérisme*, p. 49.
(3) Ibid., p. 53.

nombre des demandes de secours ; bien des gens, qui n'osent s'adresser à la commune, réclameraient sans crainte à l'Etat, d'ailleurs impuissant à couper le mal dans la racine, car il ne peut mettre de l'amour dans les rapports des pauvres avec les autres hommes. L'auteur discute ensuite longuement les « *Armentellen* », et montre dans quel extrême embarras se trouvent, à l'heure actuelle, les communes qui poussent des cris désespérés et appellent à l'aide. Lorsqu'on imposa à ces dernières le fardeau de l'assistance, il n'était pas aussi lourd qu'aujourd'hui. L'Etat aurait dû prêter son concours aux communes, et il les a abandonnées à leur malheureux sort. Il y a bien une commission des pauvres, mais ici on la connaît, là elle est parfaitement ignorée ; elle donne un peu au hasard. Jadis l'Etat était, pour l'administration de la charité, représenté dans les communes par le pasteur. Or, la loi nouvelle ne permet plus à ce dernier de jouer aucun rôle ; la jurisprudence s'en tient à ce principe que celui qui paye commande. Or, comme l'Etat ne voulait rien payer, il a pensé qu'il ne lui convenait plus de dire son mot, et il a retiré son représentant. Beaucoup de communes sont tout heureuses de leur émancipation ; mais les choses ne peuvent en rester là ; il faut que l'Etat vienne en aide aux communes débordées, et que, comme par le passé, il donne au pasteur mission de le réprésenter ; il faut qu'il aide les communes de ses deniers, mais aussi qu'il les soutienne ; mette sa force à leur disposition, car, en face des mauvais sujets, elles ne sont que trop souvent désarmées. Autrefois, les chenapans étaient vite mis à l'ombre par le gouverneur de la province, sur la plainte de l'Amman, maintenant, sur les conseils de quelque agent, ils se retranchent derrière une montagne de lois. Donc la bonne entente des communes et de l'Etat est nécessaire ; pourtant cela ne suffit pas : les progrès du mal seront peut-être enrayés ainsi, il n'y aura rien de changé à sa nature.

On préconise encore ce remède : que les enfants pauvres fréquentent assidûment l'école, apprennent à lire, à écrire, à compter ; et tout ira mieux dans la société. Mais l'on oublie que la chose importante c'est l'éducation et non pas l'école. Si on y envoie un enfant mal élevé, moralement abandonné, l'école lui nuira plus qu'elle ne lui profitera ; il deviendra plus rusé, plus exigeant, et il sera vite gagné par les folies du siècle. Rarement dans une école l'influence morale et religieuse se fera sentir avec assez de force sur l'âme de l'enfant, pour pouvoir remplacer l'influence de la famille. Donc, rien à attendre des écoles. L'apprentissage d'un métier ne vaut guère mieux. Une grande partie des jeunes gens ne persévèrent pas dans la profession à laquelle on les destinait, puis il faut que le jeune homme soit animé d'un véritable esprit chrétien pour ne pas devenir un débauché dans le monde brutal des compagnons. Celui qui veut entreprendre un métier a besoin d'être déjà habitué au travail, d'avoir des muscles endurcis, il lui faut également

une préparation intellectuelle et morale ; mais personne ne songe à la nécessité de cette préparation. On croit qu'on peut faire du premier venu un cordonnier, un tailleur, ainsi qu'on écrit sur du papier avec de l'encre noire ou rouge. C'est au petit bonheur que les enfants sont répartis entre les différentes professions. Les apprentis sont exploités par les patrons. Conclusion : l'apprentissage d'un métier fait de la sorte donne de mauvais ouvriers, augmente encore la misère, quand bien même l'État et les communes y consacreraient deux fois plus d'argent. Donc le remède n'est pas là où les gens vont le chercher d'habitude. Où le trouvera-t-on ? se demande Gotthelf. Et il répond : dans l'amour. « Ce dont aucune volonté royale ne peut venir à bout, l'amour est capable de le faire » (1). Et l'auteur fait appel à tous les chrétiens, à tous ceux qui aiment leur pays, à tous les gouvernants, comme à tous les citoyens sans distinction, dont le devoir est de collaborer autrement que par leur travail au bien général. Tous doivent se coaliser contre le fléau, les habitants des villes comme ceux des campagnes, quelles que soient leurs opinions religieuses ou politiques. Que tous oublient leurs rancunes et leurs dissentiments, que les noirs se réunissent aux blancs et se réconcilient, dans le même amour de leur patrie ; car c'est bien à une œuvre nationale que Gotthelf prie ses compatriotes de travailler. La cause principale du paupérisme n'est pas extérieure, mais intérieure. Ce n'est pas le manque d'ouvrage qu'il faut accuser, puisque, un peu partout, on se plaint que les bras fassent défaut. Ce n'est pas la disette, ce n'est pas la pénurie d'argent. Non, le mal vient de la corruption, de la déchéance morale ; les forces de l'âme, qu'on ne développe pas, sont paralysées, ce qui fait que les forces du corps ne connaissent jamais l'activité joyeuse et libre ; il en résulte une incapacité complète des parents à faire de leurs enfants des hommes ; ce qui se développe sans entrave dans l'enfant, c'est la bête. « C'est donc intérieurement qu'il faut attaquer le Mal ; règlements et lois sont ici d'un faible secours ; il faut surtout l'attaquer dans la phase où il est le plus facile à guérir, c'est-à-dire aussitôt que possible » (2). A l'enfant privé d'amour on doit faire l'aumône de beaucoup d'amour. Heureux les petits qui ont de bons parrains, de bonnes marraines, « *Gotte und Götti* », comme on dit en pays bernois, et l'on ne saurait trouver de mots plus beaux, plus expressifs que ceux-là. Eh bien ! que toute la commune, la commune de Dieu, et non pas la commune bourgeoise soit « *Gotte et Götti* » du pauvre abandonné, et cela dans toute la force chrétienne du terme. Sans doute, il serait bon que nombre de gens pussent recueillir dans leur maison des enfants pauvres ; malheureusement, la plupart ne sont pas taillés pour

(1) *Le Paupérisme*, p. 76.
(2) Ibid. p. 82.

faire des éducateurs, ou bien leur demeure serait trop confortable et ne conviendrait pas pour ces petits malheureux qui courraient le risque de s'amollir. Comme la grande majorité des gens ne peuvent accomplir cette œuvre d'amour et de charité chrétienne, ils doivent se faire remplacer par quelqu'un qui élèvera les enfants pauvres de façon à les rendre forts pour les luttes de la vie. Et Gotthelf est ainsi amené à traiter de l'éducation des pauvres. Il montre les transformations, l'affaiblissement progressif du sentiment chrétien à travers les âges. Or, pour l'auteur, c'est l'idée chrétienne qui doit être la base de l'éducation ; c'est dans le christianisme seul qu'il faut chercher le principe vivifiant, capable de guérir la société du mal dont elle souffre ; c'est là qu'est la solution longtemps cherchée du problème. Gotthelf, à ce propos, fait la satire de l'esprit du temps ; il flétrit ce siècle qui spécule à la bourse, s'engoue pour des cabotins et n'a pas assez d'admiration pour les artistes, les peintres, les sculpteurs. Partout notre pasteur ne voit qu'idolâtrie ; avec une rigueur toute puritaine, il englobe dans le même mépris l'art sous ses différentes formes et les plaisirs mondains. Dans la vie moderne, on ne recherche que l'amusement, les jouissances, on n'oublie qu'une seule chose, la plus importante pourtant : à savoir Dieu. En des lignes éloquentes Gotthelf montre le néant d'une semblable existence, entièrement consacrée aux joies terrestres ; il exhorte les gens à revenir au christianisme ; là est le salut, car « il porte en lui la vie, et est vainqueur de la mort » (1). Les peuples et les hommes commencent actuellement à pleurer, à regarder mélancoliquement derrière eux, vers les jours de la jeunesse et de l'énergie héroïque ; insensés, ils se mettent à édifier sur toutes les collines des monuments à ceux qui ont incarné ces vertus héroïques, ils glorifient les temps anciens qui ne reviendront jamais, et oublient les temps nouveaux qu'ils devraient enfanter ; mais ces monuments ne sont pas la vie, ne donnent pas la vie, ce n'est pas de la pierre, ni de l'airain que peut sortir une vie nouvelle, mais seulement de l'âme des hommes. « C'est en avant, dans l'avenir, que le chrétien doit se bâtir son monument, un vivant monument qui s'élance vers le ciel ; ... une vivante cathédrale dans laquelle il se purifie, un cloître saint dont le péché du monde ne triomphe point... » (2). Et Gotthelf fait l'éloge de Pestalozzi, « cet homme doué de qualités éminentes, qui sentit le souffle de cet esprit, qui l'appela par son nom, qui en son nom se dévoua au monde des enfants, pour édifier avec le monde des enfants des cathédrales, des monastères, des monuments vivants et saints, qui s'élèvent jusqu'au ciel » (3). Il a compris que c'était là, dans ces enfants, que résidait le salut du monde, et que tout dépendait d'une bonne éducation.

(1) *Le Paupérisme*, p. 96.
(2) Ibid. p. 98.
(3) Ibid. p. 98.

Pestalozzi a voulu réchauffer l'âme des enfants, allumer dans leur cœur la divine étincelle. Il a été le précurseur méconnu, maintenant seulement on saisit la vérité profonde de cette maxime du grand pédagogue : « Les enfants pauvres à vos pieds, prenez-les pour les presser contre la chaleur de votre poitrine, soulevez-les vers le ciel, alors ils ne vous rabaisseront pas, mais vous élèveront au contraire... » (1). Mais il est peu d'hommes dont le cœur soit assez chaud pour réchauffer ces petits êtres que l'indifférence a glacés; force est bien de se mettre en quête de gens capables de vous remplacer dans cette tâche si difficile, de médiateurs, pourrait-on dire, entre les misérables déchus et l'autre partie de l'humanité ; ces médiateurs jetteront un pont sur l'abîme béant qui sépare les riches, les heureux du monde de la foule des pauvres ; ils changeront en amour la haine et la rancune. C'est cet amour qui enflammait l'âme de Pestalozzi et celle de sa noble femme, c'est l'ardeur de son amour qui, bien plus que sa méthode, le rend si grand. Que l'on cherche donc pour s'acquitter de ce rôle de représentant de la société, d'intermédiaire, des parents dans le cœur desquels brûle la divine étincelle de Pestalozzi, des parents « qui aient des cœurs chauds pour aimer des enfants étrangers, mais aient aussi de la lumière pour les éclairer. Le soleil possède en même temps chaleur et lumière : l'une ou l'autre de ces deux choses manque-t-elle à l'homme, il devient dangereux ; quand les deux choses lui font défaut, c'est un lourdaud ou une brute. Et c'est précisément parce que ces éléments, chaleur et lumière, ont manqué, que l'humanité misérable se rabougrit... » (2). Il faut donc replacer l'enfance pauvre dans les éléments nécessaires à sa vie, lui faire connaître les douces joies de la famille, dans un intérieur de gens pieux et sages qui la réchaufferont et l'éclaireront en même temps. Telle est la tâche de cette génération. Cette génération ne bâtit plus de cloîtres, ne s'entend plus à édifier d'imposantes cathédrales, et cependant l'esprit qui s'éveille au repentir réclame des monuments expiatoires, des églises de dévotion. Que l'on fasse donc de ces familles chrétiennes de vivants et saints monastères, recourbant leurs voûtes au-dessus de la pauvre humanité qui s'enfonce ; qu'ils constituent pour les pauvres comme des asiles sacrés où ils grandiront, purs et vigoureux, à l'abri des souffles impurs du monde ; qu'ils soient comme un levain, placé au milieu de cette génération pécheresse, pour qu'une nouvelle vie y fermente. Tel fut le projet que conçut Pestalozzi, et Gotthelf affirme qu'il est possible de le réaliser. Il suffit d'avoir de l'enthousiasme, une foi robuste dans le succès, de ne pas se laisser décourager par la faiblesse apparente des résultats obtenus, il faut apprendre à vaincre l'égoïsme et l'envie. On traverse les

---

(1) *Le Paupérisme*, p. 100.
(2) Ibid., p. 101.

mers pour évangéliser des payens, on peut bien s'occuper un peu de l'âme des enfants abandonnés. Gotthelf est fermement convaincu qu'il se rencontrera nombre de gens ayant à cœur d'accomplir cette noble tâche, et que l'argent ne fera pas défaut non plus. La plupart des hommes, constate-t-il avec tristesse, ne savent pas faire l'aumône, donnent à tort et à travers. Chaque année, on gaspille ainsi des sommes considérables qui, employées comme le voudrait notre pasteur, pourraient sauver une quantité d'enfants. D'autre part, un grand nombre de personnes charitables, trop souvent exploitées, se méfient, lorsqu'on les sollicite pour des œuvres d'intérêt public. Elles craignent les chimères et les escroqueries. Mais, Gotthelf insiste là-dessus, le projet qu'il a formé, n'a rien de chimérique, il n'est nullement question de confier son argent à des étrangers, il n'y a qu'à mettre soi-même la main à l'œuvre. Il en est aussi qui, pour dissimuler la dureté de leur cœur, s'en tirent par des calomnies, ou tournent en ridicule les plus nobles idées ; ils s'efforcent de faire croire qu'avec le système d'assistance que l'auteur préconise on n'élèvera que des vauriens et des fripons. D'autres encore redoutent de subir un préjudice : les enfants formés ainsi ne vont-ils pas réclamer des salaires plus élevés à leurs maîtres ? Or, ils aiment mieux avoir affaire à des « valets à un demi-batz ». Mais que valent ces domestiques au rabais, leur demande Gotthelf. Ils mangent autant que de bons serviteurs et n'abattent pas autant de besogne. Les meilleur marché sont tout compte bien fait les plus chers. Il est enfin une catégorie de gens qui se plaignent avec autant d'amertume : ce sont ceux qui étaient accoutumés à exploiter les enfants confiés à leurs bons soins ! De la part de ces égoïstes il faut s'attendre à des paroles de dénigrement, puisqu'on leur retire leur vache à lait.

Mais le plus grand ennemi de l'entreprise rêvée, c'est encore l'Envie : l'Envie que les pauvres nourrissent contre ceux qui de leurs cloaques parviennent à pénétrer dans un monde meilleur et plus propre, l'Envie des classes supérieures qui voient d'un mauvais œil les classes inférieures s'élever jusqu'à elles ; « c'est l'Envie des gens de la haute société qui ne voient pas avec plaisir un vulgaire roturier s'enrichir à côté de ce qu'on appelle les vieilles familles... qui ne veulent pas que d'un journalier il sorte un paysan, qu'un locataire devienne propriétaire, qui ne veulent pas que des enfants de « *Bürger* », ou des fils de journaliers contrarient un jour les desseins de leurs propres enfants, et dans une situation indépendante puissent en toute indépendance dire leur mot sur les affaires publiques. Cette envie existe dans les villes et à la campagne, elle est en grande partie la cause de beaucoup de maux, elle est cause notamment que l'on ne secourt pas les pauvres d'une façon chrétienne et fraternelle. Elle trouve bien vite assez bon ce qu'on fait pour semblables gens ; elle ne désire pas les relever, les établir sur un terrain solide ; elle se

contente de leur donner leur pâture, le strict nécessaire, comme on nourrit des moineaux en hiver, afin qu'ils ne meurent pas de faim... Cette envie ne veut pas que des enfants pauvres reçoivent une bonne éducation, qu'on développe leurs facultés, qu'on libère le capital emprisonné dans leur âme. Il ne faudrait pas, disent les gens, que de sacrés petits gueux de ce genre vinssent plus tard commander à leurs enfants ; ce serait une chose amusante si des êtres comme ceux-là devaient apprendre plus que des fils de paysans... » (1). Avec des personnes affligées de ce vice, le plus odieux de tous, il n'y a rien à faire ; quand l'orgueil s'allie à l'égoïsme, toute parole est inutile. Mais nombreux malgré tout sont ceux qui croient aux promesses de Jésus-Christ, à la résurrection, et voudraient mourir avec la conscience d'avoir contribué au salut d'une âme, et malgré tout, Gotthelf a foi dans la réalisation de l'idée de Pestalozzi.

A cette noble tâche Fellenberg s'est employé (2). C'est à Fellenberg que revient indiscutablement l'honneur d'avoir le premier, dans son établissement de Hofwyl, essayé d'arracher les enfants pauvres aux misérables taudis où ils étouffaient, et aux griffes des loueurs rapaces et grossiers. Il s'est efforcé, par une solide éducation, de préparer ces enfants à une vie indépendante et digne, et par là de porter remède à la pauvreté, en lui enlevant ce qu'elle a de lépreux, de cancéreux. Aux petits abandonnés il a donné un véritable père en la personne de Wehrli.

L'école Wehrli devint peu à peu célèbre dans toute l'Europe, elle attira sur elle l'attention des empereurs et des rois, et fournit la preuve que l'on peut, sans trop débourser d'argent, faire l'éducation des pauvres. Plusieurs sociétés philanthropiques s'occupèrent de fonder des établissements similaires, mais les résultats ne répondirent pas toujours à leur bonne volonté, la direction qu'on imprima à ces œuvres de bienfaisance fut souvent défectueuse : Ici, on ne se souciait pas assez de tremper le caractère des enfants, de les endurcir pour plus tard, là, on cherchait à les dégoûter du monde où pourtant ils étaient appelés à vivre. Quoi qu'il en soit, ces essais furent profitables. A Glaris, à Zürich, à Appenzell, des sociétés, des asiles se créèrent. A Berne se constitua le « *Verein für christliche Volksbildung* » qui, s'écartant vite de son but initial, se voua particulièrement, exclusivement, à l'éducation chrétienne des pauvres (3). Sous son impulsion s'ouvrirent dans le canton de nombreux asiles ; plus de 400 enfants furent ainsi arrachés, dit Gotthelf, à la misère, et élevés dans des principes chrétiens, et l'auteur ne compte pas

(1) *Le Paupérisme*, p. 136 s.
(2) Sur Fellenberg, cf. *le Paupérisme*, p. 139-173, et *le Maître d'école*, II. p. 407 ss.
(3) A propos de cette ligne voir: *le Paupérisme*, p. 142 ss. — *Beiträge*, p. 537 (où l'on renvoie le lecteur à : J. Schieferdecker, *der Verein für christliche Volksbildung und seine Werke vor fünfzig Jahren*, im Berner Taschenbuch. 1886, p. 150 ss.).

l'établissement de Hofwyl, ainsi qu'un autre en formation que vient de fonder près de Berne la « *Schweizerische gemeinnützige Gesellschaft* ». Ces chiffres doivent inspirer confiance dans le résultat final. Peu à peu l'amélioration se fera sentir, Gotthelf, en effet, calcule que dans ces maisons d'éducation les enfants restent en moyenne 6 ans ; chaque année il en sort donc 66. Parmi ce nombre, 33 sont réellement sauvés, à son avis ; c'est là un chiffre important, et ces 33 enfants arrachés à la misère et au mal vont eux aussi combattre pour la bonne cause ; ils fonderont des familles et dans un laps de temps assez court le peuple sera rénové. Et que coûtent ces 400 malheureux qu'on recueille ? Environ quarante mille francs. Cent francs en moyenne par tête ; mais c'est bien autre chose, dira-t-on, que les vingt francs qu'on accordait autrefois aux gens de la campagne pour les frais de pension ! A cela Gotthelf répond que si ces pauvres enfants perdent leur âme, c'est cent mille millions de fois trop cher encore.

Et après avoir exposé ses idées en matière d'éducation, opposé la famille idéale, telle qu'il la conçoit, à la famille moderne où les enfants sont élevés de façon défectueuse, après s'être demandé quelles doivent être les qualités du père et de la mère de famille, il raconte l'histoire de l'établissement charitable que le « *Verein für christliche Volksbildung* » a fondé dans le bailliage de Trachselwald, non loin de Lützelflüh (1).

L'Emmenthal, dont le bailliage de Trachselwald forme une partie importante, souffre tout particulièrement du paupérisme. Certaines communes de cette contrée sont littéralement écrasées sous le poids des dépenses nécessitées par l'entretien des pauvres. On chercha d'abord à se tirer d'affaire au moyen d'hospices, mais le but désiré ne fut pas atteint. Les appels du « *Verein für christliche Volksbildung* » ne trouvèrent dans l'Emmenthal que peu ou point d'écho ; parfois même ils furent accueillis avec colère. C'est que dans cette région du canton de Berne — Gotthelf nous l'affirme — la prodigalité, la générosité ne sont pas chose courante. Quand on connaît bien le caractère de l'habitant de ces montagnes, il n'y a pas lieu de s'étonner du peu d'empressement que les gens mirent à répondre aux dits appels. Et ne doit-on pas admirer la foi robuste qu'il a fallu pour fonder sur un terrain aussi peu favorable un établissement d'éducation pour les pauvres ? C'est au pasteur Baumgartner de Trachselwald que revient l'honneur d'avoir réalisé cette noble idée. Au début, les difficultés auxquelles on se heurta furent presque insurmontables ; il fallut triompher de l'indifférence des gens, endurer leurs railleries. Mais finalement l'on connut les joies du triomphe acheté très cher. Le 1er juin 1835, eut lieu l'inauguration solennelle de la maison de charité de Trachselwald ; pour Gotthelf, qui avait collaboré à cette œuvre

(1) *Le Paupérisme*, p. 158 ss.

avec un zèle admirable, qui, toute sa vie, devait s'y dévouer corps et âme, ce fut une date mémorable dans son existence. Ce 1[er] juin 1835, il aimait à l'appeler « son vrai jour de noces » (1). Tant qu'il vécut, il se rappela avec des larmes dans les yeux cette fête charmante où l'émotion religieuse se mêlait aux plus tendres sentiments du cœur. Sous l'habile direction d'un certain Schäfer, l'établissement prospéra. Schäfer était admirablement secondé par une femme éminente ; dévoués tous deux à leur sainte mission éducatrice, ils constituaient ce foyer idéal que Gotthelf réclamait, foyer d'amour et de clarté où devaient se chauffer et s'éclairer les misérables qu'on voulait arracher à leur bourbier.

Avec une complaisance visible, Gotthelf retrace les premières années de l'entreprise ; il est heureux de constater que l'idée de Pestalozzi, cette idée si chère à son cœur, a germé et s'est magnifiquement épanouie, non seulement en Suisse, mais encore en Allemagne et en Angleterre. Sans doute, dans chacune de ces familles idéales, on n'élève que quelque vingt élèves ; mais si en cinquante endroits différents on agit de même, croit-on que l'on n'obtiendra pas à la fin des résultats remarquables ? Il exprime ensuite le vœu que tous les philanthropes qui ont travaillé à l'édification chrétienne des enfants pauvres se réunissent pour présenter au public tous ces résultats isolés et déjà si brillants.

En ce qui le concerne, notre pasteur pouvait, à juste titre, se montrer fier de sa maison de Trachselwald. La prospérité de ce refuge était un vivant témoignage que l'idée de Pestalozzi n'avait rien d'utopique. Aussi, s'est-il longuement étendu sur les débuts de l'œuvre, l'organisation intérieure et le fonctionnement. Un biographe, Manuel, vante surtout le dernier chapitre de l'opuscule. « Ce dernier chapitre de l'ouvrage, dit-il, qui en est en quelque sorte le paradigme, renferme de véritables paillettes d'or, traitant de l'éducation des pauvres, l'auteur divulgue une foule d'opinions erronées. En le lisant, on voit parfaitement que la cause des pauvres fut, en somme, la plus chère à son cœur, et que la maison de charité de Trachselwald fut un de ses plus importants soucis. Ses yeux se reposent avec un amour de père de famille sur cette maison dont il partagea, depuis le jour de sa fondation, la bonne et la mauvaise fortune. Elle est, en vérité, sa deuxième famille. Les intérêts de cette maison sont les siens. Il y a ses habitudes, c'est là qu'il a exercé son influence, qu'il a agi, tout comme si son honneur et son bonheur étaient indissolublement liés à la prospérité de ce modeste établissement. Il y faisait de fréquentes visites, et, comme nous l'écrivait un ami du défunt, il connaissait presque tous les enfants par leur nom. Son œil pénétrant remarquait bien des détails qui avaient échappé à d'autres, et en ce cas, il savait, tantôt affectueusement, tantôt avec gravité, remédier au mal

(1) *Leben* 1877, p. 16. — *Beiträge*, p. 539.

il fut de longues années président de la société et de la commission administrative, et l'âme de toute l'entreprise. Pour la maison il fit tout ce qui était en son pouvoir ; en échange, elle lui témoigna pleinement aussi son amour et sa reconnaissance... L'établissement de Trachselwald qui jouit d'une prospérité croissante et compte environ quarante garçons, est le vivant et éloquent commentaire du « Paupérisme », de même que l'opuscule est l'interprète et le mémorial de l'établissement... » (1).

Le 7 septembre 1850 (2), Gotthelf ajoutait à son livre un dernier chapitre, « un dernier mot », publié dans la deuxième édition (Berlin 1851). Le livre, disait l'auteur, a été écrit il y a onze ans. Mais que d'événements se sont passés depuis cette date ! Alors l'abcès était fermé, beaucoup ne le voyaient même pas. Quand on parlait d'en rechercher les causes et le remède, les gens se fâchaient ou criaient à la folie. « *Le Paupérisme* » fut même en certain endroit interdit, dans une société dont l'auteur faisait partie, on le mit dédaigneusement au rancart. Puis l'abcès enfla, s'ouvrit, la contagion gagna l'Europe. Alors on s'émut ; mais les médecins ne parvinrent pas à se mettre d'accord sur la manière de soigner le mal. En ce qui concerne l'auteur, il n'a pas changé d'idée. Ce qu'il prévoyait il y a onze ans s'est accompli de point en point. Il a malheureusement été trop bon prophète. Et Gotthelf persiste à affirmer qu'il faut chercher une des causes principales du fléau dans l'affaiblissement des sentiments chrétiens parmi les gens des classes supérieures. Contre le danger croissant du paupérisme, il le répète, il n'y a de salut que dans le Christ. Le seul remède est dans l'amour agissant ; il faut que tous ceux qui possèdent témoignent à la foule des déshérités un intérêt personnel et fraternel ; qu'ils se préoccupent surtout des enfants pauvres chez qui l'âme n'est pas encore encroûtée par le poison de l'envie et de la haine. Qu'on ne se contente pas de fabriquer des lois, de distribuer de l'argent, l'échec serait certain. C'est d'affection et de tendresse qu'il faut se montrer prodigue. L'amour, la charité chrétienne, voilà la solution du problème. On ne l'a pas encore parfaitement compris, et l'auteur constate avec amertume que les belles espérances qu'il avait conçues onze ans auparavant sont loin d'être entièrement réalisées. « Une violente et affreuse tempête a englouti le joli Mai ; là où il y avait de la vie, c'est maintenant la Mort...; la vieille jalousie qui convoite les biens du prochain grince à nouveau des dents ; l'esprit de haine contre Dieu et les hommes, l'esprit d'égoïsme s'installe de nouveau sur son trône ancien ; des degrés de ce trône partent et vont parmi le peuple ces prophètes menteurs dont Michée dit : ils trompent le peuple, mordent avec les dents, prêchent la paix et proclament la guerre contre celui

(1) Manuel, p. 80.
(2) *Le Paupérisme*, p. 201.

qui ne leur donne rien ; des prophètes qui prêchent la liberté de la chair, le salut qui vient du dehors, l'antique paganisme... qui tournent en dérision le Dieu des chrétiens... qui proclament les droits de la bête sur tout ce qui leur passe devant la moustache ou le museau et appellent ces droits bestiaux les droits de l'homme... » (1).

Insensés qui ne comprennent pas que le seul remède aux maux de l'humanité c'est le christianisme. En ces temps derniers, dit l'auteur, on s'est occupé beaucoup des prolétaires, moralement et physiquement abandonnés. La Mission intérieure a pris soin des payens du pays suisse. C'est sans doute une très belle chose que cette mission intérieure, mais il n'y a guère que le nom qui soit nouveau. Du reste, on pourrait lui adresser un reproche : pourquoi cette œuvre ne s'occupe-t-elle que des classes inférieures, comme si là seulement il y avait des payens, comme si de là provenait tout le Mal, comme si le salut devait sortir de là. C'est exactement le contraire, affirme Gotthelf : Le mal, l'incrédulité sont venus d'en haut, et c'est d'en haut qu'on doit attendre le salut. Car les gouvernants gouvernent en leur nom, et pas au nom de Dieu ; ce sont au fond de véritables payens, qui commandent, à une armée de mécréants. « Malheur à l'homme qui veut être et doit être une autorité et qui détruit l'autorité de celui dont il tient son autorité et sur qui celle-ci repose...» (2).

Tout autant que leur façon de gouverner, la vie des gouvernants exerce sur le peuple une influence considérable. Or, trop souvent les hommes au pouvoir donnent le mauvais exemple, causent du scandale. C'est là que doit commencer la conversion, c'est là que la Mission doit opérer, et non dans la classe prolétarienne. Qu'on s'efforce d'abord de christianiser l'Etat. « Une armée chrétienne de soldats et de fonctionnaires, des finances chrétiennes et des écoles chrétiennes, qu'elles soient supérieures ou primaires, une justice chrétienne, une politique chrétienne, une administration chrétienne, une vie chrétienne, voilà le grand pas à faire, si l'on veut remédier à la détresse, convertir le — prolétariat » (3).

Mais il faut aussi prêcher les classes supérieures; elles sont pour les classes inférieures ce qu'est l'atmosphère pour la terre. « L'atmosphère est-elle claire et limpide, le soleil luit-il, alors sur la terre tout se fait aimable, dans son sein s'agite une vie féconde ; si l'atmosphère est sombre, si de noirs nuages pendent à la voûte céleste, ou si elle est pleine de brumes grises, alors il fait sombre sur la terre, et les objets ne deviennent aimables et riants que lorsque là-haut la clarté renaît et que le soleil retrouve sa voie vers la terre... » (4).

(1) *Le Paupérisme*, p. 203.
(2) Ibid., p. 212.
(3) Ibid. p. 215.
(4) Ibid. p. 215.

Que l'incrédulité cesse de s'étaler dans les classes dirigeantes, que l'on observe de nouveau les lois divines ; dans la célébration du dimanche, la fréquentation des Sacrements, il y a une force plus puissante qu'aucune loi, qu'aucune constitution, pour cimenter les cœurs des hommes et réaliser la bonne entente entre les riches et les pauvres.

Gotthelf avait-il tort de se montrer quelque peu pessimiste ? Qu'avaient fait, pendant le laps de temps qui venait de s'écouler, les gouvernements de son pays ? Avaient-ils déployé une activité suffisante en face des progrès du Mal ? Et les résultats obtenus étaient-ils bien satisfaisants ?

C'est surtout par la Constitution de 1846 que l'on s'efforça d'agir. En 1846, il fut permis au peuple bernois d'exprimer directement ses vœux. Sur les instances des jeunes radicaux, partisans d'un progrès plus rapide, on avait décrété la révision de la constitution cantonale ; le pays avait été invité à formuler ses desiderata, et dans les campagnes la question de l'assistance était à l'ordre du jour. L'Emmenthal réclamait à grands cris une réforme nécessaire ; elle ne voulait plus assumer les charges trop lourdes que lui imposait un mode d'assistance suranné ; les communes étaient lasses de secourir la foule toujours croissante des malheureux qui avaient droit de naturalité, de recueillir à grands frais des gens qui avaient passé parfois toute leur vie à l'étranger. Chaque jour, les pétitions affluaient à la Commision délibérative.

Certaines ne demandaient rien de plus qu'une contribution de l'Etat en faveur des communes écrasées par les « *Armentellen* ». Lützelflüh partageait cette manière de voir. Un groupe plus important, tout en ne voulant pas de la centralisation, désirait la suppression de l'assistance obligatoire. Enfin, un troisième groupe de pétitions, le plus nombreux, réclamait la centralisation. Cette masse de requêtes produisit beaucoup d'effet et exerça sur la marche des délibérations une influence notable. La « *Vorberatungscommission* » examina, le 8 mai 1846, la question des pauvres, discuta un certain nombre de motions qui lui furent présentées et qui tendaient à faire de la charité publique une affaire d'Etat. La Constituante consacra sept laborieuses séances à délibérer sur le paupérisme. Stockmar, Blösch, le Dr Schneider prirent une part active aux débats. Enfin, dans la séance du 10 juillet 1846, on rédigea de façon définitive l'article de la Constitution, concernant l'assistance aux pauvres, qui constitue le paragraphe 85. En voici la teneur : L'obligation légale incombant aux communes est supprimée. La mise en pratique de ce principe est l'affaire de la législation. Les biens des pauvres sont garantis et sont administrés par les communes. Le revenu de ces biens est employé conformément à leur destination sous la surveillance particulière de l'Etat. L'Etat veillera également à ce que les pauvres profitent comme les autres des « *Burgergüter* ». Quand les revenus des

« *Armengüter* », ainsi que les autres ressources habituelles, ne suffiront pas pour l'entretien des pauvres, le déficit sera momentanément comblé par des taxes communales et des secours en argent de l'État. Ces contributions s'élèveront, suivant les ressources des communes, à la moitié, et au maximum aux trois-quarts de la somme manquante. Aux communes dans lesquelles les « *Armentellen* » à percevoir dépasseront, malgré l'appoint de l'Etat, un du mille, l'Etat pourra venir en aide par des secours extraordinaires, sans que la somme de ces crédits puisse toutefois s'élever à plus de 400.000 francs chaque année. L'Etat est autorisé à prescrire l'emploi des « *Armentellen* » et de ses propres contributions, et même à le diriger, si bon lui semble. Les dispositions de cet article devaient entrer en vigueur le 1er janvier 1847 (1).

La direction de l'intérieur, à qui incombait le soin d'élaborer une loi sur l'assistance (2), voulut d'abord se rendre un compte exact et clair de la situation où se trouvait l'assistance dans toutes les communes, et fit dresser une statistique des pauvres. Les renseignements obtenus — et la chose n'alla pas toute seule, étant donné la difficulté des questions posées et le peu de temps laissé pour répondre — on passa à l'élaboration de la dite loi. Le président du bureau des pauvres, Klaszhelfer Walthard, remit à la Direction de l'intérieur, vers le milieu de décembre 1846, un premier projet dont on conserva les principales lignes. Les taxes des pauvres, les « *Armentellen* », étaient prohibées dans les communes où jusqu'ici on ne les avait pas perçues ; pour les communes soumises à cet impôt spécial, un maximum de taxe fut fixé ; en cas de besoin, l'Etat devait payer une subvention. On devait ouvrir des établissements de l'Etat, organiser l'assistance locale volontaire, etc... Cependant, des modifications importantes furent apportées au projet primitif. D'abord on décida de passer minutieusement au crible cette masse de gens assistés (de « *Besteuerten* », comme on dit en pays bernois). Dorénavant, seules les personnes indigentes, et en même temps incapables de travailler, les malades dénués de tout, les vieillards infirmes ou les enfants dans le besoin auraient droit à être secourus, soit par les autorités chargées de la bienfaisance, soit par les sociétés paroissiales fondées dans le but de venir en aide aux pauvres. Il parut nécessaire aussi d'insister beaucoup plus que le projet ne l'avait fait sur le caractère particulier que devait revêtir la charité publique : elle devait être spontanée et locale. Les sociétés charitables étaient tenues de ne plus faire aucune différence entre gens ayant droit de naturalité et domiciliés, entre « *Burger* » et « *Einsassen* », lors de la répartition des secours. C'est ainsi, par exemple, que les fiancés ne payent plus à leur commune bourgeoise

(1) Schenk, loc. cit., p. 74-99.
(2) Sur l'Armengesetz du 23 avril 1847, voir Schenk, loc. cit., p. 100-116.

ou natale, le droit d'entrée, l' « *Einzugsgeld* » ; ils verseront la somme dans la caisse de l' « *Armenverein* » du district où ils sont domiciliés.

Avec tout cela, les administrations bourgeoises n'en continuaient pas moins à subsister à part avec leurs biens des pauvres. Cela constituait un obstacle sérieux à l'organisation nouvelle. A l'aide de certaines prescriptions, la direction de l'Intérieur s'efforça de porter remède à la chose. La loi prévoyait enfin une somme de 1.200.000 francs pour la création ou l'agrandissement d'établissements charitables de l'Etat.

Présenté au Conseil exécutif, le projet ne subit aucun changement essentiel, et, après plusieurs séances, il fut adopté par le Grand Conseil, le 21 avril 1847. Nous n'entrerons pas dans le détail des nombreuses dispositions de cette loi. On peut les lire tout au long dans Schenk (1).

Quels furent les résultats de la loi sur les pauvres du 23 avril 1847, qui fut déclarée en vigueur à partir du 1er mai 1847 ? Exerça-t-elle une influence salutaire ? Arrêta-t-elle les progrès du paupérisme ? (2). Disons tout de suite que les espérances qu'on avait fondées sur elle ne se réalisèrent pas. De la création de maisons de charité on s'était beaucoup promis. Ces établissements devaient diminuer de façon considérable le poids qui pesait sur les épaules des communes, en enlevant à ces dernières une notable partie de leurs pauvres. Mais, cette même année 1847, les caisses de l'Etat bernois se vidaient pour payer les dépenses occasionnées par la guerre du Sonderbund. On ne mit pas à exécution les belles promesses faites imprudemment, et 1848 se passa sans qu'on eût ouvert un seul des fameux établissements charitables. Les plaintes recommencèrent à se faire entendre de tous les côtés. Le gouvernement était pourtant animé des meilleures intentions : au budget une somme de 75.000 francs avait été prévue pour la fondation de maisons hospitalières. Le 8 septembre 1848, le grand conseil prescrivit l'ouverture d'établissements d'éducation pour 300 enfants, et il y avait 14.127 enfants assistés ! Le reste, maisons de travail, hospices, etc., était à l'avenant. Déjà, si tous ces établissements de l'Etat avaient fonctionné tout de suite, le résultat n'aurait guère été remarquable, étant donné le nombre effrayant des gens à assister. Mais hélas ! il n'en fut pas ainsi : Quelques-uns seulement ouvrirent leurs portes.

Sur un deuxième point la réforme ne donna pas non plus ce qu'on en attendait : à savoir la suppression de tout secours à ceux qui ne seraient pas à la fois indigents et incapables de travailler. On comptait sur une diminution considérable des frais d'assistance, puisqu'on rayait un grand nombre de « *Besteuerten* » de la liste ancienne. Mais ni les sociétés charitables, ni l'administration communale ne tinrent grand compte des prescriptions de la loi.

---

(1) SCHENK, loc. cit., p. 112 s.

(2) Sur cette période qui va du 1er mai 1847 à la fin de 1851, consulter SCHENK, p. 117-248.

Si nous étudions maintenant l'histoire des « *Armenvereine* » volontaires, le développement de l'assistance libre et locale, nous constatons partout l'échec de la réforme. On promettait monts et merveilles, pour le jour où fonctionneraient ces fameuses sociétés de bienfaisance ; c'est d'elles que dépendait le succès. Elles devaient servir de transition entre l'antique assistance légale, basée sur le droit de cité, et l'assistance volontaire et locale. On se forgeait mille séduisantes chimères. Les gens riches, enflammés d'un beau zèle, d'un amour chrétien pour leurs semblables, allaient se réunir pour tendre aux pauvres une main secourable, une main fraternelle. Les classes supérieures, oubliant les distances qui les séparaient des prolétaires, n'attendaient qu'un signal pour aller au peuple misérable, pour le guider, le consoler dans sa misère; chacun, à quelque profession qu'il appartînt, quelque fût son rang dans la société, devait travailler à cette œuvre de bonté, d'abnégation, de désintéressement, en aidant ses frères ignorants ou infortunés de ses lumières, de sa science, de sa bourse ou de ses conseils. Les « *Armenvereine* » devaient tirer les ressources nécessaires à l'entretien des indigents des dons volontaires que l'on espérait bien voir s'accroître dans les proportions où la taxe des pauvres diminuerait. Il fallut déchanter. Quand il s'agit de constituer les sociétés charitables, on rencontra des difficultés presque insurmontables. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Que pouvait donner une loi comme celle du 23 avril 1847, qui ne renfermait pas la plus légère contrainte ? Donc, 1847 n'amena aucun résultat; la guerre du Sonderbund avait accaparé l'attention générale durant l'hiver de cette année. En 1848, on se mit pourtant à l'œuvre ; mais les communes se montraient sceptiques, ou mal disposées. Dans les contrées surchargées de pauvres, on était convaincu que les dons volontaires ne suffiraient pas aux besoins. Presque partout, on se méfiait de cette loi qu'on ne croyait pas applicable. Puis, il y avait des difficultés locales, on se heurtait à des préjugés tenaces. Chaque paroisse ne se hâtait pas trop, avec cela, de constituer des *Armenvereine*, on préférait, quand l'essai aurait été tenté ailleurs, profiter de l'expérience des autres. En 1848, 56 communes en tout formèrent des sociétés de bienfaisance. En 1849, il n'y en eut que 23. En 1850, 9 autres suivirent l'exemple ; mais plusieurs sociétés anciennes avaient déjà sombré. Les résultats n'étaient guère encourageants.

Quant à la bienfaisance volontaire, qui devait fournir aux « *Armenvereine* » des ressources pour l'accomplissement de leur tâche, et remplacer les « *Tellen* » obligatoires, elle se montra rétive. Les aumônes furent insuffisantes, quand elles ne firent pas défaut. En beaucoup d'endroits, les personnalités dirigeantes, souvent hostiles à la réforme, s'abstinrent de donner la première impulsion, se désintéressèrent de la chose ; en d'autres, on donna la première année, la seconde, les dons se firent

plus rares, pour cesser complètement la 3e et la 4e année. En certaines paroisses, quelques localités, soit égoïsme, soit mécontentement, laissèrent aux autres tout le poids du fardeau. En d'autres lieux enfin, ce furent les querelles de personnes, les dissensions politiques qui nuisirent à la réforme ; pour s'épargner la peine de donner, tous les prétextes furent bons.

Lorsqu'il s'agit d'appliquer les paragraphes 18 et 8, prescrivant de n'établir, pour l'emploi des fonds recueillis, aucune différence entre « *Burger* » et « *Einsassen* », défendant de renvoyer les pauvres qui appartenaient au canton dans leur pays natal, on rencontra également pas mal d'obstacles. Les sociétés charitables ne se constituèrent pas en même temps ; car personne ne voulait ouvrir le feu ; certaines manquaient de ressources.

D'autre part, en proclamant ce principe : « l'obligation légale qui incombait aux communes est abolie », on pensait amener non seulement un changement dans le mode d'assistance, mais aussi une réforme parmi les pauvres eux-mêmes. Comme ils comptaient sur les communes, obligées de les secourir de par la loi, ils étaient devenus insouciants, paresseux, exigeants. Maintenant que l'obligation n'existait plus, il s'agissait de leur faire comprendre que désormais ils avaient à s'occuper un peu d'eux-mêmes, qu'ils ne pouvaient plus prétendre à l'assistance communale, que si on leur venait en aide, c'était par pure charité chrétienne, d'une façon toute spontanée. Naturellement, il ne fallait pas s'attendre à ce que les pauvres acceptassent ces innovations avec bonne humeur. Dès leur plus tendre enfance, ils s'étaient accoutumés à considérer leur commune comme la dispensatrice de secours obligatoires. Tout jeunes, ils avaient vu, au grand « *Verdingtag* », les « *Gemeindemannen* » marchander avec des mères qui amenaient leurs enfants illégitimes, avec des pères de famille qui venaient réclamer assistance. Aussi, ne pouvaient-ils en croire leurs oreilles, quand on venait leur dire maintenant : « On ne vous doit rien du tout ». Etait-ce Dieu possible ? Mais leur commune serait bien forcée pourtant de s'occuper d'eux et de leur famille, en cas de malheur ou de détresse ! Çà et là sans doute, si beaucoup manifestèrent un vif étonnement en voyant fonctionner une société charitable libre, beaucoup aussi lui furent reconnaissants de l'assistance qu'elle leur prêtait. Mais à peine l'Etat eut-il commencé à subventionner ces « *Armenvereine* », à peine les pauvres en eurent-ils vent, qu'ils se mirent à crier : l'Etat envoie de l'argent, c'est pour les pauvres, malheureusement ce sont les paysans qui l'empochent ! Ils réclamèrent, se plaignirent. Puis, dans leur certificat d'origine ne lisaient-ils pas l'assurance formelle qu'ils devaient en tout temps, en toute circonstance, trouver bon accueil dans leurs communes respectives ? Alors ? qu'est-ce que cela signifiait ? Avec cela, la commune ne faisait-elle pas valoir ses droits,

lors de leur mariage ? Ne prenait-elle pas au pauvre valet qui convolait en justes noces le tiers de son salaire annuel, à titre de droit d'entrée ? La commune avait des droits, et elle n'aurait pas eu de devoirs ? Aussi, revint-on bien vite, ou plutôt resta-t-on fidèle aux vieilles traditions.

Pendant ce temps, la situation des pauvres empirait d'année en année. Nous avons vu comment la création de fromageries dans l'Emmenthal contribua à développer le paupérisme, en rendant la vie de plus en plus difficile aux indigents. A cela vinrent s'ajouter, rengrégement de mal, à partir de 1840, les cantonnements forestiers : le pauvre se vit ainsi privé des derniers droits d'usage qui lui restaient. L'Etat cessa de donner du bois, et le coup fut si sensible aux malheureux, que, par la suite, ils prirent l'habitude de dire : Lorsque les cantonnements se déclarèrent (*als die Kantonnemente ausbrachen*), comme s'ils eussent parlé du choléra ou de la peste.

Si l'agriculture progressa, par contre — revers de la médaille — le nombre des pauvres s'accrut dans de formidables proportions. C'est alors que, pour comble d'infortune, survinrent la disette et la maladie des pommes de terre, dans les années 1846 et 1847 (1). Beaucoup de petits ménages connurent la misère et les dettes. Comme les temps étaient difficiles, le paysan, soucieux d'économiser, congédiait une partie de ses domestiques, n'engageait d'ouvriers agricoles qu'au jour le jour, mettait impitoyablement à la porte, sitôt le battage terminé, tous les bras inutiles. On vit de jeunes gars robustes errer sans travail par les campagnes ; ils grossirent la troupe des vagabonds, à laquelle se mêlaient aussi, cela va sans dire, nombre de paresseux.

Et tout ce monde ne se faisait pas faute d'exploiter la charité publique ; car la nouvelle organisation de l'assistance était bien imparfaite, et les mendiants découvrirent vite le défaut de la cuirasse. Existait-il, par exemple, dans une seule et même commune deux assistances dont les sphères d'action n'étaient pas nettement délimitées, vivant côte à côte, sans qu'il y eût entente, ni connexité entre elles, rien de plus facile que de tirer profit de la confusion, de se plaindre d'un bureau de bienfaisance à l'autre, de les gruger l'un et l'autre ! Un pauvre, peu scrupuleux, recevait les aumônes d'un *Armenverein* et ne négligeait pas pour cela les ressources fort appréciables que lui procurait la mendicité dans les communes voisines, privées de ces sociétés. Les paresseux rencontraient sur les grands chemins d'autres vagabonds aussi fainéants, qui les documentaient sur les ressources du canton. Des troupes errantes mettaient le pays en coupe réglée, accomplissaient à travers les campagnes des randonnées de plusieurs mois, et menaient l'existence la plus charmante qu'on pût rêver. A ces nomades il s'en joignait d'autres :

(1) Voir *Käthi la grand'mère.*

l'assistance locale, en général, ne secourait pas les enfants d'autres communes, refusait de payer le loyer des « *Einsassen* » ou de dégager les meubles et ustensiles de ménage que la misère avait forcé les pauvres à aliéner ; les misérables étaient alors renvoyés à leurs communes natales. Quand la disette mit quantité de gens dans l'impossibilité d'acquitter leurs termes, on vit sur les chemins de l'Emmenthal des bandes de guenilleux qui s'acheminaient vers leurs villages, souvent fort éloignés. Si ce n'était pas le jour où se réunissait l'*Armenverein* ou le conseil municipal, il fallait revenir. Sur les routes, c'était un perpétuel va et vient de pauvres, hommes, femmes, enfants qui, les poches vides de numéraire, hâves et affamés, mendiaient de porte en porte. Cette mendicité, ou bien empêchait en bien des endroits la constitution de sociétés de bienfaisance, ou bien en entravait le fonctionnement. Tous ces gens-là n'étaient pas des paresseux : la misère seule avait poussé le plus grand nombre à tendre la main. En beaucoup de régions, les salaires des journaliers étaient hors de proportion avec le prix de la vie. Souvent aussi, les contributions volontaires des particuliers aisés étaient minimes, avec cela, les autorités se souciaient fort peu des domiciliés, des « *Einsassen* » sans ressources.

Une autre cause contribua énormément à empirer la situation des pauvres et à envenimer le mal, ce fut la politique, la fâcheuse politique ; nulle époque, en effet, ne fut plus agitée. Pour obtenir les voix des pauvres, on usa de flagorneries ; on leurra les malheureux de promesses mensongères, on leur distribua de l'argent à pleines mains, on leur fit faire bombance. De semblables procédés allaient à l'encontre du but qu'on se proposait : le relèvement matériel et moral des parias de la société ; mais de cela on se moquait bien !

La réforme de l'assistance devait, dans l'idée des législateurs, aboutir à l'abolition des « *Armentellen* » (1). Mais il ne fallait pas songer à supprimer du premier coup cette source de revenus. On devait procéder graduellement, par d'insensibles transitions. Mais cette transition, comment devait-elle s'opérer ? Combien de temps faudrait-il pour réaliser les réformes ? La Constitution ne le disait pas d'une façon nette et précise. Pendant cette période indéterminée, la différence entre les frais occasionnés par l'entretien des indigents et les ressources provenant des « *Armengüter* » devait être comblée par les taxes des pauvres et les subventions de l'Etat. La somme manquante fut fixée d'après la moyenne des années 1840 à 1845 ; cette somme, la commune pouvait encore la percevoir en entier pour 1848, en 1849 elle ne pouvait en prélever que les trois quarts ; en 1850, que la moitié, en 1851, que le quart ; l'année 1852 devait marquer la fin des « *Armentellen* », on comptait pour les remplacer sur les souscriptions volontaires.

(1) Sur l'histoire de l'*Armentelle*, cf. SCHENK, loc. cit., p. 206-219.

Mais la disette survint, portant les dépenses des communes à un chiffre bien supérieur à la moyenne des années précédentes ; la loi des pauvres augmenta encore leurs charges, quelque singulière que la chose puisse paraître, puisque la dite loi (par. 3 et 14) excluait tous ceux qui n'étaient pas incapables de travailler. Mais voici ce qui arriva : pour se conformer à certaines prescriptions de l'*Armengesetz* de 1847, les communes se virent forcées d'apporter des modifications dans les établissements de charité, de séparer, par exemple, des adultes, les enfants qui auparavant étaient hospitalisés de compagnie ; d'où des frais nouveaux. La loi nouvelle interdit encore un mode d'assistance jusqu'alors en usage dans les fermes : à tour de rôle, « *kehrweise* », après un séjour plus ou moins long, les enfants assistés passaient de maison en maison ; ce système avait l'avantage de ne pas gêner beaucoup le paysan et de ne pas occasionner de grandes dépenses. Elle défendit aussi le trafic des garçons et des filles dans les « *Mindersteigerungen* ». Nous savons en quoi consistaient ces marchés au bétail humain, et nous comprenons qu'on ait voulu renoncer à un mode d'assistance si cruel, si barbare, si peu approprié aux véritables intérêts de l'enfance ; mais enfin les communes y trouvaient leur bénéfice ! Aussi, que se produisit-il ? Comme on tarissait presque toutes les ressources indirectes de la commune, les dépenses augmentèrent de façon colossale. La disette qui arrivait par là-dessus n'était pas faite pour faciliter l'exécution des réformes projetées. Le législateur le comprit si bien que le paragraphe 39 de la loi dit ceci : « Au surplus le Conseil exécutif est autorisé à permettre aux communes, qui fournissent la preuve que le maximum de taxe fixé pour elles ne correspond pas aux besoins, de le dépasser jusqu'à concurrence d'une somme déterminée ».

On avait cru, en introduisant dans la loi ce paragraphe, en finir une fois pour toutes avec le passé, et cela dès 1848 ; on pensait, à partir de cette date, s'engager résolument dans la voie nouvelle, la bonne. Mais dans l'année 1848 arrivèrent de toutes parts force requêtes, sollicitant l'autorisation de percevoir des taxes extraordinaires. Et, malgré sa répugnance, le gouvernement se vit contraint à maintes reprises de céder; puis les communes s'entendaient très bien à tourner la loi, et, en 1849-1850, on en revint tout doucement aux antiques errements. Un décret du 3 août 1850, approuvé par le Grand Conseil, autorisait de juin 1850 à juin 1851, dans 63 communes, la perception d'*Armentellen* extraordinaires (137.468 francs). Qu'on ajoute à cela le montant des taxes régulières, encore légalement permises pour 1851, et voilà le beau résultat obtenu : en dépit des subventions de l'Etat, 206.313 francs ! en cette année 1851, durant laquelle on ne devait percevoir que le quart de la somme manquante, l' « *Armentelle* » s'était de nouveau élevée aux trois quarts au moins de la moyenne d'autrefois ! Par des chemins détournés

on en revenait aux procédés anciens, que tous s'étaient accordés à condamner comme détestables. En 1850, on ne permettait de lever des taxes que pour combler le déficit de la caisse des pauvres, et il fallait l'agrément du Conseil exécutif, mais la loi du 11 octobre 1851 ordonna et réglementa cette perception.

En résumé, la première tentative d'abolition des « *Armentellen* » avait échoué lamentablement, la bienfaisance volontaire n'avait pas donné ce qu'on attendait d'elle.

Quant à la période qui va de 1852 à 1855, elle est marquée par une confusion plus grande encore, en matière d'assistance (1). L'embarras des communes ne fait que croître, les autorités sont impuissantes en présence du désordre et de l'anarchie ; du haut en bas de l'échelle, c'est le désarroi le plus complet. Il est vrai de dire qu'au début de cette période tout le pays est en proie à une agitation politique incroyable ; et l'on se soucie bien des pauvres et des réformes d'assistance ! Quand la crise fut passée, les plaintes recommencèrent, les pétitions se remirent à affluer, les requêtes couvertes de signatures à circuler, dans tous les coins du canton des réunions furent tenues, où l'on discuta avec ardeur cette question du paupérisme toujours si angoissante. La fièvre s'emparait de tous ; si bien qu'en 1854, les deux partis politiques, qui se disputaient la suprématie, furent bien forcés de faire trêve à leurs querelles, et qu'on se remit à l'œuvre pour essayer d'apporter au mal quelque remède. Mais sans beaucoup plus de succès qu'auparavant. Les mesures qu'on prit se révélèrent inefficaces (2).

Gotthelf, qui ne pouvait souffrir le Radicalisme (dans ses écrits il ne cesse de le flageller, de le rendre responsable de tous les maux), ne manqua pas de crier de nouveau haro sur le baudet. A l'en croire, c'est au parti radical qu'il faut s'en prendre, si tous les moyens employés pour guérir le paupérisme ont échoué si piteusement ; et c'est cependant — il faut bien le reconnaître — d'un homme d'état radical que le salut devait venir. Disons tout de suite que le pasteur de Lützelflüh, quelles que fussent ses sympathies politiques, aurait été le premier, s'il avait assez vécu pour voir cette heureuse réforme si longtemps souhaitée, à en féliciter le promoteur. N'avait-il pas écrit dans son opuscule « *le Paupérisme* » : « Que celui qui prend la plus grande part à la misère de ce pays, sans jamais faire le bel esprit ni se moquer, et dans cette détresse prête le plus fidèlement son concours, soit aussi pour moi le plus cher, qu'il remporte le prix ? » Il y a des « noirs » et des « blancs », les deux partis prétendent n'aimer que leur patrie, qu'ils rivalisent donc et

(1) Schenk, loc. cit., p. 248 ss.
(2) Voir Blösch. *E. Blösch und dreissig Jahre Bernischer Geschichte.* Bern 1872, pp. 178 s. 299.

montrent chez lequel des deux « l'amour est le plus grand, le plus sincère » (1).

Le paragraphe I de la loi du 1er juillet 1857 (2) s'exprimait ainsi : « Tous les pauvres réunis, nationaux de la partie ancienne du canton, qui ont leur domicile dans une commune, constituent l'état collectif des pauvres de la commune des habitants ». Il posait en principe que l'assistance était locale, supprimait le devoir d'assistance aux pauvres, incombant à la commune bourgeoise, à la « *Burgergemeinde* », depuis l'ordonnance de 1690 sur la mendicité. Cette fois, la fin couronna l'œuvre. Nous en trouvons la preuve si nous nous reportons au tableau comparatif de l'état des pauvres nécessiteux dans les communes des districts de Trachselwald et Signau pour les années 1858 et 1876. Alors qu'en 1858 le nombre des indigents à secourir était, dans le district de Signau, de 1.968 pour 9 communes, en 1876, il s'était abaissé à 1.347, soit sur 1.000 âmes 89 o/oo en 1858, et seulement 57 o/oo en 1876.

De même pour Trachselwald : En 1858, on comptait 2.196 pauvres pour 10 communes, en 1876, on n'en comptait plus que 1.407 ; de 98 o/oo on était tombé à 59 o/oo. Si l'on prend Lützelflüh en particulier, on trouve, en 1858, un chiffre de 296 nécessiteux, alors qu'en 1876 il n'y en a plus que 91.

Dans l'espace de dix-neuf ans, le paupérisme avait notablement rétrogradé, on pouvait considérer la marche du fléau comme enrayée ; ce qui prouve de façon surabondante, comme l'affirme Imobersteg, que l'Emmenthal, une fois débarrassé des miséreux du dehors, dont on lui avait jusqu'alors imposé le coûteux entretien, est parfaitement en état de s'en tirer avec ses propres pauvres (3).

DEVONS-NOUS AVOIR EN GOTTHELF UNE CONFIANCE ABSOLUE ? QUELQUES RÉSERVES NÉCESSAIRES.

Le *Paupérisme* que nous venons d'analyser nous a fait connaître les idées morales et politiques de Gotthelf. Cette fois, ce n'est pas par un récit que l'auteur a cherché à agir, c'est par une dissertation ; car, souvenons-nous en, il poursuit en écrivant un but pratique, il veut être le médecin, l'éducateur de son peuple. Gotthelf est un réaliste, mais avant tout un moraliste ; dogmatique et religieux, son réalisme ne se pique pas d'indifférence, il est didactique comme celui de la Réforme, des

(1) *Le Paupérisme*, p. 80.
(2) Cf. Schenk, loc cit., et K. Geiser. *Geschichte des Armenwesens im Kanton Bern*. 1894.
(3) Imobersteg, loc. cit., p. 259.

romanciers anglais ou russes, des G. Eliot, des Tolstoï ou des Dostoïewski.

Mais alors, si nous avons eu raison, en voulant tracer un tableau de la vie paysanne dans l'Emmenthal, d'en puiser les éléments dans les romans de Gotthelf, n'avons-nous pas agi quelque peu inconsidérément en accordant trop de confiance aux assertions et aux peintures de ce dernier ? Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir attribué trop de valeur aux données qu'il nous fournit. Gotthelf fut un écrivain naturaliste, sans doute ; cependant ses descriptions n'ont pas l'objectivité qui en ferait des documents irrécusables ; elles sont entachées de parti-pris, d'intentions moralisatrices, de violences. Aussi, notre confiance en leur fidélité en est-elle singulièremnt affaiblie. Ils sont peu sûrs, dira-t-on, les témoignages d'un pasteur emporté par son zèle d'apôtre, qui a tendance à ne voir autour de lui que dégénérescence et corruption, dont l'œuvre entière est dominée par des préoccupations chrétiennes ; avec cela, les romans de Bitzius sont trop souvent des ouvrages de polémique, et n'est-il pas à craindre que le tempérament belliqueux de l'auteur ne trouble sa vision nette des choses ? Telles sont les objections que l'on pourra nous faire ; quelques-unes sont spécieuses.

Certes, si nous voulons faire œuvre d'historien, il nous faut, avec un sens critique toujours éveillé, nous appliquer à voir l'Emmenthal à travers ce fougueux tempérament de Gotthelf, et faire le départ entre la réalité exactement observée et les déformations causées par l'esprit et les sentiments de l'auteur ; mais il nous faut aussi distinguer entre les divers éléments de cette nature géniale.

Elle est éminemment complexe, en effet : Peintre fidèle de la nature et de l'âme rustique, descripteur au plus haut point objectif d'une série d'aspects de la vie suisse, écrivain d'édification avec cela et prédicateur moral, notre romancier est en même temps le plus subjectif des écrivains, car il s'est mis tout entier dans ses livres avec ses idées, ses passions, ses colères, ses haines même. Il possède la faculté de décrire les réalités concrètes de l'existence campagnarde et de la psychologie paysanne, de représenter avec une fidélité vraiment remarquable les événements typiques de la vie des champs : Baptême, mariage, enterrement, bref, les différentes étapes de l'existence, les travaux agricoles et les divertissements, ou encore les grandes catastrophes qui fondent sur la collectivité rurale, inondations, orages, incendies, maladies des pommes de terre, etc... Tant qu'il ne s'agit que de ces réalités-là, nous pouvons utiliser sans crainte la solide documentation de Gotthelf, et croire sur parole ce « greffier de la nature », car on peut être sûr que l'enquête qu'il a faite est sérieuse et approfondie. Mais, pour le reste, nous devons nous montrer prudent, ne pas oublier que ses romans sont des écrits à tendances, nous devons nous défier de ses exagérations de

moraliste, de sa partialité. Ce n'est qu'avec beaucoup de précautions qu'on peut prendre pour base la plupart de ses ouvrages, pour écrire une histoire naturelle du paysan bernois.

Gotthelf est le peintre du réel, mais il a travaillé sous l'impérieuse et tyrannique direction du polémiste passionné, et, disons-le, un peu borné. L'écrivain fut puissant, mais l'homme à côté de réelles qualités eut aussi des défauts indéniables. Rendons hommage à sa bonté, à son robuste, sincère, actif christianisme, mais sachons reconnaître qu'il fit preuve trop souvent d'étroitesse d'esprit, d'inaptitude à la spéculation, d'intolérance, et que son mépris bien paysan pour la civilisation urbaine confine au béotisme. C'est dire que la réalité, en passant par un cerveau ainsi constitué, courra grand risque d'être déformée.

Moraliste, Gotthelf voit les choses en noir. En peignant la vie du paysan bernois, il en a plutôt montré les mauvais côtés que les bons. Pasteur, il interprète les faits à sa façon, en tire des conséquences inadmissibles. Avocat du christianisme, il fait servir les événements aux besoins de sa cause, envisage tout du point de vue chrétien. En toute occasion, il est enclin à grossir le mal, à cause de ses préoccupations religieuses. Pour corriger les gens, il croit devoir leur dire crûment leurs vérités. Son pessimisme sévère, il le confesse, du reste, dans la préface en tête de la première édition du *Miroir des paysans* (Burgdorf 1837). Voici comme il présente à ses lecteurs ce premier ouvrage sorti de sa plume. « ... C'est un miroir, pas un miroir ordinaire pourtant, où chacun croit voir un beau visage, parce qu'il aperçoit le sien. Mon miroir vous montre le mauvais et non pas le beau côté de votre vie, il montre donc ce qu'habituellement on ne voit pas, ce qu'on ne veut pas voir... Personne encore ne vous a, avec une affectueuse sincérité, présenté votre image, l'on vous a encore bien moins montré une image qui renferme les ombres fâcheuses de votre vie. Cela est mauvais ; car si vous ne les connaissez pas, ces ombres, vous ne pouvez non plus les effacer et les détruire. Depuis ma jeunesse j'ai vécu parmi le peuple et je l'ai aimé ; aussi, dans mon cœur s'est-il formé de ce peuple une image fidèle et vraie ; maintenant le temps semblait me faire un devoir de tirer cette image de mon cœur et de la mettre devant vos yeux... Cette fois, je ne vous montre qu'un côté de l'image ; si je vous montrais le tout à la fois, vous seriez éblouis, et, si je vous fais voir le vilain côté, c'est en témoignage de mon sincère dévouement, et afin que les belles choses que je saurais retracer de vous ne vous fassent pas oublier les mauvaises qui n'en existent pas moins non plus... » Si Gotthelf s'applaudit de son ouvrage, d'aucuns trouvent que la ressemblance est trop frappante, certains crient à l'exagération et reprochent à l'auteur d'avoir fait le peuple bernois pire qu'il n'était dans la réalité, de l'avoir ravalé au niveau des bêtes. « D'une belle œuvre de ce genre, on pourrait bien

en croire capable un calomniateur étranger, mais pas un Suisse », s'écrie un critique indigné (1).

Tant que nous n'avons affaire qu'au pasteur, il n'y a encore que demi-mal ; nous faisons la part d'un certain grossissement bien explicable, un ministre de Jésus-Christ — nous nous y attendons bien — ne considère pas les différents actes de la vie humaine du même œil qu'un laïque. Mais quand l'homme politique juge les événements de l'histoire, n'acceptons ses dires que sous bénéfice d'inventaire, armons-nous de méfiance, car nous savons trop à quel point la passion politique peut aveugler l'homme le plus intelligent, le plus perspicace. Ne nous flattons cependant pas de dégager entièrement la vérité des mensonges ; quel historien peut se vanter d'avoir été complètement impartial ? En écrivant l'histoire, chacun, de façon plus ou moins consciente, apprécie les faits suivant ses convictions et sa tournure d'esprit. Certains critiques modernes, aux tendances nationalistes ou conservatrices, Bartels par exemple, versent dans le panégyrique sans réserves de Gotthelf ; d'autres, G. Keller en tête, se montrent des plus sévères pour ses idées, l'accusent d'obscurantisme, de fanatisme et d'étroitesse d'esprit, simplement parce qu'ils sont radicaux, alors que Gotthelf fut conservateur et traditionaliste. G. Keller, radical, a-t-il apprécié plus sainement la situation politique au temps de la Régénération, que le pasteur Bitzius, ennemi mortel du radicalisme ? Qui donc oserait l'affirmer ?

Ces réserves faites, continuons notre examen des œuvres de Gotthelf : certains romans que nous allons utiliser nous permettront de compléter notre étude et d'ajouter quelques touches à notre tableau de la vie paysanne bernoise, quelques ombres plutôt, puisque nous sommes en train de parler des maux dont souffrait cette société rurale.

II. — L'ALCOOLISME (*)

Un autre fléau sévissait à cette époque parmi les populations de l'Emmenthal, nous voulons parler de l'ivrognerie. Le peuple s'était mis à fréquenter les auberges, à boire de l'alcool ; si on ne le guérissait pas de ce vice, il y allait de l'avenir de la race. Cette fois encore, Gotthelf s'émut; en tant que pasteur poursuivant des fins morales, en tant que

---

(1) *Le Miroir des paysans.* Préface. — *Beiträge*, p. 3 s. — *Intelligenzblatt für die Stadt Bern.* n° 70, 2 sept. 1837.

(*) « L'ivrognerie, écrit Elisée Reclus, est un vice très répandu dans la plupart des cantons, et les rapports des médecins relatifs au recrutement témoignent d'un état sanitaire déplorable ; dans certains districts ruraux de Berne, les 4/5 de la population est rabougrie ou détériorée par la maladie. (*N*[lle] *Géogr. univ.*, Paris 1884. III, l'*Europe centrale. Suisse*, I. 129).

patriote soucieux de la prospérité de son petit pays, il avait le devoir de s'attaquer à l'alcoolisme, qu'il considérait moins comme la cause de la pauvreté que comme un phénomène concomitant.

Sans parler d'une comédie « *Ueber das Branntweintrinken* », que Gotthelf mentionne, en s'étonnant que sur une question aussi grave on ait pu songer à écrire une comédie qui se termine par un mariage et un joyeux festin (1), un récit de Zschokke avait paru, en 1837, « *die Branntweinpest* »; en 1837 également, S. Lehmann avait publié un écrit où il traitait ce sujet mis au concours par la Société de médecine et de chirurgie du canton de Berne : « *Sur les conséquences de l'abus des boissons spiritueuses* » (2). Gotthelf, lui, « essaya sur le même sujet d'une tragédie, et il ne l'imagina pas, il se contenta d'arranger en vue de l'impression le récit d'événements réels dont il était redevable à un ami » (3). Et ce récit fut d'un réalisme si intense que certains lecteurs s'en offusquèrent et l'appelèrent un « sale tableau » (4).

La première édition de l'ouvrage parut en 1838 sous ce titre : *Comment cinq jeunes filles périssent lamentablement dans l'alcool. Curieuse histoire par Jérémias Gotthelf.* Berne 1838. Librairie Wagner, 105 p. 8 (5). Dans cet opuscule, l'auteur donne un avertissement brutal aux parents, aux éducateurs, ainsi qu'aux communes, coupables à ses yeux de s'endormir, alors que le plus grand danger menace la société, que l'ivrognerie exerce ses ravages même parmi les jeunes filles. Et Gotthelf le dénonce, ce péril, sans en rien dissimuler, sans mâcher la chose aux gens, avec une crudité d'expression qui lui valut en son temps bien des critiques ; on ne lui cacha pas qu' « une peinture si crue du vice, dans un tel langage, n'était pas précisément faite pour contribuer à l'éducation morale du peuple — que Bitzius semblait cependant avoir en vue... » (6). Il est de fait que la plume de notre pasteur ne recule devant aucun mot, si hardi qu'il soit. Qu'on juge du réalisme des peintures par le début du récit.

Gotthelf nous introduit dans une auberge de village, qu'il nous décrit ainsi : « La salle était sombre et pleine de mouches insupportables qui avaient joliment ponctué de noir les rideaux jaunes ; les tables tout autour étaient garnies de fer, afin que les clients ne pussent, ainsi que les gamins à l'école, s'exercer au métier de sculpteur sur bois. En regardant le plancher on voyait qu'on ménageait les balais, bien qu'on fût

(1) *Comment cinq jeunes filles...* Préface, p. 95.
(2) *Beitr.*, p. 366.
(3) *Comment cinq jeunes filles...* Préface, p. 95.
(4) *Beitr.*, p. 367.
(5) *Beitr.*, p. 369 ss.
(6) *Beitr.*, p. 367. (Lettre de C. R. Küpfer à A. Bitzius, 24 févr. 1839).

dans le pays des ramilles à balais (1), et il devait y avoir bien des années qu'on n'avait ni frotté, ni lavé les cloisons et le poêle. Des habitués, environ une demi-douzaine, étaient assis çà et là, aux tables, chacun avec une demi-chope devant lui ; à travers la puanteur de la fumée de tabac perçait l'odeur du liquide contenu dans les demi-chopes — c'était de l'eau-de-vie » (2).

Et voici que dans la salle entrent, riantes et caquetantes, cinq jeunes filles, les tristes héroïnes de l'histoire. En quelques touches vigoureuses, l'auteur nous dessine leur portrait : « Marei... avait un visage impudent. Tous ses traits n'exprimaient que l'effronterie, et ce n'est que quand on racontait une obscénité que sur ce visage impudique il passait je ne sais quoi qui avait tout l'air d'un rayon de soleil luisant dans une bauge à porcs. La figure n'était pas mûre et ressemblait à une pomme tombée avant la maturité, ratatinée et sans suc... » (3). — « La deuxième de ces filles s'appelait Elisabeth ; c'était une grosse personne ramassée, qu'on aurait pu convenablement employer en guise de hachoir à choucroute, elle était gauche et spongieuse ; les bras étaient fichés dans le corps ainsi que des battes et regardaient tout ahuris du haut des épaules. Son visage était rougeaud et ressemblait à ces pruneaux qu'une marchande met bien en vue, pour que ses pratiques n'aillent pas enlever le fard aux autres prunes. La plus grossière sensualité lui sortait jusque par les narines, et ses yeux se fixaient si visqueusement sur chaque garçon qu'on eût dit qu'ils voulaient se coller à lui comme de la résine » (4). Quant à Stüdeli, la troisième, « elle avait primitivement de beaux traits, et même de profil elle avait quelque chose de noble. Mais sa peau était couleur de terre, les lèvres étaient pâles, la bouche édentée et d'une grandeur morbide, dépourvus d'éclat les grands yeux d'un azur profond. Elle était longue et décharnée, proprement vêtue et faisait la mijaurée... Parfois on avait l'impression qu'un bon sentiment s'allumait en elle, et qu'elle ne s'ingurgitait de l'eau-de-vie que pour étouffer ce reste de bien et pour s'étourdir. Cela lui donnait un air rêveur, mais qui à mesure qu'elle buvait davantage, dégénérait en une sorte d'abrutissement... » (5). Stüdeli est couturière, elle a pour apprentie Bäbi, « une créature juvénile, aux yeux noirs, au teint basané, taciturne » (6). « Mais le personnage principal était Lisi, une jeune fille élancée, de taille opulente et exubérante de santé, avec de belles joues rouges et des bras vigoureux, des dents blanches et des yeux vifs où brillaient la joie et la sensualité.

(1) La partie Est du district de Trachselwald. *Beitr.* 368.
(2) *Comment cinq jeunes filles...*, p. 98 s.
(3) Ibid. p. 100.
(4) Ibid. p. 101.
(5) Ibid. p. 101.
(6) Ibid. p. 101.

C'était le vrai type de la jeune campagnarde bien portante et naturellement pleine de belle humeur, aussi longtemps qu'elle était à jeun ; mais plus tard s'allumait en elle une sensualité qui devenait indomptable, sans cependant être jamais grossière. Les larmes vous venaient véritablement aux yeux quand vous voyiez cette jeune fille, jolie, joyeuse et qui semblait de bonne famille, avec sa mesure d'eau-de-vie devant elle » (1).

Dans ce cabaret malodorant et enfumé, nos cinq jeunes filles sont attablées et boivent en compagnie de jeunes gens et d'hommes de moralité douteuse : ouvriers tailleurs, cordonniers, fabricants de balais, vanniers, aux visages sales et jaunâtres, avec des casquettes visqueuses collées de travers sur la tête ou enfoncées jusqu'aux yeux, les mains plongées dans les poches. Tout ce beau monde avale de l'eau-de-vie, joue aux cartes, jure et crie au milieu d'âcres tourbillons de fumée de tabac. La grosse Elisabeth fait sa partie de rams avec les hommes, Lisi, les bras passés autour du cou de son voisin, lui indique les cartes qu'il doit jeter sur le tapis; les trois autres filles boivent en silence. Bientôt, sur toutes ces faces de buveurs s'appesantit une morne hébétude; les gosiers gonflés par le liquide ardent, ne laissent plus que par intervalle échapper des obscénités ou des blasphèmes. Puis, profitant de ce qu'ils peuvent encore se tenir sur leurs jambes, tous ces drôles vont se coucher : Elisabeth emmène avec elle un jeune garçon auquel elle vante la douceur de son home, Marei l'imite, car la sensualité marche de compagnie avec l'ivrognerie. Quand il n'y a que les hommes qui boivent, ce n'est encore que demi-mal, mais lorsque les femmes s'en mêlent, alors c'est affreux. En effet, dit Gotthelf, « les femmes sont le levain de la maison, ce sont elles qui donnent à la maison son goût et son parfum. Et la maison est la pépinière des générations futures... » (2).

Tel est le triste spectacle que l'étranger peut contempler chaque jour dans un misérable village perdu au fond d'une vallée, avec « sa rue étroite et ses méchantes demeures couvertes de tavillons », village décimé et appauvri par l'alcoolisme, habité par des paysans abrutis, hargneux et taciturnes. Le narrateur, témoin de ces scènes d'ivrognerie et de débauche, ne parvint pas cette nuit-là à s'endormir; la vision le poursuit de ces cinq jeunes filles assises avec leurs amants dans ce bouge infect et buvant à pleins verres la liqueur de mort. Le lendemain, il rencontre un vieux paysan « avec une « *Wasserschüfeli* » sur l'épaule, une petite pipe à la bouche », qui s'en va au pré travailler à ses irrigations. C'est une espèce de philosophe campagnard, plein de bon sens et d'expérience, dont un ami de Gotthelf, Joseph Burkhalter, a probablement fourni à

---

(1) *Comment cinq jeunes filles...*, p. 101 s.
(2) Ibid., p. 106.

l'auteur le prototype. Le bonhomme le documente avec abondance sur les causes de l'ivrognerie dans cette région. Depuis les années seize où le vin fut si cher, le mal n'a fait qu'empirer. C'est surtout depuis ce moment qu'on utilisa si bien les déchets de pommes ou d'autres fruits, les « *Bätzeni* ». Les distilleries se perfectionnèrent; on apprit surtout à mettre à profit les pommes de terre; aussitôt que l'on sut que les résidus de ces tubercules étaient une excellente nourriture pour les vaches, on vit partout des distilleries pousser sur le sol comme des champignons. Du fait de la concurrence, l'eau-de-vie, le « *Brönz* » devint de moins en moins chère, et les pauvres se mirent de plus en plus à en boire (1). Et le paysan raconte de quelle façon les cinq jeunes filles que nous avons vues à l'œuvre ont contracté, elles aussi, la funeste habitude d'absorber de l'alcool; et l'on peut, certes, s'en rapporter à lui. « Je suis, dit-il, un vieux bonhomme, et j'ai pour lire l'imprimé besoin de lunettes, mais pour ce qui se passe autour de moi, j'y vois bien clairement et distinctement. Ma mémoire aussi s'affaiblit; ce qu'aujourd'hui je lis dans un journal, je l'oublie le lendemain; mais ce que j'entends, ce que je vois moi-même ne m'échappe guère. » (2).

Le petit livre de Gotthelf peut donc bien être un tableau assez répugnant, il n'en est pas moins vrai que ce tableau fut peint d'après nature, et que, d'après le propre témoignage de l'auteur, des événements réels sont à la base de la sinistre « tragédie » qu'il composa pour la moralisation des masses.

Si les cinq héroïnes de notre pasteur s'adonnent à la boisson, perdent peu à peu toute dignité, déchoient et finissent de façon misérable, victimes de l'ivrognerie, la faute en est à leur éducation négligée. Si Dursli, par contre, devient également un alcoolique, un buveur de « *Brönz* » et de « *Batziwasser* », alors qu'il a été pendant de longues années un père de famille laborieux et un bon mari, c'est qu'il est gâté par de mauvaises fréquentations, mais la bonne éducation qu'il a reçue dans sa jeunesse sera en fin de compte victorieuse des conseils pernicieux et des exemples déplorables; repentant et guéri de son vice, il rentrera dans sa maison, et sa femme, son angélique femme, l'accueillera à bras ouverts, toute prête à lui pardonner, car elle n'a cessé de le chérir, des erreurs d'un moment. Ici encore le génie de Gotthelf a su, avec cette donnée si simple, si banale, composer un petit chef-d'œuvre. « *Dursli le buveur d'eau-de-vie* » est un tableau pathétique et saisissant, et Karl Bitzius ne ménage pas à l'écrivain son admiration. Dans une lettre du 10 décembre 1838, il lui écrit : « L'anecdote que tu racontes-là — très simple à la vérité en elle-même — est devenue, grâce à ton talent des-

---

(1) *Comment cinq jeunes filles...*, p. 109.
(2) Ibid., p. 110.

criptif, une histoire réellement empoignante. La peinture d'un homme qui insensiblement s'écarte de la vie régulière, puis l'effrayant contraste entre l'ivrogne et son innocente famille, enfin la rentrée au logis avec tous ses détails émouvants, tout cela me paraît presque inimitable, me semble mieux fait que quoi que ce soit pour réveiller violemment les consciences de ceux qui font des lois ou les exécutent; et je me risquerais hardiment à affirmer qu'il n'est pas un seul père de famille, si insouciant qu'il soit, qui puisse lire cette histoire sans être ébranlé au plus profond de son âme. Qu'on ne me parle pas de tous ces discours, dissertations, sociétés qui ont pour but de combattre l'ivrognerie, de tous ces sermons ou admonitions personnelles dirigés contre les ménages dissolus; — je doute que toutes ces choses réunies puissent jamais produire l'effet que ton histoire à elle seule est capable de produire » (1).

Dursli, le sabotier, a vécu heureux, tant qu'il ne s'est pas dérangé, et il a rendu sa femme heureuse. Du matin au soir il fabrique des sabots avec ardeur. Sa Bäbeli de son côté est toute à son rôle de bonne ménagère. Le bien-être entre dans la modeste demeure. Jamais Dursli ne va à l'auberge, il ne s'occupe pas de politique, ainsi que beaucoup de ses voisins. La politique, se plaît-il à répéter, c'est bon pour les grands qui en tirent profit, se procurent par là de bonnes places. De la constitution qui régit le pays il ne se fait pas la moindre idée; les brûlantes questions du jour le laissent complètement indifférent. Peu lui importe qui gouverne, si c'est l'Ammann ou un seigneur de Berne; tous deux sont de gros bonnets, et ils se soucieront de leurs propres intérêts tout d'abord. Au milieu de la fermentation générale, alors que les classes inférieures de la société auxquelles il appartient s'agitent, que les pauvres, excités par toutes sortes de meneurs, font entendre de menaçantes revendications, s'assemblent pour discuter leurs droits, Dursli travaille tranquillement le bois de hêtre, heureux de voir les beaux écus affluer dans son tiroir; il est à son aise, presque tous les dimanches il y a de la viande sur la table; quand vient l'hiver, grands et petits ont de chauds vêtements. Que lui faut-il de plus ? Mais un beau jour, pour son malheur, le sabotier finit pas se laisser entraîner comme les autres au cabaret où l'on fait de la politique. Là, il n'entend que récriminations haineuses contre les riches; les cerveaux des buveurs y sont en ébullition; les discussions violentes, jointes à la boisson, surexcitent les pauvres diables de journaliers assemblés autour des tables. Un meneur s'efforce de convertir Dursli; il lui monte la tête si bien que l'honnête travailleur s'abandonne lui aussi au courant, non sans avoir résisté d'abord avec courage. Cet agitateur, un nommé Schnepf, orateur de café, puissant logicien, très populaire et très écouté, tonne du matin au soir dans les « *Pinten* » contre les paysans

(1) *Beitr.*, p. 372 s.

aristocrates, écorcheurs du pauvre monde; il s'entend comme pas un à éveiller dans les âmes naïves de ses auditeurs de violentes convoitises. Il faut voir comme il sait parler à ces gens de leurs droits méconnus, de leurs privilèges soi-disant foulés aux pieds, et les lancer à la conquête des richesses et des biens injustement détenus par les propriétaires fonciers. Dursli, d'abord rebelle, est séduit finalement par ces sophismes. Comme les camarades, il se prend à rêver aux joies du paradis communiste. Et bientôt Schnepf s'installe en maître dans l'humble logis du sabotier, il y tient ses réunions, boit, mange, ne songeant jamais à payer. Avec tout ce vacarme chez lui, Dursli ne peut plus guère travailler; il ne voit plus, du reste, que par les yeux de son nouvel ami. Tous deux se retrouvent dans d'infâmes tripots; car c'est dans des « *Pinten* » tenues par des aubergistes de bas étage que Schnepf le meneur fait le rodomont, le « *Bralatzgi* » et fulmine contre les paysans engraissés de la sueur du peuple. Gotthelf nous peint un de ces établissements que le système des patentes, fâcheusement substitué par l'Etat au système des concessions, avait fait pulluler depuis quelque temps en pays bernois, à tel point que dans une seule commune s'étaient peu à peu ouvertes près de 17 nouvelles auberges (1). Et quelles auberges ! « Dans beaucoup de ces cabarets des gens comme Schnepf trouvaient la tranquillité et un abri sûr; dans un grand nombre d'entre eux jamais un honnête homme ne se fourvoyait; aucun « *Vorgesetzte* » ne s'y montrait. Quantité de ces cabarets n'étaient que de vraies guinguettes à pouilleux. Le nouvel aubergiste était lui-même un pouilleux et il n'avait pas même assez d'argent à la maison pour payer les frais de patente, il n'avait pas un barillet qui tînt trente mesures, pas une cave où l'on pût loger une cuve à choucroute, à plus forte raison un tonneau, et pas une pièce dans laquelle on pût passer sous la poutre du milieu sans se baisser, et dans un coin de la salle de débit sa femme accouchait, dans l'autre sa mère était à l'agonie... » (2). Et que boit-on dans ces bouges ? De l'eau-de-vie qui puait comme les bas qu'un policier a gardés aux pieds pendant six mois, ne

---

(1) Jadis, l'Etat accordait fréquemment, une fois pour toutes, à de grosses auberges, des concessions qui se transmettaient comme une sorte de fidéicommis de famille. Au système patriarcal des concessions la loi du 2 mai 1836 substitua le système des patentes. D'après cette loi, les tenanciers de « *Pinten-und Kellerwirtschaften* » payaient une patente de 100 francs (1re classe) à 50 francs (3e cl.). — V. *Beiträge*, p. 380 et 382. *Dursli*, p. 229.

Cf., à ce propos, Blösch. *Ed. Blösch und dreissig Jahre Bernischer Geschichte.* — (Note, page 359). « Nach einer statistischen Zusammenstellung, gab es damals ein Städtchen im Kanton, in welchem auf 71 Köpfe eine Wirtschaft fiel, in einem andern, — freilich in einer Ausnahmstellung, — sogar schon auf 55 Köpfe, während der Durchschnitt auf 247 stand. Die bernische gemeinnützige Gesellschaft schrieb zu der Zeit eine Freischrift aus über die Mittel ihrem verderblichen Wirken entgegenzuarbeiten ».

(2) *Dursli*, p. 229.

les enlevant que toutes les deux nuits » (1). Cependant, invinciblement poussés par la force de l'habitude, les gens y retournent, à ce lieu de délices. Quand le soir on est resté longtemps attablé à boire la savoureuse liqueur versée par le cabaretier, on s'éveille le lendemain avec le gosier sec, et n'est-ce pas ? il faut bien alors l'humecter un peu. Ceux qui, pour une raison ou une autre, demeurèrent au logis, bien sages auprès de leurs épouses et de leurs enfants, grillent de savoir ce qu'on a décidé la veille, d'apprendre les nouvelles, etc.

« Ainsi il y avait une foule de raisons pour éloigner le travailleur de son travail et l'attirer à la *Pinte* où il était sûr en outre de rencontrer quelques camarades, de se divertir quelques instants. On commandait un Schnaps et l'on voulait l'avaler à la galope, mais pourtant on allumait une pipe, on commençait à discourir; l'un après l'autre s'asseyait, les schnaps se succédaient, et on se mettait à raisonner toujours plus profondément; incidemment, on faisait un rams pour payer les schnaps. Avant qu'on n'y songeât, l'heure était passée où la femme et les enfants, à la maison, mangeaient les pommes de terre; retourner au logis pour y trouver les pommes de terre froides, on n'y tenait pas, et cependant on avait faim. On demandait à la cabaretière un petit bout de viande et elle vous le donberges était à son comble... » (2).

Et Gotthelf, après avoir montré comment les gens, peu à peu entraînés à l'auberge, finissent par contracter une habitude déplorable dont ils sont esclaves, s'emporte contre le gouvernement qui, à son gré, facilite trop l'ouverture des débits de boisson. C'est de la liberté, soit ! mais avec cette liberté mal entendue on fait des malheureux, dans le genre de Dursli qui, continuant à subir la fâcheuse influence de Schnepf, son âme damnée, erre toute la sainte journée de *Pinte* en *Pinte*, perd son temps à boire, à jouer aux cartes et ruine son petit ménage, en attendant d'être en proie à des accès de delirium tremens.

Ces « *Hudelwirtschaften* » sont la ruine des ménages, la ruine de la santé villageoise; mais Gotthelf les déteste, non seulement parce qu'ils poussent les paysans à l'ivrognerie, mais encore parce qu'ils constituent des foyers permanents d'agitation politique. Or, aux yeux de notre pasteur, la politique est un poison aussi dangereux que l'alcool. Aussi, dans un livre écrit à une époque fiévreuse et mouvementée, « *la Banqueroute* » (3), nous le verrons s'attaquer avec violence à la vie d'auberge et flageller les agissements des aubergistes, ces malfaiteurs publics. Il nous montrera le fonctionnement de la « *Poissière* », un de ces cabarets « à la nouvelle mode » où s'élabore la politique du pays. Dans une lettre à son

---

(1) *Dursli*, p. 230.
(2) Ibid., p. 230 s.
(3) *La banqueroute ou l'auberge à la nouvelle mode.*

ami Maurer, Gotthelf s'exprime ainsi : « Ce livre retrace le côté le plus triste de notre vie populaire, la vie de cabaret, principalement celle des aubergistes, en partie aussi celle de leurs clients. C'est dans de semblables trous et par des gens comme ceux-là qu'est produite et entretenue la fermentation dans notre patrie. C'est là que prennent naissance les opinions et les tendances politiques, et cela, par l'intermédiaire d'agents faméliques, de boutiquiers ruinés et de voyageurs de commerce dénués de tous principes. La puissance des journaux est déjà passée de mode. Pour la plupart des gens c'est une trop grande fatigue que de lire quelque chose pendant un quart d'heure. Depuis longtemps l'idée me tourmentait de projeter une bonne fois sur ces cloaques une lumière claire et vive... Une sorte de colère patriotique a donc donné naissance au livre; en considération de cela, il te faut me pardonner si je te semble brandir trop rudement mon fouet, si les mots paraissent par trop profondément trempés dans le fiel et l'amertume. La chose en outre fut écrite entre les deux expéditions de corps-francs, alors que précisément ce tapage d'auberges était à son comble... » (1).

L'œuvre en effet date de 1846. C'est la première où s'affirment bien nettement les tendances politiques du romancier; pour cette raison elle doit nous être passablement suspecte. L'auteur à maintes reprises s'en prend à l'esprit du temps qu'il rend responsable de la misère résultant de la vie d'auberge. Il attaque les autorités radicales, vitupère contre la moderne « religion de la chair ». Il en veut surtout au gens de loi et aux notaires, aux hommes d'affaires et aux voyageurs de commerce qu'il arrange de la belle manière ! A chaque chapitre, ce sont des sermons et des discussions interminables interrompant le récit, cette sombre peinture d'un ménage de paysans acculé à la ruine, à la faillite, pour avoir voulu mener joyeuse vie, faire bonne chère sans se fatiguer à travailler.

Gotthelf constate, par exemple, que les habitudes d'intempérance vont trop souvent de compagnie avec la passion du jeu : jeu de cartes, jeu de billard, jeu de quilles. Après 1830, une véritable fureur s'empara, affirme-t-il, des gens des campagnes, à tel point qu'il n'était pas rare de voir perdre en une nuit des centaines de francs et même de florins. Et beaucoup, paraît-il, quittaient le tripot « comme des souris écorchées ou des canards plumés », ayant laissé leur bel argent à ces nobles jeux qu'on appelle le « *Ländlen* », le « *Betten* », le « *Mutzen* » (2). Ce sont les jeux qu'affectionne le cabaretier de « la Poissière », qui ne déteste pas non plus le billard et les quilles. Mais comme ses partenaires sont gens d'expérience, avec cela peu scrupuleux, il lui arrive plus souvent qu'à son tour de perdre.

---

(1) MANUEL, p. 113 s.
(2) *La banqueroute*, p. 51. Cf. aussi, *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 207 s., 372 s.

C'est d'autant plus fâcheux pour lui que ses affaires ne sont pas très brillantes. Paresseux, jouisseur, inexpérimenté, mal secondé par une femme glorieuse et frivole, il voit de jour en jour sa clientèle, nombreuse au début — car tout nouveau, tout beau, suivant le proverbe — se raréfier de façon inquiétante. Pour comble de malheur, un cabaret rival s'ouvre non loin de là, dont la concurrence ne tarde pas à se faire rudement sentir. Afin de soutenir le coup, Stephan s'ingénie à attirer dans son auberge les buveurs par toutes sortes de divertissements variés, parties de quilles où l'enjeu est une brebis, danses, loteries, où une chandelle qui s'éteint désigne le gros lot, sans parler de ces réjouissances si chères, nous l'avons vu, au peuple des campagnes de l'Emmenthal, « *Armbrustschiessen* », « *Fischete* », « *Kletterete* », « *Sackspringet* », « *Gänstödete* », « *Schwinget* », « *Eierauflesete* », etc., etc. Il va même jusqu'à donner la comédie; bref, il emploie tous les moyens imaginables pour détourner les clients de l'auberge rivale. Mais son concurrent les connaît aussi et il ne se fait pas faute d'y recourir. Et Gotthelf à ce propos insiste fort justement sur le danger que font courir à la prospérité publique ces plaisirs variés jetés en pâture aux paysans par la cupidité de cabaretiers sans vergogne. « Il existe, dit-il, des lois qui réglementent la matière : la durée de ces réjouissances et le temps que les clients du pays peuvent demeurer dans les auberges. Ces lois n'eurent pas leur source dans l'arbitraire ou dans la tyrannie, mais bien dans une profonde connaissance du caractère du peuple; dans un vif intérêt porté au bien du peuple, dans une haute considération pour le bonheur domestique, pour la paix du foyer tout particulièrement... » (1). Le peuple bernois offre, en effet, cette particularité : « Il est lent et difficile à mettre en mouvement, mais une fois excité et enflammé, il est tout aussi difficile de le contenir dans les limites, ou même de lui en tracer. Et cela est vrai non seulement des mouvements politiques, mais encore de l'excitation des plaisirs sensuels » (2).

Malheureusement de nos jours, constate notre pasteur avec amertume, on a une tendance à abattre toutes les barrières, à briser toutes les entraves. Qu'en résulte-t-il ? De braves paysans perdent petit à petit le goût du travail, prennent de funestes habitudes d'intempérance et de dérèglement. Nombreux sont ceux qui ne sont redevables de leur ruine qu'à de trop fréquentes stations dans les « *Pinten* ».

Et voilà une belle occasion de dauber sur les politiciens radicaux ! Les gouvernants radicaux, propagateurs des idées modernes, du maudit *Zeitgeist*, les gouvernants radicaux qui ne pratiquent d'autre religion que la religion de la chair, favorisent cette vie d'auberge; ils prétendent travailler ainsi à la diffusion des lumières, au développement de la culture,

---

(1) *La banqueroute*, p. 95.
(2) Ibid., p. 95.

alors qu'ils ne travaillent en réalité qu'à la démoralisation du peuple. Car cette culture de restaurant, cette « *Speisewirtschaftsbildung* » n'est pas seulement fausse, mais elle diffère de la vraie culture autant qu'une perle de verre d'une véritable perle. « Ce ne sont pas, dit Gotthelf, les gargotes qui ont enrichi le peuple bernois, mais le travail; un gouvernement qui prend le chemin contraire est aveugle... Par une loi on a créé une masse d'aubergistes, ils ont poussé comme des champignons sur le fumier lorsque vient le mauvais temps... L'Etat tire d'eux un joli revenu; chaque établissement nouveau représente en moyenne pour l'Etat la valeur d'un capital de cinq mille francs. Ainsi donc l'Etat est à moitié co-propriétaire des établissements, en conséquence intéressé à leur maintien, de même qu'il est le créateur, le père des nouveaux aubergistes qu'il a fait naître... » (1). Quelle responsabilité terrible ils assument les gouvernants qui, de gaîté de cœur, désorganisent le foyer domestique ! « Quiconque, dit Gotthelf avec aigreur, ne s'est assis que sur son siège vert et n'y manœuvre que dans le but d'y rester assis, ainsi qu'un danseur de corde maintient son équilibre afin de ne pas se rompre le cou et les os, ne comprendra jamais, au grand jamais, ce qui se passe autour de lui, parce qu'il ne se préoccupe que d'une chose, à savoir que son derrière demeure au chaud, dans le nid vert... » (2). Ah ! ils s'en moquent bien, ces égoïstes et ces aveugles politiciens, du bonheur du peuple ! « De semblables gens piétinent dans la vie du peuple, comme des bœufs dans le jeune trèfle ». Ils ne se rendent pas compte que « le vrai bien du peuple ne repose pas sur le dérèglement, moral et physique; la vraie liberté ne consiste pas à permettre le plus de choses à l'homme le plus déréglé..., la vraie culture ne repose pas sur une soi-disant instruction secondaire creuse, sur de brèves phrases de restaurant; pas plus que le véritable christianisme ne consiste dans cette éducation de l'intelligence, telle qu'on la pratique entre dix heures et minuit dans toutes sortes d'auberges... ». Non, affirme le pasteur, ce n'est pas sur ce terrain-là qu'a poussé la richesse du canton de Berne. « Nous le savons, le vieux sol avait besoin d'être amélioré. Mais nous le disons franchement et ouvertement, quiconque au lieu d'améliorer ce sol en utilise la richesse pour y semer de la mauvaise herbe, ou bien, au lieu de l'améliorer, le laisse sans culture, mériterait qu'on lui pendît au cou une meule de moulin... Le peuple ne se compose pas simplement des aubergistes et de la population de leurs auberges, comme on semble le croire en ces derniers temps; il se compose aussi de femmes et d'enfants, de pères et de mères; le vrai centre de culture n'est pas... le café, mais la maison familiale, ce n'est pas l'auberge, mais le ménage. Les lois anciennes veillaient au salut et à la prospérité de la maison, appré-

(1) *La banqueroute*, p. 99.
(2) Ibid., p. 103.

ciaient la haute valeur du foyer domestique; de jeunes lois sur la matière nous n'en avons pas encore, mais de jeunes esprits paraissent vouloir mettre silencieusement tout cela au rancart... » (1).

Les auberges à la nouvelle mode sont une source de maux pour le peuple des campagnes. Aussi Gotthelf ne se lassera-t-il pas de signaler le péril à l'attention de tous les hommes sensés et patriotes; tant qu'on ne l'aura pas conjuré, il poussera le cri d'alarme, dût-il être traité de menteur au Grand Conseil de Berne, où il s'est trouvé un jour quelqu'un pour affirmer que toutes ces plaintes, c'étaient des mensonges des hôteliers et des ecclésiastiques (2). Et pourtant l'alcoolisme allait croissant, la chose, hélas ! n'était que trop vraie, et les « *Obrigkeitlichen Wirtshäuser* », selon l'expression du romancier, n'étaient malheureusement pas des mythes. Partout on ne rencontrait que des cabarets. « Dans cette contrée du canton de Berne, dit quelque part Gotthelf, le danger est moins grave de s'égarer qu'il ne peut l'être dans le grand désert du Sahara, à l'heure actuelle notamment où l'on rencontre, tous les sept pas, une petite auberge qui est connue de l'autorité supérieure pour tirer au peuple les humeurs superflues... » (3).

Et c'est là que se perdent, moralement et physiquement, aussi bien les gens d'humble condition, les ouvriers comme Dursli, que les fils de riches paysans, comme Hans, le jeune héritier du Hunghafen... (4).

III. — L'USURE ET LA SPÉCULATION.

« *La Banqueroute* » nous fait assister à la décadence et à la ruine finale de « l'auberge à la nouvelle mode », mais le malheur de Stephan et d'Eisi n'excitent que médiocrement notre compassion; si les aubergistes de « la Poissière » ont été acculés à la déconfiture, c'est bien de leur faute. Il n'en est pas de même pour Joggi, le paysan endetté. Par son activité courageuse, sa persévérance digne d'un meilleur sort, il mérite toutes nos sympathies, quoique parfois sa timidité ridicule et sa trop grande crédulité nous agacent un peu. Sepp, le fermier du Nägeliboden, a connu les mêmes difficultés que Joggi, mais plus intelligent, plus audacieux et dégourdi, il finit par se tirer d'affaire, alors que Joggi s'enfonce de plus en plus, pitoyable victime de ces spéculateurs éhontés, de ces courtiers d'affaires cupides, de ces usuriers sans conscience, de cette engeance funeste contre les entreprises de laquelle, Gotthelf nous l'affirme,

(1) *La banqueroute*, p. 103 s.
(2) Cf. *Le Miroir des paysans*, 402. — *Beitr.*, 280. — Blösch, loc. cit., 359.
(3) *Jakob le compagnon*, p. 455.
(4) *Esprit du temps et esprit bernois*, *passim*.

le petit propriétaire, honnête mais inexpérimenté, n'est pas de son temps suffisamment protégé par l'Etat. Ici encore — *le Paysan endetté* a été composé en 1854 — nous ne devons pas accepter comme paroles d'Evangile tout ce que raconte le romancier; il nous faut faire la part de l'exagération où l'entraîne la passion politique. Nous l'avons vu rendre responsable l'esprit du temps, les autorités radicales, de la misère engendrée par la vie d'auberge. Si les usuriers pullulent dans le canton de Berne, qui en est cause ? Comme de juste le Radicalisme, de même que le seul remède au mal, c'est le retour au Christianisme.

L'auteur adresse à l'Etat des critiques qui toutes cependant ne sont pas injustes; il s'élève avec force contre le formalisme poussé à l'extrême, la trop grande séparation des pouvoirs, l'excessive abondance des lois, contre l'inertie pusillanime de ceux qui ont mission de les appliquer : chaque fonctionnaire redoute sans cesse de transgresser quelqu'un de ces règlements étroits et d'engager sa responsabilité. Pendant ce temps, les fripons exercent en toute sécurité leur fructueux métier : embusqués, comme une araignée au centre de sa toile, en un coin de marché, ils guettent les paysans naïfs, dans le genre de Joggi, pour les sucer. Grande est la colère de l'écrivain contre tous ces filous, ces coquins, ces maquignons d'affaires qui, encouragés par la faiblesse du gouvernement, retranchés derrière le fatras des règlements et des formules, exploitent, torturent et ruinent tant de braves gens. Jérémie compatissant, le pasteur s'apitoie sur les souffrances imméritées des misérables livrés sans défense à la dent féroce de ces requins, les marchands de biens et les usuriers. « C'est par pitié pour les gens honnêtes et laborieux qui veulent se tirer du bourbier de la pauvreté que j'ai écrit ce livre, et je l'ai écrit avec douleur, car on souffre dans cette atmosphère de tristesse » (1). Quand les usuriers tiennent dans leurs griffes une bonne proie, ils ne la lâchent pas. Si l'on veut voir comment ils procèdent, qu'on lise le premier chapitre du « *Paysan endetté* ». L'auteur nous montre dans une salle d'auberge « toute une bande de marchands de biens, un agent, un notaire en train de fourrer dedans un pauvre diable, de lui mettre sur le dos à un prix trop élevé un petit bien, pour ensuite, dans deux ou trois ans, l'écorcher et le jeter par-dessus bord avec ses enfants » (2). C'est le sort de notre pauvre Joggi, qui ne parvient pas à se remettre à flot et que les créanciers impitoyables flanquent un beau jour dehors, après l'avoir ruiné. La friponnerie des uns, le formalisme étroit et l'absence d'initiative des autres auront mis un homme innocent sur le pavé. Car, ainsi que le dit l'aubergiste qui raconte cette histoire de Joggi à un client, il y eut bien un temps, vers 1820, où l'on sévit contre les usuriers, où l'on fit quelques

---

(1) *Le Paysan endetté*. Préface, p. VII.
(2) Ibid., p. 6.

exemples, « mais maintenant, voilà que cela recommence de plus belle, et c'est pis que jamais, car tout est pêle-mêle comme dans une bouillie de raves ou une soupe de mendiants, débiteurs, créanciers, agents, avocats, hommes d'affaires, conseillers, gouverneurs, greffiers d'ordre supérieur ou inférieur, lois et décrets, décrets anciens, révisés et tout récents, au point qu'on ne sait plus du tout où est le dessus, où est le dessous, ce qu'on tient au bout de sa fourchette, le fripon ou la dupe, le juge ou l'agent, le juif ou le président, une loi révisée ou une loi toute battante neuve qu'aucun homme ne connaît encore... » (1). Avec ces lois-là, on ne sait jamais à quoi il faut s'attendre. Il en est d'elles comme du sureau, ou du buis que l'on tond, il faut faire attention à la lune : « coupe-t-on le sureau au déclin de la lune, et en fait-on une décoction que l'on boit, il agit par en bas, si on le coupe lorsque la lune croît, c'est par le haut qu'il fait sentir son effet... » (2).

A la faveur de cet état de choses déplorable, les usuriers pullulent. Du nombre de ces exploiteurs du pauvre peuple est le capitaine qui a vendu à Joggi cette ferme de la « *Kesslere* ». Les premiers temps il est tout miel; lorsqu'il vient rendre visite à ses victimes il ne sait quelles amabilités leur faire; il admire la belle organisation de la ferme, il s'extasie sur la gentillesse des enfants, il fait le bon garçon, conseille et finit par persuader à Joggi et même à sa femme, moins naïve pourtant, d'acheter quelques quintaux de poudre d'os pour améliorer les terres. Il semble porter le plus vif intérêt aux nouveaux fermiers, mais il sait bien, le finaud, ce qu'il fait. L'année prochaine ou dans deux ans, le domaine aura pris de la valeur, mais ce n'est pas Joggi, malgré tout son travail, qui en profitera. Bientôt, hélas ! le capitaine changera de note : après avoir réclamé en vain l'argent du terme en retard, il enverra l'huissier, menacera de saisie, de vente, d'expulsion. C'est qu'il est féroce sous ses airs bon enfant; non pas que ce soit un brave à trois poils. Loin de là. Le débiteur de Joggi, autre fripon, qui le connaît bien pour avoir été jadis son camarade d'armes, porte sur lui un jugement sévère. « Quelle frousse il eut à la guerre ! Nul homme ne pourrait dire les fois qu'il a été forcé de faire nettoyer sa culotte; entendait-il de loin un coup de fusil, le voilà par terre derrière la compagnie, comme s'il eût été déjà à moitié mort... » (3). Quand on a besoin de lui, il n'est pas facile de le trouver. « Certains jours, jours de marché ou d'audience, cet homme de bien avait ses stations déterminées, alors on était sûr de le rencontrer, d'autres jours, par contre, il était plus facile de chercher une épingle dans une charretée de foin, que notre capitaine... » (4).

(1) *Le paysan endetté*, p. 13.
(2) Ibid., p. 13.
(3) Ibid., p. 165.
(4) Ibid., p. 172.

Lorsqu'un beau matin Joggi, malgré sa répugnance, est forcé de se mettre en route pour aller solliciter de son créancier un délai, c'est sur un de ces jours-ci qu'il tombe malheureusement; il ne rencontre que la digne épouse du capitaine, ancienne élève d'une école secondaire, femme cultivée, versée dans l'histoire naturelle et autres branches savantes ! (1). Naturellement, elle était trop intelligente pour prendre un paysan. C'eût été déchoir. « Quiconque est parvenu une fois à un semblable degré de culture n'aime plus travailler à la campagne, pfui ! c'est compréhensible; on tourne le dos au meilleur paysan, on se pend aux basques du pire coquin à qui l'on dit Monsieur, et qui n'a rien à cultiver que tout au plus deux ou trois pots de fleurs rachitiques. Elle aimait tant s'entendre traiter de Madame la capitaine, Madame la capitaine, sacrebleu, cela sonne !...» (2). Aussi il faut voir comment elle vous arrange le pauvre diable, tremblant de tous ses membres; avec des paroles brèves et tranchantes elle l'adresse à un autre compère, le « *Mijor* » de la Spinnhubbele. (Gotthelf, entre parenthèses, pouvait-il choisir un nom plus expressif que celui-là ?) Quel type charmant d'usurier, ce « *Mijor* » « avec son képi à la Dufour », dont on fait au paysan de la Kesslere cet effrayant portrait : « C'était un féroce guerrier, il ne redoutait pas l'enfant dans le ventre de sa mère, si celui-ci n'avait pas de sabre... ». Il était connu dans tout le pays sous le sobriquet de « *der Strichli Komidant* » (3).

Pris dans les griffes de ces deux scélérats, le capitaine et le « *Mijor* », Joggeli y laissera successivement toutes ses plumes. Le bonhomme « n'est pas cause que les grenouilles n'ont pas de queue », et il n'est pas de taille à lutter contre des gens qui « savent utiliser les lois, comme si c'étaient des casse-noix..., connaissent les lois mieux que ceux qui les ont faites, savent les faire servir à amener l'eau à leur moulin, pendant que les autres à ce jeu crèvent de faim... » (4). C'est dans les époques troublées — ne pêchent-ils pas en eau trouble ? — qu'ils exercent avec le plus de profit leur ignoble métier. C'est alors qu'ils sortent de terre, comme les champignons, en temps d'orage, ces fripons qui savent si bien s'assimiler les opinions du jour, prononcer les phrases courantes, qui s'enveloppent d'un manteau politique pour mieux cacher leurs manœuvres, et, affichant les idées à la mode, se font passer pour des démocrates ardents, alors qu'ils ne songent qu'à exploiter le peuple, à lui faire suer de l'argent. A cette clique Gotthelf veut male mort; au risque d'être pris lui aussi pour un aristocrate et un ennemi du peuple, il s'attaque à elle, à chaque ligne de son « *Paysan endetté* », et voue au mépris des honnêtes

---

(1) *Le paysan endetté*, p. 174.
(2) Ibid., p. 174 s.
(3) Ibid., p. 193.
(4) Ibid., p. 360.

gens tous ces loups déguisés, tous ces faux bonhommes qu'il démasque d'un revers de sa plume.

Dans sa préface il s'indigne; partout, dit-il, on voit se créer des sociétés « pour protéger les bêtes contre la bestialité humaine ». C'est bien, à condition qu'on n'exagère pas, qu'on ne tombe pas dans la sensiblerie. « Le sort des voleurs, des fripons, des assassins, le sort réservé dans la société humaine à la vermine qu'on a prise et enfermée, a attiré l'attention publique. Des Anglais, des gens d'autres pays ont couru de tous côtés, menant grand bruit, et à son de trompe ils ont fait une enquête sur le logis et le traitement des malheureux prisonniers, ils ont versé des larmes et gémi, jusqu'à ce que les prisonniers fussent logés et traités mieux que des ouvriers laborieux, comme si ces gaillards-là étaient pour les états des hôtes bienvenus; des criminels ils ont fait des malheureux. Quiconque n'aime pas cette exubérante sensibilité soi-disant chrétienne est regardé comme un barbare du moyen-âge ou même comme un anthropophage de la Nouvelle-Zélande... » (1).

Illogisme stupide ! Alors que « pour des chiens et des voleurs on remplit le monde de tendres gémissements », « on laisse à côté de soi martyriser de la plus épouvantable façon une classe d'hommes honorable, essentiellement digne d'égards; non seulement on n'a pour elle aucune pitié, mais on ne se fait pas même une idée de son mal, on ne soupçonne pas combien elle souffre. Universellement on se lamente sur l'appauvrissement des hommes..., mais de ceux qui par leur zèle et leur assiduité s'arrachent à la pauvreté, aspirent de nouveau à devenir propriétaires, on se soucie peu ou pas du tout, et pourtant, tous les débuts sont durs, et la vie qui commence est infiniment plus facile à détruire que la vie devenue robuste... » (2).

Gotthelf compare à de jeunes plantes, les plus exposées aux morsures de la vermine, ces gens qui essaient de sortir du marais de la pauvreté et dont comme à plaisir on rend vains tous les efforts, en protégeant l'usure sous couleur de respecter la liberté de l'industrie, en abandonnant le pauvre sans défense à la cruauté de l'usurier, sous le prétexte que la liberté personnelle est chose sacrée. Il montre que l'Etat a tout avantage à posséder des citoyens riches et non des pauvres; il réclame peu de chose de lui. « L'Etat doit veiller à ce que les institutions et emplois qu'il crée, salarie, patente pour le maintien de l'ordre, pour la sûreté des personnes et de la propriété, remplissent leur but et non pas le contraire de ce but, que celui qui, par exemple, doit faire obtenir justice ne se fasse pas le complice ou le recéleur de l'injustice,... que le gain honnête soit au moins tout aussi en sûreté que le bien du voleur, qu'on protège autant

(1) *Le paysan endetté*, Préface, p. V.
(2) Ibid., Préface, p. V et VI.

l'homme qui amasse que le prodigue : qu'au-dessus du peuple il y ait une loi claire, simple, semblable à la parole de Dieu, intelligible même aux enfants mineurs, que la justice soit administrée par une main vigoureuse que tous voient et sentent... » (1).

Dans « *Esprit du temps et esprit bernois* », Gotthelf nous a dessiné deux autres types d'usuriers : le « *Kudrige Hauptmann* », « qui n'a pas pour un liard de courage, mais qui pour trois kreutzers vendrait père et mère aux Turcs », et son inséparable ami, le « *Schnyder du Schindermätteli* », (encore des noms bien expressifs !). Les deux drôles s'entendent comme larrons en foire (2). C'est à ces coquins qu'on adresse le jeune Hans du Hunghafen, lorsqu'il a des embarras d'argent; car il aimerait mieux, comme il le dit, manger toute sa vie des épines que de rien demander à ce jésuite d'Ankenbenz. Eux aussi, ils affichent des idées avancées, ils font les démocrates et les libéraux, au fond, ils ne songent qu'à écorcher les paysans, ces « *Bauernschindhunde* », et ils pratiquent l'usure avec une impitoyable rigueur. « ... Ils riaient de la misère qu'ils engendraient, et si un père avec sept enfants avait sauté dans l'eau ou avait été réduit à mourir de faim, ils auraient dit froidement : c'est son affaire !... » (3).

Hans répugne à entrer en relations avec semblable monde, mais il n'a pas l'embarras du choix, et il lui faut en passer par là. Jadis, on n'eût pas vu un paysan de bonne famille avoir recours aux usuriers, mais les temps sont changés, malheureusement pour le pays; les sains principes sont oubliés, et dans le canton de Berne la maudite engeance prospère. « C'est par les vilains temps que la vermine des profondeurs se montre avec le plus de hardiesse et prend le plus joyeusement ses ébats, de même les usuriers goûtent de plus en plus le bien-être et ont grasse pâture, plus les conditions sociales deviennent mauvaises, plus l'homme déchoit moralement, plus s'affaiblissent les bons sentiments, plus les familles se lézardent et se désunissent. Depuis quelques années cette vermine a fait de bonnes affaires, s'est engraissée... » (4). Un ami qui y trouve son bénéfice, a mis en rapports le prêteur à la petite semaine et le jeune homme, préalablement préparé à cet acte grave par de copieuses libations. Hans touche 1.100 Gulden, et s'engage à en payer 1.500 à la première sommation. On voit que les drôles font payer bien cher leurs services aux fils de famille momentanément gênés. Disons toutefois que des dettes aussi fortes étaient exceptionnelles parmi les jeunes fermiers de l'Emmenthal. L'héritier du Hunghafen a subi la contagion de l'esprit du temps ! « Oui, sans doute, dit Gotthelf, les fils de paysans avaient aussi des dettes,

(1) *Le paysan endetté*. Préface. p. VII.
(2) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 401.
(3) Ibid., p. 402.
(4) Ibid., p. 403.

lorsqu'ils étaient célibataires, ici quelques nouveaux thalers, là quelques autres; mais, comme les jeunes comtes et barons riches, les étudiants, les fils de banquiers, écorner la fortune paternelle avant de l'avoir, se faire sucer par les Juifs et les Philistins, cela ne se voyait pas souvent dans la vie paysanne... » (1). Quand un garçon avait trop dépensé à faire la fête, qu'il s'était battu au cabaret et devait payer les pots cassés, il allait trouver son père, et le bonhomme payait, sans trop rechigner, parfois même avec plaisir, content au fond de voir que son rejeton marchait dignement sur ses traces. Comme cela, on savait à quoi s'en tenir, on ne tombait pas dans les serres des usuriers.

A la Vehfreude, Peterli, l'infortuné mari d'Eisi, cette mégère, reçoit un jour une lettre lui annonçant que le Stampfmichel du Hühnerloch, qui fit perdre 300 Gulden à son père, a hérité récemment et serait dès lors en mesure de le rembourser. Afin de la faire déchiffrer, car il n'est pas grand clerc, il court chez Eglihannès, ancien pédagogue, fripon libéral, méprisable et sans moralité, qui, redouté de tous, habite sur un petit domaine, baptisé par le peuple le « Saubrunnen ». Peterli voudrait bien entrer le plus tôt possible en possession de son argent; avec la somme il pourrait, comme ses concitoyens de la Vehfreude, se monter en « *g'reisete Kühe* ». Eglihannès serait-il disposé à l'aider en cette affaire ? Celui-ci, coquin fieffé, n'a garde de laisser échapper une aussi bonne aubaine. Il profitera de l'ignorance du bonhomme, lui faisant prévoir toutes sortes de difficultés pour le recouvrement de la créance. Quantité de démarches seront probablement nécessaires, peut-être faudra-t-il même attendre un an ou deux avant de voir la couleur d'un kreutzer. Quand le pauvre petit paysan est bien désespéré, la bonne âme finit par lui offrir, (car Eglihannès a toujours, affirme-t-il, aimé le peuple, quoi qu'en disent les mauvaises langues), cent Gulden comptant, en échange du papier. Si tout va bien, il pourra se faire qu'il ajoute encore quelque chose à la somme, plus tard; si les affaires ne marchent pas, tant pis, il sera une fois de plus victime de sa bonté, il en sera pour ses frais. Et comme Eglihannès n'a pas les cent Gulden sous la main, il va trouver un usurier de ses amis, qu'il connaît de longue date, et qui s'occupe d'affaires louches et véreuses, le « *Katzenmani du Galgenmösli* », « autre étoile également éteinte ». Les deux gaillards sont bien faits pour s'entendre ; « tous deux en effet appartenaient à la même race d'hommes, de laquelle le proverbe dit : amis comme chiens *(Fründ wie Hünd)*... » (2).

« Mani était l'âme la plus sensible qui fût sur le globe. Le visage de Mani était une sorte de voûte céleste, qui avait son soleil et son arc-en-ciel. A l'est, c'est-à-dire à la partie supérieure, il était constamment en

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 405.
(2) *La fromagerie*, p. 54.

pleurs, pleurs versés sur le monde, sur la misère du monde, sur toutes les misères à la fois et en tous lieux. Ah Dieu ! comme il était accablé par la misère, en particulier par la misère du péché ! Mon Dieu, comme il pleurait sur les péchés, sur les siens surtout, il les ressentait vivement, il se rendait parfaitement compte qu'ils étaient comme le sable sur le rivage de la mer. Mais de ces larmes il avait honte, elles n'étaient pas, il le savait, dans l'esprit du temps, et de l'esprit du temps il faisait le plus grand cas. Comme il ne pouvait s'en défendre, il les cachait derrière des lunettes noires... A l'ouest, c'est-à-dire à la partie inférieure, la bouche, souriait, aimable et doucereuse, se contractait comme pour un baiser... Mani avait gagné, à boire et à manger, un joli ventre qui lui pendait par devant comme la besace d'un mendiant. Mani aimait manger et boire de bonnes choses, particulièrement aux frais de l'Etat... » (1). Grâce à des spéculations financières qu'il vaut mieux ne pas trop éclaircir, cet homme sensible a acquis le Galgenmösli où il habite avec sa famille. « Cette famille se composait — car il n'avait pas d'enfants, ce que parfois il déplorait avec une extrême amertume, regrettant de ne pas posséder ces objets sur qui il eût pu déverser sa tendresse — de sa femme et d'un caniche noir. La femme, une ancienne danseuse d'opéra, était une mignonne petite personne; il l'avait épousée surtout pour son art à se farder ou à se maquiller. Or cet art, il fallait maintenant qu'elle l'exerçât sur Mani, lequel, comme les dieux de la Grèce, aurait aimé rester éternellement jeune et éternellement beau. La pauvre femme avait perdu le goût de la danse; elle boitait à l'ordinaire; pendant le maquillage Mani la régalait de coups de pied, aussi avait-elle aux jambes l'arc-en-ciel qui ornait le visage de Mani ; elle s'appelait Adeline ; le caniche se nommait Laps et possédait le visage le plus désolé qu'un chrétien puisse rencontrer en sa vie. Il trottinait sur les talons de son maître, regardant tout le monde d'un air absolument lamentable, au point qu'on se sentait malgré soi pris de pitié, et qu'on cherchait dans ses poches un morceau de pain. Mais nous n'aurions certes pas voulu conseiller au pauvre Laps, quelque grande qu'eût été sa faim, de manger, en présence de Mani, dans une autre main que la sienne, il y aurait risqué sa vie. Cela aussi le pauvre caniche devait le savoir; si misérablement qu'il trottinât derrière son maître, la queue entre les pattes, si lamentablement qu'il regardât le monde, comme s'il voulait dire : hélas, pauvre caniche que je suis, qui me délivrera des fers du Mani ! pour rien au monde cependant il ne se serait aventuré à s'écarter des talons de son maître, à abandonner les traces de Mani ou même à laisser tomber de sa gueule les gants de Mani qu'il portait souvent derrière lui... » (2).

Ce Mani est, du reste, un patriote doublé d'un philanthrope ! « Mani

(1) *La Fromagerie*, p. 55.
(2) Ibid., p. 57 s.

aimait terriblement sa patrie, exactement comme il aimait sa femme Adeline et son chien Laps. Aussi, ne retirait-il pas son argent du pays, comme les aristocrates et les filous, mais il l'y gardait; il assistait les braves gens, leur donnait un coup de main. Mais, fidèle à cette maxime : que la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite, et parce qu'il ne voulait pas en tirer gloire devant les hommes, il ne dispensait pas lui-même ses bienfaits, mais par l'intermédiaire d'autres esprits officieux, l'Eglihannès par exemple, le fauve Grüzler, le fondé en droit Schabohr du Saukasus, etc., etc... Ceux-ci avaient caisse ouverte chez lui, et il avait part à leurs affaires..., et il aidait les gens à se relever, c'est-à-dire qu'il les remettait sur pieds, à savoir, quand on n'avait pas d'argent, on se contentait d'un cheval, d'une vache, d'une pièce de monnaie; n'avait-on plus ni cheval, ni vache, ni argent, on était assez bon pour se contenter du gage et on le prenait en main; aux gens, on ne faisait absolument rien, on les laissait courir où ils voulaient, complètement libres, conformément aux intérêts de la nation, comme s'ils étaient des amis du peuple et de la patrie. Ils n'étaient même pas forcés de courir nu-pieds, s'ils avaient des souliers, on les leur laissait positivement ! Mais le jour où ces amis du peuple et de la patrie, Eglihannès et Schabohr devaient payer quelque chose, alors il fallait qu'il s'y prît de bonne heure, qu'il eût la patience de Job et vécût aussi vieux que Mathusalem, l'homme qui voulait connaître la joie de palper l'argent... » (1). Quand, par hasard, il lui en faut passer par là, dénouer les cordons de son sac, Mani entre dans des colères folles, qui font fuir à la cave la tremblante Adeline. Gotthelf nous la montre en proie à une de ces terreurs. « Sa femme avait couru au cellier et avait fourré ses jambes brûlantes dans l'eau de la choucroute; Laps, le caniche, rampait littéralement sur le ventre; il ne savait plus du tout où mettre sa queue pour ne pas déplaire à son maître et faisait une figure à vous déchirer le cœur... » (2). Tel est l'ami auquel Eglihannès vient emprunter les cent Gulden. Mani aura la moitié du gain, Peterli touchera son argent comptant qui ne fera pas long feu entre ses mains. Muni de cette aubaine inespérée, il courra les marchés du voisinage, achetant des vaches au petit bonheur, dépensant ses florins à tort et à travers.

Contre les gens de cet acabit, contre les Mani, les Eglihannès, les Schabohr, les capitaines et les « *Mijor* », contre ces fripons, ces gueux, ces coquins, — et Gotthelf se désespère de ne pas trouver de mots plus insultants — notre pasteur s'emporte et fulmine. Pour ces vampires qui sucent le sang du peuple il rêve les plus effroyables châtiments dans un autre monde. « Ce sont des créatures impies, ces usuriers; nous pensons que le diable aura une fournaise spéciale pour les coquins qui pratiquent

(1) *La Fromagerie*, p. 59.
(2) Ibid., p. 60.

l'usure, vraisemblablement un four en platine, et s'il n'en possède pas encore de pareil, nous lui conseillerions de s'en commander un auprès de l'empereur de Russie, mais un bien grand, car les usuriers se multiplient, avec d'autant plus de rapidité que les gouvernements changent plus fréquemment. C'est précisément parmi les gouvernants déchus que cette cohorte se recrute le plus souvent » (1).

IV. — LE CHARLATANISME.

Les usuriers sont dangereux pour la bourse des gens, mais enfin, plaie d'argent n'est pas mortelle, tandis que les médecins, les mauvais s'entend, les médicastres, mettent votre vie en péril. Or, dans le canton de Berne, il y en avait à foison, au point que le gouvernement s'émut; il chargea la Commission sanitaire de procéder à une enquête et de lui adresser un rapport sur la question suivante : ne serait-il pas utile, dans un écrit populaire, d'attirer l'attention du peuple sur les charlatans et de le mettre en garde contre les dangers qui pourraient en résulter pour lui ? Le 26 janvier 1842, elle consulta donc le pasteur de Lützelflüh et lui demanda s'il serait disposé à composer sur ce sujet un ouvrage destiné aux campagnards, à moins qu'il ne crût préférable de faire paraître tous les ans, dans le Calendrier qu'il rédigeait, des articles où il traiterait à sa convenance cette importante question d'hygiène. Le 31 janvier, Gotthelf fit une réponse favorable, peut-être même envoya-t-il une sorte de plan d'*Anne Bäbi* (2). En tout cas les idées qu'il exposa dans sa lettre reçurent l'approbation entière de ladite Commission. Celle-ci chargea son secrétaire de recueillir dans ses manuels et ses actes les matériaux susceptibles d'être utilisés dans un écrit dirigé contre le charlatanisme médical, et les tint à la disposition de l'auteur, lequel devait en faire le meilleur usage possible, c'est-à-dire, soit en composer une brochure, soit les mettre en œuvre dans des articles du « *Berner Kalender* ». Le gouvernement était bien résolu, en effet, non seulement à protéger les campagnards contre les médicastres, mais aussi à défendre le personnel médical diplômé et les droits légitimes d'une honorable corporation contre la concurrence, à tous points de vue redoutable, de gens inexpérimentés (3).

Gotthelf se décida à écrire un roman qui parut en 2 volumes en 1843 et 1844. Ce roman, nous le connaissons, nous lui avons emprunté déjà pas mal de renseignements. Ces renseignements étaient sûrs, car l'auteur les avait puisés aux meilleures sources, ainsi que nous allons le faire voir.

---

(1) *La Fromagerie*, p. 53 s.
(2) Cf. *Beiträge*, p. 565. Note.
(3) Ibid., p. 564 s.

Avant de se mettre à l'ouvrage, Gotthelf s'informa auprès de son ami Fueter (1), ne sachant si la proposition qu'on lui faisait était sérieuse (2). Fueter rassura l'écrivain et lui annonça le prochain envoi d'un paquet d'actes et d'extraits. « Je crains seulement, ajoute-t-il, que les renseignements qui y sont contenus ne te paraissent trop maigres et trop secs; cependant ils renferment, j'en suis sûr, assez d'étincelles pour, une fois mis en contact avec le tonneau de poudre de ton génie, produire un grand effet... » (3). Rien ne presse, d'ailleurs, Gotthelf pourra traiter la question dans une série d'articles, en plusieurs années de son calendrier. Mais si le *spiritus familiaris* de l'auteur présente le sujet en un récit suivi, le calendrier ne fera plus l'affaire. Le plus simple serait peut-être de ne donner que des scènes détachées, des esquisses, des anecdotes entremêlées de renseignements instructifs. En tous cas, le calendrier offrirait l'avantage de pouvoir passer par un plus grand nombre de mains et de pénétrer plus avant dans les classes inférieures qu'un ouvrage spécial. Fueter se met à la disposition de son ami pour lui communiquer de vive voix ou par écrit tous les détails intéressants qu'il a pu recueillir sur les empiriques au cours de sa carrière de médecin. Sur les causes psychologiques de ce goût universel pour le charlatanisme il y aurait, affirme-t-il, beaucoup à dire; entre les idées religieuses du peuple et son penchant pour tous les vendeurs d'orviétan il y a une étroite connexité. A ce propos, Fueter recommande à Gotthelf la lecture du livre de Zimmermann : *de l'expérience en médecine*. Puis, avec une finesse remarquable, il analyse les raisons pour lesquelles le charlatan réussit si bien auprès des campagnards ; il montre que le charlatan est plus près du peuple que le médecin, que le peuple honore en lui ses propres idées sur la nature et les maladies. Le charlatan sait utiliser les préjugés populaires et les faiblesses des ignorants; il impose moins, il est meilleur marché, le client qui le consulte se sent de pair avec lui. Avec cela, le canton de Berne n'est pas assez bien pourvu de médecins dans les contrées montagneuses plus retirées et plus pauvres. Alors, les gens forcent l'un ou l'autre à pratiquer le charlatanisme, car l'instinct qui pousse les hommes à chercher du secours auprès d'un de leurs semblables est puissant. Et Fueter fait cette remarque très juste que les vrais médecins sont des instruments profanes, ils emploient des moyens profanes, terrestres, matériels, tandis que les charlatans sont en relations constantes avec les hautes puissances, ils sont de la Providence divine les instruments directs; les médecins, eux, se tiennent en dehors de l'intervention immédiate de Dieu. La foi dans les empiriques a ses racines profondes dans les

(1) E. Fueter était membre de la Commission sanitaire.
(2) *Beitr.*, 566. *Lettre de A. Bitzius à E. Fueter.* 10. III. 1842. *Berner Taschenbuch*, 1886, p. 65 ss.
(3) *Beitr.*, 567.

idées, dans les sentiments religieux du peuple. Et l'on voit même des hommes cultivés, des savants, des gens à imagination poétique, ou frottés de piétisme, confier avec la plus profonde conviction leur santé au premier rebouteux venu. D'après les idées actuelles, ces idées d'un christianisme moyen-âgeux que continuent à entretenir dans les cerveaux la dogmatique orthodoxe et l'influence de l'église et de l'école, Dieu et la Nature sont antithétiques en quelque sorte. Quand Dieu se manifeste, c'est par un miracle quelconque, par une immixtion directe dans la nature. La nature n'est qu'un pis-aller, pour que les choses marchent convenablement, il faut que la Providence leur imprime une secousse à part, qui, dans les maladies, se produit bien plus facilement par l'intermédiaire de l'empirique que par le moyen du médecin simplement naturel. D'autre part, du fait de leurs études scientifiques, les médecins sont presque tous dans l'impossibilité de partager les croyances chrétiennes et les idées générales, ils ne reconnaissent que les lois de la nature qui régissent notre vie planétaire, et, par suite, le lien le plus solide, le lien d'une foi commune n'existe pas entre le médecin et son malade; le médecin est le prêtre d'un Dieu tout autre que celui qu'aime et adore son client (1).

Et Fueter continuera par la suite à fournir à Gotthelf les renseignements techniques qui peuvent lui être utiles pour son travail. La correspondance des deux amis en fait foi. Bitzius envoie à Fueter les premières pages de son livre, et le médecin formule quelques critiques; il trouve entr'autres que la peinture de la petite vérole (*Anne Bäbi*, I, chap. III) est excellente dans son ensemble, mais la maladie se déclare à son avis trop brusquement; l'auteur aurait dû la faire précéder d'une indisposition de quelques jours; il donne des détails médicaux sur la marche du mal, sur l'apparition et le développement des pustules, etc., etc... Toute la lettre est un véritable cours de médecine; Fueter redresse certaines erreurs, signale des termes médicaux peu exacts, documente l'écrivain (2).

A un moment, Gotthelf qui rassemble ses matériaux en vue de la deuxième partie de l'ouvrage, désire avoir des détails précis sur certains remèdes, et le médecin bernois lui écrit une lettre où il traite longuement de la saignée, des purgatifs, des laxatifs et des élixirs, parle des pilules impériales et des pilules de Morisson, signale le danger de divers médicaments en cas de grossesse. Et il faut bien croire que l'élève, en écrivant la première partie d'*Anne Bäbi Jowäger*, n'a pas trop mal profité des enseignements du maître, puisque celui-ci lui adresse ce compliment : « Ce qui a trait à la médecine semble écrit par un médecin de campagne

(1) *Beiträge*, p. 567 s. *Lettre de E. Fueter à A. Bitzius*. 14. IV. 1842.
(2) *Beiträge*, p. 570 ss. *Lettre de E. Fueter à A. Bitzius*. 18. V. 1842.

blanchi sous le harnois » (1). Ailleurs, Fueter disserte sur la toux gastrique et hépatique qui joue un si grand rôle chez les médecins populaires, sur l'examen des urines si fort en honneur chez les charlatans, alors qu'il ne permet que de rares fois de diagnostiquer la maladie; pour formuler un jugement scientifique, le médecin doit connaître bien d'autres signes; puis l'urine est susceptible de toutes sortes de modifications ; d'une demi-journée à l'autre, si le malade a beaucoup bu, ou transpiré, elle peut changer de nature ou de couleur. Pour les maladies de poitrine, le mieux serait d'étudier les expectorations, tout aussi facilement transportables et moins sujettes aux accidents; en tout cas, rien ne vaut, dans les cas graves, l'examen du malade lui-même par le médecin; un peu d'urine dans une fiole, ou des expectorations accompagnées des maigres renseignements fournis par un enfant, une servante ou un voisin — car c'est ainsi que les choses se passent à l'ordinaire — ne suffisent pas (2).

Fueter est le professeur de médecine attitré de Gotthelf, son grand refuge en cas d'embarras; mais de tous les côtés anecdotes et renseignements arrivent chaque jour à la cure de Lützelflüh. C'est à qui enverra au pasteur quelque trait remarquable de charlatanisme, observé en tel ou tel endroit du canton, quelque détail amusant emprunté à la vie de messieurs les empiriques, vendeurs d'orviétan, exploiteurs de la bêtise humaine. A feuilleter ce répertoire cocasse, mais bien attristant aussi, on comprend l'émoi des autorités devant cette marée montante de praticiens sans diplôme et l'utilité du livre de Gotthelf. Comme les précédents ouvrages, il venait à son heure. Les charlatans faisaient courir à la société campagnarde de graves dangers. Sous ce rapport, il est intéressant de consulter le manuel de la Commission d'hygiène qui relate les hauts faits des guérisseurs bernois. Le n° 112 — 4 mars 1842 — mentionne une visite domiciliaire chez un certain Jakob Beck père, qui réside au Löchli derrière Vasen, près de Sumiswald, et la destruction des médicaments trouvés dans cette louche officine. Le 9 octobre 1842, de nouvelles mesures sont prises contre ce charlatan (3).

A la date du 24 mars 1842, on signale un nommé Jak. Moser, relieur, fils de Johann Moser, au petit Champoz, lequel, depuis quelques mois, depuis surtout que son père est au lit, pratique de façon illicite la médecine. (De ce Moser, appelé aussi le Tschampel-Hansli, Gotthelf nous parle, dans un passage de son *Anne Bäbi*, de la façon la plus élogieuse ! Le bonhomme avait, paraît-il, une manière originale de guérir à distance les fractures de la jambe : il bandait les pieds des chaises qui se trouvaient dans sa chambre, après avoir aux malades simplement pres-

---

(1) *Beiträge*, p. 577. *Lettre de E. Fueter à A. Bitzius*. 16/17. XI. 42.
(2) Ibid., p. 586 s. *Lettre de E. Fueter à A. Bitzius*. 18. XII. 42.
(3) Ibid., p. 566.

crit le repos ! (1).) Le dit Moser s'est permis dans certaines communes de vacciner les gens, et pour chaque vaccination il se fait payer un batz. Il y a donc lieu à enquête; le 3 août, on y procède. Et, pendant toute l'année 1843, nous voyons se succéder les poursuites contre des gens qui, sans avoir jamais appris la médecine, s'entêtent à vouloir soigner leur prochain (2).

Entre temps, la Commission d'hygiène adresse, le 14 avril 1842, au romancier « différentes communications de plusieurs médecins au sujet de phénomènes surprenants dans le domaine du charlatanisme médical, communications qui, jusqu'à ce jour, lui sont parvenues en abondance, par suite de la circulaire envoyée dans le milieu du mois précédent à tous les médecins du canton, et l'invite « à utiliser, en vue d'une publication sous sa plume habile, celles qui sembleront le plus propres à ouvrir sous ce rapport les yeux au peuple sur ses véritables intérêts » (3). Et dans le même manuel nous trouvons mentionnés de nouveaux exemples de charlatanisme, de nouvelles plaintes des médecins officiels contre leurs peu scrupuleux concurrents.

Un certain Joh. Brechbühl, dit le Längmatt-Hansli, traite ses malades par des frictions au nitrate de mercure. Ce vétérinaire est acquitté par le tribunal de Konolfingen, mais la Commission d'hygiène fait opposition au jugement. Elle dénonce également les manœuvres coupables d'une nommée Anne Franz, sage-femme à Bigelthal, près de Walkringen. A Hofwyl même, chez Fellenberg, des médecins sans diplôme pratiquent, paraît-il, la médecine. A Langnau, à Sumiswald, un médicastre exerce ses ravages parmi les populations crédules; il sera bon d'avoir l'œil sur le nommé Grädel (4).

Le n° 112, du 9. XI. 1842, signale d'intéressantes communications du docteur Küpfer d'Herzogenbuchsee, qui pourront être utiles à Bitzius. Et de nouveaux noms d'empiriques défilent : à côté de Jak. Beck déjà cité, voici l'apothicaire Arnold de Huttwyl, dont les laxatifs et les vomitifs ont causé la mort d'une femme, voici Samuel Schäffer, Jakob Schäffer de Grindelwald, deux rusés compères, habiles dans l'art de soutirer aux campagnards leurs beaux kreutzers. Le dernier vient d'être gratifié de huit jours de prison (5).

De tout cela Gotthelf tire parti. Des inconnus lui écrivent et le documentent abondamment. Une personne de Burgdorf lui cite, par exemple, le cas d'un certain Joh. de Gunten, surnommé le Gunten-Dökti, qui purge de façon si énergique que souvent les malades restent comme

---

(1) *Anne Bäbi*, I., p. 74. *Beitr.*, 606.
(2) Ibid., I., p. 276. *Beitr.*, 611.
(3) *Beiträge*, p. 570.
(4) Ibid., p. 575.
(5) Ibid., p. 576 et 591.

morts sur le carreau. Ses opérations chirurgicales sont au plus haut point fantaisistes; un jour qu'il avait opéré un client d'un bec-de-lièvre, il cousit à la place de la chair manquante un morceau de veau. Les fous, il les trépane et leur perce un trou dans le crâne pour faire couler le mauvais sang. Les crapauds, les poules noires, les nids d'hirondelles, la bouse de vache jouent un rôle considérable dans sa médication (1).

J. Pupikofer lui fait savoir qu'il pourrait pour son *Miroir des docteurs ou des charlatans* lui envoyer de Weinfelden deux curieux échantillons de guérisseurs. Un nommé Frei pratiquait depuis de longues années l'art de guérir ses semblables; après avoir passé quelque temps en Alsace dans l'échoppe d'un barbier, il obtint à Weinfelden sa patente de docteur, et revint dans son pays. Là, il sollicita son diplôme, qui lui était, disait-il, nécessaire pour faire à l'étranger un beau mariage, mais dont il s'engageait à ne jamais faire usage dans le canton. On le lui décerna alors sans examen. Et plus tard Frei, oublieux de sa promesse, s'installa dans sa patrie et exerça sans vergogne son métier de docteur. Convaincu de s'être rendu coupable d'une centaine au moins d'avortements, il fut traduit en justice, mais, redoutant un scandale épouvantable, le tribunal supérieur donna l'ordre au juge d'instruction d'interrompre son enquête.

Un autre drôle, du même acabit, s'est spécialisé dans les fractures. Le troisième jour après l'équinoxe de printemps et d'automne, de véritables caravanes se dirigent vers sa demeure. On voit même des gens appartenant aux meilleures familles se confier à ses bons soins. Sa façon de procéder est curieuse : il coupe à ses clients les ongles des pieds et des mains, met les rognures de corne dans un tuyau de plume, qu'il bouche, fait un trou dans un arbre, y fourre le tuyau. Quand l'écorce aura recouvert le trou, affirme-t-il solennellement, la fracture dont vous souffrez sera guérie. Il n'y paraîtra plus (2).

S. Weil, un médecin de Walkringen, lui raconte les hauts faits d'un empirique de son voisinage, déjà mentionné plus haut, le fameux Joh. Brechbühl, connu encore sous le nom de Längmatt-hansli. La dernière de ses cures merveilleuses mérite d'être rapportée : un alcoolique souffrait d'une hydropisie de poitrine, et comme de juste son médecin lui avait formellement interdit toute boisson spiritueuse; or, Brechbühl prescrivit au malade de faire macérer pendant douze heures un quart de racines de violettes dans une mesure de vin vieux et de boire chaque heure un plein verre de cette potion. L'homme le fit, et une demi-journée plus tard il était mort. Et que d'autres faits de ce genre S. Weil pourrait citer : des galeux sont fréquemment traités par le nitrate de mercure; ailleurs,

---

(1) *Un inconnu à A. Bitzius. — Beitr.*, 576.
(2) *J. Pupikofer à A. Bitzius. Weinfelden*, 28. XII. 1842. (*Beitr.*, p. 589).

une sage-femme ignorante décime la commune de Biglen; une autre, à Höchstetten, prétend guérir une jeune fille de ses flueurs blanches au moyen de graisse humaine. A signaler aussi deux cas d'avortement dus à d'intempestives purgations... (1).

Sur la table de travail de Gotthelf les documents s'amoncellent, et le romancier se laisse entraîner; son ouvrage prend des proportions imprévues. Dans une lettre à Hagenbach, il parle de l'opuscule qu'on l'avait chargé d'écrire sur les charlatans, et qui lui a donné beaucoup de peine, car il voulait le terminer pour le jour de sa fête, la saint Jérémie. (Dimanche 27 novembre) (2). « Mais c'est que le petit livre est devenu un vrai lourdaud de livre, et il faudra qu'au premier un deuxième succède, car je ne suis pas encore parvenu à placer la chose principale... » (3).

Et il est de fait que le roman d'Anne Bäbi Jowäger est bien un gros lourdaud de livre. C'est peut-être, de toutes les œuvres de Gotthelf, celle qui prête le plus à la critique; prolixe, incohérente, elle fatigue le lecteur par ses hors-d'œuvre, ses interminables digressions; mais pour nous, qui négligeons le côté esthétique, elle n'en est pas moins intéressante par tous les détails curieux qu'elle nous fournit sur certains côtés de la vie paysanne. Qu'ils sont amusants entr'autres les croquis que l'auteur nous dessine de ces docteurs à petites bouteilles, de ces « *Gütterler* » ou uromantiens vers qui s'acheminent chaque jour, venant des quatre coins du canton, parfois même de Berne, des troupes de gens, naïfs et crédules ! Ah ! quelle jolie collection ils forment, et ce Tschampel-Hansli (4) et « *dr Doktor im Sack* » (5), et le fameux Löchlidoktor qui, au dire de Hansli, purge les femmes deux semaines de suite, les saigne dix fois, et abuse ensuite de leur faiblesse (6), et tous ces docteurs plus ou moins illustres, grands examinateurs d'urine, qu'Anne Bäbi consulte tour à tour (7)! Le plus comique de tous est, sans contredit, le médecin de Mädi, si habile à lire dans le cristal de l'eau (8). C'est un malin, il s'entend à tirer parti du surnaturel, aussi bien que son confrère des environs de Frutigen, « qui mettait la main sur le sein des femmes et priait avec elles, ou, quand on le consultait pour un malade de l'Emmenthal, prenait un télescope et froidement regardait vers la région du ciel où se trouvait l'Emmenthal, afin d'approfondir si le patient avait ou non la foi... » (9). A force de courir de docteur en docteur, la servante est tombée sur le bon, à ce qu'elle croit du moins; et ce bon, c'est notre

(1) *Beitr.*, 591.
(2) Ibid., 582, note.
(3) *A. Bitzius à K. Hagenbach.* 8. XII. 1842. *Beitr.*, 582.
(4) *Anne Bäbi*, I., p. 74. *Beitr.*, 606.
(5) Ibid., I., p. 276. *Beitr.*, 611.
(6) Ibid., II., p. 238. *Beitr.*, 619.
(7) Ibid., I. Ch. XVI.
(8) Ibid., II., p. 172 ss.
(9) Ibid., II., p. 172.

praticien surnaturaliste ! Une fois que Mädi est allée le trouver, il a su si bien voir dans sa bouteille magique les choses les plus curieuses concernant le cas de la crédule paysanne ! — Tout son mal, paraît-il, venait de ce qu'elle pleurait beaucoup et se faisait trop de soucis; et l'homme s'était fait fort de lui décrire ce qu'elle ressentait; c'était comme si une limace rouge se promenait sur son cœur, n'est-ce pas ? et le rendait gluant. Qu'avait Mädi ? il ne pouvait pas encore bien le distinguer; cela ressemblait assez à une pince d'écrevisse, et c'était grave, très grave, mais peut-être serait-il capable d'y remédier, si toutefois Mädi avait la foi. Et Mädi est stupéfaite de la perspicacité du charlatan, et le drôle s'arrange, comme de juste, pour agrandir ou raccourcir la pince d'écrevisse et à en jouer de telle façon que la foi augmente toujours, car cette foi-là alimente sa bourse (1).

Mais ils ne sont pas seulement comiques, ces médicastres, ils sont malfaisants et redoutables, hélas ! Quand le jeune Jowäger tousse à étouffer, que lui ordonne le charlatan ? un bon petit sirop sucré, bien insuffisant à le guérir; et un beau jour le pauvret meurt dans les bras de son ignorante grand'mère, victime de stupides préjugés. Il meurt du croup ou de quelque maladie inflammatoire de la gorge, en tout cas, comme dit Gotthelf, « d'un mal contre lequel un petit sirop, fût-il de miel rosat ou même de quelque chose de meilleur encore, n'est d'aucun secours; ce sont de tout autres remèdes qu'il faut alors apporter, et en temps utile, si l'on veut sauver un pauvre enfant comme cela d'un de ces maux » (2). Et le plus dangereux justement chez les empiriques, « c'est que certains d'entre eux ont bien des remèdes énergiques : onguents mercuriels, poudres, etc., mais les emploient presque sans distinction dans toutes les maladies, et pour tout le monde, enfants et adultes, alors que d'autres, ceux qui ont été condamnés surtout,... se gardent des remèdes violents, et se contentent de laver, comme on dit, c'est-à-dire donnent des médicaments qui font peu de mal et ne servent pas à grand'chose : toutes sortes de plantes inoffensives, pour une inoffensive potion, ou de petits sirops encore plus inoffensifs, sirop de framboise, de miel, de guimauve » (3).

En général, une sorte d'instinct retient leurs habituels clients d'aller les consulter, quand un cas grave se présente. Alors on s'adresse à un vrai médecin; mais pourtant, trop fréquemment encore, pour les maladies de l'enfance en particulier, comme le croup ou la diarrhée, les gens des campagnes ont recours aux médicastres. Et qu'arrive-t-il ? « Le charlatan donne son petit sirop; mais comme il ne se rend pas en personne auprès du malade, comme généralement il connaît peu de mala-

(1) *Anne Bäbi*, II 175.
(2) Ibid., II, 176.
(3) Ibid., II, 176 ss.

dies, qu'il n'entend rien notamment au croup, ni en général, ni dans les phases caractéristiques de son développement, il ne pose pas de sangsues, il n'ordonne pas de vomitifs, encore moins du mercure; et s'il en donnait, ce serait mal à propos et pas dans la mesure qui convient » (1).

Gotthelf considère comme non moins malfaisantes que les charlatans les sage-femmes inexpérimentées et superstitieuses, trop nombreuses de son temps. Elles constituent pour la société un véritable danger, car la plupart d'entre elles sont rebelles aux notions les plus élémentaires d'hygiène et ne savent guère que saigner et poser des ventouses (2). Il faut lire avec quel humour, quelle verve tour à tour moqueuse et indignée, notre pasteur flagelle tous ces exploiteurs, toutes ces exploiteuses aussi de l'humaine bêtise, et nous comprenons que les gens éclairés du canton de Berne ne lui ménagent pas leurs applaudissements. Théodore Müller, de Hofwyl, écrit au courageux écrivain qui n'a pas craint de dénoncer le scandale : « Vous avez si magistralement dessiné les charlatans de la médecine que Messieurs leurs collègues, les charlatans et les gâte-métier assis sur les fauteuils verts du gouvernement, et dans les tribunaux, et dans les chaires, et dans les salles d'école, etc... vont devenir jaloux et prendre aussi appétit de se voir portraiturés par vous... » (3).

En tout cas, malgré ses longueurs, le roman plut à Burkhalter qui écrivit à Gotthelf : « Notre vieux Walker Obrecht m'a dit : sur mon âme le livre vaut mieux que cent sermons, il m'a à trois reprises fait répandre des larmes » (4). Un autre correspondant de l'auteur affirme que ce « *Doctorbüchlein* » lui a causé plus de plaisir que mainte autre dissertation doctorale, et, plein d'enthousiasme, il assure à Gotthelf qu'il recevra bientôt le bonnet carré; il compte bien que l'ami Miescher, le *rector magnificus* de l'Université de Bâle, décernera à un certain *Jeremias Thealexius beati Samuelis Lucii successor apud Lucelomontanos* ou — *fluenses summum gradum* (5).

Si l'ouvrage ne valut pas à Bitzius le bonnet de docteur, il parut toutefois approprié au but qu'on s'était proposé : à savoir éclairer le peuple sur les dangers des charlatans et de leurs drogues; nous lisons, en effet, dans les Débats du Département (XXI-59-14 juin 1843) que le secrétariat fut chargé d'acheter, outre un certain nombre d'exemplaires de la « *Systematische Sammlung der Medizinalgesetze des Kts. Bern* », « le livre populaire de M. le Pasteur Bitzius de Lützelflüh : *Comment Anne Bäbi*, etc... 6 exemplaires à 24 bz. (426 pages) » (6).

---

(1) *Anne Bäbi*, II. 178 s.
(2) Sur ces sage-femmes, voir *Anne-Bäbi*, II. Ch. V
(3) *Lettre de Th. Müller à A. Bitzius*, 20. VI. 43. *Beitr.*, 592.
(4) *Amtsrichter Burkhalter und seine Briefe an J. Gotthelf*. G. Josz. Bern. 1899. p. 7.
(5) *Hagenbach à A. Bitzius*. 19. XII. 1842. *Beitr.*, 588. Et en note, p. 588.
(6) *Beitr.*, 591.

V. — LA PAUVRETÉ INTELLECTUELLE. — L'ÉCOLE PRIMAIRE AU BON VIEUX TEMPS.

Pourquoi les paysans avaient-ils pour les guérisseurs, les rebouteurs, les diseuses de bonne aventure une si singulière prédilection ? Parce qu'alors la superstition et l'ignorance régnaient en souveraines maîtresses dans les campagnes bernoises, parce que l'instruction n'y avait pas encore répandu ses bienfaits, dissipé les ténèbres épaisses qui depuis des siècles obscurcissaient l'âme paysanne, détruit les préjugés héréditaires et les sacro-saintes routines. Gotthelf, nous le savons, se préoccupa de porter remède au paupérisme croissant; le danger était grave en effet, mais si la pauvreté matérielle devenait inquiétante, la pauvreté intellectuelle du peuple ne l'était pas moins; et notre pasteur avait trop de clairvoyance, trop de patriotisme pour rester indifférent devant cette autre plaie dont la société souffrait. De bonne heure il avait reconnu la nécessité de réformer l'enseignement primaire, jusqu'alors véritablement trop négligé par les pouvoirs publics. Dès les premiers temps de son activité pastorale, l'école fut le grand souci de Gotthelf. Nous le voyons, jeune vicaire à Utzenstorf et à Herzogenbuchsee, consacrer à l'école de son village paroissial les loisirs que lui laissent ses fonctions; il conseille, dirige le maître, ne craint pas à l'occasion, mettant sans façon la main à la pâte, de faire la classe aux petits paysans. Et, toute sa vie, sa constante préoccupation sera de perfectionner les méthodes pédagogiques, d'améliorer les programmes, comme aussi le sort misérable de ceux qui ont la noble mission de préparer de bons citoyens à la patrie. Et franchement, on va pouvoir d'ailleurs en juger, le besoin d'une réforme se faisait sentir.

Dès le début de sa carrière littéraire, en 1838 et 1839, Gotthelf fait paraître son grand récit autobiographique « *Souffrances et joies d'un maître d'école* », écrit uniquement dans le but de remédier à la situation lamentable où se trouvent les écoles du canton de Berne. Le livre est d'une documentation abondante et renferme des renseignements précieux pour l'histoire de la Civilisation. « Tout historien, dit Bartels, peut en tirer tranquillement les matériaux pour une peinture caractéristique de l'école du bon vieux temps » (1). Dans ce long roman en deux volumes, avec une profondeur, une perspicacité remarquables, Bitzius fait sur l'école primaire, telle qu'elle fonctionnait à son époque, une enquête dont les résultats sont aussi émouvants qu'inquiétants. Mais, avant de l'étudier, donnons quelques détails historiques sur l'état des écoles antérieurement à 1831.

---

(1) Bartels, loc. cit., p. 25.

Lorsqu'en 1798 le vieux gouvernement bernois s'effondra, la république helvétique songea à relever le niveau de l'éducation populaire ; Stapfer, ministre des beaux-arts et des sciences, fut chargé de faire une enquête générale sur les écoles. En ce qui concerne en particulier le canton de Berne, elle révéla les détails les plus navrants. Le vieux canton (le Jura bernois appartenait alors à la République française) comptait à cette époque environ 500 écoles pour une population de 217.165 âmes. 419 répondirent au questionnaire envoyé; et sur ces 419 écoles, 302 seulement étaient installées dans des édifices appartenant en propre aux communes, et les deux tiers à peu près étaient dans un état pitoyable; étroites, basses, humides, elles menaçaient ruine. Des 416 réponses à des questions déterminées il résulta que 227 maîtres recevaient un salaire inférieur à 20 couronnes; 104 avaient de 20 à 30 couronnes, 35 touchaient de 30 à 40 couronnes, 22 de 40 à 50, et il n'y en avait que 28 assez favorisés du Ciel pour recevoir plus de 50 couronnes. Il est vrai que le budget d'un certain nombre de maîtres d'école s'augmentait de secours en nature, mais d'autres, par contre, devaient payer la location de la salle où ils enseignaient. Avec de semblables salaires de famine il est facile de comprendre que les communes ne pouvaient avoir des éducateurs hors ligne. Ceux à qui on confiait à l'ordinaire la férule étaient des cordonniers, des tailleurs, des tisserands, des soldats libérés du service à l'étranger. Les réponses de ces braves gens au ministre chargé de l'enquête sont parfois des plus comiques. Le magister de Bannwyl fournit ce renseignement qui vaut son pesant d'or : « Le maître est depuis sa onzième année cordonnier et amoureux de la science... ». La notice individuelle du porte-férule d'Aeschlen mérite d'être reproduite dans son intégrité : « Dess Schul mans Namen heisst Jakob Tschantz von Aeschlen bei Sigrisswyl Sein Alter Ist 30 Jahr ich hab familljen Ich hab 3 Kinder Ich bin 5 Jahr Schuldinner uor här bin ich allezeit hierorts gewäsen min be Ruff war for här auff dem fäld zu arbeiten ich hätte neben dem lehrern noch andere Ausrichtungen ich muss for der Schul mein fieh futteren ». (1). Le maître de Frutigen apprend « qu'il avait été employé auparavant à la culture par ses parents, à l'exception de trois mois pendant lesquels il avait été en apprentissage à Thun chez un maître d'école » (2). Un pédagogue du Seeland écrit : « La maison d'école est vieille et menace ruine, mais elle est à l'heure actuelle occupée par des sinistrés..., pour cette raison on fait donc la classe dans la salle d'un autre bâtiment louée à cet effet; le maître n'a pas de logement particulier pour lui, et il ne reçoit cependant aucune indemnité de loyer, mais on l'a engagé à aller chez les bourgeois les plus aisés du village à tour de rôle (*in der « Kehr »*), et ceux-ci lui fournissent la nourriture et la couchée... » (3).

(1) J. KUMMER. *Geschichte des Schulwesens im Kanton Bern*. Bern 1874, p. 15.
(2) Ibid., p. 16.
(3) Ibid., p. 15.

Le gouvernement helvétique était rempli de bonne volonté, mais il manquait d'argent. Tout ce qu'il put faire, ce fut de seconder les efforts de Pestalozzi à Stanz et à Burgdorf. En 1803, il fut remplacé par le gouvernement de la Médiation, et l'on revint en partie aux errements anciens. On respecta cependant l'institution des commissaires d'écoles qui datait de la Révolution, mais tomba dès 1810 entièrement entre les mains du clergé. A la place du vieil *Erziehungsrat* helvétique, ce fut de nouveau le règne du *Kirchen-und Schulrat*, composé de quatre membres laïques et de trois ecclésiastiques. On procéda à une nouvelle enquête sur la situation scolaire; tout aussi édifiants furent les résultats. Dans 112 écoles le salaire du maître était inférieur à 16 couronnes; 150 écoles comptaient plus de 100 élèves, 47 plus de 150; dans quelques-unes d'entre elles même se pressaient 250 à 350 enfants; 118 écoles n'avaient pas de locaux spéciaux; ceux qui existaient étaient pour la plupart en très mauvais état. L'organisation était du reste pitoyable. Nulle part la fréquentation de l'école n'était régulière; défectueuses étaient les méthodes d'enseignement; l'instruction se donnait d'une façon mécanique, inintelligente.

En 1807, on apporta quelque amélioration à l'ancien règlement, on prévit la création de cours normaux destinés à former les futurs maîtres, on songea à augmenter le salaire de ces derniers, à créer de nouvelles écoles, à les installer dans des locaux plus confortables. Pour réaliser ces réformes, on avait décidé de voter un crédit annuel de 5.000 francs. Le nouveau programme d'enseignement comportait un peu de lecture, d'écriture, de grammaire, de calcul, de chant et de religion; aux enfants plus capables, le maître pouvait apprendre la règle de trois, les fractions; il pouvait même pousser jusqu'à la racine carrée et cubique. On révisa la bible enfantine de Hübner, on fit don aux communes de modèles d'écriture, des chants de Nägeli... Le gouvernement de la Restauration, en 1815, ne fit guère que maintenir le *statu quo*, se bornant à porter à 16.000 francs de valeur ancienne le crédit nécessaire à l'entretien des écoles ; mais, lui aussi, il se fit dresser sa petite statistique. Voyons ces nouveaux chiffres qui ont leur éloquence. Dans les 24 districts réformés du canton il existait à cette date environ 700 écoles, renfermant une population de 65.516 écoliers, ce qui donnait une moyenne de 93 enfants par école; et même les 31 écoles du district de Trachselwald atteignaient une moyenne de 147 élèves; 8 établissements en avaient plus de 200. 106 écoles ne possédaient pas de local propre, et 155 maîtres n'avaient pas même suivi jusqu'au bout un cours normal, si faible qu'en fut la durée. D'un rapport ultérieur de 1832 il résulte qu'il y avait dans tout le canton 897 écoles avec 75.725 élèves. Si le district de Trachselwald comptait 140 enfants par école, Aarwangen en comptait 133, Schwarzenburg 128, Signau 124, Berne campagne 121, Seftigen 118, Wangen 117, Konolfingen 111, etc... 160 maîtres recevaient un traitement inférieur à 20 couronnes, 187 en tou-

chaient de 20 à 30, 181 de 30 à 40, 79 de 40 à 50, 59 de 50 à 60, 151 seulement étaient payés plus de 60 couronnes (1). Le traitement de 80 maîtres n'était pas connu. La plupart du temps, il n'y avait de classe en été que dans les villes. L'école d'hiver durait de la Saint-Martin à l'Annonciation, mais on tenait peu la main à ce que les enfants fréquentassent régulièrement l'école. En principe, les garçons et les filles devaient y aller de 6 ans à 16 ans, mais, dans l'Emmenthal et le Jura, à 13 ou 14 ans la jeunesse recouvrait son entière liberté. Les maîtres, qui n'avaient suivi que de brefs cours normaux, ne brillaient guère par le savoir. Vu leurs maigres appointements, ils avaient tous à côté de leur classe une occupation quelconque qui leur permettait de vivoter péniblement; ou bien ils travaillaient d'un métier ou se livraient à l'agriculture.

Dans les écoles, les élèves étaient, suivant leur force, répartis d'ordinaire entre les classes suivantes : dans la première on rangeait les « *Namenbüchler* », dans la seconde les « *Fragenbüchler* » ou « *Buchstabierkinder* », dans la troisième les « *Kinderbibler* »,dans la quatrième les « *Auswendiglerner* », dans la cinquième enfin les enfants qui, non contents de lire et d'apprendre par cœur, s'occupaient encore d'écriture, de calcul et de chant. Quelle action pouvait avoir sur le développement intellectuel de la jeunesse un enseignement routinier, inintelligent au possible, dépourvu de vie, entièrement fondé sur la mémoire, et dont la fade et ennuyeuse monotonie écœurait les pauvres écoliers, tristes esclaves, courbés sous la brutale férule d'un magister ignorant l'art d'intéresser ces jeunes esprits, ne maintenant une discipline difficile que par la crainte et les coups ! (2).

L'inspecteur des écoles, Jakob Egger, nous fait de l'école que possédait, vers 1820, le village d'Aarwangen, la description suivante qui se passe de commentaire. Notons que cet établissement d'instruction peut compter parmi les plus beaux et les plus confortables du canton de Berne ! « L'école était en ce temps-là, dit-il, si on la compare à d'autres baraques du bon vieux temps, semblables à des écuries, du nombre des plus belles maisons d'école de campagne, comme on le fait d'ailleurs expressément observer dans la chronique bernoise de Jahn ». C'est un vaste bâtiment haut de trois étages, dont la charpente n'est pas très solide, par exemple. Les salles de classe ont une hauteur et une étendue convenables, mais ne sont pas lambrissées, de sorte que l'air frais du dehors pénètre parfois à travers les vieilles murailles et le lattis, « ce qui, du reste, au point de vue hygiénique, ne pouvait être que bienfaisant ». « Dans la classe inférieure étaient en usage ces tables qu'on est convenu d'appeler tables d'auberge, il en résultait que les enfants se trouvaient

(1) 21 couronnes = 75 nouveaux francs = 20 thalers de Prusse.
(2) Cf. *Geschichte des Primarschulwesens im Kanton Bern*, von Jakob Egger, Schulinspektor. Bern, 1879. (Chapitre I), et Kummer. *Geschichte des Schulwesens im Kanton Bern. passim.*

assis l'un vis-à-vis de l'autre, ce qui, sous le rapport de la discipline, exerçait une influence extrêmement perturbatrice. Plus tard, lorsqu'on vit surgir l'histoire nationale, le maître dessina au plafond de bois, à une grande échelle et en gros traits, la carte du canton de Berne, et cela ne contribua pas peu à l'ornementation et à l'animation de tout le local. Dans la classe supérieure, il y avait déjà alors de vraies tables d'école, de style moderne, illustrées d'ornements de toutes sortes et de noms gravés aux heures de loisirs. Les lieux d'aisance étaient un peu à l'écart, l'organisation en était si primitive que les élèves rangés appréhendaient parfois d'en faire usage, et préféraient, en cas de nécessité, courir à la maison pour y satisfaire des besoins éventuels » (1).

Donc ce grand village d'Aarwangen possède deux classes, comptant chacune cent écoliers environ. Il faut dire que d'une manière régulière une bonne moitié à peu près des élèves manquait, car à cette époque l'instruction obligatoire n'existait qu'en principe. Cependant, les enfants travaillaient tout de même, stimulés par l' « *Unterweisung* » ; car le pasteur hésitait à accepter ceux qui ne savaient pas lire convenablement, et l'on considérait comme une honte d'être forcé de suivre plusieurs années les cours de catéchisme, à plus forte raison de ne pas y être admis pour cause d'ignorance. « L' « *Oberlehrer* » (c'est-à-dire le maître de la classe supérieure) était un excellent savetier chargé de fournir toute la chaussure dans les maisons de maître. Entre les classes, il se livrait constamment à l'exercice de son métier, et, lorsque la besogne pressait, il lui arrivait parfois aussi d'apporter dans la salle d'école son escabeau de cordonnier, et là, il battait vigoureusement son cuir, pendant que les élèves à tour de rôle venaient près de lui pour réciter les chants et les questions. Les choses n'allaient-elles pas comme elles devaient aller, il travaillait alors non seulement le cuir, mais aussi le dos des écoliers, et comme à cette besogne il rompait trop de férules, il eut cette ingénieuse idée d'employer à ces fins la queue d'un cuir à semelles. Au demeurant, c'était un homme de bien, absolument digne d'estime en son genre, et certainement pour l'époque ce n'était pas un des plus mauvais maîtres » (2).

Outre le logement, le bois et un bout de terre à cultiver, l'*Oberlehrer* recevait 80 couronnes ; quant aux émoluments de l'*Unterlehrer*, ils se montaient à 60 couronnes. En été, les classes vaquaient. Du milieu de novembre à Pâques elles fonctionnaient de façon régulière, et duraient chaque jour, le samedi excepté, de cinq à six heures. Pour augmenter son maigre salaire, l'*Unterlehrer* s'adonnait un peu à la culture et tenait en outre commerce de chapeaux de paille qu'il fabriquait lui-même. N'oublions pas avec cela le casuel : les parents faisaient au magister du village

---

(1) Egger, loc. cit., p. 9 s.
(2) Ibid., p. 11.

des petits cadeaux de toutes sortes : du pain, du jambon, des saucisses, des mottes de beurre, etc..., qui lui permettaient bon an mal an d'équilibrer son budget.

La classe inférieure était divisée en trois sections : il y avait les élèves encore à l'a. b. c., ceux qui étudiaient le catéchisme par demandes et par réponses, et ceux qui apprenaient la Bible enfantine. Le but principal proposé aux efforts était une lecture mécanique, avec un peu d'écriture par surcroît. Les « *Abc-Schüler* » ânonnaient un antique abécédaire qu'estampillait un privilège de la République de Berne. On y voyait au commencement un petit alphabet en assez gros caractères, ensuite venait l'alphabet majuscule, suivi de la série des chiffres romains et arabes. Des semaines et des semaines se passaient à l'étude laborieuse de ce petit livre. Des élèves plus âgés servaient fréquemment de moniteurs; le maître les envoyait près des petits, avec mission de les faire lire, de les « *b'hören* ». Puis, l'on mugissait en chœur le ba be bi bo bu, auquel succédaient des monosyllabes comme *Arm, Bad, Christ,* puis des mots de deux syllabes, *Adam, Basel.* Après on passait à des agglomérations de sons plus difficiles, et l'on terminait par quelques descriptions et prières. Pour arriver à une bonne épellation mécanique, il fallait compter deux ans en moyenne. C'était ensuite le tour du « *Fragenbuch* » ou catéchisme de Heidelberg. Les écoliers pâlissaient un ou deux ans dessus, épelant ou syllabant. Ce n'était pas encore de la lecture, car la difficulté des phrases, que renfermait ce catéchisme, s'y opposait. Du sens, on se souciait peu d'ailleurs. Lorsque les « *Fragenbüchler* » entraient en ligne, les choses se passaient de la façon suivante : le premier élève épelait et syllabait un mot, que toute la classe répétait bruyamment en chœur, « *brüllte* », et la baguette du maître battait la mesure, rythmant le vacarme. Le deuxième élève faisait de même pour le mot suivant, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la question ou de la classe. Quand le magister s'occupait d'autres sections, les malheureux esclaves devaient ruminer la pâture qui venait de leur être donnée, à moins qu'ils ne se livrassent au travail plus agréable de la sculpture sur bois. De même les « *Abc-büchler* » restaient parfois des demi-journées entières à considérer d'un œil morne et somnolent les lettres mystérieuses de leur syllabaire.

Au bout de trois ou quatre ans, on abordait enfin la « *Kinderbibel* ». Le livre de Hübner renfermait des histoires, des résumés, des préceptes, des strophes rimées. Les élèves y lisaient jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une certaine aisance d'expression. La forme seule importait, le contenu du texte demeurait chose essentiellement négligeable.

L' « *Oberschule* » embrassait quatre à cinq années environ. Lorsque, vers l'âge de 12 ans, l'écolier passait de la classe inférieure dans la classe supérieure, sa tâche était d'apprendre par cœur les 129 questions du « *Heidelberger* » avec leurs réponses. Elle suffisait à un hiver. Courbé

sous cette abrutissante besogne, l'infortuné demeurait de mortelles heures le nez collé sur son catéchisme, marmottant des phrases auxquelles il n'entendait goutte, jusqu'à ce que le maître d'école l'appelât pour réciter. Les réciteurs, les « *Fragenbuch-Aufsager* » constituaient dans la classe supérieure la deuxième section, la moins savante; ceux qui avaient franchi ce pas difficile formaient la section supérieure.

A la rentrée de la Saint-Martin, les élèves de l'*Oberschule*, qui, pendant l'été, avaient oublié presque tout ce qu'ils savaient, devaient avant toutes choses se remettre à l'œuvre, rapprendre leurs questions et les réciter. Tant que ce n'était pas fait, on n'entreprenait rien d'autre. Les élèves zélés mettaient leur point d'honneur à vite regagner le niveau exigé; entre les heures de classe, ils allaient trouver le maître en son logis pour lui réciter des lambeaux de catéchisme. Ceux qui possédaient sur le bout du doigt les connaissances requises pouvaient maintenant apprendre des psaumes et des chants de Gellert ou des histoires de l'*Historienbuch*, mais la grande majorité y mettait plus de temps, et l'enseignement régulier de l'écriture, du calcul, du chant ne commençait guère avant le 1er janvier. Alors, on travaillait ferme jusqu'aux premiers jours de mars. A cette époque, le maître faisait ouvrir les cahiers d'examen, et l'on passait des semaines à les fignoler, à les enjoliver, à les orner d'une belle couverture. Comme ces cahiers étaient présentés à l'examen par ordre de valeur, le zèle et l'amour-propre des écoliers étaient excités au plus haut point. On déchirait les pages qui n'étaient pas réussies, jusqu'à ce qu'on eût obtenu une « *Schrift* » aussi parfaite que possible. L'écriture était l'objet des plus grands soins, on faisait alterner au besoin plumes d'oie et plumes de corneilles. Et pour le maître ce n'était pas une mince besogne que de tailler les plumes, et de multiplier les exhortations et les conseils. Là encore, la forme, l'écriture était tout, du sens des mots qu'on traçait on n'avait cure. Les cahiers contenaient des mots, des alphabets majuscules et minuscules, des phrases; la même phrase était parfois répétée pendant toute une page. Quand les mêmes mots se trouvaient bien exactement l'un sous l'autre, formaient de jolies lignes verticales, on avait atteint le comble de l'art.

Pour se préparer comme il fallait à la confection des cahiers d'examen, chaque jour, à partir du Nouvel an, on écrivait pendant une heure. Le maître distribuait à chaque écolier une bande de papier, avec une sentence comme modèle d'écriture; cette sentence, l'élève devait la reproduire un certain nombre de fois. Mais au préalable il lui avait fallu se faire la main et s'exercer à écrire séparément les lettres les unes après les autres. Les plus habiles se risquaient jusqu'à la gothique (*Fraktur*) ou à l'écriture en gros caractères (*Kanzlei*); la ronde était négligée. Un enfant qui avait une belle main couvrait toute une école de gloire.

Voilà pour l'écriture, voyons la lecture. Le livre dont on se servait

était parfois le Nouveau Testament, mais le plus souvent la « *Kinderbibel* » de Hübner. Chaque jour pendant deux heures, on la lisait, phrase par phrase, d'une manière inintelligente et mécanique. Pour enseigner l'orthographe, on dictait de temps à autre quelques lignes, on se formait au style en copiant de petites rédactions, des lettres...

La grammaire s'apprenait de façon aussi inintelligente. De la même façon mécanique on étudiait les parties du discours. On lisait les mots les uns après les autres, et isolément ou en chœur, sans nulle explication préalable, on énonçait la nature du mot : par exemple : *der*, article, *Hund*, substantif, *bellt*, verbe; quand on parvenait à savoir construire « *konstruiren* », on était bien près d'être regardé commee un aigle. Voici en quoi cela consistait : soit cette phrase : *der Vater arbeitet fleissig im Garten*. On se posait successivement ces questions : *Wer arbeitet ? der Vater* — *Was macht der Vater ? er arbeitet* — *Wo arbeitet er ? im Garten* — *Wie arbeitet der Vater ? fleissig*.

Dans le coin près de la porte, il y avait une armoire contenant de vieux bouquins, des paperasses jaunies, mal écrites. Durant le quart d'heure où le maître, la demi-journée finie, faisait l'appel, les grands élèves s'exerçaient à lire les caractères tracés sur ces antiques papiers. Celui qui les déchiffrait le mieux passait pour un puits de science.

Mais l'enseignement qui laissait peut-être le plus à désirer était celui du calcul. De calcul verbal on n'avait alors nulle idée. On apprenait par cœur la table de Pythagore, puis on s'exerçait au tableau et sur l'ardoise. Les grands parvenaient à grand'peine, et sans du reste comprendre un traître mot à ce qu'ils faisaient, à s'assimiler les quatre opérations. Les fractions étaient profondément ignorées. L'addition allait encore ; la soustraction présentait déjà quelques difficultés; quand la table de multiplication était bien sue, la multiplication marchait sans trop d'encombre, à grand renfort de preuves par 9. Mais la chose qui paraissait la plus hérissée d'obstacles était la division : ce n'est qu'au prix de mille pénibles efforts que les meilleurs de la classe se tiraient de ce pas difficile. D'applications on ne parlait guère. La seule qui fut courante — mais, par exemple, si on réussissait, on vous sacrait grand homme, était le calcul d'une meule de foin. De façon immuable on mutlipliait entre eux trois nombres représentant la longueur, la largeur, la hauteur, et l'on divisait enfin le produit par 216.

Pour ce qui concerne le chant, le maître se bornait à faire chanter des psaumes tirés du vieux *Psalmenbuch*, dont les clefs multiples rendaient la lecture des notes assez difficiles, des *Lieder* de Schmiedli et Backofen, mais avant tout des chants de Gellert.

A cette époque, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle étaient ignorées.

L'enseignement religieux était donné de façon tout aussi intelligente

que les autres : ici encore on ne faisait appel qu'à la mémoire. Le nouveau Testament et la Bible enfantine étaient lus et appris par cœur. Certains jours déterminés, les « *Repetirtage* », que les élèves voyaient arriver avec effroi, étaient consacrés à la répétition du Catéchisme, des psaumes et des *Lieder*. Et les malheureux enfants qui ne voulaient pas être punis, devaient se lever avant l'aube pour repasser la masse des questions qu'on ne s'était jamais donné la peine de leur expliquer. Ces jours là, la férule ou la courroie de cuir faisait rage. Aussi n'était-ce pas sans de violents battements de cœur que les élèves, tremblants de peur sur leurs bancs, attendaient que leur tour fut venu de répondre à une question, de réciter une strophe. Dans un coin de la salle il y avait un long morceau de bois quadrangulaire, l' « *Esel* » ; quiconque avait passé un mauvais examen devait s'agenouiller sur l'arête tranchante de l' « *Esel* », à moins qu'il ne préférât recevoir sur le bout des doigts de 2 à 4 « *Dötzi* », assénés avec une grande règle plate, si rudement parfois que le sang jaillissait des ongles, ou encore quelques coups de férule ou de queue de vache sur le plat de la main.

Chaque demi-journée commençait et se terminait par une prière que les élèves baragouinaient en chœur, et la semaine était close par des chants, des prières et quelques exhortations du maître d'école.

Au printemps, d'ordinaire après Pâques, avait lieu l'examen qui clôturait les classes. Suivant qu'il appartenait à la classe supérieure ou à la classe inférieure, l'écolier épelait, syllabait, lisait dans l'abécédaire, le *Fragenbuch* ou la *Kinderbibel*, répondait à des questions du catéchisme, chantait un psaume ou un *Lied*, faisait au tableau noir une multiplication avec la preuve, à moins qu'il ne calculât le volume d'un tas de foin. Sur la table s'étalaient les gros cahiers d'examen. A cet examen présidaient le pasteur et quelques notables de l'endroit, conseillers municipaux ou juges du chœur ; car le pasteur seul, en l'absence de toute autre autorité scolaire, s'occupait du bon fonctionnement de l'école, où il faisait de fréquentes visites. Un long et ennuyeux discours de l'homme de Dieu mettait dignement fin à la cérémonie. Parfois le *Landvogt* faisait cadeau d'un Neuthaler au meilleur élève. Puis les écoliers passaient à leur rang devant une petite table où le trésorier leur distribuait les deux ou trois Batz neufs de l'*Examengeld*, et défilaient devant les « *Vorgesetzten* » assis gravement sur leurs chaises (1).

Telle était la situation de l'école avant 1830. Pendant son existence entière Gotthelf s'employa de toutes ses forces à remédier à ce fâcheux état de choses. S'intéressant vivement aux affaires scolaires, il inspectait les classes, prodiguait au maître, trop souvent ignorant et novice, les conseils de son expérience, prenait au besoin sa place. Aussi, ne devons-

(1) Pour ces détails, cf. Egger, loc. cit., p. 9 ss.

nous pas nous étonner de la compétence remarquable avec laquelle, dans son récit « *Souffrances et joies d'un maître d'école* », il traite de questions pédagogiques. Qu'il s'agisse des méthodes, des programmes, des matières d'enseignement, de la répartition du temps, il se montre aussi entendu qu'un homme du métier blanchi sous le harnois. Partout où il passa, son influence bienfaisante se fit sentir. La commune d'Utzenstorf fut même si satisfaite de ses bons services qu'elle lui fit cadeau, pour lui témoigner sa vive reconnaissance, d'une montre à répétition en or, lorsqu'il quitta le pays à la mort de son père (1). A Herzogenbuchsee le pasteur esquissa le plan d'un réglement pour les écoles d'été dans les communes de la paroisse. Dans les papiers du Gotthelf-Archiv, légué par la famille Bitzius à la Bibliothèque municipale de Berne, sous les rubriques « *Schulsachen* » et « *Correspondenz-Schulangelegenheiten* », se trouvent quantité de pièces intéressantes qui nous renseignent sur l'activité inlassable de notre romancier dans le domaine des écoles (2). C'est un brouillon écrit pour la fête de la Réformation en 1828, en partie utilisé dans un « *Visitaz-bericht* » de la cure d'Herzogenbuchsee ; Gotthelf conseille des réformes scolaires, proteste contre le ridicule abus que l'on fait du *Heidelberger* comme livre d'épellation et de lecture, détestable pratique qui a pour résultat d'en dégoûter plus tard les enfants et d'arrêter chez eux l'éveil de tout intérêt religieux. C'est le brouillon d'une requête au département de l'instruction en faveur d'un jeune maître d'école poitrinaire des environs d'Herzogenbuchsee, lequel s'est signalé par son zèle dans une classe de plus de deux cents élèves. Ce sont encore des ébauches de mémoires concernant la lutte engagée entre les communes du ressort d'Herzogenbuchsee : Oberönz et Niederönz d'une part, et Bollodingen d'autre part, qui jusqu'alors ont profité en commun de la maison d'école d'Oberönz. Bollodingen veut bâtir sa maison d'école à elle. *Inde ira.* Des contestations, des querelles s'ensuivent; Bitzius s'y trouve mêlé, il a des difficultés avec l'*Oberamtmann* de Wangen, d'où dépend Herzogenbuchsee. Un brouillon de lettre à un oncle, peut-être le doyen Studer, une autre lettre de l'auteur à C. Baggesen, datée du 5. V. 1829, et faisant partie du *Gotthelf-Archiv* « *Synodales* », y font allusion. Ce litige occasionna à Gotthelf bien des ennuis, lui causa des déboires amers, mais quoi ! comme il le dit dans la première de ces deux missives, les écoles sont son « dada ». « Vous savez bien, mon cher oncle, que les écoles sont mon dada... » (3).

Et nous voyons le zélé pasteur prononcer des discours à l'occasion de fêtes scolaires (par exemple le 11 septembre 1831), haranguer les maîtres qui ont suivi le cours de répétition de Burgdorf (31 juillet 1834). A

---

(1) MANUEL, p. 28.
(2) Cf. *Beiträge*, p. 74 ss.
(3) *Entwurf eines Briefes an einen Herrn Onkel. Beitr.*, p. 77.

ces cours Bitzius prit même une part très active. Mais son ardeur, son dévouement ne furent pas toujours, il est vrai, récompensés comme ils auraient dû l'être. Le professeur improvisé n'eut pas en particulier à se louer de l'illustre Fellenberg, et son cours d'histoire nationale fut l'objet de critiques assez acerbes (1). Que ne lui reprochait-on pas ? Il prétendait donner un aperçu de l'histoire suisse depuis le commencement jusqu'à la Réformation. Mais d'aperçus, remarquait-on, il n'en donna guère, il se contenta de raconter et de faire raconter, de mentionner et de faire mentionner quantité d'événements empruntés à l'histoire des Suisses, dans une suite chronologique. De division et d'ordre, nulle trace. On lui cherche noise à propos de certaines assertions émises, on critique sa façon d'apprécier certains faits historiques; on lui fait même grief d'avoir, quand il parle, un sourire moqueur sur les lèvres, de tenir constamment les mains dans les poches de son pantalon. On va jusqu'à suspecter la loyauté de l'examen d'histoire; on aurait à l'avance distribué les rôles entre les candidats, chacun d'eux connaissant le petit fait, le petit paragraphe qu'il aurait à étudier à fond et à raconter ensuite, etc., etc. L'année suivante, on rend toutefois à Gotthelf cette justice, qu'il a moins qu'en 1834 indisposé le public par sa mauvaise tenue, mais on ajoute, comme restriction à cet éloge relatif, qu'il a continué à faire subir à l'histoire suisse le même infâme traitement.

Ces reproches grotesques et souverainement injustes s'étalent tout au long du « *Journal d'information pour les amis de la réforme scolaire dans le canton de Berne* » (2). Gotthelf, emporté et entier comme nous le connaissons, s'en accommoda comme de juste fort mal, et se plaignit plus tard amèrement d'avoir été par Fellenberg « maltraité de la façon la plus ignoble » et injurié « d'une manière basse et populacière » (3). Il est vrai que le Département de l'éducation avait mis un peu de baume sur ses blessures, en lui accordant, pour le récompenser de ses bons services, une somme de 50 francs, à laquelle était jointe une lettre de remerciements, plus 35 autres francs destinés à le dédommager de ses débours ! (4). Malgré tout, le pasteur ne devait pas oublier de longtemps les procédés employés à son égard. Dans ses lettres à des amis, dans le récit des « *Souffrances et des joies d'un Maître d'école* », nous le voyons

---

(1) Cf. « *Mitteilungsblatt für die Freunde der Schulverbesserung im Kanton Bern* ». Nr. 10. Christmonat, 1834. S. 104. ff. [*Beiträge*, p. 78 s.], et encore : PABST : *der Veteran von Hofwyl*, III. 71. 176. Ce dernier livre est intéressant à consulter au sujet de la correspondance échangée entre Bitzius et Th. Müller, que Fellenberg chargea, en 1839, de faire auprès du romancier une tentative de réconciliation, *der Veteran*, III. 178 ss.

(2) *Mitteilungsblatt für die Freunde der Schulverbesserung im Kanton Bern*. N° 12. 1835. p. 195. (*Beitr.*, p. 123).

(3) *A. Bitzius an Karl Bitzius*, 16. XII. 1838 (*Beitr.* 55). *Le Maître d'école*, II. p. 413-419. (*Beitr.* 67-125 s.).

(4) *Beitr.*, p. 82.

exhaler à plusieurs reprises sa bile contre le célèbre patricien qui avait si mal jugé ses efforts; les attaques atteindront même un tel degré de violence que le libraire Sauerländer, redoutant de s'attirer quelque fâcheuse histoire avec le fameux pédagogue, hésitera à éditer le subversif roman (1). Au fond, c'était moins encore à Fellenberg (à l'occasion il saura rendre hommage aux réelles qualités de l'homme d'Etat) qu'il en voulait qu'au séminaire de Hofwyl. Hofwyl, aux yeux du traditionaliste Gotthelf, c'était un échantillon de cette école moderne, imprégnée de l'esprit du temps, émancipée de la tutelle ecclésiastique, qu'il ne pouvait souffrir (2). Il faut, en effet, l'entendre parler des jolis sujets qu'on y forme en vue de l'enseignement, de ces « lourdauds » qui, « à peine dégrossis » sortent de l'école, « en frac noir, et le nez gonflé d'orgueil » (3).

Quoi qu'il en soit, bien que son zèle ne soit pas toujours payé comme il le faudrait, Gotthelf ne se rebute pas. Une commission, composée de 9 commissaires des écoles, se réunit le 31 août 1836 à Burgdorf, le pasteur en fait partie. Elle attire l'attention des pouvoirs sur les inconvénients graves que présente l'application de ce principe d'après lequel les maîtres sont payés, non pas suivant le poste qu'ils occupent, mais d'après leur valeur personnelle, appréciée par un jury d'examen. Une autre commission, instituée par le département de l'Education, s'adjoint, le 10 décembre 1836, Bitzius en qualité d'expert ; elle est chargée d'enquêter sur ce point : comment employer à l'avenir le plus utilement le crédit que fixe annuellement le Grand Conseil (500.000 francs pour l'année courante), en vertu du décret du 10 février 1836, concernant l'augmentation des traitements des instituteurs, et du paragraphe 80 de la loi sur les écoles primaires (4).

Jusqu'en l'année 1845, Bitzius fit partie de la grande Commission scolaire cantonale. Le 13 janvier 1845, le département de l'éducation de la République de Berne (Président Schneider) informait Bitzius que, ses fonctions triennales expirant au 1er janvier, le poste de commissaire des écoles devenu vacant était donné à M. le candidat Carl Jäggi, vicaire à Oberburg. En lui adressant les remerciements dûs à ses efforts, on le priait de remettre sur le champ à son successeur les archives du commissariat. Cette mise en congé était quelque peu cavalière. Avec beaucoup de dignité, le pasteur accusa réception, le 16 janvier, de la lettre officielle ; dans sa réponse, il rend grâce à l'*Erziehungsdepartement* de l'avoir relevé de ses fonctions, après lui avoir fourni l'occasion de coopérer dix ans à l'instruction publique de la contrée; il rappelle l'œuvre accomplie durant

---

(1) *Beitr.*, p. 46 s.
(2) Cf. *A. Bitzius an Th. Müller*, S. II. 1839 (*Beitr.*, p. 125) et *le Maître d'école*, II, p. 407 s., ce qu'il dit de Fellenberg.
(3) *Beitr.*, p. 63.
(4) *Beitr.*, p. 82 ss.

cette période : en dix ans 10 écoles neuves construites, l'assiduité scolaire accrue de moitié, les affaires d'Oberburg, qui traînait un procès vieux de quarante ans, arrangées enfin. Il remercie le gouvernement de lui avoir permis d'étudier pendant 10 années les défauts et les avantages de l'enseignement dans les campagnes bernoises. « Maintenant que le plus difficile est fait, je vous remercie de m'avoir relevé de mes fonctions. Cette destitution me rend des loisirs, de l'emploi consciencieux desquels je me promets joie et bonheur; ils me permettront d'accomplir une œuvre qui ne restera pas infructueuse et survivra, je l'espère, à maintes pratiques de ce temps... » (1).

Gotthelf n'avait pas tort — les chefs-d'œuvre qu'il nous a laissés en font foi — de montrer une si belle confiance dans les ressources de son puissant cerveau. Cette brutale mise à pied vint clore sa carrière officielle, mais nous n'y avons pas perdu; le pasteur déploya son activité sur un terrain plus favorable, et, tout en illustrant la littérature de son pays, rendit à la cause des écoles les plus signalés services. Comme le dit fort bien M. Vetter, l'érudit biographe et commentateur de Bitzius, si les Bernois possèdent aujourd'hui un enseignement primaire si florissant, c'est à Gotthelf qu'ils le doivent en grande partie. « Nous avons le droit de le crier joyeusement et bien haut : non seulement les espérances dont l'auteur se nourrissait touchant la valeur durable de ses écrits se sont largement réalisées, mais Albert Bitzius a été notamment encore un des plus chauds amis, un des plus énergiques protecteurs de l'école bernoise et du corps enseignant bernois, et les choses qu'à ce titre il a vues, dont il a souffert, qu'il a dépeintes d'une manière franchement classique, n'ont pas été perdues » (2). Il est incontestable, en tout cas, qu'il contribua beaucoup au relèvement intellectuel du peuple des campagnes par son grand ouvrage pédagogique dont nous allons parler, et où brutalement il révèle la piteuse situation des écoles de son temps.

*
* *

LE MAITRE D'ÉCOLE (1838-1839). — GOTTHELF ET L'ÉCOLE.

De même que le « *Miroir des paysans* » où Gotthelf, entre parenthèses, avait déjà effleuré la question des écoles, ce nouveau roman est une autobiographie.

Un pauvre maître d'école de campagne, Pierre Käser, nous raconte son humble existence. Dès le premier chapitre il entre en scène. Le gendarme vient de lui apporter une lettre du Commissaire des écoles qui le

(1) *Beiträge*, p. 86.
(2) *Neue Zürcher Zeitung*, 24 oktober 1898, f. f. « *Jeremias Gotthelf und die Schule* » von F. Vetter.

convoque pour lui apprendre à quelle somme on a taxé son mérite. A la demande du Département de l'Instruction publique, on a voté un crédit de 60.000 francs, puis un second crédit plus considérable encore en faveur des instituteurs. Une Commission a couru le pays pour examiner les différents magisters campagnards et s'assurer de leur degré d'instruction. Pierre Käser croit s'être tiré à son honneur de cette redoutable épreuve ; escomptant déjà l'augmentation probable de son salaire, il a acheté à crédit à sa femme une bonne jupe de flanelle bien chaude; lui-même, ivre de joie, — à tel point qu'il s'entaille la figure en se rasant, — fait mettre au pot le dernier morceau de viande, se trompe à l'église en chantant les psaumes, annonce à tous ceux qu'il rencontre la bonne nouvelle. C'est qu'il a tout lieu d'être heureux ! Pensez donc, le malheureux porte-férule a cinq enfants, sa femme est de nouveau enceinte, pour tout potage il gagne dans les 120 francs par an, et il va dans quelques minutes toucher sa part d'une somme de 135.000 francs ! Il n'est que temps, car il n'a plus rien, il a laissé six kreutzers (20 centimes) à sa ménagère, et il ne lui reste plus en poche que 4 batz $\frac{1}{2}$ (68 cent). Hélas ! désillusion amère ! le Commissaire des écoles lui annonce qu'il n'est pas augmenté, que le gouvernement le maintient dans sa situation ancienne; touefois, en s'instruisant davantage, Käser pourra plus tard prétendre à mieux; en tout cas, il doit s'estimer heureux, car s'il avait été plus âgé d'un demi-mois, lors de l'examen, il aurait probablement été déclaré impropre à remplir ses fonctions. Devant la ruine de ses espérances, le pauvre est consterné; il s'enfuit dans un bois pour y cacher ses larmes. Quand enfin il reparaît au logis, sa femme lui conseille de se coucher, de dormir, car c'est pour les misérables que Dieu a créé le sommeil. Mais Käser ne peut fermer les yeux; après une nuit de cauchemars il trouve quelque consolation auprès d'un ami, Wehrdi, qui l'engage à écrire ses mémoires.

Notre intention n'est pas d'analyser en détail le long récit de ses infortunes, mais de confronter certaines peintures de la vie scolaire, certains témoignages de l'écrivain avec les dires de l'historien que nous avons utilisés pour tracer le tableau de l'école bernoise au bon vieux temps.

Nous connaissons déjà Peter Käser. Formé comme il l'a été par le vieux tonnelier priseur et ivrogne, il n'a pu devenir un maître bien brillant. Et cependant, nous l'avons vu, ce n'était pas la bonne volonté qui lui manquait. Grande fut sa tristesse lorsqu'après sa première Communion il dut renoncer à ses fonctions de sous-maître, et que ses parents le contraignirent à commencer son apprentissage de tisserand. Rossé à chaque minute par son père, travaillant même les dimanches comme une bête, sans rien gagner, malheureux esclave, il s'échine deux années dans sa cave jusqu'au jour où son vieux maître lui conseille de planter là ses bourreaux et de se faire magister comme lui. Et le voilà qui, en cachette, se remet à lire, à écrire, à calculer, se servant d'un morceau de

craie pour tracer lettres et chiffres sur la porte de la grange. Et il se forge déjà mille félicités; maître d'école, il pourra rester au lit jusqu'à 7 heures; le soir, au lieu de peiner dans sa cave, il fumera sa pipe sur la marche du poèle; il se voit chantant à l'église de si bon cœur qu'il en devient tout rouge; les enfants lui apportent toutes sortes de bonnes choses; il se voit confectionnant son petit café le matin, et à midi grillant de la saucisse ou du porc frais qui exhalent une odeur... ah ! Dieu ! quelle bonne odeur ! et l'eau lui en coule déjà aux coins de la bouche... Le malheureux, quelles désillusions il se prépare !

Déjà il n'est pas trop favorisé du sort pour ses débuts; en qualité d'auxiliaire sous les ordres d'un vieillard méchant et cacochyme, il fait un dur apprentissage. Son premier travail, le lendemain de son arrivée, consiste à rentrer les raves, à battre des gerbes, à nettoyer la salle de classe, encombrée de fruits, de rouets, de chanvre. Cette salle nous la connaissons, c'est une fondrière ! Dès cinq heures, Käser doit s'y éreinter à allumer du bois mouillé qui inonde le poèle; mais il ne se laisse pas rebuter. Il cherche à se faire aimer des élèves qu'il ne bat pas; sa réputation se fonde, si bien que son chef en conçoit de l'envie. Le vieux tourmente chaque jour son coadjuteur, qui ne peut à sa guise faire épeler, lire, chanter. Jamais Käser, quand il lit et épelle, n'allonge assez les finales au gré du bonhomme, il faudrait qu'il leur mît des queues aussi longues que des queues de rat. Käser redouble de zèle, car il veut gagner les dix thalers qu'on lui a promis. Le vieux se pique au jeu; chantent-ils, chacun des deux hommes prétend surpasser l'autre, c'est-à-dire s'ingénie à crier plus fort, et à ce jeu leurs visages prennent des tons cramoisis. Quant à la maîtresse du logis, elle se moque à tout propos de son pensionnaire, chaque jour elle lui demande quelle chemise il a sur le dos, de quelle longueur sont encore ses bas; elle geint sur la trop grande consommation de combustible. Avec cela, la nourriture est détestable. Reçoit-on des cadeaux, jambons ou saucisses, on les mange en l'absence de Käser. Le vieux couple grognon ne décolère plus, depuis que le jeune homme est invité dans beaucoup de maisons du village. Il est vrai qu'on ne l'invite guère que pour lui tirer les vers du nez. On lui fait force compliments, et notre naïf prend ces hypocrites éloges pour argent comptant, et ne se gène pas pour déblatérer et pester contre son chef. Au retour, il se vante d'être accueilli partout à bras ouverts. La vieille hôtesse, apprenant où il a été hébergé, dirige contre les amis de Käser ses plus venimeux coups de langue, elle exhale sa bile dans de haineux cancans. Ces propos, l'adjoint les colporte avec complaisance; il est devenu une vraie commère. Il s'ensuit des querelles qui mettent tout le village en émoi. Le pasteur fait venir notre bavard et le tance. L'hiver fini, lors de l'examen de printemps, on lui adresse d'énergiques remontrances, et après avoir obtenu à grand'peine ses 10 thalers, Käser quitte le théâtre de ses premiers exploits.

Faisant tinter cette somme, si chèrement acquise, au fond de son gousset, il se demande avec anxiété à quoi il va bien pouvoir l'employer. S'achètera-t-il un habit neuf ? Il se décide finalement pour une douzaine de chemises et deux paires de bas de fil; désormais il pourra toujours mettre sa chemise à l'endroit ! Mais le voilà sans place, car en été les écoles chòment. Il a de nouveau recours à son vieux conseiller; tous deux consultent fiévreusement la feuille d'annonces. Un beau jour, Käser apprend qu'un concours est ouvert pour une école. Il part donc en compagnie du tonnelier qui, en route, lui enseigne comment il devra s'y prendre à l'examen. Que Käser ait bon espoir, lui dit-il, bien qu'il n'ait fréquenté aucune de ces écoles spéciales fondées depuis la venue des Français et où l'on n'apprend rien que l'orgueil et la frivolité, les « *Nomadenschulen* » (1) comme on les appelle, il éclipsera, sans nul doute, tous ses rivaux. D'ailleurs, quand le garçon ne saura que répondre, il n'aura qu'à le regarder; le vieil ami lui fera signe, ou s'il le peut, se glissera derrière lui pour lui souffler. Au reste, le pasteur, il le connaît de longue date, le tonnelier et lui sont comme les deux doigts de la main ! En faut-il une preuve ? Un jour que l'homme de Dieu achetait du tabac dans une boutique, le brave maître d'école s'est trouvé avec lui. Il est en très bons termes aussi avec le Commissaire des écoles; « une fois celui-ci débridait son cheval à l'auberge de la Croix de Langenthal, juste au moment où je passais devant, et il m'a dit bonjour d'un air très aimable ». Puis le bonhomme initie son élève respectueux et attentif à l'art de faire des courbettes, et il met tant d'ardeur à ses démonstrations qu'il envoie dans le tibia de Käser la ruade de son soulier ferré; il lui enseigne également les qualifications honorifiques en usage.

Quand ils sont parvenus au lieu de l'examen, le tonnelier présente avec force révérences son disciple au jury. En voilà un, dont on sera content, affirme-t-il; car il en sait presque autant que lui. On interroge Käser, on le fait lire, on s'assure qu'il connaît son catéchisme, sa Bible enfantine (2). Fidèle à la ligne de conduite qui lui a tracée son maître, le jeune homme commence chaque fois par se poser à lui-même cette question : qu'étaient Adam et Eve ? Mais les examinateurs le prient avec im-

---

(1) A propos de ces *Nomadenschulen*, cf. *Beitr.*, 95. La création d'écoles normales avait été décidée par décret du Grand Conseil en l'année 1832. En 1832, le nouveau directeur du Séminaire, Langhans, puis, en 1833, le pasteur Heer de Matt ouvrirent, avec respectivement 99 et 120 maîtres d'école, des cours normaux dans l'établissement de Hofwil, mis par Fellenberg à la disposition de l'État contre dédommagement. On se brouilla avec Fellenberg. Le Département de l'Instruction institua alors, en 1834, en différents endroits (Münchenbuchsee, Burgdorf) des cours normaux, suivis par 315 maîtres.

(2) La *Kinder-Bibel*, parue, en 1830, chez Haller à Berne, renfermait des histoires choisies tirées de l'ancien et du nouveau Testament, d'après Hübner. (Cf., *Beitr.*, 96).

patience de revenir au fait, et il s'étonne. Puis on veut le faire construire; et lui, ne comprenant ce qu'on lui veut, s'obstine, à la grande joie des assistants, à épeler. Quand vient le tour de la rédaction, il ne brille guère; pour finir, on lui donne à cuber un tas de paille et on le fait chanter. Toute cette scène de l'examen est du plus haut comique, il faut la lire (1). Bref, Käser répond si mal, que l'école lui passe devant le nez.

Bientôt, heureusement, il trouve une place dans la commune de Hinterhäg. En cet endroit, les paysans se chamaillent depuis des années à propos de l'école trop exiguë et trop éloignée pour certains. Ils ont fini par se mettre d'accord, on construira un bâtiment neuf, mais chacun voudrait que ce fût devant sa maison. A Hinterhäg habite un riche fermier qui, chaque hiver, prend chez lui un maître d'école « *auf die Stör* », pour six semaines ou deux mois. Le salaire est de deux batz par jour. On offre le poste à Peter. La classe ne commencera qu'après Noël, le battage terminé. En attendant, le jeune maître pourra travailler pour le même prix comme tisserand ou comme batteur au fléau. On ne lui demande pas grand'chose : pourvu que les enfants apprennent leurs prières, leur catéchisme et quelques psaumes, on sera satisfait, le reste importe peu. Käser accepte ces conditions, et le voilà devenu le factotum de la maison : quand il a fini sa besogne au dehors, il doit approvisionner la cuisine d'eau et de bois; toutes les gerbes battues, ses véritables fonctions commencent, et alors on ne le laisse pas à rien faire; on tire du malheureux tout ce qu'on peut. Levé avant l'aube avec le vacher, le maître d'école a d'abord à s'occuper de dégrossir le « *Güterbube* » nourri à la ferme. Durant ces mornes séances du matin, précepteur et élève bâillent à qui mieux mieux, attendant avec impatience que la première servante se lève à son tour et vienne allumer le feu dans la cuisine glaciale. Le soir, quand les légumes sont épluchés, Käser doit faire réciter les leçons au gamin.

Désireux d'améliorer sa situation, d'obtenir enfin l'école rêvée, notre apprenti pédagogue va pendant quelque temps s'instruire auprès du maître d'école de Hinterhäg, il apprend à construire tant bien que mal, puis il continue ses études dans une de ces écoles normales qui viennent de s'ouvrir; il est tout aise d'augmenter son savoir, mais cela l'ennuie d'être forcé de consacrer à sa pension les petites économies amassées durant l'hiver. Il trouve pourtant le moyen de s'en tirer à bon compte, en tissant à ses moments perdus pour son hôte. Mais quelle n'est pas sa félicité lorsqu'enfin la maudite construction n'offre plus pour lui aucun mystère ! Toute la sainte journée Käser s'exerce à chercher le verbe, et lorsqu'il le tient, à répondre aux questions d'usage : qui? quoi? de qui? de quoi? où? etc., etc.

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 145 ss.

Il apprend aussi la lecture, la calligraphie, soi-disant la grammaire, le calcul, le catéchisme et le chant, que sais-je encore? mais la construction n'en reste pas moins la chose capitale ! Mais laissons la parole à notre héros : « Notre programme comportait : la lecture, la calligraphie, ce qu'on appelait la grammaire, avec la construction, la dictée, le calcul, le catéchisme et le chant. On ignorait ce que c'était que bien lire... l'essentiel était de lire correctement; car plus d'un en était incapable et n'y parvenait pas avant l'examen. On dictait la grammaire, et quiconque ne pouvait pas suivre copiait sur le livre, ou sur les cahiers des autres, s'il savait lire l'écriture. Je ne sais plus bien ce qu'elle renfermait ; les cahiers, en effet, je ne les ai jamais plus relus, et actuellement je ne puis plus les revoir, car je les ai perdus. Autant que je me rappelle, on y parlait des signes de ponctuation, comme ils s'appellent, on y donnait les noms de tous les mots ; si je ne me trompe, ils étaient répartis en vingt-quatre classes. Puis il était question des cas et des différents temps. Après je ne sais plus, et je ne crois pas que la grammaire renfermât autre chose.

La construction était la chose essentielle ; on s'y exerçait dans la *Kinderbibel*. Le maître faisait observer que d'un point à un autre il y avait au moins un verbe, c'est-à-dire un mot indiquant à quel temps une chose s'est faite. Parfois même il y en avait plusieurs, mais on reconnaissait toujours celui qui était le verbe principal. Ce mot, il fallait donc avant tout autre le chercher. Le maître faisait lire une phrase, ou, comme il disait, jusqu'à un point. Puis il demandait après le verbe. Souvent la classe entière exerçait sa divination sur toutes les espèces de mots, avant de tomber juste. Une fois qu'on tenait le mot, le bon, les interrogations continuaient : *Wer ? Wessen ? Wem ? Wen ? Was ? Von wem ? Wann ? Wie ? Wo ?* et toute la kyrielle des *W*. Lorsqu'on avait, à force de questions, épuisé tous les mots, on en avait fini avec la phrase. D'habitude, on attirait encore notre attention sur les substantifs que l'on apprenait à reconnaître aux majuscules initiales; des autres classes de mots, on se souciait moins. La signification des termes, le sujet de la lecture, etc., jamais on ne l'expliquait. Ainsi il arriva, par exemple, que, lors de l'examen préalable, le Commissaire des écoles demanda de façon indiscrète ce que voulait dire le mot Palestine. Vite notre maître d'école chuchota à l'oreille du candidat interrogé : « Une ville de Judée ». Il savait donc bien pourquoi il n'entrait pas dans des explications plus approfondies.

Quant à la dictée, elle marchait aussi bien lentement; car à saisir les mots nous étions inhabiles, et bien plus encore à les épeler de mémoire; nous l'étions tout autant à découvrir les lettres nécessaires, si bien que nous avions rarement le temps de songer par-dessus le marché aux classes de mots... Avait-on terminé enfin, le maître donnait son livre à l'un d'entre nous, celui-ci épelait, et nous devions corriger, mais il était rare qu'on s'acquittât de ce devoir, et d'ordinaire, il restait la moitié des fau-

tes. On échangeait aussi à cette occasion ses ardoises, avec cette belle illusion qu'on apercevrait mieux les fautes du prochain que les siennes propres; mais cela ne servait pas à grand'chose, parce que l'épeleur épelait plusieurs mots pendant que le correcteur, dans sa maladresse, ne faisait qu'une lettre. Et faire une lettre, et prêter en même temps l'oreille à la suivante, me semblait alors rentrer dans ces tours de sorcellerie qu'on ne peut demander à un honnête chrétien. Mais pour ce qui est du calcul, on en faisait réellement, de la sorcellerie. Car nous passions en revue presque toutes les méthodes de calcul possibles : les quatre premières règles avec nombres entiers et fractionnaires, le calcul de la meule de foin, la règle de trois, la règle de société, le calcul d'intérêts; nous extrayions même la racine carrée, et il s'en est fallu de peu que nous ne poussions jusqu'à la règle conjointe. Cela marchait avec une rapidité prodigieuse. On disait : « Attention, cela se fait comme ceci et comme cela », et au tableau on faisait l'opération devant nous. Puis, des élèves devaient au tableau calculer d'un bout à l'autre un ou plusieurs exemples, et celui qui avait une bonne mémoire reproduisait trait pour trait ce qu'il avait vu quelques minutes auparavant. Alors le maître disait : « Cela va; transcrivez maintenant cet exemple ou ces exemples dans votre cahier, afin que vous ne l'oubliiez plus. Et l'ordre était exécuté... » (1).

Le catéchisme auquel on consacrait beaucoup de temps était enseigné de pareille façon. On se servait uniquement du *Fragenbuch*, mais on ne donnait aucune explication. « Nous ignorions qui interrogeait et qui répondait. On ne nous disait absolument rien des thèses chrétiennes sur lesquelles reposent les réponses, on ne nous disait rien du schisme, de la différence entre l'église catholique et l'église réformée... L'essentiel était que le maître pût poser les questions qu'il savait, ne restât jamais court en interrogeant... La question pouvait-elle amener naturellement une réponse sensée, la question suivante s'adaptait-elle à la dernière réponse, chacune d'elles conduisait-elle au but, tout cela importait peu. On questionnait de façon à provoquer un oui ou un non catégoriques... L'explication des mots et des idées consistait uniquement en ceci : pour expliquer les substantifs, on les tournait par une périphrase avec le verbe, et quand avec le substantif on ne pouvait pas faire de verbe, alors on sautait par-dessus le mot, par exemple, nature, royaume, etc... par exemple : qu'est-ce que la consolation ? Quand on vous console. Oui, quand quelqu'un est affligé et qu'on le console ensuite. Qu'est-ce que la vie ? Quand quelqu'un vit, quand quelqu'un est en ce monde et vit... On attachait une importance toute particulière à ce qu'on expliquât une chose par des similitudes. Où mon maître avait-il pêché ce principe, je l'ignore. Mais aux exemples il tenait beaucoup; ils pouvaient du reste rimer comme

(1) *Le Maître d'école*, p. 162 ss.

hallebarde et miséricorde, cela lui était indifférent, pourvu que ce fût une comparaison... » (1).

Pour tout on employait les mêmes procédés mécaniques. On serinait les élèves « absolument comme on dresse des bouvreuils à siffler des choses qu'ils ne comprennent pas ».

Quand ils se sont littéralement abrutis à apprendre les questions du catéchisme, ils passent au chant et braillent à tue-tête les psaumes ou les chants de Gellert. On leur enseigne à reconnaître les différents dièzes, les mesures de toutes sortes, à partager les notes en blanches, noires et croches. Et ils chantent de si bon cœur « que les fenêtres tintent, et que les grillons sur le vieux poêle bondissent çà et là comme affolés » (2).

De principes pédagogiques il n'était nullement question. On ne se souciait pas le moins du monde de la nature de l'enfant, du développement de ses facultés. On n'apprenait pas aux futurs maîtres à délivrer les forces captives dans les cerveaux des enfants, grâce à un choix judicieux de la pâture intellectuelle offerte à leur curiosité. « Comme dans la matière qu'on nous faisait absorber il y avait cent choses que nous ne comprenions pas nous-mêmes, qu'on ne songeait pas le moins du monde à nous expliquer, de deux choses l'une, ou bien parce que le maître en était incapable, ou parce qu'il supposait que nous les savions déjà, nous n'apprenions pas le grand art qui consiste pour un maître à ne rien supposer connu, mais à élucider à ses élèves chaque donnée, chaque mot qui se présente... » (3).

Et cependant, de quel zèle, de quelle touchante bonne volonté ils font preuve, ces maîtres d'école en herbe ! « Tous avaient à lutter avec mille difficultés pour suivre les cours de ces écoles normales. Quelques-uns étaient obligés de priver leurs familles, qui en avaient besoin, de leur salaire d'été, ils devaient user leurs habits du dimanche, qu'un maître d'école doit faire durer plusieurs années; ils voyaient venir un hiver où il faudrait se serrer le ventre; toutes les fois qu'ils rentraient au logis, ils voyaient la mine rechignée de la femme et entendaient d'aigres doléances sur les enfants et les voisins; ils prévoyaient qu'il leur faudrait tout l'hiver contempler cette mine rechignée, toutes les fois que le beurre manquerait à la cuisine et presque le sel sur la table. Mais ils venaient tout de même. D'autres se trouvaient dans une situation pareille, ils avaient des pères et des mères qui ne voulaient pas lâcher leur argent pour qu'ils apprissent de ces bagatelles à la nouvelle mode; il leur fallait subir la grimace de tous les frères et sœurs, toutes les fois qu'ils emportaient finalement l'argent de la pension hebdomadaire, péniblement arraché à force de

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 165 s.
(2) Ibid., p. 168.
(3) Ibid., p. 168.

prières. D'autres faisaient le sacrifice des salaires qu'ils avaient gagnés à la sueur de leur front, pendant des années, de tous les kreutzers économisés depuis leur naissance, se refusaient le nécessaire pour n'arriver qu'à joindre les deux bouts, ou bien devaient, comme moi, employer au travail chaque heure de loisir qu'ils pouvaient attraper, ils devaient, le corps et l'âme fatigués, prendre en mains le bois d'œuvre, alors même que de lassitude leurs yeux voulaient à tout instant se fermer... » (1).

Ils étaient enflammés de la plus belle ardeur, ces jeunes gens affamés de science. « Comme les moineaux dans un champ de blé, ils se rassemblaient tous le matin sur les durs bancs de bois, et avec l'attention la plus soutenue ils ouvraient l'oreille à la science qu'on leur exposait. Ils écrivaient avec autant de scrupule que s'ils avaient eu à copier les Evangiles, et même une virgule oubliée ne leur laissait pas de repos jusqu'à ce qu'ils l'eussent ajoutée. On voulait tout retenir, et le fait de ne pouvoir réciter le soir toutes les paroles du maître, comme les questions du Heidelberger, était capable de vous rendre bien malheureux. Car, savoir par cœur était naturellement pour nous la chose essentielle; n'était-ce pas aussi après tout la chose essentielle dans les écoles ! Mais on ne se contentait pas seulement des classes; aux heures de midi et du soir on écrivait encore, on s'occupait de tout ce qui se rattachait à la question; c'est à peine si on s'accordait le temps de manger. Ainsi, en ce qui me concerne, par exemple, la construction ne voulait pas m'entrer comme il faut dans la tête. Partout où je me trouvais, partout où j'allais et travaillais, j'avais la construction en tête, et je répétais ce qui s'était fait dans la journée. Comme je savais par cœur la plupart des histoires, partout je pouvais m'adonner à cette occupation... » (2).

Toute la sainte journée, Peter Käser s'exerce donc à construire; des heures entières, il tourne et retourne dans sa tête la même phrase, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la décomposer en questions. « Cependant il était rare que je vinsse à bout de la chose aussi heureusement, aussi facilement. Il fallait alors qu'un camarade, à qui je rendais à l'occasion pareil service, me fit réciter et secourût ma mémoire. De même, je répétais d'autres choses, notamment les différentes sortes de mesures, les temps de toute espèce, et, à part moi, je faisais les grands bras, pire que le pasteur en chaire. Egalement les formules magiques de calcul, la multiplication des numérateurs et des dénominateurs, des numérateurs ensemble et derechef des dénominateurs, toutes ces diableries, je ne pouvais jamais les retenir comme il faut. Je ressemblais à une marmite ambulante où chantait la soupe; de loin déjà on m'entendait bourdonner, et mes maî-

---

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 170.
(2) Ibid., p. 170 s.

tres de pension se plaignaient que je continuasse même en rêve, au point que la nuit ils croyaient entendre la roue à bobiner... » (1).

A côté de cela, en hommes précautionneux qui songent à l'avenir, les futurs maîtres d'école se préoccupent des catéchismes qu'ils auront plus tard à enseigner, des oraisons funèbres qu'ils devront prononcer au village; ils copient des discours, font provision de belles phrases sonores chez un fabricant de sermons très réputé, lequel se donne pour un savant qui ne craint aucun pasteur sous le rapport de l'éloquence. Bref, à l'approche de l'examen, tous ces jeunes gens se démènent avec une activité fiévreuse; à l'idée de comparaître à Berne devant ces Messieurs du *Kirchenrat* (2), qu'ils se représentent comme des dieux ou du moins des archanges, ils étouffent d'émotion; les cœurs dans les poitrines battent à coups précipités. « Que pouvait-il bien y avoir de plus risible que les airs d'importance de notre maître et nos propres airs, que notre zèle et la vanité que nous tirions de noix vides et d'écailles jetées au tas ? Quoi de plus grotesque que ces vingt hommes construisant pendant des heures entières, au prix des plus grands efforts, une phrase dont ils ne comprennent pas la moitié des mots, et se disant à eux-mêmes avec le plus grand sérieux du monde : nominatif, génitif, etc... Qui ? de qui ? etc..., jusqu'à ce qu'ils se soient gravé ces choses dans la mémoire, dans l'ordre voulu, mais de telle façon qu'ils ne peuvent jamais parvenir à les appliquer? » (3).

Et qu'on ne dise pas que c'est là une exception; si nous nous en rapportons au témoignage de Käser, les choses se passaient ainsi presque partout. « C'est de cette façon qu'on formait les maîtres d'école. Je ne veux pas dire tous. Il peut y avoir eu des écoles normales où l'on travaillait avec plus d'esprit, quoique, dans les examens que je passais çà et là avec des élèves de ces écoles, il fût presque impossible de noter aucune différence. Il est certain qu'il y a eu plus d'un maître d'école normale qui savait ce que c'est que la Palestine ; mais a-t-il expliqué la chose, ne l'a-t-il pas supposée déjà connue, c'est une autre question... » (4).

Käser a travaillé consciencieusement ; il voit ses efforts couronnés de succès ; il réussit à l'examen. Il est vrai qu'on n'a refusé que les candidats qui ne savaient pas lire ! Le voilà en possession du diplôme rêvé. Il faut renoncer à dire la joie et la fierté du jeune homme. Un peu pédant, il fait parade de sa science toute neuve devant le vieux tonnelier, son maître ; mais en attendant une place, car il faut bien vivre, il s'occupe à tisser, lisant chaque semaine les feuilles d'annonces. Une école

---

(1) *Le Maître d'école*, p. 172.

(2) *Beitr.*, p. 97. Le *Kirchenrat* était, pour les affaires de l'église et en partie aussi pour celles de l'école, l'assemblée consultative du Département de l'Instruction.

(3) *Le Maître d'école*, I, p. 174.

(4) Ibid., p. 175.

est vacante, Käser se présente, n'obtient malheureusement que le second rang à l'examen, bien qu'il ait répondu mieux que tous les autres. Mais les paysans de l'endroit le trouvent trop fier. N'a-t-il pas traversé le village sans saluer personne ? Puis il portait une redingote noire ! Aussi, à l'examen suivant, Käser se vêt-il avec plus de simplicité, il salue bien bas tout le monde, et il obtient son école. Quelle ivresse ! Le tonnelier, toujours serviable, prête à son disciple deux florins qui lui serviront à monter sa cuisine (un poêle, quelques assiettes, des écuelles, des cuillers). Pour le lit, Käser s'adresse à sa famille qui le reçoit comme un chien dans un jeu de quille. En fin de compte, le paysan chez qui il a passé l'hiver consent à lui en prêter un, ainsi qu'un vieux coffre, et notre homme, ainsi pourvu, va reconnaître son nouveau poste. « Environ une centaine d'enfants faisaient partie de cette école. Un peu de terrain, avec le bois nécessaire et le logement, et 75 livres d'argent en faisaient une des plus agréables du canton à cette époque... » (1). Avec cela, le pays est charmant. « Le petit village sans église était bien gentiment situé entre des champs et des forêts. D'un air vénérable les graves toits de chaume érigeaient leurs faîtes couverts de mousse au milieu des arbres verts, et devant les maisons étaient fièrement plantés les élégants et propres tas de fumiers pour lesquels maint paysan a dans son cœur un plus profond attachement, de plus tendres caresses que maint bourgeois n'en a pour sa femme. Sur le côté s'étendait une étroite vallée bien arrosée, et au fond on voyait s'allonger la chère montagne bleue (2), occupée sur toute sa longueur par un insouciant petit peuple de vachers et de vaches... » (3).

Käser est bien accueilli. C'est à qui offrira au nouveau maître de l'eau-de-vie et du café; partout il lui faut absorber quantité de nourriture. Mais il n'est pas fier lorsqu'arrive son maigre mobilier : le lit antique, le coffre délabré où ballottent pêle-mêle vêtements, écuelles et cuillers, la cafetière et la poêle, le tout bien à l'aise sur le large chariot. Avec cela, le voiturier qui s'est chargé du déménagement a attelé trois chevaux, pensant que, si le maître d'école n'en voulait que deux, c'était par économie. Le pauvre garçon a bien raison de ne pas faire les choses trop largement ; dans son nouveau logis il ne possède pas même de chandelle pour s'éclairer, et l'on est obligé de lui laisser une lanterne. L'habitation n'a rien de luxueux; elle ne déplaît pas cependant à Käser, qui jusqu'alors n'a pas été gâté. Les cloisons se disjoignent, les fenêtres ne ferment pas, les poutres sont à nu, mais tout cela il ne le voit pas. « ... Je ne vis que la place. Les deux pièces qui étaient à moi — à moi qui jusqu'alors n'avais dormi que dans des « *Gaden* » — et la cuisine, et

(1) *Le Maître d'école*, p. 181.
(2) Le Jura qui sert de décor à bien des paysages de Gotthelf. Voir *Beitr.*, p. 98.
(3) *Le Maître d'école*, I, p. 189.

aussi deux petites écuries et un hangar grand à y danser — voilà ce que je vis, et je me mis au lit tout fier de dormir dans ma maison et dans une « *Stube* »... » (1).

Les débuts de Käser sont assez heureux. Dans sa classe il se livre à des débauches d'épellation et de récitation. Avec cela, il est affectueux pour les petits, à tort peut-être, car lorsqu'il veut se montrer sévère par la suite, il est trop tard, les enfants ne le craignent plus, et ses punitions produisent une impression fâcheuse. Il rend visite au pasteur, personnage sacro-saint, majesté redoutable qui le reçoit mal et le chapitre, parce qu'il n'est pas venu le voir assez tôt. Ce pasteur est un autoritaire qui tient à ce que tout le monde se pénètre bien de cette idée que c'est lui qui commande. Pas un enfant, dit-il, ne doit apprendre à écrire ni à calculer, avant de savoir par cœur son catéchisme de Heidelberg et son Siegfriedli (2), car la religion est la chose importante dans une école. Ce résultat obtenu, tous, garçons comme filles, riches comme pauvres, doivent se mettre à écrire et à calculer. Le pasteur recommande également à Käser de ne pas folâtrer avec les jeunes gens, ni surtout avec les filles, et d'être toujours dans son lit, la nuit. Le garçon n'accepte qu'en maugréant ces observations, persuadé que le bonhomme est jaloux de lui.

Tout d'abord, il a fait consciencieusement son service, et même mérité les compliments du pasteur, puis il se relâche, fréquente les « *Nachtbuben* » qu'il accompagne dans leurs expéditions nocturnes. Il n'a plus en tête que l'amour; en classe, il bâille et s'ennuie; les enfants ne le respectent plus. Tantôt indulgent à l'excès, tantôt injustement sévère, suivant son humeur du jour, le malheureux maître est bientôt débordé. Une fâcheuse histoire avec une jeune paysanne, le scandale occasionné par sa liaison avec une veuve, quadragénaire de mauvaise vie, achèvent de lui rendre l'existence intenable, il est forcé de quitter le village de Schnabelweide.

Si au début, en effet, on lui faisait bonne mine, si on le comblait de présents, c'est que les gens tenaient à donner une bonne idée d'eux-mêmes, à ne pas rester en arrière des autres; ils voulaient acheter les bonnes grâces du maître d'école; beaucoup aussi étaient poussés par la curiosité. Mais maintenant on sait à quoi s'en tenir, et on lui tourne le dos. Jeunes et vieux se gaussent de l'infortuné. Les gars de l'endroit viennent faire du vacarme devant les fenêtres, contrefaisant avec des cris joyeux le grotesque personnage qu'il joua dans sa dernière aventure amoureuse.

Et Käser, l'âme ulcérée, s'enquête d'une nouvelle situation, et il ne reste pas longtemps sans emploi.

---

(1) *Le Maître d'école*, p. 192.

(2) Outre le catéchisme de Heidelberg, introduit en 1616 dans les écoles, on employait comme manuel d'instruction religieuse en pays bernois les « *Anfänge der christlichen Lehre* », 1775, par Isaak Siegfried Zofingen (*Beitr.*, 100).

En lisant la feuille d'avis il a découvert en effet un poste vacant, Gytiwyl, dans la partie agricole du canton de Berne. Le pays est beau, mais le local où le maître doit enseigner n'a rien de séduisant. « ... La maison d'école était la plus méchante maison de tout le village. Partout le toit laissait voir ses moises, et des tresses entières de chaume pendaient. Le hangar, pavé de terre glaise, était plein de trous, la palissade du jardin tombait en ruine, les fenêtres rondes et aveugles étaient raccommodées avec du papier... » (1).

Les candidats sont au nombre de quatre. Le pasteur, après avoir vérifié leurs certificats et les avoir questionnés sur les motifs de leur départ, se prépare, en compagnie du Commissaire des écoles, à procéder à l'examen. Ils n'attendent plus que l'arrivée des chefs de la commune, l'*Ammann*, le « *Gerichtsäss* », et le juge du chœur. Mais ces Messieurs ont oublié l'heure, ou sont retenus par leurs occupations. « L'*Ammann* était allé à la forge, il avait totalement oublié l'examen, et il viendrait probablement, aussitôt de retour — fit dire Madame la baillive. Le *Gerichtsäss* fit annoncer qu'il ne pourrait sans doute venir de toute la matinée; si l'après-midi il était encore temps, il ferait son possible. Le juge du chœur fit aimablement souhaiter le bonjour et savoir qu'il se reposait volontiers sur ces Messieurs, que le matin il lui fallait labourer, et l'après-dîné ensemencer » (2). Les épreuves commenceront donc sans eux. Un des aspirants au poste ne sait pas lire. « Le Commissaire des écoles s'en aperçut bientôt et lui demanda comme l'idée d'être maître d'école avait bien pu lui venir, puisqu'il ne savait pas lire. « Oh ! répondit l'homme, sans s'effrayer, cela ne m'inquiète pas, j'aurai bientôt appris avec l'aide des enfants ». Apprit-il, je l'ignore, mais il devint plus tard maître d'école » (3).

Au cours de l'examen, voici venir tout de même l'*Ammann*, « un imposant personnage avec un double menton et un ventre superbe », suivi du « *Gerichtsäss* », « un peu plus mince que l'autre, mais pesant toujours ses deux quintaux ». Graves et dignes, ainsi que des sénateurs sur leurs chaises curules, ils inspirent aux candidats un saint respect. Les épreuves de chant terminées, on fait sortir les porte-férule, qui ne perdent d'ailleurs pas un mot des délibérations, car on a négligé de fermer les fenêtres. Le Commissaire fait son rapport sur l'examen, rappelle que seul il a le droit de proposer, mais il veut bien, selon son habitude, demander l'avis des chefs de l'école. Le pasteur, interrogé le premier, déplore qu'on n'ait pas l'embarras du choix, mais à cela il y a des raisons : ni le salaire,

---

(1) *Le Maître d'école*, I, p. 357.
(2) Ibid., p. 358. Le *Gerichtsäss* était l'assesseur du tribunal inférieur, constitué dans chaque paroisse, surtout en vue de l'exécution de marchés, et dont les membres, ainsi que les conseillers communaux, avaient à l'église des stalles particulières à leur nom. Cf. *Beiträge*, p. 12.
(3) *Le Maître d'école*, p. 359.

ni la maison n'ont rien de bien engageant. Käser ne lui déplaît pas. L'*Ammann* constate qu'aucun de ses administrés n'a encore eu l'idée de se faire maître d'école, tous ont su trouver mieux. En ce qui le concerne, il aime autant un candidat que l'autre. Un maître d'école est toujours un maître d'école. Il n'y a pas grande différence. Le juge, d'un air malin, fait remarquer qu'on a toujours trouvé quelqu'un qui s'est montré satisfait du salaire et du logement. Il s'en rapporte du reste à ces Messieurs; il préfèrerait cependant qu'on ne prît pas un régent chargé d'une kyrielle de petiots qu'on aurait constamment à sa porte. Le Commissaire des écoles déclare être du même avis que le pasteur; 25 couronnes comme salaire, ce n'est pas beaucoup, et puis il n'est guère alléchant, en vérité, ce terrain « où les lièvres et les renards se souhaitent l'un à l'autre bonne nuit », pas plus que la masure délabrée, avec son étable si mauvaise que les chèvres du précédent maître d'école auraient gelé pendant l'hiver, s'il ne les avait mises dans sa salle de classe ! Des améliorations s'imposent. Et le juge de répliquer que c'est celui qui paie qui commande. Le régent gagne son salaire bien au chaud et à l'abri, alors que les paysans s'exténuent au vent et à la pluie. Il n'a d'ailleurs jamais entendu dire qu'on en apprenait davantage dans une maison neuve que dans une vieille. Pour ce qui est des chèvres, si elles gèlent à l'écurie, eh bien, le maître d'école n'a qu'à s'en priver ! (1).

Peter Käser vient le premier sur la liste. Le voilà donc agréé, et il est au comble de la joie d'avoir enfin trouvé une place. Ce qui le refroidit un peu, c'est l'attitude fière et dédaigneuse des « *Vorgesetzte* ». En bien des endroits ceux-ci se mettent à la disposition du nouveau maître, ils lui parlent aimablement, lui souhaitent la bienvenue. Il n'en est pas ainsi à Gytiwyl. « Ici les chefs vous honoraient à peine d'un regard. Leurs mains grasses et moelleuses dans les poches de leur gilet, ils avaient l'œil très arrogant, et, quand on se tenait devant eux, ils vous toisaient des pieds à la tête avec des regards qui auraient fait honneur à des grands baillis... » (2). Käser se rend compte qu'il ne sera jamais tenu en bien haute estime dans ce village. « Je sentais bien qu'en cet endroit je serais bien petit, que je serais méprisé par tous ceux qui possédaient un kreutzer de plus que moi; qu'on y considérait le maître d'école moins qu'un mendiant, puisque l'on peut du moins donner à un mendiant ce qu'on veut, tandis qu'au maître d'école il faut donner une somme déterminée » (3). Avant de s'installer, il arrange ses affaires; à force de travail et d'économie, il est parvenu à payer ses dettes courantes et il ne redoit plus qu'une faible somme sur son lit. Il possède un orgue, acheté aussi à crédit, mais ne peut se décider,

(1) Lire les détails amusants de l'examen : *Maître d'école*, I, 358 ss.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 362.
(3) Ibid., p. 363.

ni à le payer, ni à s'en séparer. Il quitte Schnabelweide, froissé dans son amour-propre, en voyant que son successeur est accueilli par les villageois comme il l'avait été lui-même. Naïvement, il avait écrit à Gytiwyl pour commander une voiture, mais personne ne s'est dérangé, et comme notre maître d'école s'étonne, le *Gerichtsäss* lui répond, « qu'ils ne se laissaient pas ainsi commander par lettre; ce serait commode, si chacun n'avait qu'à ordonner... » (1). Aussi, de longues négociations sont-elles nécessaires pour qu'il puisse enfin obtenir un chariot qui conduira à sa nouvelle résidence son mobilier modeste. La maison d'école de Gytiwyl manque vraiment de confortable. « La salle de classe offrait, pour 150 enfants qui devaient y entrer, à peine trois pieds carrés par enfant; la moitié des fenêtres étaient aveugles, le poêle, bête monstrueuse, était lézardé et presque usé par l'aiguisage des crayons d'ardoise. Comme logement, je n'avais qu'une chambre, et encore elle était assez petite. Faute de cave à tisser, je fus obligé d'y installer mon métier de tisserand qui, avec le lit, remplissait si bien l'espace que c'est à peine si je savais où caser le reste de mon mobilier, consistant en un buffet, un coffre, une table et trois chaises de bois. Le plancher avait des trous dans lesquels on risquait de se tordre le pied, et dans la cuisine, pavée de terre glaise, ces trous étaient si nombreux et si profonds qu'on aurait pu y établir de véritables citernes...» (2).

Käser fait au pasteur la visite d'usage. Celui-ci se montre on ne peut plus aimable pour le nouveau venu, le documente sur le caractère des habitants de Gytiwyl, lesquels offrent bien des traits de ressemblance avec les paysans de Lützelflüh (3). A son arrivée dans le pays, le pasteur s'est donné beaucoup de peine pour perfectionner ses ouailles. Mais il n'a obtenu aucun résultat. Découragé, le brave homme conseille au maître d'école de faire silencieusement son devoir, d'être travailleur et économe. Les résultats seront ce qu'ils pourront être.

Käser fait de son mieux, et ce n'est pas beaucoup dire. C'est en vain que le pasteur, c'est en vain que son nouvel ami, le grognon et bourru Wehrdi, ont essayé de lui ouvrir un peu les yeux et l'intelligence. Wehrdi n'aime pas les maîtres d'école. « C'est, affirme cet original, l'engeance la plus dégoûtante qu'il ait connue dans toute sa vie, les puces exceptées, car des poux il n'en a jamais eu » (4). Il prétend que s'il n'y avait pas de maîtres d'école, on ne verrait pas tant d'orgueilleux meurt-de-faim en ce monde; il ne comprend pas qu'un homme qui a encore une goutte de sang dans les veines choisisse pareil métier. Peter a de la peine à se figurer pourtant que tout son prétendu savoir n'est rien, et qu'on est en droit

(1) *Le Maître d'école*, p. 368.
(2) Ibid., p. 384 s.
(3) Voir *Beiträge*, p. 105.
(4) *Le Maître d'école*, I, p. 399.

d'exiger d'un maître qu'il apprenne à écrire et à calculer à tous les enfants; jamais il ne croira non plus qu'il faille enseigner aux élèves à exprimer par écrit leurs idées, sans quoi l'écriture est inutile, ni qu'on puisse diviser une classe en différentes sections et obtenir ainsi de meilleurs résultats qu'avec le système actuel. Cependant, il se met courageusement à l'ouvrage, car l'essentiel pour le maître, n'est-ce pas d'être zélé, c'est-à-dire, le moment venu de la récitation, de courir sans répit de l'un à l'autre des élèves pour leur faire débiter aussi vite que possible leur petite histoire ? Et c'est alors que se déchaîne un joli vacarme ! « Lorsqu'on se mettait à faire lire toute une classe en mesure — épouvantable supplice pour les oreilles de tous ceux qui n'avaient pas des tympans en peau de veau, — on s'imaginait avoir fait là une découverte qu'on ne pouvait plus dépasser... » (1).

Käser aime surtout faire la classe aux filles, plus dociles que les garçons. L'examen arrive, et cette fois tout marche bien, seulement, à l'avenir, le maître ne devra plus — on le lui conseille — se contenter de construire; il lui faudra aussi expliquer le sens des mots (2).

Sur ces entrefaites, Käser se marie. De ses amours et de sa vie en ménage nous ne parlerons pas. Disons seulement que Peter possède pour toute fortune 7 thalers, que Mädeli sa femme lui apporte comme dot 6 batz $\frac{1}{2}$. On comprend avec quelle impatience il attend le jour de l'examen où il empoche les 62 L. 5 Btz de son salaire (3). Et pourtant, qu'il est difficile, avec une pareille somme, de subvenir aux besoins du ménage, surtout quand il y a des enfants à habiller, des vieux parents à soigner ! Au bas mot, il faut trois francs par semaine. « Et lorsqu'il faut tout acheter, jusqu'aux pommes de terre, qu'on calcule un peu ce que c'est, quand pour six personnes on ne veut pas dépenser plus de trois livres par semaine. 10 batz $\frac{1}{2}$ de pain, 7 batz de lait, 1 batz $\frac{1}{2}$ de sel, 5 batz de beurre ou de graisse, 4 batz de farine, et 3 batz de café, c'est vraiment peu pour six personnes, et pourtant cela fait déjà plus de trois livres... » (4).

Un nouveau pasteur s'installe à Gytiwyl; à la place de l'antique masure où Käser fonctionnait s'édifie une belle école neuve. Ce n'a pas été, par exemple, sans difficulté; car, pour obtenir quelque chose de paysans bornés et méfiants, il faut se montrer habile diplomate.

Maintenant que notre porte-férule, ainsi que le lui fait observer le Statthalter, est logé comme un seigneur, il est tenu de mettre son enseignement en harmonie avec les splendeurs de son palais.

Le pasteur lui a conseillé de réfléchir mûrement sur ce qu'il voulait faire, et de venir s'entretenir avec lui de la future organisation des classes.

---

(1) *Le Maître d'école*, p. 375 s.
(2) Toute la scène de l'examen, avec ses épisodes comiques, est à lire, II, 31 s.
(3) *Le Maître d'école*, II, p. 157.
(4) Ibid., p. 238.

Le pauvre régent est bien embarrassé : il médite longuement, et le résultat de ses laborieuses réflexions est qu'il lui faudra désormais montrer un grand zèle. « Le matin, je voulais être déjà à l'école avant huit heures; et l'après-midi, ne pas renvoyer avant quatre heures les enfants chez eux; je me proposais de tailler les plumes à l'heure de midi. Il me semblait également que le plus court était de faire calculer les meules de foin au moyen des fractions; c'est ainsi qu'on se trompait le moins, une fois qu'on savait. Un peu de dictée, m'imaginais-je, ne pouvait pas nuire non plus; de même, faire copier des quittances aux élèves pouvait être une chose utile. J'avais aussi entendu vaguement parler d'un enseignement, on l'appelait mutuel, il fonctionnait comme il faut, disait-on, mais je n'y entendais rien. Je me proposais de demander au pasteur s'il pouvait me le montrer... » (1).

Käser va donc trouver le pasteur; celui-ci essaye de faire comprendre à notre homme le mécanisme de la nouvelle méthode et lui indique comment il devra procéder. Il devra d'abord diviser l'école en catégories, non d'après l'âge ou la taille des enfants, ni d'après le nombre de vaches de leurs parents, mais d'après leur force. Il s'assurera ensuite que les élèves, puisqu'ils s'instruisent réciproquement, comprennent bien ce qu'ils savent. Pour cela, l'enseignement du maître doit être régulier, méthodique, intelligent et clair, sans quoi l'enseignement mutuel est le plus funeste de tous, et l'on n'arrive qu'à développer chez les enfants ce talent d'imitation qui caractérise les singes. Jusqu'alors, les écoliers ont été partagés en abécédistes, épeleurs, lecteurs et catéchistes, il y aura lieu d'ajouter à ces divisions anciennes des sections spéciales pour la religion, le calcul, l'écriture ; il sera nécessaire de dresser un plan d'études, répartissant d'une façon bien déterminée les heures des classes entre les différentes matières du programme. Les réformes devront commencer par les petits, jusque-là négligés, et alors l'étude du calcul et de l'écriture sera facilitée. Plus les enfants auront appris tout jeunes, plus aisément on les maniera plus tard... Mais Käser se heurte à des difficultés : les parents ne veulent pas acheter d'ardoises aux petits, estimant que des enfants de cet âge perdront sans profit leur temps à gribouiller. Un paysan est furieux qu'on apprenne à écrire aux élèves avant qu'ils possèdent bien l'imprimé. Un autre, au contraire, n'entend pas que son rejeton se mette dans la tête le catéchisme : ce sont là des niaiseries bien inutiles ! Quant à ce qui est de l'écriture et du calcul, il est bien aise que le maître d'école y tienne la main. L'écriture et le calcul, voilà l'important. Le reste ne donne pas à manger. Il faut dire que jusqu'ici les gens de Gytiwyl ne se sont pas beaucoup souciés de l'école, ni de ce qu'on y faisait. « Pourvu

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 5.

que le maître d'école fût zélé, c'est-à-dire qu'il fût toujours en classe à l'heure dite, et que les enfants pussent de temps à autre dire à la maison : le maître a eu chaud aussi aujourd'hui, il a été forcé d'ôter son habit; pourvu que le plus grand fût capable de faire une copie d'examen où il y eût des lettres d'un demi-pouce de long, pourvu que, mis en demeure de réciter une prière ou de lire, le gamin pût brailler la chose d'une voix de tête si discordante que les quenouilles en vacillaient et que le chat sortait de dessous le poêle et voulait gagner la porte — pourvu que cela se passât ainsi, — les gens étaient contents et disaient : « les enfants apprennent comme il faut. Nous avons un maître d'école dont on ne peut que faire l'éloge » (1).

Furieux de toutes les récriminations que la nouvelle méthode soulève contre lui, Käser veut male mort au pasteur qui la lui a conseillée. Du reste, toutes les gazettes sont remplies d'attaques contre les pasteurs. La Révolution de février vient d'éclater en France, et la Suisse est régénérée. La vieille aristocratie bernoise a disparu. Tous les gens sont maintenant égaux, tous peuvent aspirer aux postes laissés vacants par les patriciens. Les campagnards comme les autres changent d'idée et commencent à sentir la nécessité de l'instruction. « Des milliers de gens se prirent à regretter de ne s'être pas plus souciés de leurs têtes. Et plus d'un descendit l'encrier du travon, l'épousseta, délaya avec de l'eau l'encre encroûtée, et, plein d'angoisse, essaya dans l' « *Hinterstübli* » s'il savait encore écrire son nom... » (2).

« De même que lors d'un incendie on réclame des moyens d'éteindre le feu, des pompes, des seaux, et des gens, on demandait à grands cris des moyens de s'instruire, des écoles de toute espèce, des maîtres de toutes sortes. De bonnes écoles, de bons maîtres d'école, c'était l'essentiel ! Ces mots étaient répercutés par toutes les montagnes, et l'écho apportait à nos oreilles ces doux accents : des écoles et des maîtres d'école, voilà l'essentiel ! Et comme d'une fièvre tout le pays parut pris du zèle de s'instruire; tout le monde tremblait et frissonnait dans l'attente du moment où les enfants, lorsqu'ils sortiraient du ventre de leur mère, crieraient à la sage-femme : une fois un un, deux fois deux quatre, où les gardeurs de chèvres et les ramasseurs de crottin s'administreraient des raclées à propos de ces questions : y a-t-il deux ou trois mots primordiaux ? Dieu est-il un mot primordial ou un esprit ? un *Dingwort* est-il un *Hauptwort*, ou rien du tout ? où chaque Hans Michel de l'Oberland et de l'Unterland serait docteur ès-sciences quelconques, et pourrait incontinent sauter de ses culottes de vacher dans une culotte de professeur, s'il le voulait. On était convaincu que chaque membre, chaque petit membre du peuple souverain

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 398.
(2) Ibid., p. 403.

avait au corps un vrai diable de culture, seulement les damnés frocards avec leurs goupillons et leurs anathèmes l'empêchaient de sortir ainsi qu'un poussin de l'œuf... » (1).

On veut des écoles et des maîtres d'école. Fellenberg à Hofwyl a ouvert un établissement; il a asséché et converti en superbes champs des terrains incultes, il a construit de spacieux bâtiments, avec des salles d'études, des ateliers, des écuries et des caves; mais où sont donc les hommes qu'il a formés ? Voilà 30 ans, dit Gotthelf, qu'il s'occupe d'éducation, où sont ses enfants, ses fils spirituels ? Fellenberg, dans sa lutte contre le Département de l'Instruction, contre la prêtraille, a pris les maîtres d'école comme auxiliaires, mettant en œuvre tous les moyens pour attirer ceux-ci à Hofwyl. Flattés d'être émancipés de la tutelle cléricale, d'obtenir des positions indépendantes et honorables, d'être traités comme les éducateurs de 80.000 jeunes citoyens, de constituer la classe la plus importante de l'Etat, les porte-férule perdirent la tête; des cours de répétition s'ouvrirent, destinés à mettre à la hauteur de leur tâche les maîtres de la vieille école. Une incroyable soif d'instruction prit tous ces gens. Beaucoup, déjà âgés, quittèrent leur foyer pour aller suivre ces cours, sans s'inquiéter s'ils plongeaient leur femme et leurs enfants dans la misère. Le Département se vit forcé d'organiser lui aussi quelques cours. Et alors, comme deux puissances ennemies, se dressèrent en face les uns des autres les clients de Fellenberg et ceux dudit Département. Les infortunés maîtres d'école se logèrent dans le cerveau des choses dont ils ne surent plus ensuite que faire; ils perdirent leur bonhomie, se faussèrent les idées; grisés par leur vaine science, on les vit émettre des prétentions exorbitantes, revendiquer de façon irrespectueuse leurs droits méconnus; qu'arriva-t-il ? les membres du Département de l'Instruction en conçurent quelque irritation, de plus en plus ils se persuadèrent qu'il était impossible d'améliorer la situation pécuniaire des instituteurs avant que ceux-ci ne fussent devenus d'autres hommes. Bientôt, la nouvelle arriva que tous les maîtres en fonctions allaient être contraints de passer un examen. Par cette mesure le Département pensait se justifier du reproche de n'avoir pas fait plus pour les éducateurs du peuple; l'examen ferait apparaître au grand jour l'ignorance de la plupart, à tous il rabattrait singulièrement le caquet. Puis une loi vint réglementer le salaire des maîtres d'école. Ceux d'entre eux qui, interrogés sur les matières spécifiées au paragraphe 15 (religion, langue, calcul, écriture, chant), seraient reconnus suffisamment capables, toucheraient un minimum de 150 L. Aux autres on n'accordait rien du tout. Les régents, par contre, qui auraient fait preuve de connaissances satisfaisantes sur les matières prévues au paragraphe 16, recevraient

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 405.

25 L. de plus par branche, de sorte que le maximum de salaire pouvait s'élever à 300 L.

Les communes, même celles qui se souciaient peu de ces connaissances nouvelles, étaient tenues de porter à 300 L. le traitement de leurs maîtres d'école, dès que ceux-ci seraient capables d'enseigner les matières comprises dans la deuxième catégorie : dessin linéaire, histoire et géographie, histoire naturelle, physique, constitution politique, comptabilité, économie et agriculture (1).

Un des résultats de cette loi fut que tous les maîtres s'ingénièrent à pouvoir enseigner les matières du paragraphe 16, et ce fut un effroyable gâchis. Comme tant d'autres, Peter Käser fut alléché par la grosse somme promise par le gouvernement; afin de décrocher la timbale, et bien qu'il n'y entende pas grand'chose, il se met bravement à la besogne; comme une corneille abat des noix, le voilà qui pérore sur l'histoire naturelle, la géographie et l'histoire nationale; pendant quelques semaines le malheureux se démène et sue (2). Ces innovations révolutionnent le village; les paysans s'agitent, prétendant que le maître d'école est devenu fou, et mène en droite ligne leurs enfants au Diable ou à l'Antéchrist; ils lui reprochent de vouloir détourner ses élèves de la foi des ancêtres. Vraisemblablement Käser n'a pas lu la Bible. Sans quoi il ne débiterait pas de semblables âneries. « Si le soleil était immobile, Josué n'aurait pas eu besoin de lui commander de s'arrêter, et puis, nous le verrions également le jour et la nuit, disaient-ils. Et celui qui enseignait que la terre tournait autour, c'est sa tête qui tournait, mais non pas la terre. Si nous tournions autour, si la nuit nous étions en bas, mais il n'y aurait plus d'eau le matin dans aucune auge de fontaine, or l'eau y était bien la même le matin et le soir » (3). Käser se rend bien compte que les paysans sont des benêts, mais il interrompt ses explications subversives, et il ne touche plus à ces questions brûlantes qu'en cachette, à l'école d'été, et en manière de passe-temps, car ces classes d'été lui répugnent. Auparavant, elles ne duraient que quatre semaines, mais le commissaire des écoles les a prolongées de huit semaines. Le Département de l'Instruction avait décrété, en effet, que dans toute l'année il ne devait y avoir que deux mois de vacances; mais dans le pays cette recommandation restait lettre morte; tout le monde était d'avis que les classes d'été ne servaient à rien. Elles n'avaient guère d'autre utilité que de débarrasser de temps à autre les parents de leurs enfants. Ceux-ci arrivent à l'école de mauvaise humeur, traînant la jambe. Quant au maître, il n'a pas beaucoup plus de courage que ses élèves (4). « On tournait, dit Käser,

(1) Voir *Beiträge*, p. 120.
(2) *Le Maître d'école*, II, p. 436.
(3) Ibid., p. 448.
(4) Gotthelf s'intéressait vivement à ces écoles d'été; il nous reste de lui un projet de règlement pour les communes de la paroisse d'Herzogenbuchsee. (*Beitr.*, p. 74), qui se trouve dans le *Gotthelf-Archiv* de la famille Bitzius à la Bibl. municipale de Berne.

autour de la maison, aussi longtemps que possible, on plaisantait avec les enfants et on les laissait sauter à leur gré. Lorsqu'enfin on ne pouvait pas attendre davantage, on les appelait dans la salle. Là, il s'écoulait encore pas mal de temps avant qu'on se fût assis et qu'on eût sous la main tous ses livres. Puis le maître disait : « Apprenez bien, et quand vous saurez, dites-le ! Un vieux maître d'école disait : « Enfants, quand vous saurez, éveillez-moi ». Ensuite le maître suivait son chemin, sortait au bon soleil ou bien à part lui se mettait à écrire quelque chose, et si un élève criait : « Maître, je voudrais bien réciter, je sais », le maître disait : « Tu veux toujours réciter, apprends encore un instant, on ne sait jamais trop bien; je viendrai tout à l'heure ». Finalement, les enfants pouvaient réciter des questions, lues ou apprises par cœur, ou bien épeler. Tout cela était-il enfin terminé, non sans baîllements, le maître d'école regardait sa montre et disait, ou bien : « Enfants, cela ne vaut plus la peine de commencer quelque chose d'autre, retournez chez vous, à la grâce de Dieu; ou bien : « Ce n'est pas encore l'heure de retourner à la maison; chacun peut maintenant faire ce qu'il lui plaît....» (1). Si les enfants ne viennent à cette école d'été qu'en rechignant, les père et mère ne montrent pas beaucoup d'enthousiasme à les envoyer. Ils ne voient là qu'une contrainte, une sacrée contrainte, « *es D. Zwäng* », pour ennuyer les gens; et encore si ces classes d'été servaient à quelque chose ! Beaucoup de maîtres font chorus et se plaignent que les élèves n'aient aucun appétit de science et préfèrent être dehors. Naturellement ceux-ci renchérissent : « Et les enfants poussaient des clameurs de haro sur l'école, où le soleil n'entrait pas, où il n'y avait pas de nids d'oiseaux à dénicher, et se plaignaient amèrement de ne rien apprendre après tout; le maître d'école n'était, disaient-ils, jamais près d'eux, c'était un tout autre homme en été qu'en hiver... » (2).

Malgré son peu de goût pour cette ennuyeuse corvée, Käser fait pourtant sa besogne avec courage, et grâce à son zèle il finit par obtenir plus de résultats qu'il ne l'aurait espéré. C'est alors que l'on procède, conformément à la loi du 23 février 1835, à la taxation des maîtres d'école. Quantité de malheureux instituteurs du canton furent déclarés indignes de recevoir même le minimum, c'est-à-dire 150 L. Un d'entre eux fut même reconnu incapable. Pour beaucoup de gens qui étaient chargés de famille et déjà endettés ce fut un coup terrible. L'examen imposé eut pour plus clair résultat d'humilier la corporation enseignante. Voilà à quoi avaient abouti les réclamations des maîtres d'école ! Käser, lui, est au désespoir ; il songe à quitter son pays, à en chercher un autre où les gens seront meilleurs, où les salaires ne seront plus des salaires de famine. Mais le chasseur Wehrdi, ce bourru bienfaisant, lui relève le moral, lui conseille de

(1) *Le Maître d'école*, II, p. 449.
(2) Ibid., p. 450.

ne pas faire cette sottise; se déraciner ainsi à son âge, cela ne vaut rien, Käser est habitué aux gens; sans doute ces paysans ont leurs défauts, mais à force de travail il finira peut-être un jour par les améliorer. Le grand tort des maîtres d'école est de vouloir s'arracher au sol où jeunes ils ont été plantés. Käser objecte sa misère, expose ses doléances; qu'on ne dise pas comme on le fait : que les maîtres d'école deviennent meilleurs, et on les paiera mieux, mais qu'on les rende meilleurs en augmentant leur salaire. Wehrdi, touché de ses plaintes, lui conseille d'écrire. Qu'il compose ses mémoires, qu'il peigne sans exagération ni colère la situation lamentable où se débat un magister de campagne; qu'il s'efforce de prouver, qu'étant donné la façon dont jusqu'ici le gouvernement a traité les maîtres d'école, ils ne pouvaient devenir autre chose que ce qu'ils sont, qu'il est nécessaire à l'avenir de procéder différemment à leur égard; qu'il confesse aussi, en toute humilité, les fautes et les sottises de ses collègues, et donne à son récit un tour bien émouvant, afin que les femmes, elles aussi, puissent le lire et compatir aux souffrances qu'il a endurées; il faudra bien alors que, bon gré mal gré, les pouvoirs viennent en aide à ces parias des campagnes.

Et c'est ainsi que Peter Käser, l'humble magister du village de Gytiwyl, sur les instigations du chasseur Wehrdi, s'est mis à écrire son autobiographie.

Pendant qu'il est occupé à rassembler ses souvenirs, voici qu'une bonne nouvelle se répand dans le pays : la taxation est supprimée, l'Etat accorde à chaque maître d'école un supplément de traitement de 150 L. On peut juger de la joie où elle plonge le pauvre ménage !

Tel est ce livre, œuvre précieuse pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Civilisation, et dont Bartels avait raison de dire qu'on peut en tirer la matière d'une caractéristique de l'école au bon vieux temps (1). Innombrables, en effet, sont les documents que cette autobiographie nous fournit sur l'école bernoise avant 1830 et pendant la période de transition, sur les méthodes d'enseignement et les réformes introduites. Ce qui contribue encore à donner au récit le cachet de la vérité, c'est qu'il est d'une rigoureuse exactitude historique; les événements racontés par Peter Käser se sont passés dans une période de sept mois, du 31 juillet 1836 au 1er mars 1837 : (2) le dimanche 31 juillet (« *Verfassungstag* », quatre semaines après la date mémorable du 2 juillet) (3), Käser apprend la nouvelle de

(1) A. Bartels. *Jeremias Gotthelf*, p. 25.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 7, et II, p. 448 ss.
(3) *Beitr.*, p. 90 s. Cette date rappelle deux affaires politiques fameuses : 1° la *Reaktionsprocedur*, c'est-à-dire le procès contre les auteurs du complot d'Erlacherhof ; 2° la séance secrète tenue par le grand Conseil à propos des remontrances adressées par l'ambassadeur français de Montebello au *Vorort* Berne, au sujet de l'approbation des articles de la Conférence de Bade et de leur application dans le Jura.

la Taxation des maîtres d'école, conformément à la loi de février; il va chez le commissaire des écoles, qui l'informe qu'il n'obtient pas l'augmentation (I, 7 ss. II, 455); lundi 1er août : visite à Wehrdi, conseil de composer une biographie (I, 24, II, 456-470); mardi 2 août : Peter commence à écrire (II, 475); lundi 8 août : visite de Wehrdi, assentiment de Mädeli (II, 477-482). Vient l'hiver : une commission est convoquée à Berne au sujet de l'augmentation accordée par l'Etat aux maîtres primaires; Käser songe à différer ou à abandonner son travail, il continue cependant (II, 483); 1er mars 1837 : annonce de l'augmentation à tous les maîtres d'école (II, 486 s.). Nous avons ensuite le récit (I, 25, II, 455) des événements de la vie de Käser, depuis sa naissance (vers 1810) jusqu'à la fin de juillet 1836; et les dates correspondent absolument aux faits : 10 février 1836 : arrêté concernant le relèvement des salaires des maîtres d'école; 18 juillet 1836: comme conséquence de cet arrêté, ordre de procéder sur le champ à une Taxation des régents dans la partie allemande du canton; 22 août : par suite de « malentendus », circulaire explicative aux commissaires leur enjoignant de faire subir aux maîtres qui le désireraient des examens supplémentaires; puis, réclamations contre la taxation, réclamation entr'autres du pasteur Bitzius au nom d'un certain nombre de commissaires, 10 septembre 1836 (1). Une commission est convoquée, dont fait partie Bitzius, pour le 19 décembre 1836; le Conseil exécutif arrête qu'il sera accordé des augmentations de salaires égales et fixes de la part de l'Etat, car c'est « le moyen le plus simple d'éviter tout mécontentement ultérieur et des difficultés d'exécution »; lundi et mardi 27 et 28 février : délibération et vote du décret « sur l'augmentation aux frais de l'Etat des salaires des maîtres primaires : supplément de 150 francs pour tout maître installé à son poste d'une façon définitive, de 100 francs pour ceux qui n'ont qu'un emploi provisoire. (Rapport du Conseil exécutif. Débats du Grand Conseil) (2).

Ce n'était pas encore le Pérou pour les régents de campagne, mais enfin leur situation était sensiblement améliorée. Le gouvernement avait fini par comprendre qu'il était injuste de ravaler ainsi au-dessous du niveau même des domestiques et des journaliers les éducateurs de la jeunesse. « Combien plus favorisé, dit Kummer, était le vulgaire valet de ferme qui, en plus d'un salaire de 20 à 30 couronnes, avait encore la table et le logement, et à qui parfois aussi on donnait une paire de souliers ou une chemise ! Le maître était donc forcé, s'il ne voulait pas être au-dessous de ce valet, de consacrer tous les loisirs que lui laissait l'école, à la culture, au tissage ou à quelque autre profession. Mais qu'allait-il advenir de lui, si même ces loisirs, du fait de l'extension des classes

(1) *Beitr.*, p. 82 s.
(2) Ibid., p. 88 s.

à toute l'année, des cours de répétition et autres exigences, devaient, dans l'intérêt du développement intellectuel, être absorbés par le service de l'école...? » (1).

Aussi l'Etat en avait-il pour son argent, et le degré d'instruction des maîtres était-il en rapport avec les salaires. « Il n'y en avait, en effet, qu'un petit nombre qui persévéraient dans une profession si peu considérée, bien qu'étant, grâce à leur instruction et à leur capacité, en état d'obtenir une position plus honorable ou plus lucrative. Mais aussi, où donc les maîtres primaires auraient-ils bien pu l'acquérir, leur instruction ? Dans la partie française du canton, le gouvernement ne faisait rien pour l'éducation des maîtres; dans la partie allemande, on avait les cours normaux qui, étant donné le peu de temps dont ils disposaient, n'auraient pas même pu fournir à leurs élèves les connaissances primaires absentes; et ces cours, qui les faisait ? Trop souvent, c'étaient des professeurs qui, eux-mêmes, n'auraient pu donner d'autres preuves de leur savoir qu'une jolie page d'écriture. Et combien n'avaient pas même suivi un cours de ce genre !... ». Donc, les régents étaient d'une ignorance crasse, avec cela, les classes regorgeaient, la fréquentation scolaire était des plus irrégulières; dans de semblables conditions, quels services était capable de rendre l'Ecole ?

« D'une façon mécanique il fallait seriner tout aux élèves. Mécanique était la méthode d'épellation, même la lecture courante était insipide, et le maître lui-même était peu capable d'expliquer ce qui avait été lu, surtout avec des livres presque exclusivement religieux. Même le calcul était mécanique, bien plus, si mécanique que beaucoup de maîtres ne pouvaient même pas faire leurs opérations en présence des élèves et se bornaient à écrire au tableau et à faire copier des calculs tout faits tirés d'un recueil. Le calcul mental était peu usité. En ce qui concerne le chant, la partie allemande du canton avait fait un premier pas notable, mais cet enseignement, lui aussi, était entièrement mécanique. Un tiers au moins du temps se passait à apprendre par cœur et à faire réciter le catéchisme, des chants spirituels et des chapitres du nouveau Testament, et en outre, dans les écoles catholiques, des formules de prières... » (2).

Le souffle révolutionnaire de 1830 emporta et l'antique gouvernement et l'école du bon vieux temps (3). Sous l'impulsion de Schnell et de Neuhaus, l'enseignement primaire, longtemps négligé, subit une transformation. Comme le gouvernement nouveau était fondé sur la souveraineté du peuple, il s'agissait avant tout de rendre ce peuple apte à se gouverner lui-même; il fallait répandre l'instruction parmi les masses ignorantes.

(1) Kummer. *Gesch. des Schulw. im Kanton Bern*, 1874. p. 40.
(2) Kummer, loc. cit., p. 40 s.
(3) Egger, loc. cit., p. 20 ss. Kummer, p. 30 ss.

Les hommes de la Régénération se pénétrèrent de l'importance de la tâche qui leur incombait. La vieille école routinière, asservie au clergé, fut affranchie de cette tutelle, et devint la véritable école des citoyens. « Le mot d'ordre devint : éducation du peuple et affranchissement du peuple, et le peuple, les autorités et les maîtres, furent pris d'un véritable enthousiasme pour le relèvement de l'école » (1). Dans la période qui va de 1832 à 1838, il ne s'ouvrit en Suisse pas moins de 12 écoles normales, où se formèrent d'excellents instituteurs.

On créa le Département de l'Instruction, dont firent partie les conseillers de gouvernement, Neuhaus, J. Schneider, Fetscherin, de Tillier, Fellenberg, le professeur Schnell et le pasteur Lütz; il avait pour mission de délibérer sur toutes les affaires scolaires. Conformément à la Constitution de 1831, même l'église était subordonnée à l'« *Erziehungsdepartement* »; au « *Kirchenrat* » s'étaient substituées une « Commission ecclésiastique évangélique » et une « Commission catholique », sous la présidence du Directeur dudit Département.

En vue des travaux législatifs on institua une commission scolaire de 48 membres (la Grande Commission) : 7 membres choisis dans son sein formèrent la Petite Commission.

En attendant la confection de nouvelles lois, le Département de l'Instruction déploya une grande activité, encourageant les constructions scolaires, organisant les écoles d'été, ouvrant des écoles pour les filles, pour les petits enfants, etc...

L'année 1832 ouvrit la série des décrets. C'est à cette date que fut décidée (Fellenberg rédigea en personne ce décret) l'organisation d'écoles normales où les futurs maîtres pourraient étudier pendant deux ans. Comme directeur du premier établissement officiel, le gouvernement choisit le pasteur Langhans, qui, auparavant déjà, avait dirigé des cours semblables à Wimmis. Mais ce « *Lehrerseminar* » ne put être ouvert dès 1832, et Langhans dut provisoirement faire un cours d'une durée de trois mois dans l'établissement de Hofwyl que, contre un faible dédommagement, Fellenberg voulut bien mettre à la disposition de l'Etat. Mais comme le pasteur n'entendait pas se plier à l'autoritarisme de l'illustre pédagogue, la discorde éclata bientôt entre les deux hommes, suivie d'une très violente polémique de presse (2).

En 1833, le pasteur Heer de Matt dirigea des cours de ce genre à Hofwyl, cours suivis par 120 maîtres d'école. Le Département de l'Instruction créa, en 1834, en divers endroits, (Münchenbuchsee, Burgdorf),

---

(1) E. Martig. *Geschichte des Lehrerseminars Münchenbuchsee*. 1883.
(2) Egger, loc. cit., indique comme bibliographie : *Schullehrergespräche in Hofwyl* (auteur inconnu). — *Erinnerungen aus dem Schullehrerexamen zu Hofwyl im Herbst* 1832, *nebst Bemerkungen über die Fellenbergisch=Langhansche Streitsache* (vraisemblablement du professeur Schnell)

des *Normalkurse* auxquels participèrent 315 régents. Nous connaissons les violentes attaques de Fellenberg contre le cours de Burgdorf où Bitzius enseignait l'histoire suisse. L'automne de 1833 vit s'ouvrir l'école normale de Münchenbuchsee, mais, en 1835, Langhans, à qui Fellenberg ne laissait pas de repos, quitta la direction de l'établissement et fut remplacé par Rickli qui avait fait partie de la Petite Commission. Le choix était heureux, le nouveau directeur, homme doux et plein de compétence, sut plaire à tous les partis (1).

En 1832, l'administration communale n'est encore organisée que provisoirement, par suite, les commissions scolaires sont aussi constituées d'une façon provisoire; la loi communale de 1833 les fera définitivement entrer dans le domaine légal. L'institution des commissaires des écoles est règlementée par l'Etat. On vote des crédits pour assurer des pensions viagères et des secours à de vieux maîtres nécessiteux. Puis, c'est en 1835 la loi sur l'enseignement primaire; un crédit de 40.000 francs est voté en faveur des instituteurs. L'année suivante, 50.000 francs sont consacrés à l'amélioration de leur sort. Une commission, nommée par le Département de l'Instruction et présidée par Schneider, écrivit, le 10 décembre 1836, à notre Bitzius, pour faire appel à son concours. A la suite de diverses plaintes, elle désirait, en effet, le consulter sur la meilleure façon d'employer à l'avenir le crédit alloué (2).

Mais souvent les décrets du pouvoir, si bien intentionnés qu'ils fussent, se heurtaient à des difficultés d'application, et l'on en vint, en 1837, à attribuer à chaque maître d'école, qu'il appartînt à une commune riche ou à une commune pauvre, une augmentation de 150 francs aux frais de l'Etat, alors qu'en bonne justice on aurait dû s'enquérir tout d'abord de la situation de fortune des communes.

La loi de 1835 sur l'enseignement primaire constituait déjà un progrès considérable, mais elle renfermait bien des lacunes (3). Elle veillait à ce que les biens d'école ne fussent pas détournés de leur emploi, mais ne prenait pas soin de les constituer là où il n'y en avait pas. La loi se souciait qu'il y eût dans le pays le nombre nécessaire d'écoles, mais oubliait de fixer le maximum d'élèves qu'elles devaient contenir. Elle imposait à l'école un fardeau bien lourd, en exigeant, à côté des matières essentielles du paragraphe 15, les matières moins nécessaires prévues au paragraphe 16. Elle conservait les dix années de classes, mais comme les enfants de cinq ans avaient le droit de fréquenter l'école, comme les élèves entraient soit au printemps, soit à l'automne, il en résultait une regrettable confusion

(1) Egger, loc. cit., p. 22. — *Verhandlungen des Grossen Rates*. 1835. — Cf. aussi : *Le Maître d'école*, I. p. 155 s., 160 s., 167., 175.
(2) *Beitr.*, p. 84, n° XXXIX.
(3) Egger, loc. cit., p. 24. — *Verhandlungen des Grossen Rates*. 1835. 23 février, 11 mars. — Cf. aussi : *Le Maître d'école*, I, p. 8.

dans les études. L'assiduité scolaire n'était aucunement réglementée ; d'autre part, réduire les vacances à huit semaines par an, c'était, dans un canton agricole, demander l'impossible et s'exposer à un échec. La loi exigeait en été au moins dix-huit heures de classe par semaine (1), elle allait à l'encontre des routines séculaires, aussi se heurta-t-elle à une vive résistance des communes qui ne voyaient pas d'un bon œil ces réformes subversives. La surveillance des écoles était confiée à un commissariat de 80 membres, mais ceux-ci ne présentaient pas toujours toutes les garanties indispensables de savoir et de compétence. Quant aux commissions scolaires, les dispositions de la loi de 1835 ne leur donnaient pas un terrain solide sur lequel elles pussent s'appuyer. La loi de 1835 sur l'enseignement primaire était, en somme, assez imparfaite, aussi ne donna-t-elle pas tous les résultats qu'on en avait attendus.

Quoi qu'il en soit, c'est en grande partie à Gotthelf que les successeurs de Käser furent redevables de leur situation incomparablement meilleure; en peignant le sort misérable des maîtres d'école d'avant 1830, il voulait faire sentir au public et aux gouvernants l'urgente nécessité de venir en aide à ces forçats qui, en travaillant le jour, et parfois une partie de la nuit, n'arrivaient que bien juste à gagner le morceau de pain noir nécessaire, et l'indispensable écuelle de lait. Il a flagellé comme il fallait l'avarice des communes et de l'Etat qui ne paient pas les éducateurs de l'enfance et laissent tomber en ruines les maisons d'école. Il a mis tout son talent, toute son ardeur, au service de cette noble cause. Cependant, si dans son ouvrage Gotthelf témoignait aux humbles représentants de la science dans les campagnes une évidente sympathie, il les mettait en garde contre la présomption et l'orgueil, leurs vices mignons, et leur disait parfois des vérités peu agréables. N'oublions pas non plus les attaques assez violentes que l'auteur dirige contre le pédagogue Fellenberg. Notre pasteur visait particulièrement le séminaire de Hofwyl où l'on formait d'une façon qui ne lui plaisait guère les jeunes maîtres de l'école moderne, émancipée fâcheusement de la tutelle ecclésiastique (2). Cet affranchissement de l'école, Gotthelf le condamnait, le jugeait détestable, et propre à conduire le pays à la ruine; et, dans une lettre du 25 février 1839, où il explique à Baggesen le but qu'il a poursuivi en écrivant son « *Maître d'école* », il confesse que, dans son idée, le roman devait être une justification des pasteurs et contribuer à rétablir les vrais rapports entre les maîtres et les ministres de Dieu (3). Malicieusement, il avait, du reste, dédié son livre à M. Rickli, le Directeur de l'école normale bernoise, « au modeleur des maîtres en herbe du canton de Berne » (4).

(1) Voir *Beitr.*, p. 103, la façon dont A. Bitzius à Herzogenbuchsee avait dressé le programme des écoles d'été.
(2) *Maître d'école*, II, 407 ss. — *Beitr.*, 63.
(3) *Beitr.*, 61.
(4) Voir la Dédicace du *Maître d'école*, I, et *Beitr.*, 50 ss.

C'est que le traditionaliste pasteur commence à flairer l'approche de l'ennemi, l'Esprit du Temps, qui, toute son existence, sera sa bête noire, contre qui il ne cessera de lutter avec acharnement. L'Esprit du temps, c'est l'émancipation intellectuelle, ce sont les idées révolutionnaires qui viennent de France, c'est tout ce qui menace de saper les fondements du vieil édifice bernois, de l'antique société patriarcale dont l'œuvre de Gotthelf reflète les mœurs et les vénérables traditions. A l'école se formera la génération de demain; aussi Gotthelf s'inquiète-t-il de l'instruction trop moderne — trop laïque — que reçoivent dans les établissements comme celui de Hofwyl les futurs éducateurs de la jeunesse bernoise. Et de cette inquiétude nous apercevons déjà quelques indices dans le « *Maître d'école* ». Mais les attaques de l'écrivain contre l'Esprit du temps, contre l'école moderne, n'ont pas encore ni cette virulence, ni cette fréquence par où se signalent les œuvres ultérieures.

Alors il n'est pas d'invectives que Bitzius n'adresse à tous les représentants de cette école maudite, humbles régents de village ou professeurs d'Université. Le pasteur exaspéré tonne, fulmine, s'emporte contre l'irréligion des maîtres du jour et leur indépendance orgueilleuse à l'égard du clergé. Car il est ministre de Jésus-Christ, et naturellement sa « *Weltanschauung* » est en complète opposition avec les conceptions scientifiques modernes. Pour lui, la société doit être chrétienne ou n'être pas. Hors du Christianisme, pas de salut pour l'humanité. Gotthelf le dit quelque part bien nettement : « L'amour de cette liberté chrétienne pour tous poussa l'auteur à devenir écrivain, et cela lorsqu'il touchait à la quarantaine. Ce qu'il voulait, il le savait. Il entra dans la lice pour Dieu et la patrie, pour la maison chrétienne et l'avenir des mineurs » (1).

---

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, préface, VI.

CHAPITRE VI

LA SITUATION POLITIQUE. GOTTHELF HISTORIEN SUSPECT.

Pauvreté matérielle, alcoolisme, pauvreté intellectuelle, c'étaient là — il est impossible de le méconnaître — des maux bien réels; et Gotthelf n'avait pas tort de s'alarmer, de vouloir en guérir son peuple. Mais, à l'en croire, la société rurale de l'Emmenthal était atteinte d'un autre mal bien plus grave, le pire de tous à ses yeux; ce mal-là, empressons-nous de le dire, si Gotthelf ne l'a pas inventé de toutes pièces, du moins se l'est-il fortement exagéré, car il n'est autre que l'esprit moderne. Dans ses premiers ouvrages il arrive à l'auteur d'y faire allusion, mais sans insister et d'une façon accidentelle. A partir d'un certain moment, il semble, au contraire, qu'il ne puisse détacher sa pensée d'un sujet qui l'obsède; des méfaits de l'esprit du temps il nous rebat les oreilles, à les énumérer il consacre des chapitres, il écrira même un gros livre là-dessus. Et sans doute, on peut trouver que toutes les conquêtes de la civilisation moderne ne sont pas également admirables; certes, le progrès a de beaux côtés; la médaille toutefois — on l'avouera sans peine — a bien son revers; et l'on ne saurait reprocher au romancier de l'avoir montré, ce revers; ce qu'on ne peut admettre, c'est qu'il n'ait voulu voir que les vilains côtés de la civilisation, qu'il ait condamné en bloc les idées nouvelles. Pour Gotthelf, le *Zeitgeist* est le virus qui empoisonne peu à peu et détruira, si l'on n'oppose à ses ravages l'antidote convenable, un organisme jadis sain et vigoureux. Ce virus, qui le propage ? Les politiciens, surtout les politiciens radicaux, cheminant sourdement dans les veines de la nation. Aussi la politique n'a-t-elle pas d'ennemi plus acharné que notre pasteur. C'est dire que le romancier ne nous offre pas toutes les garanties nécessaires d'impartialité qu'on serait peut-être en droit d'exiger d'un historien — de l'historien idéal —, et que nous ne devons pas nous attendre à trouver dans ses œuvres un tableau bien fidèle des événements politiques qui se sont succédés dans le canton de Berne.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater que chez ce réaliste didactique la ressemblance de la copie avec son modèle n'est pas toujours par-

faite, que le miroir du moraliste grossit de façon sensible certains objets; mais, cette fois, c'est pire : égaré par la passion, aveuglé par des partis pris violents, Gotthelf a tendance à dénaturer les faits sociaux, à en fausser le sens; dans le miroir de l'écrivain politique, l'image que nous voyons se refléter, l'image de la réalité historique n'est plus seulement grossie, elle est passablement déformée. Il nous faudra donc, avec l'aide des historiens, y faire un certain nombre de retouches, plus ou moins de retouches, selon que nous aurons plus ou moins de sympathie pour les idées religieuses et politiques de Gotthelf, que nous serons traditionalistes, à l'exemple de notre pasteur, ou partisans du progrès illimité, et radicaux, à la manière de Gottfried Keller.

I. — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA SUISSE ET DU CANTON DE BERNE, DURANT LA RÉGÉNÉRATION.

C'est vers 1829 que Gotthelf exerça ses premières fonctions de pasteur; c'est à ce moment aussi que commence pour la Suisse cette période de troubles, de révolutions et de guerres civiles qui s'appelle la Régénération (1). Pour pouvoir comprendre l'attitude politique du romancier, il nous faut jeter un coup d'œil sur l'histoire politique de la Suisse et du canton de Berne durant cette époque agitée.

La Régénération.

La Restauration fut, en somme, pour la Suisse un retour à l'ancien régime. Partout la liberté des cultes, celle de la parole, le droit de libre établissement étaient abolis. Chaque année, la Diète se réunissait bien pour s'occuper des grands intérêts de l'Etat, mais elle n'était pas une assemblée de représentants du peuple; réunion des délégués des gouvernements cantonaux, elle ne prenait de décisions que *ad referendum, ad instruendum, ad ratificandum*. Le peuple pourtant était las de la tyrannie aristocratique, du régime des castes, de la prépondérance de l'église. Privés d'une direction centrale, les cantons s'unissent par des Concordats spéciaux ; bientôt le premier tir fédéral est inauguré à Aarau, rassemblant les citoyens des divers cantons. Tous les ans aura lieu une semblable réunion des arquebusiers suisses, et cela constituera une sorte de *Landsgemeinde* helvétique. Partout le civisme se développe, et, à la veille de 1830, le peuple, gagné de plus en plus aux idées libérales, n'attend plus qu'une occasion favorable pour s'émanciper. Dès 1829, le parti libéral, parti démocratique, composé des mécontents tenus à l'écart du pouvoir, réclame à grands cris la révision des Constitutions. Alors éclate en France la révo-

---

(1) Sur la Régénération, lire ; DAENDLIKER. *Geschichte der Schweiz*. Tome III, p. 545 ss. — FEDDERSEN. *Gesch. der schweiz. Regeneration*. 1867.

lution de juillet. Charles X abdique. En Suisse les démocrates en profitent pour renverser le système de 1814. Dans presque tous les cantons les citoyens rédigent des pétitions, demandant la révision, l'abolition du cens électoral, des castes privilégiées, l'égalité entre les représentations des villes et des campagnes. En 1831, s'accomplissent soudain dans les cantons de Thurgovie, Berne, Zurich, Soleure, Fribourg, Lucerne, Saint-Gall, de pacifiques révolutions. Le peuple prend les armes dans quelques districts, des corps expéditionnaires se forment dans les petites villes jalouses des capitales, et le gouvernement, effrayé ou craignant de verser le sang, se démet, remplacé par des administrations provisoires. Bientôt, presque partout, triomphe le principe démocratique. Les Constitutions révisées reconnaissent la souveraineté du peuple, l'égalité politique, le suffrage universel direct (Berne conserve le cens), la séparation des pouvoirs, la liberté de la presse, la liberté religieuse.

La Révolution à Berne.

Examinons la Révolution bernoise. C'est à Burgdorf que prit naissance le mouvement qui devait l'amener. Depuis longtemps dans cette petite ville fermentait une agitation qui, s'étendant plus tard hors de ces étroites limites, devait modifier de fond en comble le développement politique du canton. A la tête du mouvement étaient les 3 frères Schnell, Louis Schnell, le greffier du bailliage, Charles Schnell, l'avocat, et le professeur Hans Schnell (1). A Burgdorf, l'opinion publique était plus éclairée qu'ailleurs. Quantité d'étrangers (les Fromm, les Krafft, les Meyer, originaires du Würtemberg, par exemple), à qui la petite ville octroyait libéralement le droit de cité, donnaient à la vie municipale une grande impulsion par leurs idées avancées. Un sentiment presque général de mécontentement régnait même dans les campagnes. Du fait de l'arbitraire et de l'arrogance des grands baillis, le gouvernement patricien s'était aliéné les cœurs simples des artisans et des cultivateurs; la bourgeoisie, elle, souffrait de se voir tenue à l'écart, malgré son expérience des affaires, au profit d'une caste privilégiée politiquement et socialement, n'ayant d'autres connaissances que celles qu'elle avait acquises dans la carrière militaire au service de l'étranger, avec cela routinière et ignorante des besoins du peuple. Sous l'influence de l' « *Helvetische Gesellschaft* » et plus tard du « *Zofingerverein* », le sentiment national suisse s'était éveillé, en politique on s'était formé un idéal nouveau; et les gouvernements s'obstinaient à fermer les yeux. « Depuis un grand nombre d'années, écrivait un Suisse, notre patrie offrait un spectacle tout particulier : pendant que le même besoin de rapprochement mutuel réunissait les habitants de tous les cantons dans les associations et les sociétés les plus diverses, les gouvernements toujours plus jaloux de leurs droits spéciaux s'abandonnaient à un

(1) Blösch, *Eduard Blösch und dreissig Jahre bernischer Geschichte*, p. 21 ss.

malheureux esprit d'isolement » (1). Ce n'était pas tant des personnes que de tout le système de gouvernement qu'on se plaignait. De plus en plus le peuple lisait, de préférence au « *Schweizerfreund* » officiel, qu'il appelait par dérision le « *Kinderfreund* », l' « *Appenzeller Zeitung* », qui publiait des articles intéressants sur les affaires bernoises, articles composés probablement par les frères Schnell. Rien que dans l'Emmenthal on compte 32 exemplaires de cette gazette, qu'on se passe de main en main. Quelques jours avant la Révolution française, l' « *Eidgenössische Schützenverein* » s'était réuni à Berne pour célébrer sa fête annuelle, rassemblant de joyeux compagnons venus de tous les points de la Suisse. Le gouvernement essaya de mettre un frein à la libre manifestation des sentiments populaires, et prétendit même réglementer les chansons de table; aux gens de Burgdorf il voulut interdire de chanter quelques couplets satiriques, mais devant le tolle général et les réclamations de quelques sociétés qui menaçaient de quitter Berne, il mit les pouces et tout s'apaisa. C'est alors qu'en présence de la diète réunie on émit le vœu que les cantons isolés de la Suisse fussent toujours plus étroitement unis par un lien plus solide, de façon à ne former qu'une seule nation; et les applaudissements furent unanimes. Aussi, lorsque la Révolution éclata à Paris, le contre-coup se fit sentir avec une force considérable en Suisse. Le professeur Samuel Schnell, apprenant la nouvelle des événements de Juillet de la bouche du secrétaire d'Etat, lui dit : « que s'il écrivait l'histoire universelle, il pouvait maintenant mettre un point et commencer un autre chapitre » (2).

A Burgdorf, c'est avec une impatience anxieuse qu'on attendait le résultat des ordonnances de Juillet. « Les deux premiers jours, raconte Blösch, les nouvelles manquèrent; cela augmenta l'appréhension. Seulement de brefs extraits des feuilles françaises, qui se trouvaient dans des lettres de commerce, parlaient d'un combat désespéré dans les rues de Paris. Le troisième jour parvint la nouvelle que la malle-poste de Colmar était arrivée à Bâle avec le drapeau tricolore. Cela fut regardé comme un signe de victoire et excita une allégresse générale. Une foule de curieux se pressait autour du bureau de poste et attendait avec impatience la distribution des lettres; quelle joie lorsqu'on aperçut de nouveau le « Constitutionnel » ! On s'arrachait la feuille; quelques-uns demandaient qu'on la portât sur le champ au Cercle où beaucoup de gens attendaient avec impatience; mais la chose ne fut pas possible; ce léger retard parut intolérable; quelqu'un monta sur un baril et fit à haute voix en pleine rue la lecture de la gazette... Le moindre trait de cette glorieuse révolution était recueilli avidement. Dans chaque nouvel exemple d'héroïsme et de générosité on puisait pour soi-même un nouvel espoir. Le soleil qui se levait

---

(1) Cité par Blösch, p. 26.
(2) Blösch, loc. cit., p. 28.

sur la France devait, à nous aussi, apporter une nouvelle vie; cela, chacun le sentait, non seulement dans la ville, mais aussi à la campagne...» (1).

Quelques personnes clairvoyantes parmi les gens qui détenaient alors le pouvoir comprenaient la gravité de la situation et l'urgence des réformes. Le *Schultheiss* Tscharner, ami de Samuel et de Charles Schnell, était de ce nombre. Mais la majorité ne voulait pas entendre parler de modifications à la Constitution. A la tête de ce parti hostile à tout changement était le « *Seckelmeister* » de Muralt. Tous ces hommes politiques se faisaient illusion sur leur force en voyant l'apparente tranquillité du peuple, lequel au fond pourtant en avait assez du patriciat. Un autre *Schultheiss*, de Wattenwyl, n'avait-il pas naguère laissé échapper ce mélancolique aveu : que la boutique était pourrie et n'allait pas tarder à s'effondrer ? (2).

Jean-Louis Schnell, le greffier de Burgdorf, aidé de son frère le Docteur Charles, continuait avec zèle à travailler l'opinion publique. En leur compagnie, Blösch (né à Bienne le 1er février 1807), le futur homme d'Etat, qui avait un emploi dans la maison du premier, faisait ses premières armes. On tenait fréquemment des conciliabules où l'on discutait sur les revendications à présenter. Mais de quelle façon allait-on s'y prendre pour soumettre au gouvernement les vœux populaires ? A défaut de moyen légal, on songea à lui présenter un placet au nom du Conseil municipal. Avant d'agir, le greffier Schnell communiqua le projet de la ville de Burgdorf aux autres communes du canton. De presque partout des encouragements arrivèrent.

En conséquence, le 12 octobre, il fut décidé que dans la plus prochaine séance on ferait une motion invitant le Conseil à exprimer au gouvernement le vœu « que le gouvernement voulût bien se rapprocher du peuple et s'instruire de ses besoins ». Cette motion écrite fut déposée par Schnell; elle vint en discussion à la séance du 15 octobre 1830.

A peine la séance était-elle close que le président du Conseil courut au Château, et sur le champ l'*Oberammtmann* d'Essinger envoya un exprès au *Schultheiss* de Fischer pour lui faire un rapport sur ces événements. La même nuit, la réponse arriva : ordre d'interdire au Conseil toute discussion sur des sujets politiques. Le matin du jour suivant, plusieurs membres du Conseil municipal furent mandés au Château où on les tança vertement. Le *Vorort* Berne entendait, en effet, continuer à résister, comme il l'avait fait jusqu'alors, au mouvement démocratique qui se faisait sentir dans bien des cantons de la Suisse. Dans l'Argovie, la Thurgovie, à Zurich, à Lucerne, à Saint-Gall, à Solothurn, à Fribourg, etc..., les idées libérales avaient triomphé. Mais le patriciat bernois, comptant

(1) Blösch, loc. cit., p. 28.

(2) En général, pour de plus amples renseignements sur la Révolution bernoise, cf. Blösch, p. 19-30, et plus particulièrement p. 30-56.

sur le secours de l'étranger, s'opposait résolument à toute innovation dangereuse. Déjà dans la circulaire du 22 septembre se manifestait catégoriquement l'esprit réactionnaire de Berne qui, malgré la fermentation des campagnes de l'Emmenthal, les troubles dans le « *Seeland* » et le Jura, s'obstinait à nier la gravité des circonstances. Fischer, en qualité de Président de la fédération, était appelé, en cette mémorable année 1830, à diriger les affaires de la Suisse. C'était un homme de réelle valeur, rempli d'un ardent amour pour son pays, mais peu enclin à favoriser des nouveautés qu'il jugeait funestes. Sans doute, il était disposé à opérer des réformes, mais il n'était pas partisan de réformes imposées par intimidation. Il n'entendait pas obéir aux porte-parole de l'esprit du siècle. En tout cas, Fischer n'aimait pas qu'on lui parlât de liberté de la presse, de souveraineté du peuple. Pour lui, le mot libéralisme était dépourvu de charme, et voici la définition qu'il en donnait : « être libéral, cela signifie disposer libéralement des droits de tiers » (1). Avec cela, homme politique de premier ordre, il s'acquitta de sa lourde tâche avec une habileté, un sentiment du devoir qui lui valurent les éloges de tous ses contemporains. L'ambassadeur autrichien à Berne, L. de Bombelles, avait pour Fischer une très haute estime, et, dans une lettre à un Suisse résidant en Autriche (1839), voici de quelle façon flatteuse il en parlait : « ... Vous savez tout aussi bien que moi quel homme est Monsieur l'avoyer Fischer. Je n'exagérerai pas en reconnaissant en lui le représentant du vieil honneur helvétique, l'homme indispensable si l'on veut un jour reconstruire la Suisse sur une base un peu stable » (2). Gardien fidèle, Fischer se croyait obligé de pousser le cri d'avertissement, en voyant son pays bien-aimé courir vers ce qu'il pensait les abîmes. Et les résultats de l'agitation allaient être plus conformes à ses craintes qu'à ses désirs; car à sa clairvoyance n'avaient pas échappé les multiples causes qui devaient un jour ou l'autre amener la révolution bernoise. Assurément, il ne révoqua jamais en doute l'influence considérable exercée sur la Suisse par la Révolution française; ne prétendait-il même pas connaître à un franc près la somme dépensée par la France pour fomenter des troubles ? N'allait-il pas jusqu'à affirmer que l' « *Appenzeller Zeitung* » avait touché des subsides de l'étranger ? Mais il ne crut tout de même pas que les menées subversives des Français eussent été la seule et unique cause de la Révolution suisse. A ses yeux, le grand coupable c'est l'esprit du temps; en ce qui concerne particulièrement le canton de Berne, il attribue la chute de l'ancien régime à trois causes : la

---

(1) Cf. *Lebensnachrichten über Emanuel Friedrich von Fischer, Schultheiss der Stadt und Republik Bern. Aus dessen hinterlassenen Papieren zusammengestellt von* K.-L. FRIEDRICH VON FISCHER. Als Manuscrit gedruckt. Bern. Wyss. 1874., p. 268. Et en général pour tout ce qui concerne la Révolution bernoise : Chapitres VII, VIII, IX, X, p. 261 ss.

(2) Ibid., cité en note, p. 277.

position de Berne en face des autres cantons, la position de la ville de Berne en face du canton lui-même, et l'état des esprits dans la capitale; et tel est aussi l'avis de Müller Friedberg. Mais c'était surtout la bourgeoisie des petites villes qui voulait conquérir une influence qu'on lui avait jusqu'ici refusée. Fischer a fort bien vu tout cela, et il se rend bien compte des raisons pour lesquelles un gouvernement, à qui on ne saurait dénier l'intelligence, la justice, l'honnêteté et la bienveillance, fut si vite isolé. « Le gouvernement avait méconnu la puissance d'une conception universellement dominante de l'égalité politique, et il se produisit ce fait : pour le renverser, on n'attaqua pas ses intentions, mais le principe sur lequel reposait son existence, et l'on ne s'efforça de le rendre odieux que le jour où il tenta de le défendre, ce principe, que parce qu'il le défendit... » (1). Du reste, les hommes qui étaient au pouvoir ne s'entendaient pas ensemble, alors que, pour conjurer le péril menaçant, l'union était nécessaire plus que jamais (2). Aussitôt après la Révolution de Juillet, on sentit à Berne qu'un bouleversement était proche. Mais, si l'anxiété était dans tous les cœurs, on redoutait plutôt une guerre que des dissensions intestines. Le gouvernement prit aussitôt des mesures de précaution. Le Directeur de la police centrale reçut l'ordre de redoubler de vigilance. Le conseil de guerre fut invité à renforcer la garnison de la ville. Les grands baillis furent consignés dans leurs bailliages. Le 2 août, le conseil privé prend les dispositions nécessaires pour réprimer dans le Jura les velléités séparatistes. Par contre, Fischer ayant proposé de prendre à la solde du gouvernement les soldats suisses, revenus de France au nombre de 900 à 1.000, le Grand Conseil, par 167 voix contre 8, repousse cette motion. C'était peut-être une faute, ces vieux soudards auraient constitué un bon et solide noyau pour les milices, alors qu'ils devinrent les instruments de la Révolution. De ce jour, Fischer désespéra, il se tut cependant et demeura par devoir sur le vaisseau près de sombrer; il avait toujours été d'avis que les droits trop insignifiants assignés au Petit Conseil, que la nécessité où l'on était d'attendre la décision du Grand Conseil sur toutes les questions importantes auraient, en cas de danger, des conséquences funestes. Puis le gouvernement était paralysé par le manque de compétence et la désunion de ses membres. Quelques-uns d'entre eux étaient d'accord avec les modernistes, si la majorité était plutôt conservatrice. Fischer pensait qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre et qu'il fallait à ce gouvernement donner plus de force et, par de sages modifications apportées à la constitution et particulièrement aux lois électorales, gagner une classe influente de citoyens. Il resta presque seul de son avis. La plupart croyaient que la Révo-

(1) *Cf. Lebensnachrichten über Emanuel Friedrich von Fischer...* p. 282.
(2) Ibid., p. 283 ss.

lution ne pouvait pas prendre pied à Berne, déconseillaient tout déploiement de forces, par crainte de la mauvaise impression que cela produirait. Ce parti était disposé à faire des concessions aux vœux présumés des bourgeois de la ville et des paysans aisés. Un certain nombre jugeaient que la guerre était inévitable, et qu'en ce cas, tout changement était inopportun et périlleux. Les opinions les plus contradictoires se faisaient jour. Fischer, lui, tenait pour décisive l'influence de la Révolution française sur les affaires suisses. Il était convaincu qu'il fallait au plus tôt s'efforcer d'obvier à cette influence directe ou indirecte. Redoutant les attaques de l'étranger et des autres cantons, il voyait la ville divisée, en proie à de misérables dissensions, et n'apercevait qu'un seul moyen de salut possible : un énergique déploiement de forces, et en même temps une extension rapide et volontaire des droits politiques de la bourgeoisie et des campagnards. Quant au « *Schultheiss* » de Wattenwyl, il regardait, lui, tout déploiement de forces comme inutile et dangereux. A la tête du parti qui ne voulait faire aucune concession était le « *Seckelmeister* » de Muralt... On le voit, c'était l'incohérence la plus complète. Pas de concessions avant que le danger ne soit passé, disaient les uns. Pas de mesures violentes qui auraient pour conséquence inévitable une conflagration générale, disaient les autres. On n'était d'accord que sur deux points : dissimuler le plus possible les appréhensions, éviter toute mesure arbitraire et illégale. On ne prit ni mesures de précaution, ni on ne fit de concessions. Voilà quelle fut l'issue de la querelle. Quand Fischer vit que toutes ses exhortations étaient vaines, qu'on ne l'écoutait pas, il résolut d'essayer d'éviter une rupture entre les deux partis principaux, mais ne réussit qu'à se faire passer pour un homme irrésolu. Mais aussi, bien faible était le pouvoir dont jouissait un *Schultheiss;* et la responsabilité de Fischer se trouve de ce fait sensiblement diminuée. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à lui surtout que le gouvernement tomba avec dignité; car, c'est de ce côté que se portèrent les efforts de l'homme d'Etat, lorsqu'il eut renoncé à tout espoir d'empêcher la chute. Et elle était inévitable, cette chute; il n'y avait aucun remède à la situation : au Petit Conseil les deux partis opposés étaient presque d'égale force, si bien que, suivant le nombre des membres présents, il y avait une majorité tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Mais il n'y eût eu encore que demi-mal, si le gouvernement avait seulement été désuni. Or, les choses étaient pires. Certains membres du Conseil étaient en rapport avec les chefs du mouvement et ne se faisaient aucun scrupule de violer en leur faveur le secret des délibérations. Il paraît même qu'un conseiller, alors qu'on s'attendait à voir marcher sur Berne les bandes séditieuses, aurait tenu devant les portes de la ville du vin prêt pour les réconforter (1).

(1) Cf., FISCHER, loc. cit., p. 289.

Mais revenons au récit des événements. Nous avons vu le Conseil municipal de la petite ville de Burgdorf prendre l'initiative du mouvement révolutionnaire et présenter au gouvernement une adresse réclamant la révision de la Constitution. Les autorités interdirent la publication de la dite adresse et firent surveiller Louis Schnell. Les habitants de Burgdorf ne se laissèrent nullement intimider et répandirent dans tout le pays le subversif placet. Sur ces entrefaites, des troubles avaient éclaté également à Porrentruy. Le Jura avait, en effet, à se plaindre du gouvernement de la Restauration et des procédés autoritaires des grands baillis. Ceux-ci étaient de véritables potentats : administrateurs, juges, percepteurs des impôts, chefs de la police, trésoriers, ils détenaient tous les pouvoirs. Avec cela, ignorant les lois, les mœurs et les usages du pays qu'ils gouvernaient, ils ne songeaient qu'à une chose, à s'enrichir. Leur traitement s'élevait à 12.000 francs, mais avec les amendes ils se constituaient un casuel de 3.000 francs, et la façon arbitraire dont ils les infligeaient le plus souvent excitait la haine du peuple injustement pressuré. Disons tout de suite que de l'exaspération populaire ces gros fonctionnaires n'avaient cure. C'est ainsi que le bailli de Porrentruy, de Diessbach, disait en parlant de ses administrés : « Que m'importe leur haine, pourvu qu'ils me craignent ! ».

A Bienne, à Thun, l'agitation gagnait également du terrain. Partout, dans le Jura et l'ancien canton, l'orage s'amoncelait. Partout, car on sentait l'impuissance du gouvernement, augmentait le nombre des infractions à la loi (les délits forestiers par exemple). Les gens ne se gênaient plus, et l'on assistait à cet étrange spectacle d'une conspiration qui, sous les apparences d'une parfaite tranquillité, s'ourdissait en plein marché (1). Le 23 novembre, un jour de foire, on fit dans la soirée partir des pétards en différentes parties de la ville et jusque sous les fenêtres de Fischer. Les journaux jetaient de l'huile sur le feu, publiaient des articles excitant le peuple à la révolte; aussi, toutes les gazettes, comme la « *Neue Züricher Zeitung* », l' « *Appenzeller Zeitung* », le « *Schweizerbote* », furent-elles supprimées. Mission fut donnée aux grands baillis de poursuivre les pamphlets que Burgdorf répandait dans le pays, et d'interdire les réunions publiques. La garnison de Berne fut renforcée d'un bataillon d'infanterie, d'une compagnie d'artillerie et d'une de dragons, et le colonel d'Effinger prit le commandement des troupes. Fischer avait expédié le colonel Fellenberg avec quelques officiers à Burgdorf, tout d'abord pour instruire les milices, mais aussi pour lever des soldats et intervenir militairement en cas de besoin. Mais cela ne servit à rien, les milices étaient depuis trop longtemps travaillées et les agitateurs circulaient librement. Vers la même date, le gouvernement de Berne envoya à Fribourg et à Vaud, de Muralt et Steiger, en vue de s'entendre avec les autorités sur une assistance

(1) Cf. Fischer, loc. cit., p. 291.

réciproque en cas de danger commun aux trois villes. Les négociations échouèrent et n'eurent d'autre résultat que de donner naissance à ce bruit qu'on songeait à un échange de garnisons entre Berne et Fribourg; et cela accrut l'exaspération populaire. Le 3 décembre, eut lieu à Burgdorf la première assemblée générale des chefs de l'opposition, venus de toutes les parties du canton. En ces jours difficiles, le *Schultheiss* de Wattenwyl voulut mettre à exécution le dessein qu'il avait formé depuis longtemps déjà de se démettre d'une charge trop lourde pour son âge : il avait, en effet, 70 ans; mais de Fischer fit observer que le moment était mal choisi, et le vieillard consentit à rester. Et c'était un grand sacrifice qu'il faisait, car la situation était intenable : presque à chaque séance du Conseil éclatait la discorde; les scènes violentes se succédaient. Le directeur de la police centrale, lui aussi, voulait démissionner. On annonçait comme imminente la marche des paysans sur Berne; des bruits sinistres répandaient partout l'alarme. Au milieu de toutes sortes de rumeurs menaçantes, Fischer, le 6 décembre, ouvrit les séances du Grand Conseil. Quelques jours auparavant, il avait écrit à un de ses parents : « Nous tenons encore, mais nous sommes menacés de toutes parts, et nous pouvons faire ce que nous voulons, la dissolution de la ligue fédérale est inévitable et a déjà commencé. De lundi en huit le Grand Conseil s'assemble. Dieu fasse qu'on trouve les vrais moyens et qu'on sache unir la fermeté à la modération ! » (1).

Dans cette séance on résolut à l'unanimité de nommer une Commission extraordinaire de onze membres, chargée d'examiner toutes les propositions relatives à la constitution, la législation, l'administration. Elle se composait du *Schultheiss* de Wattenwyl, président, des conseillers municipaux Zeerleder et Tscharner, et de huit membres du Grand Conseil, dont deux ou trois étaient modérés, alors que le reste était résolument hostile au gouvernement. Le même jour, on décida la suppression de l'impôt de consommation, introduit dix ans auparavant, et du timbre extraordinaire. Toutes ces résolutions furent portées à la connaissance du peuple dans une proclamation officielle. Une circulaire adressée aux grands baillis leur enjoignait de recueillir les pétitions où s'exprimaient les désirs du peuple et leur recommandait d'exercer une vigilante surveillance (2). Beaucoup espéraient que cette proclamation du 6 décembre calmerait les esprits. Ce fut le contraire qui se produisit. Les agitateurs incitèrent la masse à formuler ses desiderata, et ils y mirent tant d'ardeur qu'avant la fin de l'année 590 vœux parvinrent à la Commission. La plupart étaient rédigés suivant un formulaire composé par Charles Schnell et répandu dans toutes les parties du canton. Il réclamait la modification de la Constitution. Le

(1) Cf., Fischer, loc. cit., p. 295.
(2) Sur cette séance importante du Grand Conseil, cf., Fischer, p. 294 ss.

peuple se laissa passivement guider, et souvent ces vœux soi-disant populaires n'émanaient guère du peuple, ainsi qu'il semble résulter des rapports confidentiels des grands baillis. Dans beaucoup de communes où l'on déclarait n'avoir pas de griefs à alléguer, on n'en signa pas moins les formulaires de Burgdorf, sans les examiner. Le conseiller de Büren, jugeant l'effet de la proclamation du 6 décembre, fait cette remarque très juste que le peuple, après en avoir pris connaissance, « ressemblait à un homme à qui on a dit qu'il était malade, l'homme se tâte alors pour savoir s'il ne souffre pas, et bien que ne ressentant aucune douleur, il se plaint tout de même, et en toute confiance appuie les bruyantes clameurs de son voisin » (1).

Sur les 590 pétitions, les neuf dixièmes réclamaient des réformes constitutionnelles, elles formulaient en outre quantité de griefs; ce dont on se plaignait surtout, c'était du service de garnison trop fréquent, de la taxe de libération militaire, des taxes en général, du prix fixé pour le rachat des dîmes, des frais de notariat, des droits de transmission, du système monétaire, de la loi de maternité, de la façon dont les hauts emplois étaient octroyés, etc., etc.

Dans son premier rapport du 7 janvier, la Commission des Onze recommanda au Grand Conseil 19 points du programme révolutionnaire comme particulièrement importants et dignes de fixer son attention. Citons les principaux : Révision de la Constitution, souveraineté du peuple, égalité de tous devant la loi, éligibilité de tous les citoyens à tous les emplois, garantie de la liberté personnelle, abolition de tous les privilèges de lieu et de naissance, séparation des pouvoirs, droit de pétition, liberté de la presse, publicité des débats du Grand Conseil.

La publication de ce rapport, au lieu de calmer la colère du peuple, ne fit qu'augmenter l'activité des chefs de l'opposition. Le 10 janvier, eut lieu, à Münsingen, une grande assemblée populaire. Les frères Jean et Charles Schnell se produisirent pour la première fois en public, et, malgré le calme apparent de la réunion, les chefs du mouvement achevèrent de se convaincre de l'impuissance du gouvernement et s'affermirent dans leur résolution de renverser le patriciat. Le procureur Güdel, membre de la Commission des Onze, s'engagea à réclamer une Constituante. Dans le Jura l'agitation avait pris un caractère nettement séditieux. Les règlements forestiers de 1822 et 1823, véritables lois draconiennes, de l'aveu même des baillis, joints à bien d'autres causes de mécontentement, avaient surexcité à tel point le peuple contre le régime aristocratique qu'il se souleva comme un seul homme à la voix de Stockmar, le politicien qui avait rédigé les cahiers du Jura. Les patriciens firent quelques concessions; mais les baillis pendant ce temps armaient et, sans l'intervention de

---

(1) Fischer, p. 303.

Stockmar, qui se multiplia pour éviter une effusion de sang, un combat aurait eu lieu entre la gendarmerie et les patriotes. Le bailli de Moutier, marchant sur Délémont, fut cerné par une troupe de corps francs. Sur ces entrefaites, eut lieu l'assemblée populaire de Münsingen dans l'ancien canton. Le gouvernement était à peu près désarmé. Dans la capitale, au commencement de décembre, on avait créé une garde bourgeoise, mais celle-ci avait nettement manifesté sa ferme volonté de maintenir l'ordre, de veiller à la sûreté des personnes et des biens, exclusivement; elle n'entendait pas qu'on la fît servir à la défense de la Constitution menacée. Dans la nuit du 9 janvier, Fischer arrivant de Lucerne fut aussitôt appelé chez le *Schultheiss* de Wattenwyl, où quelques membres du gouvernement, en compagnie du *Schultheiss* de Mülinen, tenaient une réunion secrète. On lui soumit les résolutions prises durant son absence, et l'on sollicita son avis. Il conseilla d'abdiquer le pouvoir; les chefs du mouvement, disait-il, se souciaient plus des places à conquérir que du salut de la patrie; mais la conduite des patriciens devait être tout opposée (1). Son opinion fut vivement combattue, on se quitta cependant avec la même impression : c'est que la situation était désespérée, qu'il n'y avait plus rien à faire. On ne pouvait, en collaboration avec des collègues déloyaux, délibérer librement, dignement, sur une constitution; la plus haute autorité du canton ne pouvait s'exposer à la honte, ou d'être expulsée par la force, ou de provoquer une guerre civile.

Les adversaires du régime, pendant ces jours d'hésitation, ne s'endormaient pas; dans toutes les parties du canton le Landsturm était organisé, prêt, dans le cas où le Grand Conseil ne céderait pas, à marcher sur la capitale.

Le jeudi 13 janvier 1831, les membres de la Suprême autorité cantonale se réunirent, mornes et attristés, en nombre plus grand qu'à l'ordinaire. La Commission des Onze présenta son rapport sur les vœux ou plutôt les revendications populaires. Conseillers et membres du Conseil des 16 proposèrent de transmettre ce rapport à une nouvelle commission qui serait chargée de délibérer sur les modifications constitutionnelles. Une minorité demanda que les conseillers et les membres du Conseil des Seize accomplissent ce travail. Le *Schultheiss* Fischer prit alors la parole et prononça un discours ému et éloquent. Il conclut ainsi : le Grand Conseil ne devait pas ordonner l'examen des questions constitutionnelles pendantes, mais laisser ce soin à une assemblée constituante élue par le peuple; les pouvoirs actuels continueraient provisoirement à administrer le pays, jusqu'au moment où la nouvelle Constitution entrerait en vigueur. Se plaçant à des points de vue divers, quelques-uns soutinrent l'avis de Fischer. Le *Schultheiss* de Mülinen montra les dangers que pouvait faire

(1) Fischer, loc. cit., p. 307.

courir à la Suisse la retraite en cet instant du gouvernement bernois. Le conseiller Thormann préférait mourir à son poste que de céder. Le conseiller Wurstemberger aimait mieux rester dans le *statu quo*, tandis que le « *Seckelmeister* » de Muralt était d'avis qu'on marchât dans la voie constitutionnelle. Mais tous sans exception se montraient incapables de trouver un moyen de salut. L'*Amtschultheiss* de Wattenwyl prononça pour finir quelques mots et conclut dans le même sens que Fischer. Vers 2 heures, on passa au vote. 183 voix demandaient qu'en cas de révision on chargeât une commission de délibérer sur ce sujet, 37 que cette tâche fût confiée au Conseil et aux Seize, et par 200 voix contre 19 on résolut, sur la proposition de Fischer, d'abdiquer. Après quoi, l'assemblée se sépara tristement. Dans une proclamation, on fit connaître au peuple la résolution prise. Le 13 janvier fut le dernier jour de l'antique Berne. Si la consternation fut grande parmi les partisans du régime déchu, cette journée mémorable suscita une indicible allégresse chez les défenseurs des idées nouvelles (1).

Comme les autres cantons de la Suisse, Berne entrait dans la voie du progrès. On allait régler le compte du passé et rebâtir de fond en comble la vieille maison. Nulle époque ne fut plus agitée, mais à aucun moment l'esprit public ne déploya autant d'activité ingénieuse et féconde. Un homme qui participa aux événements d'alors dit que « chaque canton ressemblait à une ruche; partout où l'on jetait les yeux, c'était l'activité et la vie » (2). Un autre citoyen s'exprimait ainsi : « Il y a des moments dans la vie d'un peuple où il sort en quelque sorte de lui-même, s'élève au-dessus des mesquineries de son habituelle manière de penser et d'agir, et sent vivante dans le fond de son cœur une grande idée. Ce sont les moments où l'on crée, les précieux moments qui tracent dans le temps de profonds sillons, des sillons où germent les semences pour les générations futures » (3).

Le 18 février 1831, l'assemblée constituante, élue par le peuple, se réunit à Berne; elle était composée de 111 membres, dont 20 députés du Jura, parmi lesquels Stockmar pour Porrentruy, et Charles Neuhaus pour Bienne et Nidau. Ces courageux citoyens firent introduire dans la Constitution plusieurs droits importants. La date du scrutin avait été fixée au 31 juillet 1831. Le résultat des élections dépassa toutes les espérances : 29.955 citoyens prirent part à ce vote; 27.800 électeurs contre 2.153 adoptèrent l'acte constitutionnel qui reconnaissait les principes de la souveraineté du peuple et séparait les pouvoirs en pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Le 25 août, eurent lieu les élections au Grand Conseil. Chose

(1) Cf., Fischer. Chapitre IX, p. 307 ss.
(2) Daendliker, p. 564.
(3) Ibid., p. 565. Cf. également sur ces révolutions cantonales, ibid., p. 549 ss.

curieuse, qui prouve la modération de ces révolutionnaires, le choix se porta sur un grand nombre de bourgeois de la ville de Berne. Fischer fut élu dans la capitale; mais, malgré les plus instantes prières, il refusa d'accepter, convaincu qu'il ne lui était pas possible de faire œuvre utile au Grand Conseil, et répugnant à confirmer par un serment solennel une constitution qu'il jugeait mauvaise. Quantité de patriciens l'imitèrent, et cette résolution de se tenir à l'écart des affaires, blâmée du reste par beaucoup de gens, devait avoir des conséquences funestes pour leur parti. Fischer avoue lui-même que ces refus eurent des « suites imprévues et fâcheuses » (1). « Quelque temps, dit Blösch, le Patriciat balança, et une portion considérable de celui-ci penchait vers l'acceptation; mais soudain... les idées changèrent. Ce fut une faute déplorable, d'autant plus déplorable qu'elle n'était pas seulement en contradiction avec l'acte d'abdication du 13 janvier, mais qu'elle provenait encore en vérité d'un manque de vrai patriotisme. Ce ne fut pas la détermination réellement prise de se retirer des affaires publiques, mais le chimérique espoir que le peuple, après un court essai de gouvernement personnel, reviendrait au régime auquel de longue date il était accoutumé, qui engagea la majorité à refuser » (2). « Le châtiment ne se fit pas attendre, ajoute-t-il; sans doute, aux élections du second degré, les voix se portèrent encore en grand nombre sur des Bernois urbains. Mais on avait fourni à la méfiance un nouvel aliment, et l'on récolta ce qu'on avait semé : la campagne sentit qu'on la considérait comme incapable de gouverner sans la ville; elle se piqua d'honneur, voulut fournir la preuve du contraire, et la conséquence fut que la campagne, qui, au début, partageait elle-même ce scepticisme, s'accoutuma, par nécessité d'abord, ensuite avec la conscience de sa valeur, à se gouverner elle-même » (3).

Le 20 octobre 1831, l'ancien gouvernement publia sa proclamation d'adieux, dans laquelle il recommandait « la réconciliation des cœurs désunis » et « l'union dans l'obéissance respectueuse à la loi et à l'autorité, sans laquelle aucun Etat ne peut exister » (4).

*
* *

Ainsi donc, dans la plupart des cantons, l'idée démocratique avait triomphé; les cantons régénérés songèrent alors à régénérer également la Confédération. Le 17 mars 1832, 7 cantons (Berne, Zurich, Lucerne, Thurgovie, Argovie, Saint-Gall, Soleure) conclurent entre eux une alliance, le Concordat des Sept, pour la garantie de leurs pactes respectifs, et en vue

(1) Fischer, loc. cit., p. 327, (en note).
(2) Blösch, loc. cit., p. 52, note I.
(3) Ibid., p. 52, note II.
(4) Fischer, loc. cit., p. 333.

aussi des modifications à apporter au Pacte fédéral. Ceux qui, comme Schwytz, Uri, Unterwalden, etc., avaient conservé leur ancienne forme de gouvernement, opposèrent une contre-ligue hostile à toute innovation. Ce fut la ligue de Sarnen (novembre 1832). La Suisse se trouvait ainsi divisée en deux camps ennemis. La séparation allait s'accentuer encore après la promulgation des 14 articles de Baden, votés par les députés des 7 cantons, réunis dans cette ville; ces articles mettaient l'église sous la dépendance de l'Etat. Le Grand Conseil bernois, grâce aux discours de son avoyer, avait adopté ce programme politique. Des soulèvements populaires éclatèrent dans le Jura et l'Argovie, et le Grand Conseil de Berne, imité bientôt par les autres Etats signataires, abolit les 14 articles. Zurich se sépara du Concordat des Sept, à la suite de la Révolution connue sous le nom de *Züriputsch*, qui renversa le gouvernement libéral (6 septembre 1839).

Le 17 juillet 1832, la Diète par 13 voix et demie avait voté le principe de la Révision. Une Commission avait été nommée, un rapport fut présenté par Rossi, député de Genève, mais le projet proposé déplut au peuple. Les uns trouvaient qu'il apportait trop d'innovations, les autres qu'il n'en renfermait pas assez. Repoussé en 1833, il ne devait être repris que quinze ans plus tard.

Après cet avortement, ce fut de nouveau dans tous les cantons une période de troubles et de soulèvements populaires. Jusqu'alors, les deux partis politiques avaient été le parti *libéral* et le parti *conservateur*. Le premier se scinda : il y eut dorénavant le parti *radical*, composé de tous les éléments avancés, partisans de la continuation de la Révolution, et le parti *juste-milieu*, comprenant les hommes qui, après la Révision de 1830, étaient arrivés au pouvoir; gens essentiellement modérés, ils considéraient la Révolution comme terminée. Au fur et à mesure que le parti radical, grossi par la jeune génération, gagnait du terrain, le parti du juste-milieu voyait diminuer de plus en plus son influence.

A tous les soulèvements populaires s'ajoutèrent des complications politiques avec les puissances étrangères au sujet des réfugiés qui vivaient en Suisse (1). Pour tous les Polonais, les Allemands, les Italiens, compromis dans les révolutions, la Suisse était une terre d'asile hospitalière. Tout ce monde y faisait une propagande active et, du reste, savamment organisée. Etat-major, comité, écoles, journaux, revues, etc., rien ne manquait. Dans le canton de Vaud, en particulier, les ouvriers allemands très nombreux formaient de puissantes associations, où, sous couleur d'instruction et de philanthropie, on répandait les idées les plus subversives. On y prêchait couramment l'athéisme, le communisme, la Révolution sociale. Des clubs de ce genre existaient dans toutes les petites villes au bord

(1) Cf., H. Schmidt. *Die deutschen Flüchtlinge in der Schweiz.* 1833-1836. Inauguraldissertation, 1899.

du lac, de même qu'à Lausanne, à Yverdun, etc... Des bibliothèques alimentaient le peuple de livres et de brochures dangereuses pour l'ordre établi; par une correspondance active, ces centres d'agitation étaient reliés entre eux. La plupart de ces réfugiés turbulents provoquèrent des manifestations hostiles aux puissances étrangères; leurs menées politiques attirèrent souvent à la Suisse de graves désagréments. A Berne, des ouvriers allemands insultaient la Confédération germanique. L'agitateur italien Mazzini, par ses écrits et ses discours, suscita les craintes de la France qui menaça la Suisse d'un blocus. Il existait déjà dans la République helvétique une Jeune Italie. En 1834, on voit se constituer à Berne la jeune Europe, par la fusion de la jeune Allemagne avec la jeune Suisse. Il faut dire que certains cantons, les cantons de Berne et de Thurgovie, et le demi-canton de Bâle-Campagne en particulier, montrent vraiment un empressement singulier à accorder le droit de cité aux révolutionnaires de tous pays. Il n'est pas d'amabilités qu'on ne fasse à ces éternels conspirateurs, et trop souvent l'on en est payé par des ennuis à l'intérieur ou à l'extérieur; alors, avec les pays voisins, ce sont des échanges de notes diplomatiques menaçantes; les protestations arrivent nombreuses. L'Autriche et la Bavière demandent l'extradition de réfugiés allemands, Berne refuse et les relations diplomatiques sont rompues. Puis c'est le tour du gouvernement français : il somme la Confédération d'expulser le prince Louis-Napoléon. Ce prétendant à la couronne séjournait habituellement au château d'Arenenberg, en Thurgovie; il avait été nommé bourgeois honoraire de ce canton et servait comme capitaine d'artillerie dans l'armée suisse. En 1836, il avait essayé de renverser le gouvernement de Louis-Philippe en soulevant les régiments de Strasbourg. Fait prisonnier, grâcié et transporté en Amérique, il s'était hâté de revenir en Suisse. La Diète se refusa énergiquement à expulser celui qu'elle considérait comme un citoyen helvétique. Si le prince, de son plein gré, ne s'était retiré en Angleterre, la guerre était déclarée. Dans cette même année 1836, le gouvernement français avait déjà demandé l'extradition de Conseil, prétendu complice de Fieschi dans l'attentat contre Louis-Philippe, et la Diète avait été forcée de faire des excuses sous la menace d'un blocus.

La Suisse tout entière s'était levée en masse, lorsqu'une armée française en 1838 s'était approchée des frontières, dans le but de « châtier de turbulents voisins ». Mais cette union fut de courte durée. Les dissensions politiques, mêlées aux querelles religieuses, reprirent leur cours.

Affaire des Couvents d'Argovie.

Ce fut l'affaire des couvents d'Argovie qui mit le feu aux poudres. Elle soulevait à la fois les trois questions intérieures de la Suisse : la question religieuse, la question politique et la question fédérale.

Après 1830, la révolution en Argovie s'était faite sans effort, et la politique n'y était pas une cause bien vive de lutte par elle-même, mais

elle allait le devenir du fait de la religion. Sur 160.000 habitants, il y avait environ 90.000 protestants et 70.000 catholiques. Depuis 1830, les protestants, soutenus par le gouvernement, et les catholiques se disputaient le pouvoir avec fureur. Les catholiques possédaient dans le pays de riches couvents, fondés depuis des siècles. Le plus riche de tous était celui de Muri. Or, tous les dix ans, le canton d'Argovie, aux termes de sa Constitution, devait réviser ses lois. On était arrivé au terme fixé. Les catholiques demandaient que dans la nouvelle Constitution fussent introduites des dispositions plus favorables. Mais les rédacteurs du nouveau projet repoussèrent toutes leurs demandes et proposèrent même qu'on abolît, pour la représentation au Grand Conseil, la parité entre les deux confessions. Les catholiques protestèrent avec énergie, les protestants répondirent par des menaces. Le 5 janvier 1841, eut lieu le vote sur le projet qui fut adopté. Dans les bailliages catholiques, surtout dans les environs du couvent de Muri, il s'ensuivit une agitation extrême. Partout, les catholiques se lèvent en masse, pour essayer de renverser le gouvernement. Le 11 janvier, ils sont battus à Vilmergen par les troupes argoviennes, secondées par les soldats qu'avait envoyés immédiatement le conseiller Neuhaus, président du Conseil d'Etat de Berne.

Le 13 janvier, dans la séance tenue à la suite de ces événements, un député au Grand Conseil, Augustin Keller, directeur de l'Ecole normale de Lenzburg, accusa les couvents d'être des foyers de révolte et proposa leur suppression. La motion fut adoptée; de ce fait, huit établissements religieux étaient transformés en hôpitaux ou en écoles (21 janvier 1841). Cependant l'article 12 du Pacte fédéral garantissait le maintien des monastères. Aussi, contre cet acte arbitraire une vive opposition se manifesta aussitôt dans les cantons catholiques. Le 22 janvier, le gouvernement d'Unterwald écrivit une lettre assez violente au Directoire fédéral, demandant le rétablissement immédiat des couvents ou la convocation d'une Diète extraordinaire. Uri et Schwytz, où l'influence politique était aux mains des moines, firent chorus. Zug, Fribourg, Neufchâtel suivirent. 5 cantons, aux termes du Pacte, suffisaient pour que la Diète fût réunie. Le *Vorort* Berne la convoqua donc pour le 15 mars. Plusieurs cantons, et non des moindres, demeuraient indécis; d'autres soutenaient l'Argovie, opposant à l'article 12, l'article 1, qui établissait la souveraineté de chaque Etat dans ses affaires intérieures. Dans les journaux, une polémique ardente s'était engagée. Monseigneur Ghizzi, nonce du pape, avait adressé au *Vorort* une protestation, communiquée au préalable à la France et à l'Autriche, les deux grandes puissances catholiques. Une intervention diplomatique était probable. Mais alors que la France se tenait sur une réserve prudente, Metternich envoya à de Bombelles, ministre d'Autriche, des instructions pour qu'il intervînt. De Bombelles fit parvenir au *Vorort* une note dans laquelle le gouvernement autrichien, en qualité d'héritier

de la maison de Habsbourg, fondatrice des couvents supprimés, protestait contre toute liquidation des biens de ces congrégations, enrichies par les ancêtres de l'empereur. La susceptibilité de la Suisse se trouva froissée de cette immixtion de l'étranger dans ses affaires, et protestants comme catholiques s'unirent partout dans une même pensée d'indépendance nationale. Dans tous les cantons les Grands Conseils s'assemblaient pour nommer les délégués à la Diète. L'Argovie avait promis un mémoire justificatif qui devait compléter les arguments résumés dans la pièce adressée au *Vorort*. Ce mémoire ne parvint pas; et devant la violation évidente du Pacte commise par l'Argovie, presque tous les cantons donnèrent à leurs députés des instructions tendant au rétablissement des couvents supprimés.

Le 15 mars, la Diète extraordinaire s'ouvrit à Berne. On lui soumit la Décision des législateurs argoviens; la conduite du gouvernement d'Argovie fut désapprouvée. Sur les instances des députés des Etats, on rétablit trois couvents de femmes : la Diète se déclara satisfaite de cette solution (1843). Mais cette décision ne fut pas du goût des sept cantons catholiques qui, par la ligue séparée du *Sonderbund*, s'allièrent secrètement. (Cette ligue comprenait Lucerne, le Valais, Schwytz, Uri, Unterwald, Zug, Fribourg).

Le temps des « Putsche » et des Corps francs

Depuis quelques années, d'ailleurs, la Suisse était entrée dans la malheureuse période des émeutes et des « *Putsche* ». Vers 1840, les luttes de parti se font plus violentes que jamais. En face des libéraux se dressent les conservateurs. Les premiers désirent qu'on avance aussi rapidement que possible, les seconds se cramponnent au passé. D'abord le conflit se cantonne dans le domaine politique, mais bientôt les querelles religieuses entrent en jeu.

De tous les gouvernements libéraux, celui de Zürich était un des plus actifs. Il avait fondé une Académie et une Ecole normale. En matière d'écoles et d'impôts, il avait tellement innové que le peuple commençait à croire que le progrès était trop rapide. Le culte aussi, le gouvernement de Zurich prétendit le réformer; en 1839, il avait nommé professeur de théologie un savant allemand, David-Frédéric Strauss, qui expliquait le nouveau Testament autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Cette nomination irrita les âmes pieuses, les Zurichois s'effrayèrent à l'idée que l'auteur de la vie de Jésus allait prêcher l'irréligion dans la ville de Zwingli. 39.000 citoyens déclarèrent : « Strauss ne peut et ne doit pas venir à Zurich ». Les pasteurs réunirent à Pfäffikon une troupe de mécontents qui, armée de faux et de fléaux, marcha sur la capitale au chant des cantiques (6 septembre 1839). Tout cela se passait sous les yeux de la Diète, réunie justement à Zurich.

Le gouvernement radical fut renversé et remplacé par un régime con-

servateur. Cette révolution fut décisive pour la Confédération entière. Comme Zurich, en effet, était, cette année-là, *Vorort*, le Conseil provisoire établi par les insurgés se trouva de ce fait investi des fonctions de Directoire fédéral, et le canton ne fit plus partie du Concordat des Sept. Bientôt après, un deuxième *Vorort*, Lucerne, allait suivre son exemple.

Du reste, à cette époque, presque tous les cantons s'agitaient (1). Nous avons vu ce qui s'était passé dans l'Argovie; dans les cantons de Saint-Gall, de Thurgovie, de Lucerne, les conservateurs mécontents ou les cléricaux relevaient la tête et faisaient entendre leurs doléances, avec d'autant plus de force qu'en 1840 et 1841 on arrivait au terme fixé pour la Révision de la Constitution. Des soulèvements populaires éclatent dans le Jura. A Porrentruy on entendait ces cris : Vivre catholiques ou mourir !

Les Jésuites à Lucerne

Dans les cantons catholiques, les Jésuites étaient à la tête du mouvement. Dès 1836, ils avaient ouvert un peu partout, à Schwytz, Fribourg, Lucerne, des collèges. En 1841, ils avaient conquis cette dernière ville, et le peuple avait voté une constitution démocratique catholique établissant l'égalité de représentation entre la ville et la campagne, abolissant les articles de Baden, et le nouveau gouvernement avait soumis cette constitution au pape. Les libéraux, mécontents de voir l'instruction de la jeunesse confiée à la puissante confrérie, voulurent renverser le gouvernement rétrograde. Malgré l'aide que leur apportèrent les volontaires de l'Argovie, les corps francs, conduits par des chefs irrésolus, se virent promptement dispersés par la « bannière des vieux cantons ». Les autorités victorieuses, instituant un régime de terreur, traquèrent les libéraux qui durent s'enfuir dans les cantons voisins (1844). Le Valais venait aussi d'appeler les Jésuites. En présence du danger que pouvait faire courir à la Confédération cette société, le peuple s'émut. A Berne, à Zurich, à Bâle, en Argovie, des assemblées populaires en demandèrent l'expulsion. Des pétitions instantes furent adressées aux pouvoirs.

Dans le canton de Vaud, Henri Druey amena par son éloquence 32.000 citoyens à signer une pétition de ce genre, et, comme le gouvernement ne montrait pas assez de vigueur, on le renversa et on le remplaça par des radicaux (1845) .

Le gouvernement de Lucerne, se prétendant seul maître de sa politique intérieure, faisait front à l'orage. Alors, sous la conduite d'Ulrich Ochsenbein, s'organisa une seconde expédition de corps francs. La petite armée de 34.000 hommes, dont 1,200 Lucernois fugitifs, fut, le 30 mai 1845, battue à plate couture à Malters, laissant 104 morts et 1.800 pri-

---

(1) Cf., SEIGNOBOS. *Hist. pol. de l'Europe contemporaine. Suisse*, p. 238-267, et en général sur les luttes que se livrent dans les cantons le parti radical et le parti conservateur ; DAENDLIKER, p. 591 ss.

sonniers; le gouvernement rendit à la liberté les corps francs bernois et argoviens, moyennant une rançon de 350.000 francs (1).

En résumé, dans les cantons catholiques, le parti radical démocrate se constitue à partir de 1841, pendant que, dans les cantons protestants, les radicaux prennent la place des modérés. Les partis intermédiaires, conservateurs ou libéraux, perdent peu à peu le pouvoir au bénéfice des deux partis extrêmes. La Suisse est maintenant divisée en deux camps, sans distinction de cantons : les catholiques et leurs adversaires. La guerre ne va pas tarder à éclater entre eux.

Le Sonderbund 1847.

Aux menaces des corps francs, les cantons catholiques répondirent par la formation d'une ligue séparée ou *Sonderbund*, qui comprenait les cantons de Schwyz, Uri, Unterwald, Zug, Lucerne, Fribourg, Valais. Depuis 1843 déjà, ces cantons étaient secrètement alliés. Mais, après l'attaque de Lucerne par les corps francs, entre les plénipotentiaires des 7 Etats, les négociations se firent plus actives. Les 7 cantons s'engageaient à se défendre mutuellement contre tout ennemi du dehors, à s'armer à la première réquisition. Ils constituèrent un Conseil permanent dont Lucerne devait être le siège, nommèrent un commandant des forces dont ils disposaient. Dès le mois de novembre 1845, les bases du Concordat étaient arrêtées, le texte en était publié dans plusieurs journaux suisses. Le 20 juin 1846, le Directoire fédéral attira l'attention des Etats sur cette ligue, demandant que la prochaine Diète réglât cette question grave. Mais les libéraux n'avaient plus la majorité à la Diète. Pour qu'une décision fût valable, il fallait, d'après la Constitution, que 12 Etats et demi l'approuvassent. Or, les députés qui réclamaient l'expulsion des Jésuites ne représentaient que 10 cantons et deux demi-cantons. C'était Zurich, Berne, Soleure, Schaffouse, Glaris, Argovie, Tessin, Thurgovie, Vaud, Grisons, Appenzell, Rhodes-Extérieures et Bâle-Campagne. Il manquait deux Etats ou un canton et demi.

En octobre 1846, Genève renversait son gouvernement et le remplaçait par des radicaux, avec James Fazy pour président. C'était à la Diète une voix de plus contre le *Sonderbund*. Saint-Gall à son tour, le canton du Destin, s'étant donné une Constitution démocratique, la majorité légale fut acquise aux adversaires du *Sonderbund*.

Le 8 juillet 1847, la Diète se réunit à Berne, sous la présidence d'Ochsenbein, l'ancien chef des corps francs. (Depuis le 1er janvier, Berne avait succédé à Zurich comme *Vorort*). Le 20 juillet, elle enjoignait au *Sonderbund* d'avoir à se dissoudre, puis ordonnait l'expulsion des Jésuites. Les

(1) Sur les Jésuites, les corps francs, comme plus loin sur le *Sonderbund*, cf., DAENDLIKER, p. 608-638 ; cf. également, FEDDERSEN : *Gesch. der schweiz. Regeneration* (1867), et ED. BLÖSCH, *Der Freischarenloskauf* 1845, dans le *Berner Taschenbuch* 1869.

députés de la ligue séparée refusèrent par deux fois d'obéir aux ordres de la majorité. C'était la guerre civile. L'armée du *Sonderbund* était commandée par un protestant des Grisons, le général Salis-Soglio, l'armée confédérée avait à sa tête le général Dufour, de Genève. Nous n'insisterons pas sur les détails de la lutte qui dura du 4 novembre au 1er décembre 1847 (1). Les troupes du *Sonderbund* furent vaincues, et l'on frappa les cantons adhérents à la ligue séparée d'une imposition de 6 millions de frais de guerre. Mais une souscription nationale, ouverte sur les instigations de Genève, vint en aide aux 7 cantons catholiques. En 1852, la Confédération devait leur faire remise des 3 millions restants de leur dette. Les Jésuites furent expulsés.

Le moment était venu de modifier le Pacte fédéral de 1815, si l'on voulait éviter de nouveaux dangers. Dès 1831, la Diète s'était préparée à cette révision. Un projet avait été élaboré; il était en grande partie l'œuvre du jurisconsulte Rossi, alors député de Genève; mais on recula devant les difficultés de la tâche. Pourtant, à partir de 1841, la nécessité de se mettre à l'ouvrage parut de plus en plus s'imposer. Les masses populaires s'agitaient. La suppression des couvents d'Argovie, l'appel des Jésuites à Lucerne, les corps francs, la guerre du *Sonderbund*, étaient autant de symptômes qui témoignaient des progrès de l'opposition au maintien de l'ancienne Constitution fédérale. Les chefs mêmes des cantons appartenant à la ligue séparée étaient aussi convaincus que leurs adversaires de l'urgence d'une révision, tout en redoutant au fond qu'on n'en profitât pour restreindre la souveraineté cantonale. Mais cette souveraineté cantonale était véritablement exagérée et nuisait au développement de la Suisse. **La Constitution de 1848.**

Une Commission de 14 membres fut donc instituée, et, le 15 mai 1848, l'Argovien libéral Kern et le radical Vaudois Henri Druey, qu'on peut appeler le créateur du Pacte de 1848, soumirent un projet, mûrement élaboré, à la Diète. Après un examen approfondi, les députés des seize Etats et demi l'adoptèrent.

Désormais, les 22 Etats constituaient une seule nation. La Confédération garantissait aux cantons, qui jusque-là ne formaient entre eux qu'une alliance défensive, leurs constitutions, à la condition que les lois cantonales fussent démocratiques. Le nouveau Pacte interdisait toute alliance particulière entre cantons. La Confédération se réservait le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix. Le pouvoir central était confié à un Conseil fédéral, formé de 7 magistrats élus par l'Assemblée fédérale, qui se compose de deux Conseils : le Conseil national où la Suisse délègue un député par 20.000 habitants et le Conseil des Etats, représentant l'élément fédératif, où chacun des 22 cantons envoie siéger deux députés.

(1) Voir Dufour, *Campagne du Sonderbund et événements de* 1856-1875.

Au mois de novembre 1848, eurent lieu les élections au nouveau Conseil fédéral. Voici les noms des premiers élus à ces postes importants : Ochsenbein de Berne, Furrer de Zurich, Frey Herosée d'Argovie, Münzinger de Soleure, Naef de Saint-Gall, Druey de Vaud, Franscini du Tessin. Le premier président de la Confédération fut Jonas Furrer de Winterthur.

*
* *

La Constitution du 31 juillet 1831 avait fait entrer Berne dans le groupe des cantons régénérés. Sa forme de gouvernement était une démocratie représentative. Le Grand Conseil, dont le président portait le titre de *Landammann*, se composait de 240 membres élus au suffrage indirect. Le peuple choisissait les électeurs du second degré (1 par 100 âmes), qui élisaient les membres du Grand Conseil; ceux-ci, à leur tour, élisaient les 17 conseillers de gouvernement, avec à leur tête le *Schultheiss*. Tous les deux ans, on procédait au renouvellement par tiers du Grand Conseil. Les conseillers de gouvernement se partageaient en différentes commissions, nommant les gouverneurs des districts et les membres du tribunal supérieur. Lorsque six ans s'étaient écoulés, le Grand Conseil pouvait s'occuper d'apporter des changements à la Constitution.

Les débuts du nouveau régime furent heureux. Les nouveaux gouvernants montrèrent plus de sagesse que leurs adversaires n'en auraient attendu d'eux. Il s'était d'ailleurs opéré plutôt un changement de système qu'un changement de personnes. Aux élections, on avait vu l'ancien conseiller de Tscharner élu dans quatorze circonscriptions et mis en qualité de *Schultheiss* à la tête du Conseil de gouvernement; c'était bien naturel; mais, outre Tscharner, sur les 17 membres du dit Conseil on comptait sept Bernois de la ville. De toute la famille Schnell, Charles fut le seul qui accepta de siéger au Grand Conseil. Les autres frères avaient refusé; il est vrai qu'ils avaient un porte-parole dans la personne de Tscharner, que l'historien Tillier ne craint pas d'appeler une créature des Schnell. La plupart des conseillers de la campagne étaient également de chauds partisans des célèbres agitateurs.

Mais bientôt, les éléments hétérogènes, qui s'étaient momentanément unis dans la guerre contre le patriciat, commencèrent à se séparer après la victoire; et la lutte éclata entre les modérés du parti juste-milieu et les hommes politiques plus avancés, lutte dirigée surtout par le fougueux Charles Schnell. Des événements extérieurs et intérieurs compliquèrent la situation. Le changement de Constitution ne s'était pas opéré partout aussi facilement qu'à Berne. Dans le canton de Bâle il y eut des troubles, il y eut même effusion de sang. Les habitants du territoire de Bâle réclamaient les mêmes droits que les habitants de la ville. Ceux-ci refusèrent. Dans l'été de 1831, les citadins de Bâle marchèrent sur Liestal, mais furent repoussés. L'année suivante, les paysans se donnèrent un gouvernement propre. Bâle

se trouvait séparé en deux demi-cantons : Bâle-ville et Bâle-campagne. La Diète consentit à la séparation, espérant pourtant qu'elle réussirait à réconcilier la campagne et la ville. Mais la paix n'était pas possible. Quelques communes campagnardes étaient demeurées fidèles à la ville. Pour les protéger, elle entreprit une nouvelle attaque, mais fut vaincue à Pratteln, le 3 août 1833. Alors les troupes de la Diète occupèrent le canton; des arbitres confédéraux vinrent pour trancher le différend. Mais l'hostilité entre la ville et la campagne était devenue trop profonde. Bâle resta partagé en deux demi-cantons. Le canton de Schwyz était aussi sur le point de se séparer en Schwyz extérieur et Schwyz intérieur. La partie ancienne du canton ne voulait pas accorder les mêmes droits aux districts de Küssnacht, Einsiedeln et Lachen. Mais ceux-ci déclarèrent : nous voulons l'égalité des droits ou la séparation. Küssnacht fut occupé par 600 hommes. Alors la Diète leva des troupes. Les chasseurs bernois débarquèrent près de Brunnen. Heureusement, la réconciliation se produisit, et la séparation en demi-cantons put être évitée. Le canton de Neufchâtel causa également bien des soucis à la Diète. En 1815, la principauté prussienne était devenue un canton suisse. Les familles régnantes de la ville restaient fidèles au roi et à son *Statthalter*. Mais la majorité du peuple se résolut à secouer ce joug. Les républicains descendirent nombreux des montagnes (1831) et occupèrent le château de Neufchâtel. Alors la Diète, redoutant un conflit avec la Prusse, expédia sur le champ des troupes dans le pays. Le château fut repris et le gouvernement rétabli.

Au début de 1832, 73 officiers patriciens refusèrent à Berne de prêter serment à la Constitution, et préférèrent quitter l'armée. En août de la même année, on découvrit dans un appartement de l'hôtel d'Erlach une quantité de cartouches que les mécontents avaient dissimulées, en vue de quelque coup de force contre le pouvoir établi. De nombreuses personnes suspectes furent arrêtées. Il s'ensuivit un interminable procès qui, durant sept années, excita les esprits; car le jugement qui condamna les conspirateurs d'Erlach à une longue captivité à Thorberg ne fut rendu qu'en 1839. Toute cette période de l'histoire du canton de Berne est remplie par cette fameuse « procédure de réaction » comme on l'appelle. Ce refus de prêter serment, cette histoire de conspiration ne contribuèrent pas peu à entretenir dans le peuple la méfiance à l'égard des patriciens déchus et boudeurs et la crainte d'une réaction. L'animosité et la passion des frères Schnell contre les partisans de l'ancien régime ne firent que s'accroître. Charles Schnell, en particulier, pensait qu'il ne suffisait pas de punir les coupables qui avaient essayer de renverser le gouvernement de 1830; mais qu'il fallait encore empêcher le retour de semblables faits. Pour cela, il y avait un moyen. La bourgeoisie de Berne devait être débarrassée de ses biens de corporation, perpétuelle menace pour la souveraineté populaire. Dans ses discours et ses écrits, Charles Schnell ne cessa de défendre avec

violence cette opinion. C'était l'épineuse affaire de dotation qui commençait; comme la procédure de réaction, elle ne devait pas se terminer de sitôt. Quant à Jean Schnell, il aurait voulu, lui, qu'on pendît les traîtres. « Laissez-moi tranquille avec vos maudites formalités ! qu'est-il besoin d'une longue enquète ! Sept sapins, et qu'on hisse ces gens-là ! C'est tout ce qui est nécessaire ! » (1).

Les réactionnaires relevaient partout la tète et n'attendaient qu'un moment favorable pour ressaisir le pouvoir; mais la plus grande difficulté que rencontrèrent les hommes nouveaux parvenus à la direction de l'Etat républicain, ce fut encore le manque de sujets intelligents et expérimentés. On avait écarté les personnes cultivées de la capitale, ou bien elles s'étaient retirées par dépit et boudaient sous leur tente. Il fallut bien alors que l'on eût recours aux éléments étrangers. J.-L. Schnell déplore dans une lettre cette pénurie de compétences et de capacités. « Je dois faire cette remarque, que les capacités manquent vraiment dans notre Grand Conseil; la plupart des projets de loi trahissent souvent une ignorance des affaires qui dépasse presque encore celle des prédécesseurs ». Et Jean écrit à Charles : « Si nos principes n'étaient pas meilleurs, je n'aimerais guère mieux le personnel du gouvernement que l'ancien » (2). Par exemple, si l'on s'adressait aux étrangers, on n'avait que l'embarras du choix. Dès 1832, une foule de réfugiés polonais étaient venus s'établir dans le canton de Berne, surtout à Burgdorf, et avaient été chaudement accueillis. De même, à quantité d'Allemands on avait octroyé généreusement le droit de cité; on leur avait même donné des emplois publics. Parmi eux il faut citer en particulier les deux frères Louis et Guillaume Snell, de Nassau. En faveur de ce dernier, en 1824 déjà, la ville de Bâle avait dû lutter contre le *Vorort* et les puissances étrangères. Louis Snell avait été rédacteur du « *Schweizerischer Republikaner* » de Zurich et avait, en 1831, cherché à entrer en relations avec Charles Schnell. Lorsqu'en 1834 on fonda une Académie, les deux frères offrirent leurs services. On n'allait pas tarder à récolter les fruits de cette politique. Il se produisit des conflits avec les puissances voisines, et le gouvernement se trouva souvent en fort fâcheuse posture. Ces réfugiés, accueillis à bras ouverts, étaient des amis bien compromettants; avec cela, il jouaient dans la politique du pays un rôle un peu exagéré. Ils avaient formé et dirigeaient un parti appelé parti national. Quand les puissances étrangères se plaignaient, et à juste titre parfois, ce parti sur lequel s'appuyait le gouvernement, poussait les hauts cris, déclarant qu'il y allait de l'honneur national, qu'on ne pouvait céder aux menaces extérieures et obéir à la réaction. Le parti libéral, en intervenant contre les réfugiés, s'aliéna ceux-ci, devenus de

(1) Blösch, loc. cit. p. 67.
(2) Ibid., p. 68.

plus en plus puissants; le parti soi-disant national dont ils étaient l'âme gagnait du terrain; son programme était nettement révolutionnaire, malgré l'étiquette adoptée, il demandait une transformation plus démocratique et centraliste de la Suisse, allait même jusqu'à souhaiter qu'on républicanisât au plus tôt l'Europe tout entière. Le Docteur L. Snell, avec son frère, menait le branle, dirigeant surtout les coups contre les frères Schnell. Le « *Volksfreund* » d'un côté, de l'autre, le « *Schweizerischer Beobachter* » faisaient le coup de feu, bataillaient avec acharnement sur les questions de la politique fédérale, sur la révision de la Constitution entr'autres. Puis, d'autres questions locales, non moins brûlantes, remuèrent l'opinion publique; les affaires de privilèges, de « *Rechtsame* » et de dîmes, dans l'Emmenthal et la Haute-Argovie, passionnaient les masses. Qu'on ajoute à cela des embarras extérieurs : les soulèvements populaires dans le Jura catholique et l'Argovie, et l'on conviendra que la situation était difficile.

Depuis 1830, les frères Schnell jouaient un rôle considérable dans la politique bernoise. Charles Schnell, porté par la confiance du peuple, était entré dans le gouvernement. Jean Schnell fut quelque temps *Landammann* du Grand Conseil. A côté d'eux, Charles Neuhaus voyait de jour en jour grandir son crédit. Né en 1796 à Neufchâtel, d'un père ancien officier au service de la France, il avait été négligé dans son enfance. Peu secondé dans ses études, il se distingua néanmoins par son ardeur au travail. A seize ans, il se plaça en qualité de commis dans une maison de commerce de Strasbourg. Son père ayant été, en 1817, nommé bourgmestre de Bienne, il vint, en 1820, se fixer dans cette ville et entra dans une fabrique d'impression d'étoffes. Les événements de 1830 le firent sortir de la tranquille position qu'il y occupait. Il publia quelques brochures qui attirèrent sur lui l'attention, fut nommé président des réunions populaires de Bienne, lors des soulèvements, puis député à la Constituante. C'est lui que l'on choisit pour rédiger le procès-verbal en langue française, et l'on récompensa son zèle en le nommant directeur de l'Instruction publique.

Les Schnell et leur parti se trouvaient placés entre deux feux, entre la Réaction et la Révolution; ils luttaient avec ardeur contre leurs adversaires acharnés, les Nationalistes; à ces derniers on tenta de porter un coup en révoquant les frères Snell de leurs fonctions de professeurs. C'est alors que parvint de la Basse-Emmenthal l'adresse de Goldbach (1836), encourageant le gouvernement à sévir contre le parti des réfugiés. Charles Schnell, rentré au Conseil de gouvernement à côté de Tscharner, engagea un combat énergique contre la réaction, et réussit momentanément à regagner son influence ancienne sur les libéraux. En automne 1837, il fut réélu au Grand Conseil, et Jean, dernier triomphe, devenait *Landammann*. Mais l'hostilité des partis extrêmes, qui avait désarmé un moment, reparut

plus violente. Le mot d'ordre des nationaux fut : « A bas les Schnell ! ». Survint l'affaire du prince Napoléon. La France réclamait son expulsion.

Lorsque le Grand Conseil bernois dut décider si son représentant à la Diète voterait pour ou contre, les frères Schnell déclarèrent que la France avait raison, que ce prince se conduisait plus en prétendant au trône qu'en citoyen suisse; et ils ne furent pas d'avis que la Suisse s'engageât dans une périlleuse aventure. 104 conseillers partagèrent cette opinion, 106 votèrent contre. Le lendemain, le *Landammann* Jean Schnell se retira du Grand Conseil, son frère fit de même et se démit de ses fonctions de conseiller d'Etat et de Directeur de la police centrale. Neuhaus passa au premier plan. Ses concitoyens le nommèrent au poste glorieux d'avoyer de Berne. Cette place n'avait été donnée jusque-là qu'à de nobles bourgeois de la capitale. Le député de Bienne fut le premier à exercer cette charge, alors qu'il n'était ni patricien, ni bourgeois de Berne.

Le 1er décembre 1838, Blösch entrait au Grand Conseil, commençant sa carrière politique. Du jour où les deux Schnell se furent retirés de la scène, ils se rangèrent, avec les restes de leur parti, parmi les mécontents, et dans le « *Volksfreund* » ils ne cessèrent de batailler contre la politique dominante. Ce n'est pas que le Conseil d'Etat eût changé de couleur, seules les personnes avaient changé. A sa tête restait l'avoyer Tscharner. Cependant, après le départ des Schnell, l'influence de Neuhaus grandit de jour en jour. A côté de Neuhaus, Stockmar, un Jurassien aussi, homme énergique, décidé et entier, se taillait sa place, et des dissentiments allaient bientôt séparer les deux compatriotes. En attendant, Neuhaus devait faire face à l'opposition. Charles Schnell était le plus redoutable de ses adversaires. En mai 1839, celui-ci écrivait : « Le Conseil d'Etat se compose des éléments les plus hétérogènes, d'amis et d'ennemis du nouvel ordre de choses et d'indifférentistes. Malheureusement, les ennemis ont plus de pratique que les amis, et par là, une plus grande influence ». Il portait ce jugement entaché de partialité sur son rival politique : « Neuhaus est un sot vaniteux, dépourvu de science et d'intelligence ». A son tour, Samuel Schnell, dans une lettre de 1840, gémissait sur l'anarchie gouvernementale : « Au Conseil d'Etat il n'y a absolument aucun système; suivant que ceux-ci ou ceux-là sont absents, on conclut dans un sens ou dans l'autre » (1).

C'est à ce moment qu'éclatèrent les troubles du Jura. Neuhaus les fit réprimer par les baïonnettes, et à ce propos accusa son confrère Stockmar de vouloir faire du Jura un canton séparé. Une enquête fut instituée, et Stockmar fut cassé de ses fonctions par le Grand Conseil. C'était une injustice, et, selon l'expression même de l'avoyer, l'action arbitraire d'un « despotisme éclairé »; elle devait amener la chute de Neuhaus. Puis l'at-

---

(1) Blösch, loc. cit., p. 97.

tention publique se préoccupa des affaires du Valais. Blösch, de nouveau élu au Grand Conseil, élu ensuite vice-président, fut, le 3 décembre 1840, nommé *Landammann* de la République pour l'année suivante. La situation était difficile, la Suisse traversait une période agitée, mais il sut par sa clairvoyance, son habileté, ses précieuses qualités d'homme d'Etat, garder la confiance du peuple, et, à la fin de 1842, le choix se porta de nouveau sur lui.

Le chef du gouvernement, de son côté, continuait à tenir énergiquement les rênes de l'Etat. Grâce à lui, le canton de Berne qui, en cas de besoin, pouvait disposer de 40.000 baïonnettes, avait regagné l'influence qu'il avait un moment perdue en Suisse. Devant les envoyés des puissances étrangères, Neuhaus ne faisait pas de courbettes, comme ses prédécesseurs. Sans dévier jamais de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, il combattait pour la liberté et l'indépendance de sa patrie. Il était hostile à toute immixtion de l'étranger. Lorsque Berne, au temps de l'affaire des couvents d'Argovie (1841-1842), fut *Vorort*, il intervint résolument, en qualité de président de la Diète, en faveur du gouvernement argovien et envoya des troupes à son secours. Cette démarche hardie sauva la Suisse d'une guerre civile, au moment où la France songeait à s'annexer Porrentruy et Genève, mais l'énergie de Neuhaus lui valut d'être violemment attaqué de différents côtés. Il n'en avait cure, du reste.

A la même époque, alors que Blösch exerçait les hautes fonctions de *Landammann*, la fameuse affaire de dotation (1) passionnait plus que jamais les esprits et faisait couler des flots d'encre. Jusqu'en 1798, les deux corporations de l'Etat et de la ville de Berne, et en conséquence, le bien de l'Etat et le bien de la ville, n'étaient pas séparés. L'argent disponible servait à subvenir aux besoins des deux parties, et la fortune était administrée la plupart du temps par la même autorité. L'invasion française de 1798 modifia cette situation, la souveraineté du canton passa à la République helvétique, et la ville de Berne fut constituée corporation communale indépendante. La séparation de la fortune de l'Etat et de la fortune de la ville s'imposait maintenant. Le Médiateur de la Suisse l'ordonna en 1803. Mais le règlement de cette question financière offrait des difficultés nombreuses, et les différents gouvernements qui se succédèrent depuis cette date ne parvinrent pas à trouver une solution satisfaisante à ce grave problème. Il y eut des chicanes, des contestations sans fin. Entre la ville et l'Etat les rapports se tendirent; la lutte devint acrimonieuse. De nombreux procès furent engagés. Des discussions passionnées se produisirent à propos de cette affaire embrouillée. La question de droit se changea en question politique. Pour l'Etat, comme pour la ville, il s'agissait moins de posséder les capitaux en litige que de les soustraire à la

---

(1) Cf., sur le « *Dotationstreit* », Blösch, p. 107 ss.

partie adverse. Le gouvernement cherchait à affaiblir la puissance des corporations bourgeoises qui lui étaient hostiles, et ces dernières résistaient de toutes leurs forces aux exigences du pouvoir d'Etat, révolutionnaires à leurs yeux. Aussi Blösch pensa qu'il était grand temps de régler ce litige, et de réconcilier le canton avec son centre naturel, car les choses pouvaient s'envenimer. « Quelle image offre depuis dix ans notre canton ! » — s'écriait-il. — « Il est en proie à des déchirements intérieurs ! Alors que notre tâche devrait être d'améliorer l'administration dans toutes ses branches, les meilleures forces se consument dans des querelles de parti et des disputes de toutes sortes. Nous nous déchirons mutuellement, pendant que la législation reste en friche, que la gestion des affaires publiques est stagnante et que l'administration de la justice languit. D'un côté sont en jeu quelques centaines de mille francs, quelques millions peut-être, mais dans l'autre plateau de la balance il y a la paix et la tranquillité de notre patrie » (1).

Aidé du conseiller Louis Fischer, l'homme d'Etat s'employa à mettre un terme à cette situation pénible et, après plus de vingt conférences, réussit à poser les bases d'un accord qui, en juin 1841, fut soumis aux deux parties. Le Conseil des bourgeois de Berne et le Conseil d'Etat s'y montrèrent favorables et, le 23 juin 1841, l'accord fut ratifié par la commune bourgeoise; le 26, le Grand Conseil l'approuva par 137 voix contre 12 (2). A l'unanimité, l'assemblée exprima à Blösch sa reconnaissance. On le vanta comme un pacificateur. Plus tard, lorsque la marche des événements politiques creusa plus profondément l'abîme entre les partis, on porta sur cet arrangement un jugement tout autre; une haine violente se manifesta contre Blösch qui en avait été le promoteur. Mais celui-ci avait conscience d'avoir, au plus haut sens du mot, accompli une œuvre patriotique. Avec courage, il s'était placé entre les deux partis exacerbés, avec l'unique perspective de ne contenter ni l'un ni l'autre.

Cette question était donc une fois pour toutes réglée, mais hélas ! le calme n'était néanmoins pas près de renaître dans les esprits; car, de questions brûlantes, il n'en manquait pas à cette époque : c'était l'affaire des couvents d'Argovie, la question des Jésuites, la question de la Révision, la question du *Sonderbund*. La Suisse était divisée au plus haut point; la fureur des factions était à son comble. La lutte avait atteint une violence dont on a peine à se faire une idée aujourd'hui. Elle était engagée à la fois sur le terrain politique et sur le terrain religieux, où les contrastes devenaient plus tranchés. Dans chaque camp on répétait : quiconque n'est pas pour nous est contre nous ! On ne pouvait participer aux affaires publiques qu'en se rangeant aveuglément dans l'un ou l'autre parti.

---

(1) BLÖSCH, loc. cit., p. 112.
(2) *Verhandlungen des Grossen Rates vom 26 Juni 1841.*

« Droit historique et droit naturel, attachement à une vie distincte et particulière et tendances à la Centralisation, Réalisme et Idéalisme, patriotisme local et cosmopolitisme, objectivisme ecclésiastique et subjectivisme religieux, les scrupules de la vieillesse et les illusions de la jeunesse, — tous ces éléments dont se compose la vie morale des hommes et des peuples, étaient, par une fermentation contraire à la nature, décomposés de telle sorte, qu'en fin de compte, il n'y avait plus en présence que deux grands groupes, incapables de se comprendre mutuellement. Il ne s'agissait plus de progrès, ni d'améliorations. Purement négatif, le programme était d'un côté : « Renversement de tout ce qui existe ! », de l'autre : « Opposition à toute réforme ! »... » (1).

Le canton d'Argovie avait été le premier à proposer qu'on chassât les Jésuites de la Confédération. Lorsque la chose fut discutée au Grand Conseil, Blösch prit la parole et ne cacha pas sa façon de penser : « C'est pire qu'un crime, dit-il, c'est une bêtise » (2). La proposition fut écartée, elle devait être renouvelée à la Diète. Mais Blösch avait été bon prophète. De même, en effet, que la suppression des couvents eut pour conséquence l'appel des Jésuites à Lucerne, de même, la résolution d'expulser cette puissante société religieuse entraîna la formation du *Sonderbund*. C'était plutôt cependant une lutte de principes, qu'une lutte confessionnelle. Le danger couru par la religion ne fut trop souvent qu'un prétexte. A ceux qui faisaient semblant de s'alarmer, un jeune théologien de Schaffouse criait : « Vous avez en vue tout autre chose que l'expulsion des Jésuites, qu'une victoire morale, vous tenez surtout à faire triompher votre principe dans la vie fédérale, et pour cela, vous voulez, à l'occasion du *Sonderbund* et de la question des Jésuites, briser la souveraineté cantonale et faire plier l'entêtement de la Suisse intérieure » (3). Ce qui est particulièrement curieux à cette époque de l'histoire suisse, c'est que les mobiles religieux se compliquent de mobiles politiques. Alors que les catholiques libéraux s'unissaient aux protestants non pratiquants, les protestants dévots défendaient la cause des couvents et des Jésuites.

En mai 1844, Tscharner était mort; Charles Schnell l'avait précédé de quelques mois dans la tombe. On avait trouvé son cadavre sur les bords de l'Aar, près de Brugg. Depuis un certain temps, il vivait retiré dans sa maison de campagne, en proie à une farouche misanthropie; il continuait cependant dans le *Volksfreund* à publier contre le gouvernement des critiques acerbes qui ne trouvaient plus guère d'écho. Après la mort de Schnell, Blösch collabora à cette gazette, et sollicita le concours de Hans Schnell et

(1) Blösch, p. 120.
(2) Ibid., p. 124.
(3) Daniel Schenkel. *Zwölf Briefe über die politische Lage der Schweiz im Sommer* 1847, p. 52, (cité par Blösch, p. 124).

de notre pasteur, Albert Bitzius. Ce n'est pas tant au gouvernement que le *Volksfreund* était hostile qu'au parti ultra radical; dans une lettre, Blösch indique nettement les tendances et l'esprit du journal : « Nous ne songeons ni à une réaction, ni à une alliance avec les Jésuites ou les amis des Jésuites; ou bien, s'il faut employer l'expression de réaction, nous ne pensons, du moins, qu'à une réaction morale. Nous sommes si éloignés de toute idée d'émeute, de toute envie d'émeute, que nous considérons justement comme un de nos devoirs les plus importants de combattre la théorie du « *Putsch* », cette doctrine maudite d'après laquelle la majorité n'est pas assujettie à la loi, d'après laquelle il n'existe aucune différence entre la majorité et le droit. Sans doute, nous faisons de l'opposition au système de gouvernement qui existe..., mais notre opposition n'est dirigée, ni contre la constitution, ni contre les idées et les principes d'où elle est sortie; tout au contraire, notre dessein est de ramener les choses sur le terrain de la Constitution de 1830, et de débarrasser la récente bâtisse de notre corps d'état démocratique des nombreuses ordures dont l'ont couverte des démagogues étrangers et indigènes, qui voudraient que l'état révolutionnaire devînt l'état normal du pays. Nous voudrions, en un mot, tâcher d'ériger en principe dominant le Droit à la place de la Force, et le vrai libéralisme au lieu de ce faux libéralisme trop répandu, et précisément par là essayer de prévenir une émeute ou une réaction... La Suisse ne doit pas attendre son salut de réactions, ni religieuses, ni politiques, et celui qui appelle les Jésuites à Lucerne est tout aussi radical et ennemi du vrai bien de la Suisse — peut-être l'est-il encore plus, — que celui qui veut les chasser... » (1). Les belles espérances caressées par Blösch ne purent se réaliser. Il n'était guère possible alors de planer au-dessus des partis.

De 1841 à 1843, Blösch avait été *Landammann*. En 1845, il ne fut pas réélu. On lui reprochait pas mal de choses, entr'autres « d'entretenir des relations avec le Patriciat, et avec Bluntschli et la réaction suisse » (2), et certaines gens ne lui pardonnaient pas son intervention courageuse en faveur des conspirateurs de l'hôtel d'Erlach, qu'il proposait d'amnistier. Bref, il était suspect de modérantisme et d'attachement aux partisans de l'ancien régime.

D'autre part, la seconde expédition de corps francs préparait à Neuhaus, le chef du gouvernement, de graves difficultés. Trop tard, le 28 mars 1845, on avait voulu l'interdire. Deux conseillers d'Etat se rendirent à Langenthal pour engager les volontaires à regagner leurs logis; cela ne servit à rien non plus. L'expédition fut malheureuse, et il fallut payer une rançon pour les prisonniers. C'est alors que le gouvernement songea à infliger des punitions à ceux qui avaient pris part à cette équipée. Il

(1) Blösch, p. 134.
(2) Ibid., p. 142.

destitua des fonctionnaires. Cela ne plut pas au peuple, et le crédit de Neuhaus diminua. Il faut dire que la conduite du gouvernement bernois ne fut pas très nette. Il n'avait pas eu le courage de prendre franchement position, soit pour s'opposer à l'illégalité, soit pour la favoriser. Il n'empêcha pas que les Bernois prêtassent main forte à leurs voisins, se contentant d'approuver en silence la chose et de la désavouer publiquement. Les papiers laissés par Blösch prouvent la connivence des chefs du pouvoir (1). Onze fonctionnaires de l'Etat, outre des étudiants et des professeurs, prirent part à l'expédition, et cela impunément (2). Au Grand Conseil on reprocha publiquement à un conseiller d'Etat d'avoir été en correspondance suivie avec les chefs argoviens (3).

Neuhaus avait été jusqu'alors le chef du grand parti libéral dans le canton de Berne. Une scission se produisit, et un nouveau parti se constitua, le parti des jeunes-radicaux qui réclamaient des progrès plus rapides, la révision de la Constitution, seule chose capable d'améliorer la situation économique du canton de Berne, — peu brillante à cette date. — Les esprits fermentaient. La liquidation des impôts féodaux et des dîmes revenait sur le tapis. Une génération nouvelle, avide de prendre la place des gouvernants, montait à l'assaut du pouvoir. Vers le moment, Jakob Stämpfli entrait dans la carrière politique. Le plus grand homme d'Etat de Berne au XIXe siècle était issu d'une famille paysanne (1820). Ses parents possédaient un petit domaine à Janzenhaus près de Büren. Il fréquenta l'école primaire, travailla courageusement, trouva une place chez un notaire de l'endroit, où il continua à perfectionner son instruction. En 1840, il étudia à l'Académie de Berne, et après un brillant examen, devint avocat. Etudiant, il prit déjà une part active à la vie politique. Se jetant en pleine mêlée des partis, il écrivit dans la « *Berner Zeitung* ». Bientôt, ses camarades le choisirent comme chef des jeunes-radicaux. Avec Ulrich Ochsenbein, Stämpfli avait participé à l'expédition des corps francs. Les jeunes-radicaux se proposaient de changer, non seulement la constitution, mais aussi le gouvernement. Neuhaus et ses partisans voulaient que le Grand Conseil procédât à la révision; les jeunes-radicaux désiraient qu'une Constituante fût, comme en 1831, élue dans ce but. Le peuple approuva ces derniers. Une Constituante élue créa la Constitution de 1846, qui resta en vigueur jusqu'en 1894. Cette Constitution, adoptée le 31 juillet par 35.063 voix contre 1.280, (on alluma à cette occasion des feux de joie sur les hauteurs), abaissait de 17 à 9 le nombre des conseillers d'Etat; le Grand Conseil tout entier était dorénavant nommé au suffrage direct tous les quatre ans. Les redevances foncières et les dîmes étaient remplacées

---

(1) Blösch, p. 160.
(2) *Grossratsbeschluss vom* 28 *April* 1845.
(3) *Verhandl. des G. Rates*, 10 *September* 1845. (Blösch p. 160).

par des impôts directs. L'assistance aux pauvres, pour laquelle l'Etat fournissait sa contribution, devenait volontaire.

Neuhaus se retira dans la vie privée et mourut en 1849. Le président fut Ulrich Ochsenbein qui, peu de temps auparavant, avait été rayé de la liste des officiers bernois. L'année suivante, Berne devenait de nouveau *Vorort*, et l'ancien chef des corps francs était appelé à remplir les fonctions de président de la Diète. Il avait à ses côtés Jakob Stämpfli, qui n'était alors âgé que de 26 ans (1). Il s'était chargé de la tâche la plus pénible, la direction des finances. La nouvelle Constitution imposait à l'Etat de gros sacrifices pécuniaires. Il fallait se procurer de l'argent à l'aide des nouveaux impôts directs, et ce n'était pas commode.

Blösch a sévèrement jugé cette révolution de 1846. « En l'année 1798, dit-il, le trésor de l'Etat de Berne fut pillé par les Français, il l'est maintenant par ses propres enfants. Le premier acte fut un coup de main auquel le soi-disant droit de guerre offrait, du moins, une apparence de justification, le second est le fait de la plus infâme perversité des uns, et de l'égoïsme le plus borné des autres, et l'histoire lui refusera toute justification ». Et il ne craint pas de nommer cette manœuvre hypocrite du gouvernement, qui se donnait l'air d'égaliser d'une façon équitable les charges des différentes parties du canton, une « colossale corruption du peuple », (*eine kolossale Bestechung des Volkes !*) (2).

Les conservateurs, en effet, étaient furieux qu'on liquidât ainsi aux frais de l'Etat les impôts féodaux et les dîmes. D'autres actes du « *Freischarenregiment* », comme Jean Schnell appelle le gouvernement de 1846, allaient augmenter leur mécontentement. Les chefs du pouvoir, de leur côté, se heurtèrent tout de suite à de nombreuses difficultés dont il est juste de tenir compte. La nouvelle Constitution avait éveillé les désirs matériels du peuple; il fallait donner satisfaction aux besoins égoïstes des masses. La suppression des impôts féodaux était une manœuvre politique, elle n'apporta en réalité d'avantages sérieux qu'à une partie des gros propriétaires fonciers; elle n'améliora guère le sort des classes inférieures; en revanche, elle eut pour conséquence de peser très lourdement sur les finances de l'Etat. L'impôt direct qu'il fallut lever fut très onéreux aussi pour les petites gens. C'est à ce moment que survint la maladie des pommes de terre. Le pain était hors de prix (3). Rengrégement de mal, on inaugura alors le nouveau système d'assistance. Jusque-là, chaque commune devait s'occuper de ses indigents. Ce mode d'assistance était brusquement remplacé par l'assistance volontaire. On vit fondre à vue d'œil,

(1) Voir Daendliker, p. 618-619. Et sur la Révision de la Constitution en 1846, cf. Blösch. p. 159-191.
(2) Blösch, p. 191.
(3) *Käthi*, p. 272.

comme la neige au soleil, les biens communaux des pauvres. C'est ainsi que dans une commune de l'Emmenthal, du 1er janvier 1846 à 1854, ils descendirent de 26.873 fr. à 9.838 fr. (1). Partout c'était la confusion et le gaspillage. Et les misérables en pâtirent.

Malgré la « bonté » de leur système financier, les radicaux étaient en train de ruiner rapidement les finances du canton de Berne, les meilleures de l'Europe, de l'avis même de Stämpfli. Déjà, en mars 1847, le Directeur des finances avouait un déficit de 670.000 fr. (de valeur ancienne) (2).

Les impôts croissaient. En 1848, un membre du Grand Conseil appartenant à une région qu'on prétendait avoir été favorisée par les nouvelles mesures, par la suppression des charges féodales entre autres, déclarait publiquement « que son district payait déjà maintenant plus d'impôts que jadis » (3). Alors qu'auparavant le gouvernement bernois avait dépensé des sommes considérables pour des constructions, des routes en particulier, à l'heure actuelle, il se montrait enclin à une fâcheuse économie, et pourtant, c'eût été le moment de fournir du travail aux ouvriers dans la détresse. Les impôts directs qu'il leva, et qui ne devaient, croyait-on tout d'abord, frapper que les « *Herren* », mécontentèrent le peuple. La misère augmentait, le fardeau du paupérisme devenait plus lourd, les faillites se faisaient plus nombreuses. Les idées communistes trouvaient là un terrain favorable pour se propager. Et Blösch n'avait pas complètement tort, à la séance du 30 avril 1847, de critiquer au Grand Conseil les réformes du gouvernement radical et de faire l'éloge des finances d'autrefois qui avaient donné la prospérité aux campagnes bernoises. « Le vieux gouvernement bernois a, lors de sa retraite en l'année 1831, laissé au nouveau régime deux précieux héritages : une autorité gouvernementale, telle que n'en possède pas plus d'une monarchie même, et les finances les plus florissantes du monde. Depuis lors, seize ans se sont écoulés : qu'est devenu cet héritage ? ». « On dit que c'est précisément la classe paysanne qui a gémi sous l'ancien système financier, que seuls le commerce et l'industrie ont été favorisés. Mais s'il en est ainsi, qu'on nous dise donc comment il se fait qu'actuellement encore il n'existe presque aucun commerce, aucune industrie dans le canton, et pourquoi, en revanche, ce canton posséda une classe de paysans qu'on lui envia fréquemment ?... » (4). Son discours, il faut le reconnaître, n'eut d'ailleurs pas grand succès.

Cependant, le mécontentement grandissait, et, lors du renouvellement du Grand Conseil de Berne, en 1850, les libéraux perdirent le pou-

---

(1) Blösch, p. 194.
(2) Ibid., p. 195.
(3) Ibid., p. 195.
(4) Ibid., p. 196.

voir (1). Avant les élections eurent lieu le même jour, à Münsingen, des assemblées populaires des deux partis. Les libéraux se réunirent sur le Bärenmatt, leurs adversaires sur le Löwenmatt, prairies séparées seulement par une haie vive. Chose étrange, le calme le plus complet ne cessa de régner. Les conservateurs l'emportèrent. Blösch, de Bienne, devint président du gouvernement. Le nouveau gouvernement se montra tracassier et profondément réactionnaire (2). C'est ainsi qu'il ferma l'école normale de Münchenbuchsee (3), dont les professeurs avaient des idées trop libérales. La presse fut muselée. Un tel régime ne pouvait durer. Stockmar et Stämpfli lui faisaient une très vive opposition. Une fusion eut lieu alors entre les deux partis rivaux (4), fusion momentanée, car les libéraux bernois ressaisirent bientôt le pouvoir qui leur avait quelque temps été ravi.

II. — GENÈSE ET DÉVELOPPEMENT DE LA POLITIQUE GOTTHELFIENNE. — *ESPRIT DU TEMPS ET ESPRIT BERNOIS.*

Gotthelf avait salué avec joie la Révolution de Juillet et la Régénération; du nouveau régime il attendait de bienfaisantes réformes dans le domaine de l'instruction et de l'assistance publique, et nous savons combien ces deux choses lui tenaient à cœur. D'abord il avait voulu contempler l'agitation de l'époque « avec la sérénité d'un philosophe, en fumant sa pipe », mais cette belle quiétude, il ne devait pas la garder bien longtemps; car la marche des événements politiques, trop brusque et trop tumultueuse à son gré, n'allait pas tarder à lui inspirer une certaine anxiété. Les menées bruyantes des radicaux qui voulaient bouleverser de fond en comble l'édifice social excitaient son ire. Ces gens-là étaient vraiment par trop remuants; ils ne laissaient pas un instant de répit au pauvre monde, et vous réveillaient à toute minute, alors que vous auriez désiré faire un petit somme (5). Très indépendant de caractère, notre pasteur répugnait à faire chorus avec ces braillards et à se laisser enrégimenter. Comme il le dit en termes expressifs à son ami Burkhalter, il préfère, dût-il recevoir des coups de pieds de toutes parts, sonner son air à lui dans un cor qui lui appartient, et refuse de souffler dans aucun de ceux qu'on lui applique de force contre la bouche, au risque de lui casser les dents (6). Et de plus en plus, partageant les craintes du parti libéral,

(1) Sur ce revirement de 1850, cf. Blösch, 243-270.
(2) Sur le gouvernement de 1850, cf. Blösch, 287-393.
(3) Ibid., p. 361 s.
(4) La fusion dura de 1854 à 1858; cf. Blösch, 394-426.
(5) *Lettre à Burkhalter*, 10 octobre 1834.
(6) *Lettre à Burkhalter*, 3 avril 1834.

il envisageait sans confiance l'avenir. Le développement politique ne se fait pas comme il le voudrait. « On dirait qu'une gelée blanche a passé dessus, arrêtant tout d'un coup la sève dans tous les canaux, dans toutes les veines. Chaque lourdaud s'imagine être né pour gouverner, et l'on ne juge personne trop mauvais pour qu'on lui confie une place. Notre Grand Conseil sera bientôt la décharge du canton » (1). Les événements ne sont d'ailleurs pas faits pour le rassurer.

En 1838, eut lieu l'affaire du prince Louis-Napoléon. Les « nationaux », protecteurs du prétendant, infligèrent à cette occasion une défaite au parti libéral. La politique du nouveau gouvernement, à la tête duquel se trouvait Neuhaus, contraignait de plus en plus les modérés à la défensive. Ils n'eurent plus d'autre ressource que de manifester leur mauvaise humeur dans le « *Volksfreund* », de Burgdorf, qui devait, en 1845, devenir la « *Bernervolkszeitung* ». Cette feuille attaqua avec violence le nouveau régime et ses fonctionnaires, prit à partie l'Académie, l'école normale de Münchenbuchsee, ne décolérant pas contre les « Michel » et les « Nassau ». Les premiers, c'étaient les Allemands réfugiés en Suisse, les seconds, les Snell et leurs partisans. Bitzius fut un collaborateur zélé du journal d'opposition. L'époque était de plus en plus agitée. La fermentation augmentait de façon inquiétante. On approchait de la crise du *Sonderbund*. En 1841, l'affaire des couvents d'Argovie avait mis la Suisse en émoi. En 1844, ce fut l'appel des Jésuites à Lucerne. Vinrent ensuite, en 1844 et 1845, les expéditions de corps francs, dont les conséquences furent la formation d'une ligue séparée, et, le 4 novembre 1847, la guerre du *Sonderbund*. Le canton de Berne prit une part considérable au mouvement. La première et la deuxième expédition de corps francs, organisées avec l'assentiment tacite de Berne, partirent de Burgdorf et remontèrent la vallée de Lützelflüh. En 1846, l'Emmenthal dans deux circonscriptions, à Burgdorf et à Lützelflüh, nomma comme représentant à la Constituante le chef des vieux libéraux, Blösch, l'ami de Bitzius, mais le parti adverse y avait la prépondérance et, le 31 juillet, le peuple adopta à une grande majorité la nouvelle Constitution plus démocratique. Fort désormais, le gouvernement se risqua à appeler le professeur Zeller, qui partageait les idées de Strauss, à une chaire de l'Académie. En 1847, Berne devenait *Vorort* et poursuivait à la Diète confédérale la dissolution du *Sonderbund* qui eut lieu en juillet. Le cœur de Gotthelf, nous dit un de ses biographes, fut douloureusement ému par ces événements. Il voyait son peuple engagé sur une pente fatale; il avait beau prodiguer les avertissements, on ne l'écoutait pas; on l'abreuvait même d'injures. Le jour où les députés des sept cantons, refusant d'obéir aux sommations de la majorité et de dissoudre leur alliance, quittèrent l'église du Saint-Esprit où

(1) *Lettre à Burkhalter*, 14 décembre 1837.

étaient réunis les membres de la Diète (29 octobre 1847), fut pour Bitzius amer comme le jour de la mort d'un ami (1). Le pasteur se consolait en échangeant de vive voix et par écrit ses inquiétudes avec son ami Blösch. Les deux hommes s'affligent ensemble de voir triompher les idées subversives dont ils ont une égale horreur. En cette année 1847, qui devait être décisive pour les destinées de la Suisse, les appréhensions de Gotthelf sont extrêmes; il ne fait d'ailleurs que partager les craintes des paysans au milieu desquels il vit. En août, Blösch se rencontre au presbytère de Lützelflüh avec un ami de Bâle, la conversation roule sur les événements du jour, et le pasteur communique à ses hôtes les sombres pressentiments qui assaillent l'âme de ses paroissiens. Dans la contrée qu'il administrait on disait : en l'an 47 — assez à manger ! — en l'an 48 — assez de sang ! — en l'an 49 — assez d'argent pour ceux qui restent ! — Au dire des gens, le pasteur Trechsel de Vechingen avait vu récemment la nuit, dans l'église illuminée, trois hommes debout devant l'autel. Comme il leur demandait ce qu'ils faisaient là, le premier avait prononcé ces mots : faim, faim, faim ! le deuxième : guerre, guerre, guerre ! le troisième : mort, mort, mort ! puis ils avaient subitement disparu... (2).

C'est surtout à partir de 1840 que la vie politique de la Suisse devient très mouvementée; et dès lors, Gotthelf se lance résolument dans la mêlée. Ses œuvres reflètent les agitations de cette époque troublée. La politique, qui était presque écartée des romans précédents, s'infiltre de plus en plus dans les ouvrages ultérieurs jusqu'à finir par y occuper une place prépondérante, au détriment peut-être de leur valeur littéraire. Bitzius, convaincu que son peuple court de grands dangers, s'efforce de lui ouvrir les yeux; combattant au premier rang dans la lutte des partis, il frappe comme un sourd de droite et de gauche, sans nul souci des ennemis qu'il se fait, ni des conséquences fâcheuses que son attitude, étrange chez un pasteur, peut entraîner pour lui. Il n'écoute pas les conseils prudents de ses amis (3). Burkhalter essaie de calmer son ardeur et lui écrit : « Vous êtes animé de bonnes intentions à l'égard du peuple bernois, je n'en ai jamais douté un seul instant. Mais choisissez-vous toujours les moyens les plus appropriés, pour fourrer dans la tête du peuple que vous lui voulez du bien, c'est une autre question ! Vous vous êtes risqué dans l'arène politique, et j'ai toujours trouvé que cela ne convenait ni à votre situation, ni à votre caractère spirituel » (4). Burkhalter est persuadé que Bitzius s'y prend mal et que la violence ne peut réussir. « Mais je ne suis toujours pas convaincu, dit-il, que l'on réussit mieux avec la

(1) Cf. *Leben*, 1877.
(2) F. Vetter. *J. Gotthelfs Leben. Sontagsblatt des Bund*. 1896, n° 21, p. 165.
(3) *Beitr.*, 42, 50, 52, 65, 70, 373, 427, 574...
(4) *Lettre de Burkhalter du* 11 X^bris 1844.

cravache qu'avec la poche à sel » (1), dont les radicaux se trouvent si bien. Il n'approuve pas, d'ailleurs, le conservatisme trop prononcé du pasteur et la tendance qu'il montre à dénier à ses adversaires toute valeur morale. Dans tous les partis, lui affirme le sage juge de paix, il y a des honnêtes gens (2). Par ses attaques, Gotthelf s'attire toutes sortes d'ennuis. En 1845, le gouvernement lui retire ses fonctions de commissaire des écoles (3). Un moment même, il est question en haut lieu de le destituer. Deux fois élu doyen, le bouillant ministre voit son nom impitoyablement rayé par l'autorité supérieure (4), qui se refuse à ratifier ce choix. Mais de cela Gotthelf n'a cure. L'ami Reithard, à qui il envoie « *Esprit du temps et Esprit bernois* », s'effraye des conséquences que peut avoir cette œuvre si violente. L'auteur, c'est certain, va se mettre sur le dos un fâcheux procès de presse, et le pasteur courra gros risques (5). Tous les conseils de prudence, tous les avertissements sont vains. Sans s'inquiéter des inimitiés qu'il se crée, notre pasteur continue à cogner ferme sur tous ceux qui ne lui plaisent pas, à « chlöpfen », comme il dit. Et il n'y va pas de main morte. Rude est la poigne de l'ecclésiastique. Dans une lettre à Reithard il en fait l'aveu naïf : « Pour les journaux, j'écris beaucoup trop lourdement, là on doit faire usage de l'épée courte, et au lieu de cela, je frappe de droite et de gauche avec l'épée à deux mains » (6). C'est qu'il est certain de combattre le bon combat pour la religion, la famille, les vieilles et saines traditions, mises en danger par toute la clique qui est au pouvoir. Il envoie à Burkhalter son « *Docteur Dorbach* », un virulent pamphlet politique, avec ces mots : « C'est très beau d'être débonnaire et patient, mais il y a des époques où sous la bonté et la patience semble se cacher un gentil égoïsme qui n'aime pas être troublé dans ses aises. Il y a des époques... où il faut se défendre avec toute espèce d'armes, parce que les choses les plus saintes sont attaquées, les choses les plus chères mises en péril. La politique actuelle est précisément dirigée, non pas seulement contre l'église, mais contre le Christianisme en général, et en vérité, il ne doit pourtant pas garder le silence celui qui, comme dit Jérémie, ne veut pas être un chien muet... Qui donc s'est enrôlé sous un drapeau a le devoir de défendre ce drapeau et de lutter selon ses forces et sa vocation... Je sais que je serai haï et persécuté par le parti adverse. Mais cela, je ne dois pas, je ne veux pas l'éviter. C'est un témoignage qui m'est rendu que je combats le bon combat. J'ai conscience de ne pas me battre de gaîté de cœur, ni pour des personnes, mais par conviction. J'aime, certes, le peuple autant

(1) *Lettres de Burkhalter à J. Gotthelf*, p. 40.
(2) Ibid., p. 42-51.
(3) *Beitr.* p. 86.
(4) Cf. Lötscher (*J. Gotthelf als Politiker*), qui cite (p. 19) un passage de l'*Allg. Ausgburger Zeitung*, 1844, n° 244.
(5) *Lettre de Reithard à Bitzius, du* 2/7 1847. Hunziker, 145.
(6) *Lettre du* 11 *juin* 1843, (Ibid.).

que quiconque, mais il n'est pas mon idole. C'est mon roi, mais je veux et je dois lui dire la vérité sans détour, si dure qu'elle puisse être à entendre... » (1). Ce sont là de fières paroles ! Et dans la Préface d' « *Esprit du temps et Esprit bernois* », Gotthelf affirme hautement ses sentiments républicains.

«... L'auteur, dit-il, est républicain de naissance, son républicanisme n'a rien de factice; il a grandi dans la liberté républicaine, qui n'a été restreinte que pendant le gouvernement radical des corps francs, de 1846 à 1850; aussi n'aime-t-il pas seulement la liberté, elle est pour lui un besoin. Mais il veut une liberté chrétienne... C'est l'amour de cette liberté chrétienne pour tous qui poussa l'auteur à devenir écrivain, et cela, lorsqu'il allait avoir quarante ans. Ce qu'il voulait, il le savait. Il entra dans la lice pour défendre Dieu, la patrie, la famille chrétienne et l'avenir des mineurs... ». La cause qu'il défend est grande et juste, et rien ne l'a fait dévier de la ligne qu'il s'était tracée. « Il n'a pas changé sa bannière, continue-t-il, avec la même ardeur et la même joie qu'au premier jour, il la porte encore aujourd'hui et la portera aussi longtemps que sa main pourra la tenir, aussi longtemps que durera le combat... Des voix amicales le prièrent de renoncer à la politique dans ses livres, vu qu'on en était rassasié et qu'à l'heure actuelle le calme régnait partout. Au lieu d'obéir à ces prières, ce livre regorge plus que nul autre de soi-disant politique... Dans le canton de Berne... le calme n'existe pas encore; la lutte s'embrase de nouveau, l'ennemi emploie des armes empoisonnées, infâmes, le mensonge et la calomnie. Coûte que coûte, il faut reconquérir le canton de Berne, le soustraire à la propagande... Quand le danger gronde aux portes, on ne dépose pas les armes; quand l'ennemi grimpe aux murailles, on n'arrose pas ses œillets, on ne plante pas ses choux. Mais la principale raison pour laquelle l'auteur, même avec la meilleure volonté, ne peut pas abandonner ce qu'on nomme la politique, c'est que la politique d'aujourd'hui est partout, c'est que précisément le propre du Radicalisme ou de la politique radicale est de se fourrer dans toutes les circonstances de la vie de toutes les classes, de ravager le sanctuaire des familles, de mettre en lambeaux tous les éléments chrétiens. Partout où l'on pose le pied dans la maison, on marche sur ce serpent... » (2).

« *Esprit du temps et Esprit bernois* » (1852) est un des romans de Gotthelf qui ont été le plus critiqués. Avec raison, c'est bien certain. C'est, en effet, une œuvre de parti, et la plus violente qu'il ait écrite. L'ennemi abhorré, contre lequel le pasteur luttait avec ardeur, était momentanément vaincu. Un revirement s'était produit, nous le savons, aux élections de 1850. Les Burgdorfiens et les Bernois de la ville, au son du « Chant

(1) *Lettre à Burkhalter*, 13/2 1849. Joss. *Anhang*. 76 s.
(2) Préface de « *Esprit du temps et Esprit bernois* », *passim*.

bernois », composé par le juge Bitzius, avaient, dans les journées de Münsingen (Mars 1850) et de Langnau (1851), renversé le gouvernement radical. Mais Gotthelf ne se faisait pas d'illusions sur cette victoire passagère; il voyait tous les jours autour de lui l'odieux Esprit du temps s'étendre et gagner du terrain, comme une plante malfaisante. Et, en effet, le triomphe des amis politiques du pasteur ne dura que quelques années. Aussi, ne dépose-t-il pas les armes et prodigue-t-il, dans son nouveau récits, les coups d'estoc et de taille aux radicaux qui n'attendent qu'une occasion pour reprendre leurs places au pouvoir. « *Esprit du temps et Esprit bernois* » donna naissance à une violente polémique de presse et déchaîna contre son auteur d'incroyables colères. Le nom de Bitzius devint odieux à Berne. Stämpfli, rédacteur de la « *Berner Zeitung* », s'efforça de déconsidérer le pasteur de Lützelflüh et y réussit en publiant de lui une lettre intime : « *Ich Kamel an Dich Kamel* »; il se vantait de remplir ainsi son devoir de bon citoyen en démasquant les « desseins diaboliques » de l'écrivain populaire. Qu'était-ce que cette lettre? En voici l'histoire. Le pasteur Bähler, de Neuenegg, à qui Bitzius avait fait part de son projet de choisir Blösch comme défenseur du clergé dans une certaine affaire, lui avait répondu, en 1849, qu'il faudrait être un vrai chameau pour songer à Blösch. La réponse de Gotthelf, moitié humoristique, moitié colère, portait la suscription « Moi chameau à toi chameau ». C'est cette épître cocasse que Stämpfli livra à la publicité, le 27 janvier 1852. Dans les numéros des 2, 6, 8, 12, 15 février et 28 juin, il revient méchamment à la charge contre le romancier « qui, avec un visible plaisir, se vautre dans les plus basses trivialités et, par ses peintures calomnieuses et basses (souligné), sape toute estime pour la situation morale de son peuple, et, afin de toucher ses droits d'auteur, trafique de la réputation morale du peuple bernois » (1).

Dans son nouvel ouvrage, Gotthelf oppose à l'esprit du temps l'esprit bernois. Qu'entend-il par là ? Il donne le nom d'esprit bernois à tout ce qui lui est cher, et qu'il voudrait préserver de l'influence mauvaise de l'esprit du siècle, aux vénérables traditions des ancêtres, aux bonnes vieilles traditions du Passé qui faisaient la force de la société patriarcale, hélas ! en train de se transformer fâcheusement. Sans être l'ennemi de sages réformes, sans condamner le Progrès, il se préoccupe de sauvegarder les vertus héréditaires de la race, le patrimoine moral légué par les rudes et honnêtes travailleurs d'autrefois; traditionaliste convaincu, Gotthelf ne pense pas, comme les braillards radicaux, qu'il faille faire table rase avant de bâtir la cité future, et, s'il ne croit pas que tout était bon dans le Passé, il est d'avis pourtant que les gens n'étaient pas plus sots alors qu'aujourd'hui, et que plus d'une soi-disant vieillerie peut encore avoir son utilité. En tout cas, ces ancêtres dont il est de bon ton de se moquer aujourd'hui, ont, par leur âpreté au travail, par leur ordre,

(1) Voir F. Vetter. *Sonntagsblatt des « Bund »*, n° 21, p. 66, (en note).

leur économie, leur probité, contribué à assurer au canton de Berne cette prospérité proverbiale que les puissances voisines lui envient. Alors, la classe paysanne était florissante, mais c'est qu'aussi la famille était encore fortement constituée. La foi, l'honneur, la solidarité la soutenaient, l'empêchaient de se désagréger, lui donnaient une solidité à l'épreuve de tous les assauts. Gotthelf réprouve les tendances individualistes de son époque. Dans une société, la cellule constitutive c'est la famille et non pas l'individu. Criminel à ses yeux est celui qui touche à la famille et en ébranle les bases, car, tôt ou tard, l'Etat en pâtira. Mais la famille ne peut subsister que si elle chrétienne. Pour lui, la famille idéale est celle qui est fondée sur le respect des saines traditions et le culte des aïeux, celle où mari et femme, conscients de leurs devoirs, vivent en parfaite communion d'idées, sont pénétrés de la sainteté du mariage, et s'acquittent en bons chrétiens des obligations que le ciel leur impose, où l'amour préside aux rapports entre les parents et les enfants élevés suivant les bons principes, bref, la famille où règne dans toute sa splendeur le bon esprit domestique dont Bitzius nous a parlé avec tant d'éloquence émue. Mais malheureusement les temps d'anarchie sociale et intellectuelle sont venus, où chacun se pose en docteur et en législateur. Des hommes présomptueux veulent bâtir la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie. En butte aux attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété, la cité chrétienne tremble sur ses fondements. Le funeste esprit du siècle mine la maison de l'esprit bernois, de son souffle empesté il détruit peu à peu les sains principes qui en faisaient la force et la noblesse. Déjà, de sinistres craquements se font entendre dans l'antique édifice construit par les ancêtres, qui de toutes parts se lézarde. Les idées subversives se propagent. Des professeurs irréligieux, installés dans les chaires d'Académie, les répandent dans la masse, sous l'œil bienveillant des gouvernements radicaux; dans les écoles normales, on forme, suivant les théories du jour, des maîtres décole qui prêcheront dans les campagnes l'évangile des temps nouveaux, et berneront le bon peuple avec leurs grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité, déformés et mal compris. Déjà, les fils se livrent sur les œuvres de leurs pères à on ne sait quel « travail de souris »; ils font preuve d'ingratitude, mais, de cette ingratitude, c'est trop souvent la désunion des parents qui est cause. Les liens sacrés du mariage se desserrent, quand ils ne sont pas brisés violemment par le divorce. Du fait des « *Kulturstöffel* » et des « *Mondkälber* » de l'esprit du temps, les ruines morales s'amoncellent d'une façon inquiétante. Le mariage a perdu sa sainteté, on voit des filles vendues à leurs prétendants, on assiste à de honteux marchandages; les garçons s'abandonnent sans retenue à leurs passions; l'amour libre fleurit (1). Sans doute, il reste encore

(1) Voir dans « *la Banqueroute* » l'auberge de la Guêpe, et *Jacques le Compagnon*.

en Suisse pas mal de maisons, Dieu en soit loué, où l'on a gardé le culte des vieilles traditions, où l'esprit est demeuré le même qu'autrefois, quels que soient les changements de propriétaires. Vers elles continuent à s'acheminer tous ceux qui sont dans le besoin ou l'affliction; elles sont des lieux d'asile pour les indigents, pour les affligés des refuges (1). Mais ces maisons chrétiennes se font de jour en jour plus rares. La moralité est en baisse partout; les vertus des ancêtres, on s'en moque; l'ordre, l'économie, le zèle au travail, la résignation, tout cela c'était bon pour une vieille grand'mère, un peu simple d'esprit, comme Käthi; maintenant on est pressé, on veut jouir tout de suite, tirer de la vie présente tout ce qu'elle peut donner — car de la vie future on n'est pas bien certain. Du mot d'ordre chrétien : « Pensez au Ciel » a triomphé le nouveau mot d'ordre : « Pensez à la terre ». Les appétits sont déchaînés, les revendications se font de jour en jour plus bruyantes...

On accusera à bon droit Gotthelf d'avoir quelque peu poussé au noir la peinture des méfaits de l'esprit du temps. L'avenir s'est chargé de montrer que les craintes du digne pasteur étaient exagérées. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'avait pas complètement tort de prendre l'alarme; comme les pays voisins, la Suisse s'engageait dans la voie du Progrès, mais la voie était hérissée d'obstacles, creusée de fondrières, le but à atteindre ne s'apercevait pas encore très nettement, et le pays semblait courir aux abîmes; d'autant plus que quantité de gens qui poussaient à la roue étaient à juste titre suspects. Quelle confiance pouvait-on avoir dans cette clique de réfugiés de tout poil qui voulaient à toute force faire le bonheur de leur patrie d'adoption, et surtout le leur ? Et c'est pourtant à ces révolutionnaires, à ces éternels conspirateurs, que les gouvernements réservaient leurs faveurs. En août 1848, le Directeur des finances Stämpfli avouait au Conseil un déficit annuel de 452.000 francs. On était contraint de faire des économies, et cela n'empêchait pas l'Etat de se montrer prodigue des deniers publics, lorsqu'il s'agissait de payer des services d'amis politiques. Le professeur W. Snell, à la suite de l'expédition des corps francs, en mai 1845, avait été révoqué par décret de l'ancien Conseil d'Etat. L'année suivante, on le dédommagea par une pension. A un « ambassadeur de la République hongroise » le gouvernement avait ouvert, paraît-il, un crédit de 3.000 fr., et prêté 200.000 fr. aux « Amis vaudois ». Tous ceux qui étaient « rouges » étaient sûrs de mériter ses bonnes grâces. La « *Berner Zeitung* », rédigée par Stämpfli et Niggeler, appelait de ses vœux ardents la guillotine. On insultait, on appelait traîtres les citoyens qui défendaient le principe de la neutralité; ce qu'on cherchait, c'était, en provoquant l'étranger, à forcer la Suisse à prendre part à la lutte révolutionnaire européenne. Toutes ces menées paraissaient étranges et anti-

(1) *La Banqueroute*, 338 s.

nationales aux Bernois de vieille roche, sages et pleins de sang-froid. Le parti radical inscrivait sur son drapeau : respect à la volonté populaire, et il appelait Zeller, révolutionnant ainsi les habitudes et les mœurs du peuple des campagnes. A tout moment, la religion était tournée en ridicule par le « *Guckkasten* », le « *Freisinnige* », l' « *Unabhängige* » et autres gazettes avancées. Le « *Seeländer Anzeiger* » multipliait ses attaques contre les pasteurs. La patience des Bernois était mise à une rude épreuve. L'école normale de Münchenbuchsee était manifestement hostile à l'église et mécontentait la foule des âmes pieuses; l'impopularité devint même si grande à un moment qu'on s'habitua à crier : « à bas l'école normale », et même : « à bas l'Académie », et qu'une réunion bruyante eut lieu à Langnau, le 8 janvier 1850, en signe de protestation contre les tendances de l'enseignement officiel et les idées de la nouvelle école de droit.

L'instant semblait mal choisi pour combattre le christianisme. La moralité publique se ressentait fâcheusement de l'irréligion croissante. Au fur et à mesure que la vie politique s'éveillait, augmentait le nombre des auberges. Déjà au Grand Conseil, en 1843, l'attention des pouvoirs avait été attirée sur ce danger qui menaçait la vie de famille et la situation économique du pays. Depuis, les « établissements d'éducation » de ce genre n'avaient cessé de sortir de terre de tous côtés, et les citoyens les moins clairvoyants comprenaient qu'il fallait réagir, et ne plus permettre si facilement l'ouverture de ces « hôtels-de-ville où l'on boit », comme on appelait couramment les « *Pinten* ». Car la vie d'auberge désorganisait la famille, elle était une des causes principales de la misère grandissante. Les faillites se succédaient d'une façon effroyable, de même qu'augmentait le nombre des délits contre la propriété. L'Officiel du 1er décembre 1849 signalait 142 ventes aux enchères, 27 déclarations d'incapacité de paiement, et 15 « cessions de biens » (une invention de l'époque) (1).

Le canton, fier jusque-là de sa richesse, se voyait subitement inondé par une foule de gueux. Exclusivement agriculteur et déjà surpeuplé, il ne pouvait rien faire pour remédier au mal. Les idées communistes commençaient à se répandre. On réclamait de toutes parts le partage des biens. Les biens de la communauté bourgeoise, seul reste du communisme alemanique, excitaient la convoitise des prolétaires. Le mouvement de 1846 n'avait pas su, comme celui de 1831, grâce à un nouveau principe politique, donner l'éveil à une nouvelle vie, pleine de noblesse. On avait fait appel, pour arriver à ses fins, aux mauvais instincts de la foule, et étendu le droit de suffrage aux jeunes polissons, qu'on appelle à la campagne les « *Buben* », alors qu'on affectait de se moquer des vieux et de leur vaine sagesse. D'ailleurs, jusque dans les plus hautes sphères, c'était la même absence de principes, le même manque de dignité et de tenue qu'aux éche-

---

(1) Blösch, loc. cit., p. 243 ss.

lons inférieurs de l'administration. Un président de Grand Conseil rappelait à l'ordre un orateur sur un ton peu parlementaire : « Ce qui est dit est dit ». Un directeur de l'enseignement formulait ce jugement : « Mieux vaut vivre dans l'illégalité que mourir légalement », etc. (1).

Et Blösch, qui se fait l'historien de cette période agitée, a parfaitement su la caractériser. Ce qui séparait les partis, c'était moins une divergence de principes ou d'opinions politiques qu'une manière de penser différente. Il y avait, d'un côté, les partisans des bonnes vieilles coutumes bernoises, et de l'autre, les gens qui pensaient « à la nouvelle mode », les représentants de la « conscience moderne ». Que ce fût au point de vue religieux, moral, économique ou social, dans la vie privée ou dans la vie publique qu'on les examinât, on voyait tout de suite la dissemblance éclater dans la tournure d'esprit de ces deux classes opposées de citoyens. Les hommes de progrès se distinguaient d'ailleurs des obscurantistes par leur langage et leur aspect que la « *Schnauz* » rendait plus martial. Et Gotthelf n'a pas voulu dire autre chose, quand il a opposé le « *Bernergeist* » au « *Zeitgeist* »; dans Hunghans et Ankenbenz il a incarné les deux tendances ennemies; peut-être, comme dit Blösch, y a-t-il lieu d'accuser le romancier de quelque exagération, mais, malheureusement, si le second est idéalisé, il n'est guère possible d'affirmer que le premier est caricaturé (2).

Si la famille n'est plus imprégnée, comme jadis, du vieil esprit bernois, il faut, dit Gotthelf, s'en prendre surtout à l'école. L'école est la grande coupable. Depuis qu'elle s'est émancipée de la bienfaisante tutelle du clergé, elle est devenue le foyer de l' « *Aufklärung* », elle propage les idées modernes, sème dans le peuple la graine mauvaise. Bitzius fut, nous l'avons vu, au début de sa carrière, un chaud partisan des réformes scolaires. Mais il ne tarde guère à changer de ton. Pour ces écoles qu'il aimait tant visiter, au sort desquelles il s'intéressait si vivement d'abord, il n'a plus, lorsqu'il voit la tournure que prennent les choses, que des critiques et des invectives. Au fur et à mesure que le temps coule, les attaques du pasteur désenchanté se font plus violentes. Bientôt arrive un moment où le bouillant écrivain ne décolère plus. A tout propos il fulmine contre la maudite école moderne où règne en maître l'esprit du siècle, contre les maîtres d'école modernes formés dans les établissements officiels, et il s'en prend même aux professeurs de l'Enseignement supérieur. Il les accuse tous d'irréligion et leur veut malemort, parce qu'ils enseignent la science moderne et l'opposent aux dogmes chrétiens (3). Ah ! le funeste cadeau

(1) Blösch, p. 249.
(2) Blösch, p. 250 et note.
(3) *Passim*. Cf., pourtant, entr'autres : *Uli le fermier*, 155, 161 s., 252, 297. — *Maître d'école*, II, 385. — *La Banqueroute*, 21 s., 24. — *Le Paysan endetté*, 74. — *Esprit du temps*, 114, 118, 138 s., 164, 296 s. 344 s. 425 s., 434 s., 437 s., 503 s. — *La fromagerie*, 31, 219 s. 333 s. 377 s., 467 — *Récits et tableaux*, IV. 18, 31, 60 s., 128 s. 280. V. 148, 173 s.

que la France du XVIII[e] siècle a fait à la Suisse religieuse ! Quelle plaie que cette « *Aufklärung* » pour la vertueuse patrie de Guillaume Tell, gangrenée par l'Helvétique ! Car cette erreur s'est répandue que celui qui prétendait être un homme cultivé ne pouvait plus être chrétien, ne devait plus, tout au moins, laisser voir sa foi en Jésus-Christ, car la religion et ses mystères, c'étaient des sornettes indignes d'un esprit supérieur et bonnes pour le peuple (1).

Cette culture, elle se fourre partout; comme un mauvais esprit, elle rôde dans les auberges, on la rapporte des « *Pinten* », ainsi que l'on attrape la gale dans les casernes, elle détruit dans l'âme de l'enfant les croyances en Dieu, en l'Invisible. « Elle nie tout ce qui ne se peut sentir avec le nez, saisir avec les doigts, démontrer mathématiquement ou exprimer en des formules dont nul diable ne comprend le sens, mais qui précisément sont à la mode... » (2). D'ailleurs, les gens soi-disant éclairés sont encore plus superstitieux que les autres. On se pique d'être un homme éclairé « jusqu'à ce qu'une vache tombe malade ou qu'on ne puisse plus garder de veaux vivants, alors on a recours aux sortilèges, jusqu'à ce qu'on vous vole une serviette ou des bas, alors on envoie chez la diseuse de bonne aventure, ou jusqu'à ce que le vacher fasse de mauvais fromage, alors les capucins reçoivent du seret et du beurre en telle quantité que le cloître commence à resplendir, ou jusqu'à ce que le doigt vous fasse mal, et alors on envoie son urine à un charlatan... » (3).

Oui, ces fameuses lumières, qui doivent favoriser la culture de l'esprit et extirper partout la superstition, engendrent infailliblement la superstition. L' « *Aufklärung* » n'est autre chose que « l'eau-de-vie dans laquelle on conserve les embryons dans toute leur horreur primitive » (4). C'est sur l'école, l'enfant gâtée du gouvernement, que l'on compte pour éclairer le peuple. Depuis qu'on a soustrait l'école à la sage tutelle du clergé, les maîtres, suppôts de Satan, ne connaissent plus aucun frein; ils ne font, du reste, que prendre modèle sur leurs chefs, qui affichent cyniquement leur athéisme. Partout, du haut en bas de l'échelle administrative, on affecte de se moquer des choses saintes. Les doctrines de Snell prédominent en matière de droit, la Presse propage ouvertement et librement l'impiété. Les théories les plus funestes s'étalent au grand jour; on n'entend plus parler que de libre examen, de libre-pensée, de droit naturel, d'affranchissement de l'individu. L'on s'efforce de remplacer la religion chrétienne par la morale d'Etat (5). Pour les gouvernants d'aujour-

---

(1) *Esprit du temps*, 126. — Cf. aussi, *Anne Bäbi*, II, 243 s.
(2) *La Banqueroute*, 139 s.
(3) Ibid., 141.
(4) Ibid., 140. Cf. aussi, ibid., p. 54 s., et : *Anne Bäbi*, I, 82, 282. — *La fromagerie*, 89, 106, 111, 403, 464. — *Jacques le Compagnon*, 59.
(5) *Uli le fermier*, 415. — *Le Maître d'école*, II, 330, 390. — *Käthi*, 134. — *Beitr.*, 647. — *Le Miroir*, 440. — *Récits et Tableaux*, I, 135.

d'hui et ceux qui les représentent, présidents, gros et petits fonctionnaires, l'homme est Dieu, les histoires de la Bible sont des billevesées bonnes pour les peuples encore en enfance; les pasteurs de la vieille école ne leur inspirent que du mépris. Maudits frocards puants, ânes noirs, enfants du diable, voilà les jolis noms dont ils les baptisent. Et l'on façonne les jeunes, on les dresse à n'être plus que les obéissants serviteurs de l'État. Désormais professeurs de philosophie, les pasteurs nouveau modèle, ne prêcheront plus sur Dieu et le Diable, le Paradis et l'Enfer, mais uniquement sur la morale (1).

Trop longtemps le peuple n'a reçu qu'une « éducation de grand'-mère ». Ce qu'il lui faut, dit-on, c'est une formation intellectuelle, purement intellectuelle. Et il est amusant de voir avec quel enthousiasme les blancs-becs, qui ont vaguement entendu parler de sciences naturelles, adoptent les nouvelles doctrines. Culture, culture, on n'a que ce mot-là à la bouche. Sait-on seulement ce qu'il signifie ? Il y a fagots et fagots, et il existe bien des sortes de cultures, dit Gotthelf agacé. « Il y a sans doute peu de mots qui soient employés de façon aussi risible, qui soient aussi étrangement compris que le mot : culture. Entre culture et culture, il existe une bien plus grande différence qu'entre le clinquant, l'oripeau et le véritable or massif, qu'entre une boutique de bric-à-brac et un magasin de solides étoffes neuves... » (2).

Ah ! les ravages qu'elle cause dans le pays, la soi-disant culture moderne ! Que de mères élèvent mal leurs filles, parce qu'elles sont imbues des erreurs du jour. Noble et difficile est la mission de la femme sur terre. Gotthelf en parle quelque part avec éloquence (3). Or, combien de jeunes personnes reçoivent une éducation convenable au foyer domestique, combien sont préparées à remplir leur mission de mères et d'épouses chrétiennes ? Très peu, trop peu. Les vraies femmes, les maîtresses femmes, comme il en faut dans une ferme paysanne, se font de plus en plus rares. De solides luronnes, dans le genre de la baillive de la Vehfreude, il serait nécessaire qu'il y en eût beaucoup dans le pays. Et qu'on ne dise pas qu'elle manque de culture, la mère de Félix ! Elle et ses pareilles « ne disent pas sans doute : merci bien (en français dans le texte), elles ne brodent pas de petites pantoufles; maniérées, elles ne traînent pas paresseusement autour de la maison, et ne se rabattent pas les cheveux jusqu'au-dessous du menton, au point qu'on croirait que ces jeunes filles descendent des chiens de chasse à oreilles pendantes, mais si on parle avec elles, on découvrira en elles une culture qui ne se compose pas simplement de merci bien et d'oreilles pendantes, mais

(1) *Uli le fermier*, 318 s. — *Anne Bäbi*, I, 395. II, 343 s. — *Käthi*, 42. — *La Banqueroute*, 139 s. — *Esprit du temps*, 110 ss., 269 ss.
(2) *Esprit du temps*, 295 s.
(3) *Le Paupérisme*, 119 s.

d'opinions et de principes, de notions données par l'expérience qui, en se clarifiant, se sont changées en sagesse » (1). Quand un paysan épouse une semblable femme, le ménage qu'ils constituent diffère considérablement de ces ménages du pays welche « où Monsieur et Madame s'accordent pour plumer des enfants allemands, afin de pouvoir à leur aise fainéanter, où les deux époux se croient appelés à former des hommes, parce que Madame parle welche, parce que Monsieur a l'art, en découpant, de faire dix-sept morceaux dans un cochet, où Madame observe la tournure, tandis que Monsieur, avec des manières de parler gracieuses, converse fadement, où Monsieur note chaque tasse de camomille, où Madame frustre les pauvres jeunes filles de leurs pains d'épice, afin de fournir six mois la table de dessert bon marché... » (2). Nous renonçons à rendre la mordante ironie de tous ces verbes en *ieren* que le malicieux pasteur accumule dans cette phrase où il se moque des snobs singeant les manières françaises. De son temps, il était de bon ton d'envoyer les filles riches parfaire leur éducation au pays welche, et Gotthelf n'a pas assez de sarcasmes pour les pimbêches qui s'en vont au dehors apprendre le beau langage. Un joli échantillon de ces sottes et prétentieuses donzelles, c'est Elisi. Elle a été élevée d'une façon déplorable. Gâtée par ses parents, elle parle welche et sait broder (3), mais c'est à peu près tout ce qu'elle sait. De ses dix doigts elle ne fait œuvre, elle s'ennnuie au village, perd son temps à s'attifer et regrette amèrement les beaux jours passés à l'étranger. Dans le milieu grossier où elle vit, la malheureuse Elisi se sent dépaysée. Elle souffre de ne pas être appréciée à sa juste valeur. Elle tiendrait bien mieux sa place dans cette élégante société de baigneuses dont Gotthelf nous fait, en un chapitre de son « *Esprit du temps* », une si amusante peinture (4). Ce n'est pas à elle qu'on reprocherait, comme à son homonyme, d'avoir des manières rustaudes et de manquer de culture. Les belles dames de la station balnéaire ne diraient, certes, pas d'elle ce qu'elles disaient de Lisi : « Elle parlait si grossièrement et ne savait causer que de poules et de vaches ; on s'apercevait qu'elle ne lisait rien, si ce n'est le catéchisme et la bible des enfants » (5).

Le romancier nous présente un autre type de ces femmes modernes élevées à l'école secondaire, c'est l'épouse du Capitaine dans le « *Paysan endetté* ». Elle est versée dans l'histoire naturelle et autres branches savantes, elle a l'esprit cultivé. Le grand malheur est que les filles qui ont reçu cette belle éducation font les fières et ne veulent plus épouser un paysan. Elles n'aiment plus travailler aux champs; si un cultivateur

---

(1) *La fromagerie*, 159.
(2) *Le Paupérisme*, 115.
(3) *Uli le fermier*, 126.
(4) *Esprit du temps et esprit bernois*, Chap. 12.
(5) *Esprit du temps*, 295.

demande leur main, elles lui tournent dédaigneusement le dos, et préfèrent « se pendre au dos du pire gredin à qui on dit Monsieur » (1).

Ah ! ces écoles secondaires, quelle influence pernicieuse elles ont eue sur les campagnes ! De tout temps, sans doute, il a existé des paysans manqués, qui cherchaient à fanfaronner en ne travaillant pas. Cette classe de paresseux se composait en grande partie d'enfants corrompus du pays welche. On les avait envoyés à l'étranger à l'âge où l'homme doit songer à se créer une situation ; on les avait arrachés à leur vie habituelle, et ils avaient vite contracté des habitudes de fainéantise. Ils apprenaient quelques mots de welche, le métier d'aubergiste ou de boucher, ils apprenaient à tenir un petit commerce, mais surtout à faire les Messieurs et à lamper ferme. Quand ils revenaient au pays, au bout d'un an, au bout de deux ans au plus, ils étaient devenus de tout autres hommes, les garçons étaient dégoûtés du travail, c'étaient de véritables garnements, quant aux jeunes filles, elles faisaient les mijaurées, elles avaient en horreur le râteau et les manches de pioche, elles disaient des : merci bien, en veux-tu, en voilà. Mais encore une fois, c'étaient des exemplaires isolés, on les montrait du doigt. Maintenant, hélas ! il n'en est plus de même ; pour devenir paresseux, plus n'est besoin d'aller en pays welche, on n'a qu'à demeurer chez soi. Beaucoup de paysans, en effet, n'obligent plus leurs enfants à travailler dès leur jeunesse; ils les envoient dans des écoles secondaires, et les élèves de ces écoles, en règle générale, ne travaillant déjà plus, ils n'ont que du mépris pour la classe paysanne, ils considèrent les cultivateurs comme des êtres inférieurs, des demi-hommes : *ume e Bur*, *ume e dumme Bur*, telles sont les expressions qu'on entend fréquemment sortir de la bouche des maîtres d'école et des écoliers, et devant le labeur des paysans on a le corps secoué d'un frisson, comme si l'on avait la fièvre froide. Le rêve est d'être gratte-papier ou commerçant. Quiconque ne peut aspirer si haut caresse l'espoir de devenir tout au moins boucher ou boulanger. La maladie a gagné aussi quantité de jeunes paysannes; elles n'éprouvent que du dégoût pour les fils de cultivateurs ; un chien, disent-elles, est plus heureux qu'une paysanne, qui est dans une ferme le torchon à souliers et doit se lever la première et se coucher la dernière. Elles aiment mieux courir après des scribes faméliques ou des maîtres d'école ignorants, des aubergistes ou des petits boutiquiers à deux doigts de la faillite. Au moins elles sont sûres de rester à l'ombre toute la journée (2).

Pays welche, écoles primaires, écoles secondaires, voilà les dadas que notre pasteur ne se lasse pas d'enfourcher. A tout moment, il se lance

---

(1) *Le paysan endetté*, 174.
(2) Ibid., 305 s.

dans d'interminables digressions, de violentes diatribes qui interrompent fâcheusement l'action et paraissent à la longue un peu fastidieuses au lecteur moderne. Si passionnées qu'elles soient, les attaques auxquelles Gotthelf se livre ne nous surprennent pas trop. Il est naturel qu'un pasteur ne voie pas d'un bien bon œil l'école s'affranchir de la domination ecclésiastique et se laïciser de plus en plus. Gotthelf n'avait peut-être pas d'ailleurs si complètement tort puisqu'un inspecteur, dans son histoire des écoles primaires du canton de Berne, formule contre elles les mêmes critiques, en les atténuant cependant. Il trouve, lui aussi, que l'école moderne a commis bien des fautes. Trop souvent, elle a prêté l'oreille aux suggestions de l'esprit du siècle, et, rejetant avec une folle précipitation les principes chrétiens, elle a adopté aveuglément les doctrines du matérialisme. Avec trop de promptitude elle a enseigné aux élèves, comme des vérités indiscutables de la science, des hypothèses qui n'étaient rien moins que démontrées, par là elle a contribué à relâcher les liens qui doivent attacher les hommes au monde supérieur, à abrutir la jeunesse, à détruire, chez les vieux comme chez les jeunes, toute espèce de goût pour les choses religieuses (1).

C'est surtout le séminaire de Münchenbuchsee qui est le point de mire des attaques de Gotthelf et du parti conservateur. Le directeur de cet établissement, Martig, le constate : « L'école normale fut de tout temps un poste exposé à la critique publique ; et les attaques étaient dirigées de préférence contre l'enseignement de la religion et contre la direction de l'école ». Vers 1850, et dans les années qui suivirent, les assauts redoublent de violence. Le 21 mai 1852, on décrétait la suppression de ce dangereux foyer de modernisme et de libéralisme (2). Morte la bête, mort le venin. C'était déjà une victoire remportée sur l'esprit du siècle qui, de son souffle impur, menaçait de détruire les vertus de la race suisse ! Ainsi pensait Gotthelf. Pour le pasteur de Lützelflüh, esprit du siècle et radicalisme ne sont qu'une seule et même chose. Le radicalisme, c'est le baudet sur qui il ne se lasse pas de crier haro ! Au temps où Gotthelf écrivait, la Suisse traversait une période critique, la période du « *Kulturkampf* ». Avec une violence inouïe luttaient pour la victoire les partisans des antiques traditions, de l'ancien état de choses, les champions de l'esprit bernois, et les défenseurs des idées modernes, les représentants de l'esprit du siècle. C'était le moment où l'on discutait toutes sortes de questions brûlantes. Le pays était divisé en deux camps bien tranchés, car il fallait être pour ou contre, et il n'était plus permis d'envisager les événements avec le calme d'un philosophe.

(1) Cf. J. Egger. *Geschichte des Primarschulwesens im Kanton Bern*, 1879, p. 328.

(2) E. Martig. *Geschichte des Lehrerseminars Münchenbuchsee*, 1883, 65, 120.

Et Gotthelf n'est pas le dernier à prendre les armes, à se lancer dans la mêlée, « pour sauver Dieu et la patrie, la famille chrétienne et l'avenir du mineur ». Il poursuit de ses invectives les volontaires des corps francs, les démocrates farouches et moustachus, les « *Schnäuzler* » (1), comme on les appelait, et les traîne rageusement aux gémonies. Sus au radicalisme, tel est son cri de guerre (2). Déjà « *la Banqueroute* » (1846) renfermait quelques diatribes contre l'esprit moderne et ses représentants, les radicaux ; mais le plus violent pamphlet que l'auteur ait composé est « *Esprit du temps et Esprit bernois* ». Cette fois, Gotthelf ne garde plus aucun ménagement ; il fait une charge à fond contre la politique, la funeste politique qui s'insinue partout, désunit les cœurs, désagrège les familles, et ne laisse que des ruines sur son passage. Pour la politique, en général, il n'a pas grande sympathie. Si la société était vraiment chrétienne, il n'y aurait pas de politique. Les politiciens, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont à ses yeux des êtres peu recommandables, des égoïstes et des ambitieux qui se soucient fort peu au fond du bonheur de leur patrie, et ne songent qu'à leurs intérêts. Mais la pire des politiques, c'est la politique radicale. Les plus grands ennemis du pays sont les politiciens radicaux. Et voici la raison qu'il donne pour justifier cette assertion. « Celui qui est attaché au peuple, qui voit clair dans la vie du peuple, est forcé d'entrer partout en conflit avec la politique radicale, car elle n'est pas à vrai dire une politique, mais bien une conception particulière de la vie ou du monde, qui prétend envahir toute l'humanité » (3).

Dans « *Esprit du temps et esprit bernois* », Bitzius nous peint les destins différents de deux paysans amis ; l'un est conservateur, possède toutes les vertus chères à notre romancier, les vieilles qualités de la race bernoise, et tout lui réussit ; le virus de l'esprit du temps a infecté le second, et son radicalisme le conduit peu à peu à la ruine, morale et économique.

Hunghans et Ankenbenz sont les deux cultivateurs les plus riches et les plus considérés de la commune prospère de Küchliwyl. Leurs fermes, le Hunghafen et l'Ankenballe, possédées depuis des siècles par leurs familles, sont de vrais manoirs dont on vante la splendeur à dix lieues à la ronde. Les deux maisons sont unies par des liens d'amitié et de parenté ; malheureusement la politique, là encore, va accomplir son œuvre malsaine et semer ses germes de discorde. Hunghans s'est laissé prendre dans le fatal engrenage, et c'en est fait de la bonne vie d'autrefois. Lors

(1) Cf. Blösch, loc. cit., p. 250, et *Beiträge*, 651.
(2) Voir ce que Gotthelf dit du Radicalisme et de ses méfaits : *Esprit du temps*, p. 378.
(3) *Esprit du temps et esprit bernois*. Préface, VII.

d'une visite à l'Ankenballe, sa femme, maigre et maladive créature, confie en pleurant ses peines à son amie apitoyée. Son mari, gémit-elle, a été nommé juge de paix, et depuis ce moment il néglige son travail, il fréquente des amis politiques, rentre tard, ivre souvent, au logis, quand il daigne rentrer ! Il a toujours d'excellents prétextes à invoquer, c'est le greffier qu'il a dû attendre, ce sont des lettres qu'il lui a fallu signer. Mensonges que tout cela, car, elle le sait, le coupable mari passe ses journées et ses nuits à boire et à jouer aux cartes, en compagnie de joyeux lurons, président, gouverneur, greffiers, etc... Navrante est la douleur de la pauvre délaissée qui, restée seule à la maison avec les enfants et les domestiques, se consume dans une attente inquiète. Elle maudit, la malheureuse fermière, tous ces politiciens qui exercent sur son époux une si funeste influence et lui font oublier ses devoirs de chef de famille. Que Benz veuille donc bien dire un mot à Hunghans, peut-être celui-ci l'écoutera-t-il. Peut-être est-il encore temps de ramener le coupable dans la bonne voie. Au fond Hans n'est qu'un politicien d'occasion. A la politique il ne comprend pas grand'chose. C'est un bon propriétaire, entendu pour tout ce qui touche à l'agriculture, mais passablement ignorant des questions du jour. Nommé un beau matin juge de paix, il s'est laissé entraîner dans le courant. Mais « les affaires de l'Etat lui étaient aussi inconnues que la géographie du soleil... » (1). Son incompétence le dispose à prendre pour paroles d'Evangile tout ce que disent ses amis politiques de rencontre. Quand le gouverneur fulmine contre les aristocrates, les papistes et les mômiers, il l'écoute avec admiration. Les belles tirades, débitées dans les banquets où « les uns rassasient leur corps et les autres leur esprit » (2), l'enflamment d'une sainte ardeur, et les vins généreux contribuent, pour une large part, à son enthousiasme. Son ami Benz, par contre, est un homme plus pondéré. « Vrai paysan, il n'est pas opiniâtrément attaché aux vieilles coutumes, mais il veut d'abord examiner avec circonspection les nouveautés ; ... il ne court pas après toutes les folies qu'on proclame, à son de trompe, les meilleures choses du monde et les plus nécessaires, mais il secoue la tête avec d'autant plus de méfiance que les trompes résonnent plus bruyamment... » (3). Il est partisan de sages réformes, mais il n'admet pas que les gueux, les vagabonds et les mécréants parviennent au pouvoir. Il déteste cordialement les politiciens éhontés qui se moquent du pays, les braillards qui emplissent les auberges de leurs déclamations. A son avis, on dépense trop d'argent, et si les finances sont dans un si triste état, c'est parce qu'on nomme aux postes impor-

(1) *Esprit du temps et Esprit bernois*, p. 17.
(2) *Esprit du temps*, p. 18.
(3) Ibid., p. 19.

tants des incapables, élus uniquement à cause de leurs opinions politiques. On ramène tout à la politique, et même dans les écoles, la politique remplace la religion. Des maîtres irréligieux y dressent les enfants à être orgueilleux et à mépriser leurs parents. Les auberges pullulent, drainant la richesse du pays ; la police est mal faite, l'administration est mauvaise. Les deux amis, on le voit, diffèrent totalement d'opinion. Souvent ils se sont querellés, mais ils ont fini par ne plus parler politique, car ils se seraient brouillés.

Lisi fait part à Ankenbenz des confidences de Gritli, mais le prudent paysan refuse d'intervenir auprès de Hunghans. Ils appartiennent, explique-t-il, à deux partis politiques opposés. Si on n'élit pas conseiller le fermier du Hunghafen, c'est sur lui, Benz, que le choix se portera ; et alors il ne veut pas avoir l'air, en détournant Hans de la politique, de chercher à le supplanter. Au reste, il n'a nulle envie de devenir lui-même membre du Grand Conseil. Arrive le moment des élections. Gotthelf nous en présente un bien curieux et pittoresque tableau (1). Nous voyons tous les détails de la cuisine électorale au village. Les petites intrigues, les mesquines jalousies entrent en jeu et, bien plus que les opinions, elles décident du sort des candidats. Les élections de Küchliwyl réservent cette fois à tous une surprise. L'astucieuse Lisi ne s'est-elle pas avisée de répandre le bruit que Hunghans ne posait pas sa candidature, et alors, à la stupéfaction générale, c'est un certain Niggis Peterli, homme insignifiant, qui passe. Lisi elle-même n'en revient pas. A cette occasion, les deux fermiers causent ensemble, mais décidément ils ne se comprennent plus. Tandis que Hans voudrait qu'on marchât toujours de l'avant, Benz reste fidèle aux vieilles traditions, et l'on sent que Gotthelf éprouve pour lui une vive sympathie : « Il n'était pas cultivé, dit-il, il n'était pas éclairé, à la nouvelle mode, mais à la mode ancienne, c'est-à-dire il était versé dans la Bible, connaissait la Bible, croyait à la Bible, la Bible lui servait de mesure pour juger de la valeur des choses, il avait, en outre, lu et même relu des livres, et dans tout le pays aucun homme ne passait pour aussi sage, aussi expert dans toutes les bonnes choses que Benz... » (2).

Le président et le gouverneur, sur ces entrefaites, viennent rendre visite à Hunghans ; ils sont mal accueillis par Gritli qui leur dit leurs vérités. Lorsqu'ils sont partis, la fermière envoie chercher son amie Lisi, car elle a besoin de s'épancher. Elle est bien malheureuse, tout va de mal en pis au Hunghafen. C'est un vrai gâchis, car le maître est toujours absent. Les choses marchent à la débandade. Le travail ne se fait pas. Le père va de son côté, les fils vont du leur. Hans, le lieutenant,

(1) *Esprit du temps*, Chap. II.
(2) Ibid., p. 59.

s'amuse et fait le Monsieur. Pendant ce temps l'argent file. Quant à elle, elle ne se sent pas l'énergie de commander. « Là-dedans, je suis forcée d'être comme une mouche dans une toile d'araignée; je me tue à me débattre, sans pouvoir me délivrer, et cela durera jusqu'à ce qu'enfin je sois sucée et que c'en soit fait de moi, alors, je l'espère, je trouverai enfin le repos... » (1). Lisi s'efforce de la consoler, mais revient à l'Ankenballe, attristée par tout ce qu'elle a vu. Elle compare sa situation à celle de Gritli. Quelle différence, et comme elle doit remercier le ciel de son bonheur ! En apprenant de la bouche de sa mère le désordre qui règne au Hunghafen, Gritli, la jeune paysanne, s'afflige, car elle s'est habituée à considérer Benz, fils de Hunghans, comme son futur mari. Le lui donnera-t-on maintenant, elle en doute fort; il ne possède guère, en effet, les qualités que doit réunir un vrai paysan : assiduité, esprit d'économie, honnêteté, piété. Il marche dignement sur les traces de son père. Celui-ci continue à se déranger. En compagnie de joyeux drilles, il fréquente les auberges du voisinage, celles surtout où il y a de jolies servantes. Le gouverneur, son ami, lui donne de fréquents rendez-vous dans un cabaret dirigé par une aimable veuve, bonne cuisinière et accorte personne, le cabaret de la « *hintere Tugend* ». C'est là que certains radicaux tiennent leurs assises, qu'ont lieu des réunions politiques secrètes, où le gouverneur dénonce les abus, tonne contre les pasteurs, les Jésuites et la clique des frocards, discourt sur le Paupérisme et les écoles, discute la politique extérieure, réclame des réformes, attaque le gouvernement. Hunghans ne se sent pas d'aise; il voit son illustre ami en marche vers les honneurs et les hautes dignités; comme il a la bonne fortune d'être son confident, il est assuré de faire, lui aussi, son chemin. Le naïf se forge déjà une foule de chimères. Son fils, le lieutenant, deviendra, c'est certain, colonel, plus encore peut-être, il fera alors un riche mariage. Hunghans se l'imagine déjà marchant fièrement en tête du régiment, derrière la musique. Au retour d'une semblable réunion, il arrive juste pour voir mourir un de ses chevaux qui s'est étranglé dans sa chaîne. Personne n'était là : le maître absent, les valets sont allés au bal, le fils est attablé au cabaret. C'est la faute de ce maudit gouvernement !

Puis surviennent les embarras pécuniaires : Hunghans est réduit à aller trouver Benz pour un emprunt; mais il a confiance dans l'avenir. Des temps meilleurs sont proches, assez longtemps les gens de la campagne ont payé. Ça va être le tour — et ce n'est que justice — des gros bourgeois, des capitalistes, des seigneurs. Incessamment aura lieu une réunion en vue d'une assemblée populaire, on y discutera les dîmes, les impôts fonciers, les « *Tellen* ». En vain Benz essaie de dessiller les yeux de son vieux camarade, de lui faire entendre la voix du bon sens; tous

(1) *Esprit du temps*, p. 71.

ces prétendus amis du peuple, lui crie-t-il, ces hommes politiques dont il est sottement entiché, ne sont que des exploiteurs, des jouisseurs sans vergogne. Hunghans ne se laisse pas convaincre. Il continue à haranguer les paysans pauvres, il tient aux ouvriers des discours révolutionnaires, promettant à tous des félicités sans nombre dans un avenir rapproché. Son digne fils, le lieutenant, a des idées non moins subversives. Tous deux, en attendant, dépensent sans compter, heureux des éloges décernés à leur civisme, à leur patriotisme. L'agitation s'étend dans le pays. A Küchliwyl, village bien tranquille autrefois, les esprits fermentent comme partout ailleurs. Le vieil agent de police, chargé jadis d'aller de maison en maison prévenir les gens des élections, ne sait plus où donner de la tête. Les hommes politiques travaillent la masse. On commence à se méfier de Benz, car il ne veut pas céder au courant qui entraîne tout le monde autour de lui. On le calomnie, on le traite de Jésuite, d'aristocrate. Ses anciens amis s'écartent de lui, certains le dévisagent avec insolence quand il se risque dans la rue. Le maître d'école taquine ses enfants, en butte à toutes sortes d'allusions méchantes. La parole de Benz n'a plus aucune autorité quand on discute les affaires de la commune. Ses valets ne lui obéissent plus qu'en rechignant. Le fermier de l'Ankenballe tient bon; il reste fidèle à ses convictions, car il a confiance dans la justesse de ses idées. Les joies qu'il goûte à son foyer le consolent, d'ailleurs, de ces déboires qui n'auront qu'un temps.

Hans, lui, est au comble de la félicité : ses vœux se réalisent; les changements désirés se produisent. Sur les sièges verts des hommes nouveaux s'assoient. A la vieille constitution succède une constitution toute neuve et bien préférable. Son ami, le gouverneur, parvient au haut de l'échelle; lui-même obtient sa part d'honneurs et de dignités. Le village est fier de son grand homme. Le fermier, du coup, ne met plus les pieds au logis. Gritli est toujours malade, elle souffre surtout moralement. Tour à tour abattue, ou en proie à un furieux besoin d'activité, elle s'efforce de maintenir le train de la maison. Le lieutenant, atteint de la manie des grandeurs, ne fait plus rien de ses dix doigts. Héritier de la ferme, d'après les coutumes bernoises, il se comporte en prince royal, dépense des sommes folles, et traite son frère comme un valet. Il a un emploi dans la commune, c'est lui qui perçoit les sommes destinées à alimenter les fonds bourgeois, il est le tuteur des orphelins, et du fait de ses fonctions, beaucoup d'argent lui passe par les mains, dont personne ne songe à lui demander compte. Hans en profite pour tripoter. Toujours en uniforme, il court d'une auberge à l'autre, boit, joue aux cartes, fait de la politique. La mère, de plus en plus souffreteuse, ne trouve un peu d'affection que chez Benz, plus raisonnable au fond que son cadet. Quant à Hunghans, il ne se soucie guère de sa femme. C'est maintenant un homme d'Etat, pensez donc ! Ses nouvelles occupations ne lui laissent plus une minute de

loisir. Quand la session est close, il reste à la ville, car il aime toujours les bons dîners. Plus que jamais il espère que le triomphe de ses idées fera descendre le paradis sur terre. Que son parti garde seulement quatre ans le pouvoir, la face du monde sera changée. Plus d'impôts pour le paysan, plus de pauvres, l'agriculture sera prospère, le commerce florira. Et qu'on ne lui fasse pas d'objections ! Il a tôt fait de les pulvériser. D'où tirera-t-on l'argent, quand on aura supprimé, par exemple, les impôts affectés à l'assistance ? — Qu'on ne s'inquiète pas; les riches sont là pour payer. Voilà assez longtemps que les patriciens, que les citadins s'engraissent de la sueur des campagnards. Malheureusement les affaires personnelles de Hunghans ne sont pas des plus brillantes. Aussi, lorsque sa femme lui demande la permission d'aller refaire sa santé dans une station balnéaire, refuse-t-il, prétextant les frais énormes que ce voyage lui occasionnerait. Mais la malheureuse résiste cette fois, encouragée par la fermière de l'Ankenballe, et finalement elle obtient gain de cause. Elle va donc aux bains, mais, délaissée par son mari, elle revient plus souffrante encore. Au logis on lui fait grise mine. Hunghans n'a pour elle que des paroles acrimonieuses; il n'envoie même pas chercher le médecin. Gritli pleure et se lamente : elle voit bien, dit-elle, qu'on aurait désiré ne plus la revoir en vie, mais patience, elle débarrassera bientôt tout le monde ! Lisi, qui survient, recommande à Benz d'être bon pour sa mère, car elle n'en a plus pour longtemps ; elle profite de l'occasion pour lui dire avec une rude franchise de dures vérités. A Hunghans elle tient tête jusqu'au bout, car c'est une maîtresse femme, elle ; ce devoir accompli, elle s'efforce de réconforter son amie désespérée qui voit tout en noir. Son mari, elle le sent, ne l'aime pas, ne l'a jamais aimée ; il n'attend que sa mort pour se remarier; comment les choses iront-elles, quand elle ne sera plus là ? Le mieux serait que son fils Benz épousât Gretli de l'Ankenballe. Cette dernière descend tous les jours au Hunghafen pour s'occuper du ménage, elle aime Benz ; mais sa mère ne tient pas beaucoup au mariage projeté, car la ferme, jadis si prospère, est dans un état lamentable. Gritli meurt. Hans, le cadet, n'a pas une larme, il est d'ailleurs ivre à son habitude, et il déteste, dit-il, les pleurs. L'aîné est venu prévenir Lisi, et la prier de descendre. On a grand besoin d'elle; il y a beaucoup à faire, lors d'un enterrement. Parents, parrains et marraines, journaliers, pauvres, habitants du village, il s'agit d'inviter tout ce monde, et il ne faut pas commettre d'oubli. Dans la maison en désarroi, Lisi n'est guère secondée dans sa tâche fatigante; les domestiques, en effet, sont dignes des maîtres. Servantes et valets ne valent pas la corde pour les pendre, chacun est depuis longtemps accoutumé à n'en faire qu'à sa tête, c'est-à-dire à ne rien faire. Il règne partout un effroyable désordre, de la cave au grenier; à ce spectacle, la bonne ménagère qu'est Lisi, sent son cœur bondir. Comme elle est soucieuse du bon renom de la ferme,

elle secoue vigoureusement la valetaille qui n'obéit qu'en rechignant. Aux obsèques, le président et le gouverneur se font remarquer par leur tenue peu convenable. C'est tout au plus s'ils ne fument pas leur pipe ou leur cigare à l'église. Pendant le repas funèbre à l'auberge, repas copieux où l'on boit ferme, où les langues ne chôment pas plus que les mâchoires, ils se livrent à leurs habituelles attaques contre les frocards et les aristocrates. Tous deux pontifient et pérorent, mais Hunghans, converti par la mort de sa femme à de meilleurs sentiments, se sent pris de remords et écoute avec une visible impatience les propos de ses coreligionnaires politiques. L'un d'eux ne va-t-il pas jusqu'à lui poser à brûle-pourpoint cette question : songe-t-il déjà à la nouvelle femme qu'il épousera ? On n'est pas plus grossier... Il s'agit maintenant de payer les frais de l'enterrement. Un vrai paysan, un paysan qui se respecte, se croirait déshonoré s'il avait des dettes criardes, s'il faisait attendre un de ses journaliers et ne lui payait pas sur le champ le salaire dû. Mais Hunghans n'a pas un batz vaillant, et il est forcé, cette fois encore, d'avoir recours à son vieux camarade, le fermier de l'Ankenballe. Et cela ne lui sert pas de leçon. Qui a bu, boira ; le malheureux n'échappera pas de sitôt aux griffes de la funeste politique. Il eût préféré rester seul avec ses tristes pensées, mais il est obligé de subir la présence du capitaine de Hans, que le lieutenant a invité. Et c'est un type peu ordinaire que ce guerrier ! « C'était un gaillard, ce capitaine, un gaillard plein de barbe, plein d'idées, plein de tonnerres de Dieu, plein de bière et plein de vin, et plein de quantité d'autres choses... » (1). Arriviste sans scrupules, absolument dépourvu de principes, comme toutes ces majestés républicaines d'ailleurs, il fréquente assidûment les tavernes. Grand buveur, grand hâbleur, il n'a de sa vie déchargé un pistolet, il n'a jamais manié d'autre fer que le couteau avec lequel, chaque année, il découpe la moitié de porc qu'il achète pour fabriquer des saucisses.

Au Hunghafen la situation ne fait qu'empirer. Hunghans est de plus en plus gêné. Son fils ne semble guère s'en soucier, et continue à mener la vie à grandes guides. Benz, par contre, s'est remis courageusement au travail ; car Lisi, au lieu de s'apitoyer sur son sort, ne lui a pas ménagé les avertissements un peu rudes et ne lui a pas mâché les choses. Qu'il fasse son devoir, virilement, lui a-t-elle dit, et tout ira mieux. Elle ne veut pas, la prudente ménagère, lui donner sa fille, avant de savoir ce que l'on peut attendre de lui. En attendant, pour tout l'or du monde, elle ne fourrerait pas sa Gretli dans ce guêpier. Et Benz semble venu à résipiscence. Quand le lieutenant essaie de faire argent des denrées entassées sur le grenier, il résiste bravement et veille au grain. C'est que les affaires du cadet ne sont guère reluisantes non plus. Un ami vient lui

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*. p. 354.

réclamer à cor et à cris de l'argent qu'il lui a prêté. Hans est décavé. Il répugne à s'adresser à ce Jésuite d'Ankenbenz. On lui conseille alors d'aller trouver un capitaine, prêteur à la petite semaine, « qui n'a pas pour un rouge liard de courage, mais qui, pour trois kreutzers, vendrait son père et sa mère aux Turcs » (1). L'ami et cet usurier s'entendent comme larrons en foire. Hans est forcé, bien qu'il lui en coûte, de passer par les mains de l'écorcheur, qui consent à lui avancer 1.100 florins contre des intérêts exorbitants. La somme ne fait pas long feu. Le cadet, désespéré, n'a plus que trois moyens de se tirer du bourbier : se faire céder la ferme, solliciter un emploi, ou se marier richement. Mais le vieux père n'entend pas de cette oreille. « Le vieux, dit-il, ne lâchera pas la cuillère, qu'il n'en ait lui-même assez, et cela ira longtemps, compte dessus, il est dur comme du charme » (2). Quant aux places, ce n'est pas qu'on exige des candidats des connaissances spéciales, mais elles sont rares. « Lorsqu'on fit la nouvelle constitution et qu'on changea le gouvernement, les gens accoururent comme une nuée de sauterelles en Orient, ou comme des armées de corneilles, quand on retourne un champ, et que pour tous les becs affamés les scarabées apparaissent au jour par milliers... » (3). Reste le mariage : à cause de sa mauvaise réputation, le jeune homme ne peut guère y songer. Aucune fille riche ne voudrait de ce débauché.

A l'Ankenballe, par contre, la prospérité continue à régner. Benz est toujours le paysan laborieux, économe et sage que nous connaissons. Plein de prudence, il ne s'emporte pas contre la situation politique. Patience, répète-t-il, les saines idées triompheront bien un jour ou l'autre. A sa femme qui, plus ardente que lui, voudrait voir les conservateurs crier bien haut leurs convictions, et se remuer un peu plus, il répond froidement : « Aie patience, les cerisiers doivent d'abord pousser et fleurir, avant qu'on ne cueille les cerises, et les poires mûrir, avant qu'on ne puisse les secouer... » (4). Lisi, en ce qui concerne le mariage projeté, demeure toujours sur la réserve. Jamais elle ne parle du jeune Benz. Elle a, sans doute, pitié de la tristesse de sa fille, forcée de refouler son amour, mais décidément, le mariage ne peut encore se faire dans l'état actuel des choses. Cruellement sage, elle explique à Gretli les raisons pour lesquelles il faut attendre. Et la jeune fille comprend que sa mère a raison et n'agit que dans son intérêt, elle s'armera donc de patience, car elle est raisonnable et a été élevée dans de bons principes. En ce qui concerne Ankenbenz, un revirement s'est produit dans l'opinion publique. Beau-

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 401.
(2) Ibid., p. 415.
(3) Ibid., p. 416.
(4) Ibid., p. 471.

coup de gens s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route. Au marché, c'est à qui s'informera de la santé du fermier de l'Ankenballe. On le fuyait comme la peste, on recherche maintenant sa société.

Sur le Hunghafen le malheur semble s'acharner. Le futur colonel cause tous les jours de nouveaux ennuis à son père. Sa conduite est scandaleuse. Avec son compagnon de débauche, le capitaine, le garnement ne cesse de faire la fête. Pour ces bombances perpétuelles il faut de l'argent, alors il emprunte de droite et de gauche; les usuriers tiennent, et tiennent bien le prince royal qui mange son blé en herbe et est « rempli de dettes, comme un chien est rempli de puces ». Un beau jour, pendant qu'il festoie en compagnie de joyeux drilles, il a une attaque. On le rapporte sans connaissance au Hunghafen; la secourable Lisi accourt, mais tous ses soins sont inutiles, on ne peut rappeler le malheureux à la vie. Le père est dans la désolation, il s'arrache les cheveux, se reproche amèrement d'avoir causé par la mauvaise éducation, les mauvais exemples qu'il lui a donnés, la mort de son cher Hans. Il va trouver le fermier de l'Ankenballe, s'épanche dans son sein, fait son mea culpa. Ah ! pourquoi a-t-il mis sa confiance dans tous ces faux-frères, ces hommes politiques éhontés et menteurs ? Pourquoi s'est-il laissé entraîner à la ville, au lieu de cultiver en paix le champ de ces ancêtres ? Il se repent bien d'avoir été ambitieux, d'avoir désiré les honneurs. Il brûle maintenant tout ce qu'il a adoré, s'apercevant un peu tard qu'il s'est trompé et qu'on l'a trompé. Benz le console de son mieux. Puisqu'il abjure ses erreurs, il y a encore de l'espoir. Les beaux jours reviendront : grande est la miséricorde de Dieu ; Hans est sûr de trouver dans son vieux camarade d'enfance un ami, un ami véritable qui, lui, ne l'abandonnera pas. Il a bien fait de s'adresser à lui ; la situation est, sans doute, difficile, mais pas désespérée. Benz va se mettre tout de suite à la besogne; il s'occupera de régler les affaires embrouillées du lieutenant, il paiera les dettes, débarrassera la maison des politiciens parasites, et s'emploiera de toutes ses forces à rendre à la ferme son antique splendeur.

Dans ce roman que nous venons d'analyser, Gotthelf oppose donc la maison du « *Bernergeist* » à la maison du « *Zeitgeist* ». De la première il nous fait le plus riant tableau; il la peuple de personnages sympathiques, qui possèdent toutes les vertus. Par contre, il voudrait nous inspirer une sainte horreur pour la maison contagionnée par l'esprit du siècle, aussi emploie-t-il les plus sombres couleurs de sa palette, lorsqu'il peint le Hunghafen et ses habitants. Notre pasteur aime d'ailleurs ces oppositions bien tranchées; et son goût pour l'antithèse l'entraîne même parfois à forcer peut-être un peu la note, de manière à mieux marquer le contraste entre deux personnages de ses récits. Citons, par exemple, outre Hunghans et Ankenbenz, le cousin Hans Joggeli et son pendant le cousin Harzer Hans, Eglihannès et le paysan du Nägeliboden, Hans Jacob et Heiri, les deux

tisserands en soie, le patron du compagnon Jacob à Zurich et le conseiller de Bâle, etc...

Est-ce à dire que les deux héros d' « *Esprit du temps et Esprit bernois* » tournent à la caricature ? Et peut-on affirmer que, soucieux de moralisation plus que de vérité objective, notre pasteur a fait jouer le beau rôle à ceux de ses personnages qui, en religion et en politique, pensent comme lui ? Sachons reconnaître ce qui est : le roman qui nous occupe mérite les critiques qu'on lui a adressées : c'est incontestablement un ouvrage de parti; comme tel, il renferme quantité d'exagérations; Gotthelf y perd trop souvent son sang-froid et juge avec partialité les événements et les gens; mais, à notre tour, gardons-nous de nous montrer injustes à l'égard du romancier, et, parce que nous ne partageons pas ses idées politiques ou religieuses, n'englobons pas son œuvre entière dans la même suspicion, en attribuant à Gotthelf une odieuse étroitesse d'esprit et des partis pris constants, comme ne craint pas de le faire G. Keller. « Ses vertueux héros, écrit celui-ci, sont tous de vieux croyants conservateurs, et le Dieu des écrivains, qui d'un trait de sa plume dispense les destinées, ne connaît qu'un moyen de les récompenser : ou bien ils sont riches et cossus, ou bien ils le deviennent finalement. Les gueux et les meurt-de-faim sont tous, par contre, des radicaux incrédules, et leur sort est pitoyable. Sarcasmes et insultes tombent sur eux d'autant plus dru que leur besace pend plus bas et que plus arides sont leurs champs... » (1). Ce jugement nous paraît inique et dénoterait chez le romancier zurichois une connaissance insuffisante des œuvres de Gotthelf. Ne nous en étonnons pas cependant outre mesure. Certaines autres critiques adressées par Keller à son illustre prédécesseur, et que nous allons avoir l'occasion d'examiner, sont tout aussi sévères. La raison en est que les deux écrivains ne se trouvaient pas du même côté de la barricade. Gotthelf était le champion convaincu de l'Esprit bernois, Keller appartenait à cette secte radicale que notre pasteur ne pouvait souffrir, et l'esprit du siècle n'avait pas de plus ardent défenseur ! Par contre, en bon panégyriste, Bartels s'indigne de ce reproche immérité (2). Sans doute, dit-il, l'auteur réserve ses sympathies pour ceux de ses personnages qui ont conservé le culte des vertus traditionnelles, qui sont imprégnés du véritable esprit chrétien, sans doute, il prête en général à ses héros des sentiments religieux, ou bien il les fait peu à peu s'éveiller dans leur âme, mais, dans un grand nombre de ses œuvres, il laisse totalement de côté la politique et les partis; si ses héros réussissent, ce n'est jamais grâce à leur foi, mais grâce à leur habileté, à leur pénible labeur; de même, les gueux ne sont pas malheu-

(1) *Gottfried Kellers nachgelassene Schriften und Dichtungen.* Berlin 1893, p. 126.

(2) A. Bartels, loc. cit., p. 92.

reux du fait de leur impiété, mais du fait de leur paresse et de leur dérèglement. C'est méconnaître absolument le caractère de Gotthelf et la signification de son œuvre entière que de lui prêter une semblable étroitesse d'esprit, et de ne voir dans ses romans que la glorification de la richesse et le mépris de la pauvreté. Gotthelf savait aussi bien que quiconque que dans tous les partis il y a des honnêtes gens, qu'il existe des conservateurs débauchés et des radicaux d'une probité exemplaire, et que les idées politiques d'un père de famille n'exercent pas forcément une influence heureuse ou funeste sur sa manière de vivre ou sur le gouvernement de sa maison. Il n'était pas assez fou pour condamner en bloc tous les radicaux, pour considérer les conservateurs comme les seuls justes du pays. Mais, vivant au milieu de ses paysans, il avait pu constater les effets désastreux produits par la politique sur le peuple, la vie de l'individu, sur la famille et sur les mœurs. Il avait vu de braves père de famille, oublieux des bons principes, se laisser, par manque de caractère, entraîner à une vie de débauche, et, pervertis par les mauvaises fréquentations et les conseils pernicieux de gens sans vergogne, se jeter, au péril de leur honneur et de leur fortune, dans le tourbillon de la politique. Ce qu'il combattait, c'était moins encore le programme radical que l'envahissement des maximes funestes, le relâchement des mœurs, l'oubli des principes sur lesquels repose la famille; il ne s'inquiétait pas de savoir si les revendications du parti radical étaient plus ou moins fondées. Il était tenté de condamner le radicalisme parce qu'il voyait, parmi ses représentants, en Suisse, trop d'âmes viles, trop de gens tarés, trop d'arrivistes éhontés. C'est la vieille classe paysanne, honnête et aisée qui faisait la force du canton de Berne. De sa conservation dépendait le salut du pays. Mais cette société paysanne ne pouvait subsister, riche et puissante, que si elle conservait précieusement le patrimoine matériel et moral transmis par les ancêtres. Or, l'esprit du temps était d'autant plus dangereux pour la classe paysanne, que ses apôtres étaient en grande partie des professeurs étrangers, des réfugiés aux dents longues, des fauteurs de désordre qui, ne possédant rien, cherchaient à pêcher en eau trouble des postes bien payés et de grasses prébendes. La famille bernoise était menacée par les théories dissolvantes, les maximes irréligieuses, la morale relâchée de ces parasites, le devoir de tout bon citoyen était de leur courir sus. Hunghans est une victime de ces politiciens radicaux. Il se laisse séduire par leurs beaux discours, perd peu à peu ses habitudes d'ordre et d'assiduité, et, se lançant dans les plaisirs, compromet la prospérité du Hunghafen. Ce n'est pas parce qu'il est radical que Dieu lui retire la richesse, mais parce qu'il fait litière des bons principes, des vertus domestiques, parce qu'il a de mauvaises fréquentations et se dérange, entraîné hors du droit chemin par des gens sans aveu. Le parti radical du canton de Berne renfermait, en effet, toutes sortes de gaillards peu recomman-

dables. Gottfried Keller est bien forcé lui-même de le reconnaître. « Le canton de Berne, confesse-t-il, a été, depuis une série d'années, envahi par une masse énorme d'avocats, d'agents d'affaires, de notaires, etc., qui, attirés par l'Université nouvellement fondée et par un professeur vraiment démagogue, vinrent de leur école de village faire une furtive apparition de quelques semestres dans les rues de Berne, puis, juristes à moitié dégrossis et sycophantes, causèrent de grands désordres parmi le peuple bernois » (1).

Mais le nouvelliste zurichois s'empresse d'ajouter que le mal fut de courte durée, et que le Grand Conseil radical a commencé à y porter remède en supprimant par un récent décret ces « agents » qui constituaient un danger public; cela prouve, dit-il, que la vraie civilisation populaire sait se guérir elle-même de ses maladies, sans l'aide des réactionnaires. Gottfried Keller peut bien, à l'occasion, reconnaître certains inconvénients du Progrès, mais cet aveu lui coûte, et, pour effacer la mauvaise impression produite, il entonne aussitôt les louanges de la culture moderne. Eloquent défenseur de toutes les idées modernes, il rompt une lance en leur faveur chaque fois qu'il le peut. Dans ses critiques des ouvrages de Gotthelf, il ne peut s'empêcher de dauber à tout propos sur la « *Weltanschauung* » du pasteur, de railler ses conceptions qui lui semblent vieillottes. A propos d' « *Uli* », par exemple, Keller chicane le romancier sur sa religiosité. Un orage a détruit les espérances du paysan; il ne peut payer son fermage; sur le point de sombrer, Uli revient à de meilleurs sentiments, dépouille le vieil homme, et de nouveau connaît de beaux jours; il finit même par devenir propriétaire de la ferme. Il est sauvé, mais l'instrument de son salut est un christianisme étroit et positif. « Là-dessus il n'y a pas à disputer avec Gotthelf, dit Keller. Quelque chose vaut mieux que rien du tout, et avec un homme qui vénère l'Homme-Dieu crucifié, il y a toujours plus de ressource qu'avec quelqu'un qui ne croit ni aux hommes ni aux dieux. Là où manque l'humanité pure, il est nécessaire que la religiosité supplée à ce qui fait défaut, à condition qu'elle réchauffe et élève. Mais la manière dont Gotthelf poursuit son but est condamnable, non seulement parce qu'elle est méchante et cléricale, mais aussi parce qu'elle gâte ses écrits... » (2). Sans doute, le pasteur est sincère ; on ne peut suspecter son indépendance ; pourquoi cependant s'obstine-t-il à vouloir remonter le courant, et à méconnaître les besoins de son siècle ? « Bitzius dit dans une préface qu'on ne pourra du moins lui reprocher de naviguer, d'une manière irréfléchie et vénale, avec les vents dominants. C'est assurément très vrai, mais il tombe dans l'autre extrême et cherche avec le plus grand entêtement à nager contre le courant, et

---

(1) G. Keller, loc. cit., III.
(2) Ibid., p. 107 s.

cela non plus pour un écrivain populaire n'est ni prudent ni sage. Un écrivain de ce genre a tout autant à apprendre du peuple que le peuple a à apprendre de lui, et c'est son devoir de faire aussi un peu attention à l'heure qui a sonné à l'horloge, s'il veut exercer une action bienfaisante. De quelle nature est la religiosité dont Gotthelf fait son alliée, on ne peut mieux en juger que par l'histoire suivante qu'il raconte dans son « *Fermier* ». Un paysan a, au temps de la moisson, laissé dans les champs toute sa récolte fauchée. C'est dimanche, et un orage se prépare. Alors le paysan s'apprête à sauver ses denrées, à les rentrer dans la grange, avant qu'il ne soit trop tard. Une vieille grand'mère le conjure de renoncer à son dessein; car, depuis que la ferme existe, on n'y a jamais vu encore semblable chose, le dimanche on n'a jamais travaillé... L'homme ne se laisse pas intimider par les lamentations de la vieille, et il rentre heureusement son blé. Mais à peine la dernière charretée est-elle dans la grange que la foudre tombe sur la maison et la détruit avec tout ce qu'elle renferme, et le paysan, triste exemple de la colère divine, devient idiot. Cette histoire a un parfum plus judaïque que chrétien. Gotthelf a continuellement à la bouche les mots péché et pécheur ; ne sent-il pas que ce pourrait être également un péché que d'attribuer au Dieu chrétien une invention aussi crasse ?... » (1).

Le diable joue de même un rôle trop considérable dans les récits de Bitzius. Keller n'en veut pour preuve que certain passage de Harzer Hans où le pasteur nous fait une peinture horrifique des supplices de l'enfer (2); de quelle façon bien différente, Hebel, pourtant un ecclésiastique lui aussi, comprend et traite Lucifer dans « *Escarboucle !* » Il est vrai qu'avec Gotthelf on ne sait à quoi s'en tenir. Que pense-t-il au fond de l'ange déchu ? « Faut-il simplement le considérer comme une figure poétique, ou le prendre pour argent comptant, Jeremias Gotthelf nous laisse diplomatiquement dans l'incertitude » (3).

De Dieu également l'écrivain bernois se fait une singulière idée. « Le Dieu qui gouverne ces paysans, c'est encore le vieux Dieu du tonnerre, le fabricant d'orages. Ils dépendent de la pluie et du soleil, de la lumière et de la chaleur, et redoutent la grêle et la gelée. Ils tremblent devant la foudre qui tombe sur leur grange, et la regardent comme la conséquence immédiate d'une mauvaise action. Les biens, la prospérité terrestre, voilà ce qu'ils demandent à Dieu, et ils sont satisfaits de lui dans la mesure où il les leur accorde. Il est le garant et le collaborateur de toutes leurs passions. Une femme perverse et calomniatrice de la « Vehfreude » prétend le forcer par ses prières à tuer son ennemie, et doute de sa justice, quand

(1) G. Keller, loc. cit., p. 108 s.
(2) *Hans Joggeli der Erbvetter, etc...*, p. 121.
(3) G. Keller, loc. cit., p. 126.

ses intrigues de village échouent. Là il n'est jamais question de la « belle signification symbolique » du Christianisme, de son « admirable mission historique » ... » (1).

Gotthelf est-il bien sûr avec cela, lui qui prêche l'Evangile, d'être toujours d'accord avec l'Evangile ? Telle est la question que lui pose malicieusement Keller. Gotthelf voudrait que l'Etat fût chrétien. « Par Etat chrétien il entend la vieille République de Berne, composée de vieilles dynasties de paysans chrétiens qui peuvent demeurer dans leurs grasses fermes aussi longtemps qu'elles confessent la foi de Jésus-Christ. Ne le font-elles plus, elles perdent tous leurs biens. Il n'y a cependant pas un mot de cela dans l'Evangile, on n'y lit nulle part que le vrai chrétien doit être un riche paysan bernois... » (2).

Il faut reconnaître tout de même que si ces gros fermiers cossus et bien portants n'existaient pas en pays bernois, la société serait bien mal en point. Que deviendrait la foule des miséreux dont ils sont la providence ? On n'ose y songer. Ces hobereaux, favorisés du ciel, possèdent, en effet, la belle prérogative de donner à un pauvre un morceau de pain pour l'amour de Dieu ! Un personnage de Gotthelf s'apitoie quelque part sur le triste sort des indigents à qui ce secours viendrait un beau jour à manquer. « Ceux qui m'inspireraient, dit-il, le plus de compassion, ce sont les pauvres qui, pour l'amour de Dieu, vous implorent, à qui l'on donne et porte secours pour l'amour de Dieu, il ne leur resterait qu'à mourir de faim, ou à employer la violence... ». Et l'humoristique auteur des « *Gens de Seldwyla* » d'ironiser de plus belle !

Toutes les fois qu'il en a l'occasion, G. Keller ne peut s'empêcher de lancer un trait mordant à son illustre prédécesseur. Ce qui a surtout le don d'exciter son ire ou sa verve moqueuse, c'est l'amour témoigné par notre pasteur pour certaines choses du Passé. En un passage de son *Uli*, Gotthelf fait allusion aux vénérables coutumes des vrais « *Wässerbauern* » qui, pour irriguer leurs prairies, prennent soin « de revêtir les vieux habits, séculaires et solides, de leurs grands-pères, et de mettre d'antiques chapeaux, car les vêtements modernes ne valent rien pour aller dans l'eau » (3). Et cette critique indirecte du Présent agace furieusement le nouvelliste zurichois. Est-il permis de se montrer à ce point rétrograde ? Et que dire de la conception juridique de Bitzius ? En plein XIX[e] siècle, peut-on regretter le beau temps où fleurissaient la verge et la potence ? Aux yeux de Gotthelf, les juges actuels sont des fripons, de fieffés coquins, de connivence avec les criminels. « Ce n'est pas, dit Keller, qu'il se

(1) G. Keller, loc. cit., p. 125. G. Keller fait ici allusion au livre de Feuerbach sur *l'Essence de la Religion*.

(2) G. Keller, loc. cit., p. 147.

(3) *Uli le fermier*, p. 342. — Keller, loc. cit., p. 116.

soucie beaucoup des lois, quand elles sont contre lui. Ses héros exercent vigoureusement le droit du plus fort, et un sourire approbateur apparaît sur les lèvres de l'écrivain, quand ils rossent d'importance leurs adversaires radicaux... » (1). Ces derniers, comme de juste, sont de pauvres hères, misérables et vils. Sans doute, Keller le reconnaît, dans le cortège de l'Esprit du temps on voit quantité de coquins, mais si l'Esprit du temps devenait conservateur on n'en verrait pas moins. Chaque parti traîne ainsi à sa suite des gens peu recommandables. « De même que le Dieu chrétien ne peut empêcher que des usuriers, des hypocrites et des fripons consommés confessent leur foi en lui, un parti quelconque ne peut pas plus interdire à de tels camarades d'arborer son drapeau... » (2). Keller, lui, a foi dans l'avenir, dans le progrès de l'humanité. Champion fervent des idées modernes, il a applaudi aux victoires de la démocratie en Suisse, il a salué avec des cris de joie la Constitution de 1848, obtenue au bout de longues luttes entreprises pour concilier la centralisation et le fédéralisme. Il approuve le peuple qui, dans chaque canton, s'est remué pour la révision de la Constitution. Il le félicite d'avoir, pendant vingt ans, combattu pour des idées généreuses. L'expulsion des Jésuites est à ses yeux une œuvre de salubrité publique dont la nécessité s'imposait, et l'on a bien fait de limiter la souveraineté cantonale. C'est dire que Keller est aux antipodes de Gotthelf, et qu'il ne partage pas son pessimisme. Dans son article des « *Blätter für literarische Unterhaltung* », consacré à l'ouvrage « *Esprit du temps et Esprit bernois* », il reproche vivement à notre romancier d'avoir peint sous de trop sombres couleurs l'agitation politique, de s'être rendu coupable d'exagération, et d'avoir trop souvent dénaturé les faits. « A en juger, dit-il, par sa description, l'Esprit du temps a, sous le gouvernement radical bernois, engendré entr'autres les conséquences suivantes : des avocats, sans crainte et publiquement, au nez des juges, chapitrent leurs clients, parce qu'ils répugnent à se parjurer; des femmes de fonctionnaires et autres notabilités féminines, rassemblées en une station balnéaire, déclarent crûment que, maintenant que la religion est abolie, une femme a le droit et le devoir de faire porter des cornes à son mari ; les radicaux, non seulement, s'approprient les fonds de l'Etat, mais encore, en qualité de bourgmestres, ils dépensent à boire et à courir la gueuse, l'argent à eux confié des veuves et des orphelins, tout en ayant continuellement à la bouche les mots humanité et civilisation, etc... » (3). Et qu'on ne considère pas ces gentillesses comme des licences poétiques, en plus d'un endroit de son livre l'auteur, donnant carrière à sa méchanceté, fait de violentes sorties contre des hommes

(1) G. Keller, loc. cit., p. 127.
(2) Ibid., p. 127.
(3) G. Keller, loc. cit., p. 143 s.

d'Etat et des chefs de parti encore vivants. Calomnies que tout cela, affirme Keller. L'histoire que nous narre le pasteur n'est pas vraie ; elle est, dans son sujet déjà, marquée, au coin de la fausseté (1). « Qui connaît les paysans sait trop bien que ceux-ci ne se laissent pas si facilement arracher de leur petite maison, et précisément on se plaint que, chez les paysans suisses, le libéralisme n'exerce aucune influence notable sur la bourse... » (2). Au fond, ce qu'a voulu peindre le romancier, c'est le péril que court la religion. Pour Gotthelf, il le dit expressément dans sa préface, un Etat ne peut subsister qu'à la condition d'être chrétien. Or, l'appel du professeur Zeller, de Tübingen, la direction et l'organisation libérale de l'école normale sont pour le canton de Berne une calamité, la vieille république chrétienne bernoise est menacée dans ses vénérables traditions, dans sa foi; Gotthelf pense qu'il n'est que temps d'agir, et il excite tous les honnêtes gens, tous les vrais patriotes, à lutter pour la défense de leurs croyances contre ce ramassis d'étrangers et de parasites, qui se sont abattus sur la Suisse, contre ces politiciens radicaux qui voudraient déchristianiser les campagnes. Le meilleur préservatif contre les dangers de l'Esprit du temps, c'est encore la religion. De ce remède, G. Keller, qui recommande la pure humanité, ne veut pas entendre parler, naturellement, il s'applaudit, au contraire, de vivre à une époque où l'Eglise a perdu une partie de son pouvoir. « En attendant, dit-il, il n'est plus au pouvoir de l'Eglise de brûler corporellement ses adversaires; par contre, on allume avec plaisir un bûcher moral sous les pieds de ceux qui pensent différemment; J. Gotthelf en est un nouvel exemple, et cette incinération morale n'est guère plus humaine... » (3).

Voilà de grands mots. Que devons-nous penser maintenant de cette grave accusation, venant après tant de critiques ? Notre pasteur avait-il l'âme si noire, n'était-il qu'un affreux réactionnaire, ou du moins un de ces conservateurs stupides et têtus, qui, ne voyant rien de bon dans le présent, prodiguent leurs louanges à un passé qu'ils parent de toutes les vertus, de toutes les félicités de l'âge d'or ? Dans sa lutte contre l'Esprit du temps, Gotthelf, sans doute, est parfois allé trop loin, mais la passion politique n'a-t-elle pas aveuglé à son tour Gottfried Keller, ne l'a-t-elle pas rendu injuste ?

---

(1) G. Keller, loc. cit., p. 144.
(2) Ibid., p. 145.
(3) Ibid., p. 149.

III. — L'ATTITUDE POLITIQUE DU PASTEUR DE LÜTZELFLÜH

Gotthelf, au fond, avait une profonde aversion pour la politique (1). A l'en croire, le Diable dans le Paradis terrestre en fut le premier représentant, Eve, notre mère, la première victime. La politique consiste à leurrer les gens de belles promesses; elle est le « serpent et le fléau de l'Europe ». C'est un principe morbifique, qui donne la fièvre à l'humanité et affaiblit les peuples. Dans la vie chrétienne, où ne règnent ni l'égoïsme, ni la cupidité, il n'y a pas de politique. Elle a commencé à exercer ses ravages le jour où les nations ont oublié les enseignements du Christ, elle est le fruit de la vie irréligieuse. De même que le paysan laboure ses terres pour en tirer son pain, les politiciens modernes font de la politique un métier qui leur assure leur subsistance et leur procure de la joie. Ces gens-là travaillent à exciter les passions, par leurs propos et leurs écrits ils sèment la zizanie dans le peuple. Ils n'obéissent à aucun mobile généreux; qu'on ne leur parle pas de patriotisme, de sacrifice, ils ne songent qu'à eux-mêmes. Des vénérables coutumes ils se moquent; les mœurs, les œuvres, la religion des ancêtres, sont pour eux des vieilleries désuètes. La religion surtout leur est désagréable « comme du soufre sous le nez ». Gotthelf, on le voit, n'est pas tendre pour la politique et les politiciens.

Et pourtant, lui aussi, il a été contraint, par la force des choses, d'en faire, de la politique; les événements ne lui permirent pas, comme il l'espérait au début, de demeurer dans sa tour d'ivoire, et d'y fumer sa pipe dans un calme philosophique. Nous sommes donc amené à examiner de plus près l'attitude politique du pasteur de Lützelflüh.

Dans un article de 1849, Keller émet cette opinion : « Gotthelf appartient au parti conservateur du canton de Berne, lequel, depuis plusieurs années déjà, est mis complètement à la retraite, aussi ses écrits fourmillent-ils d'invectives contre les dirigeants actuels et tout ce qui émane d'eux ». Eh bien, non, nous ne pouvons souscrire à ce jugement, et nous ne craignons pas d'affirmer que le romancier zurichois fait preuve d'une méconnaissance totale du caractère de son prédécesseur. Gotthelf n'était pas guidé par des motifs si mesquins. Il était, du reste, bien trop indépendant de sa nature pour consentir à aliéner sa liberté en se rangeant sous la bannière d'un parti. Et cela est si vrai que, de son temps, les uns le traitaient de réactionnaire, tandis que les autres lui reprochaient son libéralisme. C'est que toute sa vie il s'obstina, malgré l'abon-

(1) *Esprit du temps et esprit bernois*, p. 29 ss.

dance des instruments mis à sa disposition, à sonner, comme il le dit pittoresquement, dans son cor à lui.

Découvrait-il quelque part un abus, une injustice, il dénonçait l'abus, signalait l'injustice avec une brutale franchise, sans s'inquiéter des conséquences. Il ne savait pas flatter les gens au pouvoir, ne pliait l'échine devant personne, et on ne pouvait, certes, lui reprocher un excès de respect pour les autorités constituées. Il frappait comme un sourd et s'entendait merveilleusement à « épouiller avec la massue ». Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait contenté personne et se soit créé quantité d'ennemis. Car il faisait passer la vérité avant l'amitié. *Amicus Plato sed magis amica veritas.* Non, Gotthelf ne fut pas un homme de parti, il ne possédait aucune des qualités ou plutôt aucun des défauts de l'emploi. C'est ce que dit fort bien un de ses critiques : « Gotthelf est très conservateur, sans doute, mais il n'est pas un homme de parti conservateur, et ses écrits à tendances ne sont pas des écrits tendancieux du parti conservateur. Il est lui-même un parti conservateur à part. Pour se conformer à l'étalon d'un parti, Gotthelf est trop indépendant, trop anguleux, trop raboteux et trop peu élastique... » (1). Dans ses ouvrages il n'épargne pas plus l'ancien régime aristocratique que le gouvernement libéral de 1830. Les questions de politique formelle le préoccupent fort peu; il n'a qu'un souci : conserver à la vie familiale et populaire la santé qui a fait la force du canton de Berne. Nous connaissons ses idées religieuses, il les a, à maintes reprises, exposées dans ses romans, notamment dans *Anne Bäbi* (2). Sans être un vulgaire utilitaire, Bitzius considérait le christianisme comme la principale puissance morale de la vie, comme le meilleur stimulant des énergies chez l'homme. Eloigné de tout mysticisme stérile, il était, dans toute la force du terme, un homme d'action. L'attitude religieuse du romancier nous explique son attitude politique et sociale. Homme d'action, rempli d'un véritable esprit social, il connaissait à merveille, pour avoir toute sa vie vécu au milieu des paysans, les vrais besoins du peuple. Alors que les radicaux étaient enclins à ne voir dans l'homme qu'une abstraction, à jongler avec les idées générales, Gotthelf, lui, n'oubliait pas qu'il avait affaire à des campagnards en chair et en os, vivant dans des conditions, dans un milieu donnés; jamais il ne perdait de vue la réalité (3).

Encore une fois il ne fut pas le champion d'un parti, mais l'ardent

---

(1) Lötscher, loc. cit., p. 21.

(2) *Anne Bäbi*, II, 200, 243 s., 273 s., 290, 336.

(3) Bartels, loc. cit., p. 89 s. — Sur la religion de G., cf. : Schweiz. Reformblätter, 1898. Numéros 4-8. Prof. Dr Steck : *Jer. Gotthelf als Theologe.* — *Briefe von J. G. an Amstrichter Burkhalter, hergg. von* G. Josz. Bern. 1897, pp. 98 s. 99 s., 101 ss. — *Grossvater, Vater und Sohn Bitzius. Drei Predigten aus den Jahren* 1800-1840, *und* 1875, *hergg. von* Josz. Bern. 1898. *Préface.*

défenseur de la religion, des mœurs, du droit, de la famille, qu'il croyait menacés par la politique radicale. En présence du péril imminent, Gotthelf ceignit sa robuste épée et s'élança au combat contre les partisans de l'esprit moderne, coupables à ses yeux de vouloir détruire ce qu'il y avait de bon, de solide dans le vieil esprit bernois; il lutta avec acharnement *pro aris et focis*. En ce sens, il est conservateur. Mais ce serait méconnaître ce grand patriote et lui faire injure que d'accoler à son nom l'épithète de réactionnaire. Sans doute, il lui arrive plus d'une fois de regretter le bon vieux temps et l'autocratisme débonnaire des vieux baillis bernois, préférable peut-être à l'arbitraire des modernes dirigeants radicaux; il trouve qu'elle avait beaucoup de bon, quoi qu'on puisse dire, la justice d'autrefois; il loue « la brave et honnête législation qui ne changeait pas tous les jours. Alors chacun savait de quoi il retournait, pouvait plus ou moins se tirer soi-même d'affaire..., distinguer une affaire perdue d'un procès sûr. C'est pourquoi aussi il y avait alors moins de procès, et là où à l'heure actuelle dix avocats se taillent de copieuses tranches, c'est à peine si un seul, en ce temps-là, trouvait à gagner médiocrement sa vie. Le paysan gardait son argent dans sa poche, et la paix régnait dans le pays et entre voisins... » (1).

C'est avec une véritable émotion qu'il parle des huissiers du temps jadis. « Les anciens huissiers comptaient parmi les meilleurs paysans du village, très souvent aussi ils étaient ce qu'on appelait des magnats de village... Il y eut des magnats villageois qui auraient mérité des couronnes civiques, auxquels des communes entières sont redevables de leur assainissement moral et matériel... En tous cas, les magnats de village étaient, en règle générale, beaucoup plus salutaires à un village que les agents de village; ces derniers attisent la plupart du temps les procès, les autres très souvent les étouffaient... Les huissiers d'aujourd'hui sont de tout autres créatures, ils n'appartiennent plus à l'ordre des paysans... Ils font partie des jurisconsultes et en constituent la plus basse classe... » (2). Les gens de ce temps-là n'étaient pas chicaniers comme ceux d'aujourd'hui; les lois, on les connaissait, l'aïeul les enseignait au père, et le père à ses garçons, « et ignorait-on quelque chose, on allait trouver un homme de confiance de la commune, en presque tous les endroits on en avait un ou deux, qui connaissaient les lois, et prenaient à cœur les intérêts des gens, alors on n'entendait pas grand'chose à la chicane... » (3).

Les choses ont bien changé, constate Gotthelf avec amertume; les bons vieux conseillers d'autrefois, si sages, si pleins d'expérience, n'existent plus. On rencontre bien encore, par-ci par-là, quelques Solons, quelques Lycurgues de village, mais « ce ne sont plus les vieux et sages

(1) *Le grand bailli et le juge de paix*, p. 64.
(2) *Le paysan endetté*, p. 156 s.
(3) Ibid., p. 228.

paysans, les pères de la commune qui, en possession d'une autorité patriarcale et d'une dignité héréditaire, favorisaient la paix avec sagesse et énergie, maintenaient l'ordre, assignaient à chacun ses limites, très souvent secouraient les gens et défendaient leur cause, soutenaient un pauvre bougre qui chancelait, jusqu'à ce qu'il reprît des forces... » (1). De semblables « pacificateurs » on en voit encore, mais ils sont maintenant chiches de leurs conseils, car ils ont peur de se tromper, n'étant pas familiers avec le bric-à-brac des lois modernes.

Sans doute, Gotthelf ne manifeste pas toujours un enthousiasme excessif pour les beautés de la civilisation moderne et les soi-disant progrès de l'esprit humain. Il lui arrive même d'afficher à l'occasion des idées singulièrement rétrogrades. C'est ainsi que son goût artistique n'est pas très développé. De la littérature, il ne pense pas grand bien. Il est d'avis que la lecture de la Bible suffit à ses paysans. A la rigueur, il admettrait quelques livres populaires, dans le genre du « *Maître Jourdain* », de Zschokke, ou de « *Léonard et Gertrude* », de Pestalozzi; mais il tourne en ridicule les jeunes paysannes qui ont reçu dans les écoles secondaires la culture moderne, font leurs délices du « *Juif errant* », de Sue, ou de « *Martin l'enfant trouvé* », et se repaissent de Clauren, de Lafontaine, de Kotzebue, de la « *Pastetik* », d'Eberhard, des « *Soupirs de l'amour* », de Stapfer. Passe encore pour ceux-là, mais les grands poètes du temps, notre Victor Hugo, par exemple, sont mis par lui dans le même panier que les écrivains obscurs. Il trouve Goethe plein de suffisance. Pour des raisons politiques ou religieuses il attaque Uhland, les philosophes Hegel, Feuerbach, Schleiermacher. Les Grecs semblent lui être antipathiques. Il n'aime pas beaucoup le théâtre en général, ni les dramaturges modernes en particulier. Il reproche aux populations des grandes villes, comme Berlin et Paris, leur engouement pour les acteurs et les choses de la scène. « Nous devons le dire, le théâtre est une belle chose, et quand on y joue bien, c'est encore plus beau, mais nous devons dire également que nous considérons comme les plus dignes de pitié et les plus superficiels de tous les hommes ceux dont le crâne est uniquement rempli par le théâtre... » (2). « Au lieu de contempler le ciel, son futur séjour, l'homme fixe ses regards sur la terre, sur l'éclat trompeur de l'argent, sur la sale écume du plaisir, sur des figures de papier, des ruines de pierre, des cathédrales et des hommes de toile, sur des représentations brillantes ou sensuelles de la vie humaine, du vice et de la passion, et même sur les bonds pleins de légèreté de jambes légères... » Et voilà à quoi dans notre siècle on attache de l'importance, dit Gotthelf, c'est cela qu'on considère comme le bien suprême

(1) *Le Paysan endetté*, p. 297.
(2) *La Banqueroute*, p. 60.

de la vie, comme le but de l'existence. Quelle aberration ! « A ces choses-là on bâtit maintenant des temples, on leur fait des sacrifices de toutes sortes, on leur sacrifie même la vie, on leur édifie des bourses, plus imposantes l'une que l'autre, monuments effrayants d'effrayante folie, on construit des salles de spectacle et des temples consacrés au plaisir bestial, que l'on décore avec une ingénieuse magnificence — et au milieu de cette magnificence l'homme, le premier des êtres de la terre, se démène comme une bête, l'homme qui est un animal, la seule laideur dans le palais resplendissant. On adore, ainsi que des dieux, des acteurs, des hommes qui s'évertuent à étaler sous nos yeux la vie des autres, alors qu'ils vautrent souvent dans la fange leur propre vie... Comme des bêtes, on s'attelle à la voiture d'une danseuse, d'une créature qui sait user de ses jambes à la manière d'un bouc, d'une bergeronnette, d'un écureuil; par la parole, par les écrits on divinise ces gens-là, on s'amuse au même jeu coupable avec ceux qui s'entendent si bien à lancer des roulades, à faire résonner leur voix qu'un homme simple en attrape mal au ventre et que ces jambes agiles et ces sons étranges lui font oublier Dieu et sa propre âme... » (1). Et personne ne trouve grâce devant le mordant romancier; les peintres, les sculpteurs, les danseurs et les danseuses, les dompteurs même, il faut que tous y passent et essuient leur averse de puritaines invectives. Mais Gotthelf — ne l'oublions pas — est pasteur, et ces violentes sorties ne doivent pas nous surprendre outre mesure. Elles nous paraissent d'autant moins déplacées dans la bouche d'un moraliste de profession que bien des laïques s'accordent à juger ridicule l'engouement des modernes badauds pour les cabotins, et à déplorer les goûts peu relevés du gros public, qui se rue vers les plaisirs frelatés et les exhibitions malsaines.

Un champion ardent du progrès pourra trouver aussi que Gotthelf ne salue pas avec assez d'enthousiasme le développement de la Presse, cette puissance moderne. Dans le « *Maître d'école* », Bitzius semble lui reconnaître une action bienfaisante. N'est-ce pas la Presse qui a contribué à tirer les paysans de l'ignorance crasse où ils vivaient autrefois ? Des journaux, comme le « *Volksfreund* » et l' « *Allgemeine* » ont abattu les cloisons étanches qui se dressaient entre les différentes contrées du pays. Auparavant, quand on habitait à trois lieues les uns des autres, on n'apprenait aucune nouvelle; aux oreilles parvenaient « tout au plus des bruits vagues, qui semblaient arriver du pays de Cocagne. Six lieues de distance constituaient un abîme infranchissable à la plupart. Pour l'habitant de l'Emmenthal, c'était du grec que l'Argovie...; l'Argovien se trémoussait, quand on lui parlait du Guggisberg... » (2). Mais bientôt, devant les excès

(1) *Le Paupérisme*, p. 91 s.
(2) *Le Maître d'école*, I, p. 356.

de langage auxquels se livrent les journalistes durant la période de la Régénération, notre romancier modifie sa manière de voir. A cette époque tourmentée de l'histoire suisse, la Presse en général, infidèle à sa noble mission qui est d'instruire et d'éclairer le peuple, servait de déversoir aux haines de parti; chaque jour, en des articles passionnés et violents, des folliculaires sans vergogne attaquaient, injuriaient, vilipendaient les citoyens les plus intègres. Aussi les procès de presse se succédaient-ils, si nombreux qu'on se vit forcé, en 1852, de faire une loi pour réprimer ces abus (1). Gotthelf, à ses moments perdus, s'essaya lui aussi dans le journalisme, mais il comprenait autrement les devoirs de cette profession; il réprouvait les honteux procédés employés par certains de ses confrères pour faire triompher leurs idées et les hommes de leur parti. Insultes, insinuations fielleuses, mensonges et calomnies, toute arme était bonne contre ceux qui ne partageaient pas leur opinion. Quelque ardeur que Bitzius apportât à défendre la bonne cause, il ne recourut jamais à de pareils moyens; et quand l'honnête Burkhalter lui écrivait : « C'est véritablement honteux de voir comme nos journaux injurient. On ne peut s'empêcher de rougir d'être Bernois » (2), le pasteur partageait l'indignation de son vieil ami. Comme lui, il détestait ces braillards radicaux qui, ainsi que des chiens, se mettent tous à aboyer, dès que l'un d'eux ouvre la gueule, tous ces gens sans scrupules qui, en temps d'élections, leurrent et flagornent le peuple, vendent leur plume au plus offrant, tel ce rédacteur avec lequel le candidat Böhneler s'abouche : « un gros coquin qui aurait écorché son meilleur ami pour deux bouteilles de vin de Neufchâtel » (3). Il comprenait l'importance de la Presse dans le monde moderne, la Presse qu'il appelle de façon plaisante la « *Generalbase* », « la grande commère aux grandes jambes et à la vaste bouche ». C'est un personnage redoutable, car si elle est capable d'élever les gens, elle peut aussi les abaisser et les rouler dans la boue (4). Aussi pensait-il qu'il y allait de l'intérêt du pays de lui mettre parfois une muselière.

On peut reprocher également à Gotthelf son antipathie pour les modernes moyens de communication. En plusieurs endroits de ses ouvrages, il se moque lourdement de ces inventions nouvelles, les chemins de fer, le télégraphe, la poste, autour desquelles à son gré on fait trop de bruit (5).

Tout cela est vrai; et les adversaires de l'écrivain n'ont pas manqué de lui en faire grief; mais, somme toute, le pasteur de Lützelflüh n'est pas

---

(1) Blösch, loc. cit., p. 165-360 s.
(2) *Lettre de Burkhalter à G.*, 29 janvier 1850.
(3) *Récits et tableaux*. Tome III, p. 180.
(4) *Le Maître d'école*, I. p. 159 s.
(5) *Récits et tableaux*... V. 214, ibid., IV. 13 s. — *Esprit du temps*. 322-409. — *Jacques le compagnon*, 506 s. — *Hans Jakob*, 26.

de parti pris un *laudator temporis acti;* et l'on ne peut traiter de réactionnaire l'homme qui montra tant d'ardeur à améliorer les écoles bernoises, tant de dévouement à la cause de l'assistance publique. L'Evangile dit qu'il ne faut pas verser le vin nouveau du Progrès dans les vieilles outres de la Tradition. Bien que ministre de l'Evangile, Gotthelf était d'avis que ces outres respectables étaient encore solides, et il aurait voulu y mettre un vin qui ne fût pas trop intempérant. Il n'est pas l'ennemi obstiné des innovations raisonnables; certaines réformes politiques et sociales lui semblent nécessaires, mais elles doivent à son avis s'effectuer dans le sens et dans l'esprit du Christianisme. Le vieil esprit bernois a beaucoup de bon, tout n'est pas forcément mauvais dans le Passé; pourquoi vouloir faire table rase ? Ne vaut-il pas mieux sagement s'efforcer de concilier les traditions dans ce qu'elles ont de bon, de beau, de vénérable, d'éternellement vrai avec les légitimes exigences du présent ? Non, ce n'est pas un réactionnaire, l'homme qui ne s'est pas fait faute de dire ses vérités au vieux régime aristocratique d'avant 1830. Ses années de jeunesse, ses années d'étudiant, à l'Académie de Berne, ou à l'Université de Göttingen, s'écoulèrent dans un milieu où l'on s'enthousiasmait pour les réformes; les condisciples du jeune Albert étaient animés comme lui d'idées libérales, tous se passionnaient pour un avenir meilleur, pour un idéal qu'ils paraient dans leurs rêves de toutes les séductions. Et nul ne salua avec plus d'allégresse que Gotthelf la révolution de 1830 et l'avènement des idées démocratiques. De cette transformation il espérait beaucoup, nous l'avons vu. Il se rangea résolument sous la bannière des libéraux. Mais hélas, il n'allait pas tarder à apercevoir les mauvais côtés du nouvel ordre de choses et à perdre ses belles illusions; car il était trop perspicace pour ne pas remarquer que l'antique routine se perpétuait sous des formes nouvelles, et comme il aimait la vérité par-dessus toutes choses, il se serait cru déshonoré s'il avait laissé passer sans dire son mot une faute, une injustice, un abus. Et comme le dit fort bien Manuel : « Son amour de la vérité le poussait à ne pas flatter, à ne rien déguiser, et il n'était pas dans son caractère de demeurer spectateur impassible, d'observer, en sa qualité de fonctionnaire sans indépendance, une neutralité diplomatique, de se retirer dans sa coquille d'escargot... » (1). Gotthelf s'était passionné pour les choses de l'enseignement, sa tête était pleine de projets de réforme, mais les gens qui étaient au pouvoir montraient peu d'empressement à l'écouter. Ce n'était vraiment pas la peine de démolir le patriciat, puisque le nouveau gouvernement persévérait dans les funestes errements du Passé ! Aussi, le pasteur en conçoit-il quelque dépit; ses premières œuvres

(1) Manuel, p. 196.

offrent déjà un caractère marqué d'opposition. Dans le *Miroir des paysans*, dans le *Maître d'école*, Gotthelf ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense aux maîtres du jour, il ne leur ménage pas les critiques, mais il ne se montre guère plus tendre pour le régime déchu, et il est loin de trouver que tout était parfait en ce bon vieux temps, véritable âge d'or de la religion et des bonnes mœurs, à en croire certaines gens. Ah ! certes non, tout n'était pas alors pour le mieux dans le meilleur des mondes ! affirme le romancier qui, sous des couleurs peu séduisantes, nous dépeint l'école d'autrefois, et la vie qu'on menait dans les campagnes sous les despotiques et atrabilaires grands baillis.

La révolution de 1830 était venue heureusement mettre un terme à des abus qui n'avaient que trop duré. En principe, Gotthelf approuvait la nouvelle Constitution; mais il eut bientôt, trop tôt le regret de constater qu'elle ne tenait pas ses promesses, et qu'en réalité il n'y avait pas grand'-chose de changé, si ce n'est l'étiquette. Les réformes, dont il attendait avec impatience l'exécution, ou bien demeuraient obstinément sur le papier, ou bien ne s'accomplissaient pas à son idée. Puis, l'ardent patriotisme du pasteur était froissé par la prédominance de l'élément étranger dans la politique du pays. Il y avait alors en Suisse trop de réfugiés, trop d'Italiens, trop d'Allemands, qui rêvaient « d'écrire l'A B C politique à l'usage des grands enfants suisses » (1), et s'érigeaient en conseillers, grâce à la bienveillance, aussi ridicule que coupable, que leur témoignait un peuple hospitalier à l'excès. Gotthelf jugeait non moins funeste l'influence exercée par la France et les idées révolutionnaires françaises sur la politique intérieure de son pays. Comme beaucoup de vieux Bernois, il ne pouvait supporter les Français. Pour eux, c'était l'ennemi héréditaire, et nous savons quelle signification méprisante le romancier attachait à ce mot « *welche* » que nous retrouvons si fréquemment sous sa plume, lorsqu'il parle des Français et de la culture française. La liberté qu'il aimait, c'était la liberté chrétienne, et non la liberté telle que la concevaient les révolutionnaires de chez nous. La devise révolutionnaire : liberté, égalité, fraternité, n'était pas de son goût. Ces idées s'étaient emparées des âmes des pauvres où s'obscurcissait l'idée chrétienne. Le peuple ne les comprit pas, il les dénatura, et alors elles déchaînèrent en lui toutes les convoitises, toutes les basses passions. Et Gotthelf veut male mort à ces prophètes menteurs qui les ont propagées, « à ces prophètes dont Michée a dit : « ils font égarer mon peuple, mordent de leurs dents et crient : paix ! et si quelqu'un ne leur donne rien dans leur bouche, ils publient la guerre contre lui... »,

---

(1) MANUEL, p. 198. Sur les idées politiques de Gotthelf, en général, cf., ibid., p. 194 ss. et p. 134 ss.

qui prêchent la liberté de la chair..., insultent au Dieu des chrétiens, lequel veut élever les hommes vers lui, vers le ciel, qui proclament les droits de la bête à tout ce qui leur passe devant le museau ou le bec, et appellent ces droits bestiaux droits de l'homme... » (1). De cette liberté, de cette égalité il ne veut pas entendre parler. Réformateur, il prétend rester chrétien; sur le terrain social comme sur le terrain politique il ne s'avance qu'à la clarté du christianisme, car il est fermement convaincu que seul le christianisme est capable de préserver les peuples et les hommes de la ruine. « Il porte en lui la vie et triomphe de la mort » (2).

Gotthelf fut un traditionaliste, un conservateur; mais son conservatisme n'avait rien de borné, ni d'étroit. Nulle trace chez l'écrivain bernois de cet entêtement stupide qui refuse de faire un pas en avant, et se bute hargneusement. Foncièrement démocrate, quoi qu'on en dise, il n'était pas hostile aux réformes destinées à améliorer la condition du peuple, dans le grand conflit du Progrès et de la tradition, il se fit le défenseur de la tradition dont il proclama sans cesse la nécessité, mais cela ne l'empêcha pas d'être favorable au progrès bien entendu. Gottfried Keller a fini, d'ailleurs, par reconnaître qu'il s'était montré trop sévère pour son prédécesseur, et, dans le long article nécrologique qu'il lui a consacré, il lui rend pleinement justice et se refuse à lui décerner l'épithète de réactionnaire. Jamais Gotthelf, dit-il, différent en cela de tant de réactionnaires de la littérature, ne fit un pas au-devant des gens du grand monde, jamais il ne chercha à flatter les puissants du jour, ni à se faire bien voir d'eux, jamais dans ses œuvres il ne barra une expression un peu rude, une tournure inesthétique, pour se concilier les bonnes grâces de quelque grande dame de la résidence et se rendre possible dans les salons, jamais on ne le vit guigner servilement la faveur étrangère, en reniant son républicanisme inné, en cachant ses opinions, ses sentiments suisses. « Il ne donna pas dans le monarchisme, le catholicisme, le jésuitisme, dans le piétisme non plus (car sa bigoterie, tout bien considéré, était tout autre chose, elle était infiniment plus allègre et plus pure, dans une certaine mesure elle avait un peu le caractère pratique d'un métier); il lui arriva parfois de grommeler et de grogner, mais il ne siffla et ne nasilla jamais... » (3).

Pour être tardif, l'aveu du journaliste zurichois n'en est pas moins précieux, et nous l'enregistrons avec plaisir. Malgré ses emportements, Gotthelf ne fut pas un « réactionnaire dans le plus mauvais sens du mot, et avec toutes les significations secondaires courantes... » C'est aussi l'avis du critique allemand Bartels, qui nous semble avoir parfaitement

(1) Cf. *Le Paupérisme*, p. 45 et p. 203.
(2) Ibid., p. 96.
(3) *Gottfried Kellers nachgelassene Schriften und Dichtungen*, p. 158 et 159.

caractérisé l'attitude politique de notre romancier : « Ce ne fut pas, dit-il, un réactionnaire, pas même un homme de parti conservateur, mais un de de ces conservateurs naturels qui ont à cœur, avant tout, de conserver l'énergie et la santé du peuple... ». On ne saurait mieux dire; aussi emprunterons-nous au même critique sa conclusion : « Gotthelf ne fut nullement un réactionnaire, ni un cagot, mais un homme, un homme qui aima son pays et son peuple, et voulut le voir heureux à sa façon, ce qui était son bon droit... » (1).

Vu et lu :

Le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université de Caen,

BARBEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Caen,

MONIEZ.

(1) BARTELS, loc. cit., p. 95-97.

BIBLIOGRAPHIE

BIOGRAPHIE

MANUEL C. — *Albert Bitzius, sein Leben und seine Schriften.* Berlin, 1857.

Erzählungen und Bilder aus dem Volksleben der Schweiz. Band V (Ausgabe Springer 1855). [Préface de A.-C. Fröhlich. *Aus J. Gotthelfs Leben.*]

Leiden und Freuden eines Schulmeisters (Ausg. Springer, 1877). [Préface de Marie Velden, fille de Gotthelf : Henriette.]

PFARRER AMMANN. — *Zur Erinnerung an J. Gotthelf.* Sammlung bernischer Biographieen. Magazin für die Literatur des Auslandes (4 u. 7 mai 1850, *“ die Pfarre in Lützelflüh ”*).

F. VETTER. — *Jeremias Gotthelfs Leben ;* Sonntagsblatt des *“ Bund ”*, 1896.

F. VETTER. — *Eine Studentenfahrt von J. Gotthelf.* Sonntagsblatt des *“ Bund ”*, 1887.

Sonntagsblatt des *“ Bund ”*, 26 oct. 1879. *Vor 25 Jahren. Erinnerungen an J. Gotthelf,* von SCHEPPACH, s. 340-341.

F. VETTER. — Neue Züricher Zeitung, n°s 280-283. Morgenblatt 1897 : *Vortrag gehalten an A. B. hundertsten Geburtstage.*

Literaturzeitung de MENZEL.

G. KELLER. — *Nachgelassene Schriften und Dichtungen,* Berlin, 1893. Wilhelm Hertz.

Revue des Deux-Mondes, tome XI, 1851. Article de SAINT-RENÉ TAILLANDIER : *Le romancier populaire de la Suisse allemande : J. Gotthelf.*

Au village : Nouvelles suisses, traduites par MAX BUCHON, préface de GEORGE SAND.

J. Gotthelf, der Volksschriftsteller. Dr CLEMENS BROCKAUS. Berlin, Springer, 1877.

A. BARTELS. — *Jeremias Gotthelf.* Berlin, Meyer u. Wundt, 1902.

SAITSCHIK R. — *Meister der schw. Dichtung des 19. Jahrh. Gotth. u. a.,* 1894.

HUNZIKER R. — *J.-J. Reithard als Essayst.* Züricher Taschenbuch, 1903.

G. MURET. — *J. Gotthelf : Sa vie, ses œuvres.* 1913.

CORRESPONDANCE

Briefe von J. Gotthelf an Amtsrichter Burkhalter. He.g v. G. Joss. Bern, 1897.

Amtsrichter Burkhalter u. seine Briefe an J. Gotthelf. Herrg. v. G. Joss. Bern, 1899.

R. HUNZIKER. — *J. Gotthelf und J.-J. Reithard in ihren gegenseitigen Beziehungen.* Zurich, Schulthen, 1903.

Berner Taschenbuch, 1886-1887. *Briefe von Bitzius an Fueter.*

Correspondance Gotthelf-Hagenbach, publiée par F. VETTER. C. F. Lendorff, Bâle, 1910.

Basler Nachrichten, n° 152. *Ein Brief des J. Gotthelf.*

ŒUVRES

J. GOTTHELF. — *Volksausgabe im Urtext.* 10 vol. Berne, A. Francke, 1898-1900. N'ont paru que les volumes suivants :

T. I. *Der Bauernspiegel.*

T. II. T. III. *Leiden und Freuden eines Schulmeisters.*

T. IV. *Die Wassernot im Emmenthal am 13. August 1837. — Wie fünf Mädchen im Branntwein jämmerlich umkommen. — Dursli der Branntweinsäufer.*

T. V. *Wie Uli der Knecht glücklich wird.*

T. VI. *Uli der Pächter.*

T. VII. *Die Armennot. — Ein Sylvestertraum. — Eines Schweizers Wort an den schweizerischen Schützenverein.*

T. VIII et IX. *Wie Anne Bäbi Jowäger haushaltet und wie es ihm mit dem Doktern geht.*

T. X. *Käthi die Grossmutter oder : der wahre Weg durch jede Not.*

Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Werke J. Gotthelfs. (Ergänzungsband zur Volksausgabe von J.-G. Werken im Urtext.) von F. Vetter. Bern, Schmidt u. Francke, 1898-1902.

Pour les autres ouvrages nous nous sommes servi de l'édition de Julius Springer, Berlin.

Erlebnisse eines Schuldenbauers. Ausg. Springer, 1861.

Jakobs, des Handwerksgesellen, Wanderungen durch die Schweiz. 2 Teile, Ausg. Springer, 1861.

Doktor Dorbach, der Wühler und die Bürglenherren in der heiligen Weihnachtsnacht anno 1847. Ausg. Springer, Zweite Auflage, 1852.

Hans Jakob und Heiri oder die beiden Seidenweber. Ausg. Springer, 1851.

Bilder und Sagen aus der Schweiz. 2 Bände. Ausg. Springer, 1861.

Erzählungen und Bilder aus dem Volksleben der Schweiz. 5 Bände. Ausg. Springer, 1861.

Geld und Geist oder die Versöhnung. Ausg. Springer, 1857.

Die Käserei in der Vehfreude. Ausg. Springer, 1861.

Zeitgeist und Bernergeist. Ausg. Springer, 1861.

Der Geltstag oder die Wirtschaft nach der neuen Mode. Ausg. Springer, 1861.

Hans Joggeli der Erbvetter, und Harzer Hans auch ein Erbvetter. Ausg. Springer, 1848.

Die Frau Pfarrerin. Ausg. Springer, 1855.

Neue Volksbücher : die Erbbase. Ausg. G. Wigand, Leipzig, 1851.

Republikaner Kalender, 1839 : *der Ritter von Brandis.*

Alpenrosen, 1850, 1853, 1854. *Elsässische Neujahrsblätter*, 45, 47, 48.

Neuer Berner Kalender, 1840, 1845.

— L'éditeur Eugen Rentsch, de Munich, publie en souscription une nouvelle édition complète des œuvres de Gotthelf : *Jeremias Gotthelf. Sämtliche Werke in 24 Bänden in Verbindung mit der Familie Bitzius herausgg. von* R. Hunziker, Hans Bloesch, C.-A. Loosli. *Ausstattung von* Emil Preetorius. [Très soignée comme texte et comme impression.] Le premier volume *“ Geld und Geist ”* a paru le 1er novembre 1911.

SUR LE STYLE ET LA LANGUE

(ÉTUDES PARTICULIÈRES)

JUL. STIEFEL. — *Über J. Gotthelfs' Erzählungen und Bilder aus der Schweiz.* Programm der Kantonsschule in Zürich, 1888. *Beilage* (avait paru auparavant dans le Festschrift der Kantonsschule zur Begrüssung der XXXIX. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner zu Zürich, Herbst 1887.)

STICKELBERGER. — *Über die Sprache Gotthelfs. Zum 100sten Geburtstag G.* Zürich, 1897.

L. HALLER. — *J. Gotthelf. Studien zur Erzählungsteknik. Eine Studie.* Bern, Francke, 1906.

FANCKHAUSER. — *Flexion des Berner Dialekts nach J. G. Dissertation.*

Der Vokalismus der Mundart von Goldbach bei Lützelflüh. Dissertation von Dr. HEDWIG HALDIMANN. Aus Ztschr. f. hochdtsch. Mundarten, Heidelberg, 1903.

GOTTHELF ET LES ÉCOLES

Neue Züricher Zeitung, 1898, 24 oct. 1898. F. VETTER. *J. Gotthelf und die Schule.*

O. HUNZIKER. — *Geschichte der schweizerischen Volksschule.* 3 Bände, 1887.

J. EGGER. — *Geschichte des Primarschulwesens im Kanton Bern.* 1879.

E. MARTIG. — *Geschichte des Lehrerseminars Münchenbuchsee.* 1883.

Berner Taschenbuch, 1886, *Der Verein für christliche Volksbildung.*

J.-J. KUMMER. — *Geschichte des Schulwesens im Kanton Bern.* Bern, 1874.

HEUER. — *Schulgeschichte von Burgdorf.* 1874.

SCHÄFER. — *Die Pädagogik des J. Gotthelf.* 1888.

Fellenbergs Mitteilungsblatt 1833-35. Mitteilungsblatt für die Freunde der Schulverbesserung im Kanton Bern.

H. MÜRSET. — *Die bernische Seminarfrage.*

Gotthelf-Archiv der Stadtbibl. Bern. Schulsachen.

GOTTHELF ET LE PAUPÉRISME

SCHENK. — *Entwicklung der Armenverhältnisse des Kantons Bern*. 1856.

K. GEISER. — *Geschichte des Armenwesens im Kanton Bern*. 1894.

LA RELIGION DE GOTTHELF

Bettagspredigt für eidgenössische Regenten, welche weder in den Kirchen noch in den Herzen den eidgenössischen Bettag mit den eidgenössischen Christen feiern. Anonym (sans doute de Gotthelf). Zürich et Frauenfeld. Verlag Beyel, 1839. *Bettagspredigt an die Gottlosen*. 1840.

Schweizerische Reformblätter, 1898, n°s 4-8. *J. Gotthelf als Theologe*, STECK.

Grenzbote, nov. 1851. *Jugement sur les idées religieuses de Gotthelf*.

Kirchenblatt für die reform. Schweiz, n° 40. *A. Bitzius, Vater und Sohn*, von MEYER.

Joss. — *Grossvater, Vater und Sohn. 3 Predigten*.

Berliner Schulztg., 1865, 15-22 Jan., 19 März. *Auf-und Niedergang J. Gs*. — 12 Febr. *Réplique d'Alb. Bitzius fils*.

E. BLÖSCH. — *Gesch. der schweiz. reformirten Kirchen*.

Joss. — *Das Sektenwesen im Kanton Bern*. Bern, 1881.

Die Landeskirche und die Sekten. Hergg. vom Kirchgemeinderat der Heiliggeistkirche. Bern, 1884.

GOTTHELF ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE

K. GEISER. — *Land und Leute bei J. Gotthelf*. Neujahrsblatt der litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1898.

LA POLITIQUE DE GOTTHELF

LÖTSCHER Dr M. — *Jeremias Gotthelf als Politiker.* Bern, 1905.

Lebensnachrichten über Emanuel Friedrich von Fischer, von K.-L. FRIEDRICH VON FISCHER. Bern, 1874.

EMIL BLÖSCH. — *Eduard Blösch und dreissig Jahre bernischer Geschichte.* 8 fasc.

Zur bernischen Geschichte im XIX. Jahrhundert. V. RODT. Bern, 1898.

DÄNDLIKER. — *Schweiz. Geschichte.* 3 vol., nouv. édition. T. III, 1895 (intéressant surtout pour l'histoire économique).

DAGUET. — *Abrégé de l'histoire de la Confédération suisse,* 1903.

CURTI. — *Geschichte der Schweiz im XIX. Jahrhundert.*

SEIPPEL. — *Die Schweiz im XIX. Jahrhundert.* Hergg. v. Schw. Schrift. unter Leitung v. Seippel. 3 Bände.

FEDDERSEN. — *Geschichte der schw. Regeneration von 1830-1867.*

D. SCHENKEL. — *Zwölf Briefe über die politische Lage der Schweiz in Sommer 1847. — Die Kommunisten in der Schweiz nach den bei Weitling aufgefundenen Papieren. Kommissionalbericht.* Zürich, 1843.

H. SCHMIDT. — *Die deutschen Flüchtlinge in der Schweiz 1833-1836, Inauguraldissertation.* 1899.

GAVARD. — *Histoire de la Suisse au 19e siècle.* La Chaux-de-Fonds, Zahn, 1899.

Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1841 : *Affaires de Suisse : la Diète et la question d'Argovie.* — 15 février-1er mars 1847 : *De la question des Jésuites en Suisse.* — 15 mars 1847 : *Des révolutions et des partis de la Confédération helvétique; la Suisse en 1847.* — 15 août 1847 : *Le Sunderbund et le radicalisme suisse.* — 1er oct. 1850 : *La Suisse depuis la Révolution de Février, rapports de la Confédération helvétique avec les puissances pendant la crise de 1848-1849.* — 1er juillet 1851 : *La Suisse sous le gouvernement des radicaux.* — 15 mars 1862 : *La Suisse chrétienne et la philosophie du XVIIIe siècle.*

SUR LA SUISSE GÉOGRAPHIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE, ET L'EMMENTHAL EN PARTICULIER

Geographisches Lexikon der Schweiz, von Knapp und Borel. 5 Bände. En cours de publication. Neufchâtel. (Cf. surtout t. II, p. 6, art. *Emmenthal.* Copieuse bibliographie.)

Die Schweiz, geograph. demograph politische, volkswirtschaftl. und geschichtliche Studie, von Brunner.

Türler. — *Das malerische und romantische Emmenthal.* Burg. dorf, 1887.

Jost. — *Das Emmenthal nach Geschichte Land und Leuten,* von Jakob Imobersteg, Pfr. in Eggiwyl. Bern, 1876.

Von Mülinen. — *Beiträge zur Heimatkunde des Kantons Bern-* 8 Bände : I. *Oberland und Emmenthal.* Bern, 1879.

Mann. — *Kreuz und quer durch den Kanton Bern.*

Stickelberger. — *Aberglaube aus dem Kanton Bern.* Archiv für schw. Volkskunde, I.

Krämer. — *Die Landwirtschaft in schweiz. Flachlande.*

Collection des " *Berner Taschenbücher* ". L'année 1887 contient un registre des nombreux matériaux concernant l'Emmenthal et la Suisse.

Pierre Clerget. — *La Suisse au XXe siècle.* Paris, 1908.

E. Friedli. — *Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums.* I Band, *Lützelflüh.* Bern, Francke.

Kasser. — *Das Bernbiet ehemals und heute.* I. *Emmenthal.*

L'ouvrage de Friedli, mine inépuisable de renseignements ayant trait à l'histoire de la civilisation, et indispensable à quiconque veut étudier la réalité peinte par Gotthelf, offre également l'avantage d'expliquer au lecteur une quantité d'expressions dialectales bernoises.

Nous avons consulté aussi :

A.-v. Rütte. — *Erklärung der schwierigen Dialeckl. Ausdrücke in J. Gotthelfs Schriften.* Berlin, 1858 et le *Schweiz. Idiotikon* begründet von F. Staub u. L. Tobler — Frauenfeld.

OUVRAGES GÉNÉRAUX UTILES POUR SITUER GOTTHELF DANS L'HISTOIRE DES IDÉES

K. Lamprecht. — *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*, 3 vol. Freiburg, Heyfelder, 1902-1904.

Sombart. — *Die deutsche Volkswirtschaft im 19. Jahrh.*, Berlin, Bondi. 1903.

H. Lichtenberger. — *L'Allemagne moderne. — Son évolution.* 1907.

Meyer (Elard-Hugo). — *Deutsche Volkskunde*. Strassburg, 1898.

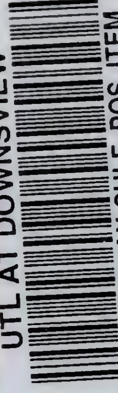
TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

ALENÇON. — IMP. GEO. SUPOT


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 07 10 08 018 3